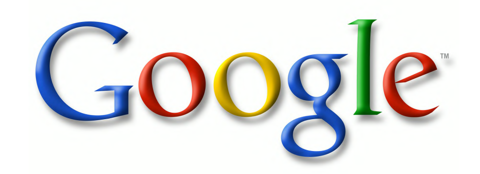


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

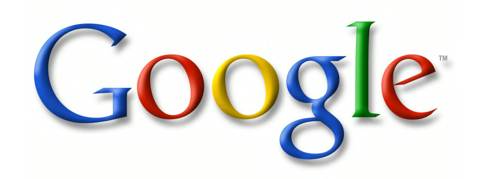
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




57. g. 13
168 i 10
234 gg 13
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1870.



COLLECTION

DES HISTORIENS ANCIENS ET MODERNES

DE L'ARMÉNIE

TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE)

COLLECTION
DES HISTORIENS ANCIENS ET MODERNES
DE L'ARMÉNIE

PUBLIÉE EN FRANÇAIS

SOUS LES AUSPICES DE

SON EXCELLENCE NUBAR-PACHA

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DE S. A. LE VICE-ROI D'ÉGYPTE

ET AVEC LE CONCOURS DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE ARMÉNIENNE DE SAINT-LAZARE DE VENISE

ET DES PRINCIPAUX ARMÉNISTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

PAR

VICTOR LANGLOIS

TOME DEUXIÈME

PREMIÈRE PÉRIODE. — HISTORIENS ARMÉNIENS DU CINQUIÈME SIÈCLE



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[ie]

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

M DCCC LXIX


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 NOV. 1935
OF OXFORD

PRÉFACE.

Le volume que nous publions aujourd'hui complète celui qui a paru il y a un an, et qui renferme les historiens de la première période de l'*âge d'or* de la littérature arménienne, c'est-à-dire les livres traduits du grec et du syriaque par les prêtres chrétiens disciples de saint Sahag et de Mesrob. Les auteurs que nous avons rassemblés dans ce second volume appartiennent également à la seconde classe des traducteurs, mais leurs ouvrages sont des écrits originaux, qui avec les premiers forment l'ensemble des annales de l'*âge d'or*.

Les noms de Gorioun, de Moïse de Khorène, d'Élisée, de Lazare de Pharbe et d'Eznig sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de faire valoir ici l'importance de leurs œuvres. Cependant nous avons donné en tête de chaque historien une Introduction où nous avons esquissé la Biographie de ces grands écrivains et dressé la liste des différentes compositions dont ils ont enrichi la littérature de leur patrie.

L'accueil sympathique fait à notre premier volume nous permet d'espérer que les Arméniens verront avec satisfaction l'apparition de celui-ci, et le bienveillant appui de S. Ex. NUBAR PACHA, qui a pris notre publication sous son haut patronage, est un encouragement trop flatteur pour que nous ne dirigions pas tous nos efforts en vue de mener notre entreprise à bonne fin.

Certes, nous ne nous dissimulons pas que dans une publication qui doit renfermer plus de quarante auteurs, dont les œuvres n'ont jamais été traduites pour la plupart, il a dû se glisser des erreurs. Des critiques bienveillants nous en ont déjà signalé quelques-unes, et nous profiterons à l'avenir des conseils amicaux qui nous ont été donnés par des hommes d'un savoir solide et éclairé. Aussi notre publication ne pourra que gagner à ces critiques sérieuses, inspirées par le véritable amour de la science et qu'il faut bien distinguer de ces attaques brutales et de ces libelles perfides et mensongers qu'inspirent l'impuissance et l'envie. Au surplus, les pamphlets auxquels nous faisons allusion ne peuvent nous atteindre ni troubler notre repos, et nous ne saurions avoir aucun sentiment de haine ou de colère contre leur auteur, dont l'esprit, égaré par la passion, n'a pas toujours conscience de ses actes.

Sans doute la tâche que nous nous sommes imposée est lourde et périlleuse, mais elle n'est point au-dessus de nos forces; plein de confiance dans l'appui et le concours des hommes dévoués qui ont bien voulu partager avec nous le fardeau de notre entreprise, nous sommes certain du succès. Les savants membres de l'Académie de Saint-Lazare de Venise ont pris une part active aux traductions des auteurs contenus dans ce volume, et l'Histoire de Lazare de Pharbe, qui paraît ici pour la première fois, donnera une juste idée du savoir que le P. Samuel Ghésarian a déployé dans sa version, si fidèle et si exacte, d'un texte fort incorrect et qui avait fait reculer jusqu'à ce jour tous les travailleurs.

La copie des auteurs qui doivent entrer dans le troisième volume avance rapidement, et pourra être livrée à l'impression dans les premiers mois de l'année prochaine. En tenant le lecteur au courant de la marche de notre travail, nous avons voulu lui prouver que rien ne peut ralentir notre zèle et que la *Collection des historiens de l'Arménie* sera terminée, comme nous l'avons annoncé, en cinq années, sans que des préoccupations étrangères puissent, en aucune façon, retarder l'entier achèvement de notre œuvre

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'*âge d'or* de la littérature arménienne embrasse environ deux siècles : il commence avec le règne de Tiridate et l'apostolat de saint Grégoire, et se termine dans les dernières années du cinquième siècle, c'est-à-dire au moment où l'Arménie, soumise définitivement au joug des Perses, eut à supporter pendant une longue domination le despotisme d'un ennemi cruel, qui voulait lui imposer sa religion et son idiome.

Bien avant l'époque dont nous parlons, l'Arménie avait une littérature très-brillante et qui avait acquis son plus haut degré de développement au moment où le christianisme fit son apparition dans le pays (1). Cette littérature profane et païenne, qui est aujourd'hui complétement anéantie, et qui se composait d'ouvrages en prose et en vers, dont nous ne connaissons que quelques fragments très-courts (2), ne perdit rien de son caractère archaïque par l'introduction du nouveau culte. Les écrits des premiers auteurs appartenant à la génération convertie à la doctrine de l'Évangile apportèrent, il est vrai, quelques modifications dans le langage, parce que le clergé introduisit des expressions et des idées nouvelles, mais au fond l'idiome national, en passant du profane au chrétien, demeura intact et resta complétement à l'abri de toute influence étrangère. C'est du moins ce que l'on doit conjecturer en lisant les œuvres originales de l'apôtre de l'Arménie et celles des premiers Pères de l'Église nationale, les premières versions des Livres Saints et en général tous les écrits qui datent du quatrième siècle et des premières années du cinquième. L'idiome arménien chrétien que parlaient et qu'écrivaient les premiers convertis ne peut donc être considéré que comme le prolongement de la langue nationale profane et païenne; et, à défaut de monuments appartenant à cette dernière époque, les textes de la première période du christianisme nous offrent un spécimen fort précieux de la langue des Arméniens païens.

Certes, il eût été à désirer que les anciens monuments littéraires de l'Arménie païenne fussent parvenus jusqu'à nous, et on devra toujours déplorer la perte de cet ensemble considérable d'ouvrages en prose et en vers formant comme les anneaux de cette *chaîne d'or* qui, partant de l'époque des premiers Arsacides, se déroule jusqu'au moment où l'Arménie, privée de ses rois, courbe la tête sous le joug d'un dominateur impitoyable.

Si les premiers écrits du cycle de l'*âge d'or* portent avec eux un caractère ar-

(1) Cf. le Discours préliminaire du t. I de notre Collection, pag. IX.

(2) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.; passim.* — Lettres de Grégoire Magistros; *lettr.* 48e, adressée à Grégoire, évêque de Mog., msc. arm. de S. Lazare de Venise et de M. J. B. Emin. — Cf. aussi le *Journal asiatique* (1869), notre *Mémoire sur Grégoire Magistros*, et tirage à part, pag. 53.

chaïque incontestable, il n'en est pas de même des œuvres originales et des traductions de la seconde période de ce cycle, c'est-à-dire des ouvrages composés par les disciples que saint Sahag et saint Mesrob envoyèrent en Syrie (1), en Égypte et en Grèce, pour se perfectionner dans l'étude des langues syriaque et grecque. L'influence que ces études étrangères exerça sur l'idiome national fut considérable, et les modifications que subit durant le cinquième siècle la langue arménienne amenèrent, pour ainsi dire, une transformation radicale dans les règles de la grammaire et de la syntaxe (2). Une rhétorique nouvelle, une foule de néologismes empruntés aux Grecs, joints à d'autres innovations linguistiques, transformèrent presque subitement le langage national, qui devint incompréhensible pour les masses. Cette révolution opérée dans la langue donna naissance à un idiome savant, dont les prêtres seuls avaient le secret, puisqu'à cette époque la caste sacerdotale était dépositaire exclusive de la science. On murmura beaucoup contre cette révolution opérée dans le langage par les disciples de saint Sahag et de Mesrob (3); une réaction s'opéra, et l'idiome national dégagé de toute influence hellénique reprit le dessus à partir du sixième siècle. Malheureusement d'autres phénomènes identiques se produisirent dans le langage des Arméniens : la présence des Perses dans le pays introduisit une foule de mots et de locutions qui altérèrent plus que ne l'avait fait le grec l'idiome national. Alors la langue s'altéra profondément, et une foule de dialectes prirent naissance dans les différentes provinces de l'Arménie. C'est à ce moment que la langue vulgaire prit le dessus et parvint d'abord à éclipser, puis ensuite à faire oublier l'idiome littéral, dont le clergé lui-même, à part quèlques rares exceptions, comprenait à peine le sens. Nous ferons, dans un autre volume, l'histoire des différentes évolutions de la langue vulgaire et de ses dialectes, quand nous donnerons les traductions des chroniques rédigées par des annalistes qui écrivaient dans des provinces fort éloignées l'une de l'autre, et dont le style offre des contrastes qu'on est étonné de trouver chez des auteurs vivant dans le même siècle, parlant la même langue et professant les mêmes doctrines religieuses.

Les historiens dont nous publions les œuvres dans ce volume appartiennent tous à l'école des seconds traducteurs, formés par saint Sahag et saint Mes rob (4); aussi on remarque dans les écrits qu'ils nous ont transmis l'influence de la culture des lettres grecques. Seulement, chez les uns cette influence est moins sensible que chez les autres, et il est bien évident qu'Élisée, par exemple, semble avoir résisté plus encore que Moïse de Khorène à cet entraînement pour l'hellénisme. Cet enthousiasme pour les lettres grecques devint en effet la cause

(1) L'École d'Édesse était la plus célèbre de la Syrie; mais il y avait aussi d'autres centres intellectuels, à Séleucie et à Bérythe. Ces écoles étaient publiques et théologiques. Junilius (*Epist. ad Primatium*) en parle en ces termes : « ... ubi divina lex per magistros publicos... regulariter traditur. »

(2) Cf. notre Collection, t. I, *Disc. prélim.*, pag. xxiv.

(3) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. I, ch. 2, 3. — Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, ch. 9; (pag. 235 de ce vol.).

(4) Cf. notre Collection, t. I, *Disc. prélim.*, pag. xxiij et suiv.

de querelles savantes entre les disciples de Mesrob et certains lettrés arméniens qui, n'ayant pas quitté le pays et se considérant comme les dépositaires et les conservateurs de la langue nationale, s'opposèrent énergiquement aux réformes que le parti des hellénistes voulait y introduire.

Tant que les premiers traducteurs se contentèrent de donner des versions littérales des textes sacrés syriaques et grecs, l'influence de ces deux idiomes n'était pas à redouter, et nous avons la preuve que les premières traductions faites en arménien n'offrent aucune trace de néologisme et de l'emploi d'une syntaxe étrangère (1). Mais une fois que les disciples de saint Sahag et de saint Mesrob eurent fréquenté les écoles grecques de la Syrie, de l'Égypte et de la Grèce, on s'aperçoit bien vite que les influences helléniques pénètrent profondément dans la langue des livres, et y laissent leur empreinte tracée en caractères ineffaçables.

Les auteurs dont les œuvres historiques se trouvent réunies dans ce volume sont, comme nous l'avons dit, des hellénistes qui avaient suivi, à Antioche, à Edesse, à Alexandrie, à Athènes, à Constantinople (2), les leçons où des maîtres célèbres, la plupart rhéteurs et sophistes, professaient devant un nombreux auditoire qui remplissait alors les écoles. Ces écoles, purement séculières, ne possédaient point de chaire de théologie; c'était comme le dernier écho de l'antique splendeur du génie de la Grèce, une sorte d'asile où la jeunesse studieuse de tous les pays venait puiser la connaissance des sciences humaines et approfondir l'étude de la langue grecque, pour laquelle les Arméniens montraient une si vive prédilection (3). Si les premiers disciples envoyés dans ces écoles n'eurent d'autre mission que de recueillir les textes des Livres Saints, des œuvres des Pères de la primitive Église et d'apprendre les lettres grecques et syriaques, pour être à même d'en donner des versions fidèles, les seconds disciples, tout en se conformant aux traditions de leurs aînés, commencèrent à prendre un intérêt très-marqué à l'étude des sciences philosophiques et de la rhétorique. Voici comment s'explique cette abondance d'ouvrages sur la philosophie et la rhétorique des Grecs, ces traductions de livres d'Aristote, de Porphyre, etc., que nous fournit la littérature arménienne au cinquième siècle (4).

Malheureusement à cette époque, et depuis plusieurs siècles déjà, la langue et la littérature helléniques portaient l'empreinte d'une décadence rapide, dont la marche ne fit qu'augmenter avec les siècles. La société païenne s'écroulait sous les coups hardiment portés par la religion nouvelle, qui grandissait sur ses ruines. La civilisation se trouvait aux prises avec la barbarie, et le paganisme,

(1) Cf. notre Collection, t. I, *Disc. prélim.*, pag. xij.

(2) Théodose II, qui tenait à encourager les lettres, fonda l'Académie de Constantinople, le 27 février 425. Il ouvrit vingt chaires de grammaire, dix pour la langue latine et autant pour la langue grecque, huit chaires de rhétorique, cinq pour le grec et trois pour le latin, une pour la philosophie et deux pour la jurisprudence. (Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, éd. Saint-Martin, t. VI, pag. 14.)

(3) Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, ch. 3 (pag. 261 de ce vol.).

(4) Cf. les Œuvres de David le Philosophe (Venise, 1833, in-8°) en arm.

dans un suprême effort, essayait, mais en vain, de se relever. C'est alors qu'au milieu de ces dernières convulsions le christianisme triomphe, par la double action de l'éloquence et de la vertu. Quand les Arméniens arrivèrent en Grèce, la révolution était consommée depuis longtemps déjà; mais le souvenir des grandes luttes du paganisme et du christianisme était encore présent à la mémoire de tous. Si le triomphe de l'Évangile était un fait à jamais accompli, cependant certains esprits, convaincus ou obstinés, luttaient encore contre la foi nouvelle, et des philosophes païens tenaient école, malgré les édits impériaux et en dépit des sévérités de la loi (1).

L'École d'Athènes, qui avait fleuri au quatrième siècle sous Julianus, Proérésius (le rhéteur Barouïr l'Arménien), Himérius et quelques obscurs étrangers, Héphestion, Diophante, Épiphane, Sopolis et Parnassius, était en complète décadence à la fin du quatrième siècle, tandis que l'École d'Alexandrie prolongeait un peu sa durée.

Les disciples de saint Sahag et de saint Mesrob assistèrent encore aux leçons des philosophes et des rhéteurs païens et aux réfutations que les orateurs sacrés faisaient entendre du haut de la chaire chrétienne. Il n'en fallait pas tant pour frapper l'imagination des jeunes voyageurs, car, même à cette époque de décadence, l'Église qui combattait les sophistes leur confia jusqu'à la fin de nombreux disciples, dont elle fit des évêques. Et en effet il serait injuste de refuser à la Grèce ce don de la beauté, ce charme suprême qui se répand sur toutes les œuvres de ses écrivains et de ses orateurs. Ce fut dans ce milieu que les disciples de Sahag et de Mesrob se trouvèrent placés; et alors on s'explique pourquoi on les voit traduire de préférence les écrits d'auteurs de la décadence avec lesquels ils vécurent (2), plutôt que de s'attacher à la lecture de ces anciennes et brillantes productions du génie grec, dont ils semblent avoir méconnu l'importance.

Au moment où les Arméniens fréquentaient les écoles grecques, le goût était très-corrompu, la sève hellénique était tarie; les sophistes et les rhéteurs qui professaient dans les académies avaient fait oublier les philosophes et les orateurs du grand siècle, et même les noms des plus illustres écrivains de la Grèce antique étaient relégués au second plan, tandis que ceux d'absurdes sophistes, de rhéteurs insipides, justement oubliés aujourd'hui, étaient placés au premier rang par toute une génération d'admirateurs enthousiastes.

Si l'on se rend compte exactement de ce qu'étaient les écoles de la Syrie et de la Grèce aux quatrième et cinquième siècles, on est étonné du médiocre contingent que les maîtres de cette époque fournissent à la littérature (3); et sans les Pères de l'Église, qui pendant un certain temps soutinrent l'hon-

(1) Procope, *Hist. secr.*, XXVI, 74. — Zonaras, *Annal.*, XIV, 6. — Cf. aussi Petit de Julleville, *l'Ecole d'Athènes au quatrième siècle après Jésus-Christ* (Paris, 1868); ch. V, pag. 108 et suiv., et pag. 128 et suiv.

(2) Cf. notre Collection, t. I; *Disc. prélim.*, pag. XXV et suiv.

(3) Cf. Petit de Julleville, *l'Ecole d'Athènes au quatrième siècle après Jésus-Christ*, *passim*.

neur des lettres grecques et syriaques, on pourrait dire que ces deux siècles furent comme frappés de stérilité. Ce fut à ces sources presque taries que puisèrent les Arméniens; et un fait digne de remarque, c'est que tous les auteurs qu'ils ont traduits dans leur langue sont, à part quelques rares exceptions, des écrivains dont le nom nous est à peine connu et dont les œuvres originales ont presque entièrement disparu.

Quoi qu'il en soit de cette influence exercée par les hellénistes sur l'idiome national, on doit dire toutefois que les ouvrages originaux des écrivains arméniens de la fin du quatrième siècle et du commencement du cinquième sont les plus importants et les plus remarquables de toute la littérature de l'Arménie. En effet cette période est féconde en écrits religieux, historiques, philosophiques et littéraires, et c'est à juste titre qu'elle a été désignée sous le nom de période de l'*âge d'or*. En passant en revue les grandes illustrations littéraires qui brillèrent à cette époque, en donnant un court aperçu des productions littéraires qui illustrèrent les temps qui nous occupent, on découvre un vaste et admirable ensemble d'œuvres capitales, qui suffisent à elles seules pour immortaliser la vieille race des enfants d'Haïg. Au surplus c'est à ces hommes d'élite, à ces intelligences remarquables, à leurs écrits et aux efforts de leur génie que l'Arménie doit sa renaissance littéraire, et on peut dire, sans crainte d'être démenti, que sans ces maîtres immortels les Arméniens, qui depuis une longue suite de siècles sont soumis à des dominateurs étrangers, eussent perdu depuis longtemps déjà leur nationalité, leur religion et leur idiome!

L'histoire de la littérature arménienne à l'époque où nous sommes arrivés en ce moment s'ouvre avec saint Sahag. Cet illustre patriarche de l'Arménie était le fils de saint Nersès le Grand, et descendait de saint Grégoire l'Illuminateur. Il alla étudier les sciences à Constantinople, et de retour dans sa patrie, il s'occupa de la traduction des Livres Saints, et publia une lettre canonique en six chapitres, qui parut aussitôt après l'assemblée tenue à Vagharschabad. On a aussi de lui quelques lettres traitant de questions religieuses, des prières et des hymnes conservées dans le *Charagan* (1).

Saint Mesrob, collaborateur de saint Sahag, et qui contribua à doter l'Arménie de caractères alphabétiques, a laissé, outre les traductions de plusieurs ouvrages, le rituel coordonné par lui, ce qui a fait donner à ce livre le nom de *Maschdots*, prénom de Mesrob (2). La tradition lui attribue aussi quelques hymnes et quelques prières (3).

Eznig de Goghp, disciple de saint Sahag et de Mesrob, fut un des lettrés envoyés à Édesse pour transcrire les livres syriaques. D'Édesse Eznig passa à Constantinople, où il se perfectionna dans l'étude des lettres grecques; il revint ensuite dans sa patrie, où peu de temps après il fut consacré évêque de Pa-

(1) Karékin, *Hist. de la littér. arm.* (Venise, 1865, in-12), en arm., pag. 165 et suiv.
(2) Venise, 1827.
(3) Karékin, *op. cit.*, pag. 172 et suiv. — Cf. aussi plus bas, pag. 1 et suiv., la *Biographie de Mesrob*, par Gorioun.

krévant. En dehors des traductions qu'il entreprit, Eznig composa ou traduisit un petit recueil de « Maximes » et une « Réfutation des sectes », en quatre livres. Cet ouvrage, l'un des plus précieux de la littérature arménienne, est écrit dans un style très-élevé, bien qu'il abonde en hellénismes (1). Dans cet ouvrage, Eznig ne s'est attaqué principalement qu'aux doctrines des philosophes païens et à celles des Perses; son dernier livre seul a trait à l'hérésie des marcionites. On voit qu'il n'a point redouté, à un même degré, les autres hérésies qui pullulaient de son temps en Syrie et en Grèce. En effet les Arméniens sont toujours restés indifférents en face des hérésies qui prirent naissance et se développèrent dans les premiers siècles de l'Église, et plus tard les tentatives de certains hérétiques, voire même celles des pauliciens, n'aboutirent à aucun résultat bien sérieux dans les contrées habitées par les Arméniens (2). L'école d'Édesse, que fréquentèrent les disciples de saint Sahag et de Mesrob, et qui devint le foyer du nestorianisme, n'eut également aucune prise sur l'esprit religieux des Arméniens, et le monophysisme d'Alexandrie, que quelques critiques mal informés supposent être le fonds de la doctrine de l'Église arménienne dissidente, n'a été professé à aucune époque par la communion grégorienne. Une fausse interprétation du mot *pnouthioun*, qui selon les circonstances peut se traduire par « nature, substance ou personne », a donné lieu à cette méprise; et ce serait un tort grave de considérer les Arméniens comme des monophysites, à cause d'une querelle de mots, *superfluum verborum conflictum*, dont les conséquences ont été, il est vrai, très-funestes et très-préjudiciables à toute la nation.

David le philosophe, surnommé l'Invincible, était neveu de Moïse de Khorène, et faisait partie de la classe des seconds traducteurs. Saint Nersès Schnorhali fait le plus grand éloge de sa piété et de son savoir (3); et en effet, de tous les écrivains de l'Arménie David est celui qui se servait de l'idiôme grec avec la plus grande facilité, puisqu'il composa, dit-on, plusieurs ouvrages en cette langue. Très-versé dans les sciences philosophiques, qu'il avait approfondies dans les écoles de la Grèce, David rentra dans sa patrie alors que de graves préoccupations politiques avaient fait négliger l'étude des lettres et des sciences. Découragé, il se retira dans la solitude pour se livrer tout entier à l'étude, et il finit ses jours dans la retraite. Son tombeau existe au monastère de Saint-Lazare près de Daron (4), où on le montre encore à présent. David,

(1) Karékin, *op. cit.*, pag. 193 et suiv.

(2) Les rapprochements tentes au moyen âge par les Grecs d'une part, les rapports des patriarches d'Antioche avec les catholicos d'Arménie d'autre part, et les tentatives d'union faites par la cour de Rome sont des événements d'une importance très-secondaire, car nous voyons que la nation arménienne. sauf dans ces derniers temps, est toujours restée soumise à la suprématie du siége d'Edchmiadzin. Sur un nombre de quatre millions d'âmes, les Arméniens comptent seulement deux cent mille catholiques, des protestants en petit nombre, et le reste appartient à la communion de saint Grégoire, dont le catholicos d'Edchmiadzin est le chef suprême religieux.

(3) Œuvres de saint Nersès Schnorhali, *Panégyrique de la sainte Croix*, pg. 229, 234 (éd. de Venise, 1830, in-18, en arm.).

(4) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 102. — *Arm. mod.*, p. 188-189.

qui s'était livré avec ardeur au pénible labeur des traductions, composa aussi des ouvrages originaux. Parmi ces derniers, il faut mentionner un « Panégyrique de la Croix », composé pour combattre les hérésies de trois hypocrites qui parurent au temps du patriarche Kiud (1). On regarde comme apocryphes les discours qui nous sont parvenus sous son nom, et qu'il est censé avoir prononcés à Athènes, à Constantinople et à Jérusalem, lors du retour de la Croix qui avait été transportée en Perse. Mais un ouvrage dont on ne conteste pas l'authenticité, c'est « le Livre des définitions philosophiques », écrit pour répondre aux idées émises par les pyrrhoniens, dont la doctrine consistait à nier toute chose (2). Cet ouvrage de David nous donne la preuve qu'il possédait à fond la philosophie des Grecs, et qu'il se servait de la langue grecque avec une grande facilité, puisqu'il emprunta à l'hellénisme une foule de tournures qu'il fit passer dans l'idiôme arménien. Cet ouvrage existe en grec, et on suppose que David l'écrivit d'abord dans cette langue et qu'il le traduisit ensuite en arménien. Toutefois, quelques critiques supposent que le Livre des définitions n'est point un livre original, mais bien une traduction, puisque le dernier chapitre est attribué à saint Grégoire de Nysse et qu'on l'a mis sous le nom de ce Père de l'Église, à la fin de ses œuvres. Les mêmes critiques avancent que ce fut dans le courant du sixième siècle qu'un traducteur anonyme fit passer du grec en arménien les œuvres de David (3).

Un contemporain de David, le patriarche Kiud, qui occupa le trône pontifical de l'Arménie de l'an 465 à l'an 475, et qui était originaire d'Arahez dans le Daïk (4), faisait également partie de la classe des seconds traducteurs. Il est désigné dans un mémorial comme disciple des saints prêtres, c'est-à-dire des léontiens (5). Ce fut dix ans après le martyre de Léonce et de ses compagnons en Perse que Kiud occupa le siége patriarcal. Lazare de Pharbe rend un éclatant témoignage de sa science et de ses connaissances approfondies dans la langue grecque (6). Kiud lutta contre les tendances des Perses, qui s'efforçaient d'introduire le magisme en Arménie, et il employa tous ses efforts à ramener à la foi de l'Évangile les satrapes qui s'étaient laissés entraîner à embrasser les lois du mazdéisme. L'opposition qu'il fit aux Perses à cette occasion, le fit dénoncer à la cour du roi, qui lui donna l'ordre de se rendre à la Porte pour se justifier. Kiud étonna le roi et les grands par sa hardiesse, mais on n'osa point le faire mourir, et on se contenta de lui enlever la dignité patriarchale. Kiud mourut peu de temps après sa déposition. Ce pontife prit une part active aux traductions des livres religieux, et on croit généralement qu'il composa des

(1) Œuvres de David, pg. 103 (Venise, 1833, in-8°), en arm., avec les Œuvres de Gorioun et de Mampré.

(2) Œuvres de David, pag. 120.

(3) Karékin, *op. cit.*, pg. 206 et suiv. — Cf. les Œuvres de David, en arm. (Venise, 1833).

(4) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 373.

(5) Tchamitch, *Hist. d'Armén.*, t. II, p. 78 et suiv. — Sur les léontiens, *cf.* Lazare de Pharbe (ch. 38 et suiv.) et les Vies des Saints arméniens (éd. du P. Aucher, en arm.).

(6) Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, pg. 191 et suiv. du texte arm., plus bas, ch. 50 de la trad. française.

discours et des lettres, dont il ne nous reste plus rien (1). Une lettre adressée à David le philosophe, pour lui demander le Panégyrique sur la Croix, dont nous avons déjà parlé (2), et une autre adressée à Vatché, roi des Aghouank, qui avait déposé la couronne et abandonné le mazdéisme pour retourner à la foi chrétienne et vivre dans la solitude, sont les deux seuls écrits de Kiud que le temps a respectés. Cette dernière lettre se trouve dans l'Histoire de Moïse de Gaghangaïdoutz, l'annaliste des Aghouank (3).

Jean Mantagouni, né à Dzaknod, localité située dans le canton des Arscharouni (4), était aussi un des disciples de saint Sahag et de saint Mesrob. Il fut consacré patriarche à l'âge de soixante-quinze ans, à la recommandation de Vahan le Mamigonien, dont il soutint le zèle par sa parole éloquente, durant tout le temps de la lutte que ce prince soutint contre les Perses et les apostats arméniens. Il marchait avec l'armée contre l'ennemi, pour encourager les combattants, et il reçut même une blessure dans une bataille livrée aux Perses. Jean Mantagouni occupa pendant six ans le trône pontifical, et il fut enterré à Pernos, dans le canton de Schirag (5). Si l'on s'en rapporte au témoignage des écrivains des onzième et douzième siècles, Jean aurait composé beaucoup d'ouvrages. Assoghig (6), Jean Catholicos (7), Guiragos (8) et Vartan (9) disent qu'il travailla à doter l'Église d'une foule de livres précieux, sans compter des traductions et d'autres ouvrages utiles. En dehors de ces travaux, dont il ne reste que la mention dans les livres des écrivains que nous venons de citer, Jean nous a laissé un recueil de vingt-huit discours didactiques ou dogmatiques (10), écrits dans un style élégant et à l'imitation des docteurs grecs qui florissaient pendant le quatrième siècle. Cette merveilleuse imitation a fait révoquer en doute l'authenticité de ces discours, et quelques critiques supposent que ces homélies ne sont pas l'œuvre de Jean Mantagouni, puisque dans certains manuscrits elles sont attribuées à saint Jean Chrysostome et à saint Ephrem. Toutefois, cette opinion ne saurait être admise, car aucun de ces discours ne se trouve dans les œuvres de ces Pères de l'Église. Un autre argument que les mêmes critiques invoquent contre l'authenticité des discours de Jean Mantagouni, c'est la mention qu'il fait de théâtres à une époque où en Arménie il ne pouvait y avoir de représentations scéniques, par suite de l'état de misère et d'anéantissement du pays. Mais cette raison n'a rien de concluant, car

(1) Karékin, *op. cit.*, pg. 214 et suiv.
(2) Œuvres de David le philosoph., en arm., pg. 101.
(3) T. I, p. 103 et suiv. (éd. Chahnazarian, Paris, 1860, in-12).
(4) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 114.
(5) Indjidji (*Arm. anc.*, pg. 429) orthographie ce nom sous la forme *Pernaus*.
(6) *Hist. d'Arm.*, pg. 81, 82 (éd. Chahnazarian, Paris, 1859), en arm.
(7) *Hist. d'Arm.*, pg. 35, 36 (éd. Emin; Moscou, 1853), en arm.
(8) *Hist. d'Arm.*, pg. 16 (éd. de Venise, 1865), en arm.
(9) *Hist. d'Arm.*, pg. 55 (éd. de Venise, 1862), en arm.
(10) Œuvres de Jean Mantagouni (éd. de Venise, 1837, 1860), en arm.

Jean pouvait élever la voix contre les théâtres en général, puisqu'il en existait en Syrie, en Égypte et dans les domaines de l'Empire grec (1).

Après Jean Mantagouni, il faut mentionner Moïse de Khorène et Élisée, dont il sera parlé en détail dans les Introductions qui précèdent leurs ouvrages. Ensuite vient Mampré, frère cadet de Moïse de Khorène, disciple de saint Sahag et de saint Mesrob, surnommé le lecteur. Mampré était tenu en grande estime par ses contemporains et par les écrivains postérieurs. Comme tous les disciples de Sahag et de Mesrob, il fit des voyages en Égypte et en Grèce, et revint en Arménie, où il mit en ordre ses travaux (2). Il avait composé plusieurs ouvrages qui sont perdus, moins deux discours; le premier a trait à la résurrection de Lazare, et le second à l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem (3). On doit faire remarquer toutefois que, comme il existe dans la littérature arménienne des traités, en assez grand nombre, sur la résurrection de Lazare, les copistes ont attribué tous ces discours indistinctement à Mampré ou bien à d'autres docteurs, notamment à saint Jean Chrysostome et à Élisée. Cependant, on doit observer que le discours sur la résurrection de Lazare ne se trouve pas dans les œuvres de saint Jean Chrysostome, que nous possédons en grande partie. Le discours sur l'entrée de Jésus à Jérusalem est de beaucoup inférieur à celui sur la résurrection de Lazare, et les critiques semblent douter de son authenticité, bien que Guiragos de Kandzag l'attribue formellement à Mampré (4). Thomas Ardzrouni assure que Mampré, à l'exemple de son frère, avait composé un livre d'histoire, mais cet ouvrage ne nous est point parvenu (5). Enfin, on lit dans d'anciennes grammaires arméniennes quelques passages attribués à Mampré le philosophe.

L'historien Lazare de Pharbe, dont nous donnons la traduction du livre d'annales dans ce volume, termine la série des écrivains de l'*âge d'or*. Lazare est à la fois un auteur historique et religieux. On trouvera dans l'introduction placée en tête de son histoire quelques renseignements sur sa vie et sur la lettre qu'il écrivit à Vahan le Mamigonien pour se justifier auprès de lui des calomnies dont ses ennemis l'avaient accusé (6). Cette lettre, qui est considérée à juste titre comme un chef-d'œuvre de style, fournit à Lazare l'occasion de rentrer en faveur auprès de Vahan et de confondre ses détracteurs (7).

Nous avons, dans ce court aperçu, passé en revue tous les écrivains de la seconde période de l'*âge d'or* de la littérature arménienne. Cette grande époque, où le génie arménien resplendit de tout son éclat, malgré les malheurs dont le

(1) Karékin, *op. cit.*, pg. 218 et suiv.
(2) Karékin, *op. cit.*, pg. 277 et suiv.
(3) Œuvres de Mampré (Venise, 1833), dans le vol. des œuvres de Gorioun, de David et des trad. d'ouvrages philosophiques grecs.
(4) Karékin, *op. et loc. cit.*
(5) Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardz.*, pg. 47 (éd. de Cple, 1852), en arm.
(6) Lettre de Lazare de Pharbe à Vahan le Mamigonien, publiée en arménien, avec une introduction par J. B. Emin (Moskou, 1853 in-8° de 68 pg.).
(7) Karékin, *op. cit.*, pg. 280 et suiv.

pays fut abreuvé, donne une idée de l'importance de ce brillant mouvement littéraire, qui jeta un si grand lustre au quatrième et au cinquième siècle. Malheureusement la décadence se fit sentir très-rapidement dans les siècles suivants, et malgré quelques tentatives en faveur d'une renaissance des lettres, dont nous apercevons la trace à plusieurs époques, le coup fatal porté par les invasions et les malheurs sans nombre que l'Arménie eut à supporter éteignirent pour longtemps le flambeau du progrès. Il faut arriver jusque vers le milieu du dix-huitième siècle pour rencontrer les premiers efforts tentés par l'illustre Mékhikar de Sébaste en vue d'une renaissance des lettres nationales. Grâce à cet homme de génie, les lettres arméniennes ont reconquis depuis un demi-siècle leur antique splendeur, et à l'heure où j'écris le grand mouvement imprimé aux études nationales par l'illustre proscrit de la Morée ne se ralentit point. Venise, Constantinople, Vienne, Paris, Saint-Pétersbourg, Moscou, Tiflis, Jérusalem, sont les centres de ce mouvement intellectuel, qui chaque jour prend de plus grands développements et présage à la nation d'Haïg de meilleurs jours et de nouvelles destinées.

VICTOR LANGLOIS.

Décembre 1868.

HISTORIENS ARMÉNIENS

DU CINQUIÈME SIÈCLE.

GORIOUN, LE BIOGRAPHE ANONYME DE SAINT-NERSÈS,

MOÏSE DE KHORÈNE, ÉLISÉE, LAZARE DE PHARBE ET EZNIG.

GORIOUN.

BIOGRAPHIE DU BIENHEUREUX ET SAINT DOCTEUR MESROB,

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR

JEAN-RAPHAEL EMINE.

INTRODUCTION.

§ I. Gorioun, surnommé *Skhanschell* (l'Admirable), appartenait à la classe des seconds traducteurs (1). Il fut envoyé avec Ghévont à Byzance, quand Eznig de Goghp et Joseph de Baghin étaient déjà dans cette ville, occupés à des traductions. Gorioun se rendit ensuite à Jérusalem avec Entzag (2), et revint en Arménie, où, bientôt après, le patriarche saint Sahag (3) le consacra évêque des Géorgiens, et l'envoya dans la contrée des Ibères, pour y répandre les lumières de la foi. Il mourut, à ce que l'on croit, en Géorgie; mais on ne saurait dire rien de positif à cet égard, car ses contemporains ne donnent aucun détail sur la vie et sur les occupations de Gorioun, à partir du moment où il quitta l'Arménie, pour se rendre dans son diocèse de l'Ibérie.

En dehors des traductions auxquelles travailla Gorioun (4), on possède une *Histoire de saint Mesrob*, qu'il rédigea à la prière du patriarche Joseph (5). Cet ouvrage, qui est la source principale d'informations que nous possédions sur l'histoire littéraire arménienne depuis la fin du quatrième siècle jusque dans le courant du cinquième, ne peut cependant pas être considérée comme la biographie complète de Mesrob. En effet, la vie de ce personnage présente deux phases bien distinctes : la première partie de la vie de Mesrob se passa à la cour d'Arménie, quand il était investi de la charge d'archiviste de la cour; et la seconde, lorsqu'il quitta le palais, pour entrer en qualité de disciple auprès de saint Sahag. Gorioun ne parle en aucune façon de la première phase de la vie de Mesrob, ou du moins ce qu'il en dit se borne à fort peu de chose. En effet, il donne lui-même le motif de son silence en expliquant au lecteur que, dans la biographie de son maître, il a seulement voulu parler de ses travaux spirituels et de son enseignement, et qu'il a laissé complétement de côté les actes de sa vie dans le monde, lorsqu'il occupait un emploi dans l'armée, comme quelques auteurs le prétendent, ou, ce qui est le plus vraisemblable, alors qu'il était investi des fonctions d'archiviste dans le palais d'Arsace IV et de Chosroès II (1). C'est surtout la seconde phase de la vie de Mesrob que Gorioun a eu en vue de mettre en relief. Dans son histoire, il s'attache à retracer minutieusement les résultats de la découverte des caractères alphabétiques due à Mesrob. Le style de Gorioun, qui est fort élevé, offre cependant des obscurités et des tournures difficiles à saisir, et ses pensées demeurent quelquefois incompréhensibles. On doit croire que ce défaut n'appartient point en propre à Mesrob et qu'il faut en rejeter la faute sur les copistes, qui, en différents endroits de son livre, ont fait des suppressions regrettables, sans s'apercevoir que le morceau retranché par eux, ayant une valeur précise, rendait la pensée de l'auteur tellement obscure qu'il est souvent impossible de saisir le sens exact de ses paroles.

L'histoire de Mesrob, que Gorioun a composée, a une très-grande ressemblance pour la composition et pour le style avec celles d'Agathange et de Faustus de Byzance, mais surtout avec l'Histoire du secrétaire de Tiridate, à laquelle l'auteur a fait des emprunts considérables,

(1) Voir le *Discours préliminaire* du Ier volume de la « *Collection des Historiens arméniens* », page xxiij.

(2) P. Karékin, *Hist. de la littérature arm.* (en arménien), t. I, page 201.

(3) Ce patriarche occupa le siége pontifical de l'an 390 à l'an 428, époque à laquelle il fut déposé et exilé par les Perses. Il fut rétabli en 439, mais il n'occupa que fort peu de temps son siége.

(4) Karékin, *Hist. de la littérature arm.*, t. I, page 188, 201 et suiv.

(5) Joseph I (Iouseph) d'Hoghotsim, dans le pays de Vaïots-Dzor, occupa le siége pontifical de l'an 441 à l'an 452. Il avait exercé, pendant la vieillesse de saint Sahag, les fonctions de coadjuteur du trône patriarcal, que Mesrob avait occupées depuis la restauration de Sahag jusqu'au moment où la mort vint le surprendre.

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 47.

et dont il a reproduit souvent des passages. Aussi quelques critiques ont-ils émis l'opinion que Gorioun était peut-être le traducteur de l'ouvrage d'Agathange, en arménien. C'est une question qui est loin d'être tranchée, et le manque de renseignements précis à cet égard nous oblige à ne point discuter un sujet aussi délicat, et pour lequel les avis sont très-partagés (1).

L'histoire de Mesrob par Gorioun a été publiée pour la première fois à Saint-Lazare de Venise, en 1833, dans la « Collection des classiques arméniens », t. III, avec les OEuvres de Mampré et de David le Philosophe. Les RR. PP. Mékhitaristes en ont ensuite donné une seconde édition, en 1854, dans la « Petite Bibliothèque choisie », t. XI, qui est préférable à la première. C'est sur ce nouveau texte qu'a été faite la traduction que M. J. Raphaël Emine a entreprise. Il existe une traduction allemande de la « Vie de Mesrob » par Gorioun, due à M. le Dr B. Welte, et qui fut publiée à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'avénement au trône de Wurtemberg, du roi Guillaume 1er (2). Cette traduction, qui fut entreprise sur le texte publié en 1833 par les Mékhitaristes de Venise, est enrichie de notes nombreuses. Seulement nous ferons observer que cette version n'est pas toujours très-fidèle, et que l'auteur a fait, à plusieurs reprises, des suppressions qui nuisent à l'intelligence du texte.

§ II. L'invention des caractères alphabétiques arméniens, qui est traitée dans le livre de Gorioun, est trop importante pour que nous ne nous y arrêtions pas quelques instants, d'autant plus que le récit de notre auteur est parfois entouré d'une telle obscurité qu'il est nécessaire de le résumer ici sous une forme plus intelligible. Nous avons déjà exposé, dans le « Discours préliminaire » placé en tête du premier volume de notre Collection, l'histoire abrégée de la découverte de Mesrob ; mais les détails que nous avons groupés dans ce travail sont très-peu circonstanciés, ce qui nous permet de revenir sur la question et de l'élucider complétement. Le savant arméniste russe, M. J.-B. Émine, auquel la science est redevable d'un grand nombre d'importantes publications, et qui a enrichi notre premier volume d'une excellente traduction de la « Bibliothèque historique » de Faustus de Byzance, a exposé dans un mémoire très-détaillé l'origine et la découverte des caractères alphabétiques arméniens (1). Dans les temps qui précédèrent l'introduction et le triomphe de la foi chrétienne en Arménie, on se servait dans ce pays de *signes d'écriture*, « nechankh » ou « nechanakirkh ». Aussitôt après l'établissement de la religion du Christ, on voit apparaître un premier alphabet très-imparfait, désigné sous le nom de *daniélien*, puis un second, complété et perfectionné, connu sous la dénomination de *mesrobien*. Mais dans l'intervalle du temps qui sépare les *signes*, des deux alphabets daniélien et mesrobien, les Arméniens se servaient de caractères empruntés à des idiomes étrangers, à savoir des lettres de l'alphabet perse, vraisemblablement *pehlvi*, de caractères syriaques et grecs.

Les *signes d'écriture* sont mentionnés deux fois dans l' « Histoire de Tiridate » écrite par Agathange (2). M. Emine suppose que ces *signes* devaient être, ou des caractères cunéiformes ou des hiéroglyphes; mais nous aimons mieux y voir une sorte d'écriture tironienne qui permettait de transcrire rapidement les paroles d'un interrogatoire, comme cela a dû avoir lieu précisément, dans les passages du livre d'Agathange où il fait mention de ces signes. « Les secrétaires du roi Tiridate enregistrèrent avec des *signes d'écriture*, tout ce qui avait été dit par le saint homme (Grégoire l'Illuminateur), » et plus loin : « Ils arrivèrent avec des *signes d'écriture*, et, après avoir consigné toutes ses paroles (de sainte Hripsimé), ils les lurent devant le roi. » Agathange est le seul écrivain arménien qui parle de ces *signes*, et, à défaut de renseignements plus précis, on en est réduit à des conjectures. Quant à l'emploi des

(1) Sukias de Somal, *Quadro della storia letteraria di Armenia*, pag. 23.— C. F. Neumann. *Versuch einer Gesch. der armen. Litteratur*, page 30. — Nazarian, *Hist. de la littér. armén.*, jusqu'au treizième siècle (en russe), p. 45 et suiv. (Kazan, 1844). — Karékin, *Hist. de la litt. armén.*, pag. 201 et suiv.

(2) *Goriun's Lebensbeschreibung des hl. Mesrop*... (Tubingen, 1841, in-4°), 52 pages.

(1) Emine, *Hist. de Moïse de Khorène*, trad. en russe, pag. 361 et suiv. « *Mémoire sur l'alph. armén.* » (Moskou, 1858). — Revue de l'Orient, 1865; *De l'alph. arm.*, trad. franç. du mémoire précédent.

(2) *Hist. de Tiridate* (en armén.), p. 85 et 136 de l'édit. de Venise, et « Collect. des hist. de l'Arm., » t. I, p. 143 et note 2.

caractères étrangers, perses, syriaques et grecs par les Arméniens, antérieurement à l'introduction de l'alphabet national, on ne saurait avoir aucun doute à cet égard. Moïse de Kkorène le dit formellement (1), et son témoignage ne saurait être suspect, puisqu'il vécut à une époque où très-certainement l'usage de ces alphabets étrangers était encore en vigueur, et qu'il avait sous les yeux des manuscrits et des documents rédigés en langue arménienne et dont les caractères étaient perses, syriaques ou grecs. Les difficultés de toute nature (2) qu'éprouvèrent les premiers adeptes de la foi chrétienne en Arménie, pour écrire leur langue et mettre à la portée de tous les livres de la nouvelle doctrine, fut une des causes principales qui amena l'introduction d'un alphabet national. Le clergé, privé de l'instrument principal qui devait servir à fixer la parole divine, dut nécessairement songer, dès les premières années de la conversion des Arméniens à la foi évangélique, à suppléer au défaut d'un alphabet national, en inventant des caractères propres à rendre tous les sons de la langue arménienne. Du reste, l'invention d'un alphabet suit toujours de très-près l'introduction d'une foi nouvelle chez un peuple barbare, et cette innovation n'a rien de blessant, puisqu'elle est considérée comme une institution religieuse (3). Les esprits se trouvaient donc parfaitement préparés en Arménie, pour recevoir un alphabet national, quand les premières tentatives furent faites pour remplacer l'usage des caractères étrangers par un nouveau système graphique, qui devait satisfaire à toutes les exigences et à toutes les nuances des articulations de l'idiome arménien.

« Cette opération, purement littéraire en apparence, dit Saint-Martin (4), eut pour résultat de séparer à jamais les Arméniens des autres nations de l'Orient, d'en faire un peuple distinct et de les affermir dans la religion chrétienne, en proscrivant ou en rendant profane l'usage de tous les caractères alphabétiques étrangers répandus dans le pays et destinés à transcrire les livres des idolâtres ou des sectateurs de Zoroastre. C'est à l'exécution de cette entreprise que nous devons la conservation de la langue et de la littérature des Arméniens. Il est probable que, sans elle, ces peuples n'auraient pas tardé à se confondre avec les Perses ou avec les Syriens, et à disparaître entièrement, comme tant d'autres nations de l'ancienne Asie. C'est aussi là ce qui a distingué d'une manière particulière la nation et l'Église arméniennes, ce qui a conservé longtemps leur indépendance politique et religieuse et a perpétué jusqu'à nous leur existence. »

Tous les critiques s'accordent à considérer Mesrob comme l'inventeur des caractères arméniens, et cette opinion, mise en avant par Gorioun, Moïse de Khorène, Lazare de Pharbe et d'autres écrivains d'un âge postérieur, est tellement accréditée, que le nom de « caractères mesrobiens » est devenu la seule appellation que l'on a coutume de donner à l'alphabet national arménien. Toutefois il est bon de faire observer que Mesrob, qui a coopéré puissamment à l'introduction de l'alphabet national en Arménie, ne fut pas le premier à s'occuper de la question de l'invention des caractères. Le savant Luc Indjidji a fait observer, avec beaucoup de justesse, que des tentatives antérieures avaient été faites, et que Mesrob ne fit que reprendre un travail qui avait préoccupé depuis de longues années déjà les lettrés de l'Arménie (1). En effet, Gorioun et Moïse de Khorène font observer qu'il existait, antérieurement à l'invention des caractères arméniens, un ancien alphabet national, dont l'usage était abandonné depuis longtemps déjà (2). Il résulte donc qu'antérieurement à l'introduction de l'alphabet dit mesrobien, il y avait en Arménie des signes graphiques particuliers à la langue nationale, et ce sont ces caractères qui sont improprement désignés sous le nom de *daniéliens*. Mais, comme il ressort dès expressions mêmes des historiens que cet alphabet est antérieur à Daniel et qu'il n'a pu être inventé par

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 54. — Cf. aussi Diodore de Sicile, liv. XIX, § 13. — Polyen, liv. IV, ch. 8, § 3. — Zénob de Glag, *Hist. de Daron* (en arm.), pag. 27 et suiv., et *Collect. des hist. de l'Arménie*, t. I, pag. 347. — Notre *Numism. de l'Armén. dans l'antiq.*, pag. 23 et suiv.
(2) Moïse de Khorène, *op. cit.*, liv. III, ch. 54.
(3) Ludolf, *Hist. Æthiop.*, liv. IV, ch. 1, *init.* — Renan, *Hist. des lang. sémit.* (3e édit.), pag. 292.
(4) *Hist. du Bas-Empire* de Lebeau (éd. Saint-Martin), t. V, pag. 320.

(1) Indjidji, *Antiquités de l'Arménie* (en arm.), t. III, pag. 69 et suiv.
(2) Gorioun, *Hist. de Mesrob* (en arm.), dans la « Petite Biblioth. choisie », t. XI, pag. 4 et suiv. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, ch. 52.

lui, le nom de *daniélien* qui lui est attribué est donc un anachronisme qu'il est bon de signaler en passant, bien que l'usage ait consacré cette appellation erronée. Le témoignage de Moïse de Khorène est formel lorsqu'il parle de l'antiquité des caractères arméniens (1), et son opinion se trouve corroborée par Lazare de Pharbe qui constate également l'antiquité de cet alphabet, en citant les paroles adressées à des Arméniens par le roi Vram-Schapouh : « J'ai vu les lettres arméniennes chez un évêque, dans un village (2), » et plus loin : « Saint Machdotz (Mesrob), voyant à quelles difficultés était assujettie l'éducation de la jeunesse arménienne, qui, à cette époque, était obligée d'aller, loin de sa patrie, chercher l'instruction dans les écoles où l'on enseignait la langue syriaque, s'affligea grandement, surtout lorsqu'il s'arrêtait à cette pensée qu'il existe des signes de la langue arménienne, à l'aide desquels on peut représenter ses pensées, sans être obligé de recourir à des lettres étrangères (3). » Enfin, dans un troisième passage, Lazare de Pharbe nomme l'évêque dont il a été question quelques lignes plus haut : « Chez un pieux personnage, l'évêque Daniel, se trouvaient les signes arméniens (4). »

Les renseignements que les contemporains de Mesrob nous fournissent sur l'existence d'un ancien alphabet arménien, ou, pour me servir de l'expression consacrée, de l'alphabet *daniélien*, sont confirmés par les écrivains postérieurs. Ainsi Jean Catholicos, Etienne Assoghig, Samuel d'Ani, Guiragos de Kantzag, Vartan le Grand et quelques autres, font mention, d'une manière plus ou moins explicite, de cet ancien alphabet. Jean Catholicos s'exprime ainsi : « Dans le même temps, Mesrob nous apporta, pour écrire notre langue, des caractères qui lui avaient été révélés par la faveur de Dieu (5). » Assoghig raconte avec des détails plus circonstanciés le même fait (6) : « Ce fut S. Mesrob qui le premier inventa et enseigna l'art d'écrire et de lire avec des caractères arméniens..... Sous le règne [de Théodose le jeune], vivait le saint patriarche d'Arménie Sahag, du vivant de qui l'alphabet arménien de vingt-neuf lettres fut composé par le philosophe syrien Daniel. Quant aux sept lettres qui manquaient, le bienheureux Mesrob de Daron les obtint de Dieu par ses prières. » Samuel d'Ani donne encore des informations plus précises, en disant : « Machdotz, le même que le bienheureux Mesrob, et Sahag le Grand perfectionnèrent avec leurs collègues les formes des lettres de Daniel, et, un an après, ils en firent autant des lettres révélées par Dieu (1). » Guiragos de Kantzag nous fournit également des renseignements précieux : « Ils communiquèrent leur projet au roi Vram-Schapouh qui leur dit : « Pendant que j'étais en Syrie, un évêque syrien nommé Daniel m'apprit qu'il possédait les lettres de la langue arménienne...... En les regardant, ils virent que ces caractères ne suffisaient pas pour rendre complétement les syllabes, les liaisons et les mots (2). » Vartan le Grand est, de tous les écrivains dont nous avons cité des extraits, celui qui fournit les détails les plus précis sur la question qui nous occupe : « La cinquième année du règne de Vram-Schapouh et la première d'Ardaschir fils de Schapouh, saint Mesrob mit en ordre l'alphabet arménien; vingt-deux lettres des temps reculés furent trouvées chez l'évêque Daniel; mais, comme elles ne suffisaient pas pour représenter la richesse de notre langue, elles furent abandonnées par les anciens qui commencèrent dès lors à employer les caractères grecs, syriaques et perses. Il n'était pas possible à Mesrob de traduire à l'aide de ces caractères les Livres-Saints dans la langue arménienne; c'est pourquoi, s'étant livré à la prière, il reçut quatorze lettres de Dieu qui les traça de sa propre main devant lui sur le mont Palou...... L'existence de lettres arméniennes d'une époque reculée fut confirmée au temps du roi Léon [II]. On trouva une monnaie avec des caractères arméniens (3) sur laquelle était tracé le nom de

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 52.
(2) Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.* (en arm.), p. 27.
(3) Lazare de Pharbe, *op. cit.*, page 27.
(4) Lazare de Pharbe, *op. cit.*, p. 27.
(5) Jean Catholicos, *Hist. d'Arm.* (en arm.), p. 32 de l'éd. de Moskou. — Saint-Martin, *Hist. d'Arm.* de Jean Catholicos, p. 45.
(6) Assoghig, *Hist. univers.* (en arm.), page 76 et suiv. — Cf. aussi Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. I, p. 756.

(1) Samuel d'Ani, *Chronographie* (éd. Maï et Zohrab), *ad ann. Olymp.* 300, *et ad ann.* 421, p. 46.
(2) Guiragos, *Hist. d'Armén.* (éd. de Venise), p. 15.
(3) Il ne peut être question ici de médailles arméniennes, car on sait que les monnaies des rois arsacides d'Arménie ne portent que des légendes grecques. Il est probable que la pièce dont il est fait mention dans Vartan, était une médaille frappée par l'un de ces satrapes relevant de la puissance des monarques achæménides,

rois païens de race arménienne (1). Mesrob compléta ce qui manquait [à ces anciens caractères] avec la coopération de la grâce divine (2). » On lit dans un *Osguéporig* ou « Mélanges », plus connu sous le nom de *Vartankirkh* ou « Recueil de Vartan » (3), des renseignements plus développés sur l'alphabet arménien que ceux contenus dans « l'Histoire universelle » du même auteur. Ces renseignements sont extraits d'un petit traité élémentaire, rédigé par Vartan le Grand, à la prière du roi Héthoum Ier, gendre de Léon II, et intitulé : « Solutions de passages de l'Écriture-Sainte. » Voici comment s'exprime Vartan : « Quelles sont les lettres octroyées par Dieu ? Ce sont : six voyelles et treize consonnes (qu'il énumère), en tout dix-neuf. Telles sont les lettres véritablement et certainement inventées. En effet, les Syriens étaient soumis à nos rois. Or ils ont vingt-deux lettres avec lesquelles on essaya de nous créer un alphabet. Il existait anciennement des caractères arméniens, mais en petit nombre, et, comme on ne pouvait s'en servir, on les abandonna et ils tombèrent dans l'oubli. Plus tard, les ayant recherchés, on les trouva chez un certain Daniel, évêque syrien. Sahag et Mesrob lui députèrent un prêtre syrien, nommé Abel, qui les rapporta ; mais, comme ce qu'il apporta ne contenait pas toute la richesse de la langue, Mesrob retourna auprès du même évêque Daniel. Ils travaillèrent beaucoup, mais sans pouvoir rien obtenir de plus, parce qu'Abel avait déjà emprunté dix-sept lettres, après en avoir laissé cinq, qu'il lui avait été impossible de transcrire. Quand ils essayaient de les transcrire dans notre langue, ces cinq lettres n'avaient pas d'emploi. C'est pourquoi, ayant eu recours à la prière, Mesrob vit d'un œil prophétique une main droite écrivant sur une pierre. Toutes les particularités et les qualités des lettres se gravèrent en son cœur, et sur-le-champ il créa dix-neuf lettres. Quant à ce qu'on les appelle les *sept*, on les nomme ainsi à cause de leur excellence, parce que ce sont des voyelles, et qu'elles sont comme l'âme des autres. Mais pourquoi dit-on les sept, puisqu'il n'y a que six voyelles? parce que la lettre է existait chez les Syriens et que Mesrob la prit de Daniel. C'est pour cela qu'on lui en attribue aussi l'invention. Cependant il reçut de l'homme la seule lettre է, et les dix-neuf autres de Dieu. Mais, à cause de la très-grande importance des sept, on ne mentionne que celles-là et l'on tait les douze autres. Tenez ceci pour certain......... »

Il résulte de tous ces témoignages d'époques très-différentes, 1° qu'il existait un alphabet arménien que nous appellerons ancien, qui paraît s'être conservé chez l'évêque syrien Daniel, dont il porte improprement le nom, et 2° qu'il y eut, parmi les lettrés arméniens, un travail d'élaboration, en vue de former un alphabet plus complet que le précédent. C'est ce second travail qui amena, grâce à un concours de circonstances particulières, parmi lesquelles la tradition fait intervenir la divinité, la découverte de Mesrob, ou pour mieux dire la formation définitive de l'alphabet arménien de trente-six lettres.

Il nous reste maintenant à déterminer le nombre de lettres dont se composait l'ancien alphabet. Selon Vartan, il se composait de vingt-deux lettres, c'est-à-dire d'un nombre égal à celui des lettres de l'alphabet syriaque. Selon Assoghig, ce nombre était de vingt-neuf lettres; mais, bien que ces chiffres soient différents en apparence, cependant il est facile de voir qu'au fond le nombre de lettres est le même chez les deux auteurs, car Assoghig a compris, dans le nombre qu'il donne, les sept voyelles introduites plus tard par Mesrob dans l'alphabet national. Le chiffre des vingt-deux lettres dont se composait l'ancien alphabet n'est pas douteux. Or, quelles pouvaient être ces vingt-deux lettres? Nous croyons, d'après le passage du *Vartanakirkh* que nous avons rapporté plus haut, que ces lettres sont celles dont se compose l'alphabet syriaque; car il y est dit formellement et sans qu'il puisse subsister aucun doute dans l'esprit : « Les Syriens étaient soumis à nos rois. Or ils ont vingt-deux lettres, avec les-

et dont les légendes sont conçues en caractères phéniciens. Ces sortes de médailles se rencontrent encore fréquemment dans la Cilicie, et elles ont été souvent décrites. — Cf. H. de Luynes, *Numismatique des satrapies et de la Phénicie ; passim.*

(1) Le mot *haïgazan* peut se prêter à deux interprétations différentes ; on peut traduire « rois païens *de race arménienne* » ou bien encore, « de la race d'Haïg. » Nous préférons la première traduction qui est plus logique.

(2) Vartan, *Hist. univ.* (en arm.), p. 50 de l'édit. de Venise.

(3) Manuscr. de la Biblioth. impériale.; fonds arm. anc., n° 12. — Cf. aussi Journal Asiatique (févr.-mars 1867), p. 199 et suiv.

quelles on essaya de nous créer un alphabet. » Plus loin Vartan ajoute qu' « Abel emprunta [à cet alphabet] dix-sept lettres, après en avoir laissé cinq qu'il lui avait été impossible de transcrire. » Si l'on compte ces dix-sept lettres et les dix-neuf (six voyelles et treize consonnes) qui furent révélées, au dire de la légende, par Dieu à Mesrob, on obtient le nombre trente-six, qui est en effet le chiffre exact des lettres de l'alphabet mesrobien, puisqu'il faut, de toute nécessité, passer sous silence les deux caractères ajoutés plusieurs siècles plus tard, à la série des signes graphiques arméniens.

Le *Vartanakirkh* nous fournit un précieux renseignement : c'est la liste des dix-neuf lettres révélées par Dieu à Mesrob, autrement dit les caractères nouveaux ajoutés à l'ancien alphabet. Ces lettres sont six voyelles : ա, ե, ո, ի, ը, ւ, et treize consonnes : բ, գ, ժ, ծ, ձ, ղ, ճ, վ, ց, չ, ջ, յ, փ. Il est facile maintenant de retrouver les dix-sept lettres choisies par Abel dans l'alphabet syriaque composé de vingt-deux lettres; ce sont, par conséquent : դ, զ, է, թ, լ, խ, կ, հ, մ, ն, պ, ռ, ս, տ, ր, ք, qui, ajoutées aux dix-neuf lettres de Mesrob, nous donnent le total exact des trente-six lettres, formant l'ensemble de l'alphabet arménien arrêté par saint Sahag et ses collaborateurs, au cinquième siècle.

Pour compléter les renseignements que nous fournissent les écrivains arméniens sur le travail d'élaboration entrepris par les premiers docteurs chrétiens, en vue de créer l'alphabet national, il faudrait raconter les détails des conférences tenues par saint Sahag et le roi Vram-Schapouh avec les savants qui concoururent à la découverte des caractères graphiques, les voyages entrepris par Abel et par Mesrob, les péripéties sans nombre que ce dernier éprouva lorsqu'il était à la recherche des lettrés qui pouvaient le seconder dans son travail, son découragement, la vision divine qu'il eut à Samosate (1), enfin l'aide qu'il reçut du cénobite Rufin, qui lui suggéra très-vraisemblablement la pensée de faire entrer les voyelles grecques dans le nouvel alphabet, en même temps que cet habile calligraphe traçait avec un *kalam* élégant les formes des nouveaux caractères; mais ces détails sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les reproduire ici. Nous renvoyons donc le lecteur aux sources originales, et notamment à « l'Histoire » de Moïse de Khorène (2), et à celle de Gorioun que nous publions ci-après, où les faits sont longuement racontés par des hommes qui en furent les témoins oculaires, et concoururent les premiers à répandre l'usage du nouvel alphabet qui, malgré quelques résistances locales (3), fut accepté bientôt dans toutes les parties de l'Arménie, comme un bienfait de la Providence divine.

VICTOR LANGLOIS.

(1) Les copistes des manuscrits ont tous écrit Samos, nom d'une île de l'Archipel, au lieu de Samosate, ville de la Syrie, voisine de l'Arménie.

(2) Liv. III, ch. 52, 53, 60 et 67. — Cf. aussi Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, ch. 5, 6. — *Collect. des Hist. arm.; disc. prélimin.*, p. xv et xvj.

(3) Jean Mamigonien, continuation de l'*Histoire de Daron* de Zénob de Glag (en arm.), p. 59, et *Coll. des Hist. de l'Arm.*, t. I, p. 382.

GORIOUN.

BIOGRAPHIE DU BIENHEUREUX ET SAINT DOCTEUR MESROB.

Nous vous entretiendrons [ici] des dons divins [octroyés] au pays d'Arménie et à la race d'Askhanaz (1), de l'invention des caractères alphabétiques, et de la conversion accordée par le Seigneur; [nous vous dirons] en quel temps elle eut lieu, quel fut l'homme éclairé qui l'accomplit, et nous parlerons de sa vertu et de ses mœurs.

Cet homme s'appelait Mesrob; il était fils de Vartan (2) et originaire du canton de Daron, du village de Hatségatz (3). Dans son enfance, il s'était appliqué à l'étude de la littérature grecque, et vint à la cour des monarques arsacides arméniens, pour être employé dans les archives royales où il devint chancelier des ordonnances du souverain. C'était un homme instruit, versé dans la connaissance des affaires civiles et militaires, et dont la conduite était dirigée par un jugement très-sain; c'est pour cela qu'il était cher aussi bien aux grands qu'aux petits.

Il embrassa ensuite le service de Dieu, resta l'ami des hommes, et se déchargea de tous ses emplois pour prendre la croix glorieuse; et, selon le précepte évangélique, il marcha sur les traces du Christ crucifié qui vivifie tout. Ayant accompli les commandements, il se mêla au groupe des disciples du Christ, qui portent chacun leur croix, et en embrassant pour toujours la vie religieuse, il se fit moine suivant le précepte de l'Évangile; il endura beaucoup de misères, et, en se livrant à tous les devoirs spirituels, il supporta la soif et la faim, le froid et le dénûment. Il se nourrissait d'herbes, portait le cilice et dormait sur la terre. Souvent, sans y prendre garde, il veillait debout, sans profiter du repos de la nuit, et cela durant de longues années. Ayant rencontré quelques gens modestes, il se les adjoignit pour en faire ses disciples selon l'Évangile dans la vie monastique. Il endura avec un courage très-ferme toutes les tentations auxquelles il fut en butte; il parvint ainsi à s'éclairer et à s'illuminer dans les pratiques religieuses, et il devint [par cela même] cher à Dieu et aux hommes (1).

Ensuite le bienheureux, accompagné de ses disciples, se rendit dans le canton de Koghtèn (2). Le prince Schampith (3) vint au-devant de lui, le reçut avec amitié comme le serviteur du Dieu glorifié, et il le servit avec piété selon la foi des disciples du Christ. Le bienheureux, développant aussitôt les grâces de la prédication, enseigna les habitants de la ville et du canton avec l'agrément du prince. En effet, il y avait encore chez ceux-ci quelques restes des habitudes païennes, mais il les convertit à la connaissance de la vérité et il les illumina tous avec la parole de la grâce. De grands miracles s'accomplirent par son entremise : des démons, prenant des formes diverses, poussaient des cris et faisaient résonner [la nouvelle] de leur expulsion à toutes les oreilles; ils s'enfuirent du côté de la Médie (4). Aussi les disciples du bienheureux écoutèrent plus attentivement leur docteur spirituel [lorsqu'il prêchait] la foi et la conduite [à tenir] qui leur était enseignée dans les Saintes-Écritures des saints Pères qui avaient approché le Christ.

Cependant, comme il n'y avait pas de caractères [propres à] la langue arménienne, on éprouvait une grande difficulté pour prêcher la vérité aux néophytes. Le bienheureux docteur, ne sa-

(1) Les Arméniens prétendent descendre d'Askhanaz, fils de Gomer, fils de Japhet, fils de Noé. — Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 22. — Jean Catholicos, *Hist. d'Arm.*, ch. 4 et 6.

(2) Mesrob, surnommé Maschdotz, nâquit en l'année 361 de notre ère et mourut le 13 du mois de méhégan de l'an 441, à l'âge de quatre-vingts ans. On suppose qu'il appartenait à la famille des Mamigoniens (Emin, traduct. russe de l'*Histoire de Moïse de Khorène*, p. 362, note 1).

(3) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 104.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 47.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 212.

(3) Schapith ou Schapath est mentionné par Moïse de Khorène, dans son *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 47. — Cf. aussi Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. I, p. 489. — Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* (éd. Saint-Martin), t. V, liv. XXVIII, §, 32.

(4) Cf. Moïse de Khorène, liv. III, ch. 47 et 57. — Il est question, quelques pages plus loin, des Borborides, aux croyances desquels Mesrob fit une guerre acharnée.

chant comment remédier [à cet inconvénient], eut recours à Dieu tout-puissant, pour qu'il lui révélât les caractères de la langue arménienne et qu'on [suppléât] à la prédication par l'écriture. S'étant mis ensuite en voyage, il vint trouver saint Sahag, patriarche des Arméniens (1) pour l'entretenir au sujet de l'alphabet, et il le trouva encore plus désireux que lui [de mener la chose à bonne fin].

Après des efforts nombreux et un travail assidu sans résultat, ils eurent de nouveau recours à la prière et demandèrent à Dieu [de leur accorder] ce qu'ils souhaitaient. Ils se quittèrent ensuite, s'adonnèrent à l'austérité, et se livrèrent de plus en plus à la mortification.

Cependant le roi Vram-Schapouh (2), ayant connu [leurs désirs], se montra très-zélé pour la découverte [d'un alphabet], et il envoya Mesrob avec ses disciples dans la Mésopotamie de Syrie. Le bienheureux visita toutes les localités où la science des philosophes était particulièrement célèbre. Il rencontra un évêque syrien, du nom de Daniel, personnage recommandable par sa vertu, qui lui promit de lui montrer les caractères alphabétiques qu'il cherchait. Tous leurs labeurs, leurs recherches et leurs études n'amenèrent aucun résultat, car ils ne purent arriver à former les signes alphabétiques et les sons propres à la langue arménienne (3).

Alors Mesrob recourut à Dieu avec ferveur. Il lui adressait des prières mêlées de larmes, et il demandait, et le jour et la nuit, au maître de toutes choses, de lui révéler les lettres si désirées. Aussitôt il les aperçut, non pas en songe pendant le sommeil, non pas dans une vision pendant qu'il veillait, mais dans son cœur, où elles apparurent aux yeux de son esprit, tracées par le poignet d'une main droite écrivant sur la pierre, de la même manière que l'on voit sur la neige les moindres traits d'une ligne. Il y eut non-seulement apparition, mais bien plus, tous les détails [de la révélation] se gravèrent dans son esprit comme dans un vase (1).

S'étant levé après sa prière, Mesrob créa nos lettres avec un solitaire de Samos (2), Rufin (Rouphanos), disciple d'Épiphane (3), qui donna aux caractères les formes voulues, selon les indications du bienheureux docteur Mesrob, et en modifiant les lettres arméniennes d'après le mode parfait de l'alphabet des Hellènes.

Aussitôt après, on entreprit des traductions, en commençant judicieusement par les Proverbes du sage Salomon, et on traduisit complétement en arménien les vingt-deux livres authentiques et l'Ancien-Testament. Les disciples de Mesrob, Jean et Joseph (4), y travaillèrent également, en même temps que lui-même apprenait à ses plus jeunes élèves l'art de l'écriture.

En ce temps-là, Théodose le jeune était sur le trône. Le bienheureux Mesrob, docteur des Arméniens, vint présenter les caractères alphabétiques de notre langue au saint [Catholicos] des Arméniens Sahag, et au roi Vram-Schapouh, qui s'en réjouirent, comme si [c'eût été] les Tables divines, et ils remercièrent et glorifièrent le Créateur tout-puissant, pour les nouveaux dons qui leur venaient d'en haut. Mesrob réunit des enfants intelligents, instruits, ayant la voix douce et la respiration longue; il fonda des écoles dans toutes les provinces et dans tous les villages, selon l'ordre du saint patriarche et du roi, et il dota de son enseignement tout le pays d'Arménie. Le bienheureux serviteur de Dieu se rendit ensuite dans le pays des Géorgiens, les dota d'un alphabet, qui lui avait été inspiré par la grâce céleste de Dieu, et il laissa des docteurs dans différentes villes pour instruire les enfants (5). Puis il alla dans le pays des Aghouank, renouvela leur alphabet, fit revivre les traditions de la science, et, y ayant aussi laissé des docteurs, il revint en

(1) Saint Sahag I, dit le Grand ou le Parthe, occupa le siége patriarcal de l'an 390 jusqu'à l'an 440. Durant son pontificat, Bahram V, roi sassanide de Perse, plaça sur le trône patriarcal, d'abord Berkischoï, puis Samuel, deux Syriens intrus. Mais Sahag recouvra à la fin de sa vie ses fonctions, et eut pour coadjuteur Mesrob qui avait été durant de longues années le coopérateur du patriarche. — Cf. dans la Petite Bibliothèque arm., t. II (Venise, 1853), l'*Hist. de saint Sahag*, et différents autres écrits relatifs à ce patriarche et aux actes de son administration spirituelle.

(2) Vram-Schapouh, frère de Chosroès, ou Khosrov III, fut nommé roi de la partie perse de l'Arménie, lors du renversement de son frère par les Perses. Il régna de l'an 392 jusqu'à sa mort, en 414, et il fut remplacé par Chosroès III, que les Perses rétablirent comme roi d'Arménie, après l'avoir tiré de sa prison.

(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 52, 53.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 53.

(2) Saint-Martin (*Hist. du Bas-Emp.* de Lebeau, t. V, liv. XXVIII, § 33) suppose, avec raison, qu'il ne s'agit pas ici de l'île de Samos dans l'Archipel, mais bien de Samosate, ville de Syrie voisine de l'Arménie.

(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 53.

(4) Jean d'Egéghiatz et Joseph de Baghin sont également cités par Moïse de Khorène. — Cf. le P. Karékin, *Hist. de la littér. arm.*, p. 189.

(5) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 54.

Arménie (1). Là, il trouva le patriarche saint Sahag occupé, avec la grâce du Christ, à des traductions du syriaque, car on manquait de livres grecs, ceux du pays ayant été brûlés par Méroujan, à l'époque du partage de l'Arménie (2), et les gouverneurs perses ne permettaient à aucun des habitants de leurs domaines [conquis] d'apprendre la littérature grecque, mais seulement la langue syriaque. Pour cette raison, le saint patriarche Sahag et le bienheureux Mesrob, ne sachant que faire, se dirigèrent vers l'ouest de la juridiction patriarcale, dans la partie [de l'Arménie qui appartenait] aux Grecs.

Saint Sahag envoya vers l'empereur Théodose [le Jeune] et le patriarche Atticus, Mesrob et son neveu Vartan, avec des lettres (3), pour les informer de leur arrivée et [de leur intention de doter] les habitants du pays [soumis aux Grecs] de la nouvelle science de l'enseignement arménien. Les deux voyageurs rencontrèrent le général Anatole, qui leur fit un brillant accueil, car il connaissait déjà la réputation de vertu des bienheureux Sahag et Mesrob (4); aussi il informa d'avance par des lettres l'empereur, qui lui donna l'ordre d'envoyer et de lui acheminer avec honneur et distinction à Byzance [les voyageurs]. Ceux-ci se présentèrent devant l'empereur et le patriarche qui conféra à Mesrob [le titre de] prédicateur (égéghésigdigos) (5), et il le fit ranger parmi les plus illustres et bienheureux *vartabed* (6).

Étant partis munis de lettres, Mesrob et Vartan vinrent retrouver saint Sahag et le général Anatole. Ceux-ci, ayant pris connaissance des lettres et des ordres, furent très-satisfaits, et adressèrent au Seigneur et au Dieu de tout des actions de grâces. [Le général] s'empressa aussitôt de mettre les ordres à exécution, en les faisant connaître dans les provinces et les villes de l'Arménie qui étaient soumises à la domination de l'empereur. Puis, ayant rassemblé beaucoup d'enfants dans différentes localités, il leur donna des subsistances et des appointements sur le trésor public, pour qu'ils pussent se livrer exclusivement à l'étude. Le bienheureux Mesrob développait au milieu de ses disciples son enseignement lumineux; il apprenait aux enfants réunis les caractères alphabétiques, et il établit des docteurs pour les disciples, afin que peu à peu ils les conduisissent jusqu'au terme des études (1).

Après cela, Mesrob entreprit de combattre la secte téméraire et insolente des Borborides (2), et ceux qui ne se rendaient pas à la parole de vérité étaient livrés à de terribles supplices : la prison, les chaines et toutes sortes de tourments. Lorsqu'après cela ces hommes haïs de Dieu refusaient de marcher vers leur délivrance, on les brûlait, on les enfermait et on les chassait du pays, chargés de toutes sortes d'ignominies.

Le bienheureux, ayant commencé et terminé son enseignement, ayant acquis beaucoup de livres grecs, écrits avec la grâce divine par les Pères de l'Église, comblait les profondeurs de la doctrine et la répandait chez les habitants du pays avec un amour spirituel pour la gloire de la très-sainte Trinité.

Après cela, Mesrob, ayant confié tous [ses disciples et ses fidèles] à la grâce de Dieu qui conserve tout, s'en retourna du côté de l'Arménie. Il allait partout, affermissant les disciples dans la vérité de la foi. Puis il vint trouver saint Sahag, lui raconta ce qu'il avait fait, et tous deux ensemble glorifièrent Dieu pour les nouvelles grâces qui leur avaient été accordées d'en haut. Ensuite, les deux bienheureux travaillèrent encore avec l'assistance de Dieu à augmenter et à développer la littérature de leur nation, à traduire et à écrire des livres. En conséquence, ils envoyèrent deux de leurs disciples, Eznig (3) et Joseph (4), dans la ville d'Édesse, pour qu'ils traduisissent de

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 54.

(2) Cf. Faustus de Byzance, *Bibl. hist. arm.*, liv. IV, ch. 23, 24, dans le Ier volume de notre Collection. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 54.

(3) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 57. — Cf. aussi ces lettres dans la *Petite Bibl. arm.*, t. II, p. 157, 158.

(4) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 57. — *Petite Bibl. arm.*, t. II, p. 158-159.

(5) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 57. — Le titre d'ἐκκλησιαστής était une fonction de l'Église d'Orient et s'appliquait aux « docteurs de l'enseignement religieux et aux prédicateurs ».

(6) Le titre de *vartabed* signifie en arménien moderne « docteur en théologie »; mais, dans l'ancienne langue arménienne, ce titre avait une signification encore plus élevée et s'appliquait spécialement aux Pères de l'Église arménienne ou aux savants qui illustrèrent à la fois et l'Église et les lettres nationales.

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 58.

(2) Secte gnostique qui parut au deuxième siècle et qui niait le jugement dernier. — Cf. saint Epiphane, *Hæres.*, 25, 26. — Saint Augustin, *Hæres.*, ch. 5. — Baronius, *Ann. eccles.*, *ad ann.* 120, n° 57. — Le mot arménien *porporianos* est la transcription du mot grec βορβόρεος « boue, fange » que Moïse de Khorène a aussi transcrit sous la forme *porporidon* (liv. III, ch. 57).

(3) Il s'agit d'Eznig de Goghp, l'auteur de la *Réfutation des hérésies* (Venise, 1826) en arm., dont M. Levaillant de Florival a donné une traduction française (Paris, 1853).

(4) Cf. plus haut, p. 10, note 4.

nouveau en arménien les Saintes-Écritures sur le texte syriaque, et qu'ils envoyassent la copie [de leur traduction] dans leur patrie. Ceux-ci se rendirent [à Édesse], firent ce qu'on leur avait demandé, et, par l'intermédiaire de leurs fidèles compagnons, ils envoyèrent les livres à leurs pères vénérés. Puis ils passèrent dans le pays des Grecs, à Byzance, afin de se livrer à l'étude de la philosophie. Là, ils étudièrent, s'instruisirent et devinrent traducteurs de la langue grecque. Quelque temps après, il arriva que quelques-[uns de leurs] compagnons, appelés, l'un Léon (1), l'autre Gorioun (2), vinrent dans le pays des Grecs, dans la ville de Constantinople. Ils se joignirent à Eznig, comme à un frère de la même famille, avec qui ils avaient été élevés. Dès qu'ils furent réunis, ils s'occupèrent d'achever leurs travaux spirituels. Puis, s'étant munis de copies authentiques des Saintes-Écritures, des écrits dictés par la grâce divine des patriarches (c'est-à-dire des pères de l'Église), et des canons des saints conciles de Nicée et d'Éphèse, ils s'en retournèrent dans le pays d'Arménie leur patrie, et présentèrent aux saints Pères les saints livres religieux qu'ils avaient recueillis.

De leur côté, les bienheureux saints Sahag et Mesrob, qui avaient précédemment traduit du grec en arménien l'ensemble des livres ecclésiastiques, firent encore passer dans leur langue un grand nombre de sages et pieuses pensées des saints patriarches. Ensuite, [Sahag] reprit en sous-œuvre les livres qui avaient été traduits d'abord à la hâte, sur des exemplaires défectueux, corrigea les premières versions sur des textes authentiques qu'on leur avait apportés [de Byzance] et [compléta] les traductions arméniennes par un grand nombre d'autres commentaires sur les Saintes Écritures. Ainsi, les bienheureux saints Pères travaillaient jour et nuit, sans relâche, à la lecture des Écritures Saintes; leur talent grandissait, ils triomphaient [de toutes les difficultés], et ils servaient d'exemple aux disciples studieux, qui étaient près d'eux, car ils faisaient exécuter les commandements transmis par les divins messagers. Le premier de ces commandements ordonne de méditer sur les lois du Seigneur et le jour et la nuit, et le deuxième dit : « Appliquez-vous à l'exhortation et à l'instruction; ne négligez pas les grâces qui sont en vous; méditez ces vérités et soyez toujours occupés, afin que vos progrès soient connus de tous; veillez sur vos personnes et sur l'instruction d'autrui; persévérez dans ces préceptes, car, si vous les accomplissez, vous sauverez et vous-mêmes et ceux qui vous écoutent (1). »

Ensuite, après cet enseignement lumineux, le bienheureux Mesrob entreprit de composer et de mettre en ordre de nombreux discours, d'une compréhension facile, dictés par la grâce divine, avec des commentaires variés tirés de la force et de l'essence des écritures prophétiques et apostoliques, et remplis de la vérité de la foi évangélique. Dans [ces discours], il rapportait des exemples tirés des choses passagères et les rapprochait de la vérité; il définissait principalement l'espérance [qu'on doit avoir] dans la vie future et la résurrection. [Il faisait cela], pour que ces exemples fussent faciles à comprendre et à saisir, même par les plus ignorants et par les gens préoccupés des choses matérielles, en vue de les stimuler, de les réjouir et de les encourager à se diriger avec fermeté vers la récompense promise.

C'est ainsi que, dans toutes les parties de l'Arménie, de la Géorgie et du pays des Aghouank, Mesrob, durant tout le temps de sa vie, au printemps et en hiver, le jour et la nuit, courageusement et sans relâche, enseignait l'étude des lettres récemment [découvertes]. Lui-même, voyageant sans cesse avec la parole évangélique et salutaire de la foi et de la vertu, prêchait la gloire et les louanges de Dieu devant les rois, les princes et les peuples, sans que ses ennemis s'y opposassent, parce qu'il possédait la grâce d'en haut, et il embrasait tous les cœurs fervents et aimant le Christ. Il obtint la délivrance de beaucoup de captifs et de prisonniers, et de ceux qui étaient dans l'anxiété, en ramenant tous les indécis, par la majesté de la force et de la grâce du Christ, au salut évangélique. Il déchira beaucoup de contrats injustement écrits; il consola par sa doctrine beaucoup de gens qui étaient dans le deuil; ceux qui étaient dans l'impatience, il les soumit à l'épreuve de l'espérance jusqu'au moment où sera dévoilée la gloire du Dieu grand et du Sauveur Jésus-Christ. Enfin il raffermit dans la piété tous les chrétiens, hommes et femmes.

De plus, dans les villages et dans les lieux dé-

(1) Léon ou Ghévont, prêtre de Vanant, aida Vartan à combattre le mazdéisme que les Perses voulaient imposer à l'Arménie. C'était l'un des disciples que Mesrob conduisit avec lui à Mélitène et qu'il avait laissé à l'évêque Acacius, à la demande d'Anatole. Mesrob nomma ensuite Léon directeur à sa place, quand il se fut retiré dans le désert de Schaghakomk. (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 60.)

(2) L'auteur de la Biographie de Mesrob.

(1) *Épître I à Timothée,* ch. IV, vers. 13-16.

serts, il ramenait beaucoup de monde et des multitudes entières à la vérité des traditions des saints Pères, [il leur prêchait] la gloire et les louanges de la très-sainte Trinité. Il faisait résider ses religieux dans les plaines et les montagnes, dans des grottes, sur les rochers, afin qu'ils fissent les plus grands efforts, en vue de se perfectionner dans la piété. Ce n'était pas seulement par des paroles, mais c'était par des actes qu'il se donnait comme exemple aux anachorètes, en endurant le jeûne, en se livrant sans cesse a la prière, aux veilles, aux pleurs, en pratiquant l'humilité, la douceur, la charité, et en triomphant vaillamment de l'ennemi continuel. Il fuyait la gloire et il allait se cacher dans des grottes et des cavernes, n'ayant pour toute nourriture quotidienne que des herbes. Ainsi, il s'infligeait des mortifications, afin de mettre en pratique ces conseils apostoliques : « Lorsque nous nous affaiblissons pour le Christ, alors nous nous fortifions par lui; » et « Il est plus avantageux d'être faible pour que la force du Christ demeure en moi. »

Partout où il s'arrêtait, il se réjouissait spirituellement. Il ne s'animait pas avec le vin, mais par des chants spirituels en l'honneur et à la louange de Dieu. Sans cesse occupé de lectures spirituelles, il donnait des encouragements aux religieux, et, par des exhortations claires, il armait l'esprit par sa doctrine pleine de grâce, afin d'exceller dans la voie que le Christ a indiquée pour y recevoir des couronnes. Il se transportait par l'esprit au milieu du paradis de l'adoration de Dieu, et, par des prières suppliantes, des implorations touchantes, il demandait au Seigneur de tous la grâce de les rendre dignes [de participer] avec les saints à la vie éternelle.

Menant cette conduite spirituelle, il habitait des lieux déserts, et n'en descendait que lorsqu'on l'avait informé de faire quelque chose d'utile dans les contrées qu'il avait enseignées; alors il accourait à leur secours, il suppléait à ce qui manquait et l'ajoutait aux institutions spirituelles. Par sa bouche toujours ouverte pour exhorter, par la sagesse de son esprit, il répandait à profusion les ruisseaux de sa prédication dans le cœur de ceux où il avait déjà semé [sa parole]. Le bienheureux docteur des Arméniens, Mesrob, agit ainsi durant toute sa vie. Car les vrais docteurs ont l'habitude de pratiquer la vertu d'après les règles qui sont établies pour leurs disciples, comme le Christ notre Dieu en a enseigné les principes : « Car, dit-il, Jésus commença à agir et à enseigner; » et « Regardez l'auteur et le consommateur de la foi, Jésus, qui, au lieu de la félicité dont il pouvait jouir, a souffert sur la croix en méprisant la honte. » Et que nous dit-on que Jésus a reçu, en récompense de toutes ses souffrances? « Il s'est assis à la droite de la grandeur, dans les cieux. » Réfléchissez que c'est pour nous qu'il endura cette sorte de passion, pour que nous ne nous reposions pas et que nous ne nous délassions pas dans la voie de la vertu; car ce ne fut pas pour lui-même que le maître de tout accomplit cet acte, mais pour la rédemption universelle, et pour montrer aux hommes pieux qui, selon l'Évangile, sont des modèles pour tous les fidèles en Christ, la voie à suivre afin d'arriver à la vie éternelle.

Or pouvons-nous ignorer les connaissances les plus ordinaires et les plus simples, qui, selon les prophètes, attirent les grâces dont le bienheureux Paul a dit que tous les ignorent? Mais cependant il leur rappelle ce souvenir de leur pasteur de la vie éternelle : « Considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi, ne vous laissez pas entraîner par des doctrines différentes et étrangères (1), » mais suivez les vraies traditions des prophètes et des bienheureux saints Pères qui frayèrent la voie sûre du royaume des cieux, et qui, pour la foi et la conduite [à tenir], les expliquèrent à leurs disciples dans des ouvrages religieux, tantôt en instruisant chacun séparément selon ses besoins, tantôt en célébrant dans des assemblées nombreuses la gloire du Christ, ses grâces et son amour pour les hommes; et en enseignant de s'abstenir de tout plaisir mondain et de s'occuper seulement d'œuvres de piété. C'est ce que les prophètes et les apôtres avaient aussi prédit d'avance, selon le témoignage de Paul : « Ils ont mené une vie errante, dit-il, couverts des peaux de brebis et de chèvres, pauvres, affligés, persécutés, errant dans les déserts, se retirant dans les grottes et dans les cavernes de la terre; et tous ceux que leur foi a rendus si recommandables tracèrent sûrement à leurs disciples la voie de la vérité qui mène a la vie éternelle (2). »

Or notre bienheureux Mesrob, portant en lui toutes les vertus qui avaient été enseignées par la gloire du maître de tout, exhortait tous ses disciples [à se livrer] aux mêmes exercices. Ces disciples, en recevant durant longtemps ses enseignements, se rendirent agréables à Dieu, et, remplis des beautés de la foi, préparés et fortifiés [à supporter les tentations], ils menaient tou-

(1) Saint Paul, *Épît. aux Hébreux*, ch. XVII, v. 5, 9.
(2) Saint Paul, *Épît. aux Hébreux*, ch. XI, v. 37-39.

jours le même genre de vie pour la gloire de la très-sainte Trinité.

Dans ce temps-là, un homme exclu du concile d'Éphèse, et qui s'appelait Théodore [de Mopsueste], ayant acquis des livres conformes aux hérésies de Paul de Samosate et de Nestorius, livres rédigés pour les simples et les crédules, vint dans notre pays et voulut y enseigner la perverse hérésie. A cause de cela, le saint concile envoya des lettres pour prévenir Sahag et Mesrob, défenseurs de la vraie foi. Ceux-ci chassèrent avec empressement hors de leur pays cet hérétique opiniâtre [et ses adhérents], pour qu'aucune vapeur diabolique ne vînt se confondre avec la doctrine lumineuse (1).

Après cela, il arriva que le bienheureux saint Sahag, patriarche des Arméniens, mourut après une vie droite, une foi irréprochable, rempli de jours, ayant pendant longtemps éclairé le pays d'Arménie par un enseignement lumineux. Il se reposa dans le Christ, la première année de Iezdedjerd II, fils de Bahram (Vram), roi de Perse (2), dans le canton de Pakrévant, au village de Plour (3), à la fin du mois de navassart, à la troisième heure du jour, qui était aussi le jour anniversaire de sa naissance. Ainsi le vieillard exhala son âme pure en Christ, avec des psaumes et des prières, et dit : « Je confie mon âme pure entre vos mains, » selon la parole du premier martyr, et il mourut de même, en recommandant sa personne et le troupeau de ceux qui demeuraient à la garde de Dieu qui conserve tout. Ses disciples, élevés par lui, prirent aussitôt son corps, le revêtirent de ses ornements [pontificaux] selon les règlements des funérailles des patriarches. Le nom du premier de ces disciples était Jérémie (4), homme saint et craignant Dieu, qui était accompagné d'autres disciples et de la femme de Vartan le Mamigonien (5). Ayant pris le corps du bienheureux avec une grande foule d'évêques, de prêtres, de diacres, de lecteurs, ils le transportèrent en chantant des psaumes, des hymnes, des louanges et des chants spirituels, dans le canton de Daron, au village de Aschdischad. Là, ils déposèrent en grande pompe les restes du saint homme de Dieu dans les tombeaux des saints, sous l'autel des martyrs, et ils y apposèrent le signe de la croix. Après avoir célébré la mémoire du saint, en chantant la gloire et les louanges de Dieu, chacun s'en retourna. On fêta l'anniversaire de la fête du saint, le 30 du mois de navassart, avec un grand concours de monde; et, par l'intercession du saint patriarche, chacun obtient ce qu'il demandait au Seigneur de tout.

Quand le bienheureux, je veux dire le saint docteur Mesrob, son collègue, eut appris cette nouvelle, il fut chagriné et attristé; il pleurait sur cette séparation, sur la mort de l'homme de Dieu et sur l'extinction de la race de saint Grégoire. Il était incertain et consterné de ce grand malheur, d'autant plus qu'il ne rencontrait chez personne aucun effort de piété pour continuer la doctrine lumineuse et la grâce de la direction dans lesquelles [Sahag] excellait et était plus parfait que les premiers saints Pères. Réfléchissant à tout cela, il était embarrassé, et se lamentait parce qu'il ne trouvait personne qui voulût travailler en commun à l'œuvre de l'Arménie. En tout ceci, il pensait à Dieu et se consolait avec le Psalmiste : « Celui qui a tout fait, peut tout changer par sa sagesse et sa providence impénétrables. » Il se livrait de plus en plus aux exercices de la vie religieuse; il surpassait tous les autres religieux, et selon la vocation divine il s'était rangé de bonne heure parmi les saints les plus élevés, par la grâce du Christ. Il exhortait tous ses disciples à prendre courage, à se livrer à la pratique du bien, et il rappelait à chaque personne par de bons conseils de se tenir sur ses gardes vis-à-vis de chacun, de se conduire et de vivre avec prudence; de telle sorte que beaucoup de personnes trouvèrent la pratique des mœurs religieuses très-lourde et difficile. Mais lui, tout vieillard qu'il était, il oubliait le passé et marchait en progressant. En se rappelant la mort prochaine, il ne laissait pas reposer ses paupières, et n'accorda aucun repos à ses yeux, jusqu'au jour où il fut appelé à quitter le monde.

Tandis qu'il excitait ainsi l'ardeur spirituelle du prochain à l'amour de Dieu, il adressait beaucoup de lettres instructives dans toutes les provinces. La même année, le dixième mois après la mort du bienheureux saint Sahag, le dix-huitième jour de méhégan, la mort visita le saint docteur des Arméniens, dans la province d'Ararat,

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 61.

(2) Iezdedjerd II, fils de Bahram V, régna de 440 à 447.

(3) Cette localité est mentionnée par Lazare de Pharbe (*Hist. d'Arm.*, p. 63), Moïse de Khorène (III, 67), Jean Catholicos. — Cf. aussi Indjidji, *Arm. anc.*, page 412.

(4) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 67.

(5) Cette princesse s'appelait Tesdrig. — Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 67.

dans la Ville-Nouvelle (Nor-khaghakh) (1), au milieu de ses exercices spirituels, dont nous avons déjà parlé. La fin marquée par le Christ atteignit le saint après quelques jours de maladie. Lorsque Dieu voulut enlever le saint du milieu des disciples qu'il avait lui-même élevés, et le mettre parmi les troupes des saints, Mesrob, dominant la maladie, se mit sur son séant au milieu de l'assemblée, et, élevant ses bras [qui avaient] toujours été tendus vers le ciel, il bénit la très-sainte Trinité et confia ses disciples à la grâce de Dieu qui conserve tout, pour qu'ils demeurassent fermes dans la foi et la pratique de la vertu, et qu'ils se conformassent à la justice des saints pères qui approchent le Christ.

Voici les noms des principaux disciples qui étaient rassemblés chez lui : le premier Joseph (2), le second Thotig (3), hommes sages et discrets; parmi les guerriers le premier Hémaïak, de la race des Mamigoniens (4), le second Vahan, de la race des Amadouni (5), généralissime de la noble Arménie, tous deux pieux et craignant Dieu. Et tandis que les mains du saint étaient levées au ciel, une vision merveilleuse, le signe de la croix, lumineux et radieux, se fit voir sur la maison où expirait le bienheureux. Chacun put voir ce signe sans que son voisin le lui indiquât. Le saint, ayant fait ses recommandations de charité et de concorde, ayant béni ceux qui étaient au loin et ceux qui étaient présents, et ayant rendu au Seigneur des actions de grâce, expira aussitôt en l'honneur de la très-sainte Trinité.

Hémaïak et Vahan, avec le cérémonial funèbre accoutumé, et accompagnés d'une foule de peuple venue de toutes les parties du pays, enlevèrent son corps; tous chantaient des psaumes, des hymnes et des chants spirituels, portaient des cierges et des flambeaux allumés, et brûlaient des encens odoriférants. Conduits par le même signe lumineux de la croix qui les précédait, ils transportèrent le corps de Mesrob à Oschagan (1), et là ils déposèrent le saint homme de Dieu dans la demeure des martyrs, et célébrèrent la fête officielle du bienheureux en son souvenir. Après cela, le signe de la croix disparut et chacun d'eux s'en retourna chez soi, en glorifiant et en bénissant Dieu pour la merveille que le Seigneur fit voir sur [le corps] du docteur [Mesrob] (2).

Trois mois après, le pieux Vahan Amadouni, favorisé par Dieu, voulut bâtir un temple en l'honneur du nom de Dieu, sous l'invocation du saint docteur, et il éleva avec des pierres taillées de magnifiques autels richement ornés. Là, au-dessous de l'autel de l'abside, il plaça les reliques du saint. Il orna la maison de Dieu et l'autel du sacrifice vivifiant du Christ avec des vases d'or et d'argent et avec des pierres précieuses. On établit, comme desservant de cette église, son disciple Thotig, personnage sage et pieux, avec d'autres encore, pour célébrer le service quotidien. D'après la désignation des saints Pères, on nomma Joseph et Jean (3), hommes sincères et chastes, pasteurs du peuple. Or il leur arriva, après la mort des saints, [d'endurer] au nom du Christ toutes sortes de tourments qui leur furent suscités par les tyrans, en Perse, dans la ville de Ctésiphon (Dizpon). Là, ils méritèrent le titre de confesseurs, et s'en retournèrent dans le pays d'Arménie pour reprendre la direction de l'Église.

Le bienfaiteur Vahan mourut tout à coup et fut reçu avec joie par tous les saints. S'étant montré un vrai fils de sa patrie, d'où sortit l'humanité (4), il fut digne d'obtenir par la grâce du Christ la vie éternelle.

Maintenant que nous avons écrit brièvement la vie et la mort des bienheureux saints Pères (Sahag et Mesrob), nous achèverons notre discours. Nous n'écrivîmes pas ces choses en nous informant des anciennes traditions; mais nous avons rapporté [l'histoire] des hommes que nous avons nous-même vus de nos yeux, et des actes spirituels des

(1) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 67) dit que Mesrob mourut le 13 du mois de méhégan, dans la ville de Vagharschabad, qui portait en effet le nom de Nouvelle-Ville, que lui donnent plusieurs écrivains. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 471.

(2) Joseph de Vaïotsdzor du village de Khoghotzim, qui succéda à Sahag comme patriarche, en 441, après que Mesrob, qui administrait le trône pontifical, eut cessé de vivre. Joseph occupa le patriarcat jusqu'à l'année 452.

(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 67.

(4) Hémaïak était frère de Hamazasbian et de Vartan, et petit-fils de saint Sahag. — Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 58.

(5) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 58.

(1) Ce village fortifié appartenait à Vahan Amadouni, et était situé dans le canton d'Arakadzodn, province d'Ararat (Moïse de Khorène, III, 9). — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 439.

(2) Moïse de Khorène (III, 67) raconte qu'il y eut une discussion pour savoir où le corps du saint serait transporté. Les uns voulurent le déposer à Vagharschabad; les autres, et Vahan à leur tête, demandaient que les reliques de Mesrob fussent placées à Oschagan. On se rangea à ce dernier avis.

(3) Cf. plus haut, p. 10 et note 4.

(4) On sait qu'après le déluge, l'arche de Noé s'arrêta, dit la tradition, sur le mont Ararat, en Arménie.

saints, auxquels nous avons assisté. Nous fûmes les témoins attentifs de leurs prédications pleines de grâce et les serviteurs de ces saints docteurs, selon leurs préceptes évangéliques. Nous écrivîmes, non pas en arrangeant des discours faux, mais en laissant de côté beaucoup d'actes de leur vertu qui à présent sont cachés dans le Christ et qui seront dévoilés par lui, lorsqu'il viendra se glorifier parmi ses saints, et en ne racontant que les choses principales, dignes d'être connues. Cela ne nous rapporte aucun profit; mais ceux qui liront ce livre connaîtront le mérite de ces hommes. Car nous ne pouvions pas même suffire à indiquer par écrit tous les actes de la vie de ces saints en particulier; nous nous sommes surtout attaché aux choses qui étaient les plus faciles, les plus aisées, et nc avons laissé [à d'autres] le soin de scruter mir tieusement les épisodes nombreux de la vie (saints. Nous n'avons consigné, autant qu'il ét en notre pouvoir, que ceux de ces faits qui étai le plus nécessaires, non pas pour l'honneur ces élus voisins du Christ qui se sont fait connaî par une foi lumineuse et par des mœurs pur mais nous avons raconté seulement les actions c pouvaient servir de modèle d'exhortation à le enfants spirituels, et à ceux qui veulent enseigr la vérité à leur nation. C'est pour cela que c fut écrit en l'honneur de la très-sainte Trinité, Père, du Fils et du Saint-Esprit, à présent, to jours, et éternellement. Ainsi soit-il!

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DE SAINT GRÉGOIRE,

ILLUMINATEUR DE L'ARMÉNIE

ET VIE DE SAINT NERSÈS, PATRIARCHE DES ARMÉNIENS,

PAR UN AUTEUR ANONYME DU Vᵉ SIÈCLE.

OUVRAGE TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR

JEAN-RAPHAEL EMINE.

INTRODUCTION.

Il existe dans la littérature arménienne plusieurs biographies de saint Nersès le Grand, surnommé le Parthe, arrière-petit-fils de saint Grégoire l'Illuminateur, et qui occupa le siége patriarcal de l'Arménie de l'an 340 à l'an 374 de notre ère. Ces biographies ont une très-grande analogie avec les récits de Faustus de Byzance, de Moïse de Khorène, des Vies des Saints et d'autres écrits hagiographiques qui nous ont été conservés. On reconnait, en lisant ces biographies, qu'elles ont toutes une origine commune. Cependant il est très-difficile de dire quelle est la plus ancienne de toutes, et il serait même téméraire d'avancer que la biographie que nous publions a précédé ou suivi celle de Faustus de Byzance, avec laquelle elle a du reste la plus grande analogie. Le choix que nous avons fait de la Biographie que nous publions est dû à l'antiquité même de l'ouvrage, qui est antérieur de plusieurs siècles à l'écrit de Mesrob le prêtre. On reconnaît que l'auteur de la Biographie est un écrivain de l'âge d'or de la littérature arménienne, et, malgré des interpolations assez considérables qui ont été introduites postérieurement et à plusieurs reprises, il est facile de voir que nous avons affaire à un texte très-ancien. Malheureusement nous ne saurions dire avec certitude quel est l'auteur de cette biographie. Le savant éditeur du texte dont nous publions la traduction n'hésite point à croire que le nom de Mesrob, qu'on lit dans cette Biographie (1), indique que ce fut lui qui écrivit le premier la vie du patriarche Nersès, ou bien qu'il la raconta en détail à l'un de ses disciples qui la rédigea sous ses yeux. Il ajoute que, parmi les disciples de Mesrob, il n'y a guère que Moïse de Khorène, son neveu, qui ait pu composer cette Biographie, et il appuie son hypothèse sur un fait capital. Des savants qui ont eu l'occasion d'étudier les manuscrits du couvent de Saint-Jacques, à Jérusalem, assurent qu'il existe parmi les manuscrits de ce riche monastère une *Histoire de Nersès* dont l'auteur serait Moïse de Khorène. Mais le savant éditeur, malgré son vif désir de voir le nom du plus grand historien de l'Arménie associé à celui d'un des plus illustres patriarches de sa nation, fait observer toutefois qu'il existait jadis une *Histoire des Martyrs d'Orient* traduite du syriaque par un certain Abraham, dont le prêtre Mesrob, qui rédigea lui aussi, au dixième siècle, une Biographie de saint Nersès, aurait tiré ses renseignements. Ce détail nous est fourni par le *memento* d'un manuscrit de la Biographie de saint Nersès par Mesrob, qui est ainsi conçu : « En l'an 416 de l'ère arménienne (967-968 de l'ère chrétienne), sous l'administration du seigneur Vahan, patriarche d'Arménie (1), au temps d'Aschod le Bagratide, roi d'Arménie (2), de la maison de Schirag, moi Mesrob, humble prêtre, de la vallée de Vaï, du village de Hoghotzim (3), d'où était le bienheureux martyr Joseph, au temps de saint Vartan...... j'ai extrait cet ouvrage, avec un grand amour, de ce qui reste de l'Histoire d'Orient....; je l'ai donné ensuite à mon filleul par le saint baptême, Vahan le Mamigonien, dans le village appelé Varji. »

Pendant assez longtemps, la Biographie de saint Nersès, dont nous publions aujourd'hui la traduction, avait échappé aux recherches, et c'était l'ouvrage de Mesrob, écrivain très-médiocre, *uomo di mediocre ingegno*, comme le qualifie l'illustre Sukias de Somal (4), qui était le monument historique le plus souvent invoqué, touchant saint Nersès. Cet écrit de Mesrob, dont il existe de nombreux manuscrits, fut publié dans

(1) Petite Biblioth. armén., t. VI, p. 137, note 129.

(1) Vahan ou Vahanig, évêque de Siounie, siégea de 965 jusqu'en 970, époque de sa déposition dans le concile convoqué cette dernière année.

(2) Aschod III le Miséricordieux, surnommé Schah-Armen, régna de l'an 952 à l'an 977.

(3) Village de la province de Siounie, dont parlent Lazare de Pharbe, Moïse de Khorène (III, 67) et d'autres historiens. — Cf. Indjidji, *Armén. anc.*, p. 255-256.

(4) *Quadro della storia....* p. 63. — Cf. aussi Karékin, *Hist. de la litt. armén.*, p. 629.

le siècle dernier, aux Indes, à la suite de l'Histoire des Orbélians (1).

Ce qui donne une très-grande valeur à la Biographie de saint Nersès dont nous publions la traduction, ce sont les détails circonstanciés que l'auteur nous a transmis sur la hiérarchie et l'ordre des préséances des satrapes et des nobles de l'Arménie, à l'époque des rois Arsace III (*vulg.* II) et Bab. Les informations que nous trouvons également sur les populations scythiques et sarmates, qui avaient leur habitation dans les steppes situés de l'autre côté du versant septentrional du Caucase, offrent aussi un très-grand intérêt historique et ethnographique.

Cependant, si nous avons rendu justice au mérite de l'œuvre de l'écrivain qui a rédigé la Biographie de saint Nersès, nous devons dire qu'il eût été désirable que les interpolations qui y ont été insérées par différentes mains ne s'y trouvassent point. La difficulté de distinguer exactement certains passages vraiment authentiques, de phrases très-certainement ajoutées après coup, jette le critique dans de grandes perplexités. Ce qui est certain, c'est que si la prophétie de saint Nersès a été l'objet de retouches postérieures, il faut admettre aussi que les prières du patriarche et ses adieux à sa nation appartiennent assurément à la première rédaction de l'ouvrage, car, dans un ancien recueil d'Hymnes (Charagan), les mêmes prières se trouvent rapportées et attribuées à saint Nersès. Au surplus, nous ferons observer, à propos des interpolations que nous signalons dans la Biographie de saint Nersès, que les plus anciens manuscrits de cet ouvrage ne comportent pas différents passages que l'on trouve dans des manuscrits d'une époque plus moderne, comme aussi dans la compilation de Mesrob.

La Biographie de saint Nersès a été publiée à Venise, par les Mékhitaristes, dans la Petite Bibliothèque choisie, dont elle forme le sixième volume (1). Une suite de notes et d'éclaircissements dus à la plume d'un des plus savants religieux de la congrégation de Saint-Lazare, qui a cru devoir garder l'anonyme, enrichit cette édition. Nous avons puisé largement à cette source, dans les notes qui accompagnent la traduction que nous offrons au public. Aussi nous sommes heureux de dire que nous avons profité des lumières du guide éclairé qui a fait connaître, le premier, l'un des monuments les plus précieux de l'époque la plus brillante de la littérature arménienne. V. L.

(1) Madras, 1775.

(1) Venise, 1853. — Le 7e volume renferme également deux petits opuscules relatifs à saint Nersès.

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DE SAINT GRÉGOIRE,

ILLUMINATEUR DE L'ARMÉNIE,

ET VIE DE SAINT NERSÈS, PATRIARCHE DES ARMÉNIENS.

I. La dix-huitième année [du règne] du grand Tiridate, le siége de l'apôtre Thaddée fut occupé par Grégoire, illuminateur de l'Arménie, qui conduisit le pays tout entier à la connaissance de la vérité du Christ. Plusieurs années plus tard, il alla prendre rang parmi les anges. Des bergers qui le trouvèrent mort au pied de la montagne, ne l'ayant pas reconnu, l'enterrèrent et recouvrirent de pierres sa sépulture. De son vivant, il avait consacré son fils Arisdaguès, comme devant lui succéder (1).

Lors de la chute de la dynastie des Arsacides, le pays d'Arménie fut partagé entre les Perses et les Grecs. L'empereur (roi) qui régnait alors sur les Grecs envoya Périnte (?) (Bérindianos) comme général de la Mésopotamie. Dans ce temps-là, les reliques du saint Illuminateur de l'Arménie ayant été retrouvées, on en informa l'empereur des Grecs, Zénon, qui envoya beaucoup de légionnaires (2), sous les ordres du général de la Mésopotamie, lequel arriva et s'empara de force des reliques de saint Grégoire. Il donna la main droite avec un autre fragment aux Arméniens, parce que Grégoire les avait éclairés les premiers (3), et il apporta [le corps] entier avec quelques reliques des saintes Hripsimiennes à Constantinople, où elles furent placées dans le même tombeau (4).

Saint Rhesdaguès fut évêque de la Grande-Arménie durant sept ans, et fut tué par un Arménien appelé Archélaüs, du canton de Dzop (5). On transporta le corps de Rhesdagues dans le canton d'Egéghiatz, au bourg de Thil, et on l'y enterra. Son frère aîné Verthanès lui succéda (1).

De son temps, le généralissime de l'Arménie, Vatché, seigneur des Mamigoniens, trouva la mort dans un grand combat (2). Saint Verthanès consacra pour lui un *memento* dans la messe salutaire, et fonda, à l'intention de Vatché le Mamigonien et des autres soldats qui étaient morts dans la bataille, une messe que les Arméniens disent encore jusqu'à présent.

Ensuite Verthanès mourut en paix et son corps fut déposé dans le village de Thortan. Il fut patriarche de la Grande-Arménie pendant quinze ans (3). Après lui, le siége fut occupé par le jeune Iousig, petit-fils de Verthanès (4). Iousig eut deux fils, Bab et Athénogène (Athanakinès). Iousig, voyant que ses fils avaient des mœurs dissolues et n'étaient point dignes du sacerdoce, tomba dans une profonde tristesse et restait inconsolable. Toujours inquiet et tourmenté à leur sujet, il ne cessait de prier Dieu. Or, pendant une nuit, l'ange du Seigneur lui apparut et lui dit : « Iousig, ne t'attriste point à cause de tes fils qui se sont rendus indignes du sacerdoce. Il naîtra de ton fils un enfant qui renouvellera l'héritage du saint apôtre Thaddée et consolidera le siége du grand patriarche Grégoire, l'Illuminateur de l'Arménie, et il sera appelé Nersès. De lui jailliront les grâces des commandements de Dieu; il lui sera accordé par Dieu un grand repos, et des églises seront élevées; il convertira dans le Seigneur beaucoup de gens égarés et ignorants. Ainsi le Christ sera glorifié par un grand nombre de bouches, par ceux qui seront les colonnes de la foi et les distributeurs de la parole de vie. Ceux-ci cultiveront beaucoup de plantes vivaces, de ra-

(1) Cf. Agathange, t. I de notre Collection, p. 183.

(2) *Léкéon* est la transcription du mot grec λεγέων, qui est lui-même une transcription du latin *legio*. Les Syriens employaient aussi le mot *légouon*, en parlant des armées romaines. — Cf. Renan, *Hist. des langues sémit.* (3ᵉ édit.), p. 302.

(3) Cf. notre Collection, t. I, p. 191, note 2.

(4) Ces faits sont racontés dans le Bréviaire de l'ordre des Frères-Prêcheurs (en arm.).

(5) Faustus de Byzance, liv. III, ch. 2. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 89, 91; liv. III, ch. 2.

(1) Faustus de Byzance, liv. III, ch. 2. — Moïse de Khorène, liv. II, ch. 89, 91; liv. III, ch. 2.

(2) Faustus de Byzance, liv. III, ch. 11.

(3) Faustus de Byzance, liv. III, c. 11. — Moïse de Khorène, liv. III, c. 11.

(4) Faustus de Byzance, liv. III, c. 12.

meaux productifs et utiles dans le paradis spirituel, et qui seront entassés dans les magasins de Dieu. Plus d'une fois ils seront poursuivis à cause des commandements du Seigneur, mais ils resteront inébranlables comme le roc. Quand ils seront morts, le mensonge dominera avec des hommes insolents, égoïstes, cupides, trompeurs, impies et ambitieux. L'impiété de ce temps-là sera si grande que les fidèles auront peine à se maintenir fermes [dans la foi]. »

Iousig, ayant entendu ces paroles de la bouche de l'ange, fut consolé et remercia le Seigneur de l'avoir jugé digne de cette révélation. Alors Iousig maria son fils Athénogène et lui donna pour épouse la sœur du roi Diran, qui s'appelait Pampischen (1). Elle eut un fils qui naquit sous d'heureux auspices et qu'on nomma Nersès, ainsi que l'ange l'avait annoncé (2). Ensuite Iousig fut martyrisé par Diran, et mourut. On conduisit son corps, que l'on déposa dans le tombeau de son père Verthanès, à Thortan (3). Pendant six ans il occupa le siége de la Grande-Arménie. Or, comme il n'y avait personne de la famille de saint Grégoire pour occuper le patriarcat, on choisit, comme patriarche de la Grande-Arménie, un certain Pharnersèh qui occupa le siége durant quatre ans (4). Après la mort de celui-ci, le siége de l'Arménie fut vacant pendant un an.

II. Le jeune Nersès grandit et s'instruisit dans la province de Césarée, ayant avec lui sa femme Santoukhd, de la race des Mamigoniens, de laquelle il eut un fils qu'il nomma Sahag (5). Trois ans après Santoukhd mourut à Césarée; son père Vartan le Mamigonien (6) transporta son corps dans le bourg de Thil et l'y enterra (7).

Après cela, Arsace [III] (Arschag) régna à la place de son père Diran [II] (8). Nersès vint auprès de lui et fut nommé chambellan (chargé de la garde) de tout son trésor, parce qu'il était cousin du roi Arsace (1). Cependant le pays de l'Arménie, depuis la mort d'Iousig jusqu'à [l'avénement] de Nersès le Grand, tous, grands et petits, s'étaient éloignés des voies de Dieu et se livraient à toutes sortes de débauches, comme à Sodome. C'est pourquoi Dieu les abandonna sans secours et les livra aux mains de leurs ennemis qui leur infligeaient de cruels tourments. Alors les religieux du pays s'étant rassemblés apprirent, par l'esprit de prophétie, qu'il n'y aurait aucun salut pour l'Arménie si l'on ne trouvait un pasteur de la race de saint Grégoire. L'un des grands satrapes du canton de Schirag, de la race des Kénouni, nommé Barkèv (2), qui s'était retiré sur les montagnes, se présenta et dit [comme par une inspiration] de la providence divine : « J'ai vu au palais du roi un jeune homme de la famille de saint Grégoire, appelé Nersès, d'un âge accompli, et rempli de sagesse et des grâces de Dieu. » A cette nouvelle, la joie fut extrême, parce que, par la main de Nersès, Dieu allait sauver le pays d'Arménie, comme cela eut lieu en effet.

Arsace, voyant qu'il n'y avait pas de chef spirituel parmi les descendants de la sainte famille du grand patriarche Grégoire, ni de général de la brave et noble famille des Mamigoniens, et sachant surtout que la ruine du pays d'Arménie était due à cette absence, se mit lui-même en marche à la tête de son armée, afin d'aller à la recherche de la brave et fidèle famille des Mamigoniens dont les membres étaient les nourriciers, les maîtres et les familiers du roi. Il les rencontra dans le canton de Daïk, leur pays, ayant avec eux les Kénouni, et il les ramena avec lui (3). En effet, à l'époque du règne de Diran, ils avaient quitté l'entourage [du roi], le commandement de l'armée et toutes les affaires de l'Arménie. La race des Mamigoniens se composait alors de quatre frères, appelés : Vartan, Vasag, Vahan et Vrouj, tous fils d'Ardavazd, fils de Vasché le Mamigonien. Le roi les nomma généraux de la Grande-Arménie qui, de tout temps, avait été soumise aux premiers rois. Il investit Vasag du commandement en chef de l'armée d'Arménie,

(1) Faustus de Byzance, l. III, c. 15; l. IV, c. 3.
(2) Faustus de Byzance, l. III, c. 15; l. IV, c. 3.
(3) Faustus de Byzance, l. III, c. 12. — Moïse de Khorène, l. III, c. 14.
(4) Ce personnage est appelé Pharên par Faustus (III, 16). — Cf. aussi Moïse de Khorène, l. III, ch. 16.
(5) Ce fût ce Sahag qui devint patriarche sous le nom de Sahag le Grand.
(6) Ce personnage fut investi par Arsace III de la charge de généralissime des armées d'Arménie, en récompense des services qu'il avait rendus à ce prince dans son enfance. — Cf. Faustus de Byzance, liv. IV, c. 2. — Moïse de Khorène, l. III, c. 22.
(7) Faustus de Byzance (IV, 3) ne nomme pas la femme de saint Nersès; mais Moïse de Khorène (III, 16) dit formellement que, pendant son séjour à Constantinople, Nersès avait épousé la fille d'un grand personnage grec appelé Aspion.
(8) Arsace ou Arschag III, fils de Diran II, régna de 341 à 370.

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 3.
(2) Selon Faustus de Byzance (IV, 4) Barkèv était prince de la maison des Amadouni. Un personnage du même nom et appartenant à la même famille est cité par Moïse de Khorène (III, 50), à l'époque du roi Chosroès.
(3) Faustus de Byzance, l. IV, c. 2.

afin de la diriger dans les combats, et plaça ses trois frères sous ses ordres, avec le titre de chiliarque (hazarabed).

Ces Mamigoniens devinrent ainsi généraux; ils livraient des combats, et mettaient en fuite les armées rangées en bataille. Ils tiraient l'arc et portaient l'aigle; leurs lances et leurs boucliers lançaient des éclairs; ils avaient un cœur à l'épreuve, ne faiblissant jamais dans les combats; ils étaient intrépides dans la mêlée, justement renommés par leur vaillance, et faisant flotter leurs bannières à la hampe de leurs lances. Dès que la fidèle famille des Mamigoniens eut été appelée au commandement de l'armée, on les voyait tous voler au combat, semblables au feu qui tourbillonne au milieu des roseaux.

III. Après cela, le pays d'Arménie et le roi Arsace tinrent conseil [relativement aux choses] divines, et particulièrement à la famille de saint Grégoire. Les satrapes et les grands de l'Arménie, les races et les parents [du roi], les porte-enseigne des seigneurs de tout rang, les gouverneurs des provinces, les généraux, les gardiens des frontières, les évêques, les prêtres et toute la foule du peuple se rassemblèrent chez le roi, et, étant tous tombés d'accord, ils dirent au roi Arsace : « Puisque Dieu a renouvelé par toi le trône des Arsacides et le commandement en chef des troupes dans l'illustre famille des Mamigoniens, il faut aussi restaurer le siége patriarcal par la race de saint Grégoire, afin de purifier et d'illuminer les mœurs de l'Arménie. » Le roi répondit : « Cette question me préoccupe également. » Alors toute la foule désigna par son nom le jeune Nersès, fils d'Athénogène, fils d'Iousig, fils de Verthanès, fils de saint Grégoire. Dans son enfance, il avait été élevé et instruit par des maîtres fidèles et il s'était marié pour donner un successeur au siége [patriarcal]. Après avoir vécu trois ans avec sa chaste épouse Santoukhd de la famille des Mamigoniens, il en eut Sahag. A la mort de sa femme, il vint trouver son parent le roi Arsace, qui le nomma son chambellan et son conseiller pour les affaires de la royauté. Nersès était d'une taille élevée; il possédait un visage agréable et son air était imposant; il craignait Dieu et prenait soin des pauvres. Il sollicitait la miséricorde du roi pour les gens opprimés et calomniés, et il se chargeait de nourrir les orphelins et les veuves (1). Il portait la bague munie du sceau du roi.

Tout le peuple cherchait Nersès pour le mettre à la tête du siége patriarcal de l'Arménie. Lorsqu'il eut été amené en présence du roi et qu'il eut entendu les acclamations du peuple, il se tint au milieu de la foule et commença à s'accuser faussement de péchés et d'impiété, [en disant] qu'il était indigne du ministère. La foule, ayant entendu ces paroles, poussa des clameurs et dit : « Ce pécheur et cet homme indigne sera notre pasteur et notre chef spirituel; il doit monter sur le siége de l'apôtre saint Thaddée et du grand patriarche Grégoire. » On s'empara de lui; mais il répétait encore : « Vous placez, comme médiateur entre Dieu et les hommes, un pécheur qui a commis une foule de crimes, et je vous le dis pour que vous en soyez honteux. Vous tenez ma vie entre vos mains, mais je ne suis point digne de l'honneur que vous me faites. Que Dieu vous donne un supérieur et un chef selon votre espérance! » Ayant entendu ces paroles, la foule comprit que c'était par crainte de Dieu qu'il parlait de la sorte. Alors tous, avec le roi, crièrent ensemble : « Que vos péchés retombent sur nous et sur nos têtes; que vos actes retombent sur nous et sur nos enfants! Mais acceptez de nous le ministère [spirituel qui est l'héritage] de vos pères. »

Voyant qu'il ne pouvait plus rien objecter, parce que la foule persistait [dans sa résolution], Nersès se mit à faire des reproches aux soldats : « Vous êtes des impies et des lâches qui haïssez vos maîtres; des infidèles, des assassins de vos maîtres; vous êtes des criminels endurcis, des délateurs, des ennemis de vos amis; vous êtes des traîtres envers vos maîtres et des rebelles. Non, je ne puis pas devenir votre pasteur, car aujourd'hui vous m'aimez sans raison, et demain vous me haïrez; je serai pour vous un ennemi et je deviendrai une massue que vous appelez sur vos têtes. Comment pourrai-je élever mes mains vers Dieu pour le prier en faveur d'une nation dont les mains meurtrières sont souillées du sang des innocents; comment pourrai-je devenir le chef d'une nation qui a abandonné le Seigneur Dieu? » Nersès dit tout cela et d'autres choses encore devant le roi, les princes et l'immense foule du peuple. Le roi, étonné, gardait le silence. Alors Nersès dit de nouveau : « Laissez-moi vivre en paix, selon ma position et mes péchés, en attendant le châtiment qui suivra le jugement. »

L'assemblée reprit alors : « Pardonnez-nous nos péchés comme votre maître [Jésus-Christ] pardonna à ses bourreaux, car nous n'avons point péché envers vous, comme ceux-là ont péché envers Celui qui était leur maître. Et vous, tout pé-

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 3.

cheur que vous êtes, devenez notre pasteur. »

Cette grande insistance de la part du peuple fut comme un effet de la providence de Dieu. Le roi se leva et ordonna de veiller attentivement sur Nersès pendant la nuit jusqu'au matin, de peur qu'il ne s'échappât. La même nuit, l'ange du Seigneur apparut à Nersès et lui dit : « Ne refuse pas d'accepter cette direction [spirituelle], car le Seigneur le veut ainsi. » Il répondit alors : « Que la volonté du Seigneur soit accomplie! » Le lendemain, le roi Arsace fit amener en sa présence Nersès, et, en face de l'assemblée, il se leva tout irrité, lui enleva son glaive d'acier avec le fourreau orné de pierreries, que Nersès portait pour le service du roi. Il ordonna de le lier et de lui ôter le vêtement que le roi lui avait donné.

Ensuite le roi commanda d'appeler un évêque d'un âge respectable, nommé Festus (Phesdos) (1), d'apporter des habits sacerdotaux, d'en revêtir Nersès, et il le fit consacrer diacre. On lui coupa ses cheveux bouclés, qui formaient comme une couronne autour de sa tête. En voyant cela, beaucoup de gens se mirent à verser des larmes, car personne ne pouvait l'égaler en beauté. Cependant, lorsqu'ils virent la grâce divine se manifester en lui, ils se réjouirent, car ils comprirent que c'était à lui que s'appliquaient les paroles de l'ange à Iousig : « De votre fils naîtra un fils qui sera un vase choisi par les nations; il montera sur le siége de Thaddée; il occupera la place de ses pères, les premiers patriarches, et il indiquera le chemin de la vie. » On savait que c'était Dieu qui l'avait désigné, c'est pourquoi le peuple, inspiré par Dieu, insistait (2).

Après cela, on réunit plusieurs détachements de troupes et des évêques, afin de conduire le bienheureux Nersès à Césarée, où [les Arméniens] avaient coutume de faire consacrer leurs patriarches. Le roi, à ce que l'on dit, forma une escorte qu'il chargea d'accompagner Nersès. [Elle se composait du] général Schahèn de la famille des Mamigoniens et d'autres princes de chacune des provinces : David, prince des Bagratides (Pakradouni); Hemaïag, prince de Khorkhorouni; Sahag, prince des Ardzrouni; Manèdj, prince des Kénouni; Tigrane (Dikran), prince des Varajnouni; Vatché, prince des Amadouni; des chefs des cantons du pays, Moujegh, prince de Daron; Vezroug, prince des Ibères (Virk); Vrèn, prince de Koghtèn; Varèn, prince de la maison des Makhaz; Haïr, de la maison des Martbed (eunuques), qu'on appelle

(1) Faustus de Byzance le nomme Faustus (Fausdos), l. IV, c. 3.

(2) Faustus de Byzance, l. IV, c. 3.

le père du roi; Makhaz, prince des Antzévatzi; Zarèh, prince de Mog; Moujan, prince d'Aghdznik; Méhentag, prince de Reschdouni; Varazt Schahouni, prince de Dzop; Vagharsch, prince d'Antzid; Varazvaghan, prince de Kapéghian; Knith, prince de Haschdian; Sak, prince de Parmi; Antoug (1), prince de Siounie; Manavaz, prince du pays de Dzor (vallée); Ardag, prince de Harkh; Arschavir, prince de la maison d'Angegh; Kazrig, prince de Daïk. Ceux-ci étaient accompagnés des évêques des siéges les plus importants : Grégoire, évêque de Siounie; Pharèn, évêque des Ibères; Thathoul, évêque de Daron; Joseph, évêque des Bagradites (Pakradouni); Khatchatch, évêque de la maison du Martbed; Amos, évêque des Peznouni; Nersès, évêque de Mog; Sapor (Schabouh), évêque des Ardzrouni; Absalon (Apésoghom), évêque des Antzévatzi; Vahan, évêque des Mamigoniens; Zavèn, évêque de Tzerdav; Tiridate, évêque de Pasèn; Knel, évêque de Mélitène. D'autres évêques encore, au nombre de quinze, se préparèrent [à partir] avec les princes, ainsi que d'autres gouverneurs et chefs des cantons du pays d'Arménie, portant avec eux la lettre du roi Arsace et ses présents.

On fit monter Nersès en grande pompe dans le char royal attelé de mules blanches, et on lui donna pour escorte quatre mille cavaliers (2). Les gens des campagnes, en les voyant venir de loin, prenaient la fuite, croyant avoir affaire à une troupe d'ennemis. Cependant, lorsqu'ils les eurent reconnus, les princes des cantons leur firent un grand accueil. Mais eux ne voulurent point faire halte en plusieurs endroits, et ils arrivèrent aux frontières des Cappadociens (Kamirk), dans la métropole de Césarée. Ils parurent devant le grand évêque Eusèbe, lui remirent la lettre du roi Arsace, et lui présentèrent Nersès. Le bienheureux évêque les reçut avec de grands honneurs et des témoignages d'amitié; puis, selon les préceptes des apôtres, il réunit de suite un grand nombre d'évêques des contrées de la Grèce, afin de consacrer avec pompe le grand Nersès comme catholicos de la Grande-Arménie, qui était le partage de l'apôtre Thaddée.

Lorsqu'on entra dans l'église, un grand prodige se manifesta : une colombe blanche descendit du ciel sous une forme matérielle, et se posa sur le saint autel, aux yeux de tout le clergé

(1) Faustus le nomme Antov. — Cf. l. IV, c. 4.

(2) Comparez ce que dit ici notre auteur avec le récit du cérémonial du voyage de Grégoire l'Illuminateur à Césarée, dans Agathange, ch. 113, et p. 171 du 1[er] vol. de notre Collection.

et de la foule considérable du peuple. Là se trouvait un archiprêtre de l'église de Césarée appelé Basile, sur lequel plana la colombe qui voletait au-dessus de lui. Lorsque Nersès monta sur le siége, la colombe prit son vol et vint se poser sur la tête de Nersès, et elle y resta jusqu'à la fin de la sainte ordination. Pendant que ce prodige avait lieu, le patriarche Eusèbe resta lui-même plongé dans un grand étonnement qui dura plusieurs heures. Tout le peuple s'écria alors : « Cet homme est digne du patriarcat, parce que l'Esprit de Dieu s'est reposé sur lui, comme autrefois sur le Sauveur au Jourdain, et sur les Apôtres dans le cénacle. » La foule grandit [dans l'Église] et les soldats arméniens, qui étaient avec saint Nersès, avaient peine à la contenir. Le moment des heures étant arrivé, le saint patriarche Nersès célébra la messe; on vit de loin une colonne de feu descendre des cieux sur l'église, à l'endroit même où Nersès officiait; on entendit aussi les voix des troupes célestes qui l'accompagnaient en chantant des louanges trois fois saintes. Lorsque la messe fut achevée, on se rendit au banquet, et le visage du grand Nersès rayonnait comme celui du chef des prophètes, Moïse, sur la montagne. A cette vue, l'étonnement des spectateurs s'accrut encore (1).

A la suite de ces prodiges, et [après avoir reçu] des présents magnifiques et des cadeaux des princes grecs et du bienheureux évêque Eusèbe, l'escorte des Arméniens se mit en route avec son patriarche. Lorsque les habitants des pays des Grecs et des Syriens connurent les miracles qui avaient éclaté en la personne du grand Nersès, ils commencèrent à le suivre pour recevoir sa bénédiction. Ils se présentaient à lui, en disant : « C'est l'homme que le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, a déclaré être un véritable patriarche. » On amenait à ses pieds beaucoup de lépreux, d'infirmes, de malades et de possédés, qui recevaient de sa main leur guérison; et toutes les populations félicitaient le pays d'Arménie, à cause de ce saint homme.

A Sébaste, saint Nersès s'arrêta en plusieurs endroits, et fit construire beaucoup d'églises. Aussitôt on envoya au roi Arsace huit princes, afin de l'informer de l'arrivée de Nersès. Ces princes étaient : le prince d'Ankegh, le prince de Dzop, le prince des Arscharouni, le prince des Bagratides, le prince d'Antzid, le prince des Ardzrouni, le prince des Mamigoniens, et le prince des Reschdouni, qui rencontrèrent le roi dans la province d'Ararat. Le roi Arschag, accompagné de ces princes et d'une foule immense, vint au-devant de saint Nersès, jusqu'à la montagne d'Arioutz (du Lion). Le roi et le patriarche se rencontrèrent, et le pays des Arméniens fut dans l'allégresse. On conduisit Nersès, et on le fit monter sur le siége de l'apôtre Thaddée et de son ancêtre Grégoire. Ainsi furent renouvelés le siége et l'héritage de la Grande-Arménie et de la race d'Azkanaz (1).

IV. Saint Nersès travaillait et enseignait selon la parole de l'Évangile et il se prodiguait en faisant le bien pour l'Arménie.

Je dois dire pourquoi les Arméniens allaient chercher la consécration à Césarée. Lorsque le pays d'Arménie échut en partage à l'apôtre Thaddée, celui-ci vint d'abord chez le roi Abgar à Édesse (Ourrha), et il illumina le pays. Mais, comme Césarée avait toujours été sous la domination des Arméniens, l'apôtre Thaddée se rendit aussi dans cette contrée, et, lorsqu'il eut converti [les habitants], il ordonna prêtre et évêque l'un de ses disciples, du nom de Théophile, qu'il établit comme chef spirituel; puis il se rendit en Arménie. C'est pour cette raison que les Arméniens allèrent demander leur consécration à Césarée jusqu'au concile de Chalcédoine.

V. Après avoir été consacré à Césarée, le grand Nersès revint en Arménie et il renouvela l'investiture des princes arméniens qui avait été établie par Chosroès (Khosrov) et les autres rois; puis il établit l'ordre [des préséances] à la table du roi Arsace. Il y avait quatre cents siéges, savoir : les Haïgazni (2); les Barthévian (Parthes); les Araradian (Araratiens); les Pakradouni (Bagratides); les Dikranouni (Tigraniens); les Asbédouni (3); les Makhazouni; les Khorkhorouni; les Ardzrouni; les Mamigoniens; les Siouniens; les Amadouni; les Ankéghian; les Ibères (Virk); les Dzop; les Varajnouni; les Martbedouni (4); les Vahévouni; les Bahlavouni; les Gasp (Caspiens); les Sisanesen; les Gatmian; les Manavazian; les Étésian (Édessiens); les Kamrian (Cappadociens); les Peznouni; les Sasanian (Sassanides); les Kison; les Egéghian; les Kavbédouni; les Antzdiaï; les Sébasdian; les Aschdischadian; les

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 3.

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 3.

(2) Les descendants d'Haïg.

(3) C'était une famille issue de la même origine que les Bagratides, et qui devait son nom au titre d'*asbed* « général de la cavalerie » dont avait été investi Pakarad, sous le règne de Vagharschag (Moïse de Khorène, l. II, ch. 3 et 7).

(4) Les Martbedouni étaient issus de la famille du chef des eunuques, *Martbed*.

Srouantzdiaï; les Antzavatzi; les Asbaknouni; les Reschdouni; les Vahanouni, les Aghtznian; les Khoghian; les Gazpouni; les Gamsaragan; les Mogatzi; les Seghgouni; les Khenthouni; les Aderbadouni; les Koghténiaï; les Kazpigan; les Dzoghgerd; les Makhazian; les Mrovouni; les Rasmouni (1); les Kapéghian; les Sbarouni; les Vahouni; les Vrendchouni; les Sourian; les Timagsian; les Srouni; les Tarpantian; les Arakatzian; les Gokovdian; les Abahouni; les Entzaïnotz; les Herkhian; les Gortovaï; les Aravéghian; les Haschdian; les Vrian; les Vanantian; les Pharadjouni; les Daschiratz; les Ourtziaï; les Mantagouni; les Daï; les Mélidian; les Taschdgarin; les Pasèn; les Dzaghgouni; les Mamigoniens seconds; les Phéréjouni; les Delkhian; les Pakovan; les Aschdotzian; les Apéghouni; les Khaldian; les Saharouni; les Asckhakorian; les Kenouni; les Hamazkouni; les Agiaï; les Vijouni; les Aropsouni; les Schahorabed; les Dzaïthiouni; les Zanahdjirabed; les Varazadagian; les Entzaïeni; les Meghrouni; les Arschouni; les Kharian; les Martaghian; les Légantian; les Khordzeni; les Tzivnagan; les Hamoutzian; les Gorthian; les Geghounti; les Zarévhan; les Dourpéranian; les Pjouni; les Depkhouni; les Mehrouni; les Khaghakhabed (2); les Gaïouschian; les Sbantouni; les Ardaschadian; les Orsabed (3); les seigneurs d'Arkhadzotz; les Rapsian; les Pakrasbouni; les Barsbouni (4); les Agheghnatrosch (5); les Kertchouni (6); les Nedogh (7); les Namagouni (8); les Khaghovian (9); les Asbarakbagh; les Aprahamian; les Husnagan (10); les Paghasagan; les Dighp; les Liarnagan; les Sabrasamian; les Hedjmadag; les Koroghovaï; les Varteschian; les Tramant (11), les Khatchian; les Khaghpian; les Troschagir (12); les Makhalouni (13); les Osgémani (14); les Aroujian; les Gaghardch; les Dathévian; les Tadavdjir (15); les Dzorapnag; les Djagadamough (16); les Terdchaïn; les Schahabouni (1); les Parmiaï; les Gamkhiaï; les Kavarabed (2).

Il y en avait encore d'autres qui n'avaient pas de siéges : les Iouribian; les Pokhaïouni; les Movatzian; les Abégouni; les Khnouni, les Paznouni (3); les Aghnévouni; les Iouranian; les Geznouni (4); les Douschouni; les Grouni; les Maznouni; les Makhazouni (5).

Voilà la liste des siéges avec d'autres encore que j'ai trouvé inutile de consigner par écrit (6). Ils

(1) Nom formé du mot *razem*, « rang, ordre de bataille. »
(2) Mot formé de *khaghakh* « ville » et de *bed* « chef ».
(3) Grands veneurs.
(4) Inspecteurs des forteresses.
(5) Ce mot est composé ; il signifie : « arc et bannière. »
(6) Écrivains ou secrétaires.
(7) Archers.
(8) Secrétaires.
(9) Mot composé qui veut dire « joueur et bouclier ».
(10) Charpentiers ou menuisiers.
(11) Monnayeurs.
(12) Porte-bannières.
(13) Huissiers ou hérauts.
(14) Tisseurs d'or.
(15) Juges.
(16) Éclaireurs.

(1) Trésoriers.
(2) Chefs de cantons.
(3) Fauconniers.
(4) Préposés à la chasse au furet.
(5) Toutes ces appellations ont été énumérées et expliquées dans les *Antiquités de l'Arménie*, du Père Indjidji, t. II, p. 95 et suiv. — On peut faire un rapprochement fort curieux entre les fonctions des familles satrapales de l'Arménie et celles qui existaient à la cour des rois de Géorgie, même à une époque assez rapprochée de nous. M. Brosset a publié, dans l'Introduction placée en tête de son *Histoire de la Géorgie*, une longue liste des fonctionnaires de la cour de Tiflis (p 164 et suiv.), et on est frappé de la ressemblance des titres que portaient les grands officiers de la couronne de Géorgie, et de ceux affectés à des fonctionnaires d'un ordre inférieur, avec les dénominations appliquées dès le quatrième siècle de notre ère, aux offices de la cour d'Arménie. On peut supposer, d'après cela, que l'organisation des royaumes de l'Asie occidentale était la même partout, et que ce système, qui avait été emprunté à l'ancienne organisation introduite à une époque fort reculée en Perse, avait passé de là en Arménie et même en Géorgie, où il se maintint jusqu'à l'époque de l'annexion de ce royaume aux possessions de l'empire russe, dans les premières années de ce siècle.
(6) Le savant éditeur de la *Vie de saint Nersès* insérée dans la *Petite Biblioth. arménienne* a donné, à propos de cette liste de princes, une note que nous reproduisons en substance : « Il semble que celui qui écrivit primitivement la *Vie de saint Nersès* a découvert cette liste dans les archives royales. L'histoire dit que ce fut Chosroès le Grand qui régla les préséances des siéges princiers de l'Arménie, mais Moïse de Khorène (l. II, ch. 68) attribue ce règlement à Ardaschès, roi sassanide de Perse, peut-être parce que celui-ci avait modifié les dispositions de Chosroès. Saint Sahag rétablit les mêmes préséances après la chute de la dynastie nationale arsacide. Un fragment du diplôme de Sahag a été découvert à Moscou, il y a quelques années, dans la garde d'un msc. C'est un feuillet en parchemin écrit en caractères *iergathakir* et dont le contenu corrobore ce que dit Moïse de Khorène. Ce document fait mention de 70 siéges; voici ce qu'on lit au commencement : « D'après l'ordre du roi des rois, moi Sahag patriarche d'Arménie..... nous avons transcrit dans le registre [cette liste] et celle du roi des rois, et elle est ainsi authentique et véridique : Le prince d'Arménie et le Makhghaz. — 1° Le seigneur de Siounie. 2° Le chef de la cavalerie (asbed). 3° Le seigneur des Ardzrouni. 4° Le seigneur des Mamigoniens. 5° Le gouverneur, seigneur de Dzoph. 6° Le seigneur de Mog. 7° Le seigneur de Reschdouni. 8° Le seigneur de Vahouni

furent confirmés par le roi Arsace, qui fit placer à la table quatre cents siéges, d'après l'ordre du grand Nersès. Le clergé, divisé en neuf classes, siégeait derrière eux.

VI. Avant l'ordination du grand Nersès, les cénobites, les évêques et les solitaires habitaient avec leurs familles dans les villes et les villages, ce qu'il trouva inconvenant et contraire à la discipline ecclésiastique. Après cela, le grand Nersès passa bientôt en Géorgie, dans l'héritage de l'*apôtre* Nouné (1); de là il se dirigea dans le pays des Grecs et sur les frontières des Perses. Il donna l'ordre d'élever des évêchés et des couvents grands et petits, et de plus il commanda de construire des hôtelleries dans les lieux peu fréquentés, au détour des chemins, sur le haut des montagnes, et des hôpitaux dans les villes et dans les campagnes. Il fit ériger dans les monastères les sépultures des rois, des princes et des généraux, pour que les religieux en prissent soin en commun. Il donna aux couvents des villages et des fermes pour leur entretien. A l'époque de Nersès, on ne voyait aucun mendiant dans le pays d'Arménie (2).

Il y avait encore en Arménie, depuis de longues années, des coutumes blâmables et des injustices fâcheuses qui furent abolies par saint Nersès. Les lépreux, qu'on appelait gens à ulcères ou galeux, étaient pourchassés hors des lieux habités, afin que leur maladie ne se transmît pas aux autres. Ces malheureux s'éloignaient donc de leurs parents ou de leurs frères, de leurs pères ou de leurs épouses, et c'était une grande cause de troubles. Plusieurs devenaient la proie des bêtes fauves, d'autres étaient noyés dans les fleuves, d'autres étaient engloutis par la neige et ils étaient perdus pour toujours. Le grand Nersès les ramena tous dans leurs maisons et il défendit qu'on les expulsât, comme cela avait lieu auparavant. Puis ensuite, par une inspiration du Saint-Esprit, il les rassembla dans le canton des Antzévatzi, à l'endroit où se trouvait l'image de la Mère de Dieu qui avait été apportée en Arménie par l'apôtre Barthélemy, et où l'on avait élevé une église sous son invocation (1). Les lépreux y trouvaient la guérison de leurs maladies et les autres infirmes guérissaient également. Saint Nersès établit en ce lieu un pèlerinage, qu'on fait jusqu'à ce jour pour la gloire de Dieu, et on y trouve la guérison de la lèpre.

Durant vingt-cinq années, Nersès parcourut les diverses provinces qui étaient placées sous sa juridiction. Il y établissait et propageait les règles de la sainte Église; ce qui comblait de joie les Arméniens. Beaucoup de gens parmi les païens venaient en Arménie et y étaient baptisés (2).

Or il arriva que, tandis que Nersès visitait la très-fertile province d'Ararat, il y rencontra le martbed (chef des eunuques), appelé le père du roi. Voyant les grands villages dont Nersès avait doté son couvent, le chef des eunuques conçut de la jalousie et dit : « J'avertirai le roi et je prendrai pour la cour ces domaines. » Nersès, l'ayant entendu, lui dit : « Puisque tu as proféré des menaces, tu ne parviendras pas jusqu'au roi. » Lorsqu'il fût parti, le chef des eunuques, Haïr, rencontra un prince de la race des Ardzrouni (3) qui le tua pendant qu'il était à la chasse. Ainsi s'accomplit la parole de l'homme de Dieu, saint Ner-

9° Le seigneur de Gasb. 10° Le seigneur d'Antzavatzi. 11° Le seigneur d'Abahouni. 12° Le Gamsaragan. 13° L'autre Abahouni. 14° Le Vanantatzi. 15° Le seigneur d'Amadouni. 16° Le seigneur de Koghten. 17° Le seigneur de Kenouni. 18° L'autre Antzavatzi. 19° Le Daïk. 20° Le juge de Pasèn. 21° Le seigneur des Kentouni. 22° Le Vartzarouni. 23° Le seigneur de Kartmank. 24°....., 25° Le Saharouni. 26° Le seigneur de Kapéghiank. 27° Le seigneur d'Apéghiank. 28° Le second seigneur de Siounie. 29° Le second seigneur des Ardzrouni. 30° Le troisième seigneur des Ardzrouni. 31° Le second seigneur des Mamigoniens. 32° Le Rophsian. 33° Le Kaschotzian. 34° Le Timaksian. 35° Le Timaksian. 36° L'autre Apéghian. 37° L'autre Timaksian. 38° Le Balouni. 39° L'Aravéghian. 40° L'Aschahmarian. 41° L'Hampoujian. 42° Le Varasbagian. 43° Le Tzounagan. 44° L'Aguéatzi. 45° Le Zaréhavanian. 46° L'Endzaïetzi. 47° Le Mantagouni. 48° Le Seghgouni. 49° Le Daïkrian. 50° L'Ermantouni. 51° Le Sbantouni. 52° L'Avavenian. 53° Le Drouni. 54° Le Mamperatzi. 55° L'Havnouni. 56° Le Pejnouni. 57° Le Khadchpérouni. 58° Le Mehnouni. 59° Le Nakhdjéri. 60° Le gouverneur de la ville royale. 61° Le chef des chasses royales. 62° L'Ardaschésian. 63° Le second Vanantatzi. 64° Le Tzoul (taureau). 65° Le Vidjanou. 66° L'Akhadzo. 67° Le Dziragatimakhsian. 68° Le Kazrigan. 69° Le seigneur des Maratzian. 70° Le Vakrasbouni. »

(1) Sainte Nouné, Nino en géorgien, était l'une des compagnes des Hripsimiennes qui vint évangéliser la Géorgie peu de temps après la conversion de l'Arménie à la foi chrétienne. — Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. II, c. 86 et suiv. — Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 89 et suiv.

(2) Faustus de Byzance, l. IV, c. 4.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. de la sainte mère de Dieu et de son image*, dans les œuvres de cet auteur (en arm.), Venise, 1845, p. 283-296. — L'Église à laquelle notre auteur fait allusion était construite dans le monastère appelé Hokotz-Vank (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 198 et suiv.). — Cf. aussi Vartan, *Géogr. de l'Arm.*, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Armén.*, t. II, pages 418-419.

(2) Faustus de Byzance, l. IV, c. 4. — Moïse de Khorène, l. III, c. 20. — Cf. aussi le Père Aucher, *Vies des saints armén.*, *sub nom. Nersès*, et *Fleur de la vie des saints*, p. 218.

(3) Faustus (IV, 14) le nomme Schavasb.

sès; et chacun admirait la prompte exécution de sa prédiction (1).

Les Arméniens avaient aussi conservé des habitudes païennes. Ainsi, à la mort d'une personne, ils se déchiraient le visage, en désespérés; le sang coulait en abondance, et c'est ainsi qu'ils accompagnaient leurs morts. En outre, ils se mariaient entre proches et parents consanguins, par suite de leur impiété et en vue de propager leur propre race. Le grand Nersès abolit cette coutume en Arménie et défendit le mariage entre parents jusqu'au cinquième degré. Au temps du bienheureux Nersès, toute l'Arménie ne formait qu'une seule famille, car il se donnait en exemple à tout le pays comme un pasteur dont la vie n'excita jamais le scandale (2).

VII. Après cela, il arriva qu'Antog (3), prince de Siounie, eut une fille du nom de Pharandzem que l'on donna en mariage à Knel l'arsacide, cousin du roi Arsace. Sa réputation de beauté se répandit dans tout le pays, car il n'y avait aucune femme aussi belle, aussi modeste et aimant passionnément son époux. Lorsque Dirith, cousin d'Arsace, vit sa belle-sœur Pharandzem, il s'éprit d'amour pour elle et cherchait tous les moyens pour perdre le jeune Knel, et pouvoir arriver à épouser Pharandzem. Dirith s'associa à d'autres hommes pervers qui le calomnièrent auprès du roi, en disant : « Le jeune Knel vint vous assassiner. » Le roi crut à ces dénonciations et il méditait dans son cœur le projet de tuer le jeune Knel; cependant il n'osait pas le faire publiquement par crainte de saint Nersès.

Lors de la fête de saint Jean-Précurseur (Garabed) (4) qui avait été instituée par Grégoire l'Illuminateur, on se réunit dans le canton de Karni à Schahabivan. La troupe du roi s'y trouvait aussi, et on y amena également le grand Nersès pour qu'il célébrât la fête. Ce jour-là, le jeune Knel y vint aussi avec toute sa famille. Or, quand le roi fut informé de sa venue, il envoya au-devant de lui des troupes armées, portant l'épée, dissimulées parmi des fantassins n'ayant que leurs boucliers. Dès qu'ils l'eurent rejoint, [les soldats] firent descendre le jeune Knel de sa monture, lui lièrent les mains derrière le dos et le conduisirent au supplice. Sa femme Pharandzem, voyant cela, se mit à crier et courut trouver saint Nersès qui célébrait l'office et n'avait pas encore achevé les prières du matin. Pharandzem pénétra près de lui et lui annonça le sort réservé à son mari. Elle embrassa les pieds de saint Nersès et, les mouillant de ses larmes, elle disait : « Hélas! je suis perdue, aie pitié de moi, saint archevêque! le jeune Knel que tu aimes, mon époux, va m'être enlevé sans avoir commis aucune faute! Dieu soit béni, je ne quitterai pas tes pieds jusqu'à ce que tu ne montres à mes yeux obscurcis mon innocent époux, le jeune Knel. Accours sans tarder, saint patriarche, viens de suite, car on sépare le jeune sarment de la vigne; viens de suite, car on immole le juste avec iniquité; arrive vite, saint patriarche; arrive au secours de Knel qui est abandonné; arrive vite, saint homme de Dieu, car la brebis innocente est parmi les loups; elle est troublée, et elle est sans espérance; il n'y a pas de pasteur qui puisse secourir ce jeune homme, et les bêtes n'ont pas pitié de lui! »

Saint Nersès se mit à verser des larmes, interrompit l'office du matin et se rendit à la hâte auprès du roi, dans la demeure royale. Pharandzem portait ses vêtements et son bâton afin qu'il se hâtat encore. Saint Nersès lui ordonna de l'attendre, de peur que le roi, épris de sa beauté, n'écoutât point son intercession en faveur de Knel. Lorsqu'on vit venir saint Nersès dans le camp, chacun sortit de sa tente et vint au-devant du patriarche, qui traversait les rangs pour arriver en toute hâte auprès du roi. Le roi, ayant su qu'il venait intercéder en faveur de Knel, pour qu'on lui laissât la vie, se couvrit aussitôt la figure comme s'il dormait et se retourna sur le côté, afin de ne point entendre les prières de saint Nersès et donner le temps [à ses bourreaux] d'assassiner Knel. Saint Nersès le secoua par les mains sur son trône et l'attira vers lui; mais le roi se laissa aller comme un mort et ferma les yeux. Alors saint Nersès se leva aussitôt, et, se pressant à la manière d'un courrier, il courut lui-même afin d'arriver au secours de Knel et ordonna qu'on lui amenât un cheval. A peine arrivé au camp, survint aussitôt le chef des bourreaux (1) qui entra en disant : « Nous avons, moi et ceux qui m'accompagnaient, exécuté l'ordre du roi; nous avons tué le jeune Knel sur la petite colline près du mur de la réserve des bêtes fauves (2). »

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 14.
(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 31.
(3) Faustus de Byzance (IV, 15) le nomme Antov, et dit qu'il était un des vassaux du chef de la famille de Siounie.
(4) Cette fête se célébrait au mois de *navassart* (Faustus, IV, 15.)

(1) Faustus (IV, 15) le nomme Érazmag.
(2) Faustus (IV, 15) dit : « sous les murs de Sious. » — Tout ce récit est emprunté à Faustus de Byzance, mais il diffère de celui que nous a transmis Moïse de

A cette nouvelle, le grand Nersès, accablé de tristesse, courut à la demeure du roi et lui dit : « Roi injuste, tu t'es bouché les oreilles avec les mains, imitant en cela le serpent et l'aspic qui se replient sur eux-mêmes pour échapper aux charmeurs; mais ce moyen ne les sauve pas. Tu as fait de même et tu n'as pas épargné ton cousin (fils du frère), ton compagnon et ton proche parent. Or celui qui est devenu notre frère par sa propre volonté ne t'épargnera pas au jour de ton châtiment. Tu as assassiné Knel à cause de la succession au trône; mais votre royauté se divisera comme celle d'Israël et vos domaines seront partagés par des étrangers, vos ennemis. Vous serez livrés à l'esclavage, à la famine, au glaive et au joug de la servitude [qui pèsera toujours] sur votre cou. Vos biens et votre pays deviendront la proie des étrangers, et vous prendrez la fuite au seul bruissement des feuilles. Vous serez méprisés comme de l'eau corrompue et vous n'aurez plus la force de bander un arc. Race des Arsacides! vous viderez le calice jusqu'à la lie et vous vous en enivrerez; vous tomberez pour ne plus vous relever. Dieu vous livrera à vous-même pendant quelque temps pour le bien du pays; après quoi, il vous retirera la royauté et le sacerdoce, et vous marcherez dans le monde sans chefs, comme un troupeau privé de son pasteur. Quant à toi qui as assassiné ton frère Knel, tu as renouvelé le crime de Caïn et tu seras accablé sous les mêmes malédictions; de ton vivant, on t'enlèvera la royauté et tu éprouveras encore plus de chagrins que ton père Diran. Tu te tueras toi-même avec le glaive, comme Saül et Hérode, et tu sortiras de la vie par une mort cruelle. »

Saint Nersès prononça ces paroles avec d'autres encore, et le roi honteux fixait les yeux à terre, comme frappé d'un étourdissement. Le grand Nersès sortit et ne se montra plus au camp du roi. Il alla parcourir les cantons de Vasbouragan et y rétablit les institutions de l'Église. De là, il se dirigea vers l'Ibérie, et il y restaura beaucoup d'églises.

Cependant l'épouse du jeune Knel se mit à se lamenter dans le camp royal; elle pleurait amèrement la perte de son époux, et arrachait des larmes à tous les assistants. Dirith envoya un messager pour lui dire : « Ne pleure pas ainsi, car tu seras mon épouse. » Quand Pharandzem l'eut entendu, elle se mit à se lamenter et à dire : « Hommes, écoutez, c'est à cause de moi que mon époux a été tué. »

Khorène (III, 21-25). — Cf. notre Collection, t. I, page 151, note 1.

Le roi Arsace, étant accouru aux cris de Pharandzem, la vit et s'éprit de sa beauté. En apprenant cela, Dirith prit la fuite, pour ne pas être mis à mort par le roi qui envoya des soldats à sa poursuite. Ceux-ci l'atteignirent et le tuèrent dans la province de Daïk. Arsace épousa Pharandzem qui lui donna deux fils, dont le premier fut appelé Bab (1) et le second Tiridate (Dertad) (2).

Les meurtriers de Knel moururent, grâce aux prières de saint Nersès, qui dit : « Les mains qui ont trempé dans le sang, et les langues qui ont calomnié Knel devant le roi, ne seront pas recouvertes de terre bénie, mais elles seront [privées de sépulture] jusqu'à l'arrivée du juge qui leur rendra justice. » Selon la parole de l'homme de Dieu, leurs corps se conservent jusqu'à présent dans des grottes d'un accès difficile de la province de Karni (3).

VIII. Cependant Pharandzem haïssait le roi Arsace et lui parlait avec hauteur. Le roi Arsace, voyant la haine [que lui portait sa femme], envoya [des messagers] en Grèce et se fit amener, pour en faire son épouse, la sœur de l'empereur (roi) Valens (Vaghès), qui s'appelait Olympie (Oghombis) (4). Le roi lui donna la couronne, car il la préférait à Pharandzem. Pharandzem conçut aussitôt de la haine contre Olympie et cherchait à la perdre. Elle trouva un complice dans la personne d'un prêtre du palais nommé Merdchounig, qui accomplit un crime inouï. Il mêla du poison au breuvage vivifiant, au mystère salutaire [de l'Eucharistie]; il le donna à la reine Olympie dans l'église, et il l'assassina ainsi (5).

Lorsque l'empereur [des Grecs] apprit la mort de sa sœur, il voulut faire éclater la guerre entre les Arméniens et les Grecs. Quand le roi Arsace sut que le roi des Perses Sapor (Schabouh) et l'empereur des Grecs s'étaient ligués contre lui, il alla en personne avec son armée à la recherche du grand patriarche Nersès [qui se trouvait] à Aschdischad, dans [le canton de] Daron. Le roi se jeta aux pieds de saint Nersès, il lui demanda le pardon de ses fautes et [lui promit] de se con-

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 15.

(2) Faustus ne fait en aucune façon mention du second fils d'Arsace et de Pharandzem.

(3) Cf. Vartan (*Hist. d'Arm.*, éd. de Venise, p. 126) qui dit qu'en l'an 1161, on découvrit à Schahabivan les cadavres des assassins de Knel, ayant leurs vêtements bien conservés et leurs corps couverts de sang, parce qu'ils avaient été tués à la prière de saint Nersès.

(4) Faustus (IV, 15) est moins explicite, car il dit seulement qu'Olympie était du sang impérial.

(5) Faustus de Byzance, l. IV, c. 15.

duire désormais selon sa volonté. Les évêques et les princes du pays le suppliaient aussi de ne point abandonner le pays qui lui était confié. Le saint consentit à faire la paix, et tous décidèrent que saint Nersès, accompagné de satrapes, irait trouver l'empereur des Grecs, Valens, afin de renouveler l'alliance que les grands rois, saint Constantin, saint Tiridate, et notre Illuminateur saint Grégoire, avaient conclue entre eux (1).

Ensuite on prépara et on munit [des choses nécessaires] les satrapes les plus illustres de l'Arménie. C'étaient Vartan Mamigonien, frère de Vasag; Kardchogh Makhaz (aux armes mortelles), satrape des Khorkhorouni; Mouschgan, satrape des Sahrouni; Knel, satrape des Kénouni; Geschgen, satrape de Parné; Méhévan, satrape des Antzévatzi; Méhentag, satrape des Reschdouni; Sourig, satrape des Kapéghen; Mehroujan, satrape des Ardzrouni; Pakrat, satrape des Bagratides; Vrèn, satrape des Ibères: Khoujèn, satrape de Dzoph; Sbantiad, satrape de Mélitène; Dzamag, satrape de Haschdiank; Makouk, satrape d'Adherbadagan; Vezroug, satrape de Pasèn; Rétès, satrape des Ibères; Haïr le Martbed (2). Tous allèrent avec saint Nersès en ambassade à la cour impériale, en vue de faire amitié et de renouveler l'alliance qui existait entre les Arméniens et les Grecs.

L'empereur Valens combla d'abord de beaucoup d'honneurs les satrapes de la Grande-Arménie, et il fit placer le siége du grand Nersès au-dessus de ceux des métropolitains et des patriarches, parce que saint Nersès avait été distingué par Dieu. L'empereur chaque jour augmentait pour eux [les témoignages] d'amitié et d'honneur. Cependant l'empereur Valens était infecté de la méchante hérésie d'Arius; il confessait que le Fils n'est pas l'égal du Père, qu'il avait été engendré par le Père avant les temps, qu'il était un être étranger, créé, inférieur et formé à la suite des temps; que la sainte Vierge Marie n'était pas Mère de Dieu, mais mère de l'homme, selon Macédonius qui combattait la divinité du Saint-Esprit, duquel il disait qu'il n'était point Dieu et ne devait pas être adoré ni glorifié avec le Père, qu'il n'était pas une personne divine, mais qu'il était étranger à la nature de Dieu le Père, ayant reçu d'un autre son existence et n'étant que le serviteur et le ministre, et n'ayant enfin qu'une influence secondaire.

Valens avait un fils appelé Trajan (Draïanos) qui était le seul héritier de l'empire, et l'unique représentant de sa race. Quelque temps après, Trajan fut atteint d'une grave maladie. L'empereur força saint Nersès à prier sur l'enfant, afin qu'il échappât à la mort. Mais saint Nersès dit à l'empereur : « Si tu reconnais le Fils comme Dieu engendré par Dieu et non créé, coéternel avec le Père et né ensuite de la Vierge Marie toujours sainte et Mère de Dieu; puis, le Saint-Esprit personne parfaite; la Trinité formant un seul Dieu; Dieu glorifié avec le Père et le Fils; et si tu renonces à l'hérésie impie, alors ton fils sera guéri. Cependant, si tu persistes dans cette hérésie, je prierai moi-même le Seigneur pour que ton fils soit enlevé à la vie, avant même que le terme fixé pour sa mort soit arrivé. » L'empereur Valens resta toutefois attaché à l'hérésie et dit : « Je demeurerai fidèle à cette croyance; mais toi, qui as la puissance de faire mourir ou vivre mon fils, fais-le vivre et qu'il ne meure pas. » Nersès répondit : « Je lui ferai miséricorde durant quinze jours si tu te repens; et si tu abandonnes ces hérésies et ces sectes perfides et impies, ton fils vivra. » Cependant le roi persista dans son impiété, et quinze jours après l'enfant mourut, ce qui causa un grand deuil. Ensuite l'empereur amena le saint patriarche devant le cadavre et lui dit : « Ressuscite mon fils, sinon tu mourras aussi. » Le saint patriarche répondit : « Je te le répète, renonce à ta secte et moi, en un jour, je ressusciterai et je ramènerai devant toi ton fils. »

L'empereur ne l'écouta point et ordonna d'attacher saint Nersès avec des chaînes de fer, de le jeter en prison et de le faire mourir en cet endroit dans des tortures. Alors les principaux de la ville se réunirent chez l'empereur et lui dirent : « Nous avons entendu dire, par ceux qui sont avec lui, que cet homme est le parent et le proche de leur roi, et que dans leur pays il est aimé plus encore que le roi. Le roi [d'Arménie] l'a envoyé vers toi pour faire amitié et alliance, et tu le fais périr. Alors le roi d'Arménie te fera une guerre terrible. » L'empereur leur répliqua : « C'est un homme également dangereux pour leur roi et il mérite la mort. Leur roi me l'a envoyé pour qu'il reçoive la mort de ma main; il m'a outragé et il a tué mon fils. »

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 5. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, c. 21. — Nous avons déjà fait observer dans la note 1, col. 2 de la p. 240 du t. I, de notre Collection, que ce fut sous le règne de Constant que saint Nersès se rendit à la cour de Constantinople. (Cf. aussi Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, éd. Saint-Martin, t. II, l. X, c. 19.)

(2) Cette liste diffère un peu de celle dressée par Faustus (IV, 11), et les noms des satrapes offrent des variantes assez sensibles.

Saint Nersès se tint devant l'empereur et dit : « Je meurs pour le nom du Seigneur, par tes mains; mais, dans le courant de cette année, tu seras frappé de mort par un glaive invisible, et ton empire sera donné à un homme qui exécutera la volonté de mon Dieu. » L'empereur, fort irrité, ordonna d'exiler saint Nersès dans une île déserte et lointaine, avec soixante-douze autres ecclésiastiques, afin qu'ils y trouvassent la mort. Il n'y avait pas de route par mer qui conduisît dans cette île; on n'y trouvait ni racines, ni eau, mais seulement du sable. Les exilés y restèrent environ un mois et ils commencèrent à souffrir de la faim et de la soif. Alors ils se précipitèrent aux pieds de l'homme de Dieu, saint Nersès, afin qu'il leur procurât le moyen d'échapper à ces supplices. Saint Nersès commença à prier avec eux. Lorsqu'il eut achevé sa prière, un vent qui s'éleva sur la mer, lança sur l'île une quantité énorme de poissons, et de plus du bois et du sel. Le bois s'alluma de lui-même, sans le secours du feu. Ensuite saint Nersès se mit encore en prières avec tout le monde; il fit lui-même un trou dans le sable, et il en jaillit une source d'eau douce qui dure jusqu'à présent. Les exilés se nourrissaient de la sorte, le soir de chaque jour. Quant à saint Nersès, il ne prenait de nourriture que tous les quinze jours. Ils demeurèrent dans cette île pendant neuf mois (1).

L'empereur Valens renvoya ensuite les princes qui accompagnaient le grand Nersès (2) auprès du roi des Arméniens, Arsace, avec des titres d'honneur, de l'argent, des pierres précieuses et de grandes faveurs. S'étant présentés devant l'empereur Valens, les princes lui dirent : « Nous sommes innocents de la perte de notre patriarche, et il peut en résulter une guerre entre nous et vous. » L'empereur Valens écrivit alors à Arsace : « Nersès a tué mon fils, l'héritier de mon empire, et en face de mes grands, il m'a insulté comme un esclave; c'est à cause de cela qu'on l'a exilé, car il méritait la mort. Or, que ta fraternité ne me blâme point à cause de lui, car s'il avait agi envers toi comme il l'a fait envers moi, tu te serais toi-même vengé. » Il rejeta toute la faute sur saint Nersès, voulant par ce moyen calmer le roi Arsace.

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 5, 6 et 11. — C'est par erreur que Faustus dit que le séjour des exilés dans l'île déserte fut de neuf ans (IV, 5).

(2) Faustus nomme deux de ces princes, Knel et Dirith, neveux du roi Arsace, qui étaient en otage à Constantinople. Mais son récit est tout à fait différent de celui de notre auteur. — Cf. l. IV, c. 5 et 11.

Les princes qui étaient venus en ambassade avec le grand Nersès, prirent la lettre et les grandes sommes d'argent de Valens, et arrivèrent auprès d'Arsace, dans le pays d'Arménie. Lorsqu'Arsace apprit l'exil du grand Nersès, il entra dans une grande colère. Il donna l'ordre à Vasag, seigneur des Mamigoniens, général des troupes arméniennes, de former des légions, d'organiser une armée et de marcher contre le pays des Grecs. Vasag le Mamigonien se rendit sur les terres de l'empire grec et détruisit de fond en comble un grand nombre de forteresses bien défendues du pays; il s'empara de beaucoup de butin et se dirigea sur les bords de la mer, vers l'endroit appelé Chrysopolis (Khersoubolis) (1). Il réduisit la ville à la dernière extrémité et ne laissa entrer ni sortir personne. Les Romains ne combattaient pas avec les Arméniens à cause du traité signé entre Constantin et le grand Tiridate. Quant à l'armée qui était auprès de Valens, elle n'osait pas se mesurer avec les Arméniens, à cause de la puissance de Vasag. C'est pourquoi l'empereur Valens, trouvant de l'opposition parmi les citadins, se retira et se rendit à Andrinople (Atrianoupolis). Alors le patriarche Nectarius, avec tous les grands, se rendit au-devant de Vasag et de l'armée arménienne, et il conclut avec eux un traité de paix [en vertu duquel les Arméniens consentirent] à ne plus dévaster le pays et à s'en retourner paisiblement dans leur patrie. Huit mois après, Vasag rentra auprès d'Arsace avec l'armée arménienne et beaucoup de butin (2).

Quelque temps après, Valens vit dans un songe saint Nersès qui lui tranchait la tête avec le glaive, et lui disait : « Je t'arrache la vie, car tu as obscurci sur la terre beaucoup d'illuminateurs. » L'empereur raconta le songe qu'il avait eu, et on considéra la chose comme une chimère. Le même jour, l'impie Valens mourut comme un chien, dévoré par le feu; d'autres disent qu'il fut tué par un glaive invisible (3). Après lui, on plaça sur le trône Théodose qui confessait la foi orthodoxe. Des marins aperçurent la lumière d'un foyer dans l'île où se trouvait saint Nersès,

(1) Chrysopolis, ville de la Bithynie, située en face de Constantinople, voisine de Chalcédoine, et sur l'emplacement de laquelle s'élève actuellement Scutari.

(2) Selon Faustus de Byzance (l. IV, c. 11), Vasag reçut l'ordre d'Arsace d'aller dévaster la Cappadoce qui appartenait aux Grecs. Il se porta avec 260,000 hommes contre cette province qu'il ravagea jusqu'à la ville d'Ancyre, pendant six ans.

(3) Comparer ce récit avec celui de Faustus qui raconte d'une façon très-différente la mort de Valens (l. IV, c. 10). — Cf. notre Collection, t. I, p. 245.

et Théodose comprit que le grand patriarche saint Nersès vivait. Aussitôt il le conduisit chez lui, et fit placer le siége du grand Nersès au-dessus de ceux de tous les évêques et même du patriarche, qui s'étaient rassemblés au sujet de Macédonius, lequel rejetait la divinité du Saint-Esprit. L'empereur Théodose renvoya dans le pays de la Grande-Arménie saint Nersès, comblé de gloire et entouré d'une grande pompe, de marques de respect et d'honneur (1).

IX. A cette nouvelle, le roi Arsace crut que Nersès était ressuscité d'entre les morts, et il se porta au-devant de lui avec son armée. Son retour causa une grande allégresse dans le pays d'Arménie (2). Le siége du saint apôtre Thaddée et le partage [spirituel] de Grégoire l'Illuminateur furent renouvelés. A l'époque du grand Nersès, toute l'Arménie ressemblait à une seule personne d'une vertu parfaite. On ne voyait point de son temps de mendiants, car il dota les hôpitaux de tout ce qui était nécessaire aux pauvres.

Pendant tout le temps que saint Nersès était resté éloigné chez les Grecs, Arsace avait commis de grandes fautes. Ayant vu une admirable vallée (3), il ordonna d'y construire une ville qu'il appela Arschagavan, et fit promulguer dans le royaume cet édit : « Celui qui doit quelque chose à autrui, qui aura enlevé ou la femme d'un autre, ou ses serviteurs, ses trésors, ses chevaux, ses mulets, ses biens ou tout ce que l'homme convoite sur la terre, s'il se réfugie à Arschagavan, il ne passera point en jugement et aucune justice ne sera exercée par le pouvoir royal. » Il fit aussi jeter un pont dans un endroit mal situé, et agit de la même manière. La ville se remplit d'une quantité considérable de gens, et devint un repaire de criminels, car les brigands, les meurtriers, les voleurs d'esclaves, les violateurs de sépultures, en un mot tous les malfaiteurs, se réfugièrent dans

(1) Il règne une grande confusion dans tout ce récit, et les renseignements fournis par notre auteur diffèrent essentiellement de ceux que nous a transmis Faustus de Byzance (l. IV, c. 10). — Le concile œcuménique de Constantinople tenu en 381, et auquel il est fait allusion dans ce passage de notre auteur, fut réuni en vue de sanctionner celui de Nicée, et d'insérer dans les canons quelques paroles contre les hérétiques, et notamment contre les Macédoniens, au sujet desquels les Pères du concile ajoutèrent un article sur la divinité du Saint-Esprit.

(2) Faustus de Byzance, l. IV, c. 13.

(3) Cette vallée était située dans le canton de Kog ou Gokovid, province d'Ararat. — Cf. Faustus de Byzance, IV, 12. — Moïse de Khorène, *Géogr.*, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 366-367.

cette ville qui procurait de grands revenus à Arsace (1).

Saint Nersès ayant appris les forfaits qui avaient été commis en Arménie, entra fort irrité chez le roi et, le réprimandant au sujet d'Arschagavan, il lui dit : « Malheur à celui qui bâtit sa demeure par l'injustice (2), car quoiqu'il y ait de grands et de magnifiques palais, cependant elle tombera en ruine. Maintenant ordonne qu'on démolisse cette ville, que chaque habitant rentre chez lui; et moi, je te bâtirai de mes mains d'autres villes qui produiront au trésor royal sept fois plus d'argent. » Le roi méprisa son avis et n'en tint aucun compte. Saint Nersès dit alors au roi : « Puisque tu ne m'as pas écouté, Dieu ne t'écoutera pas au jour de ta détresse; puisque tu n'as point pitié du malheureux pays d'Arménie, demeuré sans chef [spirituel] lorsque je suis allé au loin chez les Grecs, le Seigneur de même n'aura pas pitié de toi au jour de ton affliction; puisque tu as dénié la justice au triste pays d'Arménie, la royauté sera aussi enlevée à la race des Arsacides, et vous deviendrez les esclaves des satrapes d'Arménie. Vous serez maltraité par celui-là même que vous aurez maltraité. Le Créateur détournera sa face de votre race, jusqu'à l'arrivée de l'impur du désert (Antechrist). Votre magnifique pays deviendra la proie des étrangers, devant vos yeux. Et toi, Arsace, tu seras ton propre bourreau dans des pays étrangers, comme Saül et Hérode, car Dieu me l'a fait voir. Puisque tu as commis un crime nouveau, Dieu enverra une nouvelle punition à ta ville impure, et il ne restera pas sur place une pierre qui ne soit bouleversée. »

Saint Nersès fit encore bien d'autres réprimandes au roi, et il le quitta fort irrité. Le grand Nersès se rendit dans un lieu solitaire, et là, s'étant mis en prières, Dieu livra cette ville injuste à la destruction. Un bouton pestilentiel se forma sur les hommes et les animaux, et ils étaient tout à coup frappés de mort. Ce mal est appelé la peste jusqu'à présent. Dix-huit mille maisons devinrent désertes. Puis, tout à coup, on ressentit un violent tremblement de terre et tous les habitants furent écrasés. Nulle part, on ne voyait de traces de pierres ou de charpentes [pour indiquer] qu'en cet endroit il avait existé une ville (3).

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 12. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l, III. c. 27.

(2) Jérémie, XXII, 13.

(3) Faustus de Byzance, l. IV, c. 13. — Cf. aussi le récit de Moïse de Khorène (III, 27) qui raconte qu'Arschagavan fut ruinée par les satrapes d'Arménie, qui ne voulaient pas tolérer l'existence d'une ville habitée par

Après cela, Saint Nersès quitta le pays d'Arménie et se rendit dans la ville d'Édesse (Ourrha). Quand le roi Arsace eut appris le départ du saint, il trouva, parmi les prêtres attachés au palais, un homme appelé Schounag (1). Il convoqua les évêques du pays pour qu'ils l'ordonnassent patriarche. Les évêques s'y refusèrent, à l'exception de l'évêque de Karni, Georges; de l'évêque d'Aghdznik, Dadjad, et de l'évêque des Antzévatzi, Siméon, qui consacrèrent Schounag comme patriarche d'Arménie, à la place de Nersès. Celui-là n'osait pas reprendre le roi, et consentait par faiblesse à faire toutes ses volontés (2).

X. Ensuite, les satrapes arméniens, les gouverneurs des provinces, les nobles, les chefs de famille et le peuple se révoltèrent contre Arsace (3). Le roi Arsace s'en alla alors volontairement trouver Sapor, roi de Perse, accompagné de Vasag le Mamigonien et de ses trois fils, dont le premier s'appelait Manuel et le second Gon. L'aîné s'enfuit et s'en fut rejoindre Nersès à Édesse; il s'appelait Mouschegh le brave. Le roi des Perses, Sapor, reçut d'abord avec honneur le roi Arsace et Vasag le Mamigonien. Un jour qu'Arsace se promenait dans les environs pour voir les chevaux du roi Sapor, un prince (amira), chef des écuries de Sapor, lui dit en souriant : « Repose-toi, roi d'Arménie, sur ce tas d'herbe. » Vasag le Mamigonien tira son glaive d'acier et lui dit : « C'est ainsi que tu parles à mon roi ! » Et, le frappant à l'épaule, il lui fendit le corps en deux parties. A cette vue, Sapor fut saisi d'étonnement et loua Vasag à cause de son dévouement à son maître (4). Après cela, Sapor, excité par des magiciens et des hommes perfides, [aux discours desquels] il prêta l'oreille, fit enchaîner Arsace qu'il fit conduire dans le Kouzistan (Khoujasdan), au château appelé Anousch (de l'Oubli), où Arsace se tua avec le glaive, comme Saül et Hérode (1). Ainsi s'accomplit pour lui la parole de l'homme de Dieu, Nersès. Sapor ordonna qu'on massacrât Vasag dans sa prison (2). Quant à ses fils Manuel, Gon (3) et Hamazasb (4), il les investit de commandements royaux à sa cour.

XI. Lorsque le grand Nersès apprit la mort d'Arsace, il vint trouver Théodose, empereur des Romains, fit nommer roi Bab, à la place de son père Arsace, et Mouschegh le brave pour remplacer son père Vasag (5). Ensuite il emmena des soldats de l'empereur Théodose et revint en Arménie. Tous les Arméniens qui s'étaient dispersés se rassemblèrent alors auprès du patriarche Nersès, du roi et du commandant de l'armée. Cependant le roi des Perses, Sapor, pénétra dans le pays d'Arménie avec ses femmes et avec toutes ses forces, et il fit dresser des pyrées (adrouschan) dans les églises des Arméniens et des Ibères (6).

Mouschegh, fils de Vasag, général des Arméniens, fit le dénombrement de son armée et il trouva [qu'elle s'élevait] à 40,000 [hommes]. Il apporta ses armes à Nersès qui les bénit; et il se disposa à marcher au-devant de Sapor. Il ne restait plus aux Arméniens d'auxiliaires romains (7). Mouschegh, général des Arméniens, tomba sur l'armée des Perses, et les attaquant avec fureur, il les étendit morts [à ses pieds]. Sapor prit un déguisement et s'enfuit sur un cheval. Mouschegh le Mamigonien fit prisonnières la grande reine Sithilhorag, épouse du roi Sapor, et ses autres femmes. Il s'empara aussi de cent généraux, leur fit arracher la peau qu'il remplit d'herbe, et fit porter [ces trophées] au roi Bab. Quant aux femmes du roi Sapor, il les garda, ne permit à personne de les approcher et les renvoya à Sapor. Ensuite, Mouschegh parcourut l'Arménie et renversait les pyrées qui s'y trouvaient. En revoyant

une multitude de malfaiteurs de la pire espèce. Les satrapes massacrèrent sans pitié tous les habitants, à l'exception des enfants, que saint Nersès fit recueillir et élever dans une bourgade, qui reçut plus tard le nom de *Ouort*.

(1) Faustus de Byzance (IV, 15) nomme cet intrus Tchounag.

(2) Faustus de Byzance, l. IV, c. 15.

(3) Faustus de Byzance, l. IV, c. 16, 50, 51. — Notre auteur ne parle que d'un seul voyage d'Arsace à la cour de Perse, tandis que Faustus dit positivement que le roi d'Arménie se rendit deux fois chez le roi Sapor. La première fois Arsace (Faustus, IV, 16), redoutant une trahison, s'enfuit de la Perse, ce qui causa une guerre terrible entre les deux royaumes (Faustus, IV, 21 et suiv.). La seconde fois, Arsace se rendit de nouveau en Perse, pour répondre à l'appel de Sapor (Faustus, IV, 53), et c'est alors qu'il fut arrêté et jeté dans le château de l'Oubli, comme on le verra plus loin.

(4) Faustus de Byzance, l. IV, c. 16.

(1) Procope, *de Bell. persic.*, l. I, c. 5 (Éd. Paris, p. 15 et suiv.; Éd. Bonn, t. I, p. 26 et suiv.). — Faustus de Byzance, l. IV, c. 54; l. V, c. 7. — Notre Collection, t. I, p. 268 et suiv., et la note 1, col. 1 de la page 273.

(2) Faustus de Byzance, l. IV, c. 54.

(3) Faustus de Byzance, l. V, c. 37. — Le nom de Gon est donné sous la forme *Goms* dans plusieurs msc. de Faustus, et quelquefois aussi il est écrit *Gon* comme dans le texte de notre auteur.

(4) Hamazasb n'est pas nommé dans Faustus.

(5) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, c. 36. — Cf. aussi Ammien-Marcellin, l. 37.

(6) Faustus de Byzance, l. V, c. 1.

(7) Faustus de Byzance, l. V, c. 1.

ses femmes, Sapor fut très-étonné, et il adressa de vifs remerciments à Mouschegh, sur sa générosité. Le cheval de Mouschegh était blanc; Sapor fit peindre celui-ci sur un tableau (1) et, à l'heure du repos, il se levait devant cette image, buvait le vin et disait: « Je bois au cheval blanc! » Sapor agissait ainsi parce que Mouschegh lui avait renvoyé ses femmes, pures de toute souillure et sans rançon (2).

Lorsque Bab eut appris que Mouschegh avait renvoyé les femmes du roi des Perses et qu'il ne les lui avait point amenées, il voulut le faire mourir; mais il n'osa point exécuter son projet, par crainte de saint Nersès. Après cela, le roi des Perses, Sapor, demanda du secours au roi des Huns, Ournaïr (3), et il ouvrit les portes des Alains. Les troupes des Huns, des Massagètes (Mazkhouth), des Akouk, des Lephin (4), des Thaumadg, des Koupour (5), des Djemah, des Koutar, des Ouz, des Djoudj, des Scheghp, des Maghazdj, des Ker, des Gouan (6), se rassemblèrent auprès de lui, avec d'autres troupes appartenant à des peuplades perses en nombre immense, et à des tribus de montagnards Kurdes nomades. Ils arrivèrent tous ensemble, envahirent les plaines de l'Adherbadagan et se répandirent sur tout le pays d'Arménie. Le roi des Huns dit au roi des Perses: « Je me porterai contre Mouschegh avec mon armée, et toi, avec les troupes des Arik, marche contre l'armée des Grecs. » Lorsque Manuel le Mamigonien, frère de Mouschegh le brave, entendit ces paroles, il dit: « Tu vas ramasser des épines, mais ce sera merveille si tu parviens à les recueillir (7). » Il expédia des messagers à son frère Mouschegh, afin de lui faire connaître le projet des rois. Mouschegh dit alors: « J'ai confiance dans les prières de saint Nersès et leur orgueil sera abaissé. » On ordonna aux soldats perses et huns de se saisir des Romains et de les conduire dans leurs pays pour les employer dans les palais et les forteresses; mais de massacrer les soldats arméniens sans pitié, afin d'exterminer la race arménienne, et pour que, [disait-il], ils ne nous tiennent pas sans cesse en haleine par leurs attaques.

L'armée des Arméniens et celle des Grecs se réunit dans la plaine de Nebadag (1) auprès du roi d'Arménie, Bab; elles amenèrent aussi avec elles le saint patriarche Nersès. Cependant Bab ne donna point à Mouschegh le Mamigonien l'ordre d'engager la bataille, disant: « C'est en perspective de cette journée que Mouschegh a délivré la femme de Sapor; il doit se révolter et il fera à nos soldats plus de mal que les ennemis. » Mouschegh se jeta aux pieds de saint Nersès, et, le choisissant pour intercesseur et médiateur, il lui prit la main droite, fit des serments solennels, et disait: « Jamais cette idée ne m'est venue à l'esprit, comme tu le crois. » Saint Nersès dit à Bab: « C'est moi qui me fais aujourd'hui le garant de ses fautes. » Le roi, ayant entendu ces paroles, permit alors à Mouschegh d'engager le combat. Saint Nersès veilla avec eux durant toute la nuit, et donna la communion à ceux qui étaient dignes [de recevoir] le corps et le sang du Seigneur. Le brave Mouschegh apporta son armure de guerre et ses armes à saint Nersès, pour qu'il les lui remît lui-même. Tous les généraux arméniens et grecs présentèrent également leurs armes à saint Nersès pour qu'il les bénît avec le signe de la croix; il bénit leurs armes en les signant du signe de la croix. Mouschegh prit l'écharpe de saint Nersès, la noua au bout de sa lance et marcha au combat. Alors saint Nersès gravit le sommet du mont Nebad, étendit ses mains pures vers le ciel, et, les tenant toujours élevées, il pria Dieu.

Le général Mouschegh devança l'armée grecque avec l'armée arménienne et il arriva avant elle en face des troupes ennemies; et, semblable au feu qui dévore avec violence les roseaux, il sépara l'armée des Perses de celle des Huns. Lorsque Bab vit disparaître la bannière de Mouschegh, il dit à saint Nersès: « Malheur! c'est toi qui as été

(1) Faustus dit que Sapor avait fait graver sur une coupe la figure de Mouschegh, et que, toutes les fois qu'il buvait, il portait la santé du général arménien.

(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 2.

(3) Faustus de Byzance, l. V, c. 4.

(4) Cette peuplade est souvent mentionnée dans les anciens écrivains arméniens; on la trouve citée par Agathange, sous la forme *Lepin*, Λιψίνιοι (notre Collection, t. I, p. 115, note 4); Pline donne aux Lephin le nom de *Lubieni* (H. N., VI, 10).

(5) Moïse de Khorène (*Géogr.* dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 356-357) les nomme *Khépour*.

(6) Un msc. donne les variantes que voici: « les Hedjmadag (cf. Moïse de Khorène, *loc. cit.*); les Poukour (Poukh, de Moïse de Khorène); les Idjamah (Ijmal de Moïse de Khorène. — Cf. aussi Faustus, III, 7); les Djoudj; les Kouz; les Kghouar; les Makouk; les Ouz; les Scheghp; les Djighp; les Mazavan; les Kes; les Souran. »

(7) Faustus de Byzance (V, 4) raconte les choses d'une manière toute différente et met les paroles de Mouschegh dans la bouche de Méroujan Ardzrouni qui était au service de Sapor, et qui n'est pas mentionné dans notre auteur.

(1) Elle était située au pied du mont Nebad qui est mentionné par Faustus (V, 4).

la cause du massacre de l'armée arménienne par le féroce Mouschegh! » Saint Nersès répondit au roi : « Ne pense point cela, ô roi! de la race fidèle et loyale des Mamigoniens; au contraire tu apprécieras aujourd'hui sa valeur. » Bab répliqua à saint Nersès : « Prie Dieu sans cesse, ô saint patriarche! implore-le à haute voix. » Celui-ci, levant les mains, récita cette prière en poussant de grands soupirs :

« Seigneur, Dieu tout-puissant, écoute ma prière pour que ton nom soit glorifié; car, quoique l'impiété règne dans le pays d'Arménie, tu as le pouvoir cependant de punir les fautes en toute occasion; mais en ce jour ne détourne point ta face de nous, et épargne ton peuple que tu as racheté par ton sang divin (1)..... »

Cependant [Nersès] adressait à Dieu ces prières sur des rhythmes différents et, par ses soupirs, il invoquait le secours de Dieu miséricordieux. Les armées, s'étant attaquées de part et d'autre, se frappèrent mutuellement avec acharnement, comme les marteaux des forgerons et les coups stridents des bûcherons. Lorsque cette grande mêlée fut encore plus complète, l'armée arménienne mit en déroute les troupes des Alains, des Perses, des Ouz et des Massagètes. Mais, quand saint Nersès abaissait les mains, les fuyards s'arrêtaient et opposaient de nouveau de la résistance aux Arméniens, et, lorsque le saint étendait les mains, la troupe des infidèles se dispersait devant l'armée arménienne. Après cela, les soldats arméniens poursuivirent les fuyards et massacrèrent presque tous les infidèles.

Le roi des Perses, Sapor, descendant de sa monture, changea de vêtements et échappa à la mort en se cachant dans une caverne. Le général des Arméniens, Mouschegh, seigneur des Mamigoniens, ayant atteint Ournaïr, roi des Huns, le frappa sur la tête avec la hampe de sa lance et lui dit : « Me voici, je suis le rival que tu cherchais, mais félicite toi d'être roi, car je ne donne point la mort aux têtes couronnées. Je suis Mouschegh le Mamigonien que tu recherchais en combat singulier. » Ayant parlé de la sorte, il le laissa continuer son chemin et ne le conduisit pas près de Bab, afin que celui-ci ne le fît pas mourir. Après ce combat terrible et meurtrier où elles avaient remporté la victoire, les armées arménienne et grecque rejoignirent le roi Bab et le patriarche Nersès avec un butin immense et de grands témoignages d'allégresse (1).

Dans cette bataille, aucun soldat de l'armée arménienne ne périt. Mouschegh le Mamigonien raconta un fait merveilleux; c'est que, durant la chaleur du combat, il y eut, [dit-il], entre les ennemis et nous une telle poussière et une telle ombre causée par les flèches qui s'élevaient au-dessus de nous dans l'air, de tels mugissements des éléphants et un tel bruit de lances dans l'obscurité, que personne ne savait plus distinguer les siens des ennemis. Alors le saint patriarche marcha devant nous et nous montra de sa main nos ennemis, sur lesquels nous fondîmes en leur faisant mordre la poussière. Toute l'armée raconta de la même manière cette vision, et tous se prosternant aux pieds de saint Nersès, lui disaient : « La victoire est à toi! » On descendit alors de la montagne, et on célébra le même jour une grande fête.

Au même moment, quelques dénonciateurs se présentèrent devant le roi Bab et lui dirent : « Le général Mouschegh a saisi le roi des Alains, Ournaïr, l'a fait prisonnier et ne l'a pas conduit vers toi. Il ne lui a pas non plus ôté la vie, mais il l'a laissé partir sain et sauf, comme [il l'a fait] pour les femmes du roi Sapor. » En entendant ces paroles, le roi Bab détourna son visage de Mouschegh, le regardait d'un mauvais œil et cherchait l'occasion de le faire mourir. Lorsque Mouschegh se présenta devant le roi Bab, il lui dit : « Pourquoi détournes-tu de moi ton visage? ai-je commis un acte de lâcheté? j'ai tué, de mes égaux, un nombre que j'ignore; mais lui, c'était un roi, et, quoiqu'il soit infidèle, c'est à toi de le tuer, car il est ton égal. Quant à moi, je ne porterai jamais la main sur lui, et il ne m'arrivera pas de frapper un homme qu'on a sacré, tant que je vivrai. Me voici actuellement en ta présence; tue-moi, si tu le veux, car je suis prêt à recevoir la mort de tes mains. » Le roi Bab embrassa Mouschegh étroitement et lui dit : « Ceux qui ont calomnié Mouschegh méritent la mort. » Le roi lui fit beaucoup de présents, et Mouschegh dit au roi : « Désormais je répandrai mon sang pour l'Arménie; mais toi, ô roi! vois de tes yeux et entends de tes oreilles, et ne t'en rapporte point [au témoignage] d'autrui. Distingue le bon du mauvais, l'homme de mérite des gens sans valeur, et le pays d'Arménie sera dans la bonne voie. » Le roi écouta ces paroles et elles lui plurent (2).

(1) Il y a ici une longue prière qui ne renferme rien d'historique et que nous n'avons pas cru devoir traduire.

(1) Faustus de Byzance, l. V, c. 4.

(2) Cf. Faustus de Byzance l. V, c. 4. — Faustus

Le général des Arméniens, Mouschegh, s'en alla de cet endroit et il opposait, à l'aide de l'armée arménienne, une vive résistance à toutes les attaques (1). De son côté le grand Nersès visitait tout le pays d'Arménie et il réunissait partout les fruits de sa prédication (2). Son disciple Mesrob, qui fut appelé Maschtotz (3), l'accompagnait : il s'était adonné à toutes les pratiques des choses spirituelles, se livrait à la mortification, ne prenant aucun repos pendant la nuit, et employant le temps consacré au sommeil à veiller debout. Il mena cette existence pendant longtemps (4).

XII. Cependant le roi Bab se livrait à la débauche; saint Nersès le réprimanda, mais il ne l'écouta point. Saint Nersès détourna alors sa face de lui, et le maudit comme il avait maudit son père Arsace. Aussitôt les *dev* commencèrent à tourmenter le roi, et ils se montraient à lui sous la forme de serpents. Bab vint alors se jeter aux pieds de saint Nersès et sollicita son pardon pour qu'il vînt dans sa demeure. Lorsque le grand Nersès entrait chez lui, le roi était soulagé et il trouvait du repos; les *dev* ne se faisaient plus voir à lui et fuyaient loin de lui; mais, lorsque Nersès sortait, le roi Bab était de nouveau tourmenté par le feu de ses passions. Saint Nersès priait et les *dev* fuyaient; mais, quand le saint s'éloignait, le roi retombait dans les mêmes tortures (5). Alors saint Nersès lui interdit l'entrée de l'Église; mais le roi chercha une occasion favorable pour tuer Nersès, sans oser toutefois accomplir son projet par crainte des satrapes et du peuple qui venaient chez le patriarche. En effet, les malades trouvaient la guérison et devenaient les disciples de Nersès, et une grande quantité de gens ne le quittaient point. Saint Nersès guérit aussi, en faisant avec la main le signe de la croix, le fléau nouveau dont Dieu frappa la ville coupable d'Arschagavan et qui est appelé peste jusqu'à aujourd'hui (6).

Après cela, le roi Bab invita par trahison le grand Nersès à un festin, au village de Khakh, dans le canton d'Égéghiatz (1), afin de le faire mourir par le poison. Le roi lui dit perfidement : « Si tu manges avec moi, je me conduirai dès à présent pour toujours selon ta volonté, et je ferai ce que tu m'ordonneras. Je ferai pénitence avec le cilice et la cendre selon ton désir. » Saint Nersès, ignorant qu'il machinait sa perte, se rendit avec lui au festin. Lorsqu'ils entrèrent dans la salle, le roi le força à s'asseoir sur le trône royal, mais Nersès n'y consentit pas, et ce ne fut qu'après de vives insistances qu'il s'assit sur le siége du roi. Le roi Bab se leva, se dépouilla de ses vêtements, descendit de son siége, lui versa à boire, et, jetant du poison dans la coupe, il la présenta au saint. Lorsque Nersès eut bu, il remercia [Dieu] en disant : « Sois béni, ô Dieu, de ce que tu m'as jugé digne de boire la coupe du martyre, et de subir pour toi cette mort que je désirais depuis mon enfance. Cependant je n'ai pas cherché la mort de mon gré; car si on s'y jette sans nécessité, c'est de l'orgueil, et Celui qui récompense n'accuse pas le présomptueux, car il est condamné à fléchir comme Pierre. Quant à toi, roi injuste! on n'emploie le poison et l'astuce que contre ceux dont on ne peut se saisir, tandis que moi j'étais constamment avec toi. Qui donc retenait ta main pour me tuer ouvertement? Seigneur! pardonne-leur ce qu'ils ont fait envers moi sans motif, et reçois l'âme de ton serviteur, toi qui donnes la paix à tous tes serviteurs. » Il se leva et retourna à son monastère.

Tous les princes et tous les généraux arméniens, Mouschegh, le Martbed qu'on appelle père du roi (thakavorhaïr), les nobles, les gouverneurs de provinces, le suivirent en deuil et accablés de tristesse. Le saint étant entré dans son monastère et ayant relevé son manteau, [on remarqua] qu'il avait à l'endroit du cœur des taches bleuâtres de la grosseur d'un gâteau. Les satrapes lui présentèrent des antidotes et du contre-poison pour combattre l'effet du venin et le sauver; mais Nersès refusa (2), afin de ne pas se rendre indigne du mystère divin et du corps salutaire du Seigneur, et il dit : « Laissez-moi abandonner promptement ce monde injuste et ces hommes ingrats. La séparation de l'âme et du corps est terrible, et ce sera plus effrayant encore lorsqu'après la résurrection, on sera livré aux tourments; car la première désunit les liens de l'âme et du

parle de deux batailles livrées entre les troupes arméniennes et celles des Perses. Notre auteur ne fait mention que de la première affaire et ne dit rien du second combat raconté par Faustus (l. V, c. 5) et par Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, l. III, c. 37) et qu'il appelle la bataille de Tzirav, dans laquelle Sapor fut complétement défait.

(1) Faustus de Byzance, l. V, c. 8-19. — Moïse de Khorène, l. III, c. 35.

(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 21.

(3) Voir plus haut p. 9, note 2, col. 1.

(4) Cf. plus haut, Gorioun, *Vie de Mesrob*, p. 11 et suiv.

(5) Faustus de Byzance, l. V, c. 22, 23.

(6) Cf. plus haut, p. 32.

(1) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 21.

(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 24.

corps, tandis que la seconde proclame ouvertement les péchés. En effet, il n'est pas possible à celui qui a commis l'injustice de se cacher, et ses péchés lui seront reprochés devant le tribunal impartial. Mais toi, ô Dieu qui es juste, montre-moi ta pitié et fais-moi miséricorde!

« Lorsque la trompette fait entendre ses accents et que les armées célestes font retentir leurs voix, alors les malheureux sont perdus dans leur anxiété et ils sont réclamés par l'enfer, tandis que les cohortes des justes chantent en chœur avec les séraphins. Seigneur, je t'en prie, aie pitié de moi et fais-moi miséricorde!

« Lorsque j'entendrai le terrible retentissement de la trompette, au dernier jour, je m'assiérai avec toi au tribunal, et tous, Seigneur, s'assembleront devant toi pour le terrible jugement; alors mes os craquent, mon esprit ne peut plus réfléchir, je me condamne moi-même dans mon esprit et je me dis : « Comment serai-je sauvé? » Mais, ô Dieu, à cause de mon repentir et de ma pénitence, aie pitié de moi et fais-moi miséricorde! »

Quand le peuple eut entendu ces paroles, il se prit à verser des larmes amères. Mouschegh le Mamigonien, Haïr le martbed, Pagour, prince des Ibères, le prince des Pakradouni, Haïg de la race d'Haïg, Méroujan, prince des Ardzrouni, Hamam, prince de Mélitène, et les autres grands princes et satrapes, les chefs de race et les gouverneurs des provinces du pays d'Arménie, ainsi que les évêques, le conjuraient de prendre l'antidote. Mais le saint patriarche refusait, en disant : « Je puis, de moi-même avec l'aide de mon Dieu, chasser de mon corps les souffrances, mais je préfère les supporter afin de ne point m'arrêter dans la voie que Dieu m'a tracée; car le chef des martyrs m'appelle pour que je recueille la récompense de mes travaux. Mais, puisque la race des Arsacides a exterminé dans le pays d'Arménie beaucoup d'illuminateurs de ma race, elle a éteint la lumière divine qui était en elle. Le Seigneur les exterminera comme il l'a fait pour Israël. Quant à ce qu'ils m'ont fait, qu'il leur soit pardonné; car mon vœu a été accompli. Quand cinquante années se seront écoulées, le sacerdoce sera enlevé à notre famille qui est celle de mon ancêtre saint Grégoire, et la royauté sera également arrachée à la race des Arsacides, lorsque l'impie du désert se sera approché. Ensuite, quand cent cinquante années se seront écoulées, les Perses s'empareront de la sainte ville de Jérusalem, de la Croix, et ils la conduiront en captivité, et, lorsqu'elle sortira de chez les Perses, elle ne rentrera plus à Jérusalem. La cité sainte ne restera plus au pouvoir des Grecs; les Ismaéliens s'en empareront, imposeront tribut aux Grecs jusqu'au temps où la nation des braves s'approchera. Alors Jérusalem sera prise par la nation des Romains, qui s'appelle les Franks, et ils délivreront les Grecs de leur tribut.

XIII. « Or, la ruine des provinces de l'Arménie sera amenée par l'astuce et la désobéissance des uns par rapport aux autres : les princes n'obéiront pas au souverain et se retireront chacun dans sa province; ils ne s'aideront pas mutuellement et se rangeront au contraire du côté des ennemis. Ensuite, chacun abandonnera son héritage et tous tomberont sous le joug des Grecs, dans leur esclavage et leur servitude; ils se relâcheront dans leur foi, et leur puissance en sera d'autant affaiblie. Les monarques grecs vivront peu de temps; ils ne s'occuperont point de la guerre, mais des impôts, du changement des institutions [religieuses], de l'examen de la foi que les trois conciles apostoliques ont établie; ils ébranleront la croyance chrétienne d'une foule de gens, et ce sera là que porteront leurs efforts et leurs préoccupations. Les guerriers grecs perdront de leur énergie; leur pays sera opprimé par la nation des archers (Turks); ils tomberont sous leur joug, et beaucoup de provinces deviendront désertes. Le monde sera dans l'anxiété; il y aura des incendies, des inondations et des tremblements de terre. Beaucoup de villes s'écrouleront et il se manisfestera des prodiges et des phénomènes dans tous les pays.

« Le sacerdoce sera interrompu pendant plusieurs années en Arménie; et le pays sera bouleversé de fond en comble; des forteresses inaccessibles seront emportées d'assaut par la nation des archers. Les hommes de cette nation dévoreront la chair de leurs bras, c'est-à-dire de leurs concitoyens, selon la prophétie d'Ésaïe (1) et la parole de Jean qui dit : « Il y a beaucoup d'antechrists dans le monde. » Les saints lieux des siéges du patriarcat deviendront les demeures et les habitations des nations païennes; les routes fréquentées deviendront désertes par le manque d'hommes; le secours ne viendra plus d'aucun côté. Alors on dira aux montagnes : « Tombez sur nous, et aux collines. Couvrez-nous, » selon la prophétie de Jérémie. La charité se tarira chez beaucoup de gens et au contraire la dureté s'enracinera chez eux; les hommes seront dans l'anxiété, et la terre entière deviendra inquiète et

(1) IX, 20.

agitée; les gens instruits se réfugieront dans les contrées de l'Orient.

« Ensuite, toutes les contrées chrétiennes seront sauvées par les braves armées romaines. Le monde vivra en paix et sera dans la voie droite pendant longtemps; il deviendra comme un jardin produisant abondamment toutes choses. Les infidèles seront repoussés et tomberont sous le joug de la servitude romaine. Les hommes plaindront ceux qui les auront précédés dans la vie et ceux qui n'auront point profité de toutes ces félicités. Enfin le fils de la perdition, l'Antechrist, apparaîtra.

« Cependant, tandis que je vis encore, je vous le fais savoir, la venue [de l'Antechrist] sera produite par la puissance de Satan. Ce ne sera ni sur les Arabes (Dadjik), ni sur les Perses, ni même sur les païens qu'il régnera, mais bien sur les serviteurs de la croix triomphante; car lui aussi, le fils de la perdition, se perdra par la gloire [de la croix]. Cet être impur sera un reproche pour les Juifs qui attendent ce corrupteur. Or, en ce qui vous concerne, ordonnez à vos fils, et que vos fils ordonnent à leurs fils d'écrire [tout ceci], de le conserver jusqu'à la venue de l'impur, afin qu'ils se trouvent préparés contre ses embûches et qu'ils ne se laissent point surprendre.

« Je vous ai donné [la vie spirituelle] par le bassin de lumière (le baptême), et, jusqu'à mon dernier soupir, je suis plein de tendresse pour vous; cependant je crains que quelque vice ne prenne racine chez vos enfants après que j'aurai quitté ce monde. Que Dieu, Verbe du Père, conduise à ma place son peuple qu'il a racheté de son sang! Le signe de la venue de l'Antechrist sera ceci : lorsqu'après des temps heureux le monde sera livré à la discorde, le royaume des Grecs sera anéanti, de même qu'il a été révélé à Daniel, sous la forme de quatre bêtes féroces, savoir la lionne, qui est le royaume des Mèdes, l'ours, celui des Babyloniens, le léopard, celui des Perses, et le quatrième, qui était terrible et effrayant à voir, celui qui dévorait et dévastait la terre, le royaume des Grecs. De même, par la venue du Christ, la royauté d'Israël fut anéantie, et ainsi, lors de la venue de l'impur, la puissance des Grecs sera détruite. Les trois royaumes furent anéantis, et le quatrième, qui se maintint avec force et qui est la puissance grecque, sera détruit par l'Antechrist.

« Avant cela, la dureté dominera et la charité se tarira; il y aura des famines, des tremblements de terre et une grande mortalité. Le frère livrera son frère à la mort et le père son fils (1), comme il a été dit par le Seigneur, ainsi que vou le savez, et la terre se refroidira. On ne récolter point ce qu'on aura semé, et on ne mangera poin ce que l'on aura planté, et il y aura beaucoup d prodiges lors de la venue de l'Antechrist. N croyez pas que ce soit Satan ou un démon (*de* de ses légions; c'est un homme à l'esprit perver de la tribu de Dan; il naîtra dans le village d Khorazin, de la race d'Israël; le nom de so père est Hrovméla et celui de sa mère Nerghiminè (1), et lui s'appellera Hrasim. Il sera nourri (2 par des vierges et se rendra à Byzance où il gran dira en réputation dans les dignités en Grèce Ensuite le royaume des Grecs se morcellera en di parties. Il deviendra l'un des rois, mettra à mor trois des souverains, se saisira de la personne de autres et établira sa domination sur tout le monde Son règne sera de trois ans et demi. Il ravager la terre avec colère; il aura à sa suite tous le satellites de Satan, car sa venue provient de l puissance même de Satan. Il fera des miracle pendant mille deux cent soixante jours. Mais heu reux celui qui aura montré de la patience e parviendra jusqu'aux jours de Notre-Seigneur e Sauveur Jésus-Christ! En ce temps-là, si deu personnes moulent dans le même moulin, l'un sera prise, l'autre sera laissée (3); les feuille du figuier qui commencent à pousser signifien l'Antechrist; la pousse des branches veut dir les satellites; le moulin, c'est la vie, et celui qu est pris, c'est le choix du bon parmi les mauvais

« Alors le fils de la perdition siégera dans l'Église de Dieu; il commencera à blasphémer Die et il exigera qu'on lui rende hommage comme à Dieu. Il se fera passer pour Dieu et il s'enorgueil lira devant tous ceux qui porteront le nom d Dieu. Seul, il se fera adorer à la place de Die et il remplira le monde de maux et d'impureté Dieu enverra alors ses deux prophètes, Énoch e Élie, pour délivrer les hommes. Ils prémuniron les fidèles, et ramèneront les cœurs des pères ver leurs fils, comme le Seigneur l'a dit de sa bou che : « Élie viendra et aplanira les voies devan moi. » Or, comme Jean fut le précurseur d Christ lors de sa première apparition, de mêm il est réservé à Élie et à Énoch d'être ses précur seurs à sa seconde apparition. Ils viendront tou

(1) Marc, XIII, 12.

(1) Les msc. donnent les variantes *Melidinè, Néghidinè*.

(2) Le texte porte *dsnanil* « naître », mais l'éditeu conjecture avec beaucoup de vraisemblance que le texte original portait *snanil* « élever, nourrir », ce qu est plus conforme au sens.

(3) Matthieu, XXIV, 41.

les deux et diront : « Ne croyez pas à l'Impur qui demeure dans le lieu saint, car c'est le grand dragon et le serpent à la marche tortueuse; il vous séduit par des tromperies et de faux prodiges; ne vous approchez pas de lui, mais fuyez sur les montagnes. Soyez patients pendant quelque temps; c'est le faux Christ, et, par de faux prophètes, il veut séduire les serviteurs de la croix, et il est l'inspirateur de plusieurs erreurs. Priez jour et nuit, car la prière est peu de chose et la récompense sera éternelle.

« Quant au Christ, il ne viendra pas de la terre, mais des cieux, entouré d'une gloire indicible, et il plongera [l'Antechrist] dans une profonde obscurité et dans de cruels tourments. Le Christ ne viendra pas devant Pilate pour être jugé, mais au contraire ce sera lui qui jugera le monde. Énoch et Élie prophétiseront aux hommes ces choses et d'autres semblables. La terre alors se corrompra et deviendra impure par l'odeur des cadavres, et elle se corrompra de toutes parts. Les visages des humains se décomposeront par les tortures de la famine et par la soif de l'eau. De l'or, des pierres précieuses, des manteaux de diverses couleurs seront répandus sur le sol et personne ne désirera les posséder dans la crainte des dangers dont on est menacé dans ces temps de calamités. C'est alors que les hommes, le peuple corrompu, se souviendront de leurs coupables actions, eux qui se firent marquer au front du sceau de l'impiété, et ils diront à l'Antechrist : « Secourez-nous dans nos tourments, car nous mourrons tous. » Mais il ne viendra pas à leur aide; et il les trompera avec de fausses promesses. Il se saisira alors d'Énoch et d'Élie, et cet être impur leur fera endurer de terribles tourments et ne cessera de blasphémer Dieu à beaucoup de reprises. Lorsque les saints prophètes auront méprisé ses tromperies et ses faux prodiges, il fera mourir Énoch et Élie en présence d'une grande multitude de peuple, et les faux prophètes seront dans l'allégresse en voyant la mort des véritables prophètes. C'est alors que le grand dragon, le fils de la perdition lui-même, fera entendre à haute voix aux oreilles de tous : « Voyez ma puissance! Ceux-ci (Énoch et Élie) étaient immortels depuis une longue suite d'années, ils n'ont pu échapper de mes mains et personne n'a pu abattre ma puissance. » Il multipliera encore le crime sur la terre, et le Seigneur Jésus l'anéantira par le souffle de sa bouche. Il prodiguera ses blasphèmes au Très-Haut, en présence de beaucoup de personnes. Mais lorsqu'il parlera de la sorte, tout à coup, en un clin d'œil, on entendra un grand roulement de tonnerre, et au même moment les satellites de l'impur Antechrist disparaîtront et périront. Alors le Seigneur fera briller le signe royal et lumineux, pour encourager ceux qui ont eu recours à lui, à la gloire des justes, car ils se sont attachés à la croix d'un amour sincère. Les parties de ce signe tout-puissant et les forces de la sainte Église se refléteront et prendront la dimension de la croix du Seigneur, et les astres seront obscurcis par sa lumière. Les nations se lamenteront, car le Seigneur viendra pour juger ceux qui n'ont pas été confirmés par [le signe de la croix] et qui ne l'ont pas reconnue.

« Alors le roi resplendissant descendra des cieux dans sa gloire indicible; la terre tremblera et fondra comme la cire devant le feu. De sombres fleuves, roulant des flammes, tomberont des hauteurs et purifieront la terre des impiétés et des impuretés. Les légions célestes feront entendre leurs voix, les cieux s'ébranleront, et la trompette résonnera fortement dans les tombeaux : « Morts, levez-vous et accourez au-devant de l'époux, car il est venu avec la gloire de son père; levez-vous, justes et pécheurs, et venez recevoir votre récompense. » Alors les créatures qui ne s'étaient point préparées se lamenteront avec désespoir et revêtiront à la hâte leur enveloppe corporelle. Les corps des pécheurs paraîtront sombres, car ils seront ternis par leurs mauvaises actions; les élus marcheront avant eux et leur corps deviendra lumineux; ils s'élèveront de la terre dans un nuage resplendissant devant le Christ, et les habitants célestes les contempleront et diront : « Qu'ont-ils fait sur la terre pour venir ainsi en groupes joyeux au-devant du Seigneur? » Le Seigneur leur répondra : « Ce sont mes fidèles champions qui ont renoncé à eux-mêmes, se sont éloignés du monde, et ont crucifié leurs corps par des privations et des peines. A cause de leur amour pour moi, je leur donnerai à présent une joie éternelle. » Quand les anges entendront ces paroles, ils diront : « Vous êtes bénis par le Seigneur, réjouissez-vous. » Alors le roi de gloire se placera sur son trône, et les anges le serviront avec effroi. Satan sera enchaîné le premier sans jugement et il sera précipité dans le gouffre du Tartare. Ses satellites de la gauche, qui ont enseigné aux hommes les mauvaises actions, seront attachés avec des liens terribles et ne seront pas jugés dignes de paraître devant le tribunal [du Seigneur], car ils ne pourront se justifier, et aussitôt ils s'éloigneront de lui. Les justes, pleins d'espoir dans la récompense, se tiendront à sa droite et les pécheurs s'y rangeront aussi, couverts de

honte, pour répondre de leurs actes. On formera un tribunal, les livres s'ouvriront, on rassemblera comme en faisceaux les hommes condamnés, et on les précipitera dans le feu inextinguible. Quant aux autres, on leur fermera les portes [de la maison] des noces joyeuses, pour qu'ils ne puissent apercevoir l'époux céleste; car on n'allumera point pour eux les lampes de la miséricorde et on leur dira : « Je ne vous connais pas, éloignez-vous de moi. » Mais, avant tout cela, le roi donnera la couronne céleste à ceux qui l'ont méritée, en leur disant : « Venez, les élus de mon Père, prendre votre place dans le paradis, qui vous avait été préparé dès le commencement du monde. »

« Les cieux se renouvelleront alors, la terre se renouvellera aussi et se couvrira d'une agréable verdure. Le paradis produira trente pour un, comme le paradis terrestre soixante pour un et les cieux cent pour un. Il n'y aura plus ni labeurs, ni fatigues sur la terre, ni de serpent trompeur, ni de femme séductrice; mais il y aura au contraire des arbres aux fruits inépuisables. Il n'y aura plus ni peines, ni tristesse, mais seulement de la joie et de l'allégresse. A quelques-uns, le Seigneur donnera le paradis sur la terre. Les martyrs porteront des couronnes qui brilleront en couleur de pourpre, comme leurs manteaux et leur gloire. Il en sera de même pour les vierges qui ne se sont point souillées au contact du monde; elles recevront avec la vierge Marie la splendeur de la couronne de gloire et seront comme le soleil au milieu des astres. Ainsi la gloire des vierges sera plus grande que celle des époux.

« Vous, mes fils, comprenez toutes ces choses afin d'éviter les embûches du chasseur, et d'échapper aux piéges comme le chevreuil, et vous serez ma gloire au jour du Seigneur [en vous plaçant] à sa droite, comme le Seigneur me l'a fait voir. »

XIV. Saint Nersès, après avoir prédit toutes ces choses avec un œil prophétique, et après que le peuple et les grands satrapes d'Arménie l'eurent écouté, éprouva de terribles douleurs (1). Mouschegh le Mamigonien et les autres princes se jetèrent aux pieds du saint et lui demandèrent le pardon [de leurs péchés] et sa bénédiction. Il les délia [de leurs péchés] et les confia à Dieu et au Verbe de sa grâce. Puis, il appela près de lui le général Mouschegh et les autres princes de la famille des Mamigoniens qui étaient présents, et, imposant ses mains sur eux, il les bénit ainsi : « Que le Seigneur Dieu, dit-il, soit le guide des Mamigoniens, comme il l'a été du roi David et du général Josué. Qu'il vous raffermisse sous vos pieds d'une manière inébranlable et qu'il fortifie vos mains contre vos ennemis. Les premières bénédictions qui furent dites : « Une seule personne en chassera mille, et deux en chasseront dix mille, » seront données à la famille des Mamigoniens. Vous serez bénis entre toutes les familles de la terre. Vous resterez fermes dans la foi orthodoxe, vous serez renommés et vous triompherez avec la foi chrétienne. Vous ne tomberez point sous le joug des païens, et le salut des nations sera opéré par vous. Des perles précieuses seront choisies parmi les membres de la famille des Mamigoniens et seront placées sur la couronne du Christ, à cause de leur martyre. » Il les bénit en prononçant encore d'autres paroles.

(1) Faustus de Byzance, l. V, c. 24.

Après cela, le saint éleva ses mains qui avaient été toujours étendues pendant une heure entière, en faveur du pays d'Arménie; il suppliait Dieu et disait : « Seigneur Dieu très-compatissant et très-miséricordieux, conserve sans tache la foi du pays d'Arménie par l'intercession du saint apôtre Thaddée à qui ce pays échut en partage, et de mon ancêtre Grégoire son imitateur; car, bien qu'il y ait de l'impiété chez le peuple arménien qui suit en cela l'exemple de ses ancêtres, frappe-le avec ta miséricorde, et fais qu'aucune hérésie contraire à la foi sainte ne pénètre dans le pays d'Arménie, qu'aucun torrent déchaîné ne souille le calice incorruptible de ton autel et le pain sacré de ton mystère salutaire. Je te prie, Seigneur, de conserver les Arméniens dans la pureté de la vraie foi et d'empêcher que les loups affamés n'abordent l'entrée de ton saint troupeau. Conserve ton partage dans la foi apostolique, pour que les disciples de l'erreur, les troupes des hérétiques convertissent les esprits superbes de leurs disciples, dont la lumière de ton Évangile n'a pu abaisser l'orgueil. Mais si, par surprise et par la force du démon, des hérétiques s'introduisent dans ce partage, je te prie, Seigneur, de les déraciner entièrement de ce pays. Qu'aucun trouble ne vienne agiter la source d'eau pure qui jaillit du courant de ta divinité dans le pays d'Arménie, et conserve ce partage dans toute sa pureté jusqu'à ton second avénement. »

Après avoir fait cette prière, le saint patriarche entra dans l'église, dit adieu au saint autel et à tous les frères qui étaient présents et parla ainsi : « Adieu, sainte église, adieu, saint autel; adieu, ordres ecclésiastiques, mes frères, croyant dans le Seigneur; adieu cohortes guer-

rières, adieu, ministres et lecteurs de la sainte Église; adieu à tous! Je me suis avancé vers mon Créateur; j'ai abandonné toute mon existence, tout mon héritage, et, selon tes ordres, je suis prêt à retourner dans la terre avec laquelle je fus créé. Voici que je me sépare de toi, sainte Église, voici que je me sépare de vous, mes frères bien-aimés, sur l'appel du Christ, mon Dieu, qui a tout renouvelé. Priez pour moi, mes pères, mes frères et mes fils, et le Christ notre Sauveur vous bénira; il vous conservera fidèles dans la foi jusqu'au moment fixé; que la paix du Seigneur soit éternellement avec vous. Amen! »

Ensuite, il s'assit sur son siége patriarcal et dit : « Vous m'avez oint le front avec de l'huile, votre breuvage m'a enivré comme du vin pur.

« Lorsque le corps quitte la vie, après la mort toutes les pensées sont anéanties; et au même instant tout combat corporel cesse également, parce qu'on est arrivé à la connaissance des choses qui vont s'accomplir. Alors on est effrayé et on tremble en face du tribunal; on énumère les actes de chacun, car tout homme est jugé digne de la récompense selon ses actions. Toi qui es toujours puissant et qui a le pouvoir [de juger] après la mort, aie pitié de moi, lors du jugement terrible, et fais-moi miséricorde! Lorsque [je réfléchis] que le genre humain se rassemblera devant toi, mes os tremblent, et tes menaces me causent d'effroyables terreurs, ô Roi céleste! car j'ai accumulé beaucoup d'impiétés et de péchés, et cependant je t'appelle à mon secours; toi qui peux tout, et qui es le médecin des âmes, ô Seigneur, aie pitié de moi! »

La sueur arrosait son corps, le mal lui causait d'horribles souffrances, et il marchait à grands pas vers le repos. Se levant de son siége, il se dirigea vers l'entrée de l'église, éleva ses mains, regarda le ciel avec un cœur joyeux et rappela dans ses prières toutes les contrées éloignées ou voisines. Son disciple Mesrob qui, dans la suite, fut appelé Masch otz, prêtait l'oreille à ses paroles. Il pria de nouveau et dit : « Ma personne s'est approchée de la terre d'où je fus créé. Puisque j'ai péché et commis des fautes contre les commandements, j'ai éprouvé une mort cruelle; Seigneur, mon espérance, secours-moi! Nous te demandons [miséricorde], Roi des rois, Seigneur des Seigneurs, lorsque les cohortes angéliques et les puissances viendront au-devant de toi et que tu paraîtras dans une gloire immense et au son de la trompette pour éveiller ceux qui dorment et guérir ceux qui sont blessés. Tu viendras alors avec la foudre, tu jugeras par le feu inextinguible, tu paraîtras dans les cieux, du côté de l'orient, et la croix sainte se montrera rayonnante au-devant de toi. Tu te feras voir au monde et tu jugeras chacun selon ses actes. Les livres s'ouvriront, les siéges se placeront et on rendra un jugement impartial. Des balances seront prêtes pour les justes et pour les pécheurs. Un grand bruit de trompettes se fera entendre, les puissances accourront et les anges seront remplis d'effroi. Le feu brillera, le soleil et la lune s'obscurciront, les astres tomberont, les nuées se confondront, la mer se desséchera et toutes les créatures seront plongées dans la stupeur. Les bons se réjouiront, les méchants se lamenteront, les martyrs seront couronnés selon leurs mérites, et les bourreaux seront punis en raison de leurs cruautés. Les renégats seront dévorés par la soif; ceux qui ont crucifié seront condamnés, et les adorateurs de la croix seront dans l'allégresse. Les renégats se lamenteront; ceux qui auront mérité des couronnes brilleront, et les vierges se réjouiront. La chambre nuptiale sera décorée, et les vierges sages, qui s'étaient préparées, y entreront avec les lampes allumées, tandis que les vierges folles, restées en dehors avec des lampes éteintes, la tête baissée, le cœur attristé, seront chassées par la voix du roi qui dira : « Je ne vous connais point. » Ceux qui seront à la droite se réjouiront et ceux qui seront à gauche pleureront. Les agneaux bondiront, et les boucs seront rejetés de la face du Seigneur. La lumière brillera de toute sa splendeur, les ténèbres diminueront, l'enfer poussera des clameurs et Satan sera couvert de confusion; notre ambition passera et le ver ne mourra point (1).

« Or, lorsque tout cela sera accompli par ta puissance, alors place et exalte l'âme de ton serviteur dans les demeures resplendissantes, avec les martyrs, avec ceux qui ont accompli tes commandements et qui ont cru en toi par ta parole. Moi, humble que je suis et qui ai occupé le siége de l'apôtre Thaddée et de mon [ancêtre] saint Grégoire, qui ai passé mes jours avec joie, sans passion, selon tes volontés, de la manière qu'il t'a plu, Seigneur Jésus-Christ, reçois à présent mon âme en paix! »

Ayant prononcé ces paroles, il ordonna au peuple de s'éloigner de lui, et, tout en priant, le saint patriarche Nersès rendit l'âme (2), en confessant le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dans le mois de hroditz, le jour du jeudi. Le peuple ne s'aperçut pas de la mort de l'homme de Dieu,

(1) Marc, IX, 44-46.
(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 24.

parce que ses mains étaient étendues vers le ciel et que son cou se tenait droit. Alors on se rapprocha de lui pour le faire asseoir parce qu'il était fatigué et que sa personne était alanguie par les douleurs du poison. Mais, lorsqu'ils virent qu'il était mort, tous furent dans la stupéfaction; ils se jetèrent à son cou et se mirent à pousser de grandes clameurs. Le pays d'Arménie retentit de cris et de gémissements parce que le sang du juste avait été versé inutilement. On plaça le saint, avec de grandes lamentations, sur son siége patriarcal, et il semblait à ceux qui le regardaient comme une personne vivante.

Deux solitaires, l'un appelé Épiphane, l'autre Schaghida, qui s'étaient retirés, le premier sur la montagne d'Arioudz (Lion), et le second à Nébadag (1), et d'autres pères qui habitaient dans des grottes et dans des cavernes, au moment où saint Nersès quitta la vie, virent chacun, dans leur solitude, pendant le jour, le grand Nersès, comme transporté avec son corps dans les cieux au milieu des nuages. Les anges le soutenaient, se présentaient devant lui en groupes pressés, en lui offrant des couronnes de lumière plus brillantes que le soleil. A cette vue, les saints pères, au comble de l'étonnement et de la stupeur, vinrent dans le canton d'Égéghiatz, dans le village de Khakh, et apprirent la mort du saint homme de Dieu, du grand Nersès; ils versèrent d'abondantes larmes et dirent : « O illuminateur du monde! qui n'as point péché et qui, par ton innocence et tes ferventes prières, as dégelé la glace des péchés des coupables, souviens-toi de nous devant Dieu! » Les saints anachorètes racontèrent leur vision au peuple, ce qui causa un grand étonnement (2). Après cela, le roi et les autres grands princes disposèrent un cercueil, et, y ayant déposé le saint, ils l'ensevelirent dans le village appelé Thil (3). Durant quarante jours, une colonne de lumière se fit voir sur sa sépulture; beaucoup de guérisons étaient opérées sur son tombeau et même jusqu'à aujourd'hui; car, en prenant de la terre de sa sépulture, on se guérissait de la maladie appelée la peste, maladie nouvelle et terrible qu'il demanda lui-même à Dieu pour punir Arschagavan, ville coupable et foyer d'iniquités (4).

(1) Faustus de Byzance (l. V, c. 25) dit que Schaghida s'était retiré dans la grande montagne, sur le lieu consacré aux idoles et qu'on nomme « trône d'Anahid ».
(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 25.
(3) Faustus de Byzance, l. V, c. 24. — Moïse de Khorène, l. III, c. 38.
(4) Cf. plus haut, p. 32, 36.

Ce fut ainsi que le grand Nersès vécut pendant sa vie, et c'est ainsi qu'il mourut, après avoir dirigé, avec la foi orthodoxe, le patriarcat de la Grande-Arménie durant l'espace de trente-quatre ans (1).

XV. Alors les satrapes, les princes, les nobles et les *sabrag* (?) (2) du pays d'Arménie, se réunirent dans un endroit et ils se consolaient mutuellement de la mort du saint. Ils formèrent une armée et la confièrent à Mouschegh le Mamigonien, pour se préparer dans les combats. Mouschegh leur dit : « Je ne puis [accepter], car nous n'aurons plus la victoire. Notre triomphe venait par les prières du saint, et il semble à mon esprit que l'Arménie a été abandonnée de Dieu, car le juste n'est plus, et qui donc à présent priera pour nous? » Tout le monde se rangeait de son avis (3).

Malgré que Bab eût tué Nersès, il ne se rassasiait point de commettre des crimes. Il ordonna de détruire les monastères, les hôpitaux et tous les édifices construits par le bienheureux Nersès (4). Quand les satrapes virent cette conduite ils résolurent de tuer Bab et d'élever à la dignité royale le brave Mouschegh. Mais celui-ci les détourna de cette pensée et leur dit : « N'avez-vous pas entendu saint Nersès nous ordonner et nous dire de ne point venger sa mort, car c'est au Seigneur qu'il appartient de la punir? »

Cependant, lorsque l'empereur Théodose eut appris que le roi d'Arménie Bab avait fait mourir saint Nersès, il expédia en secret une lettre au général grec qui était venu au secours des Arméniens, pour trouver un moyen de tuer Bab. Le général invita à un festin le roi d'Arménie Bab, et il cacha dans la maison des légionnaires portant l'épée nue à la main. Lorsque les convives furent sous l'influence des vapeurs du vin, les soldats entourèrent Bab et le tuèrent sur la table. Ce prince avait régné sur la Grande-Arménie pendant sept ans. Cette vengeance fut exercée par le Seigneur, à cause de l'homme de Dieu, le grand Nersès (5).

(1) Cf. aussi Moïse de Khorène, l. III, c. 38. — Quelques msc. se terminent à cet endroit. Le chapitre XV n'est à vrai dire qu'un épilogue qui a dû être ajouté par des écrivains postérieurs qui ont résumé quelques chapitres de Faustus de Byzance.
(2) Ce mot est tout à fait inconnu; il est probable qu'il a été altéré par les copistes dans tous les msc. qui nous sont parvenus.
(3) Faustus de Byzance, l. V, c. 30.
(4) Faustus de Byzance, l. V, c. 31.
(5) Cf. les récits plus circonstanciés de Faustus de Byzance (l. V, c. 31), de Moïse de Khorène (l. III, 39), et d'Ammien Marcellin (XXX, 1) qui sont en désaccord avec celui de notre auteur. — Cf. aussi notre Collection., t. I, p. 295, note 1, et p. 296, note 1.

A partir du moment de la mort de saint Nersès, la guerre et les divisions intestines ne cessèrent point dans le pays d'Arménie. Après la mort du roi Bab, le général Mouschegh réunit l'armée arménienne et faisait de fréquentes incursions dans le pays des Perses. Les prisonniers qu'il faisait avaient la peau arrachée, et on la remplissait d'herbe, en disant : « Soyez immolés à [la mémoire] d'Arsace et de mon père Vasag. » Il parcourait le pays, détruisait les pyrées qui se trouvaient dans le pays d'Arménie et en Ibérie et il restaurait les églises.

Après ces événements, Théodose le Grand éleva sur le trône d'Arménie, à la place de son cousin (fils du frère de son père) Bab, Varaztad (1). On calomnia Mouschegh devant le roi, en disant que c'était lui qui avait été cause de la mort de Bab. Le roi Varaztad voulait faire mourir Mouschegh, mais il ne pouvait y réussir, à cause de la puissance de Mouschegh et par crainte des princes d'Arménie. Cependant il invita Mouschegh à un festin, et, lorsqu'il s'assit et que les convives étaient enivrés par les fumées du vin, vingt hommes qu'il avait cachés entrèrent tout à coup, saisirent Mouschegh par les deux mains, pendant que le roi Varaztad lui perçait en toute hâte le cœur avec sa lance. Mouschegh dit : « Dans quel but fais-tu cela ? » Varaztad répondit : « Va demander à Bab pourquoi tu l'as livré aux mains de ses meurtriers. » Mouschegh reprit : « Voici donc la récompense de mes services, de mes fatigues, de mon sang, de mes sueurs que j'essuyais avec ma lance au lieu de me servir d'une étoffe. Que Dieu soit béni ! mais pourquoi n'ai-je pas trouvé la mort à cheval dans les combats que j'ai livrés pour les chrétiens ? » Sempad, prince des Sahrouni (2), tirant son épée, l'enfonca dans la gorge de Mouschegh. On prit son corps et on le porta dans le canton de Daron, et on l'inhuma dans le couvent de Glag (3). Le roi Varaztad nomma Sempad Sahrouni général à la place de Mouschegh (4).

Par un effet de la divine providence, le roi de Perse renvoya dans leur patrie Manuel et Gon, fils de Vasag le Mamigonien et frères du général Mouschegh, que l'on avait assassiné. Ils avaient été emmenés en captivité avec Arsace et avec leur père Vasag le Mamigonien. Manuel, qui avait une stature élevée, et son frère Gon, fils de Vasag,

(1) Faustus de Byzance, l. V, c. 34.
(2) Faustus de Byzance l'appelle Pad et dit qu'il était le père nourricier de Varaztad.
(3) Faustus de Byzance, l. V, c. 36.
(4) Faustus de Byzance, l. V, c. 37.

vinrent dans leur canton de Daron et s'y fixèrent. La bénédiction de saint Nersès s'accomplit en faveur de la famille des Mamigoniens; Manuel et Gon étendirent leur domination sur plusieurs cantons; Manuel s'empara du commandement de l'armée sur Sempad Sahrouni et se mit à la place de son frère Mouschegh et de son père Vasag.

Manuel adressa le message suivant à Varaztad : « Ma race a versé son sang pour la royauté des Arsacides, pour les saintes églises et la foi orthodoxe; ainsi, mon aïeul Vatché pour Chosroès, mon père Vasag pour Arsace, et mon frère Mouschegh pour Bab. Mais toi, au lieu de faire du bien à la fidèle famille des Mamigoniens, tu lui as causé beaucoup de maux : mon frère Mouschegh, homme fort en Dieu et brave, que les ennemis ne purent vaincre, tu l'as pris et massacré cruellement, sans aucun motif, comme un homme de rien. Tu sais bien certainement que la race des Mamigoniens n'a jamais été sous votre dépendance, mais que [ses membres étaient] vos compagnons. Nos ancêtres les rois des Djen (1), qui sont nos aïeux, c'est-à-dire grands-parents, étaient fils tous deux du roi des Djen. Ils prirent la fuite, vinrent se fixer dans le pays d'Arménie, et ils furent honorés par le roi comme des compagnons. Le nom de l'aîné était Mam, et celui du second Gon, et de ces deux [noms, leurs descendants] furent appelés Mamigon (2). Mais toi, Varaztad, tu n'es pas un Arsacide, mais un bâtard (3). Quitte le pays d'Arménie si tu ne veux pas périr de ma main pour laver le sang de mon frère Mouschegh. » Varaztad envoya à Manuel, général d'Arménie et prince des Mamigoniens, une réponse insolente, conçue en ces termes : « Ce que tu dis, que tu es le petit-fils [du roi] des Djen, est vrai. Eh bien, retourne dans ton pays de Djen, sinon tu mourras aussi de ma main comme le perfide Mouschegh ton frère. » Lorsque Manuel, général d'Arménie, eut pris connaissance de la lettre du roi, il réunit l'armée de la Grande-Arménie. Le roi Varaztad organisa de son côté

(1) Le Djénastan ou la Chine, dont les Mamigoniens se prétendaient être originaires.
(2) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, l. II, c. 81) ne parle que d'un seul émigré Mamkoun; le fait n'est pas bien important en lui-même; cependant Siméon Abaranetzi, dans son *Histoire rimée des Mamigoniens*, nous apprend qu'en effet les émigrés du pays des Djen étaient deux frères. Il a emprunté ce témoignage à Lazare de Pharbe qui le tenait, dit-il, d'Agathange.
(3) Varaztad était fils d'Anob, frère d'Arschag III, et n'appartenait pas à la branche directe des Arsacides.

ses troupes et appela à son aide l'armée grecque. Lorsque les messages cessèrent des deux côtés, les deux armées vinrent camper dans la plaine de Garin. Après que les deux troupes en furent venues aux mains, l'armée du roi et celle des Grecs furent battues. Le général d'Arménie Manuel et son fils Hemaïag atteignirent le roi Varaztad; Hemaïag, fils de Manuel le Mamigonien, jeta le roi en bas de sa monture et voulait le tuer; mais Manuel l'en empêcha, et, après avoir asséné au roi des coups sur la tête, ils retournèrent pleins de joie dans leur camp. Le roi Varaztad s'enfuit dans le pays des Grecs et y mourut bientôt après (1).

Manuel gouverna le pays d'Arménie avec ses trois fils, pendant plusieurs années (2). Les noms de ses fils étaient : l'aîné Hemaïag, le second Ardavazt, et le troisième Hamazasb.

Ensuite, le général Manuel prit la femme du roi d'Arménie Bab, qui s'appelait Zarmantoukhd, avec les deux fils qu'elle avait eus du roi Bab (1); il les gardait saintement selon la religion chrétienne, et il les élevait comme [il convient] à des fils de roi. Ils montèrent ensuite sur le trône royal de leurs pères, les Arsacides (2).

Enfin, Manuel quitta le monde par sa mort; on l'emporta et on l'ensevelit, dans le canton de Daron de la Grande-Arménie, au monastère de Glag (3).

Saint Sahag le Parthe n'avait pas de fils, mais une fille appelée Sahaganousch, qui fut donnée en mariage à Hamazasb, prince des Mamigoniens, fils de Manuel (4). D'Hamazasb, naquirent saint Vartan et le glorieux Hemaïag qui furent illustres dans le Christ notre Seigneur, auquel appartiennent la gloire, la puissance et le triomphe, à présent, toujours et éternellement. Amen!

(1) Cf. Faustus de Byzance, (l. V, c. 37), et le récit très-différent de Moïse de Khorène (l. III, c. 40) concernant les événements du règne de Varaztad. — Cf. aussi notre Collection, t. I, p. 300, note 1.

(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 37.

(1) Dans un msc., les deux fils du roi Bab sont désignés par leurs noms, Arsace et Valarsace (Vagharschag) que Faustus nous a également transmis (l. V, c. 37).

(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 38. — Moïse de Khorène, l. III, c. 41. — Cf. aussi notre Collection, t. I, p. 301, note 2.

(3) Faustus de Byzance, l. V, c. 44.

(4) Moïse de Khorène, l. III, c. 51.

MOÏSE DE KHORÈNE.

HISTOIRE D'ARMÉNIE

EN TROIS LIVRES,

TRADUCTION NOUVELLE

ACCOMPAGNÉE DE NOTES HISTORIQUES, CRITIQUES ET PHILOLOGIQUES.

INTRODUCTION.

:Khorène naquit dans la seconde moitié
me siècle, à Khorni, appelé aussi Kho-
rg assez considérable du canton de
C'est le nom de son lieu de naissance
lésigner Moïse par le surnom de *Kho-*
quelquefois *Daronetzi* (de Daron), que
iens emploient pour le distinguer de
rmes (2). Son oncle Mesrob (3) prit soin
ıcation, et bientôt Moïse se fit remar-
i ses condisciples par son zèle et son
seconder les intentions de ses maîtres
protecteurs. Moïse fut bientôt désigné
›ix du saint Sahag, comme l'un des
res que, sur l'ordre du roi Vram-Scha-
patriarche de l'Arménie envoya en
Égypte et en Grèce pour se perfection-
'étude des langues. Il visita d'abord le
Siounie, puis Édesse, centre des études
de la Syrie, Antioche, Alexandrie,
Athènes et Rome (4). Dans ces diffé-
s, il s'attacha à des maîtres habiles qui
:cole; il fréquenta les bibliothèques et
es, et s'adonna avec ardeur à l'étude
s syriaque et grecque. La tradition ra-
si qu'il avait acquis une grande re-
comme rhéteur, et que l'empereur Mar-
:odigua publiquement des éloges sur sa
sur son érudition (5).
ıur dans sa patrie, après ses lointaines
:ions, Moïse trouva l'Arménie dans un état complet d'anéantissement. Le trône des rois était renversé; saint Sahag et Mesrob étaient morts; et tous les efforts que ses maîtres avaient faits pour lancer l'Arménie dans la voie de la science et du progrès venaient d'être frappés d'une désolante stérilité. Les Arméniens, plus préoccupés des événements qui s'étaient accomplis que du moyen d'en conjurer le retour (1), se montraient indifférents envers les savants qui seuls pouvaient les consoler dans leur infortune (2). Aussi Moïse et ses compagnons, découragés par l'insouciance de leurs compatriotes, prirent le parti de se retirer dans la solitude. Moïse vécut ainsi dans l'isolement et la pauvreté pendant dix ans de sa vie.

Cependant l'oppression que les Perses faisaient peser sur l'Arménie commença à être moins douloureuse; la tyrannie des Sassanides se lassa de répandre le sang des vaincus, et le patriarche Kiud, étant monté sur le siége pontifical, appela auprès de lui ses anciens compagnons d'étude. Moïse de Khorène, qu'une circonstance imprévue ramena auprès du patriarche, fut consacré par lui, à la mort d'Eznig de Goghp, comme évêque de Pakrévant et des Arscharouni (3). Aussitôt arrivé dans son diocèse, Moïse ouvrit des écoles et attira auprès de lui de nouveaux disciples; c'est du moins ce que raconte la tradition, qui s'est plu à entourer la vie de Moïse d'une foule de circonstances particulières, dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir.

On ne saurait fixer avec exactitude l'âge qu'atteignit Moïse de Khorène, qui parvint, à ce que l'on croit, à une extrême vieillesse. Selon un historien arménien, il aurait prolongé sa vie jusque sous le règne de Zénon, en 487, et serait mort âgé de plus d'un siècle (4). Tout ce que l'on sait

ı de Glag, *Hist. de Daron*, p. 350 du Ier vol.
ollect. des hist. arm. — Tchamitch, *Hist.*
I, p. 402, 412, 539, t. III, p. 21. — Indjidji,
:., p. 106. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Ar-*
, p. 102.
s de Somal, *Quadro della storia letteraria*
a. p. 35, 37, 42. 44, 61, 62, 110, 153, 154,

b, surnommé Maschdotz, le coopérateur de
, patriarche d'Arménie, dont la vie a été écrite
ı. — Cf. plus haut, p. 1 et suiv.
e de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III,

arékin, *Hist. de la littér. arm.* (en arm.),

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Armén.*, liv. III, ch. 55, 68.
(2) Moïse de Khorène, *opus cit.*, liv. I, ch. 3.
(3) Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 302.
(4) Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardzrouni* (en arm.), p. 82 (Constantinople, 1852, in-8°).

de positif sur les circonstances de sa mort, c'est qu'il était dans le canton de Daron, quand l'âge et les infirmités (1) le conduisirent au tombeau, et qu'il fut enseveli dans l'église du monastère des Apôtres, qu'on appelait aussi couvent de Lazare ou d'Éléazar, et qui était situé dans les environs de la ville de Mousch (2).

Moïse de Khorène appartient à la classe des disciples de saint Sahag et de Mesrob, et fait partie du cycle des seconds traducteurs (3). On sait qu'il travailla à la version des Livres-Saints, que les Arméniens entreprirent de donner d'après le texte grec de la Bible des Septante (4). Quelques critiques lui attribuent, non sans raison, la traduction de la Chronique d'Eusèbe et la Vie d'Alexandre du Pseudo-Callisthène, ainsi que d'autres écrits (5). Mais ce qui contribua surtout à répandre la réputation de Moïse, ce sont ses travaux originaux, dont le nombre est très-considérable, et dans lesquels il se montre à la fois théologien, historien, rhétoricien, géographe et panégyriste (6). Son principal ouvrage est l'Histoire d'Arménie qu'il rédigea à la demande de Sahag le Bagratide (7), et qu'il composa à l'aide des écrits des Grecs, des Syriens, des Chaldéens, et des sources nationales et bibliques. Sa vaste érudition lui permettait d'entreprendre une œuvre aussi capitale, et c'est l'ensemble des matériaux dont il a tiré parti, joint au talent d'écrivain qu'il a déployé dans cet ouvrage, que Moïse doit le privilége d'être classé à la tête des historiens de sa nation. Nous avons donné ailleurs des extraits des auteurs chaldéens, grecs et autres que Moïse a rassemblés dans son Histoire (8); aussi ne reviendrons-nous pas sur cette question.

(1) Moïse de Khorène, liv. III, ch. 65.

(2) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 102, 103. — Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arm.*, p. 102.

(3) Karékin, *Hist. de la littér. arm.*, p. 192.

(4) Cf. plus haut Gorioun, *Vie de Mesrob*, p. 12.

(5) Sukias de Somal, *Quadro della storia...*, p. 9. — *Storia di Mose Corenese*, p. IX (Venise, 1850, 2e édit.). — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 65.

(6) Œuvres de Moïse de Khorène (Venise, 1843, in-8°), en arm.

(7) Sahag, prince des Bagratides, fut proclamé, en 481, *marzban* d'Arménie par ses compatriotes révoltés contre les Perses, et combattit près de deux ans contre eux; il mourut en 483.

(8) *Études sur les sources de l'Hist. de Moïse de Khorène*, dans le Bulletin de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg, t. III, p. 531-583. — Collection des hist. de l'Arm., t. I, p. 1, et 386 et suiv.

L'Histoire de Moïse de Khorène, telle qu'elle nous est parvenue, se compose de trois livres; mais il paraît qu'originairement cet ouvrage comprenait quatre parties, dont la dernière existait encore au temps de Thomas Ardzrouni, qui la mentionne dans son livre, en disant que Moïse y avait rassemblé tous les faits qui s'étaient passés depuis la chute de la dynastie des Arsacides jusqu'au règne de l'empereur Zénon (1). On ne connaît de ce quatrième livre que des fragments malheureusement très-courts (2), et la mention d'un chapitre dont le titre seul figure à la fin de la table des matières du troisième livre, et qui est ainsi conçue : « Vers en mesure sur l'auteur et sur Sahag le Bagratide. »

L'ouvrage le plus curieux de Moïse, que l'on doit mentionner après son Histoire, est assurément la « Géographie (3) » qui nous est parvenue sous son nom, et qui n'est à proprement parler qu'une traduction abrégée de celle de Pappus d'Alexandrie (4), à laquelle il a ajouté une description très-complète de l'Arménie. Malheureusement on ne peut considérer ce livre, qui a subi des modifications notables en passant par la plume des copistes, comme un écrit original, et quelques critiques se refusent à voir dans cet ouvrage, qui porte l'empreinte de nombreuses interpolations, un livre appartenant en propre à Moïse de Khorène (5). Toutefois le P. Indjidji, en réfutant l'opinion de ces savants, a démontré que le texte primitif de la Géographie de Moïse appartenait bien à cet écrivain, et qu'il était facile de reconnaitre les interpolations postérieures et les additions que des copistes avaient faites, pour

(1) Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardzr.*, p. 82.

(2) *Pazmaveb*, mars 1851. — Collect. des hist. de l'Arm., t. I, p. 193 et suiv. — Il existe à la Biblioth. impériale de Paris (manusc. arm., anc. fonds) un grand *Djarrendir*, qui renferme entre autres choses un fragment relatif à la conversion de Constantin le Grand et à l'invention de la Croix, dont l'auteur est appelé « Moïse, père des poëtes »; c'est un extrait des chapitres 83 et 88 du IIe livre de l'Histoire.

(3) La meilleure édition de cet opuscule est celle qui fait partie des Œuvres complètes de Moïse de Khorène, en arménien (Venise, 1843), p. 585 et suiv. Les éditions de Marseille (1678, 1685) n'ont aucune valeur.

(4) Cf. Suidas, *sub voce* Πάππος, qui attribue à Pappus un Traité de géographie intitulé Χωρογραφία οἰκουμενική.

(5) Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, II, p. 303 et suivante.

rendre l'ouvrage de Moïse plus complet et plus conforme aux besoins de leurs compatriotes (1).

On attribue à Moïse de Khorène un « Traité de rhétorique », appelé aussi « Livre des chries », qu'il rédigea pour l'usage d'un de ses disciples appelé Théodore (2). Cet ouvrage renferme dix discours ou livres, dont voici les titres : chries, conseils, réfutation, lieux communs, apologie, blâme, comparaison, allégorie, déclamation et composition. L'auteur a donné des exemples pour chacune des figures de rhétorique décrites dans son traité ; mais ces exemples sont empruntés en notable partie à des écrivains de la décadence, c'est-à-dire aux rhéteurs et aux sophistes qui avaient détrôné, dans les écoles de la Grèce, les anciens écrivains qui furent autrefois la gloire et l'ornement des lettres helléniques. Ainsi Moïse de Khorène, élevé à l'école des rhéteurs et des sophistes de la décadence, a emprunté les modèles qu'il donne dans son traité, à Hermogène de Tarse, à Théon, à Aphthonius, à Libanius, l'ami de saint Basile et le maître de saint Jean Chrysostome, etc. La différence de style qui se fait remarquer entre l'Histoire de Moïse et le Traité de rhétorique a fait considérer ce dernier ouvrage comme apocryphe ; mais Guiragos de Kantzag (3) et Assoghig (4) n'hésitent pas à reconnaître, dans le Livre des chries, l'œuvre de Moïse de Khorène. Les écrivains qui s'élèvent contre l'authenticité de cet ouvrage sont d'une époque récente relativement, et on ne doit attacher aucune importance à l'allégation d'Arakhel vartabed qui attribue le Livre des chries à David l'Invincible, puisqu'un auteur anonyme, en reproduisant le passage d'Arakhel, mentionne, au lieu du Traité de rhétorique, un livre philosophique qu'il appelle *Éagatz kirkh* « Livre des Êtres » (5). Certains critiques supposent que le Traité de rhétorique de Moïse de Khorène, qui renferme des traces non équivoques d'hellénisme, a d'abord été composé en grec et traduit plus tard en arménien. Il est fort difficile de résoudre cette question, et les preuves qu'on avance à cet égard sont loin d'être concluantes. Tout ce qu'on peut admettre, c'est que ce livre a subi sous la plume des copistes de notables modifications, qu'on y a fait des changements considérables, en interpolant dans plusieurs chapitres des passages qui n'existaient pas dans l'original. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, nous dirons que, dans un ancien manuscrit, le récit du combat de David et de Goliath est attribué à Khosrov le traducteur (1).

En dehors des grands ouvrages de Moïse de Khorène, on doit encore à cet écrivain plusieurs opuscules. Le principal est « l'Histoire de la sainte Mère de Dieu et de son image ». L'histoire ecclésiastique arménienne rapporte que, dans le monastère d'Hokotz Vank, situé dans le canton d'Antzévatzi, province de Vasbouragan (2), on révérait une image de la Vierge en bois de cyprès, que l'on disait avoir été sculpté par l'évangéliste Jean. A la mort de la Vierge, Barthélemy fut le seul des apôtres qui n'assista pas à ses derniers moments, parce qu'il prêchait alors l'Évangile en Arménie. Ses compagnons, pour lui laisser un souvenir de la Mère de Dieu, lui firent don de cette image qu'il emporta en Arménie, et dont il dota une église auprès de laquelle on éleva le monastère d'Hokotz. Sahag l'Ardzrouni demanda à Moïse de Khorène d'écrire l'histoire de cette image et de la lui adresser. Moïse accéda au vœu de Sahag, et composa cet opuscule qui nous a été conservé (3)

Moïse écrivit aussi une « Apologie de sainte Hripsimè (4), » qui est différente de l'histoire des pérégrinations des Hripsimiennes, qui a été composée à une époque postérieure.

Guiragos, en donnant la liste des ouvrages de Moïse (5), lui attribue un « Discours sur la fête des Rameaux » qui paraît être l'œuvre d'un autre Moïse. Il en est de même de plusieurs autres écrits qui ont dû être composés par des homo-

(1) Indjidji, *Antiquités de l'Arm.* (en arm.), t. III, p. 303 et suiv.

(2) La première édition de cet ouvrage fut publiée à Venise par le P. Zohrab en 1796, et une seconde fois en 1841. Cet ouvrage fait aussi partie de la collection des Œuvres complètes de Moïse de Khorène, en arménien, p. 341 et suiv.

(3) Guiragos de Kantzag, *Hist. d'Arm.* (en arm.), p. 16 et 17 (Venise, 1865).

(4) Assoghig, *Hist. univ.* (en arm.), p. 77-78 (éd. Paris, 1859).

(5) Karékin, *Hist. de la littér. arm.*, p. 270, note 1.

(1) Karékin, *op. cit.*, p. 271 et 272.

(2) Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 198 et suiv. — *Géogr. mod.*, p. 157. — Cf. aussi Vartan, *Géogr.*, dans Saint-Martin, t. II, p. 418-419.

(3) Œuvres complètes de Moïse de Khorène, p. 283 à 296.

(4) Id., p. 297 et suiv.

(5) Guiragos, *Hist. d'Arm.*, p. 16, 17.

nymes du grand historien national de l'Arménie. On cite parmi ces écrits « les Commentaires sur les ordres de l'Église », « le « Discours de la sagesse », qui est un commentaire raisonné sur l'art de la grammaire, les « Commentaires sur la grammaire », dans lesquels on a eu en vue d'expliquer la Grammaire de Denys de Thrace, d'autres « Commentaires sur la grammaire », qui ne sont pas l'œuvre d'un même auteur, mais de plusieurs écrivains parmi lesquels on cite Moïse, David l'Invincible, Étienne de Siounie, Grégoire Magistros, Hamam, Arisdaguès, etc.; enfin on attribue encore à Moïse de Khorène une petite prière conservée dans les livres d'office, en usage dans l'Église arménienne.

Les œuvres de Moïse de Khorène ont été publiées en arménien, tantôt complètes et tantôt par parties. Sarkis, archevêque de Constantinople, publia une édition des OEuvres de Moïse de Khorène en 1752. Des écrits séparés sont aussi sortis des presses des PP. Mékhitaristes de Saint-Lazare de Venise, qui ont également publié les OEuvres complètes de Moïse de Khorène, dans la « Collection des classiques arméniens » (1).

Il nous reste maintenant à parler des éditions et des traductions de l'Histoire de Moïse de Khorène, le seul des ouvrages de l'Hérodote arménien qui entre dans la Collection que nous publions, car c'est avec réserve qu'on a attribué à cet auteur la « Biographie de saint Nersès le Parthe », qui a passé jusqu'à présent pour être l'œuvre d'un écrivain du nom de Mesrob, et que des critiques autorisés (2) supposent avoir été composée au cinquième siècle. Du reste, nous reviendrons sur cette question dans l'Introduction placée en tête de la Vie du patriarche Nersès.

L'Histoire de Moïse de Khorène, dont il existe de nombreux manuscrits, transcrits à une époque relativement moderne (3), n'a commencé

(1) Venise, 1843, t. XXI. — Nouvelle édition, 1864.

(2) *Petite Biblioth. arm.*, t. VI (Venise, 1853, p. 1 et suiv., et note 129, p. 137 et suiv).

(3) Les plus anciens manuscrits de Moïse de Khorène existent à Venise, dans la biblioth. de Saint-Lazare ; ils ne sont que d'un siècle antérieurs à ceux d'Edchmiadzin qui ont tous été transcrits dans le courant du dix-septième siècle et plus tard.— Cf. le Catalogue de la biblioth. d'Edchmiadzin (en arm.), p. 179 et suiv., nos 1619 et suiv. (Tiflis, 1863, in-4°). Toutefois un seul manusc. de l'Histoire de Moïse, appartenant au monastère de Venise, est du douzième siècle ; c'est assurément le plus ancien connu.

à être sérieusement appréciée en Europe que dans la première moitié du dix-huitième siècle. Jusque-là, on peut affirmer que, malgré les efforts de quelques arménistes pour faire connaître en Occident la langue et la littérature arméniennes, aucun d'eux n'avait songé à s'occuper de l'Histoire de Moïse de Khorène, car ce fut quarante ans après l'apparition de la première édition originale de cet important ouvrage, que parurent le résumé de Henry Brenner et la traduction latine des frères Whiston.

L'édition *princeps* de l'Histoire de Moïse de Khorène fut donnée à Amsterdam en 1695, par l'évêque Thomas de Vanant, avec les caractères de l'évêque Osgan (1). Cette édition fut faite à l'aide d'un manuscrit peu correct, et elle laisse beaucoup à désirer. Cependant c'est un texte qui a une valeur de manuscrit, et qui peut offrir des variantes utiles. C'est sur cette édition que les frères Whiston ont entrepris leur traduction latine.

La seconde édition de l'Histoire de Moïse de Khorène fut donnée à Venise, un demi-siècle plus tard, par les PP. Mékhitaristes, qui ajoutèrent à leur édition la « Géographie » de cet auteur (2). Le manuscrit dont se servirent les religieux de Saint-Lazare pour publier leur édition était plus correct que celui dont l'éditeur d'Amsterdam avait fait usage ; cependant le texte de l'Histoire d'Arménie devait encore subir d'importantes améliorations, comme les éditions postérieures nous en fournissent la preuve.

Beaucoup plus tard, en 1827, les PP. Mékhitaristes publièrent une nouvelle édition de l'Histoire de Moïse de Khorène, avec les variantes de plusieurs manuscrits de leur riche collection (3). Cette édition, bien supérieure à toutes les précédentes, fait partie de la « Bibliothèque choisie » et a servi à M. Levaillant de Florival à donner sa traduction.

Enfin, en 1843, les Mékhitaristes ont encore publié dans le tome XXI de leur « Collection des anciens écrivains » une nouvelle édition de l'Histoire de Moïse de Khorène, qui est placée en

(1) *Généalogie de la race japhétique...*, par Moïse de Khorène (Amsterdam, 1695), 1 vol. pet. in-8° de 487 pages.

(2) *Généalogie*...... (Venise, 1752), 1 vol. in-12 de 424 et 92 pages.

(3) *Hist. des Arm.*, de Moïse de Khorène (Venise, Saint-Lazare, 1827), p. in-12 de 632 pages.

tête des Œuvres complètes de cet auteur, et qui est sans contredit le texte le plus parfait qui ait encore été publié de cet ouvrage (1). Des variantes tirées des manuscrits de leur collection enrichissent cette publication, sur laquelle nous avons revu la traduction que nous offrons aujourd'hui au public savant.

On n'a pas encore dit le dernier mot sur le texte de l'Histoire de Moïse de Khorène, et les manuscrits de cet ouvrage qui existent à Edchmiadzin, à Jérusalem et ailleurs, pourront permettre d'améliorer certains passages du livre de l'Hérodote arménien. Ainsi, depuis l'impression de la dernière édition de l'Histoire de Moïse donnée à Venise, il a paru à Tiflis un opuscule qui fournit des variantes nouvelles, et dont quelques-unes sont fort importantes (2).

Nous dépasserions le cadre qui nous est tracé, si nous voulions donner la liste fort nombreuse des mémoires ou des notices qui ont été publiés sur l'Histoire de Moïse de Khorène. Beaucoup de savants en France et à l'étranger se sont livrés à des études spéciales sur cet ouvrage capital qui est assurément le livre historique le plus remarquable de toute la littérature arménienne. Moïse est en effet le premier annaliste qui ait fait connaître en détail les origines de sa nation; et les écrivains qui sont venus après lui se sont contentés de reproduire ses récits, sans recourir aux sources auxquelles il avait puisé. Nous dirons seulement que nous avons fait une étude spéciale sur les « Sources de l'Histoire de Moïse de Khorène », où nous avons essayé de rassembler tous les renseignements que nous avons pu trouver sur les auteurs qu'a consultés Moïse et dont il a donné de nombreux extraits (3).

(1) *Hist. des Armén.* (Venise, Saint-Lazare, 1843), 1 vol. in-8° de 640 p. dont 277 pour l'Histoire de Moïse.

(2) *Comparaison de l'Hist. de Moïse de Khorène*, imprimée à Venise avec deux autres manusc., par Agop Garinian (Tiflis, 1858), un vol. in-4° de 130 pages (en arménien).

(3) Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, t. III, p. 531 et suiv. — Mélanges asiatiques (avril 1861), p. 293 et suiv. — Cf. aussi le t. I de la Collect. des hist. d'Arm., p. 385 et suiv. — Je ne saurais oublier ici de mentionner la notice que feu Saint-Martin a publiée sur Moïse de Khorène (t. II du *Journal asiatique*, p. 322-344), et qui est fort intéressante à cause des détails précieux qu'elle renferme; mais je dois à la vérité de dire qu'une *Notice sur Moïse de Khorène*, par M. Leudière, lue au Congrès historique de 1838, et un *Essai* sur le même historien, publié à Paris en 1866, par M. Pichard, sont des écrits sans aucune valeur, et qui dénotent de la part de leurs auteurs une très-grande inexpérience de la langue arménienne, et un défaut absolu d'érudition et de critique.

En dehors des éditions de l'Histoire de Moïse de Khorène publiées dans l'idiome arménien, il existe de nombreuses traductions en langues européennes qui montrent combien cet important ouvrage a été sérieusement apprécié par le monde savant.

Le premier qui fit connaître en Europe l'Histoire de Moïse de Khorène fut un Suédois, Henri Brenner, bibliothécaire du roi, qui avait accompagné en Perse Fabricius, ambassadeur de Charles XI. Éric Benzel, docteur en théologie et bibliothécaire de l'Académie d'Upsal, lui avait recommandé, au nom de Leibnitz, de s'attacher spécialement à l'étude des idiomes des peuples qu'il visiterait. Henri Brenner, qui avait traversé la Russie, franchi le Caucase et visité la Perse, allait rentrer dans sa patrie en 1699, muni de nombreux renseignements et d'importants documents qu'il avait recueillis dans son voyage, quand la guerre éclata entre la Suède et la Russie. Le voyageur fut retenu par ordre de Pierre le Grand à Moskou, comme prisonnier d'État, à cause des relations qu'il avait entretenues avec Sarug Khanbek, que la Perse, alors en guerre avec la Russie, avait envoyé en ambassade en Suède. Brenner subit une captivité de vingt et un ans, c'est-à-dire depuis l'année 1700 jusqu'à la paix de Nystad, signée le 10 septembre 1721, et qui mit fin à la guerre désastreuse que la Suède soutint contre la Russie. Pendant sa captivité, Brenner se trouva en relation avec un dominicain jacinthien, Jean Bartholomée ou Barthélemy, également prisonnier comme lui, et qui avait appris la langue arménienne pendant un séjour qu'il avait fait en Arménie et en Perse. Jean Barthélemy avait avec lui un manuscrit de l'Histoire de Moïse de Khorène dont il traduisit des parties considérables pour l'usage de Brenner, qui les publia en latin, quelques années après son retour en Suède (1). A la suite de cette publication, qu'il enrichit de notes et d'observations nombreuses, Brenner a donné, sous forme d'une lettre datée de Ulm,

(1) *Epitome commentariorum Moysis Armeni de origine et regibus Armenorum et Parthorum, item series principum Iberiæ et Georgiæ....* (Stokholm, J. L. Hornn, 1733), in-4° de 108 pages.

en 1723, et adressée à Éric Éenzel, une relation abrégée et faite de mémoire, sur l'état présent de quelques nations de l'Orient, notamment sur les Persans, les Arméniens, les Géorgiens, les Circassiens, les Daghestaniens, les Tatars de la Crimée, les Cosaques, les Russes, etc. (1).

Trois ans plus tard, les frères Guillaume et Georges Whiston, fils d'un professeur de langue anglaise à Madras, où il faisait l'éducation des enfants de l'Arménien Grégoire Aghapérian, publièrent à Londres une traduction latine de l'Histoire de Moïse de Khorène (2). Ces deux jeunes Anglais avaient appris l'arménien sous la direction de leur père, qui lui-même s'était familiarisé avec cet idiome dans la maison où il était précepteur. Les frères Whiston se servirent, pour donner leur édition, de celle publiée à Amsterdam par l'évêque Thomas de Vanant en 1695, et ils y ajoutèrent en regard une version latine, qui laisse beaucoup à désirer comme exactitude. A la suite de l'Histoire de Moïse, les frères Whiston ont donné le texte et la traduction de la Géographie du même auteur, faite sur le texte édité par l'évêque Osgan, à Amsterdam en 1668, avec la lettre des Corinthiens à l'apôtre Paul et la réponse de Paul aux Corinthiens.

Un siècle après la publication qu'avaient faite les frères Whiston, un Français, M. Levaillant de Florival, professeur à l'école des langues orientales de Paris, donna dans cette ville la traduction française du même ouvrage précédée d'une notice biographique sur Moïse de Khorène (3), et qu'il retira bientôt de la circulation (4) pour éditer à Venise, en 1844, le texte accompagné d'une nouvelle traduction de l'Histoire de Moïse de Khorène (5). Ce travail, qui est fort recommandable (1), est malheureusement accompagné d'un Dictionnaire géographique, historique....., sans aucune valeur scientifique, que l'éditeur a composé à l'aide des compilations de Moréri et de Bouillet.

L'Histoire de Moïse de Khorène a également été traduite deux fois en italien. Ce fut l'abbé J. Cappelletti qui en donna la première version à Venise (2). Bien que cette traduction ne soit pas sans mérite, elle est inférieure cependant à celle que les PP. Mékhitaristes ont publiée à deux reprises différentes dans leur imprimerie, en 1849 et 1850 (3), et qui passe à tort pour être l'œuvre de M. N. Tommaseo, qui n'a fait qu'en retoucher le style. Cette excellente version est enrichie de notes historiques, critiques et philologiques qui font le plus grand honneur aux membres de l'Académie de Saint-Lazare de Venise. Nous avons largement puisé à cette source d'informations dans les annotations qui accompagnent la traduction nouvelle que nous publions.

L'intérêt qu'offre l'Histoire de Moïse de Khorène n'a pas échappé aux savants de la Russie, qui ont publié aussi deux traductions de cet ouvrage. Un diacre arménien, Joseph Ohannésian, a donné en langue russe une première version de cet ouvrage, à Saint-Pétersbourg (4), et M. J.-B. Emin, alors professeur à l'Institut Lazareff de Moskou, a publié également dans cette dernière ville (5) une excellente traduction, accompagnée de notes et de dissertations d'un intérêt capital.

Victor Langlois.

(1) On doit encore à Brenner une relation en suédois de l'expédition de Pierre le Grand en Perse. — Cf. Biographie universelle de MM. Didot, à l'article *Brenner*.

(2) *Mosis Chorenensis historiæ armeniacæ libri III; accedit ejusdem scriptoris Epitome Geographiæ*..... (*Londini, ex off. C. Ackers*, 1737, in-4° de 412 pages).

(3) *Hist. d'Arm. de Moyse Hhorénatzi* (sic), auteur arménien classique du cinquième siècle, traduite par P.-E. Le Vaillant de Florival.... (Paris, 1836, in-8°).

(4) Cette traduction est très-infidèle, et de plus l'auteur a adopté pour certains noms de lieux une transcription qui approche du ridicule; ainsi il traduit Tigranocerte par *Tigraneville!* p. 172; Erouantaguerd, par *Erouanthaville!* Pacaran, par *Idoleville!!!*, p. 99.

(5) *Moïse de Khorène, auteur du cinquième siècle, Hist. d'Arm.*, texte armén., et trad. française..... (Venise, Saint-Lazare, 1842), 2 vol. in-8°. — Même édition, avec un nouveau titre (Paris, s. d., Dondey-Dupré, 2 vol. in-8°) et ornée du portrait de l'empereur Nicolas Ier, auquel l'ouvrage est dédié.

(1) On m'a assuré que M. Levaillant de Florival a été puissamment aidé dans sa publication par le P. Gabriel Aïvazovsky, Mékhitariste, et membre du saint synode d'Edchmiadzin.

(2) *Mosè Corenese storico armeno del quinto secolo, versione di Giuseppe Cappelletti* (Venezia, G. Antonelli, 1841, in-8°), 320 pages.

(3) *Storia di Mosè Corenese, versione italiana illustrata dai monaci Armeni mechitaristi, ritoccata quanto allo stile da N. Tommaseo* (Venezia, San-Lazzaro, 1849, 1850; in-8°), 419 pages.

(4) *Hist. d'Arm., composée par Moïse de Khorène et traduite par l'archidiacre Joseph Ohannésoff* (Saint-Pétersbourg, 1804 ou 1809?).

(5) *Hist. d'Arménie de Moïse de Khorène, traduite de l'armén. et annotée par N.* (*Nikita*) *Emin* (Moscou, Katkoff. 1858, in-8°), 392 pages. — L'appellation *Nikita* a été adoptée par les Russes pour rendre le nom arménien *Méguerditch*, bien que ces deux appellations aient un sens très-différent dans les deux idiomes.

MOÏSE DE KHORÈNE.

HISTOIRE D'ARMÉNIE.

LIVRE PREMIER.

TABLE [DES CHAPITRES] DU LIVRE PREMIER.

LIVRE PREMIER.

GÉNÉALOGIE DE LA GRANDE-ARMÉNIE (1).

CHAPITRE Ier.

Moïse de Khorène, — au commencement de notre discours, — à Sahag Bagratide, salut! (2).

L'éternelle protection de la grâce divine [qui s'étend] sur toi, l'influence continuelle de l'Esprit-Saint [qui rejaillit] sur ton intelligence, me sont révélées par ta noble demande; ainsi donc, j'ai connu d'abord ton esprit avant de connaître ta personne. Cette demande est si conforme à mes goûts et à mes études, qu'à cause de cela il me convient, non-seulement de te louer, mais encore de prier pour que tu restes toujours le même.

Car, si par la raison, ainsi qu'il est écrit, nous sommes l'image de Dieu, si d'ailleurs le bon sens et la prudence sont la prérogative de l'homme doué de raison, et si ton esprit n'eût été dirigé vers ces résultats, toi, en méditant profondément, et en conservant l'éclat de cette étincelle, tu ornes ta raison, et tu marches pour atteindre cette image, — tu réjouis, on peut le dire, ton modèle, le prôtotype de la raison, par ton noble empressement [à satisfaire] de tels désirs, sans dépasser le but.

En outre, je vois que si ceux qui, avant nous ou de nos jours, ont été les maîtres et les princes du pays d'Arménie (3), n'ont pas ordonné aux savants qui se trouvaient près d'eux de composer notre histoire, s'ils n'ont pas voulu appeler du dehors des gens instruits; nous qui découvrons actuellement en toi ce mérite, il est évident qu'il faut déclarer que tu es bien supérieur à tes prédécesseurs, que tu as droit aux plus grands éloges, et que tu es digne d'être célébré dans cet ouvrage.

Aussi, en accueillant avec plaisir ta demande, je suis désireux de la satisfaire, en vue d'immortaliser et ta mémoire et celle de tes descendants; car ta race est fort ancienne et très-renommée; elle est féconde, non-seulement en conseils prudents et efficaces, mais encore en actions nombreuses et glorieuses, et bien dignes d'être vantées (1). Ces faits, nous les consignerons par ordre dans cette histoire, lorsque nous décrirons en détail les races et que nous établirons les généalogies de père en fils. En ce qui concerne la question des satrapies de l'Arménie, nous traiterons brièvement de leur origine et de leur existence, ainsi que cela est fidèlement constaté dans quelques histoires grecques.

CHAPITRE II.

Pourquoi avons-nous tiré [les renseignements relatifs à] nos affaires, des [livres] grecs, tandis qu'ils sont plus étendus (2) *dans [ceux] des Chaldéens et des Assyriens?*

Qu'on ne s'étonne point, lorsqu'il y a des écrivains de plusieurs nations, notamment des Perses et des Chaldéens, dans les ouvrages desquels il se trouve assez fréquemment des faits relatifs à notre patrie, que nous n'avons cité seulement que les historiens grecs, en promettant d'en extraire [le tableau de] notre généalogie. C'est qu'en effet, les rois grecs, après avoir réglé leurs affaires intérieures, s'efforcèrent avec tout le zèle possible de transmettre aux Grecs non-seulement ce qui concernait leurs conquêtes, mais encore les fruits des travaux de l'esprit; comme fit ce Ptolémée Philadelphe qui voulut qu'on traduisît en grec les livres et les histoires de toutes les nations (3).

Mais qu'on ne vienne pas nous taxer d'ignorance et nous traiter comme des gens de peu de sens et de savoir, parce que, de Ptolémée roi des Égyptiens, nous avons fait un roi des Grecs, car ce prince, après avoir réduit les Grecs sous son autorité, fut nommé roi d'Alexandrie et des Grecs, titre qu'aucun autre Ptolémée, ni qu'aucun

(1) Le texte porte « *des grands Arméniens* ».

(2) Cette rubrique présente quelque difficulté, et le sens en est assez obscur; on pourrait aussi traduire : « *Moïse de Khorène parle de l'origine de notre [nation] en ces termes, à Sahag Bagratide, et le salue.* »

(3) L'adjectif *harousd* que nous avons traduit par « maître » avec le sens de « roi ou dynaste » signifie à proprement parler « fort, riche, opulent ». Le mot *ischkhan* qui veut dire prince, s'entend ici des satrapes qui étaient souverains dans leurs domaines et ne relevaient que du pouvoir royal. — Cf. Indjidji, *Antiq. de l'Arm.* (en arm.), t. II, p. 78, 79.

(1) Cf. sur la famille des Bagratides qui s'établit en Arménie sous le règne de Valarsace, le premier des Arsacides arméniens, et qui plus tard donna des rois à ce pays et à la Géorgie, les savantes recherches du P. Indjidji (*Antiq. de l'Arm.*, t. I, p. 313, et surtout, t. II, p. 96 et suiv.), qui a rassemblé tous les documents tirés des historiens arméniens, et qui ont trait à cette famille illustre, à son histoire, à ses domaines, etc. — Cf. aussi Collection des hist. arm., t. I, p. 33, note 2, col. 2.

(2) Trois manusc.: « plus ornées. »

(3) Cf. Aristée, *Hist. de la version des Septante*, dans la Biblioth. des Pères (Oxford, 1692. — Saint Épiphane, *Traité des poids et mesures* (éd. Petau, Paris, 1622), t. II, § 12, p. 168 et suiv. — Collect. des hist. de l'Arménie, t. I, p. 405 et suiv.

les dominateurs de l'Égypte, ne porta jamais, et qui lui fut donné parce qu'il était plus philhellène (1) que tout autre, et qu'il cultiva avec amour la langue grecque. Bien d'autres exemples de faits analogues l'on fait nommer roi des Grecs; mais, en résumé, nous en avons assez dit sur ce [Ptolémée].

Beaucoup d'hommes célèbres de la Grèce, aimant la science, se sont appliqués à traduire en grec non-seulement les documents des archives des autres nations, tant celles des rois que celles des temples, — comme celui qui confia le soin de ce travail à un certain Bérose (Piourios), Chaldéen très-versé dans toutes les parties de la science, — mais encore tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus admirable dans les arts. Tous ces documents découverts par eux en quelque lieu que ce soit, ils les recueillirent et les firent passer dans la langue grecque, comme l'*aïp* au *khé*, le *ra* et le *tho* au *piour*, le *guienn* à l'*iesch* et le *sé* au *cha* (2). Ces hommes, dont nous savons exactement les noms, recueillant tous ces documents, les consacrèrent à la gloire du pays des Hellènes. Ce sont [des écrivains] recommandables, puisque, par amour de la science, ils découvrirent, à force de recherches, les productions des autres; mais ceux-là sont plus recommandables encore, qui ont accueilli et honoré ces découvertes de la science; c'est pourquoi je dis qu'assurément la Grèce est la mère et la nourrice de toutes les sciences.

Ceci suffit au surplus pour prouver le besoin que nous avions des renseignements [fournis par] les Grecs.

CHAPITRE III.

Du manque de philosophie de nos premiers rois et princes.

Je ne veux pas laisser, sans le flétrir d'un blâme, le manque de philosophie de nos ancêtres; mais je veux dès à présent leur adresser un reproche sévère. Car si [on prodigue] des louanges méritées à ceux des rois qui ont confié à l'histoire écrite les époques de leurs règnes, en consignant chacun de leurs actes de sagesse et de courage dans des poésies traditionnelles (1) et dans des annales, et si les chanceliers occupés par l'ordre des rois à faire des compilations méritent aussi nos éloges; par leur moyen, disons-nous, nous acquérons une expérience plus complète des institutions humaines, en lisant avec plaisir les discours et les récits savants des Chaldéens et des Assyriens, des Égyptiens et des Hellènes, et nous aspirons à [conquérir] la sagesse de ceux qui se sont préoccupés de si nobles études.

Il est donc évident pour nous tous que nos rois et nos ancêtres se sont montrés très-peu soucieux de la science, et que leur intelligence était très-bornée. Car, bien que nous sachions que nous ne sommes qu'un petit coin de terre, [un peuple] peu nombreux, d'une force limitée et souvent assujetti à une autre puissance, on signale souvent dans notre pays beaucoup d'actions de valeur, dignes d'être recueillies dans les annales, et aucun de nos [rois] n'a pensé à les faire enregistrer. Ils n'ont pas songé à se faire du bien à eux-mêmes, ni à laisser leur nom dans le monde, [ni à le confier] à la mémoire [des générations]; et nous pourrions continuer la série de nos reproches, et leur réclamer de plus grandes choses et de plus anciennes.

Mais quelqu'un dira peut-être : Ce fut l'absence de caractères d'écriture et de littérature (2) en ce temps-là, ou les guerres nombreuses qui se succédèrent sans relâche.

Cette objection n'est pas juste, car il y a toujours des intervalles entre les guerres; ensuite il existait des caractères perses et grecs, qu'on trouve encore aujourd'hui chez nous, transcrits sur de nombreux registres, où sont constatées les affaires des villages, des cantons et même de chaque maison, beaucoup de procès et de traités généraux, et principalement les registres relatifs à la succession des satrapies (3). Mais il me semble

(1) L'arménien a traduit mot à mot le composé φιλέλλην par « *ounasèr* ».

(2) Ce passage, que l'on a essayé d'interpréter de diverses manières, reste encore aujourd'hui une énigme qu'il semble impossible de pénétrer. On doit croire que c'est un passage corrompu par les anciens copistes qui, n'ayant pas saisi le sens de ce membre de phrase, auront dénaturé le texte, de façon à le rendre incompréhensible.

(1) Le mot *veb* qui a habituellement le sens de « chant, » signifie ici un « poëme historique. » — Cf. Emin, *Vebkh.... Chants de l'ancienne Arménie* (en arménien), préface, p. 7, et Collect. des hist. armén., t. I, p. 17, note 1, col. 1. — Le même, trad. de l'Hist. de Moïse de Khorène en russe, note 7, p. 238.

(2) Cf. Collection des hist. d'Arm., t. I, p. XIV et suiv., du Discours prélim., p. 14, note 4.

(3) Le mot *'azadoulhioun* qui a le sens de « liberté » veut dire ici des « terres libres », c'est-à-dire des « domaines de satrapes » lesquels étaient exempts d'impôts, comme les terres de l'Église. Le code de Mékhitar Kosch, connu sous le nom de *Tadasdanakirkh* et qui se conserve en manuscrit dans plusieurs bibliothèques, a très-bien défini ce qu'il faut entendre par ces « terres libres » qui formaient autant de seigneuries indépendantes. — Cf. aussi Indjidji, *Antiq. de l'Arm.*, t. II, p. 77.

qu'anciennement, comme de nos jours, les Arméniens dédaignaient la science et les chants traditionnels (1); c'est pourquoi il est superflu de s'arrêter plus longtemps sur ces gens vulgaires, ignorants et grossiers.

Mais j'admire la belle conception de ton intelligence; tu es le seul, depuis l'origine de nos générations jusqu'à aujourd'hui, qui aies songé à entreprendre une si grande chose, à nous proposer de coordonner dans un long et utile travail l'histoire de notre nation, de retracer avec vérité les actions des rois, des races et des maisons satrapales, leur origine, les hauts faits de chacun; de dire quelles sont les races indigènes, les races étrangères qui acquirent chez nous les droits de naturalisation; finalement d'inscrire chaque époque, depuis le temps de la construction insensée de la Tour [de Babel] jusqu'à ce jour; précieux travail entrepris pour ta gloire et ta satisfaction, sans labeur pénible.

A cela, je dirai seulement : « Un livre sera-t-il près de moi, » comme s'exprime Job (2); ou bien la littérature de tes ancêtres me venant en aide, comme les historiens hébreux, descendra-t-elle d'en haut pour arriver jusqu'à toi sans erreur? ou mieux encore, commencera-t-elle par toi pour remonter jusqu'à l'origine des autres? Mais quelle que soit la fatigue, je commencerai, pourvu qu'il se trouve seulement quelqu'un qui me soit reconnaissant de mon travail. Je commencerai donc, comme l'ont fait les autres historiens, selon le Christ et selon l'Église, considérant comme chose superflue de répéter les fables des auteurs profanes touchant les origines; ne reprenant que quelques faits des temps postérieurs, [ne citant] que certains personnages auxquels se réfèrent les divines Écritures, jusqu'à ce qu'enfin nous arrivions forcément aux récits des païens, dont nous n'extrairons que ce qui nous paraîtra certain.

CHAPITRE IV.

Comment les autres historiens diffèrent entre eux touchant Adam et les autres patriarches.

En ce qui concerne la racine du genre humain, ou si l'on aime mieux, la cime, il convenait de dire en peu de mots comment les autres historiens s'éloignent de l'Esprit-Saint et ne s'accordent pas entre eux; je veux dire Bérose (Piouros), le Polyhistor (Pazmaveb) et Abydène (3), au sujet du constructeur de l'arche et des autres patriarches, non-seulement pour les noms et les époques, mais aussi parce qu'ils n'assignent pas au genre humain la même origine que nous. Ainsi, à l'égard [d'Adam], Abydène et les autres historiens s'expriment ainsi (1) : « Dieu, dans sa providence pour tous, le fit pasteur et guide de son peuple; » puis il dit : « Alorus régna dix sares, » qui font trente-six mille ans. De même à l'égard de Noé, auquel ils donnent un autre nom (2) et [attribuent] des temps infinis, quoique, pour le débordement des eaux et la corruption de la terre, ils s'accordent avec les paroles de l'Esprit-Saint (3). Ils nomment également dix patriarches, en comprenant Xisuthros (Khsisouthros) (4). Ainsi, non-seulement d'après la révolution du soleil et la division de notre année en quatre saisons, leurs années sont de beaucoup différentes des nôtres et surtout des années divines, mais de plus, ils ne calculent pas d'après les nouvelles lunes, comme les Égyptiens. Quant aux périodes qu'ils disent tirer leur nom des divinités, — si quelqu'un les considère comme des années, — ils ne les comparent pas avec notre calcul, mais tantôt ils les augmentent et tantôt ils les diminuent (5). C'est donc un devoir pour nous d'exposer ici leurs opinions, et d'écrire pourquoi ils ont pensé de la sorte; mais, à cause de la longueur de cet ouvrage, je réserve les détails pour un autre endroit et un autre temps, et je termine en commençant par les choses dont nous sommes certains.

Adam premier être créé. Celui-ci, ayant vécu deux cent trente ans (6), engendra Seth. Seth, ayant vécu deux cent cinq ans, engendra Enos. Celui-ci dressa deux colonnes en vue de deux événements futurs, comme le dit Josèphe (7), mais je ne sais pas où. Enos est le premier qui eut l'espérance d'appeler Dieu.

Pourquoi donc dit-on qu'Enos fut le premier qui ait appelé Dieu, ou que signifie le mot *appeler?* Car Adam est vraiment la créature de Dieu, de la bouche de qui il est dit avoir reçu l'ordre; mais,

(1) Cf. Collect. des hist. d'Arm., p. 25, note 2.
(2) Job, XXXVII, 20.
(3) Cf. Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardzrouni* (en 1852), qui cite également Bérose et Abydène, à propos de l'histoire des premiers âges du monde.

(1) Eusèbe, *Chron.*, I, p. 46-47 (éd. Aucher). — Le Syncelle, p. 30.
(2) Xisuthros. — Cf. Eusèbe, *Chron.*, I, p. 40.
(3) Alexandre Polyhistor; cf. Eusèbe, *Chron.*, p. 38.
(4) Eusèbe, *Chron.*, I, p. 28-29.
(5) Cf. Eusèbe, *Chron.*, t. I, p. 26-28, et note 1, page 28.
(6) Trois manuscrits donnent la variante : « deux cents trente-sept ans. »
(7) Josèphe, *Antiq. judaïques*, liv. I, ch. 2. — Vartan, *Hist. univ.* (en arm., Venise, 1862), p. 37.

ne s'y étant pas conformé, il s'enfuit, et ayant été interpellé par Dieu et non par d'autres [par ces mots] : « Où es-tu? » c'est ainsi qu'il entend l'arrêt de son sort de la bouche de Dieu. Puis Abel, connu et aimé de Dieu, lui offre un sacrifice qui est agréé. Ceux-ci étant ainsi admis dans la connaissance et la confiance de Dieu, pourquoi dire qu'Enos fut le premier à appeler Dieu et qu'il le fit avec espérance? Quant aux autres considérations touchant Enos, nous remettrons d'en parler dans son lieu, c'est-à-dire que nous dirons ce qui convient.

Car, surpris en transgression de l'ordre, le premier homme fut chassé, comme il est dit, du paradis et de la présence de Dieu, à cause de son péché. Puis, celui des fils d'Adam qui était le plus agréable à Dieu, est assassiné par son propre frère. Après quoi il n'y a plus ni parole de Dieu, ni révélation aucune; le genre humain fut abandonné à l'incertitude, au désespoir, à ses propres instincts et à son caprice. Parmi les hommes, Enos, plein d'espérance et de droiture, appelle Dieu. Or, *appeler* a un double sens : ou réclamer un bien qu'on a perdu, ou appeler à son secours. Or, un bien que l'on a perdu est déplacé ici, parce qu'il ne s'était pas écoulé un assez grand nombre d'années pour que le nom de Dieu ou Dieu lui-même eût été oublié; et celui que Dieu avait créé n'était pas encore mort et enseveli. Enos appela donc Dieu à son secours.

Enos, ayant vécu cent quatre-vingt-dix ans, engendra Caïnan; Caïnan, ayant vécu cent soixante-dix ans, engendra Malaléel; Malaléel, ayant vécu cent soixante-cinq ans, engendra Jared; Jared, ayant vécu cent soixante-deux ans, engendra Enoch; Enoch, ayant vécu cent soixante-cinq ans, engendra Mathusalem; et après avoir engendré Mathusalem, Enoch, ayant vécu encore deux cents ans d'une vie pure et irréprochable, fut enlevé du milieu des impies, comme le sait Celui qui l'eut pour agréable. La cause de cet événement, nous la dirons plus loin. Mathusalem, ayant vécu cent soixante-sept ans, engendra Lamech; Lamech, ayant vécu cent quatre-vingt-huit ans, engendra un fils auquel il donna le nom de Noé.

De Noé.

Pourquoi désigna-t-il seulement Noé par le nom de fils, tandis que, pour les autres, il se contente de dire : « il engendra? » Celui-ci, dit son père dans une prophétie contradictoire, nous fera reposer du travail et de la fatigue de nos mains et [des peines] de la terre que le Seigneur Dieu a maudite; ce qui ne fut pas un repos, mais une destruction de tout ce qui était sur la terre. Il me semble que [les mots] *faire reposer* signifient faire cesser l'impiété et l'iniquité par l'extermination des hommes pervers du second âge. Car il a bien dit : « nous fera reposer de nos œuvres, » c'est-à-dire de nos iniquités et de la fatigue de nos mains avec lesquelles nous commettions l'impureté. Il y eut bien repos, selon cette prophétie, non pas pour tous, mais pour les âmes consommées dans la vertu, lorsque les crimes sont lavés et effacés comme par le déluge, ainsi que [le furent] les hommes plongés dans l'iniquité, au temps de Noé. Or, par le nom de fils, l'Écriture a glorifié Noé, en le déclarant agréable, renommé et digne héritier des vertus de ses pères.

CHAPITRE V.

Concordance de la généalogie des trois fils de Noé jusqu'à Abraham, Ninus et Aram. — Ninus n'est point Bel, ni le fils de Bel.

Il est connu de tout le monde que rien n'est plus pénible et moins facile à réunir que [les documents relatifs] au comput des temps, depuis le commencement jusqu'à nous, et principalement [les matériaux] de la filiation patriarcale des trois fils de Noé, si l'on veut poursuivre les recherches de siècle en siècle, attendu que la divine Écriture séparant les siens, son peuple particulier, laissa de côté les autres nations comme des êtres méprisables et indignes d'êtres mentionnés par elle. En commençant, nous parlerons donc de ces peuples, autant que possible, d'après ce que nous avons trouvé de certain dans les histoires anciennes, et, autant qu'il est en nous, sans fausser aucunement les récits.

Quant à toi, lecteur éclairé et studieux, admire l'ordre, la suite constante des trois races jusqu'à Abraham, à Ninus et à Aram, et tu seras étonné.

Sem.

Sem, âgé de trente ans, engendra Arphaxad.

Arphaxad, âgé de cent trente-cinq ans, engendra Caïnan.

Caïnan, âgé de cent vingt ans, engendra Salah.

Salah, âgé de cent trente ans, engendra Héber.

Héber, âgé de cent trente-quatre ans, engendra Phaleg.

Phaleg, âgé de cent trois ans, engendra Réhu.

Réhu, âgé de cent trente ans, engendra Sarug.

Sarug, âgé de cent trente ans, engendra Nachor.

Nachor, âgé de soixante-dix-neuf ans, engendra Tharé.

Tharé, âgé de soixante-dix ans, engendra Abraham.

Cham.

Cham engendra Chus.
Chus engendra Mesdraïm.
Mesdraïm engendra Nemrod.
Nemrod engendra Bab.
Bab engendra Anébis.
Anébis engendra Arbel.
Arbel engendra Chaël.
Chaël engendra un second Arbel.
Arbel engendra Ninus.
Ninus engendra Ninyas.

Japhet.

Japhet engendra Gomer.
Gomer engendra Thiras.
Thiras engendra Thorgom.
Thorgom engendra Haïg.
Haïg engendra Arménag.
Arménag engendra Armaïs.
Armaïs engendra Amassia.
Amassia engendra Khégam.
Kégham engendra Harma.
Harma engendra Aram.
Aram engendra Ara le beau.

Or, Caïnan est inscrit par tous les chronologistes le quatrième depuis Noé et le troisième depuis Sem; de même Thiras est le quatrième depuis Noé, et le troisième depuis Japhet, selon notre version, bien qu'il ne se trouve point dans le texte original [de la Bible] (1). En ce qui concerne Mesdraïm, quatrième descendant de Noé, troisième de Cham, nous ne le trouvons [mentionné] ni dans notre version, ni dans les chronologistes; mais il est ainsi classé chez un Syrien (lis, Égyptien) très-savant et très-instruit (2), et ce que dit ce lettré nous a paru certain. Car Mesdraïm est Medzraïm, qui signifie Égypte (1); et beaucoup de chronologistes, en disant que Nemrod, c'est-à-dire Bel, était Éthiopien (2), nous ont persuadé que le fait est certain, l'Éthiopie étant limitrophe avec l'Égypte.

Nous ajouterons encore : Bien que les années des époques des filiations de Cham jusqu'à Ninus ne se trouvent comptées nulle part, ou que la connaissance ne nous en soit pas parvenue, et quoiqu'il n'y ait rien de certain touchant Ninus et notre Japhet, cependant la généalogie précédente est exacte; chacune des trois filiations étant de onze membres jusqu'à Abraham, à Ninus et à notre Aram; parce qu'Ara qui mourut très-jeune est le douzième depuis Ninus. Cela est vrai et personne n'en doute, parce que nous tenons ces renseignements d'Abydène, historien très-véridique qui s'exprime ainsi : « Ninus [fils] d'Arbel, de Chaël, d'Arbel, d'Anébis, de Bab, de Bel (3). » De même aussi par notre filiation depuis Haïg jusqu'à Ara le Beau, qui fit mourir l'impudique Sémiramis, il suppute ainsi : « Ara le Beau [fils] d'Aram, d'Harma, de Kégham, d'Amassia, d'Armaïs, d'Arménag, [d'Haïg (4)], qui fut l'ennemi et le meurtrier de Bel (5). » Ces faits sont rapportés par Abydène dans le premier recueil de généalogies spéciales, qui fut anéanti de nos jours.

Céphalion atteste les mêmes faits, car il s'exprime ainsi dans un chapitre : « Au commencement de notre travail, nous avions commencé à écrire toutes les généalogies en détail, d'après les archives royales; mais nous reçûmes l'ordre des rois de passer sous silence les hommes obscurs et sans vertu des temps antiques, et de mentionner seulement les hommes généreux, sages et conquérants, et de ne pas dépenser le temps inutilement, » etc. (6).

(1) Le nom de Caïnan ne se trouve pas mentionné en effet dans les ch. X et XI de la Genèse, ni dans le ch. I du liv. I des Paralipomènes, selon les Septante; cependant les manuscr. arméniens de la Bible intercalent dans la généalogie de Sem, Caïnan. Ainsi le verset 24 du dixième livre de la Genèse est ainsi conçu : « Et Arphaxad engendra Caïnan, et Caïnan engendra Salah, et Salah engendra Héber. » Ce verset est reproduit dans la version arménienne des Paralipomènes, liv. I, ch. 1, vers. 18.

(2) Manéthon, dans Eusèbe, *Chron.*, I, p. 201, et Ch. Müller, *Frag. hist. græc.*, t. II, p. 526.

(1) Le nom biblique de l'Égypte est מצור, et מצרים que les Arabes ont gardé sous la forme *m'ser*.

(2) Ce passage, qui est extrait des Ἀσσυριακὰ d'Abydène, est perdu en grec. Eusèbe l'avait déjà donné dans sa Chronique (éd. Maï et Zohrab, p. 36). — Cf. Ch. Müller, *Frag. hist. græc.*, t. IV, p. 284, § 11.

(3) Cf. Eusèbe, *Chron.*, I, p. 109.

(4) Ce nom manque dans les manusc.; mais il faut le restituer pour l'intelligence du texte.

(5) Ce passage du livre déjà cité d'Abydène est perdu en grec, et ne nous a été conservé que par Moïse de Khorène. — Cf. Ch. Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 285, § 12.

(6) Ce fragment extrait de l'Exorde des Histoires de Céphalion que Moïse de Khorène nous a seul transmis, appartient au livre I, intitulé Κλειώ (Photius, *Biblioth.*, *cod.* 68, p. 34. Ed. Bekk.), et a été reproduit par Ch. Müller dans le t. III des *Fragm. hist. græc.*, p. 627, § 2.

Mais il nous paraît étrange et mensonger que certaines personnes disent que Ninus est fils de Bel ou Bel lui-même; car ni la généalogie, ni la somme des années, n'autorisent [à le faire]. Sans doute quelqu'un, avide de renommée et de célébrité, aura voulu rapprocher ce qui est éloigné. Tous ces renseignements, nous les avons vraiment découverts dans la littérature des Grecs; car, bien que ceux-ci les aient traduits du chaldéen dans leur propre langue, et de plus qu'un Chaldéen (1), spontanément ou par l'ordre des rois, ait entrepris un semblable travail, — comme firent Arius (2) et beaucoup d'autres, — cependant nous attribuons tout aux Grecs, ayant tout appris d'eux.

CHAPITRE VI.

Comment les autres archéologues sont, partie d'accord avec Moïse, partie en désaccord. — Tradition orale du philosophe Olympiodore.

La vérité extraite autant que possible de différents écrivains, nous avons disposé les filiations des trois fils de Noé, jusqu'à Abraham, à Ninus et à Ara; à cela, je crois, aucun homme de sens ne fera d'objections; mais si, croyant rompre le cachet de la vérité, quelqu'un se plaît à changer en fables mes paroles véritables, qu'il agisse à sa volonté.

Cependant, si tu es reconnaissant de mes veilles et de mes fatigues, ô toi ami de l'instruction, qui nous convies à un semblable travail, je reviendrai brièvement sur ce que j'ai dit au commencement; je dirai comment les premiers chroniqueurs se sont plu à écrire sur de tels sujets, quoique je ne puisse pas dire ici si c'est dans les bibliothèques royales qu'ils ont rencontré de semblables documents, ou si chacun, selon son caprice, a dénaturé les noms, les faits, les temps, ou s'il y a encore quelque autre raison. Pour ce qui est du commencement, tantôt il y a du vrai et tantôt du faux, — comme au sujet du premier être créé, qu'ils n'appellent pas premier homme, mais roi, et lui donnent un nom barbare, vide de sens, [en lui attribuant une existence] de trente six mille ans (1); — mais quant au nombre des patriarches et à la mention du déluge, ils s'accordent avec Moïse (2). De même aussi après le déluge, en citant trois personnages célèbres avant la construction de la tour [de Babel], après la navigation de Xisuthre en Arménie, ces chroniqueurs disent vrai (3). Pour le changement des noms et bien d'autres faits encore, ils mentent.

Or, maintenant il m'est agréable de commencer mon récit avec ma chère sibylle bérosienne (4), plus véridique que beaucoup d'historiens : « Avant la tour, dit-elle, et la multiplication des langues dans le genre humain, depuis la navigation de Xisuthre en Arménie, Zérouan, Titan et Japhétos (5) étaient princes de la terre (6). » Ces personnages me semblent être Sem, Cham et Japhet.

« A peine, dit-elle, se furent-ils partagé l'empire du monde, que Zérouan s'érigea en maître sur les deux autres (7), » Zérouan que le mage Zoroastre (Zerataschd), roi des Bactriens, c'est à-dire des Mèdes, dit être prince et père des dieux.

Zoroastre a débité beaucoup d'autres fables relativement à Zérouan, et qui seraient déplacées ici.

(1) Il est question ici de Mar Apas Catina, dont nous avons publié les fragments de l'Histoire, dans le t. I de notre Collection, p. 1 et suiv.

(2) Arius est peut-être le même qu'Arius d'Héracléopolis, dont Philon de Byblos a parlé dans un assez long fragment qu'Eusèbe nous a transmis dans sa *Préparation évangélique* (t. I, p. 40 D). — Cf. Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 572.

(1) Moïse fait allusion dans ce passage à Abydène qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut (ch. 4), dit en parlant d'Adam : « Alorus régna dix sares, qui font trente-six mille ans. » — Cf. aussi Eusèbe, *Chron.*, I, 46. — Le Syncelle, p. 30, ὅτι μιν τοῦ λεὼ ποιμένα ὁ θεὸς ἀποδεῖξαι. Βασιλεῦσαι δὲ σάρους ι'. Σάρος δέ ἐστι χ' καὶ γ' ἔτεα.

(2) Cf. Abydène, dans Eusèbe, *Chron.*, I, 48-50.

(3) Cf. Abydène, Bérose, le Polyhistor, dans Eusèbe, *op. cit.*, *loc. cit.*

(4) Pausanias, *Descript. de la Grèce*, liv. X, ch. 12. — Josèphe, *Contr. Appion*. I, 19, 20. — Eusèbe, *Chron.*, p. 38. — *Coll. des oracl. sibyllins*. t. I, p. 331, 345 (Amst., 1689), et Alexandre, *Oracula sibyllina*, t. II, *Excursus* I, ch. 15, p. 82 et suiv. (éd. Didot).

(5) Sur cette trilogie titanique, cf. Ewald, *Geschichte des Wolk.*, liv. I, p. 373.

(6) Ce passage semble être extrait en effet des oracles sibyllins (liv. III, § 2, vers 105-115) :

Αὐτὰρ ἐπεὶ πύργος τ' ἔπεσε, γλῶσσαί τ' ἀνθρώπων
Παντοδαπαῖς φωναῖσι διέστρεφον, αὐτὰρ ἅπασα
Γαῖα βροτῶν πληροῦτο, μεριζομένων βασιλήων.
Καὶ τότε δὴ δεκάτη γενεὴ μερόπων ἀνθρώπων,
Ἐξ οὗπερ κατακλυσμὸς ἐπὶ προτέρους γένετ' ἄνδρας.
Καὶ βασίλευσε Κρόνος, καὶ Τιτὰν, Ἰαπετός τε,
Γαίης τέκνα φέριστα, καὶ Οὐρανοῦ ἐξεκάλεσσαν
Ἄνθρωποι, γαίης τε καὶ οὐρανοῦ οὔνομα θέντες,
Οὕνεκα οἱ προφέριστοι ἔσαν μερόπων ἀνθρώπων.
Τρισσαὶ δὴ μερίδες γαίης κατὰ κλῆρον ἑκάστου,
Καὶ βασίλευσεν ἕκαστος ἔχων μέρος, οὐδ' ἐμάχοντο.

— Cf. Alexandre, *Oracula sibyllina*, t. I, p. 102-103.

(7) Cf. le Polyhistor, auquel Eusèbe avait lui-même emprunté ces passages (*Chron.*, I, p. 38-39).

« Titan et Japhet, dit-elle, s'opposèrent à la tyrannie de Zérouan, et lui déclarèrent la guerre. Car Zérouan pensait faire régner ses enfants sur tous [les autres]. Dans ce conflit, dit-elle, Titan conquit une partie du territoire de Zérouan; mais Asdghig (1), leur sœur, s'interposant entre eux, fit cesser la querelle. Ils consentirent à laisser régner Zérouan, mais [ils convinrent], par un pacte juré, de faire mourir tous les enfants mâles qui naîtraient de Zérouan pour qu'il ne régnât pas toujours sur eux dans sa postérité. C'est pourquoi ils chargent plusieurs robustes Titans de surveiller les enfantements des femmes de Zérouan. Déjà deux mâles sont immolés pour maintenir le pacte juré, quand Asdghig, sœur de Zérouan, de Titan et de Japhétos, d'accord avec les femmes de Zérouan, médite de persuader et de déterminer plusieurs Titans à laisser vivre les autres mâles et à les transporter en Occident sur la montagne appelée *Tutzenguetz* (2), actuellement l'Olympe (3).

Quoique ce récit soit tenu pour fabuleux ou réel, moi, dans ma conviction, j'y trouve beaucoup de vérité; car Épiphane, évêque de Constance en Chypre, dans sa Réfutation des Hérésies, dans laquelle il s'applique à démontrer que Dieu est sincère et équitable dans ses jugements, même en exterminant les sept races par les mains des fils d'Israël, s'exprime ainsi : « C'est avec justice que Dieu détruisit et fit disparaître ces races de la présence des fils d'Israël, car la terre de ces possessions était échue en partage aux enfants de Sem, et Cham l'occupa et s'en empara. Or Dieu, maintenant le droit des traités jurés, punit la race de Cham, en lui enlevant l'héritage de Sem (4). » Il est fait mention des Titans et des Réphaïm dans les divines Écritures (5).

Mais relativement à ces anciens discours tenus autrefois par les sages de la Grèce et transmis jusqu'à nous par les [hommes] appelés Gorgias (?), Korki, Panan et par un autre nommé Da-

(1) Cf. notre Collection t, I, p. 168, note 2, et p. 388, note 6, et, pour plus de détails, Indjidji, *Antiq. de l'Arm.*, t. III, p. 60, 166 *et passim*.

(2) Ce mot est un composé, qui veut dire « rebut des dieux ».

(3) Comparer tout ce récit avec le liv. III des *Oracula sibyllina*, vers 116 à 141 (éd. de M. Alexandre, t. I, p. 102-105).

(4) Cf. saint Épiphane, *Œuvres*, t. I, p. 704 (éd. Cologne, 1682), et Thomas Ardzrouni (*Hist. des Ardz.*, p. 17) qui cite également ce Père de l'Église, à propos de la division des trois races humaines.

(5) Genèse, XIV, 5; XV, 20. — Josué, XII, 14; XIII, 12. — I, Paral., XX, 4. — Judith, VIII, 1 *et passim*.

vid (1), il convient, quoique brièvement, de
redire. Un d'eux, profond philosophe, parl
ainsi : « Vieillards, lorsque je cultivais la scien
au milieu des Grecs, il arriva qu'un jour il
eut entre ces sages et ces savants une discussi
touchant la géographie et la division des natio
Les uns d'une manière, les autres d'une aut
citaient les livres; or, le plus profond de to
Olympiodore (2), s'exprima ainsi : « Je vous ra
porterai, dit-il, les discours non écrits, parven
par la tradition, discours que répètent enco
aujourd'hui beaucoup de paysans. Il existe
livre relatif à Xisuthre et à ses enfants, liv
qu'on ne voit plus nulle part, où l'ordre d
faits se trouve ainsi fixé :

« Après la navigation de Xisuthre en Armé
et son débarquement sur la terre ferme, un
ses fils, appelé Sim, s'en va, est-il dit, au nor
ouest pour reconnaître la contrée. Arrivé
pied d'une montagne à la large base qui for
une plaine arrosée par des fleuves qui se rende
en Assyrie, il s'arrête sur les rives de ce fleu
[l'espace de] deux heures, et appelle la montag
de son nom, Sim (3); puis il retourne au su
est, d'où il était parti. Un de ses plus jeunes fi
nommé Darpan, avec ses trente fils, ses quin
filles et leurs époux, s'étant séparé de son pèr
retourne s'établir sur les rives du fleuve. Sim,
nom de son fils, appelle cet endroit Daron (4
et le lieu où il a habité lui-même *Tzéronk* (di
persion), car ce fut là que pour la première fo

(1) Cf. notre Collection, t. I, p. 388, notes 3, 4.

(2) Cf. notre Collection, t. I, p. 388, note 5, col. 2

(3) Cf. notre Collection, t. I, p. 34, note 3, col. 1.

(4) Le canton de Daron, l'un des seize districts de la p
vince de Douroupéran, est assurément le plus connu
tous, car il a été souvent cité par les Grecs, les La
et les Arméniens. Il paraît que souvent le canton
Daron donna son nom aux cantons environnants et m
à la plus grande partie du Douroupéran. (Indjidji, *Ar
anc.*, p. 89 et suiv.) — Saint-Martin (*Mém. sur l'Arm.*, t
p. 98-99). Strabon dit que le canton de Daron fut enle
par Artaxias aux Syriens (Géogr., liv. XI, ch. 14, § 5
On sait du reste que ce pays, malgré son annexion
l'Arménie, fut toujours regardé par les Syriens comm
faisant partie de leur habitation, et, même après la co
version des populations de ce pays au christianisme, l
canton de Daron était encore peuplé de Syriens. Le
principaux couvents, notamment celui de Saint-Jean
Précurseur, restèrent en la possession de moines syrie
pendant assez longtemps (Zénob de Glag, *Hist. de Da
ron*, dans notre Collection, t. I, p. 337, et Jean Mamig
nien, *Contin. de cette Histoire*, p. 382, *Mémorial*
L'histoire du canton de Daron est une des histoires pa
ticulières qui nous est le plus connue, grâce aux livr
de Zénob et de Jean Mamigonien, que nous venons
citer.

ses enfants se séparèrent de lui (1). Ayant gagné les confins du pays des Bactriens, il y séjourna, dit-on, quelques jours; mais un de ses fils s'y fixa, car les contrées de l'Orient appellent Sim, Zérouant, et son pays Zarouant (2), jusqu'à présent. Cependant souvent, très-souvent, les anciens descendants d'Aram redisent ces traditions populaires au son du *pampirn* dans leurs ballades et leur danses. » Que ces traditions soient vraies ou fausses, peu importe; mais pour t'instruire de tout ce qui se trouve dans la tradition et les livres, je rassemble tout dans cet ouvrage, afin que tu apprécies pleinement la sincérité de mon dévouement envers toi.

CHAPITRE VII.

Démontrer brièvement que l'homme du nom de Bel [mentionné] par les écrivains profanes est bien le Nemrod des divines Écritures.

On raconte de Bel, sous qui vivait notre ancêtre Haïg, beaucoup d'histoires différentes; mais je dis que celui qu'on appelle Chronos et Bel est bien Nemrod. Ainsi les Égyptiens s'accordent avec Moïse en dénombrant Éphaïstos, le Soleil, Chronos, c'est-à-dire Cham, Chus et Nemrod; en négligeant Mesdraïm, car ils disent qu'Éphaïstos fut leur premier homme et l'inventeur du feu (3).

Pourquoi inventeur du feu, et pourquoi dit-on que Prométhée déroba le feu aux dieux pour le livrer aux hommes? C'est une allégorie que le plan de notre histoire n'autorise pas à rapporter ici.

L'ordre des dynasties égyptiennes, toute la succession, en remontant de la dynastie des Pasteurs jusqu'à Éphaïstos, témoigne surabondamment du rapport avec la dynastie des Hébreux, en la faisant remonter depuis l'époque de Joseph jusqu'à Sem, Cham et Japhet.

Assez sur ce sujet; car si nous voulions te faire connaître l'histoire de tout ce qui s'est passé depuis la construction de la tour jusqu'à nous, quand pourrions-nous arriver à notre propre histoire, objet de tes désirs, attendu la longueur du travail et la limite courte et incertaine de la vie de l'homme? C'est pourquoi je commencerai par te faire connaître d'où et comment notre histoire est tirée.

CHAPITRE VIII.

Qui a trouvé ces récits, et d'où ils sont tirés?

Arsace (Arschag) (1), grand roi des Perses et des Parthes, de nation parthe, ayant secoué, dit-on, le joug des Macédoniens, établi sa puissance sur tout l'Orient et l'Assyrie, tué Antiochus roi de Ninive, et soumis à son autorité tout l'univers, met son frère Valarsace (Vagharschag) sur le trône d'Arménie (2), croyant rendre son propre empire inébranlable. Il donne à Valarsace, Medzpin (Nisibe) pour capitale, une partie de la Syrie occidentale, la Palestine, l'Asie, toute la partie méditerranéenne et la Thétalie (Thidalia), la mer de Pont, jusqu'à l'endroit où le Caucase aboutit à la mer occidentale, en outre l'Adherbadagan (Adherbeidjan) et un autre pays « aussi étendu, dit-il à Valarsace, que tes pensées et ta valeur te le feront concevoir; car ce qui trace des limites à l'empire des forts, ce sont leurs armes, et plus elles acquièrent de territoires, plus ils en possèdent. » (3).

Valarsace, ayant disposé et réglé d'une manière grande et digne toutes les parties de sa puissance et organisé son empire, voulut savoir quels étaient les princes qui, jusqu'à lui, avaient régné sur le

(1) Rapprochez tout ce que Moïse de Khorène dit ici des détails de la généalogie d'Arphaxad consignés aux ch. X et XI de la Genèse. Le nom de *tzéronk* n'est pas sans analogie avec celui de *Phaleg* qui, en hébreu, a également le sens de « dispersion. » — Cf. Tuch, *Kommentar über die Genesis*, p. 257. — Knobel, *die Vælkertafel der Genesis*. p. 169. — Renan, *Hist. des lang. sémit.*, p. 30 de la 3e édition.

(2) Zarouant ou Zarevant est un des cantons de la Persarménie, province qui fut souvent placée sous la domination des Perses. On suppose que c'est la même province qui est appelée *Zoaranda* ou *Zoroanda* par Pline (*Hist. nat.*, liv. VI, ch. 27).

(3) Manéthon, dans Syncelle, p. 18 C, et 51 B, qui a lui-même emprunté les renseignements qu'il donne, à la Chronique d'Eusèbe (éd. Aucher, t. I, p. 200.). — Ch. Müller, *Frag. hist. græc.*, t. II, p. 530 et354.

(1) Arsace V Mithridate I, cinquième successeur du fondateur de la dynastie des Arsacides de Perse, régna de l'an 173 à l'an 137 avant notre ère. — Cf. Saint-Martin, *Fragm. d'une hist. des Arsacides*, t. I, p. 330 et suiv.

(2) Procope (*de Ædificiis*, III, 1), qui avait consulté les histoires de l'Arménie, raconte, probablement d'après Moïse de Khorène, l'avénement au trône de Vagharschag en ces termes : Καὶ τότε τις τῶν ἐν Πάρθοις βασιλέων τὸν ἀδελφὸν τὸν αὐτοῦ Ἀρμενίοις βασιλέα κατεστήσατο Ἀρσάκην ὄνομα, ὥσπερ ἡ τῶν Ἀρμενίων ἱστορία φησί.

(3) Cf. sur les conquêtes de Mithridate I, et l'établissement de Valarsace, son frère, comme roi d'Arménie, les *Fragm. d'une hist. des Arsacides* de Saint-Martin, t. I, p. 36, 37 et suiv., 364 et 354 suiv. 419 et suiv.

pays des Arméniens; si enfin il tenait la place de monarques généreux ou fainéants. Ayant trouvé un syrien, Mar Apas Catina, homme profond et très-versé dans les lettres grecques et chaldéennes, il l'envoya avec de riches présents chez son frère aîné Arsace, en le priant de lui ouvrir les archives royales. Valarsace écrit à son frère une lettre ainsi conçue :

CHAPITRE IX (1).

Lettre de Valarsace, roi des Arméniens à Arsace le Grand, roi des Perses.

« A Arsace, souverain couronné de la terre et de la mer, toi, de qui la personne et l'image sont semblables à celles de nos dieux, dont la fortune et les destinées sont au-dessus de celles de tous les rois, dont les conceptions sont aussi vastes que l'étendue du ciel sur la terre, Valarsace, ton frère cadet et ton compagnon d'armes, par ta grâce roi des Arméniens, salut et victoire à toujours! L'ordre que tu m'as donné d'allier la sagesse à la vaillance, je ne l'ai jamais oublié; j'ai veillé sur toutes choses, autant que me l'ont permis mes forces et mon habileté. Maintenant que ce royaume est solidement établi par tes soins, il m'est venu à l'esprit de connaître quels furent les princes qui avant moi ont régné sur le pays des Arméniens, et d'où viennent les satrapies qui y sont établies. Car ici, il n'y a point de règlements connus, ni de culte déterminé; on ne sait qui est l'homme le plus considérable du pays, et qui est le dernier. Rien n'est réglé; tout y est confus et à l'état sauvage.

« Je supplie donc ta majesté de faire ouvrir les archives royales à celui qui se présentera devant ta vaillante majesté. Après avoir trouvé ce que désire ton frère, ton fils, il s'empressera de lui rapporter des documents authentiques. Notre satisfaction venue de l'heureux succès de nos désirs, est, je le sais, un sujet de joie pour toi. Salut, toi, illustré par ton séjour parmi les immortels. »

Arsace le Grand, ayant reçu la lettre des mains de Mar Apas Catina, ordonna avec plaisir et empressement de lui ouvrir les archives de Ninive; heureux qu'une si noble pensée fut venue à son frère, auquel il avait remis la moitié de son em pire. Mar Apas Catina, ayant examiné tous l manuscrits, en trouva un, en grec, sur lequel dit-il, était cette suscription :

« COMMENCEMENT DU LIVRE.

« Ce livre fut, par ordre d'Alexandre le Macé donien, traduit du chaldéen en grec, et contien l'histoire des premiers ancêtres. »

Le commencement de ce livre traite, dit-i de Zérouan, de Titan et de Japhétos; chacu des personnages célèbres des trois lignées de c trois chefs de race y est inscrit par ordre, cha cun à sa place, durant de longues années.

De ce livre, Mar Apas Catina, ayant extra seulement l'histoire authentique de notre nation la porta au roi Valarsace à Medzpin, écrit en caractères grecs et syriens. Valarsace le beau habile à tirer l'arc, prince éloquent, ingénieu et subtil, estimant cette histoire comme l'obj le plus précieux de ses trésors, la place dans so propre palais, pour qu'elle y soit gardée en sû reté, et en fait graver une partie sur la pierre.

Ainsi, assuré de l'authenticité et de l'ord des événements, nous les répétons ici pour sati faire ta curiosité. L'histoire de nos satrapies est prolongée jusqu'au Sardanapale des Cha déens, et même au delà. Voici dans ce livre commencement des récits :

« Terribles, extraordinaires étaient les pr miers dieux, auteurs des plus grands biens dans monde, principes de l'univers et de la multip cation des hommes. De ceux-ci se sépara la ra des géants, doués d'une force terrible, invinc bles, d'une taille colossale, qui, dans leur o gueil, conçurent et enfantèrent le projet d'élev la tour. Déjà ils étaient à l'œuvre : un vent f rieux et divin, soufflé par la colère des dieux renverse l'édifice. Les dieux, ayant donné chacun de ces hommes un langage que les au tres ne comprenaient pas, répandirent parm eux la confusion et le trouble. L'un de ces homme était Haïg, de la race de Japhétos, chef re nommé, valeureux, puissant et habile à tire l'arc. »

Un tel récit doit s'arrêter ici, car notre bu n'est pas d'écrire l'histoire universelle, mais d nous efforcer de faire connaître nos premie ancêtres, nos anciens et véritables aïeux. Or, e suivant ce livre, je dirai : Japhétos, Mérod, S rat, Taglat, c'est-à-dire Japhet, Gomer, Thiras Thorgom; puis le même chroniqueur, poursui

(1) A partir de cet endroit jusqu'à la fin du récit de Mar Apas Catina, nous renvoyons le lecteur, pour les annotations, au 1er volume de la Collection (p. 13 et suiv.), où les fragments de l'histoire de l'annaliste syrien ont été publiés intégralement d'après le livre de Moïse de Khorène

vant, mentionne Haïg, Arménag et les autres par ordre, comme nous l'avons dit plus haut.

CHAPITRE X.

De la rébellion de Haïg.

« Haïg, dit-il, célèbre par sa beauté, sa force, sa chevelure bouclée, par la vivacité de son regard, par la vigueur de son bras, prince valeureux et renommé entre les géants, s'opposa à tous ceux qui levaient une main dominatrice sur les géants et les héros. Dans son audace, il entreprit d'armer son bras contre la tyrannie de Bélus, lorsque le genre humain se dispersa sur toute la terre, au milieu d'une masse de géants furieux, d'une force démesurée. Car chacun, poussé par sa frénésie, enfonçait le glaive dans le flanc de son compagnon; tous s'efforçaient de dominer les uns sur les autres. Cependant la fortune aida Bélus à se rendre maître de toute la terre. Haïg, refusant de lui obéir, après avoir engendré son fils Arménag à Babylone, s'en va au pays d'Ararat, situé du côté du nord, avec ses fils, ses filles, les fils de ses fils, hommes vigoureux, au nombre d'environ trois cents, avec les fils de ses serviteurs, les étrangers qui s'étaient attachés à lui, et avec tout ce qu'il possédait. Il s'arrêta auprès d'une montagne où quelques-uns des hommes, précédemment dispersés, avaient fait halte pour s'y fixer. Haïg les soumit à son autorité, fonda en ce lieu un établissement, et le donna en apanage à Gatmos, fils d'Arménag. » Ceci donne raison aux récits des anciennes traditions non écrites.

« Quant à Haïg, il s'en va, dit-il, avec le reste de sa suite au nord-ouest, s'établit sur une plaine élevée, appelée Hark (Pères), ce qui veut dire : Ici habitèrent les Pères de la race de Thorgom. Puis il bâtit un village qu'il appela Haïgaschen (construit par Haïg). » L'histoire dit encore : « Au milieu de ce plateau, près d'une montagne à large base, quelques hommes s'étaient déjà établis, et ils se soumirent volontairement au héros. » Ceci donne encore raison aux anciennes traditions non écrites.

CHAPITRE XI.

De la guerre et de la mort de Bel.

Poursuivant sa narration, (Mar Apas Catina) dit : « Bel, ce Titan, ayant affermi sur tous sa domination, envoie dans le nord vers Haïg un de ses fils, accompagné d'hommes fidèles, pour l'obliger à se soumettre à lui et à vivre en paix : — Tu t'es fixé, dit-il (à Haïg), au milieu des glaces et des frimas; réchauffe, adoucis l'âpreté glaciale de ton caractère hautain, et, soumis à mon autorité, vis tranquille là où il te plaît, sur toute la terre de mon empire. Mais Haïg, congédiant les envoyés de Bel, répondit avec dédain, et le messager retourna à Babylone.

« Alors Bel le Titan, rassemblant ses forces, marcha au nord, avec une nombreuse infanterie contre Haïg, et arriva au pays d'Ararat, non loin de l'habitation de Gatmos. Celui-ci s'enfuit vers Haïg, et envoie en avant de rapides coureurs : — Sache, dit Gatmos, ô le plus grand des héros, que Bel vient fondre sur toi avec ses braves immortels, ses guerriers à la taille élevée, et ses géants. En apprenant qu'ils approchaient de mon domaine, j'ai pris la fuite. Me voici, j'arrive en toute hâte; avise sans plus tarder à ce que tu dois faire.

« Bel, avec son armée audacieuse et imposante, pareil à un torrent impétueux qui se précipite du haut d'une montagne, se presse d'arriver sur les confins des possessions de Haïg. Bel se confiait dans la valeur et la force de ses soldats; mais [Haïg], ce géant calme et réfléchi, à la chevelure bouclée, à l'œil vif, rassemble aussitôt ses fils et ses petits-fils, guerriers intrépides, habiles tireurs d'arc, mais très-peu nombreux, avec les autres hommes qui vivaient sous sa dépendance, et arrive au bord d'un lac dont les eaux salées nourrissent de petits poissons. Là, haranguant ses troupes, il leur dit : — En marchant contre l'armée de Bel, efforçons-nous d'arriver à l'endroit où il se tient entouré par la multitude de ses braves; si nous mourons, ce que nous possédons tombera aux mains de Bel; si nous nous signalons par l'adresse de nos bras, nous disperserons son armée, et nous serons maîtres de la victoire.

« Aussitôt, franchissant un large espace, les soldats de Haïg s'élancent dans une plaine située entre de très-hautes montagnes, et se retranchèrent sur une hauteur, à droite d'un torrent. Alors levant les yeux, ils virent la masse confuse de l'armée de Bel, courant çà et là avec une audace farouche, et dispersée sur toute la surface du pays. Cependant Bel, tranquille et confiant, se tenait, avec une forte escorte, à la gauche du torrent, sur une éminence, comme dans un poste d'observation. Haïg reconnut le détachement où était Bel en avant de ses troupes, avec des soldats d'élite et bien armés. Un large espace de terre le séparait de sa troupe. Bel portait un

casque de fer à la crinière flottante, une cuirasse d'airain qui lui garantissait le dos et la poitrine, des cuissards et des brassards; au côté gauche et fixée à la ceinture, une épée à double tranchant; de la main droite, il portait une bonne lance et de la gauche un épais bouclier. A sa droite et à sa gauche se tenaient ses troupes d'élite. Haïg, voyant le Titan ainsi armé de toutes pièces, et flanqué des deux côtés d'une escorte choisie, place Arménag avec ses deux frères à sa droite, Gatmos et deux autres de ses fils à sa gauche, parce qu'ils étaient habiles à tirer l'arc et à manier l'épée; pour lui, se plaçant à l'avant-garde, il forma derrière lui en triangle ses autres troupes qu'il fit avancer doucement.

« S'étant rapprochés de tous côtés les uns sur les autres, les géants, dans leur choc impétueux, faisaient retentir la terre d'un bruit épouvantable, et par la fureur de leurs attaques ils répandaient parmi eux la terreur et l'épouvante. Grand nombre de robustes géants, de part et d'autre, atteints par le glaive, tombaient renversés à terre; cependant des deux côtés la bataille restait indécise. A la vue d'une résistance aussi inattendue et pleine de dangers, le roi effrayé remonte sur la colline d'où il était descendu, car il croyait trouver un abri sûr au milieu des siens, jusqu'à ce qu'enfin, toute l'armée étant arrivée, il put recommencer l'attaque sur toute la ligne. Haïg, l'habile tireur d'arc, comprenant cette manœuvre, se place en face du roi, bande son arc à la large courbure, décoche une flèche munie de trois ailes, droit à la poitrine de Bel, et le trait, le traversant de part en part, sort par le dos, et retombe à terre. C'est ainsi que le fier Titan, abattu et renversé, expire. Ses troupes, à la vue de ce terrible exploit, prennent la fuite, sans qu'aucun se retournât en arrière. » Mais assez sur ce sujet.

Haïg couvre de constructions le champ de bataille et lui donne le nom d'Haïk, à cause de la victoire remportée; d'où le canton encore à présent s'appelle *Haïotz-tzor* (vallée des Arméniens). La colline où Bel succomba avec ses braves guerriers fut nommée par Haïg *Kérezmank* (les tombeaux), et l'on dit encore à présent *Kérezmank*. Le corps de Bel étant peint de diverses couleurs, dit [Mar Apas Catina], Haïg le fit transporter à Hark, et enterrer sur une hauteur à la vue de ses femmes et de ses fils. Or notre pays est appelé *Haïk,* du nom de notre ancêtre Haïg.

CHAPITRE XII.

Races et filiations des descendants de Haïg. — Ce que chacun de ses descendants a fait.

Après ces événements, une foule de faits sont racontés dans ce livre; mais nous n'inscrirons ici que ce qui est nécessaire à notre histoire.

« Après cette expédition, Haïg, dit [Mar Apas Catina], retourna à sa même habitation, et donna à Gatmos, son petit-fils, une grande partie du butin fait à la guerre, ainsi que plusieurs des plus braves de ses gens; puis il lui ordonna de demeurer dans son séjour primitif. Ensuite Haïg, s'en étant allé, s'arrêta au lieu appelé Hark. Il avait engendré son fils Arménag à Babylone, ainsi que nous l'avons dit plus haut; après quoi, ayant vécu encore de longues années, il meurt, laissant à Arménag le gouvernement de la nation tout entière.

Arménag laisse deux de ses frères, Khor et Manavaz avec toute leur suite, au lieu appelé Hark, ainsi que Paz, fils de Manavaz. Celui-ci reçut Hark en apanage; son fils eut en partage au nord-ouest le littoral de la mer salée, qu'il appelle de son propre nom, ainsi que le canton. De Manavaz et de Paz sont issues, dit-on, les familles satrapales des Manavazian, des Peznouni, des Ouortouni qui, après saint Tiridate (Dertad), se sont détruites, assure-t-on, l'une l'autre dans les combats. Khor multiplie au nord et fonde des villages. De lui est issue la grande satrapie de la race des Khorkhorouni, hommes braves et renommés, comme le sont encore leurs descendants actuels.

Arménag, emmenant avec lui toute la multitude des siens, se dirige au nord-est, arrive et débouche dans une plaine encaissée, entourée de hautes montagnes, traversée par des fleuves impétueux venant de l'ouest; cette plaine, située à l'est, s'étend au loin sous les rayons du soleil. Au pied des montagnes jaillissent quantité de sources limpides qui, réunies en fleuves à leurs confins, à la naissance des montagnes, au bord de la plaine, jeunes encore, se promènent comme des jeunes filles. Mais la montagne au sud, qui regarde le soleil, — avec son sommet neigeux, s'élevant à pic, qui ne peut être atteint en moins de trois jours par un voyageur muni d'une bonne ceinture, à ce que rapporte un des nôtres, — se termine doucement en pointe; c'est véritablement une vieille montagne au milieu de montagnes d'une formation plus récente. Dans cette plaine profonde, Arménag s'établit; il couvre d'édifices

une partie de ce séjour du côté du nord, et nomme, conformément à son nom, le pied de la montagne du même côté : Arakadz, et ses domaines : le pied d'Arakadz. »

Le même historien raconte ce fait merveilleux, que sur beaucoup de points se trouvaient établis les hommes, dispersés çà et là dans notre pays, avant l'arrivée de notre ancêtre Haïg.

Cet Arménag engendra Armaïs, et, ayant encore vécu un grand nombre d'années, il mourut. Son fils Armaïs construisit son habitation sur une colline au bord du fleuve et, de son nom, la nomma Armavir; et du nom de son petit-fils Arasd, il appela le fleuve, Eraskh. Son fils Schara multipliait et mangeait beaucoup; il l'envoya avec toute sa suite dans une plaine voisine, très-fertile, arrosée par beaucoup de cours d'eau, derrière le nord de la montagne, et appelé Arakadz. On dit que du nom de Schara, le canton est appelé Schirag. Ainsi s'explique le proverbe en usage chez les villageois, disant :

« Si tu as le gosier de Schara,
- Nous n'avons pas les greniers de Schirag. »

Cet Armaïs engendra son fils Amasia, et mourut après avoir encore vécu de longues années.

Amasia, établi à Armavir, engendre Kégham; après Kégham, le valeureux Parokh et Tzolag; puis passant le fleuve, il s'en va à la montagne du midi, au pied de laquelle il établit à grands frais, dans la vallée, deux habitations; l'une à l'orient près des sources qui jaillissent à la base de la montagne, l'autre à l'ouest de celle-ci, distante d'une bonne demi-journée de marche à pied. Il donna en apanage ces deux habitations à ses fils, le valeureux Parokh et Tzolag à l'œil flamboyant; ceux-ci, en s'y fixant, appelèrent ces lieux de leur propre nom, Parakhod, du nom de Parokh, et Tzolaguerd, de celui de Tzolag. Amasia nomma la montagne de son propre nom, Masis; puis étant retourné à Armavir, il vécut seulement quelques années et mourut.

Kégham engendra Harma à Armavir, et l'y laissant avec les siens, il s'en alla vers l'autre montagne au nord-est, sur les bords d'un lac, y bâtit sur les rives et y laissa des habitants. Il appela la montagne de son nom Kégh, et les villages Kéghakouni, ainsi que la mer qui porte aussi cette appellation. Dans cet endroit, il engendra son fils Sissag, personnage renommé par sa noble fierté, sa force, sa beauté, son éloquence et son adresse à tirer l'arc. Il lui remit une grande partie de ses biens, beaucoup d'esclaves, et lui donna en apanage tout le pays depuis la mer à l'orient jusqu'à une grande plaine où le fleuve Eraskh, après s'être frayé un lit dans les cavernes des montagnes, avoir traversé des vallées boisées et franchi des gorges étroites, descend dans la plaine avec un bruit effrayant. Là, Sissag, ayant fait halte, couvre de constructions le sol de son domaine, et appelle le pays de son nom, Siounie, mais les Perses le dénommèrent plus exactement Sissagan. Valarsace, premier roi parthe d'Arménie, ayant rencontré là des hommes célèbres, de la descendance de Sissag, les institue seigneurs du pays; c'est la race de Sissagan. Ce que fit Valarsace, d'après le sens précis de l'histoire, et comment il s'y prit, nous le raconterons en son temps.

Kégham retourne à la plaine au pied de la montagne, et dans un vallon escarpé, il bâtit lui-même un village, qu'il appelle de son nom Kéghami, et qui, dans la suite, fut nommé Karni, par son petit-fils Karnig. De sa descendance était issu, à l'époque d'Ardachès, petit-fils de Valarsace, un jeune homme appelé Varj, adroit à la chasse des cerfs, des chèvres sauvages et des sangliers, habile à lancer le javelot; Ardachès l'institue gardien des chasses royales, et lui donne des villages sur les bords du fleuve appelé Hraztan. On dit que c'est de lui qu'est issue la maison des Varajnouni. Kégham, comme nous l'avons rapporté, engendra Harma et d'autres enfants; puis il mourut, en enjoignant à son fils Harma de résider à Armavir.

Tel est cet Haïg, fils de Thorgom, fils de Thiras, fils de Gomer, fils de Japhet, ancêtre des Haïasdani (Arméniens); tels sont ses races, ses descendances, et l'endroit de son séjour. Dès lors, dit [Mar Apas Catina], sa postérité commença à se multiplier et à remplir le pays.

Harma engendra Aram sur le compte duquel on raconte une foule d'actions d'éclat, d'actes de valeur dans les combats, et qui étendit de tous les côtés le territoire des Arméniens. C'est de son nom que tous les peuples appellent notre pays : les Grecs, *Armen*, les Perses et les Syriens, *Arméni*. Mais pour ce qui est de rapporter son histoire tout entière, ses actes de courage, de dire le quand et le comment, nous le ferons, si tu veux, dans un autre ouvrage; ou bien nous laisserons de côté ces particularités, ou bien encore nous les noterons ici.

CHAPITRE XIII.

Guerre d'Aram contre les Orientaux; sa victoire. — Mort de Nioukar Matès.

Puisqu'il nous a paru (agréable) de regarder le travail entrepris par ta volonté, comme une source de jouissances plus grandes que ne le sont, pour les autres, les somptueux festins, avec leurs mets et leurs vins, nous avons voulu rappeler en peu de mots les combats d'Aram le Haïcien. Ce guerrier, ami des labeurs et de sa patrie, comme nous le montre le même historien, eut préféré mourir pour son pays, que de voir les fils de l'étranger fouler le sol natal, et commander à ses compatriotes et à ses frères.

Aram, peu d'années avant l'avénement de Ninus en Assyrie, à Ninive, inquiété par les nations voisines, rassemble toute la multitude de ses braves guerriers, habiles à manier l'arc et à lancer le javelot, jeunes, nobles, doués d'une grande adresse et d'une beauté remarquable, troupe qui, pour le courage et dans l'action, valait autant que cinquante mille hommes. Aram rencontre sur les confins de l'Arménie la jeunesse des Mèdes, sous la conduite de Nioukar, surnommé Matès, guerrier orgueilleux et vaillant, comme nous le montre le même historien. Déjà à l'exemple des Kouschans, Matès, imposant son joug à l'Arménie, la tient esclave pendant deux années. Avant le lever du soleil, Aram, fondant sur lui à l'improviste, extermina toute la multitude de son armée. Quant à Nioukar, appelé Matès, Aram, l'ayant fait prisonnier, le conduit à Armavir, et là, au sommet de la tour des murailles, le front traversé avec un long clou de fer, Nioukar est fixé au mur, par ordre d'Aram, à la vue de tous les spectateurs qui étaient venus là, et des passants. Tout son pays jusqu'à la montagne appelée Zarasb est soumis au tribut, jusqu'au règne de Ninus en Assyrie et à Ninive.

Cependant, Ninus devenu roi de Ninive, nourrissait dans son cœur un souvenir de haine, à cause de son ancêtre Bélus, car il connaissait le passé par la tradition. Il songeait depuis de longues années aux moyens de se venger, épiant le moment d'exterminer et d'anéantir, jusqu'au dernier rejeton, toute la race des fils du brave Haïg. Mais la crainte de se voir lui-même dépouillé de son royaume, en exécutant un tel projet, le retint. Il cache ses perfides desseins, et ordonne à Aram de conserver la puissance sans inquiétude, lui accorde le droit de porter le bandeau de perles, et le nomme son second. Mais c'est assez; car notre but en ce moment ne nous pern
de nous étendre sur cette histoire.

CHAPITRE XIV.

Démêlés d'Aram avec les Assyriens; s
toire. — Baïabis Kaghia. — Césarée. —
mière Arménie et autres contrées appel
ménie.

Nous raconterons brièvement les grand
d'Aram, ses actions glorieuses en Occident
portées dans le livre, ses différends avec les
riens, en signalant seulement les causes e
portance des événements, et en montrant
dement ce que l'historien raconte avec de
détails.

Ce même Aram, après avoir terminé sa
contre l'Orient, marche avec les mêmes t
en Assyrie. Il y trouve un homme qui rui
patrie avec quarante mille fantassins et
mille cavaliers; il était de la race des gé
avait nom Parscham. A force d'opprimer le
de l'accabler d'impôts, il changeait en
toute la contrée d'alentour. Aram lui livi
taille, le jette, fugitif, au milieu du pa
Gortouk, dans la plaine d'Assyrie, et ext
un grand nombre d'ennemis. Parscham n
sous les coups des soldats d'Aram. Déifié à
de ses nombreux exploits, (Parscham) fut
longtemps par les Syriens. Une grande par
plaines de l'Assyrie devint, pendant de l
années, tributaire d'Aram.

Il nous faut parler maintenant des prodi
valeur qu'Aram fit en Occident contre les T
Il marche ensuite sur l'Occident, avec qu
mille fantassins et deux mille cavaliers, arr
Cappadoce, dans un endroit appelé aujou
Césarée. Comme il avait soumis l'Orient
Midi et qu'il en avait confié la garde à de
milles, l'Orient à celle des Sissagan et l'As
ceux de la maison de Gatmos, il n'avait pl
lors aucune crainte de troubles.

Pour cela, Aram s'arrête longtemps en
dent. Baïabis Kaghia lui livre bataille; ce
occupait tout le pays situé entre les deux gr
mers, le Pont et l'Océan. Aram fond su
le défait, le refoule jusque dans une île de l
asiatique. Puis laissant un de ses parents, n
Mschag, avec dix mille hommes de ses tr
pour garder le pays, il retourne en Arm

Aram enjoint aux habitants du pays d'appr
à parler la langue arménienne, c'est pourquo
qu'à ce jour, ils appellent cette contrée : P
Armenia, qu'on traduit par Première Arm

ce village que le gouverneur établi par Aram, et qui s'appelait Mschag, fonda et entoura de petites murailles, et auquel il donna son nom, les anciens habitants du pays le nommaient Majak, ne pouvant bien prononcer; jusqu'à ce qu'ensuite agrandi par d'autres, ce village fut nommé Césarée. C'est ainsi qu'Aram, depuis ces lieux jusqu'à son propre empire, remplit d'habitants beaucoup de contrées désertes, et le pays fut nommé la Deuxième, la Troisième et même la Quatrième Arménie. Voilà la première et la véritable raison d'appeler les parties occidentales de notre pays, Première, Seconde, Troisième et Quatrième Arménie. Et ce que disent certaines personnes de l'Arménie grecque, ne nous plaît aucunement : que les autres pensent à leur guise!

Le nom d'Aram est tellement puissant et renommé jusqu'à ce jour, comme tout le monde le sait, que les nations qui nous entourent, le donnent à notre pays. On raconte d'Aram bien d'autres actions d'éclat; mais nous en avons dit assez sur ce sujet.

Mais pourquoi ces faits ne furent-ils pas consignés dans les livres des rois et des temples? Cependant que personne ne conçoive à cet égard ni doute, ni suspicion. Car premièrement, Aram est antérieur au règne de Ninus, époque où personne ne se préoccupait de tels soins; et deuxièmement, les peuples ne sentaient ni l'utilité, ni le besoin, ni l'intérêt de s'occuper des nations étrangères, des pays lointains, de recueillir les anciennes traditions, et les récits des premiers âges dans les livres de leurs rois ou de leurs temples; d'autant plus que la valeur et les exploits des peuples étrangers n'étaient pas pour eux un motif de vanité ou d'orgueil. Et, bien que non consignés dans leurs propres livres, ces faits, comme le raconte Mar Apas Catina, ont été extraits des ballades et des chants populaires, composés par quelques obscurs écrivains, et se trouvent réunis dans les archives royales. Il y a une autre raison, dit-il encore, c'est que, comme je l'ai appris, Ninus, homme imprudent et égoïste, voulant se donner comme le principe unique, le premier auteur de toute conquête, de toute qualité et de toute perfection, fit brûler quantité de livres d'annales des premiers âges, qui se conservaient dans différents endroits et relataient les actes de bravoure de tels ou tels personnages; il fit également détruire les annales relatives à son époque, exigeant que l'histoire n'écrive que pour lui seul. Mais il est superflu de répéter tout ceci.

Aram engendra Ara; puis ayant encore vécu de longues années, il mourut.

CHAPITRE XV.

Ara; sa mort dans une guerre suscitée par Sémiramis.

Ara, peu d'années avant la mort de Ninus, obtint le gouvernement de sa patrie, jugé digne d'une telle faveur par Ninus, comme [antérieurement] son père Aram. Mais l'impudique et voluptueuse Sémiramis (Schamiram), ayant entendu parler depuis longues années de la beauté d'Ara, brûlait du désir de satisfaire sa passion; cependant elle ne pouvait agir ouvertement. Mais après la mort, ou plutôt après la fuite de Ninus en Crète, comme je le crois, Sémiramis mûrissant en sûreté sa passion, envoie des messagers au bel Ara, avec de riches cadeaux, accompagnés d'instantes prières, de promesses magnifiques, pour l'engager à venir la trouver à Ninive, à l'épouser et à régner sur tout l'empire de Ninus, ou seulement à satisfaire son ardente passion, et à retourner ensuite en paix dans ses propres états, comblé de présents.

Déjà les ambassades s'étaient succédé sans interruption, et Ara refusait toujours. Alors Sémiramis, furieuse du mauvais résultat de ses messages, lève toute la multitude de ses troupes, se hâte d'arriver sur le territoire des Arméniens, et de fondre sur Ara. Mais il était évident que ce n'était pas tant pour tuer Ara ou le mettre en déroute, qu'elle se hâtait ainsi, que pour le subjuguer, s'emparer de lui pour satisfaire ses passions; car devenue folle d'amour au seul portrait qu'elle avait entendu faire d'Ara, comme si elle l'eût vu, elle brûlait de feux dévorants. Elle accourt en se précipitant dans la plaine d'Ara, appelée de son nom Ararat. Au moment d'engager le combat, elle ordonne à ses généraux de faire en sorte, s'il est possible, d'épargner la vie d'Ara. Mais au fort de la mêlée, l'armée d'Ara est mise en pièces, et il meurt dans l'action, frappé par les soldats de Sémiramis. La reine envoie après la victoire sur le lieu du combat ceux qui dépouillent les cadavres, afin de chercher parmi les morts l'objet de son amour. Ara fut trouvé sans vie au milieu de ses braves compagnons d'armes. Sémiramis le fait placer sur la terrasse de son palais.

Cependant, comme les troupes arméniennes se ranimaient au combat contre la reine Sémiramis, pour venger la mort d'Ara; elle dit : — « J'ai ordonné à mes dieux de lécher les plaies d'Ara, et il reviendra à la vie. » — Elle espérait par la vertu de ses maléfices ressusciter Ara, tant la fureur de sa passion avait égaré sa raison. Mais

quand le cadavre fut en putréfaction, elle le fit jeter [par ses serviteurs] dans une fosse profonde pour le dérober ainsi à la vue de tous. Puis ayant travesti en secret un de ses amants, elle publie sur Ara la nouvelle suivante : — « Les dieux, en léchant les plaies d'Ara, l'ont rendu à la vie, et ont ainsi comblé nos vœux les plus chers; aussi dorénavant ils doivent encore être davantage adorés et glorifiés par nous, comme les auteurs de notre félicité et de l'accomplissement de nos désirs. » — Sémiramis érige une nouvelle statue aux dieux, lui offre des sacrifices, comme si la puissance de ces dieux avait sauvé Ara. A l'aide de ces bruits répandus en Arménie touchant Ara, Sémiramis persuada tous les esprits et fit cesser la guerre.

En ce qui regarde Ara, il suffit de le rappeler en ce peu de mots : ayant vécu....... années, Ara engendra Gartos.

CHAPITRE XVI.

Comment, après la mort d'Ara, Sémiramis éleva la ville, la digue du fleuve et son palais.

Après ces succès, Sémiramis, s'étant arrêtée peu de jours dans la plaine appelée Ararat, du nom d'Ara, passe au sud de la montagne, car on était alors en été, pour se promener dans les vallons et les campagnes en fleurs. En voyant la beauté du pays, la pureté de l'air, les sources limpides qui jaillissent de toutes parts, le cours majestueux des fleuves au doux murmure : — « Il nous faut, dit-elle, dans un pays où le climat est si tempéré et l'eau si pure, fonder une ville, une demeure royale pour résider [ici] en Arménie, au milieu de toutes les délices, la quatrième partie de l'année; les trois autres saisons plus froides, nous les passerons à Ninive. »

Sémiramis, ayant visité beaucoup de sites, arrive du côté oriental, sur le bord du lac salé; elle voit sur ces bords une colline oblongue, exposée dans sa longueur au couchant; un peu oblique au nord; au midi une grotte s'élevant droit et perpendiculairement vers le ciel; à peu de distance au sud, une vallée plate, confinant à l'orient avec la montagne, et qui, en s'allongeant vers le lac, s'élargit et prend un aspect grandiose. A travers ces lieux, des eaux pures, tombant de la montagne dans les ravins et les vallées, réunies à la large base des montagnes, devenaient de véritables fleuves. A droite et à gauche des eaux, s'élevaient dans cette vallée de nombreux villages; et à l'est de cette riante colline, se dressait une petite montagne.

Ici, l'active et impudique Sémiramis, ayant tout examiné en détail, fit aussitôt venir de l'Assyrie et des autres parties de son empire, et rassembler en ce lieu douze mille ouvriers et six mille maîtres de tout état, pour travailler le bois, la pierre, le bronze et le fer, tous très-habiles dans leur art. Tout s'exécutait selon les ordres de la reine. On voyait accourir en hâte des ouvriers et des maîtres de tout état. Sémiramis fait d'abord construire la chaussée du fleuve, avec des blocs de rochers, liés entre eux avec de la chaux et du sable [fin], œuvre gigantesque pour l'étendue et la hauteur et qui existe, à ce que l'on dit, encore à présent. Dans les fentes de cette chaussée, nous le savons par ouï-dire, les voleurs et les vagabonds du pays y cherchent un refuge et s'y cachent en sûreté comme sur les cimes désertes des montagnes. Si quelqu'un veut en faire l'expérience, il ne pourra pas même, en employant toutes ses forces, détacher de cette construction une pierre de fronde; en examinant la parfaite liaison des pierres, on croirait que la cimentation a été faite avec de la cire coulée. Cette chaussée, longue de plusieurs stades, va jusqu'à la ville.

La reine fait ranger cette multitude de travailleurs en plusieurs classes, et donne pour chef à chacune le meilleur des artisans. Ainsi à force de fatigues continuelles, elle achève en peu d'années ces merveilleuses constructions, qu'elle entoure de fortes murailles avec des portes d'airain. Elle bâtit aussi dans la ville de nombreux et magnifiques palais, ornés de différentes pierres de diverses couleurs, élevés de deux ou trois étages, chacun, comme il convient, exposé au soleil. Elle distingue par de belles couleurs les quartiers de la ville, les divise par de larges rues; elle construit, selon les besoins, des thermes au milieu de la ville, avec un art admirable. [Distribuant dans la cité une partie des eaux du fleuve, elle les amène partout où il en est besoin, et aussi pour l'arrosement des jardins et des parterres. Quant à l'autre portion des eaux, près des bords du lac à droite et à gauche, elle les destine aux usages de la ville et de tous les environs. Toutes les parties de la ville, à l'est, au nord et au sud, sont décorées par elle de beaux édifices, d'arbres touffus, produisant des fruits et des feuillages différents; elle plante aussi quantité de vignes dans les terrains fertiles en vins. Elle rend de tous côtés magnifique et splendide la portion de la ville entourée de murailles, et y fait entrer une immense population.

Quant à l'extrémité de la ville et aux merveilleux édifices qui s'y trouvent, bien des gens

ignorent l'état des choses; il est donc impossible d'en faire la description. Sémiramis garnit le sommet des murailles, ouvre des entrées d'un accès difficile, et élève un palais royal, avec de terribles oubliettes. Le dessin et le plan d'un semblable édifice ne nous ont été transmis par personne avec vérité, aussi nous ne croyons pas opportun d'en parler dans cette histoire. Nous dirons seulement que, de tous les ouvrages royaux, comme nous l'avons appris, c'est le premier et le plus splendide.

Sur le côté oriental de la grotte, là où actuellement on ne peut tracer un seul trait avec la pointe, tant la pierre en est dure, on a creusé des palais, des chambres, des caveaux pour mettre les trésors et de longues galeries. Personne ne sait comment ces merveilleuses constructions ont pu s'élever. Sur toute la surface de la pierre, comme sur de la cire, avec une pointe, sont tracés beaucoup de caractères. Or la vue d'un semblable prodige jette tout le monde dans l'étonnement; mais assez sur ce sujet. Dans beaucoup d'autres cantons de l'Arménie, la reine fit graver sur la pierre le souvenir de quelque événement; sur beaucoup de points, elle fit dresser des stèles avec des inscriptions tracées de même. Mais en voici assez sur les travaux exécutés en Arménie par Sémiramis.

CHAPITRE XVII.

De Sémiramis; pourquoi elle fit périr ses fils. — Comment elle s'enfuit en Arménie [à cause] du mage Zoroastre. — Elle meurt de la main de son fils Ninyas.

La reine, voulant toujours aller passer l'été dans le nord, dans la ville qu'elle avait fondée en Arménie, laissa, comme gouverneur de l'Assyrie et de Ninive, Zoroastre (Zrataschd), mage et chef religieux des Mèdes (Mar); pendant longtemps les choses étant ainsi réglées, Sémiramis remit tout le pouvoir aux mains de Zoroastre.

Souvent reprise par ses enfants à propos de sa conduite déréglée et par trop voluptueuse, la reine les fit tous périr, à l'exception de Ninyas, le plus jeune. Dans son amour pour ses favoris, elle leur remet son pouvoir souverain, ses trésors, et ne prend aucun soin de ses fils. Ninus, son mari, n'était pas mort, et ne fut pas enterré, comme on le dit, par ses soins, dans le palais, à Ninive; mais, voyant la corruption de sa perfide épouse, il abandonna l'empire et se réfugia en Crète (Gridé). Ses fils, devenus grands, reprochent à leur mère sa conduite, croyant la faire rougir de ses vices, de ses méfaits diaboliques, et la déterminer à leur céder le pouvoir et ses trésors. La reine devint plus furieuse encore et les fit tous mourir. Ninyas fut seul épargné, comme nous l'avons dit plus haut.

Par suite des torts de Zoroastre envers la reine et de leur querelle, Sémiramis prend les armes contre lui, car il songeait à établir partout sa tyrannie. Au fort du combat, Sémiramis s'enfuit devant Zoroastre, et gagne l'Arménie. Ninyas trouve le moment opportun pour se venger; il tue sa mère, et règne sur l'Assyrie et Ninive. Nous avons dit la cause et les circonstances de la mort de Sémiramis.

CHAPITRE XVIII.

Première expédition de Sémiramis dans les Indes. — Sa mort pendant qu'elle était en Arménie.

J'ai en vue Céphalion, pour ne pas m'exposer à être un sujet de risée; il parle d'après d'autres écrivains, d'abord de la naissance de Sémiramis, ensuite de sa guerre dans les Indes. Mais les faits qui résultent de l'examen que fit Mar Apas Catina, dans les livres chaldéens, nous ont paru plus certains que toutes ces particularités; car il parle avec savoir et il expose les causes de la guerre. Ajoutons encore que les fables de notre pays donnent raison au savant syrien, en disant qu'ici (en Arménie) eurent lieu la mort de Sémiramis, sa fuite à pied, sa soif ardente, ses recherches pour avoir de l'eau, son empressement à se désaltérer, et, à l'arrivée des soldats armés de glaives, le jet du talisman dans la mer, d'où est venu ce chant : « Les perles de Sémiramis dans la mer. » Aimes-tu les fables? Écoute celle-ci : « Sémiramis changée en pierre, bien avant Niobé. » Assez sur ce sujet, occupons-nous des faits postérieurs.

CHAPITRE XIX.

Événements arrivés après la mort de Sémiramis.

Je veux dans cet ouvrage te montrer tous les événements avec ordre, les ancêtres les plus renommés de la nation, toutes les traditions qui les concernent, chacun de leurs faits et gestes, en omettant toutes les choses imaginaires ou inconvenantes dans nos récits, et en racontant ce qui se trouve dans les livres, et notamment dans

les discours des hommes sages et profonds, d'où nous avons précisément cherché à rassembler et à extraire les documents de notre antiquité. Et nous dirons : Dans cette histoire, nous nous sommes attaché à la justice et à la vérité, aussi bien par inspiration que par conviction. C'est avec de telles dispositions qu'est faite notre compilation. Dieu le sait! louable ou blâmable aux yeux des hommes, leur jugement importe peu; mais l'uniformité de notre récit, la suite régulière des personnages, sont une garantie suffisante de l'exactitude de nos recherches. Ceci posé, certain ou presque assuré de la vérité, je commencerai par t'exposer les faits postérieurs, en suivant l'ordre historique.

Or, après la mort de Sémiramis, tuée par son fils Zamassis, c'est-à-dire Ninyas, né après le meurtre d'Ara, nous savons avec certitude l'ordre des faits. Ninyas règne, après avoir fait périr sa mère voluptueuse, et vit en paix. Sous Ninyas, Abraham termina ses jours.

Comparaison de la généalogie de notre nation avec celle des Hébreux, des Chaldéens, jusqu'à Sardanapale, appelé Tonos-Concholéros.

Hébreux.	*Chaldéens.*	*Arméniens.*
Abraham.	Ninyas.	Aram.
Isaac.	Arios.	Ara.
Jacob.	Aralios.	Ara,

qui était fils de notre Ara, appelé Ara par Sémiramis qui lui confie le gouvernement de notre pays :

Lévi	Sosarès.	Anouschavan.
Cahat.	Xerxès.	Bared.
Amram.	Galéos.	Arpag.
Moïse.	Armamithrès.	Zavan.
Josué.	Bélochus.	Parnas.

Depuis Josué, ce n'est plus par ordre de filiation, mais de prééminence, que tous descendent d'Abraham. Défaits par Josué, les Cananéens, fuyant leur exterminateur, passèrent en Afrique (Akras), naviguant sur Tharsis, événement constaté par une inscription gravée sur des stèles en Afrique, et qui se conserve jusqu'à présent. Voici ce qu'elle rapporte en propres termes :

« Mis en fuite par le brigand Josué,
« nous, les chefs des Cananéens,
« sommes venus habiter ici. »

Un de ces chefs était notre illustre Cananitas, en Arménie. Tout bien examiné, nous avons t[...] que la descendance des Kentonni provient d[...] sans aucun doute. Le caractère de ces de[...] démontre bien qu'ils sont Cananéens.

Hébreux.	*Chaldéens.*	*Arménie[...]*
Gothoniel.	Altadas.	Sour.
Avod.	Mamithus.	Havanag
Barac.	Macaléus.	Vaschda[...]
Gédéon.	Sphærus.	Haïgag.
	Mamylus.	
	Sparethus.	
	Ascatades.	
	Amyntas.	
	Bélochus.	

Haïgag qui vivait, à ce que l'on dit, sous [...]chus, périt dans une émeute follement sou[...] par lui.

Abiméleck.	Balatorès.	Ambag.
Thola.	Lampridis.	Arnag.
Jaïr.	Sosarès.	Schava[...]
Jephté.	Lamparès.	Noraïr.
Eséphon.	Panyas.	Vsdasga[...]
Aglon.	Sosarmus.	Korag.
Labdon.	Mithræus.	Hrand.
Samson.	Teutamus.	Entzak.
Héli.		Kéghag.
Samuel.		Horo.
Saül.		Zarmaïr.
David, et ainsi de suite.		

Zarmaïr, envoyé au secours de Priam par [...]tamus avec une armée d'Éthiopiens, meurt [...] main des braves Hellènes.

Chaldéens.	*Arméniens.*
Teutéus.	Berdj.
Tineus.	Arpoun.
Dercylus.	Pazoug.
Eupalmeus.	Ho.
Laosthénès.	Housag.
Priétiadès.	Gaïbag.
Ophrateus.	Sgaïorti (fils de géan[...]
Ophratonès.	
Acrazanès	
Sardanapale.	

CHAPITRE XX.

Ara fils d'Ara. — Son fils Anouschavan, nommé Sos.

Sémiramis, en souvenir de sa première pa[...] pour le bel Ara, appelle Ara le fils né de lui [...]

sa femme bien-aimée Nouart, et qui était âgé d'environ douze ans à la mort d'Ara. Sémiramis, pleine de confiance en ce prince, l'investit du gouvernement de notre pays. Ara meurt, à ce que l'on dit, dans la guerre contre Sémiramis.

Voici l'ordre des événements postérieurs : Ara fils d'Ara meurt dans la guerre contre Sémiramis, laissant un fils, appelé Anouschavan, très-puissant et très-capable dans l'action et dans le conseil. Il était surnommé Sos (peuplier argentifère), car il était voué aux fonctions sacerdotales, dans les forêts de peupliers d'Aramaniag, à Armavir. Le tremblement des feuilles de peuplier, au souffle léger ou violent de l'air, était l'objet d'une science magique en Arménie et le fut longtemps.

Cet Anouschavan, ayant à souffrir pendant de longues années le mépris de Zamassis, languissait à la cour. Aidé par ses partisans, il réussit à obtenir le gouvernement d'une partie du pays, moyennant tribut, ensuite du pays tout entier. Mais il serait trop long de rapporter dans cette histoire tout ce qui est digne d'être rappelé, les paroles, les faits et les entreprises.

CHAPITRE XXI.

Barouïr fils de Sgaïorti est le premier roi couronné en Arménie. — Il aide Varbace le Mède à s'emparer du royaume de Sardanapale.

Laissant de côté les faits les moins considérables, nous dirons ce qui est le plus important. Le dernier de ceux qui vécurent sous l'empire des Assyriens, depuis Sémiramis ou depuis Ninus, est, je le dis, notre Barouïr, contemporain de Sardanapale. Aidé puissamment par Varbace le Mède, il ravit le royaume de Sardanapale.

A présent j'éprouve du bonheur et de la joie en arrivant au véritable ancêtre de notre nation, dont les descendants furent élevés au rang de roi; aussi nous avons une grande tâche à accomplir, bien des sujets à traiter. Nous avons cru de notre devoir de lire les preuves de ces faits dans quatre livres composés par cet homme sage et éloquent, le plus sage d'entre les sages.

Varbace, d'un canton de la Médie, à la pointe extrême de la province la plus fortifiée, homme d'une grande astuce, célèbre dans les combats, voyant la vie efféminée et la mollesse voluptueuse du faible et vil Concholéros, gagne par sa conduite, par ses largesses, beaucoup de partisans, parmi les personnages braves et puissants qui alors soutenaient avec dignité et une grande fermeté l'empire d'Assyrie. Il se concilie l'amitié de notre brave satrape Barouïr, lui promettant la couronne et tout l'éclat de la royauté; il s'attache aussi un grand nombre de vaillants guerriers habiles à manier le javelot, l'arc et le glaive. Varbace, s'emparant de cette manière des États de Sardanapale, commande à l'Assyrie et à Ninive; mais il y établit des gouverneurs et transporte aux Mèdes l'empire des Assyriens.

Si ces faits, chez les autres historiens, sont rapportés différemment, ne t'en étonne pas; car, comme plus haut, dans les premiers chapitres, nous avons blâmé les usages de nos premiers ancêtres qui ne prenaient aucun souci de la science, il arrive encore ici la même chose. Les faits et gestes du père de Nabuchodonosor ont été consignés dans les annales et les registres de ses inspecteurs des mémoriaux; or, nos princes n'ayant pas songé à faire de même, il n'y a eu de transcrit que les faits accomplis dans les derniers temps. Si on demande : « Où donc avons-nous trouvé les noms, les faits et gestes de beaucoup de nos ancêtres? » je répondrai : « Dans les anciennes archives des Chaldéens, des Assyriens, des Perses, à cause de la mention faite dans les écrits royaux des noms et des actes de nos aïeux comme chefs de l'administration, chargés par les rois du gouvernement général. »

CHAPITRE XXII.

Succession de nos rois. — Leur nombre de père en fils.

Je vais compter nos grands hommes, surtout les rois, jusqu'à l'empire des Parthes, parce qu'ils me sont chers, ces descendants de notre monarque couronné, comme mes compatriotes, mes proches et mes frères. Comme il m'eût été doux, si le Sauveur (Perguitch) fût alors venu me racheter, d'entrer dans le monde sous de tels monarques, de jouir du bonheur de les voir et d'échapper aux dangers du temps présent! Eh bien, ce sort heureux, cette fortune a fui loin de nous. Mais ces rois nationaux vivaient sous le gouvernement des Mèdes, et nous allons en rappeler ci-dessous les noms.

En ce temps-là, le pouvoir royal de notre nation existait véritablement, comme l'atteste le prophète Jérémie, appelant aux armes contre Babylone : « Convoquez, dit-il, le royaume d'Ararat et la troupe d'Ascanaz. » Il est donc évident que notre empire existait alors. Mais, en

réglant la succession de nos rois, nous mettrons à côté celle des rois mèdes :

Premier roi des Mèdes. Notre premier roi couronné par Varbace fut :

Varbace.	Barouïr, fils de Sgaïorti.
Maudacès.	Hratchia.
Artysis.	Parnouas.
Déjocès.	Badjouïdj.
Phraortes.	Gornag.
Cyaxares	Pavos.
Astyage.	Un autre Haïgag.
	Erouant qui vécut peu.
	Dikran (Tigrane).

Du nom des deux derniers furent appelés les derniers Erouant et Tigrane, sans doute à cause des espérances qu'ils donnaient. Le temps n'est pas très-éloigné où nous mentionnerons leurs noms.

Hratchia était ainsi appelé à cause de la vivacité de ses traits et de l'éclat pétillant de ses yeux. Sous lui, dit-on, vivait Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui emmena les Juifs en captivité. On raconte que Hratchia lui demanda l'un de ces principaux captifs hébreux, appelé Champat, le conduisit dans ses États et le combla d'honneurs. De Champat, dit l'historien, descend la race des Pakradouni; cela est certain. Mais ce que firent nos rois pour convertir cette famille au culte de leurs dieux; combien et quels furent ces Pakradouni qui moururent dans le sein du culte divin, nous le raconterons plus tard avec détail. Certains individus, indignes de croyance, par pur caprice et non selon la vérité, disent que c'est de Haïg que descend la race des Thakatir Pakradouni; mais je réponds à ceci : Ne crois pas à de pareils contes, car il n'y a aucun semblant de vérité, aucun indice de probabilité; et, dans ce qui te fut dit, rien qui dénote la vérité. Ce sont des paroles absurdes, dénuées de sens et de valeur, contre Haïg et ses pareils. Mais sache que le nom de Sempad, que les Pakradouni donnent souvent à leurs fils, correspond exactement dans leur langage primitif, qui est l'hébreu, à Champat.

CHAPITRE XXIII.

Des fils de Sennékérim desquels sont issus les Ardzrouni, les Kénouni et le pteschkh d'Aghdznik. — Démontrer dans le même chapitre que la maison d'Ankegh vient de Baskam.

Avant de commencer l'histoire du grand Tigrane (Dikran) qui est le neuvième de nos ancêtres couronnés, prince vaillant, renommé et toujours victorieux entre les conquérants, nous raconterons ce qui est le plus important. Ce qui concerne Sennakérib (Sennékérim) a été mis en oubli. En effet, environ quatre-vingts ans avant le règne de Nabuchodonosor, vivait Sennakérib, roi d'Assyrie, celui-là même qui assiégea Jérusalem sous Ezéchias, chef des Juifs. Ayant tué leur père, les fils de Sennakérib, Atramelek et Sanassar, se réfugièrent chez nous.

L'un d'eux, Sanassar, fut établi par notre vaillant ancêtre Sgaïorti au sud-ouest de notre pays, près des confins de l'Assyrie. Les descendants de Sanassar ont peuplé la montagne de Sim. Les plus grands et les plus illustres d'entre eux, ayant signalé dans la suite leur dévouement envers nos rois, furent jugés dignes d'obtenir le gouvernement de ces contrées. Arkamozan se fixe au sud-est du pays; c'est de lui, dit l'historien, que descendent les Ardzrouni et les Kénouni. Voilà la raison qui nous a fait rappeler Sennakérib.

La maison d'Ankegh, dit le même historien, est issue d'un certain Baskam, petit fils de Haïgag.

CHAPITRE XXIV.

De Tigrane, tel qu'il était en toutes choses.

Passons actuellement à ce qui regarde Tigrane et ses entreprises. C'est, de tous nos rois, le plus puissant, le plus vertueux, le plus brave de tous ces princes et de tous les guerriers. Il aida Cyrus à renverser l'empire des Mèdes, il retint longtemps sous son obéissance les Grecs, et il étendit notre territoire jusqu'à nos anciennes frontières. Objet d'envie pour tous les contemporains, il fit aussi, lui et son siècle, l'admiration de la postérité.

En effet, qui donc parmi les vrais guerriers et les admirateurs de la valeur et de la vertu ne tressaille au souvenir de Tigrane, ne désire ardemment l'égaler en grandeur? Chef et modèle des guerriers, signalant partout son courage, il éleva haut notre nation; nous étions courbés sous le joug, il la mit en état de subjuguer et de faire payer tribut à de nombreux peuples. Partout s'élevaient des monceaux d'or, d'argent, de pierres précieuses; partout on voyait des vêtements de toute forme, de toute couleur, pour hommes et pour femmes; si bien que la laideur paraissait aussi belle que la beauté, et la beauté, selon l'esprit du temps, était déifiée. On voyait les fantassins chevaucher, les frondeurs devenus d'habiles tireurs d'arcs, les hommes auparavant

armés de pieux manier le glaive et la lance, les gens autrefois sans armes, couverts de boucliers et d'armures de fer. La vue des soldats rassemblés, le feu, l'éclat resplendissant de leurs armures et de leurs armes, suffisaient pour dérouter l'ennemi. Tigrane inaugure la paix, multiplie les édifices et féconde tout le pays avec des ruisseaux d'huile et de miel.

Tels sont, avec beaucoup d'autres encore, les bienfaits dont gratifia notre patrie Tigrane fils d'Erouant, prince à la blonde chevelure bouclée, au visage coloré, au regard doux, puissamment membré, large des épaules, à la marche rapide, le pied bien tourné, sobre toujours dans le boire et le manger, et réglé dans ses plaisirs. Nos ancêtres le célébraient au son du pampirn, en chantant sa prudence, sa modération dans les plaisirs de la chair, sa sagesse, son éloquence, et son désir d'être utile à l'humanité. Quel plus grand plaisir pour moi, que de prolonger ces sujets louangeux pour lui, et qui sont la vérité de l'histoire! Toujours équitable dans ses jugements, sa balance, égale pour tous, pesait sans partialité la conduite de chacun. Il n'était point jaloux des grands, il ne méprisait pas les petits; il n'avait d'autre volonté que d'étendre sur tous le manteau de sa sollicitude. [Tigrane], depuis longtemps déjà, lié par des traités avec Astyage (Aschtahag), roi des Mèdes, lui donne en mariage sa sœur Dikranouhi, qu'Astyage recherchait avec empressement; car celui-ci se disait : « Par cette alliance, j'aurai pour Tigrane une constante affection, ou je lui tendrai facilement des embûches pour le faire périr. » En effet, pour lui, Tigrane était un sujet de crainte, car une prophétie indépendante de sa volonté lui avait annoncé l'événement que voici :

CHAPITRE XXV.

Crainte et soupçons d'Astyage, en apprenant l'étroite amitié de Cyrus et de Tigrane.

La cause première de ses craintes était l'alliance et l'amitié qui unissaient Cyrus et Tigrane. Souvent aussi le sommeil fuyait loin d'Astyage lorsqu'il rappelait ses souvenirs. Il faisait sans cesse à ce sujet des questions à ses confidents : « Comment pourrons-nous, disait-il, rompre les liens d'amitié entre le Perse et le descendant d'Haïg, fort de tant de myriades d'hommes? » Pendant qu'il est agité par ces pensées, une vision lui apparaît, qui lui révèle sa situation et qu'il raconte ainsi :

CHAPITRE XXVI.

Comment Astyage, la haine au cœur, voit sa destinée présente dans un songe merveilleux.

« Un grand danger, dit-il, menaçait le Mède Astyage, par le fait de l'union de Cyrus et de Tigrane. C'est pourquoi, de l'effervescence de ses pensées, lui apparaît dans le sommeil de la nuit un songe, où il vit ce qu'étant éveillé il n'a jamais vu ni entendu. Il se réveille en sursaut, et, sans attendre le cérémonial usité, l'heure du conseil, car il restait encore bien des heures de la nuit, il appelle ses confidents. Le visage triste, les yeux fixés à terre, il gémit du plus profond de son cœur et soupire. Pourquoi cette douleur? demandent les confidents. Et lui reste plusieurs heures sans répondre; enfin, poussant des gémissements, il commence à dévoiler toutes ses secrètes pensées, les soupçons de son cœur et aussi les détails de l'horrible vision :

« Il advint, ô mes amis, dit-il, que je me trouvais aujourd'hui sur une terre inconnue, près d'une haute montagne dont la cime paraissait enveloppée de glaces et de frimas. On disait que c'était le pays des descendants d'Haïg Mon regard plongeait au loin vers la montagne, lorsqu'une femme revêtue de la pourpre, enveloppée d'un voile bleu céleste, m'apparut assise au plus haut de la cime. Ses yeux étaient beaux, sa stature était élevée, son teint était de rose; elle était dans les douleurs de l'enfantement. Comme j'avais le regard tendu vers ce spectacle étonnant, cette femme mit au monde tout à coup trois héros accomplis pour la taille et pour la force. Le premier, monté sur un lion, prit son vol vers l'occident; le second, sur un léopard, s'élança vers le nord; le troisième, sur un énorme dragon, se précipita avec fureur sur notre empire.

« Au milieu de ces visions confuses, il me semblait que, debout sur la terrasse de mon palais, j'en voyais la frise ornée de magnifiques tentures, et la plate-forme couverte de tapis émaillés de diverses couleurs. Nos dieux, à qui je suis redevable de la couronne, étaient là présents dans tout l'éclat de leur majesté, et moi avec vous, leur offrant des sacrifices et de l'encens. Tout à coup, levant les yeux, je vis le héros, monté sur le dragon, prendre son vol avec des ailes d'aigle, en fondant sur nous; il croyait venir exterminer nos dieux; mais moi, Astyage, me précipitant à sa rencontre, je soutins ce choc formidable et je combattis ce merveilleux héros. D'abord nous nous frappâmes l'un l'autre de la lance et nous

répandîmes des flots de sang, et la plate-forme du palais, inondée des rayons du soleil, se transforma en un mur de sang. Puis, recourant à d'autres armes, nous combattîmes encore des heures entières.

« Mais à quoi bon prolonger ce récit, puisque la fin de tout était ma ruine? L'impression du danger me couvrit d'une sueur violente, le sommeil s'enfuit loin de moi, et depuis ce jour je ne compte plus parmi les vivants. Car le résultat d'un tel songe n'a d'autre signification que la terrible invasion que Tigrane, le descendant d'Haïg, doit faire chez nous. Mais quel est l'homme qui, avec le secours de nos dieux, nous venant en aide par ses conseils et ses actes, ne croirait pas partager le trône avec nous? »

Ayant ouï beaucoup d'avis utiles de la part de ses confidents, le roi les honora de ses remercîments.

CHAPITRE XXVII.

Opinions des conseillers d'Astyage; ses réflexions et ses desseins; leur exécution immédiate.

« Après avoir entendu de vos bouches bien des avis sages et ingénieux, ô mes amis, je dirai ce qui, en fait de conseils et de réflexions, me paraît à moi préférable, si les dieux daignent m'assister. Il n'y a rien de plus utile contre un ennemi, quand on connaît ses desseins, que la présence d'une personne qui, avec l'apparence de l'amitié, lui tende des embûches. Ce n'est ni avec des trésors, ni avec des paroles trompeuses, que nous pouvons réussir, mais c'est en agissant ainsi que je le veux. L'instrument de mes desseins, l'agent de cette trame est la sœur de Tigrane, la belle et prudente Dikranouhi; car de tels liens de parenté à l'étranger lui donnent toute facilité d'ourdir en secret de sourdes menées, en allant et en venant; ou bien à l'improviste, à force d'argent et de promesses pour engager quelqu'un des familiers de Tigrane à le poignarder ou à l'empoisonner; ou pour séduire avec de l'or, détacher de lui ses partisans et les gouverneurs des provinces. C'est ainsi que nous nous saisirons de Tigrane comme d'un faible enfant. »

Les confidents du roi, regardant le projet comme efficace, en machinèrent l'exécution. Astyage envoie un de ses conseillers à Tigrane avec de riches trésors et une lettre ainsi conçue :

CHAPITRE XXVIII.

Lettre d'Astyage. — Dispositions favorables de Tigrane. — Départ de Dikranouhi pour la Médie.

« Mon frère bien-aimé le sait : rien ne nous fut donné par les dieux de plus utile dans cette vie qu'un grand nombre d'amis, c'est-à-dire d'amis sages et puissants; car ainsi les troubles du dehors ne nous atteignent pas, et, s'ils parviennent chez nous, aussitôt on les repousse; au dedans, la perfidie ne peut trouver accès, et toute perturbation est étouffée. Or, en voyant tous les avantages qui résultent de l'amitié, j'ai songé à rendre la nôtre plus stable et plus profonde. Ainsi, fortifiés de tous les côtés, nous maintiendrons notre empire ferme et inébranlable. Et cela, tu peux le faire, en m'accordant la fille de la Grande Arménie, ta sœur Dikranouhi, pour épouse. J'espère que tu considéreras cette union comme avantageuse pour ta sœur, qui deviendra la reine des reines. Porte-toi bien, mon compagnon royal et mon frère bien-aimé. »

Sans prolonger ce récit, je dirai : L'envoyé accourt et accomplit la négociation au sujet de la belle princesse; car Tigrane consentit à donner sa sœur Dikranouhi pour épouse à Astyage. Ignorant complétement les ruses ourdies par ce dernier, Tigrane envoie sa sœur, comme c'était la coutume des rois. Ayant reçu la princesse, Astyage, non-seulement pour le succès des ruses qu'il médite en son cœur, mais encore à cause de la beauté de Dikranouhi, l'élève au premier rang de ses femmes, mais en lui-même il mûrit ses perfides projets.

CHAPITRE XXIX.

Comment fut découverte la perfidie d'Astyage et comment fut livrée la bataille dans laquelle il succomba.

Après cet événement, dit [l'historien], Astyage, ayant élevé Dikranouhi à la royauté, ne faisait rien dans le royaume sans sa volonté; il réglait tout avec elle, et ordonnait à tous ses sujets d'être soumis à ses ordres. Ayant ainsi disposé toutes choses, il commença doucement à lui insinuer ces perfides paroles : « Tu ne sais pas, dit-il, que ton frère Tigrane, excité par sa femme Zarouhi, est jaloux de te voir commander aux Arik? Qu'en adviendra-t-il? D'abord je devrai mourir, et ensuite Zarouhi régnera sur les Arik, et occupera la place des déesses. Donc, il faut que tu choisisses l'un de ces deux partis : ou, par amour pour ton frère, d'accepter sous les yeux des Arik

la ruine et l'infamie; ou bien, consultant ton propre intérêt, proposer quelque utile conseil et conjurer les événements. »

Cependant, au milieu de ces perfides détours, se cachait encore le projet de faire périr Dikranouhi, si son avis n'était pas conforme à la volonté du Médo-Perse. Mais la prudente et belle princesse, devinant l'artifice, répondit très-tendrement à Astyage; et aussitôt, par de fidèles messagers, elle révèle à son frère les trames perfides de son époux.

Dès ce moment, Astyage se met à l'œuvre; il demande par des messages une entrevue à Tigrane aux frontières des deux États, simulant une affaire importante qu'il est impossible de traiter par lettre ou par ambassade, si les deux souverains ne sont pas en présence. Mais Tigrane, ayant su par le messager le but proposé, ne cacha rien de ce que pensait Astyage, et lui déclara par lettre connaître toute la noirceur de son cœur. Cette perfidie une fois découverte, il n'y avait plus dès lors ni paroles ni fourberies qui pussent pallier tant de méchanceté, et la guerre se préparait ouvertement.

Le roi des Arméniens rassemble des frontières de la Cappadoce, de l'Ibérie (Vratsdan) et de l'Aghouank des troupes d'élite, ainsi que toutes celles de la Grande et de la Petite Arménie, et marche avec toutes ses forces contre le pays des Mèdes. Astyage se trouve alors en danger d'avoir à se mesurer avec le descendant d'Haïg, auquel il ne peut pas opposer des forces inférieures. La lutte se prolongea pendant cinq grands mois, car la vivacité, l'ardeur de l'action se ralentissaient lorsque Tigrane songeait au sort de sa sœur bien-aimée; aussi il manœuvrait de façon à sauver les jours de Dikranouhi. Cependant l'heure du combat approchait.

Mais je ne saurais trop louer mon héros, sa taille majestueuse, son sûr coup de lance, la juste proportion de tous ses membres, la beauté parfaite de son visage; car il était agile, en tout bien conformé, et nul ne l'égalait en force. Pourquoi prolonger ce récit? L'affaire engagée, le héros, d'un coup de lance, fend comme [une lame d']eau la lourde armure d'airain d'Astyage, le transperse avec le fer de sa longue lance, puis, retirant la main, il ramène avec l'arme la moitié de ses poumons. Le combat était magnifique, car c'étaient braves contre braves, ne tournant pas facilement le dos; aussi l'action dura longtemps. Ce qui mit fin au combat fut la mort d'Astyage. Cet exploit, ajouté à tous les succès de Tigrane, augmenta sa gloire.

CHAPITRE XXX.

Pourquoi Tigrane envoya sa sœur Dikranouhi à Tigranocerte. — Anouïsch, première femme d'Astyage. — De la résidence assignée aux captifs.

On raconte aussi qu'après le succès de cette affaire, Tigrane, avec une pompe royale, envoya sa sœur Dikranouhi, accompagnée d'une très-forte escorte, en Arménie, au bourg qu'il appela de son nom Tigranocerte (Dikranaguerd), et il ordonne à toute la contrée d'obéir à la princesse. Là, une noble famille appelée Osdan, dit [l'historien], est une race royale issue de cette dernière.

Enfin Anouïsch, la première des femmes d'Astyage, et beaucoup de jeunes princesses ses filles, avec de jeunes garçons et beaucoup d'autres captifs, au nombre de plus de dix mille, furent établis dans le pays situé depuis l'orient de la grande montagne (l'Ararat) jusqu'aux contrées de Koghten, pays qui comprend Dampad, Osguiogh, Tajkouïnk. On leur concède aussi, sur les rives du fleuve (Araxe), les autres villages dont l'un est Vrandchounik jusqu'en face du fort de Nakhdjavan, les trois bourgs Khram, Dchougha et Khochagounik; de l'autre côté du fleuve, toute la plaine qui va d'Ajtanaghan jusqu'au même fort de Nakhdjavan. Quant à la princesse Anouïsch, Tigrane l'installe avec ses fils sur un vaste territoire au pied des ruines de la grande montagne, amenées, dit-on, par l'effet d'un horrible tremblement de terre, comme le racontent les voyageurs qui, par ordre de Ptolémée, mesurèrent non-seulement le séjour des hommes, mais aussi en partie la mer et les contrées désertes depuis la zone torride jusqu'au pays des Cimmériens (Kimiouron). Tigrane donne à Anouïsch des serviteurs pris parmi ces mêmes Mèdes établis au pied de la montagne.

Ceci est confirmé par les chants métriques que conservèrent avec passion, comme je l'ai appris, les habitants du Koghten, canton fertile en vin, dans lesquels sont mentionnés Ardaschès et ses fils, et d'une manière allégorique les descendants d'Astyage, sous le nom de descendants du dragon, car Ajtahag, dans notre idiome, veut dire « dragon ». On dit encore qu'Arkavan donna un festin en l'honneur d'Ardaschès, et lui dressa des embûches dans le temple des dragons. Ardavazt, le vaillant fils d'Ardaschès, ne trouvant pas d'emplacement convenable pour un palais, lors de la fondation d'Artaxata (Ardaschad), alla bâtir chez les Mèdes Maraguerd, située dans la plaine ap-

pelée Scharoura. La princesse Satinig, dit-on encore, convoite avec ardeur, de la table d'Arkavan, l'herbe *ardakhour* et l'herbette *ditz*.

N'admires-tu pas davantage ici encore notre véracité historique, et comment nous avons pu découvrir le secret des dragons qui habitent sur le libre Massis?

CHAPITRE XXXI.

Quelles sont les races issues de Tigrane, et quels sont les rameaux de ces races?

Peindre avec exactitude et sincérité Tigrane premier, et rapporter tous ses actes, est pour moi, historien, une tâche agréable au milieu de mes récits; et pour toi, lecteur, tous ces discours sur Tigrane, fils d'Erouant, seront remplis de charmes. Comme le héros et ses hauts faits nous intéressent, il en sera de même aussi de son histoire. C'est pourquoi il me plaît de nommer et de rappeler pour la valeur Haïg, Aram, Tigrane; car selon moi les fils des braves sont des braves. Quant aux hommes de second ordre, qu'on les appelle comme on voudra. Mais, d'après l'opinion adoptée lorsqu'il s'agit des héros, notre appréciation est juste : il n'y a pas d'Aramazd; mais quelques-uns veulent qu'il y en ait plusieurs, même quatre appelés Aramazd, dont l'un est un certain Gunt Aramazd. Ainsi beaucoup de princes se nomment Tigrane : un seul est descendant de Haïg, c'est celui qui tua Astyage, emmena sa maison en captivité, ainsi qu'Anouïsch, la mère des dragons, et, avec le consentement et l'appui de Cyrus, s'empara de l'empire des Mèdes et des Perses.

Ses fils furent Pap, Diran, Vahaken, au sujet duquel la fable dit :

« Le ciel et la terre étaient dans l'enfantement,
« La mer aux reflets de pourpre était aussi en travail,
« Dans la mer naquit un petit roseau vermeil,
« Du tube de ce roseau sortait de la fumée,
« Du tube de ce roseau jaillissait de la flamme,
« De cette flamme s'élançait un jeune enfant,
« Ce jeune enfant avait une chevelure de feu,
« Il avait une barbe de flamme,
« Et ses petits yeux étaient deux soleils. »

On chantait ses louanges au son du pampirn, et nous les entendîmes de nos propres oreilles; puis on répétait dans les chants ses combats, ses victoires contre les dragons, et ses exploits égalant ceux d'Hercule. On disait même qu'il était placé au rang des dieux, et, dans le pays des Ibériens (Virk), on lui éleva une statue à laquelle on offrit des sacrifices. De lui descendent les Vahnouni; de son fils puiné Aravan sont issus les Araveniens. De Vahaken naquit Aravan; d'Aravan, Nerseh; de Nerseh, Zarèh; des rameaux de la race de Zarèh viennent les races appelées de Zarehnavan : Armok, premier né de Zarèh; Pakam, fils d'Armok; Van, fils de Pakam; Vahé, fils de Van. Vahé périt en combattant contre Alexandre de Macédoine.

Depuis cette époque jusqu'au règne de Valarsace en Arménie, je n'ai plus rien de certain à te rapporter; car, au milieu du conflit des bandes insurgées, on voyait beaucoup d'ambitieux se disputer le gouvernement de notre patrie. C'est pourquoi Arsace (Arschag) le Grand, ayant envahi sans peine l'Arménie, créa son frère Valarsace roi du pays des Arméniens.

CHAPITRE XXXII.

Guerre d'Ilion (Troie) sous Teutamus. — Notre [roi] Zarmaïr s'unit, avec sa petite troupe, à l'armée éthiopienne. — Sa mort.

Ta studieuse ardeur nous impose deux conditions qui nous obligent à un travail fort difficile: un exposé court et rapide, et en même temps éloquent et sublime, un style platonique, exempt de fausseté et vrai en tout point; bref, une histoire non interrompue à partir du premier homme jusqu'à toi. Il est impossible de réunir toutes ces conditions; car le Créateur de toute chose, quoique pouvant tout créer d'un signe en un clin d'œil, ne le fait pas; mais il assigne des jours différents, des rangs distincts à ses créations; les unes sont créées le premier jour; les autres, le second et le troisième, et ainsi de suite. Ici, la même marche nous est indiquée par la doctrine de l'Esprit-Saint. Tes désirs, nous le voyons bien, ne veulent pas se plier à de telles règles; il faut te dire tout avec exactitude, sans rien omettre et à l'instant même. Alors, il y aura des longueurs si l'histoire est développée comme tu le désires; ou précipitation, et alors tu ne seras point satisfait. Ainsi, et à cause même de ta pressante insistance, nous n'avons point parlé en leur temps, ni du Macédonien, ni de la guerre iliaque; nous rappellerons donc ici ces faits. Nous ne saurions dire s'il eût été d'un habile ou d'un mauvais artiste de travailler alors, ou aussi tardivement, ces pièces importantes et dignes d'être exposées ici.

Quels doivent donc être les premiers de ces faits, sinon ceux que raconte Homère relativement à la guerre iliaque, sous Teutamus, roi des

Assyriens, alors que notre Zarmaïr, soumis aux Assyriens, marche à la tête d'un faible détachement, avec l'armée éthiopienne, au secours de Priam? Là [Zarmaïr] meurt frappé par les braves Hellènes, par Achille lui-même, je le veux, et non par un autre héros.

Des fables des Perses, touchant Piourasb-Astyage (1).

Quel est donc chez toi cet amour pour les fables grossières et insensées de Piourasb-Astyage? et pourquoi cet empressement à connaître les contes incomplets, ridicules et absurdes des Perses, touchant sa première et perfide bonté; l'assistance que lui prêtent les *dev*, le pouvoir qu'il a de faire triompher l'erreur et le mensonge; le baiser des épaules, qui produisit l'enfantement des dragons; et depuis lors la recrudescence de sa cruauté, qui lui fait sacrifier les hommes aux appétits de son ventre? Puis, comment Firidoun (Hroutèn), l'ayant chargé de chaînes de bronze, le conduisit sur la montagne appelée Dembavend (2); comment Firidoun s'endormit en chemin et Piourasb l'entraîna vers la colline. Firidoun se réveille, conduit Piourasb dans une caverne de la montagne, l'enchaîne, se place devant lui comme une barrière; atterré, Piourasb reste enchaîné dans ses fers et n'a plus le pouvoir d'aller dévaster la terre (3).

Quel besoin as-tu de ces fables mensongères, de ce fatras d'histoires absurdes et insensées? Sont-ce là, par hasard, ces fables grecques si nobles, si sensées et si raisonnables, qui sous une forme allégorique cachent des choses véritables? Mais tu nous dis de donner les raisons et le sens de leurs sottises et que nous embellissions ce qui est dépourvu d'ornements. [Reçois (1) de nous cette réponse : Qu'as-tu besoin de tout ceci? qu'as-tu besoin de connaître des choses qu'il est inutile de désirer et qui augmentent la somme de nos fatigues?] J'y consens toutefois en considération de ta jeunesse, car c'est un caprice de ton âge non encore parvenu à la maturité. A cause de cela, nous allons satisfaire en ceci tes désirs.

Exposé de tout ce qui a l'apparence d'une certitude touchant Piourasb.

Je prendrai dans son sens le plus large l'axiome platonicien : « L'ami est-il à l'ami un autre lui-même (2)? » Assurément non! Donc, après avoir pour toi fait le possible et l'impossible, nous ferons encore ici la même chose, car nous avons de l'antipathie pour ces histoires et ces récits, qui nous fatiguent l'oreille en les entendant [répéter], et voici qu'aujourd'hui, de ma propre main, je les écris, en donnant un sens à ces récits qui n'en ont pas; j'expose ici des choses anciennes, incompréhensibles pour les Perses eux-mêmes, pourvu qu'il y ait pour toi plaisir ou avantage. Mais surtout, n'oublie pas notre aversion pour de telles aberrations, puisque nous n'avons point cru convenable de les insérer dans notre premier livre, pas même dans les dernières lignes, et leur place est tout à fait spéciale. Maintenant je commencerai ainsi :

L'ancêtre des Perses, appelé par eux Piourasb-Astyage, vivait sous Nemrod. Lors de la division des langues sur toute la terre, il n'y avait ni confusion, ni absence de directeurs et de chefs, mais, sur un signe de la divine providence, des princes et des chefs de race furent désignés chacun pour régir des États organisés et puissants. Je connais parfaitement ce nom de Piourasb, c'est le centaure Pyrète, comme je l'ai trouvé

(1) Ce chapitre, qui ne porte pas de numéro, est un morceau détaché que Moïse de Khorène a placé en cet endroit pour compléter les renseignements qu'il nous a transmis sur Astyage, et qu'il a rédigé bien malgré lui, comme il nous l'apprend lui-même, pour être agréable à Sahag le Bagratide qui lui avait demandé de traiter spécialement des fables relatives à Astyage, d'après les écrivains perses.

(2) L'auteur fait allusion ici à l'épisode de la lutte de Zohak et de Firidoun que Firdouzi a racontée dans son poëme du *Schah-nameh* (le livre des Rois, éd. Mohl, dans la « Collection orientale »). Astyage ne serait autre que Zohak, que les Arméniens ont surnommé Piourasb, c'est-à-dire « ayant dix mille chevaux » (Dubeux, *Chron. de Tabary*, t. I, p. 98 et note). Les Persans donnent aussi à Zohak le surnom de *Mari*, c'est-à-dire « serpent », faisant ainsi allusion aux deux serpents des épaules de Zohak. — Cf. Malcolm, *Hist. de la Perse* (trad. franç.), t. I, p. 26 et suiv.

(3) Le pic de Damavend doit son nom à la ville du même nom, qui est la capitale du Tabaristan. C'est un ancien volcan qui jette de temps à autre de la fumée, et le soufre, qu'on trouve dans les petits cratères qui sont à sa base, pourrait faire conclure que le cône renferme le cratère d'un volcan. Les tremblements de terre sont fréquents dans toute la contrée que domine le pic de Damavend, et au commencement de ce siècle les secousses furent si violentes que plusieurs villages furent renversés. —Cf. Dubeux, *la Perse*, dans l'« Univers pittoresque », p. 27.

(1) Ce qui est entre crochets [ ] manque dans presque tous les manusc.; les frères Whiston ont donné ce passage d'après le texte dont ils se servirent pour leur édition.

(2) Φιλότης ἰσότητα ἀπεργάζεται.

dans un livre chaldéen (1). Piourasb, non par l'effet de sa bravoure, mais par sa puissance et son adresse, possédait le gouvernement de sa nation, sous l'autorité de Nemrod. Il voulait enseigner que tout doit être mis en commun; il disait que personne ne doit posséder rien en propre; que toute parole, toute action devaient être connues. Il ne pensait rien en secret, mais il révélait par sa parole tous les secrets de son cœur. Il autorisait ses amis à entrer [chez lui] et à en sortir, la nuit aussi bien que le jour. Cette manière d'agir est ce qu'on appelle sa première et sa perfide bonté.

Habile en astrologie, il voulait aussi apprendre l'art des maléfices, mais il ne peut réussir, car, nous l'avons dit plus haut, il était habitué, par artifice, à tout faire au grand jour. Or, apprendre publiquement l'ensemble des arts magiques n'était pas chose possible ; il simule, pour s'adonner à cette abominable étude, des douleurs corporelles, il feint des souffrances qui ne peuvent être guéries que par la vertu de quelques paroles, de quelque nom horrible, que très-certainement personne ne peut entendre. Un esprit malin, qui pratiquait la science infâme, la lui enseignait dans la maison et même dans les lieux publics, et, posant la tête sur les épaules de Piourasb, sans lui faire aucun mal et lui parlant à l'oreille, il lui enseignait l'art des maléfices. Celui que les Perses, dans leurs fables, appellent le fils de Satan, servait Piourasb dans tous ses désirs; puis il lui demandait un présent et l'esprit lui baisait les épaules.

En ce qui concerne la naissance des dragons, ou Piourasb même devenu dragon, voici le fait tel qu'on le raconte : Piourasb se mit à faire continuellement aux *dev* des sacrifices humains qu'à ce qu'enfin, lassé de lui, le peuple le ‹ Il s'enfuit alors dans les contrées montag mentionnées plus haut, et, comme on le p‹ vait activement, son armée l'abandonna. ceux qui le poursuivaient, croyant qu'i vaient rien à redouter de lui, se reposèrent ques jours en cet endroit. Piourasb, aya semblé ses [soldats] dispersés, fond à l'imp sur les ennemis, et leur fait éprouver de g pertes. Cependant ceux-ci plus nombreux fi par l'emporter, et Piourasb s'enfuit [de nou Parvenu près de la montagne, il est tué, dans un gouffre rempli de soufre (1).

(1) Le centaure Pyrète, qui fut tué par Périphas aux noces de Pirithoüs, est rappelé dans ces vers d'Ovide (*Métam.*, liv. XII) :

« Quid tibi victore gemini Periphanta Pyreti,
« Ampyca quid referam ? »

Seulement on doit dire que Moïse de Khorène s'est étrangement mépris, en assimilant ce centaure à Astyage, d'après un document chaldéen. Il est possible qu'à l'époque de la décadence, où les chrétiens de l'Orient aimaient à faire des rapprochements entre les mythes de l'Occident et ceux de l'Asie, un écrivain chaldéen, ou plutôt syrien, ait cherché à prouver l'analogie qu'il avait cru trouver entre le nom de Pyrète et celui de Piourasb, et que Moïse de Khorène ait cru de bonne foi à ce rapprochement bizarre; mais, de nos jours, les procédés les plus élémentaires de la critique philologique ont surabondamment démontré que ces sortes de rapprochements ne sont basés, pour la plupart du temps, que sur des ressemblances de noms tout à fait arbitraires.

(1) Il est évident que Moïse entend parler ici tère du Damavend dont nous avons parlé plu p. 49, note 3.

LIVRE DEUXIÈME.

TABLE DES CHAPITRES DU LIVRE DEUXIÈ

LIVRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DES TEMPS INTERMÉDIAIRES DE NOS ANCÊTRES.

CHAPITRE I.

[*Préface du livre deuxième.*]

Je vais (1) maintenant, dans ce second livre, te raconter l'histoire particulière de notre pays, depuis le règne d'Alexandre jusqu'à celui du saint et vaillant Tiridate (Dertad) le Grand. Je te dirai successivement les actes de valeur et d'éclat, les ordonnances et les institutions de chacun des princes qui sont issus d'Arsace (Arschag), roi des Perses, et notamment de Valarsace (Vagharschag), son frère, établi par lui roi de notre nation; enfin, de tous les monarques de sa race qui se sont succédé sur le trône de père en fils, et ont été appelés Arsacides (Arschagouni) du nom d'Arsace. Ses descendants se multiplient et forment une nombreuse lignée; mais, d'après l'ordre établi, il n'y a qu'un seul prince d'appelé à ce pouvoir suprême. D'ailleurs, j'écris rapidement ce qui nous intéresse, et je néglige le reste, car, pour les autres nations, ce qu'ont dit une foule d'historiens suffit.

Alexandre de Macédoine, fils de Philippe et d'Olympias, vingt-quatrième descendant d'Achille, après avoir soumis à ses lois le monde entier,

(1) Voir pour les annotations de ce chapitre et des suivants jusqu'au Xe exclusivement, le premier volume de notre collection, p. 42 et suiv.

laisse par son testament son empire à plusieurs [généraux], de telle sorte que l'empire de tous est appelé l'empire des Macédoniens; puis il meurt. Ensuite, Séleucus, régnant à Babylone, ravit les États de ses compagnons. Il soumet les Parthes, après une guerre terrible, et fut appelé pour cette raison Nicator (Nicanor). Après trente et un ans de règne, il laissa le royaume à son fils Antiochus, surnommé Soter, qui régna dix-neuf ans. Antiochus, dit Théus, lui succède [et règne] dix ans; mais, la onzième année, les Parthes secouent le joug des Macédoniens, et par suite le brave Arsace monte sur le trône. Il était de la race d'Abraham, du lignage de Cétura, en accomplissement de la parole du Seigneur à Abraham : « De toi sortiront les rois des nations. »

CHAPITRE II.

Règne d'Arsace et de ses fils. — Guerre contre les Macédoniens. — Amitié avec les Romains.

Soixante ans après la mort d'Alexandre, le brave Arsace régna, comme nous l'avons dit, sur les Parthes, dans la ville appelée Pahl Aravadin, au pays des Kouschans. Il fait une guerre épouvantable, s'empare de l'Orient tout entier, et chasse de Babylone les Macédoniens. Il apprend que les Romains sont maîtres de l'Occident et de la mer, qu'ils ont enlevé aux Hispani les mines d'où l'on tire l'or et l'argent, qu'ils ont rendu tributaires les Galates et les royaumes de l'Asie; il envoie des ambassadeurs et sollicite une alliance en vertu de laquelle tout secours sera refusé aux Macédoniens. Il ne consent point à payer tribut aux Romains, mais il leur donne chaque année un présent de cent talents (kankar).

Arsace règne ainsi trente et un ans; Ardaschès, son fils, vingt-six ans. A celui-ci succède le fils d'Ardaschès, Arsace, surnommé le Grand. Ce dernier fait la guerre à Démétrius et à Antigone, fils de Démétrius. Antigone vient fondre sur Arsace à Babylone avec une armée macédonienne et lui livre combat; mais, fait prisonnier par Arsace, il fut conduit dans la Parthie chargé de fers, d'où lui vint le surnom de Sidéritès. Son frère, Antiochus Sidètès, prévenu de la marche d'Arsace, vient occuper la Syrie. Arsace revient contre lui avec cent vingt mille hommes. Antiochus, pressé par la rigueur de l'hiver, contraint de livrer bataille dans un étroit défilé, périt avec toute son armée. Alors Arsace commande en maître dans la troisième partie du monde, comme nous l'apprend le quatrième livre des histoires véridiques d'Hérodote, qui traite de la division de l'univers en trois parties : l'une appelée Europe, l'autre Libye, la troisième Asie, sur laquelle domine Arsace.

CHAPITRE III.

Arsace établit Valarsace roi d'Arménie.

En ce temps-là, Arsace établit son frère Valarsace roi de notre pays, lui donnant pour États le nord et l'occident. Valarsace, ainsi que nous l'avons dit dans notre premier livre, prince brave et vertueux, étendit bientôt son empire. Il organisa autant qu'il put les institutions civiles, créa des satrapies, à la tête desquelles il plaça des dynastes, personnages illustres, de la race de notre ancêtre Haïg et des autres chefs.

Le Parthe magnanime, ayant dompté les Macédoniens et mis fin à la guerre, donne un large cours à sa bienfaisance. D'abord, il songe à récompenser les services du juif Schampa Pakarad, homme puissant et sage; il lui confère, ainsi qu'à ses descendants, le privilége de couronner les Arsacides. Il accorde à sa race le droit de s'appeler Bagratides (Pakradouni), satrapie considérable existant encore aujourd'hui en Arménie. Ce Pakarad s'était dévoué volontairement au service de Valarsace, avant la guerre d'Arsace contre les Macédoniens. Il est créé aussi [chef] de la porte royale; et, à l'extrémité du royaume où se parle encore la langue arménienne, (il est nommé) préfet et prince de onze mille hommes à l'occident.

Mais retournons en arrière, et racontons la guerre de Valarsace contre les habitants du Pont et ensuite contre ceux de la Phrygie, enfin sa victoire.

CHAPITRE IV.

Comment Valarsace, à la tête de l'élite des Arméniens, marche contre les alliés des Macédoniens.

Après la guerre d'Arsace contre les Macédoniens et la conquête de Babylone et de la partie orientale et occidentale de l'Assyrie, Valarsace lève dans l'Aderbadagan et l'Arménie centrale des guerriers renommés et valeureux, et convoque Pakarad et ses braves, avec la jeunesse du littoral, les descendants de Kégham, des Cananéens, de Schara, de Couschar, leurs voisins de Sissag et de Gatmos, enfin presque la moitié du pays. Valarsace arrive au milieu de l'Arménie, au-dessus des sources du Grand Marais (Medz-Amor), au bord de l'Araxe (Eraskh), près de la colline

d'Armavir. Là, il s'arrête plusieurs jours, parce que, comme il convient de le dire, ses troupes n'étaient pas au fait de la discipline.

Ayant encore levé des troupes en Chaldie, — car la Lazique, le Pont, la Phrygie, Majak et les autres provinces, ne sachant rien de la guerre d'Arsace, et étant soumises à l'empire des Macédoniens, gardaient scrupuleusement les traités, — un certain Morphilig, soulevant toutes ces provinces, livre bataille à Valarsace. Les deux armés se rencontrèrent près d'une haute colline rocheuse, aujourd'hui appelée Colonia, et, s'approchant l'une de l'autre de quelques stades, elles se fortifièrent des deux côtés pendant plusieurs jours.

CHAPITRE V.

Combat de Morphilig. — Il est tué d'un coup de lance.

Les deux armées, après avoir été occupées à se fortifier pendant plusieurs jours, engagent la bataille; les nôtres commencent. Morphilig, de gré ou de force, range ses soldats et charge avec fureur, car c'était un vaillant guerrier, aux membres vigoureux et bien proportionnés, et d'une force égale à sa stature. Tout couvert de fer et d'airain, à la tête de ses soldats d'élite en petit nombre, Morphilig faisait mordre la poussière à la jeunesse courageuse de Valarsace. Il s'efforça de s'ouvrir un passage jusqu'au roi d'Arménie, à travers un fort bataillon bien armé. Arrivé près de lui, il réussit à croiser la lance, et, fort comme il était, champion exercé, son arme fendait l'air comme de rapides oiseaux. Mais les braves et renommés enfants d'Haïg et de Sennékérim l'Assyrien ne tardèrent pas à lui barrer le chemin. D'un coup de lance ils renversent Morphilig, et mettent en fuite son armée. Le sang coulait sur la terre à flots pressés, comme des torrents de pluie. Depuis ce moment, le pays fut en paix et soumis à Valarsace. Les Macédoniens cessèrent alors toute attaque.

CHAPITRE VI.

Valarsace organise les parties occidentales et septentrionales de notre pays.

L'expédition ainsi terminée, Valarsace organisa les provinces de Majak, du Pont et des Colches (Ekératzi). Il va au pied du Barkhar dans le Daïk, dans des lieux marécageux, couverts de brouillards et remplis de forêts et de mousses. Il donne à la contrée une forme nouvelle, aplanit les terrains accidentés, change la brûlante chaleur en une douce température et en fait le séjour de délices de son empire. Là il prépare des résidences d'été quand il ira au nord. Il transforme en parcs deux plaines boisées, entourées de collines, pour le plaisir de la chasse. Il destine le climat chaud de Gogh aux plants de vignes de l'Arménie et à des jardins. Je voudrais ici, pour un prince si cher, dire toutes choses avec détail et clarté; mais j'ai seulement signalé en passant les localités, laissant de côté les particularités et les formes du style, afin de conserver indissolubles les liens de mon amour pour un aussi admirable prince.

Alors Valarsace convoque les populations étrangères et barbares, celles du nord de la plaine, celle de la base de la grande chaîne du Caucase, celles qui sont les plus enfoncées dans les vallées d'une large et profonde étendue, en descendant de la montagne qui est au sud jusqu'à l'entrée de la grande plaine. Valarsace ordonne à cette multitude de renoncer à ses brigandages et à ses ruses, et de se soumettre aux lois et aux tributs royaux, afin qu'en la revoyant, il puisse lui donner des chefs, des princes et une bonne organisation. Puis il la renvoie sous la conduite de prudents inspecteurs de son choix. Ayant ainsi congédié les hommes de l'occident, il descend dans les prairies verdoyantes, près des domaines de Schara, que les anciens appelaient Pasène supérieure et déboisée. Plus tard, et par suite de l'établissement dans ces lieux de la colonie de Veghentour Boulgar de Vount, le pays fut appelé de son nom Vanant; et les villages sont appelés jusqu'à présent du nom de ses frères et de ses descendants.

[Valarsace], afin de se soustraire au souffle glacé du nord, descend dans une immense plaine; là, il campe au bord du Medzamor, à l'endroit où le grand fleuve, sortant du lac septentrional, va se perdre dans le Grand Marais. Puis il organise les milices du pays, laisse des inspecteurs, et, emmenant avec lui les plus notables, il se rend à Medzpine.

CHAPITRE VII.

Organisation du royaume. — D'où Valarsace tire toutes ses satrapies. — Comment il règle ses institutions.

Voici un important chapitre, tout rempli de détails historiques et digne de la plus claire et de la plus complète exposition; car il y a beaucoup à dire sur les institutions, les règlements, les familles, les races, les villes, les bourgs, les établis-

sements, et en général sur l'organisation entière d'un royaume, sur tout ce qui le concerne, les armées, les généraux, les gouverneurs de provinces et les autres officiers.

En premier lieu, le roi règle tout ce qui concerne sa personne et sa maison, et commence par sa tête et sa couronne. Voulant récompenser le juif Pakarad de son ancien dévouement, de sa fidélité et de sa valeur, il confère, ainsi que nous l'avons dit, à lui et à sa descendance, le titre de grand feudataire, le privilége de mettre la couronne sur la tête du roi, de s'appeler thakatir et général de la cavalerie, de porter le diadème avec trois rangs de perles, sans or ni pierreries, quand il se trouvait à la cour ou dans l'appartement du roi.

Valarsace choisit parmi les descendants des Cananéens un certain Tzerès, chargé de lui mettre les ornements royaux, et donne à sa race le nom de Kentouni. Il tire ses gardes du corps, armés de toutes pièces, de la race de Khor descendant de Haïg, tous guerriers braves et habiles au maniement de la lance et de l'épée, et leur donne pour chef Malkhaz, en leur conservant le nom de leur race primitive. Tad, de la race de Karnig, sorti de Légham, est préposé aux chasses royales. Son fils est Varj, et c'est de lui que la race tire son nom; toutefois ce ne fut que postérieurement, au temps d'Ardaschès. Kapagh est intendant des greniers à blé, et Apel est majordome et chambellan. Valarsace leur donne des villages qui portent leurs noms; ce sont les satrapies Apéghèn et Kapéghèn.

Les Ardzrouni, je ne devrais pas dire Ardzrouni, mais Ardzivouni, parce qu'ils furent ceux qui portaient les aigles devant Valarsace. Je laisse de côté les fables et les contes publiés à Hatamaguerd, à savoir qu'un enfant dormait exposé à la pluie et au soleil, lorsqu'un oiseau couvrit de ses ailes l'enfant défaillant. Je sais que le mot Kénouni vient de *kini* (vin) et *ouni* (il a) : celui qui prépare les breuvages du roi. Voici une particularité curieuse touchant cette fonction et cette dénomination : celui qui dégustait les vins les plus savoureux et les plus généreux pour le roi, s'appelait Kin. Valarsace, dit-on, enchanté de cette singulière coïncidence, élève Kin au rang des grands satrapes. Ce sont là les deux maisons sorties de la race de Sennékérim, les Ardzrouni et les Kénouni.

Je le dis aussi : les Sbantouni étaient préposés aux sacrifices; les Havénouni, fauconniers, habitaient les forêts; et si tu ne me prends pour un conteur, je dis encore : les Tzunagan étaient les gardiens des résidences d'été, les préposés aux glacières du roi; ils furent anoblis pour leurs services, comme gens de la maison royale.

Valarsace crée quatre compagnies de gardes de la porte royale, armées de toutes pièces, et chacune avec son chef, recrutées parmi les anciennes races des rois successeurs d'Haïg, qui, à différentes époques, ont hérité de leurs ancêtres de villages et d'établissements. Mais depuis, sous la domination des Perses, comme je l'ai appris, il se forma des compagnies tirées des autres classes, et qui s'appelaient Osdan. Je ne sais pas si c'est par suite de l'extinction de la première race, ou bien par esprit d'opposition à ces familles répudiées et proscrites, qu'on forma à leur place d'autres compagnies dites royales. Les premières descendent bien des premières races des rois primitifs, comme encore à présent, en Ibérie, la race appelée Méphédzoul. Valarsace fait aussi eunuques des descendants de la même race, et leur donne pour chef Haïr, prince du pays depuis l'Aderbadagan jusqu'à Djouasch et Nakhdjavan. Mais comment se fit cet arrangement? où sont passés les documents déjà oubliés de ce chef? Je l'ignore.

CHAPITRE VIII.

Seconde dignité du royaume, conférée aux descendants d'Astyage, roi des Mèdes.

La maison du roi ayant été organisée, la seconde dignité du royaume fut donnée aux descendants d'Astyage, roi des Mèdes, appelés à présent Mouratzan; car le chef de cette race ne s'appelle pas Mouratzan-der, mais Maratzouotzder (seigneur des Mèdes). Valarsace abandonne à ce chef tous les villages pris sur les Mèdes. Il établit en orient, aux frontières de la langue arménienne, les chefs des descendants des deux dynasties de Sissag et de Gatmos, dont nous avons donné les noms dans la première partie.

Valarsace donne le gouvernement de la grande, illustre et fertile contrée du nord-est à Aran, homme illustre et distingué par sa prudence et son esprit. Cette contrée est près du Cyrus (Gour), grand fleuve qui traverse la plaine étendue. Sache aussi que nous avons oublié de mentionner, dans notre premier livre, cette grande et illustre maison de Sissag qui possédait la plaine des Aghouank avec sa région montagneuse depuis l'Araxe jusqu'à la forteresse qui est appelée Hénaraguerd. Le pays, à cause de la douceur des mœurs de Sissag, fut appelé Aghouank, car lui-même était surnommé Aghou (doux). De celui-ci descend le renommé et brave Aran, créé par le Parthe Va-

larsace, chef de dix mille (soldats). D'Aran sont issues, dit-on, les races des Oudi, des Kartmanatzi, des Dzovtéatzi, et la principauté des Karkaratzi.

Kouschar, l'un des descendants de Schara, a pour sa part la montagne chargée de brouillards qui est Gankar, la moitié de la contrée de Dchavakh, Gogh, Dzop, Tzor, jusqu'à la forteresse d'Hénaraguerd. Quant au domaine d'Achotz, aux propriétés de Daschir, Valarsace en investit les enfants de Kouschar, descendant de Haïg. En face du mont Caucase, il établit, pour gouverner la partie nord, cette grande et puissante race; le titre de la principauté est pteschkh (toparque) des Koukaratzi; c'est une race sortie de Mithridate (Mihrtad), satrape de Darius, qu'Alexandre emmena et chargea de commander aux captifs faits par Nabuchodonosor en Ibérie, comme le raconte Abydène en ces termes : « Le puissant Nabuchodonosor était encore plus terrible que l'Hercule libyen. Ayant rassemblé ses troupes, il fondit sur les Ibères, les défit, les réduisit sous le joug, et en transporta une partie sur la rive droite de la mer de Pont, en Occident. » Dans une grande vallée de la Pasène, Valarsace créa une satrapie appelée Ouortouni, issue de Haïg.

Un homme au visage repoussant, grand mais difforme, au nez aplati, à l'œil enfoncé, d'un aspect féroce, de la descendance de Baskam, petit-fils de Haïgag, appelé Dork, et surnommé à cause de sa laideur Ankéghia (le laid), doué d'une taille et d'une force de colosse, est établi gouverneur de l'occident. A cause de la laideur de Dork, sa race prend le nom de maison d'Ankegh. Mais, si tu veux, je débiterai sur le compte de Dork des fables et des extravagances, comme ont fait les Perses pour Rosdom Sakdjig, duquel on disait que sa force égalait celle de cent vingt éléphants. Des chants rationnels touchant la force et la valeur de Dork étaient en vogue, et on ne pouvait pas attribuer au même degré la même chose à Samson, à Hercule et à Sakdjig. On disait, dans ces chants, qu'il saisissait dans ses mains des pierres très-dures, sans aucune fêlure, qu'il les rendait à volonté grandes ou petites, les polissait avec ses ongles, en formait comme des tablettes, et y traçait, aussi avec l'ongle, des aigles et d'autres figures. Ayant vu des vaisseaux ennemis s'approcher du rivage de la mer de Pont, il s'élance à leur rencontre; mais les vaisseaux gagnent la haute mer à une distance de huit stades, et il ne peut les atteindre; il prend, à ce que l'on raconte, des pierres grandes comme des collines et les lance sur ces navires. L'immense tourbillon engloutit un grand nombre de vaisseaux, et les flots, soulevés dans le vide, portent à plusieurs milles au loin le reste des vaisseaux. Oh! c'est trop de fables; c'est la fable des fables! Mais que t'importe? Dork était vraiment d'une force extraordinaire, et bien digne de semblables récits.

Valarsace établit ensuite la grande satrapie de Dzop dans la quatrième Arménie, ainsi que les satrapies Abahouni, Manavazian, Peznounian, issues de la même race d'Haïg. Il choisit les plus illustres d'entre les habitants, les nomma seigneurs des villages et des cantons, et leur nom est appliqué à ces localités.

Cependant nous avons oublié le terrible Slak. Je ne saurais pas dire avec certitude s'il descend de Haïg, ou des habitants qui étaient établis dans la contrée avant son arrivée, et dont parlent les traditions. C'était un homme valeureux. Valarsace le charge avec une petite troupe de garder la montagne et de chasser les chamois. Ces hommes furent appelés Selgouni. Miantag, qui ne recule jamais, est préposé aux mêmes fonctions; c'est de lui que descendent les Mantagouni.

Parmi les enfants de Vahakn, il s'en trouva qui demandèrent spontanément le ministère des temples; Valarsace les comble d'honneurs en leur confiant le sacerdoce; il les élève au rang de première satrapie et les nomme Vahnouni. De même les races Arravénian et Zaréhavanian, issues des premiers rois, sont établies par Valarsace dans les bourgs du même nom.

Scharaschan, de la maison de Sanassar, est créé grand toparque et gouverneur de la partie sud-ouest, sur les frontières d'Assyrie, au bord du Tigre. Il reçoit [en apanage] le canton d'Artzen, le pays d'alentour, le mont Taurus, avec le Sim et toute la Cœlé-Syrie.

Quant aux Moghatzi, Valarsace, trouvant un homme du canton de Mog, qui était chef d'une bande de brigands, crée la satrapie du même nom. Il fit de même des Gortouatzi, des Antzévatzi, des Aguéatzi issus des mêmes cantons. Pour ce qui est des Reschdouni et des Koghtnetzi, j'ai trouvé que ce sont vraiment des branches de la race Sissagan. Je ne sais si l'on appelle ces cantons du nom de ces hommes, ou leurs satrapies du nom des cantons.

Ayant fait toutes ces dispositions, Valarsace bâtit un temple à Armavir où il met les images du Soleil (Arékagen), de la Lune (Lousin), et celles de ses ancêtres. Schampa Pakarad le juif, investi de la dignité de thakatir et de général de la cavalerie, est invité et pressé d'abandonner la foi judaïque et d'adorer les idoles; mais s'y étant refusé, le roi Valarsace le laisse libre.

Valarsace fait reconstruire la ville de Sémiramis et élever dans beaucoup d'endroits, pour des populations nombreuses, des bourgs importants.

Il fait régner également un ordre parfait, fixe les heures d'audience, des conseils et des divertissements. Il divise la milice en première, seconde, troisième classe, et ainsi de suite. Il nomme deux rapporteurs chargés de rappeler par écrit au roi, l'un, le bien à faire; l'autre, les vengeances à exercer. Il enjoint au premier de prévenir le roi, dans sa colère, qu'il donne des ordres iniques, et de le rappeler à la justice et à la philanthropie. Il crée des justiciers dans les villes et les campagnes. Il ordonne aux citadins de tenir un rang supérieur à celui des paysans, à ceux-ci d'honorer les citadins comme leurs supérieurs, enfin aux gens des villes de ne pas être hautains envers les paysans, mais de se conduire en frères pour maintenir le bon ordre et conserver l'harmonie, sans jalousie, ce qui est la cause du bonheur et de la tranquillité de la vie. Il établit encore d'autres institutions du même genre.

Valarsace, ayant plusieurs fils, ne jugea pas convenable de les garder tous à Medzpin. Il les envoie en conséquence demeurer dans le canton de Haschdiank et dans la vallée frontière hors de Daron, leur laissant tous les villages avec une addition de revenus particuliers et de traitements pris sur le trésor royal. Valarsace garde près de lui son fils aîné, appelé Arsace (Arschag), pour lui assurer le trône, et son petit-fils Ardaschès qu'il aime tendrement. C'était en effet un enfant vraiment intelligent, de belle venue, et qui faisait présager de futures actions d'éclat. Ce fut dès lors un principe chez les Arsacides, qu'il ne restât près du roi qu'un seul fils, l'héritier de la couronne, et que les autres fils et filles allassent aux contrées de Haschdiank, apanage de la race.

Cependant Valarsace, après avoir accompli tous ces faits et cette magnifique organisation, meurt à Medzpin, après vingt-deux ans de règne.

CHAPITRE IX.

De notre Arsace (Arschag) premier. — Ses faits et gestes.

Arsace, fils de Valarsace, règne treize ans sur les Arméniens. Jaloux de suivre les traces des vertus de son père, il fit aussi beaucoup de sages institutions, déclara la guerre aux habitants du Pont, et laissa sur le rivage de la grande mer une marque de sa victoire. Prenant sa lance dont la pointe était bien affilée et qui était trempée dans le sang des reptiles, il la brandit, étant à pied, d'un bras vigoureux, et la fait pénétrer profondément dans une colonne de pierre très-dure qu'il érigea au bord de la mer.

A cette époque de son règne, surviennent de grands troubles dans les gorges de la chaîne du Caucase, au pays des Boulgars; grand nombre d'habitants émigrèrent dans notre pays, se fixèrent au-dessous de Gog, dans des plaines très-fertiles et abondantes en blé, et y restèrent longtemps.

Les fils de Pakarad, inquiétés par Arsace [qui voulait les contraindre] à adorer les idoles, périrent noblement au nombre de deux, martyrs de la foi de leurs pères. Je n'hésite pas à proclamer qu'ils ont suivi l'exemple des Ananéens et des Éléazaréens. Les autres [membres de cette famille] consentent seulement à chevaucher le jour du sabbat pour aller à la chasse ou en expédition, et à ne plus faire circoncire leurs enfants dans l'avenir. Comme ils n'étaient pas mariés, Arsace fit défense dans toutes les satrapies de leur donner des femmes en mariage, s'ils ne faisaient serment de renoncer à la circoncision. Ils se soumettent seulement à ces deux conditions, mais ils refusent d'adorer les idoles.

Ici se termine le récit du vénérable Mar Apas Catina.

CHAPITRE X.

D'où cette histoire est-elle tirée après le livre de Mar Apas Catina?

Nous commencerons à te raconter les événements d'après le cinquième livre de [Jules l']Africain le chronographe (1), dont le témoignage est confirmé par Josèphe, Hippolyte (2) et beaucoup d'autres auteurs grecs; car l'Africain a extrait des manuscrits et des archives d'Édesse, c'est-à-dire Ourrha (3), tout ce qui concernait l'histoire de nos rois. Ces livres avaient été apportés de Medzpin; mais l'Africain mit à profit aussi les

(1) Sextus Julius Africanus, auteur chrétien du troisième siècle de notre ère, écrivit en grec une Chronique embrassant l'histoire universelle depuis Adam jusqu'au règne de l'empereur Héliogabale. Des fragments de cet ouvrage nous ont été conservés dans les recueils de Routh et du cardinal A. Maï.

(2) On ne connaît d'autre écrivain de ce nom que saint Hippolyte, métropolitain de l'Arabie, qui souffrit le martyre sous le règne d'Alexandre Sévère. Saint Hippolyte avait composé plusieurs ouvrages qui ont été réunis dans la Bibliothèque des Pères.

(3) Ville de la province d'Aghdznik, et capitale de la toparchie de l'Osrhoène, à l'époque des Abgar (S. Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 158). — Cf. aussi plus bas, liv. II, ch. 27.

histoires des temples de Sinope et du Pont; et que personne n'en doute, car nous avons vu nous-même, de nos yeux, ces manuscrits. Comme témoignage et comme garantie, tu as encore l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée que le bienheureux docteur Maschdotz fit traduire en arménien (1). Cherche à Kéghakhouni (2), dans le canton de Siounie, et tu auras dans le premier dossier, numéro treize, la certitude que dans les archives d'Édesse on trouve l'histoire de tous les actes de nos premiers rois jusqu'à Abgar, et depuis Abgar jusqu'à Erouant (3). Je crois que tous ces documents sont encore conservés dans cette ville.

CHAPITRE XI.

De notre Ardaschès premier. — Il s'empare du premier rang.

Ardaschès succède à son père Arschag sur le trône d'Arménie, la vingt-quatrième année du règne d'Arschagan, roi des Perses (4). Sa situation ayant progressé, il ne se contente plus de la seconde place et il veut le premier rang; Arschagan lui cède la suprême royauté. Ardaschès était un homme orgueilleux et belliqueux. Il se bâtit en Perse un palais; il frappa monnaie à son effigie (5); il tint sous sa dépendance Arschagan, roi des Perses, et déclara son propre fils Tigrane roi d'Arménie.

Ardaschès confie l'éducation de son fils Tigrane à un jeune homme appelé Varaj, fils de Tad, de la race de Karnig, descendant de Kégham. Varaj était un jeune homme renommé par son adresse et son habileté à tirer de l'arc. Créé surintendant des chasses royales, il obtient encore des villages sur les bords du fleuve Hrastan (1); c'est de son nom que sa race s'appelle Varajnouni. Ardaschès donne sa fille Ardaschama en mariage à Mithridate (Mihrtad) (2), grand pteschkh des Ibériens (Virk), issu de la race de Mithridate, satrape de Darius, qu'Alexandre plaça à la tête des captifs ibériens, comme cela a été dit plus haut. Ardaschès confie à Mithridate le gouvernement des montagnes du Nord et de la mer du Pont.

CHAPITRE XII.

Ardaschès part pour l'Occident, fait Crésus prisonnier, et donne à l'Arménie les idoles qu'il a enlevées.

Alors Ardaschès ordonne de lever en Orient et au Nord une si grande armée qu'il ignore même le nombre [des soldats qui la composent]; mais il ordonne à chacun de laisser dans les lieux par où l'on passera et où l'on fera halte, une pierre pour former un monticule, en souvenir d'une si prodigieuse multitude. Ardaschès se dirige sur l'Occident et fait prisonnier Crésus, roi de Lydie.

Il trouva en Asie les statues de bronze doré d'Artémis, d'Hercule et d'Apollon, et les fit porter dans notre pays pour les ériger à Armavir (3). Les pontifes qui étaient de la race des Vahnouni dressèrent à Armavir les statues d'Apollon et d'Artémis; mais la statue virile d'Hercule, faite par Scyllis et Dipénus de Crète (4), qu'ils prirent pour leur ancêtre Vahak'n, ils l'érigèrent dans le canton de Daron, dans leur propre village d'Aschdischad, après la mort d'Ardaschès.

Mais Ardaschès, ayant soumis la contrée située entre les deux grandes mers, couvrit l'Océan de la multitude de ses voiles pour asservir tout l'Occident. Rome était alors agitée par de grands troubles (5), et personne n'oppose à Ardaschès une vive résistance. Mais je ne saurais dire par

(1) Mesrob, surnommé Maschdotz, dont la Biographie est publiée en tête de ce volume. — Il est probable que l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe fut traduite en arménien, non pas sur le texte original grec, mais sur la version syriaque. Cette traduction arménienne existe encore à présent en manuscrit dans plusieurs bibliothèques, notamment à Edchmiadzin, à Saint-Lazare de Venise et à Paris.

(2) Le canton de Kégharkhouni ou de Kéghakhouni, le plus septentrional des districts de la Siounie, est situé sur les rives sud-est du lac de Sévan, auquel il donnait quelquefois son nom (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 265: — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t I, p. 143).

(3) Cette indication d'un classement méthodique d'archives, dès le cinquième siècle de notre ère, est fort intéressante, et c'est, à ma connaissance, la plus ancienne mention que l'on trouve dans l'histoire de l'Orient d'une organisation spéciale des documents conservés dans un dépôt d'archives.

(4) Ardaschès ou Artaxès I régna de l'an 114 à l'an 89 av. notre ère.

(5) Aucune monnaie de ce prince ne nous est parvenue.

(1) Le Hrastan ou Hourasdan, actuellement Zangou-Ked ou Zingui-Sou, prend sa source dans le Kara-boghaz et reçoit les eaux d'une autre rivière qui est alimentée par celles du lac de Sévan. Il traverse Erivan et va se jeter dans l'Araxe. — Cf. la carte de la Transcaucasie, publiée par le comité topographique du Caucase, 1858.

(2) Mithridate le Grand régna de l'an 123 à l'an 65 av. notre ère.

(3) Cf. notre Collection, t. I, p. 20, note 3.

(4) Cf. Pline, *Hist. nat.*, liv. XXXVI, ch. 4, § 1 (éd. Littré, dans la Collection des auteurs latins de M. Nisard), et Cédrénus, p. 265.

(5) La guerre civile de Marius et de Sylla.

quelle influence s'éleva cet effroyable tumulte, et ces troupes innombrables s'exterminèrent mutuellement. Ardaschès fuit et meurt, dit-on, de la main de ses soldats, après vingt-cinq ans de règne (1).

Ardaschès, ayant enlevé encore dans l'Hellade les statues de Zeus, d'Artémis, d'Athéné, d'Héphæstos et d'Aphrodite, les fait transporter en Arménie. Ces statues ne sont pas encore arrivées au centre du pays, que déjà on répand la nouvelle de la mort d'Ardaschès; on fuit, on jette ces statues dans le fort d'Ani; mais les prêtres, s'attachant à ces idoles, restent près d'elles.

CHAPITRE XIII.

Preuves des conquêtes d'Ardaschès et comment il fit Crésus prisonnier, d'après les autres historiens.

Ces faits sont racontés par les historiens grecs, non pas seulement par un seul ou par deux, mais par un grand nombre. Doutant encore de la vérité, nous avons fait beaucoup de recherches minutieuses, car nous avions su, par certaines histoires, que Cyrus avait tué Crésus et s'était emparé du royaume de Lydie; on rapporte aussi les combats de Crésus et de Nectanébo. Ce Nectanébo est le dernier roi d'Égypte, selon Manéthon, et selon d'autres il serait le père d'Alexandre. Nous trouvons Crésus deux cents ans avant Nectanébo, et Nectanébo deux cents ans avant Ardaschès premier, roi d'Arménie.

Mais, puisque beaucoup d'historiens disent que notre Ardaschès prit Crésus et qu'ils rapportent ce fait avec des détails circonstanciés, je veux bien le croire; car Polycrate s'exprime ainsi · « Ardaschès le Parthe me paraît bien supérieur à Alexandre de Macédoine, parce que, tout en restant dans son propre pays, il commanda à Thèbes et à Babylone; et, sans franchir le fleuve Halys, il tailla en pièces les troupes lydiennes et prit Crésus. Avant son arrivée en Asie, son nom était connu dans le château de l'Attique (Eddigé). Malheur à sa destinée! Si, du moins, il était mort sur le trône, et non dans une défaite! »

Évagoras (Évagaros) dit également : « La guerre d'Alexandre et de Darius est peu de chose, comparativement à celles d'Ardaschès; car la poussière soulevée par la marche d'Alexandre et de Darius obscurcissait la clarté du jour; mais Ardaschès cacha le soleil avec la multitude des flèches lancées, et produisit les ténèbres, faisant ainsi une nuit artificielle au milieu du jour. Il ne laisse pas un seul des Lydiens prendre la fuite pour annoncer la nouvelle [de leur défaite], et il fait mettre leur roi Crésus dans une chaudière de fer. A cause d'Ardaschès, les torrents ne grossirent pas le fleuve; ses eaux, absorbées par les soldats, s'étaient abaissées comme en hiver. Ardaschès rendit les nombres impuissants à calculer la multitude de ses troupes, au point qu'il fallût plutôt recourir aux mesures qu'aux chiffres. Il ne se glorifiait pas de cela, mais il pleurait en disant : Hélas! ma gloire est passagère! »

Camadrus s'exprime ainsi : « Les Lydiens, dans leur orgueil, se laissèrent tromper par la réponse de l'oracle pythique à Crésus :

« Crésus, en passant l'Halys, brisera la puissance. »

Il entendait la puissance des étrangers, et il se brise lui-même. Fait prisonnier par le Parthe Ardaschès, il est jeté dans une chaudière de fer. Alors Crésus, se rappelant les paroles de Solon l'Athénien, dit dans sa langue : « O Solon, ô Solon! tu avais bien raison de ne pas vouloir proclamer le bonheur d'un homme jusqu'au moment de sa fin. » Ce qu'ayant entendu les gens les plus rapprochés de lui, ils rapportèrent à Ardaschès que Crésus invoquait quelque nouveau dieu. Ardaschès, touché de compassion, se fit amener le captif, l'interrogea, et, ayant compris son invocation, il fit cesser les tortures. »

Phléton (Phlégon) écrit : « Le Parthe Ardaschès était devenu de tous les rois le plus puissant; non-seulement il défit les Lydiens, enchaîna Crésus, mais encore, dans l'Hellespont et dans la Thrace, il changea la nature des éléments; sur terre, il marchait à pleines voiles; sur mer, il marchait à pied. Il menaça la Thessalie; sa renommée plongea toute la Grèce dans la stupeur; il défit les Lacédémoniens, mit en fuite les Phocéens; les Locriens se donnèrent à lui et les Béotiens firent partie de ses peuples. Toute l'Hellade lui payait

(1) Moïse de Khorène et les autres historiens arméniens, après lui, semblent avoir confondu ensemble les expéditions d'Ardaschès avec celles de son fils Tigrane, car les Grecs attribuent au second toutes les conquêtes que Moïse met sur le compte de son père Ardaschès. Saint-Martin, dans son ouvrage posthume intitulé : *Fragments d'une Hist. des Arsacides* (t. I, p. 62 et suiv.), a cherché à concilier les récits des Grecs et des Arméniens, en expliquant comment il a pu se faire que ceux-ci ont confondu Ardaschès avec Tigrane qui portait, au dire d'Appien (*De bello Mithr.*, CIV), le même nom que son père. Ce qui est certain, c'est que les expéditions que Moïse dit avoir été faites par Ardaschès ne sont admissibles dans l'histoire qu'à la condition de les considérer comme étant les mêmes que celles que Mithridate, aidé de Tigrane, son parent et son allié, entreprit contre les Romains.

tribut par terreur. Peu de temps après, ses malheurs dépassèrent ceux de tous les autres. Cyrus combattant contre les Massagètes, Darius chez les Scythes, Cambyse chez les Éthiopiens, n'éprouvèrent pas tant d'infortunes. C'est peu de chose que la disgrâce de Xerxès, dans son expédition de Grèce, abandonnant ses trésors et ses tentes, car il s'échappa sain et sauf. Mais lui, si fier de ses grands triomphes, il est assassiné par ses propres soldats. »

Je considère ces récits comme dignes de foi; et le Crésus qui, dit-on, vivait sous Cyrus et sous Nectanébo, je le regarde comme un personnage imaginaire, à moins que plusieurs rois n'aient porté le même nom, comme c'est l'usage pour beaucoup.

CHAPITRE XIV.

Règne de Tigrane (Dikran) II. — Sa résistance aux armées grecques. — Il construit des temples. — Il envahit la Palestine.

Après Ardaschès Ier, son fils Tigrane monte sur le trône (1), dans la dix-neuvième année du règne d'Arschagan, roi des Perses. Tigrane, ayant rassemblé les forces arméniennes, se porte contre celles des Grecs, qui, après la mort de son père Ardaschès et la dispersion de ses troupes, étaient parvenus par une marche progressive jusque dans notre pays. Tigrane les attaque et les repousse; Tigrane remet ensuite à son beau-frère Mithridate (2) (Mihrtad) le gouvernement de Mazaca (Césarée) et des provinces méditerranéennes, lui laisse une armée nombreuse et retourne dans notre pays.

Son premier soin fut de construire des temples; mais les prêtres venus de Grèce, craignant d'être relégués au fond de l'Arménie, prétendirent que les présages [avaient ordonné] que les idoles voulaient se fixer dans ces lieux. Tigrane, cédant [à leurs vœux], érige la statue de Jupiter (Zeus) Olympien sur le rocher d'Ani, la statue d'Athéné à Thil, la statue d'Artémis à Eriza, celle d'Héphæstos à Pakaïarindch (3). Quant à la statue d'Aphrodite, comme l'amante d'Hercule, il la fait porter à côté de celle d'Hercule à Aschdischad (lieu des sacrifices). Irrité contre les Vahnouni qui avaient dressé dans leurs propres domaines la statue d'Hercule envoyée par son père, il les dépouille du sacerdoce et confisque le village où elle était élevée.

Ayant construit des temples et dressé devant [ces sanctuaires] des autels, le roi ordonne à tous ses satrapes d'offrir des sacrifices [aux dieux] et de les adorer. La famille des Bagratides s'y refuse, et un de ses membres, nommé Asout, qui avait méprisé les idoles, a la langue coupée. Les autres ne furent pas inquiétés, parce qu'ils consentirent à manger de la chair des victimes et de la viande de porc, bien qu'ils ne sacrifiassent pas eux-mêmes et n'adorassent point les idoles. Pour cette raison, Tigrane leur enlève le commandement de l'armée, mais il ne leur ôte pas celui de la cavalerie auquel est attaché le droit de poser la couronne sur la tête du roi. Ensuite Tigrane va en Mésopotamie, y trouve la statue de Parschamin, faite d'ivoire, de cristal et d'argent; il la fait enlever et dresser dans le bourg de Thortan.

Sans plus tarder, Tigrane se porte en Palestine (1) pour demander raison à Cléopâtre, fille de Ptolémée, des insolences de son fils Dionysos envers son père (Ardaschès). Il fait prisonniers un grand nombre de Juifs et assiége la ville de Ptolémaïs. La reine des Juifs, Alexandra, c'est-à-dire Messaline (2), femme d'Alexandre, fils de Jean, fils de Simon, frère de Juda Macchabée, qui alors occupait le trône de Judée, obtint à force d'argent que Tigrane se retirerait; car ce prince avait reçu l'avis qu'un brigand nommé Vaïgoun dévastait l'Arménie, et qu'il avait occupé une montagne inexpugnable qui, du nom de ce brigand, fut alors appelée Vaïgounikh (3).

CHAPITRE XV.

Pompée, général romain, tombe sur nous. — Prise de Mazaca (Césarée). — Mort de Mithridate.

En ce temps-là, Pompée, qui était à la tête des

(1) Tigrane II régna de l'an 89 à l'an 36 avant notre ère.

(2) Selon le témoignage de Plutarque (*Lucullus*) et d'Appien (*Bell. Mithr.*, VIII), Mithridate aurait été le beau-père de Tigrane. — Cf. aussi Memnon, dans les *Fragm. hist. græc.* de M. Ch. Müller, t. III, page 549, § 43.

(3) Cf. J.-B. Emin, *Recherches sur le pagan. arm.*, trad. d'A. de Stadler, *passim*.

(1) Josèphe, qui parle de cette expédition de Tigrane en Palestine (*Antiq. jud.*, liv. XIII, ch. 24; — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 4), dit en effet que ce prince, après s'être emparé de Ptolémaïs, et avoir reçu les ambassadeurs d'Alexandre, qu'il renvoya avec des paroles d'espérance, rentra dans ses États, parce qu'il avait appris l'invasion de l'Arménie par Lucullus, qui ravageait tout le pays.

(2) Elle est appelée Séléné par Josèphe.

(3) Cette montagne, située dans la province d'Artzakh, donna son nom à un des quatorze cantons de cette contrée (Cf. *Géogr.* de Moïse de Khorène, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 364-365.)

Romains, arrive sur les terres méditerranéennes avec son armée, et envoie Scaurus, son lieutenant en Syrie, pour livrer bataille à Tigrane. Scaurus, n'ayant pu joindre ce dernier qui était retourné dans son pays à cause des dévastations du brigand, se rendit à Damas. Scaurus trouva cette ville au pouvoir de Métellus et de Lucullus (Lollius), les en chassa et se hâta d'arriver en Judée, pour attaquer Aristobule, de concert avec son frère aîné Hyrcan, grand-prêtre, fils d'Alexandre.

Cependant Pompée, dans sa guerre contre Mithridate, trouve une vigoureuse résistance, [livre] de terribles batailles et court de grands périls. Toutefois le nombre l'emporte, et Mithridate, mis en fuite, regagne les régions du Pont. Pompée, ainsi débarrassé de son ennemi par un bonheur inespéré, s'empare de la personne du fils de Mithridate, appelé aussi Mithridate, se rend maître de Mazaca (Césarée), y met une garnison, mais, au lieu de poursuivre le [vaincu], il se hâte d'arriver en Judée, en passant par la Syrie(1). Il fait emprisonner Mithridate par le père de Ponce-Pilate(2). C'est ce que confirme Josèphe, lorsqu'en parlant du baume, il dit : « Pompée, près de Jéricho, reçoit l'heureuse nouvelle que Mithridate est mort (3). »

(1) Les événements résumés dans ce chapitre, touchant Tigrane, Mithridate et leurs enfants, sont longuement racontés par les écrivains grecs et latins, avec des détails qui démontrent clairement que Moïse n'a que très-imparfaitement compulsé les monuments historiques étrangers qui concernaient les annales de son pays. Les sources où il a puisé ses informations étaient ou abrégées ou inexactes, et son récit renferme des détails erronés qu'il serait puéril de signaler. Au surplus on n'a qu'à recourir aux sources originales grecques et latines pour s'assurer que le récit de Moïse est très-inexact, et à consulter sur tous ces événements, Strabon (*Géogr.*, liv. XI, ch. 14, § 15), Dion Cassius (*Hist. rom.*, liv. 36, 37, 40, 49), Appien (*Bell. Syriac. et Mithr.*), Eutrope (*Hist. rom.*, VI, 6, et suiv.), Justin (*Hist. univ.*, liv. XXXVIII), Cicéron (*Discours en faveur du roi Déjotare. — Discours en faveur de la loi Manilia; init.*), Plutarque (*Lucullus, Pompée, Antoine*), Josèphe (*op. cit., loc. cit.*), Vell. Paterculus (liv. II, 18, 37, 40), qui donnent les renseignements les plus circonstanciés, sur le jeune Tigrane, sur sa révolte contre son père, sa fuite à Rome, etc., événements que notre auteur a complétement passés sous silence.

(2) Les historiens grecs et romains disent que Mithridate chercha à s'empoisonner; mais, le poison n'ayant plus sur lui aucune action, il se fit tuer par un Gaulois, en l'an 63 av. notre ère.

(3) Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. I, ch. 5. — *Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 3, § 4.

CHAPITRE XVI.

Tigrane fond sur l'armée romaine. — Fuite de Gabinius. — Délivrance du jeune Mithridate.

Le roi d'Arménie Tigrane, ayant colonisé les Juifs prisonniers à Armavir et dans le bourg de Vartkès (1) sur le fleuve Khasagh, exterminé les brigands de la montagne, et gardé le deuil de Mithridate, se porta en Syrie contre l'armée romaine, pour en tirer vengeance. Gabinius, général romain, que Pompée avait laissé à sa place pour retourner à Rome, marche contre Tigrane. Cependant Gabinius, ne pouvant résister à ce dernier, regagne par l'Euphrate l'Égypte, sous prétexte d'agir contre Ptolémée. Ayant traité secrètement avec Tigrane, Gabinius lui rend Mithridate le jeune, son neveu (fils de sa sœur), fait prisonnier antérieurement à Mazaca, et répand le bruit que le captif s'est échappé.

CHAPITRE XVII.

Combat de Crassus qui est défait par Tigrane.

Les Romains, qui soupçonnaient Gabinius, le rappellent et mettent à sa place Crassus, qui, dès son arrivée, s'empare des immenses trésors qu'il trouve dans le temple de Dieu à Jérusalem, et s'avance contre Tigrane. Après avoir franchi l'Euphrate, il est défait, avec toute son armée, par Tigrane, qui revient en Arménie chargé de trésors.

CHAPITRE XVIII.

De quelle manière Cassius résista à Tigrane. — Révolte de Mithridate. — Reconstruction de Césarée.

Les Romains, irrités, envoient Cassius avec une armée innombrable. Celui-ci, à peine arrivé, oppose une vive résistance et empêche l'armée

(1) Vartkès est l'un des anciens noms de la ville de Vagharschabad, qui dans l'origine reçut le nom de *Ardimet khaghakh*, ou « ville d'Artémis ». Elle fut fondée, à ce que l'on croit, par Erouant I[er]. Le nom de Vartkès ou *Vartkisi-avan* lui fut ensuite donné à cause d'un prince arménien appelé Vartkès, mari de la sœur d'Erouant (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 62). Vagharsch, vers la fin du deuxième siècle, la ceignit de murailles, lui donna son nom et y fixa sa résidence. Elle reçut aussi le nom de *Nor-khaghakh* « nouvelle ville », et c'est sous cette appellation qu'on la trouve aussi rappelée dans le livre d'Agathange, dans l'Histoire de Moïse de Khorène et dans celle de Lazare de Pharbe, p. 64.

arménienne de franchir l'Euphrate et de faire des incursions en Syrie.

Vers le même temps, Tigrane, qui se défie du jeune Mithridate, qu'il soupçonne n'être point le fils de sa sœur, ne lui donne aucune part à la souveraineté, et refuse même de lui confier ses propres États de l'Ibérie. Mithridate, méprisé de la sorte par son oncle Tigrane, se révolte et se retire auprès de César, qui lui donne la souveraineté de la ville de Pergame (Perga) et reçoit de lui l'ordre de se porter au secours d'Antipater, père d'Hérode. Mithridate multiplie les constructions de Mazaca, qu'il nomme Césarée, en l'honneur de César (1). Dès lors cette ville fut détachée des domaines de l'Arménie.

CHAPITRE XIX.

Alliance de Tigrane et d'Ardaschès. — Invasion en Palestine. — Captivité du grand prêtre Hyrcan et d'un grand nombre de Juifs.

A la suite de tous ces événements, Tigrane, attaqué par la maladie, offre à Ardaschès (2), roi des Perses, de se réconcilier avec lui, car celui-ci avait été dépouillé du rang suprême par l'orgueilleux père de Tigrane. Cependant Tigrane, se démettant spontanément du second rang, restitue, comme c'était le droit, le premier à Ardaschès, fait amitié avec ce prince, et en reçoit un secours de troupes. En même temps, Tigrane choisit Parzaphrane (3), chef de la satrapie des Reschdouni, pour commander l'armée des Arméniens et des Perses, l'envoie contre les Romains et lui ordonne de traiter avec les habitants de la Syrie et de la Palestine. Un certain Pacorus, dont le père avait été roi de Syrie et était parent d'Antigone, descendant d'Aristobule (4), s'avança au-devant de Parzaphrane, et promit au chef des Reschdouni, général des Arméniens et des Perses, cinq cents femmes d'une grande beauté et mille talents d'or, si Parzaphrane voulait l'aider, en dépouillant Hyrcan de la couronne de Judée, à placer Antigone sur le trône.

Quand Hyrcan, grand-prêtre et roi des Juifs, et Phasaël, frère d'Hérode, virent que Parzaphrane, ayant mis en fuite l'armée romaine, après en avoir précipité une partie dans la mer, et rejeté une partie dans les villes, traversait le pays sans le molester, ils firent ensemble des propositions de paix à Parzaphrane. Ce général envoie sans retard Knel (1), grand échanson du roi d'Arménie, de la maison des Kénouni (2), à Jérusalem, avec de la cavalerie, sous prétexte de traiter de la paix, mais en réalité pour secourir Antigone. Hyrcan ne permit pas au grand échanson d'entrer avec toutes ses troupes à Jérusalem, mais seulement avec cinq cents cavaliers. Le grand échanson, usant de ruse, conseilla à Hyrcan d'aller s'entendre avec Parzaphrane relativement à la désolation du pays, lui promettant de lui prêter sa médiation. Hyrcan ayant demandé un serment à Parzaphrane, celui-ci jure par le Soleil, par toutes les divinités du ciel et de la terre, et par le soleil (la vie) d'Ardaschès et de Tigrane. Hyrcan, rassuré par ce serment, laisse Hérode à Jérusalem et va trouver Parzaphrane avec Phasaël, frère aîné d'Hérode, sur le rivage de la mer, dans un village du nom d'Ecdippon.

Parzaphrane, usant de ruse, les reçut avec honneur, puis, s'esquivant brusquement, il donna ordre aux soldats qui étaient là de se saisir des deux étrangers et de les livrer à Antigone. Antigone se jeta sur Hyrcan, lui coupa une oreille avec les dents, afin que, si les temps changeaient, il ne pût plus exercer le suprême pontificat, car la loi ordonne de n'élever à la dignité sacerdotale que ceux qui ont tous leurs membres. Alo[rs] Phasaël, frère d'Hérode, se frappe lui-même [la] tête contre une pierre, et un médecin, app[elé] par Antigone comme pour lui donner des soi[ns,] introduit du poison dans la plaie, et le f[ait] mourir.

Parzaphrane ordonna au grand échanson d'Arménie de s'emparer de la personne d'Hérode à Jérusalem, en lui tendant des embûches. Le échanson s'avança jusqu'auprès des murailles pour

(1) Voy. plus haut, liv. I, ch. 14.

(2) Quelques manusc. écrivent ce nom *Arschez*, mais c'est une erreur des copistes.

(3) Le nom de ce personnage est donné sous la forme Βαρζαφάρνης, par Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 23, 24, 25. — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 11).

(4) Au dire de Cicéron (*Lettres* 219, 226, éd. Nisard, t. V, p. 204, 209) et de Justin (l. XLII, § 4.), ce Pacorus ou Bakour était fils d'Orode, roi des Parthes. Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 24) dit aussi que Pacorus était fils du roi des Parthes, sans donner le nom de son père ; mais il comble cette lacune, dans sa *Guerre des Juifs* (liv. I, ch. 11), en disant que Pacorus était fils du roi Lysanias, qui avait succédé à Ptolémée son père, fils de Mennéus (Maanou des Syriens). Nous ferons cependant observer que cette généalogie est tout à fait erronée, car Orode était fils de Phraate III et frère de Mithridate III. Ce dernier périt assassiné par Orode et fut remplacé par lui sur le trône des Parthes, en l'an 53 av. notre ère.

(1) Selon Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 24), le nom du grand échanson était Pacorus, comme le fils du roi des Parthes.

(2) Cf. plus haut, liv. II, ch. 7

[chercher à] tromper Hérode. Mais celui-ci ne donna pas dans le piége, et, craignant de rester davantage dans la ville, tant il redoutait la faction d'Antigone, il s'enfuit nuitamment et en secret chez les Iduméens, en laissant sa famille dans la forteresse de Masandan (1); puis il se hâta d'aller à Rome. Cependant l'armée arménienne, grossie des soldats de la faction d'Antigone, entra à Jérusalem sans molester aucunement les habitants et se contenta de saisir les biens d'Hyrcan [qui montaient à] plus de trois cents talents. Tout le pays est envahi; on pille tous les partisans d'Hyrcan, la ville de Marissa (2) est prise, et Antigone est établi comme roi. Ensuite Hyrcan, chargé de chaînes, est conduit avec les captifs devant Tigrane (3). Tigrane ordonne à Parzaphrane de transporter les captifs juifs de Marissa dans la ville de Sémiramis (Van); et Tigrane, trois ans après ces événements, meurt après avoir régné trente ans.

CHAPITRE XX.

Autre guerre des Arméniens contre les Romains. — Défaite de Silon et de Ventidius.

Arrivé à Rome, Hérode se présente devant Antoine, César et le sénat; et il expose sa fidélité envers les Romains. Investi de la royauté de la Judée par Antoine, il reçoit de lui comme auxiliaire le général Ventidius, avec une armée romaine, afin de combattre les Arméniens et d'anéantir Antigone. Arrivé en Syrie, Ventidius met en fuite l'armée arménienne, laisse Silon pour leur résister près de l'Euphrate, et, après avoir mis à mort Pacorus, il retourne à Jérusalem pour attaquer Antigone. Cependant les Arméniens, ayant reçu de nouveaux renforts de la Perse, fondent sur Silon, le culbutent, le rejettent sur Ventidius, et font couler des flots de sang (4).

(1) Masandan était une forteresse de l'Idumée, située à peu de distance de la mer Morte, et qui faisait autrefois partie de la tribu de Juda. M. de Saulcy, dans son *Voyage autour de la mer Morte*, a retrouvé son emplacement.

(2) Marisa, Marissa ou Marésa, était une ville de la tribu de Juda, qui est citée dans le liv. II des Paralipomènes, ch. XI, v. 8; XIV, 9-10; XX, 37. — Mich., I, 15. — II Machab., XII, 35.

(3) Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 23-25. — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 11.

(4) Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XIV ch. 26. — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 12.

CHAPITRE XXI.

Comment Antoine fond lui-même sur l'armée arménienne, et s'empare de Samosate.

Antoine, au comble de la fureur, accourt en personne à la tête de toute l'armée romaine, et, arrivé à Samosate, il apprend la mort de Tigrane. Il s'empare de la ville, et, laissant à Sosius le soin de se porter au secours d'Hérode pour combattre contre Antigone à Jérusalem, il va prendre ses quartiers d'hiver en Égypte. Enflammé d'amour, il courait plein d'ardeur vers Cléopâtre, reine d'Égypte. Cette Cléopâtre était la fille de Ptolémée Dionysos (1), neveu de Cléopâtre Ptolémaïs et ami d'Hérode. C'est pourquoi Antoine recommande chaudement la cause d'Hérode à Sosius. Sosius, après avoir combattu vaillamment, s'empare de Jérusalem, met à mort Antigone et rétablit Hérode comme roi de toute la Judée et de la Galilée (2).

CHAPITRE XXII.

Règne d'Ardavazt. — Guerre contre les Romains.

Ardavazt (3), fils de Tigrane, règne sur les Arméniens. Celui-ci établit ses frères et ses sœurs dans les cantons d'Aghiovid (4) et d'Arpéran (5), leur abandonne une partie des droits royaux perçus sur les villages de cette contrée, avec des revenus et des rentes particulières (6), sur le même pied que ses parents établis dans les régions d'Haschdiank, pour augmenter l'éclat de leur rang et rendre leur position plus royale encore que celle des autres Arsacides. Seulement il les force à ne point vivre en Ararat, lieu de la résidence royale.

Ardavazt ne fit rien autre chose de remarquable

(1) Appien et d'autres écrivains assurent que cette princesse était à la fois la sœur et la femme de Ptolémée Dionysos.

(2) Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 27, 28, liv. XV, ch. 1 et suiv. — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 12-14.

(3) Ardavazt Ier, associé au trône par son père Tigrane, en l'an 55 avant notre ère, reste seul maître du pouvoir en 36. Il est fait prisonnier par Antoine en 34, et mis à mort en Égypte.

(4) Canton de la province de Douroupéran, que Thomas Ardzrouni et Vartan placent dans le canton de Peznouni.

(5) Ce nom me paraît être altéré, et il n'est pas impossible d'y reconnaître le nom de la province de Douroupéran, qu'une erreur de copiste aurait dénaturé en celui d'Arpéran (Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 193, note 2).

(6) Selon Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, II, 61-62); Ardavazt II aurait agi de la même façon avec les membres de sa famille.

et n'accomplit aucune action d'éclat. Adonné à la bonne chère et à la boisson, il errait dans les marais, dans les roseaux et les rochers, pour chasser les onagres et les sangliers. Peu soucieux de ce qui regardait la sagesse, la valeur et la bonne renommée; véritablement esclave de son ventre, il en augmentait sans cesse la rotondité. Se voyant méprisé de ses soldats, à cause de son excessive mollesse et de sa dégoûtante gloutonnerie, et surtout à cause de la perte de la Mésopotamie, qu'Antoine lui avait enlevée, Ardavazt, indigné, ordonne de réunir les dix mille hommes de la province d'Adherbadagan, les habitants de la montagne du Caucase avec les Aghouank et les Ibères (Virk), et il se porte sur la Mésopotamie, d'où il expulse les garnisons romaines.

CHAPITRE XXIII.

Antoine fait Ardavazt prisonnier.

Antoine rugit comme un lion furieux, et Cléopâtre l'excite encore davantage, parce qu'elle nourrissait dans son cœur le souvenir des persécutions endurées par son aïeule, de la part de Tigrane. Antoine devint le bourreau non-seulement des Arméniens, mais de beaucoup de rois, dont il confisqua les États. C'est pourquoi, immolant un grand nombre de rois, il donne leurs domaines à Cléopâtre, à l'exception de Tyr et de Sidon et des pays situés près du fleuve Éleuthère (Azad). Antoine, avec ses troupes, marche contre Ardavazt, et, étant entré en Mésopotamie, taille en pièces l'armée arménienne, fait le roi prisonnier et revient en Égypte pour offrir à Cléopâtre Ardavazt, fils de Tigrane, avec beaucoup de butin fait pendant la guerre (1).

CHAPITRE XXIV.

Règne d'Arscham. — L'Arménie est en partie soumise au tribut des Romains, pour la première fois. — Délivrance d'Hyrcan. — Périls que la race des Bagratides court à cause de lui.

La vingtième année et vers la fin du règne d'Ar[da]schès, les troupes arméniennes, rassemblées par ses ordres, élurent pour roi Arscham ou Arsame (1), fils d'Ardaschès frère de Tigrane, père d'Abgar. Quelques Syriens le nomment Manova (2), selon l'usage commun à plusieurs princes d'avoir deux noms, comme Hérode Agrippa, comme Titus Antonin ou Titus Justus. Mais, comme cette même année mourut Ar[da]schès laissant la couronne de Perse à son fils Arschavir encore en bas âge, il n'y eut personne qui vint en aide à Arscham contre les Romains. C'est pourquoi Arscham signe la paix avec ses ennemis, leur paye tribut pour les contrées de la Mésopotamie et de Césarée, entre les mains d'Hérode. C'est alors que l'Arménie commença à être en partie tributaire des Romains.

Vers le même temps, Arscham entra en fureur contre Énanus, général [de la cavalerie], et qui posait la couronne sur la tête des rois, parce qu'il avait délivré Hyrcan, grand-prêtre des Juifs, fait autrefois prisonnier par Parzaphrane Reschdouni, au temps de Tigrane (3). Énanus s'excuse auprès

(1) Cf. sur tous ces événements les historiens grecs et romains, notamment : Appien, *Bell. Parth.*, ad calc. — Plutarque, *Lucullus*. — Dion Cassius, *Hist. rom.*, liv. XL, XLIX. — Velléius Paterculus, *Hist. romaine*, l. II, *passim*. — Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XV, ch. 5. — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 13. — Les historiens occidentaux racontent d'une manière très-différente les événements accomplis en Arménie à cette époque de troubles et de confusion. Moïse de Khorène, qui n'a eu en vue dans son Histoire que de rapporter les faits relatifs à la branche royale des Arsacides, a passé sous silence tous les événements qui eurent lieu dans la Haute Arménie, alors au pouvoir des Romains, et il s'est borné seulement à donner le récit des faits accomplis dans l'Arménie inférieure et dans la Mésopotamie. Aussi, pour se faire une idée exacte de la situation de l'Arménie à l'époque où nous sommes arrivé, il faut tenir compte des renseignements que nous ont fournis les historiens romains, et recourir aux sources latines qui sont fort abondantes. Nous nous contenterons de mentionner sommairement les plus importantes, parce que les faits qui sont rapportés dans les livres de ces écrivains sont suffisamment connus. Nous renvoyons donc le lecteur aux ouvrages de Josèphe, de Tacite, de Florus, de V. Paterculus, de Suétone, de Dion Cassius, d'Orose, etc., qui entrent dans les détails les plus circonstanciés sur les victoires de Corbulon, la puissance de Pharasmane, roi d'Ibérie, l'établissement de son frère Mithridate sur le trône d'Arménie et sa fin malheureuse, les aventures de Rhadamiste, fils de Pharasmane, et l'avénement de Tiridate, frère de Vologèse, roi des Parthes, qui sembla mettre un terme aux malheurs de l'Arménie.

(1) Arscham régna à Nisibe, avec l'assentiment des Parthes, de l'an 38 à l'an 10 avant notre ère.

(2) Ce nom de Manova, qui est une forme de l'appellation syrienne *Maanou*, était en effet le nom que les Syriens donnaient à Arsame ou Arscham, puisque nous le trouvons ainsi mentionné par Denys de Thelmahr (*Chron. syr.*, p. 71, éd. Tullberg), qui lui attribue également le surnom de *Saphéloul*. L'appellation Maanou, dont les Arméniens avaient fait Manova, se retrouve sous la forme Monobaze, et c'est en effet sous cette forme que nous la voyons mentionnée dans Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XX, ch. 2), qui dit que Monobaze, probablement le même que notre Arscham, était roi de l'Adiabène, Μονόβαζος ὁ τῶν Ἀδιαβηνῶν βασιλεύς.

(3) Cf. Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XV, ch. 2), qui dit

du roi en disant qu'Hyrcan a promis cent talents pour prix de sa délivrance, qu'il espère les recevoir et s'engage à les donner au roi. Alors Arscham fixe un terme à Énanus, qui envoie en Judée un de ses frères appelé Sénékhias, pour réclamer à Hyrcan le prix de la rançon. Cependant, à l'arrivée du messager d'Énanus, Hérode avait fait mourir Hyrcan pour se délivrer de toute espèce d'inquiétude durant son règne (1). Le terme échu, Énanus ne put fournir le prix de la rançon d'Hyrcan, et Arscham, fort irrité, le dépouille de ses dignités et le fait jeter en prison.

Sur ces entrefaites, Zora, chef de la race des Kentouni, vint accuser Énanus auprès du roi, disant: « Sache, ô roi! qu'Énanus a voulu se révolter contre toi et m'a proposé que nous demandions à Hérode, roi de Judée, un serment pour qu'il nous accueillît et nous donnât des domaines dans le pays de nos ancêtres, parce que nous avions à endurer dans celui-ci beaucoup d'outrages. Moi, loin de consentir à ses propositions, je lui dis : « A quoi bon nous laisser berner par des traditions antiques et surannées, en croyant que nous sommes sortis de la Palestine? » Énanus, n'espérant rien de moi, a relâché le grand-prêtre Hyrcan, et de plus il a perdu tout espoir du côté d'Hérode. Cependant il n'abandonne pas ses projets de trahison, si tu ne te hâtes, ô roi! de les conjurer. » Arscham, ajoutant foi à cette dénonciation, ordonne qu'on fasse endurer à Énanus toutes sortes de supplices, et cela afin de le contraindre à abandonner tout à fait le judaïsme, d'adorer le Soleil et de rendre hommage aux idoles du roi. A ces conditions, le roi lui rendra ses anciennes dignités; mais, s'il n'y consent pas, il sera attaché au gibet et sa race exterminée. De plus, on exécute en sa présence un de ses parents, appelé Saria, et ses fils Saphadia et Aghazia (2) sont amenés sur le lieu du supplice. Énanus, dans la crainte de voir mourir ses fils, vaincu par les supplications de ses femmes, consentit avec toute sa famille à se rendre aux volontés du roi, et il est rétabli dans ses anciennes charges. Cependant, le roi qui ne se fie pas entièrement à lui, l'envoie en Arménie (3), et, afin de le tenir loin de la Mésopotamie, il lui donne l'administration du pays.

CHAPITRE XXV.

Différend survenu entre Arscham et Hérode. — Soumission forcée d'Arscham.

Après ces événements, Hérode roi des Juifs et Arscham notre roi se brouillèrent, parce qu'Hérode, après beaucoup d'actions d'éclat, se donna tout entier aux soins d'une bonne administration, en élevant beaucoup d'édifices dans la plupart des villes depuis Rome jusqu'à Damas (1). Il demande à Arscham beaucoup d'ouvriers pour faire paver les places d'Antioche en Syrie, impraticables jusqu'alors à cause des boues. Arscham, au lieu de satisfaire à la demande d'Hérode, rassemble ses troupes pour lui résister et il envoie en même temps des députés à Rome, auprès de César, en le priant de ne pas le mettre sous la dépendance d'Hérode. César non-seulement ne l'affranchit pas de la domination d'Hérode, mais il confie encore au roi de Judée le gouvernement de toutes les terres méditerranéennes.

En ce temps-là, Hérode fit, sous son autorité, roi des provinces méditerranéennes le beau-père d'Alexandre son fils, issu par son père Simon (2) et sa mère, du royaume des Mèdes, de la race de Darius fils d'Hystaspe. Hérode prit à sa solde dix légions de Galates et d'habitants du Pont. Ayant vu cela, Arscham se prosterne devant Hérode comme devant son maître en toutes choses, et lui envoie les ouvriers qu'il demandait. Hérode leur fait réparer les rues d'Antioche sur une longueur de vingt stades, et paver ensuite en marbre blanc, afin que les torrents, ayant un cours plus facile en glissant sur ces dalles, n'inondassent pas la ville. Arscham meurt après un règne de vingt ans.

CHAPITRE XXVI.

Règne d'Abgar. — L'Arménie est soumise tout entière au tribut des Romains. — Guerre avec les troupes d'Hérode. — Son neveu (fils de son frère) Joseph est tué.

que Phraate, roi des Parthes, rendit la liberté à Hyrcan, après l'avoir comblé d'honneurs. L'historien juif ne parle en aucune façon d'une rançon promise par Hyrcan, et de l'intervention d'Enanus dans la grâce accordée au grand-prêtre des Juifs par le roi des Parthes.

(1) Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XV, ch. 9. — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 17.

(2) Ce nom est altéré et doit vraisemblablement se lire Azaria.

(3) Thomas Ardzrouni, qui rapporte ces événements, donne en outre des détails circonstanciés sur la façon dont Enanus, attaché au gibet, fut délivré à la prière de Dchadchour, prince de la maison des Ardzrouni (*Hist. des Ardzrouni*, p. 48).

(1) Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XV, ch. 11-14; liv. XVI, 19. — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 15, 16.

(2) Quelques manusc. écrivent ce nom sous la forme Timon, qui est vicieuse.

Abgar, fils d'Arscham, monte sur le trône la vingt-quatrième année d'Arschavir, roi des Perses (1). Cet Abgar était appelé *Avag-haïr* (homme brave) à cause de sa bonté, de sa sagesse (2), et surtout à cause de sa haute stature. Les Grecs et les Syriens, qui ne pouvaient bien prononcer son nom, l'appelaient Abgar. La seconde année de son règne, toutes les provinces de l'Arménie devinrent tributaires des Romains. Il parut alors un édit de César Auguste enjoignant, comme il est dit dans l'Évangile de saint Luc, de faire un dénombrement général. Alors des procurateurs romains furent envoyés en Arménie, y apportèrent l'image de l'empereur Auguste, et la placèrent dans tous les temples. En ce temps-là, naquit Notre Sauveur Jésus-Christ, fils de Dieu.

Dans le même temps, Abgar et Hérode [Antipas] se brouillèrent, parce qu'Hérode voulait que son image fût placée à côté de celle de César, dans les temples de l'Arménie; Abgar s'y opposa. D'ailleurs Hérode, qui ne cherchait qu'une occasion pour attaquer Abgar, envoya une armée composée de Thraces et de Germains, pour faire une incursion dans le pays des Perses, avec ordre de traverser les États d'Abgar. Abgar, loin de consentir, s'oppose [au passage de cette armée], en se fondant sur l'ordre de l'empereur qui disait de la faire passer en Perse par le désert. Hérode indigné et ne pouvant agir par lui-même, [tant il était] accablé de souffrances, en punition de sa coupable conduite envers le Christ, comme le raconte Josèphe, envoie son neveu Joseph, à qui il avait donné sa fille, unie en premières noces à Phérour (Phéroras) son frère. Celui-là, à la tête d'une armée considérable, précipitant sa marche sur la Mésopotamie, se présenta devant le camp d'Abgar, établi dans la province de Pouknan, fut tué dans le combat, et son armée fut mise en déroute. Aussitôt après, Hérode mourut, et Archélaüs, son fils, fut nommé dynaste des Juifs par Auguste (3).

CHAPITRE XXVII.

Fondation de la ville d'Édesse. — Court aperçu sur la race de notre Illuminateur.

Peu de temps après, Auguste mourut, et Tibère lui succéda comme empereur des Romains. Germanicus devint César et conduisit à Rome les princes [du royaume] d'Arschavir et d'Abgar qui ornèrent son triomphe, à la suite de la guerre où ils avaient fait périr le neveu d'Hérode. Abgar, irrité, médite des projets de révolte et se prépare à la guerre. Il éleva une ville sur le lieu occupé par le camp des Arméniens, à l'endroit même où précédemment elle gardait le passage de l'Euphrate contre les entreprises de Cassius. Cette nouvelle ville fut appelée Édesse. Abgar y transporte sa cour qui était à Medzpin, tous ses dieux, savoir : Nabok, Bel, Patnikal et Tarata (1), les bibliothèques des écoles attachées aux temples, et aussi les archives royales.

Ensuite, Arschavir étant mort, son fils Ardaschès régna sur les Perses. Bien que ce ne soit pas l'ordre chronologique, ni l'ordre systématique que nous avons adopté pour la rédaction de ces annales, nous allons, — puisqu'il est question des descendants du roi Arschavir et d'Ardaschès son fils, [auxquels la nation arménienne est redevable de la vraie croyance (2)], — pour faire honneur à ces princes, les placer par anticipation près d'Ardaschès, afin que les lecteurs sachent qu'ils sont bien issus de la race du brave [Arschag le Parthe]. Enfin nous noterons l'époque de l'arrivée en Arménie, de leurs ancêtres, les Garénian et les Sourénian, de qui descendent saint Grégoire et les Gamsarian, lorsque, suivant l'ordre des événements, nous atteindrons le règne du roi sous lequel ils parurent (3).

Cependant Abgar échoua dans ses projets de révolte; des dissensions s'étant élevées entre ses parents du royaume de Perse, il se mit en marche avec une armée pour apaiser et faire cesser la discorde.

CHAPITRE XXVIII.

Abgar va en Orient et maintient Ardaschès sur le trône de Perse. — Il réconcilie ses frères de qui sont issus notre Illuminateur et ses parents.

(1) Abgar, surnommé *Ouchama* par les Syriens, est appelé Monobaze par Josèphe. Il régna de l'an 5 avant J.-C., à l'an 32 après notre ère.

(2) L'étymologie du nom d'Abgar, donnée ici par Moïse de Khorène, est erronée, et, bien que Jules l'Africain, cité par Eusèbe (*Chron.*, II, p. 296), semble confirmer son explication : « à Édesse régna Abgar, homme parfait », cependant rien n'autorise à l'admettre.

(3) Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 27; liv. XVII, ch. 10. — *Bell. jud.*, liv. I; ch. 13, 21. — M. de Saulcy vient de publier tout récemment (Paris, 1867) une *Histoire d'Hérode*, où l'auteur a rassemblé tous les documents qui peuvent jeter un jour nouveau sur cette période des annales juives, dont les événements présentent une foule de complications.

(1) Cf. Emin, *Rech. sur le pag. arm.*, trad. d'A. de Stadler, p. 33 et suiv.

(2) Ce qui est entre crochets [ ] est une addition que l'on trouve seulement dans deux manuscrits.

(3) Voir plus bas, les ch. 28 et 58 du liv. II.

Abgar, étant allé en Orient, trouva sur le trône de Perse Ardaschès, fils d'Arschavir, et les frères d'Ardaschès en lutte avec lui; car ce dernier voulait régner sur eux dans sa postérité, et eux ne voulaient pas se soumettre à ses prétentions. C'est pourquoi Ardaschès les cerne de toutes parts, en les menaçant de les faire mourir. La division régnait parmi leurs soldats, leurs parents et leurs alliés; car le roi Arschavir avait trois fils et une fille : l'aîné était le roi Ardaschès lui-même, le second Garèn, le troisième Sourèn, et leur sœur, appelée Goschm, était mariée au général de tous les Arik, choisi par leur père Arschavir (1).

Alors Abgar persuade aux fils d'Arschavir de faire la paix, et stipule ainsi les conditions : Ardaschès régnera avec sa postérité, comme il voulait, et ses frères seront appelés Pahlav, du nom de leur ville et de leur vaste et fertile domaine, de manière que leur satrapie soit la plus noble et la première de toutes celles de la Perse, comme étant d'origine vraiment royale. Il est stipulé en outre, par des traités et des serments, qu'en cas d'extinction de la ligne masculine d'Ardaschès, ses frères arriveront au trône. Après la descendance régnante d'Ardaschès, ses frères sont distingués en trois branches appelées : race de Garèn Pahlav, race de Sourèn Pahlav, et la race de leur sœur, Asbahabed Pahlav, du titre d'honneur porté par son mari.

On dit saint Grégoire issu de la race de Sourèn Pahlav, et les Gamsarian de la race Garèn Pahlav. Nous raconterons plus tard les circonstances de la venue de ces personnages, ne rappelant seulement ici leurs noms à côté d'Ardaschès, que pour que tu saches que ces grandes races sont bien du sang de Valarsace, c'est-à-dire la postérité d'Arsace le Grand, son frère.

Tout étant réglé de la sorte, Abgar, muni du texte du traité, retourne [dans son royaume], malade et en proie à d'intolérables douleurs.

CHAPITRE XXIX.

Abgar revient d'Orient. Il secourt Arétas contre Hérode le tétrarque.

A son retour d'Orient, Abgar apprend que les Romains le soupçonnaient d'y être allé pour lever une armée. En conséquence, il expose aux procurateurs romains les causes de son voyage en Perse et le traité signé entre Ardaschès et ses frères. Toutefois on n'ajouta pas foi à ses rapports, car il était calomnié par ses ennemis, Pilate, Hérode le tétrarque, Lysanias (Lousina) et Philippe. Abgar, s'étant rendu dans sa ville d'Édesse, se ligua avec Arétas, roi de Pétra (des Pétréens), lui fournit des auxiliaires sous la conduite de Kosran (1) Ardzrouni, pour faire la guerre à Hérode. Celui-ci avait d'abord épousé la fille d'Arétas, puis l'avait répudiée pour prendre Hérodiade, du vivant même de son mari, circonstance pour laquelle il avait fait mourir Jean-Baptiste (Méguerdich). Ainsi la guerre entre Hérode et Arétas éclata à cause de l'injure faite à la fille de ce dernier. Les troupes d'Hérode, brusquement attaquées, furent écrasées, grâce au concours des braves Arméniens, comme si la divine Providence eût voulu tirer vengeance de la mort du Baptiste (2).

CHAPITRE XXX.

Abgar envoie à Marinus des princes qui, à cette occasion, voient Jésus notre Sauveur, ce qui fut le début de la conversion d'Abgar.

Vers ce temps-là, Marinus, fils de Storog (Eustorge), fut investi par l'empereur de la charge de commandant de la Phénicie, de la Palestine, de la Syrie et de la Mésopotamie. Abgar lui envoya deux de ses principaux officiers, Mar-Ihap (3), prince d'Aghdznik, et Sampsicéramus (Schamschagram), chef de la maison des Abahouni, ainsi qu'Ananus (Anan), son favori. Les envoyés se rendirent dans la ville de Bethkoubin pour faire connaître à Marinus les causes du voyage d'Abgar en Orient, en lui montrant le traité conclu entre Ardaschès et ses frères, et en même temps pour invoquer l'appui de Marinus. Ils rencontrèrent ce dernier à Eleuthéropolis. Marinus reçut avec courtoisie et distinction les députés, et fit cette réponse à Abgar : « Ne redoute rien de la part de l'empereur, pourvu que tu acquittes régulièrement le tribut. »

A leur retour, les députés allèrent à Jérusalem pour voir le Christ notre Sauveur, attirés par la renommée de ses miracles. Devenus eux-mêmes témoins oculaires de ses prodiges, ils en firent

(1) Cf. Agathange, p. 114, not. 1 du t. 1 de notre Collection.

(1) Kosran est peut-être une altération pour Khouran qu'on lit dans Thomas Ardzrouni, p. 49-53.
(2) Cf. Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XVIII, ch. 6.
(3) Un manusc. donne la variante *Sariha*.

part à Abgar. Celui-ci, saisi d'admiration, crut vraiment que Jésus était le fils de Dieu, et dit : « Ces miracles ne sont pas d'un homme, mais d'un Dieu ! Il n'est personne ici-bas qui ait le pouvoir de ressusciter les morts, si ce n'est Dieu ! » Abgar souffrait, par tout le corps, de douleurs aiguës qu'il avait contractées en Perse, sept ans auparavant, et les hommes n'avaient pu apporter aucun soulagement à ses maux. Il fit porter une lettre suppliante à Jésus, le conjurant de venir le guérir de ses douleurs. Cette lettre était ainsi conçue :

CHAPITRE XXXI.

Lettre d'Abgar au Sauveur Jésus-Christ.

« Abgar, fils d'Arscham, toparque (prince du pays), à Jésus, Sauveur et bienfaiteur [de l'humanité], qui as apparu dans le pays de Jérusalem, salut :

« J'ai entendu parler de toi et des guérisons opérées par tes mains, sans l'emploi des remèdes et des plantes. Car il est dit que tu fais que les aveugles voient, que les boiteux marchent et que les lépreux sont guéris. Tu chasses les malins esprits; tu guéris les malheureux affligés de longues maladies; enfin tu ressuscites les morts. Comme j'ai entendu parler de toutes ces merveilles opérées par toi, je n'hésite pas à croire, ou que tu es Dieu descendu du ciel pour faire de tels prodiges, ou bien le fils de Dieu, toi qui opères de si grandes choses. En conséquence je t'ai donc écrit, te suppliant de daigner venir vers moi afin de me guérir du mal qui me dévore. J'ai entendu dire aussi que les Juifs murmurent contre toi et veulent te livrer au supplice. Je possède une ville petite, mais [dont le séjour est] agréable; elle suffira à nous deux. »

Les porteurs de ce message rencontrèrent Jésus à Jérusalem, événement confirmé par les paroles de l'Évangile : « Quelques-uns d'entre les païens vinrent trouver Jésus; mais ceux qui les entendirent, n'osant rapporter à Jésus ce qu'ils avaient entendu, le dirent à Philippe et à André qui racontaient tout à Jésus. »

Le Sauveur n'accepta pas alors l'invitation qui lui était adressée, mais il voulut bien honorer Abgar d'une réponse dont voici le sens :

CHAPITRE XXXII.

Réponse à la lettre d'Abgar, écrite par l'apôtre Thomas, d'après l'ordre du Sauveur.

« Heureux celui qui croit en moi sans m'avoir vu ! car il est écrit de moi : « Ceux qui me voient ne croiront point en moi; et ceux qui ne me voient point, croiront et vivront. » Quant à ce que tu m'as écrit de venir près de toi, il me faut accomplir ici toutes les choses pour lesquelles j'ai été envoyé, et, lorsque j'aurai tout accompli, je monterai vers Celui qui m'a envoyé; et quand je m'en irai, j'enverrai un de mes disciples qui guérira tes maux, te donnera la vie, à toi et à tous ceux qui sont avec toi. »

Anan, courrier d'Abgar, lui apporta cette lettre, ainsi que l'image du Sauveur qui se trouve encore à présent à Édesse.

CHAPITRE XXXIII.

Prédication de l'apôtre Thaddée à Édesse. — Copie de cinq lettres.

Après l'ascension de notre Sauveur, l'apôtre Thomas, l'un des douze, envoya un des soixante-dix disciples, Thaddée, dans la ville d'Édesse, pour guérir Abgar et évangéliser selon la parole du Seigneur. Thaddée se rendit dans la maison de Tobie, prince juif que l'on dit être de la race des Bagratides (Pakradouni). Ce Tobie, ayant été persécuté par (1) Arscham, n'abjura pas cependant avec ses autres parents le judaïsme, mais il en observa les lois jusqu'au moment où il crut au Christ. Bientôt le nom de Thaddée se répandit dans toute la ville. Abgar, en apprenant sa présence, dit : « C'est bien celui au sujet duquel Jésus m'a écrit, » et il le manda aussitôt auprès de lui. Lorsque Thaddée entra, une apparition merveilleuse éclaira sa face aux yeux d'Abgar, qui se leva tout à coup de son trône, tomba la face contre terre et se prosterna devant l'apôtre. Tous les princes qui étaient présents furent saisis d'étonnement, car ils n'avaient point remarqué la vision. « Es-tu vraiment, dit Abgar, le disciple de Jésus à jamais béni, qu'il m'a promis de m'envoyer, et peux-tu me délivrer de mes maux ? » — « Je le suis, dit Thaddée; si tu crois en Jésus-Christ, fils de Dieu, les vœux de ton cœur seront exaucés. » — « J'ai cru en lui, reprit Abgar, et en son Père; c'est pourquoi je voulais aller à la tête de mes troupes exterminer les Juifs qui ont crucifié Jésus, si je n'en eusse été empêché par la puissance romaine. »

Dès lors Thaddée se mit à évangéliser le roi et

(1) Deux msc., au lieu du mot *khosial*, qui veut dire « ayant fui ou évité », donnent la variante *khouschial*, qui a la signification de « ayant été persécuté ou tourmenté ». Cette dernière acception doit être préférée, selon moi.

nts de] sa ville; puis, imposant ses
Abgar, il lui rendit la santé. Il guérit
goutteux appelé Abdiou, patricien de
rès-honoré dans la maison du roi. Il
ore tous les malades et les infirmes de
tous eurent la foi. Abgar fut baptisé,
ii, tous [les habitants] de la ville; les
s faux dieux furent fermés, et les sta-
oles, [qui étaient placées] sur les autels
onnes, furent dissimulées sous [d'épais-
le] roseaux. Abgar ne contraignait per-
la force à embrasser la foi; mais de
ır le nombre des croyants augmentait.
: Thaddée baptisa un fabricant de
oie, appelé Addée, le consacra, l'é-
lesse et le laissa au roi à sa place. En-
it reçu un édit du roi, qui exigeait que
assent l'Évangile du Christ, Thaddée
trouver Sanadroug, neveu (fils de la
ogar, que ce prince avait établi comme
ys et de l'armée.
: plut à écrire à l'empereur Tibère la
inte :

Lettre d'Abgar à Tibère.

', roi des Arméniens, à son seigneur
ıpereur des Romains, salut.
is que rien n'est ignoré de ta ma-
, comme ton ami, je te ferai encore
naître les faits par écrit. Les Juifs qui
ans les cantons de la Palestine ont cru-
, sans péché, après tant de bienfaits,
odiges, tant de miracles opérés en leur
qu'à ressusciter les morts. Crois-le bien,
pas là des effets de la puissance d'un
rtel, mais ce sont [des manifestations]
ı moment où ils l'ont mis en croix, le
curcit, la terre fut ébranlée jusque dans
nents. Jésus lui-même, le troisième
ıscita d'entre les morts et apparut à
[personnes]. Aujourd'hui, en tous
nom, invoqué par ses disciples, produit
rands miracles. Ce qui m'est arrivé, à
:, en est la preuve manifeste. Ta ma-
lonc ce qu'elle doit ordonner à l'égard
juif qui a commis ce forfait; elle sait
publier partout l'univers l'ordre d'a-
ırist comme le Dieu véritable. Sois en

ıse de Tibère à la lettre d'Abgar.

e, empereur des Romains, à Abgar,
méniens, salut.

« On a lu devant moi ta lettre amicale, et on t'adresse de ma part des remercîments. Quoique nous ayons déjà entendu raconter ces faits par plusieurs, Pilate, de son côté, nous a officiellement informé des miracles opérés par Jésus. C'est ainsi qu'étant ressuscité d'entre les morts, plusieurs l'ont reconnu pour être Dieu. En conséquence, j'ai voulu moi aussi faire ce que tu proposes; mais, comme il est d'usage chez les Romains de ne pas admettre un Dieu [nouveau] sur l'ordre du souverain seulement, tant que le sénat ne s'est pas réuni pour discuter l'affaire, j'ai donc dû proposer l'admission de ce Dieu au sénat qui l'a rejeté avec mépris, parce qu'elle n'avait pas été examinée d'abord par lui. Toutefois nous avons donné ordre à tous ceux à qui cela conviendra de recevoir Jésus parmi les dieux; et nous avons menacé de mort quiconque parlera en mal des chrétiens (1). Quant aux Juifs qui ont osé crucifier Jésus, qui, ainsi que je l'ai appris, ne méritait ni la croix, ni la mort, mais était digne d'être honoré et adoré, j'examinerai l'affaire quand j'aurai apaisé la révolte des Hispaniens (2), et je traiterai ces Juifs selon leur mérite. »

Abgar écrit encore une lettre à Tibère.

« Abgar, roi des Arméniens, à son seigneur Tibère, empereur des Romains, salut.

« J'ai reçu la lettre écrite de la part de ta majesté, et je me suis réjoui des ordres émanés de ta sagesse. Si tu le permets, mon avis est que la conduite du sénat est ridicule; car, selon la raison, c'est d'après le jugement des hommes que se confère la divinité. Ainsi donc, si Dieu ne convient pas à l'homme, il ne peut être Dieu, car il faut de toute nécessité que Dieu soit accepté par l'homme (3). Donc, mon seigneur pensera qu'il est juste d'envoyer un autre gouverneur à Jérusalem, en place de Pilate qui doit être chassé avec ignominie de l'emploi élevé où tu l'avais appelé; car il a fait la volonté des Juifs et crucifié le Christ injustement et sans ton ordre. Je souhaite que tu conserves la santé. »

Abgar, ayant écrit cette lettre, en déposa la copie avec celle des autres dans les archives. Il écrivit ensuite au jeune Nersès (Nersèh), roi d'Assyrie, à Babylone (*sic*).

(1) Cf. Tertullien, *Apol.*, ch. V.
(2) Cf. Suétone, *Tiber.*, ch. 41, 49. — Tacite, *Annal.*, VI. — Vell. Paterc., liv. II, ch. 39.
(3) Cf. Tertullien, *Apol.*, ch. V.

Lettre d'Abgar à Nersès.

« Abgar, roi des Arméniens, à mon fils Nersès, salut.

« J'ai reçu ta lettre; j'ai brisé les fers de Bérose et je lui ai remis ses offenses. Si cela te convient, nomme-le gouverneur de Ninive. Quant à ce que tu m'écris de t'envoyer ce médecin qui fait des miracles et prêche un autre Dieu supérieur au Feu et à l'Eau, afin que tu puisses le voir et l'entendre, [sache que] ce n'est point un médecin selon l'art des hommes, mais qu'il est un disciple du fils de Dieu, Créateur du feu et de l'eau, et destiné à venir [évangéliser] les contrées de l'Arménie. Toutefois un de ses principaux compagnons, appelé Simon (1), est envoyé dans les contrées de la Perse. Cherche-le et tu l'entendras, toi, ainsi que ton père Ardaschès. Il guérira tous vos maux, et vous conduira dans le chemin de la vie. »

Abgar écrit encore à Ardaschès, roi de Perse, la lettre suivante :

Lettre d'Abgar à Ardaschès.

« Abgar, roi des Arméniens, à Ardaschès, mon frère, roi des Perses (2), salut.

« Je sais que tu as entendu parler de Jésus-Christ, fils de Dieu, que les Juifs ont crucifié, qui est ressuscité d'entre les morts et qui a envoyé ses disciples par tout l'univers pour instruire les hommes. L'un de ses principaux disciples, nommé Simon, se trouve dans les États de ta majesté. Cherche-le, tu le trouveras; il vous guérira de toutes vos maladies, il vous conduira dans le chemin de la vie, et tu croiras à ses paroles, toi, tes frères et tous ceux qui sont soumis à ton autorité. Il m'est bien doux de penser que mes parents, selon la chair, seront aussi mes parents et mes amis selon l'esprit. »

Abgar n'avait pas encore reçu la réponse à ces lettres, lorsqu'il mourut après trente-huit ans de règne (3).

CHAPITRE XXXIV.

Martyre de nos Apôtres.

Après la mort d'Abgar, le royaume d'Arménie se divisa en deux parties : Ananoun, fils d'Abgar, fut couronné roi à Édesse, et son neveu (le fils de sa sœur) Sanadroug [régna] en Arménie. Ce qui se passa de leur temps a été écrit antérieurement par d'autres : l'arrivée de l'apôtre en Arménie et la conversion de Sanadroug, son apostasie par crainte des satrapes arméniens, le martyre de l'apôtre et de ses compagnons dans le canton de Schavarschan, appelé aujourd'hui Ardaz, la pierre s'entr'ouvrant pour recevoir le corps de l'apôtre, l'enlèvement de ce corps par ses disciples, son inhumation dans la plaine, le martyre de Santoukhd, fille du roi, près de la route, l'invention des reliques des deux saints, et leur translation dans les grottes (1), faits relevés par d'autres [écrivains] avant nous, ainsi que nous l'avons dit, et que nous n'avons pas cru nécessaire de rappeler en détail. De même aussi, ce qui a trait au martyre d'Addée, disciple de l'apôtre à Édesse, ordonné par le fils d'Abgar, a été raconté par d'autres avant nous.

Celui qui régna après la mort de son père n'hérita pas des vertus paternelles, car il ouvrit les temples des idoles et retourna au paganisme. Il envoya dire à Addée : « Fabrique-moi une tiare en étoffe tissée d'or, comme celles que tu faisais pour mon père. » Il lui fut répondu : « Mes mains ne fabriqueront pas de tiare pour le prince indigne qui n'adore pas le Christ, Dieu vivant. » Aussitôt le roi chargea un de ses gardes d'aller trancher les pieds d'Addée avec le glaive. Le soldat, étant venu et ayant vu le saint homme assis sur le siége doctoral, lui coupa les jambes avec son épée, et aussitôt le saint rendit l'esprit. Nous mentionnons ce fait sommairement, parce que d'autres l'ont déjà raconté.

Vint ensuite en Arménie l'apôtre Barthélemy qui fut martyrisé chez nous, dans la ville d'Arevpan (2). Quant à Simon, envoyé en Perse, je ne puis pas rapporter avec certitude ce qu'il y fit, ni où il souffrit le martyre, parce que l'on raconte qu'un Simon apôtre fut martyrisé à Vériospora (3). — Est-ce vrai? et pourquoi vint-il là? Je l'ignore. J'ai seulement noté ce fait pour que tu saches que je n'épargne aucun soin pour te dire tout ce qui est nécessaire (4).

(1) Il s'agit ici de Simon le Cananéen, comme l'indiquent les martyrologes arméniens.

(2) Trois mss. donnent la variante, *roi des rois*.

(3) Selon deux mss. *trente-deux ans*.

(1) Un ms., *sur le chemin*. — La légende de ces saints dit : *dans la montagne*.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 509. — Le nom de cette localité est altéré dans tous les martyrologes et dans tous les historiens.

(3) Ce nom est corrompu et paraît, d'après les plus anciens martyrologes arméniens, devoir se lire : *dans le pays des Bretons*, ce qui est conforme à la lecture que nous trouvons dans le martyrologe grec.

(4) Les faits que rapporte ici Moïse en abrégé sont relatés dans les martyrologes arméniens et les Vies

CHAPITRE XXXV.

Règne de Sanadroug. — Meurtre des enfants d'Abgar. — La princesse Hélène.

Sanadroug, étant monté sur le trône, lève des troupes avec le secours des braves Bagratides et Ardzrouni, ses tuteurs, et va déclarer la guerre aux fils d'Abgar, pour s'assurer la possession de tout le royaume. Pendant qu'il était occupé de cette expédition, et comme par un effet de la divine Providence, la mort d'Addée par le fils d'Abgar fut vengée; car une colonne de marbre, — qu'il faisait ériger à Édesse sur le faîte de son palais, lorsqu'il était en bas pour diriger les travaux, — échappa des mains des ouvriers, tomba et lui écrasa les pieds.

Aussitôt un message des habitants de la ville parvint à Sanadroug, lui demandant qu'il s'obligeât, par un traité, à ne pas les troubler [dans l'exercice] du culte chrétien, et eux alors remettront en ses mains la ville et les trésors royaux. Sanadroug promit; mais ensuite il viola son serment. Il passa au fil de l'épée tous les enfants de la maison d'Abgar, hormis les filles qu'il retira de la ville pour les établir dans la province d'Haschdiank. Quant à la première des femmes d'Abgar, appelée Hélène, il l'envoya à Kharran, ville qui lui appartenait, lui laissant la souveraineté de toute la Mésopotamie, en souvenir des bienfaits qu'elle avait obtenus pour lui d'Abgar.

Cette Hélène, pieuse comme Abgar son époux, n'accepta point de résider parmi des idolâtres, et se rendit à Jérusalem au temps de Claude, à l'époque de la famine prédite par Akab (1). Elle acheta en Égypte, avec ses trésors, une immense quantité de blé qu'elle distribua aux pauvres, ainsi que le rapporte Josèphe (2). Le tombeau d'Hélène, [monument] vraiment remarquable, se voit actuellement devant la porte de Jérusalem (3).

CHAPITRE XXXVI.

La ville de Medzpin reconstruite. — Étymologie du nom de Sanadroug. — Sa mort.

De toutes les actions de Sanadroug, rien n'est plus digne de souvenir que la reconstruction de la ville de Medzpin; car, cette ville ayant été ruinée par un tremblement de terre, Sanadroug la démolit, la rebâtit plus magnifiquement, l'entoura d'une double enceinte de murailles avec des bastions, et fit ériger, au milieu [de la ville], sa statue avec une seule pièce de monnaie dans la main, ce qui signifiait : Tous mes trésors ont été dépensés à construire cette ville, et il ne m'est plus resté que cette seule [pièce].

Mais pourquoi ce prince fut-il appelé Sanadroug? Nous le dirons : c'est qu'Odé, sœur d'Abgar, voyageant en hiver en Arménie, fut assaillie dans les monts Gortouk par un tourbillon de neige qui dispersa tous les voyageurs, au point que le compagnon ignorait où son compagnon avait été emporté. La gouvernante de Sanadroug, Sanod, sœur de Piourab Bagratide et épouse de Khosran Ardzrouni, prit l'enfant qui était encore tout petit, le plaça sur son sein, et resta avec lui sous la neige pendant trois jours et trois nuits. C'est de là qu'est venue la fable [qui dit] qu'un animal d'une nouvelle espèce, merveilleux et de couleur blanche, envoyé par les dieux, garda l'enfant. Mais, d'après nos informations, voici le fait : un chien blanc, qui était avec les [gens] envoyés à la découverte, trouva l'enfant et la gouvernante. Cet enfant fut donc appelé Sanadroug, du nom de sa gouvernante, c'est-à-dire : don de Sanod (1).

Sanadroug, monté sur le trône la douzième année d'Ardaschès, roi des Perses, et ayant vécu trente ans, mourut à la chasse d'un trait qui lui traversa les entrailles, comme une punition des tourments qu'il avait fait subir à sa sainte fille. Léroubna, fils du scribe Apschatar (2), a recueilli

de Saints. — Cf. aussi J.-B. Aucher, Vies des Saints arm. (en arm.), t. IV, p. 14-62.

(1) Actes des Apôtr., XI, 28; XXI, 10.

(2) *Antiq. judaïq.*, liv. XX, ch. 2-4. — Cf. aussi Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. I, p. 589.

(3) Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, 4, 3. — Eusèbe, *Hist., eccl.*, II, 12. — Pausanias (VIII, 16) parle de ce tombeau comme d'une merveille. — Voyez sur ce monument les descriptions qu'en ont données les derniers voyageurs, et notamment MM. de Saulcy et Renan, dans les relations de leurs voyages en Palestine.

(1) Le mot arménien *dourk* signifie « don ».

(2) Lorsque j'ai publié le 1er volume de la Collection des historiens d'Arménie, je n'avais pas eu connaissance de l'apparition d'un ouvrage posthume du révérend Cureton (*Ancient syriac documents*,... éd. W. Wright; Londres, 1864, in-4°.), dans lequel le texte syriaque de Léroubna a été donné d'après un ancien manuscrit provenant du monastère de Sancta Maria Deipara de Nitrie (*The doctrine of Addæus the Apostle*, p. 6 et suiv. de la vers. anglaise; p. 5 et suiv. du texte syriaque). Depuis j'ai eu cet ouvrage entre les mains, et je profite de cette occasion pour rectifier ici le nom de Léroubna que Moïse de Khorène a donné sous une forme altérée, et qui doit se lire *Laboubna...... fils de Ebed-Schaddaï*. A la fin de ce volume, je publierai, en addition au Ier volume de notre Collection, la traduction française de la *doctrine d'Addée* par Laboubna, d'après le texte syriaque original, et j'expliquerai les motifs qui m'ont engagé à donner une version française de ce texte qui servira de contrôle à la traduction arménienne et à l'abrégé qu'en a donné Moïse de Khorène.

tous les faits qui se sont passés du temps d'Abgar et de Sanadroug et les a déposés dans les archives d'Édesse.

CHAPITRE XXXVII.

Règne d'Erouant. — Meurtre des fils de Sanadroug. — Ardaschès échappe à la mort par la fuite.

A la mort de Sanadroug (1), son royaume tombe dans l'anarchie : un certain Erouant (2) fils d'une [femme] arsacide, règne la huitième année du dernier Darius. Voici ce qu'on raconte de lui : Une femme de race arsacide, d'une stature élevée, d'une figure horrible et repoussante, que personne n'avait voulu épouser, met au monde deux fils par suite d'un honteux commerce, comme Pasiphaé [enfanta] le Minotaure. Ces enfants grandirent et prirent les noms d'Erouant et d'Erouaz. Parvenu à l'âge viril, Erouant devint courageux et d'une force colossale; de plus, ayant été employé comme inspecteur et commandant par Sanadroug, il acquiert une si grande gloire que bientôt il devient le premier des satrapes arméniens. Timide et généreux, il gagnait tous les cœurs. A la mort de Sanadroug, tous proclamèrent roi unanimement Erouant, sans l'intervention d'aucun *thakatir* bagratide (3).

Dès qu'Erouant fut installé sur le trône, il conçut des craintes du côté des fils de Sanadroug et les extermina tous; il paraît que l'on tira vengeance des fils d'Abgar massacrés. Un seul, nommé Ardaschès, échappe; sa gouvernante s'enfuit avec lui dans les contrées de Her (4), là où sont les pâturages de Maghkhazan, donne avis au gouverneur de cet enfant, Sempad, fils de Piourad Bagratide, [qui résidait] au canton de Sber (5), dans le village de Sempadavan (6). Lorsque Sempad, fils de Piourad, apprend l'horrible nouvelle de la mort de Sanadroug, du massacre de ses enfants, il prend avec lui ses deux filles, Sempadanouïsch et Sempadouhi, il les installe à Païpert (7), en laissant la garde de la forteresse à des hommes courageux. Ensuite il se dirige, avec sa seule femme et quelques serviteurs, sur les traces du jeune Ardaschès. Informé de ce fait, le roi Erouant lance des espions. C'est pourquoi, errant pendant longtemps sur les montagnes et dans les plaines, à pied, avec l'enfant, sous différents déguisements, Sempad l'élève dans des cabanes, au milieu des bergers, jusqu'à ce qu'enfin, trouvant l'occasion favorable, il passe près de Darius, roi des Perses. Comme Sempad était brave et connu depuis longtemps, il reçoit un accueil honorable de la part des généraux perses. De plus l'enfant est admis parmi les fils du roi, et ils reçurent pour résidence les cantons de Pad et d'Ozom.

CHAPITRE XXXVIII.

Efforts d'Erouant pour s'emparer du jeune Ardaschès. — Comment il abandonne la Mésopotamie.

Erouant, en réfléchissant à l'ennemi de sa royauté qui grandissait en Médie, ne pouvait, la haine au cœur, goûter un seul moment de repos. Sans cesse éveillé, il était constamment assiégé par cette pensée, et dans le sommeil il était troublé par des songes effrayants. C'est pourquoi il sollicitait par des ambassadeurs et avec des présents le roi des Perses à lui livrer Ardaschès, disant : « Toi, du même sang que moi, mon proche parent, pourquoi élever le Mède Ardaschès, mon ennemi et celui de ma royauté, sur la foi des paroles du brigand Sempad qui prétend qu'Ardaschès est fils de Sanadroug? Il veut faire du fils d'un pâtre et d'un bouvier un Arsacide, en répandant le bruit que c'est ton sang et ton proche parent. Cependant ce n'est pas le fils de Sanadroug, et Sempad, par suite d'une imposture, a rencontré un enfant de Médie, et se joue [de toi.] » Erouant dépêcha aussi plusieurs fois vers Sempad, pour lui dire : « A quoi bon toutes ces intrigues inutiles? Trompé par une gouvernante, tu élèves le fils d'un Mède contre moi. » Toutefois Erouant ne reçoit pas de réponses favorables, et il envoie l'ordre d'exterminer les braves qui sont à Païpert, fait captives les filles de Sempad, les enferme dans la forteresse d'Ani, sans user envers elles de violences.

Erouant, protégé par les Romains, n'éprouve aucun dommage sous Vespasien et Titus, moyennant qu'il leur cédât la Mésopotamie. Depuis ce moment, l'autorité des Arméniens sur ce pays cessa d'exister, et Erouant tirait des Arméniens,

(1) Ce prince, qui était monté sur le trône l'an 36 et mourut en 58 de notre ère, est appelé Izate par Josèphe (*Ant. jud.*, XX, 2, 3, 4).

(2) Erouant monta sur le trône d'une partie de l'Arménie l'an 58 et régna jusqu'en 78.

(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 3, 7.

(4) Canton de la Persarménie (Indjidji, *Arm. anc.*, page 155).

(5) La *Syspiritis* de Strabon (*Géogr.*, liv. XI, ch. 14 § 12), et de Constantin Porphyrogénète, appelée *Sispira*, par Cicéron, était située dans la Haute-Arménie.

(6) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 26.

(7) Cf. Indjidji, *op. cit.*, p. 26, note 3.

pour les Romains, des impôts encore plus lourds [qu'auparavant]. Les procurateurs romains, ayant restauré magnifiquement la ville d'Edesse, y établissent des trésoreries pour recevoir les impôts perçus sur l'Arménie, la Mésopotamie et la Syrie. Ils rassemblent dans cette ville toutes les archives, ouvrent deux écoles, l'une pour la langue du pays, le syriaque, l'autre pour le grec. Ensuite ils transportent dans cette ville les archives des impôts et des temples, archives que l'on gardait à Sinope, ville du Pont (1).

CHAPITRE XXXIX.

Fondation de la ville d'Erouantaschad (2).

Au temps d'Erouant, la cour se transporte hors de la colline dite d'Armavir. Comme le fleuve Araxe (Eraskh) était éloigné, l'hiver étant rigoureux et le vent glacé du nord si froid qu'il gelait les eaux du canal, il n'en restait plus assez pour l'usage de la résidence royale. Erouant, lassé [de ces inconvénients], et voulant trouver une position encore plus forte, transporte sa résidence à l'Occident, sur un rocher très-élevé près duquel l'Araxe partage son cours, tandis que de l'autre côté coule le fleuve Akhourian (3). Il entoure le rocher d'une enceinte de murailles et, dans celles-ci, il taille les pierres en beaucoup d'endroits jusqu'à la base du rocher et au niveau du fleuve, afin que les eaux de celui-ci s'écoulent par les conduites creusées, pour qu'on puisse en boire. Il flanque de hautes murailles la forteresse située au sommet [du rocher], il fabrique des portes de bronze au milieu de ces murailles, des escaliers en fer dans l'intérieur jusqu'au-dessus de la porte, et place des piéges entre les degrés des escaliers pour prendre ceux qui voudraient, en montant furtivement, attenter à la vie du roi. On dit que cet escalier était double, de telle sorte qu'un côté servait aux officiers de la cour, pour les allants et venants pendant le jour, et que l'autre côté était pour les traîtres [qui auraient voulu pénétrer] la nuit.

CHAPITRE XL.

Comment Erouant construisit Pakaran, ville des idoles.

Erouant, ayant construit sa ville, y transporte tout ce qui était à Armavir, excepté les idoles qu'il ne juge pas à propos de placer dans sa [nouvelle] capitale, redoutant l'affluence de ceux qui viendraient pour y sacrifier, car la ville ne pouvait être suffisamment gardée. A une distance de quarante stades environ au nord, il éleva une forteresse semblable à la sienne sur le fleuve Akhourian, lui donna le nom de Pakaran (1), ce qui signifie que, dans cette ville, il a réuni [tous] les autels [des divinités], et il y transporte toutes celles d'Armavir. Les temples étant construits, il éleva son frère Erouaz [à la dignité de] grand-prêtre.

CHAPITRE XLI.

Plantation d'une forêt dite de la Multiplication.

Erouant plante aussi une grande forêt au nord du fleuve, l'entoure d'une muraille pour y parquer des daims légers, des cerfs, des onagres et des sangliers. Ces animaux, croissant et se multipliant, peuplèrent la forêt pour le grand plaisir du roi aux époques de la chasse. Erouant appela cette forêt du nom de forêt de la Multiplication.

CHAPITRE XLII.

De la ville appelée Erouantaguerd.

Il m'est doux de parler de la gracieuse ville d'Erouantaguerd (2), que ce même Erouant bâtit [d'une manière] si belle et si élégante. Il remplit le centre de la grande vallée d'habitants et d'édifices magnifiques, brillant comme la prunelle de l'œil. A l'entour de l'endroit habité s'étend une ceinture de jardins fleuris et odoriférants, comme autour de la prunelle se décrit le cercle de l'œil. D'innombrables vignobles imitent le contour frangé et gracieux des paupières. Sa forme arquée, au nord, est vraiment comparable aux sourcils de gracieuses jeunes filles; au sud, la forme unie des prairies ressemble à la beauté des joues bien lisses. Le fleuve avec ses rives, comme une bouche

(1) Ce récit des événements relatifs au règne d'Erouant est différent de ceux que nous ont transmis Josèphe et Tacite. Ces historiens racontent qu'un prince du nom de Tiridate, roi de l'Arménie supérieure, après qu'il eut été couronné par Néron, combattit contre les Alains qui avaient envahi la Médie et les pays voisins, et mourut vers l'an 62 après notre ère. Erouant, qui était déjà maître des provinces de l'Arménie inférieure, obtint des Romains la possession des États de Tiridate I, et leur céda Édesse et toute la Mésopotamie. — Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XVIII, ch. 8. — Tacite, *Annal.*, II. 3; XIII, 34 et suiv.; XIV, 26; XV, 1 et suiv.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 391.

(3) Cf. sur ce fleuve, que les Turcs nomment l'Arpah-tschai, Indjidji, *Antiq. de l'Arm.*, t. I, p. 149. — Saint-Martin, *Mém.*, t. I, p. 39.

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 394.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 392 et suiv.

entr'ouverte, représente les deux lèvres ; et ce site si splendide semble regarder fixement le sommet où se dresse le séjour du monarque, séjour vraiment somptueux et royal !

Toutes ces constructions d'Erouant, Tigrane le Grand les donne plus tard à la famille des Gamsaragan comme alliée à la race des Arsacides par le sang et l'amitié, ainsi que nous le dirons en son lieu.

On raconte qu'Erouant, selon la magie, avait le mauvais œil ; c'est pourquoi, chaque matin, les chambellans du palais avaient l'habitude de placer des pierres très-dures en face d'Erouant, et qu'elles se fendaient [sous l'influence] de la malignité de son regard. Mais, ou ceci est faux ou fabuleux, ou bien cela veut dire qu'il avait la puissance diabolique de nuire, par l'influence du mauvais œil, à tous ceux auxquels il en voulait.

CHAPITRE XLIII.

Sempad, aidé par les satrapes perses, cherche à mettre Ardaschès sur le trône.

Le jeune Ardaschès ayant grandi, Sempad son gouverneur avait fait beaucoup d'actions de valeur et d'éclat. Les satrapes des Arik, satisfaits de lui, supplient le roi de lui accorder en présent tout ce qu'il demandera. Le roi, accueillant leur demande, dit aux satrapes : « Voyez ce que désire cet homme valeureux ! » — « Ta magnanimité est immortelle ! [répondent-ils] ; Sempad ne demande qu'une chose, c'est que tu rétablisses sur son trône et ton sang et ton allié, Ardaschès, fils de Sanadroug, banni de son propre royaume. » Le roi des rois, cédant à leurs prières, donne à Sempad une partie de ses troupes de l'Assyrie et celles de l'Adherbadagan, pour replacer Ardaschès sur le trône de ses pères (1).

CHAPITRE XLIV.

Erouant, ayant appris l'arrivée d'Ardaschès, lève des troupes pour se préparer au combat.

Erouant était dans la province d'Oudi (2) quand il apprit que le roi de Perse a rassemblé une puissante armée, sous les ordres de Sempad, pour marcher contre lui et replacer le jeune Ardaschès sur son trône. Dès qu'Erouant eut connaissance de cette nouvelle, il laissa plusieurs satrapes à la garde du royaume, se transporta lui-même au plus vite dans sa ville, pour appeler autour de lui les armées d'Arménie et d'Ibérie, celles des provinces de Césarée et enfin celles de la Mésopotamie, à force de prières et de présents. On était au printemps ; aussi toutes les troupes furent-elles promptement rassemblées. Parmi elles, Arkam, chef de la race de Mouratzan, de la descendance d'Astyage, commandait un corps de fantassins (1). Erouant lui avait restitué le second rang que Tigrane avait enlevé à sa famille pour le donner à son beau-frère Mithridate. Cependant, à la mort de Mithridate, cette dignité n'avait été confiée à personne jusqu'au moment où Erouant la rendit à Arkam. Erouant ne fit pas seulement à ce prince des présents, mais il en donna aussi à tous les satrapes et combla tous les soldats de riches cadeaux.

CHAPITRE XLV.

Réussite de l'entreprise d'Ardaschès, dès son entrée dans le pays.

Sempad et le jeune Ardaschès se hâtèrent d'arriver sur les frontières d'Oudi. Les garnisons de ces contrées et les satrapes qu'Erouant y avait laissés vinrent au-devant d'eux. A cette nouvelle, les autres satrapes d'Arménie, découragés, songèrent à se détacher d'Erouant, d'autant plus qu'ils ne voyaient pas les Romains accourir à son secours. Cependant Erouant répandait de plus en plus ses largesses et distribuait à tout le monde ses propres trésors. Malgré cela, plus il se montrait généreux, plus il devenait odieux, car tout le monde savait qu'il ne donnait rien par libéralité, mais qu'il prodiguait tout par crainte. D'ailleurs il s'attirait moins l'amitié de ceux à qui il donnait beaucoup que l'inimitié de ceux qu'il ne comblait pas suffisamment de ses largesses.

(1) Ardaschès III fut rétabli sur le trône de son père Sanadroug par Vologèse I[er], et régna sur toute l'Arménie. C'est cet Ardaschès que les Grecs nomment *Exédarès* ou *Axidarès*. Il fut plusieurs fois rétabli et chassé par les Romains, et eut pour compétiteur le Parthe Parthamasiris que Trajan renversa de son trône. Ardaschès III régna de l'an 78 à l'an 120 de notre ère.

(2) La province d'Oudi est appelée *Olène* par les Grecs et les Latins. (Pline, *Hist. nat.*, VI, 16, 2 ; XII, 28, 2. — Et. de Byzance, *de Urb.*, *verb.* Ὠτηνή.) C'est par erreur que les anciennes éditions de Ptolémée (l. V, c. 13, § 9) donnent ce nom sous une forme altérée Μωτηνή ou Τωτηνή ; mais les meilleurs mss. portent tous la véritable leçon, qui est Ὠτηνή. — Cf. sur la province d'Oudi, Indjidji, *Arm. anc.*, p. 334.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. II, ch. 7. 51.

CHAPITRE XLVI.

Lutte d'Erouant contre Ardaschès. — Sa fuite. — Prise de sa capitale. — Mort d'Erouant.

Cependant Sempad, avec le jeune Ardaschès, s'avance vers le rivage de la mer de Kégham, derrière la montagne appelée Arakadz. Ils se hâtent d'arriver au camp d'Erouant. Sans s'effrayer de la multitude de ses soldats, ils ne redoutaient seulement que le Mouratzan Arkam, qui était un homme intrépide et chef de beaucoup de piquiers. Le camp d'Erouant était à plus de trois cents stades de la ville au nord, sur le fleuve Akourian. Erouant, prévenu de la marche de l'ennemi, fit avancer la masse de ses troupes, et la rangea en bataille non loin du camp. Alors Ardaschès envoie un messager à Arkam, chef de la race des Mouratzan, en lui promettant par mille serments de lui conserver tout ce qu'il tient [de la faveur] d'Erouant, à doubler encore ces faveurs, pourvu qu'il abandonne la cause d'Erouant.

Pendant que les étendards d'Ardaschès s'avançaient contre l'armée d'Erouant, Arkam, avec son infanterie, passa du côté d'Ardaschès. Sempad ordonne de faire sonner les trompettes d'airain (1) et fait avancer son armée comme un aigle qui vient fondre sur des bandes de perdrix. Les satrapes arméniens, qui se tenaient à l'aile droite et à l'aile gauche, se réunirent et vinrent rejoindre Sempad. Les troupes d'Ibérie avec leur roi Pharsmane (2), malgré l'ardeur impétueuse de leur premier choc, se mirent aussitôt à fuir. On vit alors le carnage immense fait dans l'armée d'Erouant et dans les troupes de la Mésopotamie. Cependant, dans cette mêlée des deux camps, Ardaschès est surpris par les braves habitants du Taurus, qui, au péril de leur vie, avaient promis à Erouant de tuer Ardaschès. Mais Kisag, fils de la gouvernante d'Ardaschès, se précipite à pied à travers leurs rangs et en fait un grand carnage; cependant il a la moitié de la figure emportée, et, bien que triomphant, il meurt de cette horrible blessure. Le reste de l'armée prit la fuite.

(1) Lazare de Pharbe (*Hist. d'Arm.*, p. 207.) nous apprend que les trompettes sonnaient également pour annoncer la présence du général en chef des armées.

(2) Pharsmane I[er] régna, selon l'*Hist. de Géorgie* de Wakhtang, de l'an 72 à l'an 87 de notre ère. Selon cette histoire, il était contemporain d'Iarwand (Erouant), roi d'Arménie, qui lui enleva plusieurs villes et des territoires de son royaume, et tyrannisa les Ibères qui étaient alors sous la dépendance des Arméniens (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 65.)

Erouant, à cheval, brûle la route des relais (1), qui sépare le camp de sa capitale, et, changeant sans cesse de monture à chaque relais, il continue à s'enfuir. Le brave Sempad le poursuit vivement et le presse la nuit jusqu'à la porte de la ville. Alors les troupes mèdes, traversant le camp d'Erouant, s'établirent le soir sur les cadavres. Ardaschès, à peine arrivé, entra dans la tente d'Erouant dont les parois étaient garnies de peaux et de toiles, et y passa la nuit. Le lendemain, en maître du champ de bataille, il ordonna d'enterrer les morts et appela la vallée où il avait campé sur des cadavres champ des Mèdes (Maratz Mark) et le champ de bataille Erouant-Avan, nom conservé jusqu'à présent, et qui signifie qu'en cet endroit il défit Erouant (2). De là Ardaschès se mit en marche pour la ville d'Erouant. Arrivé avant le milieu du jour, il commande à ses troupes de crier à la fois : *Mar Amad*, ce qui veut dire : le Mède est arrivé (3), pour rappeler l'insulte qu'Erouant adressa au roi de Perse et à Sempad en appelant Ardaschès Mède. D'après ce cri, l'endroit fut appelé Marmed, parce qu'Ardaschès voulait ôter à cette localité le nom d'Erouant. Telle est l'origine du nom imposé à cette ville.

Cependant Sempad, qui avait suivi de nuit la piste d'Erouant avec une petite troupe, gardait la porte de la ville jusqu'à l'arrivée d'Ardaschès et de toute l'armée. Les plus braves, ayant escaladé les murailles, les franchirent, et les hommes qui étaient dans la place se rendirent et ouvrirent les portes de la ville. Un des soldats, pénétrant aussitôt à l'intérieur, fendit d'un coup d'épée la tête d'Erouant, dont la cervelle se répandit sur le sol. Ainsi fut tué et mourut Erouant, après vingt ans de règne. Ardaschès, se rappelant qu'Erouant était du sang des Arsacides, ordonna de placer son corps dans un monument funéraire (4).

(1) Le mot *khan*, qui est seulement usité avec cette acception dans Moïse de Khorène, est un mot persan qui signifie *caravansérail*, et par extension *poste aux chevaux*.

(2) Le nom d'Erouantavan est composé de l'appellation Erouant et du verbe *vanel*, qui a la signification de *battre, mettre en fuite*.

(3) *Amad* est un mot persan qui veut dire « il vient ».

(4) *Mahartzan*, mot composé de *mah* « mort » et *artzan* « colonne, tour, pyramide » et par extension « tombeau, monument funéraire, mausolée. »

CHAPITRE XLVII.

Règne d'Ardaschès qui comble de largesses ses partisans.

Erouant étant mort, Sempad ne cessait de rechercher ses trésors; ayant trouvé la couronne du roi Sanadroug, il la pose sur la tête d'Ardaschès, le proclame roi de toute l'Arménie, la vingt-neuvième année de Darius roi de Perse. Ardaschès, ayant reconquis son royaume, fait des présents aux troupes des Mèdes et des Perses et les renvoie chez elles. Il confère au brave et illustre Arkam le second rang qu'il lui avait promis, la couronne de perles, deux pendants d'oreilles, le brodequin de pourpre à un pied seulement, plus le droit de se servir d'une cuiller et d'une fourchette d'or et de boire dans une coupe d'or (1). Ardaschès accorde, sans en rien retrancher, les mêmes honneurs à son gouverneur Sempad, sauf les pendants d'oreille et le brodequin de pourpre. Enfin il lui donne en outre la dignité héréditaire de *thakatir*, de commandant de la cavalerie et de général de l'armée de l'Occident, avec le commandement de toutes les troupes arméniennes, l'inspection de tous les fonctionnaires de notre pays et la surintendance de toute la maison royale. Quant à Nersès, fils de Kisag, fils de la gouvernante d'Ardaschès, il lui donne, à lui et à sa race, le nom de Timakhsian (2), en mémoire des exploits de son père qui, ainsi que nous l'avons dit, avait eu la moitié de la figure emportée, en voulant défendre Ardaschès.

On raconte aussi, qu'en ces jours-là, Ardaschès érigea une satrapie pour les fils de Dour, qui étaient quinze garçons, et il les appel[a] Drouni du nom de leur père, non point à caus[e] de ses prouesses, mais seulement parce que leu[r] père faisait des rapports à Sempad sur la maiso[n] du roi. Dour était attaché à la cour d'Erouan[t] et fut mis à mort par ordre de ce prince, pou[r] crime de trahison.

CHAPITRE XLVIII.

Meurtre d'Erouaz. — Construction d'une autr[e] ville appelée aussi Pakaran. — Ardaschès tributaire des Romains.

Après cela, Ardaschès ordonne à Sempad d'aller à la forteresse de Pakaran, [située] près de l[a] ville d'Erouant, sur le fleuve Akhourian, et d[e] mettre à mort Erouaz, frère d'Erouant. Sempad, s'étant emparé de sa personne, lui fit attache[r] une meule au cou et jeter dans un tourbillon du fleuve; puis il mit à sa place, pour veiller à Pakaran (1), un officier d'Ardaschès, disciple d'un mage interprète des songes, appelé pour cett[e] raison Mokbaschdè (2). Sempad s'empare ensuit[e] des trésors d'Erouaz, de ses esclaves au nombr[e] de cinq cents, ainsi que des objets les plus précieux des trésors des temples, qu'il apporte [à] Ardaschès. Ardaschès donne à Sempad les esclaves d'Erouaz; quant aux trésors, auxquels il ajout[e] encore, il les fait porter à Darius, roi des Perses comme marque de sa reconnaissance, comm[e] à un père et à un bienfaiteur.

Sempad emmène alors les esclaves d'Erouaz pris à Pakaran, et les transporte sur le rever[s] du Massis, en donnant à cet endroit le mêm[e] nom, Pakaran. Il va ensuite en Perse pour offri[r] à Darius les présents, sans trop s'inquiéter de[s] forces romaines. Au moment du départ de Sempad pour la Perse, les collecteurs de l'empereu[r] arrivent en Arménie avec une armée nombreuse Ardaschès, à force de prières et en payant u[n] double tribut, les apaise. Ces faits nous sont attestés par Olympius (Oughioub) (3), prêtre d'Ani auteur d'une Histoire des Temples, ainsi que beau

(1) Indjidji a donné la description des vêtements et des insignes du grand officier qui occupait le second rang à la cour d'Arménie (*Antiq. de l'Arm.*, t. II, p. 284). Procope parle également du costume que portaient les satrapes à l'époque de Justinien, qui reconstitua l'administration du pays en plaçant à la tête du gouvernement de la Haute Arménie un maître de la milice, στρατηγός, et, comme chefs des autres contrées comprises entre l'Euphrate et Amid, cinq satrapes, σατράπαι, qui jouissaient de l'hérédité et recevaient de l'empereur l'investiture. Ce costume se composait d'un manteau de laine, non de brebis, mais provenant d'un coquillage de mer, appelé vulgairement πίννα qui la produit (Cf. Pline, *Hist. nat.*, IX, 14, 15), et d'un vêtement de pourpre avec des broderies d'or. Le manteau était agrafé avec un ornement d'or portant une pierre précieuse enchâssée et à laquelle étaient suspendues des chaînettes d'or avec trois saphirs (Pline, XXXVII, 9, 41); une tunique de soie ornée de galons d'or, nommes vulgairement πλουμμία; enfin des brodequins de pourpre montant jusqu'au genou, privilége spécial des empereurs romains et des rois de Perse.

(2) Trois mss. écrivent ce nom *Timaghisian*, qui devrait se traduire par « Balafré. »

(1) Selon plusieurs msc., « près des autels ». On sai[t] que *Pakaran* veut dire « lieu des autels ».

(2) Mot composé de *mok* « mage » et de *baschdonia*, « serviteur ».

(3) Cet historien, auquel Moïse s'est souvent référé pour écrire son livre, ne nous est pas connu autrement que par cette mention. Olympius était grand prêtre d'Aramazd à Ani. (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 12, 14, 53. — Agathange, dans le t. I de notre Collection, p. 586.)

coup d'autres faits qui nous restent à raconter et qui sont confirmés par le témoignage des livres des Perses et par les chants historiques des Arméniens.

CHAPITRE XLIX.

Construction de la ville d'Ardaschad.

Les entreprises du dernier Ardaschès te sont la plupart révélées par les chants historiques qui se récitent dans le Koghtèn : la construction de la ville, l'alliance avec les Alains, sa race et sa postérité, l'amour de Satinig pour les descendants des dragons, c'est-à-dire d'Astyage, comme dit la fable, qui occupent tout le pied du Massis (1); sa guerre contre eux, la ruine de leur puissance, leur meurtre et l'incendie de leurs domaines (2), la jalousie des fils d'Ardaschès et la guerre suscitée par leurs femmes. Tous ces faits, comme nous l'avons dit, te sont tous racontés dans les chants historiques, mais nous les rappellerons en peu de mots et nous donnerons l'interprétation vraie de l'allégorie.

Ardaschès, ayant été au confluent de l'Araxe et du Medzamor, trouve l'endroit à son gré et y élève une ville qui, de son nom, est appelée Ardaschad (3). L'Araxe lui fournit les bois de pins; aussi la ville s'élève rapidement et sans beaucoup de peine. Ardaschès y construit un temple dans lequel il transporte de Pakaran la statue d'Artémis et toutes les idoles de son père; mais, la statue d'Apollon, il la dresse hors de la ville, sur la route. Il tire de la ville d'Érouant les Juifs captifs qui avaient été transportés d'Armavir et les colonise à Ardaschad. Tous les ornements de la ville d'Érouant, apportés d'Armavir, et ceux dont il avait lui-même décoré la ville, il les transporte à Ardaschad, ajoute encore à la magnificence de cette ville et en fait la cité royale.

(1) Cf. plus haut, liv. I, ch. 30.

(2) C'est une allusion à l'invasion de Corbulon en Arménie, et à l'incendie d'Ardaschad. — Voyez plus bas, ch. 54.

(3) Ardaschad ou *Artaxata*, comme la nommaient les Grecs et les Latins, était la capitale de l'Arménie. Cette place, fondée par Annibal, alors qu'il était réfugié à la cour du roi Artaxias, et dont il donna le nom à la ville élevée sur ses plans et par ses soins, fut restaurée par Tigrane après l'incendie, et prit dès lors le nom de *Neronia*. Le désaccord qui existe entre le récit de Moïse, relativement à la fondation d'Ardaschad, et ceux d'écrivains antérieurs à Ardaschès II, comme Strabon et Pline, ou contemporains, comme Tacite, Florus, Plutarque et Juvénal, fait supposer que 1° Ardaschad fut fondée par Ardaschès I ou Artaxias, et restaurée par Ardaschès II qui lui rendit son nom d'Ardaschad, d'autant plus que celui de Neronia était tombé en oubli; 2° la position d'Ardaschad, selon Moïse, étant différente de celle que lui assigne Strabon, il peut se faire que l'Ardaschad de Moïse n'est pas la même que celle de Strabon et que ce nom aura été appliqué par les étrangers à la ville de Vagharschabad, appelée anciennement Ardimet ou Ardimetaschad, et dont les ruines se voient non loin de la résidence patriarcale d'Edchmiadzin. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 485-497. — *Storia di Mose Corenese*, p. 187-188, note 3.

CHAPITRE L.

Invasion des Alains; leur défaite. — Ardaschès fait alliance avec eux.

Vers ce temps-là, les Alains, [alliés] à tous les montagnards et avec une partie de l'Ibérie, viennent en troupes compactes se répandre sur notre pays (1). Ardaschès réunit la masse de ses troupes et la bataille s'engage sur les frontières des deux nations composées d'hommes braves et habiles à tirer l'arc. Celle des Alains fléchit un peu, traverse le grand fleuve Cyrus (Gour) et s'arrête sur la rive au nord. Ardaschès arrive, campe au sud et le fleuve [seul] les sépare.

Mais, comme le fils du roi des Alains, fait prisonnier par les troupes arméniennes, était conduit auprès d'Ardaschès, le roi des Alains demanda la paix en promettant de donner tout ce qu'on exigerait de lui. Il offrait de signer des traités perpétuels par serment juré, s'engageant à ce

(1) Les Alains, nation scythique, habitaient les steppes au nord du Caucase. (Pline, *Hist. nat.*, liv. IV. 15.) Les Alains, qui étaient fort turbulents et sans cesse préoccupés d'envahir l'Asie pour y commettre des ravages, furent en butte aux représailles des Romains. Arrien (*adv. Alanos; ad calc. Tacticæ*) nous a conservé le récit d'une campagne contre les Alains, qui fut faite à l'époque d'Adrien. Les Alains, au dire de Josèphe (*Bell. jud.*, liv. VII, ch. 7, § 4), avaient fait de fréquentes irruptions dans l'Asie méridionale, et leurs incursions causèrent souvent de grands troubles dans les régions de la Transcaucasie, même durant le moyen âge. Nous verrons plus loin (liv. II, ch. 85), que Moïse de Khorène, en parlant de la guerre que Tiridate soutint contre les peuplades scythiques campées de l'autre côté du Caucase au nord, nomme la nation avec laquelle combattit le roi d'Arménie, les Pasils. Cette tribu est en effet une de celles qui figure dans la nomenclature donnée par Moïse dans sa *Géographie* (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 354-355), et qu'il nomme la tribu des Parsegh. On doit supposer, d'après les divers témoignages que l'histoire nous a laissés, que les Pasils devaient former un groupe de la grande nation des Alains, nom générique sous lequel on avait coutume de désigner, à l'époque dont nous nous occupons, et même plus tard encore, certaines tribus scythiques et sarmates répandues dans les steppes qui s'étendent au nord de la chaîne caucasique.

que les fils des Alains ne fissent plus irruption sur la terre d'Arménie. Cependant, comme Ardaschès refuse de rendre le jeune prince, la sœur du prisonnier s'avance au bord du fleuve sur un tertre élevé et crie par la bouche des interprètes au camp d'Ardaschès : « O toi, brave Ardaschès (1), vainqueur de la valeureuse nation des Alains, consens à me rendre ce jeune homme, à moi, la vierge des Alains, la vierge aux beaux yeux. Il n'est pas digne des héros d'ôter, par vengeance, la vie aux fils des autres héros, ni de les tenir prisonniers, ni de les mettre au rang des esclaves, ni de perpétuer une éternelle inimitié entre deux peuples braves. » Ardaschès, ayant entendu ces sages paroles, se rendit sur la rive du fleuve, et, ayant aperçu la belle jeune fille et écouté ses sages propositions, brûla d'amour pour elle. Ayant mandé son gouverneur Sempad, il lui découvre la flamme de son cœur, [son désir] de prendre la princesse pour épouse, de faire un traité d'alliance et d'amitié avec la nation des braves et de mettre en liberté le jeune prince. Sempad consent et envoie demander au roi des Alains la jeune princesse des Alains, Satinig, en mariage pour Ardaschès : « Pourra-t-il me donner, le brave Ardaschès, répondit le roi des Alains, des milliers et des millions (2) [de trésors] en échange de la noble princesse, de la vierge des Alains? »

Les chantres de cet épisode, le transformant en allégorie, dirent dans leurs chants :

« Le valeureux roi Ardaschès, monté sur un beau
« [coursier] noir,
« Tirant la lanière de cuir rouge garnie d'an-
« neaux d'or,
« Et prompt comme un aigle qui fend l'air, pas-
« sant le fleuve,
« Lance cette lanière de cuir rouge garnie d'an-
« neaux d'or
« Autour des flancs de la vierge des Alains;
« Il étreint avec douleur par le milieu du corps
« la jeune princesse,
« Et l'entraîne brusquement dans son camp. »

Voici maintenant le fait dans toute sa vérité : comme le cuir rouge est très-estimé chez les Alains, Ardaschès donne beaucoup de peaux de cette couleur (3), et beaucoup d'or en dot, et il obtient la jeune princesse Satinig. C'est l[...] nière de cuir rouge garnie d'anneaux d'or[...] dans les noces, ils chantent des légendes, [...]sant] :

« Une pluie d'or tombait
« Au mariage d'Ardaschès;
« Les perles pleuvaient
« Aux noces de Satinig. »

C'était en effet la coutume de nos rois, [...] mariage, d'aller, sur le seuil du palais, je[...] pièces de monnaie à la manière des cons[...] mains; c'était aussi la coutume des reines [...]ter des perles dans leur chambre nuptia[...] Telle est la vérité des faits.

Satinig, la première des femmes d'Ard[...] lui donna Ardavast et plusieurs autres fil[...] nous n'avons pas cru devoir inscrire ici les [...] mais nous consignerons [plus tard] quelqu[...] de leurs actions (2).

CHAPITRE LI.

Meurtre d'Arkam et de ses enfants.

Ardavazt, fils d'Ardaschès, ayant gran[...] montra brave, fier et orgueilleux. Portant[...] au vieil Arkam, il engagea son père à sévi[...] tre lui, sous prétexte qu'Arkam songeait à [...]ser son autorité à tout le monde. Ayant dé[...] Arkam de toutes ses dignités, Ardavazt s'e[...] du second rang. Quelque temps après, Ar[...] se rend à une invitation d'Arkam; les [...] roi, feignant de croire que des embûch[...] sont tendues, suscitent un tumulte, et, au [...] du festin, ils arrachent la barbe blanche d'A[...] Ardaschès retourne à Ardaschad, saisi d[...]vante, et envoie son fils Majan à la tête d'[...] détachement, avec l'ordre de faire périr q[...]

(1) Deux mss. donnent la variante : « O toi, brave guerrier, valeureux Ardaschès. »

(2) Ce passage est assez obscur; le mot à mot est : « le brave Ardaschès pourra-t-il me donner *mille fois mille et dix mille fois dix mille..* . »

(3) Le mot *laïkha* ou *lakha* n'est employé que cette seule fois par Moïse de Khorène, et le sens en est assez obscur.

(1) Cette coutume est encore usitée en Orient, au[...] des chrétiens et des musulmans de distinction. [...]rents des époux jettent au menu peuple et aux [...]teurs des piécettes d'or et d'argent, pendant le[...]monies du mariage. — En Perse, le schah di[...] également une grande quantité de numéraire, spécialement pour la circonstance, aux seigneur[...] cour, lors du renouvellement de l'année, et pend[...] fêtes du mariage des membres de la famille [...]raine. Tout dernièrement, aux noces du prince h[...] de Perse, qui ont été célébrées à Tauris, av[...] pompe immense, les officiers qui accompagnaient l[...]cesse, de Téhéran à Tauris, répandaient à profusi[...] toute la route des piécettes d'argent fort min[...] frappées seulement d'un seul côté (*Extr. d'une[...] particulière.*)

(2) Cf. plus bas, ch. 53 55, 64, 66.

de Mouratzan, d'incendier le palais d'Arkam, d'enlever Mantou sa concubine, femme remarquable par sa beauté et son port majestueux, et de la conduire dans la couche d'Ardaschès. Deux ans après, Ardaschès se rapprocha de nouveau d'Arkam, et ordonna de lui rendre ses biens, à l'exception de sa concubine.

Cependant Ardavazt, non content d'avoir dépouillé la race d'Arkam du second rang, s'empare aussi de Nakhdjavan et de tous les villages au nord de l'Araxe, et y construit, comme dans ses propres domaines, des palais et des forteresses. Le fils d'Arkam, irrité de cette usurpation, résiste à Ardavazt les armes à la main; mais le fils du roi le vainquit, et extermina toute la famille d'Arkam avec leur père, ainsi que tous les principaux de la race de Mouratzan. Il s'empara ensuite des villages et de toutes leurs possessions. Il n'y eut que quelques individus inconnus de cette famille qui échappèrent au massacre et se réfugièrent à la Porte Royale. Cet Arkam est celui que la fable nomme Arkavan, et voilà la cause de la guerre qu'il soutint avec Ardavazt.

CHAPITRE LII.

De Sempad. — Ce qu'il fit dans le pays des Alains. — La ville d'Ardaz est peuplée de colons.

Il m'est doux de parler encore du brave Sempad, car vraiment la fable n'est pas trop éloignée de la vérité. Sa taille n'était surpassée que par sa valeur et par sa vertu (1). Sa beauté était rehaussée par de beaux cheveux blonds, et il avait dans les yeux une légère tache de sang, comme la paille (2) qui se voit sur l'or ou au milieu d'une perle. Très-léger de sa personne et agile de corps, il était prudent en toutes choses; aussi il était plus heureux dans les batailles que les autres guerriers. Après tant de hauts faits, il va, par ordre d'Ardaschès, avec une armée, porter secours au frère de Satinig, dans le pays des Alains; car, à la mort du père de Satinig, un usurpateur s'était établi en maître dans le pays et avait chassé le frère de la [reine d'Arménie]. Sempad renverse le tyran, replace sur le trône le frère de Satinig, ruine les terres de ses ennemis et les emmène tous prisonniers à Ardaschad. Ardaschès fit transférer ensuite les captifs dans la partie sud-est du Massis, appelé le canton de Schavarschagan (1), tout en conservant le nom primitif d'Ardaz, parce que le pays d'où étaient venus les prisonniers s'appelle Ardaz encore à présent.

CHAPITRE LIII.

Ruine des Caspiens (Gasp). — Les fils d'Ardaschès se brouillent d'abord avec Sempad, puis les uns avec les autres.

Après la mort du dernier Arschag, roi des Perses, notre Ardaschès place sur le trône de Perse son homonyme Ardaschès, fils d'Arschag. Cependant le nouveau roi ne put se faire accepter, ni des habitants de la montagne, appelée dans leur langue le canton de Badijahar, c'est-à-dire la montagne des laines (Keghmantz), ni de ceux du littoral, ni de ceux des pays éloignés; même, à cette occasion, le pays des Caspiens (2) se révolta contre notre roi. C'est pourquoi Ardaschès envoie contre eux Sempad, à la tête de toutes les troupes arméniennes; le roi lui-même les accompagne durant sept jours. Sempad s'avance et fait rentrer dans le devoir tous les révoltés; il ravage le pays des Caspiens, il ramène en Arménie encore plus de captifs qu'il n'en avait tiré d'Ardaz. Au nombre de ces captifs se trouve leur roi, nommé Zartmanos. En récompense de tous ses services; Ardaschès donne à Sempad un apanage de la couronne, situé dans les villages de Koghtèn, ainsi que les sources du chameau (Oughd ou Aghounk) (3), et lui abandonne en outre tout le butin. Cependant Ardavazt, jaloux de Sempad, voulait le faire mourir; mais, le projet découvert, son père en fut fort indigné.

Sempad s'en alla en Assyrie et quitta volontairement le commandement des troupes arméniennes que lui enviait Ardavazt. Il s'établit par l'ordre d'Ardaschès à Dmorik, appelé aujourd'hui Gortik (4), et colonise à Algui (5) la masse des

(1) Ce passage est assez obscur, et paraît avoir été corrompu par les copistes.

(2) Le mot *tragoudikon* qui est grec et qui signifie « dragon » a le sens de « paille ou défaut ». On dit vulgairement en français : « Il a un dragon dans l'œil, » en parlant de quelqu'un qui a une tache ou un défaut dans l'œil.

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 201.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 319. — Faustus de Byzance, liv. V, ch. 14, dans le t. I, de notre Collection, p. 288.

(3) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 214.

(4) Dans la province de Gordjaïk ou des Kurdes (Saint-Martin, *Mém.*, t. I, p. 176) était compris le canton de Gortik, la *Cortæa* de Ptolémée, où s'élevait la forteresse de Dmoris (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 146). — Cf. Faustus de Byzance, liv. V, ch. 10, p. 288 du t. I, de notre Collection.

(5) Ville de la province de Mog, sur laquelle nous

captifs. Sempad, déjà vieux, s'était marié en Assyrie, dans ces contrées, et, comme il aimait beaucoup sa femme, il se fixa dans son pays.

Cependant Ardavazt, après le départ de Sempad, obtint de son père, comme il le désirait, le commandement de toute l'armée. Mais bientôt éclate contre Ardavazt la jalousie de ses frères, à l'instigation de leurs femmes. Alors Ardaschès choisit pour ministre Vroïr, homme prudent et poëte, lui confie l'administration de toutes les affaires de la cour, et institue Majan, grand-prêtre du Dieu Aramazd à Ani. Il partage ses troupes en quatre corps, laisse l'armée d'orient à Ardavazt, confie celle d'occident à Diran, celle du sud à Sempad et celle du nord à Zarèh. Zarèh était un homme orgueilleux, habile à chasser les bêtes fauves, mais inhabile et lâche dans les combats. Khartzam, roi des Ibères (1), ayant appris les choses de bonne source, soulève le pays, charge Zarèh de chaînes et le jette en prison sur le Caucase. Ardaschès et Diran avec Sempad fondent sur Khartzam, et délivrent leur frère de ses lourdes chaînes et de sa prison.

CHAPITRE LIV.

Guerre contre l'armée de Domitien dans la Pasène.

Des complications étant survenues en Occident, Ardaschès se fie à ces bruits, se révolte, résiste aux Romains et refuse d'acquitter le tribut. L'empereur (César) Domitien, indigné, envoie une armée contre Ardaschès. Arrivées près de Césarée, les [troupes romaines] attaquent impétueusement Diran et les troupes de l'occident jusqu'à l'immense vallée de Pasène. Ardavazt, accouru avec ses troupes d'orient et du nord, avec tous les fils du roi, combat vaillamment, et court les plus grands dangers. Vers la fin du combat, Sempad le rejoint avec les troupes du sud, et, faisant une diversion, il dégage les fils du roi, et remporte une victoire complète qui met fin au combat. Sempad, quoique avancé en âge, dirige et organise la guerre avec toute la vigueur d'un jeune homme, et, par une poursuite acharnée, il repousse les troupes romaines jusque sur les terres de Césarée.

Les chantres de ces événements, en les traduisant sous une forme légendaire, disent qu'un certain Domed, c'est-à-dire l'empereur Domitien, s'était rendu à cette expédition. Mais il n'y était pas personnellement; seulement ses ordres, ses troupes, sont groupés ici sous son nom (1). La fortune semble favoriser Ardaschès; car sur ces entrefaites Domitien meurt à Rome, et Nerva, qui lui succède, ne règne pas plus d'un an. Encouragées de plus en plus par ces événements, les troupes des Arméniens et des Perses firent des incursions jusqu'en Grèce. A leur exemple, les Égyptiens et les peuples des contrées de la Palestine refusent, eux aussi, d'acquitter le tribut aux Romains.

CHAPITRE LV.

Trajan; ses faits et gestes. — Majan meurt de la main de ses frères.

Vers ce temps-là, Trajan devint empereur des Romains, et, ayant pacifié tout l'Occident, il vint fondre sur l'Égypte et sur les habitants de la Palestine. Les ayant soumis [à son autorité], il marche en Orient contre les Perses. Cependant Ardaschès se hâte d'accourir au-devant de Trajan avec de riches présents, et, prenant sur lui [la responsabilité de] la faute commise, il se présente, avec tous les tributs des années précédentes, à l'empereur qui lui pardonne et le laisse retourner

n'avons pas d'autres renseignements que cette simple mention de Moïse de Khorène.

(1) Il est question de cette guerre que les Ibères firent aux Arméniens, dans l'*Hist. de la Géorgie* (Ed. Brosset, t. I, p. 69-70, et notes); seulement le nom du roi Khartzam que donne Moïse de Khorène ne peut pas s'appliquer à celui de Kartham, premier roi d'Armaz, qui était mort depuis longtemps. La guerre dont il est question ici eut lieu sous les règnes d'Azorc et d'Armazel, et il est fort difficile d'admettre une ressemblance quelconque entre les noms d'Armazel et de Khartzam. Toutefois le récit de Wakhtang (*Hist. de Géorg.*, t. I, p. 70) ne permet pas de douter que les événements dont il parle ne soient bien les mêmes que ceux dont il est question dans l'Histoire de Moïse. Quelques années après, l'Ibérie ayant réparé les désastres causés par les Arméniens, les Ibères s'unirent aux Osses pour marcher contre l'Arménie. Les troupes arméniennes et les deux fils du roi, avec Soumbat (Sempad), combattaient alors contre les Perses. Les Ibères ayant multiplié leurs attaques, le roi Artachan (Ardaschès) confia à son fils Zarèn (Zarèh) une armée pour combattre les Ibères. On en vint aux mains dans le Djawakheth, et Zarèn fut vaincu et fait prisonnier. On l'enferma dans le fort de Darial; mais il fut rendu en échange d'une portion de territoire qui leur avait été enlevée. L'historien géorgien parle ensuite d'une campagne qui eut lieu trois ans après celle-ci et qui fut suivie d'une paix entre les deux pays. (Brosset, *Hist. de la Géorg.*, t. I, p. 70-71.)

(1) Il y a dans tout ce récit de Moïse une grande confusion, et il n'est pas admissible qu'il soit ici question de l'empereur Domitien que l'historien arménien aura confondu avec Cnéius *Domitius* Corbulon, qui, à ce que raconte Tacite (*Annal.*, XIII, 41), incendia Ardachad et remporta de grands triomphes en Arménie, sous le règne de Néron.

en Arménie. Ensuite Trajan passe en Perse, fait exécuter ses volontés et retourne par la Syrie.

Majan se porte au-devant de Trajan pour trahir ses propres frères : « Sache, dit-il, ô roi! que si tu ne chasses pas Ardavazt et Diran, si tu ne confies pas l'armée arménienne à Zarèh, les tributs ne rentreront pas facilement [dans ton trésor] ». Majan agissait ainsi pour se venger de Sempad, qui les avait élevés à la puissance. Il méditait aussi la perte de Diran, afin de devenir grand-prêtre et commandant de l'armée d'occident. Trajan, méprisant cette dénonciation, renvoie Majan tout confus. Ardavazt et Diran, ayant eu connaissance de cette machination, lui tendirent des embûches dans une partie de chasse, le tuèrent et allèrent l'enterrer dans le bourg des idoles (Pakaran), comme grand-prêtre. Après ce temps-là, Ardaschès acquitta ponctuellement jusqu'à sa mort le tribut à Trajan, et ensuite à l'empereur Adrien.

CHAPITRE LVI.

Comment Ardaschès accrut la population de notre pays et en fixa les limites.

Après tant de hauts faits, tant de sages institutions, Ardaschès fit tracer les limites des bourgs et des champs. Il augmenta la population de notre pays en y amenant beaucoup d'étrangers, qu'il établit dans les montagnes, dans les vallées et dans les plaines. Il fit fabriquer ainsi les marques des limites : il commanda de faire des cubes de pierre, d'y creuser un trou rond dans le milieu et de les enfouir dans le sol. Puis il fit placer sur ces pierres des bornes à quatre faces, dépassant un peu le niveau de la terre. Ardaschir, fils de Sassan (1), jaloux de toutes ces [innovations], ordonne de faire la même chose en Perse, sous son nom, afin que l'on ne se souvienne plus de celui d'Ardaschès (2).

On dit qu'au temps d'Ardaschès on ne trouvait dans toute l'Arménie aucun terrain inculte, ni dans les montagnes, ni dans les plaines, tant était grande la prospérité du pays.

(1) Ardaschir, fondateur de la dynastie sassanide, régna de l'an 223 à l'an 238 de notre ère.

(2) Pour mettre d'accord ce récit avec celui qui est contenu dans le ch. 77, où il est dit qu'Ardaschir fit remplacer les bornes dressées par Ardaschès en Arménie et qui portaient son nom, il faut admettre qu'Ardaschir avait fait renouveler le bornage dans les deux états, espérant que cette invention lui serait attribuée et que les bornes qu'il avait fait placer feraient oublier celles dressées en premier lieu par Ardaschès.

CHAPITRE LVII.

De la satrapie des Amadouni.

Sous Ardaschès, la race des Amadouni arriva, dit-on, du pays des Arik orientaux. Ils sont d'origine juive et sont issus d'un certain Manoué. Le fils de ce dernier était d'une taille gigantesque et athlétique, et s'appelait Samson, parce qu'il est d'usage chez les Juifs d'imposer les noms de leurs aïeux aux enfants qui donnent des espérances. A présent encore on remarque la même chose chez les hommes de la race des Amadouni, qui sont robustes, bien faits, vigoureux et gracieux en toutes choses. Ceux-ci furent amenés par Arsace, premier roi parthe, et s'étaient élevés de grade en grade aux dignités dans le pays des Arik, aux contrées d'Ahmadan (1). Quelle fut la cause de leur migration dans notre [pays]; je l'ignore! Honorés et gratifiés par Ardaschès de villages et de domaines, ils sont appelés Amadouni, comme étant étrangers; cependant certains Perses les nomment encore Manouan, du nom de leur ancêtre.

CHAPITRE LVIII.

De la maison des Arouéghian. — D'où cette race est issue.

Sous Ardaschès, les Arouéghian, de la nation des Alains, alliés de Satinig et venus avec elle, furent élevés au rang de satrapie en Arménie, comme parents de la grande reine. Au temps de Chosroès, père de Tiridate, ils s'allièrent avec une branche illustre des Pasils, qui s'était fixée en Arménie.

CHAPITRE LIX.

Connaissance des arts, introduite sous Ardaschès.

Comme beaucoup de faits ont été accomplis sous Ardaschès, nous les avons partagés en plusieurs chapitres, de peur qu'une longue narration ne fatiguât les lecteurs. Ce dernier chapitre est consacré au récit de tous les autres faits arrivés du temps d'Ardaschès; car quoique, d'après tout ce que nous avons rappelé dans les précé-

(1) On croit généralement que Hamadân fut élevée sur les ruines de l'ancienne Ecbatane, en Médie. — Cf. la description très-détaillée de cette ville célèbre dans le *Dictionnaire géographique de la Perse*, extrait du *Modjem el-Bouldan* de Yakout, traduit et publié par M. Barbier de Meynard, p. 597 et suiv.

dents chapitres, des institutions, des sages coutumes qui avaient été établies par Vagharschag et les premiers autres rois, ces souverains n'avaient aucune idée des beaux-arts et des sciences. Occupés à des courses et à des incursions, ils négligeaient ces sciences ou ils les ignoraient; j'entends parler de la succession des semaines, des mois et des années, choses qu'ils ignoraient, bien qu'elles fussent en usage chez les autres peuples. Il n'y avait ni navigation sur les lacs de notre pays, ni traversées sur les fleuves [au moyen de ponts (1)], ni instruments de pêche. L'agriculture même n'était pas pratiquée en tous lieux, mais sur quelques points seulement. Comme c'est la coutume des habitants des contrées du Nord, certaines gens se nourrissaient de chairs crues et d'autres aliments analogues. Tout cela fut réglé à l'époque d'Ardaschès.

CHAPITRE LX.

Mort d'Ardaschès.

Ce que raconte Ariston de Pella (2) touchant la mort d'Ardaschès est vraiment digne d'intérêt. En ce temps-là les Juifs se révoltèrent contre Adrien, empereur des Romains, firent la guerre contre l'éparque Rufus, sous la conduite d'un certain brigand appelé Barcocébas (Parkoba), c'est-à-dire Fils de l'Étoile. Malfaiteur, assassin, cet homme se vantait de son nom avec orgueil, comme s'il eût été pour les Juifs un sauveur descendu des cieux, afin de délivrer les opprimés et les captifs. Il poussait si activement la guerre que, à cette vue, les Syriens, les habitants de la Mésopotamie et toute la Perse, s'affranchirent du tribut des Romains, car Barcocébas avait appris qu'Adrien était atteint de la lèpre. Cependant notre Ardaschès resta fidèle à l'empereur.

Sur ces entrefaites, Adrien arriva en Palestine et défit les révoltés, en les assiégeant dans une petite ville (3) près de Jérusalem. En conséquence, il ordonna à tous les Juifs de s'éloigner de leur pays, de telle sorte qu'ils n'apercevront pas même de loin Jérusalem. Adri rebâtit cette ville, détruite par Vespasien et p lui-même, et il la nomma Ælia (Eghia) de s propre nom, car on appelait Adrien le Sol (Arékagn) (1). Il y établit des païens et des chr tiens, dont l'évêque était un certain Marc. Da le même temps, [Adrien] envoya de grand forces en Assyrie, et ordonna à notre Ardasch d'aller en Perse avec les nobles de sa garde (2 Celui qui nous a transmis cette histoire était at taché à sa personne en qualité de secrétaire (3 Il rencontra Ardaschès en Médie, dans un e droit appelé Sohount. Il est dit qu'Ardasch tomba malade à Marant, dans le bourg de P gouraguerd. Là se trouvait un certain Apégh chef de la maison des Apéghian, homme acti astucieux et adulateur. Ardaschès, sur sa d mande, l'envoie à Ériza, canton d'Égéghiatz (4 au temple d'Artémis pour demander à la dées la guérison et une longue vie. L'envoyé n'éta pas encore de retour, qu'Ardaschès était mor L'historien raconte en détail le nombre de pe sonnes qui périrent à la mort d'Ardaschès, s femmes bien aimées, ses concubines et ses e claves dévoués, quelles pompes magnifiques déploya pour rendre honneur à ses dépouill mortelles, selon la coutume des villes, et non la manière des barbares. La civière était d'or, trône et le lit d'étoffe fine, le manteau qui env loppait le corps, de drap d'or. Une couron était posée sur la tête d'Ardaschès; son épée d' était devant lui. Autour du trône se tenaient s fils et toute la foule des parents et des proche Près d'eux étaient les généraux, les chefs des s trapies, les classes des nobles, les corps de tro pes armées de toutes pièces, comme si ell allaient marcher au combat. En avant, les trom pettes d'airain retentissantes; derrière le cortég des jeunes filles vêtues de noir, des femmes éplo rées, et enfin la foule du peuple. Ce fut ains qu'Ardaschès fut porté et enseveli. Autour de son tombeau eurent lieu bien des morts volontaires, comme nous l'avons dit plus haut. Ainsi finit ce prince chéri de tout notre pays, après un règne de quarante et un ans.

(1) L'interpolation qui est entre [ ] n'existe que dans certains mss.

(2) Cf. notre Collection, t. I, p. 391, § 14. — Nous avons donné une courte notice sur Ariston de Pella, dans les extraits de Moïse de Khorène, publiés à la fin de ce volume, et le texte grec d'un fragment de l'*Hist. ecclésiastique* d'Eusèbe qui a trait à la révolte de Barcocébas.

(3) Biththera, βίθθηρα. — Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 6.

(1 Le nom d'Hadrien était *Ælius*, Αἴλιος, que Moïs a confondu avec Ἥλιος, « soleil ». — Cf. Eusèbe, *Hist eccl.*, IV, 6, et les notes de Valois.

(2) Le mot *Zioukosdad*, qui ne se rencontre que da Moïse de Khorène, n'a pas de signification bien préci

(3) Ariston de Pella était secrétaire de Marc, évêq de Jérusalem.

(4) Cf. notre Collection, t. I, p. 125-126.

CHAPITRE LXI.

Règne d'Ardavazt. — Il chasse ses frères et ses sœurs. — Sa mort, avec toutes les circonstances fabuleuses.

Après Ardaschès, son fils Ardavazt régna (1). Il chassa de l'Ararat tous ses frères, et les relégua dans les cantons d'Aghiovid et d'Arpéran, pour qu'ils n'habitassent pas en Ararat, dans les domaines du roi. Il garde seulement auprès de lui Diran, son successeur désigné, car il n'avait pas de fils. Après quelques jours de règne (2), en passant sur le pont de la ville d'Ardaschad pour aller à la chasse des sangliers et des onagres, près des sources de Kin (3), Ardavazt, saisi d'un vertige subit, et errant çà et là à cheval, tombe dans un gouffre profond et disparaît. Les chantres du Koghtèn improvisèrent des fables sur cet événement. A la mort d'Ardaschès, il y eut beaucoup de sang versé, selon l'usage des païens. Ardavazt, disent les chantres, parla ainsi avec amertume à son père :

« Tandis que tu es parti, emportant avec toi tout le pays,]
« Comment régnerai-je, moi, sur ces ruines? »

A cause de cela, Ardaschès maudit Ardavazt, et lui répliqua en ces termes :

« Si tu vas à cheval chasser sur le libre Massis,
« Les Kadch (4) te saisiront, te conduiront sur le libre Massis,]
« Tu resteras là et tu ne verras plus la lumière. »

Les vieilles femmes racontent également d'Ardavazt qu'il est emprisonné dans une caverne, chargé de chaînes de fer; deux chiens rongent continuellement ses chaînes, et il s'efforce de s'échapper pour venir porter la dévastation dans le monde. Mais au bruit des coups de marteau des forgerons, ses fers acquièrent, dit-on, une nouvelle force. C'est pourquoi, même de nos jours, beaucoup de forgerons, s'en rapportant à la fable, frappent l'enclume trois ou quatre fois le premier jour de la semaine (1), pour consolider, disent-ils, les chaînes d'Ardavazt (2). Toutefois la vérité est ce que nous avons rapporté plus haut.

On dit encore qu'à la naissance d'Ardavazt ce fait se produisit, que les femmes des descendants d'Astyage passèrent pour lui avoir jeté un sort, ce qui fit qu'Ardaschès les tourmenta de mille façons. Voici ce que disent les chants de la fable : « Les descendants du Dragon enlevèrent le jeune Ardavazt, et mirent un *dev* à sa place. » Mais la vérité est, selon moi, que la folie s'empara d'Ardavazt depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Ensuite Diran son frère s'empara de la royauté.

CHAPITRE LXII.

Faits relatifs à Diran.

Diran, fils d'Ardaschès (3), règne en Arménie la treizième année de Béroze (Firouz) Ier, roi des Perses. On ne raconte de lui aucune action remarquable; mais seulement qu'il servit fidèlement les Romains. Il vécut en paix, occupé de chasses et de plaisirs, à ce que l'on assure. Il avait deux chevaux plus rapides que Pégase, qui paraissaient non pas toucher la terre, mais bien fendre l'air. Un jour, Tadaké, prince des Peznouni, obtint de les monter, et se vanta d'être plus magnifique que le roi.

Les hommes de la race antique des Arsacides (Arschagouni), qui était aussi la sienne, et qui habitaient dans les contrées de Haschdiank, étant venus vers Diran, lui dirent : « Élargis nos domaines, qui sont trop insuffisants pour nous à cause de notre accroissement. » Le roi ordonna à une partie d'entre eux d'aller dans les cantons d'A—

(1) Ardavazt IV monta sur le trône en l'année 120 après notre ère; il était fils d'Ardaschès III (Exaradès ou Axidarès des Grecs), fils de Sanadroug.

(2) Tchamitch (*Hist. d'Arménie*, en arm., t. I, p. 352-353, et t. III, p. 406) donne à Ardavazt deux ans de règne, ce qui prouverait que le mot jours, *avourts*, ne doit être pris ici qu'au figuré, et qu'il veut dire dans ce passage, un temps indéterminé.

(3) Petite rivière de la province d'Ararat, appelée aussi Medzamor par l'historien Vartan (*Hist. univ.*, p. 35, éd. de Venise). — Cf. Indjidji, *Géogr. ancienne*, p. 467.

(4) Le mot *kadch*, qui a en arménien le sens de *brave* et de *vaillant*, s'applique ici à une classe d'esprits supérieurs qui jouaient un rôle important dans la mythologie arménienne. Selon M. Émin, les *Kadch* étaient des esprits bienfaisants, en opposition avec les *Dev*, ou esprits malins. (*Recherches sur le paganisme arménien*, p. 39-40 de la trad. franç.)

(1) Le dimanche.

(2) La légende d'Ardavazt passa en Géorgie, où elle subsiste encore dans la tradition populaire, et elle a été rapportée par M. Émin dans sa *Dissertation sur les chants populaires* (en arm., p. 41-42). Seulement, en passant dans ce pays, elle a pris une couleur chrétienne, sans cependant perdre le sens de la légende primitive. M. Hissarian (dans le journal arménien de Constantinople, le *Panaser*, mai 1851, p. 239-244) a publié sous le titre de « Chant du Koghtèn » le récit de la légende d'Ardavazt; mais l'authenticité de cette pièce est très-douteuse. (Cf. *l'Europe*, de Vienne, journal arménien des Mekhitaristes, 1851, n° 34).

(3) Diran I régna de l'an 121 à l'an 142 de notre ère.

ghiovid et d'Arpéran. Mais ils firent au roi de plus vives réclamations, en disant : « Nous sommes encore plus à l'étroit. » Diran ne fit pas droit [à leur requête] ; il refusa de leur donner d'autres domaines, et partagea entre eux, par parties égales, le territoire qu'ils occupaient. Le partage fait par tête, le territoire de Haschdiank fut trouvé insuffisant pour le nombre des habitants. Alors beaucoup d'entre eux allèrent dans les cantons d'Aghiovid et d'Arpéran.

Il y avait, dit-on, du temps de Diran un jeune homme de la race des Antzévatzi accompli en toutes choses et appelé Erakhnavou ; il épousa la dernière des femmes d'Ardavazt, que ce prince avait ramenée de Grèce. Ardavazt n'ayant pas de fils, le roi laisse à Erakhnavou toute la maison d'Ardavazt ; car on disait celui-là homme de mérite, modéré en toutes choses, et réglé dans ses passions. Le roi, qui l'aime, lui donne le second rang qu'occupait Ardavazt, lui confie l'armée d'orient et laisse près de lui Trouasb le perse, son favori, qui était allié aux satrapes du Vasbouragan, et à qui il avait donné le bourg de Dadion avec son territoire, et une grande vigne arrosée par un canal venant du lac de Kaïladou (1). Diran s'en alla dans les contrées d'Egéghiatz, établir sa cour dans le bourg de Tchermès, et il occupa le trône vingt et un ans. Il périt enseveli sous une avalanche.

CHAPITRE LXIII.

De Tiridate (Dertad) le Bagratide. — Noms de sa première race.

Assurément Tiridate (Dertad), de la race des Bagratides (Pakradouni), fils de Sempadouhi, fille du brave Sempad, était un homme courageux et fort, de petite taille et d'apparence chétive. Le roi Diran lui fit épouser sa fille Eraniag. Celle-ci haïssait son mari Tiridate, et allait toujours se lamentant, murmurant et se plaignant d'être contrainte, elle si belle, de cohabiter avec un homme disgrâcieux ; d'être alliée, elle sortie d'une maison illustre, à un homme d'un rang inférieur. Tiridate, indigné, la frappa un jour très-rudement, arracha sa blonde chevelure, et l'ayant dépouillée de ce riche ornement, il commanda qu'on l'entraînât et qu'on la jetât hors de l'appartement. Lui-même, s'étant révolté, s'en alla dans les contrées imprenables de la Médie. Arrivé au pays de Siounie, il apprend la mort de Diran, et à cette nouvelle il s'y arrête.

(1) Le *Kaïlad*, diminutif de *kaïl* (loup), était situé dans la province d'Ararat. — Cf. la Géographie attribuée à Moïse de Khorène, dans les *Mémoires sur l'Arménie* de Saint-Martin, t. II, p. 366-367.

Un jour Tiridate est invité à la table de Pagour, chef de la famille de Siounie. Au milieu des joies de l'ivresse, Tiridate voit une femme d'une grande beauté, qui chantait en s'accompagnant d'un instrument, et qui s'appelait Nazinig. Transporté d'amour, il dit à Pagour : « Donne-moi cette chanteuse ? » — « Non (répond celui-ci), car c'est ma favorite. » Tiridate saisissant alors Nazinig, l'attira à lui au milieu du festin, et donna cours à sa passion comme un jeune libertin. Pagour, furieux de jalousie, se leva pour l'arracher [à son rival], mais Tiridate, debout, s'arma d'un vase rempli de fleurs, et chassa du banquet les convives. On croyait voir un nouvel Ulysse expulsant le prétendant de Pénélope, ou bien la lutte des Lapithes et des Hippocentaures (1) aux noces de Pirithoüs. Mais il est superflu de toucher le sujet des prouesses de cet homme débauché.

Sache donc que la race des Bagratides, en abandonnant la foi de ses pères (2), reçut d'abord des noms barbares, Piourab, Sempad, et autres appellations du même genre ; privés ainsi des noms de leurs aïeux, qu'ils portaient avant leur apostasie, Pakatia, Doupia, Sénékia, Assout Sapadia, Vazaria, Enanus. Il me semble que le nom de Pakarad que portent à présent les Bagratides est bien Pakatia ; de même qu'Assout est Achot ; de même aussi Vazaria est Varaz ; Schampad est Sempad.

(1) *Ouchgabarig* est le nom d'une divinité inconnue du paganisme arménien, que les traducteurs ont appliqué sans raison soit aux Sirènes, soit aux Hippocentaures. (Cf. Émin, *Recherches sur le paganisme arménien*, p. 36.) Ainsi, dans la traduction grecque de la Chronique d'Eusèbe, les Sirènes dont parle Apollodore sont appelées *Ouchgabarig* (t. I, p. 12. 13 de l'éd. Aucher), et Moïse de Khorène, en rappelant ici le combat des Lapithes et des Centaures, d'après Bardesane, se sert également de la même expression. Grégoire Magistros dans sa lettre à Thornig Mamigonien, désigne également les Sirènes sous le nom d'*Ouchgabarig*. (Chronique d'Eusèbe, éd. Aucher, p. 13, note 1.)

(2) Les Bagratides qui descendaient du juif Schampa Pakarad, conservèrent longtemps leur religion, après que le chef de la famille fut entré au service de Valarsace fondateur de la dynastie arsacide d'Arménie. Ils furent même pressés à plusieurs reprises d'abandonner leur foi religieuse pour embrasser le culte des idoles. (Moïse de Khorène, II, 8, 14.) S'étant convertis au christianisme, les Bagratides continuèrent à jouer un grand rôle politique en Arménie, et à la chute des Arsacides cette famille avait conquis le premier rang parmi les satrapes du pays (Indjidji, *Archéol. de l'Arm.*, t. II p. 96-108). Les Bagratides fondèrent même une dynastie au neuvième siècle, dont le siége fut la ville d'Ani.

CHAPITRE LXIV.

Le dernier Tigrane. — Ses faits et gestes.

A Tigrane (Dikran) succède son frère Tigrane (Dikran) dernier (1), qui régna sur l'Arménie la vingt-quatrième année de Bérose, roi des Perses. Après un long règne (2) de quarante-deux ans, il mourut sans avoir accompli aucune action mémorable. Il fut captif d'une jeune fille grecque, à l'époque où mourut Titus second, empereur des Romains, appelé Antonin Auguste. Bérose, roi des Perses, fondit sur l'empire romain (3), et pour cela il fut nommé Firouz, c'est-à-dire vainqueur; car avant il se nommait Vologèse en langue grecque. Mais comment le nomment les Perses? je l'ignore.

En même temps que Bérose fait une invasion en Syrie sur le territoire de la Palestine, notre Tigrane envahit pour lui et par son ordre les provinces méditerranéennes. Il est fait prisonnier par une jeune princesse qui gouvernait le pays, dans le temps que Lucius (Loukianos) César (4) construisait un temple à Athènes. Lucius, étant passé avec de nombreuses troupes dans les terres méditerranéennes, soumit l'Arménie, après la mort de Bérose, délivra Tigrane et lui donna en mariage la jeune Rufa. Mais, arrivé en Arménie, Tigrane l'abandonne, et, des quatre fils qu'il avait eus d'elle, il en fait une race appelée Rufsian, du nom de leur mère Rufa. Il crée le premier d'entre eux chef de la famille qu'il met au rang des autres satrapies, afin qu'ils ne puissent prendre le nom d'Arsacides.

Quant aux branches cadettes, ici et dans les contrées de Gordjaïk (5), elles furent établies par Tigrane; c'étaient des hommes sans rang dans les milices, mais remarquables de leur personne, qui avaient combattu pour la cause de Tigrane en Grèce. Ils étaient venus des contrées de Gordjaïk, ou bien de notre côté, je veux parler de nos voisins les Vedjiank et des descendants de Haïg, et même des étrangers. Nous ne les appelons pas par leurs noms, à cause de notre ignorance à ce sujet et aussi de la difficulté des recherches; enfin parce que les opinions de beaucoup de gens sont si différentes qu'il nous faudrait les passer toutes en revue. Pour cela, nous ne dirons rien de ces races constituées par le dernier Tigrane, quoique, à plusieurs reprises, tu nous aies engagé à le faire; mais nous parlerons seulement des faits dont nous sommes certain, des événements postérieurs. Nous avons évité autant que possible tout discours superflu, toute parole pompeuse, et tout ce qui était un sujet de doute en parole et en imagination, nous attachant, autant qu'il était en notre pouvoir, à ce qui est juste et vrai, soit que la chose vînt de nous ou d'ailleurs ; de même ici, je m'abstiens de toutes paroles irréfléchies, et de tout ce qui tend à introduire des opinions inexactes. Je te conjure encore, comme je l'ai déjà fait à plusieurs reprises, de ne pas m'imposer des récits superflus, et de ne pas faire que ce travail, qui est en tout point une œuvre grande et vraie, devienne puéril et oiseux par des récits douteux ou mensongers. Le danger pour toi comme pour moi serait le même.

(1) Tigrane ou Dikran III régna de 142 à 178 de notre ère.

(2) Le texte arménien dit « *une longue vie* ».

(3) *Script. hist. August.*; Cf. Jules Capitolin (*Vie d'Antonin*, c. 8) qui parle de cette campagne de Bérose.

(4) Lucius Aurélius Vérus Commodus Antonius, dont il est question dans l'Histoire de Jules Capitolin (*Vies d'Antonin, passim ; de Verus*, ch. 6 et 7).

(5) L'Arménie Kurde, la Gordyène ou Cordouène des anciens (Ptolémée, liv. V, ch. 13.—Strabon, liv. XI, ch. 14.—Plutarque, *Vies de Lucullus et de Pompée*. — Dion Cassius, liv. XXXVII. — Ammien Marcellin, XXIV, 8; XXV, 7.—Pline, VI, 15).—Cf. Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arm.*, t. I, p. 176 et suiv., et plus haut p. 24, col. 1, note 1.

CHAPITRE LXV.

Règne de Vagharsch. — Il édifie le bourg de Pasène. — La nouvelle ville est ceinte de murailles. — Guerre contre les Khazirs. — Mort de Vagharsch.

Après la mort de Tigrane, son fils Vagharsch (1) règne la trente-deuxième année de son homonyme Vagharsch, roi des Perses. Il élève un grand bourg sur le chemin, au lieu même de sa naissance. Sa mère, en allant passer l'hiver en Ararat, prise tout à coup de douleurs, était accouchée sur le chemin dans le canton de Pasène (2), au confluent du Mourtz (3) et de l'Araxe (Erask). Vagharsch couvrit cet endroit de constructions, et de son nom l'appela Vagharschavan (4). Il l'entoura de murailles, ainsi que le bourg de Vartkès (5), situé

(1) Ce prince s'appelait aussi Vologèse; il régna de 178 à 198 de notre ère.

(2) La Phasiane de Constantin Porphyrogénète (*de adm. imp.*, ch. 45). — Cf. plus haut, p. 45, col. 2, note 1.

(3) Le *Musis* de Pline, *Hist. nat.*, liv. VI, ch. 10.

(4) Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 471.

(5) Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 345.

sur le fleuve Kasakh (1). Voici ce que disent les fables :

« Vartkès (2), encore enfant, étant parti
« Du canton de Douh, près du fleuve Kasakh,
« Va se fixer près de la colline de Chérech,
« Près de la ville d'Ardimet (3), près du fleuve Kasakh,]
« Pour tailler et sculpter la porte d'Érouant, roi (4). »

C'est Érouant premier qui vécut peu de temps et descendait de Haïg. Vartkès, ayant épousé sa sœur, éleva ce bourg. Tigrane (Dikran) second, de la race des Arsacides, y établit de nombreux juifs provenant de la première captivité, et ce lieu devint une bourgade commerçante (5). Vagharsch l'entoura de murailles et de forts remparts, et l'appela Vagharschabad, qui est nommée encore la Nouvelle-Ville. Ce prince mourut après vingt ans de règne. Les autres vécurent seulement; mais lui, je le dis, continue à vivre après sa mort, à cause de sa bonne renommée qui l'élève au-dessus des rois pusillanimes et efféminés. Car, de son temps, les masses coalisées des peuples du Nord, j'entends parler des Khazirs (6) et des Pasils, franchissant la Porte de Djor (7), sous la conduite de leur roi Venaseb Sourhab (1), passent le fleuve Cyrus (Gour), et se rassemblent dans cet endroit. Vagharsch accourt avec une nombreuse armée de vaillants soldats, et jonche toute la surface de leur camp d'une multitude de cadavres; puis, poursuivant vigoureusement les ennemis, il franchit le défilé de Djor. Là, ceux-ci s'étant ralliés, se rangent en bataille, et, bien que les braves Arméniens les aient encore battus et mis en fuite, cependant Vagharsch meurt [frappé] par d'habiles archers [après avoir régné vingt et un ans] (2).

Le trône de Vagharsch est occupé par Chosroès (Khosrov) (3), son fils, la troisième année d'Artaban (Ardavan), roi des Perses. Aussitôt ce prince, à la tête des forces de l'Arménie, passe la grande montagne (le Caucase) pour venger la mort de son père, poursuit avec l'épée et la lance ces populations courageuses, prend sur elles la centième partie des choses utiles, et, comme signe de sa domination, il laisse une colonne avec une inscription grecque, afin qu'il demeure évident que le pays est sous l'obéissance des Romains.

CHAPITRE LXVI.

D'où sont tirés tous ces faits.

Ces faits nous sont transmis par Bardesane (Partadzan) d'Édesse, qui fleurit comme historien au temps du dernier Antonin (4). Il avait été disciple de l'hérésie de Valentinien; puis il l'avait rejetée et combattue, et il n'était pas arrivé à la vérité. Séparé de ce dernier, il avait fondé une

(1) Cette rivière, qui vient du mont Arakadz, coule du nord au sud et arrosait les villes de Valarsabad ou Vagharschabad et de Garpi, dont elle prit les noms. Le nom de rivière de Garpi lui est resté (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, II, p. 39 et 40). — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 472, et *Arm. mod.*, p. 255.

(2) *Vartkès*, littéralement « à la chevelure rose ».

(3) Ardimet et Vartkès étaient les noms primitifs de la ville de Vagharschabad (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 472).

(4) M. Émin, dans sa Dissertation sur les chants historiques de l'ancienne Arménie, a coupé les vers qu'on vient de lire d'une autre manière que les Mékhitaristes dont nous avons adopté ici le système (Cf. Storia di Mose Corenese, versione italiana : Venise, 1850, p. 216). Voici comment le savant orientaliste russe a divisé les vers du fragment poétique en question (Dissertation... p. 93-94) :

« Vartkès, encore enfant, — » étant parti
« Du canton de Douh, — » près du fleuve Kasakh,
« Va se fixer — » près de la colline de Chérech,
« Près de la ville d'Ardimet, — » près du fleuve [Kasakh,
« Pour tailler et sculpter la porte — » d'Érouant, roi. »

(5) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 14.

(6) Ce peuple habitait la Sarmatie; il est mentionné dans la Géographie attribuée à Moïse de Khorène. — Il est souvent question des Khazirs ou Khazars dans l'histoire du Bas-Empire. Au septième siècle, ils occupèrent la Chersonèse taurique (*Formaleone; Storia del Mar-Nero*, t. II, p. 81); et on suppose que les Tartares de la Crimée sont leurs descendants. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 334-335.

(7) La Porte de Djor, appelée *Zour* par Procope (*De Bell. Goth.*, IV, 3) et aussi nommée Porte des Alains ou des Aghouank, est un défilé connu de nos jours sous le nom de Porte de Derbend et qui se trouve à l'endroit où le Caucase vient aboutir à la mer Caspienne. Ce défilé est souvent mentionné dans les historiens arméniens, arabes et persans. Alexandre y avait, dit-on, dressé une porte de fer dont il est fait mention dans la Chronique syro-arménienne de Michel le patriarche.

(1) Il est probable que ces deux noms n'appartiennent pas au même personnage et que le texte arménien a été légèrement altéré dans cet endroit; je propose de lire : « sous la conduite de leurs rois, Venaseb et Sourhab. » — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 301.

(2) Ce qui est entre crochets [ ] manque dans presque tous les manuscrits; nous avons vu, quelques lignes plus haut, qu'il est dit que Vagharsch mourut après vingt ans de règne.

(3) Chosroès le Grand régna de 198 et 232 de notre ère, et fut assassiné par un seigneur arsacide appelé Anag, qui était le père de saint Grégoire l'Illuminateur.

(4) Voir ce que nous avons dit touchant l'époque où florissait Bardesane, dans l'Introduction placée en tête des Fragments que nous avons rassemblés, p. 57-61, du t. Ier de notre Collection des historiens arméniens.

secte particulière; cependant il ne dénatura pas l'histoire. Il était persuasif et sa parole était brillante (1); il osa même adresser une lettre à Antonin, disserta longuement contre la secte des Marcionites, contre le Destin (2) et le culte des idoles pratiqué dans notre pays. Bardesane vint ici pour essayer de faire quelques prosélytes parmi ce peuple grossier de païens. Comme il ne fut pas bien accueilli, il entra dans le fort d'Ani, lut l'Histoire des Temples, où se trouvaient aussi relatées les actions des rois, y ajouta ce qui se passait de son temps et traduisit le tout en idiome syriaque, ce qui, dans la suite, fut retraduit en langue grecque. Bardesane rapporte, d'après l'Histoire des Temples, que le dernier Tigrane (Dikran), roi d'Arménie, voulant honorer le tombeau de son frère Majan le grand-prêtre, dans le bourg des idoles situé au canton de Pakrévant, élève sur ce tombeau un autel, afin que tous les passants puissent participer aux sacrifices, et que les étrangers y soient reçus la nuit. Dans la suite, Vagharsch y institua une fête générale au commencement de l'année, à l'entrée du mois de navassart (3). C'est de cette histoire, qu'ayant tiré nos récits, nous l'avons reproduite pour toi, depuis le règne d'Ardavazt jusqu'aux annales de Chosroès.

CHAPITRE LXVII.

Comment Agathange a raconté les faits en abrégé.

Chosroes (Khosrov), fils de Vagharsch et père de saint Tiridate le Grand, succède, comme nous l'avons dit, [à son père]. Agathange, l'habile secrétaire de Tiridate (1), traitant rapidement de Chosroès et de ses parents, rapporte en peu de mots la mort d'Ardavan, roi de Perse, la destruction du royaume des Parthes par Ardaschir, fils de Sassan, la réduction des Perses sous Ardaschir, la vengeance exercée sur Chosroès, père de Tiridate, et ses incursions qui désolèrent le pays des Perses et des Assyriens. Après cela, dit l'historien, Chosroès envoya dans son pays natal, aux contrées des Kouschans, prier ses parents de venir à son secours et de résister à Ardaschir. Mais ceux-ci, ajoute Agathange, repoussèrent ses propositions, parce qu'ils aimaient mieux vivre sous la domination d'Ardaschir que sous l'autorité de leur parent et de leur frère. Cependant Chosroès, poursuit encore l'historien, obtient, sans leur concours, la vengeance [qu'il désire], et, pendant dix années, renouvelant sans cesse le pillage, il réduit tout le pays à l'extrémité. Agathange rapporte ensuite l'arrivée perfide d'Anag, séduit par les promesses d'Ardaschir qui lui dit : « Je vous rendrai votre noble apanage héréditaire de Pahl, et toi, je t'honorerai d'un diadème. » Anag consent et tue Chosroès.

Or, bien qu'Agathange ait à peine esquissé ce récit, je me suis décidé à traiter plus en détail l'histoire de cette époque, en la prenant dès l'origine et [en la présentant] dans toute sa vérité.

CHAPITRE LXVIII.

Des races royales d'où sont issues celles des Parthes.

Depuis Adam, le vingt et unième patriarche est Abraham, comme le prouve l'Histoire sainte, et d'Abraham descend la race des Parthes. Sara étant morte, dit l'Écriture, Abraham prit pour femme Céthura de laquelle naquirent Emran et ses frères, qu'Abraham, pendant sa vie, sépara d'Isaac, en les envoyant en Orient (2). C'est de ceux-là qu'est issue la race des Parthes, de qui descend le brave Arschag, qui secoua le joug des Macédoniens, et régna dans la terre des Kouschans pendant trente et un ans. Après lui, son fils Ardaschès régna vingt-six ans, puis le fils d'Ardaschès, Arschag, surnommé le Grand, qui tua Antiochus et établit Vagharschag, son frère, comme roi d'Arménie en le nommant son second. Aschag, étant allé à Pahl, occupa le trône cinquante-trois ans; c'est pourquoi ses descendants

(1) C'est ce que disent en effet saint Jérôme (*Ep. de script. eccles.*, t. IV, p. 111), saint Nicéphore (*Hist. eccles.*, liv. IV, ch. 11) et saint Augustin (*Œuvres*, t. VI, p. 2).

(2) *Le Livre de la loi des contrées*, que l'on a généralement confondu avec le fameux Traité *de Fato*, n'est pas de Bardesane, mais d'un de ses disciples. Nous avons donné la traduction de cet ouvrage, d'après le texte syriaque, retrouvé depuis peu parmi les manuscrits provenant du couvent de *Sancta Maria Deipara*, et qui a été publié par M. Cureton, dans son *Spicilegium syriacum*. — Cf. notre Collection, t. I, p. 73 et suiv.

(3) Il s'agit ici de la fête instituée en l'honneur du dieu de la nouvelle année, *Amanor* (*am*, l'an ; — *nor*, nouveau), qui, au dire d'Agathange, était protecteur des fruits et s'appelait aussi *Vanadourtik*, « dieu donnant asile ou abri ». Son temple était à Pakavan, canton de Pakrévant, dans la province d'Ararat. Sa fête durait six jours et commençait au nouvel an arménien, le premier jour de *navassart* (11 août), dont le nom lui-même signifie en parsi « nouvel an » (*nev*, nouveau, *sart*, an). — Cf. Émin, *Recherches sur le paganisme arménien*, p. 23-24.

(1) Cf. notre Collection des historiens arméniens, t. I, p. 109 et suiv.

(2) *Genes.*, XXV, 1-4.

sont appelés Pahlav, comme aussi les descendants de son frère Vagharschag sont nommés Arschagouni (Arsacides) du nom de leur ancêtre. Voici les rois Pahlav : après Arschag le Grand, Arschagan prend le pouvoir la trentième année de Vagharschag, roi d'Arménie, et règne trente ans. Ensuite Arschanag (1) trente et un ans, puis Archèz vingt ans, puis Arschavir quarante-six ans. Celui-ci eut trois fils et une fille, comme je l'ai dit plus haut (2). Le nom de l'aîné est Ardaschès, celui du second Garèn, celui du troisième Sourèn, et la fille s'appelait Goschm.

A la mort de son père, Ardaschès voulut, dans sa postérité, régner sur ses frères. Ceux-ci consentent, non pas tant à cause de ses paroles douces et trompeuses, mais [contraints] par la force. Abgar, avec des traités et des conventions, établit qu'Ardaschès régnera dans sa postérité, et, si sa descendance vient à manquer, ses frères occuperont le trône, par droit d'aînesse. Ardaschès, ayant obtenu de ses frères ce résultat, leur concède des provinces et érige pour eux des satrapies dénommées d'après l'appellation de chacun. Il classa ces satrapies au-dessus de toutes les autres, en conservant à chacune le nom primitif de la race d'où elles sont issues, à savoir : Garèn Pahlav, Sourèn Pahlav; et la satrapie de la sœur Asbahabed Bahlav, parce que son époux était le commandant en chef des troupes. Beaucoup d'années s'écoulèrent [sous le régime de] ces dispositions, jusqu'au moment où la royauté leur fut arrachée.

Mais ne nous blâme point comme nous livrant à un travail superflu, sous prétexte que nous avons reproduit des faits déjà rapportés. Sache que c'est à dessein que nous avons derechef raconté ces faits, afin que les lecteurs soient édifiés sur la race de notre Illuminateur.

CHAPITRE LXIX.

De la postérité d'Ardaschès, roi de Perse, jusqu'à la chute [de sa dynastie].

Nous allons établir la série des rois de la race d'Ardaschès, jusqu'au moment où la puissance leur fut enlevée. Après Arschavir, ainsi que nous l'avons dit, Ardaschès règne trente-quatre ans, Darius trente ans, Arschag dix-neuf ans, Ardaschès vingt ans, Béroze trente-quatre ans (3), Vagharsch cinquante ans, Ardavan trente et un ans.

(1) Deux mss. donnent la variante : *Arschag..... puis Ardaschès.*

(2) Cf. plus haut, ch. 27 et 33 du liv. II.

(3) Deux mss. donnent le nombre *trente-trois ans.*

Ardaschir de Sdahr (1), fils de Passan, tue Ardavai et s'empare du royaume des Parthes qu'il prive d leur dynastie héréditaire. L'histoire de cett époque est écrite par un grand nombre de Perses de Syriens et de Grecs, car, depuis le commencement de leur empire jusqu'à sa chute, les Par thes eurent des relations avec les Romains; tantô ils leur étaient soumis, tantôt ils leur faisaient l guerre, ainsi que le racontent Paléphate (2) Porphyre (3), Philémon (4) et beaucoup d'autre écrivains. Mais nous ne parlerons que d'après l livre apporté par Khorohpoud, sous le nom d Barsouma.

CHAPITRE LXX.

Quelles sont les fables touchant les Bahlavien

Ce Khorohpoud, étant secrétaire de Sapor (Sch bouh), roi des Perses, tombe au pouvoir d Grecs lorsque Julien l'Apostat (5) était à Ctésipho (Dispon). Julien étant mort, Khorohpoud alla e Grèce avec Jovien, au nombre des officiers im périaux, et ayant embrassé notre religion, il f nommé Éléazar. Instruit dans la langue grecqu il écrivit les actions de Sapor et de Julien. Il tr duisit ensuite en un volume l'Histoire des temp primitifs, composée par un de ses compagno de captivité, appelé Barsouma et que les Pers nomment Rasdsohoun (6). Nous reproduisons l données de cet ouvrage, en omettant le mervei leux de leurs fables. Car il serait déplacé de r

(1) Sdahr est le nom de l'ancienne capitale de la Per que les Grecs et les Latins nomment Persépolis.

(2) Paléphate d'Abydos, Παλαίφατος Ἀβυδηνός, his rien grec cité par Suidas, avait composé entre au ouvrages un livre intitulé *Troïca*, dont il ne reste des fragments fort courts qui se lisent dans Etienne Byzance, saint Clément d'Alexandrie et dans Strabon. Cf. Ch. Müller, *Frag. hist. græc.*, t. II, p. 338-33

(3) Porphyre de Tyr, historien et philosophe, que tains critiques croient être le même que Dionysius sius Longinus, avait composé plusieurs ouvrages, il ne reste que des fragments que nous ont transmis sèbe et le Syncelle. Aboulpharadj (*Hist. dyn.*, p. 84 que Porphyre avait composé une Histoire des philoso dont une partie avait été traduite en syriaque. — Ch. Müller, *Frag. hist. græc.*, t. III, p. 688 et suiv.

(4) On ne sait rien de cet écrivain qui est peut le même qu'un certain Philémon, officier de Ptolémée dont Pline a parlé à plusieurs reprises (*Hist. na* IV, 27; XXXVII, 11, 32). — Cf. Ch. Müller, *Fra hist. græc.*, t. IV, p. 474.

(5) Moïse de Khorène a transcrit ici le mot gr ὁ παραβάτης sous la forme *paravados*.

(6) Ce nom est orthographié de plusieurs manière différentes dans les mss. *Rosdsohoun*, *Rasdohoun* *Rasdahoun*.

péter ici les contes relatifs au songe du désir, à la colonne de feu qui sortait de Sassan et entourait le troupeau, à la clarté de la lune, à ces prédictions des interprètes des songes qui sont des astrologues, et ainsi de suite. Nous tairons le projet luxurieux d'Ardaschir suivi de meurtre, et cette passion insensée de la fille d'un mage pour un bouc, et tout le reste. Nous laisserons encore de côté la chèvre allaitant le nouveau-né à l'ombre des ailes d'un aigle, le présage du corbeau, la garde du lion merveilleux et le service du loup, l'acharnement de la lutte, et tout ce qui respire l'allégorie. Nous ne raconterons que ce qui est certain et tout ce qui est de l'histoire véritable.

CHAPITRE LXXI.

Première invasion de Chosroès en Assyrie, en vue de secourir Ardavan.

Après la mort d'Ardavan, Ardaschir, fils de Sassan, s'étant emparé du trône (1), deux branches des Pahlav, appelées Aspahabed et Sourèn Pahlav, jalouses de la branche régnante, sortie de leur race et à laquelle appartenait Ardaschès, consentirent, d'un commun accord, à voir régner Ardaschir, fils de Sassan. Cependant la maison de Garèn Pahlav, gardant la fidélité à leur frère et parent, s'opposèrent à main armée à Ardaschir fils de Sassan. Aussitôt que Chosroès roi d'Arménie eut été informé de ces troubles, il se porta au secours d'Ardavan, pour le sauver s'il était possible. A peine fut-il entré en Assyrie qu'il apprit la triste nouvelle de la mort d'Ardavan, l'alliance de toutes les troupes des Perses et des satrapes, et même de sa race, celle des Parthes et des Pahlav, excepté la branche de Garèn, qui s'étaient tous lignés contre lui. Après leur avoir envoyé des députés, il retourne dans notre pays, le cœur rempli de tristesse et d'indignation. Il donne aussitôt avis de ces événements à Philippe, empereur des Romains, en sollicitant son assistance.

CHAPITRE LXXII.

Chosroès, secouru par Philippe, tombe sur Ardaschir et lui livre bataille.

L'empire de Philippe étant agité par de grands troubles, ce prince ne put envoyer au secours de Chosroès les légions romaines, mais il l'aida par ses édits, en ordonnant à toutes les provinces de venir lui prêter assistance. L'édit une fois connu, on arrive au secours de Chosroès du fond de l'Égypte et des déserts jusqu'aux rivages du Pont. Chosroès, suivi de cette multitude, se porte au-devant d'Ardaschir, lui livre bataille, met en fuite son armée et lui enlève l'Assyrie et les autres parties de ses États (1).

Chosroès convie alors de nouveau tous ses parents de race Parthe et Pahlav, et toutes les troupes du pays des Kouschans, pour qu'ils accourent tirer vengeance d'Ardaschir, promettant de faire roi le plus digne d'entre eux, pour éviter que le trône ne leur échappât. Mais les branches Aspahabed et Sourèn refusent [de se rendre à son appel] et Chosroès retourne dans notre pays, moins satisfait de sa victoire, qu'affligé de l'abandon de ses alliés. Alors quelques-uns des envoyés de Chosroès vinrent le rejoindre; ils étaient allés chez une race plus illustre, résidant dans le centre du pays, à Pahl même, et qui lui donnèrent cette nouvelle : « Ton parent Vehsadjan Pahlav, avec sa branche de Garèn Pahlav, n'a pas obéi à Ardaschir; il répond à ton appel et vient à toi. »

CHAPITRE LXXIII.

Chosroès marche contre Ardaschir, sans le secours des Romains.

Chosroès fut ravi d'apprendre l'arrivée de ses parents, mais sa joie fut de courte durée, car tout à coup il apprend la fâcheuse nouvelle qu'Ardaschir lui-même, à la tête de ses troupes ralliées, s'est mis en marche et a taillé en pièces toute la race des Garèn Pahlav, exterminant tous les enfants mâles, depuis les jeunes gens jusqu'aux enfants à la mamelle, à l'exception d'un seul qui fut sauvé par un ami fidèle de sa maison, nommé Pourz, lequel s'enfuit dans le pays des Kouschans et confia l'enfant à ses parents. Ardaschir fit tous ses efforts pour s'emparer de l'enfant, mais il ne put l'obtenir de ses parents confédérés, et jura, malgré lui, de ne lui faire aucun mal. C'est pourquoi les Perses ont composé mille fables sur cet enfant qui, disent-ils, était gardé par des animaux (2). Cet enfant est Bérozamad, ancêtre de l'illustre race des Gamsaragan, dont nous parlerons en son lieu.

Nous allons raconter maintenant ce qui arriva

(1) Cf. Malcolm, *Hist. de Perse* (trad. franç.), t. I, ch. 6, p. 128 et suiv.

(1) Deux mss. donnent la variante : *et les autres villes qui étaient des résidences royales.*

(2) Ceci est une allusion à ce que Moïse a dit plus haut touchant les légendes des Perses, ch. 70.

après la destruction de la race de Garèn Pahlav, dont Chosroès roi d'Arménie poursuivit ardemment la vengeance. Quoique Philippe fût mort et que l'empire romain fût agité par des révolutions, quoique les empereurs Décius, Gallus et Valérien s'arrachassent l'un à l'autre une puissance éphémère, et qu'ils ne vinssent point au secours de Chosroès, ce prince, avec ses troupes, ses fidèles partisans et les nations du nord, triompha d'Ardaschir et le poursuivit jusque dans l'Inde.

CHAPITRE LXXIV.

Arrivée d'Anag et conception de saint Grégoire.

Mis en fuite par Chosroès, Ardaschir, poursuivi jusque dans l'Inde, fait de grandes promesses à ses satrapes si l'un d'eux le délivre de Chosroès, soit par le poison, soit secrètement par le poignard. Il offrait [en récompense] de grands présents : « C'est surtout à vous, ô Parthes! dit-il, qu'il pourrait être facile, sous le prétexte de l'amitié, de surprendre facilement Chosroès. » Il les engage à le tromper en se prévalant du titre de parents et promet de leur rendre l'ancien patrimoine de leur maison de Pahlav, la cité royale de Pahl, et tout le pays des Kouschans. Il leur promettait encore le titre et l'éclat de la royauté, même la moitié du pays des Arik, avec le titre de second sous son autorité. Anag, de la race de Sourèn Pahlav, s'engage à tuer Chosroès. Sous le prétexte d'émigrer, il s'enfuit d'auprès d'Ardaschès, et les Perses font le simulacre de le poursuivre et de le rejeter en fugitif en Assyrie, en l'entraînant sur les frontières de l'Adherbadagan, chez les Gortouk. A cette nouvelle, Chosroès le Grand, qui était alors dans la province d'Oudi, supposant que cette émigration était comme celle des Garéniens, envoie un détachement au secours d'Anag. L'ayant rencontré, on le conduisit, par ordre du roi, dans le canton d'Ardaz, dans une plaine où furent découverts [dans la suite] les restes du saint et grand apôtre Thaddée.

Je vais relater ici une narration de l'admirable vieillard (1) qui disait : « Je tiens des anciens la coutume de recueillir de père en fils le souvenir des traditions, — comme celles d'Olympiodore, au sujet de Daron et de la montagne appelée Sim. — Or, il advint qu'Anag, s'arrêtant dans la plaine d'Ardaz, fixe sa résidence près du tombeau du saint apôtre, placé à l'endroit le plus retiré de la tente. Là, dit-on, la mère du saint et grand illuminateur le conçut. C'est pourquoi, ayant obtenu aussi la grâce du saint apôtre [Thaddée], celui qui reçut la vie près de son tombeau acheva son œuvre de spirituelle culture. »

Deux ans après son arrivée en Arménie, la troisième année, Anag tue Chosroès qui avait régné quarante-huit ans. Anag meurt avec tous les siens; mais la Providence divine ne conserve que celui qui, par la volonté de Dieu et les grâces de l'apôtre, est formé, disons-nous, ou plutôt est illuminé dans le sein de sa mère, et reçoit ainsi les grâces de son apostolat. Quant aux autres événements, Agathange te les fait connaître (1).

CHAPITRE LXXV.

De Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce, et des histoires [qu'il a composées].

Firmilien (Ferméliaṇos), évêque de Césarée en Cappadoce, d'un amour admirable pour l'étude, alla, dans sa jeunesse, prendre les leçons d'Origène. Il composa plusieurs discours (2) : l'un es l'Histoire des persécutions dirigées contre l'Église sous Maximien [Hercule] et [Trajan] Dèce, et qu se continuèrent encore sous Dioclétien. Il racont aussi les actes des rois. Dans cette histoire, il di que le seizième évêque, qui occupait alors l siége d'Alexandrie, Pierre, souffrit le martyre l neuvième année de la persécution (3). Il par également de plusieurs martyrs envoyés au supplice, dans notre pays, par Chosroès, et d'autr encore immolés par d'autres princes; mais, comm il ne raconte pas les choses avec une exactitud

(1) On ignore quel est le vieillard auquel Moïse fait allusion dans ce passage. Quelques critiques supposent qu'il est question de Sahag le Parthe, descendant de saint Grégoire l'Illuminateur, et qui fut, avec Mesrob, le maître de notre auteur.

(1) Cf. notre Collection, t. I, p. 117, où Agathange retrace brièvement les faits relatifs à l'arrivée d'Anag en Arménie, à l'assassinat de Chosroès et à la destruction de toute la famille du meurtrier, dont un seul membre, saint Grégoire l'Illuminateur, fut sauvé du massacre. Les faits relatifs à l'émigration d'Anag et à l'assassinat de Chosroès ont été également racontés par Wakhtang dans les *Annales de la Géorgie* (éd. Brosset, t. I, p. 80 et suiv.), avec des détails plus circonstanciés. Nous y renvoyons le lecteur.

(2) Eusèbe, saint Basile et Zénob de Glag parlent de cet écrivain célèbre qui avait composé en effet plusieurs ouvrages, dont il ne reste plus qu'une lettre à saint Cyprien et les fragments que nous a transmis Moïse. — Cf. notre Collection, t. I, p. 394 et suiv., § 16.

(3) Ce prélat eut la tête tranchée par le glaive. (Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. VII, ch. 32, liv. VIII, ch. 13, liv. IX, ch. 6.)

rigoureuse, qu'il ne mentionne ni les noms des martyrs, ni le lieu de leur supplice, nous n'avons pas cru nécessaire de reproduire ses récits. Nous passons aussi sous silence ce qu'il dit d'Antonin [Caracalla], fils de Sévère, qui combattit contre Vagharsch, roi des Perses, en Mésopotamie, et mourut entre Édesse et Kharres, tandis que notre [roi] Chosroès ne prit parti pour aucun d'eux (1). Mais pour ce qui concerne les événements arrivés depuis la mort de Chosroès jusqu'au règne de Tiridate, dans les temps d'anarchie, nous les tenons pour certains et nous les reproduisons en abrégé. Ce qui a trait au règne de Tiridate et aux temps postérieurs n'est erroné ni par négligence ni par ignorance, aucune faute volontaire ne s'y remarque; tout se trouve raconté d'après les documents tirés des archives des Grecs. Pour tout le reste, nous te le raconterons fidèlement d'après les relations d'hommes savants, instruits des choses du passé, philologues et véridiques.

CHAPITRE LXXVI.

Invasion d'Ardaschir dans notre [pays]. Sa victoire sur l'empereur Tacite.

Le même historien dit que, après le meurtre de Chosroès, les satrapes arméniens, d'un consentement unanime, amenèrent dans leur intérêt commun les troupes grecques qui étaient en Phrygie, pour résister aux Perses et garder le pays, et ils en informèrent sans retard l'empereur Valérien. Cependant, comme quelques troupes, en franchissant le Danube (Tanoup), enlevèrent beaucoup de prisonniers dans plusieurs cantons et saccagèrent les îles Cyclades, Valérien n'arriva pas à temps pour défendre notre pays (2). Il vécut trop peu de temps, et l'empire passa aux mains de Claude, puis à celles d'Aurélien, car ces princes se succédèrent promptement. Pendant quelques mois, les frères Quintus (3), Tacite et Florien occupèrent l'empire (4). C'est pourquoi Ardaschir envahit tout à son aise notre pays, met en fuite l'armée grecque, et fait prisonniers ou anéantit une grande partie [des habitants] de l'Arménie. Obligés de s'enfuir, les satrapes d'Arménie, avec la race des Arsacides (Arschagouni), se réfugient en Grèce. Un de ces derniers était Ardavazt Mantagouni, qui, ayant enlevé Tiridate, fils de Chosroès, le conduisit à la porte de l'empereur. En conséquence, Tacite se vit dans l'obligation de marcher contre Ardaschir dans les contrées du Pont, et envoya son frère Florien avec une autre armée (1) dans la Cilicie. Ardaschir rejoignit Tacite et le mit en fuite. L'empereur fut tué par les siens à Djanik, dans le Pont, qui est la Chaldie (2). Son frère Florien périt de la même manière, quatre-vingt-huit jours après, à Tarse (3).

CHAPITRE LXXVII.

Paix entre les Perses et les Grecs. — Ardaschir, pendant les années d'anarchie, couvre de monuments l'Arménie.

Probus qui régnait sur les Grecs (4), ayant conclu la paix avec Ardaschir, divisa notre pays, et en fixa les limites en faisant creuser des fossés. Ardaschir soumet la caste satrapale, rappelle les émigrés, réduit ceux qui s'étaient fortifiés, à l'exception d'un satrape nommé Oda, de la maison des Amadouni, gendre de celle des Selgouni et père adoptif de Khosrovitoukhd, fille de Chosroès. Oda se tient caché sur le rocher d'Ani, comme dans une tanière.

Ardaschir, organisant notre pays d'une manière admirable, le replace au premier rang. Les Arsacides, qui avaient perdu la couronne et leurs domaines de l'Ararat, sont rétablis dans leurs possessions, avec leurs revenus et leurs apanages, comme auparavant. Ardaschir donne de plus larges attributions aux fonctions des temples, et ordonne que le feu d'Ormizd brûle continuellement sur l'autel de Pakaran. Quant aux statues élevées par Valarsace (Vagharschag) en l'honneur de ses ancêtres, et à celles du Soleil et de la Lune érigées à Armavir, qui avaient été transportées

(1) Cf. Dion Cassius, *Excerpt.*, *apud Xiphil.*, lib. LXXIX. — Eutrope, *Epitom.*, liv. VIII, ch. 20. — Spartien, *Caracalla*, VI. — Sextus Rufus, *Breviarium*, XXI.

(2) Cf. Zosime, *Hist. rom.*, liv. I. — Trébellius Pollion, *Valérien.* — Eutrope, IX, 7.

(3) Quintille était frère de Claude et non pas de Tacite et de Florien. (Eutrope, IX, 12.)

(4) Cf. Zosime, *op. cit.*, liv. I. — Trébellius Pollion, *Claude.* — Fl. Vopiscus, *Aurélien*, *Tacite*, *Florien.* — Eutrope, IX, 11-16.

(1) Deux mss. disent : « avec une grande armée. »

(2) *Djanik* est une localité du Pont oriental, mentionnée par Procope (*Bell. Pers.*, I, 15, II, 29. — *Bell. Goth.*, IV, 1) et d'autres auteurs qui écrivent ce nom Τζάνοι, Τζαννικὴ, Σάννοι et Σαῦνοι (Strabon, *Géogr.*, liv. XII, ch. 3, § 18). — Cf. sur la Chaldie, notre Collection, t. I, p. 44, note 1, col. 1.

(3) Zosime, liv. I. — Vopiscus, *Probus.* — Eutrope IX, 17.

(4) Cf. Zosime, liv. I. — Vopiscus, *Tacite*, *Florien.* — Eutrope, IX, 16.

d'abord à Pakaran et ensuite à Ardaschad (1), Ardaschir les abat; il contraint par un édit notre pays à lui payer le tribut, et impose partout [l'autorité de] son nom.

Les termes de pierre qui avaient été plantés sur le sol, par ordre d'Ardaschès, furent renouvelés par Ardaschir qui leur donna son nom et les appela « termes ardaschiriens (2). » Ardaschir administra, comme une de ses provinces propres, notre pays qui fut soumis à des gouverneurs perses pendant vingt-six ans. Après lui, son fils appelé Sapor (Schabouh), nom qui signifie « fils du roi », régna jusqu'à l'avénement de Tiridate, durant une année.

CHAPITRE LXXVIII.

Ardaschir extermine la race des Mantagouni.

Ardaschir avait su qu'un des satrapes arméniens s'était enfui avec un des fils de Chosroès, et l'avait mis en sûreté (3). Ayant découvert qui était ce satrape, il s'assura que c'était Ardavazt, de la race des Mantagouni, et il ordonna d'exterminer toute cette famille (4). En effet, quand les Arméniens désertèrent la cause d'Ardaschir, les Mantagouni l'avaient également abandonnée, conjointement avec les autres races satrapales. Ensuite, quand Ardaschir les eut réduites à l'obéissance, les Mantagouni revinrent et furent massacrés. Cependant, une des sœurs d'Ardavazt, jeune fille d'une grande beauté, fut enlevée par Dadjad (5), de la race d'Achotz, de la lignée de Couchar, descendant de Haïg (6). Ce Dadjad s'enfuit avec elle dans la ville de Césarée où il la retint en lieu sûr et l'épousa à cause de sa rare beauté.

CHAPITRE LXXIX.

Prouesses de Tiridate pendant les années d'anarchie en Arménie.

L'historien rapporte ensuite les hauts faits de Tiridate (Dertad). Encore jeune homme, il aimait à monter à cheval, ce qu'il savait très-bien; il maniait les armes avec dextérité et apprenait avec ardeur les autres exercices guerriers. Selon l'oracle de la Pythie dans le Péloponnèse, Tiridate surpassait dans les combats Cléostrate le Rhodien (1), auquel il suffisait de saisir son ennemi par le cou pour le vaincre; Céras l'Argien (2), qui arrachait le sabot d'un bœuf. En effet, Tiridate saisit d'une seule main deux buffles par la corne, l'arracha et l'enleva en la tordant. Ayant voulu conduire un char aux courses du grand hippodrome, Tiridate fut renversé par l'adresse de son rival et tomba à terre; mais, saisissant le char, il l'arrêta au grand étonnement de tous. Lors de la guerre de Probus contre les Goths, il y eut une grande famine; les soldats, ne trouvant plus de vivres, se mutinèrent et égorgèrent Probus. Ils fondirent en même temps sur tous les autres princes; mais Tiridate, seul contre tous, ne laissa entrer personne dans le palais de Licinius, près de qui il était.

Alors Carus occupa le trône avec ses fils Carin et Numérien (3). Ayant rassemblé ses troupes, Carus livra bataille au roi des Perses et rentra vainqueur à Rome. Mais Ardaschir, appelant à son aide beaucoup de peuplades, s'appuyant aussi sur le désert de l'Arabie (Dadjgastan), attaqua de nouveau les Romains des deux côtés de l'Euphrate, et fit mourir Carus à Rinon (4). Il en fut de même de Carin qui marcha sur Gornag (5

(1) Cf. plus haut, liv. II, ch. 8, 12, 49.

(2) Cf. plus haut, liv. II, ch. 56.

(3) Deux mss. ajoutent : « à la porte de l'empereur. »

(4) Cf. plus haut, liv. II, ch. 8.

(5) Ce Dadjad, qui était devenu violemment le beau-frère d'Ardavazt Mantagouni, fut créé, par Tiridate le Grand, prince du canton d'Achotz. Dadjad avertit plus tard son beau-frère, qui prévint le roi que son serviteur Grégoire, celui qui plus tard fut surnommé l'Illuminateur, était fils d'Anag, assassin de son père. — Cf. plus bas, liv. II, ch. 82.

(6) Cf. plus haut, liv. II, ch. 8.

(1) Eusèbe, *Chron. grec.*, p. 42; 333 : Κλεόστρατος Ῥόδιος, ὃς τραχηλίζων ἀπελάμβανεν. — Chron. (éd. Aucher), t. I, p. 301; Ol. 147.

(2) Eusèbe, *Chron. gr.*, p. 42; 330 : Κερᾶς Ἀργεῖος, ὃς χηλὰς ἀπέσπα βοός. — Chron. (éd. Aucher), t. I, p. 298; Ol. 120.

(3) Vopiscus, *Carus*. — Eutrope, IX, 18 et suiv.

(4) Cf. Vopiscus, dont le récit est très-différent. Le texte de Moïse de Khorène est ici fort défectueux, car, quelques lignes plus bas, il est question d'un personnage appelé *Gornag* sur lequel nous allons revenir dans la note suivante.

(5) Samuel d'Ani raconte, dans sa Chronographie, que « Gornag, général de l'armée du grand Chosroès, père de Tiridate, passe pour avoir vécu cent soixante ans et avoir conservé jusqu'à sa dernière heure les yeux, les oreilles, les cheveux, les dents et la force corporelle de la jeunesse. » Il tua l'empereur Carus avec son fils Carin, dans un combat livré aux Perses qu'il commandait. Ce récit est de pure invention. Ce qui a donné lieu à la légende de Gornag est une mauvaise interprétation que les Arméniens ont faite du mot *gornag* qui n'est autre chose que la transcription du grec Κορναχής ou Καρνάνος, mot estropié par les copistes pour κεραυνός « la foudre ». L'histoire nous apprend en effet que Carus fut tué par la foudre, lorsqu'il asseyait son camp sur le Tigre, et que Carin mourut dans un com-

dans le désert, ayant Tiridate avec lui. Carin fut taillé en pièces avec son escorte, et le reste de son armée fut mis en fuite. Tiridate, dont le cheval était blessé, ne put courir avec les fuyards; prenant alors ses armes et les harnais de son cheval, il traversa à la nage la grande et profonde largeur de l'Euphrate, pour rejoindre les troupes au milieu desquelles se trouvait Licinius. En ce temps-là, Numérien fut tué en Thrace, et Dioclétien lui succéda sur le trône (1). Pour ce qui est des faits arrivés de son temps, Agathange te les expose (2).

CHAPITRE LXXX.

Exposé rapide de la naissance et de la vie de Grégoire et de ses fils, d'après la lettre de l'évêque Ardithéos (3), *en réponse à Marc, solitaire d'Akrodjan.*

Un homme d'entre les Perses, non point sorti d'une origine commune et vulgaire, nommé Pourtar, quittant le pays, vint dans la province de Cappadoce (Kamir) et émigra à Césarée. Ayant pris parmi les croyants une femme appelée Sophie, sœur d'un riche habitant du nom d'Euthale, Pourtar se mit en route avec elle pour retourner en Perse; mais son beau-frère Euthale, l'ayant rejoint, l'empêche [de continuer son voyage].

Notre Illuminateur venait alors de naître, et Sophie s'offrit comme nourrice de l'enfant dans cette circonstance. C'était au moment de la terrible catastrophe, et Euthale, prenant sa sœur et son mari avec l'enfant, retourne en Cappadoce. Tout ceci fut l'effet de la Providence de Dieu, comme je le crois, touchant la voie de notre salut. Sinon, comment élever un jeune enfant de la race de Pahlav, dans l'empire des Romains, et le consacrer à la foi du Christ?

Dès que le jeune homme fut en âge de puberté, un homme pieux du nom de David lui donna pour femme sa fille Marie. Les deux époux, ayant eu deux fils en trois ans, se séparèrent d'un commun accord. Marie, avec le plus jeune, se retira dans un couvent, et s'y fit religieuse. Ce fils (1), parvenu à l'âge de puberté, s'attache aux pas d'un solitaire appelé Nicomaque, qui l'envoie dans le désert. L'aîné (2) reste près de ses maîtres; puis, ayant adopté la vie séculière, il se maria. Cependant leur père Grégoire se rend auprès de Tiridate pour acquitter la dette de son père, ou plus exactement pour se livrer à l'œuvre de son apostolat dans son pays, à l'œuvre de son sacerdoce (3) et de son martyre.

Mais qui en vérité furent les plus admirables, le père ou les fils? Car Grégoire ne demanda point ses enfants lorsqu'il se rendit auprès de Tiridate, et les fils n'allèrent point vers leur père, et cela peut-être par crainte des persécutions. Mais, à l'époque du sacerdoce de leur père et de sa gloire, ils ne s'en enorgueillirent pas. C'est pourquoi Grégoire ne resta pas longtemps à Césarée, mais, étant retourné promptement dans la ville de Sébaste, il se mit à recueillir toutes les matières de son enseignement. Si même il eût prolongé plus longtemps son séjour à Césarée, ses fils n'auraient rien fait de ce qu'il craignait, car ils étaient seulement préoccupés de ce qui ne passe et ne finit point. Ils ne recherchèrent pas les honneurs, et les honneurs vinrent les trouver, comme te l'apprend Agathange (4).

CHAPITRE LXXXI.

D'où la race des Mamigoniens est-elle issue?

Ardaschir fils de Sassan étant mort, la couronne de Perse échut à son fils Sapor (Schabouh). Sous ce prince, arrive en Arménie l'auteur de la race des Mamigoniens venus des contrées du nord et de l'est d'un pays noble, illustre, le premier de toutes les contrées septentrionales, je veux dire, le pays des Djèn (5) où se conserve cette tradition.

Dans l'année de la mort d'Ardaschir, un certain Arpog Djenpagour (6), — ce qui dans leur langue

bal. Tel est du moins le récit des historiens romains (Vopiscus, *Carus, Carin.* — Eutrope, IX, 18-19). La confusion qu'on remarque dans la narration de Firmilien, rapportée par Moïse de Khorène, s'explique maintenant sans difficulté.

(1) Vopiscus, *Numérien, Carin.* — Eutrope, IX, 19 et suiv.

(2) Cf. notre Collection, t. I, p. 109 et suiv.

(3) Cf. Agathange (t. I de notre Collection, p. 181), qui le nomme *Ardités*. Le texte grec (§ 154) le nomme Ἀρτιος. — Cf. le P. Karékin, *Hist. de la litt. arm.*, p. 81; en arm.

(1) Ce jeune homme s'appelait Rhesdaguès, nom que les Occidentaux ont transcrit sous la forme Aristacès.

(2) Le fils aîné de Grégoire et de Marie s'appelait Verthanès.

(3) Deux mss. donnent la variante : *de son grand sacerdoce.*

(4) Cf. notre Collection, t. I, p. 183 et suiv.

(5) Le nom et la description du pays des Djèn, donnés par Moïse dans ce passage et dans sa Géographie (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 376-377), donnent à penser qu'il s'agit de la Chine.

(6) Nom composé de l'ethnique *Djèn* et de *pagour*

veut dire « l'honneur du royaume, » — avait deux frères de lait appelés Peghtokh et Mamkoun, qui étaient de grands satrapes. Comme Peghtokh parlait sans cesse mal de Mamkoun, le roi des Djèn, Arpog, donna ordre de tuer Mamkoun. Celui-ci, ayant appris ce projet, ne se rendit pas à l'appel du roi, mais il s'enfuit avec tout ce qu'il possédait, auprès du roi des Perses, Ardaschir. Arpog envoie des députés pour le réclamer, mais Ardaschir refuse de le leur livrer, et le roi des Djèn s'apprête à lui déclarer la guerre. Ardaschir étant mort subitement, Sapor monte sur le trône.

Quoique Sapor ne livre pas Mamkoun entre les mains de son suzerain, il ne le laisse pas [résider] sur les terres des Arik, et il l'envoie avec tous les siens, comme étranger, auprès de ses commissaires en Arménie, et il députe vers le roi des Djèn, pour lui dire : « Ne trouve pas mauvais que je n'aie pu livrer entre tes mains Mamkoun, car mon père lui avait juré assistance par la lumière du soleil. Toutefois, afin de te délivrer de tes inquiétudes, je l'ai chassé de mes États et [relégué] à l'extrémité de la terre à l'occident, peine comparable pour lui à la mort. Qu'il n'y ait donc pas de guerre entre toi et moi. » Comme de tous les habitants de la surface de la terre, la nation la plus pacifique est, dit-on, celle des Djèn, elle consent à faire la paix; ce qui prouve que cette nation aime surtout la paix et la tranquillité.

Ce pays est encore merveilleux par l'abondance de toutes sortes de fruits; il est riche en plantes magnifiques, il abonde en safran, en paons et en soie. On y trouve une foule d'antilopes, de monstres, et d'animaux appelés daims. La nourriture la plus commune se compose d'aliments très-recherchés chez nous et réservés à un petit nombre de gens, comme le faisan et le cygne, et autres mets semblables. Les perles et les pierres précieuses sont, dit-on, en si grand nombre chez les grands qu'ils n'en savent pas le nombre; des vêtements qui seraient magnifiques chez nous et portés par peu de gens, sont dans ce pays le costume ordinaire. Voilà ce qui concerne le pays des Djèn (1).

Cependant Mamkoun, venu contre son gré dans notre pays, s'y trouve à l'arrivée de Tiridate. Au lieu de retourner [en Perse] avec l'armée des Perses, il s'en va, avec tous ses bagages, au-devant du roi, en lui offrant de grands présents. Tiridate l'accueille, mais il ne le prit pas avec lui dans son expédition contre les Perses, et il fixe à lui et à ses gens une résidence et des subsides, en le faisant changer de localité tous les ans.

CHAPITRE LXXXII.

Prouesses de Tiridate pendant son règne et avant sa conversion.

Comme il n'y a pas de véritable histoire sans chronologie, nous avons scrupuleusement examiné et reconnu que Tiridate monta sur le trône la troisième année de Dioclétien (2), et qu'il arriva ici avec une nombreuse armée. Parvenu à Césarée, un grand nombre de satrapes se portèrent à sa rencontre. Étant venu dans notre pays, il trouve Oda qui avait élevé sa sœur Khosrovitoukhd, et conservé ses trésors dans une forteresse, avec une grande sollicitude. Oda était un homme juste, d'une grande constance et d'une sagesse exemplaire. Quoiqu'il ne connût pas la vérité au sujet de Dieu, cependant il était persuadé de la fausseté des idoles. Son élève Khosrovitoukhd était une jeune fille très-modeste comme le sont les religieuses; et sa bouche n'était pas comme celle des autres femmes, sans aucune retenue.

Tiridate élève Oda à la dignité de chef suprême des affaires en Arménie et le comble d'honneurs par reconnaissance. Il favorise encore davantage son frère de lait (3) Ardavazt Mantagouni qui était la cause de son salut et de son avénement au trône de ses pères. C'est pourquoi Tiridate lui confie le commandement en chef des troupes arméniennes, et, à cause de lui, il créa son beau-frère Dadjad prince du canton d'A-

qui est une altération du mot *faghfour* que l'on trouve dans les historiens arabes, persans et turcs. D'Herbelot dit que c'était le titre et le surnom des rois de la Chine. Le titre *faghfour* est la traduction en langue touranoarienne du terme *thién-tsé*, « fils du ciel, » qualification qui, dès la haute antiquité, a été donnée aux souverains chinois, mais qu'ils ne prenaient pas eux-mêmes (Maçoudi, *Prairies d'or*, t. I, p. 306; éd. de MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille). — Cf. aussi la note 1 du ch. 138 du Livre de Marco Polo, éd. de M. Pauthier, où ce savant a éclairci complétement la signification du mot *faghfour*. (*Le livre de Marco Polo*, 1re partie, p. 452-453.)

(1) Cf. la *Géographie* de Moïse de Khorène, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 376-377.

(2) Samuel d'Ani (éd. Maï et Zohrab, p. 40, *ad calc. Eusebii Chron.*) dit que quelques auteurs prétendent que Tiridate monta sur le trône la première année de l'avénement de Dioclétien, et que d'autres au contraire font remonter son élévation à la puissance souveraine à l'an neuvième.

(3) En arménien *taïegorti* « fils de la nourrice ». — Cependant Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 6) dit qu'Ardavazt était « le gouverneur », *taïeag*, de Tiridate.

chotz. Ce fut ce dernier qui, plus tard, prévint son beau-frère Ardavazt, qui, à son tour, avertit le roi que Grégoire était fils d'Anag, puis qui parla des enfants de Grégoire, faits qu'il avait appris pendant son séjour à Césarée.

Le brave Tiridate livra, en peu de temps, beaucoup de combats d'abord en Arménie, puis en Perse, et c'est à lui que l'on devait surtout la victoire. Une fois, surpassant même cet Éléhanan du Vieux-Testament, il lève la lance pour protéger autant de blessés (1); une autre fois les braves Perses éprouvèrent toute la force du géant et de sa massive armure : son cheval, couvert de blessures, tomba sous une grêle de flèches, et l'animal en s'abattant jeta le roi par terre; mais celui-ci, se relevant aussitôt, et combattant à pied, étendait morts sur le sol beaucoup d'ennemis; puis, saisissant le cheval d'un d'entre eux, il saute bravement dessus. Une autre fois encore, marchant de son plein gré à pied, Tiridate fait reculer à coup d'épée des troupes d'éléphants.

Telles sont les prouesses accomplies par Tiridate pendant son séjour en Perse et en Assyrie. Il passe ensuite à Ctésiphon.

CHAPITRE LXXXIII.

Tiridate épouse Aschkhèn, et Constantin, Maximina. — Comment arrive la conversion de Constantin.

Tiridate, arrivé dans notre pays, envoie le général Sempad, père de Pakarad, demander pour lui en mariage la jeune Aschkhèn, fille d'Aschkhatar. Cette princesse était d'une taille aussi élevée que le roi. Dertad la fait inscrire au rang des Arsacides, lui fait revêtir la pourpre, ceindre le diadème, pour l'élever à la dignité d'épouse royale. De leur union naquit un fils, Chosroès, dont la taille n'égale point celle de ses parents.

Dans le même temps, à Nicomédie, eut lieu également le mariage de Maximina, fille de Dioclétien, avec le césar Constantin, fils de Constance empereur de Rome. Constantin n'était pas né de la fille de Maximien (2), mais de la courtisane Hélène (3). Ce Constantin fait amitié, lors de son mariage, avec notre roi Tiridate. Constance étant mort quelques années plus tard, Dioclétien envoie pour lui succéder son fils Constantin qu'il avait adopté.

Constantin, avant son règne et lorsqu'il n'était que césar, vaincu dans une bataille et s'abandonnant au sommeil à force de tristesse, vit en songe une croix d'étoiles dans le ciel, avec une inscription à l'entour qui disait : « Triomphe avec elle ! » Constantin, arborant aussitôt ce signe (1) en tête de son armée, remporta la victoire; mais, entraîné dans la suite par sa femme Maximina, fille de Dioclétien, il suscita des persécutions contre l'Église, et fit un grand nombre de martyrs. Constantin, bientôt attaqué de la lèpre sur tout le corps, en punition de son orgueil, ne pouvait obtenir sa guérison ni des devins (2), ni des médecins Marses (3). C'est pourquoi il s'adressa à Tiridate pour lui demander des devins perses et indiens, qui ne parvinrent pas à le guérir. Quelques prêtres païens, excités par les démons, lui conseillèrent d'immoler dans un bassin beaucoup de jeunes enfants et de se baigner dans leur sang encore chaud, pour recouvrer la santé (4). Constantin, entendant les vagissements des enfants, les

(1) II *Reg.* XXIII, 24. — I *Paralip.*, XI, 12. — Éléhanan ou Éléazar défendit avec sa lance trois cents blessés : « *Ipse levavit hastam suam super trecentos vulneratos una vice.* »

(2) Constance avait épousé Théodora, fille d'Eutropia et d'un premier mari qu'elle avait eu avant Maximien.

(3) L'opinion des anciens auteurs et de quelques Pères de l'Église qui considèrent Hélène, mère de Constantin le Grand, comme la concubine de Constance Chlore, n'est nullement fondée. On peut lire dans Lebeau (*Hist. du Bas-Emp.*, t. I, p. 25 et suiv., éd. Saint Martin) un chapitre fort curieux (IV) où le savant historien a démontré avec beaucoup d'habileté qu'Hélène avait bien été une épouse légitime et non une concubine, d'autant plus qu'elle fut répudiée par Constance, lors du second mariage qu'il contracta avec Théodora, formalité qui eût été inutile si Hélène n'eût pas été une femme légitime.

(1) Le texte arménien emploie le mot latin *signum* qui est transcrit sous la forme *siknon*, et ne se trouve employé que cette seule fois par Moïse, qui ignorait sans doute l'existence du mot *labarum*.

(2) Le mot *arioghagan* me paraît altéré; peut-être faut-il lire *aringhan*, adjectif dérivé de *ari*, au pluriel *arik*, qui veut dire « les Perses », ou bien supposer que ce mot est tout simplement une transcription du latin *hariolus* ou *ariolus* « devin ».

(3) Il n'y a aucune incertitude sur la valeur du mot *marisghian* qui correspond à l'adjectif *marsicus* dérivé de *Marsi*, Μάρσοι. Les Marses habitaient le Latium sur le lac Fucin et étaient connus comme magiciens et habiles dans l'art de fasciner les serpents. Il est souvent question de ce peuple dans les écrivains latins et notamment dans Pline (VII, 2, 2.); César (*Bell. civ.*, I, 15); Florus, (III, 18), etc.

(4) Lebeau (*Hist. du Bas-Empire*, t. I, p. 384, éd. Saint-Martin) nie que Constantin ait jamais été attaqué de la lèpre, et en effet saint Cyrille (*lib. VII, contr. Julian.*), en réfutant Julien qui avait dit, en parlant de Constantin, que le baptême ne guérissait pas de la lèpre, ne dit pas un mot de la prétendue maladie de l'empereur.

lamentations de leurs mères, mû par un sentiment de pitié et d'humanité, préféra leur salut à sa propre conservation. Alors il reçut de Dieu sa récompense, car, dans un songe, l'ordre lui vint des apôtres de se purifier et de se laver dans la piscine de vie par les mains de Sylvestre, évêque de Rome, qui, fuyant ses persécutions, s'était retiré sur le mont Soracte. Instruit par ce pontife, l'empereur crut en Dieu, fit disparaître de devant lui tous ses compétiteurs, comme te l'apprend Agathange en peu de mots (1).

CHAPITRE LXXXIV.

Les Selgouni exterminés par Mamkoun, de la race de Djèn.

Pendant que Sapor, roi des Perses, se reposait [des fatigues] de la guerre, Tiridate se rendit à Rome pour trouver saint Constantin (2). Sapor, profitant du moment, ourdit des trames contre notre pays, force tout le nord à faire des incursions en Arménie et fixe l'instant où il doit y arriver lui-même, sur un autre point avec les Arik. Entraîné par ses paroles, Seloug, chef de la race des Selgouni, tue son propre gendre, le vieil Oda de la maison des Amadouni, qui avait élevé Khosrovitoukhd, sœur du roi. Presqu'aussitôt Tiridate le Grand, arrivé d'occident, instruit de ces faits, et que Sapor n'est pas arrivé à temps, marche contre les révoltés du nord. Le chef des Selgouni s'était fortifié dans son château d'Oghagan (3) et s'était assuré le concours des habitants de la montagne de Sim. Il opposait au roi de la résistance et soulevait le pays, et, près de la montagne, il ne laissait aucun repos aux populations. Le roi, s'adressant à toutes les maisons satrapales du royaume d'Arménie, dit : « Celui qui m'amènera le chef des Selgouni, je lui donnerai en perpétuelle souveraineté les villages, les domaines, et toute la puissance de la race des Selgouni. » La proposition est acceptée par Mamkoun le Djèn.

Tandis que le roi se portait par les contrées des Aghouank contre les révoltés du nord, Mamkoun s'en alla avec toute sa suite dans le pays de Daron, comme s'il eût été en rébellion contre le roi. Aussitôt après son départ, il envoie secrètement des hommes à pied avertir le chef de la race des Selgouni que le roi est allé dans le pays des Aghouank : « Le danger est grand, dit-il, pour le roi Tiridate; c'est pourquoi il s'est porté dans les contrées des Aghouank, afin de combattre tous les habitants de la base de la montagne. L'occasion est donc favorable pour nous de comploter et d'exécuter ce que nous voudrons. J'ai résolu de me liguer avec toi, en raison des injures que j'ai éprouvées de la part du roi. » Ravi de ces propositions, le chef de la race des Selgouni reçoit son serment d'alliance, mais il ne le laisse pas dans la place avant de voir comment il gardera la foi du serment et des conventions. Cependant Mamkoun, qui s'efforce en toute chose de prouver sa sincérité au rebelle, parvint à lui inspirer toute confiance comme un fidèle auxiliaire. Si bien que Seloug permet à Mamkoun d'entrer dans la forteresse et d'en sortir librement.

Après toutes ces assurances de sincérité, Mamkoun décide un jour le chef de la race des Selgouni de sortir du château pour aller chasser les bêtes fauves. Pendant la chasse, Mamkoun, ajustant son arc, transperce au milieu des épaules le dos du rebelle qu'il étend à terre. Il court aussitôt vers la porte de la citadelle avec les siens, occupe la place, et charge de fers tous ceux qui s'y trouvent. Mamkoun se décide ensuite à exterminer la race des Selgouni; mais deux d'entre eux se réfugient dans le pays de Dzop (1). Mamkoun se hâte de prévenir le roi [des événements]. Tiri-

(1) Cf. notre Collection, t. I, p. 185; *ad calc. Hist. Agathangeli.*

(2) Sans entrer ici dans le détail des raisons qui ont fait révoquer en doute le voyage de Tiridate à Rome, nous nous bornerons à faire observer que cet événement est complétement passé sous silence par les historiens occidentaux, et que c'est seulement dans les écrits des Arméniens, et notamment dans les hagiographes, qu'il est question de ce voyage, dont les résultats auraient été immenses, si l'on s'en rapporte au dire d'Agathange, de Zénob de Glag et de Moïse de Khorène. Un critique d'un grand talent, le marquis de Serpos, auteur du *Compendio storico concernente la nazione armena*, a longuement discuté cette question, et il a cherché à établir l'authenticité du voyage de Tiridate et de saint Grégoire à Rome (t. I, p. 200-217). Mais les preuves alléguées par le savant écrivain italien sont très-peu concluantes et n'atténuent en rien les doutes émis par les frères Whiston sur cet événement capital, qui n'eut certainement point échappé aux historiens de l'Occident, si, comme le prétendent les écrivains arméniens, Tiridate fût venu en personne à Rome avec saint Grégoire, pour conclure une alliance religieuse avec l'empereur et le pape.

(3) Cette forteresse est souvent citée dans l'*Histoire de Daron* de Zénob de Glag et de Jean Mamigonien (Cf. notre Collection, t. I, p. 355 et *passim*). Elle était située dans la province de Douroupéran (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 107). Le plus souvent, le nom d'Oghagan est écrit *Ôghgan*.

(1) Canton de la Quatrième-Arménie (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 47) qui était appelée Sophène ou Sophanène par les Grecs

date, au comble de la joie, lui expédie aussitôt des lettres lui concédant les domaines des Selgouni (1), et l'établit satrape à la place du rebelle, en appelant cette satrapie de son nom, Mamkounian. Quant aux Selgouni qui restent, il ordonne qu'il ne leur soit fait aucun mal.

CHAPITRE LXXXV.

Prouesses de Tiridate pendant la guerre des Aghouank. — Il coupe par le milieu [du corps] le roi des Passils.

Le roi Tiridate, descendu avec tous les Arméniens dans la plaine des Karkaratzi, rencontre les révoltés du nord (2) et leur livre bataille. Pendant que les deux armées sont aux prises, Tiridate fend la masse des ennemis et s'avance comme un géant. Je ne saurais dire l'agilité de son bras, et le nombre incroyable de blessés qu'il étendit à terre. Comme des poissons amenés par l'hameçon du pêcheur habile et jetés sur le sol, ils bondissaient sur la terre. A cette vue, le roi des Passils s'approche du roi, et, tirant de dessous l'armure de son cheval une lanière faite de nerfs, il la lance violemment par-derrière le roi, et le saisit de l'épaule gauche jusqu'à l'aisselle droite, car Tiridate avait le bras levé pour frapper quelqu'un avec le glaive. D'ailleurs, il était revêtu d'une armure que les traits ne pouvaient entamer. [Le roi des Passils] ne pouvant ébranler le géant avec ses mains, s'attaqua à la poitrine du cheval. Le géant ne s'efforce pas tant de piquer sa monture que de saisir la lanière avec la main gauche, et il s'en dégage par un mouvement violent, en tirant à lui son ennemi qu'il frappe adroitement de son glaive à deux tranchants et le fend par le milieu du corps. Du même coup, il abat la tête du cheval [du roi] (3).

Toutes les troupes, voyant leur vaillant roi coupé en deux par un bras si terrible, prennent la fuite. Tiridate, se mettant à leur poursuite, les chasse jusque dans le pays des Huns. Quoique les troupes de Tiridate aient été fortement décimées et qu'un grand nombre de chefs aient perdu la vie, entre autres le généralissime des Arméniens, Ardavazt Mantagouni; cependant Tiridate, selon la coutume de ses pères, prend des otages et s'en retourne (1). Tiridate, en cette occurrence, convoquant tout le nord, lève beaucoup de troupes, les rassemble et se dirige sur la Perse contre Sapor, fils d'Ardaschir. Il choisit parmi les siens quatre chefs de corps : Mihran, gouverneur des Ibères (2), qui avait toute sa confiance, parce qu'il était chrétien; Pacarad, chef de la cavalerie; Manadjihr, satrape de la race des Reschdouni, et Vahan, satrape des Amadouni. Mais il est utile de parler maintenant de la conversion de Mihran et du pays des Ibères.

CHAPITRE LXXXVI.

De la bienheureuse Nouné. — Comment elle fut cause de la conversion des Ibères (Virk) (3).

Une femme appelée Nouné (4), l'une des compagnes dispersées des saintes Hripsimiennes (5), arrive en fuyant en Ibérie, à Medzkhitha (6), ville

(1) Trois mss. ajoutent : *qu'il lui avait promis.*

(2) Il s'agit ici de ces peuples du nord du Caucase dont Moïse de Khorène a donné le dénombrement dans sa Géographie (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 354-357) et qui étaient désignés sous le nom générique de Scythes et de Sarmates par les écrivains grecs et latins.

(3) Josèphe (*Bell. Jud.*, l. VII, ch. 7, § 4) mentionne le même fait qui eut lieu dans la guerre que Tiridate soutint contre les Alains. — Cf. aussi Zénob de Glag, *Hist. de Daron*, dans notre Collection, t. I, p. 354.

(1) Zénob de Glag (Cf. notre Collection, t. I, p. 352 et suiv.) dit que cette bataille fut livrée, non pas dans la plaine des Karkaratzi, mais dans le canton de Daron. Selon le père Indjidji, il y aurait eu deux grandes batailles, la première, celle dont parle Zénob, livrée dans la province d'Oudi et qui fut perdue par les ennemis, et la seconde racontée par Moïse et qui eut lieu dans la province de Daron.

(2) Mihran, appelé Mirian, roi de Géorgie, fils de Sapor Ier, roi sassanide de Perse, régna, selon Wakhtang, de l'an 265 à l'an 342 (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 83). Ce prince lutta longtemps contre Tiridate, au dire de l'historien géorgien, mais il n'est point question de cette rivalité dans les annales arméniennes. Quoi qu'il en soit de cette assertion, Mihran, après avoir embrassé le christianisme, fut sinon le vassal, du moins l'allié de Tiridate, dont il partageait les croyances religieuses.

(3) Les annales de la Géorgie contiennent un récit très-circonstancié des causes qui amenèrent la conversion du roi Mihran et des Ibères au christianisme. C'est dans les monuments littéraires et religieux de la Géorgie que cet événement est raconté dans tous ses détails (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 90 et suiv.). Les écrivains ecclésiastiques occidentaux ne parlent qu'en termes très-brefs du changement opéré dans les croyances religieuses des Géorgiens; ils ne nomment même pas sainte Nino (Rufin, liv. 10, ch. 10. — Socrate, liv. I, ch. 20. — Sozomène, liv. II, ch. 7. — Théodoret, liv. I, ch. 24).

(4) Le nom de Nouné, en géorgien *Nino*, paraît être la transcription du mot latin *nonna* « religieuse ». — Cf. Pl. Ioséliau, *Abrégé de l'Hist. ecclés. de la Géorgie* (en russe), 2e éd., Saint-Pétersb., 1843; p. 8, n° 13. — Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 90, note 1.

(5) Cf. notre Collection, t. I, p. 149.

(6) Cette ville nommée *Mestleta*, Μεστλῆτα, par Ptolé-

capitale du pays. Cette femme, par [le mérite de] sa vie austère, avait reçu du ciel le don de guérir, et déjà elle avait guéri beaucoup de personnes, notamment la femme de Mihran, gouverneur des Ibères (1). Mihran lui demanda : « Par quelle vertu fais-tu ces prodiges? » et il reçut la connaissance de l'Évangile du Christ. L'ayant écoutée avec plaisir, il en parla avec beaucoup d'éloges à ses satrapes. Dans le même temps, la renommée des miracles opérés en Arménie parvint jusqu'au roi et à ses satrapes, ainsi que les aventures des compagnes de la bienheureuse Nouné. Grandement émerveillé de ces faits, il les rapporta à Nouné qui les lui confirma jusqu'aux moindres détails. A cette époque, Mihran, étant allé à la chasse, s'égara dans les passages difficiles des montagnes (2), sans que ses yeux fussent obscurcis, mais le temps était brumeux, comme lorsqu'il est dit : « Et il appelle de sa voix le brouillard (3) », ou bien selon l'autre : « Il change le jour en une nuit sombre (4). » Mihran fut surpris par un semblable brouillard qui fut pour lui la cause de la lumière éternelle. Tout effrayé, il se rappela ce qu'il avait entendu dire de Tiridate : qu'ayant voulu aller à la chasse, les châtiments de Dieu s'appesantirent sur lui. Mihran crut que les mêmes malheurs allaient l'accabler, et, saisi d'une grande terreur, il se mit à prier, pour que le brouillard se dissipât et qu'il pût s'en revenir en paix, promettant d'adorer le Dieu de Nouné. Ayant obtenu [ce qu'il demandait], il accomplit sa promesse (5).

La bienheureuse Nouné, ayant obtenu des hommes fidèles, les envoie à saint Grégoire, pour lui demander ce qu'il lui ordonne de faire désormais, car déjà l'Ibérie a reçu avec joie l'annonce de l'Évangile. Elle reçoit l'ordre de briser les idoles, comme il le faisait lui-même, de dresser le précieux signe de la croix, jusqu'au jour où le Seigneur donnera un pasteur au pays pour le conduire. Aussitôt Nouné se met à renverser l'idole du Dieu du tonnerre, Aramazd, qui était dressée en dehors de la ville et dont elle était séparée par le fleuve aux flots impétueux (1). Les habitants avaient coutume, à la pointe du jour, d'adorer, du haut de leurs toits, cette idole qui se trouvait en face d'eux. Si quelqu'un voulait offrir des sacrifices, il traversait le fleuve et allait sacrifier au temple même. Les satrapes de la ville se soulevèrent, disant : « Qu'adorerons-nous donc à la place des idoles? » — « Le signe de la croix du Christ, » leur fut-il répondu. Ils élevèrent ce signe sur une riante colline à l'orient de la ville, qui en était séparée par une petite rivière (2). Tous les habitants, dès la pointe du jour, comme c'était la coutume, l'adorèrent, chacun sur le toit de sa maison. Mais, quand ils eurent monté sur la colline et qu'ils virent un tronc d'arbre grossièrement taillé, la plupart le méprisèrent, disant que leur forêt était remplie de bois semblable, et s'en retournèrent. Mais Dieu miséricordieux, comprenant leur erreur, envoya du ciel une colonne de nuages; la montagne fut remplie des parfums les plus suaves, et des quantités de voix harmonieuses firent entendre les plus doux accords. Une lumière apparut, portant l'image et la forme de la croix de bois, e planant au-dessus d'elle au milieu [d'une auréole de douze étoiles. Tous se convertirent et adorèrent. Depuis ce moment, toutes les guérisons s'opéraient par elle (3).

La bienheureuse Nouné s'en alla prêcher la foi dans les autres provinces de l'Ibérie, avec son sincère langage, parcourant le pays sans faste ni éclat, étrangère au monde et à tout ce qui en dépend, ou, pour parler plus vrai, attachée à la croix, préparant sa vie à l'exercice de la mort, confessant avec sa parole le Verbe de Dieu et digne par son zèle d'être couronnée d'une couronne de martyr (de sang). Aussi, nous osons l'appeler une apôtre, car elle prêcha l'Évangile depuis le pays de Gghardch (4) jusqu'à la porte des Alains et des Caspiens (Gasp) et jusqu'au pays des Massagètes (Maskhouth), comme te l'apprend Agathange (5).

mée (*Géogr.*, liv. V, c. 11, § 3) et *Mechistha*, Μεχισθά, par Agathias (liv. II, p. 60), est située à peu de distance de Tiflis, au nord. Elle fut la capitale de la Géorgie jusqu'en 469, et continua d'être la résidence des patriarches d'Ibérie. La cathédrale, qui renferme les tombeaux des rois, a été décrite par M. Brosset dans ses *Rapports sur un voyage en Géorgie et en Arménie*, Rapp. 1 et 2.

(1) Brosset, *Histoire de la Géorgie*, t. I, p. 110.

(2) La chronique géorgienne dit que c'était la montagne de Thkhoth (Wakhoucht, *Géogr. de la Géorgie* (éd. Brosset, p. 217). — Cf. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 113 et suiv.

(3) *Job*, XXXVIII, 31.

(4) *Amos*, V, 8.

(5) Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 114, 115.

(1) Le Gour ou Cyrus.

(2) L'Araxe.

(3) Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 122 et suiv.

(4) Le Klardjéthi des Géorgiens, qui est un des cantons de la province de Koukarkh. — Cf. Wakhoucht, *Géogr. de la Géorgie*, p. 73.

(5) Il n'est nullement fait mention de sainte Nino dans l'Histoire d'Agathange, mais quelques critiques supposent que Moïse veut sans doute faire allusion à la Lettre d'alliance signée entre Constantin et Sylvestre, Tiridate et Grégoire, qui est jointe par quelques éditeurs à

Mais revenons à l'histoire de Tiridate lors de son invasion en Perse.

CHAPITRE LXXXVII.

Défaite de Sapor. — Il se soumet forcément à Constantin le Grand. — Tiridate s'empare d'Ecbatane. — Arrivée de ses parents. — A ce moment a lieu l'invention du bois du salut.

Quoique victorieux, Tiridate, affaibli par les pertes de son armée et la mort d'un grand nombre de satrapes, craignait de se mesurer avec ses seules forces contre Sapor, jusqu'à l'arrivée de la formidable armée des Romains qui vint fondre sur l'Assyrie. Sapor fut mis en fuite et les Romains saccagèrent tout le pays, car Tiridate, avec tous les siens et toutes les troupes alliées, fait une incursion pendant une année entière dans les contrées septentrionales de l'empire des Perses.

Alors Gamsar, fils aîné de Bérozamad, vint trouver son parent Tiridate. Ce Bérozamad est cet enfant qui, lors de l'extermination de la race de Garèn Pahlav par Ardaschir, fut enlevé et sauvé par Pourz (1). Parvenu à l'adolescence, il est élevé à la dignité de son père et placé à la tête des troupes d'Ardaschir pour combattre contre ces nations féroces, mais dans le but perfide de le jeter aux mains des barbares. Bérozamad, qui était devenu un guerrier intrépide, mène admirablement la guerre et triomphe de Vezerg (2) surnommé khakhan, qui lui donne sa fille en mariage. Bérozamad prend encore d'autres femmes alliées d'Ardaschir, et, en ayant eu beaucoup d'enfants, il se fortifie et tient toutes les contrées sous sa domination. Bien que Bérozamad fût tenu en grande estime par Ardaschir, il ne consent pas à le voir, et, à la mort de ce prince, il refuse de reconnaître son fils Sapor. Bérozamad le défait même dans plusieurs batailles, lorsqu'il est empoisonné par les confidents de Sapor, et meurt.

Vers ce temps-là vivait un autre Vezerg khakhan, ennemi personnel de Gamsar, fils de Bérozamad. Gamsar, se voyant placé dans une position difficile entre deux rois puissants et jaloux, surtout parce que ses propres frères ne prenaient pas son parti, vient trouver, avec toute sa maison et ses biens, notre roi Tiridate, tandis que ses frères vont rejoindre Sapor. Ce Gamsar se signale dans les combats, à côté de son père, par une valeur intrépide et terrible. Mais, pendant qu'il déploie tout son courage, il est frappé à la tête d'un coup de sabre qui lui enlève un morceau de l'os du crâne. Cependant il guérit; mais le sommet de sa tête perd de son contour, et à cause de cela il fut appelé Gamsar (1).

Tiridate, maître de la seconde Ecbatane aux sept murs d'enceinte, y laisse des gouverneurs nommés par lui, et retourne en Arménie, emmenant avec lui Gamsar et tous les siens. Sapor supplia Constantin son vainqueur de lui accorder son amitié et de signer ensemble une paix perpétuelle. Ce qu'ayant fait, Constantin envoie Hélène sa mère à Jérusalem à la recherche de la croix vénérable. Hélène découvre le bois du salut avec les cinq clous (2).

CHAPITRE LXXXVIII.

Licinius dans les fers. — La cour quitte Rome, et Constantinople est fondée.

Lorsque Dieu eut fait disparaître de devant Constantin tous ses compétiteurs, l'empereur éleva à de grands honneurs Licinius, lui donna en mariage sa sœur de père, et lui conféra la pourpre et le diadème de césar, en lui donnant le second rang et l'empire de tout l'Orient. Mais voici que la parole divine aux Hébreux, « que la transformation du vice est chose impossible (3) », s'accomplit; car s'il est impossible au léopard de changer ses taches mouchetées, et à l'Éthiopien son teint basané, de même aussi il est impossible de changer le caractère de l'impie. En effet, à l'occasion de la foi [chrétienne], Licinius dévoila sa perfidie, et ensuite il se montra rebelle envers son bienfaiteur. Licinius suscita une nouvelle persécution contre l'Église, conspira secrètement contre Constantin, et tourmenta de toutes les

l'Histoire d'Agathange (voy. éd. de Constantinople, 1824, p. 38). Cependant il est plus naturel de croire que Moïse de Khorène s'en réfère ici à un passage d'Agathange où il est dit que saint Grégoire, soit par lui-même, soit par ses disciples, « répandit la culture évangélique depuis Satala jusqu'au pays des Chaldik, *et depuis Gaghardch, près des confins des Massagètes*..... jusqu'au pays des Caspiens. » — Cf. Agathange, dans notre Collection, t. I, p. 180, § 153.

(1) Cf. plus haut, ch. 70 et 72 du livre II.

(2) *Vezerg* ou *Vezroug* (comme l'écrit Élisée) est un mot persan, *vezurg* ou *büzürc*, qui veut dire « grand ».

(1) Nom composé des mots persans *kam* ou *kem* « brisé » et *sar* « tête. »

(2) Eusèbe, *Vie de Constantin*, l. III, c. 25 et suiv. — Théodoret, I, 17, 18. — Sozomène, II, 1. — Paulin, *Epist.*, 31. — Saint Jérôme, *Epist.*, 58. — Cf. aussi notre Collection, t. I, p. 319, où la découverte de la croix est attribuée à Patrocinia, par Léroubna.

(3) *Jérémie*, XIII, 23.

manières ceux qui se trouvaient sous sa domination. Cet homme voluptueux, ce méprisable vieillard, se teignait encore les cheveux et tenait sa femme dans une grande contrainte, à cause de la passion qu'il éprouvait pour la bienheureuse Glaphyra et qui le détermina à faire mourir saint Basile, évêque d'Amasie dans le Pont (1).

Lorsque le complot fut découvert, Licinius, qui n'ignorait pas que Constantin ne lui accorderait point son pardon, rassembla des troupes pour résister à l'empereur. Licinius, à cause du refroidissement de son amitié avec Tiridate notre roi, s'en méfiait comme d'un ennemi, car il savait que tout impie est ennemi du juste. Lorsque Constantin arriva triomphant, Dieu livra entre ses mains Licinius. L'empereur, épargnant les jours du vaincu parce que c'était un vieillard et [de plus] son beau-frère, le fit conduire dans les Gaules, chargé de chaînes, et mettre aux mines, afin qu'il invoquât Dieu contre qui il avait péché, et que Dieu pût se montrer miséricordieux envers lui. Constantin, pour montrer qu'il ne fait avec ses fils qu'un seul empire qui est l'empire des Romains, va à Nicomédie célébrer ses vicennales (2). Constantin régna depuis la quatrième année de la persécution jusqu'à la treizième année de la paix, que le monde célèbre pareillement en ce jour.

Constantin, ne croyant pas devoir retourner à Rome, se rend à Byzance, y établit sa cour, d'après les avertissements qu'il reçut dans un songe. Il y élève des édifices somptueux, agrandit au quintuple la ville, qui n'eut jamais de semblables monuments édifiés par aucun roi, sauf quelques constructions qu'avait laissées le conquérant Alexandre de Macédoine, lorsque, de cet endroit, il se prépara à marcher contre Darius, et bâtit, pour perpétuer sa mémoire, une place appelée Stratégion, parce que ce fut là qu'il fit ses préparatifs de guerre (3). Ensuite Sévère, empereur romain, la restaura, bâtit des thermes là où s'élevait une colonne portant une inscription avec le nom mystique du soleil, Zeuxippon, en langue thrace, nom qui est resté appliqué aux bains (4). Il construisit aussi un amphithéâtre pour les combats d'animaux, un autre pour les histrions,

(1) Eusèbe, *Vie de Constantin*, l. II, c. 1.

(2) La fête des Vicennales de Constantin tomba le 25 juillet 325, pendant les séances du concile de Nicée. — Eusèbe, *Vie de Const.*, I, 1; III, 15, 16. — Théodoret, I, 11. — Sozomène, I, 24.

(3) Chron. pasc., p. 265. — Malala, I, p. 385.

(4) Cf. Gyllius, *de Constantinopol. topogr.* (Leyde, Elzévir, 1632), p. 119, lib. II, c. 7. — Du Cange, *Const. Christ.*, l. I, ch. 27.

un hippodrome [qui resta] inachevé. Ma
Constantin qui orna de toutes manières
qu'il appelle nouvelle Rome et que tout le
appela la ville de Constantin (1). On dit ai
Constantin enleva secrètement de Rome
ladium, chef-d'œuvre de sculpture, et l
dans le forum, au-dessus de la colonne
dressa; mais, quelle que soit l'opinion
[écrivains], nous ne croyons pas à cela (

CHAPITRE LXXXIX.

D'Arius l'hérésiarque et du concile tenu à à cause de lui. — Miracle qui apparut goire.

En ce temps-là, parut Arius d'Alexand
enseigna cette hérésie impie que le Fils n'é
l'égal du Père, qu'il n'avait pas la même
et la même Essence que le Père, qu'il n'est
du Père avant tous les siècles, mais qu'i
étranger, qu'il est une créature inférieure
mée dans la suite (3). Arius l'impie mourut
il le méritait, en satisfaisant ses besoins n
A cause de lui, l'empereur Constantin pu
édit qui enjoignait à tous les évêques de s
bler à Nicée, en Bithynie (4). Alors se ré
Vitus (Pidon) et Vincent (Pigent), prê
Rome, légats de saint Sylvestre; Alexand
lexandrie, Eustathe d'Antioche, Macaire
rusalem, Alexandre, évêque de Constantin

Alors arriva une lettre de l'empereur
tantin à Tiridate notre roi, pour l'invit
rendre au concile avec saint Grégoire. T
déclina la proposition, parce qu'il avait
l'alliance de Sapor avec le roi des Ind
khakhan d'Orient. Sapor avait confié l
mandement des troupes à Nersès qui dans
régna neuf ans, et à Hormisdas (Ormizt) q
tard occupa le trône pendant trois ans, a
grand éclat. Tiridate, redoutant que Sapor
à violer les traités selon l'habitude des pai

(1) Socrate, l. I, c. 16. — *Hist. miscell.*, l. I
Muratori, t. I, p. 73. — Zonaras, l. XIII, t. I
— Chron. pasc., p. 285. — Baronius, *ad ann.*
Du Cange, *Const. Christ.*, l. I, ch. 3, 4.

(2) Eusèbe, *Vie de Const.*, l. III, c. 54. — So
l. II, c. 5. — Chron. pasc., p. 265, 284. — M
p. 384; II, p. 6.

(3) Cf. sur Arius et l'arianisme, *Athan.*, *Apol. Arian.*, t. I, p. 133 et suiv. — Socrate, I, 5, 6. -
doret, I, 2, 3, 4. — Sozomène, I, 14.

(4) Le concile s'ouvrit en 325 et était composé
cent dix-huit évêques, dont dix-sept accusés
nisme. — Cf. plus bas, ch. 90.

s'éloigner du pays. Saint Grégoire ne as non plus à se rendre au concile, d'y recevoir de trop grands honneurs : son grand renom de confesseur. En e réclamait avec de vives instances et le insistance. Alors [Tiridate et Gré- oient à leur place Rhesdaguès (1), avec ssion de foi, très-sincère à tous deux. ès, pendant sa route, rencontre le grand ı) au moment où il baptisait Grégoire, régoire le théologien. A peine Grégoire i de l'eau qu'il fut environné d'une écla- ière, invisible à toute la multitude, mais ment de Léonce qui baptisait, de notre ès, d'Euthale d'Édesse, de Jacques de (3) et de Jean, évêque de Perse, qui se au concile par le même chemin.

CHAPITRE XC.

Rhesdaguès de Nicée. — Conversion de ıarents. — Édifices élevés à Karni.

ıguès, étant parti avec le grand Léonce, la ville de Nicée, où se rassemblèrent t-dix huit Pères pour anéantir la doc- Ariens qu'ils anathématisèrent et exclu- a communion de l'Église; puis l'empe- léporta dans les mines (4). Rhesdaguès, ısuite avec une profession de foi ortho- les vingt chapitres canoniques du con- ıcontre dans la ville de Vagharschabad et le roi. Saint Grégoire, au comble de e, ajoute encore quelques courts articles ı concile pour mieux veiller dans la suite : de son troupeau (5).

dagués, appelé Aristacès par les Occidentaux, e saint Grégoire et assista en effet au concile son nom est inscrit parmi les signataires des oncile.

ce, évêque de Césarée en Cappadoce. — Cf. Aga- . 172 du t. I de notre Collection, et Zénob de p. 337.

; Jacques de Nisibe, fils de la tante paternelle ıégoire et par conséquent cousin de l'Illumi-

écrits d'Arius et notamment sa *Thalie* furent s à être brûlés et la peine de mort fut pronon- : ceux qui en seraient trouvés détenteurs. relégué à Nicée en Illyrie avec Secundus et ıi avaient encouru l'anathème. — Fleury, *Hist.* II, c. 13.

ıArméniens ont, dans leur office, tout le symbole de Nicée, avec les additions de saint Grégoire. concerne les canons ajoutés à ceux du concile, rien de précis à cet égard. On croit généra- 'ils furent établis par saint Sahag, et ce sont ceux-là qui se trouvent dans la Collection des canons.

Dans le même temps, leur parent Gamsar est baptisé avec tous les siens de la main de Grégoire le Grand. Le roi en recevant [Gamsar dans ses bras], au sortir de l'immersion, lui donne en propriété le grand bourg d'Ardaschès, à présent appelé Traskhanaguerd (1), et de plus le canton de Schirag, comme à son parent et fidèle allié. Mais Gamsar, sept jours à peine après son baptême, meurt. Le roi Tiridate, pour consoler le chef des fils de Gamsar, Arschavir, le confirme dans les charges de son père, et donne son nom à sa race (2), en l'élevant au rang des satrapies. Il ajouta à cette faveur d'autres concessions, telles que la ville d'Érouant et son canton jusqu'à l'extrémité de la grande vallée (3), pour effacer de son esprit le souvenir de son pays originaire appelé Pahlav, et pour qu'il conservât fidèlement la foi. Arschavir, qui aimait passionnément cette contrée, l'appela de son nom Arscharouni, car auparavant ce pays s'appelait Éraskhadzor. Nous avons exposé plus haut les causes de la venue de ces deux races : celle des Parthes et celles des Pahlav (4).

Vers ce temps-là, Tiridate achève la construction de la forteresse de Karni, avec des pierres très-dures et taillées au marteau, cimentées ensemble par du fer et du plomb. Il élève encore une résidence d'été, ornée de colonnes et de magnifiques bas-reliefs, pour sa sœur Khosrovitoukhd, et il y fait graver une inscription grecque en souvenir d'elle (5).

Saint Grégoire, retourné sur la montagne (6), ne se fit plus voir à personne jusqu'à sa mort.

(1) Localité dont la position est inconnue, bien que son nom soit cité par plusieurs historiens (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 518). Le catholicos Jean VI était né dans cet endroit.

(2) Cf. sur l'union du nom d'Arscharouni avec celui de Gamsaragan, Faustus de Byzance, p. 221, dans le t. I de notre Collection.

(3) La vallée de l'Araxe, appelée Eraskhadzor.

(4) Cf. plus haut, l. I, ch 2, 3; II, 28, 68, 73, 74, 80.

(5) Karni, fondée, dit la tradition, par Kégham (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. I, c. 12), est aujourd'hui un petit village situé auprès d'Érivan. Chardin découvrit sur les ruines d'une tour démantelée d'anciennes inscriptions. Les gens du pays donnent à ce monument le nom de *Takhd Dertad*, ce qui veut dire en turc « trône de Tiridate ». — Cf. Indjidji, *Arm. mod.*, page 254, 256.

(6) Cf. plus bas, ch. 91.

CHAPITRE XCI.

Mort de Grégoire et de Rhesdaguès. — Pourquoi appelle-t-on la montagne antre de Mané?

La dix-septième année du règne de Tiridate, comme nous l'avons trouvé, s'assit sur le siége de l'apôtre Thaddée, Grégoire, notre ancêtre et notre père, selon l'Évangile. Après avoir éclairé toute l'Arménie des lumières de la connaissance de Dieu, dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, établi dans toutes les contrées des évêques et des docteurs, Grégoire, aimant les montagnes et la solitude, voulant vivre dans un complet repos d'esprit, afin de s'entretenir avec Dieu sans nul souci, laisse à sa place son fils Rhesdaguès, se fixe au canton de Taranagh, dans l'antre de Mané, sur la montagne (1).

Nous dirons ici pourquoi cette montagne est appelée l'antre de Mané. Une femme appelée Mané, compagne des saintes Hripsimiennes, comme Nouné qui éclaira l'Ibérie, ne suivit pas le même chemin que ses compagnes qui se fixèrent chez nous, sachant bien que tous les lieux appartiennent à Dieu, et elle s'établit sur cette montagne dans une caverne [formée par] des rochers; c'est pourquoi la montagne s'est appelée l'antre de Mané. C'est dans ce lieu que se fixa plus tard saint Grégoire.

Bien que retiré sur cette montagne, cependant Grégoire se montrait de temps en temps, visitait notre pays et affermissait dans la foi ses disciples. Mais lorsque son fils Rhesdaguès fut de retour du concile de Nicée, saint Grégoire ne se fit plus voir à personne. Ainsi, depuis le commencement de son sacerdoce, c'est-à-dire depuis la dix-huitième année du règne de Tiridate jusqu'à la quarante-sixième année, époque à laquelle saint Grégoire cessa de se faire voir, on peut donc compter trente ans.

Après Grégoire, Rhesdaguès [occupa le siége patriarcal] durant sept ans, de la quarante-septième jusqu'à la cinquante-troisième année du règne de Tiridate, qui est l'année du martyre de Rhesdaguès. Il était bien véritablement le glaive spirituel, comme il est dit (1), et il était considéré comme l'ennemi des injustes et des pervers. C'est pourquoi Archélaüs, alors préfet de la province appelée Quatrième-Arménie, réprimandé par lui, attendit un jour favorable, et, ayant rencontré Rhesdaguès en voyage dans le canton de Dzop, le tua d'un coup d'épée, et s'enfuit sur le Taurus, en Cilicie (2). Les disciples du bienheureux Rhesdaguès, ayant pris son corps, le portèrent au canton d'Égéghiatz pour le déposer dans son village de Thil. Son frère aîné Verthanès lui succéda sur le siége patriarcal, à partir de la cinquante-quatrième année du règne de Tiridate.

Saint Grégoire, ayant vécu, sans se faire voir, de longues années dans l'antre de Mané, est transporté par la mort au sein des anges. Quelques pâtres le trouvèrent mort, et l'enterrèrent sur place, ne sachant pas qui il était. Il convenait en effet que les mêmes hommes qui avaient été les témoins de la naissance de notre Sauveur fussent chargés d'ensevelir son disciple. Les restes de saint Grégoire restèrent cachés un grand nombre d'années, car la Providence divine le voulait ainsi, comme autrefois pour les restes de Moïse, ainsi qu'il est dit dans le Vieux Testament, afin que les nations barbares, nouvellement converties au christianisme, n'en fissent pas un objet de culte. Mais lorsque la foi fut fondée et consolidée dans ces contrées, et longtemps après, [l'endroit des reliques] fut révélé à un solitaire appelé Karni[illegible], et elles furent portées au village de Thortan (3).

Saint Grégoire, comme chacun le sait, était Parthe de nation, du pays de Pahlav, de la famille régnante et distinguée des Arsacides (Arschagouni), de la branche de Sourèn, issu d'un père nommé Anag. Saint Grégoire apparait dans les contrées orientales de notre pays comme un orient et un rayon du soleil spirituel, comme un sauveur pour nous tirer de l'abime fatal de l'idolâtrie, comme la véritable bonté et l'auteur de la fuite des démons, comme la cause du bonheur et de l'édification spirituelle, comme un palmier vraiment divin planté dans la maison du Seigneur et fleurissant dans les portiques de notre Dieu. Saint Grégoire, développant la foi chez tant de peuples différents, dans sa vieillesse, et tout rempli de

(1) Cette montagne, dont le nom ancien n'est pas connu, était désignée au douzième siècle sous le nom de mont Sebouh, « noble ». Vartan, dans sa Géographie (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 432-433) raconte que Tiridate, étant venu visiter saint Grégoire dans sa solitude, lui demanda quand devait arriver la chute des Arsacides. Le saint prit son épée, la bénit comme une croix, et, la plaçant en l'air, il lui dit que, quand ce signe paraîtra, les Franks viendront, et tout le monde l'adoptera. Vartan dit aussi que le mont Sebouh renferme l'épée offerte à Tiridate par Constantin. Cette montagne était appelée encore au moyen âge Kohanam « je rends grâce ». — Cf. notre Collection t. I, p. 184.

(1) *Hébr.*, IV, 12.

(2) Cf. Vies des saints arm.; s. nom. [illegible]

(3) Selon les légendes arménienn[illegible] des reliques de saint Grégoire [illegible] après la mort de l'Illuminateu[illegible] lection, t. I, p. 191, note [illegible]

pirituelles, nous réunit tous pour la gloire
uanges de Dieu.

CHAPITRE XCII.

x roi Tiridate. — Complainte en forme d'élégie sur cet événement.

parler du saint, du grand, du second de l'illustre auteur de notre illumination, plus véritablement roi de tous ceux qui depuis le Christ, il convient d'employer les sublimes et de dire de lui, comme du teur, de l'égal en austérité, de notre pre- de et de l'auteur de notre illumination. à l'Esprit-Saint de distinguer mon Il- ur par les attributs du ministère de con- et moi j'ajouterai encore par l'apostolat. illeurs le roi est égal à Grégoire et par les et par ses actions. Je dis même que roi qui le surpasse, car, pour ce qui est itemplation de Dieu et de la vie austère, est égal; mais, pour ce qui est de subju- une puissance persuasive et incisive, il y as de grâce du côté du roi, car tous ses ient réglés selon sa foi. Voilà pourquoi je la vie première et le second père de notre ion. Mais, comme c'est le moment d'écrire et non de célébrer des louanges, d'au- que le présent ouvrage a été composé à s écrits de différents annalistes, et qu'il n qui nous appartienne en propre, nous nc passer à l'ordre des faits qui concer- date.

sa conversion à [la foi du] Christ, Ti- splendissant [de l'éclat] de toutes les ver- pliquait toujours à répandre parmi les sa parole et ses actes, reprenant et per- les grands satrapes, ainsi que toute la a peuple, pour en faire de vrais chré- in que les œuvres de chacun témoignas- a foi. Mais je veux stigmatiser ici l'en- nent et l'arrogance de notre nation origine jusqu'à ce jour : indocile au bien, de la vérité, naturellement orgueilleuse rse, elle résiste à la volonté du roi en egarde la religion chrétienne, à l'insti- es femmes et des concubines. Le roi, ne tolérer un tel état de choses, jeta la e terrestre pour obtenir la couronne et se hâta de se rendre dans la retraite confesseur du Christ afin de vivre dans le ment dans la caverne de la montagne (1).

ttre de Mané sur le mont Sébouh.

Je rougis ici de dire la vérité, surtout [de rappeler] l'injustice et l'impiété de notre nation, et des actes capables [de produire] des lamentations et des larmes. En effet, [les Arméniens] envoient promettre [au roi] de se conformer à ses volontés s'il veut conserver la couronne. Sur le refus de ce saint monarque, ils lui donnent un breuvage, comme autrefois les Athéniens donnèrent la ciguë à Socrate, ou mieux encore, comme les Hébreux qui, dans leur rage, donnèrent un breuvage mêlé de fiel à notre Dieu. Ayant agi de la sorte, ils éteignirent le rayon resplendissant de la piété (1).

C'est pourquoi je dis, en gémissant sur les miens, comme Paul disait aux siens, ennemis aussi de la croix du Christ : seulement je n'emploierai pas mes propres paroles, mais celles de l'Esprit-Saint : Nation perverse et criminelle, qui n'as pas eu le cœur de faire le bien et qui n'as pas eu l'âme de demeurer fidèle à Dieu ! Gens de l'Arménie ! jusques à quand votre cœur restera-t-il dans l'endurcissement? Pourquoi préférez-vous la vanité et l'impiété? Ignorez-vous que Dieu a glorifié ses saints? et Dieu ne vous entendra pas lorsque vous crierez vers lui. Vous avez péché dans votre colère, et vous ne vous êtes point repentis sur votre couche; vous sacrifiez à l'iniquité et vous avez méprisé ceux qui espèrent dans le Seigneur : c'est pourquoi vous serez pris dans les filets de celui que vous avez méconnu ; la proie que vous chassiez fera de vous sa proie, et vous tomberez dans vos propres piéges. Mais l'âme [du juste] se glorifiera dans le Seigneur, elle se réjouira de son salut et tout son être dira : « Seigneur, qui est semblable à toi? »

Et, puisqu'il en est vraiment ainsi, consolons-nous, nous aussi, de nos périls. « Car, s'ils ont agi ainsi avec le bois vert, dit le Christ, qu'arrivera-t-il au bois sec? » Si donc vous traitez ainsi les saints de Dieu et si ceux qui abandonnent un royaume par amour de Dieu s'humilient, quelles paroles adresserons-nous à Dieu, au sujet des périls que vous nous suscitez, nous qui n'avons en partage que les périls et la pauvreté? Cependant je dirai : Qui de vous pourvoira à nos besoins? Qui a adressé des prières aux docteurs? Qui a prononcé des paroles de consolation et d'encouragement? Qui portera des fardeaux dans notre voyage? Qui nous donnera l'hospitalité à notre arrivée? Qui nous préparera un logis ou une hôtellerie? Je

(1) Cf. dans notre Collection, t. I, p. 193, le récit de la mort violente et des funérailles de Tiridate, d'après le IV[e] livre, aujourd'hui perdu, de l'*Hist. d'Arm.* de Moïse de Khorène.

laisse le reste; car ces langues, pleines de malice et d'ignorance, parlent avec une vaine ambition et une jactance désordonnée; vous ne les avez pas refrénées, vous avez donné matière à leurs sottes paroles, en témoignant votre mépris pour l'instruction, et vous en avez fait un foyer plus embrasé que la fournaise de Babylone (1).

C'est pourquoi chacun est prêtre et ministre, comme dit l'Écriture. De même aussi, aujourd'hui, beaucoup de ceux qui parlent des choses divines n'en comprennent point le sens. Ils parlent non pas selon la pensée de l'Esprit-Saint, mais selon le sens de l'esprit [immonde]; c'est pourquoi de tels discours sont un sujet d'étonnement et d'horreur pour les sages; leur langue parle, il est vrai, de Dieu et des choses divines, mais leurs pensées sont tournées vers les choses étrangères à Dieu. Ils s'inquiètent peu de ce qu'ils disent, ils ne parlent pas doucement et agréablement, comme il est enseigné [dans la Sainte Écriture], et personne n'entend leurs paroles du dehors. Pour conquérir la gloire humaine, ils remplissent de leurs discours les oreilles des hommes; l'abondance de leur verbiage semble jaillir d'une source, comme l'a dit un ancien, et fatigue les ivrognes du carrefour. Quel est le sage qui ne se lamenterait pas sur [le sort de] ces hommes? S'il se trouvait quelqu'un qui ne fût pas indigné contre eux, je dirais que c'est les encourager dans leur conduite. Je m'abstiens cependant de répéter, avec le Christ, que vengeance sera tirée depuis le sang d'Abel le Juste jusqu'à celui de Zacharie, répandu entre le temple et l'autel.

Mais là s'arrête ce discours, car je suis las de me faire entendre aux oreilles des morts. L'histoire rapportée au sujet de Tiridate est vraie. En lui faisant boire le poison, ils se sont privés des rayons de la lumière de ses grâces. Tiridate régna cinquante-six ans.

ICI FINIT LE SECOND LIVRE DES PROGRÈS DE LA GRANDE ARMÉNIE.

(1) Ce passage fait allusion à l'indifférence que les Arméniens témoignèrent pour la science que Moïse et ses compagnons étaient allés chercher en Syrie, en Égypte et en Grèce, à leur retour dans leur patrie.

LIVRE TROISIÈME.

TABLE DES CHAPITRES DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE L'HISTOIRE DE NOTRE PATRIE.

CHAPITRE I.

[*Préface du troisième livre.*]

Il n'y a point d'archéologie dans notre pays, et parcourir toute celle des Grecs nous est impossible, à cause du manque de temps. Nous n'avons pas les livres de Diodore (1), pour pouvoir, en y jetant les yeux, mentionner chaque événement, sans omettre rien de ce qui est important et capital, digne enfin d'être relaté dans

(1) L'auteur fait allusion dans son exorde à la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile.

nos écrits. Mais, autant que nos forces et les documents le permettent, nous avons raconté exactement tous les faits depuis Alexandre le Grand jusqu'à la mort de saint Tiridate, c'est-à-dire les faits [accomplis] dans les temps anciens et reculés. Il ne faut donc pas nous reprendre et nous blâmer. Quant à ce qui s'est passé de notre temps ou même un peu avant, je te dirai avec certitude, dans un troisième livre, ce qui est arrivé depuis saint Tiridate jusqu'au moment où la race des Arsacides fut précipitée du trône, et la postérité de saint Grégoire [expulsée] du sacerdoce. Nous employons un langage simple dans cette histoire, afin que personne ne se laisse surprendre par un style pompeux, mais que chacun, appréciant la vérité de nos paroles, lise souvent et avec plaisir l'histoire de notre patrie.

CHAPITRE II.

Événements arrivés, après la mort de Tiridate, au grand Verthanès et à trois satrapies.

A l'époque de la mort de Tiridate, Verthanès le Grand se trouvait à l'église de Saint-Jean bâtie par son père dans [le canton] de Daron. Les montagnards, excités par les satrapes (1), lui tendirent des embûches et voulaient le faire périr. Alors ils se trouvent [tout à coup] enchaînés par des mains invisibles, comme autrefois du temps d'Élisée, ou plutôt comme à l'époque du Christ notre Dieu les Juifs furent terrifiés. Verthanès s'en alla sain et sauf dans le canton d'Éghiatz, au bourg de Thil où se trouvait la sépulture de son frère Rhesdaguès. Il pleura sur le pays des Arméniens livré à l'anarchie, car les satrapies, armées les unes contre les autres, s'entre-détruisaient [mutuellement]. Ainsi les trois maisons des Peznouni, des Manavazian et des Ouortoni, anéanties l'une par l'autre, disparurent totalement (2).

CHAPITRE III.

Saint Grigoris mis à mort par les barbares.

Le bienheureux Tiridate déployait un grand zèle et une grande constance en faveur de la foi et de la morale, surtout à l'égard de ceux qui habitaient les contrées les plus éloignées [du centre] de son empire. C'est pourquoi les intendants des contrées du nord-est, les chefs de la ville lointaine de Phaïdagaran (1), étant venus trouver le roi, lui disent : « Si tu veux pousser ces contrées dans le chemin de la foi, envoie-leur un évêque de la race de saint Grégoire. C'est ce qu'ils désirent ardemment ; et nous sommes persuadés qu'ils le respecteront à l'égal du nom illustre de Grégoire et qu'ils se conformeront ponctuellement à ses ordres. » Le bienheureux Tiridate, accueillant leur demande, leur donne pour évêque le jeune Grigoris, fils aîné de Verthanès. Cependant, à cause de sa jeunesse, Tiridate hésitait ; mais, connaissant la grandeur de son esprit et réfléchissant que Salomon régna dès l'âge de douze ans sur Israël (2), il envoie en toute confiance Grigoris avec Sanadroug (3), issu de la race arsacide qui est aussi la sienne.

Aussitôt arrivé, Grigoris montra le bon exemple et fit preuve dans sa conduite de la vertu de ses pères. Supérieur à eux par son innocence, il était égal au roi par son austérité. Ayant appris la mort de Tiridate, des embûches furent tendues au saint par Sanadroug et par d'autres hommes faux et perfides du pays d'Aghouank ; les barbares assassinèrent [Grigoris] en le faisant fouler aux

(1) Il est question dans ce passage des fils des prêtres païens, rassemblés en ce lieu, au nombre d'environ deux mille, et qui voulurent attenter aux jours de Verthanès, à l'instigation de la reine, femme de Chosroès II, ainsi que le rapporte Faustus de Byzance dans son Histoire (l. III, ch. 3). — Cf. notre Collection, t. I, page 211-212.

(2) La destruction totale des deux maisons des Manavazian et des Ouortoni fut amenée à la suite de leurs querelles particulières et des guerres incessantes que les membres de ces deux familles se firent entre eux. Le roi Chosroès et Verthanès se décidèrent à mettre fin à ces massacres, en donnant l'ordre à Vatché fils d'Ardavazt, chef de la maison des Mamigoniens, d'exterminer entièrement les deux familles. Cet ordre fut ponctuellement exécuté, et les biens de ces deux satrapies furent donnés à l'Église (Faustus de Byzance l. III, ch. 4. — Notre Collection, t. I, p. 212). — Plus tard les Peznouni furent également exterminés par l'ordre de Chosroès, parce que Tadapé, chef de la satrapie, qui avait reçu la misson du roi de se porter à la rencontre des Perses qui venaient envahir le pays, trahit son maître et vint à la tête des armées ennemies attaquer le roi d'Arménie. Les troupes de Chosroès furent battues. Tadapé fut fait prisonnier et lapidé. Sa famille fut exterminée sans exception, et les biens du traître furent confisqués au profit du fisc. — Cf. Faustus de Byzance l. III, ch. 8. — Notre Collect., t. I, p. 216-217.

(1) Ville principale de la province du même nom située dans le canton de Vartanaguerd. Elle porte aujourd'hui le nom de Baylakan. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 154-

(2) Cf. III *Rois*, III, 12, de la version arménienne mais cette indication manque dans la Vulgate.

(3) Sanadroug est appelé Sanesan par Faustus de Byzance (III, 6) qui dit que ce prince était en effet arsacide, qui occupait le trône des Massagètes. était parent des rois d'Arménie. — Cf. notre Coll. t. I. p. 214.

le leurs chevaux (1) dans la plaine de Va-
2), près de la mer Caspienne. Les diacres,
enlevé son corps, le portèrent dans la pe-
ounie, et l'ensevelirent dans le bourg d'A-
(3). Sanadroug, ayant pris la couronne,
la ville de Phaïdagaran, et, soutenu par
plades étrangères, il prétendait commander
l'Arménie.

CHAPITRE IV.

chkh Pagour se sépare de la confédération Arméniens. — Les satrapes s'entendent donner le royaume à Chosroès.

i que nous le trouvons consigné dans les
s divines, le peuple hébreu, après les Ju-
i temps de l'anarchie et de la confusion,
ns roi et chacun agissait selon sa conve-
Il en fut de même dans notre pays : à la
u bienheureux Tiridate, le grand pteschkh
, qui est appelé pteschkh d'Aghtznik (4),
Sanadroug régner à Phaïdagaran, conçut
et d'imiter son exemple. Comme il ne
t pas prendre le titre de roi, parce qu'il
pas arsacide, il ne voulut pas du moins
a vassal. Séparé de la confédération des
iens, il fit alliance avec Hormisdas (Or-
roi des Perses. Alors les satrapes armé-
réfléchissant, s'assemblèrent auprès du
Verthanès, et envoyèrent deux princes
s honorables, Mar, prince de Dzop (5), et
rince de Haschdiank (6), à la ville capitale,
l'empereur Constance, fils de Constantin,
s présents et une lettre ainsi conçue :

CHAPITRE V.

Copie de la lettre des Arméniens.

rthanès, chef des évêques, les évêques
t avec lui et tous les satrapes de la Grande Arménie, à Constance notre seigneur, empereur (césar) souverain, salut !

« Souviens-toi du pacte d'alliance de ton père Constantin avec notre roi Tiridate, et n'abandonne pas ton pays au pouvoir des Perses; aide-nous par tes armes à placer sur le trône Chosroès fils de Tiridate. Dieu t'a établi maître souverain, non-seulement de l'Europe, mais encore de toutes les contrées méditerranéennes, et la terreur [qu'inspire] ta puissance s'est répandue jusqu'aux extrémités de la terre. Nous demandons à Dieu que tu étendes de plus en plus ta domination. Sois en santé ! »

Constance, accueillant [leur requête], envoie Antiochus, son préfet du palais, avec une nombreuse armée, et [porteur de] la pourpre et d'une couronne, avec une lettre ainsi conçue :

Lettre de Constance.

« Constance Auguste, empereur souverain, au grand Verthanès et à tous ses compatriotes, salut !

« Je vous ai envoyé des troupes pour vous seconder, et l'ordre d'établir pour votre roi Chosroès, fils de votre roi Tiridate, afin que vous organisiez une sage administration et que vous nous serviez fidèlement. Soyez en santé. »

CHAPITRE VI.

Arrivée d'Antiochus (1). — *Ses actes.*

Antiochus, étant arrivé, mit Chosroès (2) sur le trône et rétablit dans le commandement des armées les quatre généraux que Tiridate, de son vivant, avait nommés à la place d'Ardavazt Mantagouni, son gouverneur, qui était seul généralissime de toute l'Arménie. Le premier, Pakarad, commandant de la cavalerie, était chef de l'armée de l'ouest; le second, Mihran, gouverneur des Ibères et pteschkh des Koukaratzi (3), commandait l'armée du nord; le troisième, Vahan, chef des Amadouni, commandait l'armée de l'est; le quatrième, Manadjihr, chef des Reschdouni, commandait l'armée du midi. Antiochus leur partagea ainsi le commandement des troupes : il envoya Manadjihr, avec l'armée du midi et [les

récit diffère de celui de Faustus, qui dit que
fut attaché à la queue d'un cheval fougueux
lança sur le littoral de la mer (III, 6).
. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 318.
. Faustus de Byzance, l. III, ch. 6, p. 214 du
de notre Collection. — Moïse de Gaghangaïdoutz,
es *Aghouank*, t. I, ch. 14, 21. — Ce fut dans
que le corps de Grigoris fut découvert en 489,
ue du règne de Vatchiagan, roi des Aghouank.
f. Faustus de Byzance, l. III, c. 9, p. 217 et suiv.
vol. de notre Collection.
e prince est également cité par Faustus (*op. cit.*,
.).
ustus donne à ce personnage le nom de Tad.

(1) Un Antiochus est cité dans le *Code Théodosien* (*lib. III, de inf. his quæ sub tyr.*), comme étant, en 326, préfet des Veilles à Rome, *præfectus Vigilum*. — Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, éd. Saint-Martin, t. I, p. 407, note 3.
(2) Chosroès II le Petit régna de 316 à 325.
(3) Voy. plus haut, liv. II, ch. 86.

contingents] de la Cilicie, dans les régions de l'Assyrie et de la Mésopotamie; Vahan, chef des Amadouni, avec l'armée de l'est et les contingents des Galates, dans la province de l'Adherbadagan pour la défendre contre [les attaques] du roi des Perses.

Antiochus, laissant le roi Chosroès, qui était de petite taille, faible de corps et n'ayant nullement l'apparence d'un guerrier, prend avec lui Mihran Pakarad et leurs troupes, et se porte avec toute l'armée grecque contre Sanadroug. Celui-ci, ayant garni de soldats perses la ville de Phaïdagaran, se hâte de se réfugier près du roi Sapor, avec les satrapes des Aghouank. Antiochus, voyant leur refus de se soumettre pacifiquement, donne ordre d'anéantir la puissance des rebelles, prélève les tributs et retourne auprès de l'empereur.

CHAPITRE VII.

Coupable conduite de Manadjihr envers Jacques (Agop) le Grand (1). — *Mort de Manadjihr.*

Manadjihr, étant allé avec l'armée méridionale de l'Arménie et les troupes ciliciennes dans les contrées de l'Assyrie, fait la guerre au pteschkh Pagour (2), le défait, lui et ses troupes, met en fuite les Perses accourus à son secours, et, ayant fait prisonnier Hescha, fils de Pagour, il l'envoie chargé de chaines à Chosroès (3). Il condamne cruellement, non-seulement les combattants, mais encore les simples paysans des localités placées sous son autorité, à être passés au fil de l'épée. Il fait, dans les contrées de Medzpin, un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels huit diacres du grand évêque Jacques (Agop). Jacques va trouver sans retard Manadjihr et l'engage à délivrer les prisonniers qui sont innocents de tout crime; mais celui-ci refuse en alléguant les ordres du roi.

(1) Saint Jacques de Nisibe surnommé « le Sage », *Ezcon* par les Arméniens, était parent de saint Grégoire l'Illuminateur et fut un des pères qui assistèrent au concile de Nicée (Faustus de Byzance, l. III, c. 10). — Cf. notre Collection, t. I, p. 218 (note 1, col. 2) et suiv.

(2) Moïse de Khorène (l. III, c. 4) a déjà parlé de la défection de Pagour qui fut tué dans une affaire où Manadjihr commandait les troupes royales (Faustus de Byzance, l. III, c. 9). Toute la famille de Pagour fut exterminée dans ce combat, à l'exception de sa fille que le roi maria à Vaghinag de Siounie.

(3) Faustus de Byzance (l. III, c. 9) raconte au contraire que le jeune Hescha se réfugia chez Vatché le Mamigonien qui l'adopta. Il sera question plus loin de ce Vatché dans les notes du ch. 9.

Jacques étant allé trouver le roi, Manadjihr devient encore plus furieux, et, excité [d'ailleurs] par les habitants du pays, il fait précipiter dans la mer les huit diacres qui étaient dans les fers. A cette nouvelle, Jacques le Grand retourne plein d'indignation dans sa résidence, comme Moïse sortant de la présence de Pharaon, et, étant aussitôt monté sur la montagne (1) d'où l'on découvrait tout le district, il maudit Manadjihr et son canton, et les jugements de Dieu ne tardèrent pas à fondre sur lui.

Comme Hérode, Manadjihr meurt accablé de divers maux (2); le sol fertile de la contrée, arrosé par des eaux abondantes, devient un terrain couvert de sel; le ciel qui surplombe au-dessus devient, selon l'Écriture, comme [une plaque] de bronze (3); enfin la mer en furie inonde toute la campagne. A cette nouvelle, le grand Verthanès et le roi Chosroès, irrités, ordonnent de délivrer tous les prisonniers, de faire pénitence et d'implorer le saint, afin de détourner la colère de Dieu. Jacques sortit de ce monde, et le fils de Manadjihr (4), qui était son successeur, avec un repentir sincère, [en versant] d'abondantes larmes et [pénétré] d'une douleur profonde, obtint, par son intercession, la guérison pour lui et son canton.

CHAPITRE VIII.

Règne de Chosroès le Petit (5). — *Changement de la résidence royale.* — *Plantation d'une forêt.*

La deuxième année d'Hormisdas roi de Perse et la huitième du règne de Constance, Chosroès

(1) Faustus de Byzance nomme cette montagne Endsakhisar (l. III, c. 10, dans notre Collection, t. I, p. 219, note 2, col. 2); mais on la désignait également sous le nom de *Gabudog*, aujourd'hui *Gabudgog*. Cette montagne se trouvait sur le territoire des Reschdouni dans la province de Vasbouragan. — Cf. aussi Ménologe arm., 15 décembre.

(2) Faustus de Byzance (l. III, c. 10) est entré dans des détails très-circonstanciés sur l'histoire de saint Jacques et sur les représailles qu'il exerça contre Manadjihr, en appelant sur lui la colère divine. Non-seulement Manadjihr succomba dans d'atroces souffrances, mais sa femme et ses enfants furent également frappés par la mort.

(3) *Deuter.*, XXVIII, 23.

(4) D'autres historiens nous font connaître le nom de ce prince, qui s'appelait Zoura.

(5) Chosroès II le Petit est surnommé *Kotac* par Faustus de Byzance (l. III, c. 3). Peut-être faut-il voir dans ce surnom une altération des mots *cotah* ou *kiutah* qui, en persan, veulent dire, « petit, court. »

monta sur le trône avec le secours de ce dernier. Non-seulement Chosroès ne fit aucune action d'éclat comme son père, mais encore il ne chercha point à reconquérir les contrées soustraites à son autorité, et ne prit pas les armes après l'expédition de l'armée grecque. Laissant au contraire le roi des Perses agir comme il le voulait, il signa la paix avec lui, content de régner sur les États qui lui restent et peu soucieux [de s'élever] à de nobles conceptions. Chosroès était de petite taille (1), non pas aussi petit qu'Alexandre de Macédoine qui n'avait que trois coudées, et qui avait néanmoins un esprit très-actif. Il n'avait en lui ni valeur, ni pensée généreuse, et il s'adonnait tout entier à la chasse aux oiseaux et aux autres chasses. C'est ce qui fait qu'il plante près du fleuve Azad (libre) (2) une forêt qui porte encore à présent son nom (3).

Chosroès transporte sa cour sur un point élevé de la forêt et s'y bâtit un palais entouré d'ombrage, appelé en langue perse Tovin, qui se traduit par « colline » (4). Car, en ce temps-là, Arès (Mars) faisait route avec le soleil, et les vents soufflaient un air embrasé, corrompu et fétide; ne pouvant supporter [ce fléau], les habitants d'Ardaschad consentirent volontiers à émigrer (5).

CHAPITRE IX.

Les peuples du nord font une irruption dans notre pays, au temps de Chosroès. — Exploits de Vahan Amadouni.

Du temps de Chosroès, les habitants du nord du Caucase, s'étant ligués, connaissant sa faiblesse et son inertie, et surtout excités par les sourdes menées de Sanadroug (1) qui agissait secrètement pour Sapor, roi de Perse, accoururent en foule pour envahir notre pays, au nombre d'environ vingt mille. L'armée orientale et occidentale des Arméniens, sous les ordres du général Pakarad et de Vahan chef des Amadouni, s'oppose [à leur marche]; car nos troupes du midi étaient auprès du roi Chosroès dans le pays de Dzop. Mihran avait été tué (2); les ennemis avaient mis en pièces et dispersé notre armée du nord, et, arrivés aux portes de Vagharschabad, ils investissaient la place. Tout à coup, l'armée orientale et occidentale, tombant sur eux, les repousse sur le rocher d'Oschagan, sans leur laisser lancer leurs flèches selon leur coutume. D'intrépides cavaliers les poursuivent et les repoussent dans des lieux rocailleux et difficiles (3).

A la fin, les ennemis se préparent malgré eux à la défense. Le chef des gens armés de lances, géant d'une taille immense, armé de toutes pièces, couvert d'un feutre épais, fait preuve de sa vaillance au milieu de tous. Les braves Arméniens, qui ne perdent aucun de ses mouvements, fondirent sur lui sans pouvoir le blesser, car les coups de lance s'amortissaient sur sa cuirasse de feutre. Alors le valeureux Vahan Amadouni, en regardant l'église métropolitaine (4), s'écrie : « Aide-moi, ô Dieu! toi qui as dirigé la pierre de la fronde de David au front de l'orgueilleux Goliath; dirige aussi ma lance sur l'œil de mon terrible ennemi. » Vahan ne pria pas en vain, car il renversa de cheval le géant redoutable, ce qui amena la fuite des ennemis et décida la victoire de l'armée arménienne (5). Revenu au pays de Dzop, Pa-

(1) Cf. plus haut, ch. 6.

(2) Cette rivière formait un des affluents de l'Araxe et arrosait la province d'Ararat. Les Grecs lui donnaient le nom d' Ἐλεύθερος; « libre », qui a la même signification en arménien.

(3) Faustus de Byzance (l. III, c. 8) donne en effet à cette forêt le nom de *Khosrovakert*, « plantée par Chosroès »; il ajoute que cette forêt se trouvait partagée en deux parties par une grande route et qu'elle était entourée de palissades.

(4) Tovin ou Tevin, appelé Δούβιος (Procope, *Bell. pers.*, II, 24) et Τιβίον (Const. Porphyrog., *de Adm. imp.*, p. 153), ville située au nord d'Ardaschad, sur le Medzamor, fut fondée en 350. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 463. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 119, 120). — Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 8, p. 216 du t. I de notre Collection.

(5) Il ne semble pas que la ville d'Ardaschad ait été complétement abandonnée par ses habitants, comme Moïse semble l'affirmer; on doit croire qu'une partie seulement se transporta à Tovin.

(1) Faustus de Byzance (l. III, c. 7) prétend que les hordes du nord, dont il donne la nomenclature, étaient commandées par Sanésan (le même que Sanadroug) roi des Massagètes. — Cf. plus haut, ch. 6.

(2) Selon les annales de Géorgie rédigées par Vakhtang, le roi Mihran mourut de maladie, et laissa la couronne à son fils Bakar (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 131, 132).

(3) Faustus de Byzance (l. III, c. 7) dit que, dans ce combat, celui qui commandait les Arméniens était Vatché fils d'Ardavazt, de la maison des Mamigoniens. Ce général mit en déroute les ennemis dans un lieu appelé *Tzlou-kloukh* (tête de taureau), et le roi le récompensa de ce service en lui donnant en propriété le champ de bataille où il avait vaincu les ennemis (l. III, c. 8).

(4) Il est fait allusion ici à la métropole patriarcale d'Edchmiadzin, à Vagharschabad. Le texte arménien emploie l'adjectif grec *Gathoughigué* « catholique », ce qui est le synonyme de « métropolitaine ».

(5) Faustus de Byzance (l. III, c. 7) parle également de cette seconde affaire qui eut un heureux résultat pour les armes arméniennes. Le roi Sanésan (Sanadroug de Moïse de Khorène) fut tué. Faustus donne les noms des

karad rend au roi un témoignage fidèle et sans envie de la valeur et du courage de Vahan. Aussi le roi donne à Vahan le champ de bataille d'Oschagan, où il s'était tout à coup révélé par son grand cœur. A la place de Mihran, le roi nomme commandant des troupes Kardchouil Makhaz chef des Khorkhorouni.

CHAPITRE X.

Mort de Chosroès. — Guerre entre les Arméniens et les Perses.

Après cela, Chosroès apprenant que Sapor, roi des Perses, donnait la main à ses ennemis, rompit avec lui et lui refuse le tribut particulier pour l'acquitter envers l'empereur (César). Se mettant ensuite à la tête de l'armée grecque, il résiste au roi de Perse. Cependant il meurt bientôt après, après un règne de neuf ans, et il est enterré à Ani, à côté de ses pères (1). Alors Verthanès le Grand rassemble les satrapes de toute l'Arménie avec les troupes et les chefs, confie l'Arménie à Arschavir Gamsaragan (2), comme au premier et au plus illustre après le roi, et, prenant avec lui Diran, fils de Chosroès, il va prier l'empereur de le mettre sur le trône à la place de son père.

Cependant Sapor, roi de Perse, ayant appris la mort de Chosroès et que Diran son fils avait été trouver l'empereur, rassemble une armée considérable, sous le commandement de son frère Nersèh (3), qu'il veut établir sur le trône d'Arménie, et il l'envoie dans notre pays parce qu'il le croyait sans chef. Mais le brave Arschavir Gamsaragan, s'opposant à cette invasion avec toutes les forces de l'Arménie, livre bataille dans la plaine appelée Mérough. Quoiqu'un grand nombre des plus illustres satrapes aient trouvé la mort dans ce combat, l'armée arménienne triomphe, met en fuite les troupes perses, et garde le pays jusqu'à l'arrivée de Diran.

généraux qui prirent part à cette affaire et cite Bagrat (Pakarad) le Bagratide, Méhentag, et Karékin Reschdouni, Vahan Amadouni et Varaz Gaminagan. Selon Faustus, Vatché commandait en chef les Arméniens à la bataille d'Oschagan.

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 11.

(2) Arschavir Gamsaragan était prince de Schirag et d'Arscharouni (Faustus, l. III, c. 11.)

(3) Selon les historiens grecs, Nersèh, qu'ils nomment Nersès, était le fils de Sapor.

CHAPITRE XI.

Règne de Diran. — Mort de Verthanès le Grand. — Saint Iousig lui succède.

La dix-septième année de son règne, Constance Auguste, fils de Constantin, met sur le trône Diran, fils de Chosroès (1), et l'envoie avec Verthanès le Grand, en Arménie. Étant arrivé, il prend en paix possession de notre pays, fait alliance avec les Perses, renonce aux combats, et paie tribut aux Grecs [d'une part, et de l'autre il acquitte] un tribut spécial aux Perses. Il vivait tranquille comme son père, sans faire aucun acte de prouesse ou de bravoure; bien plus, loin d'imiter les vertus paternelles, il s'écartait secrètement des voies de la piété, ne pouvant se donner ouvertement au vice, en présence de saint Verthanès.

Ayant passé quinze années sur le siége épiscopal, Verthanès le Grand passe de cette vie dans l'autre, la troisième année de Diran, et d'après son ordre, on porte son corps et on le dépose au village de Thortan (2), comme s'il eût vu d'un œil prophétique que, longtemps après, les restes de son père reposeraient en ce même lieu. Iousig (3) son fils lui succède la quatrième année de Diran et se montre fidèle imitateur des vertus de ses pères.

CHAPITRE XII.

Guerre entre Sapor et Constance.

Sapor, fils d'Hormisdas, cimenta avec notre roi Diran une amitié encore plus étroite; en le secourant avec ses armes, il le délivre de l'irruption des nations du nord qui, liguées ensemble, franchirent le défilé de Djor (4), et s'établirent pendant quatre ans sur le territoire des Aghouank. Sapor, après avoir subjugué beaucoup d'autres rois et pris comme auxiliaires un assez grand nombre de peuples barbares, fondit sur les pays méditerranéens et sur la Palestine. Constance, ayant déclaré Julien, césar (5), prit les armes

(1) Diran II régna de l'an 335 à l'an 341.

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 11.

(3) Le nom d'Iousig paraît être la transcription de l'appellation grecque *Hésychios*; cependant on peut croire que ce nom est le diminutif du mot *Iois* (prononcez *ois*) « espérance. » — Iousig monta sur le trône pontifical en 330, et fut tué six ans après par ordre de Diran, en 336. — Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 12.

(4) Cf. plus haut, l. II, ch 65.

(5) Ammien Marcellin, l. XV, c. 8. — Zosime, l. III, c. 1, 2. — *Julian. ad Ath.*; *et Or.* 3. — Libanius, *Or.* 10.

contre les Perses. Une bataille fut livrée où les deux armées furent défaites, car, des deux côtés, un grand nombre de guerriers succombèrent, sans qu'aucun des deux camps voulût reculer. A la fin, on fit une paix qui dura peu d'années (1). Revenu de la Perse, Constance, après une longue maladie, mourut à Mopsueste (2), ville de la Cilicie, ayant régné vingt-trois ans. Sous son règne, apparut la croix lumineuse au temps du bienheureux Cyrille (3).

CHAPITRE XIII.

Comment Diran va au-devant de Julien et lui donne des otages.

En ce temps-là, l'impie Julien régna sur les Grecs. Il renia Dieu, adora les idoles et suscita des persécutions et des troubles contre l'Église. Il s'efforça de toute manière d'éteindre la foi chrétienne; ce n'était pas par la violence qu'il entraînait les peuples, mais il cherchait par toutes sortes de ruses à leur faire adorer les démons (dev) (4). Quand la justice [divine] l'arma contre les Perses, il traversa la Cilicie et arriva en Mésopotamie. L'armée perse qui gardait le pays, coupant les amarres du pont de bateaux établi sur l'Euphrate, défendait le passage. Notre roi Diran, s'étant avancé à la rencontre de Julien, fond sur l'armée perse, la met en fuite, et, par un service signalé, il fait passer l'impie Julien avec toute sa cavalerie, et revient comblé d'honneurs (1).

Diran demande à l'empereur de ne pas le suivre en Perse, parce qu'il était incapable de monter à cheval, et Julien consent, mais il demande des troupes et des otages (2). Diran pour épargner son second fils Arsace, lui donne le troisième, Tiridate, avec sa femme et ses enfants, ainsi que Dirith fils d'Ardaschès, son fils aîné, qui était mort. Dès que ces otages furent donnés à Julien, il les envoya aussitôt à Byzance. Ensuite Julien renvoie Diran dans notre pays et lui donne son image peinte sur des tableaux avec celles de plusieurs démons, lui enjoignant de les exposer dans les églises, du côté de l'Orient, en disant que tous les peuples tributaires des Romains en agissent ainsi. Diran reçoit ces images et les emporte, sans penser que, trompés de la sorte, ils adorent l'image des démons.

CHAPITRE XIV.

Martyre de saint Iousig et de Daniel.

Arrivé dans le canton de Dzop, Diran veut placer dans son église royale l'image [de l'empereur], Saint Iousig, arrachant cette image des mains du roi, la jette à terre, et, la foulant aux pieds, la brise en criant à l'imposture. Diran prend une résolution subite, car il redoutait Julien et il attendait la mort pour avoir profané l'image impériale. Exaspéré encore davantage à cause de la haine qu'il nourrissait contre Iousig qui le réprimandait continuellement sur sa coupable conduite, Diran le fait battre longtemps avec un nerf de bœuf, jusqu'à ce qu'il rendit le dernier soupir sous les coups (3).

(1) Ammien Marcellin, l. XXI, c. 6, 7, 13, 16.

(2) Ce fut à Mopsucrène dans les gorges du Taurus, entre Tarse et les portes de Cilicie, que Constance II mourut le 3 novembre 361 (Ammien Marcellin, l. XXI, ch. 13-15).

(3) Julien ayant permis aux Juifs de rebâtir le temple de Jérusalem, ceux-ci s'empressèrent de déployer un grand zèle dans cette entreprise. Mais une tempête effroyable détruisit les travaux commencés. Les Juifs ne perdaient pas courage et reprenaient sans cesse les travaux, lorsqu'enfin une tempête plus terrible encore, mêlée d'orage et de tonnerres, les força à cesser tout à coup. Alors apparurent des croix lumineuses dans le ciel et sur les membres des spectateurs de ce phénomène, ce qui frappa d'étonnement les Juifs, les païens et l'empereur. Beaucoup de Juifs se convertirent. Saint Grégoire de Naziance (*Orat.* 4), Saint Jean Chrysostome (*de S. Babyla;* et *contr. jud. et gentil.*), Saint Ambroise (*Ép.* 40, t. II, 952), et surtout Ammien Marcellin (l. XXIII, c. 1) rapportent ce fait qui peut paraître merveilleux, mais qui est attesté aussi bien par les chrétiens que par les païens. — Cf. Basnage, *Hist. des Juifs*, l. VIII, c. 5. — Gibbon, *Hist. de la décad.*, t. IV, p. 405-421. — Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, (éd. Saint-Martin), t. III, p. 43 et suiv. — Warburton, *Disc. sur Julien*, etc., etc.

(4) Cf. Libanius, *Or.* 10. — Saint Grég. Naz., *Or.* 3. — Saint Jean Chrysost., *de S. Babyla, et contr. jud. et gent.*, t. II, p. 575.

(1) Sozomène raconte (l. VI, c. 1) que Julien invita le roi d'Arménie qu'il appelle *Arsace*, par une lettre, à se joindre à lui pour marcher contre les Perses. — Cf. Fabricius, t. VIII, p. 82. — Ammien Marcellin ne dit presque rien de l'alliance du roi d'Arménie avec Julien (liv. XXIII, c. 3.)

(2) Cf. Ammien Marcellin, l. XXIII, c. 2. — C'est par erreur que Moïse de Khorène et les autres auteurs arméniens rapportent les événements qui suivent au règne de Diran père d'Arsace. La chose est impossible, puisque Diran avait cessé de régner en 337, c'est-à-dire vingt-cinq ans avant l'époque dont il s'agit (Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, t. III, p. 42, note 1; éd. Saint-Martin).

(3) Faustus de Byzance (l. III, c. 13) raconte d'une manière un peu différente la mort de Iousig. Selon cet écrivain, Diran et les satrapes ne supportaient qu'avec peine les reproches qu'Iousig leur adressait à propos du dérèglement de leur conduite. Un jour que le roi se pré-

Après le martyre [du saint], Diran fut maudit par le vieux prêtre Daniel (1), ancien disciple et vicaire de saint Grégoire; mais il le fit étrangler. Les disciples emportèrent son corps et l'ensevelirent dans la solitude appelée le Jardin des Frênes (Hatziatz Trakhd) (2). Le corps de saint Iousig fut transporté près de [celui de] son père au village de Thortan. Il avait passé six ans dans l'épiscopat (3).

CHAPITRE XV.

Comment Zora, avec l'armée arménienne, quitte le parti de Julien, et est exterminé avec toute sa race.

La nouvelle de la mort de saint Iousig et les murmures de tous les satrapes parvinrent à Zora, chef des Reschdouni, commandant l'armée arménienne du midi, à la place de Manadjihr, envoyé par l'ordre de Diran, avec ses troupes, à la suite de Julien. En apprenant cette nouvelle, Zora dit à ses soldats : « Nous n'obéirons pas à un prince qui jette le scandale parmi les adorateurs du Christ et massacre ses saints, et nous ne marcherons pas avec ce roi impie. »

L'armée, impressionnée par l'effet de ces paroles, revient sur ses pas. [Zora] se fortifie à Demoris (4) jusqu'à ce que les autres satrapes se décident à prendre un parti. Cependant les courriers de Julien arrivent avant lui auprès de Diran, avec la lettre suivante :

Lettre de Julien à Diran (5).

« Julien autocrate, descendant d'Inachus, fils d'Aramazd et destiné à l'immortalité, à Diran notre procurateur (1), salut! Les troupes que tu nous as envoyées ont suivi leur chef qui a déserté nos rangs. Nous pouvions les poursuivre avec nos innombrables légions et les arrêter; mais nous avons souffert [leur désertion] pour deux motifs : d'abord, pour que les Perses ne disent pas de nous que c'est par la violence et non de leur plein gré qu'il a réuni des troupes ; ensuite, pour éprouver ta loyauté. Or, si Zora n'a pas agi ainsi d'après tes recommandations, tu l'extermineras avec sa race, pour ne pas lui laisser un seul descendant; si c'est le contraire, je jure par le dieu Mars (Arès) (2) qui nous a donné l'empire, par Minerve (Athéné) qui nous a donné la victoire, qu'à notre retour, nous irons, avec des forces invincibles, exterminer et toi et ton pays. »

Diran, effrayé de cette nouvelle, envoie mander Zora par le premier eunuque de ses femmes, appelé Haïr (3), avec un serment [de ne lui faire aucun mal.] Les soldats de Zora, voyant tous les satrapes garder le silence, se dispersent chacun dans sa maison, avec cette impatience habituelle chez notre nation. Zora, seul, abandonné, va, malgré lui, trouver le roi qui s'empare de sa forteresse d'Aghthamar (4) et extermine toute sa race. Un seul enfant fut sauvé, c'était le fils de Mehentag frère de Zora (5), que les nourrices enlevèrent. Le roi mit à la place de Zora, Saghamont, seigneur d'Antzid (6).

sentait à la porte de l'église, Iousig lui en défendit l'entrée. Diran fit traîner le saint hors du sanctuaire, le fit battre à coups de bâton et le laissa pour mort sur la place. Les disciples du patriarche transportèrent le blessé à Thortan où il expira quelques jours après. Le récit de Moïse paraît être cependant plus conforme à la vérité que celui de Faustus, car il est d'accord avec les légendes arméniennes.

(1) Ce Daniel était un Syrien, qui était surintendant principal du canton de Daron, dans la province d'Égéghiatz (Faustus de Byzance, l. III, c. 15).

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. III. c. 14. — Le jardin des frênes était situé dans la province de Douroupéran (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 96).

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 12.

(4) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 146.

(5) Cf. la lettre de Julien à Arsace fils de Diran, roi d'Arménie (Muratori, *Anecd. græc.*, p. 334. — Fabricius, *Bibl. græc.*, t. VII, p. 82), où il appelle ce prince Ἀρμενίων ἡγούμενος (Cf. aussi Sozomène, l. VI, c. 1), qui est l'équivalent du titre *kordzagal* « procurateur », que nous lisons dans Moïse de Khorène.

(1) Cf. la note précédente où le mot *kordzagal* est expliqué.

(2) Le texte porte *Ras* qui est une altération due aux copistes; il est évident qu'il est question ici du dieu Mars envers lequel Julien avait une grande dévotion qui s'affaiblit dans la suite par suite de présages funestes (Ammien Marcellin, l. XXIV, c. 6). La veille du jour où Julien fut mortellement blessé par un javelot qui lui traversa le foie, il avait vu pendant un sacrifice une étoile filante qu'il crut être une menace du dieu Mars qu'il avait offensé, en jurant par Jupiter de ne plus offrir d'holocaustes à son dieu favori (Ammien-Marcellin, l. XXV, c. 2.)

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 18.

(4) L'île d'Aghthamar est située dans le lac de Van (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 172). Cette île est aujourd'hui le siége d'un évêque arménien, naguère encore indépendant, qui habite le couvent construit dans l'île.

(5) Dadjad, fils de Mehentag, fut sauvé par le général Vasag, et rentra plus tard en possession des domaines de sa famille (Faustus de Byz., l. III, c. 18).

(6) Andzid, Andzith ou Handzith, l'Anzithène des Grecs, faisait partie de la Quatrième-Arménie (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 43. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 93).

CHAPITRE XVI.

ort des fils de Iousig. — Pharnersèh lui succède sur le siége [patriarcal].

Les satrapes d'Arménie prient Diran d'élever un mme digne sur le trône épiscopal, en remplacement d'Iousig, parce que ses fils, par leurs habides peu honnêtes, étaient indignes de ce siége ostolique. D'ailleurs la mort vint les frapper sur s entrefaites; événement affreux et épouvantble à entendre. Dans le même endroit, les ux frères sont frappés par la foudre (1); l'un ppelait Bab et l'autre Athénogène (Athananès). Ils ne laissaient pas de fils en âge d'occur une telle position, excepté le jeune enfant Athénogène, appelé Nersès (2), qui étudiait ars à Césarée, et qui, vers cette époque, était allé Byzance pour épouser la fille d'un grand prince pelé Aspion. Comme il n'y avait personne de la ce de Grégoire, on choisit Pharnersèh d'Asdischad de Daron (3) et on le fit grand pontife, dixième année de Diran. Il occupa le siége atre ans.

CHAPITRE XVII.

mment Diran fut trompé par Sapor, en se rendant à son appel, et eut les yeux crevés par son ordre.

Après tous ces événements, l'impie Julien, en mition de ses crimes, mourut en Perse d'une essure [reçue] dans les entrailles (4). Les troupes vinrent avec le nouveau roi (empereur) Jovien opianos), qui mourut en route et n'arriva pas à zance (5). Le roi des Perses, Sapor, poursuit les recs] et attire par ruse Diran auprès de lui, en i écrivant la lettre que voici :

Lettre de Sapor à Diran.

« Le brave adorateur d'Ormizd (Maztezen) (1), l'égal du Soleil (2), Sapor, roi des rois, à notre frère bien-aimé, dont le souvenir [augmente] notre félicité, à Diran, roi des Arméniens, beaucoup de saluts (3)!

« Nous tenons pour certain que tu nous as gardé la fidélité en ne venant pas en Perse avec l'empereur, et que l'armée qu'il avait obtenue de toi a été rappelée. Ce que tu as fait d'abord, nous le savons, c'était pour l'empêcher de traverser ton pays, comme il l'aurait fait. C'est ce qui fait que notre avant-garde découragée a fui, en rejetant la faute sur toi. Irrité, nous avons fait boire à leur chef du sang de taureau (4). Mais nous ne ferons aucun mal à ton royaume; [nous le jurons] par le grand dieu Mihr (5). Hâte-toi seulement de venir nous trouver, afin que nous puissions aviser au salut commun. »

Ce que voyant Diran, sa tête s'égara et il vint trouver Sapor, car la justice [divine] l'attirait vers son supplice. Sapor, en le voyant, lui adressa des reproches en face des troupes, et lui fit crever les yeux (6), comme autrefois il fut fait à Sédécias. Ainsi vengeance fut tirée du martyre

(1) Faustus de Byzance (l. III, c. 19) raconte cet événent d'une façon romantique, en disant que l'ange du gneur, apparaissant comme un éclair, frappa les deux res, au moment où ils se livraient à la joie du festin.

(2) Nersès était fils d'Athénogène et de Bambischen ur de Diran (Faustus de Byzance, l. III, c. 15, 19).

(3) Pharnarsèh occupa le trône pontifical de l'an 336 an 349. — Faustus de Byzance (l. III, c. 16) l'appelle arèn ou Pharin.

(4) Cf. Ammien Marcellin, l. XXV, c. 3. — Libanius, at. 10. — Zosime, l. III, c. 28 et suiv. — Julien ourut dans la nuit du 26 au 27 juin 363, âgé de trenteux ans.

(5) Ammien Marcellin, l. XXV, c. 10. — Eutrope, l. X. - Jovien mourut le 16 février 364, à Dadastana, bourg e la Galatie, à l'âge de 33 ans.

(1) Le mot *Maztezen* est la transcription du zend *mazdiesn* qui signifie « adorateur d'Ormizd ». — Cf. le Zend-Avesta d'Anq. Duperron, t. I, 2[e] partie, p. 177. — Hyde, *Hist. rel. vet. Pers.*, p. 442. — S. de Sacy, *Mém. sur diverses antiq. de la Perse*, p. 39. — Une inscription grecque copiée par Niebuhr et expliquée par M. de Sacy (*op. cit.*, p. 31) a transcrit le mot *Mazdiesn* par ΜΑΣΔΑΣΝΟΥ, au cas oblique.

(2) Ammien Marcellin donne la rubrique d'une lettre adressée à l'empereur par Sapor, où il prend les titres de « *particeps siderum, frater solis et lunæ* » (Amm. Marc., l. 17).

(3) Cette formule *oghdchoin schad* est la traduction de « *Salutem plurimam dico* » que Sapor emploie dans sa lettre à l'empereur rapportée par Ammien Marcellin (*loc. cit.*).

(4) L'empoisonnement par le sang de taureau était fort usité dans l'antiquité, surtout en Perse. — Cf. Plutarque, *Vie de Thémistocle*. — Strabon, l. I, c. 3, § 21.

(5) Mihr ou Mithra. Le nom de ce dieu était invoqué dans les serments des Perses. — Cf. Xénophon, *Cyrop.*, c. 5.

(6) Faustus de Byzance (l. III, c. 20) raconte les faits d'une manière différente, bien que le résultat final soit le même. Schapouh-Varaz, gouverneur perse de l'Adherbadagan, engagea un certain Phisac, chambellan de Diran, à trahir son maître. Dans une entrevue entre Varaz et Diran, et pour un motif futile, Varaz se saisit traîtreusement du roi d'Arménie pendant un festin. L'ayant fait charger de chaînes, il le fit aveugler avec un fer rouge et le conduisit ensuite en Perse auprès de Sapor.

du saint (1), par qui était illuminé notre pays, selon la parole évangélique : « Vous êtes la lumière du monde (2), » lumière dont Diran priva l'Arménie. Et lui aussi fut privé de la lumière après un règne de onze ans.

CHAPITRE XVIII.

Sapor donne le trône à Arsace. — Sapor fait une irruption en Grèce.

Sapor établit roi, à la place de Diran, son fils Arsace (3), craignant que l'armée arménienne ne vint mettre obstacle à ses projets. Il croyait, par cet acte de générosité, s'assurer la possession de notre pays. Il soumit ainsi la caste satrapale, en prenant de chacun en particulier des otages. En place de Vahan Amadouni, il nomma commandant de l'armée arménienne de l'est Vaghinag de Siounie, son favori, et, lui confiant [le gouvernement de] toute l'Arménie, il alla poursuivre les troupes grecques. Arrivé en Bithynie, il y séjourna plusieurs mois, sans rien entreprendre. Il dressa sur les bords de la mer une colonne surmontée d'un lion ayant un livre sous ses pieds, ce qui signifiait que le lion étant la plus redoutable des bêtes féroces, de même le roi des Perses est le plus puissant des rois. Le livre renferme la sagesse, tout comme l'empire romain.

CHAPITRE XIX.

Comment Arsace méprise l'empereur (roi) des Grecs.

Vers ce temps-là, les nations du nord s'insurgèrent contre Sapor roi des Perses. Valentinien, établi empereur (roi) des Grecs, ayant envoyé des troupes dans les contrées méditerranéennes, chasse l'armée perse; ensuite il adresse à notre roi Arsace cette lettre :

Lettre de Valentinien à Arsace.

« Valentinien Auguste, autocrate, avec notre collègue et associé Valens César, à Arsace roi d'Arménie, salut !

(1) Il s'agit d'Iousig qui fut assassiné quelque temps avant Daniel. — Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 20.

(2) *Matt.*, V, 14.

(3) Arsace III régna de l'an 341 à l'an 370. — Les historiens modernes de l'Arménie donnent le plus souvent à cet Arsace ou Arschag le nom d'Arsace II, parce qu'ils ne comptent point parmi les monarques arméniens Arsace II, fils d'Artaban III, roi des Parthes, qui régna en l'an 35 de notre ère. — Cf. ce que nous avons déjà dit à ce sujet dans notre Collection, t. I, p. 273. note 1, col. 1

« Tu ne devais pas oublier les malheurs que vous avez endurés de la part des Perses infidèles et les bienfaits que vous avez reçus de nous, depuis les temps anciens jusqu'à présent. [Il fallait] t'éloigner d'eux et te rapprocher de nous, t'unir à nos troupes, et combattre contre eux; envoyer enfin, avec des lettres de satisfaction de nos généraux, les tributs de ton pays. Tes frères et les proscrits qui sont avec eux seront relâchés. Sois en bonne santé et soumis aveuglément à l'empire romain. »

Arsace ne répondit pas à cette lettre, mais il dédaigna et méprisa les Romains. Il ne s'attacha pas de tout cœur à Sapor; mais, suivant ses instincts, il mettait toute sa gloire à manger, à boire et à entendre des chanteuses. Plus robuste et plus brave en apparence qu'Achille, Arsace ressemblait de fait à Thersite le boiteux et à la tête pointue (1). S'étant soustrait à l'autorité de ses maîtres, il reçut enfin le prix de son orgueil.

CHAPITRE XX.

De saint Nersès. — Ses sages institutions.

La troisième année du règne d'Arsace, on établit comme chef des évêques Nersès le Grand, fils d'Athénogène, fils d'Iousig, fils de Verthanès, fils de saint Grégoire (2). A son retour de Byzance à Césarée et à son arrivée en Arménie, il renouvela toutes les sages institutions de ses pères, et fit plus encore, en mettant en vigueur la belle discipline qu'il a vue établie en Grèce, surtout dans la ville capitale. Ayant convoqué les évêques, avec tous les laïques, il établit la charité par des constitutions canoniques, et extirpa la rudesse qui était une chose naturelle dans notre pays. Ainsi, les lépreux étaient pourchassés et réputés immondes par les lois; les gens atteints de l'éléphantiasis étaient mis en fuite, de peur que leur mal ne se communiquât aux autres. Leurs refuges étaient les déserts et la solitude; leurs abris étaient des rochers et des buissons; ils ne trouvaient

(1) Cf. Homère, *Iliad.*, c. II. « Seul Thersite glapit encore sans mesure...... c'est le plus vil des guerriers qui sont venus devant Ilion. Son œil est louche, ses pieds sont boiteux; ses épaules voûtées se confondent avec sa poitrine, et sa tête pointue est à peine recouverte de quelques rares cheveux. »

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 3. — Nersès le Grand occupa le siége pontifical de l'an 340 à l'an 374. Nous donnons dans ce volume une Biographie de saint Nersès, qui renferme entre autres choses des renseignements très-intéressants sur l'histoire de l'Arménie à cette époque, et qui a été rédigée par un écrivain du cinquième siècle, dont le nom ne nous est point parvenu.

onsolation dans leurs douleurs. Ensuite, ait aucun secours pour les estropiés, ospitalité pour les voyageurs inconnus et étrangers.

fit construire dans chaque canton des dans les lieux retirés, à la manière des grecs, pour soulager les affligés. Il leur les bourgs, des champs riches en fruits, et en laines, pour l'entretien particu- pauvres, afin qu'ils ne sortissent pas de sons (1).

confia la surveillance à Khat (2), natif (3) dans [le district de] Garin, son diacre, oignit de construire des hôtelleries dans villages à l'usage des étrangers, pour y es orphelins, les vieillards, et soulager nts. Il bâtit aussi des confréries, des mo- des ermitages dans les lieux déserts et par les solitaires, et nomma pour pères et rs de ces refuges Schaghida, Epiphane, Kint de la race de Selgouni, avec d'au- re. Il défendit deux choses aux races s : les alliances entre parents qui se fai- our conserver soigneusement la no- s familles; et enfin les lamentations sur , selon l'usage des païens (4). Dès lors, tre pays se conduire non selon la cou- s barbares et des gens grossiers, mais à re des citadins policés.

CHAPITRE XXI.

de Tiridate frère d'Arsace. — Saint Ner- end à Byzance et en ramène les otages.

inien se montrait sévère et inflexible s injustices; il fit mourir beaucoup de à cause de leurs dilapidations (5), et f un certain Rodanus, chef des eunuques, it engagé par trois fois à restituer à une biens qu'il lui avait pris, et qui s'y était). Le même jour, les envoyés de Valen- venus d'Arménie, l'irritèrent en lui rap- les insolences d'Arsace. En ce moment, comme il était fort en colère, il fit mettre à mort Tiridate frère d'Arsace et père du jeune Knel.

Théodose, à la tête d'une nombreuse armée, vint fondre sur l'Arménie. Déjà il est arrivé sur les frontières du pays, quand Arsace effrayé envoie au-devant de lui Nersès le Grand qui supplie l'empereur, lui paye les tributs qu'il avait refusé d'acquitter et lui remet encore de riches présents. Nersès va trouver Valentinien, le prépare à faire la paix, et reçoit lui-même de grands honneurs. Il obtint encore les otages qu'il réclame, et part en ramenant à Arsace comme épouse Olympias, fille d'un parent de l'empereur (1). Valentinien, pour consoler le jeune Knel de la mort injuste de son père Tiridate, lui conféra la dignité de consul (2) et lui donna de grandes sommes d'argent. Dirith, jaloux de Knel, ne pensait qu'à lui nuire et attendait pour cela une occasion favorable (3).

CHAPITRE XXII.

Rupture d'Arsace et de Knel. — Mort de Diran.

Knel vint un jour dans le bourg de Gouasch, situé au pied du mont Arakadz (4), pour voir son aïeul Diran l'aveugle qui vivait encore. Diran pleurait amèrement son fils Tiridate, père de Knel, en se reprochant d'être la cause de sa mort. C'est pourquoi il donne à Knel tous ses biens, la propriété des villages et des métairies, en lui imposant pour condition d'habiter dans ce bourg de Gouasch. Ensuite Knel prend pour femme Pharandzem, de la race de Siounie, célèbre son mariage avec une magnificence toute royale et comble de présents tous les satrapes. Ceux-ci,

Faustus de Byzance, l. IV, c. 4.
Faustus de Byzance, l. IV, c. 12.
un msc. *Markatz.* — Faustus de Byz., l. IV, Indjidji, *Arm. anc.*, p. 35.
sur ces cérémonies funèbres, ce que raconte e Byzance, l. V, c. 31.
Ammien Marcellin, l. XXVII, c. 7; l. XXX, c. 8. , l. IV, c. 14. — Zonaras, l. XIII. — *Cod.* , l. XI, tit. 10, loi 1, et tit. 11. Chron. Pasc., p. 301.

(1) Olympias était fille d'Ablabius, préfet du prétoire, et avait été fiancée à Constant, frère de Constance (Ammien Marcell., l. XX, c. 11). — Cf. aussi Faustus de Byzance, l. IV, c. 15; et surtout la note première de la p. 346 du t. II de l'*Hist. du Bas-Emp.* de Lebeau, éd. Saint-Martin.

(2) Moïse de Khorène a employé le mot composé *hypadosouthioun* (formé de ὕπατος « consul » et de la terminaison *outhioun*), qui signifie « le consulat, l'action d'être consul ». Le droit de porter des ornements consulaires s'appelait τιμαί « honneurs ».

(3) La véritable cause de la haine que Dirith portait à Knel n'était pas seulement la faveur dont ce dernier avait été l'objet de la part de l'empereur, c'était surtout son amour pour Pharandzem, femme de Knel, que le roi Arsace épousa après avoir tué son mari. — Cf. Faustus de Byz., l. IV, c. 15.

(4) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 442. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 47.

très-satisfaits et attachés à sa personne, lui donnèrent leurs enfants. Knel les fit habiller avec de magnifiques ornements, leur donna des armes, et on en aima Knel encore davantage.

Dirith trouva là un prétexte à la calomnie, et étant chez le roi avec son ami Vartan écuyer du roi et de la race des Mamigoniens, ils lui dirent : « Tu ignores, ô roi! que Knel a formé le projet de te tuer pour régner à ta place. Voici la preuve de ce fait, ô roi! Knel habite l'Ararat dans vos domaines royaux, et le cœur des satrapes lui est dévoué. Les empereurs, pour lui fournir l'occasion de conspirer, lui ont conféré le consulat, beaucoup d'argent avec lequel il a corrompu les satrapes. » Vartan jurait par le soleil (la vie) du roi et disait : « J'ai entendu de mes propres oreilles Knel dire : Je ne laisserai pas, sans la venger sur mon oncle, la mort de mon père, dont il a été la cause. »

Arsace crut à ces paroles et envoya Vartan auprès de Knel pour lui dire : « Pourquoi t'es-tu établi en Ararat et as-tu transgressé les règlements établis par nos pères? » Car c'était la coutume que le roi seul habitât en Ararat avec le seul fils qui était son successeur désigné (1); tandis que les autres Arsacides résidaient dans les contrées d'Haschdiank, d'Aghiovid et d'Arpéran (2) avec des revenus et des rentes sur le trésor royal. « Or, tu dois choisir actuellement, ou la mort, ou abandonner l'Ararat et renvoyer d'auprès de toi les fils des satrapes. » Knel, ayant entendu ces paroles, obéit à l'ordre du roi et s'en alla dans les cantons d'Aghiovid et d'Arpéran. Cependant Diran, son grand-père, adressa des remontrances sévères à son fils Arsace. C'est pourquoi Diran fut, pendant la nuit, étranglé par ses grands chambellans (3), sur l'ordre du roi, et enterré dans le bourg même de Gouasch, comme n'étant pas digne de la sépulture de ses pères. Ainsi Diran éprouva la juste récompense du traitement qu'il avait fait endurer à Daniel l'homme de Dieu (1); et, selon les paroles de l'Écriture, il fut mesuré avec sa propre mesure (2).

CHAPITRE XXIII.

Arsace porte de nouveau envie à Knel et le fait périr.

Ensuite le roi va sur le versant opposé du Massis, chasser dans son canton de prédilection, à Gokaïovid (3). La chasse fut si abondante qu'aucun roi jusqu'alors n'avait tué tant de gibier en une heure. Et lui, dans les joies du vin, s'en glorifiait. C'est pourquoi Dirith et Vartan renouvelèrent leurs perfidies, en disant que Knel en ces jours-ci abat un bien plus grand nombre de pièces sur sa montagne de Schahabivan (4) qui lui vient de son aïeul maternel, Knel Kénouni.

Alors Arsace envoie à Knel la lettre suivante :

Lettre d'Arsace à Knel.

« Arsace, roi de la Grande-Arménie, à mon fils Knel, salut! Cherche les endroits les plus abondants en bêtes fauves sur la montagne des Fleurs (Dzaghgatz), le long de l'eau, et tu disposeras tout afin qu'à notre arrivée nous trouvions une chasse digne d'un roi. »

Arsace, arrivant presqu'en même temps que sa lettre, pensait trouver Knel non encore préparé aux ordres du roi, et, sous le prétexte que Knel porte envie aux plaisirs du roi, le charger de chaînes. Mais Arsace, voyant qu'il n'y avait jamais eu tant de préparatifs de chasse et tant de gibier, tourmenté par ses idées d'envie et ses soupçons, ordonne à ce même Vartan de le tuer pendant la chasse, comme si c'était par un coup de maladresse que le trait avait atteint Knel. Vartan s'apprête à exécuter cet ordre, non pas tant pour obéir au roi que pour satisfaire la haine de son cher Dirith (5). Cependant Arsace, accom-

(1) Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 8. — Cette loi avait été établie par le fondateur de la dynastie arsacide d'Arménie.

(2) Le canton de Haschdiank, l'Asthianène ou Hanstanitès des Grecs, était la résidence des branches collatérales de la famille des Arsacides, ainsi que l'avait établi Valarsace. Il était situé dans la Quatrième-Arménie; au deuxième siècle Ardavazt II et Diran I y joignirent les cantons d'Aghiovid dans le Douroupéran, et d'Arpéran dans le Vasbouragan. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 92, 101, 131.

(3) Moïse emploie le mot *sénagabed* qui est l'équivalent de *hedjoub*, « chambellan, camérier ». — Cf. sur cette fonction, notre *Cartulaire d'Arménie sous les Roupéniens; Introd.*, p. 45.

(1) Voir plus haut, ch. 14.

(2) *Isaïe*, XXVII, 8.

(3) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 446.

(4) Cette montagne était située dans le canton de Dzalgadn, en Ararat, et s'appelle actuellement Ala-Dagh. Elle portait aussi le nom de « Montagne des fleurs » *Dzaghgatz*, et selon d'autres écrivains Dzalghé ou Dzalgoud. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 414.

(5) La mort de Knel est racontée d'une manière toute différente par Faustus de Byzance (l. III, c. 15). Arschag, excité par les calomnies de Dirith, cousin de Knel, engagea ce dernier à venir le trouver dans son camp pour célébrer ensemble la fête de *navassart*. Sans défiance Knel se rendit à l'appel du roi, qui le fit saisir et enchaîner. Puis il donna l'ordre à son bourreau, Érazmag, de

ses satrapes, fait descendre dans la Aghiovid le corps de Knel et l'enterre plaine de Zarischad (1). Puis, feignant iocent [de ce crime], le roi s'abandonne id désespoir.

CHAPITRE XXIV.

Arsace osa prendre pour épouse la ne de Knel, de laquelle il eut Bab.

u'Arsace croyait exécuter ses crimes se-t, il arriva que ce qui ne peut être caché Dieu, qui voit tout, fut aussi manifesté e pour la terreur des coupables, comme rt de Diran et de Knel. Tout fut connu; Grand l'apprit aussi et il maudit Arsace qui avait été la cause du meurtre (2). i étant allé, il passa plusieurs jours dans le omme [autrefois] Samuël à l'occasion de is Arsace, loin de se repentir, osa s'em-i trésors de l'héritage des morts, et il prit femme Pharandzem, de laquelle naquit ui fut appelé Bab (3).

Pharandzem commit un forfait inouï, le et bien fait pour causer l'indignation qui l'entendirent conter; par les mains tre indigne (4), mêlant au remède de vie mortel, elle le donna à Olympias, pre-mme d'Arsace et la fit mourir, parce aviait son rang. Elle excite aussi Arsace ighinag, pour mettre à sa place son père is (5).

ace qui avait cependant trouvé un chaleureux auprès du roi dans la personne du patriarche ustus est d'accord avec Moïse, pour accuser e hypocrisie odieuse, puisqu'il assista en gé-ux funérailles de son neveu. On verra plus loin mourut Dirith qui avait été la cause de cet , parce qu'il voulait épouser la femme de

idji, *Arm. anc.*, p. 125. — Cf. aussi Faustus e, l. IV, c. 55.
ob, *Biogr. de saint Nersès*, § 13. — Cf. aussi c. 25. — Faustus de Byzance, l. III, c. 15.
Faustus de Byzance, l. III, c. 15. — Mesrob et isent qu'Arsace avait d'abord épousé Pha-et que ce fut pour se venger du peu des ym-elle lui témoignait, qu'il épousa Olympias.
rêtre s'appelait Merdchiounig; il était origi-schamouni, au canton de Daron. (Faustus de . III, c. 15.)
tus de Byzance (l. III, ch. 15) appelle ce person-r de Siounie.

CHAPITRE XXV.

Meurtre de Dirith.

Sapor, en paix avec les nations du nord et ayant terminé toutes ses campagnes, manifesta son indignation contre Arsace qui, pendant d'assez longues années, avait payé le tribut à César et non à lui. En conséquence, Arsace envoie à Sapor Dirith et son favori Vartan, avec de riches présents, en demandant sa grâce. Mais Sapor voulait se venger des dernières guerres, et il s'avança contre les Grecs. C'est pourquoi il invite Arsace notre roi à le suivre avec toute l'armée arménienne. Arsace ne voulut pas marcher avec lui, et, donnant un prétexte, il n'envoie avec Sapor qu'une petite troupe.

Cependant Arsace, furieux contre Dirith, le dépouille de ses honneurs, comme si tout n'était arrivé qu'à son instigation, à cause de la haine qu'il nourrissait contre les Grecs. Vasag son écuyer excitait encore davantage la colère du roi, parce qu'il gardait rancune à son propre frère au sujet d'une jeune concubine. C'est pourquoi le roi accable d'injures [Dirith et Vartan] qui, ne pouvant supporter un tel traitement et tant de reproches, se réfugient auprès de Sapor. Arsace, encore plus furieux, ordonne à Vasag de les poursuivre avec une nombreuse troupe, et de les arrêter partout où on les trouverait (1). Vasag se hâte de poursuivre les fugitifs, quoique Vartan fût son frère. Ainsi le sang innocent de Knel fut vengé dans celui de l'impie Dirith, selon la malédiction fulminée par Nersès (2), et Vartan fut tué par son propre frère (3).

CHAPITRE XXVI.

Défaite de Sapor à Tigranocerte.

Sapor se hâta de se porter contre notre ville de Tigranocerte; les habitants, avec une armée rassemblée aussitôt, lui opposent une vive résistance, car Antiochus, chef de la race de Siounie, beau-père d'Arsace et gouverneur de la ville, ordonne d'en fermer les portes devant Sapor. Et non-seulement il intercepta le passage, mais il

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 15.
(2) Cf. plus haut, c. 24.
(3) Cf. Faustus de Byzance (l. III, c. 17), qui dit que Vartan fut assassiné par des émissaires, dans son château de Trakhani, au canton de Daïk. Sa femme qui était enceinte, entendant du bruit, accourut, mais elle fut obligée de s'arrêter et mit au monde un fils qui fut nommé Vartan comme son père.

ne lui envoya aucun député et n'en reçut aucun de lui. Une grande bataille eut lieu où un nombre considérable de Perses trouva la mort, et l'armée de Sapor en déroute retourne à Medzpin. Après avoir pris un peu de repos et s'être remis de ses fatigues, Sapor essaie de prendre Tigranocerte; mais l'avant-garde et les éclaireurs l'en empêchèrent sous prétexte que les Grecs en souffriraient. Alors Sapor écrit aux habitants de la ville une lettre ainsi conçue :

Lettre de Sapor [*aux habitants de*] *Tigranocerte.*

« Le plus brave des adorateurs d'Ormizd, Sapor, roi des rois, à vous, habitants de Tigranocerte qui n'êtes plus comptés au nombre des Arik et des Anarik.

« Je voulais, en commençant par vous, faire mon entrée en paix et librement dans les villes des environs. Or vous, habitants de Tigranocerte, qui êtes les premiers, non par vos exploits, mais par votre position sur ma route, si vous me résistez, les autres villes imiteront votre exemple et en feront autant. Mais, à mon retour, je vous exterminerai dans ma colère, afin que vous soyez un double exemple pour les audacieux et les rebelles. »

CHAPITRE XXVII.

Construction et destruction d'Arschagavan. — Prise d'Ani.

Arsace fit une folle entreprise; sur le revers du mont Massis, il bâtit un lieu de refuge pour les malfaiteurs et ordonna que quiconque viendrait s'y établir ne pourrait être atteint par les droits de la justice. Aussitôt la vallée se peupla tout entière d'une multitude semblable [aux flots] de la mer; car les dépositaires infidèles, les débiteurs, les esclaves, les malfaiteurs, les voleurs, les assassins, les gens divorcés et autres venaient s'y réfugier sans être inquiétés. Souvent déjà les satrapes avaient murmuré, mais Arsace ne les écouta pas, si bien qu'ils adressèrent des plaintes à Sapor qui, revenu de Grèce, envoya un de ses généraux, avec un détachement d'Arméniens, pour s'emparer d'Arsace si l'occasion le permettait. Mais Arsace s'enfuit dans les régions du Caucase, avec le concours des Ibères (1).

Le général des Perses, arrivé en Arménie, et soutenu par les satrapes, s'empare du fort d'Ani (1), de tous les trésors royaux et même des ossements des rois; j'ignore si c'est pour faire un outrage à Arsace, ou à cause de quelque sortilége païen. Les satrapes, ayant obtenu ces ossements par leurs prières, les enterrèrent dans le bourg d'Aghtz, au pied du mont Arakadz (2); car ils ne savaient pas distinguer les ossements des païens de ceux des chrétiens, parce que ces restes avaient été confondus ensemble par les violateurs. Aussi ces ossements ne furent pas jugés dignes d'être ensevelis dans la ville de Vagharschabad, dans la sépulture des saints.

Les satrapes d'Arménie, ligués ensemble, tombèrent sur la cité royale d'Arschagavan, passèrent au fil de l'épée les hommes et les femmes, à l'exception des enfants à la mamelle; car chacun sévissait contre ses propres esclaves et contre les criminels (3). Nersès le Grand, bien qu'averti sur-le-champ, ne put arriver avant le massacre, mais il trouva les enfants des victimes rassemblés de côté pour être traînés en captivité, comme des enfants d'ennemis éloignés. Nersès, les délivrant, les fait porter dans des corbeilles et placer dans une étable, et leur fait donner des soins et des nourrices. Avec le temps, cet endroit devint un bourg, qui à cause de cela fut appelé *Ouorthkh* (corbeilles) (4).

CHAPITRE XXVIII.

Prise et ruine totale de Tigranocerte.

Sapor étant arrivé à Tigranocerte, les habitants s'y renfermèrent pour résister [à ses attaques].

(1) Faustus de Byzance raconte (IV, 20) qu'Arsace, étant à la cour de Sapor, fut averti faussement par Antov de Siounie que le roi de Perse voulait le faire mourir. Antov craignait qu'Arsace n'épousât la fille de Sapor, et que cette alliance ne fût préjudiciable à celle que le roi avait contractée avec sa fille Pharandzem. Arsace, confiant dans les paroles d'Antov, s'enfuit; et, malgré les protestations de Sapor, il persista à ne pas retourner auprès du roi de Perse. Dès lors, il s'ensuivit une guerre longue et désastreuse qui dura trente ans. (Faustus de Byz., l. IV, c. 20 et suiv.)

(1) Faustus de Byzance (IV, 24) raconte la prise d'Ani par le traître Méroujan, et donne les mêmes détails que notre auteur sur l'enlèvement des trésors et la violation des sépultures royales.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 440.

(3) Faustus de Byzance (l. IV, c. 13) raconte que [illegible] fut une épidémie qu'il qualifie d'implacable, qui fit mourir la population d'Arschagavan. Le patriarche Nersès avait engagé le roi à détruire ce bourg qui renfermait tous les criminels du pays, mais Arsace ne tint aucun compte des avertissements du saint, qui annonça qu'à la suite d'une vision qu'il avait eue, Arschagavan serait complétement détruite. En effet 20,000 personnes furent atteintes par le fléau et périrent en trois jours. La ville fut alors complétement détruite.

(4) Le mot *Ouorth* a également le sens de « vigne

més sur les murailles, ils disaient : « Re-
Sapor, afin que nous ne te fassions pas
une seconde fois une défaite plus ter-
la première (1). » — « O braves Armé-
pond Sapor, vous qui vous tenez ren-
dans ces murailles de Tigranocerte, pous-
hors vos cris menaçants. C'est le fait des
de combattre en rase campagne, en
bre ; car il n'appartient qu'à des femmes
ir cachées par crainte d'une collision ! »
, Sapor se tourna vers les soldats grecs
ers et leur parla de la sorte : « Si, avec le
de vos armes, je prends cette ville, je
ivrerai tous avec vos familles. » Puis il
à l'armée perse d'investir la ville et de
uvoir une grêle de flèches sur ceux qui
ur les murailles.

recs se mirent aussitôt avec ardeur à ap-
contre les murailles des machines rou-
appelées ânes, manœuvrées par trois
, munies à la partie inférieure de faux,
à deux tranchants, de pics recourbés,
ner les fondations. C'est ainsi que tombè-
murailles élevées et fortifiées par Ti-
laïcien (2). On mit le feu aux portes ; de
arts on lançait des pierres, des flèches et
s. Les nôtres, blessés et effrayés, laissè-
oldatesque se précipiter dans la ville ; la
Perses ne se lassait pas de tremper le fer
e dans le sang, si bien que le sang des
onda les fondements [de la ville]. La
s Grecs incendia aussi tous les édifices de
Sapor emmène en captivité tous ceux qui
échappé au massacre et retourne en
). Il envoie des courriers aux troupes
ées en Arménie et ordonne d'exterminer
famille de Siounie (5).

r plus haut, p. 145, 146.
plus haut, l. I, c. 30. — Tigranocerte avait été
ite par Tigrane II. (Indjidji, *Arm. anc.*, page

éditeurs de la version italienne de Moïse obser-
beaucoup de justesse que cette description du
granocerte offre une grande ressemblance avec le
le Pseudo-Callisthène a donné de la prise de
ar Alexandre de Macédoine. Ils en tirent
clusion que Moïse ne doit pas être étranger à la
n de cet ouvrage en arménien. — Cf. *Vie
de Macéd.*, en arm.; Venise, 1842, in-8°. —
haut, p. 48; l'Introd. à l'Histoire de Moïse de

stus de Byzance (l. IV, c. 24) attribue la prise
ocerte à Méroujan.
Faustus de Byzance, l. IV, c. 57.

CHAPITRE XXIX.

Arsace en vient aux mains avec ses satrapes. — Bab envoyé comme otage à Byzance.

Les mêmes peuplades (1) se révoltèrent de nouveau contre Sapor, et la paix fut signée [entre lui] et les Grecs. Comme il est dit : il y a changement de rôles : paix pour ceux-ci, guerre pour ceux-là ; paix ensuite pour ceux-là et guerre pour ceux-ci. La fin de l'un devient le commencement de l'autre. Valentinien tombe malade dans le château de Brégétium (Perkidion) et meurt en laissant l'empire à son frère (2). Valens, heureux vainqueur des Goths (Keth), se hâte d'envoyer des troupes en Mésopotamie et en Arménie pour offrir leur concours à Sapor.

Arsace, à la tête d'une armée d'Ibères (3), rassemble le petit nombre de ses partisans, et livre combat à ses satrapes pour se venger de la destruction de sa ville d'Arschagavan. Les confédérés, sous le commandement de Nersèh, fils de Gamsar, combattent pour résister à Arsace. La bataille fut meurtrière, car des deux côtés périrent beaucoup de gens : les braves combattaient contre les braves, et personne ne voulait se croire vaincu. Les choses en étaient là, lorsqu'arrivèrent les troupes impériales. Arsace, voyant alors qu'il a pour adversaires Sapor, Valens et ses propres satrapes, qu'il est abandonné de tous, envoie plusieurs fois supplier Nersès le Grand, promettant de quitter désormais le chemin du vice, de se soumettre à sa volonté, de faire pénitence couvert d'un sac et de cendre, pourvu que Nersès parvînt à conclure la paix et à l'arracher des mains puissantes des Grecs. Les satrapes, de leur côté, adressaient également de semblables prières à Nersès, et les évêques rassemblés le conjuraient aussi de s'interposer pour mettre un terme au péril de son troupeau (4).

Nersès le Grand, cédant enfin, vint au milieu d'eux, rétablit la paix, en obtenant la parole du roi et des satrapes, à l'exception de Méroujan chef des Ardzrouni et du mari de sa sœur, Vahan Mamigonien, qui, sourds aux prières de Nersès, s'en allèrent, dans leur rébellion, trouver Sapor (5).

(1) Cf. plus haut, p. 142 ; ch. 19. — Ammien-Marcellin (l. 27, c. 12) parle de cette expédition de Sapor en Ibérie.
(2) Cf. Ammien-Marcell., l. XXX, c. 6 et 10. — Zosime, l. IV, c. 17. — Socrate, l. IV, c. 31. — Sozomène, l. IV, c. 36. — Paul Orose, VII, 32.
(3) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 25.
(4) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 50-51.
(5) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 23.

Tous les autres satrapes, à la condition que le roi à l'avenir se comporterait avec équité, promirent de lui être fidèlement soumis. L'engagement fut ainsi fait de part et d'autre. Mais Nersès le Grand, étant allé trouver l'armée grecque, la supplia de ne faire aucun mal à notre pays, de prélever les tributs, d'emmener Bab fils d'Arsace, en otage, avec les fils de tous les satrapes, et de se retirer. Accédant à cette proposition, le bon, le grand Théodose, général [des Grecs], retourne près de l'empereur avec les otages et accompagné de Nersès le Grand (1) qui était porteur d'une lettre d'Arsace, conçue en ces termes :

Lettre d'Arsace à Valens.

« Arsace, roi de la Grande-Arménie, et tous les satrapes de la nation arménienne (2), à notre Seigneur l'empereur Valens Auguste et à Gratien son fils (3), salut !

« Que ta majesté soit convaincue que ce n'est point par haine que nous nous sommes révoltés, ou par confiance dans nos forces que nous avons envoyé des détachements pour piller sur les domaines des Grecs. Ayant appris les grands troubles qui ont eu lieu chez vous, et redoutant Sapor, si personne ne fût accouru pour nous tirer de ses mains, nous l'avons aidé avec une faible troupe. Cependant, moi, Arsace, je n'ai pas marché avec lui et je vous suis resté fidèle. C'est pourquoi il a dévasté notre pays, il l'a réduit en servitude et arraché de leurs tombeaux les ossements de nos pères. Croyez nos envoyés, conservez-nous sincèrement l'ancienne amitié, et nous vous serons dévoués avec une entière fidélité. »

Valens, sans lire la lettre, sans voir saint Nersès le Grand, ordonna qu'il fût déporté (4) et que tous les prisonniers fussent passés au fil de l'épée.

CHAPITRE XXX.

Nersès le Grand est exilé dans une île déserte. — Comment les captifs étaient nourris par les soins de la Providence.

En ce temps-là, Macédonius, qui niait le Saint-Esprit, tenait le siége épiscopal de Byzance (5) Quand vint l'ordre de déporter Nersès le Grand, comme si ce fût lui qui avait fait une offense à l'empereur, quelques Ariens l'approchèrent et lui dirent : « Si tu veux professer notre croyance, notre père Macédonius te délivrera. » Nersès refusa et fut déporté. Comme on naviguait par un vent impétueux de l'hiver, le vaisseau fut jeté sur une île déserte et fut brisé. Les marins, ne pouvant naviguer avec la chaloupe, restèrent là et mangèrent des racines d'arbres (1). Cependant la Providence divine les nourrit pendant huit mois (2) avec des poissons que la mer jetait vivants sur le rivage (3). Bab, avec les autres otages, ayant consenti [à accepter l'erreur], Macédonius le fit délivrer (4).

CHAPITRE XXXI.

Arsace extermine les satrapes. — Conduite de l'évêque Khat.

Nersès le Grand étant eloigné, Arsace viola tous les serments qu'il avait jurés avec les satrapes, et tira vengeance de la destruction de sa ville d'Arschagavan (5). Il extermina grand nombre de satrapes, anéantit la race des Gamsaragan parce qu'il convoitait leur forteresse d'Ardakers (6) et leur ville libre d'Érouantaschad. Les appelant près de lui, dans son palais abandonné d'Armavir, comme ses alliés qu'il voulait combler d'honneurs, hommes, femmes et enfants, il fit tout tuer, et seul Sbantarad, fils d'Arschavir, échappa à la mort. Celui-ci avait épousé en secondes noces une Arsacide et habitait dans ses domaines aux cantons de Daron et d'Haschdiank, sous prétexte qu'il avait à se plaindre de son oncle paternel Nersèh (7). C'est pourquoi il [illegible] échappa au massacre; mais, ayant appris cette affreuse nouvelle, il s'enfuit en Grèce avec ses fils Schavarsch et Kazavon, et avec tous les siens.

Nersès le Grand, lors de son départ pour l[illegible] Grèce, avait consacré son diacre Khat (8), évêqu[illegible]

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 5.

(2) Moïse emploie le mot *aramian*, dont la racine est *Aram*. C'est une épithète peu usitée.

(3) Gratien était le fils du frère de Valens, et par conséquent son neveu.

(4) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 5.

(5) Socrate, l. II, c. 27, 38. — Sozomène, l. IV, c. 20, 26. — Cf. sur les *Pneumatomaques* ou *Macédonie*[illegible] Tillemont, t. VI, *Arius*, art. 62, 66, 104 *et passim*.

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 5, 6.

(2) Neuf ans, selon Faustus, *loc. cit.*

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 6.

(4) Cf. Faustus de Byzance, l. V, c. 1.

(5) Cf. plus haut, p. 146, ch. 27.

(6) Ardakers est le nom arménien (Indjidji, *Géo*[illegible] *anc.*, p 396) de la ville d'Artogérasse ou Artagéra [illegible] écrivains grecs et latins. Ceux-ci ont transcrit ce [illegible] sous différentes formes, ainsi qu'on peut le voir d[illegible] Strabon (XI, 14, 6), Ptolémée (V, 13), Vell. Patercul. [illegible] et Ammien-Marcellin (XXVII, 12).

(7) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 19.

(8) Khat était originaire de Marak (Indjidji, *Arm. a*[illegible]

nt et d'Arscharouni, et lui avait confié
ation de son pays jusqu'à son retour.
nblait en tout à Nersès le Grand, et
ait même dans son zèle pour les pau-
eniers se remplirent comme par mi-
me à l'époque d'Élie et d'Élisée (1).
éprimandait le roi, il se montrait in-
ère et sans crainte. Satan ne pouvait
e en lui, si ce n'est que Khat était re-
s ses habits et aimait les chevaux (2).
qui étaient réprimandés par lui le blâ-
tournaient en risée, comme pour se
it pourquoi, abandonnant pour tou-
tements magnifiques, et couvert d'un
e monta plus que sur un âne jusqu'au
mort.

CHAPITRE XXXII.

*rsace fait saisir le bienheureux Khat
le faire lapider, parce qu'il lui avait
ses crimes.*

massacre de toute la race des Gamsa-
e fit mutiler leurs cadavres et [ordonna
sans sépulture, en pâture aux chiens.
me couronné par une si grande vic-
t ses jours dans les délices de la joie, fai-
ler et accumuler à Armavir toutes les
ses victimes. Il y avait deux fosses (3)
et très-profondes creusées près du vil-
hdjavan (4); on y transporte les tré-
sur des chariots du bourg même des
Les voituriers, voyant des os de cada-
s rongés par les bêtes et dispersés çà et
d de la fosse, demandèrent et appri-
aient les restes de leurs seigneurs. Les
illis dans leurs chariots, ils les couvri-
ics et allèrent les enterrer dans ces
ce, ayant su cela, fait accrocher les
un poteau sur le bord de la fosse.
ne s'était pas trouvé au premier mas-
t arrivé en ce moment, réprimanda
e roi. Arsace le fit saisir et lapider.
ux-frères de sa fille (5), qui étaient de grands satrapes de la race puissante et brave des Abahouni, tirant leurs épées, laissèrent pour morts les gens venus pour arrêter Khat, l'arrachèrent de leurs mains et s'en retournèrent dans leur pays. Arsace, qui n'osa pas se venger, se cacha, craignant une révolte de tous les satrapes.

CHAPITRE XXXIII.

Règne de Théodose le Grand. — Concile tenu à l'occasion de ceux qui niaient le Saint-Esprit (Pneumatomaques).

Valens fut ici-bas l'exemple du feu éternel selon ses mérites, et périt au milieu des flammes à Andrinople. Théodose prend la couronne. Celui-ci ruina jusqu'aux fondements les temples des idoles, déjà fermés par Constantin, tels que ceux du Soleil, d'Artémis et d'Aphrodite, à Byzance. Il détruisit aussi le temple de Damas et le convertit en église; il fit de même du temple de la ville du Soleil (Héliopolis) (1), de celui si grand et si fameux du Liban, qui était formé de trois blocs (2).

Théodose rappela tous les saints pères condamnés aux mines à cause de leur orthodoxie. Parmi ceux-ci était Nersès le Grand, que Théodose conduit à Byzance et qu'il garde auprès de lui avec de grands honneurs, afin que la véritable doctrine apparaisse au sujet des blasphèmes de l'impie Macédonius. Cet homme n'admettait pas le Saint-Esprit comme Seigneur (Dieu), ne le croyait pas digne d'être l'objet du culte et de l'adoration avec le Père et le Fils, mais comme étranger à la nature de Dieu, créature, serviteur et ministre, inspiration et non essence et personne. Rassemblés dans la ville impériale de Byzance, les saints pères Damase de Rome, Nectar de Constantinople, Timothée d'Alexandrie, Mélite d'Antioche, Cyrille de Jérusalem, [saint Nersès de la Grande Arménie (3)], Grégoire de Nysse, Gélase (4) de Césarée, Grégoire de Naziance, Amphiloque d'Iconium et d'autres évêques, en tout cent cinquante pères, anathématisèrent et excommunièrent Macédonius

canton de Garin. — Cf. Faustus de Byzance,

, XVII, 16; IV *Rois,* IX, 5.
stus de Byzance, l. IV, c. 12.
n arménien veut dire « fosse ou fossé ».
s. donnent la variante *hor* qui veut dire

e Collection, t. I, p. 39, note 5, col. 1.
de Byzance (IV, 12) nous apprend que
eux filles, dont l'une épousa Asroug, qui
beau-père sur le siége épiscopal.

(1) Le texte porte *Ilous* (Ἥλιος) *khaghakh* (ville); il s'agit de Baalbek.

(2) La Chronique pascale (p. 303) appelle ce temple τὸ τρίλιθον, et dit qu'il était situé à Balanias, τὸ τοῦ Βαλανίου, ce qui est une faute de copiste pour τὸ τοῦ Λιβανίου. Le texte de Moïse ne laisse aucun doute sur cette restitution.

(3) Le nom de Nersès n'est mentionné que dans un seul msc.

(4) Au lieu de Gélase, deux mss. donnent le nom de Basile.

et tous ceux qui niaient le Saint-Esprit (les Pneumatomaques) (1).

CHAPITRE XXXIV.

Départ forcé d'Arsace [pour aller trouver] Sapor. — Il ne quitte plus [la Perse].

Sapor, libre enfin de toute guerre, envoie contre Arsace, Alanaozan Pahlav, avec une troupe assez nombreuse; c'était un parent d'Arsace (2). Celui-ci prend la fuite, car il était abandonné de la plupart des satrapes qui, prêtant leur concours à Alanaozan, allaient volontairement trouver Sapor, tant ils étaient fatigués de leur roi Arsace, et, comblés d'honneurs [par le roi de Perse], ils retournaient dans notre pays. Arsace, très-inquiet, envoie un message au chef de l'armée des Perses : « Toi, lui dit-il, mon sang et mon frère, pourquoi me poursuis-tu avec tant d'acharnement? Je sais que tu viens ici malgré toi, ne pouvant transgresser les ordres de Sapor et refuser de marcher contre moi, ton parent. Laisse-moi donc m'échapper à un moment donné, de façon que, m'étant reposé, je puisse gagner la Grèce. Alors tu prendras ce pays, et tu recevras de moi comme d'un sincère parent, un grand nombre de bienfaits. »

Alanaozan envoya cette réponse à Arsace : « Tu n'as pas épargné les Gamsarian nos parents, qui me touchaient de plus près que toi par leur religion et par leur voisinage de mon pays; comment peux-tu donc espérer que je t'épargnerai, puisque je suis, et comme religion et comme habitation, fort éloigné de toi? Comment, dans l'espérance de tes bienfaits que je doute d'obtenir, perdrais-je ce que je tiens de mon roi (3)? »

Arsace, réduit alors à la dernière extrémité, va malgré lui trouver Sapor qui le retient captif. Ensuite, sous la pression de la violence, il écrit à Pharandzem, sa femme, de se rendre à la Porte. Sapor ordonne enfin à tous les grands de venir avec la reine (1).

CHAPITRE XXXV.

Malheurs arrivés en Arménie par le fait de Sapor. — Mort d'Arsace.

Les satrapes d'Arménie, qui, au lieu de défendre Arsace, avaient donné la main à Sapor, voyant qu'il veut leur enlever leurs femmes, et celles des satrapes qui étaient restées fidèles à Arsace, voyant aussi qu'Alanaozan s'en est allé avec la petite troupe venue avec lui, les satrapes se réunirent et la repoussèrent; puis, ayant pris leurs femmes et leurs enfants, ils s'enfuirent en Grèce. La reine Pharandzem, au lieu de se rendre à l'appel de son mari, s'enferme avec ses trésors dans la forteresse d'Ardakers et prévient son fils Bab, car elle espérait échapper aux poursuites de Sapor. Celui-ci, au comble de la fureur, fit enchaîner Arsace et le fit conduire dans la contrée de Khouzistan (Khoujasdan), dans la forteresse appelée l'Oubli (Anousch) (2); puis, ayant rassemblé une armée considérable sous les ordres de Mérouján Ardzrouni et de Vahan Mamigonien, ces apostats du Christ, il les lance contre l'Arménie (3). Ceux-ci arrivèrent et investirent la place d'Ardakers. Ils ne pouvaient rien entreprendre contre les formidables murailles de la forteresse; mais la colère de Dieu s'appesantissait sur Arsace. Les soldats de la garnison ne voulurent pas attendre des nouvelles de Bab et se rendirent volontairement et sans nécessité. Faits prisonniers avec les trésors de la princesse Pharandzem, on les conduisit en Assyrie, et là on les empala avec un timon de char, et ils moururent ainsi (4).

En ce temps-là arriva un ordre de Sapor, de raser les fortifications de toutes les villes, d'emmener en captivité les Juifs qui, fidèles à la loi mosaïque, habitaient à Van (5) dans le canton de Dosp et qu'avait amenés Parzaphrane Reschdouni au temps de Tigrane (6). Sapor les établit à As

(1) Cf. sur le 1er concile de Constantinople (2e œcuménique), Mansi, t. III. — Meranda, *Proleg. in Damasum*; c. 18, t. III de la Patrologie latine (éd. Migne).

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 38.

(3) Faustus de Byzance raconte, dans une suite de chapitres, une série de victoires et de combats tous identiques, dans lesquels les Arméniens auraient triomphé d'une vingtaine de généraux perses, envoyés pour les soumettre à la tête d'armées immenses, dont les soldats se comptaient par millions!!! Ce récit est évidemment exagéré; nous nous bornerons à signaler ici seulement la campagne d'Alanaozan mentionnée par Faustus (l. IV, c. 38) qui dit que ce général fut battu par le général arménien Vasag.

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 52, 53, 55.

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 54. — Procope, *Bell. pers.*, l. I, c. 5. — On peut voir, dans le t. I de notre Collection, tous les détails de l'emprisonnement d'Arsace, p. 268 et suiv., et les notes.

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 57, 58.

(4) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 55. — Ammien Marcellin, l. XXVII, c. 12.

(5) Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 179.

(6) Cf. plus haut, l. II, c. 19.

On emmena encore en captivité les aschad et de Vagharschabad qui avaient s par le même roi Tigrane, et qui convertis à la foi du Christ à l'époque e et de Tiridate (2). Parmi les autres t Zouith, prêtre d'Ardaschad. Alors t Vahan calomnièrent, auprès de Sapor, tre d'Ardaschad, en disant qu'il était les captifs dans le seul but de les garder fermement la loi chrétienne. uence, Sapor ordonna de faire applicture à Zouith afin qu'il abandonnât la ist, et, comme il refusa, il fut livré au). Arsace ayant appris tous ces malntes ces calamités, se tua comme Saül, r régné trente ans (4).

CHAPITRE XXXVI.

causés par Méroujan. — Bab règne en Arménie.

mort d'Arsace, Sapor rassembla beauoupes sous le commandement de Méet les envoya en Arménie, en lui convernement du pays. Le roi lui donna ne épouse sa sœur Ormiztoukhd (6), es [lui concédant] de nombreux viles propriétés en Perse, et lui promit ouveraineté de l'Arménie, à la charge re les satrapes et d'amener tout notre fesser le culte du mazdéïsme. Méroujan et, aussitôt arrivé en Arménie, il s'emplupart des femmes de satrapes, les fit dans différentes forteresses, espérant revenir leurs maris. Méroujan s'efforaent de ruiner tout l'édifice du chrisil jetait dans les fers les évêques et les s prétexte de tributs, et il les faisait n Perse. Il brûlait tous les livres qu'il trouvait; il ordonnait d'abandonner l'étude des lettres grecques, et permettait seulement [l'usage de] la langue perse, défendant absolument qu'on parlât ou qu'on traduisît le grec, sous prétexte d'empêcher toute relation et tout lien d'amitié entre les Arméniens et les Grecs; mais en réalité c'était pour empêcher l'enseignement du christianisme. Alors les caractères arméniens n'existaient pas encore et les livres d'église étaient écrits en caractères grecs.

Nersès le Grand, ayant appris tous les malheurs qui accablaient l'Arménie, et connu la mort d'Arsace, prie l'empereur Théodose de venir à leur aide. Celui-ci place sur le trône Bab fils d'Arsace (1), et lui donne pour l'appuyer une puissante armée commandée par le brave Térence (2). Nersès le Grand, accompagné de tous les satrapes, de ceux qui étaient partisans de Bab et qui lui étaient opposés, de l'exilé Sbantarad Gamsarian, ramène Bab en Arménie, avec leur concours. A leur arrivée, ils trouvent l'impie Méroujan maître absolu du pays; ils le chassent et se mettent en possession de la contrée. Alors Méroujan ordonne aux gardes de pendre aux murailles des forteresses les femmes des satrapes, de les laisser mourir et d'abandonner leurs cadavres suspendus aux potences, pour qu'en se pourrissant, ils servent de pâture aux oiseaux (3).

CHAPITRE XXXVII.

De la grande bataille de Tzirav et de la mort de l'impie Méroujan.

Méroujan fit savoir à Sapor, alors dans le Khorassan, tous les secours prêtés par Théodose à Bab, et Sapor ordonne à toutes les forces des Perses d'aller, avec Méroujan, porter la guerre en Arménie. Bab et Térence, de leur côté, préviennent l'empereur Théodose que Sapor a donné l'ordre à toute son armée, excepté à ses familiers, de nous envahir. Alors Théodose Auguste commande à Addée, grand comte (4), de se porter au secours de Bab avec toutes les forces de la Grèce sans exception, de prendre même les gardes à pied des villes, qui portaient des dragons de soie [peints sur leurs bannières].

an, aujourd'hui Ispahan, la seconde capitale — Cf. sur cette ville, le *Dict. géogr. de la* it du *Modjem el-Bouldan* de Yakout, pu- Barbier de Meynard, p. 40 et suiv.
ustus de Byzance, l. IV, c. 55.
ustus de Byzance, l. IV, c. 56.
ustus de Byzance, l. V, c. 7. — Procope, l. I, ch. 5.
us de Byzance dit que Vahan Mamigonien vec Méroujan le commandement de l'armée tration de l'Arménie après l'invasion perse, e au ch. 57 du l. IV de son *Histoire*.
us de Byzance (l. IV, c. 58) dit que cette t épousé Vahan Mamigonien et que leur fils tous deux.

(1) Bab, fils d'Arsace III, régna en Arménie de l'an 370 à l'an 377. C'est ce même prince qui est appelé *Para* par Ammien-Marcellin (l. XXVII, c. 12; l. XXX, c. 1).

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. V, c. 1. — Ammien-Marcellin, l. XXXVII, et la note 1, p. 278 du t. I de notre Collection.

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 57, 58.

(4) Cf. Faustus de Byzance (l. V, c. 1), qui donne

La bataille fut livrée dans la plaine appelée Tzirav (1), où les armées se rencontrèrent. La jeunesse des braves satrapes d'Arménie, avec un élan impétueux, se lance dans la mêlée, entraînée par le commandant de la cavalerie Sempad, fils de Pakarad, de la race des Bagratides. La jeunesse perse s'avance également et se lance au milieu des lignes ennemies. Tout était dans la confusion: quand la jeunesse perse s'avançait, les nôtres aussitôt se précipitaient sur elle. De même que la tempête emporte les feuilles d'une forêt, de même les Arméniens, au galop de leurs coursiers, la lance en arrêt, couchent à terre de rigides cadavres, sans que l'ennemi ait le temps de regagner son camp. Aussi, quand les Perses voulaient entourer les nôtres, ils se garantissaient derrière les boucliers des Grecs, comme dans une ville fortifiée, pour n'éprouver aucun dommage. C'est ainsi que le prince Gorgonius, chef de l'infanterie, entoura, comme d'un rempart de boucliers, le front de Bab.

Les troupes grecques étaient munies d'armes d'or et d'argent et les chevaux étaient magnifiquement harnachés; on eût dit une muraille! La plupart portaient une armure complète faite de nerfs et de cuir et dure comme la pierre. Une crinière épaisse flottait sur leur tête comme le faîte d'arbres touffus. Quant aux enlacements des dragons (2), avec la gueule effroyablement ouverte, leur corps gonflé par le souffle du vent (3), je ne puis mieux les comparer qu'à une montagne de diamants s'abaissant vers la mer. C'est ainsi que toute l'armée grecque fond sur les Perses. Ceux-ci étaient comme un fleuve impétueux, étendant et élargissant ses rives; ou bien ces hommes couverts de cuirasses ressemblaient pour la couleur à une grande masse d'eau.

A cette vue, le grand Nersès monte sur le sommet du mont Niphates (Nébad), et, ayant levé les mains au ciel en les tenant levées et suppliantes, comme autrefois le premier prophète Moïse (1), il attendait que le nouvel Amalécite fût défait (2).

Le soleil s'étant levé en face de nos troupes, les boucliers couverts de bronze étincelaient, scintillaient sur les montagnes, comme des éclairs sortis d'une épaisse nuée. Du milieu [de cette armée], les plus braves de nos satrapes, bardés de cuirasses, s'élancèrent hors des rangs comme les étincelles de l'éclair. A cette vue, l'armée perse est frappée d'effroi et la nôtre également, car les yeux ne pouvaient fixer le soleil levant. Mais, tandis que les deux armées étaient aux prises, survint une nuée protectrice, et de notre côté un vent impétueux qui soufflait à la face des Perses. Dans la mêlée, Sbantarad Gamsarian rencontre un fort détachement où se trouvait le brave Scherkir, roi des Lek (Gheg) (3), qui se tenait fortement à la tête du centre de l'armée. Sbantarad fond sur cette troupe et l'enfonce, en culbutant par terre le brave Scherkir qui sembla frappé par la foudre; sa troupe, attaquée sur le flanc, s'enfuit. C'est ainsi que, fortifiée par le secours d'en haut, l'armée grecque et arménienne couvre le champ de bataille de cadavres ennemis et poursuit les fuyards (4). Parmi ceux-ci Ournaïr, roi des Aghouank, frappé par Mouschegh, fils de Vasag le Mamigonien, est mis hors de combat (5).

Cependant l'impie Méroujan, dont le cheval était blessé, ne peut suivre les fuyards. Sempad, général des Arméniens, l'atteint rapidement, taille en pièces tous les siens et fait prisonnier ce pervers, au bord des roseaux de Gokaïovid. Réfléchissant que peut-être Nersès le Grand pourra lui rendre la liberté, Sempad ne le mène pas dans

à ce personnage le nom d'Até, et ne lui confère seulement que le titre de comte.

(1) Indjidji (*Arm. anc.*, p. 404) ne donne aucun détail sur cette localité de la province d'Ararat.

(2) Moïse parle ici des enseignes militaires, dont il est aussi fait mention quelques lignes plus haut.

(3) On peut rapprocher la description que fait ici notre historien du passage suivant d'Ammien-Marcellin décrivant l'entrée triomphale de Constance à Rome : «... Tout autour on voyait flotter les dragons attachés à des hampes incrustées de pierreries, et dont la pourpre, gonflée par l'air qui s'engouffrait dans leurs gueules béantes, rendait un bruit assez semblable aux sifflements de colère du monstre, tandis que leurs longues queues se déroulaient au gré du vent. » (Amm. Marcell., l. XVI, ch. 10.)

(1) Exode, XVII, 8 et suiv.

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. V, c. 4.

(3) Le nom de ce peuple est transcrit sous la forme Gheg ou Lek, dans la Géographie de Moïse de Khorène (éd. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 356-357). Les anciens les connaissaient sous les noms de Λῆγαι, *Leges* (Strabon, l. XI, c. 5, § 1. — Plutarque, *Vie de Pompée*). Leurs descendants sont les Lesghi ou Lesghiens actuels. Les Lek formaient une de ces peuplades barbares qui habitaient dans le Caucase, et dont Moïse a donné une nomenclature très-détaillée.

(4) Faustus de Byzance (l. V, c. 2, 4, 5) ne parle pas de la bataille de Tzirav, mais il décrit trois batailles différentes; l'une livrée à Thavredj où le *harem* du roi de Perse tomba au pouvoir de Mouschegh; l'autre qui eut lieu au pied du mont Niphates, et enfin une troisième qui fut livrée près de Kantzag d'Adherbeïdjan. C'est assurément de la seconde bataille qu'il est question dans Moïse de Khorène, puisque nous lisons dans les deux histoires les mêmes épisodes, racontés presque dans les mêmes termes.

(5) Cf. Faustus de Byzance, l. V, c. 4.

mais il trouve dans cet endroit ce qu'il r le supplice de l'impie, [c'est-à-dire] dans une tente qui ont allumé du feu, et he de fer pour rôtir des viandes. Il fait tte broche, la courbe en forme de cou-t, la voyant toute rouge, il dit : « Je te :, ô Méroujan, puisque tu voulais régner rméniens; c'est au surplus mon droit hé-de poser la couronne. » Et, pendant que it encore rouge, il le plaça sur la tête ijan; ainsi périt ce pervers (1). Depuis nt le pays fut en paix et soumis à Bab.

CHAPITRE XXXVIII.

ıe un breuvage empoisonné à saint Nersès qui termine ainsi sa vie.

rre étant terminée, la tranquillité fut ré-ıs notre pays. Nersès le Grand fit pro-ı roi et aux satrapes de marcher dans de la justice, afin que leurs œuvres té-:nt de leur foi dans le Christ : au roi de ·essembler à son père, de ne point com-njustice ni d'extorsions, mais de se con-c équité et de témoigner à ses satrapes .ude d'un père. [Il fit promettre] aux e ne plus se révolter contre Bab, et de fidèlement. Alors le roi Bab rendit à l Gamsarian tout ce dont son père l'a-uillé, le canton de Schirag et d'Arscha-ın pas comme des biens ravis par l'ava-te de son père Arsace, mais comme des pour les services rendus par le brave l qui tua le roi des Lek. Bab rendit aussi ; satrapes ce qu'on leur avait enlevé (2); ıontrait nullement avide de richesses, libéral.

rré à une passion honteuse (3) et ré-fortement à cause de cela par Nersès regardait ce dernier d'un mauvais œil, nt contre lui un perfide projet (4). Ne pouvant, par respect pour l'empereur Théodose, nuire ouvertement à Nersès, il lui fit donner secrètement un breuvage mortel. Il termina ainsi son existence après avoir siégé trente-quatre ans (1). Le bienheureux Nersès sortit de cette vie, dans le canton d'Égéghiatz, au village de Khakh (2). Le roi Bab fit enlever son corps et le fit ensevelir dans le bourg de Thil, en tenant cachée la cause de sa mort (3).

CHAPITRE XXXIX.

Avénement de Sahag (4).— Théodose fait mourir Bab.

Le roi Bab, voyant toute l'Arménie en deuil du bienheureux Nersès (5), et pressé par les circonstances, cherche et découvre un membre de la race et de la famille d'Albianus, nommé Schahag (6), homme très-vertueux et qu'il établit à la place de Nersès, sans l'intervention du grand archevêque de Césarée (7). Schahag occupa le siége quatre ans.

Bab ayant appris que Théodose le Grand était allé de Byzance à Rome, et qu'à son entrée à Thessalonique avec ses troupes, il s'était élevé entre lui et les habitants, au sujet des logements, une contestation qui avait pris les proportions

ıus de Byzance (l. v, c. 43) raconte d'une manière la mort de Méroujan. Selon cet his-·oujan, qui continua à guerroyer longtemps Arméniens, fut tué par le sbarabed Manuel ·gne de Varaztad, roi d'Arménie, dans un les Perses auraient été entièrement défaits.
notre auteur, la soumission des satrapes se pacifiquement; cependant Faustus de By-c. 8-19) dit que le sbarabed Mouschegh dut longtemps contre les rebelles, et qu'il usa en-de mesures très-rigoureuses pour les faire ıs le devoir.
austus de Byzance, l. v, c. 22.
austus de Byzance, l. v, c. 23.

(1) Cf. l'*Auctarium Biblioth. patrum* (éd. Combefis), t. II, p, 271-292, qui renferme une liste des premiers patriarches de l'Arménie par un anonyme, qui avait écrit son livre en arménien. Une traduction grecque nous est parvenue, où il est dit que Nersès, Νορσέσης, siégea trente-quatre ans.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 21.

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. v, c. 24.

(4) Le texte de cette rubrique porte *Sahag*, mais il faudrait lire Schahag, qui est l'orthographe adoptée par Moïse de Khorène, dans les plus anciens mss. et dans les meilleures éditions.

(5) Cf. Faustus de Byzance, l. v, c. 30.

(6) Schahag de Manazguerd occupa le trône pontifical de l'Arménie de l'an 374 à l'an 378. — Faustus de Byzance (l. v, c. 29) nomme après Nersès « Iousig de Manazguerd, de la famille d'Albianos. » Bien que ces deux noms soient très-différents, il ne peut y avoir de doutes sur l'identité du personnage, et nous croyons que le nom d'Iousig est une altération commise dans le texte de Faustus, soit par le traducteur arménien de son Histoire, soit par les copistes.

(7) Les successeurs de saint Grégoire jusqu'à l'avénement de Schahag furent consacrés à Césarée; c'est un fait hors de doute, puisque Faustus de Byzance (l. III, c. 12, 16) et Assoghig le disent formellement. Jean VI raconte dans son Histoire (ch. 9, p. 40 de la trad. de Saint-Martin) que le roi Arsace fit rassembler un synode, dans lequel on conféra à Nersès le Grand le titre de patriarche, et on statua que ses successeurs seraient désormais ordonnés par les évêques du pays, et non plus par celui de Césarée.

d'un combat, qu'enfin l'empereur, maître de l'émeute, avait mis à mort quinze mille personnes (1), Bab, à cette nouvelle, croyant que le conflit se prolongerait, secoua avec mépris le joug de l'obéissance et, courant à sa ruine, il chassa Térence avec ses troupes et se prépara au combat. Le brave Térence, par ordre de Théodose le Grand, revint sur ses pas, et, par un effet de sa bonne fortune, il tombe à l'improviste sur le camp, taille les uns en pièces et met les autres en fuite. Là, luttant avec courage et intrépidité, Knel, chef de la race des Antzévatzi et général de l'armée orientale de Bab, lui oppose une vive résistance. Térence, victorieux, fend d'un violent coup d'épée la tête de Knel (2) et fait prisonnier le roi Bab. Bab le supplie de ne pas le faire mourir et de le conduire en présence de l'empereur, et Térence, ému de pitié, y consent. Bab, chargé de chaînes, est conduit devant Théodose le Grand et tué d'un coup de hache en punition de sa perfidie, après avoir régné sept ans (3).

CHAPITRE XL.

Règne de Varaztad. — Sa captivité.

Le généreux Auguste Théodose, surnommé le Grand, dans la vingtième année de son règne, plaça sur le trône d'Arménie, à la place de Bab, Varaztad, issu de la même race arsacide (4). Ce Varaztad était un jeune homme plein d'ardeur, fort et robuste, d'un courage à toute épreuve et très-habile au tir de l'arc (1). Lors de la fuite de Sapor, il était allé à la Porte (cour) de l'empereur, et se fit remarquer tout d'abord, en sortant victorieux d'un combat au pugilat, à Pise; puis à Héliopolis (Arek-khaghakh) (2), ville de la Hellade, où il terrassa en plein jour des lions, et sa gloire fut célébrée et proclamée aux jeux Olympiques par les Athlètes. D'après tous ses exploits contre la nation des Longobards (3), j'ose le comparer à saint Tiridate, car, cinq guerriers ennemis étant tombés sur lui, il les abattit tous les cinq à coups d'épée. Arrivé à une place forte, il perça dix-sept hommes placés sur les remparts avec ses flèches, et les blessés tombèrent l'un après l'autre du haut des murailles, comme des figues gâtées que l'ouragan a abattues.

Celui-ci, devenu roi de notre pays, la cinquante-cinquième année de Sapor, dans un premier combat, rencontra dans les gorges de Taranaghi (4) plusieurs brigands syriens; il les mit en fuite et leur donna la chasse; mais les brigands franchirent le passage, puis le pont sur l'Euphrate, et coupèrent les madriers (5). Cependant Varaztad accourt, franchit l'Euphrate et surpasse ainsi le saut de Chion le Laconien qui fut de vingt-deux coudées (6); on eût cru voir Achille franchissant le Scamandre. Les brigands épouvantés jetèrent leurs armes et se rendirent.

C'est pourquoi Varaztad, qui était accoutumé dès son enfance aux entreprises audacieuses, aussitôt qu'il fut sur le trône, s'affranchit de l'autorité des chefs de l'armée grecque. Il envoya donc à Sapor des messagers pour lui demander une de

(1) La sédition de Thessalonique fut amenée à cause d'un cocher du cirque qui avait été emprisonné. — Cf. Théodoret, v, 17; Sozomène, VII, 25; Rufin, XII, 18; Paulin, *Vie de saint Ambroise*, § 24.

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. v, c. 32. — Selon cet historien, Knel ne fut pas tué dans une bataille, mais à la suite d'un banquet dans lequel Bab fut assassiné par les Grecs.

(3) Ammien-Marcellin (l. XXX, c. 1) raconte la fin tragique de Bab (Para) d'une manière toute différente, et son récit qui est conforme à celui de Faustus (l. v, c. 32) semble devoir être préféré à celui de Moïse. Térence complotait depuis longtemps la perte de Bab, et celui-ci, pour éviter la mort, se jeta dans les bras du roi de Perse. On le poursuivit, mais il ne fut pas atteint; c'est alors que les Romains chargèrent le général Trajan d'attirer Bab dans une embuscade, où celui-ci se rendit sans défiance. Pendant un banquet donné en son honneur, un soldat barbare lui porta un coup mortel. Knel, prince des Antzévatzi, qui voulut le venger, tomba également sous les coups des conjurés. — Cf. notre Collection, t. I, p. 295, 296 et les notes.

(4) Varaztad régna de l'an 384 à l'an 386; il était fils d'Anob frère d'Arsace III, et n'appartenait pas à la ligne directe des Arsacides. Les Grecs et les Latins ne parlent pas de ce roi dans leurs écrits; seulement on trouve son nom mentionné dans la liste grecque des premiers patriarches arméniens dressée par l'anonyme arménien, sous la forme Βαριστιρτάκ (éd. Combefis. t. II du Suppl. à la Bibl. des Pères, p. 271-291).

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. v, c. 34.

(2) Ce nom a été vraisemblablement altéré par les copistes.

(3) Cf. sur les Lombards, la note que Saint-Martin leur a consacrée dans son éd. de l'*Hist. du Bas-Emp.* de Lebeau, t. IV, p. 34, note 1.

(4) Canton de la Haute-Arménie. — Cf. Indjidji, *Arm. ancienne*, p. 3.

(5) Le texte n'est pas très-clair en cet endroit; mais on peut supposer qu'il s'agit de plusieurs madriers jetés sur un des petits affluents de l'Euphrate qui, en effet, est formé de plusieurs sources prenant naissance dans le canton de Taranaghi. — Cf. Xénophon, *Exp. de Cyrus*, liv. IV.

(6) Cf. Eusèbe, *Chron.*, I, p. 286. — Le texte de la version arménienne d'Eusèbe et celui de Moïse portent le mot *gankoun* « coudée »; mais le texte grec d'Eusèbe emploie le mot ποὺς « pied ». Le nombre de 22 pieds ou coudées qui se lit dans Eusèbe (vers. arm.) et dans notre auteur, permet de corriger le texte grec de la Chronique d'Eusèbe qui dit que la distance franchie était de « 52, νβ', pieds ».

ses filles en mariage, lui promettant de lui soumettre l'Arménie. Les chefs des Grecs, informés [de cette démarche], en donnèrent avis à l'empereur. Théodose ordonna alors qu'on arrêtât Varaztad, s'il ne se rendait sur-le-champ à l'appel de l'autocrate. Le roi, contraint par la nécessité, va trouver Théodose, espérant tromper Auguste par des paroles mensongères. Mais l'empereur ne voulut pas le voir (1), le fit conduire enchaîné à Thulé, île de l'Océan (2). Varaztad avait régné quatre ans.

La deuxième année du règne de Varaztad, Zavèn fut nommé chef des évêques de l'Arménie; il était de la famille d'Albianos et occupa le siége pendant quatre ans (3).

CHAPITRE XLI.

Règne d'Arsace et de Valarsace.

Théodose le Grand mit à la place de Varaztad, roi d'Arménie, les deux fils de Bab, Arsace et Valarsace, pensant qu'ils ne se réuniraient pas ensemble pour se révolter (4). Gardant près de lui la mère (5) des jeunes princes, il les envoie en Arménie avec leurs gouverneurs, hommes qui lui étaient dévonés, et avec des troupes (6). A leur arrivée, ils s'établirent en maîtres sur le pays, en combattant vigoureusement les Perses; ensuite Arsace épousa la fille de Papig, chef de Siounie (7), et Valarsace celle du commandant de la cavalerie Sahag. Cette même année Valarsace mourut.

La deuxième année d'Arsace, Asbouraguès, parent de Schahag et de Zavèn, fut pendant cinq ans chef des évêques d'Arménie (1).

Cependant Théodose le Grand, qui livre de nouvelles batailles, tombe malade à Milan (Mitovlanon), et meurt, laissant le trône à ses fils; Arcadius eut l'empire byzantin et Honorius l'empire romain. Ces princes ne méritèrent aucune louange, et ne furent pas les dignes héritiers des vertus paternelles.

CHAPITRE XLII.

Division de l'Arménie en deux parties, entre les mains de deux rois arsacides et sous la dépendance des deux nations perse et grecque.

Sapor, voyant qu'Arcadius était un homme injuste, traita avec lui de la paix, parce qu'il avait été vaincu et mis en déroute par Théodose le Grand, son père. Arcadius consent à faire la paix, surtout sur l'avis de ses généraux; car, bien que Dieu leur eût donné la victoire durant la vie du bienheureux Théodose, ces généraux étaient las et fatigués de livrer des combats continuels. En conséquence, on s'accorda pour diviser en deux parties différentes la Mésopotamie et l'Arménie (2). Arsace, laissant alors le propre royaume de ses pères, c'est-à-dire l'Ararat et toute la contrée limitrophe de la Perse, vint régner sur les parties occidentales de notre pays, dans la région limitrophe de Grèce, non-seulement à cause de sa mère qui était originaire de la ville impériale, mais surtout parce qu'il aimait mieux gouverner un territoire moins étendu (3), être vassal d'un souverain chrétien, que de régner sur un État plus vaste et vivre sous le joug des païens. Les satrapes de la partie du pays soumise à Sapor émigrèrent avec le roi en emmenant leurs femmes et leurs fils, et en faisant abandon de leurs biens, de leurs villages et de leurs établissements.

Sapor, furieux, écrit à Arsace : « Pourquoi as-tu excité une guerre entre moi et l'empereur, en entraînant les satrapes? » Il reçut d'Arsace cette réponse : « Parce qu'ils souffraient d'être soumis à la domination de la Perse, et ils m'ont suivi. Mais, si tu me confies le gouvernement de la partie [de notre pays] qui t'appartient, comme l'empereur l'a fait pour la sienne, je me hâterai

(1) Faustus de Byzance (l. v, c. 37) dit que ce fut le sbarabed Manuel qui chassa Varaztad de l'Arménie, pour venger la mort du général Mouschegh que ce prince avait fait assassiner.

(2) Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* (éd. Saint-Martin), t. IV, p. 160, note 1. — Saint-Martin suppose que Varaztad fut relégué dans les îles Britanniques, auxquelles on donnait quelquefois le nom de Thulé, qui s'applique à tous les pays septentrionaux de l'Europe, connus des anciens.

(3) Zavèn de Manazguerd occupa le siége de l'an 378 à 382. Faustus le fait siéger avant Schahag. — Cf. Faustus de Byzance. l. vi, c. 2.

(4) Arsace IV et Valarsace II montèrent sur le trône en 382. Celui-ci étant mort en 383, Arsace régna seul de 383 à 389.

(5) Cette princesse s'appelait Zarmantoukhd (Faustus de Byzance, l. v, c. 37, 38).

(6) Le récit de Moïse est encore ici très-différent de celui de Faustus de Byzance. Selon cet écrivain, ce fut Sapor roi de Perse qui plaça sur le trône d'Arménie les deux princes, fils de Bab (Faustus, l. v, c. 38).

(7) Faustus de Byzance (l. v, c. 44) dit que Arsace épousa Vartantoukhd, fille de Manuel.

(1) Asbouraguès siégea sur le trône patriarcal de l'an 382 à l'an 390 (Faustus de Byzance, l. vi, c. 4, 15).

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. vi, c. 1.

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. vi, c. 1. — Procope (*de Ædif.*, l. iii, c. 1) dit que la partie de l'Arménie qui appartenait aux Perses était quadruple de l'autre.

de te prêter l'hommage comme à César. Si cette proposition ne t'est pas agréable et que les satrapes retournent de bon gré, je ne m'y opposerai pas. » Sapor, ayant eu connaissance de cette réponse, établit comme roi de l'Arménie soumise à son autorité, Chosroès (1) qui était aussi un Arsacide. Il envoie aux satrapes de sa domination qui avaient suivi Arsace, un édit ainsi conçu :

Lettre de Sapor aux satrapes.

« Le plus brave des héros, Sapor, roi des rois, aux satrapes d'Arménie qui ont des domaines dans mes possessions [arméniennes], salut à vous !

« Il n'est pas noble d'avoir abandonné vos domaines, ce qui du reste ne nous fait éprouver aucun dommage ; mais, en souverain généreux, nous avons eu pitié de vous et de votre pays, en pensant que si les troupeaux ne peuvent rester sans pasteurs, les pasteurs eux aussi ne peuvent se passer d'un chef supérieur. C'est pourquoi nous vous avons donné pour roi Chosroès qui pratique votre religion et qui appartient à la race de vos rois. Rentrez donc dans vos domaines et reprenez votre pouvoir habituel. Nous jurons par le Feu, par l'Eau et par la gloire de nos immortels ancêtres, que nous avons agi sans arrière-pensée et sans ruse et que nous garderons ce pacte inviolable. Quant à ceux qui n'obéiront pas à nos ordres, nous avons ordonné que leurs maisons, leurs villages et leurs établissements soient réunis au domaine royal. Soyez en santé ! »

CHAPITRE XLIII.

Les satrapes d'Arménie retournent chacun dans leurs domaines, et prennent du service chez les deux rois.

Les satrapes arméniens qui avaient leurs domaines dans les cantons de la partie du pays appartenant aux Perses, ayant appris que Sapor leur avait donné un roi chrétien et Arsacide, et voyant l'édit déjà mis à exécution, abandonnèrent Arsace et retournèrent dans leurs propres domaines, excepté trois jeunes gens qui avaient été élevés avec le roi, et étaient ses plus proches parents. C'étaient Tara, fils de Papig, seigneur de Siounie et beau-frère d'Arsace, Kazavon, fils de Sbantarad, seigneur de Schirag et d'Arscharouni, Béroze (Firouz) de la race des Kartmanatzi, avec leurs partisans, Adad de la race des Kenouni, Génan de la race des Amadouni, Soura de la race de Mog, Resdom Aravénian et d'autres qui sont inconnus. En conséquence, Chosroès réunit leurs domaines à la couronne par ordre de Sapor, sans laisser au père les possessions du fils, ni au frère celles du frère.

Cependant il se trouva quelques satrapes qui avaient leurs domaines dans la partie du pays soumise aux Grecs, et dans les possessions d'Arsace, comme le commandant de la cavalerie, Sahag, beau-père de Valarsace frère d'Arsace, qui cherchèrent à aller rejoindre Chosroès. Arsace en voulait à Sahag, parce que sa femme l'excitait contre ce dernier [en disant] qu'il portait un ornement royal laissé par son gendre. Alors s'élevèrent contre Sahag des accusations mensongères de la part de ses parents du canton de Sber. C'est pourquoi le roi Arsace le persécuta, et Sahag chercha à le fuir et à se réfugier auprès de Chosroès. Sahag avait pour fauteurs et complices de ses projets Sourèn Khorkhorouni, Vahan Aravélian et Aschkhatar de la race de Timakhsian. Lorsque Sahag fut parti, ceux-ci ne le suivirent pas, parce qu'Arsace, avec ses troupes, les empêcha de partir. Ils cachèrent dès lors leurs projets sous le voile de l'hypocrisie, en attendant une occasion favorable.

CHAPITRE XLIV.

Chosroès comble d'honneurs Sahag commandant de la cavalerie. — Ses exploits contre les brigands de la race de Vanant.

Chosroès fut très-satisfait de la venue du commandant de la cavalerie Sahag ; il le mit à la tête de ses propres troupes, lui rendit les possessions de ses pères et lui donna en outre d'autres bourgades avec les terres provenant de l'héritage de ceux qui avaient quitté le territoire perse pour rester auprès d'Arsace.

A ce moment, quelques membres de la race de Vanant (1) se révoltèrent contre Chosroès. Ils ne se réfugièrent pas dans les domaines d'autrui, mais dans les forêts de leurs montagnes, dans les défilés et les rochers des Daïk, et troublèrent le pays sans relâche, en faisant des incursions et des ravages sur les terres des deux rois

(1) Chosroès ou Khosrov III régna sur la partie de l'Arménie soumise aux Sassanides, depuis l'an 387 (Faustus de Byz., l. VI, c. 1).

(1) Le pays de Vanant, dans la province d'Ararat, était voisin de la Pasène. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 107-108. — Notre Collection, t. I, p. 45, note 1.

d'Arménie. Sahag, général de la cavalerie et chef des troupes de Chosroès, marcha contre eux, en tua une grande partie, tandis que beaucoup s'enfuirent dans les régions de la Quatrième-Arménie, car ils ne se jetèrent ni dans le pays de Chaldie, chez les Grecs, ni sur les domaines du roi Arsace; mais ils cherchèrent un refuge auprès des brigands de la Quatrième-Arménie, sur les confins de la Syrie. Les gens de Vanant se livraient au brigandage avec beaucoup d'ardeur, et ce métier leur paraissait agréable et naturel. Sahag va droit contre eux, les repousse au loin jusque sur les frontières de Mananaghi (1).

CHAPITRE XLV.

Sourèn, Vahan et Aschkhatar vont rejoindre Chosroès avec les trésors d'Arsace.

Sourèn Khorkhorouni, Vahan Aravélian et Aschkhatar Timakhsian saisirent le moment où l'on enlevait les trésors d'Arsace de la forteresse d'Ani, pour les porter au pays de Dzop. S'étant emparés de ces trésors, ils voulaient se rendre chez Chosroès, mais ils ne le purent pas, car Samel le Mamigonien, confident d'Arsace, se mit à leur poursuite avec une nombreuse armée et força les fugitifs à s'enfermer dans une caverne très-forte du district de Mananaghi, dans laquelle il n'y avait pas d'entrée, mais seulement une issue fort étroite sur un des côtés. En avant de la porte de la grotte, était un pic élevé formé tout d'un morceau de roc, et au-dessus un rocher avancé qui surplomblait sur l'abime d'une profonde vallée. Tout ce qui tombe de cet endroit se précipite avec une effroyable rapidité et avec une immense force de rotation, sans s'arrêter à aucun obstacle.

Samel, très-inquiet, réfléchissant que ces lieux étaient inaccessibles, en informa Arsace, et ordonna de fabriquer un coffre de fer, d'y placer des hommes courageux et de les faire descendre au moyen de chaînes jusqu'à l'entrée de la caverne. Mais ce moyen ne réussit pas, car d'épais buissons empêchaient de s'en approcher de près.

Tandis qu'on était occupé à cette opération, voici que par hasard arriva Sahag, chef de toute l'armée de Chosroès, qui était à la poursuite des brigands. Ayant abandonné ces derniers, il tomba sur les gens qui faisaient le siége de la caverne, et, les ayant chassés, il délivre Sourèn, Vahan et Aschkhatar avec les trésors et il les expédie aussitôt à Chosroès. Celui-ci prélève sur ces trésors la part de Sapor, qui lui donne l'ordre d'octroyer à ces trois personnages des villages situés sur la partie du pays appartenant aux Perses et des emplois élevés et distingués provenant de l'héritage de ceux qui étaient demeurés auprès d'Arsace. Telle fut la cause de la guerre qui éclata entre Arsace et Chosroès.

(1) Ce canton était situé dans la Haute-Arménie. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 22.

CHAPITRE XLVI.

Arsace, vaincu par Chosroès dans une bataille, meurt de maladie.

Quoique Sapor et Arcadius ne prêtassent la main ni à Chosroès, ni à Arsace, ne leur donnassent aucun secours dans leur guerre, cependant ils ne s'opposèrent pas aux hostilités. Les messages ayant cessé de tous côtés, Arsace, à la tête de ses troupes, marcha contre Chosroès. Chosroès partit de son camp et se dirigea vers la mer de Kégham (1), appelée Mours, à la rencontre d'Arsace pour l'empêcher d'entrer sur son territoire. Cependant il n'arriva pas assez à temps et trouva Arsace ayant déjà envahi ses États et occupant le canton de Vanant. Ils se rencontrèrent dans la plaine d'Érével et se livrèrent un combat acharné. L'armée d'Arsace fut taillée en pièces; Tara de Siounie qui la commandait meurt en combattant, et Arsace s'enfuit avec une faible escorte. Le brave commandant de la cavalerie, Sahag, chef de l'armée de Chosroès, le poursuit et le serre de près. En cette circonstance, Kazavon, fils de Sbantarad, fit des prodiges d'audace, en revenant plusieurs fois à l'attaque, et en dispersant ceux qui poursuivaient Arsace, afin de lui donner le temps de s'enfuir.

Chosroès rentra chez lui, et Arsace se rendit à Égéghiatz. Là, il fut atteint d'une maladie de langueur, et se consuma dans les douleurs. Il avait régné sur l'Arménie entière cinq années et sur une partie seulement deux ans et demi (2). A partir de ce moment, les Grecs ne nommèrent plus de roi dans la partie du pays qui leur était soumise; on désigna comme chef des satrapes de

(1) Ce lac est situé au nord de l'Araxe, non loin d'Érivan. Il porte actuellement le nom de lac de Sévan. Les anciens lui donnaient le nom de *Lychnites* (Ptolémée, v, 13). — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 264. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 61.

(2) Arsace IV fut le dernier rejeton en ligne directe de la race des Arsacides d'Arménie. La descendance directe des Arsacides avait régné en Arménie depuis l'an 149 avant J.-C., jusque vers l'année 392 ou 393 après notre ère.

cette contrée le brave Kazavon, et, pour commander le pays, les Grecs envoyèrent des comtes gouverneurs (1).

CHAPITRE XLVII.

Du bienheureux Mesrob (2).

Mesrob, voyant le royaume d'Arménie toucher à sa fin et trouvant que de semblables perturbations avaient lassé sa patience, Mesrob, qui était d'Hatzeg, dans le canton de Daron, qui avait été élevé et instruit près de Nersès le Grand, et nommé à sa mort secrétaire-archiviste (3) de la Porte royale, préféra de vivre dans la solitude. Comme on l'a dit (4) : « Le vaisseau battu par la tempête arrive au port, et l'homme prudent recherche la solitude. » Fuyant ainsi les affaires du monde et renonçant aux honneurs de la terre, il recherchait les biens célestes. Mesrob va se fixer dans le canton de Koghtèn et y vivre dans la solitude. Prêtant son appui au prince du canton, Schapith (5), il détruisit la secte païenne qui s'était réfugiée dans cet endroit, s'y était tenue cachée depuis le règne de Tiridate jusqu'alors, et s'était montrée de nouveau à la chute de la dynastie des Arsacides. Différents miracles se manifestèrent alors comme du temps de saint Grégoire; des démons à forme humaine, mis en fuite, se réfugièrent dans les contrées des Mèdes (6). Des merveilles non moins grandes éclatèrent dans le pays de Siounie, avec le concours du prince du canton, appelé Vaghinag (7).

Le bienheureux Mesrob éprouva beaucoup de fatigues dans l'exercice de son doctorat, parce qu'il était à la fois lecteur et traducteur. Si une autre personne lisait et que Mesrob n'y fût pas, les populations ne comprenaient pas, parce qu'il n'y avait pas de traducteur. C'est alors qu'il songea à inventer des caractères pour la langue arménienne, et, se livrant à ce travail, il éprouva des fatigues sans nombre.

(1) Le texte emploie l'expression *gomes ischkhan* « comte-prince »; mais Procope (*de Ædif.*, III, 1) donne à ces fonctionnaires le titre de *comte*. Ce ne fut que plus tard qu'ils furent investis du titre de *duc*.

(2) Voyez plus haut, la Biographie de S. Mesrob, par Gorioun, p. 7.

(3) Le texte arménien emploie le mot *khardoughar* qui est la transcription du grec χαρτουλάριον, qui a formé le latin *chartularius* ou *cartularius*.

(4) Le passage qu'on va lire est de saint Nilus, écrivain ecclésiastique du cinquième siècle, et il est extrait de son « Exhortation à la vie spirituelle », dont les Arméniens ont fait une traduction dans leur langue à l'époque de l'apparition de cet ouvrage (Sukias de Somal, *Quadro delle opere trad. in arm.*, p. 26). Les Œuvres de saint Nilus, traduites en arménien, furent imprimées pour la première fois à Constantinople, en 1720.

(5) Ce prince est aussi appelé Schampith.

(6) Il est fait allusion dans ce passage à la secte des Borborides, dont il sera question plus loin, ch. 57, et dont il a été aussi fait mention dans la *Biographie de S. Nersès* par Gorioun (Cf. plus haut, p. 11, note 2).

(7) Vaghinag était frère de Babik.

CHAPITRE XLVIII.

Les satrapes qui étaient auprès d'Arsace vont rejoindre Chosroès.

Les satrapes arméniens, voyant que les Grecs ne leur avaient pas donné de roi, et ne voulant pas rester sans chef, résolurent spontanément de faire leur soumission au roi Chosroès. Ils lui écrivirent une lettre ainsi conçue :

Lettre des satrapes à Chosroès.

« Le général (1) Kazavon et tous les satrapes arméniens de la partie du pays soumise aux Grecs, à notre seigneur Chosroès, roi de la contrée de l'Ararat, salut.

« Tu sais, ô roi, notre vénération pour la mémoire de notre roi Arsace auquel nous avons conservé la fidélité jusqu'au jour de sa mort. Aujourd'hui nous avons résolu de te servir avec dévouement, si par un traité tu t'obliges envers nous à observer trois choses : premièrement, d'oublier nos torts envers toi dans la guerre que nous t'avons faite par la force des choses et non de notre gré; de nous rendre tout notre patrimoine qui se trouve dans la partie du pays soumise aux Perses, et que tu as annexé au domaine royal; enfin, de trouver le moyen de nous affranchir de l'empereur et d'empêcher que les Grecs viennent détruire les biens que nous possédons dans cette contrée. Écris ce traité et accepte ces conditions en y appliquant le sceau de la croix. En le voyant, nous accourrons pour te servir. Sois en santé, notre seigneur. »

Lettre de Chosroès aux satrapes.

« Le brave des braves (2), Chosroès, roi des Arméniens, au général Kazavon et à tous nos satrapes, salut.

« Réjouissez-vous, car nous sommes en bonne santé et nous nous réjouissons que vous soyez

(1) Moïse emploie ici le titre *sdradélad* qui est la transcription du grec στρατηλάτης.

(2) Le texte porte *khadch arantz*, « le brave des hommes ».

aussi bien portants. Nous vous avons envoyé, selon votre désir, ce traité : d'abord d'oublier vos torts qui ne nous parurent pas aussi graves, puisqu'ils étaient la conséquence de la gratitude et de l'attachement que vous gardiez à votre roi Arsacide, et qui seront, nous l'espérons, les mêmes envers nous. Ensuite, nous vous rendrons votre héritage que nous avions confisqué, sauf les biens que nous avons donnés à différentes personnes, car les dons faits par les rois ne se révoquent point sans inconvénient, surtout puisqu'ils ont été enregistrés dans les archives de notre père, le seigneur Sapor, roi des rois. Mais, en échange de ces biens, nous établirons une compensation de vos pertes avec l'argent du fisc. Enfin, nous vous affranchirons de la domination des procurateurs grecs, soit en faisant la guerre à l'empereur, soit en employant des moyens pacifiques.

« En ce qui te concerne, Kazavon, mon propre sang et mon proche, non point en raison de notre ancienne parenté, mais à cause des droits que tu tiens de ta mère Arschanouisch Arsacide, te tirant de ta race paternelle de Gamsarian, je te rangerai dans celle de ta mère, qui est ma race, et je t'honorerai du nom d'Arsacide. »

Ayant entendu tout cela, Kazavon ramène de suite tous les satrapes à Chosroès; et, comblé d'honneurs et de bienfaits, il voit toutes ses prières et toutes ses promesses satisfaites. Cependant Samel le Mamigonien prit la lettre de Chosroès et la copie de celle des satrapes, et, s'étant séparé de ces derniers, il va trouver l'empereur Arcadius. Samel avait fait tuer son père Vartan (1), à cause de son apostasie et de celle de sa mère Dadjadourhi ; il avait donc alors tout à craindre de la part des Perses et de la part de ses oncles maternels les Ardzrouni ; aussi il ne voulait pas se séparer des Grecs. Arcadius le comble de faveurs, et ordonne de déposer dans ses archives la copie des lettres en caractères grecs, afin de perpétuer le souvenir des races rebelles. Ces pièces existent encore à présent.

CHAPITRE XLIX.

Chosroès règne seul en Arménie. — Sahag le Grand occupe le siége patriarcal.

Chosroès régnant, comme c'était son désir, sur tous les satrapes arméniens, envoie demander à Arcadius de lui confier le gouvernement des possessions grecques en Arménie, promettant de bien administrer le pays, de lui payer fidèlement le tribut, comme autrefois il l'avait acquitté à ses procurateurs. Arcadius, se défiant d'une coalition des satrapes qui pourraient arracher cette partie du pays [à sa domination] pour la donner aux Perses, consent à accorder la requête de Chosroès.

Après cela, Asbouraguès, chef des évêques, étant mort, Chosroès mit à sa place Sahag, fils de Nersès le Grand, fils d'Athénogène, fils de Iousig, fils de Verthanès, fils de saint Grégoire (1). Celui-ci réunissait toutes les vertus de ses ancêtres, mais il l'emportait sur eux par l'amour de la prière. Il avait réuni soixante disciples, sous la règle du grand couvent des Spoudées (2). Ses disciples, voués à la vie religieuse, portant le cilice, ayant une ceinture de fer, marchant nu-pieds, le suivaient partout. Avec eux, Sahag passait tout son temps en continuelles observances, comme ceux qui habitaient les déserts, et il s'occupait des choses du monde comme ceux qui vivent dans les choses du monde. Mesrob vint trouver Sahag, au sujet de la recherche des caractères arméniens et le trouva encore plus désireux que lui d'arriver à un bon résultat. Après beaucoup d'efforts infructueux, ils eurent de nouveau recours à la prière pour obtenir de Dieu ce qu'ils désiraient. S'étant séparés ensuite, Mesrob retourna dans sa solitude, et, se livrant à toutes sortes d'austérités, ils se fortifièrent chacun davantage.

CHAPITRE L.

Chosroès est chargé de chaînes. — La couronne passe à Vramschapouh son frère.

Sapor (3) était irrité contre Chosroès qui avait fait une alliance étroite avec Arcadius et avait

(1) Thomas Ardzrouni (*Hist. des Ardzrouni*, 70 et 73) l'appelle Vahan, et raconte sa mort avec des circonstances analogues. Faustus de Byzance (l. IV, c. 58) assure de son côté que Vahan le Mamigonien, complice de Méroujan, et sa femme Ormizdtoukhd, sœur de Sapor roi des Perses, furent assassinés par leur fils Samuel.

(1) Saint Sahag le Grand, aussi nommé *Parthev* « le Parthe », occupa le siége patriarcal de l'an 390 à l'an 428.

(2) Les Spoudées, σπουδαῖοι « studieux », étaient appelés aussi *Acœmeti*. — Cf. Du Cange, au mot *Acœmeti*.

(3) Il paraît qu'à cette époque Sapor était mort et que le trône de Perse était occupé par Vram ou Vahram IV, Kirmanschah. Le nom de Sapor est donné par notre auteur indistinctement à tous les rois de Perse, comme un titre honorifique analogue à celui d'Arsace, d'Auguste ou de César. Au surplus les Romains eux-mêmes appliquaient aussi le nom de Sapor à tous les monarques sassanides à partir de cette époque, comme on peut le voir dans Claudien (*In Eutr.*, l. II, v. 481). — Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, t. V, p. 94, note 1, éd Saint-Martin.

installé Sahag le Grand sur le siége épiscopal; il lui fit adresser des reproches et des menaces. Chosroès répondit avec fierté et arrogance, et renvoya les ambassadeurs avec mépris. Aussitôt il conféra avec Arcadius qui, rompant la paix avec Sapor, fournit à Chosroès un secours militaire et plaça tout le pays sous son autorité. Cependant Sapor, à l'instigation des chefs de nos races (1), envoya aussitôt son fils Ardaschir avec une puissante armée en Arménie. Alors Arcadius refuse de se coaliser avec Chosroès, et celui-ci, ne trouvant d'assistance chez aucune nation étrangère, ne voyant pas non plus les moyens de résister ou de s'enfuir, se rendit auprès d'Ardaschir.

Ardaschir déposa Chosroès et mit à sa place son frère Vramschapouh (2); il ne garda ni Sahag le Grand, ni aucun des satrapes institués par Chosroès; il les dépouilla tous de leurs honneurs, et ordonna d'user de la même rigueur envers ceux qui étaient dans la partie du pays soumise aux Grecs. Puis, ayant laissé en Arménie une armée considérable, il retourna à Ctésiphon (Dispon), à cause de la vieillesse de son père. Il emmena avec lui Chosroès, pour le faire enfermer dans la forteresse d'Anousch. Chosroès avait régné cinq ans. Il emmena aussi Kazavon dont il redoutait le courage, et ordonna que sa maison fût donnée à la couronne ainsi que celles de son frère Schavarsch et de Barkev Amadouni. Tous deux avec leurs troupes, au nombre de sept cents hommes, épiaient le moment opportun, pour attaquer la caravane (3) et délivrer leur roi Chosroès. Leur entreprise échoua parce que Chosroès avait les chaînes aux pieds. Dans un combat acharné périrent Schavarsch, Manuel fils de Barkev, et beaucoup d'autres avec eux. Barkev fait prisonnier fut conduit devant Ardaschir qui ordonna qu'on fit gonfler sa peau comme une vessie, afin de l'exposer continuellement aux regards de Chosroès.

CHAPITRE LI.

Sahag le Grand va à Ctésiphon et revient comblé d'honneurs et de présents.

Les premiers patriarches et pasteurs de ce pays furent saints et illustres; c'étaient vraiment des sources de lumière. Leur succession descend de fils en fils jusqu'à Sahag le Grand, en qui s'éteignit la ligne masculine. Il avait une fille nommée Sahaganouisch qui épousa Hamazasb Mamigonien. A la mort du brave chef des Arméniens, de Sahag commandant de la cavalerie, saint Sahag pria Chosroès, et, après la captivité de celui-ci, son frère Vramschapouh, de mettre Hamazasb à la place de Sahag. Mais Vramschapouh ne voulut pas le faire sans l'autorisation du roi des rois, se rappelant qu'à cause de faits analogues, son frère Chosroès avait beaucoup souffert. Alors saint Sahag, muni d'une lettre de Vramschapouh, et sur les instances de sa fille, alla en personne trouver Ardaschir roi de Perse, qui, après son père (dont le règne fut de soixante ans), occupa le trône pendant quatre ans.

Sahag est comblé d'honneurs par le roi de Perse; d'abord à cause de l'illustration de sa race, les Bahlaviens, puis encore parce que, devant les infidèles, Dieu montre que ses serviteurs sont dignes de respect et d'honneurs. Toutes les demandes de Sahag sont accordées : celle qu'il fait pour son gendre Hamazasb et celle qu'il adresse pour les individus restants des races qui ont été coupables envers Ardaschir, comme les Gamsarian et les Amadouni, et qui se tenaient cachés dans des lieux éloignés et inconnus. Saint Sahag implora pitié, selon le divin commandement, pour que les fils ne portassent pas la peine des pères. Du reste les pères, qui avaient commis la faute, sont morts à cause de leur coupable conduite. Ardaschir, en faisant grâce de la vie aux survivants, fit restituer à tous les deux leurs maisons confisquées; cependant il ne leur rendit pas les dignités de leurs pères; il les plaça dans un rang inférieur à celui des autres satrapes, dans la classe des derniers. Quant à la race d'Hamazasb qui est de la maison mamigonienne, il l'élève au cinquième rang parmi les satrapes d'Arménie et fait consigner tous [ces actes] dans ses archives.

Deux règlements étaient observés d'ordinaire : à chaque renouvellement de règne, toute la monnaie qui était gardée dans le trésor royal était fondue, et on la frappait à l'effigie du nouveau roi; ensuite la rubrique des diplômes était modifiée et portait son nom avec une légère différence, sans abandonner cependant les anciennes formules. Si le roi occupait le trône pendant de longues années et faisait opérer une nouvelle révision des actes, on laissait de côté les changements survenus précédemment, pour n'écrire que le nom du nouveau roi. Ardaschir qui, dans sa courte existence, n'eut pas le temps d'ordonner une révision des actes, changea les formules

(1) Cf. plus bas, Lazare de Pharbe (*Hist. d'Arm.*, c. 3, en arm.) qui entre dans de plus grands détails sur la conduite tenue par les satrapes dans cette circonstance.

(2) Vramschapouh, appelé Vramsapor par les Grecs, régna de 392 à 414.

(3) Le mot *garavan* qu'emploie ici Moïse est la transcription du mot persan *kiarvan* ou *kiarban*.

de ses prédécesseurs, et voulut que tout fût rédigé en son nom (1). Il accorda le rang et les honneurs de satrape à Hamazasb, avec la possession de villages et de domaines, parce qu'il ambitionnait le commandement de l'armée arménienne. Puis il adressa à notre roi Vramschapouh cet édit :

Lettre d'Ardaschir à Vramschapouh.

« Le plus brave des adorateurs d'Ormizt, Ardaschir, roi des rois, à mon frère Vramschapouh, roi des Arméniens, salut à toi !

« J'ai reçu ta lettre relative à l'évêque Sahag ; et je me suis rappelé les services de ses ancêtres qui étaient les chefs de la race de Sourèn Pahlav et qui reconnurent la domination de mon ancêtre appelé comme moi Ardaschir. Ces chefs de race, qui l'affectionnaient comme s'il eut été un de leurs parents, non contents de combattre avec eux en Perse, vinrent de ce pays dans le vôtre pour tuer Chosroès ton ancêtre, et ils payèrent de leur sang le meurtre [qu'ils avaient commis]. Lorsque Tiridate eut perdu par suite d'une maladie le trône avec la vie, le fils du meurtrier, Grégoire, lui donna de nouveau ces biens en le guérissant. Il fut encore plus bienfaisant à votre égard. C'est pourquoi, avec notre agrément, tu établiras Hamazasb, fils adoptif de Sahag, comme commandant des troupes ; tu donneras à sa race le cinquième rang parmi les satrapes, et les villages, avec les domaines octroyés par tes ancêtres à ses pères, retourneront à sa famille. De même pour les gens appartenant aux races coupables, tu leur rendras les maisons que nous leur avions confisquées, seulement tu ne les élèveras pas au rang qu'occupaient leurs pères. Telles sont les dispositions que nous avons fait consigner par écrit dans nos archives. Sois en santé ! »

A peine Sahag le Grand était-il arrivé, et toutes les donations faites par le roi de Perse Ardaschir étaient-elles confirmées, qu'Ardaschir mourut et eut pour successeur Vram, surnommé Kirman [schah] (German) qui régna dix ans. Il conserva les mêmes liens d'amitié avec Vramschapouh notre roi et avec Sahag le Grand, et la paix régna également entre Vram et Arcadius. Vramschapouh gouverna notre pays, étant vassal des deux rois et payant à chacun le tribut : Vram recevait celui de la partie du pays soumise à la Perse, et Arcadius celui de la partie soumise aux Grecs (2).

(1) Cf. Patkanian, *Essai d'une histoire de la dyn. des Sassanides*, etc., p. 13 de la trad. franç.

(2) Cf. Lazare de Pharbe, c. 4.

CHAPITRE LII.

Des caractères [alphabétiques] de Daniel.

Dans ce temps-là, Arcadius tomba malade ; d'horribles tremblements de terre, des incendies eurent lieu à Byzance, au sujet de Jean [Chrysostome] le Grand (1). L'empire grec était dans la confusion, et les armées se battaient tantôt entre elles et tantôt contre les Perses. C'est pourquoi Vram ordonne à Vramschapouh, notre roi, d'entrer en Mésopotamie pour la pacifier, d'y mettre l'ordre, de faire une enquête, et d'assigner à chacun des procurateurs ses attributions (2). Arrivé en Mésopotamie et ayant tout réglé, il éprouve de grandes difficultés pour trouver un secrétaire archiviste. Car, lorsque Mesrob eut quitté la Porte royale, il n'y avait plus d'habile secrétaire, et tous employaient les caractères perses. Alors se présenta au roi un prêtre appelé Abel, qui promit de tracer pour la langue arménienne des caractères disposés par l'évêque Daniel, son parent. Le roi, sans se préoccuper de cela, étant revenu en Arménie, trouva réunis, auprès de Sahag le Grand et de Mesrob, les évêques occupés à chercher des caractères arméniens. Instruit par eux-mêmes de leurs désirs, le roi leur rapporte l'offre du cénobite. Aussitôt toute l'assemblée le pressa instamment de s'occuper d'une affaire aussi importante.

Alors le roi envoie de notre pays comme messager, à Abel, un homme honorable, son confident, de la race des Khatouni, appelé Vahridj, qui désirait beaucoup le succès de l'entreprise. Celui-ci emmena Abel et le conduisit avec lui auprès de Daniel qui l'avait instruit, et, après qu'on eut disposé selon l'ordre de l'alphabet grec les caractères anciennement inventés, ils allèrent les présenter à Sahag le Grand et à Mesrob. Ceux-ci apprirent ces caractères et, en peu d'années, des jeunes gens travaillèrent avec eux à cette lecture. Mais les docteurs reconnurent l'insuffisance de ces caractères, pour rendre exactement les syllabes des mots arméniens avec ce système graphique imparfait et emprunté [à d'autres alphabets] (3).

CHAPITRE LIII.

Des caractères Mesrobiens révélés par la grâce divine.

Après cela, Mesrob, étant allé en Mésopotamie

(1) Cf. saint Jean Chrysost., *In act. Hom.*, 7, 41. — Socrate, l. VI, c. 23. — Sozomène, l. IX, c. 1.

(2) Cf. Lazare de Pharbe, c. 5.

(3) Cf. plus haut, p. 4 et suiv., § 2.

trouver Daniel avec ses disciples, sans mieux réussir que la première fois, passa à Édesse pour voir un certain Platon, rhéteur païen, qui était garde des archives. Celui-ci le reçut avec joie, et, s'étant pénétré à fond de tout ce qui concernait les locutions arméniennes, après beaucoup d'efforts infructueux, le rhéteur finit par avouer son impuissance. Il parla à Mesrob d'un homme fort instruit, appelé Épiphane, qui avait été son maître et qui s'en était allé, en emportant avec lui les livres de science de la bibliothèque d'Édesse, et avait embrassé la foi chrétienne : « Va vers lui, dit Platon à Mesrob, et il satisfera tes désirs. »

Alors Mesrob, avec le secours de l'évêque Babylas, se rend en Phénicie et arrive à Samos[ate] (1). Épiphane était mort, mais il avait laissé un disciple du nom Rufin (Hrophanos), habile dans l'art de la calligraphie grecque, qui était cénobite à Samos[ate]. Mesrob vint le trouver, et, sans tirer profit de cette démarche, il recourt à la prière. Alors il aperçoit non pas dans un songe pendant son sommeil, non pas le jour dans une vision, mais dans le secret de son cœur apparaître aux yeux de son esprit une main droite écrivant sur la pierre (2), comme l'on voit marquées sur la neige les lignes les plus fines. Et non-seulement cela lui apparut, mais toutes les particularités de l'apparition se rassemblèrent dans l'esprit de Mesrob, comme dans un vase. Ayant cessé de prier, Mesrob créa nos caractères avec Rufin qui traça aussitôt la forme des signes de Mesrob, en combinant les éléments arméniens d'après le mode des syllabes grecques. Aussitôt Mesrob se mit à traduire, en commençant judicieusement par les Proverbes, et il traduisit en entier, en arménien, les vingt-deux livres authentiques et le Nouveau-Testament, avec l'aide de ses disciples Jean d'Éghéghiatz et Joseph de Baghin. En même temps, il enseignait avec eux l'art de l'écriture à ses disciples les plus jeunes.

CHAPITRE LIV.

Des caractères arméniens, géorgiens et aghouank.

Arcadius étant mort, son fils appelé Théodose le Jeune lui succéda. Il fut également l'ami de notre pays et du roi Vramschapouh; cependant Théodose ne lui confia pas la partie du territoire [qui était soumise aux Grecs], et il la fit gouverner par ses procurateurs. Il fit aussi amitié avec Iezdedjerd (Hazguerd) roi de Perse. En ce temps-là, Mesrob vint apporter les caractères de notre langue, et sur l'ordre de Vramschapouh et de Sahag le Grand, ayant réuni des enfants choisis, intelligents, à la prononciation nette, à la voix douce, ayant la respiration longue, il établit des écoles dans tous les cantons, et il instruisit toutes les contrées de la partie [du pays soumise] à la Perse, hormis [celle qui appartenait] aux Grecs, dont les habitants, soumis à la juridiction du siége de Césarée, devaient employer les lettres grecques et non syriennes.

Mesrob, étant arrivé dans le pays des Ibères, leur composa aussi un alphabet, par la grâce qu'il avait reçue d'en haut, en collaboration avec un certain Dchagaï, interprète du grec et de l'arménien, et avec la protection de leur roi Bacour (Pagour) et de leur évêque Moïse (1). Mesrob choisit des enfants, les partage en deux classes et leur laisse pour maîtres Der de Khortzèn et Mousché de Daron, ses disciples.

Puis, Mesrob se rend dans le pays des Aghouank, auprès du roi de la contrée d'Arsvaghen et du chef des évêques Jérémie, qui, ayant agréé volontiers son enseignement, lui confièrent des enfants choisis. Puis ils appelèrent un certain Benjamin, traducteur fort distingué, qu'envoya sans tarder le jeune Vasag, prince de Siounie, par l'entremise de son évêque Anania. Avec leur coopération, Mesrob créa les caractères de la langue des Karkaratzi, langue gutturale, rauque, barbare, grossière et discordante (2). Ayant laissé pour directeur un de ses élèves, Jonathan, et établi quelques prêtres à la Porte du roi, Mes-

(1) Cf. plus haut, p. 10 et note 2, col. 2.

(2) Un seul msc. donne les caractères, dont voici la valeur : *a*, *ié*, *é*, *e*, *i*, *ouo* ou *o*, *ou* ou *v*.

(1) Mesrob donna aux Géorgiens leur alphabet *khoutzouri* « ecclésiastique » qui ressemble beaucoup à l'alphabet arménien. Cependant Vakhtang raconte dans ses Annales que cet alphabet fut donné aux Géorgiens par le roi Pharnavaz (Brosset, *Hist. de la Géorg.*, t. I. p. 43). L'alphabet civil, *mkédrouli* « des guerriers », qui diffère par la forme des caractères, du *khoutzouri*, ne fut employé par les Géorgiens que beaucoup plus tard; c'est celui dont on se sert aujourd'hui habituellement dans le pays, tandis que le *khoutzouri* est réservé spécialement pour la transcription des livres religieux.

(2) L'alphabet des Aghouank est perdu depuis longtemps déjà, et jusqu'à présent on n'a trouvé aucune trace de manuscrits écrits dans cette langue. Les inscriptions lapidaires font également défaut. M. Boré (*Lettres d'un voyageur en Orient*, t. II, p. 50) avait cru retrouver l'alphabet des Aghouank dans un manuscrit arménien; mais cette découverte, qu'il avait annoncée à l'Institut en 1838, était une véritable mystification. L'alphabet aghouank de M. Boré était tout simplement un alphabet moderne, que le plus illettré des Arméniens eût reconnu de suite pour des caractères *nodorkir*, fort en usage actuellement dans tout l'Orient.

rob vint trouver Sahag le Grand qui était occupé à traduire des livres syriaques, car les livres grecs manquaient. D'abord Mérouján avait fait brûler dans notre pays tous les livres grecs (1), et, lors du partage de l'Arménie, les gouverneurs perses ne permettaient à personne, sur leur territoire, d'apprendre le grec, mais [ils autorisaient] seulement l'étude du syriaque.

CHAPITRE LV.

Chosroès règne pour la seconde fois, et après lui Sapor le Perse.

Vramschapouh, ayant régné vingt et un ans, mourut laissant un fils âgé de dix ans, appelé Ardaschès. Aussitôt Sahag le Grand se rendit à la Porte du roi des Perses, Iezdedjerd, pour réclamer Chosroès qui était dans les fers et qui, depuis la mort d'Ardaschir, était délivré de ses chaînes et gardé seulement à vue dans la forteresse d'Anousch, du temps de Vram. Iezdedjerd accueillit la requête, rendit à Chosroès le trône et le renvoya en Arménie (2). Chosroès réclama Hrahad (3), fils de Kazavon, qui, à la mort de son père, avait été tiré de la forteresse d'Anousch (4) et exilé de là dans le Sakastan (5). Mais Chosroès ne put voir Hrahad, car il ne régna pour la seconde fois que pendant un an (6).

Après cela, Iezdedjerd donna pour roi aux Arméniens, non pas un prince de leur race, mais son fils Sapor (7), avec l'intention perfide [de forcer] les satrapes à être ainsi toujours en relation avec lui, au moyen de conversations, de présents réciproques, de festins et de chasses. [Il croyait] qu'il y aurait union par des alliances et des mariages, et qu'ainsi il pourrait les ramener au culte du mazdéisme et les détacher entièrement des Grecs. Il ignorait, l'insensé, que le Seigneur anéantit les pensées des païens, quoique peu s'en fallût qu'il ne réussît. En effet, Hamazasb était mort et Sahag était plongé dans le deuil; personne n'était plus à la tête des troupes arméniennes. Alors Sapor entra facilement dans notre pays, amenant avec lui Hrahad et tous les bannis (1). Cependant il ne put gagner l'esprit des satrapes; tous le haïssaient, et, soit à la chasse, soit dans les jeux, personne ne lui rendait les honneurs dus à un roi.

Un jour, en poursuivant avec vigueur un troupeau d'onagres, il arriva qu'on se lança dans des endroits difficiles et rocailleux. Sapor se retirait, quand Adom Mogatzi, en le raillant, lui dit : « Va, fils du dieu des Perses, va, si tu es un homme! » Sapor répliqua : « Va toi-même, car c'est le fait des démons de s'aventurer au milieu des rochers. » Un autre jour, on chassait avec des torches allumées des sangliers dans les roseaux. Sapor n'osait pas s'aventurer dans le fourré, parce que le feu l'environnait de toutes parts, et, regardant de tous les côtés, il allait de droite et de gauche avec son cheval. « Fils du dieu des Perses, lui dit encore Adom, voici ton père et ton dieu; que crains-tu donc? » — « Cesse de railler, repartit Sapor, passe à travers le feu et je te suivrai par derrière, car mon cheval se cabre lorsqu'il passe le premier. » Adom railla encore Sapor, en disant : « Est-ce qu'il y aurait encore ici des pierres, qu'il me faut de nouveau passer le premier? Si donc tu appelles les Mogatzi, race de démons, je vous appellerai, vous autres Sassanides, des hommes efféminés. » Et Adom, éperonnant son cheval, passe comme dans une prairie en fleurs, à travers le feu, pour tirer Sapor d'embarras. Ensuite, ayant appris que Sapor ne lui pardonnerait pas ses railleries, Adom se rend dans le pays de Mog.

Une autre fois, en jouant au mail, il arrive par deux fois à Schavasb Ardzrouni d'enlever la balle à Sapor, et le roi, lui appliquant un coup de bâton, lui dit : « Apprends à te connaître. » — « Oui, je me reconnais, reprit Schavasb, je suis de race royale

(1) Cf. plus haut, l. III, c. 36.

(2) Chosroès III monta sur le trône en 414 et il régna jusqu'en 415.

(3) Ce nom est la transcription du nom perse Phraate.

(4) Le texte se sert du mot *anischeli* « sans souvenir » et par extension « oubli ».

(5) Le Sedjestan ou Séistan, à l'est du Khorassan; c'est la Sacastène ou pays des Saces des anciens.

(6) Cf. Lazare de Pharbe, c. 7, 8.

(7) Sapor ou Schapouh, régna de 415 à 419. — Procope (*de Ædif.*, l. III, c. 1. — *Bell. pers.*, l. II, c. 3) donne des détails très-circonstanciés sur la chute de la dynastie arsacide d'Arménie, et l'avénement au trône d'un prince perse. Pendant la minorité de Théodose II, Arsace, roi d'Arménie, mourut laissant le trône à ses deux fils Tigrane et Arsace. Tigrane eut une plus large part que son frère qui, mécontent de ce partage, appela à son aide les Romains. Tigrane, hors d'état de résister, fit don au roi de Perse des États que son père lui avait laissés. Arsace, de son côté, imitant la conduite de son frère, donna également à Théodose II la partie de l'Arménie que son père lui avait léguée. L'histoire d'Arménie ne parle pas de ces deux princes, et, pour concilier le récit de Moïse avec celui de Procope, il faut supposer qu'il s'agit de Chosroès III qui seul a pu faire les dispositions testamentaires en faveur de ses fils, dont parle Procope. En effet il ne peut être question de Vramschapouh qui ne laissa qu'un fils en bas âge, lequel fut exclu du trône à cause de sa jeunesse. — Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, t. V, p. 438 et suiv., éd. Saint-Martin.

(1) Cf. Lazare de Pharbe, c. 8.

et du sang de Sanassar (1), et j'ai le droit, avec tes frères, d'embrasser le coussin du roi, en raison même de mon nom. » En proférant ces paroles pleines de mépris, Schavasb s'élança comme la foudre hors de l'hippodrome.

Enfin, une autre fois, au milieu des fêtes d'un festin, Chosroès Kartmanatzi, pris de vin, en présence de Sapor, montra un amour indécent et passionné pour une femme qui pinçait avec talent de la cithare. Sapor indigné ordonne de l'arrêter et de le garder dans la salle. Mais, mettant la main sur son épée, comme Tiridate Bagratide (2), il traverse [la salle] et rentre chez lui. Nul d'entre les officiers du roi n'ose mettre la main sur lui, car on connaît déjà par expérience la valeur de Chosroès. C'est sur tes instances que j'ai été forcé de rapporter ces faits.

CHAPITRE LVI.

Evénements survenus après le départ de Sapor en Arménie. — Anarchie après sa mort.

Sapor, ayant passé quatre ans sans gloire sur le trône d'Arménie, reçut la nouvelle de la maladie de son père et s'apprêta à partir. Il enjoignit au commandant qui était son lieutenant de réunir les grands d'Arménie et de les conduire en Perse. A peine Sapor fut-il arrivé à Ctésiphon qu'Iezdedjerd son père mourut, après un règne de onze ans. Ce jour-là même, Sapor, surpris par les embûches des gens de la Porte, fut tué (3). Alors les satrapes arméniens choisissent le brave et illustre Nersès Djidjragatzi, pour leur général, et avec leurs troupes ils livrent bataille à l'armée perse et la taillent en pièces; Abersam Sbantouni tue leur commandant. Chacun s'en va de son côté, maître de lui-même, et cherche, par la fuite, un refuge dans les montagnes et les rochers. Les habitants de Vanant se distinguent par un courage héroïque. Ainsi déchiré par des discordes et des collisions, notre pays reste pendant trois ans (4) livré à l'anarchie, à la désolation et à la ruine (5). Alors les impôts ne rentraient plus dans le trésor royal, les chemins publics étaient coupés, et toute l'organisation intérieure était bouleversée et détruite.

En ce temps-là, Vram II était assis sur le trône de Perse, et il chercha à tirer vengeance de notre pays. Il fit la paix avec les Grecs et respecta la partie du pays qui leur appartenait.

CHAPITRE LVII.

Mesrob envoyé à Byzance. — Copie de cinq lettres.

Sahag le Grand, voyant tous les malheurs arrivés dans la partie [de notre pays appartenant à la] Perse, se transporta à l'occident de l'Arménie, dans la partie qui dépendait des Grecs; mais il n'y fut pas reçu selon son mérite. En conséquence, il envoie Mesrob et Vartan son neveu, à Byzance, auprès de l'empereur Théodose, avec une lettre ainsi conçue :

Lettre de Sahag à Théodose.

« Au pacifique empereur, mon seigneur Théodose Auguste, Sahag, évêque des Arméniens, salut dans le Seigneur. Je sais que le bruit de nos infortunes est parvenu aux oreilles compatissantes de ta majesté. Aussi, plein d'espoir dans ta bienfaisance miséricordieuse, je suis venu me réfugier à tes pieds; je n'ai pas trouvé d'accueil dans ma juridiction, d'après l'ordre prohibitif de ceux qui gouvernent. Ils nous haïssent tellement qu'il n'ont pas accepté les caractères [arméniens] que leur a portés l'homme que j'ai envoyé à ta bienfaisance, après qu'il eut souffert beaucoup de tribulations en Syrie. Qu'il plaise à ta majesté de ne pas nous laisser sans autorité dans notre juridiction, et d'ordonner qu'ils nous reçoivent et qu'ils acceptent notre enseignement. Sois en santé. »

(1) Cf. plus haut, l. I, 23, l. II, 7.
(2) Cf. plus haut, l. II, c. 23.
(3) Lazare de Pharbe (c. 8), dit que Sapor fut empoisonné.
(4) Assoghig dit onze ans.
(5) Procope (*de Ædif.*, l. III, c. 1) nous donne des renseignements précieux sur l'état de l'Arménie à l'époque dont nous parlons. La Perse et l'Empire semblaient s'être mis encore une fois d'accord relativement aux affaires d'Arménie, et le partage, qui avait été fait jadis entre les deux États, fut de nouveau rétabli sur les anciennes bases; l'Arménie occidentale, désignée sous le nom de Grande-Arménie, fut réunie à l'Empire qui en confia l'organisation à un comte. La Quatrième-Arménie, qui était située au nord de la Mésopotamie, entre l'Euphrate et le Tigre, renfermait plusieurs satrapies indépendantes sous la suzeraineté de l'empereur (Justinien, *Novell. Const.*, 31), formant une réunion de nations et de noms barbares. Ces satrapies étaient au nombre de cinq dans la partie de l'Arménie comprise entre l'Euphrate et la ville d'Amid; la Sophanène, l'Anzitène, la Sophène, l'Asthianène, la Bélabitène. Elles se transmettaient par droit de succession, et chacun des satrapes recevait de l'empereur l'investiture (Procope, *op. et loc. cit.*). Il est évident que c'est à cette division de l'Arménie en plusieurs États distincts, que Moïse de Khorène fait allusion dans ce chapitre, quand il parle de l'anarchie qui régna pendant plusieurs années dans le pays.

Sahag écrit la lettre suivante à l'évêque de la ville impériale :

Lettre de Sahag à Atticus.

« Sahag, évêque des Arméniens, à notre docteur Atticus, évêque de la Porte très-fréquentée; salut et bénédiction!

« Espérant en ta sainteté, j'ai envoyé le docteur de notre pays, Mesrob, et mon neveu Vartan, afin que tu apprennes d'eux nos infortunes, que tu intercèdes auprès du grand empereur et que tu nous sauves véritablement comme un frère bien-aimé. Sois en santé. »

Sahag écrit également au général Anatole cette lettre:

Lettre de Sahag à Anatole (1).

« Sahag, évêque des Arméniens, au brave général Anatole, salut!

« Je rends grâces à Dieu de ce qu'il t'a donné à nous pour être notre refüge. Aussi je te fais savoir que, cherchant quelque expédient dans notre détresse, j'ai envoyé notre docteur Mesrob et mon neveu Vartan à la Porte impériale, et je prie ta bravoure de faciliter leur voyage. Sois en santé! »

En voyant cette lettre, Anatole, qui se rappelait la réputation bien connue de Mesrob, fit aux envoyés un très-bon accueil. Ayant informé l'empereur [de leur venue] par un messager et une lettre, il en reçut l'ordre de les envoyer sans retard et avec de grands honneurs. Puis, gardant à Mélitène les nombreux disciples que Mesrob avait emmenés avec Léon leur chef, Anatole les laisse auprès de l'évêque Acacius. Ensuite, ayant pris Mesrob et Vartan, il les confie à Knith évêque de Terdchan (2), et les reconduit avec de grands honneurs. Mesrob et Vartan, entrèrent à Byzance et furent présentés de suite au grand empereur, dont ils obtinrent beaucoup plus qu'ils n'espéraient. Enfin ils s'en retournèrent avec une lettre ainsi conçue :

Lettre de Théodose à Sahag.

« L'empereur Théodose, Auguste et César des Romains, à Sahag le Grand, évêque, salut.

« Ayant daigné voir tes lettres, nous avons appris ce que tu as écrit et nous t'avons fait beaucoup de reproches de ce que tu t'es dévoué de tout cœur à un roi païen, et tu n'as pas même daigné par lettres te faire connaître à nous. Nous te blâmons encore davantage de ce que, dédaignant les savants qui sont dans notre ville, tu t'es adressé à certains Syriens pour obtenir des inventions scientifiques. C'est pourquoi il nous a plu de voir nos sujets rejeter ton enseignement. Mais, quand ensuite Mesrob nous a raconté que l'exécution de sa découverte était due à la grâce d'en haut, nous avons écrit qu'ils eussent à apprendre aussitôt ce tu enseignais, qu'ils t'accueillissent avec respect comme leur véritable maître, comme cela a lieu pour l'archevêque de Césarée, et que les provisions et les dépenses soient payées par le trésor. Nous avons encore ordonné de bâtir une ville dans votre pays d'Arménie pour servir de résidence à vous et à nos troupes; et, comme faveur, nous avons nommé général Vartan, fils de ton fils adoptif, et fait inscrire Mesrob parmi les premiers docteurs. Sois en santé! »

Le grand évêque Atticus lui écrivit aussi en ces termes :

Lettre d'Atticus à Sahag.

« Atticus, évêque indépendant (1) de Constantinople, à mon cher frère et collègue Sahag, évêque des Arméniens, salut dans le Seigneur!

« Nous rendons grâces à Dieu au sujet de ta bonne renommée parmi des nations aussi barbares, mais nous te blâmons de ne pas t'être rappelé plus tôt l'amitié de Grégoire et de Nersès, tes pères, pour nous. Nous nous étonnons encore davantage de ce que tu as négligé la source de l'Église, saint Jean notre père, par qui, non-seulement cette métropole de l'univers, mais encore tous les chrétiens et le monde entier ont été enseignés, ce qui l'a fait surnommer Chrysostome. Sans vous arrêter à lui, vous avez voulu étancher votre soif à des eaux bourbeuses; mais enfin le Tout-Puissant, à la vue de tous ces vains efforts, fit pleuvoir sur vous les grâces du Saint-Esprit, ce dont nous nous réjouissons aujourd'hui. Ainsi donc, d'après l'ordre de l'auguste empereur, il t'est accordé d'enseigner sur la partie [de l'Arménie qui] nous [appartient], et de convaincre ou d'expulser hors de ta juridiction la secte des Borborides (2). En ce qui concerne Mesrob ton en-

(1) Anatole était maître de la milice d'Orient et jouissait d'un très-grand crédit sous le règne de Théodose le Jeune. — Cf. Cyrille de Scythopolis, *Vit. S. Euth.*, dans les *Anal. græc.*, t. I, p. 19 et suiv.

(2) Le canton de Terdchan, l'ancienne Derxène (Pline, v, 24) ou Xerxène (Strabon, xi, 14, 5) se trouvait dans la province appelée Haute-Arménie. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 24. — Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arm.*, t. I, p. 44, 45, 74.

(1) L'arménien emploie le mot *inkhnakloukh* qui est la traduction du grec αὐτοκέφαλος.

(2) Le texte arménien emploie le mot *porporidon* qui

voyé, nous l'avons ordonné prédicateur (egghésiastikos) (1). »

CHAPITRE LVIII.

Instruction répandue dans la partie occidentale de notre pays. — Tranquillité générale. — Règne d'Ardaschir.

A leur arrivée, Mesrob et le commandant Vartan trouvèrent le général Anatole parvenu aux frontières de notre pays. Anatole, ayant reçu l'ordre royal, mena à bonne fin les affaires, avec encore plus de zèle et de bonne volonté. Les princes, [les procurateurs (2)], les grands et tous les notables du pays se réunirent avec toute la classe sacerdotale, de bon gré, comme s'ils étaient convoqués par la voix de Dieu. Alors, se mettant immédiatement à enseigner cette multitude, les docteurs instruisirent en peu de temps la contrée d'Occident, comme ils l'avaient fait déjà pour celle d'Orient.

Des messagers envoyés alors au nom de beaucoup de satrapes, près de Sahag le Grand, le sollicitaient de venir au milieu d'eux, et de les réunir tous en corps de confédération. Car le roi des Perses, Vram, savait bien que sans les satrapes d'Arménie, il ne pouvait pas posséder le pays, et il engagea des pourparlers avec Sempad commandant de la cavalerie, pour aviser à un accommodement. C'est pourquoi Sahag laisse Mesrob pour instruire les contrées occidentales, et lui confie ses neveux Hemaïag et Hamazasbian, fils du commandant Vartan. Il ordonne de bien examiner la secte criminelle des Borborides, et si, ni par la douceur, ni par la rigueur, ils n'abandonnent pas leurs erreurs, d'employer les supplices, afin que des offenses vengent des offenses, et qu'une mort justement infligée au corps stigmatise la mort injuste des âmes. Ensuite Sahag se rend dans la province d'Ararat, convoque toutes les races satrapales, et envoie le commandant de la cavalerie Sempad et le général Vartan, son petit-fils, à la cour du roi des Perses (3).

Ce prince, ayant conclu la paix, signe un édit revêtu de son sceau qui accorde l'amnistie, et, à la demande des satrapes, il institue comme roi Ardaschès, fils de Vramschapouh, dont il change le nom en l'appelant Ardaschir, et il lui confie l pays d'Arménie, sans y envoyer un préfet pers Ardaschir régna six ans (1).

CHAPITRE LIX.

Construction de la ville de Garin, appelée Théo dosiopolis.

Le général Anatole, ayant reçu l'ordre impé rial, vient dans notre pays; il traverse beaucou de nos provinces et veut construire dans le can ton de Garin (2), comme étant le centre du pays une ville sur un terrain productif, fertile (riche en eaux. Comme centre du pays, ce lieu n'e pas très-éloigné de l'endroit où jaillissent l sources d'une partie de l'Euphrate (3), qui dar leur cours paisible se grossissent comme un vast marais ou une mer (4). Il y avait une grand quantité de poissons et une grande variété d'o seaux, et les habitants se nourrissaient exclusive ment de leurs œufs. Sur les bords de ce marai on trouve quantité de joncs et de roseaux. L plaines produisent des herbes et des fruits à s mence. Les montagnes sont remplies d'animau au pied fourchu et ruminants. Les troupeaux multiplient, sont de grande espèce et très-fort et s'engraissent merveilleusement.

Au pied de cette agréable montagne (5), (trouve quantité de sources limpides. C'est c endroit qu'Anatole choisit pour fonder la vill il l'entoura d'un large fossé, jeta les fondatio des murailles à une grande profondeur, et il éle sur les remparts des tours hautes et formidabl dont la première fut nommée Théodosie, (l'honneur de Théodose. Plus loin il construi d'autres tours pointues en forme de proues (navires et creusa des passages en face de la mo

est la transcription du mot βορβόρεος « boue, fange ». — Cf. plus haut, p. 158, et la note 6. — Moïse de Khorène avait déja fait allusion à cette secte dans le ch. 47 de ce livre.

(1) Cf. plus haut, p. 11, et la note 5.

(2) Ce mot existe seulement dans deux mss.

(3) Cf. Lazare de Pharbe, c. 8.

(1) Ardaschir monta sur le trône d'Arménie en 4: par l'ordre de Bahram V roi de Perse. Il fut renver par ce prince en 428. Ardaschir porte, dans les list royales d'Arménie, le nom d'Ardaschès IV.

(2) Ce canton était situé dans la Haute-Arméni Pline (liv. v, c. 24) l'appelle *Caranitis*. — Cf. Procoj *Bell. pers.*, l. 1, ch. 10. — Indjidji, *Arm. anc.*, p. 27. — Saint-Martin; *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 27, 43.

(3) Ces sources proviennent de la montagne appe en turc *Bin-gueul*, ou les « mille sources, les mi lacs ».

(4) Lazare de Pharbe (p. 259) nomme cet amas d'(« mer de Garin ». Ce marais est appelé en turc *Saz* « marais ou endroit des roseaux ». — Cf. Saint-Mart *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 64.

(5) C'est la montagne appelée *Sourp-Khatch* « Sainte-Croix » par les Arméniens, et *Top-dagh* « mo tagne du canon » par les Turcs.

tagne. Il fit la même chose sur le côté de la plaine qui regarde le nord; et du côté de l'est, ainsi que du côté de l'ouest, il construisit des tours de forme circulaire. Au milieu de la ville, sur une éminence, il bâtit de nombreux magasins, et il appela cet endroit Augustéum, en l'honneur d'Auguste. Il amena les eaux sur différents points, par des canaux souterrains. Il remplit d'armes et de troupes la ville, afin de la défendre et il lui donna le nom de Théodosiopolis, afin que le nom de la ville immortalisât celui de Théodose. Enfin Anatole éleva des édifices en pierre de taille sur les sources thermales (1).

CHAPITRE LX.

Mesrob évangélise de nouveau le pays. — Voyage des traducteurs à Byzance.

Mesrob, fixé dans le désert et dans des lieux inhabités et boisés, appelés Schaghkomkh, complète l'instruction des masses; car ce n'était pas un art qu'il enseignait, mais c'était un souffle qu'il donnait à ses disciples, à la manière des apôtres. Puis, laissant comme directeurs quelques-uns de ses disciples, Léon et Énoch à Sber, à Terdchan leur évêque Knit, Tanan à Égéghiatz, Mesrob s'en alla en Ararat, en passant par le canton de Koghtèn, son premier séjour.

Là une racine amère de la secte païenne s'était propagée depuis l'époque de l'anarchie, et elle s'était manifestée et étendue de nouveau. Le bienheureux l'ayant complétement extirpée, avec l'aide de Kid digne fils de Schapith prince du canton, apprend que les instigateurs de ces faux docteurs sont dans les contrées de Paghassagan (1); il vient sur les lieux, en ramène plusieurs à la saine croyance et chasse les plus obstinés qui restent dans le pays des Huns. Mesrob, confiant l'instruction de cette contrée à l'évêque appelé Mousché, retourne au vallon de Kartman, où il a appris que se trouvent encore des sectaires. Mesrob les découvre, les amène à la connaissance de la vérité, et convertit également le prince de Kartman appelé Khours. Le ptes-chkh des Koukaratzi, Aschouscha (2), invita aussi Mesrob à venir au canton de Daschir, dans ses domaines, dans le même but. Arrivé dans ce pays, Mesrob instruit les habitants qui se montrèrent plus disposés et plus fermes dans la doctrine que tous ses autres disciples. En ce temps-là, Artzil était roi des Ibères.

Puis Mesrob et Sahag le Grand, ayant rappelé les mêmes disciples, Joseph (3) et son compagnon du village de Goghp, appelé Eznig (4), ils les envoient de la Mésopotamie dans la ville d'Édesse, pour rapporter promptement des traductions en notre langue de tous les livres qu'ils pourraient trouver des premiers saints Pères, afin qu'après cela ils les fassent partir pour Byzance, en vue de s'occuper du même travail. Ceux-ci, d'après des lettres mensongères de quelques fourbes, qui leur disent que Sahag le Grand et Mesrob sont disposés à envoyer d'autres disciples à Byzance, s'y rendent sans retard et sans en avoir reçu l'ordre de leurs docteurs, car ils étaient avides de la saine doctrine. Devenus habiles dans les lettres grecques, ils s'adonnèrent à traduire et à écrire. Mais, poussés par l'envie, leurs compagnons et leurs condisciples, appelés Léon et Gorioun, se rendi-

(1) Cette description est tout à fait conforme à l'état actuel de la ville et diffère de celle que nous a transmise Procope (*de Ædif.*, III, 5) qui attribue la construction d'une partie des édifices aux empereurs Anastase et Justinien, qui ne firent vraisemblablement que les restaurer. Les Arméniens donnent à cette ville le nom de Garin, quelquefois aussi ils la nomment Théodosiopolis; les Turcs l'appellent Erzeroum ou Arzroum « citadelle grecque » parce qu'elle confine avec l'Asie-Mineure. Toutefois cette étymologie paraît douteuse, et Saint-Martin, dans les notes qu'il a jointes à son édition de l'Histoire du Bas-Empire de Lebeau (t. v, p. 448), suppose avec beaucoup de vraisemblance que le nom d'Erzeroum vient d'Arzen ou Artzé, nom d'un bourg des environs que l'on avait donné au onzième siècle à la ville de Théodosiopolis, et auquel on avait ajouté l'épithète de *Erroum* (Arzen-erroum; Ardzen des Grecs) pour le distinguer d'une localité située au sud de l'Arménie près des rives du Tigre. Les sources d'eau thermale portent actuellement le nom d'*Iligé*. La construction d'Erzeroum aurait été confiée, dit le Ménologe arménien (19 février), à notre auteur qui était à ce qu'il paraît surintendant des édifices publics; mais, comme cette assertion ne se trouve nulle part ailleurs, on est en droit de révoquer le fait en doute, car, en rapprochant la date de la construction de cette ville de l'âge de Moïse de Khorène à l'époque où elle fut fondée, on trouve que notre auteur aurait été âgé à peine de dix ans.

(1) On n'est pas d'accord sur ce point, à savoir si Paghassagan se trouvait dans la province de Siounie, ou dans le pays des Aghouank.

(2) Ce dynaste est connu par un monument fort curieux conservé au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale de Paris. Son buste de profil est gravé en creux sur un onyx, et autour on lit cette légende : Ουσας πητιαξης Ιβηρων Καρχηδων. Le mot Ουσας n'est autre chose que le nom d'Aschouscha rendu méconnaissable par l'artiste chargé de la gravure de la pierre. — Cf. Visconti, *Iconogr. grecque*, t. II, p. 269 et suiv., pl. 45, n° 10. — Ma *Numismatique de la Géorgie* (1re édit. 1852), p. 7-8. — Dumersan, *Hist. du cab. des médailles*, p. 90, n° 425.

(3) Joseph était de Baghin, canton de la Quatrième-Arménie, non loin de la Sophène.

(4) Cf. plus haut, p. 12.

rent spontanément à Byzance. Puis arrivèrent également Jean et Artzan envoyés aussi par Sahag le Grand et Mesrob. Comme ils voyageaient doucement, ils s'arrêtèrent pour se reposer à Césarée. Tous avaient reçu un accueil empressé de Maximien, évêque de Byzance (1).

CHAPITRE LXI.

Du concile tenu à Éphèse à l'occasion de l'impie Nestorius.

Vers le même temps, l'impie Nestorius, indignement assis sur le siége épiscopal de Byzance, et suivant les enseignements des Juifs, blasphémait que la très-sainte Vierge était mère d'un homme et non de Dieu. Car l'enfant né de la Vierge ayant eu un commencement, était, disait-il, un fils de Marie créé par la grâce et différent de l'autre fils né du père et préexistant; de cette manière il y avait deux fils, et la Trinité devenait Quatrinité. C'est pourquoi, en vue d'examiner la Sainte-Écriture (2), se réunirent en Asie, à Éphèse, ville maritime (3), les saints Pères, Célestin de Rome (4), Cyrille d'Alexandrie, Juvénal de Jérusalem, Jean d'Antioche, Memnon d'Éphèse, Paul d'Émèse, Théodote d'Ancyre, et beaucoup d'autres au nombre de deux cents. Ils anathématisèrent Nestorius, confessèrent que Notre-Seigneur Jésus-Christ était le Fils unique de Dieu, et que la très-sainte Vierge Marie était la mère de Dieu.

Sahag le Grand et Mesrob n'assistèrent pas au concile; mais Cyrille d'Alexandrie, Proclus de Constantinople (5) et Acacius de Mélitène, leur écrivirent pour les avertir que quelques disciples des hérétiques, emportant les écrits de Théodore de Mopsueste, maître de Nestorius et disciple de Diodore [de Tarse], s'étaient rendus en Arménie. Puis nos traducteurs, dont nous avons déjà donné les noms, vinrent trouver Sahag le Grand et Mesrob à Aschdischad de Daron, et leur remirent les lettres et les canons du concile d'Éphèse, contenus en six chapitres; enfin des copies authentiques des Livres-Saints.

Sahag le Grand et Mesrob, ayant reçu ces livres, traduisirent de nouveau ceux qui avaient été déjà traduits [du syriaque], et ils formèrent promptement avec leurs disciples une composition toute nouvelle (1); mais, comme ces traducteurs ignoraient notre méthode, leur travail fut trouvé défectueux en beaucoup de points. C'est pourquoi Sahag le Grand et Mesrob nous envoyèrent à Alexandrie, pour étudier la langue savante et nous initier à la science philologique.

CHAPITRE LXII.

Des docteurs. — De l'auteur et de son voyage d'instruction, avec une comparaison tirée du système céleste.

Les philosophes et les observateurs, dans leurs infatigables recherches touchant les sciences mathématiques, disent que les astres reçoivent leur éclat de la lune et que la lune emprunte sa lumière au soleil, et que le soleil lui-même [tire son éclat] du ciel lumineux; que la lumière de l'éther se partage en deux zones, dont chacune, par le moyen du soleil, se tempère ou se propage selon le lieu, le degré et le temps. De même, nous aussi, illuminés par l'effusion continuelle des rayons invisibles de nos pères spirituels, en parcourant les régions du midi, nous sommes parvenus à la ville d'Édesse; en naviguant légèrement sur les abîmes des archives, nous sommes arrivés aux lieux saints pour adorer et nous raffermir dans les doctrines de la Palestine.

Puis, avec la même rapidité, nous sommes entrés en Égypte, dans ce pays si fameux, exempt des excès du froid et de la chaleur, garanti contre les inondations et la sécheresse, situé dans la plus belle partie de la terre, produisant en abondance toutes sortes de fruits, et auquel le Nil sert de murailles non construites de main d'homme; le Nil qui non-seulement la protége, mais lui fournit

(1) Sisinnius, successeur d'Atticus, en 426, et prédécesseur de Nestorius et de Maximien, fit aussi un accueil empressé aux envoyés de Sahag et de Mesrob. Mais Moïse ne parle que de Maximien, sans qu'on s'explique la cause du silence qu'il a gardé envers Sisinnius. Maximien avait remplacé Nestorius, déposé en 431 au concile d'Éphèse.

(2) Cette phrase offre une véritable difficulté : les mots *kravoragan verdzanouthiamp* signifient à proprement parler « avec une lecture littérale ».

(3) Le concile d'Éphèse se tint en 431. — Cf. Socrate, l. VII, c. 31. — Evagrius, l. I, c. 2. — Fleury, *Hist. eccl.*, l. XXV, art. 1 et suiv.

(4) Le pape Célestin était représenté au concile par ses légats.

(5) La lettre de Proclus se trouve en grec, dans la *Collection des conciles* de Mansi, t. V, p. 422.

(1) La nouvelle traduction de la Bible, en arménien, fut faite sur la version grecque des Septante et adoptée par les Pères du concile national d'Aschdischad en 434. C'est cette version arménienne que nous possédons actuellement, qui est appelée la *reine des versions*, parce que les traducteurs n'ont pas même interverti l'ordre relatif des mots, si bien qu'à la place d'une expression grecque, ils ont mis le mot arménien correspondant. Cette traduction est donc la reproduction fidèle d'un manuscrit grec de la version des Septante, datant de la première moitié du cinquième siècle.

encore toutes les denrées, et qui par ses canaux est l'arbitre et le dispensateur de la chaleur et de l'humidité pour la culture de la terre. Tout ce que le sol ne peut produire, le fleuve le fournit en abondance; il fait du pays une île fertile, car il environne la terre de ses eaux qui s'écoulent par les branches de douze canaux. Là est construite avec un art admirable la grande ville d'Alexandrie, dans un climat excellent, entre la mer et un lac artificiel. Ce qui cause la douce température de l'air, c'est que des bouches du lac qui se dirigent dans la mer et de celles qui viennent de la mer, qui est proche, s'échappe un souffle presque continuel, qui est léger lorsqu'il est apporté par la mer, et épais lorsqu'il vient du lac. Ces souffles, qui se confondent, raffermissent et consolident la vie.

Aujourd'hui le premier du pays n'est plus ce Pluton aux cinq têtes qui enveloppait l'immensité du monde (1), c'est Marc proclamant l'Évangile. On ne voit plus les tombeaux des descendants du dragon, mais les églises des saints martyrs resplendissent. On ne célèbre plus le 25[e] jour du mois de τυβὶ (doupi), cette fête insensée où l'on couronnait des bêtes de somme, où l'on adorait les serpents et où l'on distribuait des épis de blé (?) (2); mais le 11[e] jour de ce même mois de τυβὶ, on célèbre la fête de l'Épiphanie, où on loue les victorieux athlètes de la foi et où on accorde l'hospitalité aux étrangers et des aumônes aux pauvres. On ne sacrifie plus à l'infâme démon Sérapis, mais on offre en sacrifice le sang du Christ. On n'interroge plus les oracles de Protée le chef des enfers; on apprend toute la sagesse d'un nouveau Platon (3), je veux dire de ce docteur dont je ne me suis pas trouvé digne d'être le disciple; mais je me suis, par des exercices multipliés, approprié la science et je l'ai cultivée.

En naviguant du côté de la Grèce, nous avons été poussé par des vents contraires en Italie. Là, nous avons salué la terre où reposent les saints Pierre et Paul, sans trop nous arrêter dans la ville des Romains, et, gagnant la Grèce pour venir en Attique, nous sommes resté un temps assez court à Athènes. A la fin de l'hiver, nous nous sommes dirigé vers Byzance, désireux de rentrer dans nôtre patrie.

(1) Ce passage est une réminiscence du ch. 30 de l'*Hist. d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène, que les Arméniens, et probablement Moïse de Khorène, avaient traduite au cinquième siècle sur le texte grec. (Cf. Pseudo-Callisth., éd. Ch. Müller, p. 31.)

(2) Moïse se sert ici du mot *athéra* qui est la transcription du grec ἀθήρ « épi. »

(3) Moïse veut sans doute désigner ici saint Cyrille, évêque d'Alexandrie.

CHAPITRE LXIII.

Déplorable coalition des Arméniens, méditant leur propre perte.

Le roi d'Arménie Ardaschir se plongea éperdument dans le gouffre des voluptés, et tous les satrapes s'éloignèrent de lui. Ils vinrent trouver Sahag le Grand et se plaignirent à lui, en le suppliant de venir à leur secours, de dénoncer Ardaschir auprès du roi des Perses, pour qu'il détrônât leur roi et qu'il mît un Perse à la tête de leur pays. Mais Sahag dit : « Je sais que vous n'êtes pas des fourbes, car j'ai entendu parler des incroyables folies d'Ardaschir, et plusieurs fois je l'ai réprimandé et il a abjuré ses torts. Or il faut encore supporter avec patience les défauts du roi, jusqu'à ce que nous puissions arranger cette affaire avec l'empereur des Grecs, Théodose, pour ne pas exposer Ardaschir à la risée et aux moqueries des infidèles. »

Les satrapes n'acceptaient point [ce délai] et ils tentaient d'amener Sahag à partager leur avis; mais il répondit : « Dieu me garde de livrer à des loups ma brebis égarée, de ne point la soigner lorsqu'elle est blessée ou malade, et de la précipiter dans l'abîme. S'il fallait traiter avec un roi de notre foi, je le ferais sans hésiter, dans l'espérance de relever le malheureux; mais, avec des païens, j'aggraverais sa ruine et je refuse, car il est dit : « Ne livre pas aux bêtes celui qui te confesse (1). » Bien qu'Ardaschir soit adonné à tous les vices, il a été marqué du sceau du baptême; il est débauché, mais c'est un chrétien. Son corps est souillé, mais son âme a gardé sa foi; il est dissolu, mais il n'est pas un adorateur du feu. Il est sans défense devant les femmes, mais il n'est pas l'esclave des éléments. Et comment pourrait-il me venir à l'esprit de changer ma brebis souffrante contre une bête vigoureuse, dont la santé même serait un fléau pour nous? »

Les satrapes, réfléchissant que ces paroles cachent peut-être une ruse pour les arrêter, et donner au roi le temps d'être averti, dirent tous : « Puisque tu n'as pas voulu, d'accord avec nous, lui ôter la couronne, nous ne voulons plus de toi pour notre pontife. » Tous alors, ligués ensemble, se rendirent auprès du roi des Perses, Vram, avec Sourmag d'Ardzgué (2), prêtre vani-

(1) *Psalm*. LXXIII, 19.

(2) Cette ville était située dans le canton de Peznouni,

teux, pour accuser leur roi Ardaschir et Sahag le Grand de pencher du côté des Grecs (1).

CHAPITRE LXIV.

Destruction volontaire du royaume d'Arménie. — Avilissement du siége patriarcal.

Alors Vram, roi des Perses, manda à la Porte le roi d'Arménie Ardaschir et Sahag le Grand. Les satrapes forcèrent ce dernier à accuser Ardaschir; mais il refusa de parler en bien ou en mal. Vram ordonne au général des Arik, appelé Sourèn Bahlav, de gagner Sahag, son parent, par des paroles d'amitié. Sourèn, usant de tous les moyens d'exhortation, dit : « Tu es mon propre sang, mon frère, et je te veux du bien. Si tu veux te réunir avec les satrapes, tu seras comblé d'honneurs par le roi des Perses, qui établira ton neveu Vartan chef des Arméniens, avec un rang égal au rang et à la dignité d'un roi. » Mais Sahag refusa, disant : « Comment, pour une vaine gloire et par amour de la puissance, dire du mal de mon compagnon? Et que signifie cette proposition de renverser Ardaschir? Je ne découvre chez lui aucun désir de se révolter. Si c'est à cause de sa conduite dissolue qu'on l'accuse, il mérite au contraire d'être considéré chez vous selon vos lois impures, quoique notre loi le condamne. Mais ne comptez plus entendre de moi une seule parole. »

Cependant Vram, très-irrité, faisant examiner l'affaire dans le grand tribunal, et sans prêter l'oreille aux paroles d'Ardaschir, écoutait avec complaisance ses délateurs, et principalement les paroles insolentes de Sourmag, auquel les satrapes, dans leur haine violente, avaient promis le siége pontifical. Aussi Sourmag, dans son propre intérêt, fit de sa langue une épée meurtrière. Alors Vram enlève sa couronne à Ardaschir, l'emprisonne dans ses propres États et confisque tous les domaines de sa race. Puis voici comment il traita Sahag le Grand; il affecta la maison du patriarcat au domaine royal et installa à sa place Sourmag sur le siége pontifical d'Arménie (2). Il combla de richesses les satrapes et les renvoya accompagnés d'un marzban (3) persan nommé Veh-Mihr-Schabouh (1). Cependant Sourmag n'occupa pas le siége plus d'un an, et il en fut chassé par les satrapes eux-mêmes. Ensuite il obtint du roi de Perse, pour lui et sa race, l'évêché de son canton de Peznouni. Nos satrapes demandèrent alors à Vram un autre pasteur, et il leur donna un Syrien du nom de Perkhischo (2). Arrivé avec ses compagnons de débauche et avec des femmes, pour tenir sa maison (3), Perkhischo, par des dépenses superflues et immodérées, en extorquant les diocèses des [évêques] qui mouraient, se maintint durant trois ans. Les satrapes, ne pouvant plus le tolérer, supplièrent de nouveau Vram de le changer et de leur donner un autre pontife de leur religion. La moitié des satrapes redemande alors Sahag le Grand (4).

CHAPITRE LXV.

Départ de la Perse de Sahag le Grand, avec son assesseur Samuel.

Les satrapes arméniens, comme il est dit, étaient divisés en deux partis. Des deux côtés on envoya demander au roi de Perse un pasteur : Vatché, seigneur des Ardzrouni, et Hémaïak, seigneur d'Aschotz (5), [furent chargés de demander] telle personne qui conviendrait au roi; d'autre part, Manèdj, seigneur des Abahouni, et Sbantarad, seigneur des Ardzrouni, réclamèrent Sahag le Grand. Le général des Grecs, Anatole, lui aussi, envoie de Garin, Havoug de Gougaïaridj (6), [pour dire au roi] que, s'il ne lui est pas agréable

province de Douroupéran. — Saint Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 100-104.

(1) Lazare de Pharbe, c. 13, 14.

(2) Sourmag occupa le siége patriarcal, comme intrus, de l'an 428 à l'an 429.

(3) Les *marzban* étaient des « gardiens des frontières auxquels les rois de Perse confièrent le gouvernement de l'Arménie, lorsque la dignité royale eut été abolie, après le renversement d'Ardaschir.

(1) Ce personnage fut le premier marzban d'Arménie. Il appartenait à la famille perse des *Mihr* ou *Mihran*, Μιρράμος (Th. Simocatta, III, 18), l'une des branches des Arsacides, qui a donné plusieurs fonctionnaires célèbres à la cour des Sassanides (Patkanian, *Essai d'une hist. des Sassanides*, p. 31 de la trad. franç.). — Le mot *Veh* « glorieux » précédait le nom de tous les personnages illustres par leur race ou leur antiquité; c'est un mot pehlvi dérivé du zend, *Vengh*.

(2) Perkhischo, appelé aussi Bérékhischoï ou Abdischoï, administra le siége de 429 à 432.

(3) Lazare de Pharbe (c. 15) assure que les prêtres syriens avaient des concubines.

(4) Cf. Lazare de Pharbe, c. 14.

(5) Le pays d'Aschotz, au nord de la province d'Ararat, fait partie de la Géorgie et s'appelle actuellement le Somkheth. — Indjidji, *Arm. anc.*, p. 452. — Brosset, *Géographie de Wakhoucht*, p. 141.

(6) Cette localité n'est mentionnée dans aucun géographe arménien, et Indjidji ne la donne pas dans son *Arménie ancienne*. Peut-être est-ce un mot altéré par les copistes.

d'avoir [Sahag] dans la partie du pays qui lui appartient, il le donne à la partie de l'Arménie dépendant des Grecs. La majorité des évêques avec le bienheureux Mesrob et tout le clergé envoyèrent, avec une supplique, le prêtre Diroug, fils de Movsisig, de Zarischad [dans le canton] de Vanant. Vram consentit et donna satisfaction aux deux partis, en nommant à la dignité pontificale, un autre Syrien appelé Samuel (Schmouel) (1), qui, par son rang et sa dignité, sera le rival de Sahag le Grand. Il lui ordonne d'assister le marzban, de veiller à la répartition des impôts fixés, aux jugements et aux autres affaires temporelles. Quant à Sahag le Grand, le roi, en le renvoyant, lui laisse quelques villages de sa maison pour s'y fixer, avec le seul pouvoir d'enseigner la religion et de consacrer les ecclésiastiques que Samuel lui désignera.

Cependant, avant de le laisser partir, Vram fait venir Sahag en sa présence, au milieu d'une nombreuse assistance, et lui dit : « Je veux que tu jures par ta foi de demeurer fidèle à notre service, de ne point méditer de projets séditieux, de ne pas t'associer à la fausse communion de la foi des Grecs, pour ne point nous fournir l'occasion de ruiner l'Arménie et de faire changer notre nom bienfaisant en un nom exterminateur. » Alors Sahag le Grand, debout, le visage calme et plein de sérénité comme il convient à ce genre de discours faits en public, le regard modeste et d'une voix plus modeste encore, se mit à énumérer ses services, l'ingratitude de ses ouailles, leur reprochant la douceur hypocrite de leurs paroles, l'amertume de leurs pensées et la perfidie de leurs actions. En outre, il combat les paroles blasphématoires proférées par Vram qui dit que la communion de la même foi est une fausseté; il montre le néant de leur culte et termine par une admirable démonstration de la vraie foi, autant qu'il pouvait le faire pour des oreilles païennes. Il ne jette pas toute la splendeur de ses paroles, comme une perle aux pieds des pourceaux; mais telle est la foudre de son discours qu'il réduit en poussière la langue des mages. Le roi lui-même stupéfait est frappé d'effroi, et toute la multitude de l'assemblée des Perses l'écoutait debout sur la pointe des pieds. Enfin Vram fit donner à Sahag une grande somme d'argent pour prix de son éloquence et du courage [qu'il avait montré] en parlant si franchement en présence d'un si grand roi.

(1) Samuel gouverna le siége patriarcal de l'an 432 à 439.

Toutefois Sahag refuse le présent et dit à son parent Sourèn Bahlav : « Qu'il garde son argent, et engage-le seulement à m'accorder deux choses : que le rang des satrapes d'Arménie, tel qu'il fut réglé par Ardaschir (1) et tel qu'il s'est maintenu jusqu'à ce jour, soit réglé par lui de la même manière, pour que les marzban perses ne puissent faire que des rapports sincères et ne rien changer selon leur caprice; ensuite que Vram restitue les biens de mon parent, qui est aussi le tien, le jeune Kazavon, fils de Hrahad. Car, s'il ne l'a pas replacé dans son rang par haine du nom arsacide, au moins qu'il le mette dans sa caste, qu'il le compte au nombre des satrapes dans quelle place il voudra, — comme il l'a fait pour la race des Gamsarian ou celle des Amadouni, déchues de la gloire de leurs pères et précipitées des hautes régions de leur dignité; — ou bien qu'il confie l'administration royale du pays à Kazavon et à ses fils, avec une égale confiance, jusqu'à ce que Dieu, devenu favorable, daigne lui rendre le rang de ses pères par l'entremise d'un roi quelconque. Efforce-toi donc de décider Vram, à la manière d'un habile enchanteur. »

Vram consent et ordonne qu'on satisfasse sans retard aux demandes de Sahag; puis il rétablit son neveu, le commandant Vartan, dans les possessions de la race mamigonienne et le renvoie en Arménie (2).

Mais, si quelques-uns disent qu'il nous fallait rappeler tout ce qu'a dit Sahag le Grand dans le discours qu'il prononça devant l'assemblée des Perses, qu'ils sachent que personne n'est venu rapporter à nos oreilles ce discours tout entier avec exactitude; que dès lors nous ne pouvons consentir à le reproduire dans cette histoire. Car je suis vieux et malade, toujours occupé à traduire; j'ai pris soin de me presser, sans penser à châtier mon style, afin que ton désir soit satisfait et que je puisse accomplir la tâche que tes instances et tes prières m'ont imposée. Je crois que tu es un homme égal à nous pour les souffrances ordinaires et non pas, comme disent les poëtes, que les princes sont des proches parents de la race et du sang des dieux.

(1) Il s'agit ici d'Ardaschir II, roi de Perse, dont il a été question plus haut, c. 51.

(2) Cf. Lazare de Pharbe, c. 14-15.

CHAPITRE LXVI.

Conduite de Samuel, collègue indigne de Sahag le Grand.

Samuel arriva et occupa le siége épiscopal; il adopta les habitudes de rapacité de Perkhischo, et le surpassa même. Car, de même que ce dernier, il extorquait les revenus des évêques morts et même ceux des vivants. Il ne permettait pas à Sahag le Grand de consacrer les successeurs des morts, et, cherchant de futiles prétextes aux vivants, en les accusant d'empêcher la rentrée des impôts royaux, il chassait et s'appropriait les maisons de chacun d'eux. C'est pourquoi, odieux à tous les évêques, Samuel était très-méprisé. Bien qu'ils eussent enduré de lui mille maux, personne ne le voyait, excepté Sourmag dont il augmenta les revenus en vertu d'un ordre royal, et, ce qu'il extorquait aux autres, il le lui donnait. Les autres évêques, poussés par la jalousie, en firent aussi autant et demandèrent l'autorisation du roi des Perses, avec l'assistance de chacun de leurs princes.

Cependant Sahag le Grand ne cessait de répandre le lait spirituel sur les enfants de l'Église, ainsi que Mesrob qu'il avait préposé aux soins de l'Église métropolitaine de Vagharschabad; car pour lui il se fixa au canton de Pakrévant, à l'endroit où apparut une clarté lumineuse du haut du ciel, quand saint Grégoire baptisa le roi Tiridate et tous les Arméniens (1).

Après cela, Samuel, ayant vécu cinq ans, mourut dans notre pays. Alors tous les satrapes réunis allèrent trouver Sahag le Grand, et, confessant leur faute, ils le supplièrent de remonter sur son siége. Ils promirent d'obtenir du roi des Perses la confirmation, et, par un acte scellé d'eux tous, de donner la même dignité à ses neveux dans leurs descendances. Sahag refusa; mais, pressé par leurs instantes prières, il raconta la vision qu'il avait eue longtemps auparavant, pendant un songe, et qui lui avait révélé l'avenir (2). Ayant entendu ce récit, les satrapes, voyant que, par l'ordre divin, le pontificat sortirait de la race de Sahag, fondirent en larmes, et se lamentèrent selon cette parole de l'Évangile : « Il faut que le scandale arrive, mais malheur à ceux par qui arrivera le scandale (1); » et ils le laissèrent tranquille (2).

(1) Cet endroit s'appelle actuellement *Utch-Kilissé* (les trois églises, en turc). — Sur la clarté lumineuse qui apparut au moment du baptême de Tiridate, voir le t. I de notre Collection, page 156 et suiv., où Agathange a raconté ce prodige.

(2) Cf. Lazare de Pharbe, ch. 15 et 16. — Cf. aussi la correspondance de Grégoire Magistros, et les ménologes.

CHAPITRE LXVII.

Mort de Sahag le Grand et du bienheureux Mesrob.

Vram II, ayant régné en Perse vingt et un ans (3), meurt en laissant le pouvoir à Iezdedjerd son fils (4). Celui-ci, méconnaissant la paix dès qu'il fut sur le trône (5), fond sur l'armée grecque qui était à Medzpin et ordonne aux forces de l'Adherbadagan de se porter sur notre pays. Ces troupes accoururent par bandes et campèrent près du bourg de Pakavan.

Alors survint la maladie mortelle [qui emporta] Sahag le Grand. Ses disciples le transportèrent dans le village de Pelour (6), comme en un endroit caché et à l'abri des incursions des Perses leurs persécuteurs. Là, il mourut après cinquante et un ans de son pontificat, qui avait commencé la troisième année du règne de Chosroès, dernier roi d'Arménie, [et avait duré] jusqu'au commencement de la deuxième année de Iezdedjerd, roi de Perse, à la fin du mois de navassart, le jour anniversaire de sa naissance. Né mortel, il laissa une mémoire immortelle. Il honora l'image [divine], adora celui qui l'avait invité [au banquet évangélique?], et ne fit que changer de vie. Sa conduite fut toujours la même, de sorte qu'on n'y trouva aucune tache causée ou par la vieillesse ou par la maladie. Il nous faudrait, en termes magnifiques et sublimes, célébrer les louanges de ce père; mais, de peur que la longueur de notre discours ne fatigue le lecteur, nous nous réserverons de le faire dans une autre occasion et dans un autre temps; car nous nous sommes proposé dès le commencement de traiter ce sujet (7).

Quant au corps vénérable de Sahag, le chef de ses diacres, Jérémie, avec ses condisciples et la princesse des Mamigoniens sa nièce, appelée Tesdrig, épouse du commandant Vartan, allèrent le

(1) Matthieu, XVIII, 7.

(2) Cf. Lazare de Pharbe, c. 15, 16.

(3) Bahram V régna seulement vingt ans, selon Agathias, l. IV, p. 137.

(4) Iezdedjerd II.

(5) Cf. Théodoret, l. V, c. 37.

(6) Ce village était situé dans le canton de Pakrévant.

(7) Ce passage est assez obscur; peut-être l'auteur fait-il allusion ici à ce qu'il se proposait de traiter dans le quatrième livre de son Histoire, mentionné par Thomas Ardzrouni, et dont il ne nous est parvenu qu'un fragment très-court.

r dans leur village d'Aschdischad, qui se dans le district de Daron. Les disciples at Sahag, religieux spoudés (1), dispersés i dans leurs cantons, bâtirent des couvents semblèrent des frères.

mois après, le treizième jour de méhégan (2) it également, dans la ville de Vagharscha-e bienheureux Mesrob, qui surpassait en es contemporains les plus vertueux. Jamais il ou la flatterie ne trouvèrent place dans il était doux et bienveillant, occupé à faire , et se montrait à tous orné des qualités s. Son aspect était angélique; son esprit écond, il était doué d'une éloquence su-d'une constante persévérance, sa stature oble, sa contenance digne, il était d'un bon , sa foi était droite, il vivait dans l'espé-son amour était sincère, et son enseigne-umineux. Je ne suffirais pas à énumérer s mérites de Mesrob, et je vais parler de elissement de ses dépouilles mortelles. Ainsi l'ai entendu raconter par des hommes ues, une lumière rayonnnante, ayant la un peu confuse d'une croix, brilla sur la i où le bienheureux rendit l'esprit. Ce fut dige visible non-seulement pour quelques nes, mais pour toute la multitude, ce qui beaucoup d'infidèles à se faire baptiser. l y eut un grand trouble parmi le peuple en trois partis, au sujet de l'endroit où on déposer ce corps si pur et si bien préparé rt, avant même de mourir. Les uns disaient orter dans son canton natal, à Daron; les dans celui de Koghtèn qui avait goûté la r de ses enseignements; les autres à Va-abad, dans la sépulture des saints. Le Vahan Amadouni l'emporta, car il était t par la foi et par la richesse, et de plus les lui avaient confié le gouvernement de l'Ar-Celui-ci prit le corps, le transporta avec un magnifique dans son village d'Qschagan. la même croix lumineuse apparut sur la , en présence de toute la multitude, jus-moment où Vahan et Thatig ses disciples déposé son corps dans le lieu de son repos; le signe [divin] se dissipa (3). Le siége du pontificat fut donné avec le titre de suppléant, par ordre du bienheureux Mesrob, à son disciple Joseph, prêtre de Vaïotz-dzor, du village de Khoghotzim (1).

(1) plus haut, p. 159 et note 2.

(2) ptième mois arménien, qui commence vers le mi-janvier. La mort de saint Mesrob eut lieu le 19 41. Le mois de *Méhégan* ou *Méhéghi* corres-i mois persan *Mihragan* consacré au dieu Mihr ra. — Cf. Hyde, *Hist. rel. vet. Pers.*, page 244-

(3) Lazare de Pharbe, c. 18.

CHAPITRE LXVIII.

Élégie sur le royaume d'Arménie arraché à la race des Arsacides et sur le patriarcat enlevé à la maison de saint Grégoire.

Je te plains, terre d'Arménie; je te plains, contrée supérieure à toutes celles du nord, car ils te sont ravis, ton roi et ton pontife, le conseiller et le maître de la science! La paix a été troublée, le désordre a pris racine; l'orthodoxie a été ébranlée, et l'hérésie s'est fortifiée par l'ignorance.

Je te plains, Église d'Arménie; le magnifique éclat de ton sanctuaire est obscurci, car tu es privée du pasteur excellent et de son compagnon. Je ne vois plus ton troupeau spirituel paître dans la prairie verdoyante, le long du fleuve de la tranquillité; je ne vois plus le troupeau rassemblé dans la bergerie et protégé contre les loups; mais il est dispersé dans des déserts et des précipices.

Heureux le premier et le second changement! Car alors l'époux était absent avec son compagnon; et toi, l'épouse, tu supportais patiemment l'absence, conservant la pureté du mariage, comme on l'a déjà si bien exprimé avant nous Une autre fois, lorsqu'un audacieux libertin vint s'imposer sur ta couche inviolée, toi, l'épouse, tu ne l'as point souillée. Quoique la violence ait écarté l'époux, que des enfants orgueilleux aient méprisé leur père (2), — comme le font avec raison les enfants d'un autre lit avec un père étranger, un beau-père nouveau-venu; — cependant on ne t'a point vue abandonnée de tous, car tu espérais le retour de ton pasteur et de son compagnon. Tu n'as pas agi comme avec un beau-frère, mais comme le père véritable de tes enfants, et tu leur as prodigué tes caresses. Dans cette troisième absence, il n'y a plus d'espérance de retour, car et lui et le compagnon de ses labeurs et de ses fatigues ont quitté cette vie corporelle.

(1) Joseph fut élevé au pontificat de l'Arménie en 441; mais il ne fut en réalité qu'un suppléant, car le roi de Perse avait exigé que l'on rendît le rang suprême à Sourmag qui avait déjà siégé pendant un an du vivant de Sahag. Seulement six ans plus tard, Joseph fut définitivement installé comme patriarche. — Cf. Jean Catholicos, *Hist. d'Arm.*, p. 49 de la trad. de Saint-Martin.

(2) Ésaïe, I, 2.

Il est préférable pour eux d'habiter dans le Christ, de reposer dans le sein d'Abraham et de voir les chœurs des anges. Mais toi, tu es restée sans appui dans ton veuvage, et nous, malheureux, nous sommes privés de la surveillance paternelle ! Car nous ne sommes pas comme l'ancien peuple [hébreu], puisque notre misère est plus grande. Moïse disparaît, mais Josué ne vient pas à sa place pour nous conduire dans la terre promise (1). Roboam fut abandonné de son peuple, et le fils de Nabat lui a succédé (2). L'homme de Dieu n'a pas été dévoré par un lion (3), mais par la consommation des temps. Élie fut enlevé, et Élisée n'est point resté avec le double esprit (4) pour oindre Jéhu; mais Azael a été appelé à exterminer Israël (5). Sédécias fut emmené en captivité, et il ne se trouve nulle part un Zorobabel pour restaurer sa puissance (6). Antiochus (Iezdedjerd II) (7) nous condamne à abandonner les lois de nos pères, et Mathathias ne s'y oppose point; la guerre nous a environnés et Macchabée ne nous délivre pas (8). Aujourd'hui la guerre est intestine et la terreur est au dehors. L'effroi nous vient des païens ; les combats, des hérétiques; et il n'est plus au milieu de nous, le conseiller qui avertissait et préparait aux combats.

O désolation! ô lamentable histoire! Comment supporter ma douleur? Comment contenir mon esprit et ma langue et trouver quelques paroles à dire à mes pères pour la vie et les soins qu'ils m'ont donnés? Car ils m'ont mis au monde, ils m'ont nourri de leur doctrine, et m'ont fait grandir sous d'autres maîtres. Lorsqu'ils comptaient sur notre retour pour se glorifier de la profondeur de mon savoir et de mes dispositions bien coordonnées; lorsque nous, accourant de Byzance, en grande hâte, nous espérions très-certainement danser aux noces, et chanter des épithalames; alors, au lieu de cette allégresse, me voici sur une tombe, gémissant, me lamentant et pleurant. Pas même arriver à temps pour les voir (Sahag et Mesrob), leur fermer les yeux, entendre leurs paroles dernières et recevoir leurs bénédictions!

Mon âme est oppressée sous le poids d'un si grand malheur, et je cours un grand danger par

la perte de notre père. Où est cette douce[...] quillité de son regard sur les justes, et ce t[...] coup d'œil sur les pervers? Où est ce gr[...] sourire de la lèvre à l'arrivée de ses cher[...] ciples? Où est cette vive allégresse en re[...] ses serviteurs? Où est cette espérance qui r[...] facile les longs voyages, et faisait reposer l[...] tigues? La maison hospitalière n'est plus, [...] port a disparu; le secours manque; la vo[...] encourageait est muette.

Qui désormais appréciera votre doctrin[...] se réjouira de mes progrès, moi qui fus s[...] ciple? qui parlera ce langage de la joie[...] père, en partie surpassé par moi son fils? [...] primera les insolences élevées contre la[...] doctrine, de ces gens qui, en toute circon[...] inconstants et dissipés, changent souvent d[...] tres et de livres, comme l'a dit un ancien? T[...] sonnement les irrite à un même degré; ils d[...] un mauvais exemple (?) en nous traitant a[...] solence et mépris, comme des gens légè[...] qui la science ne présente rien d'utile. Qui f[...] leur bouche en les reprenant, et qui les [...] lera par quelques louanges? Qui pourra i[...] une limite au bavardage et au silence?

En pensant à tout cela, je sens au ded[...] moi venir les soupirs et les larmes et le d[...] pousser des cris douloureux et funèbres[...] sais comment diriger mes lamentations, ou[...] doit plutôt me faire verser des larmes. Sera-[...] jeune et malheureux roi (Ardaschir) qu'[...] dans leurs conseils pervers, dépouillé [...] race, et, qui avant la mort corporelle, [...] mort de l'infamie, et se vit précipiter du[...] Ou bien, pleurerai-je sur moi-même? Car e[...] enlevée de dessus ma tête cette couronne [...] lante et si salutaire qui était ma gloire. [...] pleurer mon père, le pontife aux sublime[...] sées, qui allait porter partout sa parole acc[...] avec laquelle il gouvernait et dirigeait[...] chose ; et, tenant les rênes, il guidait l'esp[...] frénait les langues discordantes? Ou bien [...] pleurer encore sur moi-même, qui suis[...] des faveurs de l'esprit, et qui suis aband[...] l'aventure? Dois-je pleurer mon père, cette[...] de doctrine fécondant la justice, ce torr[...] vastant l'impiété? Ou dois-je pleurer sur m[...] me sèche et me flétris, dévoré que je suis pa[...] de la science? Dois-je pleurer sur les désa[...] ma patrie et sur l'avenir [qui lui est réserv[...] racontera avec nous ces malheurs en par[...] notre tristesse? Qui nous aidera, en souffra[...] nous, à redire nos douleurs ou à les grave[...] pierre? Réveille-toi, Jérémie, réveille-toi;

(1) Josué, I, 3.
(2) III *Rois*, XII, 12, 14, 17.
(3) III *Rois*, XIII, 24.
(4) IV *Rois*, II, 9, 11.
(5) IV *Rois*, IX, 2; X, 32; XIII, 3.
(6) IV *Rois*, XXV, 6; — I, Esdr. III, 2.
(7) Cf. Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.; passim*. — Elisée, *Hist. des Vartaniens, passim*.
(8) I et II, Macchab., *passim*.

dans tes prophéties les misères que nous avons endurées et qu'il nous reste encore à souffrir. Prédis l'apparition des pasteurs ignorants, comme le fit jadis Zaccharie en Israël (1).

Les docteurs ignorants et prétentieux, achetant l'honneur [du sacerdoce] et non désignés par Dieu, élus à prix d'argent et non par l'esprit, avares, envieux, méprisant la douceur dans laquelle Dieu se complaît, deviennent des loups déchirant leurs propres troupeaux. Les moines hypocrites, orgueilleux et vains, préfèrent les honneurs à Dieu. Les ecclésiastiques hautains, pleins d'assurance, débitant des futilités, paresseux, ennemis des sciences, des instructions des docteurs, préfèrent le trafic et les bouffonneries. Les disciples insouciants de s'instruire, pressés d'enseigner avant d'avoir approfondi la science, siégent en théologiens. Le peuple altier, insolent, hautain, désœuvré, caustique, malfaisant, fuit l'état ecclésiastique. Les soldats brutaux, fanfarons, laissant le métier des armes, paresseux, débauchés, intempérants, pillards, sont devenus les émules des brigands. Les princes révoltés, associés aux voleurs, avares, cupides, spoliateurs et dévastateurs, dépravés, ont l'âme semblable à celle des esclaves. Les juges partiaux, faux, trompeurs, avides de cadeaux, prévaricateurs, sont faibles dans leurs jugements et se livrent à des controverses. En somme, tout sentiment de charité et de pudeur a disparu d'au milieu de tous.

Quel sera le châtiment de tant [de fautes], si ce n'est que nous sommes abandonnés de Dieu et que la nature des éléments se modifiera? Le printemps sera sec, l'été pluvieux, l'automne glacé, l'hiver intense, avec des tempêtes, et sera prolongé; les vents feront tourbillonner la neige, ils seront brûlants et mortels; les nuées s'enflammeront, et il tombera une grêle épaisse; les pluies arriveront à contre-temps, et seront inutiles; l'air sera glacial et saturé de givre; la crue des eaux sera sans utilité, et la chaleur deviendra intolérable. La terre ne produira plus de fruits et les animaux ne se multiplieront plus. Il y aura encore des secousses et des tremblements de terre, et, pour comble de fléaux, la perturbation régnera partout, ainsi qu'il est dit : « Point de paix pour les impies (1) ! »

Les rois deviendront des tyrans cruels, exécrables, qui imposeront des charges énormes et accablantes, et donneront des ordres intolérables; les supérieurs, sans souci de la justice, seront sans pitié. Les amis seront trahis et les ennemis triompheront. La foi sera vendue au profit de cette vie futile. Les brigands, en nombre considérable, afflueront de toutes parts. Les maisons seront ruinées, les propriétés volées; il y aura des chaînes pour les chefs, des prisons pour les notables, l'exil pour les gens libres et la misère pour la masse du peuple. Les villes seront prises, les forteresses détruites, les bourgs mis au pillage, et les édifices livrés aux flammes. Enfin, il y aura de longues famines, des épidémies et des morts de toute espèce. Le culte divin sera oublié et on aura l'enfer à ses pieds.

Que le Christ-Dieu nous garde de tous ces malheurs, et qu'il protége ceux qui l'adorent en vérité! Gloire lui soit rendue par nous tous ses créatures! Ainsi soit-il!

Fin du livre troisième de l'Histoire de la Grande-Arménie (2).

(1) Zacchar., XI, 16.

(1) Ésaïe, LVII, 21.

(2) Le quatrième livre de l'*Histoire* de Moïse de Khorène, qui existait encore au temps de Thomas Ardzrouni, ne nous est pas parvenu. Il n'est arrivé jusqu'à nous qu'un seul chapitre relatif à l'assassinat et aux funérailles du roi Tiridate, que nous avons publié dans le t. I de notre Collection, p. 193 et suiv.; nous y renvoyons le lecteur.

ÉLISÉE VARTABED.

[STOIRE DE VARTAN ET DE LA GUERRE DES ARMÉNIENS.

TRADUCTION NOUVELLE

ACCOMPAGNÉE DE NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES

PAR

VICTOR LANGLOIS.

INTRODUCTION.

Élisée appartient à la classe des seconds traducteurs. On ignore le lieu et la date de sa naissance; toutefois les biographes rapportent que, dans sa jeunesse, il fit partie des milices à la tête desquelles Vartan le Mamigonien lutta si vaillamment contre les Perses, et qu'il put voir par lui-même une foule d'événements qu'il a racontés dans son Histoire (1). Selon d'autres écrivains, Élisée aurait été le secrétaire de Vartan, et il paraît même que des liens de parenté l'unissaient au défenseur de l'indépendance nationale (2). Tous les historiens s'accordent à donner à Élisée le titre de *Vartabed* ou « docteur »; et quelques-uns même prétendent qu'il exerça les fonctions épiscopales dans la satrapie des Amadouni (3), et que c'est lui qui est mentionné dans la liste des évêques assemblés à Aschdischad (4). Élisée, qui avait assisté aux événements qui signalèrent le grand soulèvement national de l'Arménie, pendant le cinquième siècle, ne put voir sans un profond sentiment de tristesse les malheurs sans nombre qui désolaient sa patrie. Après avoir payé de sa personne dans les combats, et servi avec loyauté le généralissime Vartan, il résolut de renoncer au monde et d'embrasser la vie cénobitique. Fuyant tout ce qui pouvait rappeler à son souvenir les hommes et les événements de son temps, il se retira dans la solitude, afin d'y terminer ses jours, et choisit pour le lieu de sa retraite une caverne creusée dans les flancs de la montagne de Mog, et qui s'appela, de son nom, « la caverne d'Élisée » (5).

(1) Histoire du Vartabed Élisée, dans la *Petite Biblioth. armén.*; t. XI, p. 39-45 (Venise, 1854).

(2) Le P. Karékin, *Hist. de la litt. arm.*, p. 226. — Le P. Léon Alischan, dans le t. III de ses *Poésies* (Venise, 1858, en arm.), retrace en termes poétiques la vie d'Élisée et celle de Vartan; il célèbre leur liaison, qui avait commencé dans la maison de S. Sahag (p. 272). — Cf. *le Rossignol d'Avarair*, p. 258 de l'ouvrage cité.

(3) Ch. Neumann, *The history of Vartan ......; préface*, p. *xiv*.

(4) Élisée, *Histoire*, p. 22 de l'éd. arm. de Venise, 1858. — Cappelletti, *Storia di Eliseo*, p. 36. — Kabaradji, *Soulèvement*... p. 30.

(5) Hist. du Vartabed Élisée, dans la *Petite Biblioth. arm.* t. XI, p. 43.

Là, se nourrissant d'herbes et de racines, se mortifiant par l'austérité et la prière, il fuyait la société des hommes et attendait dans le calme et le silence l'heure de la délivrance.

Cependant des bergers, qui fréquentaient la montagne où Élisée s'était réfugié, découvrirent par hasard le lieu de sa retraite. Ils furent frappés d'admiration en apercevant le solitaire qui, depuis plusieurs années, ne vivait que de privations et montrait l'exemple de la plus grande vertu. Les bergers, malgré les supplications d'Élisée, répandirent bientôt dans tous les cantons d'alentour le bruit de l'existence du saint ermite, qui, pour éviter les ovations dont il était l'objet, quitta secrètement sa retraite, et vint chercher une autre solitude dans le canton des Reschdouni. Là, il se livra de nouveau au jeune, aux mortifications, à la prière, « en fuyant, comme dit un « de ses biographes, les flots de la mer pour s'a« briter dans le désert comme dans un port (1). » La caverne qu'il avait choisie pour demeure était située près du lac, et elle fut également désignée, comme la précédente, sous le nom de « caverne d'Élisée ».

Peu de temps après son arrivée dans cette nouvelle solitude, Élisée, dont la vie avait été abrégée par des fatigues de tout genre, mourut (2). Des gens qui passaient par hasard près de l'endroit où le corps inanimé d'Élisée reposait sans sépulture le découvrirent, et une apparition leur révéla que ce cadavre était celui du saint ermite. Le bruit de cette découverte se répandit bientôt dans tous les pays environnants. On éleva un tombeau près de la caverne, et on y plaça le corps d'Élisée. Beaucoup de guérisons s'opérèrent en ce lieu, et on accourait de tous côtés en pèlerinage au tombeau du serviteur de Dieu.

Dès que le prince de Mog eut appris que le

(1) Hist. d'Élisée, dans la *Petite Biblioth. arm.*, t. XI, p. 42.

(2) L'époque de la mort d'Élisée est fixée, par quelques écrivains, à l'an 480 de notre ère.

corps d'Élisée avait été trouvé dans le pays des Reschdouni, il se rendit en pèlerinage à l'endroit où s'élevait son tombeau, et fit halte auprès de la caverne. Puis, s'étant emparé en cachette de la tête et d'une des mains du saint docteur, il regagna sans plus tarder ses domaines, afin d'échapper aux représailles du prince des Reschdouni et des fidèles qui habitaient ce pays. Dès que le bruit de cette profanation se répandit dans la contrée, une grande clameur s'éleva parmi le peuple; mais on parvint à apaiser le ressentiment des fidèles. Le prince de Mog, afin de calmer celui des Reschdouni, fit construire une chapelle près de la caverne qui avait servi de première retraite à Élisée, et là il enferma les reliques qu'il avait dérobées. Cet endroit devint aussi un lieu de pèlerinage très-fréquenté par les fidèles qui accouraient en foule pour y chercher la guérison de leurs maladies, surtout à l'époque de l'anniversaire de la mort d'Élisée, qui fut érigée en fête solennelle (1).

Si les renseignements que les biographes nous ont transmis sur la vie d'Élisée sont peu étendus, nous avons en revanche des ouvrages en grand nombre qui sont sortis de la plume du saint ermite. A part son « Histoire » qui est l'œuvre capitale de cet illustre docteur, d'autres écrits, également importants, sont parvenus jusqu'à nous (2). Celui que les Arméniens considèrent à juste titre comme une œuvre des plus remarquables, tant sous le rapport du style que des pensées, est le « Discours adressé aux solitaires (3) ». Élisée avait écrit ce livre en vue d'exhorter ceux de ses compagnons d'étude qui avaient embrassé la vie cénobitique à imiter l'exemple des premiers anachorètes et à chercher à atteindre leur perfection. Il les encourageait à se consoler des malheurs qui avaient désolé la patrie, en se livrant avec ardeur à la prière pour obtenir dans une vie meilleure le soulagement des peines qu'ils avaient endurées ici-bas. Un autre ouvrage, mais qui semble avoir été composé par Élisée avant le « Discours adressé aux solitaires », a pour titre « Commentaires sur la Genèse et les livres de Josué et des Juges ». Le style est moins châtié et indique qu'il fut écrit à une époque où l'auteur n'avait pas encore acquis ce talent remarquable qu'on se plaît à admirer dans le « Discours adressé aux solitaires ». Élisée composa aussi une « Explication de l'oraison dominicale », quelques homélies et des prières. Plusieurs critiques semblent douter de l'authenticité de ces derniers écrits; cependant des historiens nationaux en font mention, et Guiragos lui-même a donné l'indication précise de plusieurs des livres que composa Élisée (1). Enfin, on sait encore qu'Élisée avait écrit des « Commentaires sur la création » qui sont aujourd'hui perdus, et dont Vartan a cité des passages dans un ouvrage qui porte le même titre (2).

L'« Histoire des Vartaniens » d'Élisée devait, à ce qu'il nous apprend lui-même dans son introduction, se composer primitivement de sept livres. Cependant il ajouta un assez long supplément, pour compléter l'histoire des événements qui suivirent la mémorable résistance que le peuple arménien opposa au despotisme brutal des Perses. Quelques critiques sont d'avis que le supplément de l'Histoire d'Élisée est l'œuvre d'un continuateur anonyme, et ils s'appuient sur un passage de Thomas Ardzrouni qui considère l'ouvrage de l'annaliste des Vartaniens comme ayant subi des remaniements et éprouvé des suppressions (3). Cette raison n'est pas suffisante, selon nous, pour rejeter, parmi les écrits apocryphes, les additions à l'Histoire des Vartaniens; et bien que Thomas s'étonne de ne pas rencontrer dans cet ouvrage le récit du martyre de Vahan Ardzrouni qui devait en effet y trouver place, cet historien se charge lui-même de nous en donner la raison : Au temps de Firouz, roi des Perses, l'hérétique nestorien Barsouma vint dans le pays de Mog afin d'y propager son hérésie, et, comme en ce moment Élisée résidait dans ce canton, Barsouma lui demanda son livre d'Histoire et en obtint communication. Le prince des Ardzrouni, Nerschapouh, qui s'était retiré dans la forteresse de

(1) Hist. d'Élisée, dans la *Petite Biblioth. armén.*, t. XI, p. 43 et suiv.

(2) Cf. les œuvres complètes d'Élisée (en armén., Venise, 1839 et 1859, in-8°). La dernière édition est plus complète.

(3) Ce discours a été aussi imprimé à la suite de l'*Histoire d'Élisée* (Venise, 1839, in-8°), p. 159, et (Venise, 1864, in-12) p. 363.

(1) Guiragos, *Histoire universelle*, en arm. (Venise, 1865), p. 3.

(2) P. Karékin, *Hist. de la litt. armén.*, p. 242.

(3) Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardzrouni*, p. 89.

Dmoris, ayant appris la venue de Barsouma sur les terres de son domaine, donna l'ordre de le menacer de punitions terribles et de l'exiler, s'il ne se conformait point à ses ordres. Alors Barsouma, par esprit de vengeance, effaça toutes les mentions relatives à la maison des Ardzrouni qui se trouvaient dans le livre d'Élisée, y compris le martyre de Vahan Ardzrouni. Élisée, qui s'était retiré sur les bords du lac du canton des Reschdouni, n'eut pas le temps de revoir son Histoire, car presque aussitôt il mourut. C'est pour cela, à ce que dit Thomas Ardzrouni, que le saint docteur laissa son livre inachevé.

L'Histoire d'Élisée a été publiée à différentes reprises. Abraham d'Edchmiadzin donna, en 1764, à Constantinople, une édition de ce livre qui est considérée comme la première. Depuis, en 1823, on a réimprimé dans la même ville une nouvelle édition; mais ces deux textes sont fort incorrects (1). Je ne saurais rien dire d'une autre édition du même ouvrage, imprimée à Nakhitchévan en 1787, et que je trouve citée dans le « Catalogue de la littérature arménienne » rédigé par M. Patkanian (2). L'archevêque Joseph Argoutiantz (Argoutinsky) réimprima en 1787, à Saint-Pétersbourg, l'Histoire d'Élisée. Cette édition est fort rare et il m'est impossible de dire si elle est préférable aux précédentes. Les Mékhitaristes de Venise ont, de leur côté, publié de nombreuses éditions de l'Histoire d'Élisée. Ainsi, la première édition qui parut à Saint-Lazare, en 1825, offre déjà un texte pur, bien que des améliorations très-sensibles aient été introduites dans les éditions postérieures (3), et notamment dans celle de 1864. En 1861, M. Khorène Calfa a donné une édition de l'Histoire d'Élisée, à Théodosie de Crimée (Caffa) (4), d'après le célèbre manuscrit des Antzévatzi. Cette édition est curieuse à cause des variantes qu'elle renferme et que les autres éditions ne donnent pas. Enfin, une édition de l'Histoire des Vartaniens a été imprimée en 1865, au couvent de Saint-Jacques à Jérusalem, par les soins du patriarche Ésaïe. Cette édition fait partie d'une « Collection d'auteurs choisis » que ce savant prélat se propose de publier, en mettant à profit les précieux manuscrits conservés dans la bibliothèque de son monastère patriarcal (1).

(1) Sukias de Somal, *Quadro della storia litt. di Armenia*, p. 32.

(2) Bulletin de l'Acad. des sc. de St-Pétersb., t. II, p. 57.

(3) 1828, 1838, 1852, 1859, 1864.

(4) Histoire des Vartaniens, par Éghisché (Élisée); 1 vol. in-12 de 342 p.

L'Histoire d'Élisée a été traduite en plusieurs langues européennes. La première traduction est en anglais; elle fut donnée à Londres, en 1830, par M. Neumann, aux frais du Comité des traductions (2). L'abbé Cappelletti a publié à Venise, en 1840, une excellente version italienne de l'Histoire d'Élisée (3). Le P. Garabed Kabaradji, pendant le long séjour qu'il fit à Paris, traduisit le même ouvrage en français; mais cette version est très-infidèle et doit être plutôt considérée comme une paraphrase que comme une traduction (4). M. Pierre Chancheïef, Arménien de Tiflis, a publié dans cette ville, en 1853 (5), une traduction russe du livre d'Élisée qui est assez estimée. Enfin, on a édité à Moscou, en 1863, une traduction en arménien vulgaire de la même Histoire (6), qui est plus intelligible à la lecture que le texte original d'Élisée écrit, comme on le sait, dans le style classique le plus pur.

Telles sont, à ma connaisance, les éditions et les traductions de l'Histoire des Vartaniens, ouvrage remarquable au point de vue littéraire, et précieux surtout à cause des données qu'il nous fournit sur les événements accomplis en Arménie au milieu du cinquième siècle, et sur quelques particularités de la religion de Zoroastre, qui ne se rencontrent point dans le chapitre II du livre d'Eznig. Comme œuvre littéraire, l'Histoire d'Élisée est considérée à juste titre, par les Arméniens, comme un des morceaux les plus brillants de leur littérature classique. En effet, bien que l'annaliste des Vartaniens fasse partie de la classe des traducteurs, cependant il a su résister, plus qu'aucun autre de ses compagnons d'étude, à l'introduction de l'hellénisme dans le lan-

(1) *Touchant les batailles de Vartan et des Arméniens, par Éghisché Vartabed*; 1 vol. in-12 de 431 p.

(2) *The history of Vartan .... by Elisæus, bishop of the Amadunians ....*; 1 vol. in-4° de 111 pag.

(3) *Eliseo storico armeno del V° secolo, versione del prete G. Cappelletti*; 1 vol. in-8° de 240 pag.

(4) *Soulèvement national de l'Arménie chrétienne au Ve siècle.....*; 1 vol. in-8° de 358 p. avec une carte.

(5) 1 vol. in-8° de 344 p. avec une carte.

(6) J'ignore le nom du traducteur, et je n'ai pu me procurer aucun renseignement sur cette édition.

gage national. Il est fort rare de rencontrer dans les différents ouvrages d'Élisée des mots grecs, et on reconnaît bien vite, en lisant son histoire, qu'il fut un des savants opposés à l'influence que l'hellénisme exerça au cinquième siècle sur la langue nationale. Malheureusement, son exemple ne fut point imité. L'Histoire d'Élisée nous offre un magnifique spécimen du langage arménien exempt d'influences étrangères; c'est comme un écho sonore de l'idiome national, exhalant ses derniers soupirs avec cette pureté de style et cette richesse de pensées et d'expressions que nous admirons dans les versions des premiers traducteurs.

V. Langlois.

ÉLISÉE VARTABED.

HISTOIRE DE VARTAN ET DE LA GUERRE DES ARMÉNIENS (1) [ÉCRITE] A LA DEMANDE DE DAVID MAMIGONIEN.

J'ai terminé l'ouvrage que tu m'as commandé d'écrire. Tu m'as ordonné de raconter les guerres des Arméniens, dans lesquelles le plus grand nombre combattit vaillamment. Je les ai écrites en sept chapitres : le premier traite des époques; le deuxième, des faits accomplis par le prince de l'Orient (2); le troisième, de l'union du clergé; le quatrième, de la défection de ceux qui se séparèrent de l'Église; le cinquième, de l'invasion des Orientaux; le sixième, des prouesses des Arméniens dans les combats; le septième, de la longue durée de cette lutte désastreuse.

Dans ces sept chapitres, j'ai disposé et consigné avec des détails circonstanciés l'origine, la marche et la fin des événements; pour que, par une lecture assidue, tu connaisses les actes d'héroïsme des braves et la faiblesse des lâches, non point tant pour satisfaire le désir d'une âme avide de s'instruire des choses terrestres, que pour méditer sur les vues de la céleste providence qui, dans sa prescience, fait à chacun une égale compensation d'avantages et de revers, et se manifeste visiblement, pour faire comprendre l'éternité.

Mais toi qui es profondément versé dans la connaissance des choses divines, pourquoi demandes-tu, plutôt que de te laisser demander des choses meilleures (3)? Toutefois, et autant que nous pouvons le comprendre, nous et tous ceux qui se sont occupés de la science, c'est de ta part une preuve d'amour céleste, et non point le mobile d'une ambition terrestre, comme l'ont dit aussi quelques historiens illustres.

La concorde engendre le bien; la discorde, le mal. C'est pourquoi nous aussi, en réfléchissant à la sainte charité de ton commandement, nous ne nous sommes point découragé, malgré notre ignorance. Quoi qu'il en soit, il est certain que la sainteté est un secours pour la faiblesse, comme la prière vient en aide à la science, et le saint amour, au bien public.

Cet ordre nous étant imposé par toi, nous nous résignons de bon gré, pour la consolation des fidèles, pour le zèle de ceux qui espèrent et pour l'encouragement des braves qui marchèrent courageusement à la mort, en voyant devant eux Celui qui commande la victoire, qui ne se réjouit pas, comme un ennemi, de la défaite des autres, mais qui leur enseigne son invincible vertu. Quiconque le désire est admis par lui comme un valeureux champion, et, puisque le nom de cet héroïsme se multiplie, il a distribué à chacun de nombreuses grâces, et nous savons que la plus grande est le saint amour qui réside dans un cœur sincère.

Cette simplicité porte en elle une ressemblance avec la simplicité suprême, et, la découvrant en toi, nous avons oublié notre misère. Nous voici prenant avec toi notre essor, comme les oiseaux qui planent au-dessus de l'atmosphère orageuse, et, nous nourrissant de l'air céleste et incorruptible, nous acquérerons la science, en vue du salut des âmes et de la gloire de l'Église toujours victorieuse. C'est ainsi que beaucoup de saints ministres remplissent leur ministère avec félicité, pour la gloire du Père de tous, en bénissant la sainte Trinité qui tressaille d'allégresse dans sa glorieuse essence.

Puisque nous avons reçu la tâche honorable que nous a imposée ton esprit bienveillant, nous débutons par où il est utile de commencer, bien

(1) Cette guerre nationale et religieuse commença vers l'an 451 de notre ère.

(2) L'auteur donne le titre de *prince de l'Orient* à Iezdedjerd II, roi sassanide de Perse, parce que ce pays est situé à l'orient de l'Arménie.

(3) La concision du texte en cet endroit le rend fort obscur; voici le sens de la phrase : « Mais toi, qui es profondément versé dans la connaissance des choses divines, pourquoi m'as-tu demandé d'écrire cette histoire, tandis qu'il eût été préférable qu'on t'eût commandé de le faire, à toi qui es capable d'écrire des choses bien meilleures que celles que j'écris? »

qu'il nous soit pénible de retracer les malheurs de notre nation. C'est donc contre notre gré et avec des larmes amères que nous raconterons les tribulations sans nombre qui nous ont frappés, puisque nous en avons été les témoins oculaires.

CHAPITRE PREMIER.

LES ÉPOQUES.

Lors de l'extinction de la race des Arsacides (1), la famille de Sassan le Perse s'empara de l'Arménie. Ce prince étendait son pouvoir avec la loi des Mages et il avait guerroyé à différentes reprises contre ceux qui ne se soumettaient pas à leurs doctrines. Il commença ses attaques au temps du roi Arsace [III], fils de Diran [II], petit-fils de Tiridate (2), et il combattit jusqu'à la sixième année du règne d'Ardaschès [IV], fils de Vramschapouh (Sdahr Schabouh) (3). Lorsqu'il eut renversé du trône ce prince, le pouvoir passa aux mains des satrapes arméniens, et, bien que les impôts du pays fussent envoyés au trésor de la Perse, cependant toute la cavalerie arménienne était placée, durant la guerre, sous le commandement des satrapes. C'est pourquoi le culte divin, levant librement la tête, brilla en Arménie depuis le règne du roi des rois Sapor (Schabouh) jusqu'à la seconde année du règne d'Iezdedjerd [II], (Azguerd) roi des rois, fils de Bahram [V] (Vram) (4). Satan le choisit pour son instrument; par lui il lança tout son fiel, et il le remplit de son venin comme un vase bien choisi. Le roi commença à menacer avec colère, et, en rugissant, souleva la poussière aux quatre coins du monde; il regarda comme ses ennemis et ses adversaires ceux qui croyaient dans le Christ, et, rempli de fureur, la paix troublait son repos.

Se plaisant au sein de la discorde et plein d'ardeur pour répandre le sang, il cherchait sur qui épancher l'amertume de son venin et choisissait la contrée où il pourrait décocher la multitude de ses flèches. Pour comble de démence et semblable à un animal féroce, il fondit sur le pays des Grecs (1), s'avança jusqu'à la ville de Medzpin (Nisibe) et dévasta, en les saccageant, plusieurs villes appartenant aux Romains. Il incendia toutes les églises, enleva du butin et des esclaves et jeta l'épouvante parmi toutes les troupes de la province.

Cependant le bienheureux empereur Théodose, qui était ami de la paix dans le Christ, ne voulut pas lui opposer de résistance (2). Il lui envoya des sommes d'argent considérables par un personnage appelé Anatole (Anadol) qui était son général en Orient (3). Celui-ci arrêta la marche des Perses qui avaient envahi et s'étaient emparés de la ville impériale, et remit les trésors entre les mains du roi. Il se conforma à toutes ses exigences, et apaisa ainsi son implacable colère (4); ensuite le roi rentra dans sa ville de Ctésiphon (Dizpon) (5).

Lorsque ce prince indigne vit les progrès de son iniquité, il voulut l'accroître par un autre moyen, comme lorsqu'on jette du bois sur un feu embrasé. Partout où se portaient ses soupçons, il dirigeait ses coups. Il détourna beaucoup de

(1) La chute de la dynastie des Arsacides de Perse eut lieu vers l'année 226.

(2) Arsace III, vulgairement connu sous le nom d'Arsace II, était fils de Diran II, fils de Chosroès II le Petit, fils de Tiridate le Grand. Arsace III régna de 341 à 370. — Voyez notre Collection, t. I, pag. 235 et suiv.

(3) Ardaschès IV, nommé Ardaschir par les Perses, régna de l'an 422 à l'an 428, époque à laquelle il fut détrôné par Bahram V, roi de Perse. La dynastie des Arsacides d'Arménie fut alors anéantie, et les rois de Perse placèrent dans ce royaume des *marzban* ou gouverneurs qui administraient le pays, au nom du monarque sassanide.

(4) Notre auteur, comme l'a fait observer avec beaucoup de justesse le savant Saint-Martin (*Hist. du B.-E.* de Lebeau, t. VI, p. 131. note 1), donne à ce prince le plus souvent le nom de Sapor. « Ce doit être, dit-il, une faute de son éditeur, à moins que cet auteur n'ait entendu se servir de ce nom dans un sens général, comme c'était assez l'usage en ce temps. »

(1) La paix que les Romains avaient signée avec la Perse, et qui avait été conclue pour cent années, fut violée dix-huit ans plus tard.

(2) Théodose II dit le Jeune, au dire de Théodoret (l. V, c. 37), ne put pas opposer de résistance à Iezdedjerd, parce qu'il était occupé à d'autres guerres, et qu'il se fiait sur les traités, sans songer que le roi de Perse aurait la perfidie de violer son serment.

(3) Anatole avait conclu le précédent traité avec Bahram V; il sortait du consulat et était décoré des titres de patrice et de maître de la milice (Procope, *Bell. pers.*, l. I, c. 2).

(4) Anatole, en arrivant en Mésopotamie, apprit qu'Iezdedjerd avait passé le Tigre et s'avançait contre les Romains. Il se porta seul au-devant du roi, conclut une trêve d'un an; en 441 un traité fut signé, qui confirmait les conventions antérieures et stipulait de ne fortifier aucune place forte sur les frontières. — Cf. Procope, *Bell. Pers.*, l. I, c. 2; — *de Ædif.*, l. II, c. 1.

(5) Le véritable nom de cette ville, qui était la capitale de l'empire des Sassanides, était *Madaïn*, mot qui veut dire « les deux villes » parce qu'elle se composait de deux cités distinctes, Séleucie et Ctésiphon, séparées l'une de l'autre par le Tigre. Les Perses donnaient quelquefois à Ctésiphon le nom de *Tisfoun*, qui est la même chose que Ctésiphon, et que les Arméniens ont transcrit sous la forme *Dizpon*. — Cf. Barbier de Meynard, *Dict. géogr. de la Perse*, p. 400, 518 et suiv.

chrétiens de la sainte religion, les uns par des paroles menaçantes, les autres par la prison et les tortures. Il en condamna plusieurs à subir une mort affreuse, et tous furent ignominieusement persécutés (1). Cependant, lorsqu'il vit qu'ils s'étaient dispersés de tous côtés, il manda auprès de lui ses conseillers (2). Ceux-ci étaient attachés à l'idolâtrie par des liens indissolubles; ils brûlaient d'ardeur comme une fournaise et voulaient réduire en cendre la foi de la sainte Église.

Ils étaient plongés dans d'horribles ténèbres, et leur esprit assoupi dans leur corps ressemblait à un être vivant enfermé dans le sépulcre, sans qu'aucun rayon de la sainte lumière du Christ vint les éclairer. Ainsi, au moment d'expirer, les ours combattent avec rage, et les sages, en les évitant, s'enfuient, de même la domination de ces hommes cesse; quand ils sont vaincus, ils ne le sentent pas; et quand ils sont vainqueurs, ils ne le comprennent pas. Lorsqu'ils n'ont pas d'ennemi étranger, ils se battent et se font la guerre à eux-mêmes. C'est à eux que le prophète s'adresse : « L'homme affamé se traine et dévore la moitié de lui-même. » Le Seigneur a dit aussi : « Toute maison et tout royaume divisés contre eux-mêmes ne peuvent subsister. »

Mais pourquoi tant de peines? Pourquoi ces combats? Pourquoi ce courroux et ces flammes qui te consument? Pourquoi appeler au conseil ceux qui ont égaré ton esprit, ont changé l'incorruptible en corruption et entrainent ton corps que la mort corrompra, comme un cadavre que l'on rejette loin de soi? Tu le veux ainsi pour dissimuler tes iniquités; mais, quand tes forfaits seront dévoilés, tu verras quel en sera le dénouement.

Les mages (3) dirent : « O roi valeureux! les dieux t'ont donné la puissance et la victoire; ils n'ont pas besoin en retour des hommages terrestres; ils exigent seulement que tu réunisses sous une seule loi tous les peuples qui vivent dans ton empire. La contrée des Grecs elle-même se soumettra à tes lois. C'est pourquoi, ô roi, exécute promptement ton projet. Lève des troupes, rassemble des soldats, marche sur le pays des Kouschans (1), réunis tous les peuples, et établis-toi au-delà des portes (2). Quand ils seront tous retenus et confinés dans des contrées reculées et inhospitalières, tes projets et ta volonté seront accomplis, et, comme nous l'apprend notre religion, tu domineras aussi sur le pays des Kouschans, et les Grecs ne se révolteront plus contre ta puissance. Mais surtout, anéantis la secte des chrétiens. »

Cet avis plut au roi et aux grands qui partageaient cette manière de voir. Il rédigea un décret et envoya des courriers dans toutes les contrées de son empire. Ce décret était conçu en ces termes :

« A toutes les nations de mon empire, aux Arik et aux Anarik (3), salut et bienveillance de notre part. Soyez heureux, car nous le sommes aussi avec l'aide des Dieux.

« Sans rien exiger de vous, nous sommes allé envahir le territoire des Grecs, et là, sans tirer l'épée, mais par l'amour et la clémence, nous avons soumis tout le pays à notre autorité. Vous, soyez heureux et dans l'allégresse, et exécutez promptement ce que nous vous ordonnons. Nous avons conçu le projet formel de nous rendre dans les contrées de l'Orient, et de reconquérir avec l'aide des Dieux l'empire des Kouschans. Dès que vous aurez reçu ce décret, réunissez sans retard

(1) Iezdedjerd avait publié de sanglants édits contre les chrétiens; mais il fit cesser la persécution à la recommandation de l'empereur. Ce fut durant cette persécution que s'illustrèrent les martyrs syriens. — Cf. Assemani, *Bibl. or.*, t. III, p. 396.

(2) Le premier ministre d'Iezdedjerd était l'*hazarabed* ou intendant-général Veh-Mihr-Nersèh, appelé par Mirkond et les auteurs persans, Mihir-Nersy, qui le font descendre du héros Isfendiar, fils de Goustasp. Tabary dit cependant que ce ministre était fils de Nodar, descendant de Darius. Ce fut ce personnage qui excita le roi de Perse à se déclarer ouvertement contre les chrétiens. Du reste, il était lui-même encouragé par l'apostat arménien Varazvaghan qui avait gagné toute sa confiance, en émigrant en Perse.

(3) Le mot « mage », en arménien *mobed*, vient de *mèh* (prononcez *mègh*), qui veut dire « grand, excellent ». (Anquetil-Duperron, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 555.) — Cf. sur les mages, Hérodote, I, 1. — Diogène de Laërte, *in proœm.* — Glycas, *Annal.*, t. II, p. 130 (éd. Paris.)

(1) Cf. notre Collection, t. I, p. 23, note 1.

(2) Élisée veut parler ici des défilés du Caucase qui étaient, selon les auteurs arméniens, au nombre de trois, savoir : la porte des Aghouank ou des Alains, la porte de Bahl ou Balkh, et la porte de Djor ou rempart des Huns. Le premier défilé était connu des auteurs anciens sous le nom de portes Caucasiennes; les Arméniens et les Géorgiens le nommaient porte de Darial, et les Arabes *Bab-allan* « porte des Alains ». Le second défilé était situé, selon M. St-Martin dans la Perse orientale, aux environs de Balkh, vers le pays des Huns Hephthalites. Le troisième est celui qui est appelé « portes de fer » *Demir Capou*, ou défilé de Derbend, et que les anciens nommaient *pylæ albaniæ*. Procope (*Bell. goth.*, IV, 3) l'appelle Τζούρ. — Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, (éd. S. Martin), t. VI, p. 269 et suiv., note 1.

(3) Cf. sur ces dénominations, notre Collection, t. I, p. 37, note 2.

la cavalerie et venez me rejoindre dans la province d'Abar (1). »

Cet édit fut promulgué (2) dans les pays des Arméniens, des Ibères (Virk), des Aghouank, des Lephin (3), des Dzotek (4), des Gortouk, des Aghdznik et dans beaucoup d'autres régions éloignées, qui anciennement n'étaient point tenues de se rendre dans cette contrée. Dans la Grande-Arménie, on fit une levée de nobles et de fils de nobles, d'hommes libres et de personnes de sang royal; on en fit également chez les Ibères, les Aghouank, les Lephin, dans toutes les autres régions méridionales voisines du pays des Dadjik (Dadjgasdan) et du pays des Romains, des Gortouk, des Goths (Ket), des Dzotek et des Arznarz, qui tous étaient fidèles à la seule Église catholique et apostolique.

C'est alors qu'en pleine sécurité, ignorant les intentions perfides du roi, ces peuples se rendirent promptement à son appel et quittèrent leurs territoires avec une grande joie et avec des sentiments de fidélité pour le souverain, en maintenant avec une ardeur infatigable la valeur militaire. Ils emportèrent avec eux les Livres-Saints et se firent accompagner par beaucoup de religieux et des prêtres, après avoir réglé les affaires du pays sans compter sur la vie; mais, en attendant la mort, ils recommandaient tour à tour [à Dieu] leur âme et leur corps. Mais, bien que les projets du roi ne leur fussent point connus, tous concevaient des soupçons, surtout lorsqu'ils virent la puissance des Grecs abattue devant lui; alors ils s'affligèrent intérieurement et furent pris par le découragement.

Cependant, comme ils étaient fidèles observateurs de la sainte loi de Dieu, ils se souvinrent des paroles de Paul : « Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels, non point faussement et en apparence, mais de bon cœur, comme si vous serviez Dieu et non pas un homme, car c'est le Seigneur qui vous récompensera de votre labeur. » Alors, avec une grande docilité, ils sortirent de leur pays et, s'étant recommandés au Saint-Esprit, ils se rendirent auprès du roi, accomplissant exactement ses ordres et faisant tout selon sa volonté. Mais le roi commença à mettre à exécution les avis que lui avaient suggérés les complices de sa cruauté.

Le roi, en voyant l'organisation et la multitude de barbares qui étaient venus volontairement pour renforcer son armée, se montra très-satisfait en présence des grands et de tous ses soldats. Au dehors, il cachait ses perfides projets, et, malgré lui, il les comblait de présents. Tout à coup, il fit irruption sur les terres du pays des Huns (1) qui s'appelaient aussi Kouschans, et guerroya contre eux pendant deux ans, sans réussir à les soumettre. Après cela, il renvoya les troupes dans leur pays et en convoqua d'autres auprès de lui, pour continuer la campagne. De cette manière, d'une année à l'autre, il établit cette coutume, et il fit bâtir une ville pour y établir sa résidence, depuis la quatrième année de son avénement jusqu'à la onzième de son règne.

Quand le roi vit que les Grecs restaient fermes dans l'alliance qu'ils avaient faite avec lui, et que les Khailentourk (2) ne faisaient plus d'invasion par le défilé de Djor, que leur pays jouissait d'une paix profonde, et qu'en outre il avait réduit à l'extrémité le roi des Huns, en dévastant beaucoup de ses domaines (3), tandis que sa propre puissance avait prospéré d'autant, il en donna avis à tous les temples du feu (adrouschan) (4) de son empire. Il fit immoler au feu

(1) La province d'*Abar* faisait partie de l'Arie, et elle est mentionnée sous le nom d'*Abrschahr*, dans la *Géographie* de Moïse de Khorène (*Œuvres compl.*, en arm., Venise, 1843, in-8°, p. 614). Le pays d'Abar renfermait dans son territoire la ville de Nischapour, à ce que nous apprennent les Arméniens, qui ajoutent qu'Abar dépendait de Vergan (l'Hyrcanie des anciens). Le nom d'Abrschahr est la transcription du nom persan d'Ebreschehr qui est donné à la ville de Nischapour (Barbier de Meynard, *Dict. géogr. de la Perse de Yakout*, p. 7.). *Ebr* veut dire « nuage » et *Schehr* « ville » en persan.

(2) Cet édit fut envoyé aux peuples tributaires de la Perse, en l'an 444.

(3) Cf. sur ce peuple, notre Collection, t. I, pg. 115, n. 4.

(4) Le pays de Dzotek était situé sur les bords du Cyrus ou Kour, dans le voisinage de l'Oudi, l'Otbène des anciens; et il paraît correspondre à la province géorgienne de Kakhétie. (*Hist. du B.-Emp.*, *de Lebeau*, éd. Saint-Martin, t VI p. 268, note 3.)

(1) Il est question ici des Huns Hephthalites, établis à l'est de la mer Caspienne.

(2) Le nom de ce peuple ne se rencontre que deux fois dans l'Histoire d'Élisée. On peut supposer qu'il désigne, soit les Turks Khazars, soit les Turks du Ghilan. La forme *Khailen* est peut-être une forme ancienne du nom de la province de Ghilan. Toutefois, c'est avec réserve que nous proposons cette assimilation.

(3) La guerre, qui avait duré plusieurs années, se termina en 450.

(4) Le mot *adrouschan*, dont se servent les Arméniens pour désigner les temples ou chapelles où les *mobeds* entretenaient le feu sacré (adéran), est la transcription du mot *Atesch-dan*, c'est-à-dire le « vase qui contient le feu ». Le mot qui signifie « temple du feu » est *Dérimher*, que les Parsis écrivent *dor o meher* « porte de miséricorde ». — Cf. Anquetil-Duperron, le *Zend Avesta*, t. II, p. 531 et 568. — Il est bon d'observer que, dans beaucoup d'endroits, le mot *adrouschan*, qu reparaît souvent dans l'ouvrage d'Élisée, veut dire simplement « un pyrée » ou autel du feu.

ux blancs et des boucs à l'épaisse toi-
ndit plus fréquents les sacrifices de l'a-
n. Il conféra des dignités et des cou-
ux mages et aux chefs des mages, et
qu'on confisquât aussi les richesses et les
chrétiens qui se trouvaient dans le
de Perse.

te manière, le roi s'enorgueillit et s'en
nt à lui-même, en se croyant un être su-
la nature humaine, non-seulement à
es victoires sur la terre, mais encore parce
aginait qu'il était un être supérieur dans
rnaturel. Aussi il dissimulait avec hypo-
prétentions orgueilleuses, mais, en pré-
sages, il se rangeait parmi les dieux.
ait en fureur contre le nom du Christ,
entendait qu'il avait souffert, qu'il avait
fié, qu'il était mort et avait été enseveli.
on délire, il parlait chaque jour de ces
lorsqu'un des plus jeunes parmi les sa-
méniens, s'entretenant avec lui, lui dit :
aleureux! d'où as-tu appris ces détails
igneur? » Le roi lui répliqua en disant :
devant moi les livres de votre secte. »
homme reprit alors : « O roi, pourquoi
ait que lire jusqu'à cet endroit? Fais
re ta lecture et tu apprendras sa Résur-
son apparition à beaucoup de personnes,
nsion au ciel, où il est assis à la droite
; la promesse d'une seconde apparition,
l'opérer pour tous une résurrection mi-
e, et la rétribution définitive de son arrêt
e. » Quand le roi entendit ces paroles, il
rire aux éclats, et dit : « Tout cela est
e. » Le champion du Christ répondit :
souffrances corporelles te semblent
s, crois encore davantage à sa seconde et
le apparition. »

tendant ces paroles, le roi s'enflamma
e comme le feu de la fournaise de Ba-
et ceux qui l'entouraient, ainsi que les
s, furent également exaspérés. Le roi fit
toute sa colère sur le bienheureux jeune
qui se nommait Karékin. On lui lia les
les mains, on lui fit endurer pendant
s de cruels supplices, et, après lui avoir
a dignité, on le livra à la mort (1).

ieurs faits rapportés dans ce chapitre se trou-
i consignés dans l'Histoire de Lazare de Pharbe
publions à la suite de celle d'Élisée. — Cf. ch.
r.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DES FAITS ACCOMPLIS PAR LE PRINCE DE L'ORIENT (1).

Ceux qui montrent du refroidissement pour les vertus célestes ont un caractère pusillanime; ils tremblent de tout, ils se troublent pour les plus petites choses, ils tournent à tous les vents; leur vie passe comme un songe, et, au moment de la mort, ils prennent le chemin de l'irréparable perdition. Comme il a été dit autrefois : « La mort qu'on ne comprend pas est bien la mort; mais la mort qu'on comprend, c'est l'immortalité. Celui-là craint la mort qui ne la connaît pas, mais celui qui la connaît ne la craint pas. »

Tous les maux sont entrés dans l'esprit de l'homme par l'ignorance. L'aveugle est privé des rayons du soleil et l'ignorant est privé de la vie parfaite. Il est préférable d'être privé de la vue que de la lumière de l'intelligence. Comme l'esprit est supérieur au corps, la vie de l'esprit est aussi supérieure à celle du corps. Si quelqu'un possédait en abondance des richesses terrestres, et qu'il fût pauvre d'esprit, il serait bien à plaindre, comme on le voit non-seulement chez les hommes vulgaires, mais encore chez celui qui est plus grand que tous les autres. Le roi qui, sur le trône, ne possède point la sagesse, n'est pas digne de son rang. S'il en est ainsi des choses terrestres, il en est bien autrement des choses spirituelles. L'âme est la vie du corps, et l'esprit est le régulateur du corps et de l'âme. Ce qu'on dit d'un individu se dit aussi de tout le monde. Le roi non-seulement est responsable de lui-même, mais aussi de ceux dont il a amené la perdition.

Bien qu'il ne soit point permis de médire du prince, cependant nous ne pouvons adresser des louanges à celui qui combat contre Dieu; c'est pourquoi je raconte les événements accomplis, qui, à cause de lui, frappèrent la sainte Église : je le fais sans plus tarder, non pas dans l'intention de murmurer; mais je romprai le silence et j'exposerai avec sincérité le résultat des événements. Sans être provoqué par des opinions ou des récits brillants, j'ai été moi-même témoin de ces événements, j'ai vu et j'ai entendu le son de sa voix qui prononçait des paroles pleines d'insolence. De même qu'un vent déchaîné s'abat sur la vaste mer, de même il excitait et mettait en mouvement la multitude de ses troupes. Il étudiait et comparait toutes les religions de son empire avec le magisme, l'art de la divination,

(1) Iezdedjerd II, roi de Perse.

en y comprenant avec hypocrisie le christianisme, et disait dans sa colère : « Interrogez, examinez, observez! nous choisirons ce qui nous paraîtra le meilleur. » Et il s'empressait de mettre à exécution avec ardeur ses résolutions.

Cependant, de tous côtés, les chrétiens qui étaient dans l'armée soupçonnèrent le feu caché qui devait incendier en même temps les montagnes et les vallées. Alors ils se réchauffèrent au feu inextinguible et se préparèrent courageusement aux épreuves qui les attendaient. Ils commencèrent dès lors à pratiquer leur religion en présence de l'armée, à expliquer leur sainte croyance et à chanter à haute voix des psaumes et des cantiques spirituels. Dépouillant toute crainte, ils enseignaient ceux qui volontairement se présentaient à eux; le Seigneur les favorisait par des miracles et des prodiges, et même beaucoup de malades de l'armée païenne obtinrent leur guérison.

Lorsque le prince impie sut que ses mauvais desseins avaient été découverts et que la trame qu'il avait ourdie était connue de ceux qui craignaient Dieu, il commença à se sentir tourmenté par des troubles intérieurs, et son corps, de même que son âme, furent atteints de mortelles blessures. Tantôt il se tordait comme un serpent venimeux, tantôt il rugissait comme un lion furieux; il se roulait et se terrassait dans [les combats] de ses stériles pensées et il s'efforçait d'exécuter les desseins de sa volonté. Comme sa main était impuissante à atteindre les objets de sa haine, puisqu'ils n'étaient pas près de lui, rassemblés dans un même lieu, il commença à favoriser le peuple au détriment des nobles, les gens méprisables plus que ceux qui méritaient le respect, les ignorants plus que les savants, et les lâches plus que les braves. Mais pourquoi les énumérer un à un? Il élevait tous les gens indignes, il abaissait tous les hommes de valeur, au point d'éloigner petit à petit le père de son fils.

Tout en causant ces désordres parmi tous ses sujets, il s'acharnait surtout contre le pays des Arméniens, parce qu'il voyait [que les habitants étaient] très-attachés à leur religion, et principalement ceux qui étaient de la race des satrapes d'Arménie, qui observaient fidèlement les saintes prescriptions des apôtres et des prophètes. Il en séduisit quelques-uns avec de l'or et de l'argent, et quelques autres par des présents magnifiques; aux uns, il donnait des terres et de riches villages; aux autres, des honneurs et un pouvoir considérable, en leur prodiguant encore de vaines espérances. De cette manière, il les excitait et les flattait sans cesse, en leur disant : « Si vous confessez seulement les lois du magisme et si, de toute votre âme, vous vous convertissez de votre secte à la vérité du culte de nos illustres divinités, j'augmenterai vos grandeurs et votre autorité, vous deviendrez les égaux de mes satrapes bien-aimés, et vous serez ici en grand nombre. » Il s'humiliait ainsi avec hypocrisie devant tous et leur parlait en apparence avec affection, afin de pouvoir les tromper traîtreusement, suivant les avis de ses conseillers. C'est ainsi qu'il agit depuis la quatrième jusqu'à la onzième année de son règne.

Ensuite, lorsqu'il vit que ses ruses mystérieuses ne réussissaient aucunement, qu'au contraire les [Arméniens] agissaient d'une manière tout opposée, que le christianisme se répandait et se manifestait de tous les côtés et dans les contrées les plus éloignées, le découragement s'empara de lui et il se plaignait et gémissait. Malgré lui, il fut obligé d'avouer ce qu'il avait conçu en secret et il donna ouvertement des ordres, en disant : « Que tous les peuples et toutes les langues qui sont dans mon empire abandonnent leurs fausses doctrines religieuses, et qu'ils viennent adorer le Soleil, en lui offrant des sacrifices comme à leur unique et seul Dieu, et rendre également un culte au Feu. Que de plus ils gardent les lois du magisme, afin qu'elles soient continuellement observées. » Ayant dit cela, il publiait des ordres menaçants dans l'armée, en les faisant connaître à tous, et il expédiait en toute hâte des messagers à toutes les nations lointaines, en leur imposant le même commandement.

Au commencement de la douzième année de son règne, il fit une levée considérable de troupes, et en avançant il atteignit la terre italienne (1) (?). Le roi des Kouschans, voyant cette agression, n'eut pas le courage de lui livrer bataille. Se retirant dans les lieux les plus inaccessibles du désert, et se cachant, il échappa par la fuite avec toute son armée. Sur ces entrefaites, le roi, en envahissant les provinces et les campagnes, s'emparait de beaucoup de châteaux et de villes, entassait des prisonniers, des dépouilles et du butin, et les envoyait dans son empire. Là, ses vains projets n'ayant pas réussi, il s'obstinait

(1) Les mots *ergir Idaghagan*, « terre italique », sont évidemment corrompus, puisqu'il s'agit d'une expédition sur le territoire des Kouschans entreprise par le roi Iezdedjerd II, ainsi que le prouve la phrase qui vient immédiatement après. Peut-être faut-il voir dans ce mot une altération du nom de la *Thétalie*; je donne toutefois cette conjecture sous toute réserve.

dans ses vues impies, en disant aux ministres du culte idolâtre : « Qu'offrirons-nous aux dieux en échange de cette grande victoire qui prouve que personne n'ose combattre avec nous? »

Alors, à ce moment, les mages et les Chaldéens élevèrent ensemble la voix et dirent : « Les dieux qui te donnèrent la victoire et la domination sur tes ennemis, n'ont pas besoin de te demander des biens spirituels, mais [ils désirent] que tu détruises toutes les sectes et que tu les convertisses à la religion de Zoroastre. » Cet avis plut au roi et à tous les grands, surtout à ceux qui avaient un rang élevé dans la religion; puis, ayant tenu conseil entre eux, l'avis des mages prévalut. Aussitôt on fit éloigner de la porte de la montagne (1) la nombreuse cavalerie des Arméniens, des Ibères et des Aghouank, et tous ceux qui étaient fidèles au saint Évangile du Christ. On imposa un ordre sévère aux gardiens du défilé, pour qu'ils laissassent passer ceux qui venaient vers l'orient, mais qu'ils fermassent le chemin à ceux qui se rendaient du côté de l'occident.

Lorsqu'ils furent internés dans l'enceinte fortifiée et imprenable, — et c'est en vérité que je le dis, car il n'y avait pas là d'endroit pour se cacher ou pour fuir, parce que les ennemis étaient groupés tout à l'entour, — on les saisissait; ensuite on les faisait cruellement souffrir et, en employant diverses tortures, on les réduisait à une telle misère, qu'on força beaucoup d'entre eux à renier le vrai Dieu et à adorer des éléments visibles. Cependant, ceux qui étaient courageux disaient avec une grande sagesse et l'accent de la conviction : « Nous prenons à témoin le ciel et la terre, que jamais nous n'avons été négligents pour le service du roi, et que la lâcheté ne s'est jamais mêlée à nos actions; donc nous ne méritons en aucune manière ces persécutions. » Le bruit de leurs plaintes grandissait tellement que le roi, qui les entendait, les approuvait en faisant des serments, et disait : « Je ne vous laisserai pas en paix tant que vous n'aurez pas accompli les ordres de ma volonté. »

Or, les perfides serviteurs du roi obtinrent la permission de soumettre à l'épreuve des tortures quatre des principaux champions. Ils les accablèrent publiquement de coups; puis ils les enchaînèrent et les jetèrent en prison. Le roi sembla accorder à quelques-uns son pardon, en rejettant la faute sur ceux qui étaient incarcérés, et il agissait ainsi par une inspiration satanique.

(1) Le défilé des portes du Caucase, dont il a été question plus haut, p. 185, col. 2, note 2.

Douze jours après, il ordonna de préparer un banquet plus somptueux que de coutume; il y invita beaucoup de guerriers chrétiens. Au moment de prendre place, il désigna à chacun d'eux, avec une grande pompe, le rang [qu'il devait occuper] à la table. Il leur parla en termes affectueux et avec douceur, comme par le passé, afin qu'ils consentissent à manger de la chair immolée, dont les chrétiens ne pouvaient se nourrir. Personne n'ayant voulu y consentir, il n'insista point trop, et même il ordonna qu'on leur servît leur nourriture accoutumée, et il augmenta la gaieté du festin en faisant servir plusieurs vins. Ensuite, les ayant fait passer dans la chambre royale, on en arrêta plusieurs à qui on attacha les mains derrière le dos avec des courroies munies d'un cachet. On les garda de la sorte pendant deux ou trois jours, et on leur fit endurer bien d'autres châtiments infâmes que nous ne croyons pas nécessaire de raconter. Puis, on en éloigna plusieurs après les avoir dégradés, comme indignes de conserver leur rang dans la noblesse.

Après cela, on en déporta par troupes dans un pays éloigné, dans un désert impraticable, pour faire la guerre contre les ennemis du roi; on en passait beaucoup au fil de l'épée; on réduisait à tous leurs salaires; on les tourmentait par la faim et par la soif; on leur donnait pour résidences d'hiver des endroits froids, et ils étaient signalés aux yeux de tous comme des lâches et des infâmes. Cependant, fortifiés par l'amour du Christ, ils enduraient avec une grande joie toutes ces souffrances pour son nom et pour la sublime espérance qui est préparée aux patients observateurs de ses commandements. Plus la méchanceté redoublait ses cruautés, plus ils se fortifiaient dans l'amour du Christ, d'autant plus que beaucoup d'entre eux, dans leur jeunesse, avaient appris les saintes Écritures; ils se consolaient et consolaient leurs compagnons, et ils pratiquaient publiquement leur culte. C'est pourquoi les païens, à qui leurs paroles semblaient agréables et consolantes, les exhortaient et les encourageaient, [en leur disant] qu'il valait mieux souffrir jusqu'à la mort que de renier une telle religion.

Mais, bien que par l'amour du Christ ils se réjouissaient intérieurement avec beaucoup de courage, cependant leur existence matérielle était très-misérable dans cet exil. Des guerriers si vaillants étaient tombés dans la plus vile condition et la liberté de la patrie gémissait sous le détestable esclavage d'un meurtrier oppresseur qui, en répandant le sang, violait les lois des

païens, et ne croyait pas qu'il y eût dans le ciel un vengeur de son iniquité. Il ne tenait même aucun compte du mérite personnel de chacun; et ce qui est plus dans l'ordre naturel, puisqu'il y avait des satrapes arméniens dont les mères avaient nourri les frères [du roi]; et c'est eux qu'il tourmentait encore plus que les autres.

Il imagina encore un autre moyen; il envoya dans le pays d'Arménie un de ses fidèles serviteurs, appelé Tenschapouh, afin qu'étant venu avec un ordre royal, il leur offrît les salutations du grand roi, et qu'en simulant la douceur, il fît le dénombrement de toutes les possessions des Arméniens, pour les exempter des tributs et diminuer le contigent de la cavalerie.

Bien qu'il usât de finesse, on découvrit cependant ses perfides desseins. Premièrement, il frappa d'un impôt la liberté de l'Église; secondement, il comprit dans cette taxe les religieux du Christ qui demeuraient dans des monastères; troisièmement, il augmenta encore les tributs du pays; quatrièmement, en semant la division parmi les satrapes, il suscita des troubles dans toutes les familles. Il agissait ainsi pour rompre l'union, disperser le clergé, chasser les moines et opprimer les agriculteurs, et pour que, dans leur détresse, ils vinssent, malgré eux, demander un refuge auprès des mages. Le cinquième moyen fut encore plus fâcheux : L'intendant général du pays (1) était regardé comme un père pour les chrétiens. On excita et on accumula contre lui des accusations; on le dépouilla de sa charge, et on mit à sa place un Persan comme gouverneur (2), et comme juge du pays un chef des mages, en vue de troubler la paix de l'Église.

Malgré la perfidie de cette conduite, il n'y avait cependant personne qui molestât ouvertement l'Église, c'est pourquoi on ne fit point d'opposition, bien que les tributs fussent lourds, et que de ceux qui payaient cent *tahégans* (3) on en exigeât le double. On imposait des tributs sur les évêques et les prêtres, non-seulement des contrées prospères, mais encore des contrées dévastées. Mais qui peut raconter cette charge des taxes, des impôts, des tributs, des exactions sur les montagnes, les campagnes et les bois? On ne les exigeait pas suivant la convenance royale, mais suivant la coutume des assassins. Eux-mêmes s'étonnaient que le pays put être encore

(1) Vahan Amadouni.
(2) Ce personnage s'appelait Meschkan.
(3) Cf. ma *Numismatique de l'Arménie au moyen âge*, p. 10.

florissant après qu'on en avait enlevé tous les trésors.

Voyant que rien ne pouvait lasser notre constance, on ordonna ouvertement aux mages et aux chefs des mages de rédiger un édit selon les doctrines de leur fausse religion. Voici la teneur de cette ordonnance (1) :

« Mihr-Nersèh, gouverneur suprême de l'Iran et de l'Aniran (2), aux habitants de la Grande-Arménie, salut!

« Sachez que tout homme qui habite sous le ciel et ne suit pas la religion du mazdéïsme, est sourd, aveugle et trompé par les *dev* d'Arimane (Haraman). En effet, tant que les cieux et la terre n'existaient pas, le grand Dieu Zérouan fit des sacrifices pendant mille ans et dit : « Si par hasard il me naît un fils du nom d'Ormizd, il créera les cieux et la terre. » Or, il arriva qu'il enfanta deux fils, l'un pour avoir fait des *sacrifices*, l'autre pour avoir dit : *Si par hasard*. Il dit alors : « Je donnerai mon empire à celui qui viendra le premier. » Alors celui qui était né sous la parole du doute se présenta. Zérouan lui demanda : « Qui es-tu? » Il répondit : « Je suis ton fils Ormizd. » Zérouan lui répliqua : « Mon fils est éclatant et répand une odeur agréable, et toi tu es ténébreux et puant. » Tout en se lamentant amèrement, il lui accorda son royaume pendant mille ans (3). Quand son autre fils naquit, il le nomma Ormizd, enleva la royauté à Arimane et la donna à Ormizd en disant : « Jusqu'à présent je t'ai offert des sacrifices, dorénavant c'est toi qui m'en offriras. » Alors Ormizd créa le ciel et la terre, et Arimane au contraire enfanta tous les maux (4); en sorte que les créatures se divisent ainsi : les anges appartiennent à Ormizd et les *dev* à Arimane. De même tout ce qu'il y a de bien sur la terre, c'est Ormizd qui le créa, et tout ce qui est mauvais est la création d'Arimane. Ormizd créa l'homme, et Arimane, les peines, les maladies et la mort. Toutes les misères, les malheurs, les guerres meurtrières sont l'œuvre du

(1) Cette ordonnance a été publiée par Saint-Martin (*Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 472 et suiv.), mais le traducteur n'a pas toujours exactement suivi le sens précis du texte, ce qui fait que notre version présente d'assez notables différences avec celle du savant orientaliste.

(2) Le titre de *Vezourg hramandar* est la transcription en arménien de celui de *Bouzourg fermandar*, « grand gardien des ordres *du roi de Perse* », usité en Perse et qui s'applique au premier ministre. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 274.

(3) Eznig (*Réfutation des Sectes* .... *en arm.*, l. II, § 13) dit neuf mille ans.

(4) Eznig (*Réfut. des Sectes*), liv. II, § 1 et suiv.

créateur du mal; mais le bonheur, la puissance, la gloire, les honneurs, la santé du corps, la beauté du visage, l'éloquence du langage et la longévité sont l'œuvre du créateur du bien. Tout ce qui n'est pas ainsi a été produit par l'auteur du mal (1).

« Les hommes qui disent que c'est l'auteur de la mort et que le bien et le mal proviennent de lui, sont dans l'erreur : surtout les chrétiens qui affirment que Dieu est jaloux et que, pour une seule figue détachée d'un arbre, il a créé la mort et condamné les hommes à la subir. Une telle jalousie n'existe point entre les hommes et encore moins entre Dieu et l'homme. Donc ceux qui disent cela sont sourds et aveugles, et trompés par les *dev* d'Arimane. Les [chrétiens] professent encore une autre erreur; ils disent : Dieu, qui a créé le ciel et la terre, vint au monde et naquit d'une vierge nommée Marie (Mariam) dont l'époux s'appelait Joseph, [mais la vérité est qu'il était fils de Phantour, par suite d'un commerce illicite (2).] Il s'en trouva beaucoup qui furent séduits par cet homme. Si le pays des Grecs (Romains), par comble d'ignorance, fut grossièrement trompé et s'éloigna de notre culte parfait, ils sont la cause de leur perte. Pourquoi partageriez-vous leur erreur? Vous devez professer la religion que suit votre maître, d'autant plus que, devant Dieu, nous devons rendre compte de vous.

« Ne croyez pas à vos supérieurs spirituels (aradschnort) que vous nommez Nazaréens, car ils sont trompeurs. Ce qu'ils enseignent en paroles, ils le démentent en actions. Ils disent que ce n'est point péché de manger de la chair, et eux refusent d'en manger; qu'il est permis de prendre femme, et eux ne veulent point les regarder; que celui qui amasse des trésors, pèche, et ils exaltent au plus haut degré la pauvreté. Ils aiment les tribulations et méprisent la prospérité; ils dédaignent la fortune et considèrent la gloire comme le néant; ils aiment les vêtements pauvres et estiment les choses communes au-dessus des choses précieuses; ils louent la mort et méprisent la vie; ils blâment la naissance des enfants et regrettent la stérilité; si vous les écoutez, vous ne vous approcherez plus des femmes et la fin du monde arrivera bientôt. Je n'ai pas voulu vous décrire chaque chose en détail, quoiqu'il y ait encore bien d'autres choses qu'ils disent.

« Ce qui est encore plus grave que tout le reste, c'est qu'ils prêchent que Dieu a été crucifié par les hommes, qu'il est mort, qu'il a été enseveli et qu'ensuite il est ressuscité et est monté au ciel. Ne devriez-vous pas vous-même faire justice de semblables doctrines? Les *dev*, qui sont méchants, ne sont pas emprisonnés, ni tourmentés par les hommes; encore moins le Dieu créateur de toutes choses. C'est donc une honte pour vous de dire de pareilles choses, et pour nous c'est tout à fait incroyable.

« C'est pourquoi je vous soumets deux questions : ou réfutez tout ce qui est contenu dans mon édit; ou levez-vous, venez à la Porte et présentez-vous devant le tribunal suprême. »

Noms des évêques qui firent la réponse à cet édit.

Joseph, évêque d'Ararat (1); Sahag, évêque de

(1) Thomas Ardzrouni (*Hist. des Ardzrouni*, p. 26), en parlant de Zoroastre, raconte une légende qui n'est pas sans intérêt. Pendant la guerre que se firent Arimane et Ormizd, une famine se déclara, et Ormizd, ayant aperçu un veau, l'enleva, le conduisit à l'écart, le tua et le couvrit de pierres, en attendant que le soir fût venu pour apaiser sa faim plus facilement, et sans être vu. Mais, pendant son absence, le veau avait été dévoré par des reptiles, des araignées et des insectes. En souvenir de cet événement, Zoroastre ordonna que tous les animaux nuisibles fussent apportés à la cour royale, dans une mesure dont il fixa le contenu, afin que ces animaux qui avaient nui au dieu Ormizd fussent tués. Zoroastre institua encore beaucoup d'autres lois extravagantes. Thomas ajoute que, s'il a rapporté ce fait, c'est parce que les Perses, qui voulaient imposer leur religion aux Arméniens, leur firent une guerre acharnée qui amena la ruine du pays, et il termine en disant : « Ainsi que te le fait voir l'Histoire des saints Vartaniens rédigée par le bienheureux prêtre Élisée. »

(2) Msc. des Antzévatzi, p. 36. — Le nom de *Phantour* qu'on retrouve écrit quelques pages plus loin, sous la forme *Phantourag*, ne signifie pas « charpentier » (*Grand dict. de l'Acad. arm. de Venise*, V[is] *Phagtour*, *Phantour*), mais c'est un nom propre d'homme qui n'est autre que celui de *Panthéros*, qu'une ancienne tradition juive, qui prit naissance au II[e] siècle de notre ère, dit avoir été le père de Jésus-Christ. Celse fut le premier des écrivains qui nous sont connus, à relever cette calomnie (Origène, *contr. Celsum*, I, 28, 32). L'histoire fabuleuse de ce Panthéros forme la base de ce que les Talmuds nous disent de Jésus, et du fameux livre intitulé : *Sefer tholedoth Ieschou*, postérieur au Talmud. A ces renseignements que M. E. Renan a bien voulu nous communiquer avec son obligeance accoutumée, nous ajouterons qu'un savant allemand du XVII[e] siècle, J. Ch. Wagenseil, a publié le texte et la traduction du *Sefer tholedoth Ieschou*, à la fin du t. II (p. I[re] et suiv.) de son livre intitulé *Tela ignea Satanæ* (Altorf, 1681, 2. v. 4°), et il a réfuté, dans une dissertation spéciale, les calomnies que ce livre renferme (*op. cit.*, t. II, p. 25-45) Au surplus Voltaire, dans son *Épître sur la calomnie*, a fait également justice de cette absurde légende, qui n'a trouvé grâce que dans la *Guerre des Dieux* de Parny. — Cf. aussi le Dictionnaire de Bayle, art. *Schomberg*, note A, par Leclerc.

(1) Joseph était à ce moment catholicos d'Arménie, et son titre était évêque d'Ararat. Il monta sur le siége pontifical en 441 et l'occupa jusqu'en 452.

Daron ; Mélidon (Méled), évêque de Manazguerd ; Eznig, évêque de Pakrévant ; Sourmag, évêque des Peznouni ; Dadjad, évêque de Daïk ; Tatig, évêque de Pasèn ; Kasou, évêque de Douroupéran ; Jérémie, évêque de Martasdan ; Eulalius (Evghagh), évêque de Martaghi ; Anania, évêque de Siounie ; Mousché, évêque des Ardzrouni ; Sahag, évêque des Reschdouni ; Basile, évêque de Mog ; Kat, évêque de Vanant ; Élisée, évêque des Amadouni (1) ; Eghpaïr (Frère), évêque des Antzévatzi ; Jérémie, évêque des Abahouni.

Tous ces évêques, beaucoup de chorévêques, de vénérables prêtres de différents lieux, d'un commun accord avec le clergé, et réunis ensemble à Ardaschad, avec le consentement des grands satrapes et de toute la multitude [du peuple] du pays, firent la réponse [suivante] à cet édit :

« Joseph, évêque, avec le consentement de tous les fidèles, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, à Mihr-Nersèh, grand intendant (2) des Arik et des Anarik, ami sincère de la paix salut à toi et à tous les officiers de haut rang des Arik.

« En conformité des préceptes divins, nos ancêtres nous ont transmis la coutume de prier pour l'existence du roi, et de demander sans cesse à Dieu qu'il vive longtemps, afin qu'il gouverne avec bonté l'empire que Dieu lui a confié ; car c'est dans la paix qu'il nous accorde de passer notre vie dans la santé et dans le service divin.

« Relativement à l'édit que tu as adressé à notre pays, il fut un temps où un des chefs de vos mages, qui était un des plus instruits de votre religion et que vous regardiez comme supérieur à la nature humaine, crut au Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, et qui réfuta en détail et fit voir l'erreur de votre culte. Comme vous ne pûtes pas le réfuter par des paroles, il mourut lapidé par ordre du roi Hormisdas (Ormizt). Si tu n'accordes pas foi à nos paroles, lis les livres de ce mage qui se trouvent en divers endroits de ton pays, et tu pourras en acquérir la preuve.

« En ce qui concerne notre religion, elle n'est pas invisible, elle n'est pas prêchée dans un seul coin du monde, mais elle est universellement répandue sur toute la terre, sur les mers, sur les continents, dans les îles ; non point seulement en occident, mais encore en orient, dans le nord et dans le midi ; enfin elle est pratiquée en tous lieux. Elle n'a pas été fondée par l'homme, ni imposée par le moyen de chefs répandus dans l'univers, mais sa force est en elle-même. Elle n'est pas seulement supérieure, si on la compare aux autres religions, mais c'est du ciel que lui vient son institution infaillible, non point par convention, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu et il n'y a personne en dehors de lui qui lui soit supérieur ou inférieur. Car il n'a pas eu de commencement pour être Dieu, il est éternel en lui-même ; il n'est pas contenu dans tel ou tel lieu, mais il est contenu en lui-même ; il n'est pas soumis au temps, mais le temps n'existe que par lui. Non-seulement il est supérieur aux cieux, mais encore à la raison humaine et à celle des anges. Il ne prend aucune forme et n'est pas visible pour les yeux ; non-seulement la main ne peut point le toucher, mais la pensée de qui que ce soit ne peut le concevoir ; je ne parle pas pour nous qui avons un corps, mais pour les anges qui sont incorporels. Cependant, s'il le veut, il se manifeste aux siens qui en sont dignes, sans qu'ils le voient avec leurs yeux ; et non pas à ceux qui ont l'esprit mondain, mais à ceux qui croient véritablement en Dieu.

« Son nom est : Créateur du ciel et de la terre. Cependant, comme il existait par lui-même avant

(1) Cf. plus haut, l'introduction à l'Histoire d'Élisée, pg. 179.

(2) Les Arméniens appellent Mihr-Nersèh, *medj hazarabed* « grand intendant », au lieu de « gouverneur suprême », titre qu'il avait pris dans la rubrique de son édit — Cf. plus haut, p. 190. — M. Patcanian (*Essai d'une histoire de la dynastie des Sassanides*, p. 14 de la trad. franç.) a expliqué la valeur de ce titre qui correspond au titre de χιλιαρχός qui a en grec la même signification, « chef de mille ». Bien que ce titre semble désigner un grade militaire, cependant nous savons par les historiens arméniens que le personnage qui en était revêtu à la cour de Perse, était un dignitaire civil de l'ordre le plus élevé qui exerçait toute l'autorité au nom du roi. Élisée et Lazare de Pharbe (p. 42, 65, 109, 185, 206 du texte arm.) nous en fournissent la preuve à plusieurs reprises. Les historiens grecs et latins parlent aussi de cette charge qu'ils ont transcrite sous les formes ἀζαραπατεῖς (Hésychius, l. VI, c. 33) et ἀζαβαρίτης (Ctésias, *ad calc. Hérodot.*, éd. Didot, p. 54, § 46). Cornélius Népos (*in Conon.*, c. III) s'exprime ainsi : « Chiliarchum, qui secundum imperii gradum tenebat. » Nous ferons observer que si Mihr-Nersèh, dans son édit aux Arméniens, a pris le titre de *Vezourk hramandar* « gouverneur suprême » ou plus exactement « grand gardien des ordres *du roi de Perse* », et que dans leur réponse les évêques lui ont donné le titre de *Medj hazarabed* « grand intendant » ou « chef de mille, » c'est que ces deux titres devaient s'appliquer au même dignitaire. Et en effet, le roi étant le premier dans l'ordre hiérarchique, le « grand intendant » devait être le second, comme nous l'apprend Cornélius Népos ; d'où on doit conclure, je crois, que les deux titres étaient portés par le même personnage, car on ne peut pas supposer que les Arméniens eussent eu l'intention de blesser la susceptibilité d'un homme qui était tout-puissant, en lui donnant un titre inférieur à celui dont il était décoré. — Cf. aussi sur le titre de *hazarabed*, Saint-Martin, *Hist. du B.-E. de Lebeau*, t. VI, p. 33, note 2.

le ciel et la terre, c'est lui-même qui est son nom. Il est éternel. Quand il voulut que les créatures eussent un commencement, il les tira, non point avec ce qui existait, mais du néant, car il est le seul être, et de lui toutes les autres choses reçurent l'existence. Il ne les créa pas, après les avoir réfléchies; mais, avant de les créer, il les voyait par sa prescience. Comme maintenant aussi, Dieu connaît les actions humaines avant leur exécution, et lorsque l'homme agit bien ou mal; ainsi, avant l'existence des choses, il ne connaissait aucun objet incréé qui soit confus; mais, devant lui, toutes les espèces de chaque genre, les races des hommes et des anges s'offraient devant lui en ordre et en catégories, ainsi que tout ce qu'il y aurait dans chaque espèce.

« Puisque sa vertu a tout créé, notre malignité ne pouvait empêcher sa bonté, comme cela eut lieu, et nous avons pour juge la main du Créateur. Les mains qui affermirent les cieux et la terre, gravèrent sur des tables de pierre un commandement qui renferme des lois pacifiques et salutaires, afin que nous connaissions le seul Dieu, créateur des choses visibles et invisibles, et non tantôt celui-ci et tantôt celui-là, comme si l'un était bon et l'autre mauvais; mais lui seul est parfaitement bon.

« Et s'il te semble qu'il y ait quelque chose de mauvais dans les créations de Dieu, dis-le sincèrement et tu verras peut-être que c'est un bien. Tu as dit que les *dev* étaient mauvais; il y en a aussi de bons que nous appelons anges. S'ils l'avaient voulu, les *dev* même auraient été bons et les anges eux aussi seraient devenus mauvais. Cela se voit chez les hommes, et aussi chez les enfants d'un même père, dont l'un est docile et soumis et l'autre pire que Satan. Même on distingue parfaitement deux hommes dans un même individu; quelquefois il est méchant, quelquefois il est bon, et celui qui est bon devient méchant et de nouveau il redevient bon, bien qu'il n'y ait en lui qu'une seule nature.

« Quant à ce que tu as dit que Dieu, à cause d'une figue, inventa la mort; [je réponds]: un petit morceau de parchemin est moindre qu'une figue, pourtant si on inscrivait dessus les paroles du roi, et que quelqu'un le déchirât, il mériterait la mort; et pourrait-on blâmer le roi? Que Dieu nous en garde! Quant à moi, je ne l'oserais pas et j'engagerais même les autres à ne point le faire. Dieu aurait été jaloux s'il n'avait pas défendu de toucher à cet arbre, mais l'ayant défendu et ayant montré la douceur de son amour, l'homme qui n'en a point tenu compte a mérité la mort.

« De plus, tu as dit que Dieu était né d'une femme; tu ne dois en éprouver ni horreur, ni mépris. En effet Ormizd et Arimane naquirent d'un père et non d'une mère; si tu y réfléchis, tu ne peux accepter cela. Il est encore une chose plus singulière, le dieu Mihr naissant d'une femme, comme si quelqu'un pouvait avoir commerce avec sa propre mère.

« Mais si tu déposais ton royal orgueil et que tu vinsses discuter amicalement, je suis certain que, comme tu es savant en toutes choses, tu ne trouverais rien d'exagéré touchant Notre-Seigneur né de la sainte Vierge; tu reconnaîtrais que cette rédemption est supérieure à la formation de l'univers, du néant; tu attribuerais à la délivrance de l'homme du péché et à la miséricorde de Dieu le terme de la servitude.

« Quant à comprendre que Dieu a tiré l'univers du néant, sache qu'il a créé les créatures par sa parole. Mais, puisque Dieu a créé le corps exempt de souffrances, il l'aime comme un père; et comme il est incorruptible, il créa les créatures exemptes de corruption. Cependant celui-ci (Adam), s'étant volontairement perdu, se corrompit; il ne put point se relever de lui-même. Il était poussière, et, s'étant tué lui-même, il retourna en poussière. Le châtiment ne lui vint pas d'une force étrangère de quelque méchant, mais [il lui arriva] par sa désobéissance à ne pas observer l'ordre divin, et sa désobéissance fut punie par la mort à laquelle il fut assujetti.

« Mais si la mort a été créée par un Dieu méchant, comment connaît-on l'essence de la mort? D'aucune manière. Seulement on sait qu'elle détruit la créature de Dieu. Et, s'il en était ainsi, ne pourrait-on pas dire que son œuvre n'est pas bonne, mais imparfaite et corruptible? et le Dieu, dont les créations seraient imparfaites et corruptibles, ne pourrait s'appeler incorruptible. Ainsi donc, laissez de côté ces erreurs de la démence. Il n'y a pas deux gouverneurs pour une même province, ni deux dieux dans une même personne; car s'il y avait deux [gouverneurs] qui eussent la hardiesse de devenir rois d'un même pays, la province serait divisée et les royaumes ne pourraient exister.

« Ce monde est formé d'éléments divers et opposés les uns aux autres. Mais il n'y a qu'un créateur de ces éléments opposés, qui les oblige à se combiner spontanément. Donc, en les divisant, on adoucit la chaleur par les brises de l'air, de même [on diminue] l'intensité du froid par la chaleur. Ainsi, il pétrit avec l'humidité de l'eau les plus petits atomes; l'eau, dont la nature est

liquide, en se combinant avec la terre, se solidifie. Si tous les éléments étaient de même nature, quelque ignorant pourrait les considérer comme un Dieu incorruptible ; et, négligeant le Créateur, il adorerait les créatures. Celui qui les créa voulut d'abord que les hommes, en observant le contraste de ces éléments corruptibles, ne reconnussent qu'un seul modérateur du monde ; un seul et non pas deux, le même créateur des quatre éléments, d'où sont sortis tous les autres par son ordre. Les quatre saisons qui s'accomplissent tour à tour, forment la période annuelle, et toutes les quatre observent les ordres de leur Créateur ; unies sans le savoir pour le bien général, elles n'intervertissent point entre elles l'ordre établi.

« Voici une explication facile et que chacun peut comprendre. Le feu, par substance et par force, est encore mêlé aux trois autres éléments ; il y a plus de chaleur dans les pierres et dans le fer, et moins dans l'air et dans l'eau ; et il ne s'y montre pas par lui-même. L'eau possède en elle une autre qualité ; elle est mêlée également aux trois autres éléments ; il y en a une très-grande quantité dans les végétaux, et il y en a moins dans l'air et dans le feu. L'air pénètre dans l'eau et dans le feu, et par le moyen de l'eau [il entre] dans les aliments nutritifs. Ces éléments sont ensuite mêlés et combinés en un seul corps, sans jamais rien perdre de leur propre nature, et sans se détruire par leur opposition, parce qu'ils obéissent à un maître simple par essence qui en dispose les composés pour la conservation de tous les vivants et pour la stabilité durable de l'univers.

« Maintenant, si Dieu prend tant de soin des choses privées de raison, il en prend bien davantage de l'homme, créature raisonnable. C'est ce que disait autrefois un de nos plus grands savants : « Le dieu Mihr était né d'une mère parmi les hommes ; il est souverain, fils de Dieu et vaillant auxiliaire des sept dieux. » S'il faut croire à ce mythe que vous admettez dans votre religion comme fait réel ; nous, nous ne croyons point à ces fables, mais nous sommes les disciples du grand prophète Moïse avec qui Dieu parla dans le buisson et sur le Sinaï, et il traça la loi devant lui et la lui donna. Il lui montra ce monde matériel qui est sa création, et son essence immatérielle, qui a tiré du néant la matière ; il lui montra que la terre avec les créatures terrestres et le ciel avec les corps célestes sont l'ouvrage de ses mains ; que les anges sont les habitants du ciel et les hommes ceux de la terre ; qu'il n'y a que l'homme et l'ange qui soient raisonnables, et que Dieu seul est supérieur aux cieux et à la terre.

« Toutes les créatures, sans le savoir, exécutent ses ordres, sans jamais franchir les bornes prescrites. Il laissa à l'homme et à l'ange le libre arbitre parce qu'ils sont doués d'intelligence : en observant les commandements, ils deviennent immortels et enfants de Dieu. Il créa toute chose pour leur service, la terre pour les hommes et le ciel pour les anges. Mais en désobéissant, en violant les préceptes et en se révoltant contre Dieu, au lieu de la gloire, ils obtiennent le mépris, afin que la puissance soit irréprochable et que les coupables subissent la honte de leurs fautes.

« Si tu es dans l'ignorance, moi qui le sais fermement, je ne puis te suivre. Si je devenais le disciple de ton erreur, nous irions ensemble à la damnation éternelle, et moi encore plutôt que toi, parce que j'ai pour guide la parole même de Dieu : « Le serviteur qui ignore la volonté de son maître, s'il commet une faute qui mérite un châtiment, est puni, mais peu sévèrement. Celui au contraire qui connaît la volonté de son roi et la transgresse, est puni durement et sans rémission. »

« Je t'en conjure donc et je supplie tous ceux qui sont sous ton obéissance, qu'il n'arrive jamais que nous soyons punis durement ou légèrement, mais vous tous et moi, ainsi que votre généreux monarque, soyons de telle sorte les disciples des saintes Écritures, qu'il nous soit donné de nous soustraire aux tourments de l'enfer et au feu inextinguible, pour hériter du paradis ; et grâce à cette vie périssable, de posséder les trésors inépuisables de l'Éternité. Pour cela, que crains-tu ? Saisis promptement l'occasion de croire et deviens sans tarder le disciple de la vérité.

« Parmi les anges immortels, il y en eut un qui, s'étant révolté, quitta le ciel. Étant venu sur cette terre, il proposa, par des paroles flatteuses et mensongères, un espoir irréalisable à l'homme ignorant et inexpérimenté ; comme un enfant avec un jouet, il fit voir à son esprit des choses merveilleuses, pour lui faire manger du fruit d'un arbre auquel il n'était pas permis de toucher, en lui disant qu'il deviendrait Dieu. L'homme, oubliant l'ordre de Dieu, fut séduit par la ruse ; celui qui était immortel tomba dans la perdition et n'atteignit point le but trompeur. A cause de cela, expulsé de la terre des vivants, il fut chassé dans ce monde corruptible dans lequel vous habitez aussi, trompés [que vous êtes] par la même erreur, non pas en mangeant [du

ruit] de l'arbre défendu, mais en appelant la réature Dieu, en adorant des éléments muets, n fournissant des aliments aux *dev* qui sont in-orporels et en vous éloignant du Créateur de outes choses.

« Cependant le méchant conseiller fut satisfait; l voulut qu'on fit encore plus de mal qu'il n'en vait fait. Les *dev* en effet n'entraînent personne ar la violence à la perdition, mais ils dirigent la olonté de l'homme vers le péché, et par la ruse s induisent en erreur les ignorants, de la même anière que les hommes entraînent leurs com-lices au vol et à l'agression. Ils ne l'y entraînent oint par violence; mais par des procédés trom-eurs, ils font commettre beaucoup de mal : à elui-ci par des sortiléges, à celui-là par la for-ication, à d'autres par une multitude de vices. râce aux juges équitables, ils subissent leur unition par la mort, non pas que les juges soient es créatures du Dieu bon et que les coupables oient engendrés par le Dieu mauvais, puisqu'il rrive quelquefois que les bons deviennent mé-hants et que les mauvais redeviennent bons.

« Les véritables juges qui condamnent les mal-iteurs ne sont point appelés méchants et on ne it pas qu'ils font le mal, mais au contraire qu'ils ont bons et qu'ils agissent bien. Pourtant ils 'ont pas deux natures, mais une seule, mais il a en elle deux opérations; ils condamnent les ns à la mort, et aux autres ils décernent des ré-ompenses. Or, s'il arrive que, par un édit souve-ain, les hommes s'attribuent le droit [de juger] ans leur propre pays, combien Dieu aura-t-il ce roit bien davantage dans le monde, lui qui veut i vie de tous et non la mort? C'est pourquoi, artout où les crimes se sont multipliés, il les a unis par la mort; et, lorsqu'on a obéi à ses com-andements, il a décerné l'immortalité.

« Il est le vrai Dieu, Créateur de nous tous, elui que tu blasphèmes sans crainte et sans pu-eur. En rejetant le nom salutaire de Jésus-Christ, u l'appelles le fils de Phantourag (1), tu le regardes omme un imposteur, tu méprises et tu détruis i rédemption céleste, pour la perte de ton âme t de tout le pays. Tu seras obligé d'en rendre ompte et d'en payer la peine par les supplices ternels du feu inextinguible de l'enfer, en com-agnie de tous tes satellites, aussi bien les pre-niers que les derniers. Ainsi nous connaissons Dieu et nous croyons fermement en lui.

« Lui-même, qui créa ce monde, est venu, comme l'avaient prédit les anciens prophètes; il est né de la sainte vierge Marie, sans aucun at-touchement corporel, parce que du néant il a tiré cet incommensurable univers, sans aucun mé-diateur corporel; il prit véritablement un corps, de la Vierge immaculée, et non pas sous une ap-parence fantastique. C'est le vrai Dieu et il s'est fait homme en vérité. En se faisant homme, il n'a point perdu sa divinité, et, en restant Dieu, il n'a pas modifié son humanité; mais il est tou-jours le même. Comme on ne peut voir ce qui est invisible, ni s'approcher de ce qui est inac-cessible, il vient et s'unit à notre humanité, afin que nous nous unissions à sa divinité. Il ne re-garda pas comme une ignominie de revêtir un corps qui était son ouvrage, mais comme créa-teur il l'a ennobli. Il ne lui concéda pas peu à peu le don de l'immortalité, comme aux anges incorporels, mais il en a revêtu tout à coup son essence par le moyen du corps et de l'âme, et il l'a uni à sa divinité. Il y a unité et non dualité; depuis lors nous savons qu'il n'y a qu'un Dieu, celui qui existait avant notre monde, et il est le même encore à présent.

« Jésus-Christ qui, par son incarnation, sauva le monde, a subi volontairement la mort; et comme il a la conscience de sa propre divinité, il s'est fait chair, il est né de la Vierge immaculée, il a été enveloppé de langes dans une crèche; les mages sont venus de l'Orient pour l'adorer; il a été allaité comme un simple enfant; il a grandi, et à l'âge de trente ans, Jean, fils d'une mère sté-rile, l'a baptisé dans le Jourdain; il a opéré des miracles et des prodiges parmi les Juifs; il a été trahi par les prêtres et condamné par Pilate; il a été crucifié, il est mort, il a été enseveli et il est ressuscité le troisième jour. Il a apparu à ses dis-ciples et à beaucoup d'autres au nombre de plus de cinq cents. Ayant conversé avec eux pendant quarante jours, il s'éleva de la montagne des oli-viers dans le ciel, en présence de ses disciples, et il s'est assis sur le trône de son Père. Il a promis de venir une seconde fois avec toute sa gloire pour ressusciter les morts et renouveler le monde; pour juger avec équité les bons et les méchants, pour récompenser les justes et punir les pécheurs qui ne croient point à tous ses bienfaits.

« Personne ne peut nous détourner de notre foi, ni les anges, ni les hommes, ni le feu, ni l'eau, ni toutes les plus horribles tortures. Tous nos biens sont entre vos mains; nous sommes de-vant toi, dispose de nous comme tu voudras. Si tu nous laisses notre foi, nous ne te changerons point pour un autre maître sur la terre; mais nous ne changerons pas Jésus-Christ pour un autre

(1) Cf. plus haut, pg. 191, note 2.

Dieu, puisqu'il n'y en a point d'autre que lui. Si, après ce solennel témoignage, tu demandes autre chose, nous voici entre tes mains, agis comme il te plaira. Si tu nous offres des supplices, nous devons les accepter; si tu nous présentes le glaive, voici notre tête. Nous ne sommes pas meilleurs que nos ancêtres, qui pour ce témoignage sacrifièrent leurs richesses, leurs biens et même leurs corps.

« Quand bien même nous serions immortels, s'il nous fallait mourir pour l'amour du Christ, nous le ferions avec raison, puisque lui qui est immortel nous a aimés à un tel point qu'il s'est soumis à la mort, afin que, par ce moyen, nous soyons délivrés de l'éternelle mort. S'il n'a pas épargné sa propre immortalité, nous qui volontairement avons choisi la mort, nous mourrons pour son amour, afin qu'il reçoive notre mort comme si nous étions immortels.

« Après cela, ne nous interroge plus davantage, puisque notre foi n'est pas promise à un homme, mais qu'elle est liée indissolublement à Dieu. Nous ne nous trompons pas comme des enfants; mais il est impossible que nous nous dégagions de nos promesses, ni maintenant, ni après, ni dans l'éternité, ni dans les siècles des siècles. »

Dans cette déclaration solennelle, tous furent d'accord, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits; et, avec un serment inviolable, ils jurèrent d'y rester fermes à la vie et à la mort.

Lorsque cette lettre parvint à la cour royale, on la lut devant la grande porte sublime, en présence de toute la multitude, et beaucoup de gens approuvèrent cette réponse. Quoiqu'ils craignissent beaucoup la puissance [royale], cependant ils leur rendaient à l'envi le même témoignage d'approbation, et ils s'émerveillaient surtout de leur éloquence et de leur courageuse témérité. Plusieurs, remplis de crainte, commencèrent à prendre tout à coup les armes, et on entendait dans chaque bouche les mêmes murmures.

Cependant le perfide chef des mages, d'accord avec le grand ministre du palais, les dénonça secrètement, et il enflamma le roi d'une épouvantable colère. Il se mit à grincer des dents comme un homme mortellement blessé, et, élevant la voix dans le conseil suprême, il dit : « Je connais la malice de tous ces hommes qui ne croient point à notre religion et qui s'obstinent dans leur erreur. J'ai décidé que je ne leur épargnerai pas les plus grands supplices tant qu'ils ne se seront point éloignés de leur fausse religion, et quand bien même l'un d'eux serait mon proche parent, je le soumettrais au même châtiment. »

Alors le vieillard prit la parole et dit au roi : « Pourquoi cette grande tristesse? Si l'empereur (gaïser) [des Grecs] ne peut résister à tes ordres, si les Huns restent sous ta domination, est-il quelqu'un dans le monde qui puisse s'opposer à ta volonté? Commande en maître, et tout ce que tu diras sera promptement exécuté. »

Aussitôt le roi fit appeler son chancelier, et lui ordonna de rédiger un édit, non pas selon la formule ordinaire, mais avec des paroles menaçantes, comme à des êtres méprisables et vils, dont on avait oublié les grands et fidèles services, et en convoquant avec arrogance ceux qu'il connaissait et dont voici les noms : Vasag, de la maison de Siounie; Nerschapouh, de la maison des Ardzrouni; Ardag, de la maison des Reschdouni; Katécho, de la maison de Khorkhorouni; Vartan, de la maison des Mamigoniens; Ardag, de la maison de Mog; Manedj, de la maison d'Abahouni; Vahan, de la maison des Amadouni; Kiud, de la maison des Vahévouni; Schmavon, de la maison des Antzévatzi. Ces satrapes furent appelés nominativement à la porte royale. Quelques-uns étaient déjà auprès du roi dans l'armée, les autres étaient cantonnés dans le pays des Huns; enfin il y en avait encore qui étaient restés en Arménie.

Quoiqu'ils ne fussent pas tous réunis dans le même lieu, toutefois, connaissant les intentions du perfide tyran, les plus éloignés comme les plus proches se figuraient être rassemblés dans le même endroit. A l'appel de l'évêque Joseph, tous, étant d'accord, se rendirent de leur résidence à la porte royale. Ils étaient tourmentés pour leurs frères, leurs enfants et leurs nationaux bien-aimés qui éprouvaient de terribles angoisses; aussi ils s'exposaient à la mort, ne la redoutant point comme des lâches et des hommes pusillanimes, mais ils se fortifiaient dans l'espoir de pouvoir peut-être les délivrer de leurs cruelles inquiétudes.

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte royale, le samedi de Pâques, ils se présentèrent au grand roi. Bien que voyant leurs frères dans les dures angoisses des tribulations qu'ils souffraient au nom du Christ, toutefois ils ne témoignaient pas en public la moindre tristesse, et plus ils paraissaient joyeux, plus les méchants s'en étonnaient.

Il était d'usage, quand la cavalerie arménienne, commandée par un illustre général, arrivait à la Porte, d'envoyer à sa rencontre un haut fonctionnaire qui s'informait du bien-être et de la

situation du pays d'Arménie; il répétait trois et même quatre fois la même question, faisait lui-même l'inspection des troupes, et avant de les envoyer au combat, et pour fêter leur arrivée, on leur prodiguait des remercîments. Le roi, en présence de ses ministres, de tous les grands, leur adressait des éloges, leur rappelait les hauts faits des ancêtres et leur racontait les actes de bravoure de chacun d'eux.

Cependant, ce jour-là, on ne fit aucune cérémonie de ce genre; mais, comme un mauvais démon, le roi ne cessait de soulever une infernale tempête, puisque cela ressemblait tout à fait à une bourrasque furieuse. Ce n'était pas seulement dans un seul endroit que le roi exhalait sa colère, il faisait trembler également tout son empire, poussant des hurlements de dragon, comme s'il voulait renverser du même coup les montagnes, les abîmes et les vallées, pour détruire en un instant la tranquille étendue des plaines.

Plein de fureur, il s'écria : « Je jure par le Soleil, dieu suprême, qui éclaire l'univers de ses rayons, et qui par sa chaleur réchauffe toutes les créatures, que si demain matin, au spectacle merveilleux du lever du soleil, vous ne vous agenouillez pas tous avec moi en le proclamant Dieu, je ne vous épargnerai aucune des plus atroces tortures, jusqu'à ce que vous accomplissiez les ordres de ma volonté. »

Cependant les croyants, étant confirmés dans le Christ, n'étaient ni refroidis par les glaces de l'hiver, ni réchauffés par les ardeurs de l'air; ils ne craignaient point les terribles menaces, ni les tourments dont on les effrayait; mais, regardant en haut, ils voyaient la force du Christ qui venait à leur secours. C'est pourquoi, avec un visage souriant et avec des paroles modestes, ils se présentèrent au roi.

Ils lui dirent : « Nous te supplions, ô roi vaillant, de prêter l'oreille à nos paroles et d'entendre favorablement ce que nous allons te dire. Nous venons te rappeler les temps du roi Sapor (Schabouh), le père de ton aïeul Iezdedjerd (Azguerd) à qui Dieu donna en héritage la terre d'Arménie, avec la même religion que nous professons aujourd'hui. Nos pères et les ancêtres de nos pères lui furent soumis pendant les durs labeurs de la servitude; ils exécutèrent avec amour tous ses commandements et reçurent à diverses reprises des présents de sa main. Depuis cette époque jusqu'au moment de ton gouvernement paternel, nous avons gardé la même fidélité, encore plus à toi qu'à tes prédécesseurs. »

En disant cela, ils lui rappelèrent toutes les actions d'éclat qui avaient été faites en plus grand nombre que sous ses prédécesseurs, dans l'ordre militaire; quant aux taxes, aux tributs et aux redevances du pays, le produit versé au trésor était bien plus considérable que sous le règne de son père. « La sainte Église, qui dès l'origine a toujours été libre dans le Christ chez nos ancêtres, tu l'as assujettie à un impôt. Et cependant, nous, par attachement pour ton gouvernement, nous ne nous y sommes point opposés. Qui a pu exciter ta colère contre nous? Dis-nous-en le motif. C'est peut-être notre religion qui nous a fait perdre ta bienveillance? »

Le roi cruel et rempli de malice, en détournant le visage, leur répliqua : « Je regarde comme un mal de recevoir dans le trésor royal les tributs de votre pays, et comme une chose inutile l'éclat de votre bravoure, puisque par ignorance vous vous éloignez de nos lois infaillibles, vous méprisez les dieux, vous tuez le feu (1), vous souillez l'eau, vous corrompez la terre en y ensevelissant les morts; et, en étant irréligieux, vous faites triompher Arimane. Ce qui est plus grave encore, vous ne vous approchez jamais des femmes et vous réjouissez beaucoup les *dev* en ne vous corrigeant pas et en n'observant point la discipline des mages. Je vous considère comme des brebis égarées et errant dans le désert, et je redoute fort que les dieux, irrités contre nous, ne nous en fassent porter la peine. Si donc vous voulez vivre et ranimer vos âmes, être de nouveau accueillis avec honneur, faites demain sans retard ce que je vous ai ordonné. »

Alors les bienheureux satrapes prirent la parole et dirent en présence de tous : « O roi! ne nous dis pas cela et que personne ne nous demande une telle chose, parce que l'Église n'a pas été fondée par l'homme et n'est pas un don du soleil que tu crois faussement être un Dieu. Non-seulement ce n'est pas un Dieu, mais ce n'est même pas un être vivant. Les églises ne sont pas le présent des rois, ni l'œuvre des artistes, ni l'invention des savants, ni le butin pris par les soldats, ni un artifice des démons; et quoi que tu en aies dit sur ce qui est terrestre, céleste ou réprouvé, ce n'est pas d'eux que l'Église tire son existence. C'est une miséricorde de notre Dieu, accordée non-seulement à quelques hommes, mais

(1) Cf. plus bas, ch. 8, l'interrogatoire que Tenschapouh fit subir à l'évêque Sahag et dans lequel il lui demanda *s'il avait tué le feu*. Les Perses, qui considéraient le feu comme un être animé, disaient qu'on le tuait, lorsqu'on l'éteignait.

à toutes les nations qui sont sous le soleil. Ses fondements reposent sur la pierre dure, les hommes ne peuvent pas les ébranler et les anges sont impuissants à les renverser. Qu'aucun homme ne se vante jamais de triompher de celle que les cieux et la terre ne peuvent effrayer. Exécute donc ce que tu veux faire; nous sommes prêts à endurer les plus cruels supplices; et non-seulement prêts à souffrir, mais aussi à mourir. Si tu nous demandes de nouveau la même chose, tu recevras la même réponse de chacun de nous, et avec plus de fermeté encore. »

Le roi, rempli d'amertume et de fiel, était agité par sa colère qu'il exhalait en paroles de feu semblables à la fumée qui sort d'une fournaise ardente. Ne voulant pas se modérer, il manifestait une agitation qui révélait ses perfides desseins. Il les exposait, les expliquait, et, ce qu'il ne voulait point dire à ses favoris, il l'exprimait involontairement en présence des serviteurs du Christ, et il leur détaillait chaque chose.

Il répéta par trois et quatre fois le serment solennel qu'il avait fait par le Soleil et dit : « Vous ne pouvez porter atteinte à ma force invincible, et je ne vous accorderai jamais ce que vous désirez. Tous ceux qui sont dans mon armée, je les enverrai chargés de lourdes chaînes, par des localités impraticables, dans le Sagasdan (1), et beaucoup d'entre vous périront de chaleur pendant la route. Ceux qui survivront, mourront dans la forteresse et dans des prisons d'où l'on ne peut sortir. J'enverrai ensuite dans votre pays d'innombrables armées avec des éléphants, et je ferai transporter dans le Khoujasdan (2) les femmes et les enfants. Je saccagerai vos églises, je démolirai et je ruinerai celles que vous appelez chapelles des martyrs. S'il se trouve quelqu'un qui veuille m'en empêcher, il mourra, écrasé cruellement [sous les pieds] des animaux féroces. Enfin, je ferai et j'accomplirai, dans tout le reste du pays, tout ce que j'ai dit. »

Aussitôt il ordonna que les honorables satrapes fussent chassés ignominieusement de sa présence, et il commanda sévèrement au chef des gardes qu'on les surveillât sans les enchaîner dans leurs propres maisons. Lui-même, très-découragé, s'en alla, au comble de la tristesse, se reposer dans son palais. Cependant les vrais croyants dans le Christ ne se départaient point de la première exhortation de leurs saints docteurs, et même ils cherchaient le moyen de se soustraire, eux et ceux qu'ils aimaient, à cette immense tribulation. Pour réussir, ils faisaient aux grands qui les protégeaient à la porte royale, la promesse de riches espérances, et ils épuisaient à cet effet une grande partie de leurs trésors.

Quand ils furent enfermés dans d'impénétrables prisons, rappelant à leur esprit la prière d'Abraham, ils s'écriaient et disaient dans leur cœur : « Reçois, ô Seigneur, le sacrifice volontaire de nous tous qui t'offrons et livrons aux chaînes nos frères et nos enfants, tous ceux enfin qui nous sont chers, comme [te fut offert] Isaac sur le saint autel; et ne livre point ton Église aux insultes de ce prince inique. »

Un des intimes conseillers du roi possédait en secret l'amour inviolable du Christ, parce qu'il avait été baptisé sur les fonts sacrés; aussi il employait toute son influence à conserver la vie de ces infortunés. Lorsqu'il se fut bien assuré que le roi ferait endurer à l'Arménie tous les maux dont il l'avait si cruellement menacée, il indiqua non pas à tous, mais à quelques-uns, un moyen de se tirer eux-mêmes de leur triste position.

Or, tandis qu'on formait une escorte pour les conduire dans l'exil perpétuel, où l'on avait déjà envoyé beaucoup de satrapes de l'Ibérie, il arriva en ce moment la fâcheuse nouvelle que les Kouschans faisaient des incursions et avaient ravagé beaucoup de provinces royales. Ce fut pour les exilés un secours du ciel. Le roi impie fit marcher la cavalerie et lui-même la suivit en toute hâte; et, l'âme troublée, il oublia pour le moment les menaces qu'il avait formulées dans un serment solennel.

Alors ceux qui craignent le Seigneur, voyant cela, faisaient ensemble la même prière : « O Seigneur de tous, toi qui connais les secrets du cœur humain et à qui sont connues d'avance les pensées cachées, toi qui ne demandes point le témoignage des créatures visibles parce que tes yeux voient nos actions avant qu'elles soient accomplies; c'est à toi que nous offrons nos prières. Reçois, ô Seigneur! nos vœux secrets, et fortifie-nous pour que nous observions tes préceptes avec docilité et pour que le malin esprit soit humilié, lui qui, avec orgueil, combat contre nous par la puissance de ce roi impie. Renverse les projets insensés de l'imposteur; empêche la malice de sa volonté et fais-nous retourner de nouveau par des pensées de paix à la sainte Église, afin que. persécutée tout à coup, elle ne soit pas encore

(1) La Sacastène des anciens, le Seistan actuel, province orientale de la Perse.

(2) La Suziane des anciens, le Kouzistan actuel, province méridionale de la Perse, où se trouvait le château de l'Oubli, *anousch pert*, dont il a déjà été question dans le t. I de notre Collection, p. 272, note 1.

troublée par tes ennemis. » Quand tous eurent fait intérieurement cette promesse à Dieu, qu'ils garderaient fidèlement leurs premières résolutions, ils envoyèrent comme leur interprète au roi celui-là même qui les avait protégés, comme s'ils étaient décidés à partager son impiété (1).

Le roi, en entendant cela, transporté de joie, crut que les divinités lui étaient venues en aide pour changer et modifier les fermes résolutions des serviteurs de Dieu. On offrit alors un tribut d'adoration au Soleil, en l'honorant par des victimes et par toutes les cérémonies du magisme. Cependant l'insensé ne pouvait comprendre que la splendide lumière du Soleil de Justice dissiperait et renverserait ses projets ténébreux et qu'il anéantirait ses désirs pervers. Aveuglé par ce qu'on lui avait dit, il ne soupçonna point l'habile ruse avec laquelle on l'abusait. Il prodiguait à profusion en leur faveur des présents et des terres, et il leur rendit de nouveau tous leurs honneurs et tous leurs domaines, en les élevant en rang et en gloire dans toute l'étendue de son empire. A chacun d'eux, il donnait, aux dépens du trésor, des villages et des bourgs; il les appelait ses amis bien-aimés, et, dans l'orgueil insensé de son obstination, il croyait qu'on avait échangé la vérité pour le mensonge.

Après cela, il rassembla une cavalerie nombreuse et il envoya non point quelques mages, mais plus de sept cents docteurs (vartabed) ayant à leur tête un grand prince, chef des mages (2). En s'humiliant et en conjurant, il recommandait que jusqu'à son retour de la campagne suivie de la paix (3), on eût à exécuter toute chose suivant sa volonté. On les accompagna de nouveau pendant la longueur du trajet, en leur prodiguant des faveurs et des honneurs jusqu'en Arménie. Ensuite le roi fit savoir ces heureuses nouvelles à beaucoup de temples du feu; il écrivait et il rendait compte aux mages et aux chefs des mages, ainsi qu'à tous les grands des diverses provinces, comment, avec l'aide des dieux, la puissance de ses armes avait triomphé.

Ces hommes perfides, sortant alors de leurs ténébreuses retraites, voulaient accomplir sans retard l'ordre qu'on leur avait donné. Ils firent savoir aux pays éloignés qu'on viendrait dans les contrées orientales. Avant d'arriver en Arménie, ils tirèrent les baguettes [magiques] et consultèrent le sort afin de savoir quel serait le pays que chacun d'eux devrait enseigner. En effet l'ordre royal était général; c'était le même pour le pays d'Arménie, comme pour les pays des Ibères, des Aghouank, des Lephin, des Aghdznik, des Gortouk, des Dzot et des Tasan (1) et pour tous les pays quelconques qui professaient en secret le christianisme dans l'empire de Perse (2). Ils se hâtèrent avec un zèle insatiable de s'emparer des richesses de toutes les saintes églises, et, semblables à des démons, tous ensemble déployaient une fureur implacable. Ils rassemblaient beaucoup de soldats, et le perfide Satan, comme leur chef, se mêlait à eux, les exhortant toujours et les excitant à se hâter.

Ayant fixé l'époque du sixième mois, ils exigèrent, en vertu de l'ordre royal, que d'un *navassart* à l'autre, dans tous les lieux soumis à la puissance du grand roi, toutes les cérémonies de l'Église fussent abolies, qu'on fermât les portes des temples sacrés et qu'on y mît les scellés, que, par écrit et par inventaire, on donnât au fisc les ornements sacrés, que les chants des psaumes ne fussent plus entendus, qu'on ne récitât plus les livres des prophètes véridiques, que les prêtres cessassent d'enseigner le peuple dans leurs demeures, que les hommes et les femmes voués au Christ, qui habitent chacun des monastères, changeassent leurs vêtements pour s'habiller comme les séculiers. [Ils exigèrent] aussi en outre que les femmes des satrapes reçussent l'enseignement de la doctrine des mages, que les fils et les filles des nobles et du peuple fussent instruits publiquement par les mages, qu'on abolit et qu'on supprimât l'institution du saint mariage qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres, suivant les commandements du christianisme, qu'au lieu d'une femme on en eût plusieurs, afin que la nation arménienne s'augmentât, que les filles s'unissent avec leurs pères, les sœurs avec leurs frères, les mères avec leurs fils et les petites-filles avec leurs aïeux, que les animaux qui servent à la nourriture ne fussent

(1) Cf. Lazare de Pharbe, c. 27, 28.

(2) Iezdedjerd, qui ne se fiait point tout à fait aux promesses des satrapes arméniens, garda auprès de lui leurs fils comme otages. Les deux fils de Vasag, Babik et Amir Nersèh (lis. Adernersèh), étaient de ce nombre. — Cf. Lazare de Pharbe, c. 28.

(3) Les Huns orientaux ou Hephthalites venaient de faire une irruption sur le territoire perse et avaient pénétré jusque dans le Khorassan.

(1) *Tarsan* selon un autre msc. — Il est probable que ce nom est altéré et qu'il s'agit d'une petite tribu connue sous la dénomination de Tzannet, qui habitait avec quelques autres dans la contrée montagneuse comprise entre la mer Noire, l'empire romain et l'Arménie.

(2) Parmi les otages que Iezdedjerd garda en Perse, on comptait Vazden, roi d'Ibérie, Aschouscha, ptieschkh des Koukark, et Vatché, roi des Aghouank.

pas tués sans être immolés, et ceci s'appliquait aussi bien aux agneaux qu'aux chèvres, aux bœufs, aux poules et aux porcs; qu'on ne fît pas de pâte avec de la farine sans employer le *phantam* (1); que le fumier et les fientes ne servissent point d'aliment au feu. Ils [exigèrent] que les mains fussent lavées avec de l'urine de vache (2); qu'on ne tuât point les castors, les renards et les lièvres; qu'on se débarrassât des serpents, lézards, grenouilles, fourmis et de toute espèce de vermine et qu'on les apportât sans tarder, rassemblés et comptés suivant la mesure royale (3). [Ils exigèrent] enfin que tout ce qui concerne le service des fêtes, et ce qui est relatif aux victimes et aux immolations se fît suivant les rites et à des époques fixes et conformément à la mesure déterminée pour la cendre (4); « que tout ce que nous exigeons, [disaient-ils], soit exécuté de suite au commencement de l'année et qu'ensuite on dispose tout le reste. »

Alors les mages et les chefs des mages, munis de cet édit, voyageaient nuit et jour pour arriver en Arménie; et, dans leur allégresse, ils ne se plaignaient point de la longueur du voyage (1).

CHAPITRE TROISIÈME.

DE L'UNION DU SAINT CLERGÉ.

Bien que nous soyons incapable de raconter toutes les misères que souffrirent les troupes arméniennes durant [la marche] du détachement, cependant nous ne voulons pas nous taire et dissimuler les amertumes de cette tribulation. Nous en rapporterons même quelques-unes, pour nous unir à ceux qui versaient d'abondantes larmes sur nous et pour que, toi aussi, en les écoutant, tu pleures sur les infortunes de notre nation.

En effet, dans l'immense armée des Perses, tous ceux qui croyaient au saint Évangile du Christ, ayant appris l'apostasie odieuse des Arméniens, s'affligèrent beaucoup intérieurement, et ils se prosternèrent le visage [contre terre]. Beaucoup d'entre eux, plongés dans une tristesse profonde, l'esprit abattu, et avec d'abondantes larmes, adressèrent des reproches aux satrapes et blâmèrent l'assemblée du clergé. Ils les raillaient et disaient : « Que ferez-vous de la sainte Bible? où porterez-vous les ornements de l'autel du Seigneur? peut-être oublierez-vous les bénédictions spirituelles, ou passerez-vous sous silence les paroles des Prophètes? avez-vous fermé vos yeux pour ne pas les voir et bouché vos oreilles pour ne pas les entendre? mais n'avez-vous pas retenu ces paroles dans votre esprit? Que ferez-vous du précepte du Seigneur : « Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans le ciel, et devant les saints anges. »

« Vous étiez les docteurs de la prédication évangélique; vous allez devenir les disciples de mensonges trompeurs. Vous étiez les maîtres de la vérité, vous allez enseigner les erreurs des mages. Vous étiez les vulgarisateurs de la force créatrice, maintenant vous attribuez cette force aux éléments. Vous étiez les adversaires du mensonge, mainte-

(1) Le *phantam* est la transcription du mot *Penom* ou *Padom*, en zend *Péété-dané*, « mis dessus ». Dans la religion des anciens Perses, il était défendu de prier, de manger, sans avoir mis le *Padom* sur le nez. (Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta*, t. II, p. 530.) — Cf. aussi Strabon, XV, 3, § 14.

(2) Les rites du magisme prescrivaient de se laver les mains avec de l'urine de bœuf, parce que l'eau eût été souillée par la malpropreté des mains. (Anquetil-Duperron, *op. cit.*, t. II, p. 2, § 3, et p. 540.) Les Perses prenaient grand soin de ne jamais souiller ni la terre, ni l'eau, ni le feu, ni l'air, aussi le roi de Perse fait ce reproche aux chrétiens : « Vous tuez le feu, vous souillez l'eau, et vous corrompez la terre en y ensevelissant les morts. » Le catholicos Jean IV Odznetzi qui occupa le siége patriarcal d'Arménie de l'an 718 à l'an 729, s'exprime ainsi dans son Homélie contre les Pauliciens : « Les Perses divinisèrent le feu, l'eau et la terre, au point de préférer abandonner leurs morts en pâture aux bêtes fauves et aux oiseaux, plutôt que de les enterrer et de souiller cette terre qu'ils adoraient dans leur ignorance. » (Cf. Jean Odznetzi, *arm. lat.*, Venise, 1834, p. 82.) Eznig (*Réfutation des sectes*, liv. II) a longuement disserté sur le mazdéisme, et les renseignements qu'il fournit sont très-curieux, puisque, jusqu'à la découverte des livres sacrés des Parsis par Anquetil-Duperron, ils ont été la seule source d'informations que l'on avait sur le culte du magisme. On sait qu'il existe encore quelques Parsis dans l'Inde et dans la Transcaucasie, notamment à Bakou.

(3) Cf. plus haut, p. 191 et la note 1.

(4) Afin de s'assurer si les Arméniens avaient scrupuleusement accompli les ordres du roi, les mages avaient fixé une mesure de cendre que chaque famille devait produire par an. C'était un crime si la mesure n'était pas remplie. Cet usage existait aussi en Perse. Anquetil-Duperron (*Zend-Avesta*, t. II, p. 531) rapporte que chaque ville ou bourg devait avoir un feu *Adéran* (chef des feux). Lorsque le feu de cuisine a servi trois fois, les Parsis le portent au feu *Adéran*. Ils doivent y porter les autres feux de leurs maisons au bout de sept jours. Le feu *Adéran* est porté tous les ans au feu *Behram*, qui est entretenu dans chaque province. Puis, au bout d'un certain temps on porte les cendres de ces feux dans les champs et les terres labourées, pour être utilisées comme engrais.

(1) Lazare de Pharbe a rapporté, dans son Histoire, plusieurs des événements racontés dans ce chapitre par Élisée; nous y renvoyons le lecteur. — Cf. ch. 19 et suiv.

ıant vous serez plus faux que le mensonge. Vous ıvez été baptisés dans le feu et dans l'esprit, mainenant vous vous couvrirez de cendre et de poussière. Vous avez eu pour nourriture un corps ivant et un sang immortel, maintenant vous vous ouillerez de la vapeur et de la fumée des victimes :t de la corruption. Vous étiez les temples de 'Esprit-Saint, maintenant vous serez les autels les démons. Vous avez été, dès votre enfance, le ›euple du Christ; maintenant dépouillés de votre loire, vous danserez comme des démons en face lu Soleil. Vous étiez les héritiers du Paradis, mainenant vous donnez vos âmes en héritage à l'Enfer. ls sont menacés du feu inextinguible et vous vous onsumerez avec eux. Le ver éternel leur est réparé, et vous préparez vos âmes pour le nourrir. .es ténèbres extérieures sont réservées pour eux; t vous, éclairés par la grâce, les accompagnerezous dans ces mêmes ténèbres? Ils ont toujours té aveugles, et vous, deviendrez-vous aveugles vec eux? Leur fosse était déjà préparée, pourquoi descendrez-vous les premiers? Comment ap›rendrez-vous les noms si nombreux de leurs lieux, dont pas un seul n'existe? Allégés de vos ourdes charges, voici que vous vous chargez de ›oids plus pesants; libres dès l'enfance, vous vous ›longez honteusement dans un esclavage éternel.

« Si vous saviez et si vous pouviez voir, les :ieux sont dans le deuil et la terre tremble sous ros pieds. Au ciel, les anges sont irrités contre rous, et sur la terre, les martyrs sont dans l'afflic:ion. Ceux que vous aimez me font compassion et e gémis sur vous-mêmes. Car si un homme vous ıvait délivrés, et que vous-mêmes vous vous fussiez remis dans l'esclavage d'un autre maître, le premier ne devrait-il pas être très-irrité contre rous? Or que ferez-vous du terrible commandement de Dieu? « Je suis Dieu, il n'y en a pas d'autre que moi, et personne ne sera Dieu après moi. Je suis le Dieu jaloux; je punis les péchés des pères dans les enfants jusqu'à la septième génération. » Or, si les fils innocents portent la peine des péchés de leurs pères, quand ensuite ces mêmes enfants commettent le péché, ne leur fera-t-il pas porter en même temps la peine pour eux et pour leurs pères? Vous étiez pour nous un roc inexpugnable de refuge; lorsqu'il y avait danger, nous recourions à vous; maintenant le fondement de cette grande force a été renversé? Vous étiez notre gloire devant les ennemis de la vérité; maintenant vous êtes notre opprobre en face de ses ennemis. Jusqu'à présent, à cause de votre vraie foi, on nous épargnait aussi, et maintenant, par votre faute, nous sommes traités cruellement. Non-seulement vous devrez en rendre compte devant le terrible tribunal de Dieu, mais encore vous serez responsables pour tous ceux qui seront tourmentés à cause de vous. »

Ils dirent ces choses et d'autres encore aux principaux seigneurs, et ils accrurent ainsi leurs douleurs. Ceux-ci ne voulaient pas leur exposer ni leur confier leur projet, et il était impossible de se taire et de ne point répondre; le cœur déchiré, ils pleuraient amèrement. Partageant la même affliction, ceux qui les entendaient et ceux qui les observaient, étaient plongés dans un deuil inconsolable.

A ce moment, les prêtres, qui étaient dans l'armée, ne pouvaient cacher leur indignation; s'étant éloignés, ils quittèrent les satrapes et toute la foule, et envoyèrent en toute hâte un messager à cheval en Arménie (1). Porteur de ces tristes nouvelles et déchirant ses vêtements, il arriva dans le conseil des évêques, et, tout en larmes, il se tenait devant eux, leur racontait toutes les persécutions qu'ils avaient supportées et ne leur communiquait pas leurs résolutions cachées.

En ce moment, les évêques partirent chacun pour leur diocèse, envoyèrent leurs chorévêques dans les villages, dans les campagnes et dans beaucoup de châteaux des cantons montagneux. Ils parvinrent à rassembler la foule des hommes et des femmes, des nobles et du peuple, des prêtres et des religieux; ils leur donnèrent des avis, les encouragèrent et les firent tous champions du Christ.

Comme première résolution, ils établirent que « la main d'un frère se lèverait sur son propre frère qui violerait les préceptes de Dieu; que le père n'épargnerait pas son propre fils et que le fils n'aurait point égard au respect qu'il devait à son père; que la femme s'opposerait à son mari et que le serviteur se tournerait contre son propre maître; qu'enfin la loi divine serait la règle souveraine de tous, et que par cette loi, les coupables subiraient la peine de leurs crimes. »

Lorsque tout fut arrangé et disposé, ils vinrent tous armés et couverts de leurs casques, l'épée au côté et le bouclier au bras; non-seulement il y avait des hommes valeureux, mais il y avait aussi des femmes.

Pendant ce temps, les troupes arméniennes, avec tous les alliés et avec une foule de mages, arrivèrent en Arménie, le quatrième mois (2),

(1) C'était un prêtre syrien qui fut dépêché de Ctésiphon au clergé arménien pour l'informer de l'apostasie des satrapes.

(2) Le mois de *dré* qui correspond à novembre.

dans le grand bourg qui est appelé Ankgh (1). Ils y campèrent, s'y retranchèrent, et, en se réunissant, ils formèrent une foule considérable.

Vingt-cinq jours après, il arriva que le chef des mages, accompagné de beaucoup d'autres mages, alla un dimanche pour enfoncer avec violence les portes de l'église; et il voulait exécuter ce projet. Mais le saint prêtre Léonce (Ghévont), d'accord avec ses conseillers et beaucoup de membres du clergé, se trouva présent à ce moment, et l'en empêcha. Bien qu'il ne fût pas entièrement au courant de ce que pensaient tous les satrapes, ni de la force du chef des mages, cependant il ne voulut point attendre tous les évêques, ni laisser accomplir les ordres de l'injuste souverain. Alors une grande foule repoussa les soldats et les mages. On s'arma de pierres pour casser la tête des mages et du chef des mages, et après qu'on les eut forcés à rentrer dans leurs propres résidences, en exaltant le culte de l'Église, ils accomplirent sans interruption les cérémonies sacrées jusqu'au dimanche suivant.

Après cette imposante manifestation, il arriva de toutes les parties de l'Arménie une multitude d'hommes et de femmes. C'est alors qu'on put voir leur grand désespoir et leurs tribulations. Il y en avait qui versaient des larmes amères, d'autres poussaient de grands cris qui montaient jusqu'au ciel; d'autres, devenus furieux, saisissaient leurs armes et préféraient la mort à la vie. Quelques-uns des membres du saint clergé, prenant entre leurs mains l'Évangile, priaient Dieu et l'invoquaient; d'autres souhaitaient que la terre s'entrouvrît pour leur servir de sépulture. Aussi ils inspiraient une grande crainte au chef des mages qui suppliait ses confidents de le délivrer de la mort et de le faire arriver en sûreté à la cour du roi.

En ce qui concernait le projet pour lequel il était venu, il leur disait : « Laissez-moi écrire au grand roi, pour qu'il sache ce qui arrive, pour qu'il révoque l'exécution de ses projets; puisque, quand même les dieux nous viendraient en aide, il serait impossible d'établir en Arménie la religion des mages, comme j'en ai déjà eu la preuve par l'union du saint clergé. En effet, si les mages étaient les soldats du pays, ils n'en pourraient sauver aucun du massacre, ni les étrangers, ni les frères, ni les enfants, ni tous leurs voisins, ni eux-mêmes. Des hommes qui méprisent les chaînes, qui ne s'effrayent point des tourments, qui ne se soucient pas de leurs biens, et ce qui est le pire de tous les maux, qui préfèrent la mort à la vie, que pourrait-on leur opposer?

« J'avais déjà entendu dire à nos pères qu'au temps du roi des rois, Sapor (Schapouh), lorsque leur culte commença à se propager, à s'étendre, à remplir tout le pays des Perses et à pénétrer au delà de l'Orient, ceux qui étaient les docteurs de notre loi, exhortèrent le roi à ne jamais repousser du pays la religion des mages, et il ordonna avec sévérité qu'on abolît le christianisme. Cependant, plus il voulut défendre [l'exercice de cette religion], plus elle se propagea; elle grandit et pénétra jusque dans le pays des Kouschans, et de là dans les parties méridionales et jusqu'aux Indes.

« Dans le pays des Perses, ils étaient si courageux et si hardis qu'ils construisirent, dans toutes les villes du pays, des églises qui surpassaient en splendeur les résidences royales. Ils bâtissaient aussi des chapelles des martyrs; ils les embellirent avec les mêmes ornements que les églises et ils élevèrent des monastères dans des endroits habités et dans des lieux déserts. Sans qu'aucun secours leur arrivât ouvertement, ils se multipliaient prodigieusement et ils s'enrichissaient de tous les biens terrestres. Nous ne connaissions pas la cause de telles richesses, mais nous savions seulement que tout le monde accourait à leurs enseignements.

« Bien que le roi se saisît cruellement [de ces hommes], en les faisant arrêter pour les torturer et les faire mourir, cependant, plus il s'irritait et plus il se surexcitait, moins il put en diminuer le nombre. En outre, bien qu'on eût fermé et scellé les portes des églises dans tout le pays, ils convertirent en églises leurs maisons, et, dans chaque localité, ils accomplissaient leurs cérémonies; ils se considéraient eux-mêmes comme autant d'autels de martyrs, et ils estimaient plus la construction d'un temple humain que celle des églises de pierre. Les épées des meurtriers s'émoussèrent, mais leur constance ne faiblit pas; les ravisseurs de leurs biens se fatiguèrent et le butin s'accrut et s'augmenta chaque jour. Le roi était furieux et les ministres de sa fureur étaient très-irrités. Eux au contraire, toujours prêts et satisfaits, supportaient toutes les angoisses des tourments et [acceptaient] avec résignation la dévastation de leurs biens.

« Le roi, voyant qu'ils couraient à la mort sans se plaindre, et comme de saintes brebis pour lécher le sel céleste, fit suspendre leurs tourments et cesser leurs afflictions. Il ordonna aux mages

(1) Ce bourg était situé dans un canton montagneux de la province de la Quatrième-Arménie. Procope (*Bell. pers.*, l. II, c. 25) nomme cette localité Ἀγγλὼν et la place à 120 stades de Tevin, Δούβιος, capitale de l'Arménie. — Cf. Saint-Martin, *H. du B.-E.* de Lebeau, t. VI, p. 281, note 2.

et aux chefs des mages qu'on cessât de les persécuter et que le mage, le manichéen (Zantig), le juif, le chrétien et tous ceux de quelque religion que ce soit, restassent fermes et tranquilles dans leur croyance, dans les différentes provinces de la Perse. Alors le pays jouit d'une paix durable, et toutes les agitations causées par les persécutions cessèrent. Car, à cause des troubles de notre pays, les Occidentaux (les Grecs) s'étaient mis en mouvement, en entraînant tout le Dadjgastan (pays des Dadjig.)

« Ces choses, nous les savons pour les avoir entendues; mais ce que j'ai vu de mes propres yeux me semble encore plus grave. Or, toi qui es le *marzban* de ce pays (1), tu dois écrire pour démontrer à la cour du roi la rapidité de leur accord, et avec quelle hardiesse ils n'ont tenu aucun compte des ordres royaux. Et si nous ne nous étions pas hâtés, si nous n'avions pris la fuite, pas un seul de nous n'eût échappé à la mort. Or, si des hommes sans défense déploient tant de hardiesse, qu'ils rassemblent même des troupes, qui donc pourra s'opposer à leurs attaques?

« Quant à moi, j'ignorais l'union indissoluble du clergé, puisqu'il est bien différent d'entendre ou de voir de ses propres yeux. Toi qui, dès ton enfance, fus élevé dans leur religion et qui connais véritablement la fermeté d'âme de ces hommes, qui, sans répandre le sang, ne nous permettraient pas de toucher à leurs églises, pourquoi n'as-tu pas exposé sincèrement [tout ceci] en présence du roi? Tu es en effet le plus grand de tous les satrapes; tout le pays est confié à ton commandement, pourquoi donc n'en as-tu pas pris plus de soin? Autrefois tu étais prudent, je le savais; mais cette fois tu n'as point agi judicieusement. Autrement, il est manifeste que tu es d'accord avec eux, et que c'est par ton conseil que mes soldats et moi, nous avons été maltraités.

« Or, s'il en est ainsi et que tu ne veuilles pas embrasser le magisme, agis sans crainte du roi. Je l'écris et je le signifie à la porte du chef suprême des mages, au vice-intendant et au général en chef, afin qu'ils persuadent le roi de révoquer son premier ordre, et qu'on laisse chacun, selon sa volonté, s'accoutumer peu à peu à la religion des mages. Ainsi, ceux qui l'embrasseront, prouveront qu'ils ont suivi avec attachement l'ordre royal. En effet, ce pays est une province, et si on lui cause quelque dommage, les habitants dispersés émigreront peut-être ailleurs; et si la province était dépeuplée, il t'adviendrait également de grands reproches de la cour royale. »

Le marzban répondit au chef des mages, et dit : « Toutes ces choses auxquelles tu m'exhortes et que tu m'as dites sont vraies; la première pourtant que nous n'avions point sue, tu l'as vue et nous en éprouvons un grand regret. En attendant, fais tout ce que je vais te dire et tu en seras satisfait. Prends patience, et cache tes projets au plus grand nombre; révèle-toi seulement à ceux que je te nommerai, jusqu'à ce que je me fortifie, en rassemblant des soldats à notre aide et peut-être même en rompant l'accord du clergé. Car, si je puis réussir en ceci, je sais que je pourrai aussi mettre à exécution le projet du roi. »

Aussitôt, en faisant une levée dans la province de Siounie, il grossit son armée pour venir en aide aux mages et au chef des mages, et puis il dit : « Fais venir de la Porte un édit, afin que les dix mille cavaliers qui sont dans le pays des Aghouank viennent en Arménie pour passer leurs quartiers d'hiver. Quand nous les aurons sous la main, il n'y aura personne qui puisse violer l'ordre royal. »

Le chef des mages répliqua, et dit au marzban : « Ce projet est encore contraire à mes paroles, puisque si nous combattons à outrance contre ce pays, il sera détruit et nous ne serons pas exempts d'inquiétudes. Ce sera pour nous et pour la cour royale un grand dommage. »

Le marzban ne voulut même pas l'écouter, parce qu'il professait avec un grand amour la religion perse. Dès-lors, il s'efforça d'attirer à lui les uns par de l'argent, les autres par des flatteries, par des menaces terribles, et, en les effrayant, il jetait la terreur parmi tout le peuple. Il augmenta la splendeur des banquets de chaque jour; il allongeait les heures de la joie, en passant de longues nuits dans les chants de l'ivresse et dans les danses impudiques; il cherchait à rendre agréables à quelques-uns la musique et les chants des infidèles, et il louait beaucoup les ordonnances du roi. Il avait aussi rapporté de la cour beaucoup de richesses, et il corrompait un grand nombre de gens avec de l'argent, des présents et des honneurs. En employant beaucoup de ruses, il séduisait les simples et les attirait à lui.

Mais, en voyant cela, les saints évêques, encore plus affligés, s'excitèrent à une union plus intime et avec une habile adresse, ils divisèrent toute l'armée en deux partis. Ayant appris que le prince impie de Siounie avait l'âme ulcérée par de mortelles plaies, ils s'en éloignèrent, en l'évitant et en

(1) Il semble, d'après ce passage du discours du chef des mages, que Vasag, marzban d'Arménie pour les Perses, était présent.

le fuyant. Une nuit qu'ils tenaient conseil avec tout le clergé, ils y appelèrent le général en chef des troupes (1); ils l'interrogèrent, l'éprouvèrent et connurent sa ferme résolution, car il ne s'était éloigné en aucune manière de l'amour du Christ. Tous ensemble prièrent pour lui et le reçurent à la communion. Par son moyen, beaucoup de ceux qui s'étaient éloignés furent gagnés à la première union; ils vinrent, et on réunit des troupes nombreuses de soldats. De cette manière, ils s'éloignèrent encore plus des mages, du chef des mages et de l'impie Vasag.

Celui-ci excita de plus en plus le chef des mages et s'empara tellement de son esprit, qu'il l'empêcha de prévoir l'issue des choses. Il mit des mages dans toutes les maisons des satrapes, prépara de somptueux festins, sacrifia des animaux destinés à être mangés, donna comme nourriture à ceux qui étaient baptisés, de la chair immolée, et il leur fit adorer le Soleil. Lorsque cette odieuse profanation commença à se répandre dans tout le pays, les femmes même des soldats eurent l'audace, un dimanche, d'éteindre les lumières de l'église et de déchirer les vêtements des religieuses.

En voyant ces déplorables désordres, tous les saints évêques réunis, prenant dans leurs mains l'Évangile, se présentèrent à la demeure du général en chef où étaient rassemblés les soldats arméniens, et sans demander l'autorisation, ils y pénétrèrent. Ils élevèrent la voix et dirent: « Nous vous supplions tous par le saint Évangile : Si le marzban et le chef des mages commettent ces exécrables infamies, d'accord avec vous, d'abord prenez nos têtes, et puis emparez-vous de l'Église. Mais s'ils font le mal sans votre assentiment, qu'aujourd'hui on leur en fasse porter la peine. »

Or ceux qui se trouvaient dans la maison du général en chef, se tenant debout, élevèrent unanimement leurs voix vers Dieu et dirent : « Toi, Seigneur, qui scrutes tous nos cœurs, tu n'as aucun besoin du témoignage des hommes. Nous ne nous sommes pas éloignés de toi par le cœur, tu le sais bien; aujourd'hui cependant juge-nous suivant nos péchés. Mais si nous sommes fermes dans la foi du saint Évangile, toi, Seigneur, viens à notre aide et remets entre nos mains les ennemis de la vérité pour en faire ce que nous voudrons. »

Ayant dit cela, ils courbèrent la tête jusqu'à terre, et ils reçurent la bénédiction de l'Évangile et des évêques. Un des satrapes qui se trouvait là bien qu'il fût de leur parti, ne s'unit pas à eux dans ce solennel témoignage, et sur le moment même, il fut lapidé par eux (1). Un grand trouble agita alors l'esprit de chacun.

Tous alors, remplis d'indignation, s'enflammèrent à l'envi d'un grand zèle, et leur cœur battait [en pensant] à tout ce qu'ils avaient vu. Ils ne se soucièrent plus des présents du roi et ils méprisèrent ses ordres terribles. Ils coururent promptement aux armes, et toute la nuit ils se préparèrent au combat (2). Au lever du soleil, partageant l'armée en trois corps, ils se mirent en campagne. Le premier corps était à l'est, le second à l'ouest et le troisième au nord. Entourant le gros de l'armée [perse], ils attaquèrent son centre et massacrèrent beaucoup de soldats (3). Ils firent prisonniers beaucoup de personnages importants et ils les renfermèrent dans les forteresses qui étaient en leur pouvoir. En réunissant dans un même lieu la masse du butin et les dépouilles du camp, ils les conservèrent, comme s'ils en avaient reçu l'ordre de la cour royale.

Ensuite le marzban, ayant été fait prisonnier, s'unit à eux en jurant de tenir son serment, se repentant de s'être séparé d'eux, et, faisant acte de pénitence, il se jeta aux pieds des saints évêques, les embrassa avec tendresse, les suppliant de ne pas le repousser avec mépris. Deux ou trois fois il renouvela son serment sur l'Évangile, en présence de la multitude. Il répétait et renouvelait son serment, le confirmait sur l'Évangile, et il priait qu'on s'en remît à Dieu pour la vengeance, et qu'on ne le fît pas mourir sur une condamnation des hommes. Eux, bien que très-convaincus de sa profonde hypocrisie, et qu'il les tromperait en revenant à ses anciennes erreurs, ne voulurent point le punir de ses fautes antérieures, et ils en laissèrent la condamnation au saint Évangile.

Ceux qui étaient venus piller les saints trésors de l'Église, se présentèrent malgré eux avec leur butin, et se mirent à la discrétion des saints évêques et des soldats. On déchira et on méprisa l'édit du roi, et comme on avait triomphé par la vertu de Dieu, les hommes, les femmes et toute la foule du peuple, rendant grâces, s'écriaient et

(1) Vartan le Mamigonien, comme on le verra dans la suite. Ce général s'était retiré sur le territoire de l'empire grec, dans la Bagravandène située sur les frontières de la Pasène.

(1) Ce satrape s'appelait Antaghan. Selon le témoignage d'un historien, il trahit ses compagnons et vint avertir Vasag de leur résolution. Il fut arrêté à Ardzak et lapidé.

(2) Lazare de Pharbe (c. 28) assure que Vartan se décida à commencer les hostilités à la sollicitation de Vahan Amadouni, ennemi de Vasag

(3) L'armée arménienne s'était concentrée sous les ordres de Vartan dans un endroit appelé Schahabivan, canton de Dzaghkodn, province d'Ararat, sur les frontières du Douroupéran.

disaient : « Nous sommes prêts à être persécutés et à mourir, à subir tous les tourments et toutes les tortures pour les saintes églises que nos anciens pères ont fondées en l'honneur de la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par laquelle nous fûmes de nouveau créés, pour l'unique espérance de la foi, par le baptême de Jésus-Christ. C'est pourquoi nous voulons renouveler nos âmes par les tourments et par le sang, puisque nous reconnaissons pour notre père le saint Évangile, et pour mère l'Église catholique et apostolique, et personne, même en soulevant de perfides obstacles, ne nous séparera d'eux. »

A partir de ce moment, le maître ne se montrait plus le supérieur du serviteur; le noble ne paraissait pas plus dans l'aisance que l'homme du peuple affligé; ni l'un ni l'autre ne semblaient devoir faiblir dans leur constance. Il n'y avait plus qu'une seule préoccupation dans le cœur de tous, des hommes et des femmes, des vieillards et des enfants, et de ceux enfin qui étaient unis dans le Christ, car unanimement ils s'étaient couverts de la même armure, ils s'étaient revêtus de l'unique cuirasse de la foi, par les enseignements du Christ; et les hommes et les femmes s'étaient ceints les reins de la ceinture de la vérité.

Dès lors, on méprisait l'or, et personne ne prenait d'argent pour son usage; exempts d'avarice ils le dédaignaient, et on se souciait peu des vêtements précieux qui étaient une marque d'honneur. Les biens eux-mêmes, aux yeux de leurs propres possesseurs, étaient considérés comme choses sans valeur; ils se regardaient les uns les autres comme autant de cadavres et ils préparaient leur sépulture, estimant que leur vie est une mort, et que leur mort est une véritable vie.

C'est pourquoi on leur entendait répéter souvent : « Mourons seulement en héros, et ayons-en le nom et la renommée, afin que le Christ vive en nous, lui à qui il est facile de renouveler de la poussière, nous tous et ceux qui sont déjà morts, et de nous rémunérer chacun selon nos œuvres. »

En disant cela et bien d'autres choses encore, ils se consolaient mutuellement; les soldats préparaient de nouveau leurs armures, les fidèles persévéraient dans d'incessantes prières, et ceux qui vivaient d'abstinence, se mortifiaient dans le jeûne. Les voix des ministres ne cessaient de se faire entendre tout le jour et toute la nuit, et chantaient des hymnes sacrés; la lecture des livres divins n'était interrompue à aucune heure, et ceux qui les expliquaient, n'interrompaient jamais la consolation de la céleste doctrine.

En ce temps-là, ils assaillirent de nouveau les châteaux et les bourgs que les Perses occupaient çà et là, dans des lieux fortifiés du pays, et ils renversaient et détruisaient leurs habitations. Premièrement la grande ville d'Ardaschad avec ses faubourgs; puis ils prirent les inaccessibles forteresses de Karin, d'Ani, d'Ardakers et leurs bourgs; Ergaïnort, Arhin et leurs faubourgs; Partzrapoul, Khoranisd, Dzakhanisd, Oghagan, localité bien fortifiée, et avec elles, leurs villages; Arpanela, le bourg de Van avec ses bourgs, Kréal, Goboïd, Orod et Vasagaschad (1).

S'étant emparés de toutes ces villes dans la même année, avec leurs villages et leurs dépendances, avec leurs soldats et leurs chefs, ils les démantelèrent et emmenèrent en captivité les hommes et les femmes avec leurs richesses et leurs biens, avec tous leurs précieux trésors et leurs meubles; ils démolissaient leurs demeures; ils incendiaient les maisons des ministres et les *adrouschan;* ils purifiaient les profanations de l'idolâtrie et ils s'emparaient des temples, de leurs ornements qu'ils enlevaient et déposaient dans la sainte église; et par le moyen sacré des prêtres, ils les consacraient au service de l'autel. Au lieu des infâmes cérémonies des païens qu'ils abolirent en tous lieux, ils dressaient la croix rédemptrice du Christ; ils élevaient le très-saint autel, et ils célébraient pieusement le sacrement vivifiant. Ils rétablissaient aussi dans les mêmes localités les ministres et les prêtres, et toute la terre se réjouissait dans une ferme espérance.

Tandis qu'avec tant de zèle ils accomplissaient dignement ces entreprises héroïques, on reconnaissait en eux tous la grâce divine, de sorte que quelques soldats arméniens de la partie orientale du pays, sans en avoir reçu l'ordre, envahirent la province d'Adherbadagan, et causèrent çà et là beaucoup de dommages, en s'emparant, en renversant et en détruisant beaucoup d'*adrouschan.*

Les soldats se jetèrent sur ceux qui se trouvaient dans les grandes forteresses, en faisant le signe de la croix. Il y eut même deux châteaux-forts qui s'écroulèrent sans que personne y eût touché; en sorte que tous les habitants de la contrée, épouvantés de cet étonnant prodige, mirent eux-mêmes le feu de leurs propres mains aux *adrouschan* et, abjurant le magisme, ils confessèrent le saint Évangile.

D'autres grands succès étaient accomplis par les troupes, parce que là où il n'y avait plus d'espérance, et alors qu'on invoquait le nom de Dieu,

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.; passim.* — Saint-Martin *Mém. sur l'Arm.*; t. I, *passim.*

[les ennemis] étaient saisis d'un grand effroi, et chacun racontait à son voisin des visions nouvelles et merveilleuses. Les étoiles brillaient dans le ciel avec plus d'éclat et de lumière qu'à l'ordinaire, et tous les enfants du pays s'armaient de courage comme des guerriers.

Plusieurs jours après, le général en chef des Aghouank (1) arriva avec le saint évêque de la province et, animant ses soldats, il leur disait : « L'armée perse qui est dans le pays des Huns est de retour; elle est venue et elle est entrée dans notre province avec beaucoup de cavalerie de la Porte. En outre, ayant amené avec eux trois cents docteurs mages, ils ont semé la division dans le pays et ont attiré à eux un grand nombre de gens. Ils voulaient s'emparer de l'Église, et par ordre du roi, ils disaient pour les effrayer : » Si vous acceptez spontanément la religion, vous obtiendrez de lui des dons et des honneurs, et la cour vous exemptera de tributs. Mais si vous ne la recevez pas volontiers, nous avons l'autorisation de dresser des *adrouschan* dans les villes et dans les campagnes, d'y allumer le feu de Vram (2), et d'y établir des mages et des chefs des mages, comme juges de tout votre pays. Si quelque téméraire s'oppose à tout ceci, il sera condamné à mort et sa femme et ses enfants deviendront esclaves de la cour royale. »

En apprenant cette triste nouvelle, l'armée arménienne ne perdit pas courage. On rassembla de nouveau tous les gens du pays à propos de ces messagers de fâcheuses nouvelles qui étaient arrivés. D'un commun accord, on leur donna des paroles d'encouragement en les congédiant, afin d'essayer de les abuser et d'empêcher leurs perfides projets, en usant d'artifice, afin qu'ils ne se saisissent point des membres de leur saint clergé. S'étant ensuite réunis en conseil, ils cherchèrent à conjurer les événements par la force de Dieu.

Dans le même temps, ils envoyèrent dans le pays des Occidentaux un des grands satrapes, Adom, de la maison des Kénouni (3), pour donner avis de toutes les perfides résolutions du roi d'Orient, et aussi pour déclarer que dans leur ferme résolution, ils avaient, par leurs actes, foulé aux pieds l'ordre odieux du roi et mis à mort un grand nombre de mages. Ils imploraient aussi leur secours efficace et promettaient de se soumettre à eux s'ils le désiraient. Voici la copie de la lettre qu'ils écrivirent à l'empereur Théodose (1) :

« Joseph évêque, avec un grand nombre de ses évêques et avec toutes les troupes arméniennes; Vasag marzban et Nerschapouh Remposian, avec les généraux et tous les grands satrapes, à l'illustre empereur Théodose, nous réitérons notre salut à toi et à toutes tes troupes! C'est par ta bonté magnanime que tu domines sur la mer et sur la terre, et il n'y a personne au monde qui s'oppose à ton invincible puissance. Nous possédons des témoignages irréfragables que tes valeureux ancêtres, maîtres de l'Europe, s'avancèrent, puis s'emparèrent des régions asiatiques depuis les frontières des Seres jusqu'aux contrées de Gaderon (2), et il ne s'est trouvé aucun rebelle qui se soit soustrait à leur domination.

« Ils se plaisaient à désigner l'Arménie comme une possession chère et délicieuse, parmi celles de leur immense empire. C'est pourquoi, en souvenir de cette ancienne affection, notre roi Tiridate, dès son enfance, et afin d'échapper à ses oncles cruels et parricides, fut élevé sur la terre des Grecs; puis, reconnu roi par vous, il reconquit l'héritage paternel. Il reçut en même temps la foi du Christ par l'intermédiaire du saint archevêque de Rome, qui avait illuminé les contrées ténébreuses du Nord. Maintenant les fils égarés de l'Orient veulent nous enlever notre foi ; mais nous, pleins de confiance dans ta vaillance et ta générosité, nous avons déjà résisté à leurs ordres et nous sommes encore disposés à le faire. Nous préférons mourir en servant Dieu, plutôt que de vivre en apostasiant. Si tu veux nous protéger, nous obtiendrons une double vie et nous éviterons la mort. Pourtant si tu tardes encore, la violence de cet incendie se communiquera peut-être à beaucoup d'autres provinces. »

Lorsque cette lettre suppliante du pays d'Ar-

(1) Les mages aidés par Sebokht (Laz. de Ph., c. 30) faisaient de grands efforts pour convertir à la loi de Zoroastre les Aghouank, dont le roi Vatché avait embrassé par force les principes.

(2) Le feu *Behram* que les Arméniens appellent *Vram*, fut établi en Arménie dans chaque province, comme cela est ordonné par la loi (*Vieux Ravaët*, fol. 278 *recto*, cité par Anquetil-Duperron, *Zend-avesta*, t. II, p. 531, note 2). C'était le résultat de mille et un feux, pris de quinze espèces de feux différents (Anq. Duperr., *op. cit.*, t. II, p. 22). Les cendres du feu *Behram*, réunies à celles du feu *Adéran* étaient, après un certain temps, répandues dans les champs et sur les terres labourées.

(3) Adom était accompagné d'Hémaïak frère de Vartan, d'un autre Vartan de la race des Amadouni et de Méroujan de la race des Ardzrouni.

(1) Saint-Martin, dans les notes de l'édition de l'*Hist. du Bas-Empire* de Lebeau (t. VI, p. 287, note 4), fait observer que Théodose le Jeune mourut le 28 juillet 450, ce qui placerait la révolte des Arméniens à l'année 449.

(2) Cadix ou Gadès, que les Grecs nommaient Γάδειρα.

iénie eut été présentée et lue au grand empe-eur, on chercha et on consulta beaucoup de livres ontenant d'anciens documents, et on y trouva ce ième pacte d'alliance. Or, tandis que le bienheu-eux Théodose prenait l'avis de tout le sénat Singghidos) et voulait terminer les choses paci-quement, — il s'y était intéressé de tout cœur, fin que les églises des Orientaux ne fussent pas accagées par les païens odieux, — tout à coup arriva au terme de son existence. Sa mort amena a funeste résultat pour ce secours [qu'il avait romis].

L'empereur Marcien lui succéda sur le trône. édant aux conseils de ses perfides conseillers, le énéral Anatole et le Syrien Eulalius (Ephla-s) (1), tous deux hommes vils et iniques et en ême temps irréligieux, il ne voulut pas accepter pacte d'alliance des croyants qui avaient ré-isté de tout leur pouvoir à la perversité des iens. Ce prince pusillanime préférait conserver alliance avec les païens, pour conserver une paix rrestre, plutôt que de secourir par les armes les irétiens. A cet effet, il expédia en toute hâte même Eulalius comme ambassadeur au roi de erse, et il s'engagea, par un traité d'alliance, à e point venir en aide aux troupes arméniennes, oit avec des armées, soit avec des armes, soit afin par aucun autre moyen.

Les choses étant convenues de la sorte, et tout spoir de secours étant anéanti, les saints évêques eprirent un nouveau courage et enflammèrent le èle des troupes arméniennes. Bien que songeant leur faiblesse et à l'alliance des souverains, ce-endant ils ne se laissèrent point abattre et s'ar-ièrent de courage, et répétant leur première ésolution : « Nous sommes décidés à combattre t à mourir. Il est facile à Dieu de repousser avec ne poignée d'hommes les efforts d'un grand ombre, et d'exécuter des choses sublimes avec es moyens insuffisants. »

Quoiqu'ils n'eussent ni roi pour chef, ni aucun tranger pour allié, néanmoins par le seul senti-ient de courage et par les consolations des saints octeurs, ils se réunirent aux troupes des sa-apes de chaque famille, et ils arrivèrent promp-ement au rendez-vous fixé, avec beaucoup d'au-es cavaliers de l'ancienne cour. Ils partagèrent nsuite toute l'armée en trois corps. Ils confièrent le premier corps à Nerschapouh Remposian, en le chargeant de la défense du pays, auprès des confins de l'Adherbadagan. Ils donnèrent le second à Vartan, général des Arméniens, pour qu'il se portât sur les confins des Ibères, contre le marzban de Djor, qui était venu pour ruiner les églises des Aghouank. Ils remirent enfin le troisième corps à Vasag, prince de Siounie, qui intérieurement ne s'était jamais détaché du culte des païens (1).

Vasag prit avec lui et choisit ceux dont il savait que la foi était tiède : le prince des Bagratides avec ses troupes, le prince des Khorkhorouni avec ses troupes, le prince des Abahouni avec ses troupes, le prince des Vahévouni avec ses troupes, le prince des Balouni avec ses troupes, le prince des Ka-pélénian avec ses troupes, et le prince d'Ourdz avec ses troupes. Il attira encore à lui beaucoup d'autres soldats de la maison royale et quelques nobles des autres maisons. Par une infâme trahi-son, il se retira perfidement dans les forteresses de son domaine, et il pénétrait adroitement, par une insigne hypocrisie, au milieu des troupes perses, pour inquiéter le pays des Aghouank.

Durant ce temps-là, il expédiait en hâte, de sa retraite bien fortifiée, des courriers à l'armée perse : « Voici que j'ai rompu l'union du clergé arménien ; j'ai fait diviser l'armée en trois corps : le premier, je l'ai fait partir pour les pays de Her et de Zaravant (2) ; le second est en mon pouvoir, et je ne lui laisse point la liberté de nuire aux troupes du roi. Ensuite, j'ai fait disperser dans tout le pays tous les guerriers qui se trouvent dans cette contrée. Le troisième corps, qui est faible et peu nombreux, je l'ai confié à Vartan, dans l'A-ghouank. Avance-toi bravement contre lui et ne crains pas d'en venir aux mains ; je sais qu'ils se-ront mis en déroute par tes prouesses. »

Il écrivit et fit connaître ces choses au marzban nommé Sépoukhd, qui, en apprenant de Vasag tous ces faits encourageants et s'étant parfaitement assuré que le général des Arméniens venait à sa rencontre avec une troupe peu nombreuse, ne resta plus dans le pays de Djor ; il rassembla tous ses soldats, et, traversant aussitôt le grand fleuve Cyrus (Gour), il se porta au-devant de lui dans le pays des Ibères, en face de la ville de Khaghkhagh, séjour d'hiver des rois Aghouank (3). Il arriva et

(1) Anatole était maître de la milice en Orient, et le Syrien que notre auteur nomme par corruption Eulalius ait le comte d'Orient Florentius (Laz. de Pharbe, c. 36) ui avait été consul en 421. Les Arméniens donnent au omte d'Orient le titre du connétable (grand-sparabed) Antioche.

(1) Vasag, à ce que nous apprend Lazare de Pharbe (c. 30), était en correspondance secrète avec les Perses envoyés en Arménie par Mihr-Nersèh.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 154-155.

(3) Cette ville appelée plus ordinairement Khalkhal était située dans la province d'Oudi. — Indjidji, *Arm. anc.*, p. 343. — Saint-Martin, *Hist. du B. Emp.*, t. VI, p. 290, note 3.

se retrancha tout à l'entour avec son armée, et formant un camp sur toute l'étendue de cette plaine, il s'y enferma. Puis les soldats, ayant préparé toutes leurs armes, s'encouragèrent pour le combat [qu'ils devaient livrer] à l'armée arménienne.

Cependant l'intrépide Vartan et toutes les troupes qui étaient avec lui, voyant les dispositions de la formidable armée des païens, s'aperçurent alors combien ils étaient inférieurs en nombre. Cependant, bien qu'ils fussent en plus petit nombre, les Arméniens ne s'épouvantèrent pas de la multitude des ennemis, et tous, d'un commun accord, se rassemblèrent en levant les mains vers le ciel et s'écrièrent : « Juge (1), ô Seigneur! ceux qui jugent; combats contre ceux qui combattent contre nous; défends-nous avec tes armes et ton bouclier; mets en déroute et renverse la multitude de ces impies. En face du grand étendard de ta rédemption, dissipe et brise l'union injuste de tes ennemis; donne à nous, qui sommes en si petit nombre, la gloire de la victoire sur cette innombrable multitude. Nous ne sollicitons point cette faveur par une vaine ambition de gloire pour de stériles mérites, ni par une avarice cupide pour obtenir une grandeur passagère, mais pour que tous ceux qui obéissent à la prédication du saint Évangile, reconnaissent et apprennent que tu es le Seigneur de la vie et de la mort, et que le triomphe et la défaite sont dans ta main. Nous sommes tout prêts à mourir pour ton amour; mais, si nous pouvons les anéantir, nous serons les vengeurs de la vérité. »

Ayant prononcé ces paroles, ils réunirent les troupes et marchèrent à l'assaut. Ayant culbuté l'aile droite, ils s'élancèrent sur l'aile gauche; ils passaient tous les ennemis au fil de l'épée sur le champ de bataille et les mirent en fuite jusque dans les forêts situées sur les rives profondes du fleuve Lophnas. Là, quelques seigneurs de race royale résistèrent au roi de Paghassagan (2) et firent tomber de cheval un des satrapes arméniens de la race de Timaksian; puis ils tuèrent Mousch et blessèrent Kazrig.

Pendant ce temps-là, Arschavir Arscharouni levant les yeux pour observer, rugit comme un lion et s'élança comme un sanglier. Il frappa et tua le brave Vourg, frère du roi des Lephin, et massacra en même temps beaucoup de gens de sa suite. Il fit mordre aussi la poussière à beaucoup d'hommes valeureux, et comme résultat de cette affaire, il y eut encore plus de guerriers noyés dans le fleuve, que de tués par l'épée et couchés par terre. La grande quantité de cadavres épars avait changé en sang les eaux limpides du fleuve; on ne trouva pas un seul ennemi caché ou fugitif dans les bosquets épais de ces plaines. Cependant, un des soldats ennemis traversait avec ses armes le grand fleuve, monté sur son cheval, et il s'était non sans peine échappé du combat. Il porta la triste nouvelle [de cette défaite] aux survivants de l'armée qui s'étaient enfuis dans la grande ville (1).

Ensuite les soldats arméniens, ayant cessé le combat, revinrent pour dépouiller les morts, recueillir tout le butin de l'armée, fouiller les cadavres, ramasser beaucoup d'argent et d'or, des armes, les ornements des personnages de marque et des coursiers fougueux. Ils se portèrent ensuite avec une grande valeur à l'attaque des châteaux et des villes que les Perses possédaient dans le pays des Aghouank. Combattant avec ardeur, ils incendièrent leurs retraites bien défendues, tuèrent un grand nombre de mages qui étaient venus pour ruiner la contrée, et ils passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent dans les bois, puis ils les abandonnèrent en pâture aux oiseaux de l'air et aux animaux de la terre. Ils purifièrent les lieux où se trouvaient des victimes immondes et ils affranchirent les églises qui furent délivrées d'incalculables persécutions.

Beaucoup de satrapes et de gens du pays d'Aghouank qui, pour le nom de Dieu, étaient dispersés et répandus dans des lieux sûrs du mont Gabgoh, en voyant le succès que Dieu avait procuré par l'intermédiaire de l'armée arménienne, se rassemblèrent et se réunirent aux soldats, et s'étant unis et alliés avec eux, ils participèrent à l'œuvre de la délivrance. Ensuite, ils se portèrent dans les défilés des montagnes des Huns que les Perses occupaient fortement. Ils prirent et ruinèrent les fortifications du défilé, mirent en déroute les soldats qui y tenaient garnison et ils confièrent le passage à Vahan, de la famille des rois Aghouank. Dans tous ces combats, personne ne fut blessé, à l'exception d'un bienheureux qui termina sa vie en martyr dans cette grande bataille (2).

Aussitôt après, les Arméniens envoyèrent de cet endroit celui à qui était confiée la garde du défilé, comme ambassadeur dans le pays des Huns

(1) Ps. 34.
(2) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, 60. — Ce pays dépendait du pays des Aghouank. — Cf. plus haut, pg. 167, note 1, col. 2.

(1) Cf. Lazare de Pharbe, c. 30.
(2) Élisée veut sans doute parler de Mousch Timaksian dont il a été question plus haut, et qui fut englouti dans un marais.

et chez beaucoup d'autres peuplades barbares, alliées des Huns, afin qu'on s'engageât de part et d'autre et qu'on signât un traité d'alliance indissoluble. Ces peuples, en entendant toutes ces communications, accoururent aussitôt et furent témoins de la victoire remportée. Ils s'empressèrent d'accepter le traité, en prêtant serment suivant leur religion; ils reçurent également celui des chrétiens, qui [jurèrent] de garder l'alliance avec eux fidèlement.

Après que ces choses eurent été réglées et qu'ils se furent fortifiés mutuellement, et que les Arméniens se furent paisiblement établis dans cette contrée, il arriva d'Arménie un porteur de tristes nouvelles. Se frappant le front, et déchirant ses vêtements à cause de Vasag, [il dit] : « Désertant la religion chrétienne, Vasag a ruiné beaucoup de localités du pays d'Arménie, particulièrement les résidences royales d'hiver, dans lesquelles se trouvaient des troupes, Karni, Eramon, Treshanaguerd, magnifique construction, Vartanaschad, le fort d'Oschagan, Parakhod, Artians, le bourg de Dzoghguerd, le château d'Armavir, le bourg de Govasch, Aroudj, Aschnag et tout le pied d'Arakadz, la province d'Ardaschad avec sa capitale Ardaschad, tous les villages et les bourgs qui l'environnent (1); les prenant, les dévastant, les incendiant, et mettant en fuite toutes vos familles, il les expulsa de leurs propres maisons. Il s'est emparé des saintes églises, il a emprisonné les familles des ministres et il a chargé ceux-ci de chaînes et les a jetés en prison. Quant à lui, il parcourt le pays avec ses troupes pour le ravager et le saccager. L'armée qui était dans l'Adherbadagan, n'arriva point pour secourir les habitants dans l'intérieur du pays; les soldats qui étaient là, fuyant le traître, sont allés sur les confins extrêmes de la province, mais toutefois ils conservent avec vous le pacte d'union pour l'amour du Christ. Quant à ceux qui étaient avec Vasag, les uns ont déserté leurs postes, mais beaucoup d'autres ont été séduits par sa perversité. »

On leva le camp de l'endroit où il était établi, pour retourner en toute hâte en Arménie, avec un butin considérable et de grandes richesses. Ils chantaient avec allégresse et disaient à haute voix : « Célébrez (2) le Seigneur parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle; il a frappé les grands et anéanti les princes valeureux, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. »

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, *passim.* — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, *passim.*

(2) Ps. 135.

Chantant ce psaume jusqu'à la fin et le terminant par des prières, ils glorifiaient la sainte Trinité. Cependant le général [Vartan] veillait sur tous les rangs de l'armée, et établissant une avant-garde, une arrière-garde, des éclaireurs sur les flancs, et il les fit arriver sains et saufs, en trente jours, près des frontières de la patrie.

On raconta à l'apostat Vasag, et aux princes qui étaient avec lui, les éclatants faits d'armes de l'armée de Vartan dans le pays des Aghouank, comme aussi l'alliance avec les Huns. Avant d'en venir aux mains avec eux, il fuyait à la faveur de la nuit dans les lieux fortifiés de ses domaines; il s'éloignait avec tant de précipitation que, malgré lui, il abandonna les prisonniers et le butin qu'il avait faits dans la province d'Ararat, et il prit la fuite.

Cependant l'hiver étant arrivé, et l'ennemi ayant épuisé les vivres de l'armée, [Vartan] ne pouvait plus nourrir les soldats rassemblés en un seul endroit. Alors il les dispersa çà et là dans différentes localités de la province, afin qu'ils y prissent leurs quartiers d'hiver. Il ordonna qu'ils préparassent leurs armes pour le printemps; il garda auprès de lui comme auxiliaires quelques soldats de l'armée et les principaux satrapes, et il employait sa force à se maintenir dans les résidences royales.

Il envoya ensuite de nombreuses troupes dans la province de Siounie, soumit et subjugua beaucoup de cantons, et réduisit à une telle détresse Vasag et ceux qui étaient avec lui, que cruellement éprouvés par la famine, ils mangeaient sans exception les ânes et les chevaux morts. D'autres malheurs fondirent encore sur l'apostat, de telle sorte que l'assemblée des saints évêques et de tout le clergé déplorait amèrement des tourments si cruels. En effet, des hommes et de faibles femmes s'en allaient à pied et sans chaussures, et des enfants étaient brisés contre les pierres et étaient jetés sur les chemins.

En souvenir des succès remportés par ceux qui craignaient Dieu, tous les évêques et les prêtres donnèrent l'ordre au pays de faire, pendant tout le mois de *khaghotz* (1), des jeûnes et d'adresser des prières à Dieu, et de fêter ensemble la célébration de la victoire obtenue dans cette bataille avec le saint anniversaire de l'Épiphanie du Christ, afin qu'à ce grand souvenir fût à jamais attachée l'éternelle fête divine. Les saints évêques

(1) Le cinquième mois arménien qui commence vers le milieu de décembre et se termine dans la première quinzaine de janvier.

écrivirent aussi quelle protection Dieu avait providentiellement accordée à l'Arménie, et ils envoyèrent cet écrit dans le pays des Grecs, à la grande capitale (1), au saint clergé, afin qu'eux aussi, en adressant à Dieu des prières, lui demandassent [pour les Arméniens] d'achever [leur tâche] comme ils l'avaient commencée.

Ayant mis en liberté un des principaux prisonniers perses et le faisant comparaître devant les satrapes, ils s'entretinrent avec lui et lui exposèrent tous les malheurs arrivés, soit par la dévastation des provinces, soit par le massacre des troupes royales, soit enfin par toutes les autres circonstances qui devaient surgir. En lui exposant toutes ces choses, on mettait en parallèle les accusations des deux partis, celle des croyants et celle des apostats; comment les premiers avaient été injustement et sans raison tourmentés, afin de les éloigner de la foi de leurs pères; la trahison du rebelle Vasag; comment il avait trompé le roi en engageant la parole des Arméniens qui auraient embrassé le magisme; comment enfin, tandis que personne ne s'était engagé avec lui verbalement, il les avait trompés de sa propre volonté. Quant on lui eut fait comprendre toutes ces choses, ils l'envoyèrent [en Perse] comme ambassadeur, afin qu'il les défendît et qu'il trouvât le moyen de sauver leurs frères de la tribulation.

Ces premières et tristes nouvelles étaient déjà parvenues [à la cour] par l'impie Vasag; il annonçait les terribles calamités qu'avaient souffertes les troupes royales et toute l'accusation retombait sur le saint clergé de l'Église. Cet homme perfide voulait seulement diviser dans leur union les évêques et les satrapes; mais il n'avait pas songé à ce que l'on peut voir dans l'ordre naturel, c'est-à-dire que, pour un temps donné, l'âme et le corps se désunissent, mais qu'un semblable phénomène ne peut pas se produire chez ceux qui, pour l'amour de Dieu, sont unis entre eux.

Cependant Vasag s'étant rendu dans la résidence d'hiver, raconta tous ces événements devant le roi; il l'émut et l'effraya à un tel point, qu'il perdit tout son courage, d'autant plus qu'il était revenu de sa campagne d'Orient plutôt avec déshonneur qu'avec gloire. Lorsque la certitude des faits lui fut confirmée par le dernier ambassadeur qui lui était arrivé, il rejeta sur ses conseillers tout l'insuccès de ses entreprises. Il calma cependant son terrible courroux; aussi les perfides conseillers qui l'excitaient dans son impiété, eurent la bouche fermée. Il s'humilia dans son orgueil altier et changea les dispositions de son cœur aigri en des sentiments plus humains. Il fit un retour sur lui-même, se reconnut plein de faiblesse, et il comprit qu'il ne pouvait mettre à exécution tout ce qu'il voulait entrependre. Il calma son impétueuse colère, il réprima ses cris furieux, et celui qui, à haute voix, s'emportait et faisait, par ses ordres terribles, trembler également ceux qui étaient proches et ceux qui étaient éloignés, commença à parler à tout le monde, en employant de douces et flatteuses paroles. Il dit : « Quel dommage ai-je commis? Quel malheur ai-je fait éprouver aux peuples, aux langues ou aux individus? N'existe-t-il pas beaucoup de sectes dans l'empire des Arik, et ces cultes ne sont-ils pas publics? Qui donc les a contraints ou forcés à se convertir uniquement à la religion des mages? Ceux surtout qui professent la foi chrétienne, plus ils ont été attachés et sincères dans leur religion, plus ils nous ont paru meilleurs que tous les autres sectaires. Personne ne peut trouver une tache dans leur parfaite religion, et même je la regarde comme semblable et égale à celle des mages; c'est pourquoi elle était respectée déjà sous le règne de mon père qui était assis sur ce trône majestueux.

« Quand ensuite le roi se mit à examiner et à connaître à fond toutes les religions et qu'il les eut complétement approfondies, il trouva celle des chrétiens plus sublime qu'aucune autre. C'est pourquoi les ayant loués et honorés, ils furent admis à la porte royale, comblés par lui de présents magnifiques, et ils pouvaient librement parcourir tout le pays. Ceux qui étaient à la tête des chrétiens et qu'on appelle évêques, il leur rendait des honneurs et leur faisait des présents comme à ses fidèles *osdigans* (1). Il leur recommandait les provinces éloignées, et il n'y avait jamais aucun conflit dans les affaires de l'État.

« Cependant vous ne vous êtes jamais souvenu de tout ceci; mais toujours vous m'avez fatigué les oreilles, en proférant beaucoup de méchancetés contre eux. Voyez! vous m'avez fait agir comme je ne le voulais pas et il en est survenu

(1) Constantinople.

(1) Ce titre que les historiens arméniens donnent particulièrement aux gouverneurs musulmans de l'Arménie veut dire « commandant militaire » ou « lieutenant des Khalifes ». On n'est pas d'accord sur l'étymologie de ce nom qui, selon Saint-Martin (*Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 340, note 1), viendrait de *osdan*, mot que nous avons vu employé par Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, l. I, 29; II, 7) avec la signification de « garde du corps ». Toutefois cette explication peut être contestée, et nous la reproduisons avec réserve.

de grands dommages sur les territoires des deux implacables ennemis. Nous-même, dans une contrée reculée, nous n'avons obtenu aucun succès militaire, et vous ici, dans mes domaines, vous avez suscité des combats dont l'issue sera peut-être pire que si nous combattions avec des ennemis étrangers. »

Il dit tout cela et d'autres choses encore à tous les grands, et il imputait la cause des dommages au chef des mages et aux mages. Tous les grands et illustres satrapes qui avaient rang à la cour, en entendant ce perfide langage, remplis de honte et la tête baissée, fixaient les yeux a terre et n'osaient plus les lever. Cependant, quelques-uns voulant convaincre le roi, lui dirent : « O roi valeureux, les choses sont comme tu les as rapportées et maintenant tu peux nous humilier avec raison ; il n'est personne qui puisse s'opposer à ta volonté, puisqu'il t'a été accordé par les dieux d'agir en tout comme il te convient. Ne tourmente point ton esprit et n'afflige point nos âmes; peut-être les choses seront faciles à exécuter. Gagne du temps et arrache-leur de nouveau la foi chrétienne, car de cette manière tu convaincras les rebelles. »

Ce discours plut au roi et aussitôt il manda en sa présence tous ceux, à quelque nation qu'ils appartinssent, qui professaient le christianisme et servaient dans son armée. Il défendit expressément à chacun d'eux d'adorer Dieu en public ; il persécuta ceux qui refusèrent d'obéir et leur prohiba tout culte extérieur. Il contraignit quelques-uns à adorer le Soleil et fit prendre le deuil à tous les soldats. Il ordonna ce même jour qu'ils restassent libres de garder leur religion chrétienne, suivant son premier ordre.

Cependant ceux qui s'étaient rendus coupables d'apostasie, ne voulaient pas venir effrontément se mêler aux pratiques du christianisme. Mais le roi ordonna qu'on les prît de force, qu'on les menât à leur église, et il engagea les prêtres à agir envers eux comme il fallait, suivant leurs coutumes. Il accorda de nouveau à chacun d'eux les gages qui avaient été supprimés, et il ordonna qu'ils reprissent leurs places dans les festins. Il ne les excluait pas de la cour, car il les replaça de nouveau dans le rang qu'ils occupaient primitivement. Il s'humiliait et s'entretenait affectueusement avec eux, suivant sa première habitude.

Ayant accompli et ordonné tout ceci, il expédia dans tous les pays soumis à sa domination un édit de pardon aux chrétiens : « Si quelqu'un est dans les chaînes, qu'il en soit délivré par ordre royal; si on leur a enlevé leurs biens, qu'on les leur rende de nouveau. Qu'on agisse de même pour les propriétés soit paternelles, soit octroyées, soit achetées ou même dérobées; nous avons déjà ordonné qu'elles soient rendues. » Lorsqu'il leur eut fait savoir toutes ses volontés, il exigea d'eux un témoignage de fidélité dans le pays d'Arménie et par serment, et il s'engagea lui-même solennellement avec l'adhésion de tous les grands, d'oublier entièrement toute vengeance à leur égard : « Comme vous professiez auparavant votre religion ouvertement, dorénavant faites de même; seulement ne vous révoltez plus contre notre souveraineté. »

Le roi dit et écrivit toutes ces choses au pays d'Arménie et à beaucoup d'autres contrées qui professaient la religion chrétienne. Ensuite, ourdissant secrètement une trame, il envoya en hâte des ambassadeurs à l'empereur Marcien. S'étant assuré que les Grecs ne voulaient pas secourir les chrétiens, soit en envoyant des troupes, soit par tout autre moyen, le roi revint de nouveau à ses premiers projets de perfidie. C'est pourquoi, il faisait ordonner par ses ministres l'exécution des ordres et il pensait qu'ils les rempliraient en suivant ses premières prescriptions.

Quoique les Arméniens eussent reçu l'édit contenant les trompeuses promesses du roi, qui en apparence leur donnait l'espoir de la vie et en réalité l'amertume de la mort; néanmoins ils s'étonnaient de la perfidie de ses résolutions et ils disaient entre eux : « Que sa ruse est perfide et impudente; deux ou trois fois mis à l'épreuve, il n'a retiré que confusion et il n'en n'a pas honte. Il n'ignore pas notre union indissoluble, et il ose, il compte encore vouloir nous décourager dans l'avenir. Maintenant croirons-nous à cet ordre capricieux? Quel bien avons-nous vu dans toutes les églises du pays des Perses? Celui qui est naturellement pervers ne peut faire aucun bien aux autres; et celui qui de lui-même marche dans les ténèbres, ne peut guider personne avec la lumière de la vérité. Comme la justice ne découle pas de l'iniquité, ni la vérité du mensonge, on ne peut attendre d'un esprit bouleversé l'espérance de la paix. Nous, cependant, délivrés par la vertu de Dieu et confirmés par la foi dans l'espérance du Christ, qui est venu et a pris de la sainte Vierge la chair de notre nature, en l'unissant à son inséparable divinité; il supporte en lui-même les tortures dues à nos fautes, et c'est avec ce corps qu'il fut crucifié et enseveli. Étant ressuscité, il apparut à beaucoup de gens et, en présence de ses disciples, il s'éleva vers son père et s'assit à la

droite de sa puissance. Lui-même, nous le reconnaissons pour le vrai Dieu et nous attendons qu'il vienne avec la gloire et la vertu de son père pour ressusciter tous les morts, pour renouveler la jeunesse des créatures et prononcer la sentence éternelle et irrévocable sur les justes et sur les pécheurs.

« Nous ne nous trompons pas comme des enfants; nous ne sommes pas séduits comme des ignorants; nous ne sommes point égarés par inexpérience, mais nous sommes prêts à subir toutes les épreuves. Nous prions Dieu, et incessamment nous demandons à son infinie miséricorde de terminer, comme nous avons commencé, avec courage et non avec déshonneur. Car l'Orient et l'Occident savent aussi que vous avez été rebelles à Dieu, et que nous avons été injustement, et contre tous nos droits, condamnés à la mort. Les cieux avec les bienheureux nous rendent témoignage, et la terre avec ses habitants, que nous n'avons pas même péché par pensée; et au lieu de nous donner des récompenses et de nous faire du bien, vous voulez nous ravir notre véritable vie. Cela est impossible et ne sera jamais! Croirons-nous donc à la parole indigne de celui qui nous contraignait injustement à apostasier? et maintenant sans avoir fait aucune bonne œuvre, pourra-t-il nous annoncer de bonnes nouvelles. Nous ne pouvons aujourd'hui facilement nous fier à la foi simulée de celui qui blasphémait le Christ et le faisait renier aux croyants. Celui qui jurait, par sa vaine et trompeuse croyance, de faire éprouver tous ces tourments aux ministres de l'Église, nous remercie perfidement aujourd'hui, afin de répandre sur nous toute sa méchanceté. Ne le croyons pas et n'accomplissons point ses ordres mensongers. »

Cependant, lorsque le roi fut convaincu qu'il ne pourrait rompre leur inébranlable union, le cœur rempli d'amertume, il éloigna de lui le vieillard (1) dans lequel le démon résidait avec toute sa puissance et qui avait provoqué le grand massacre. Dès l'enfance, sa nourriture favorite était le corps sans tache des saints, et son insatiable boisson, le sang des innocents. Il joignait à son iniquité l'ordre de mort et, avec cet ordre, il rassemblait beaucoup de troupes de toutes les provinces, et il envoyait aussi beaucoup d'éléphants.

Arrivé près des frontières de l'Arménie, il entra dans la ville de Phaïdagaran, et il dispersa tous ses soldats autour de la place pou[r dissi]muler les préparatifs de ses perfides proj[ets]. L'ancien dragon pénétrant avec son venin [dans la] forteresse, se cachait audacieusement ave[c beau]coup d'hypocrisie, menaçait d'une voix [...] ceux qui étaient éloignés, et il encouragea [ceux] qui étaient prêts en s'insinuant comme un s[erpent]. Il se nommait Mihr-Nersèh; il était prince [et com]mandant suprême de toutes les possessions [...] et il n'y avait personne qui pût s'oppose[r à lui]. Non-seulement les grands et les petits, mai[s le roi] aussi écoutait ses avis et il lui avait fait e[ntreprendre] des entreprises malheureuses.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De la défection du prince de Siounie et [de ses] adhérents impies.

Jusqu'à présent, je n'ai pas hésité à ra[conter] les infortunes de notre nation, qui vinrent [fondre] perfidement sur nous, par [l'arrivée] des étr[angers] ennemis de la vérité. Ils ne tuèrent pas beauc[oup des] nôtres, mais nous fîmes périr un plus grand n[ombre] des leurs, parce qu'alors nous étions unis et[...] et bien que quelques-uns dissimulassent l'as[tuce de] leur hypocrisie, néanmoins l'union sembla[it for]midable aux yeux des étrangers, qui, dan[s deux] ou trois campagnes, ne purent tenir en face d[e nous]. Mais depuis que la discorde a éclaté parm[i nous], et que l'union s'est peu à peu relâchée, l[a grâce] céleste s'est également éloignée de nous.

Ces faits se produisant chez les plus bra[ves ont] amené les gémissements du désespoir. En [effet, si] l'on dispersait les membres séparés qui [...] appartenaient à notre corps sanctifié, chacu[n écla]terait en sanglots à l'aspect du cadavre; et [...] tristerait encore davantage sur celui qui [est] mort en corps et en âme. Cependant si cel[a avait] lieu pour un seul homme, l'effet ne serait [...] bien plus grand pour une nation tout e[ntière].

Cependant notre plainte ne s'exhale poin[t pour] une nation prise isolément, mais pour pl[usieurs] nations et pour plusieurs pays, dont je p[arlerai] dans la suite et par ordre, mais non avec l[a tran]quillité de l'esprit. Et voici que, malgré m[oi, je] consigne par écrit les vicissitudes d'un [grand] nombre de gens; comment quelques-uns pe[rdirent] leur véritable vie et furent cause de la p[erte]

(1) Mihr-Nersèh, comme Élisée le donne à entendre plus loin.

(1) Ce fut au printemps de 451 que Mihr-Nersèh [marcha] sur l'Arménie. Il partit en mars; et en mai, il pa[ssa l'A]raxe et entra dans la province de Phaïdagaran q[ui était] possédée alors par les Aghouank. — Cf. Lazare de [Pharbe], c. 32.

beaucoup d'hommes, les uns qui la perdirent sur la terre et les autres qui la perdirent également et sur la terre et dans l'éternité, ce qui est encore plus grave. Dieu seul peut fermer la porte de la perdition, mais ils l'ouvrirent en franchissant les bornes des forces humaines.

L'impie Mihr-Nersèh, connaissant depuis longtemps avec certitude la perfidie de Vasag, le fit mander pour qu'il vînt le trouver. Comme Vasag s'était déjà éloigné et séparé de l'union des Arméniens, il se rendit à cet appel et arriva. Il assura Mihr-Nersèh de sa fidélité et de la rébellion injuste des Arméniens. Il ajouta aussi et raconta avec exagération des choses que les Arméniens n'avaient point faites, et cela en vue de s'insinuer plus familièrement dans l'esprit de l'impie [Mihr-Nersèh].

Ce dernier blâmait beaucoup Vasag intérieurement, cependant il feignait de l'encourager et il lui offrit de riches présents. Il lui promit un pouvoir plus étendu que celui qu'il avait, il le séduisit par de fausses promesses qui outrepassaient sa propre puissance en lui faisant entrevoir la dignité royale, s'il trouvait le moyen de réussir dans ses projets, c'est-à-dire de rompre l'union du clergé arménien et d'exécuter dans le pays les ordres du roi.

L'indigne [Vasag] ayant obtenu que les choses tournassent suivant son désir et voyant que le vieillard aigri était découragé et n'avait plus la fermeté de ceux qui formaient l'union, s'en réjouit dans son cœur et il pensa qu'il pourrait peut-être les gagner tous pour leur éternelle perdition. Son habileté le rendait pénétrant et il n'ignorait pas que de lui-même, il s'était éloigné et séparé de la sainte Église, et qu'il s'était détaché et privé de l'amour du Christ. Depuis lors, il perdit le souvenir de la venue du Fils de Dieu, et ne se souvint plus de la prédication du saint Évangile. Il ne craignit plus les menaces et ne se consola plus dans l'espérance. Il renia le saint baptême qui l'avait vivifié et il oublia l'Esprit-Saint qui l'avait engendré. Il méprisa le vénérable corps avec lequel il avait été sanctifié; il dédaigna le sang vivifiant par lequel il avait obtenu la remise de ses péchés. Il effaça le caractère de l'adoption qu'il avait reçu comme un fils, et, de ses mains, il brisa l'anneau du sceau inviolable. Il fut rejeté du nombre des élus et entraîna à sa suite beaucoup de gens. Il étendit la main injustement, fit choix de l'idolâtrie et devint un instrument d'iniquité. Le démon l'enveloppa de ruses; il se mit à son bras comme un bouclier et le couvrit comme avec un casque; en somme il devint comme un de ses plus fidèles champions. Il disputa insidieusement avec les sages, avec sagacité avec les savants, ouvertement avec les simples et tortueusement avec les hommes habiles. Il étendit la main, et détacha beaucoup de gens de la milice du Christ pour les faire entrer dans celle des démons. Dans plusieurs endroits, il entra comme un assassin, s'insinua comme un serpent dans les forteresses et, pratiquant une brèche, il ravit, saisit et enleva ouvertement beaucoup de nobles, de princes et aussi quelques prêtres indignes de ce nom.

Voici les noms de ses adhérents : Ardag, prince des Reschdouni; Katisch, prince des Khorkhorouni; Kiud, prince des Vahévouni; Dir, prince des Pakradouni; Manedj, prince des Abahouni; Ardèn, prince des Kapelian; Endchough, prince d'Agé; Nersèh, prince d'Ourdz; Varazschapouh, autre prince des Balouni; Manèn, noble des Amadouni, et beaucoup d'hommes de distinction qui sont nommés *osdanig* (1) par la cour royale.

Il fit parjurer tout son pays par l'apostasie, non-seulement le peuple de la contrée, mais aussi beaucoup de membres du clergé, surtout par le moyen de prêtres menteurs avec le concours desquels il triomphait par l'iniquité; par exemple un prêtre appelé Zankag, un autre nommé Pierre et un diacre du nom de Sahag. Il les envoyait auprès des gens simples pour les tromper et les railler. Ils juraient par le saint Évangile et ils disaient que le roi accordait à tous le christianisme, et ainsi par la ruse il faisait sortir beaucoup de gens de la sainte union, pour les conduire et les incorporer dans la troupe des apostats.

Il rassembla ensuite tous ceux qu'il avait séduits, et il en forma des troupes de soldats; puis il écrivit au général en chef, en désigna plusieurs par leurs noms, vanta sa propre valeur et se loua beaucoup de les avoir attirés dans sa trompeuse apostasie; enfin il représenta les troupes arméniennes plutôt désunies que d'accord entre elles.

Toutes ces machinations perfides lui réussissaient; il finit par rompre l'union des Ibères et des Arméniens; il fit dissoudre celle des Aghouank, et fit révolter la province d'Aghdznik. Il fit également aux habitants du pays des Grecs de trompeuses promesses, et il écrivit une lettre à un

(1) Lors de l'organisation de l'Arménie, par Valarsace, les *Osdan* ou *Osdanig* étaient les descendants des anciennes races royales et formaient quatre compagnies de gardes du corps. Mais, sous la domination perse, on n'eut plus égard à la noblesse des *Osdan* que l'on tirait d'autres satrapies. Ce renseignement nous est donné par Moïse de Khorène dans son Histoire, liv. I, ch. 29; et surtout liv. II, ch. 7. — Cf. plus haut, p. 55 et 210.

certain Vasag, l'un des Mamigoniens qui sont au service des Grecs. A cette époque de calamités, celui-ci était général de l'Arménie-Mineure et des fidèles soldats grecs cantonnés sur les confins de la Perse (1); par cela même, il était éloigné des lois de Dieu. Vasag trouva un coopérateur de ses épouvantables scélératesses dans cet autre Vasag, et tous deux se lièrent dans la suite.

Vasag écrivait et faisait croire que tous les Arméniens s'étaient associés avec lui et avec l'étranger Vasag, et il faisait parvenir la même lettre à la capitale de l'empereur. Il refroidit même à leur égard l'esprit des saints évêques et il détourna du clergé tous les soldats grecs; d'autant plus que par le moyen de faux prêtres, il les séduisait et les trompait en leur donnant l'apparence d'hommes sincères. Il faisait porter l'Évangile en même temps que la croix et il cachait de la sorte ses projets sataniques. Lui-même comptait avec tout le parti des apostats dans le nombre des adorateurs de Dieu; il se consolidait ainsi avec plus de force que toutes les armées arméniennes, et il jurait, il affirmait et montrait même à tous les lettres de pardon venues de la cour royale.

La province soumise aux Grecs éprouvait de la satisfaction en entendant tout cela, et se montrait très-portée par ses instances [à l'écouter], puisque déjà elle était disposée [en sa faveur]. Vasag agissait de la même manière dans toutes les localités des contrées bien défendues, chez les Dmorik et chez les Gortik, dans l'Artzakh et le pays d'Aghouank, chez les Ibères et dans la contrée de Chaldie (Khaghdik) (2); il envoyait des nouvelles, les faisait confirmer afin que ces peuples ne permissent à personne de s'établir chez eux.

Sa perfide conduite et plus encore le temps faisaient prospérer ses machinations. Aussi il ne trouva aucun étranger qui se portât au secours des troupes arméniennes, excepté les Huns qui étaient leurs alliés. C'est pourquoi il rassembla contre eux un grand nombre de cavaliers perses, il ferma et condamna les portes de leurs passages, car il ne laissait pas de repos au roi de Perse, et il envoyait demander beaucoup de troupes à la porte de Djor. Il convoqua et envoya beaucoup de troupes aux défilés des montagnes. Il rassembla l'armée entière de la province des Ibères, les guerriers des Lephin, Djghp, Vad, Kav, Kghouvar, Khersan, Hedjmadag, Phaskh, Phoskh, Phiou-khonan et toutes les troupes de Thavasbaran (1), des endroits montagneux, des plaines et de tous les lieux fortifiés des montagnes. Il gagnait les uns par de l'argent, par de riches présents, en distribuant largement les trésors royaux; les autres, il les effrayait avec des menaces, en invoquant l'ordre du roi.

Dès qu'il eut fait et exécuté toutes choses d'après les ordres du roi, il écrivit chaque jour et informait le général en chef des Perses qui s'était retiré et caché dans la ville de Phaïdagaran. A partir de ce moment, celui-ci se décida à se montrer à plusieurs peuplades; les uns, il les effrayait horriblement, et les autres, il leur distribuait affectueusement des présents. Il manda auprès de lui Vasag et tous les princes qui étaient avec lui; il distribuait des dons considérables au nom de la cour royale à ces personnages et aux soldats qui tenaient son parti. Il n'oubliait pas les prêtres, et disait et affirmait que, par leur moyen, il les gagnerait en les détachant de l'union. Ensuite le général exprimait aux deux [apostats] sa gratitude et les flattait de l'espérance que, s'il obtenait la victoire, il leur accorderait la vie des autres prêtres, et ferait connaître au roi le déploiement de leur zèle.

Vasag souleva et excita l'Arménie de telle sorte qu'il désunit tout à coup beaucoup de frères; il ne laissa pas le fils uni avec le père, et il sema la division là où régnait la paix. Il avait dans ses domaines deux neveux qui étaient restés fermes dans le pacte de la vertu; il écrivit et les signala à la cour royale; il obtint des droits sur leur vie, il les chassa et les exila de la contrée, afin qu'ils n'y revinssent plus. Il fit persécuter et chasser tous les moines du pays qui maudissaient son impiété obstinée. Il employa et exécuta tous les genres de scélératesse contre la vérité, et il fit savoir aux païens impies ce qu'ils ignoraient, c'est-à-dire

(1) Saint-Martin (*H. du B.-Emp.* de Lebeau, t. VI, p. 296, note 4) dit que ce Vasag était commandant de la partie septentrionale de l'Arménie romaine, ce qui forme aujourd'hui le territoire d'Erzeroum. En cette qualité, il était aussi investi de la défense de la frontière de Perse, et portait encore le titre de « comte des limites ».

(2) Tous ces noms de province se trouvent exprimés dans les ouvrages des auteurs que nous avons publiés dans le 1er volume de notre Collection; ils ont été l'objet de notes et d'éclaircissements. Nous y renvoyons le lecteur.

(1) Quelques-unes des peuplades mentionnées ici par Élisée se retrouvent dans l'énumération qui se lit dans la *Géographie* de Moïse de Khorène (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 356-357). Ces noms se rencontrent dans plusieurs écrivains arméniens et paraissent désigner des tribus de Lesghiens, dont les descendants se sont perpétués jusqu'à nos jours dans le Daghestan et le Schirwan septentrional.

de quelle manière on pouvait déraciner le christianisme du pays d'Arménie.

Lorsque Mihr-Nersèh vit dans Vasag tant de perversité, il se fia encore plus à lui qu'à lui-même. Il demanda et s'assura quel était le nombre exact des troupes de Vartan en Arménie, et en apprenant qu'elles montaient au chiffre de soixante mille hommes, il s'informait de la valeur de chacun; ou bien, combien on comptait d'hommes munis de cuirasses, combien d'archers armés à la légère, et combien de fantassins armés de boucliers. Dès qu'il connut le nombre des soldats, il désira ardemment savoir quels étaient les chefs des braves guerriers, pour en opposer trois à chacun d'eux, en outre des autres. Il prit aussi des informations sur chaque bannière, en combien de corps on avait partagé les troupes, quels étaient leurs généraux? ensuite du côté de quel général on devait commencer le combat, sous quel nom se trouvait désignée chaque cohorte, et combien de trompettes se feraient entendre dans l'armée? Il voulut encore savoir si l'armée se retrancherait ou si elle camperait à découvert, si elle attaquerait corps par corps, ou si elle s'avancerait en masse sur un même point? Enfin quels étaient ceux qui seraient les plus vaillants, et ceux qui se précipiteraient au-devant de la mort?

Aussitôt que Mihr-Nersèh fut informé de toutes ces choses par Vasag, il manda les généraux, et tous s'étant rassemblés autour de lui, il leur ordonna d'écouter ses ordres. Il confia le commandement en chef de toutes les troupes avec leurs généraux à un des seigneurs, dont le nom était Mouschgan Niousalavourd.

Puis il se dirigea vers les contrées des Orientaux, (en Perse) et s'étant présenté au grand roi, il lui raconta les progrès des affaires, son industrieuse sagacité, ainsi que les machinations perfides de Vasag, et comment, la première fois, il avait voulu cacher les moyens odieux avec lesquels il avait désuni les soldats de l'Arménie. Lorsque le roi eut entendu tout ce rapport de la bouche du généralissime, il s'enflamma d'une grande colère et dit en faisant un serment solennel : « Si ce misérable échappe à ce grand combat, je lui ferai les plus graves reproches et je lui présenterai à boire le calice de la mort la plus cruelle. »

CHAPITRE CINQUIÈME.

Invasion des Orientaux.

L'amour de Dieu est au-dessus de toutes les grandeurs terrestres, et il rend les hommes intrépides à la manière des cohortes incorporelles des anges, comme cela s'est vu très-souvent en différents endroits depuis le commencement. Les hommes qui avaient en eux l'amour de Dieu, ne s'inquiétaient point, — comme redoutent les lâches et les paresseux, ou la mort, ou la perte des biens, ou le massacre des êtres chéris, ou la captivité des parents, — de sortir du domaine paternel et d'aller en esclavage dans les contrées étrangères. Ils considéraient comme nulles toute espèce de souffrances; ils étaient seulement unis à Dieu, afin de n'être point uniquement séparés de lui; car, préférant dans leur esprit, lui seul, ils estimèrent qu'il leur suffisait, au delà de toute sorte de grandeurs. Ils regardaient l'apostasie comme une mort, et comme une vie éternelle de mourir pour Dieu (1). Nous avons vu précisément de nos yeux, à cette époque, l'Arménie déployer un héroïsme semblable.

Car dès que le grand Vartan eut vu la discorde envahir son pays, il ne s'en effraya pas comme l'eût fait un lâche; et bien qu'il connût avec certitude l'irrésolution de plusieurs personnages qui cependant avaient fait cause commune avec lui; toutefois il reprit courage et il en inspira à ses soldats. Ensuite, avec le consentement des satrapes qui ne s'étaient point séparés de la sainte alliance, il occupa les localités de résidence royale. Ordonnant à toutes les troupes de se rassembler dans la ville d'Ardaschad, il substituait aux apostats qui avaient suivi le prince de Siounie, leurs frères, leurs fils, et leurs neveux et il leur confiait à chacun une troupe de soldats, afin de pouvoir reconquérir tout le pays.

Ils précipitèrent leur marche et arrivèrent tous sur le lieu du combat, d'abord [les Vartaniens] et ceux qui étaient restés fidèles, avec chaque corps de troupe, et ayant fait tous leurs préparatifs. [C'étaient :] Nerschapouh Ardzrouni; Khorène Khorkhorouni, qui était général; Ardag Balouni; Vahan Amadouni, et la troupe des Vahévouni; Thathoul Timaksian; Arschavir Arscharouni; Schmavon Antzavatzi; Dadjad Kentouni; Adom Kenouni; Khosrov Kapéghian; Garèn Saharouni; Hemaïag Timaksian et Kazrig, aussi Timaksian; Nersèh Khadchpérouni; Pharsmane Mantagouni; Arsène Entzaïatzi; Aïroug Selgouni; Vrèn Daschiratzi; Abersam Ardzrouni; Schah, écuyer du roi; Khours Serouantzdiank et les Khoghiankh; les Agéatzikh; les Derbadouni; les troupes des Reschdouni et tous les officiers royaux avec leurs troupes particulières.

(1) Jean, XII, 25.

Toutes ces troupes marchaient au combat dans la plaine d'Ardaz, et elles formaient un ensemble de soixante mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Les saints prêtres Joseph et Léonce les accompagnaient, ainsi que beaucoup d'autres prêtres et religieux, parce qu'ils ne se refusèrent pas de prendre part au milieu d'eux à la bataille. Ils ne se considéraient pas comme combattant en personne, mais par leurs vertus spirituelles, ils désiraient devenir, par la mort, les émules de ces vaillants guerriers.

Le général, d'accord avec les satrapes, harangua les troupes et leur dit : « J'ai livré beaucoup de combats et vous étiez avec moi; dans quelques-uns de ces combats, nous triomphâmes glorieusement des ennemis; dans d'autres, ils nous ont vaincus. Cependant les combats, où nous fûmes victorieux et non vaincus, furent plus nombreux. Mais ces batailles étaient livrées en vue d'une gloire terrestre, parce que nous combattions par l'ordre d'un souverain périssable. Celui qui était pusillanime paraissait infâme aux yeux du monde et recevait une mort barbare; celui qui luttait vaillamment, obtenait un nom illustre dans la nation, et il recevait de très-riches présents d'un souverain périssable et mortel. En effet, nous avons chacun sur notre corps des blessures et des cicatrices, et notre valeur fut grande, puisque nous reçûmes [en récompense] des dons très-magnifiques. Je regarde cette valeur comme nulle et inutile, et je considère tous ces présents comme des choses vaines, parce que tout cela est pour nous des obstacles. Car si, pour un chef mortel, nous avons déployé tant de bravoure, que ne ferons-nous pas dès lors pour notre roi immortel qui est le Seigneur des vivants et des morts et qui doit juger chacun selon ses œuvres? Quand même nous atteindrions une extrême vieillesse, nous devons à la fin quitter ce corps pour nous présenter devant le Dieu vivant, dont nous ne nous séparerons plus.

« Je vous prie pourtant, mes braves compagnons d'armes, d'autant plus que beaucoup d'entre vous me surpassent en valeur et en puissance par la noblesse de leur race, — puisque de votre plein gré et selon votre désir, vous avez choisi un chef et un commandant, — que mes paroles semblent douces et agréables aux oreilles des grands et des inférieurs : Ne fuyez pas, effrayés par la multitude des idolâtres, ne tournez pas le dos devant l'épée d'un homme mortel; puisque, si le Seigneur met dans nos mains le triomphe, nous briserons leurs forces, afin que le parti de la vérité soit exalté! Et si, dans ce combat, nous parvenons au terme de notre vie par une sainte mort, acceptons-la de bon cœur. Seulement, à l'éclat de la valeur, ne mêlons pas [les douceurs] du repos. Je n'ai pas oublié, — je m'en souviens bien et quelques-uns de vous doivent se le rappeler, — que pendant un certain temps, nous trompâmes ce prince injuste et nous le surprîmes comme un faible enfant, comme si, en apparence, nous avions exécuté des ordres iniques. Le Seigneur cependant est le témoin caché de nos pensées; [il sait] que nous avons persévéré sans nous séparer de lui. Vous savez vous-mêmes que pour ceux qui nous sont chers, et qui se trouvaient dans une grande affliction, nous avons cherché tous les moyens de leur procurer la tranquillité. Nous combattîmes à cause d'eux ouvertement contre l'impie monarque, pour [conserver] les lois de nos pères qui nous furent octroyées par Dieu; et comme rien ne put prévaloir sur elles, il fut impossible que, pour l'amour de la vie, nous échangeassions Dieu pour les hommes.

« Or Dieu même nous secourut avec une grande puissance dans deux ou trois combats, de telle sorte que nous obtînmes le nom de braves et nous mîmes impitoyablement en déroute les troupes royales. Nous avons sans pitié massacré les mages et purgé plusieurs contrées de la souillure de l'idolâtrie; nous avons tout à fait méprisé l'ordre injuste du roi et nous avons apaisé les tempêtes de la mer. Les flots amoncelés se sont aplanis, l'écume agitée disparaît et la colère brutale s'est apaisée. Celui qui tonnait plus haut que les nuages, abaissé au-dessous de son orgueil, vint conférer avec nous. Celui qui, la parole impérieuse, voulait faire triompher son injustice sur la sainte Église, en vient aux mains avec l'arc, la lance et l'épée. Celui qui croyait que nous portions la foi chrétienne comme un vêtement, ne pourra pas plus la changer qu'on ne change la couleur du corps, et il ne le pourra peut-être pas jusqu'à la fin. En effet, les fondements de notre foi sont solidement construits sur la pierre de l'immobilité; non point sur la terre, mais en haut, dans le ciel, d'où les pluies ne tombent pas, d'où les vents ne soufflent pas, et d'où les torrents ne causent point d'inondations. Bien que nous soyons sur la terre, avec nos corps, nous sommes enracinés avec la foi dans le ciel. Là, personne ne peut toucher à l'édifice du Christ.

« Soyez fermes en notre infaillible chef qui n'oubliera jamais les actes de votre valeur. Il est bien et clairement évident, ô mes braves compagnons! que Dieu exécuta toutes ces choses par le moyen de notre nature; par là aussi, on aperçoit

d'une manière manifeste la force de Dieu. Car si nous avons acquis de la gloire en massacrant les autres, à cause des lois divines, et si, au nom illustre de nos races, nous avons préféré l'Église, si nous attendons la récompense du Seigneur, — ce prix est réservé suivant l'affection du cœur, et il est précédé par les actes, — combien cela se vérifiera-t-il davantage si nous mourons pour [avoir proclamé] le solennel témoignage de Jésus-Christ, pour lequel soupireraient les habitants du ciel, si la chose était possible? En effet, ce don n'est pas accordé à tous, mais à celui qui y est préparé par le Dieu miséricordieux. Et il ne vient pas du mérite des œuvres, mais bien du distributeur impartial, comme cela est dit dans le saint Testament : « Là où les péchés abondent, la grâce divine surabonde. » Cette prophétie se rapporte bien à nous; car plus nous avons paru irréligieux devant les hommes, plus nous paraîtrons justifiés devant les hommes, les anges et le Père de tous. Car, puisque dans ce jour où les hommes apprirent que nous avions commis ce sacrilége (1), beaucoup de larmes furent versées dans notre sainte Église et encore au milieu de ceux que nous aimons. Nos compagnons irrités nous menacèrent du glaive et voulaient nous infliger une mort cruelle; nos serviteurs fuyaient notre présence, et ceux qui étaient éloignés et qui avaient entendu parler de notre apostasie, ne connaissant pas nos projets, pleuraient incessamment sur nous, et, ignorant la vérité, ils nous chargeaient de blasphèmes. Je dirai plus; non-seulement les hommes sur la terre, mais aussi les anges dans le ciel, détournèrent de nous leur face, afin de ne point nous regarder avec colère. Ainsi donc, le temps est venu de repousser loin de nous toute [tache] d'infamie; car, comme des malades de corps et d'esprit, nous étions plongés dans la tristesse; aujourd'hui, joyeux et satisfaits, nous sommes revenus à la vie, parce que nous voyons le Seigneur bienfaisant se mettre à notre tête. Notre chef n'est pas un homme, mais le suprême commandant de tous les martyrs. La crainte est un signe de doute dans la foi. Nous avons repoussé loin de nous notre ancienne faiblesse; que la crainte donc s'éloigne avec elle et de notre esprit et de nos pensées. »

Le valeureux général prononça tout ce discours en présence de la multitude, et de plus il encourageait chacun en particulier; il les animait, et il pourvoyait à tous les besoins de la pauvreté. A celui des soldats à qui tout manquait, il offrait du sien ou de celui de ses compagnons; à celui qui ne possédait pas d'armes, il en confiait; à celui qui était dépourvu de vêtements, il en donnait, pour qu'il s'en revêtît; enfin il donnait des chevaux à ceux qui n'en possédaient point. Il les comblait de joie par de gros salaires et se montrait gai avec tout le monde. Rappelant les coutumes militaires, il racontait toujours devant eux les souvenirs des braves, parce que, dès son enfance, il était déjà très-versé dans la connaissance des saintes Écritures. Choisissant le mémorable exemple des Machabées, il le lisait pour le faire entendre à tous, et il leur commentait la marche des événements : comment, en combattant, ils avaient, grâce aux lois divines, résisté au roi Antiochus (1); et bien qu'alors ils aient terminé leur existence par la mort, toutefois la renommée de leur vaillance est parvenue jusqu'à notre époque, non pas seulement sur la terre, mais éternellement dans le ciel. Il rappelait en outre à l'armée comment la race de Mathatias s'était séparée de son alliance, s'était soumise aux ordres du roi, avait construit des temples, offert des victimes immondes, s'était séparée de Dieu et avait reçu des saints alliés un châtiment mérité. Mathatias cependant, et ceux qui étaient de son parti, ne perdirent point courage; mais ils se fortifièrent encore davantage et entreprirent les rudes travaux d'une très-longue guerre. En racontant tout cela, dans la campagne, et en choisissant un campement, il disposait les troupes et, peu à peu, il rassemblait de tous côtés la cavalerie.

Bien des jours après, le général des Perses arrivait avec toute l'armée des idolâtres. Il entra en Arménie par les provinces de Her et de Zaravant (2). Aussitôt dressant son camp dans le pays, il entoura les campements, creusa des fossés, éleva des escarpements, se retrancha avec des palissades et se fortifia comme dans une ville, en faisant tous ses préparatifs de guerre. Il envoyait beaucoup d'éclaireurs de son armée, faisait des incursions dans le pays et il s'efforçait de saccager plusieurs cantons.

Dès que les troupes arméniennes eurent appris ces nouvelles, elles choisirent dans toute l'armée un noble de la race des Amadouni, appelé Arantzar, homme prudent et courageux. Celui-ci se porta au-devant de l'ennemi avec deux mille hommes;

(1) Vartan fait allusion, dans ce passage de son discours, à l'apostasie apparente des seigneurs arméniens, qui semblèrent adopter le mazdéisme, tandis qu'intérieurement ils restèrent fidèles à leur foi religieuse.

(1) Le texte dit « des Antiochiens ».

(2) Ces deux cantons faisaient partie de la Persarménie. — Cf. le t. I de notre Collection, p. 171, note 6.

il battit et massacra une multitude de soldats, et ceux qui échappèrent, il les repoussa dans leur camp. Il revint ensuite sain et sauf; et cette journée fut pour l'armée arménienne un jour d'allégresse et de grande fête (1).

Cependant l'apostat Vasag cherchait à découvrir de nouveau quelque embûche, avec son astuce primitive. Il envoyait de faux prêtres dont nous avons parlé [dans le pays], et, par leur moyen, il expédiait des messagers sur l'ordre du roi, et il affirmait avec serment qu'il professait de nouveau le christianisme. Ayant agi de la sorte pendant plusieurs jours, il ne put rompre l'union, surtout du saint clergé, dont les membres ne s'étaient pas éloignés de l'armée.

Le bienheureux prêtre Léonce, ayant reçu l'ordre de ses saints collègues, notamment du pieux Joseph et de tous les grands, des prêtres et des généraux, ouvrit la bouche et avec de sublimes paroles, il dit en présence de ces hommes angéliques :

« Souvenez-vous de vos premiers pères qui, avant la venue du Fils de Dieu, vécurent à différentes époques. C'est pourquoi, quand l'esprit malin nous chassa et nous repoussa hors du lieu divin, nous tombâmes sous un joug impitoyable pour avoir commis la faute d'apostasier, faute que nous avions lâchement commise de notre propre volonté. Nous avions provoqué sur nous la force créatrice dans la fureur de sa colère, et nous avions excité le juge miséricordieux à tirer une vengeance terrible de ses créatures; de telle sorte qu'il ordonna à la mer du ciel de se répandre sur notre continent; et, en éclatant, la croûte solide de la terre opéra en sens contraire. Les cieux et la terre devinrent des instruments de torture pour venger impitoyablement nos fautes. Le seul juste, Noé, fut trouvé parfait parmi les générations humaines; il apaisa la fureur de la colère suprême, et il fut un principe de régénération pour la propagation de la race humaine. Abraham aussi fit preuve de courage dans son épreuve, et, en recevant les dons de Dieu, il en offrait de ses mains un gage que Dieu accepta comme un symbole. En effet, il voyait en lui l'inénarrable venue du Fils de Dieu, l'emprisonnement de celui qui ne peut être captif, et l'immolation de l'immortel qui anéantit avec sa mort le pouvoir de la mort. Car, si, par la mort, la mort fut anéantie, ne regrettons pas d'être les compagnons du Christ dans la mort, afin qu'avec lui, pour qui nous mourons, nous soyons aussi glorifiés.

(1) Cf Lazare de Pharbe, c. 33-34.

« Souvenez-vous, ô braves, du grand Moïse qui, non encore parvenu à l'âge viril, montra dans son enfance le saint mystère du martyre. La maison du roi d'Égypte fut réduite sous sa servitude et le nourrit, malgré lui, avec le lait; et, au moment de délivrer le peuple de la captivité, il devint l'instrument du ciel et de la terre, et il fut même reconnu comme Dieu de l'Égypte; car où le saint mystère triomphait, il se vengeait en personne des Égyptiens, et, quand la divine révélation était en lui, par le moyen de sa verge, il opérait des prodiges étonnants. Par son saint zèle, il frappa l'Égyptien et l'ensevelit, et, à cause de cela, Dieu lui imposa un grand nom, et il l'établit comme conducteur de son peuple. C'est un fait mémorable que, par l'effusion du sang, il fut nommé juste, et appelé le plus grand de tous les prophètes, ayant non-seulement tué les ennemis étrangers, mais aussi ceux du dedans qui, dans le désert, avaient abandonné Dieu pour le veau. S'il vengeait ainsi par avance la venue du fils de Dieu, nous qui fûmes témoins oculaires et qui avons joui au suprême degré des dons célestes de sa grâce, nous devons être encore plus les vengeurs de la vérité. Celui qui s'offrit lui-même à la mort pour nos péchés, nous a délivrés de la terrible condamnation; aussi livrons-nous à la mort pour en recevoir le prix immortel, et que nous ne soyons pas inférieurs à ces vengeurs.

« Souvenez-vous du grand prêtre Phinée (1), qui, pendant la guerre, suspendit l'impureté causée par le meurtre, et établit par un serment le sacerdoce. N'oubliez pas le saint prophète Élie qui témoignait son indignation en découvrant l'idolâtrie d'Achab; et qui, dans son zèle empressé, massacra de ses mains huit cents individus, fit brûler avec un feu inextinguible deux chefs de cinquante soldats; puis, ayant accompli la justice divine, il fut enlevé de la terre au ciel sur un char merveilleux. Vous avez eu en partage quelque chose de plus grand; on ne vous envoie pas d'en haut un char, mais le Seigneur des chars et des chevaux, se manifestant avec une grande force et au milieu de ses saints anges, donne des ailes à chacun de nous, afin que vous soyez ses compagnons de route et les habitants de ses demeures.

« Mais que dire de plus à votre courage indomptable, puisque vous êtes plus que moi versés et savants dans les saintes Écritures? David dans sa jeunesse abattit avec une pierre la grande colline de chair et regarda comme peu de chose la terrible épée du géant; il dispersa les troupes des

(1) III Rois, 18.

étrangers, sauva l'armée du massacre et délivra le peuple de l'esclavage; il devint l'aîné des rois d'Israël, et il fut nommé le père du Fils de Dieu. On le nomma ainsi dans ce temps; mais vous vraiment, engendrés par l'Esprit-Saint, vous êtes les enfants de Dieu et les héritiers du Christ. Que personne ne vous enlève votre héritage, ou, vous rendant étrangers et bâtards, ne vous chasse déshérités. Rappelez-vous de tous les braves chefs d'Israël, Josué, Gédéon, Jephté et de tous les autres qui professaient la vraie foi; ils massacrèrent les troupes des païens, purifièrent la terre des souillures de l'idolâtrie, et à cause de leur ferme croyance qui ne vacilla jamais dans leur résolution, le soleil et la lune qui n'ont pas d'oreilles, entendirent et exécutèrent leur ordre; la mer et les fleuves, contre leur règle, ouvrirent un chemin devant eux, et les hautes murailles de la ville de Jéricho, sur une simple parole, tombèrent en s'ébranlant. Et tous les autres qui, par la foi, opérèrent des prodiges, à différentes époques, furent loués par les hommes et pardonnés par Dieu.

« En vérité, le Seigneur est le même dès le commencement et jusqu'à présent, dans l'avenir et dans les siècles des siècles et même au delà de tous les siècles. Il n'est ni nouveau ni ancien, il ne rajeunit pas et ne vieillit point; l'immuable nature de Dieu ne change pas, comme il le disait lui-même par la bouche des saints prophètes : « Je suis, je suis, je suis le même dès le commencement jusqu'à l'éternité; je ne cède à personne ma gloire, ni ma puissance aux idoles. » En sachant cela, mes frères! ne chancelez pas dans le doute; mais avec un esprit résolu, une foi ferme, nous nous élancerons contre les ennemis qui se sont soulevés contre nous. Nous avons une double espérance, soit que nous succombions, soit que nous frappions de mort, la vie est également devant nous. Rappelons-nous la parole de l'apôtre qui dit : « Au lieu de l'allégresse qui s'offrait à lui, il s'humilia jusqu'à la mort, et à la mort sur la croix; c'est pourquoi Dieu l'exalta encore davantage et lui donna un nom qui est supérieur à tous les noms, afin qu'au nom de Jésus-Christ, tout genou fléchisse, les êtres célestes, terrestres et infernaux (1). »

« Car celui qui est vraiment uni au Fils de Dieu, voit avec les yeux de l'esprit la brillante lumière invisible des rayons du Soleil intellectuel, qui, à chaque heure et chaque jour, illumine brillamment toutes choses, arrête les regards perçants et clairvoyants par une lumière qui n'est pas douteuse, et, pénétrant les cieux, les fait s'approcher d'une vue inaccessible, afin d'offrir l'adoration de l'unique vertu distincte en trois personnes. Or celui qui a gravé les degrés de Dieu et qui en s'élevant est arrivé à la cour [céleste], en a vu complétement toute la magnificence, celui-là seul hérite d'une joie qui n'est pas passagère et d'une consolation exempte de tristesse.

« Ne nous abaissons pas, respectables Seigneurs! en descendant de nouveau sur cette terre, après nous être élevés à une telle hauteur; mais, ayant fixé là-haut notre demeure, confirmons-nous dans cette sublimité. Si nous considérons les basses régions de cette terre, nous les voyons remplies de corruption et d'impureté. Quelles sont donc les lamentables misères qu'on ne rencontre pas sur cette terre féconde en maux? les infortunes des pauvres et leurs nombreuses afflictions, les lourds impôts des percepteurs, les souffrances et les vexations des gens inhumains, la faim et la soif, suivant les besoins de notre nature. De plus, les glaces de l'hiver et les ardeurs de l'été, les infirmités imprévues et les maladies mortelles tourmentent continuellement les hommes. Sans cesse ils sont dominés par la crainte au dehors, et l'épouvante au dedans; ils souhaitent la mort avant le temps, et ils ne la rencontrent pas. Beaucoup s'efforcent de la trouver, et lorsqu'ils y sont parvenus, ils s'en réjouissent. Ceux-là ensuite qui nous semblent heureux dans les richesses et jouissent avec bonheur de cette vie fugitive, qui, par vanité, s'enorgueillissent des choses périssables de ce monde, sont aveugles en comparaison de la véritable vie. Or donc quel est le mal qui ne se trouve pas parmi les hommes? on mêle avec les richesses ce qu'on enlève au bien des pauvres; on confond avec le saint mariage la souillure immonde; et ces choses dans lesquelles on se plaît volontairement, les hommes leur offrent un tribut d'adoration comme à Dieu, trompés qu'ils sont sur la véritable vie. Tout ce monde n'est-il pas cependant la création du Créateur de toutes choses? Ce qu'ils adorent et ce qu'ils honorent est vraiment une partie de la même matière; or les fractions de chaque partie sont de viles créatures, puisque si une partie de ce monde est corruptible, il faut aussi que tout le reste se corrompe avec elle; et même dans chaque partie, on doit apercevoir la dissolution. Le bien est connu de tous, et, pour celui qui sait comprendre, il est meilleur que les parties. S'il en est ainsi, dans tous les cultes que professent les païens, les adorateurs sont pires que les éléments privés de raison, à qui ils rendent follement hommage, parce qu'ils

(1) Philipp., II, 5.

n'adorent pas l'Être-Dieu qui prit la forme de l'homme, et ils offrent leur adoration aux créatures. Au tribunal impartial, il n'y a pas de rémission pour ce péché. Ainsi donc, abandonnons les conseils ténébreux de ces égarés; estimons-les les plus malheureux et les plus misérables des hommes, d'autant plus qu'ils se sont aveuglés volontairement et sans nécessité; aussi ils ne trouveront jamais le chemin de la vérité.

« Nous pourtant, qui voyons d'un œil clairvoyant la céleste lumière, que les ténèbres extérieures ne nous frappent point, bien que la vraie lumière ait paru pour ceux qui étaient dans les ténèbres? Les aveugles furent privés de la vie; vous qui avez été reçus par la foi, vous êtes des enfants et non des étrangers, des amis et non des ennemis, participants et héritiers de la suprême cité intellectuelle. Là est le conducteur de notre salut; il fut le premier ici à combattre vaillamment, et ses dignes compagnons, les apôtres, furent enseignés par lui. Ici, vous aussi, vous vous êtes montrés doublement sanctifiés, par la foi contre l'ennemi invisible, et munis de cuirasses contre les exécuteurs des entreprises sataniques. D'une manière et d'une autre, hâtez-vous pour [remporter] la victoire des deux côtés, comme le Seigneur [l'a remportée] dans le monde. On le vit mourir et il devint alors le héros le plus accompli de la vertu : il provoqua l'ennemi, soutint le combat, dispersa ses adversaires, recueillit le butin, racheta les captifs, et distribua ses récompenses à tous ceux qu'il aimait, suivant leurs mérites.

« Vous savez tous qu'autrefois, lorsque vous alliez à la guerre, suivant la coutume, les prêtres restaient toujours dans les camps; et au moment où vous marchiez au combat, vous recommandant à eux avec des prières, vous les laissiez en lieu sûr. Mais aujourd'hui les évêques, les prêtres et les diacres, les chantres et les lecteurs, chacun d'eux rangés suivant leur ordre, armés d'épées et préparés au combat, veulent, avec vous, affronter et attaquer les ennemis de la vérité. S'il leur advenait d'être tués, ils ne le redoutent point, car ils préfèrent recevoir la mort que de la donner. Ils ont deux vues : avec les yeux de la foi, ils voient lapider les prophètes; et avec les yeux du corps, ils [contemplent] la gloire de votre valeur, surtout si ces deux vertus se manifestent en vous. Vous aussi, vous avez vu les souffrances des saints apôtres et le massacre des saints martyrs qui, par leur mort, ont raffermi la sainte Église. L'effusion de leur sang fut une gloire pour les habitants du ciel comme pour ceux de la terre. Ainsi que jusqu'au second avénement, on continue la même œuvre de valeur, en supportant les mêmes souffrances. »

Ainsi parla le saint prêtre Léonce, et il acheva son discours en glorifiant Dieu et en disant *amen*. L'autel étant préparé, ils célébrèrent le très-saint mystère. Ils préparèrent aussi les fonds, et s'il se trouvait dans la masse des troupes quelque catéchumène, il recevait le matin le baptême et la sainte Eucharistie. De cette manière, ils se purifièrent comme à la grande solennité de Pâques. Puis toute la multitude des soldats, avec une immense joie et au comble de l'allégresse, s'écria et dit : « Que notre mort soit semblable à celle des justes, et que notre sang coule comme celui des saints martyrs. Que Dieu accepte notre sacrifice volontaire, et qu'il ne livre pas son Église aux mains des païens. »

CHAPITRE SIXIÈME.

Seconde bataille livrée par les Arméniens au roi des Perses.

Après cela, le généralissime de l'armée perse voyant que les messagers, avec lesquels il voulait tromper les Arméniens, n'étaient plus parmi ces derniers et que l'espoir de les détacher de l'indivisible union s'était évanouie, il appela près de lui Vasag et tous les princes arméniens apostats qui étaient de son parti, les interrogea et s'informa auprès d'eux de la manière d'obtenir la victoire. Ayant découvert et apprécié la valeur de chacun, il engagea et ordonna à beaucoup de généraux placés sous ses ordres de faire marcher en avant les éléphants. Il partagea ces animaux en plusieurs groupes, et à chaque éléphant, il assigna trois mille hommes armés de cuirasses, non comprises les autres troupes. Il parlait ainsi aux grands par l'ordre du roi, et disait : « Souvenez-vous chacun de l'ordre du grand roi et cherchez la renommée de la bravoure. Choisissez la mort plutôt qu'une vie ignominieuse; n'oubliez pas les parfums, les couronnes, les marteaux d'armes et les présents magnifiques dont la cour royale vous récompense. Vous êtes chacun seigneurs de différents cantons et vous avez une grande autorité; vous connaissez le courage des habitants de l'Arménie, la valeur et l'héroïsme de chacun. Si par malheur vous êtes vaincus, vous serez privés pendant votre vie de vos nombreuses richesses. Souvenez-vous de vos femmes et de vos enfants; souvenez-vous des amis qui vous sont chers. Peut-être vous serez couverts d'opprobre par les ennemis étrangers et pleurés par vos propres amis. »

Il rappelait aussi à leur mémoire tous leurs compagnons fugitifs, qui, ayant survécu à la bataille, avaient été condamnés à voir leur existence tranchée par l'épée; puis leurs fils, leurs filles, tous leurs proches, rendus captifs et arrachés de leur pays natal. Il disait cela et faisait surtout valoir l'ordre du roi. Il disposait et organisait tous ses soldats, faisait défiler et étendre les bataillons sur toute la longueur du camp, et il faisait ranger trois mille hommes armés de cuirasses à droite et à gauche de chaque éléphant. Il renforçait le corps des Immortels (Kount-Madian) comme un taureau invincible ou comme un château imprenable. Il distribuait les étendards, envoyait les bannières et donnait l'ordre qu'au son de la trompette, ils se tinssent prêts. Il rassembla sur le même point les troupes des Gadasch, des Huns, des Gèles (Kegh) (1) et tous les autres guerriers, et il ordonna à l'aile droite de son armée de se préparer à marcher contre le général des Arméniens (2).

Le valeureux Vartan, en se portant en avant, interrogeait les premiers, et en exhortant chacun il distribuait leurs places aux généraux. Il confia le premier corps au prince des Ardzrouni; il lui donna pour lieutenant le grand prince de Mog, et tous les autres satrapes comme généraux sous leurs ordres, et il leur assigna toute la masse des troupes composant les deux ailes de l'armée. Il confia le second corps à Khorène Khorkhorouni dont les lieutenants étaient l'Endzaïetzi et Nersès Kadchpérouni (3). Il remit le commandement du troisième corps à Thathoul de Vanant et il lui donna comme lieutenant Dadjad Kentouni, et beaucoup de braves comme généraux. Lui-même (Vartan) prit le commandement du quatrième corps et choisit pour lieutenants le valeureux Arschavir et son propre frère Hamazasb. Il disposa et organisa les bataillons, les exhortant dans toute l'étendue du camp, et en face de l'armée des Arik, sur les bords du fleuve Deghmoud (1).

Lorsqu'ils furent ainsi préparés des deux côtés, ils en vinrent aux mains avec une grande fureur et une rage indicible; et ils couraient avec ardeur à l'attaque les uns contre les autres. Le bruit des clameurs des deux partis qui s'étaient rencontrés comme deux nuages, faisait écho en se prolongeant, et leur retentissement faisait trembler les cavernes des montagnes. Des éclairs de lumière jaillissaient au milieu du nombre considérable des casques et des brillantes armures des soldats, et égalaient la splendeur du soleil. Par l'éclat des épées, et la vibration de la multitude des flèches, il semblait que le ciel était sillonné d'éclairs. Mais qui pourrait raconter l'épouvantable clameur de ces voix effrayantes? qui pourrait redire le bruit des boucliers et le sifflement des cordes d'arcs qui assourdissaient toutes les oreilles? Il fallait voir les gémissements douloureux et les terribles angoisses de cette attaque incessante où ils se heurtaient à l'envi; car les forts devenaient furieux, les timides se décourageaient, les braves s'animaient et écrasaient d'autres braves. La masse des combattants s'étant rassemblée, on la repoussa vers le fleuve, et les soldats perses, épouvantés de ce danger, se mirent à ramper à terre. Cependant l'armée arménienne ayant débouché et traversé le fleuve à cheval, assaillit l'ennemi avec une grande impétuosité. Puis se heurtant vaillamment tour à tour, des deux côtés tombaient beaucoup de morts et de blessés.

Dans cette immense mêlée, le valeureux Vartan tourna ses regards vers la hauteur et aperçut les braves combattants de l'armée perse qui jetaient le désordre dans l'aile gauche de l'armée arménienne. Il se précipita courageusement de ce côté et, mettant en déroute l'aile droite des Perses, il les repoussa jusque sous les éléphants; puis les ayant entourés dans cet endroit, il les extermina. Il les remplit même d'un si terrible effroi, qu'ayant culbuté le corps des Immortels, ces derniers furent dispersés loin du camp retranché et mis en complète déroute.

Cependant Mouschgan Niousalavourd ayant levé les yeux pour observer, aperçut quelques troupes de l'armée arménienne qui fuyaient et d'autres qui étaient restées en arrière dans les plaines et la montagne. Poussant des cris, il encouragea les soldats persans qui l'entouraient, et s'étant arrêtés, ceux-ci assaillirent la troupe de Vartan. Dans cette mêlée, on eût pu croire que les deux

(1) Les peuples dont il est question ici sont les Cadusiens, nomades de la Médie et Scythes d'origine. Ils étaient tenus de fournir aux armées perses des contingents. — Les Gèles se sont perpétués jusqu'à nos jours dans le Ghilan. — Les Huns Hephthalites étaient les alliés des Perses, tandis que les Huns Cidarites et Tétraxites étaient au contraire unis aux Arméniens. — Cf. Saint-Martin, *Ed. du B. E.* de Lebeau, t. VI, p. 301, et notes.

(2) Lazare de Pharbe, c. 34-36. — La bataille fut livrée dans la plaine d'Avaraïr, au pied de l'Ararat, dans le canton d'Ardaz qui fait partie de la province de Vasbouragan. Les Arméniens campèrent le jour de la Pentecôte de l'an 451.

(3) La capitale de ce pays est Ardjisch sur les bords septentrionaux du lac de Van.

(1) Cette rivière se jette dans l'Araxe. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 41-42.

partis étaient vaincus, car il y avait un tel amas de cadavres qu'on eût dit un monceau de ruines.

A cette vue, Mouschgan Niousalavourd attendit les éléphants d'Ardaschir qui s'était retranché sur eux, comme sur un observatoire élevé ou comme dans une ville inexpugnable. Il les appela au son des trompettes et il les mit en réserve avec l'élite de l'armée. Mais le héros Vartan, avec ses braves compagnons, en fit en cet endroit un horrible carnage, et lui aussi devint digne de subir le parfait martyr.

Le combat se prolongeant, le jour était déjà sur son déclin et la nuit approchait. Beaucoup [de blessés] mouraient, surtout à cause de l'entassement des cadavres amoncelés très-près les uns des autres, comme du bois coupé dans une forêt de cèdres. On voyait là des flèches et des arcs brisés, et on ne pouvait discerner avec certitude les corps des bienheureux. Une grande confusion régnait des deux côtés de ceux qui avaient été frappés. Ceux qui avaient survécu se dispersaient égarés dans d'impénétrables vallées, et lorsqu'ils se rencontraient, ils se tuaient l'un l'autre, jusqu'au coucher du soleil. On continua sans trêve cet épouvantable massacre (1).

On était au printemps, et les campagnes fleuries avaient changé d'aspect à cause de tout le sang répandu. Si quelqu'un eût vu la masse de ces cadavres tombés, il eût versé des larmes de douleur. Les entrailles étaient bouleversées en entendant les gémissements des blessés, les plaintes des mourants, le bruit que faisaient en tombant les blessés, la fuite des timides, l'effroi des lâches, les cris des gens saisis d'effroi, les pleurs et les regrets des amis et des parents, et leurs douloureux sanglots. Ce n'était pas sur un seul point qu'on avait vaincu; mais comme ils s'étaient mesurés braves contre braves, les vainqueurs se trouvaient des deux côtés.

Cependant, comme dans ce grand combat le généralissime des Arméniens avait trouvé la mort, il n'y avait plus alors aucun chef sur l'appui duquel les troupes qui avaient survécu, pouvaient compter. Bien que ceux qui avaient échappé au carnage fussent plus nombreux que les morts, ils étaient dispersés et errants, et ils se dirigèrent vers des endroits inaccessibles du pays; ils s'y réfugièrent et s'emparèrent de beaucoup de lieux et de châteaux que personne n'avait pu prendre.

Voici les noms des illustres héros qui endurèrent le martyre [dans cette bataille] : le héros Vartan, de la race des Mamigoniens, avec cent trente-trois hommes; Khorène, de la race des Khorkhorouni avec dix-neuf hommes; le brave Ardag, de la race des Balouni avec cinquante-sept hommes; le puissant Dadjad, de la race des Kentouni avec dix-neuf hommes; le savant Hemaiag, de la race des Timakhsian, avec vingt-deux hommes; l'illustre Nersèh, de la race des Khadchpérouni avec sept hommes; le jeune Vahan, de la race des Kénouni avec trois hommes; le juste Arsène, de la race des Endzaïetzi avec sept hommes; le robuste Karékin, de la race des Sérouantzdian avec ses deux frères et dix-huit hommes.

Ces deux cent quatre-vingt-sept héros et les grands satrapes furent martyrisés avec eux dans cette bataille. En outre de ce nombre de deux cent quatre-vingt-sept, il y eut encore des martyrisés qui appartenaient à la race royale, à celle des Ardzrouni, et aux autres dynasties de satrapes, huit cent quarante hommes, dont les noms, le jour de ce grand combat, furent inscrits dans la liste de la vie. Il y eut en tout mille trente-six tués ; et du côté des apostats trois mille cinq cent quarante-quatre hommes qui périrent dans cette journée. Neuf d'entre eux étaient de grands personnages, ce qui affligea beaucoup Mouschgan Niousalavourd. En voyant surtout le désastre subi par son armée qui était sept fois plus nombreuse que celle des Arméniens, il se découragea et fut très-effrayé, car il ne savait comment persévérer dans ses plans, puisque le combat n'avait pas eu les résultats qu'il en attendait. [Son découragement fut plus grand] encore lorsqu'il vit et considéra la multitude des morts de son armée. Il les fit compter et il trouva le total de ceux qui étaient morts bien supérieur à celui de l'armée arménienne. De plus, il fut fort affligé [de la mort] des personnages de marque dont les noms étaient connus du roi. Il craignit d'écrire au roi et de lui faire savoir la vérité sur le résultat de l'affaire; car il ne pouvait pas non plus le cacher, parce que la nouvelle d'un si grand combat ne pouvait demeurer secrète.

Tandis qu'il se livrait à ces pensées et qu'il était affligé dans son esprit, l'apostat Vasag qui, caché au milieu des éléphants, avait conservé la vie, offrait des consolations à l'âme de l'affligé, en lui enseignant des ruses qu'il pourrait employer pour battre en brèche les forteresses. Il jurait par l'ordre royal, se donnant lui-même comme garant avec les prêtres qui l'accompagnaient dont il faisait des

(1) Élisée ne dit pas que le général perse Mouschgan fut blessé, mais ce fait est rapporté par Lazare de Pharbe. — La bataille où finalement les Arméniens, après des prodiges de valeur, furent battus, fut livrée un samedi, le 26 de maréri, c'est-à-dire le 2 juin 451, vingt-trois ans après le renversement de la dynastie des Arsacides d'Arménie.

messagers, qu'il pouvait offrir aux Arméniens le pardon de leur rébellion, en leur accordant de nouveau de rebâtir les églises et de rétablir toutes les cérémonies suivant l'ancien usage. Cependant, bien que l'ordre du roi fût très-formel à ce moment, sa puissance était très-affaiblie puisqu'il avait été vaincu à deux reprises différentes; toutefois les soldats arméniens qui connaissaient la fourberie de Vasag, dont ils avaient si souvent découvert les ruses, ne purent croire de suite à ses propositions.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Où l'on raconte encore l'héroïsme des Arméniens et la scélératesse croissante de Vasag.

Mouschgan Niousalavourd stimula de nouveau toute la noblesse des Arik, et ayant réuni des troupes, il arriva à un château où s'étaient réfugiés une bande de soldats arméniens et de saints prêtres. Ils se préparèrent à faire le siége de la place et l'investirent de tous côtés. Ne pouvant point s'emparer du château, ils eurent de nouveau recours aux serments pour les amener à capituler, sans employer la force; et ils leur firent ensuite présenter deux ou trois fois le saint Évangile. Bien que les prêtres consentissent à sortir et à se présenter [à Mouschgan], cependant beaucoup de chefs ne voulurent pas croire aux fausses promesses de Vasag, puisque Mouschgan Niousalavourd avait commencé à seconder les perfides projets [de l'apostat].

Or un des vaillants officiers arméniens, nommé Pag, qui, en fuyant, était arrivé dans le château, s'étant présenté sous les murs, vomissait des injures contre l'apostat, et rappelait au général en chef des Perses tous les malheurs qu'il avait fait endurer à l'Arménie. En l'écoutant, beaucoup des accusations [qu'il reprochait à Vasag] étaient approuvées non-seulement par les Arméniens, mais elles l'étaient encore davantage par les Perses. Pag sortit la même nuit du château avec sept cents soldats, sans qu'on pût mettre la main sur lui.

Mais ceux qui étaient restés dans le château, connaissaient bien la fausseté des serments de leurs [ennemis]; cependant comme ils manquaient de vivres, ils en sortirent bien malgré eux. Lorsqu'ils se présentèrent, on ordonna d'en massacrer deux cent treize. Tous s'écrièrent et dirent : « Nous te remercions, Seigneur notre Dieu, car, tandis que les églises sont encore fréquentées, que les sanctuaires des martyrs sont intacts, que le saint clergé est uni et pratique la vertu, tu nous as rendus dignes de ton céleste appel. Que notre mort soit semblable à celle des saints athlètes et que notre sang se mêle avec celui des martyrs. Que le Seigneur dans sa sainte Église trouve de l'allégresse à cause des victimes volontaires qui montent sur le saint autel. » Ayant dit ces paroles, deux cent treize martyrs furent immolés dans cet endroit.

Les saints prêtres qui s'étaient réfugiés dans le château, le bienheureux Joseph et le bienheureux Léonce, avec beaucoup de leurs compagnons, offrirent aussi leur tête au glaive du chef des bourreaux, répétant les mêmes paroles qu'avaient dites les deux cents [martyrs]. Ce n'était pas que les bienheureux eussent quelque espoir de [conserver] une vie corporelle, mais ils cherchaient avec sagesse à procurer de la gloire à leur pays. C'est pourquoi ils en appelèrent à la Porte, en rejetant toute la faute sur l'impie Vasag. Lorsque Mouschgan Niousalavourd entendit ces paroles, il n'ordonna pas qu'on mît la main sur eux pour les faire mourir; mais, faisant frapper Joseph et Léonce, il commanda qu'ils fussent gardés soigneusement parce qu'ils en avaient appelé à la Porte. Ils disséminèrent ensuite les autres prêtres dans différents endroits, en leur donnant des instructions pour la prospérité et la tranquillité du pays.

En attendant, les Arméniens, en voyant que les ordres du roi et du perfide Vasag étaient changés, ne crurent pas à ce pardon trompeur, mais s'encourageant à l'envi, ils disaient : « Qu'avons-nous besoin de la vie passagère de ce monde, ou pourquoi voyons-nous le jour après [la mort de] ceux que nous aimons ? Car si nos valeureux champions tombèrent dans la grande bataille, si beaucoup de blessés furent étendus sur la terre, dans le sang, au milieu de la campagne, si leurs cadavres servirent de pâture aux oiseaux et de nourriture aux bêtes fauves, si nos dignes satrapes sont anéantis par le malheur, s'ils ont perdu leurs domaines et s'ils éprouvent les tribulations de la persécution, si toute la joie des Arméniens s'est changée en pénibles souffrances et en une corruption insupportable, n'ajoutons pas foi à ces ordres fallacieux et ne nous livrons pas aux mains de ces princes. »

A partir de ce moment, tous abandonnèrent les villages, les bourgs et les campagnes; les époux quittèrent la couche nuptiale, les vieillards laissèrent leurs demeures, et les jeunes enfants abandonnèrent le sein de leurs mères. Les jeunes gens et les jeunes filles fuyaient, et de même toute la masse des hommes et des femmes gagnaient d'impénétrables déserts et de fortes positions dans dif-

férentes montagnes. Ils pensaient qu'il était préférable d'habiter dans des cavernes avec les bêtes fauves que de se reposer dans des palais, en apostasiant. Ils souffraient, sans s'attrister, de se nourrir d'herbes et sans se rappeler leurs mets habituels. Les cavernes leur semblaient comme les arceaux de splendides monuments, et des lits sur la terre, comme des couches brodées. Les psaumes, les modulations de leurs chants, et la lecture des saintes Écritures étaient toute leur joie. Chacun était pour lui-même un temple, dont il était aussi le prêtre ; les corps de chacun étaient comme un saint autel, et leurs âmes étaient un sacrifice agréable ; aussi aucun d'eux ne se lamentait par la crainte de devoir être passé au fil de l'épée, aucun d'eux ne regrettait non plus d'être éloigné de ceux qu'il aimait. Ils supportaient avec joie qu'on leur enlevât leurs biens et ils ne se souvenaient plus d'avoir eu des possessions. Ils luttaient avec patience, et ils soutenaient avec courage leur douloureux martyre. En effet, s'ils n'eussent pas apprécié visiblement leur joyeuse espérance, ils n'auraient pu agir avec autant de fermeté. Beaucoup appartenaient à la race illustre des satrapes ; leurs frères, leurs fils, leurs filles avec plusieurs de leurs amis habitaient dans des localités inaccessibles ; quelques-uns dans le sombre pays de Chaldie ; beaucoup dans les régions méridionales des inaccessibles rochers de Demorik ; d'autres dans les profondes cavernes d'Artzakh, et quelques-uns occupaient beaucoup de châteaux dans l'intérieur du pays. Tous, avec une grande résignation, supportaient beaucoup de misères en vue de l'espérance divine, et ils demandaient à Dieu, par des supplications, de ne point voir la ruine des saintes églises.

Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer plusieurs fois, l'impiété du méchant excitait et forçait les soldats perses, dans les parties voisines du pays, à solliciter un ordre royal pour faire arriver des troupes à leur aide. Beaucoup de cavalerie étant ensuite venue, elle augmenta le nombre des gens opprimés, et elle devint aussi nombreuse que dans l'origine. Ils pénétrèrent dans l'intérieur du pays, et en combattant ils assiégèrent les forteresses du mont Gaboïd. Mais les assiégés, en se défendant vigoureusement, massacraient un grand nombre de soldats perses, poursuivaient dans leurs campements les fugitifs qui, avec des prières mensongères, voulaient de nouveau les réduire par la ruse.

Bien que personne ne voulût aller vers eux pour ne pas être livré aux mains des ennemis, cependant un prêtre appelé Arsène (Arschen) y fut contraint par leurs serments. Il leur parlait avec beaucoup de familiarité ; il approuvait la fuite des innocents, et son visage exprimait même de la compassion pour l'impie Vasag. Il lui rappelait son premier pacte avec le christianisme, en termes respectueux, afin d'adoucir un peu sa détestable iniquité. Mais Vasag ne l'écouta point, ne prêta nulle attention à ses paroles, et fit attacher et emmener le bienheureux et tous ceux qui étaient venus avec lui.

Ensuite, voyant que le général en chef adoptait ses plans, il se mit à faire des incursions dans beaucoup d'endroits, et lorsqu'il trouvait des gens en dehors des forteresses, il les faisait prisonniers, et il incendiait avec des torches plusieurs localités. Ceux qui étaient renfermés dans les châteaux de Demoris, ayant appris tout le mal que faisaient les troupes royales, songèrent qu'il était désavantageux de séjourner dans les forteresses. Étant sortis courageusement, ils fondirent sur les ennemis avec l'aide des défenseurs de ces châteaux, et, arrivés dans le pays qui formait la frontière avec la Perse, ils firent un cruel massacre, conduisirent en captivité les survivants, les enfermèrent dans les forteresses et incendièrent les édifices de la contrée.

Ceux qui résidaient dans les montagnes de la Chaldie, s'étant aperçus que les soldats perses arrivaient avec insolence et sans méfiance, dans les régions fortifiées de l'Arménie, assaillirent également avec une grande valeur le territoire de Daik, situé au milieu des vallées. Ils trouvèrent là plusieurs troupes de soldats royaux qui voulaient faire prisonniers les seigneurs du pays et qui s'imaginaient aussi que là se trouvaient les trésors des satrapes ; aussi ils fouillaient partout avec ardeur.

Là, ils virent, dans deux villages, les églises incendiées, et ils en furent encore plus irrités. Ils se lancèrent à la poursuite des ennemis et ils s'attaquaient mutuellement. Enfin, victorieux et triomphants, ils affaiblirent les forces de l'armée perse, massacrèrent beaucoup d'ennemis et contraignirent ceux qui avaient échappé à quitter le pays. Dans cette terrible rencontre, le bienheureux Hemaïag, frère de Vartan, généralissime des Arméniens, combattant seul avec une grande bravoure, fut tué en martyr, pour la sainte union de la religion (1).

Tous ceux qui n'avaient pas été blessés, poursuivirent les fuyards. Ayant agi de la sorte, les soldats du roi cessèrent de faire des incursions

(1) Cf. Lazare de Pharbe, ch. 36, 37.

dans la contrée, et ils eurent plus de respect pour les églises. De plus, les Arméniens s'adressèrent de nouveau à la cour.

Ceux qui s'étaient enfuis dans les forêts d'Artzakh ne restèrent pas non plus inactifs. Ils expédiaient sans cesse des messagers dans le pays des Huns, stimulaient et exhortaient les troupes de cette contrée; ils leur rappelaient le pacte qu'ils avaient fait avec les Arméniens, et qu'ils avaient confirmé par un serment solennel. Il était agréable à plusieurs d'entendre ces paroles. En outre, ils leur faisaient des reproches pour ne point être venus au combat tandis qu'ils étaient prêts. Cependant, comme au commencement ils n'avaient pu s'entendre entre eux, ils firent une levée de troupes nombreuses et aussitôt ils allèrent envahir les frontières du royaume des Perses. Ayant saccagé beaucoup de provinces et enlevé beaucoup de prisonniers, ils les conduisirent dans leur pays pour témoigner au roi de leur alliance avec les troupes arméniennes.

Quand toutes ces nouvelles parvinrent au général perse, il en fut fort irrité, et, au comble de la fureur, il rejeta toute la faute sur l'impie Vasag, comme étant la source et l'instigateur de tout le mal qui était arrivé. Ayant levé son camp, il partit et arriva en Perse; il écrivit tout ce qui s'était passé, avec exactitude, à la cour, et il accusa l'apostat de tout ce qui était arrivé.

Dès que le roi eût appris que le pays était ruiné et qu'il se fut assuré du résultat de la grande bataille, il se découragea et perdit de son audace habituelle. Gardant le silence, il repoussait ses continuelles et trompeuses pensées; il pesait l'erreur de cette folle entreprise, et il voulut la connaître, en disant : « Se trouvera-t-il quelqu'un qui m'exposera les choses avec vérité? » — Le grand intendant Mihr-Nersèh lui-même, qui était au courant de cet acte injuste, se présentant au roi, lui dit : « Je te le dirai, ô roi valeureux, si tu veux entendre la vérité avec certitude; fais appeler ceux qui, en Arménie, sont les chefs des chrétiens; ils viendront promptement et te diront toute la vérité. »

En attendant, il écrivit et confia l'Arménie à un marzban qui était l'un de ses premiers satrapes, appelé Adrormizt (1), dont les domaines étaient situés sur les frontières de l'Arménie et qui avait été le lieutenant du général dans la dernière bataille. Il rappela Mouschgan Niousalavourd (1) avec tout le reste des troupes [et les envoya] dans le pays des Aghouank, des Lephin, des Djéghp, des Hedjmadag, des Thavasbar, des Khipiovan, et dans toutes les forteresses que les Huns avaient ruinées lors de leur alliance avec les Arméniens. Cependant, comme le roi s'était attristé à cause de la ruine des provinces et du massacre des soldats, et surtout à cause de la destruction des forteresses, — qui avaient exigé beaucoup de temps et de peines pour les construire, et qui alors avaient été facilement enlevées et démantelées, sans espoir de les relever, — il donna l'ordre qu'on fît venir Vasag avec les chefs des chrétiens (2).

(1) Lazare de Pharbe (c. 36) donne à ce personnage le nom d'Arschagan, ce qui fait supposer, dit Saint-Martin (*Hist. du B. E. de Lebeau*, t. VI, p. 308, note 1), qu'il appartenait à une branche des Arsacides de Perse qui était encore puissante à cette époque en Perse.

Pendant ce temps-là, le marzban Adrormizt fit son entrée en Arménie, avec des sentiments pacifiques. En vertu d'un ordre royal, il appela Sahag, le saint évêque des Reschdouni, afin de savoir de lui les détails de ce qui était arrivé. Bien que cet évêque eût démoli un adrouschan et que, de différentes façons, il eût tourmenté les prêtres du feu, cependant il n'hésita point à se présenter au tribunal public. Le marzban convoqua aussi un pieux prêtre, nommé Mousché, qui était inspecteur de la province des Ardzrouni, et qui avait également détruit un adrouschan, et fait emprisonner et châtier cruellement des mages. Celui-ci ne craignit point non plus et se rendit volontiers en présence du marzban. Deux autres bienheureux prêtres aussi, Samuel et Abraham, qui avaient renversé un adrouschan à Ardaschad et qui avaient été faits prisonniers par l'apostat Vasag, furent conduits également avec ces personnages vertueux. On réunit aussi, dans le même but, le grand Joseph, Léonce, Khadchadch et Arsène. Lorsque le marzban eut été instruit et renseigné par tous, il écrivit et notifia à la cour chaque chose avec sincérité, comme il l'avait entendu de leur bouche.

Bien que Vasag fût déjà arrivé à la Porte et qu'il eût, à sa façon, raconté diversement et faussement chaque événement, il ne pouvait cependant pas se justifier dans l'esprit du roi qui lui répondit en ces termes : « Quand les chrétiens seront arrivés, je vous entendrai tous ensemble au tribunal. »

Cependant, comme les saints prêtres étaient enchaînés, ils n'arrivèrent à la résidence royale d'hiver qu'après deux mois et vingt jours. Lorsque le grand intendant apprit qu'on les avait amenés dans la ville, il vint lui-même pour les voir, et, bien

(1) Lazare de Pharbe (c. 38) place le retour de l'armée et l'arrivée des captifs à la 13e année du règne d'Iezdedjerd II, qui répond à l'année de notre ère 452. — Cf. Saint-Martin, *loc. cit.*, note 2.

(2) Cf. Lazare de Pharbe, c. 36, 38, 43.

qu'il entendît leur rapport sur chaque événement avec des détails précis, il ne pouvait cependant pas les faire saisir et les tourmenter, parce que plusieurs des satrapes arméniens avaient vraisemblablement occupé les lieux fortifiés du pays, et le marzban les redoutait peut-être. C'est pourquoi il commanda qu'on gardât les saints avec soin et qu'on administrât le pays avec douceur. De son côté, il parcourait la contrée, relevait les ruines et promettait aux habitants la sécurité.

Il donna l'ordre de rendre aux évêques leurs diocèses respectifs, d'exercer ouvertement leur culte suivant l'antique usage, et de se montrer en public en toute liberté. En outre, il leur accordait des présents et des cadeaux. Comme l'armée avait pris et ravagé beaucoup de cantons, il commanda qu'on exemptât le pays des tributs, et il diminua aussi pendant quelque temps la cavalerie royale. Il ordonna que les moines qui avaient émigré et s'étaient dispersés vinssent reprendre possession de leurs domaines : « Que tous les ministères du culte divin, dit-il, soient exercés aujourd'hui, comme cela avait lieu sous ses prédécesseurs. Si quelqu'un s'est retiré dans quelque contrée lointaine, j'ai le pouvoir, [ajoutait-il], donné par la cour, de le faire rentrer et de lui faire recouvrer tout ce qu'il avait abandonné, de le mettre en possession de ses biens, soit qu'il appartienne à la classe des nobles, ou à celle du peuple, ou enfin à celle du clergé. »

Il confirma ses paroles par serment, et il en envoya l'avis de tous les côtés; c'est pourquoi beaucoup de gens revinrent, acceptèrent ses offres et recouvrèrent leurs propres possessions.

Mais ce qui est plus important encore, c'est que si quelqu'un par violence avait embrassé le magisme contre sa volonté, on envoyait un édit de la cour, pour qu'il professât le christianisme. [Cet édit portait :] « Les dieux sont irrités aussi contre ceux qui ne vénèrent pas affectueusement la religion du mazdéisme, et moi je ne les en remercie point. Aujourd'hui j'adresse à tous le même commandement : laissons à chacun la faculté d'agir suivant son libre arbitre, qu'il suive le culte qu'il lui convient de pratiquer, car tous sont mes sujets. » Il parla ainsi et donna cet ordre par écrit à tout son royaume.

Lorsqu'ils eurent connu et vu cet édit, beaucoup de gens qui erraient et étaient dispersés dans des lieux éloignés, accouraient et reprenaient leurs biens. Ensuite, quand les satrapes qui résidaient dans les châteaux-forts du pays, virent le rétablissement [de la stabilité], et l'Église encore florissante, ils reprirent confiance et eurent le courage de se présenter au roi. Ils envoyèrent aussi un message au marzban du pays pour signifier leur soumission à la Porte. Le marzban, animé d'une vive sollicitude, demanda un édit royal et leur donna une promesse de sécurité par ordre de la cour. Toutefois, comme ils connaissaient la dureté du gouvernement et sa duplicité en toute chose, ils voulurent néanmoins participer aux martyres des saints, et, puisque la mort leur était réservée, ils ne s'en effrayaient point.

En entendant ces paroles, le roi donna l'ordre qu'ils se présentassent devant lui, libres de tous liens, et avec les mains et les pieds débarrassés de leurs fers. Aussitôt ils conduisirent leurs femmes et leurs enfants, et, grâce au marzban, ils recouvrèrent leurs propres biens et se rendirent avec empressement au quartier d'hiver du roi.

Tandis que le roi était dans sa résidence d'hiver, il ordonna que l'on fît faire une enquête sur chacun d'eux. Le grand intendant siégea pour écouter les deux parties, et, après avoir examiné pendant plusieurs jours les pièces du procès, on déclara coupable le parti des apostats. Ainsi ils produisirent des lettres envoyées par Vasag et par tous ceux qui étaient ses adhérents, en vue de rester unis au pacte de rébellion; une lettre de la province des Ibères, une autre de celle des Aghouank, enfin une troisième de l'Aghdznik et une adresse au souverain des Grecs, ainsi qu'une lettre au général Antiochus. Toutes ces lettres portaient le cachet authentique de Vasag. Il était aussi complice du meurtre des mages à Zarèhavan (1), et ses lettres et ses ordres prouvaient que beaucoup de châteaux avaient été enlevés aux Perses, alors qu'il était marzban du pays.

S'étant avancé à son tour, Adom, de la race des Kénouni, qui avait été envoyé par Vasag en qualité d'ambassadeur en Grèce, lui fit des reproches en présence du grand tribunal, [en lui montrant le document qu'il lui avait remis muni de son sceau. Mouschgan Niousalavourd porta aussi son accusation et témoigna, avec ses compagnons de l'armée, comment, après la fin du combat, Vasag avait fait répandre beaucoup de sang, comment il avait fait sortir les assiégés des châteaux-forts en les trompant par un faux serment, comment il avait mis à mort quelques-uns des sujets et des sujettes du roi et en avait envoyé d'autres en captivité. Enfin, pour comble d'infamie, on l'accusait de s'être approprié les tributs du pays qui auraient dû être versés au trésor.

Beaucoup d'apostats, complices de Vasag, dé-

(1) C'était un des neuf cantons de la Persarménie.

voilèrent les maux qu'il avait causés au pays d'Arménie. On interrogea aussi, à son égard, ceux des mages qui avaient survécu, ainsi que les gardes du corps, qui avaient été délivrés de leurs fers et avaient été amenés à la cour, et on leur dit : « Êtes-vous bien renseignés sur les injustices commises par Vasag? « Ils répondirent en disant : « C'est lui qui a été le chef, l'instigateur et la cause de toutes les terribles infortunes que nous avons supportées, de tous les malheurs qui fondirent sur les troupes royales, de la ruine et de l'esclavage du pays d'Arménie, et de la perte des tributs royaux. » Durant le cours de son procès qui dura plusieurs jours, ses parents se présentèrent aussi; ils l'avaient déjà accusé devant le roi. Ils firent connaître et démontrèrent, article par article, comment Vasag s'était uni d'amitié avec Héran le Hun, roi de Paghassagan, précisément à l'époque où ce prince massacra dans l'Aghouank l'armée perse, et qu'en dévastant tout sur son passage, il était arrivé sur le territoire grec, avait enlevé beaucoup de prisonniers et de butin aux Grecs, aux Arméniens, aux Ibères et aux Aghouank. Ils racontèrent en outre comment le souverain lui-même en avait été informé et avait tué le roi de Paghassagan. Vasag, à cette époque, était marzban d'Arménie, et on découvrit qu'il était l'allié des ennemis du roi. Ses parents firent connaître encore et prouvèrent comment ils étaient parfaitement informés de ses perfides projets. Ils dirent et avancèrent tout cela en présence du roi, et ils racontèrent les diverses ruses dont il se servait traîtreusement, non-seulement contre ses compagnons, mais aussi contre le roi; car, dès son enfance, il n'avait jamais fait aucune chose avec équité.

Alors le grand intendant donna les ordres suivants : « Amenez ici quelques-uns des captifs qui sont en prison. » On enleva les chaînes des bienheureux et on les amena. C'étaient Sahag, évêque des Reschdouni, le saint évêque Joseph et le prêtre Léonce. Quand on eut exposé devant eux toute la procédure instruite au tribunal, l'évêque Sahag répondit : « Ceux qui ont ouvertement renié le vrai Dieu ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils disent, parce que leur intelligence est obscurcie. Ils servent leurs maîtres sous de faux prétextes, et ils s'accordent avec leurs complices, en les trompant. Ce sont des vases de Satan, car, par leur moyen, il accomplit la perversité de ses volontés, comme on le voit par Vasag. En effet, tandis qu'il avait le nom de chrétien, il croyait, par sa fausseté, couvrir et cacher toute sa perversité devant votre gouvernement mal renseigné, en dissimulant toutes ses fraudes, sous le manteau du christianisme. C'est pourquoi, vous, en croyant à cet homme, vous l'avez honoré au-delà de son mérite. Vous lui avez confié le pays des Ibères; eh bien! demandez-leur s'ils furent satisfaits de lui. Vous lui avez donné la principauté de Siounie; écoutez ce que ses parents vous racontent de lui. Vous l'aviez institué marzban de l'Arménie; il détruit tout le pays que vos ancêtres avaient fondé avec tant de peines. Vous l'avez vu, lorsqu'il rejeta le nom vénérable de Dieu qu'il honorait faussement, toute sa perversité apparut dans sa nudité, car s'il se montra traître envers son Dieu, pour quel mortel se montrera-t-il juste? Or, toutes les accusations qu'on a formulées maintenant contre lui, ne les aviez-vous pas entendues auparavant? Pour quel motif les avez-vous dissimulées; ne le saviez-vous pas? Il me semble qu'il vous a trompés par une fausse espérance; mais ni vous, ni lui, ni aucun autre qui viendra après vous, ne pourra le trouver en nous. Faites donc de lui ce qu'il vous plaira, et pourquoi nous interrogez-vous à son sujet? »

Le grand intendant, troublé dans son esprit et dans ses pensées, repassait toutes les dépositions faites devant le tribunal. Après qu'il eut acquis la ferme conviction qu'on devait condamner Vasag, avec justice, à cause de ses actes iniques, il entra à la cour royale, et il montra tous les documents du tribunal. Lorsque le roi eut tout entendu et qu'il fut convaincu de la culpabilité de Vasag par le rapport du grand intendant, il fut fort irrité et il éprouva un vif ressentiment. Cependant il voulut conduire Vasag par degrés au sommet de l'ignominie. Il garda le silence pendant douze jours, jusqu'à ce que les accusations du procès fussent épuisées.

Un jour de grande fête, il ordonna d'inviter à un banquet tous les personnages illustres et marquants. L'apostat fut aussi invité. Observant le cérémonial accoutumé de la cour, il revêtit le vêtement d'honneur qu'il avait reçu du roi; il ceignit le bandeau et plaça sur sa tête la tiare brodée d'or; il boucla la ceinture d'or massif enrichie de perles et de pierres précieuses, il mit les pendants d'oreilles et le collier au cou, et les fourrures de martre sur ses épaules. Revêtu de tous ces insignes, il se rendit à la cour royale et paraissait le plus magnifique et le plus fastueux de tous les invités.

Les satrapes qui spontanément étaient venus de l'Arménie pour s'exposer à l'épreuve, et les saints qui étaient arrivés les premiers, étaient tous gardés dans les fers, auprès de la porte royale. En voyant venir Vasag à la cour, dans tout l'éclat

de la splendeur et du luxe et accompagné d'une suite nombreuse, ils le raillèrent en eux-mêmes et dirent : « O marchand insensé! tu as vendu l'honneur éternel et immortel et tu as acheté des [vanités] passagères dont peut-être tu seras dépouillé dans quelques jours. »

Vasag se présenta et prit place dans l'intérieur de la salle qui était la cour des grands. Le héraut de la cour entra et l'interrogea en ces termes : « Le roi m'envoie vers toi; de qui as-tu obtenu tous ces honneurs insignes? Réponds-moi sur le champ, si tu les as justement mérités. » Et il lui présentait toutes les dépositions du tribunal qui l'avait condamné. Il lui fit connaître aussi ce qu'on n'y avait pas révélé, [à savoir :] qu'il ne possédait pas légalement le domaine de la province de Siounie; mais que, par astuce et par calomnie, il avait fait tuer son oncle paternel Vaghinag, et s'était saisi de son domaine comme s'il eût été un ministre fidèle de la cour. Il lui fit encore beaucoup d'autres reproches pour le confondre, et tous les grands appuyèrent ce témoignage. Vasag resta muet et il ne sortit pas de sa bouche une parole d'aveu. On redoubla et on accumula les preuves devant la cour, et enfin on prononça contre lui la sentence de mort.

Ensuite le chef des bourreaux s'approcha et, en présence de tous les seigneurs, il lui enleva toutes les décorations qu'il avait reçues de la cour, et il lui fit endosser le vêtement des condamnés. On l'enchaîna par les pieds et par les mains, on le fit asseoir comme une femme sur une jument; et [les gardes] le prirent et le conduisirent dans la prison où se trouvaient tous les condamnés.

Les satrapes arméniens, les saints évêques et les prêtres, bien qu'ils éprouvassent de grandes inquiétudes, ne se souvenaient plus des tribulations qu'ils avaient endurées, et ils oubliaient même les tourments imminents qu'on redoutait, car ils étaient dans l'admiration pour la révélation sublime que Dieu leur avait envoyée. Ils se réjouissaient mutuellement et disaient : « Nous avons lutté avec courage, souffrons encore avec plus de patience. Nous avons appris par nos saints pères que la patience est la première de toutes les vertus et que la sagesse céleste est le culte parfait de Dieu; personne ne peut la trouver sans souffrir. Quand ensuite les souffrances se prolongent, alors la récompense s'accroît. S'il en est ainsi, demandons seulement à Dieu de pouvoir souffrir avec patience toutes les épreuves; le Seigneur lui-même réglera la manière de nous délivrer. Nous connaissons la sentence des quarante athlètes du Christ, qui souffrirent de terribles persécutions. Un d'eux sortit du bain et il se priva lui-même de la couronne; mais les trente-neuf se sacrifièrent avec patience et arrivèrent à la promesse qu'ils avaient désirée. Or voici notre compagnon qui d'abord s'était éloigné de nous et qui s'est rendu maintenant l'instrument de Satan. Son âme étant encore dans son corps, il a fait l'essai des tourments de l'enfer, que les saints seuls et même les hommes barbares ne redoutent point. »

En disant cela, ils versaient d'abondantes larmes sur celui qui s'était perdu, et, modulant avec leurs livres des cantiques spirituels, ils disaient : « Il vaut mieux mettre sa confiance dans le Seigneur que d'avoir de l'espérance dans les hommes; il vaut mieux avoir confiance en Dieu qu'aux princes de la terre. Toutes les nations se sont levées contre moi, et je les ai vaincues par le nom du Seigneur (1). » Ils s'encourageaient mutuellement et disaient : « Puisque nous sommes certains [de la vérité] de ces paroles, mes frères, ne craignons pas les nations idolâtres qui n'ont point de Dieu, qui sont pires que des abeilles dans leur colère, car leur courroux causera leur propre perte. Nous cependant invoquons le nom du Seigneur et nous les mettrons tous en déroute. »

L'apostat Vasag fut témoin de l'union des saints prisonniers qui, avec une grande allégresse, acceptaient les souffrances et paraissaient joyeux et resplendissants, comme autrefois dans la cour royale. Il les regardait et les enviait, mais personne ne voulut l'accueillir et on le gardait séparément dans la même prison. Chaque jour on le transportait comme un cadavre et on le traînait au tribunal suprême, on se moquait de lui, on le raillait et on le donnait en spectacle à toute la cour. On le dépouilla de tous ses biens et on ne lui laissa rien de ce qu'il possédait. On le réduisit tellement à la misère que ses serviteurs mendiaient du pain pour le lui apporter. On accumula tellement de dettes sur sa maison pour [acquitter] les tributs de la province, qu'il dut faire l'abandon de tout l'héritage de ses pères et de ses aïeux; il dut faire également abandon des parures de femme, sans pouvoir acquitter sa dette envers la cour. On lui réclama de telles sommes, qu'il demandait s'il y avait des trésors dans les tombeaux de ses ancêtres; et, s'il s'en fût trouvé, il les aurait pris et les aurait donnés pour solder sa dette et celle de sa famille, parce que beaucoup de ses parents avaient été également condamnés.

Frappé ainsi de tous les côtés et plongé dans

(1) Psaume 117.

l'avilissement, il fut en proie à de terribles maladies dans sa prison. Ses entrailles s'enflammèrent, sa poitrine s'affaiblit et fut attaquée; il se dessécha et sa force diminua. Ses yeux étaient remplis de vers et il en sortait de ses narines. Ses oreilles se fermèrent et ses lèvres se fendirent horriblement. Ses nerfs se roidirent et ses talons se tournèrent. Il exhalait une odeur de mort et ses serviteurs le fuyaient. Sa langue seule était saine dans sa bouche, mais ses lèvres ne proféraient aucun aveu. Il mourut suffoqué et descendit aux enfers avec une insupportable amertume. Tous ses amis le raillèrent et tous ses ennemis se réjouirent de ses cruelles tortures (1).

Celui qui voulait devenir roi du pays d'Arménie par des moyens coupables n'eut pas un lieu de sépulture; il mourut comme un chien et fut traîné comme un corps immonde. Son nom ne fut pas rappelé parmi les saints; et, dans les églises, on ne consacra point sa mémoire devant le saint autel. Il n'y eut pas de mauvaise action qu'il n'eût commise durant sa vie, et il n'y eut pas de douleurs plus atroces que celles qu'il éprouva pour mourir. On écrivit ces souvenirs en exécration de ses fautes, afin que quiconque les connaîtra lui lance des malédictions, et ne se fasse point l'imitateur de sa conduite.

CHAPITRE HUITIÈME.

COMME SUPPLÉMENT DES SEPT PREMIERS (2).

Nouveaux détails sur la même bataille et sur le martyre des saints prêtres.

La seizième année du règne de ce même roi (Iezdedjerd II) (3), il partit de nouveau, enflammé d'une grande colère, pour le pays des Kouschans afin de leur déclarer la guerre. En traversant l'Ibérie, et en entrant dans le pays d'Abar (4), il ordonna que les satrapes et les prêtres fussent gardés de la même manière dans la ville de Nischapour (Niouschapouh). Toutefois il conduisit avec lui deux des prisonniers bienheureux, et, partout où il passait, il abolissait le christianisme.

Voyant cela, un [personnage] hun, de la race royale du pays de Khaïlentour (1), nommé Pel, inclinait secrètement vers le christianisme, et il apprenait d'eux de tout son cœur et spontanément la vérité. De son plein gré, il s'était soumis à la domination du roi [de Perse], et, en voyant persécuter les saints, son âme éprouvait des chagrins. Cependant, comme il n'avait pas le pouvoir de rien faire pour eux, il s'adressa au roi des Kouschans. Il alla le trouver et lui raconta toutes les afflictions et tous les tourments que le roi avait fait endurer à l'Arménie. Il l'informa aussi de l'état du défilé des montagnes des Huns et lui fit connaître aussi la révolte des soldats amenée par la désaffection de beaucoup de nations envers le roi; enfin il lui révéla également le mécontentement [qui régnait] dans l'empire des Arik.

En apprenant cela, le roi des Kouschans ne douta point de la sincérité de cet homme et n'avait dans son cœur aucun soupçon, parce que, déjà auparavant, il en avait su quelque chose. Mais quand ensuite, il fut parfaitement certain, par le rapport de Pel, que le roi [de Perse] s'avançait contre lui, il se hâta de rassembler des troupes, et fit une levée pour se porter à sa rencontre avec une armée redoutable. Quoiqu'il ne pût en venir aux mains avec lui, il assaillit l'avant-garde du roi et fit un grand massacre de soldats. Le roi désespéré manifesta son chagrin de ce que, réduit à un petit nombre de troupes, on le forçait à battre en retraite. Le roi des Kouschans, se mettant à sa poursuite avec des pillards, dévasta beaucoup de cantons appartenant au roi et rentra avec sécurité dans ses États.

Le roi [de Perse], voyant le déshonneur et la perte que lui avait occasionnée cette campagne, se repentit et reconnut que tous ses revers provenaient de l'indiscipline des soldats. Dans les angoisses de son cœur, il ne savait sur qui faire retomber l'amertume de son venin. Cependant le grand intendant était rempli de terreur, parce qu'il était la cause de tous les malheurs qui étaient survenus. Il inspira alors des discours au chef des mages et aux mages qui, se présentant devant le roi, lui dirent : « O roi vaillant, nous savons, par la religion, qu'aucun homme ne peut résister à ton courage héroïque; mais, à cause des chrétiens qui sont hostiles à notre foi, les dieux sont irrités contre nous, parce que jusqu'à présent tu as laissé vivre ces chrétiens. » Ils lui rappelèrent aussi comment ils le maudissaient dans leur prison, et ils proférèrent encore beaucoup d'autres calom-

(1) Cf. Lazare de Pharbe, c. 40 et suiv.

(2) Ce chapitre supplémentaire n'est pas mentionné dans la liste de ceux que l'auteur a donnés dans son Introduction. Il complète l'œuvre d'Élisée, en faisant connaître des événements importants accomplis à la suite de la lutte que les Arméniens soutinrent contre les Perses.

(3) Cette année correspond à l'an 455 de notre ère.

(4) Cf. plus haut, p. 186, note 1, col. 1.

(1) Cf. plus haut, p. 186, note 2, col. 2.

nies contre les saints. Tous les jours, ils les rendaient odieux et excitaient le roi à tirer d'eux une horrible vengeance, au point qu'il se hâta précipitamment de répandre le sang de ces innocents.

Il ordonna que les deux prêtres qui étaient avec lui dans l'armée, Samuël et Abraham, fussent secrètement mis à mort. Ceux qui se trouvaient dans la forteresse de la ville étaient éloignés de l'armée de presque quinze stations. Il ordonna à l'intendant des vivres, appelé Tenschapouh, de se rendre avant lui à la ville où se trouvaient les saints prêtres du Seigneur, de les juger de sa propre volonté, de les interroger, en employant les tortures, et de les massacrer avec le glaive.

Mais le chef des mages, à la garde duquel ils avaient été confiés, les avait déjà tourmentés plusieurs fois, même sans en avoir reçu l'ordre royal, mais parce qu'il était chef de la religion dans le pays d'Abar, et qu'il était très-dévoué au magisme. En outre, il était plus instruit que beaucoup d'autres savants de la religion de Zoroastre, et même, — ce que l'on regardait comme un grand honneur, suivant les lois de leurs fausses doctrines, — il avait le titre d'*hamakhten* (1). Il connaissait de plus l'*anbardkasch*; il avait appris le *posbaïd*, et il possédait [la connaissance] des livres pahlavi et la doctrine des Perses (2), parce que ces cinq degrés composent toute la religion du magisme. Outre cela, il y a encore un sixième degré qui est la doctrine du chef des mages (3). Comme il croyait être parfait en toute chose, il considérait les bienheureux comme des ignorants qui s'étaient éloignés de la véritable science. Il arrêta dans son esprit la pensée criminelle de les tourmenter sans relâche, afin que, pour ne pas souffrir de peines corporelles, ils fissent entendre quelques paroles où l'erreur transpirerait. Dans cette vue, il éloigna et sépara les prêtres des satrapes, et il les plaça loin les uns des autres. Il les relégua dans un étage inférieur, humide et obscur; et, pour les six [prêtres], il ordonna [qu'on leur donnât seulement] deux pains d'orge de temps en temps, avec une demi-bouteille d'eau; enfin il défendit à quiconque d'approcher de la porte de la prison. Les ayant ainsi tourmentés durant quarante jours, et n'entendant point proférer de leur part aucune plainte, il s'imagina qu'un de ses serviteurs, ayant été corrompu, leur avait donné secrètement à manger. C'est pourquoi il alla lui-même sceller la lucarne et la porte de la prison, et il distribua à ses serviteurs fidèles la nourriture convenue, afin qu'ils la portassent aux prisonniers. Il agit de la sorte pendant cinquante jours. Ainsi martyrisés, les bienheureux ne s'affligèrent point davantage; ils supportaient même ces tribulations avec une grande patience, et, en chantant continuellement des psaumes, ils persévéraient dans leur culte de chaque jour. Enfin, lorsqu'ils avaient terminé leurs prières en rendant de joyeuses actions de grâce au Seigneur, ils se couchaient pour prendre quelque repos sur le sol.

Les gardes qui veillaient sur les prisonniers s'étonnaient beaucoup de la force de leur tempérament, parce qu'ils entendaient incessamment le timbre sonore de leurs voix. C'est pourquoi, en racontant ce fait au chef des mages, ils disaient : « Ce ne sont pas de simples mortels privés de force, car, si même ils avaient des corps de bronze, ils seraient maintenant en pourriture à cause de l'humidité extrême de la prison. Il y a déjà longtemps qu'on nous a confié la garde de cette prison, et nous ne nous souvenons pas qu'aucun des prisonniers ait pu y vivre même durant un mois. Or nous te le disons, si tu as reçu l'ordre de les faire mourir, songes-y; autrement, s'il t'a été recommandé de les garder et non de les tuer, sache que ces prisonniers sont dans un très-grand danger. Nous aussi, nous sommes épouvantés, et nous tremblons de frayeur à la vue de si terribles afflictions. »

Ayant entendu ces paroles, le chef des mages se leva et alla lui-même au milieu de la nuit à la lucarne de la prison. Dans l'obscurité de la nuit, en regardant par l'orifice, après que les prisonniers, ayant terminé leurs prières, se reposaient un peu, il aperçut le visage de chacun d'eux qui brillait comme une lampe éclatante de lumière. Il fut saisi d'épouvante et dit à part lui : « Que signifie donc ce grand prodige? Nos dieux sont-ils venus dans la prison et se sont-ils exaltés pour leur justification? Car, s'ils ne s'étaient point approchés d'eux, il serait impossible qu'un simple mortel fût entouré d'une lumière aussi éclatante

(1) *Hémehdin*, en persan « celui qui possède toute la religion ».

(2) Anquetil-Duperron (*Zend-avesta*, t. II, p. 67-68) raconte que, du temps même de Zoroastre, l'Iran était partagé en plusieurs sectes. Indépendamment des *Poériodékeschans*, c'est-à-dire les observateurs de la loi primitive de Djemschid, les uns adoraient à la fois Dieu et les Étoiles, sans culte marqué; les autres avaient substitué le culte des astres à celui de l'Être suprême.

(3) Ce passage offre une véritable difficulté : Élisée veut parler ici des livres sacrés du magisme, qui se composaient de cinq parties ou ouvrages. Le chef des mages, qui était arrivé à connaître et à approfondir ces ouvrages qui formaient sans doute l'ensemble de la théologie du magisme, avait reçu pour cela le titre d'*Hamakhten*, qui était le plus considérable de tous ceux qu'un chef de la religion pouvait obtenir.

J'avais entendu parler de telles choses dans cette religion, comment ils sont séduits par une erreur grossière, et comment enfin ils se dévoilent aux yeux de l'ignorant. C'est peut-être ainsi que cette vision m'apparaît. » Cependant il ne put entièrement comprendre ce qui était arrivé.

Tandis qu'il était agité par ces pensées, les saints se levèrent de nouveau de leurs couches et reprirent leur occupation habituelle. Alors le chef des mages acquit la conviction qu'il n'était point le jouet de la vision qui lui était apparue, mais que c'était d'eux que venait toute cette splendeur. Alors il s'effraya encore davantage et dit : « A quel prisonnier est-il jamais arrivé d'être ainsi transformé par une lumière éclatante? Je ne l'ai appris de personne et je ne l'ai point non plus entendu dire par mes ancêtres. » Extrêmement troublé par cette merveille éclatante, tremblant et transi, il resta sur l'appui du toit jusqu'au matin. Au lever de l'aurore, il se leva comme un homme malade depuis plusieurs jours, gagna son palais, sans même oser raconter à qui que ce soit ce qu'il avait vu.

Il manda les gardes et leur dit : « Allez et conduisez les prisonniers dans une salle sans humidité, et là gardez-les avec soin comme vous l'avez déjà fait. » Un de ces gardes, en entendant le commandement du chef des mages, courant en toute hâte, marchait comme s'il était porteur d'une grande nouvelle. « On nous a commandé, dit-il, de vous transporter dans une salle sans humidité. Levez-vous tous de suite et sans tarder, parce que nous aussi, nous avons imploré pour vous en raison de vos afflictions. »

Saint Joseph répondit humblement au garde et lui dit : « Va et dis à ton chef insensé : N'as-tu rien entendu dire de la seconde venue de Notre-Seigneur, ou des somptueux tabernacles qui nous ont été préparés dès le commencement et pour lesquels nous supportons si facilement les grandes afflictions, en vue de l'espérance à laquelle nous aspirons? Tu as agi honnêtement puisque tu as eu pitié des pénibles souffrances de notre corps; mais nous ne sommes point fatigués, comme l'athée qui en lui-même n'a d'autre espoir que ce qui frappe sa vue. Nous, au contraire, pour l'amour de notre Christ, nous nous réjouissons beaucoup de ces tourments, et nous les regardons comme des dons parfaits, afin qu'à cause de l'affliction temporelle, il nous soit donné d'hériter de la béatitude éternelle. Si nous désirons des édifices, nous avons des palais dans le ciel qui n'ont pas été construits par la main des hommes et dans lesquels vos courtisans ne peuvent paraître; il y a aussi les vêtements, des honneurs et des mets salutaires, et si quelqu'un voulait vous entretenir de ces choses, votre faiblesse vous empêcherait de l'écouter froidement, car, vieillis dans la cécité, vous ne voyez pas, vous n'entendez pas et vous ne comprenez pas. C'est pourquoi vous nous jugez cruellement et à tort, injustement et sans raison. Mais notre roi est libéral et miséricordieux; la porte de son royaume est ouverte. Quiconque veut y entrer, y entre courageusement. Il ne repousse pas les convertis à la pénitence, et jamais qui que ce soit. Quant au soulagement que tu as obtenu pour nous, nous pouvions dans notre pays ne point tomber dans les mains du roi, comme ceux qui se sont soustraits à de semblables tourments. Mais comme nous y sommes venus avec enthousiasme et spontanément, en connaissant bien les supplices qui nous attendaient, sans craindre en rien ces tribulations, nous voulons qu'elles pèsent encore davantage sur nous, jusqu'à ce que la perversité de ceux qui te commandent soit satisfaite. Car, si notre Dieu qui est le créateur du ciel et de la terre, de tous les êtres visibles et invisibles, et qui dans son inépuisable charité s'humilia pour les générations humaines, revêtit un corps périssable, supporta toutes les épreuves de la vertu, exécuta l'œuvre de l'incarnation, fut remis de sa propre volonté aux mains de ses bourreaux, mourut, fut enseveli dans le tombeau, et, par la puissance de sa divinité, ressuscita et apparut à ses disciples et à beaucoup d'autres, monta aux cieux vers son père et s'assit à la droite du trône paternel, il nous donna une force céleste, afin qu'à l'exemple de son immortalité, nous puissions aussi, avec notre corps mortel, participer à son immortelle grandeur. Il ne considère pas notre mort comme une mort véritable, mais il nous accorde la récompense de nos peines, comme à des immortels. C'est pourquoi nous regardons ces tourments comme peu de chose, en comparaison de l'amour qu'il a montré aux générations futures. »

En entendant de la bouche du garde toutes ces paroles, le chef des mages s'attendrit et se troubla dans ses pensées. Le sommeil s'enfuit de ses yeux durant plusieurs nuits. Un jour cependant, sur le soir, s'étant levé, il s'en alla seul et en secret chez les prisonniers, sans prendre avec lui aucun de ses serviteurs. Étant arrivé à la porte de la maison, il regarda au dedans par une ouverture, et il entrevit les saints comme dans la première vision. Ils dormaient [d'un sommeil] paisible. Il appela doucement l'évêque, parce qu'il connaissait bien la langue des Perses. Celui-ci s'approcha

en dehors et lui demanda : « Qui es-tu? » — « C'est moi-même, lui répondit-il, je veux entrer et vous voir. »

Lorsqu'il eut pénétré parmi les saints, la vision avait cessé; il leur raconta la vision qu'il avait eue par deux fois. Le prêtre Léonce prit la parole : « Dieu qui a dit que des ténèbres sortirait la lumière, qui déjà brilla et illumina avec sagesse les créatures invisibles (1); cette lumière a brillé avec une égale force dans ton esprit. Les yeux de ton âme se sont ouverts, et tu as vu l'ineffable lumière de la grâce de Dieu. Hâte-toi, ne tarde pas, afin qu'aveuglé de nouveau, tu ne te plonges encore dans les ténèbres. »

Ayant prononcé ces paroles, les saints restèrent tous debout en récitant le psaume XLII : « Envoie, ô Seigneur, ta lumière et ta vérité, afin qu'elles nous guident et nous conduisent à la montagne sainte et à tes tabernacles. Certainement, ô Seigneur, tu as amené véritablement cet égaré à l'éternelle allégresse et à ton immuable repos. Voici que ce jour ressemble à celui de tes saintes souffrances. De même que tu as racheté de la seconde mort (celle de l'âme) le larron condamné à mort, et que par lui tu ouvris la porte fermée de l'Éden (Aten); tu as racheté cet égaré de la même manière. Celui qui était la cause principale de morts nombreuses, maintenant tu l'as rendu une cause de vie pour nous et pour lui-même. Nous te remercions, ô Seigneur, nous te remercions, et par la voix du saint prophète, nous te disons : « Seigneur, ne nous donne pas de la gloire pour nous-mêmes, mais pour ton nom, par ta miséricorde et ta vérité, afin que les païens ne disent jamais : Où est leur Dieu (2)? C'est ainsi que, même aujourd'hui, ta grande force a été révélée chez cette nation indomptable et égarée. »

Ensuite celui qui avait obtenu la faveur des grâces divines dit en lui-même : « Seigneur, ma lumière et ma vie, que redouterai-je? Seigneur, gardien de ma vie, qui me fera peur? Je sais certainement que, dès-à présent, beaucoup seront mes ennemis et qu'ils vont s'approcher pour dévorer mon corps; mais toi, ô Seigneur de toutes choses, qui es venu pour racheter la vie de toutes les créatures, afin qu'ils se convertissent et qu'ils soient sauvés par ta grâce, ne me sépare pas de ces saints agneaux, parmi lesquels j'ai été placé, afin que, ne sortant plus de ta bergerie, je ne sois point dévoré par la bête cruelle. Ne regarde pas, ô Seigneur, mes iniquités passées, afin qu'en m'écartant de la véritable vie, je ne fasse pas beaucoup de disciples pour la perdition; mais que je sois au contraire une cause de vie pour ceux mêmes dont j'ai causé la mort. Que Satan qui, par moi, se vantait avec orgueil d'avoir entraîné tant de monde à la perdition, soit, par moi, humilié au milieu de ses adhérents. »

(1) Psaume 111.
(2) Psaume 78.

Ayant dit ces mots, on lui laissa achever sa prière, et ils ne cessèrent de prier jusqu'à la troisième heure, et tous s'endormirent avec calme jusqu'au jour. Le chef des mages était cependant resté debout; il ne dormit pas; mais, élevant ses bras, il priait. Or, tandis que, plein de componction, il regardait le ciel par la lucarne, la maison fut tout à coup inondée de lumière; il vit des échelles lumineuses qui allaient de la terre au ciel et des milices y montaient par troupes. Cette vision était nouvelle, pleine de charmes, terrible et merveilleuse, comme une vision d'anges. Il comptait dans son esprit chaque troupe qu'il voyait; une de mille, une de trente-trois et une autre de deux cent treize. Il s'approcha encore davantage et reconnut trois personnes, Vartan, Ardag et Khorène. Ils tenaient neuf couronnes dans les mains; ils conversaient ensemble et disaient : « Voici que l'heure est venue, voici qu'elle est arrivée; que ceux-ci soient aussi réunis à votre troupe. Nous les attendions en vérité et nous leur portions un gage d'honneur. Celui aussi que nous n'attendions pas est venu; il s'est réuni aux autres et il est devenu comme un soldat du Christ. »

Trois fois cette vision merveilleuse apparut au bienheureux; il tira les saints de leur sommeil et il leur raconta, d'après l'ordre qu'il avait reçu, sa vision. Alors, s'étant éveillés, tous priaient et disaient : « Seigneur! notre Seigneur! combien ton nom est admirable par toute la terre! Ta gloire est plus élevée que les cieux. Par la bouche des enfants et même de ceux qui sont à la mamelle, tu confirmas ta bénédiction, afin que ton ennemi et ton antagoniste soient détruits. C'est pourquoi dorénavant nous ne dirons pas : « Je verrai les cieux, ouvrage de tes mains (1) », mais je te verrai, ô Seigneur, des cieux et de la terre, comme, par l'entremise de tes saints athlètes, tu es apparu aujourd'hui à cet étranger, qui avait perdu l'espérance de sa vie. Voici, Seigneur, que tu as couronné tes fidèles par ta miséricorde et par ta grâce; tu as ramené cet égaré; tu l'as converti et tu l'as confondu parmi les groupes de tes saints. Il n'a pas vu seulement les cieux, ouvrage de tes mains, mais il vit également les cieux et leurs habitants,

(1) Psaume 8.

et, étant encore sur la terre, il fut mêlé aux troupes de tes anges. Il vit aussi les âmes des justes martyrisés; il vit encore la glorieuse image de l'invisible préparation; il vit dans leurs mains la palme impérissable qu'on garde préparée par la grâce du modèle. Il est bienheureux par cette sainte vision, et nous sommes bienheureux en étant près de lui; parce que par cette vision nous avons connu pleinement que lui, qui a contemplé de telles merveilles, a déjà reçu une partie de tes richesses infinies. Seigneur, tes dons sont inépuisables; par ton immense et paternelle bonté, tu les accordes à qui tu veux, sans qu'ils soient sollicités. Car, si tu ne refuses pas de donner à ceux qui ne les demandent pas, ouvre-nous, ô Seigneur, la porte de ta miséricorde, nous qui, dès notre enfance, avons désiré la félicité de tes saints. Nous choisissons ton néophyte comme intercesseur pour nous-mêmes; que le navire de notre foi ne soit pas englouti dans la mer orageuse du péché. »

En continuant leur prière, ils versaient d'abondantes larmes sur eux-mêmes. Ils offraient humblement leurs saintes prières au [Dieu] clément, afin de ne pas être privés des couronnes désirées que les saints tenaient dans leurs mains, parce qu'il leur avait été révélé par l'intermédiaire de l'Esprit-Saint que le temps était venu, où ils allaient être appelés, afin qu'ils s'en allassent et qu'ils cessassent de craindre pour la réalisation de leur espérance, avec laquelle ils supportaient tant de tourments, en vue d'obtenir, par un faible gage, la magnificence céleste qu'ils souhaitaient depuis longtemps.

Comme le chef des mages était prince du pays et que tous les prisonniers de la ville se trouvaient sous son autorité, le lendemain, il les amena dans son palais, comme des personnes libres. Il les lava et les purifia de toutes les souillures de la prison. Il prenait l'eau avec laquelle les saints s'étaient lavés et la répandait sur son corps. Il dressa les fonts sacrés dans sa demeure, et reçut d'eux le saint baptême; il communia avec le saint corps et avec le sang rédempteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il s'écria à haute voix et dit : « Que ce baptême soit pour moi une purification de tous mes péchés et une régénération dans l'Esprit-Saint, et que la communion avec ce sacrement immortel soit pour moi l'héritage de la céleste adoption. » Il leur prépara aussi, pour [réparer] leur corps, une table couverte de mets; il leur présenta la coupe de la consolation, et il participa avec eux au pain de la bénédiction.

Bien qu'il fût parvenu [à conquérir] les biens célestes, et qu'il ne craignit plus les persécutions des hommes, cependant il redoutait beaucoup que ses parents ne fussent dénoncés comme coupables de lèse-majesté. C'est pourquoi il faisait venir en secret pendant la nuit les satrapes qui étaient chargés de chaînes dans la même ville, et il fit pour eux de grandes dépenses. Tous se réjouissaient beaucoup à cause du miracle dont ils avaient été témoins, et ils ne se souvenaient même plus d'avoir éprouvé aucun tourment.

Au moment de s'asseoir à table, les saints eurent quelques soupçons dans l'esprit relativement à un prêtre qui était avec eux dans les saintes chaînes, parce qu'il avait vécu parmi les villageois et qu'il était très-ignorant des écrits de la consolation. On lui commanda de prendre à table la première place. Le bienheureux répondit en disant : « Que faites-vous donc? pourquoi me dissimulez-vous vos secrètes pensées? je suis plus misérable que les derniers d'entre vous et plus ignorant que les derniers de vos disciples. Comment pourrai-je souffrir cela? C'est déjà un grand bienfait pour moi d'avoir participé aujourd'hui à vos saintes chaînes. Si vous me jugez digne de [prendre place à] votre table, que chacun ait la sienne, et indiquez-moi celle que je dois occuper. » Le saint évêque, d'accord avec tous les saints, insista et le fit asseoir le premier de tous.

Lorsqu'ils furent réunis à la table et que tous eurent mangé joyeusement, saint Joseph se leva, présenta la coupe de l'allégresse et parla en ces termes : « Réjouissez-vous tous dans le Christ, car demain, à cette heure, nous aurons oublié toutes les afflictions et tous les tourments que nous avons endurés. En échange de nos médiocres labeurs, nous allons obtenir un grand repos, et, au lieu de l'infâme prison, nous entrerons dans la brillante cité céleste dont Jésus-Christ lui-même est le chef, en sa qualité de rémunérateur de la carrière que lui le premier parcourut valeureusement, en élevant le signe de la victoire. C'est ce même Seigneur qui aujourd'hui nous invite à gagner le même signe pour le salut de nos âmes et pour la gloire de la sainte et très-glorieuse Église. De même que vous voyez notre frère assis en tête de notre assemblée, de même, demain, il recevra la couronne le premier par son martyre. Voici qu'en effet l'ennemi de notre vie et le dispensateur de nos saints tourments approche près de nous, [qui sommes] les serviteurs du Christ. »

Lorsqu'il eut fini, il entendit [le néophyte] prononcer des paroles [empreintes d'un grand] courage, ce qui causa à tous beaucoup de joie. Il dit : « Que le Christ opère en moi selon vos saintes prières et qu'il dirige mon départ de ce monde suivant tes paroles. Voici qu'en t'écoutant, mon

esprit a été inspiré, et il me revient à la mémoire la mansuétude du Christ, qui est venu dans le monde à cause de nos péchés. Qu'il ait pitié de moi, comme du larron au moment du crucifiement; de même que, par lui, il ouvrit les portes fermées du paradis, et que, tout d'abord, il se fit le conducteur de ceux qui allaient y entrer dans l'allégresse, de même que le Seigneur Jésus-Christ m'y fasse entrer aussi aujourd'hui, moi qui suis le serviteur de votre pieuse association. Voici que, pour un pécheur qui fait pénitence, la joie des anges qui sont dans le ciel est immense, parce qu'ils connaissent la volonté du Seigneur. Étant venu à la recherche d'une brebis égarée, ils se réjouissent avec lui pour celui qui revient à la pénitence. C'est pour moi peut-être aussi qu'est venu le grand général des Arméniens avec ses saints compagnons. Il a apporté pour vous une couronne; mais il donnait également à tous la bonne nouvelle de l'allégresse. Et pour moi, ils furent encore plus étonnés parce qu'ils ne me connaissaient pas pendant leur vie et ils ont voulu que je participasse avec les bienheureux à leur sainte mort. Je vous prie, ô mes maîtres et mes pères, priez à cause de mon indignité, afin que je devienne digne d'arriver à cette immense promesse qui, par votre bouche véridique, retentit à mes oreilles. Maintenant je soupire pour voir arriver le jour et l'heure de ce jour. Quand viendra le moment où je te verrai, ô Jésus-Christ? quand viendra l'instant où je ne redouterai plus la mort? quand donc mon ignorance arrivera-t-elle à la parfaite science? Aide-moi, aide-moi, Seigneur, et étends pour me secourir ta main puissante, afin que j'accomplisse avec mérite par mes œuvres les paroles de la promesse, et qu'en moi soit glorifié le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Quand le bienheureux eut cessé de parler, ils se levèrent debout de leurs siéges et, rendant grâces à Dieu, ils disaient : « Gloire à toi, ô Seigneur, gloire à toi, ô Roi, puisque tu nous as donné la nourriture de l'allégresse. Remplis-nous de ton Saint-Esprit, pour que nous nous rendions agréables en ta présence et [que nous ne tombions] jamais dans la honte, car tu rémunères chacun selon ses actions. »

En même temps, ils tinrent entre eux un sérieux conseil, pour sauver le chef des mages, pour que la cour royale, en apprenant la nouvelle [de sa conversion], n'allumât pas sa colère, comme le feu entre ceux qui survivraient. Comme ils ne purent réussir, ils firent d'accord une prière en recommandant à Dieu la vie de cet homme fidèle.

Alors les satrapes s'éloignèrent des saints en versant des pleurs, et, prosternés à leurs pieds, ils les priaient avec ferveur, en répandant des larmes d'allégresse, afin qu'ils les recommandassent à l'Esprit-Saint, « de manière qu'aucun de nous, disaient-ils, étant affaibli, ne se sépare de l'union commune et ne devienne la pâture de la bête féroce. » Cependant les bienheureux, d'un commun accord, s'encourageaient et disaient : « Fortifions-nous dans le Seigneur, ô mes frères, et consolons-nous dans la miséricorde de Dieu, qui ne nous laissera pas orphelins et qui ne détournera pas de nous sa miséricorde, à cause de notre foi dans le Christ. Grâce aux nombreux intercesseurs que nous avons près de lui, que la flamme de vos lampes ne s'éteigne point et que l'ennemi ténébreux de votre vie ne se réjouisse pas. Car [Jésus-Christ] est le même Seigneur qui fortifia les premiers martyrs, en les faisant entrer dans les légions de ses anges. Leurs saintes âmes et toute la multitude des justes viendront à vous pour vous aider à supporter avec patience [les tribulations], afin que vous deveniez, avec eux, dignes de leurs couronnes. »

Ils disaient entre eux ces paroles, et ils passèrent toute la nuit à réciter des psaumes. Vers le matin, ils disaient tous ensemble : « Seigneur, répands ta miséricorde sur ceux qui te connaissent, et ta justice sur ceux qui ont le cœur droit. Que le pied des orgueilleux ne pèse pas sur nous, et que les mains des pécheurs ne nous fassent pas trembler. Que tous ceux qui commettent l'iniquité soient abattus, qu'ils soient rejetés et qu'ils ne puissent jamais se raffermir (1). »

Les bourreaux arrivèrent ensuite à la porte de la prison; ils y entrèrent et virent que celui qui était précédemment chef des mages tâchait de les protéger. Il était assis au milieu d'eux et ils l'écoutaient; il les encourageait également à ne pas craindre la mort. Les bourreaux, témoins de si grandes merveilles, furent très-étonnés et n'osèrent pas l'interroger. Toutefois ils s'en allèrent pour raconter ce fait à Tenschapouh qui avait reçu la mission de tourmenter les saints (2). En entendant ce récit [de la bouche] des bourreaux du roi, il craignit beaucoup qu'on ne le crût d'accord avec eux, parce qu'il était dans l'intimité [du chef des mages]. Il donna l'ordre de les extraire en-

(1) Psaume 35.

(2) A la suite de la conversion du chef des mages au christianisme, ce fut Tenschapouh qui fut chargé de garder et de tourmenter les prêtres arméniens. Il semble que cette mission lui fut peu agréable, et qu'il redoutait, à cause de son amitié avec le néophyte, qu'on soupçonnât sa conduite.

hainés de la prison, et de les conduire à douze ieues de Perse, loin de la ville. Il demanda ensuite ecrètement au chef des mages pour quels motifs l était encore en prison. Il répondit : « Ne me arle pas secrètement, et n'écoute pas le conseil de a lumière au milieu des ténèbres, parce que mainenant mes yeux se sont ouverts, ayant vu la luière céleste. Si tu veux t'associer aux conseils le vie, interroge-moi en public, et je te les dirai, uisque j'ai vu les grands prodiges de Dieu. »

Ayant entendu de lui toutes ces paroles, et s'étant assuré aussi de son indissoluble alliance dans union des saints, il n'osa pas mettre la main sur ai, bien que la cour royale lui en eût donné ordre; mais sur-le-champ il raconta secrètement u roi tout ce qu'il avait entendu de lui. Le roi épondit et dit à Tenschapouh : « Que personne 'apprenne de toi ces événements, et surtout la rande vision qui lui est apparue, afin que les gnorants, dans le doute, ne se séparent de la vérité de nos lois. Peut-être ils diront que tandis ue nous voulons faire obéir les autres, ceux qui taient les docteurs de notre religion ont adopté eur imposture. Ce qui est pire pour nous, c'est ue celui qui s'égara dans leur secte n'est pas n homme vulgaire, mais il est *hamakhten* (1), t renommé dans tout le pays comme un homme upérieur. Si nous disputons avec lui, c'est le plus avant de tous les docteurs du royaume, et la eligion ébranlée dans ses fondements sera renersée. Si ensuite nous le jugeons comme les aues criminels, alors le bruit se répandra qu'il est fait chrétien, et ce sera une grande honte our notre religion. Si on le tue avec le glaive, y a dans l'armée beaucoup de chrétiens, et ils artageront ses os dans tout le pays. Nous étions uelque peu déshonorés devant tous les hommes, nt qu'on avait en vénération les os des Nazaens; mais si on offre la même vénération aux ages et aux chefs des mages, nous devienons nous-mêmes les destructeurs de notre relion.

« Or donc, je le jure par les dieux immortels; pelle d'abord devant toi ce vieillard rebelle; l déplore de bon gré et avec repentir leur rcellerie, témoigne-lui de l'affection, rends-lui ommage comme par le passé, et que personne connaisse son infâme conduite. Mais s'il ne ut pas être persuadé, s'il refuse d'écouter mes aroles, suscite contre lui beaucoup d'accusations e la part des gens de la contrée, pour qu'il paraisse coupable de lèse-majesté; et, par le moyen [d'accusateurs] du pays, fais-lui un procès, et envoie-le en exil au-delà de Gog et de Magog (Gouran iev Magouran) (1); qu'il soit là jeté dans une fosse et qu'il y meure de faim. Ote au plus vite la vie à ceux qui sont d'une autre religion, afin qu'ils n'anéantissent pas le culte de notre pays, car, s'ils ont attiré si vite le chef des mages à leurs doctrines, comment des hommes ignorants pourraient-ils résister à leurs tromperies? »

Cependant Tenschapouh sortit du camp, et, comme nous l'avons dit, il s'assit dans le tribunal, éloigné de douze lieues persanes. Il interrogea le chef des mages et lui dit : « J'ai reçu plein pouvoir relativement à toi, non-seulement pour t'interroger verbalement, mais encore pour te torturer dans des supplices. Avant que je mette la main sur toi, accepte les hommages, évite les reproches, et épargne tes cheveux blancs. Abandonne le christianisme que tu ne connaissais pas auparavant, et reviens de nouveau au magisme, afin de l'enseigner à la multitude. »

Le bienheureux répondit : « Je te prie, ô toi qui étais d'abord à mes yeux comme un véritable frère, et qui es aujourd'hui tout à fait mon ennemi, n'aie pas compassion de moi en vue de ton ancienne affection, mais exécute la cruelle volonté de ton roi, et juge-moi d'après les pleins pouvoirs que tu as obtenus relativement à moi. »

Lorsque Tenschapouh vit qu'il ne craignait pas les menaces du roi, qu'il n'écoutait pas les supplications, et qu'il voulait en outre qu'on fit un procès public et non secret, il le traita suivant l'ordre royal, et il l'envoya avec mystère dans un lointain exil (2). Il agit [en conséqnence], comme son maître le lui avait suggéré.

(1) Cf. plus haut, p. 230 et les notes.

(1) Cf. sur les noms de Gog et de Magog la note savante que M. G. Pauthier a insérée dans sa remarquable édition du *Livre de Marc-Pol* (t. I, p. 218 et suiv., note 4). Ce pays répond au pays de Tanduc. Au moyen-âge, en Europe, on avait coutume de désigner cette contrée sous les noms de Gog et Magog; mais les Orientaux l'appelaient le pays de *Ong* et *Mugul*. — Dans la Bible arménienne, ces deux noms sont écrits sous les formes *Kok* et *Makok* (*Apocalypse*, I, 20, v. 7) qui sont absolument les mêmes que celles employées dans les textes sacrés. La variante donnée ici par Élisée n'est pas susceptible, à notre avis, d'une autre interprétation. Selon Moïse de Khorène (*Géograph.*, éd. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 438-439), les pays de Gouran et Magouran correspondraient au Khorassan intérieur.

(2) Moïse de Khorène (*Géogr.*, éd. Saint-Martin, *Mém.*

Le roi nomma ensuite comme assesseurs de Tenschapouh deux autres personnages remplissant des emplois élevés, Djenigan qui était le chef des eunuques de la cour, et Movan grand maître de la garde-robe, délégué par le chef des mages.

Ces trois personnages avec leurs serviteurs firent sortir les saints de ce désert, et, cette même nuit, ils les conduisirent dans un autre endroit escarpé, [situé] beaucoup plus loin, sans permettre qu'ils fussent vus, soit par quelqu'un de l'armée, soit par des Arméniens, soit par tous les autres chrétiens, soit même par des étrangers païens. Ils commandèrent ensuite aux serviteurs, qui étaient dans la ville près des prisonniers, de les garder étroitement, afin que personne, ni eux ni d'autres, ne pussent retrouver leurs traces, quand ils auraient été conduits sur le lieu du supplice.

Cependant un des soldats du roi, nommé Khoujig, qui professait secrètement le christianisme, et qui avait été désigné pour faire l'office de bourreau, veillait avec l'instrument de tortures. Il vint pendant la nuit, et se mêla aux troupes des satrapes. La première troupe croyait qu'il appartenait à la seconde, et la seconde qu'il faisait partie de la troisième. Toutes les trois supposaient qu'il comptait dans l'une ou l'autre troupe; et aucun d'eux, ni maîtres, ni serviteurs, ne lui demanda : « Que fais-tu parmi nous? »

Quand ils arrivèrent dans un lieu désert, qui était totalement dépourvu de végétation, et où il y avait des rochers si escarpés qu'on ne trouva pas même un endroit pour se reposer; les trois satrapes se retirèrent à l'écart, et ils ordonnèrent à leurs bourreaux de lier les pieds et les mains des prisonniers. Ils leur attachèrent aux pieds une longue corde, ils les lièrent deux à deux, les traînèrent, en les conduisant par des chemins pierreux; ils les déchirèrent et les mutilèrent tellement, qu'il n'y avait aucune partie du corps de ces bienheureux qui fût saine et intacte. Ils les délièrent ensuite et les conduisirent tous dans un même endroit. « Nous avons dompté leur entêtement, disaient-ils dans leur erreur, nous avons vaincu leur rébellion obstinée; maintenant ils consentiront à tout ce que nous dirons; ils exécuteront les volontés du roi, et ils seront délivrés des terribles tourments. » Mais ils n'avaient pas compris la constance [de ces martyrs], car ils les avaient armés comme de braves soldats; ils les avaient accoutumés à la discipline, et ils les avaient rendus comme des bêtes sauvages féroces et sanguinaires.

Si naguère les bienheureux hésitaient, en apercevant les plaies affreuses de leurs corps, ils repoussèrent tout sentiment de crainte. Ils s'encouragèrent comme des hommes enivrés et insensibles, à se fortifier l'un l'autre dans leurs réponses, et ils aspiraient à la source comme des gens altérés, afin de pouvoir être les premiers à répandre sur la terre leur propre sang. Tandis que les saints se préparaient ainsi, Tenschapouh commença à parler et dit : « Le roi m'a envoyé vers vous. Il dit que vous êtes coupables de toute la désolation du pays des Arméniens, du massacre des soldats, et de ce que beaucoup de satrapes sont tourmentés et enchaînés; tout cela est arrivé à cause de votre obstination. Mais si vous voulez m'écouter, je vous le dis : comme vous avez été la cause de tous les tourments de la mort, soyez aujourd'hui la cause de votre vie. Il est en votre pouvoir de délivrer les satrapes qui sont maintenant dans les chaînes; les ruines de votre pays se relèveront par votre moyen, et beaucoup de ceux qui sont en captivité seront délivrés.

Vous avez vu aujourd'hui, de vos propres yeux, comment un grand personnage, que le roi lui-même appréciait personnellement pour sa connaissance complète de nos lois, qui était le chef de toute notre religion, cher à tous les grands, et dont presque tout notre pays dépendait, qui, ayant méprisé la doctrine des mages, et ayant été séduit par votre religion insensée, a été traité par le roi, sans aucun égard pour son rang, et que, comme un esclave déserteur, il l'a fait partir pour l'exil dans un lieu si écarté, et qu'en s'y rendant il ne put même arriver jusqu'à l'endroit de son châtiment. Or, si, à cause de nos lois respectables, il n'épargna pas celui qui reçut avec lui la même éducation, comment pourrait-il vous épargner, vous étrangers, qui vous êtes rendus coupables de lèse-majesté? Il n'y a pas d'autre moyen de salut et de conserver votre vie que [celui-ci : il faut que] vous adoriez le Soleil et que vous exécutiez la volonté du roi, comme nous l'a enseigné le grand Zoroastre. Si vous faites cela, non-seulement vous serez délivrés de vos chaînes et vous serez affranchis de la mort, mais vous serez encore renvoyés dans votre pays avec de magnifiques présents. »

Le prêtre Léonce, s'étant avancé, prit pour in-

sur l'Arm., t. II, p. 438-439) raconte, au sujet du Mobed converti au christianisme, qu'étant arrivé au lieu de son exil, on le jeta dans un puits. Il demanda à Dieu de signaler son martyre, en faisant jaillir de l'eau d'un canal desséché qui devint un torrent où on le précipita, et une troupe d'oiseaux se mit à le suivre.

erprète l'évêque Sahag (1) et dit : « Comment obéirons-nous à tes ordres odieux? Car tout d'abord tu nous as imposé d'adorer le Soleil, et tu prétends que c'est le roi qui a ordonné cette adoration; tu honoras le Soleil, en proclamant son nom à haute voix, et tu élevas le roi plus haut que le Soleil; tu as dit que le Soleil sert les êtres sans sa volonté, mais que le roi par son libre arbitre défie qui il veut, et fait esclave qui il veut; et que lui-même n'est pas arrivé à la vérité. Ne nous parle pas comme à des enfants, parce que nous sommes parvenus à l'âge mûr, et nous ne sommes pas étrangers à la science. Je te donnerai la réponse à ce que tu as dit en commençant. Tu nous as crus coupables de la ruine de notre pays et du massacre des troupes royales. Nos lois ne nous enseignent pas de semblables doctrines, mais elles nous commandent d'honorer extrêmement les rois de la terre et de les aimer de tout notre pouvoir, non point comme des hommes, mais de les servir sincèrement, de la même manière que nous servons Dieu; et, si nous sommes opprimés par eux, il nous a promis, au lieu de la terre, le royaume céleste. Non-seulement nous leur devons nos services soumis, mais il est de notre devoir de devenir la proie de la mort, pour l'amour du roi. Comme nous n'avons pas le pouvoir de le changer pour un autre maître de la terre, nous n'avons pas non plus le pouvoir de changer pour un autre notre vrai Dieu du ciel, puisqu'il n'y a pas de Dieu en dehors de lui (2).

Maintenant je te parlerai de choses dans lesquelles tu es un peu plus expert. Lequel des braves généraux marcherait le dernier au combat? Celui qui agirait de la sorte ne serait pas nommé valeureux, mais très-lâche. Ou bien, quel sage marchand échangerait une pierre précieuse contre un verre sans valeur? Celui qui ferait un acte aussi insensé serait devenu fou, comme ceux qui vous guident dans votre perversité. Tu nous as choisis non-seulement parmi un si grand nombre des nôtres, et tu veux secrètement détruire nos inébranlables résolutions. Nous ne sommes pas seuls comme tu le crois. Il n'y a aucun endroit vide, dans lequel ne soit le Christ, notre roi. Ceux-là seulement sont vides qui sont comme toi et ton prince perfide, car vous avez apostasié. C'est pourquoi les soldats de notre pays qui, grâce à nous, étaient devenus des disciples du Christ, méprisèrent le terrible commandement de votre roi, regardèrent comme rien ses présents magnifiques, et furent dépouillés de leurs domaines paternels. Ils ne ménagèrent ni leurs femmes, ni leurs enfants, ni les grandes richesses du pays; ils n'épargnèrent pas non plus leur sang pour l'amour du Christ, mais ils frappèrent de mort par des coups terribles les adorateurs du Soleil, qui étaient vos docteurs, et ils attirèrent de grandes calamités sur vos soldats. Beaucoup tombèrent morts dans cette bataille; d'autres endurèrent diverses tribulations; il y en eut qui furent envoyés dans un lointain exil, et un grand nombre qu'on conduisit en captivité. Tous sont parvenus avant nous dans le royaume de Dieu; ils ont été réunis aux légions des anges célestes et ils vivent dans l'allégresse qui leur a été préparée, et à laquelle participe le bienheureux, que tu dis avoir fait prisonnier. Je l'appelle bienheureux, j'appelle bienheureux le chemin par où il passera, et le lieu où il mourra. Il surpasse en excellence non-seulement votre cour royale, mais encore tout l'éclat resplendissant du ciel que vous adorez. »

Le grand maître de la garde-robe, Movan, lui répondit : « Les Dieux sont bienfaisants et ils traitent avec magnanimité la race humaine, afin qu'elle comprenne et qu'elle reconnaisse sa petitesse et leur grandeur; qu'elle jouisse des dons de la terre, dont la propriété est remise entre les mains du roi, de la bouche de qui sortent les ordres de mort et de vie. Vous n'avez pas le pouvoir de vous opposer à leur volonté, ni de vous refuser à l'adoration du Soleil, qui illumine par ses rayons tout l'univers, et mûrit par sa chaleur la nourriture des hommes et des animaux; et qui, par son impartiale générosité et par son égale largesse, fut nommé *Dieu Mihr* (1), parce qu'il n'y a en lui ni astuce, ni ignorance. C'est pourquoi nous prenons en patience votre ignorance, parce que nous n'avons pas de haine pour les hommes, comme les bêtes sauvages affamées de chair et ivres de sang. Mettez une fin à vos premiers crimes et réglez vos actions présentes, afin que les autres obtiennent par vous la miséricorde du grand roi. »

Le saint évêque Sahag répondit à ce discours et dit : « Comme un savant et un homme pré-

(1) Ce personnage était évêque du canton de Reschdouni.

(2) Ep. aux Coloss., III, v. 22.

(1) Mihr ou Mithra. — Cf. Émin, *Recherches sur le pagan. arménien*, p. 20, § 7 de la trad. franç. d'A. de Stadler.

voyant, tu prends soin de la prospérité du pays et de la gloire du roi; mais ton enseignement dénote un ignorant. Tu reconnais beaucoup de Dieux, mais tu ne dis pas qu'ils ont tous une seule volonté. Si les êtres célestes se contrarient l'un l'autre, nous qui sommes plus faibles qu'eux, comment pourrons-nous adhérer à tes paroles? Mets d'accord ensemble l'eau et le feu, afin que, par eux, nous connaissions la paix. Appelle le soleil chez toi, comme le feu; et s'il ne peut y venir, parce que le monde resterait dans l'obscurité, envoie-le-lui, afin qu'il apprenne de lui à n'avoir besoin de rien.

Si ensuite tes Dieux n'ont qu'une seule nature, qu'ils s'unissent tour à tour et d'un commun accord. Que le feu, de même que le soleil, n'ait pas besoin d'aliment, et que les ministres royaux ne soient pas occupés à l'alimenter. Or, l'un dévore toujours sans se rassasier et finit par mourir, tandis que l'autre qui ne mange pas, quand il est privé d'air, diminue la lumière de ses rayons. Il se refroidit dans l'hiver, et il glace toutes les pousses des herbes fraîches; il se réchauffe dans l'été, et brûle tous les vivants, car, étant toujours variable, il ne peut accorder à personne une vie stable. Je ne t'accuse pas d'offrir des adorations à des êtres méprisables, puisque tu n'as pas vu le roi suprême; mais si ceux qui sont instruits faisaient ainsi, ils mériteraient aussitôt la mort. Quant au soleil, si tu veux l'apprendre, je te dirai la vérité : il fait partie des créations du monde, et, parmi elles, il occupe une place distinguée; une moitié lui est supérieure, et une moitié lui est inférieure. Il n'est pas saint en lui-même par son éclatante lumière; mais au commandement de Dieu, par le moyen de l'air, il répand ses rayons, et, par son ardeur, il réchauffe tous les êtres placés au-dessous de lui. Les êtres célestes n'ont aucune participation à ses rayons, parce que la lumière de ce disque est placée comme dans un vase, et il la répand en bas comme d'une bouche ouverte, suivant que nous, qui sommes placés dessous, en avons besoin pour notre bien-être. De même, un vaisseau qui glisse sur l'immensité des eaux de la mer, voyage à son insu par le moyen d'un nocher habile et expérimenté; de même aussi le soleil, par le moyen de son modérateur, effectue les phases de sa marche annuelle. De même que les autres parties du monde sont arrangées pour notre vie, de même le soleil nous est donné pour lumière, comme la lune, les étoiles, l'air agité et les nuages pluvieux. De même aussi une des autres parties de la terre, la mer, les fleuves, les sources et toutes les eaux, ainsi que le continent et tout ce qu'il contient, ne peuvent se dire Dieu. Si quelqu'un osait le dire, il se perdrait lui-même par ignorance, et aucune de ces choses ne profiterait de l'honneur d'être appelée du nom de Dieu. Il n'y a pas deux rois dans un même royaume; car, si les hommes ne l'admettent pas, comment la nature de Dieu pourrait-elle exister d'une manière aussi étrange? Si cependant tu veux apprendre la vérité, adoucis l'amertume de ton cœur, ouvre les yeux de ton esprit et ne marche pas, étant éveillé, comme un aveugle dans l'obscurité. Tu es tombé dans l'abîme et tu veux entraîner tout le monde avec toi. Si les tiens, qui ne voient ni n'entendent, suivent ta trompeuse doctrine, ne crois pas que ce soit de même pour nous; parce que les yeux de notre esprit sont ouverts et nous sommes clairvoyants. Nous voyons les créatures par les yeux du corps et nous comprenons qu'elles sont faites par un autre, et que toutes sont sujettes à la dissolution. Le Créateur de tout est invisible à nos yeux corporels; mais, par notre esprit, nous connaissons sa vertu. Lorsqu'il nous vit dans une extrême ignorance, il eut compassion de notre grossièreté; car nous aussi, pendant long temps, nous croyions comme vous que les choses visibles étaient des créateurs, et nous commettions toute sorte d'iniquités; c'est pourquoi, dans son amour, il parut et prit un corps d'homme; et il nous fit connaître son invisible divinité. En outre, il monta lui-même sur le bois de la croix, et comme les hommes étaient trompés par les astres lumineux, il enleva au soleil la lumière de ses rayons, afin que les ténèbres fussent les ministres de son humanité; car ceux qui sont indignes comme vous ne voient pas leur vie plongée dans une misère profonde. Celui qui aujourd'hui ne confesse pas un Dieu crucifié est entouré de la même obscurité dans son âme et dans son corps; toi aussi aujourd'hui tu es enveloppé dans les mêmes ténèbres, et c'est pourquoi tu nous tourmentes. Nous sommes prêts à mourir à l'exemple de Notre-Seigneur; exécute donc comme il te plaira les amers désirs de ta volonté. »

Alors le perfide Tenschapouh, les observant et les voyant tous dans la plus vive allégresse, comprit que ses paroles menaçantes ou flatteuses ne seraient pas écoutées. Il commanda qu'on amenât devant lui l'un des moins âgés; c'était un prêtre nommé Arsène, dont les saints avaient d'abord douté (1). On lui lia les pieds et les mains, on l...

(1) Cf. plus haut, pg. 233, col. 2.

serra fortement jusqu'à ce que ses nerfs se retirassent, et il resta longtemps dans cette insupportable torture. Le saint ouvrit ses lèvres et dit : « Me voici entouré de beaucoup de chiens, et les conseils des méchants m'environnent. Ils ont percé mes mains et mes pieds, et, au lieu de ma bouche, mes os s'écrieront : Écoute-moi, ô Seigneur, écoute ma voix et accueille mon âme dans les légions de ton armée, qui apparut dans ta nouvelle demeure. Ta miséricorde, émue de compassion, me fait les précéder, tandis que je suis inférieur à tous. »

Ayant dit ces mots, il ne pouvait plus ouvrir la bouche à cause des terribles cordes du chevalet. Ensuite les bourreaux ayant reçu au même moment l'ordre des trois satrapes de trancher la tête du bienheureux par le glaive, ils jetèrent son corps dans une fosse immonde. Puis, dans ce même endroit, Tenschapouh se mit à parler avec l'évêque et lui dit : « Lorsque je vins en Arménie, il me fallut parcourir ce pays pendant un an et six mois : je ne me souviens pas qu'aucune plainte m'ait été faite sur toi, et encore moins de Joseph qui était le chef de tous les chrétiens, et fidèlement attaché aux intérêts du gouvernement. Celui qui avait été marzban du pays avant que je ne vinsse, était très-satisfait de lui, et moi je vis de mes yeux que, dans tout le pays, il était justement estimé comme un père, et qu'il aimait les grands et les petits sans distinction.

Maintenant, je vous en prie, épargnez-vous vous-mêmes, car vous êtes dignes d'honneur, et ne vous exposez pas à une mort cruelle, comme le premier que vous avez vu de vos propres yeux. Car si vous persistez dans la même pensée d'obstination, j'ai résolu de vous ôter la vie en vous faisant endurer beaucoup de supplices. Je sais que vous êtes séduits par les suggestions de celui-ci : mais, comme il est malade de corps, et qu'il ne trouve pas la santé par le secours des médecins, il est fatigué d'une vie infirme, et il désire la mort plutôt que la vie. »

A cela saint Joseph répondit et dit : « L'éloge que tu as adressé d'abord à l'évêque et puis à moi, tu l'as fait avec raison, et tu as honoré dignement nos cheveux blancs; il devait en être ainsi. En effet, les véritables serviteurs de Dieu ne doivent pas résister aux princes de la terre, ni, en vue d'un intérêt terrestre, murmurer contre quelqu'un; mais ils doivent enseigner les préceptes de Dieu, sans fausse sagesse, se montrer conciliants envers tous, et, au moyen d'une saine doctrine, guider tous les hommes vers le seul Dieu des créatures. Quant à ce que tu as dit des séductions de cet homme, tu n'as pas fait un mensonge, mais tu as dit précisément la vérité. En effet, il ne nous flatte pas comme un étranger, et il ne nous trompe pas comme un séducteur, mais il nous aime beaucoup.

Notre Mère l'Église qui régénère étant une, et l'Esprit-Saint qui nous a engendrés étant notre seul père, pourquoi les enfants d'un même père et d'une même mère seraient-ils en contestation, au lieu d'être d'accord? Jour et nuit notre pensée était la même, c'était d'avoir l'union de notre vie inséparable, bien que nous semblions séduits. Car si celui-ci est fatigué, et s'il veut sortir d'un corps malade, nous le sommes nous tous encore davantage, puisqu'il n'y a point parmi les femmes une seule qui, en enfantant, soit exempte dans son corps de cruelles douleurs. »

Tenschapouh répondit : « Vous ne savez pas combien je suis patient avec vous! Ce n'est pas en vertu d'un ordre royal que je supporte vos discussions, mais je les ai autorisées par humanité, parce que je ne vous méprise pas, vous qui vous haïssez vous-mêmes et qui êtes les ennemis des autres. Moi qui ai mangé du sel et du pain dans votre pays, j'ai de l'affection et de la compassion pour lui. »

Le prêtre Léonce répondit et dit : « Celui qui a de l'amour et de la compassion envers les étrangers accomplit les préceptes de Dieu; mais il doit aussi en garder pour lui-même, parce que nous ne sommes pas maîtres de nous-mêmes : il y a quelqu'un qui nous demandera compte des étrangers et de ceux de notre nation. Tout ce que tu as dit, je l'écoute de toi, et non d'après l'ordre du roi. Si vous êtes habitués à transgresser les ordres de votre souverain, vous faites bien, parce qu'il est le destructeur du pays et le meurtrier d'hommes innocents; et qu'il est l'ami de Satan et l'ennemi de Dieu. Nous, nous ne pouvons pas transgresser le commandement de notre souverain, et nous ne pouvons changer notre vie contre les illusions corruptibles du monde. Quant à moi, dont tu as dit que je préfère la mort à la vie, parce que les médecins sont impuissants pour me rendre la santé, de telles paroles ne peuvent convenir à ceux qui connaissent tous les malheurs du pays.

Je t'en conjure! adoucis un peu l'ardeur de ta colère et écoute mes sincères paroles ». Il repassa en ordre les choses de ce monde. « Quel mortel mène une vie exempte de tribulations? Ne sont-ils pas tous abreuvés d'infortunes, tel au dedans, tel au dehors? Le froid et le chaud; la faim et la soif; le manque absolu des choses né-

cessaires. Au dehors l'injustice, la rapine, la honteuse impudicité avec une violence effrontée; au dedans l'iniquité, l'apostasie, l'ignorance, le mensonge effronté avec une licence effrénée. Mais toi qui méprises les médecins, et qui les regardes comme inutiles, parce que par eux je ne puis pas obtenir la santé, sache que ceci ne doit pas étonner, parce qu'eux aussi sont des hommes. Il y a telle maladie à laquelle ils peuvent remédier, et telle autre qui est rebelle à leurs médicaments. Nous sommes tous mortels, autant celui qui soigne que celui qui est soigné. Vous seriez heureux si vous étiez comme la science de la médecine, parce que dans la médecine la véracité du médecin n'est pas peu de chose. Quand ils voient un homme devenu malade, ils ne tardent pas à le visiter et ils pensent lui rendre promptement la santé. Ainsi par exemple à la cour royale, si un de ceux qu'aime le roi devenait malade, quand même, en arrivant sur la grande place, il verrait une multitude d'illustres personnages, de beaux jeunes gens pleins de santé, si, en entrant dans la salle royale, il voyait le brillant et admirable cortége de tous les serviteurs, cette magnificence ne serait pas de nature à l'étonner. De plus, s'il y avait un lit d'or enrichi de pierreries, sur lequel est étendu le malade, il ne s'en préoccuperait pas; mais il ordonnerait qu'on lui ôtât son manteau orné de broderies d'or, et avec ses mains il lui toucherait le corps pour connaître s'il est d'un tempérament ardent, si son cœur bat tranquillement à sa place, s'il a le foie affaibli, et si les mouvements de son pouls sont réglés, afin d'y remédier et de lui rendre la santé. Or, si la médecine humaine surmonte ainsi chaque chose, et si en appliquant son art elle obtient des effets, ne conviendrait-il pas à vous, qui tenez tout le pays sous votre vaste domination, de tâcher de guérir d'abord votre esprit de toutes les erreurs qui sont répandues dans votre empire? Tous alors ne resteraient-ils pas volontairement sous votre domination? Mais maintenant que vous êtes devenus ignorants, et que vous avez rendu mortelle votre âme qui était immortelle, pour l'inextinguible feu de l'enfer, que vous le vouliez ou non, vous êtes malades corporellement d'une inguérissable maladie. Cependant vous nous méprisez, nous qui sommes affligés dans notre corps, dont nous ne pouvons nous délivrer à notre volonté; mais nous le serons [un jour] comme cela doit arriver à la nature corporelle de chacun. Le Christ, aussi vrai Dieu, vivant et vivifiant par sa bonté spontanée, se fit médecin des âmes et des corps; par la douleur de ses souffrances, il a guéri lui-même tous les hommes. Il nous engendra d'une manière encore plus bienfaisante, [en nous faisant participer] à une génération exempte de douleurs et de plaies; il a guéri les blessures cachées des anciennes morsures du dragon; il nous a rendus, en esprit et en corps, immaculés et exempts de blessures, afin que nous devenions les compagnons des anges et les champions de notre Roi céleste. Dans ton ignorance, toi qui ne jouis pas des célestes dons de Dieu, tu ne veux pas même être instruit par nous; au contraire tu veux nous séduire; c'est impossible, cela ne sera jamais, et tu ne réussiras pas à l'obtenir. Quant à mon corps maladif, je t'en parlerai franchement. Je me réjouis et mon cœur tressaille de joie en voyant mon corps tourmenté; je sais que cela raffermit en moi la force de mon esprit, d'autant plus que j'en ai la preuve par le grand docteur des païens, qui se consolait des douleurs de son corps, et se glorifiait des attaques des satellites de Satan, et disait : « Si nous ressemblons par nos souffrances à sa mort, nous mériterons aussi d'avoir part à sa résurrection (1). » Et toi, maintenant, qui as de l'autorité sur nous, juge-nous suivant la malice de ta volonté. Nous n'avons pas peur des terribles tourments dont tu nous menaces, et nous ne craignons pas non plus la mort cruelle que tu nous prépares. »

Alors il fit séparer les bienheureux, et, lorsqu'il fut seul, il dit au saint évêque : « L'éloge que je t'ai fait d'abord, ne l'as-tu pas regardé comme un honneur? Je te fais ressouvenir des mauvaises actions que tu as faites, afin que tu te condamnes toi-même à la mort. As-tu effectivement détruit l'adrouschan du pays de Reschdouni? As-tu tué le feu? J'ai aussi appris, et je m'en suis assuré, que tu as tourmenté les mages, et que tu as enlevé les ornements du culte. Or, si tu as fait cela réellement, raconte-moi toutes ces choses. » Le saint répondit : « Tu veux le savoir maintenant de moi, tandis que tu le savais déjà. » Tenschapouh ajouta : « Autre chose est un renseignement, et autre chose la vérité. » L'évêque reprit : « Raconte-moi les faits avec franchise. » Tenschapouh répondit : « J'avais entendu dire que tous les dommages commis dans le pays des Reschdouni étaient de ton fait. » L'évêque répliqua : « Puisqu'on t'a raconté les choses ainsi, pourquoi me demandes-tu de nouveaux renseignements? » Tenschapouh ajouta : « Je veux entendre de toi la vérité. » L'évêque dit : « Tu ne veux rien apprendre de moi pour ton bien; mais intérieure-

(1) *Rom.*, VI, 5.

ment tu désires mon sang. » Tenschapouh répondit : « Je ne suis pas une bête sauvage et sanguinaire; mais je suis le vengeur des dieux, qui ont été méprisés. »

L'évêque dit : « Tu appelles dieux les éléments muets, et tu veux égorger les hommes tes semblables? Tu en recevras la punition avec ton roi dans l'impartial tribunal de Dieu. Ce que tu veux entendre de moi, dans une intention maligne, je te le dis : Oui, certainement, j'ai dévasté l'adrouschan; j'ai par le bâton tourmenté les mages; quant aux immondes ornements qui étaient là, je les ai jetés à la mer (1). En ce qui concerne le feu, qui peut le tuer, puisque le très-sage Créateur des êtres, en prenant soin, dès le principe, des quatre éléments, ne rendit pas leur nature périssable? Ainsi donc, tue l'air si tu peux, ou corromps la terre, afin qu'elle ne produise pas d'herbe; égorge le fleuve, afin qu'il meure. Si tu peux faire ces trois choses, tu peux aussi tuer le feu. Si notre Créateur a uni ensemble ces quatre éléments indissolubles, — on trouve dans les pierres ainsi que dans les métaux et dans tous les éléments visibles la nature du feu, — tue donc la chaleur du soleil, puisqu'il y a en lui une portion de feu. Ou bien commande que le feu ne soit pas frappé par le fer. Celui qui respire, se meut, marche, mange, boit et meurt. Quand as-tu vu le feu marcher, parler, et comprendre? Or, tu affirmes qu'on a tué celui que tu n'as pas vu vivant. Combien votre iniquité n'est-elle pas plus insupportable que celle de tous les païens, qui sont plus éclairés que vous! Bien qu'ils soient loin du vrai Dieu, pourtant ils n'appellent pas Dieu les éléments insensés. Or, si par ignorance tu dis que la nature du feu est corruptible, les créations qui la composent sont en désaccord avec tes [croyances]. »

Tenschapouh dit : « Je n'entre pas avec toi en discussion pour rechercher la nature des créations; mais avoue-moi si tu as éteint le feu, ou non. » Le bienheureux répondit : « Puisque tu n'as pas voulu devenir le disciple de la vérité, je te dirai tout ce que veut ton père Satan. Moi-même j'entrai dans votre adrouschan, et je vis les perfides ministres de votre secte trompeuse, et le foyer rempli de feu qui brûlait devant eux. Je leur demandai verbalement et non avec le bâton : Que pensez-vous dans votre esprit, de ce culte rendu au feu? » Ils répondirent : « Nous, nous n'en savons rien; seulement, nous savons que c'est l'usage des ancêtres, et l'ordre tout puissant du roi. » Je leur dis de nouveau : « Et que connaissez-vous de la nature du feu? le croyez-vous créateur, ou création? » Ils dirent tous d'une voix : « Nous ne le reconnaissons pas créateur; il ne donne pas même de repos aux travailleurs. Nos mains sont durcies par la hache, nos dos sont calleux, tant nous avons porté de bois, nos yeux sont devenus malades à force de pleurer à cause de la violence de la flamme, et nos visages sont noircis par l'humide épaisseur de la fumée. Si on lui donne peu de nourriture, il a très-faim, et si nous ne lui offrons rien, il s'éteint tout à fait; si ensuite nous allons auprès de lui et que nous l'adorions, il nous brûle; si nous nous éloignons absolument, il devient cendre. C'est ainsi que nous comprenons sa nature. » Je leur dis de nouveau : « Avez-vous jamais su qui vous a enseigné un tel mensonge? » Ils répondirent : « Pourquoi nous interroges-tu pour le savoir? regarde les choses actuelles. Nos législateurs sont aveugles seulement dans leur esprit; tandis que notre roi dans son corps est privé d'un œil (1) et dans son esprit il est aveugle. » — C'est pourquoi, en entendant les mages, j'en eus beaucoup de compassion, parce que dans leur ignorance ils disaient la vérité. Je les tourmentai un peu par le bâton; je leur fis jeter le feu dans l'eau et je leur dis : — que les dieux qui ne créèrent ni le ciel, ni la terre, périssent sous les cieux : — et après je mis les mages dehors. »

Tenschapouh, en entendant toutes ces choses de la bouche du saint évêque, s'émut beaucoup des insultes prodiguées au roi et à la religion. C'est pourquoi il n'eut pas le courage de le torturer sous le bâton, pour ne pas lui faire dire devant le tribunal des injures plus graves contre le roi; pour ne pas faire tomber les soupçons sur lui, à cause du mépris qu'il professait pour le roi et la religion, et enfin pour avoir patiemment discuté avec eux. Comme il siégeait au tribunal, ceint d'une épée pour inspirer de la crainte aux saints; rugissant comme un lion furieux, et tirant son épée, il s'élança comme une bête féroce sur les bienheureux; et, frappant l'évêque à l'épaule droite, il la détacha avec la main. Le saint, étant tombé à terre du côté gauche, se releva; et, ayant pris sa main droite, il cria à haute voix et dit : « Reçois, ô Seigneur, le sacrifice volontaire par lequel je me suis offert entièrement à toi, et réunis-moi aux troupes de tes saints champions. » En outre il en-

(1) Il est question du lac de Van, aussi appelé mer des …eschdouni. — Cf. St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 54 et suiv.

(1) Iezdedjerd était borgne.

courageait ses compagnons et il disait : « Voici, ô justes, que l'heure de notre mort est arrivée; fermez un moment les yeux du corps, et voyez maintenant le Christ, notre espérance. » Et, baigné dans son sang, il disait : « Je bénirai le Seigneur en tout temps, toujours sa bénédiction sera dans ma bouche. Mon âme se glorifie dans le Seigneur; que les gens de paix entendent et qu'ils se réjouissent. » Et, récitant ce psaume, il le poursuivait jusqu'à l'endroit : « Les afflictions des justes sont nombreuses; mais le Seigneur les délivre, et conserve tous leurs os (1). » Son corps ayant encore conservé un peu de vigueur, en observant avec ses yeux, il voyait venir du ciel beaucoup de légions d'anges et six couronnes dans la main d'un archange. Il entendit aussi d'en haut une voix qui disait : « Courage, mes fidèles, puisque vous avez déjà oublié votre vie pénible, et que vous êtes arrivés aux couronnes bienheureuses, que par vos labeurs vous avez préparées. Prenez, mettez-les chacun sur votre tête, puisque par vous elles furent préparées, qu'elles furent tressées par les très-saintes mains du Christ, qui les a remises à ses ministres, car vous êtes compagnons d'Étienne. » Il voyait aussi très-bien que l'épée brillait sur la la tête des bienheureux.

Lorsque saint Léonce vit qu'on ne voulait plus les interroger et les juger un à un, mais qu'on avait donné indistinctement l'ordre de mort, il dit au bienheureux Joseph : « Approche-toi, avance-toi contre l'épée; car pour le rang tu es supérieur à tous. » Ayant dit cela, ils se rangèrent l'un après l'autre, et les bourreaux en grande hâte les décapitèrent tous ensemble. On jeta les corps des bienheureux devant le saint évêque. Lui en exhalant son esprit s'écria, et dit : « O Seigneur Jésus, reçois les âmes de nous tous, et réunis-nous aux cohortes de tes fidèles. » C'est ainsi que tous furent martyrisés dans le même endroit.

Si on veut aussi compter avec eux le chef des mages, qui crut au Christ, les martyrs sont au nombre de sept; outre les deux qui furent martyrisés à Vadkédès, et un autre évêque en Syrie, qui se nommait Thathig. Mais ici, dans cet endroit (2), ils furent six, dont voici les noms : Sahag, évêque des Reschdouni; saint Joseph, de la vallée de Vaï, du bourg de Hoghotzim (3); le prêtre Léonce de Vanant, du bourg d'Idchavan (1); le prêtre Mousché d'Aghpag (2); le prêtre Arsène de Pakrévant, du village d'Éghékiag (3); le diacre Khadchadch d'où était l'évêque des Reschdouni; en outre le bienheureux chef des mages de la cité de Nischapour (Niouschapouh); le prêtre Samuel d'Ararat, du bourg d'Aradz (4); le diacre Abraham de la même localité.

En ce qui concerne ces six saints qui furent martyrisés là dans le désert, Tenschapouh, le chef des mages, Dchenigan, et l'intendant choisirent des gardes parmi leurs serviteurs, et ils ordonnèrent que, durant l'espace de plus de dix jours, on gardât leurs corps, jusqu'à ce que l'escorte royale fut partie, afin que ceux d'une autre religion (5) ne vinssent pas en prendre les os, pour les porter et les partager dans tout le pays, ce qui exciterait encore davantage les populations à suivre la secte des Nazaréens. En attendant, Khoujig, dont nous avons parlé plus haut (6), restait là armé, avec les gardes, comme s'il avait été un des leurs; c'était un homme plein de prudence, et parfait dans la science divine. Il attendait et il observait de quelle manière il lui serait possible de leur ravir les os des saints.

Trois jours se passèrent, et ils furent tous saisis d'une grande crainte. Comme engourdis et à moitié morts, ils ne purent se relever pendant trois jours. Le quatrième jour, ils furent violemment agités par Satan. On entendait, pendant tout le cours de la nuit, des voix horribles, des bruits et des tonnerres souterrains semblables à des secousses de tremblement de terre. La terre tremblait sous leurs pieds et les épées brillaient autour d'eux. On voyait tous les cadavres se lever debout, et les paroles mêmes du tribunal retentissaient, d'une façon terrible, à leurs oreilles. Troublés tour à tour, ils se heurtaient l'un contre l'autre, et ils étaient tellement haletants et en délire que l'un ne savait pas

(1) Psaume 33.

(2) Le lieu du martyre des saints s'appelait *Revan* ou *Bourg des Mages* (Lazare de Pharbe, c. 48, p. 175).

(3) La vallée de Vaï, ou *Vaïotz dzor,* faisait partie de la province de Siounie. Le bourg de Hoghotzim s'élevait dans cette vallée où se trouvaient aussi beaucoup d'autres localités. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.,* p. 255-256.

(1) Idchavan ou *Idchavanitz Kiouz,* qu'il ne faut pas confondre avec une autre localité du même nom située dans le Daïk (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 373), se trouvait dans la province d'Ararat, canton de Vanant (Indjidji, *op. cit.*, p. 437). Élisée est le seul auteur qui mentionne cette localité.

(2) Aghpag ou *Aghpak* était un des cantons du Vasbouragan. Il y avait le grand et le petit Aghpag. — Cf. Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardz.*, p. 39 *et passim* — Indjidji, *Arm. anc.*, p. 206.

(3) Éghékiag, bourg du canton de Pakrévant, province d'Ararat, est cité seulement par Élisée et Lazare de Pharbe; *loc. cit.* — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 412.

(4) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 500.

(5) C'est-à-dire les chrétiens.

(6) Cf. plus haut, p. 236.

où son compagnon s'était enfui; au comble de l'étonnement, ils coururent raconter tout ce qu'ils avaient souffert.

Les trois satrapes tinrent conseil, et, fort étonnés, ils se mirent à dire entre eux : « Que faire? Que penser de cette incroyable secte des chrétiens? Tandis qu'ils vivaient, leur existence était merveilleuse; ils méprisaient les richesses, comme s'ils n'en avaient pas besoin; ils étaient purs comme ceux qui n'ont pas de corps; ils étaient parfaits comme les justes et vaillants comme les immortels. Si nous disons tout cela en ignorants et en incrédules, que dirons-nous quand, par leur entremise, tous les malades de l'armée sont guéris? Quel mortel, — et cela est vraiment surprenant, — a-t-on vu ressusciter un cadavre, ou a-t-on entendu qu'il proférait des paroles? Nos serviteurs ne sont pas des imposteurs; nous nous en sommes assurés par nous-mêmes. S'ils voulaient prétendre à quelque gratification, et qu'ils se missent à rechercher les chrétiens dans l'armée, ils recevraient pour chaque corps de l'or en récompense. Quant à ceux qui furent tourmentés par Satan sans qu'alors ils fussent malades, comme nous le savons, il est évident qu'ils ont vu aujourd'hui un grand prodige. Si nous nous taisons, notre vie est en danger; et si nous les conduisons devant le roi, qui apprendra par eux ces grands prodiges, quelque schisme peut surgir dans notre religion. » Le chef des mages leur dit : « Ne suis-je pas votre président? Pourquoi vous tourmentez-vous si gravement? Vous avez exécuté ce qui vous concerne, et vous avez accompli l'ordre royal. Si ensuite on répand cette nouvelle et qu'on en demande l'explication en présence du roi, la recherche appartient à nous qui sommes mages; ne vous en inquiétez donc pas, et n'y pensez point. Si vous vous effrayez un peu dans votre âme, venez vers le soir, avant demain matin, puisque demain le très-savant chef suprême des mages offrira un sacrifice, et lui, qui est convaincu, persuadera vos esprits. »

Quand Khoujig eut entendu tout cela et qu'il sut qu'alors on ne s'occuperait plus du tout des saints martyrisés, il prit aussitôt avec lui dix hommes, qu'il savait être très-attachés à la foi chrétienne. Étant arrivé à l'endroit, il trouva tous les corps très-bien conservés. Mais, comme il soupçonnait encore les bourreaux, ils transportèrent encore les saints dans un autre endroit, distant de deux lieues. Ne s'en préoccupant plus désormais, ils nettoyèrent et arrangèrent les os des bienheureux; ils les portèrent à l'armée, et les tinrent cachés. Peu à peu, ils les montrèrent d'abord au général arménien, et puis à beaucoup de chrétiens, qui étaient dans l'armée. Ils offrirent les premiers fruits de ce présent aux satrapes prisonniers qui, à ce moment, avaient été délivrés de leurs liens, et avaient évité la mort dont on les avait menacés, car on avait expédié en Arménie des lettres de grâce.

Ce bienheureux Khoujig, qui fut digne de servir les saints secrètement, nous a raconté avec détail tout ce que j'ai dit de leur mort jusqu'au moment des lettres de grâce, leur douloureux supplice, les interrogatoires et les épreuves auxquels les juges les soumirent, et les réponses de chacun des saints, leur exécution à mort, les terreurs horribles qui s'emparèrent des bourreaux, les craintes qu'éprouvèrent les trois satrapes, les os qu'ils avaient recueillis, non pas confusément, mais en les réunissant dans une même enveloppe, [en ayant soin que] les os de chacun fussent disposés séparément dans six caisses, sur lesquelles était gravé le nom de chaque martyr. Il avait mis aussi avec les os de chacun les chaînes cruelles que les bourreaux avaient abandonnées, et il avait fait une marque sur le couvercle des caisses.

Les six bienheureux furent martyrisés par une mort sainte et désirée, le vingt-cinquième jour du mois de hroditz (1), dans le grand désert de la province d'Abar, aux environs de la ville de Nischapour.

DES DISCIPLES DES MARTYRS QUI DEVINRENT CONFESSEURS.

Les disciples de ces bienheureux se trouvaient dans les fers dans la même ville. Un des chefs des bourreaux du roi vint et les tira de prison. Il emmena aussi de la même ville cinq chrétiens syriens, qui, pour le nom du Christ, avaient été mis dans les fers. Il les interrogea verbalement, et ils ne consentirent pas à adorer le Soleil. Il les fit fouetter avec des verges, et ils se raffermirent encore plus dans la même pensée. Il leur coupa les oreilles et les paupières, et les fit conduire dans la Syrie, afin qu'ils y restassent comme esclaves de la cour. Ils y allèrent avec une grande joie, comme s'ils avaient reçu du roi de magnifiques présents.

Ensuite le même chef des bourreaux retourna auprès des disciples des saints martyrisés; il en choisit deux qui étaient les plus doux, et, les prenant à part, il leur dit : « Quel nom avez-vous? »

(1) Le mois de *hroditz* correspond au mois de juillet et aux dix premiers jours d'août. — Leur martyre eut lieu en l'an 454 de notre ère, selon Saint-Martin, dans les notes de l'*Hist. du B. E.* de Lebeau; *loc. cit.*

L'un répondit et dit : Depuis ma naissance je me nomme Khorène, et celui-ci Abraham; quant à notre état divin, nous sommes serviteurs du Christ, et disciples des bienheureux que vous avez fait mourir. » Le chef des bourreaux reprit et leur dit : « Que faites-vous maintenant, et qui vous a conduits ici? »

A cette demande, Abraham répondit en lui disant : « Vous avez dû apprendre cela de nos docteurs. Ce n'étaient pas des hommes vulgaires, ils avaient des biens paternels en suffisance et aussi des serviteurs, quelques-uns de notre classe et d'autres d'un rang plus élevé. Nous sommes venus avec ceux qui nous avaient enseignés et élevés; parce que nos lois divines nous commandent d'aimer nos docteurs comme des pères vénérés, et de les servir comme des maîtres spirituels. » Le chef des bourreaux, irrité, lui dit : « Tu parles comme un révolté et un téméraire audacieux. Tant que vous étiez en paix, et dans votre pays, c'était très-bien. Mais depuis que [vos maîtres] se sont rendus coupables envers la cour et qu'ils ont été condamnés à mort à cause de leurs actions, vous ne deviez pas même vous approcher d'eux Ne voyez-vous pas, dans la grande armée, que quand un des personnages honorables est arrêté par ordre de la cour, on le revêt d'un vêtement brun; il est séparé et éloigné des autres, il reste seul au loin, et personne n'ose même s'approcher de lui? Quant à toi, tu parles en te vantant comme le disciple d'hommes innocents? » — A cela Khorène répondit : « Notre raisonnement n'est pas injuste et le vôtre n'est pas faux. Le satrape coupable devrait être obéissant envers celui dont il a reçu des faveurs, au point qu'en dehors de son hommage, il devrait recevoir encore de grands présents. Mais, en échange de ce qu'il ne fit pas, il lui est arrivé le contraire. Si nos docteurs avaient péché contre Dieu, ou avaient insulté le souverain, nous eussions agi envers eux de la même manière. Ainsi, dans le pays, nous ne nous serions pas approchés d'eux; nous ne les aurions pas suivis ici sur la terre étrangère. Mais puisque, sur ces deux points, ils ont persévéré avec justice, et que vous les avez mis à mort sans raison, c'est précisément pour cela que nous honorons leurs os. » Le chef des bourreaux ajouta : « Je l'ai déjà dit, que tu es un homme très-téméraire; et il est maintenant démontré que vous êtes complices de toutes leurs fautes. » Abraham dit : « De quelles fautes? » Le chef des bourreaux répondit : « D'abord à cause de la mort des mages, et à cause de tous les autres forfaits. » Abraham ajouta : « Ce n'est pas seulement par caprice, mais c'est suivant l'ordre et suivant la loi. Les rois vous commandent, et vous agissez au moyen de vos serviteurs. » Le chef des bourreaux dit : « Je le jure par le Dieu Mihr, tu parles plus témérairement que tes docteurs. Il est clair que vous êtes encore plus coupables. C'est pourquoi il ne vous est pas possible de vous soustraire à la mort si vous n'adorez le Soleil et si vous n'accomplissez pas ce que veut notre religion. » Khorène dit : « Jusqu'à présent tu étais un homme qui parlait mal; maintenant tu aboies en vain comme un misérable chien. Si le soleil avait des oreilles, tu lui ferais honte; mais il est insensible par sa nature, et toi, dans ton iniquité, tu es plus insensible que lui. En quoi nous as-tu vus inférieurs à nos pères? Ne veux-tu pas nous tenter par des paroles? Examine plutôt ta malice et notre bonté, et que Satan ton père en reçoive la honte, non-seulement de nous qui sommes avancés [en âge], mais aussi de celui qui te semble le plus jeune. Il causera des plaies profondes à ton esprit et à ton corps. »

En entendant cela, le chef des bourreaux, irrité contre eux, se mit dans une grande colère. Il les fit traîner encore plus cruellement que les premiers, et ce supplice devint si intolérable qu'il y en eut beaucoup que l'on crut morts. Trois heures après, ils se mirent à parler de nouveau et dirent : « Ce supplice nous semble léger, et nous regardons comme peu de chose les douleurs du corps en comparaison du grand amour de Dieu, pour lequel moururent nos pères spirituels. Va donc, ne t'arrête pas, ne te donne pas de repos; ce que tu leur fis, fais-le également pour nous. Si leurs actions te paraissent mauvaises, que les nôtres te le semblent doublement; parce qu'eux donnaient des ordres en paroles, et nous, par le fait, nous étions leurs instruments. »

Le chef des bourreaux s'irrita encore davantage contre eux et il ordonna qu'on les frappât jusqu'à la mort. Les bourreaux se relayaient de six en six pour chaque martyr. Lorsqu'ils furent étendus à terre à moitié morts, il ordonna qu'on leur coupât tout à fait les deux oreilles, et on les trancha de telle manière qu'on eût dit qu'ils n'en avaient jamais eu. Après tant de tortures ils sortirent comme d'un profond sommeil, et ils se mirent à prier avec ferveur, en disant : « Nous te prions, ô valeureux soldat du roi, ou perfectionne-nous par la mort, comme nos pères, ou exécute le châtiment comme tu l'as fait pour les derniers martyrs. Puisque voici que nos oreilles ont été guéries par un remède céleste; nos nez dans les diverses tortures n'ont pas été touchés; ne nous

'e pas des dons de la céleste bonté. Purifie corps en les traînant, et nos oreilles en les pant; coupe aussi nos nez pour les purifier, :e que plus tu nous rends difformes dans les ses corporelles, plus tu nous rends séduisants s les choses célestes. » Le chef des bourreaux 'répondit avec douceur : « Si je reste encore rès de vous, je crois que vous m'inculquerez :e obstination. Je vais vous faire connaître les res du roi. Je ne dois pas vous punir davan- :. De plus, j'ai l'ordre de vous envoyer en Syrie r être esclaves de la cour royale, et afin que, si lqu'un vous voit ici, il ne persévère pas dans nême obstination contre les commandements souverain. »

.es bienheureux lui dirent : « Tu as laissé notre 'e imparfaite; nous ne travaillerons pas sur la 'e royale avec la moitié de nos corps. » En en- dant cela, le chef des bourreaux donna l'ordre soldats qui les conduisaient, et dit : « Emme- d'ici ces hommes et allez; arrivés en Syrie, ls aillent à l'aventure et suivant leur vo- :é. »

:e sont là les confesseurs arméniens, qui sup- tèrent avec joie les tortures et les mutilations eurs membres. Mais, comme ils n'avaient pas jugés dignes d'une mort bienheureuse, ils 'chaient tristes et rêveurs pendant ce long age. Ils ne regrettaient pas d'avoir les pieds et nains enchaînés, comme n'ayant pas été dignes re comparés aux généreux martyrs.

'endant que les soldats les conduisaient, ils vèrent dans le pays de Babylonie, dans une trée nommée Schahough (1). Bien qu'ils fussent mis à une punition royale, ils furent cependant ueillis avec sympathie et considération par habitants du pays. Toutefois les bienheureux ent très-tristes, comme s'ils avaient peu tra- llé et qu'ils se fussent beaucoup reposés; et ils sistaient dans leurs regrets. Ils désiraient aussi ement voir [alléger] les saintes chaînes des sa- pes, pour les secourir dans leur indigence cor- relle. Ils le firent comprendre aux grands, qui fessaient la sainte religion chrétienne. Tous sentirent, les grands et les petits, à avertir it le pays, pour que chacun contribuât aux né- ssités des besoins corporels des saints prisonniers ns leur lointain exil. C'est pourquoi, d'une année l'autre, ils réunissaient, suivant le moyen de chacun, ici un peu, là beaucoup, tout ce dont ils pouvaient disposer. Ils recueillaient, soit de grandes sommes, soit de petites, et ils les envoyaient en présent aux bienheureux pour les expédier aux prisonniers. De cette manière, ils restèrent en esclavage jusqu'à ce que la dixième année fût accomplie.

Comme ils étaient gardés avec beaucoup de soin dans un pays brûlant, et qu'ils ne cessaient de voyager dans le Schahough, dans le Meschov (1), dans le Khaschgar (2), dans toute l'Assyrie et le Khoujasdan (Khouzistan), saint Khorène mourut sous l'influence de la grande chaleur et tourmenté par un vent brûlant. Ils le remirent aux habitants du pays avec les saints martyrs.

Cependant le bienheureux Abraham vivait incessamment dans la vertu; il voyageait, il recueillait, il portait dans les lieux lointains tous les dons des fidèles, et il les distribuait à chacun suivant ses besoins. Il continua ainsi jusqu'à la douzième année du châtiment; de sorte que tous, d'un commun accord, le prièrent de consentir à retourner en Arménie, afin que par sa présence ils vissent aussi en sa personne les valeureux martyrs qui étaient morts par le glaive, et que, par lui aussi, ils vissent les saintes chaînes de ceux qu'on avait torturés. Quand on vit avec lui les martyrs, les confesseurs et les captifs, tout le pays fut béni par sa présence. A cause de lui, ils furent bénis par l'accroissement de leurs enfants; leurs jeunes gens s'élevèrent à la sainteté, et les vieillards devinrent habiles dans la science. A cause de lui, leurs princes connurent l'amour du prochain. A cause de lui, Dieu fit descendre la pitié dans le cœur du roi pour restaurer et pacifier tout le pays. A cause de lui, les églises furent glorifiées, comme par un brave et parfait champion;

(1) Cet ethnique qui, au dire d'Élisée, était une pro- ce de la Babylonie, doit avoir été mal transcrit par les pistes de son Histoire. Un passage de la *Géographie* de Moïse de Khorène (Œuvres compl., en arm.; Venise, 1843, in-8°) nous fournit en effet le moyen de restituer l'orthographe exacte du nom de cette province (p. 612, — § 32) qui, dans la nomenclature des quatre divisions de la Babylonie, est écrit sous la forme *Agogha* ou *Agola*. Saint-Martin, dans son édition de la *Géographie de Moïse de Khorène* (*Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 368-369), ayant sous les yeux un texte fort altéré de cet ouvrage, a donné ce nom sous la forme *Gogha*, et il avait assimilé cette province à *Koufah*.

(1) Le pays de *Meschoun* est, selon Moïse de Khorène (Œuvres de Moïse de Khorène, *Géographie*, p. 613), un des vingt petits cantons de la Perse proprement dite. La seule différence qui se remarque dans l'orthographe de ce nom est trop peu sensible pour qu'elle puisse donner lieu à une autre interprétation.

(2) Le Kaschgar, que Moïse de Khorène orthographie Kaschkhar, était une petite province de l'Élymaïde. — Cf Œuvres de Moïse de Khorène, p. 613.

on orna les chapelles des martyrs, et les martyrs triomphants se réjouirent; à cause de lui, la plaine d'Avaraïr (1) fut embellie, elle fut ornée de fleurs, non par les nuages porteurs de la pluie, mais par le sang répandu des martyrs, et par la blancheur des os qu'on y avait disséminés. Les pieds très-laborieux du confesseur, en foulant les vastes sillons [où s'était livrée] la bataille, la route suivie par le martyr vivant, le vivant allant aux vivants, redoubla la vie de tout le pays. « Nous savons, disaient-ils, qu'à sa vue, tous les solitaires de l'Arménie revoient en lui les troupes des combattants spirituels, qui se dévouèrent à la mort à notre place et versèrent leur sang comme un sacrifice de réconciliation avec Dieu. Les saints prêtres, en le voyant, se souviennent qu'ils furent massacrés dans leur exil lointain, et qu'ils apaisèrent le courroux du roi. Ils se souviendront peut-être aussi de nos chaînes, et, en priant, ils demanderont à Dieu que, d'ici, ils nous fassent retourner dans la terre de nos pères. En effet nous sommes très-affligés, non-seulement par un désir naturel, mais encore plus par le désir de voir notre sainte Église, et nos saints ministres que nous y avons établis. Si Dieu nous favorise, que celui-ci puisse y aller pour satisfaire les désirs des survivants, nous connaîtrons alors que Dieu nous ouvre la porte de sa miséricorde pour suivre la même trace que les pieds de celui qui nous précède. »

En y réfléchissant, les satrapes, remplis des grâces de Dieu, exhortaient par de grandes instances le confesseur à se rendre à leurs vœux, et, comme il n'avait pas coutume de jamais s'opposer au bien, cette fois encore, selon son usage, il se hâta de mettre à exécution le désir unanime de ceux qui étaient fermes dans la vertu divine. Il vint donc et entra en Arménie.

Aussitôt les hommes et les femmes, les grands et les petits et toute la multitude des nobles et du peuple se porta au-devant de lui. Prosternés devant le saint, ils lui baisaient les pieds et les mains et ils disaient :

« Béni soit le Seigneur Dieu au plus haut des cieux, qui nous envoya l'ange du ciel pour nous donner la nouvelle de notre résurrection, afin que nous soyons héritiers du royaume céleste. Voici en effet que nous découvrons en toi tous ceux qui moururent par l'espérance de la résurrection, et ceux qui sont dans les chaînes dans l'espoir de la libération. En toi, nous voyons aussi la restauration de notre pays, par la paix; par toi, nos églises glorifiées sont dans l'allégresse, et par toi, nos saints martyrs seront toujours nos intercesseurs auprès de Dieu. Bénis- nous, ô notre saint père; ta parole est celle des morts, donne-nous leur bénédiction, afin que nous sentions dans le secret de nos âmes les bénédictions des saints. Tu as aplani le sentier à ceux qui désiraient venir dans leur pays; prie Dieu afin qu'ils te suivent promptement, toi leur précurseur. Comme tu as aplani le sentier impraticable sur la terre, ouvre-nous aussi la porte du ciel pour nos prières, afin que les supplications de nous autres pécheurs montent vers Dieu, pour l'intercession des prisonniers. Tant que nous serons dans ce corps fragile, de même que nous voyons ta bienheureuse sainteté, qu'il nous soit donné de voir ceux que nous aimons, puisque depuis longtemps nous sommes avilis et désolés dans notre âme et dans notre corps. Maintenant nous croyons avec une confiance non trompeuse, que par ta vue nous avons été ravis par ton saint amour; et que nous puissions voir dans peu les vrais martyrs du Christ, puisque toujours nous nous consumons du désir de contempler leur céleste beauté. »

Mais le bienheureux confesseur, bien qu'il fût accueilli avec tant d'amour par tout le pays, ne voulut pas s'approcher d'aucun d'eux par une affection naturelle. Il choisit un endroit éloigné de la foule du peuple, et, avec trois vertueux frères, il termina sa vie dans une grande pénitence. Si quelqu'un voulait raconter avec soin sa vie ornée de toutes les vertus, il éprouverait une très grande difficulté.

Et en effet, si je racontais ses veilles, il passait toutes les nuits comme une lampe inextinguible; l'insuffisance de sa nourriture, il faudrait s'imaginer qu'il ressemblait aux anges qui n'ont besoin d'aucun aliment. Si je voulais raconter sa douceur et sa modération, je ne trouverais personne parmi les vivants qui lui ressemblât. Pour le mépris des richesses; comme un mort qui ne les recherche pas, ce bienheureux lui ressemblait en tout point.

Doué d'une voix infatigable, il persévérait dans la religion, et, par des prières incessantes, il parlait toujours avec Dieu dans les cieux. Il fut le sel des indifférents, le stimulant pour secouer les négligents (1). L'avarice fut méprisée par lui, et la grossière gourmandise fut encore plus flétrie. Il

(1) La plaine d'Avaraïr était située dans la province de Douroupéran. C'était la partie la plus fertile du pays. — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 205. — L. Alischan, *Géogr. de l'Arm.*, p. 56.

(1) Matth., V, v. 13

devint le salut de notre pays d'Arménie, et beaucoup de malades obtinrent secrètement par lui la santé. Il fut le parfait docteur de ses docteurs, et le père de la sainteté, conseiller de ses pères. Au bruit de sa renommée, les ignorants s'instruisirent; et à son approche les hommes vicieux devenaient modérés. Quant à lui, il demeurait dans une étroite cellule, et il inspirait le respect à cause de sa sainteté à ceux qui étaient proches et à ceux qui étaient éloignés. Les démons (*dev*) s'effrayèrent et s'éloignèrent de lui; les anges descendirent et l'entourèrent comme d'une couronne.

Les Grecs rendirent l'Arménie heureuse à cause de lui, et beaucoup de barbares accouraient pour le voir. Il fut cher à ceux qui aimaient Dieu, et il convertit au saint amour beaucoup d'ennemis de la vérité. Dès les premières années de son enfance, il commença à pratiquer la vertu, et il termina sa vie de la même manière. Comme il ne contracta pas le saint mariage, il n'eut pas besoin corporellement d'aucune chose corruptible de ce monde; et, pour le dire franchement, comme il échangea les indigences corporelles pour les choses nécessaires à l'esprit, il fut transporté de la terre dans le ciel.

NOMS DES SATRAPES QUI SPONTANÉMENT ET POUR L'AMOUR DU CHRIST SE RENDIRENT EN CAPTIVITÉ A LA COUR DU ROI [DE PERSE].

De la race de Siounie, les deux frères Papkèn et Pagour; de la race des Ardzrouni, Nerschapouh, Schavasb, Schenkin, Méhroujan, Barkev et Dadjad; de la race des Mamigoniens, Hamazasb, Ardavazt et Mouschegh; de la race des Gamsaragan, Arschavir, Thathoul, Vartz, Nersèh et Aschod; de la race des Amadouni, Vahan, Arantzar et Arnag; de la race des Kenouni, Adom; de la race des Timakhsian, Thathoul et Sad avec deux autres compagnons; de la race des Antzavatzi, Schmavon, Zovarèn et Aravan; de la race des Aravélian (Orientaux), Phabag, Varaztèn et Tagh; de la maison des Ardzrouni, Abersam; de la maison des Mantagouni, Sahag et Pharsman; de la race des Daschiratzi, Vrèn; de la famille des Raphsonian, Papig et Ioukhnan.

Sur ce nombre de trente-cinq, quelques-uns sont de grands satrapes, d'autres sont d'un rang inférieur; mais tous, quant à la race, sont bien des satrapes, et, quant à la vertu spirituelle, ils sont tous habitants du ciel. Ainsi beaucoup d'autres nobles personnages, quelques-uns de la cour royale, et d'autres, des maisons des satrapes, furent les compagnons et les frères d'armes des valeureux héros. Tous s'offrirent volontairement aux chaînes cruelles. Nous ne nous étonnons pas seulement qu'ils se soient assujettis aux angoisses des tortures; mais nous sommes surpris, surtout, que des hommes nobles comme eux, habitants libres des montagnes couvertes de neige, soient devenus les habitants des campagnes embrasées. Ceux qui erraient en liberté comme les animaux sauvages, sur les montagnes fleuries, furent chassés dans le pays brûlant de l'Orient, les pieds et les mains attachés. Nourris du pain de la tribulation et de l'eau de l'indigence; enfermés dans l'obscurité pendant le jour, et la nuit privés de lumière; sans couverture et sans lit, à la manière des bêtes fauves, ils s'étendirent sur la terre pendant neuf ans et six mois. Ils supportaient ces tourments avec une si grande allégresse que jamais personne n'entendit sortir de leurs lèvres la plus légère plainte; au contraire, ils rendaient de grandes actions de grâce, comme des hommes satisfaits qui servent Dieu.

Pendant qu'ils supportaient ces tribulations, le roi s'imagina qu'ils étaient plongés dans une profonde tristesse et qu'ils devaient être las de mener cette existence douloureuse. Il leur envoya le grand intendant qui leur dit : « Rentrez dès à présent en vous-mêmes, et ne persistez pas dans votre obstination. Adorez le Soleil; vous serez délivrés de vos pénibles chaînes, et vous rentrerez de nouveau en possession de vos richesses paternelles. »

Les bienheureux répondirent : « Tu es peut-être venu nous tenter par des questions. Très-certainement le roi t'a envoyé. » L'intendant répondit avec serment : « Il n'est pas sorti de sa bouche le moindre mot sur cette affaire. » Ils répliquèrent : « Ceux qui ont une fois connu la vérité ne s'en éloignent jamais, mais ils restent fermes dans la voie qu'ils ont suivie. Nous fûmes peut-être des obstinés, parce que nous n'en avions pas fait l'expérience, et qu'aujourd'hui les tribulations nous auraient rendus prudents. Mais cela n'est pas ainsi; car notre chagrin est de ne pas avoir rendu le dernier soupir avec les premiers martyrs. Or nous te prions, et par ton intermédiaire nous prions aussi votre roi, que vous ne nous interrogiez plus désormais sur ces choses; mais que vous exécutiez le plus promptement possible ce que vous avez décidé dans votre esprit. »

En entendant cela, le grand intendant approuva beaucoup en lui-même leur ferme persévérance, et dès lors il se prit à les aimer comme des êtres chéris de Dieu. Il exhortait par ses supplications le roi à briser leurs chaînes. Aussi, bien qu'il fût révoqué de sa charge d'intendant du roi, car pour beaucoup de raisons on le trouvait coupa-

ble, et que lui-même attirait sur lui la ruine du pays d'Arménie, au point d'être destitué de son emploi avec un grand déshonneur; toutefois il ne voulut jamais, pendant tout le temps de sa vie, parler mal de ces prisonniers. Or beaucoup des bienheureux, particulièrement ceux qui étaient encore jeunes, avaient appris la doctrine du pays de leurs pères. Ce fut leur aliment céleste, par lequel ils s'encourageaient eux-mêmes et se consolaient l'un l'autre. Leur cœur et leur esprit se dilataient tellement que ceux aussi qui étaient les plus vieux devenaient semblables à des enfants, rajeunissaient et reprenaient de la vigueur. Bien que leur temps d'apprendre fût passé, toutefois, en chantant des psaumes, ils accompagnaient par des cantiques spirituels la troupe des jeunes gens. Ils embellissaient tellement le culte sacré qu'il paraissait agréable à quelques-uns de leurs cruels bourreaux; et ceux-ci, lorsqu'ils le pouvaient, les favorisaient malgré les ordres du roi; ils leur témoignaient tour à tour de l'empressement et de l'affection, et ils les assistèrent, à plusieurs reprises, dans leur indigence corporelle; surtout parce que Dieu opérait par eux beaucoup de merveilleuses guérisons, et que plusieurs possédés du démon, qui étaient dans la ville, furent guéris. Quand ils n'avaient auprès d'eux aucun prêtre, les malades et les infirmes de la ville couraient à eux et obtenaient la guérison de leurs maladies.

Celui qui était le grand prince du pays, Harevschghom Schapouh (1), à qui étaient confiés tous les prisonniers, leur témoigna une grande sympathie. Il regardait comme des pères les vieillards, et il caressait les jeunes gens comme des enfants chéris. Il écrivit souvent et il signala à la cour les pénibles angoisses des prisonniers; il fit également ressortir la conduite admirable de chacun d'eux. Il intercédait auprès des grands, et, en usant de beaucoup d'influences, il parvint, par le moyen de plusieurs protecteurs, à changer les dispositions du roi. [Ce prince] ordonna ensuite qu'on enlevât les chaînes des prisonniers; qu'on fit cesser l'angoisse de leur châtiment, et qu'ils reprissent les costumes de leur rang satrapal. Il fixa leur apanage, et il ordonna que leurs armes fussent fournies par la cour. Il écrivit et recommanda au généralissime qu'ils fussent admis dans l'armée royale. Ce nouvel ordre du roi étant établi, ils se conduisirent en braves dans les différents endroits où ils passèrent, si bien qu'il arriva à la cour des lettres remplies d'éloges en leur faveur. Ces faits parurent tellement agréables à l'esprit du roi qu'il ordonna qu'on les lui amenât. Ils vinrent et se présentèrent au roi des rois, Iezdedjerd. Ce prince les vit avec joie; il leur parla avec bonté; il permit qu'on leur rendit leurs domaines paternels, suivant le rang qu'avaient occupé leurs aïeux, et qu'ils quittassent le pays, en [professant librement] la religion chrétienne, pour laquelle ils avaient été tourmentés si cruellement.

Au moment où, au comble de l'allégresse, ils avaient été admis à la cour sublime, devant le roi, Iezdedjerd arriva au terme de sa vie, dans la dix-neuvième année son règne (1). Ses deux fils (2) s'étant armés l'un contre l'autre, se disputèrent le pouvoir en guerroyant. L'épouvantable perturbation causée par cette lutte dura deux ans. Tandis qu'ils se livraient des combats continuels, le roi des Aghouank (3), qui était leur neveu, se révolta de son côté. Ce prince, qui professait d'abord la religion de son père, était chrétien; mais le roi des rois, Iezdedjerd, l'avait forcé à adopter le magisme. Trouvant le moment favorable, il se crut en mesure d'affronter la mort. Il lui parut préférable de mourir en combattant, plutôt que de posséder un royaume en restant apostat. Toutes ces complications retardèrent l'ordre du départ des satrapes pour leur pays.

Sur ces entrefaites, le gouverneur du fils cadet d'Iezdedjerd, nommé Raham, de la famille de Mehran, bien qu'il voyait que l'armée des Arik était divisée en deux partis, attaqua vivement avec l'autre moitié le fils aîné du roi; il défit et massacra l'armée de ce prince, et, l'ayant fait prisonnier, il ordonna qu'on le fît mourir sur le champ. Ensuite il gagna les soldats qui avaient échappé au carnage, rassembla toutes les troupes des Arik, et fit couronner roi le jeune prince qu'il avait élevé et qui s'appelait Béroze (Firouz).

La paix régnait dans le pays des Arik, lorsque le roi des Aghouank refusa de nouveau de faire

(1) Saint-Martin (*Hist. du Bas-Empire de Lebeau*, t. VI, p. 313, note 4) a rétabli avec une grande pénétration le texte de ce passage qui est évidemment altéré. Selon lui *Harevschghom* formerait deux mots distincts et la phrase devrait être ainsi rétablie : « Celui qui était grand prince du pays de Harev, Schghom Schapouh, etc. ». *Harev* n'est autre chose que *Rey*, ville de l'Irak persan, sur les frontières du Mazandéran. — Cf. Barbier de Meynard, *Dict. géogr. de la Perse*, p. 273.

(1) Selon Lazare de Pharbe (c. 51), ce fut la 17[e] année du règne d'Iezdedjerd, que les satrapes arméniens furent graciés, c'est-à-dire en l'an 456. Si l'on adopte la date d'Élisée, ce serait en 458.

(2) Hormisdas et Firouz.

(3) Ce prince se nommait Vatché.

sa soumission. Il franchit les défilés de Djor, et les fit traverser par les troupes des Massagètes. Il réunit avec lui onze rois des montagnes, se porta au-devant de l'armée des Arik qu'il attaqua, et il fit éprouver de grandes pertes aux troupes du roi. Bien qu'on lui écrivît deux ou trois fois des lettres suppliantes, il refusa toujours un accommodement. Il leur reprochait par écrit et en paroles l'injuste dévastation de l'Arménie; il leur reprochait aussi la mort des satrapes et les tortures des prisonniers. « Au lieu de leur accorder la vie à cause de leur grand amour et de leurs labeurs, vous les avez tués [disait-il]. Il vaut mieux pour moi souffrir un sort semblable au leur que d'abandonner le christianisme. »

Voyant qu'on ne pouvait le réduire ni par la force ni par la persuasion, ils firent envoyer beaucoup d'argent dans le pays des Khaïlantourk (1); ils ouvrirent la porte des Aghouank, firent une grande levée parmi les Huns, et soutinrent pendant un an la guerre contre lui. Bien que ses troupes fussent dispersées et loin de lui, ils ne purent le faire rentrer dans l'obéissance. Ils eurent à subir de grandes persécutions, des affronts et même des tortures cruelles. L'invasion du pays dura pendant si longtemps que la plus grande partie de la contrée fut dévastée. Cependant personne ne déserta par crainte la cause du roi des Aghouank.

Le roi de Perse lui fit dire de nouveau : « Permets qu'on m'amène ma sœur et ma nièce, qui étaient nées dans la religion des mages, et que tu as faites chrétiennes; et alors le pays sera ta propre possession. » Mais cet homme admirable ne combattait pas pour conserver sa puissance, il luttait en faveur de la vraie religion. Il abandonna sa mère et sa femme, il quitta le pays, prit l'Évangile et voulut sortir de son royaume. Lorsque le roi eut appris cette résolution [de Vatché], il en éprouva intérieurement beaucoup de peine et d'angoisses, et il attribuait toute la responsabilité de ses fautes à son père. Il fit alors un serment solennel et lui envoya dire : « Pourvu que tu ne quittes pas le pays, je ferai ce que tu dis. » Il demanda l'apanage de mille maisons, qu'il avait reçues de son père dans son enfance. Le roi lui accorda sa demande et [Vatché] se retira parmi les solitaires. Il se dévoua tout entier au ministère divin, de telle sorte qu'il ne se souvenait pas d'avoir été roi autrefois.

Toutes ces longues vicissitudes qui durèrent jusqu'à la cinquième année du roi des rois, Bérose, furent cause qu'on ne rendit pas la liberté aux satrapes arméniens. Pourtant on augmenta leur apanage, et on leur permit de venir à la cour plus souvent que dans les années précédentes. Dans cette cinquième année, le roi concéda des revenus à beaucoup d'entre eux, et il fit espérer aux autres que, dans la sixième année, ils seraient tous renvoyés dans leur pays et rentreraient en possession de leurs biens et de leurs honneurs (1).

Mais laissons ceci, car il est nécessaire de reprendre le fil de mon récit.

Les femmes des bienheureux, des prisonniers et de ceux qui étaient morts dans les combats livrés dans tout le pays d'Arménie, sont en nombre si considérable que je ne saurais les compter, parce que celles que je ne connais pas sont plus nombreuses que celles que je connais. Parmi elles, j'en connais cinq cents de nom et de vue; non-seulement des femmes âgées, mais aussi de très-jeunes. Toutes d'un commun accord enflammées d'un zèle céleste, imitèrent celles qui avaient renoncé aux joies du monde. En effet, soit qu'elles fussent nobles ou qu'elles fussent d'une basse condition, elles se parèrent également de la vertu de la foi. Elles ne se souvenaient même plus de nom de l'aisance de la noblesse maternelle; mais, comme celles qui ont toujours vécu, en supportant virilement comme des hommes habitués à de rudes et pénibles travaux dans cette vie, elles les surpassaient entièrement dans cette souffrance.

Non-seulement elles furent consolées dans leur âme par l'invisible force de l'éternelle espérance, mais dans les peines du corps elles en soutinrent encore mieux la charge pesante; car, bien que chacune eût des suivantes élevées par elle, on ne s'apercevait pas quelle était la maîtresse et quelle était la servante. Elles s'habillaient d'une manière uniforme, et les unes et les autres couchaient également par terre; aucune ne préparait la couche de l'autre, parce qu'elles ne cherchaient pas même à distinguer leur couche particulière. Les nattes étaient de couleur brune et les oreillers étaient noirs.

Elles n'avaient pas de mets recherchés particuliers, ni de cuisiniers affectés à leur service,

(1) Cf. plus haut, p. 186.

(1) Ce fut seulement après un exil et une captivité de douze ans que les satrapes arméniens rentrèrent dans leur patrie. Cet événement, qui mit un terme aux malheurs du pays et amena la pacification entière de l'Arménie, s'accomplit l'an 464 de notre ère. — Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, édition Saint-Martin, t. VI, p. 314-315.

comme c'était l'usage des nobles; mais elles se servaient de ceux de tout le monde. Pendant toute la semaine, on observait le jeûne, selon l'usage des solitaires qui habitent dans les déserts. Il n'y en avait aucune qui versât de l'eau sur les mains des autres; et les jeunes femmes ne présentaient pas de fines serviettes aux femmes nobles. Les femmes délicates ne se servaient pas de savon, et on ne leur offrait pas des huiles [parfumées] en signe d'allégresse. On ne plaçait pas devant elles de vaisselle précieuse, ni les coupes de joyeux [festins]. Il n'y avait pas d'introducteur à leur porte, et on n'invitait pas dans les maisons d'illustres personnages; on eût dit qu'elles ignoraient si elles avaient eu des frères et des sœurs, des gouvernantes affectionnées ou des parents bien-aimés.

Les baldaquins et les lits des nouvelles épouses étaient couverts de poussière et enfumés, et les araignées filaient leurs toiles dans les chambres nuptiales. Les siéges d'honneur de leurs maisons furent renversés et les vaisselles de leurs festins furent brisées. On ruina aussi leurs palais et on démantela leurs châteaux forts. Leurs délicieux jardins se séchèrent et se flétrirent, et les ceps fertiles de leurs vignes furent déracinés. Elles virent de leurs propres yeux leurs biens arrachés par la rapine, et elles entendirent de leurs oreilles les angoisses cruelles de ceux qu'elles aimaient. Leurs trésors furent confisqués, et il ne leur resta rien des bijoux qui ornaient leur front.

Les femmes délicates d'Arménie, qui étaient élevées dans les caresses et la tendresse sur leurs coussins moelleux et sur leurs litières, se rendaient dans les maisons de prières sans chaussures et toujours à pied. Elles priaient patiemment et faisaient des vœux, afin d'endurer [plus facilement] cette grande tribulation. Elles qui dès l'enfance avaient été nourries avec des cervelles de veaux et avec des mets délicatement assaisonnés de gibier, vivaient maintenant d'herbes, comme les bêtes sauvages; et elles recevaient cette nourriture avec une grande allégresse, ne se souvenant plus de leurs mets délicats d'autrefois. Leur peau devint brune, parce que le jour elles étaient brûlées par le soleil, et que chaque nuit elles dormaient sur la terre. Les psaumes chantés continuellement étaient les cantiques qui sortaient de leur bouche, et elles trouvaient une parfaite consolation dans la lecture des prophètes. Elles s'unirent ensemble deux à deux, comme sous un joug spontané et égal, dirigeant leurs sillons vers le paradis, pour arriver sans se tromper de route au port de la paix. Elles oublièrent leur faiblesse féminine, et elles devinrent comme des hommes, fortifiées pour le combat spirituel. Elles luttèrent contre les désirs des sens, et elles arrachèrent et extirpèrent leurs racines qui donnent la mort. Elles vainquirent la ruse par la simplicité; et, par le saint amour, elles effacèrent la couleur livide de l'envie; elles tranchèrent les racines de l'avarice, et les fruits de mort de ses rameaux furent desséchés. Avec l'humilité, elles réprimèrent l'orgueil, et, avec la même humilité, elles parvinrent à la céleste exaltation. Par leurs prières, elles ouvrirent les portes fermées des cieux, et, par la sainte prière, elles firent descendre les anges pour le salut; elles entendirent de loin de bonnes nouvelles, et elles glorifièrent Dieu, qui est dans les cieux.

Les veuves qui étaient parmi elles devinren les nouvelles épouses de la vertu, et effacèren l'humiliation du veuvage. Les femmes des prisonniers emprisonnèrent de bon gré les désirs d la chair et participèrent aux tourments des saint captifs. Par leur vie, elles se rendirent semblable aux valeureux martyrs qui étaient morts; et d loin elles devinrent des modèles de consolatio pour les prisonniers. Avec leurs mains elles travaillaient pour se nourrir; et la paye que leu avait allouée la cour, elles la leur offraient chaqu année comme un secours, et elles la leur envoyaien pour leur consolation. Elles se rendirent semblables aux cigales privées de sang qui, par la douceu de leur chant, vivent sans nourriture, en respirant l'air, et nous offrent l'image des êtres incorporels.

Les glaces de beaucoup d'hivers se fondirent le printemps revint, et avec lui de nouvelles hirondelles; les hommes mondains se réjouirent, mai elles ne purent voir leurs bien-aimés. Les fleur du printemps leur rappelaient leurs tendre époux, et leurs yeux désirèrent contempler l beauté de leur visage. Les agiles lévriers disparu rent et les traces [laissées par] les chasseurs furen effacées. On conserva le souvenir [de leurs bien aimés] sur des inscriptions, et nulle fête annuell ne les leur ramena de la terre lointaine. Elles viren leurs places au banquet, et elles pleurèrent. Dan toutes les assemblées, on se souvint de leurs noms Beaucoup de monuments furent élevés en leu souvenir, et on y grava le nom de chacun d'eux

Ainsi leur esprit étant agité de tous côtés; elle ne se ralentissaient point en vacillant dans l céleste vertu. Aux profanes, elles apparaissaien comme des veuves affligées et inquiètes; mais leu âme était ornée et consolée par l'amour céleste Elles ne demandaient plus à ceux qui venaient d loin : « Quand nous sera-t-il donné de voir no

bien-aimés? » Mais elles priaient Dieu « qu'ayant « commencé avec courage, elles puissent conti- « nuer jusqu'à la fin d'être toujours remplies du « céleste amour. » Et qu'il nous soit fait à nous, comme à eux, d'hériter de la métropole des biens et d'arriver aux possessions éternelles promises par Dieu à ses fidèles, en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LAZARE DE PHARBE.

HISTOIRE D'ARMÉNIE

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES,

PAR

LE P. SAMUEL Dr GHÉSARIAN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE NATIONALE ARMÉNIENNE DE SAINT-LAZARE DE VENISE.

INTRODUCTION.

e Pharbe ou *Pharbetzi* est encore le Rhéteur, titre que lui donnent ses compatriotes. Il vécut à la fin du iècle ou au commencement du sixième. u de *Pharbetzi* ne lui vient pas du naissance, mais il lui fut donné à jour prolongé qu'il fit au couvent du 'harbe ou Pharbi, petite localité de la 'Ararat, sur laquelle on n'a que fort ıseignements. indjidji, qui a relevé ; grand soin tous les noms géographi- ›atrie, ne cite même pas le village de ; ses ouvrages, et Tchamitch ne men- ne seule fois ce village dans son His- es géographes modernes de l'Arménie, ıatounoff (2) et le P. Léon Alischan (3), Pharbi dans leurs écrits, mais sans une particularité importante sur cette , dit-on, le tombeau de Lazare existe ıellement.

ppartenait à une noble famille armé- st du reste ce que l'on doit induire e de sa *Lettre à Vahan le Mamigonien*, son origine distinguée. Il parait que t reçu, dans sa jeunesse, une instruction le palais d'Aschouscha, ptieschkh des t des Ibères, personnage dont parle ıhorène dans son Histoire (4). Le ca- prince, gravé en creux sur un onyx, 'tie des riches collections du cabinet es de la Bibliothèque impériale de Pa- conservé les traits d'Aschouscha (5). nce de Lazare à la cour du ptieschkh s'explique du reste par les relations ıille et ses maîtres avaient eues avec

tch, *Hist. d'Arm.* (en arm.), t. III, p. 450.
ɔt. *d'Edchmiadzin* (en arm.), t. II, p. 75.
de l'Arm. (en arm.), p. 65.
d'Arm., l. III, ch. 60. — Cf. plus haut,

li, *Iconogr. grecque*, t. II, p. 269, pl. 45, re *Numism. de la Géorgie* (1re édit., 1852),

Aschouscha, qui avait épousé Anousch-Vram, tante de Vahan le Mamigonien, le compagnon d'enfance de Lazare.

Après avoir séjourné quelque temps auprès d'Aschouscha, Lazare vint trouver Aghan, fils de Vasag Ardzrouni, ami du célèbre Méroujan, qui trahirent leur patrie et leur religion pour prendre du service chez les Perses. Aghan, que la conduite de son père avait scandalisé, quitta la profession des armes qu'il avait d'abord embrassée, pour entrer dans les ordres sacrés, et il se rendit, dans cette vue, auprès du patriarche saint Sahag. Étant passé ensuite dans le canton de Koghtèn, il s'y rendit célèbre par sa piété et sa vertu (1). Ce fut dans l'ermitage d'Aghan que Lazare se perfectionna dans l'étude des sciences divines et humaines, après quoi il obtint de saint Sahag et de saint Mesrob l'autorisation de se rendre en Grèce pour compléter son instruction dans les écoles que ses compagnons fréquentaient depuis quelques années. Lazare se livra de préférence aux belles lettres, ce qui lui valut le surnom de Rhéteur que lui donnent plusieurs de ses compatriotes, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

A son retour de Grèce, Lazare se rendit chez le prince Gamsaragan, parent des Mamigoniens. Mais les malheurs qui désolaient l'Arménie, l'état de trouble et d'anarchie qui régnait dans sa patrie, le décidèrent à quitter la maison de son hôte, et il partit pour le canton de Siounie, où il demeura deux ans, auprès d'un solitaire réputé pour sa sainteté, et qui s'appelait Moïse. De temps à autre, il quittait la grotte où il vivait avec Moïse, pour se rendre auprès de l'archevêque de la contrée qui avait nom Mousché, et qu'il secondait dans les soins de l'administration et du sacerdoce.

A cette époque, l'ancien compagnon de Lazare, Vahan le Mamigonien, venait d'être investi par la cour de Perse de la charge de marzban de l'Armé-

(1) Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardzrouni* (en arm.), p. 75, 76 et *passim*.

nie. Vahan mit à profit les quelques moments de calme et de repos dont jouissait l'Arménie, pour réorganiser le pays. Il releva les églises, les monastères, et restaura la métropole d'Edchmiadzin, en payant de ses deniers toutes les dépenses nécessaires. C'est alors qu'il fit chercher Lazare, qui vivait retiré dans le canton de Siounie et qu'il lui confia l'administration de la métropole, avec l'assentiment du patriarche Jean Mantagouni. Lazare se montra digne de la confiance du marzban. En peu de temps, il rétablit la discipline parmi les moines du monastère, qui s'en étaient écartés durant la période des troubles causés par les invasions des Perses, et il rendit au couvent et à l'église d'Edchmiadzin son éclat primitif. Les princes arméniens, frères de Vahan, Nersèh et Hrahad Gamsaragan, Hamazasp Mamigonien, les neveux de Vahan et Kazrig, fournissaient en abondance tout ce qui était nécessaire aux besoins de la métropole et aux embellissements de l'église.

Cependant la jalousie de quelques membres du clergé ne tarda pas à se manifester contre Lazare. Ses rivaux, blessés de la renommée qu'il s'était faite, envieux de la science qu'ils n'avaient point su acquérir, blâmèrent sourdement son enseignement, en insinuant que ses doctrines étaient contraires à la vraie foi. Ils dénoncèrent Lazare au marzban qui prêta l'oreille à la calomnie et menaça son ancien ami de l'expulser avec les siens du couvent et de la métropole d'Edchmiadzin. Cette nouvelle terrifia Lazare qui, ne se trouvant point coupable, appela cependant à son aide le patriarche Jean Mantagouni, en lui demandant de l'aider à se justifier aux yeux du marzban. Lazare lui envoya un noble de son voisinage, avec la mission de lui raconter les intrigues dont il était la victime et de lui expliquer combien sa situation était critique et douloureuse. Cette mission n'eut pas les résultats que Lazare en attendait, et c'est alors qu'il prit la résolution d'aller trouver lui-même le patriarche. Jean Mantagouni refusa de le recevoir et de l'entendre, et il lui fit déclarer qu'il ne voulait en aucune façon se mêler de ses affaires.

Alors les ennemis de Lazare, qui jusqu'alors avaient conspiré dans l'ombre, jetèrent le masque. Ils le chassèrent brusquement de sa résidence, s'emparèrent de tout ce qu'il possédait et lui refusèrent même le droit d'emporter les livres grecs qu'il avait rassemblés. Lazare quitta Edchmiadzin et se rendit à Tigranocerte, et là, pour se justifier aux yeux du marzban, il lui adressa une longue lettre qu'il lui fit porter par Hamazasp Mamigonien. Il rappelait à Vahan, dans cet écrit, les accusations dont il avait été l'objet, il répondait point par point à chacune des attaques formulées par ses ennemis, et il blâmait les mœurs déréglées et l'ignorance de ses détracteurs (1). Il paraît que cette lettre produisit sur Vahan l'effet que Lazare en attendait, car le marzban rappela sans retard auprès de lui son ancien ami, et il est probable que Lazare demeura depuis lors dans le palais du marzban où il rédigea, à sa prière, l'histoire qui nous est parvenue et qui forme la suite de celle de Faustus de Byzance (2).

L'Histoire de Lazare de Pharbe offre un grand intérêt en ce qu'elle relate tous les événements accomplis en Arménie jusqu'à l'an 485 de notre ère. Le style de Lazare est très-élevé, et se ressent de l'influence des études helléniques que l'auteur avait faites avec ses compagnons dans les écoles de la Grèce, fréquentées par les Arméniens, pendant le cinquième siècle. Les manuscrits de l'Histoire de Lazare de Pharbe sont fort rares; pendant assez longtemps on n'a connu que celui dont s'est servi le P. Tchamitch, pour son Histoire d'Arménie, et qui lui avait été envoyé de Constantinople (3). Mais, depuis lors, on a découvert à Edchmiadzin de nouveaux manuscrits qui n'ont point encore été collationnés (4).

Il n'existe qu'une seule édition de l'Histoire de Lazare de Pharbe, qui a eté publiée par les soins des Mékhitaristes de Venise. Un second tirage de cet ouvrage a été fait quelques années plus tard, mais il ne contient pas des changements (5). Nous ferons observer que l'Histoire de Lazare n'a jusqu'à présent été traduite dans aucun idiome européen, et que le seul auteur qui ait tiré des ren-

(1) Lettre de Lazare de Pharbe à Vahan le Mamigonien (en arm.), publiée avec une introduction par J. B. (Méguerditch) Emin (Moscou, 1853).

(2) Cf. Karékin, *Hist. de la litt. arm.* (en arm.), p 280 et suiv.

(3) Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. I, p. 14, 540.

(4) Le Catalogue de la bibliothèque d'Edchmiadzin (Tiflis, 1863, in-4°, en arm.), mentionne des mss. de l'Histoire de Lazare de Pharbe, et nous savons aussi de bonne source qu'il en existe en effet plusieurs, puisque M. Brosset (*Rapports sur un voyage en Géorgie,....* *Rapp.* III, p. 45) signale un recueil d'historiens (le n° 5 des mss. historiques dressé par le P. Chakhatounoff) où figure l'Histoire de Lazare de Pharbe.

(5) Venise, 1793 et 1807; in 12.

eignements du livre de Lazare est l'arméniste français J. Saint-Martin, qui lui a fait de larges emprunts, pour annoter l'édition de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, publiée par la maison de MM. Firmin Didot. Les renseignements précieux que renferme l'histoire de Lazare faisaient désirer depuis longtemps qu'une traduction de ce livre fût mise à la disposition du public lettré. Aussi les RR. PP. Mékhitaristes avaient entrepris une version italienne de cet ouvrage qui, par suite de circonstances particulières, n'a point été publiée (1). Le P. Samuël Ghésarian, en se chargeant de traduire l'Histoire de Lazare, s'est imposé la tâche glorieuse de faire passer dans notre langue un document qui présente des difficultés d'autant plus sérieuses, que le seul texte qu'il avait à sa disposition est malheureusement incorrect. Cependant la connaissance approfondie de l'arménien littéral, que possède au plus haut degré le P. Samuël, l'a puissamment aidé à rompre les difficultés qu'il a rencontrées et qu'il a surmontées avec un rare bonheur; aussi la traduction que nous offrons aux lecteurs présente-t-elle les plus grandes garanties d'exactitude et de fidélité.

V. L.

(1) Cette traduction existe dans la bibliothèque de St-Lazare de Venise; elle forme un fort volume in-4°.

HISTOIRE

DE

LAZARE DE PHARBE,

ÉCRITE A LA DEMANDE DU SEIGNEUR VAHAN LE MAMIGONIEN, GÉNÉRAL ET MARZBAN D'ARMÉNIE.

1. Exorde.

Ce fut le bienheureux Agathange qui entreprit le premier d'écrire l'histoire d'Arménie, en nous racontant avec vérité, dans son premier livre, le meurtre d'Artaban (Ardevan) par Ardaschir, fils de Sassan, satrape de Sdahr (1), et la conversion à la vraie connaissance de Dieu, de l'Arménie [plongée] dans les ténèbres de l'idolâtrie, par le moyen du saint martyr Grégoire, qui a aussi donné son nom à l'ouvrage [d'Agathange] : « Livre de Grégoire (2). »

Le second ouvrage a été entrepris pour continuer le précédent, par un certain Faustus de Byzance qui a raconté les vicissitudes si variées de l'Arménie, heureuses ou malheureuses, les faits et gestes des hommes saints et des hommes corrompus, les temps de guerre et de paix jusqu'à l'époque d'Arsace (Arschag III) fils de Diran, sous le règne duquel l'Arménie se divisa et se partagea en deux [parties], comme une étoffe usée. C'est à ce moment que Faustus termine son histoire qui est intitulée : « Histoire des Arméniens (3). »

Le présent ouvrage, œuvre de notre faiblesse, va former comme la troisième partie de ces annales. Nous sommes forcé d'[entreprendre] un semblable travail par ordre des princes et sur les exhortations des saints docteurs, n'osant pas nous y opposer, en nous rappelant les menaces que la sainte Écriture fait aux enfants désobéissants, et de l'indulgence [qu'elle] montre vis-à-vis de ceux qui sont soumis et dociles. Pour cela, j'ai dû disposer un à un les faits si variés et les événements si divers [accomplis] dans notre Arménie; [exposer] sa division en deux royaumes, et [dire], à propos du parti obéissant à la loi sacrée, de quelle manière et combien d'illustres personnages des familles satrapales arméniennes livrèrent leurs âmes à la mort pour la sainte Église; comment d'autres supportèrent pendant longtemps les fers et la captivité dans l'espérance des biens célestes; comment les prêtres élus de Dieu, les véritables pasteurs, répandirent le sang de leur gorge pour le troupeau spirituel et choisi du Christ; comment quelques-uns des collègues des satrapes, avec d'autres nobles, renoncèrent à la sainte religion et devinrent la proie du feu éternel et inextinguible qui est préparé à Satan et à ses satellites. Je consignerai tout ceci jusqu'au jour où Vahan, seigneur des Mamigoniens, général en chef des Arméniens et marzban (1), prit le gouvernement de l'Arménie; et là, je terminerai ce travail de narration historique.

(1) Cf. notre Collection, t. I, p. 114, notes 3 et 4.
(2) Id.; p. 105 et suiv
(3) Id.; p. 209 et suiv.

2. *De l'authenticité d'Agathange.*

J'ai parcouru plusieurs livres des historiens anciens de l'Arménie, et, en les relisant en entier, j'ai trouvé chez eux, touchant les vicissitudes de notre pays, des récits qui diffèrent sensiblement de l'exacte et précise exposition du premier ouvrage composé par le bienheureux Agathange, personnage très-instruit, doué d'une science immense, véridique dans l'art oratoire et élégant dans la narration historique. Agathange a exposé et écrit méthodiquement la décadence de l'empire d'Artaban l'Arsacide, la suprématie d'Ardaschir de Sdahr, fils de Sassan, la vengeance de Chosroès (Khosrov), et les angoisses du fier Sdahrien, ses trames et les promesses [faites] à celui qui trouverait le moyen de faire mourir Chosroès, le perfide projet d'Anag et le meurtre de Chosroès par ce dernier [qui employa] un artifice odieux;

(1) Vahan, surnommé *medz* « le grand », prince de Daron, fils de Hemaïag et frère de Vartan le Grand, fut *marzban* de l'Arménie depuis l'an 485 jusqu'à l'an 511.

comment, depuis cette époque, l'Arménie tomba sous le joug des étrangers, comment les gouvernantes cachèrent les enfants de Chosroès dans un pays lointain pour les sauver, et comment Tiridate (Dertad) revint en héros, reconquit courageusement le royaume de ses ancêtres, en remportant des victoires; comment saint Grégoire alla chez Tiridate, dans l'intention de le servir volontairement et se déclara le véritable champion [du Christ]; comment il souffrit de cruels et d'innombrables tourments et combien l'assistance du Christ brilla sur le saint, [ce qui fut une cause] d'admiration pour des gens encore plongés dans l'erreur; comment, pendant tant d'années, il persévéra patiemment dans la caverne, selon les vues prévoyantes du Très-Haut qui conservait le champion pour l'œuvre [de la délivrance] de l'Arménie; l'arrivée des saintes vierges (les Rhipsimiennes) [venues] de la ville des Romains et l'effusion de leur sang dans la ville de Vagharschabad, pour féconder les corps des hommes épuisés; la sortie de saint Grégoire de la caverne, et comment l'Arménie fut tirée des ténèbres de l'ignorance [pour arriver] à la lumière du royaume de Dieu. Dès lors [se manifesta] l'enseignement de la vraie doctrine donnée à l'Arménie; les grâces de la lumière du baptême par lesquelles notre sauveur Jésus-Christ, par le mérite de l'admirable confesseur Grégoire et par l'intercession des saintes vierges, propagea dans notre empire la construction des églises; la sainteté des prêtres; la multitude du peuple [empressé] à célébrer les fêtes du Sauveur et la commémoration des saints. Tout cela et d'autres choses encore plus dignes d'attention nous furent racontées par le bienheureux serviteur de Dieu, Agathange, dans son ouvrage authentique et véridique. Après lui, il y eut des vicissitudes et des époques de trouble en Arménie; tantôt la paix régnait, tantôt le pays se trouvait livré à de grandes agitations; tantôt la concorde existait, tantôt des dissensions causaient des séparations. Alors quelques hommes impudents, stupides et insolents écrivirent des récits frivoles et futiles et ils les interpolèrent dans les livres des habiles-érudits. Cependant un esprit attentif distingue clairement les écrits des hommes savants des fictions des hommes ignorants. Ayant examiné toutes ces choses avec une attention soutenue, le fort et courageux Vahan, seigneur des Mamigoniens, général et marzban de l'Arménie, qui pendant son gouvernement procura d'innombrables biens au pays, en exhortant aussi beaucoup d'autres à l'imiter, chercha par tous les moyens à faire le bonheur de l'Arménie; il lui sembla plus opportun de continuer la suite de l'histoire du second ouvrage, [celui de Faustus], et d'écrire tout ce qui arriva depuis cette époque en Arménie.

Il faut écrire très-rapidement et relater en détail toutes les vertus des justes et les qualités des braves, afin que le peuple, en voyant la bonne conduite des hommes de bien, désire les imiter dans leur sainteté; car, l'ardeur de la perversité ayant été étouffée, ils s'apaiseront promptement, puisque c'est ainsi que le Fils de Dieu compense toutes choses, et que, dédaigné par notre perversité, il s'apaise aussitôt, et qu'enfin, en nous voyant heureux, il vient de suite à notre aide.

Si donc les gens avides de richesses, délivrés des périls de la mort et parvenus au but de leurs désirs auxquels ils aspirent pleinement, oubliant les désastres soufferts et [l'âme] satisfaite, jouissent des fruits [de leurs labeurs], combien il y en aura davantage qui hériteront du trésor éternel, parmi ceux qui nous ont raconté [l'histoire] avec vérité, n'ajoutant rien à l'égard de certains hommes, dans leurs écrits! Pour que leurs os ne soient point brisés, selon les paroles du psalmiste, mais plutôt avec une crainte plus grande et plus circonspecte, ils parcourent heureusement l'étendue de plusieurs ouvrages savants, confiés à la grâce du Saint-Esprit, appuyés, non sur un objet de bois, mais sur la base de la foi catholique; l'une ornée de guirlandes artificielles bien disposées, l'autre embellie par l'unité des trois personnes de l'indivisible Trinité. Car, si les planches, sans le travail de main-d'œuvre de plusieurs ouvriers, ne peuvent être utilement employées; une si grande et si sainte entreprise mérite d'autant plus l'appui d'éminents personnages.

Cependant quelques-uns, observant les commandements divins, restèrent fidèles à l'autorité de leurs légitimes monarques arsacides, et quelques autres se soumirent volontairement à la domination de princes étrangers, et [coururent] à leur perte et à celle du royaume. En effet, ils comprenaient bien que, quand ils étaient unis, la grâce de Dieu était répandue sur eux et sur le royaume, et qu'en se divisant et en se séparant, ils causaient du dommage à eux-mêmes et au pays.

3. *L'historien Faustus* [*de Byzance*].

En ce qui concerne le second ouvrage, on lui donne pour auteur un certain historien du nom de Faustus de Byzance; toutefois, comme quelques écrivains ont critiqué dans leurs livres divers

passages absurdes et contraires aux vérités exprimées par le précédent auteur, Agathange, ils se sont vus obligés, dans leur doute, de ne pas attribuer au savant byzantin un ouvrage rempli de semblables absurdités. En effet, Byzance, dans les temps anciens, était une petite ville bâtie par un certain Byzas (Piouzas) (1), dans le voisinage des limites de la Thrace. Lorsque Constantin vint, par l'ordre de Dieu, déclarer la guerre aux Goths qui formaient une multitude innombrable, il campa avec son armée sur les bords du Danube (Ghégovp) (2), où il obtint aussi les grâces de la divine Providence, qui lui montra visiblement dans le ciel la sainte croix, formée d'étoiles lumineuses et surmontée d'une inscription faite de rayons, où on lisait : « Avec cela, tu vaincras ! » Il sortit de son sommeil, et, avec l'espérance d'être assisté par la croix [qui lui était] apparue, il vainquit et dispersa les hordes ennemies (3). Ensuite Constantin s'occupa de rechercher et de découvrir la croix. Il envoya aussitôt sa mère Hélène à Jérusalem. Comment le bois sacré fut retrouvé par les soins diligents d'un saint homme, cela est connu de quiconque a lu son ouvrage sur la découverte de notre salut (4).

L'empereur (roi) vint à la ville mentionnée plus haut, c'est-à-dire Byzance, et, admirant sa magnifique situation, bien qu'il reconnût qu'il était urgent d'y faire de nombreux et immenses travaux, cependant il ne se découragea point, considérant les avantages de l'île. En effet, sa position étant resserrée, elle se trouvait entourée de tous les côtés par la mer; seulement il y avait une digue formée par le fond de la mer, par où l'eau ne passait plus et qui se trouvait vers la partie occidentale de la ville. Aussitôt, mettant la main à l'œuvre, il ordonna qu'on aplanît les hautes collines qui existaient dans l'intérieur de l'île, et il construisit une ville magnifique qu'il appela de son nom Constantinople, mot qui en arménien se dit « Ville de Constantin », et que quelques personnes, selon la langue romaine, nomment *Palat*[*ium*] (Pagbad) qui se traduit par « palais royal ». L'ancienne Byzance ne fut plus qu'un faubourg à l'extrémité de la ville et qui jusqu'à ce jour s'appelle du même nom : Byzance (1). Depuis lors, les sources de la science s'écoulent [de cette ville] comme d'une cité royale; c'est là que, de toutes les parties de la Grèce, les plus savants accourent afin de se rendre célèbres, et aujourd'hui les sources de la science [qui se sont] multipliées, s'étendent partout. Donc, le célèbre Faustus, élevé dans une ville si importante et au milieu d'un si grand nombre de savants, pouvait-il jamais insérer dans son histoire des relations [qui répugnent] aux lecteurs ? Cela n'est pas admissible. Cela même paraissant incroyable à ma faible intelligence, et le fait étant une cause de doute, je dis que peut-être un autre écrivain aura interpolé dans son ouvrage des narrations absurdes et insensées, traitant de choses futiles et inventées à plaisir ; ou bien un [copiste], incapable de transcrire exactement, aura altéré l'ouvrage et détruit son ensemble, croyant ainsi dissimuler la faute de son ignorance qui est attribuée à Faustus. Cela apparaît clairement à tout le monde, parce qu'il y a eu de semblables [ignorants] parmi les Grecs et surtout parmi les Syriens.

Que les braves en contemplant les entreprises des autres, des héros anciens, puissent laisser après eux une mémoire respectée, et que les indolents et les lâches, en rentrant en eux-mêmes et en songeant au blâme d'autrui, encouragés par une juste émulation, cherchent à se comporter vaillamment ! C'est ainsi que le général des Arméniens, le marzban Vahan, le seigneur puissant des Mamigoniens, nous oblige d'écrire rapidement, dans l'ordre qu'il a adressé à moi Lazare de Pharbe.

4. *Aghan Ardzrouni.*

Vahan fut élevé et instruit auprès de l'illustre et pieux Aghan, qui descendait de la race de l'insigne et magnifique famille des Ardzrouni. Il était

(1) Étienne de Byzance, *De urb. et pop.*, v° Βυζάντιον.

(2) Ce nom est altéré; nous supposons qu'il faut lire *Tanoup* « Danube », parce que ce fut, selon une tradition, sur les bords de ce fleuve qu'eut lieu l'apparition de la croix miraculeuse.

(3) On ne sait rien de bien précis sur le lieu où se trouvait Constantin quand il vit la croix miraculeuse. Quelques-uns prétendent qu'il était aux portes de Rome ; mais, selon l'opinion la plus accréditée, il n'avait pas encore passé les Alpes. Ce fut en Gaule, à ce qu'il paraît, que Constantin eut sa vision, et plusieurs localités se disputent l'honneur d'avoir été les témoins de ce prodige. On cite particulièrement Numagen, Sintzic, et un lieu situé entre Autun et St-Jean de Lône. Selon la tradition de l'église de Besançon qui paraît avoir été adoptée par les Orientaux, puisque Lazare lui donne la préférence dans son récit, le miracle eut lieu sur la rive du Danube, lorsque Constantin faisait la guerre aux barbares, alliés de Maxence, qui voulaient passer ce fleuve. On sait que c'est à la suite de l'apparition de la croix que Constantin embrassa le christianisme et triompha de Maxence, en 312.

(4) Cf. sur la découverte miraculeuse de la croix, le t. I de notre Collection, p. 320 et la note.

(1) Constantinople fut fondée en 329 (Codin., *Orig. Constantinopol.*, p. 8) et sa dédicace eut lieu le 11 mai 330. (*Chron. pasc.*, p. 285. — Codin., *op. cit.*, *loc. cit.*)

fils de Vasag et frère de Dadjad et de Kodorz. Dès sa plus tendre jeunesse et à peine le duvet paraissait-il sur ses joues gracieuses et roses, qu'il abandonna et méprisa tout plaisir terrestre. Attaché à la voie qui mène au ciel des biens éternels, il s'y dirigea. Il vécut dans les solitudes avec des hommes distingués, et [il s'imposa] de si rigoureuses mortifications que personne ne serait capable de rendre en paroles l'austère sévérité de sa vie. En rapportant ce seul fait, nous terminerons notre discours. Avec le danger de se trouver dans une enveloppe mortelle, il jeûnait et priait; par des prières continuelles, le jour et la nuit, et par des occupations spirituelles incessantes, il imitait les vertus des célestes milices incorporelles. Jamais, dans sa vie, il ne fixa de moment pour prier Dieu, mais le jour et la nuit furent pour lui des heures continuelles de prières. Il vécut de cette façon jusqu'à ce que les cheveux blancs eussent crû en si grand nombre qu'ils remplacèrent sa blonde chevelure. Ayant accompli de cette manière son austère existence, il se reposa en paix et fut enseveli dans l'église des Martyrs à Atamaguerd. On rappelle sa mémoire avec celle des saints martyrs, et, jusqu'à présent et pour toujours, on célèbre la commémoration du saint dans toutes les églises de l'Arménie, comme aussi dans celles des Ibères et des Aghouank (1).

C'est ainsi que Vahan, seigneur des Mamigoniens, général et marzban d'Arménie, m'obligea d'entreprendre une œuvre supérieure aux forces de mon intelligence. Toutefois il faut craindre, si quelqu'un s'engage résolûment dans ces travaux pour lesquels il est nécessaire de grouper et d'observer les règles déterminées par les préceptes de la science, de donner des écrits [qui ne soient pas] irréprochables aux amis de l'érudition, [il faut avoir soin] de ne pas ajouter des faits imaginaires pour allonger inutilement le discours, et de ne point raccourcir; le récit en les exposant brièvement et avec négligence; enfin on doit disposer toute chose avec des précautions attentives. Or, puisqu'il est urgent de faire ici une étude sérieuse, vous qui contribuez à mes faibles efforts, je vous prie de m'accorder votre secours, par vos prières adressées au Seigneur, afin qu'en menant à bonne fin et avec exactitude cet ouvrage important, et au-dessus de mes forces, après avoir sillonné les flots de la vaste histoire avec un esprit prudent, je puisse aborder au port sûr et tranquille, par l'intercession des saints. Que le Seigneur soit béni!

(1) Thomas Ardzrouni (*Histoire des Ardzrouni*, p. 75, 76 *et passim.*; en arm.) parle également dans les termes les plus élogieux de Aghan Ardzrouni.

HISTOIRE D'ARMÉNIE.

5. *Division du royaume d'Arménie en deux parties.*

Lorsque le royaume arsacide eut été divisé en deux parties, la partie occidentale de l'Arménie était soumise à la domination de l'empereur des Grecs et la partie orientale était sous le joug du roi des Perses qui lui imposa une dure et implacable domination. Alors les satrapes arméniens de la partie appartenant au roi de Perse demandèrent avec instance d'avoir un roi à eux de la race arsacide, comme c'était la coutume auparavant. Sapor (Schapouh), roi de Perse, cédant à leurs instances, leur donna pour roi un certain Chosroès (Khosrov), [issu] de la race arsacide (1).

Arsace (Arschag), premier roi des Arméniens (2), avait un pouvoir absolu sur toute l'Arménie; mais, en voyant l'autorité annihilée et sans force dans le royaume, et la nation succomber par cette grave division, il fut fort attristé et troublé, et il éprouva un grand embarras. D'abord il voyait l'Arménie soumise à la domination de deux rois; de plus, la plus grande partie, la plus florissante et la plus fertile, était échue en partage au roi de Perse. Et, en effet, bien que plusieurs autres provinces [du pays] fussent entrées dans la possession de l'empereur des Grecs, cependant aucune d'elles ne pouvait être comparée à la province d'Ararat. Agité par de si tristes pensées, Arsace conféra avec ses familiers, et, dans l'hésitation de son cœur, il leur dit : « Bien que plus d'une fois, jusqu'à ce jour, nous nous soyons trouvés avec les Perses en guerre ou en paix, nous leur avons donné la preuve de notre vaillance par des actions d'éclat, de même qu'il convenait à un homme de faire l'essai d'un autre plus puissant que lui. Si toutefois nous fîmes des alliances avec eux, nous étions considérés comme leurs égaux, soit en réputation, soit en royauté, bien que nous ne possédions qu'un domaine moins

(1) En l'année 387, le royaume d'Arménie fut partagé entre les Grecs et les Perses. Arsace IV continua à gouverner la partie occidentale, comme vassal de l'empereur de Constantinople. Le roi Sapor III confia la partie du royaume qui lui était échue, et qui était beaucoup plus étendue que celle des Grecs, à Chosroès III, issu d'une branche collatérale des Arsacides.

(2) Lazare entend parler ici d'Arsace IV qui régna avec Valarsace II son frère, mais qui avait la suprématie en sa qualité de fils aîné du roi Bab. L'auteur, en donnant à Arsace le titre de premier roi, fait allusion au partage de l'Arménie entre les Grecs et les Perses, et à l'élévation de Chosroès III sur le trône de l'Arménie soumise aux Perses, comme le reste de la phrase le donne à entendre.

considérable. Jamais nous n'avons été réduits à l'état de province, et par conséquent nous n'avons jamais été considérés comme des esclaves. Mais aujourd'hui, puisque nous et nos prédécesseurs avons provoqué [la colère] du Dieu miséricordieux et clément, nous sommes devenus des esclaves livrés à l'ignominie et traités cruellement à cause de nos dissensions. Nous avons vu aussi la délicieuse partie de notre résidence, de notre séjour, confisquée par la nation perse, orgueilleuse et sans foi. Aussi je préfère abandonner les sites agréables et enchanteurs de l'Ararat, l'ancien héritage de mes ancêtres, mener une vie misérable dans une profonde misère, que de subir cette existence dont nous devons nous éloigner presque forcément. Je préfère choisir ce parti plutôt que de vivre dans l'opprobre parmi les impies, et d'être constamment obsédé par les pensées douloureuses de cette existence incertaine, soit longue, soit courte, et de mourir enfin honteusement comme un homme sans honneur et indigne de la majesté royale. »

6. *Fertilité de l'Ararat.*

Ayant médité sur toutes ces circonstances, le roi Arsace abandonna l'heureux et antique héritage de ses ancêtres, la magnifique, célèbre et illustre province d'Ararat, qui produit toute espèce de plantes; province fertile et féconde, très-abondante en choses utiles et pourvue des ressources nécessaires à l'homme pour une vie de bonheur et de félicité. Ses plaines sont immenses et regorgent de gibier; les montagnes d'alentour, agréablement situées et riches en pâturages, sont peuplées d'animaux au pied fourchu et ruminants et de beaucoup d'autres espèces. Du sommet de ses montagnes les eaux s'écoulent en arrosant des champs qui n'ont pas besoin d'être fertilisés et procurent à la métropole, remplie d'une multitude immense de gens de l'un et de l'autre sexe et de familles, l'abondance du pain et du vin, des légumes délicieux et d'un goût sucré, enfin diverses graines oléagineuses. A ceux qui, pour la première fois, tournent les regards sur la pente des montagnes ou sur les collines unies, les couleurs des fleurs se montrent à l'œil comme une étoffe brodée, germes fertiles qui fécondent les pâturages, d'une saveur agréable, produisant de l'herbe en abondance, [servant] à nourrir d'innombrables troupeaux d'ânes domestiques et d'indomptables bêtes fauves qui, engraissées et devenues robustes, se montrent tout en chair (1). Le vif parfum des fleurs odoriférantes offre la santé aux habiles archers, aux amateurs de chasse et aux bergers qui vivent sous la voûte du ciel; il donne de la force à l'esprit et le renouvelle. Là se trouvent diverses espèces de racines de plantes employées comme remèdes efficaces et approuvés par des médecins très-savants et très-profonds dans la science. Il y a là aussi des drogues spécifiques qui font disparaître le mal, des liqueurs qui rendent la santé aux personnes épuisées par de longues maladies.

La fertilité des champs est comme une voix qui attire à elle le cœur des laboureurs et les comble de tous les biens; elle les sollicite ardemment de les payer de retour. Ces champs montrent non-seulement à l'intérieur qu'ils possèdent les avantages nécessaires à l'homme, mais aussi ils révèlent aux chercheurs zélés des trésors qu'ils renferment dans le sein de la terre, afin d'en tirer leur profit et les jouissances de ce monde, et pour la magnificence des rois et pour l'accroissement des revenus du fisc, l'or, le cuivre, le fer, les pierres précieuses qui, en des mains habiles, deviennent de magnifiques ornements pour les rois, des bijoux qui resplendissent sur les tiares, des couronnes et des vêtements brodés d'or.

La composition des liquides donne aux viandes la douceur des saveurs qu'elle produit. De même la gracieuse plaine d'Ararat produit, non pas inutilement, des cannes à sucre et des cochenilles pour la fabrication des couleurs vermeilles qui donnent du profit et du luxe aux gens intéressés. Les cours des fleuves procurent de l'agrément par [la présence de] plusieurs espèces de poissons, grands et petits, de goûts variés et de formes différentes; ce qui augmente le bien-être et satisfait l'appétit d'hommes industrieux et intelligents. La terre nourrit aussi, par ses sources abondantes, une foule d'oiseaux pour l'agrément et le divertissement des nobles qui se livrent au plaisir de la chasse : les compagnies de perdrix et de francolins roucoulant, mélodieux, qui aiment les lieux escarpés, se cachent dans les rochers et nichent dans des trous; et encore les familles d'oiseaux sauvages, gras et délicieux [au goût] qui hantent des localités plantées de roseaux et qui se cachent dans les bosquets et les buissons, et enfin les grands et gros oiseaux aquatiques qui aiment l'algue et les graines, et beaucoup d'autres bandes innombrables de

(1) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III. ch. 59) a fait également une description très-poétique de la province de l'Ararat, moins étendue que celle de notre auteur, mais offrant avec elle des ressemblances très-frappantes. — Cf. plus haut, p. 166

volatiles terrestres et aquatiques. Ici les satrapes avec leurs nobles fils se livrent à la chasse avec des piéges et des filets trompeurs ; ou bien les uns courent après les onagres et les daims, en discourant sur ce qui regarde l'adresse et les archers; les autres, en galopant, poursuivent des troupeaux de cerfs et de buffles et se montrent habiles à tirer l'arc. D'autres avec des poignards, à la façon des gladiateurs, lancent, dans les pentes ardues, des troupes d'énormes sangliers et les tuent. Quelques-uns des fils des satrapes, avec leurs gouverneurs et leurs familiers, chassent à l'épervier diverses espèces d'oiseaux, afin d'augmenter au retour la joie du festin ; et ainsi, chacun, chargé [des produits] de sa chasse, retourne joyeux. Les enfants des pêcheurs, prenant du poisson et nageant dans l'eau, attendent l'arrivée de la noblesse, selon la coutume, et, courant au-devant d'elle, lui font présent des poissons pêchés, de diverses espèces d'oiseaux sauvages et des œufs [trouvés] dans les îles de la rivière. Les satrapes, agréant avec plaisir une partie de leurs présents, leur offrent, eux aussi, des produits de chasses considérables. De cette manière, tous comblés de biens, retournent dans leurs demeures, offrent les produits les plus recherchés à ceux de la maison qui sont occupés d'affaires et surtout aux étrangers. Il est curieux de voir aux repas de chaque maison [les produits] des chasses entassés en monceaux et disposés en bon ordre, ce qui réjouit ceux qui aiment le poisson et la viande ; célébrant et bénissant, non pas, avec la douceur des mets, mais avec de célestes aliments et avec des cantiques d'actions de grâce, Jésus-Christ, notre rémunérateur, qui nous accorde et nous comble de tous les biens. Or une province, si agréable, si bien favorisée et si riche, par la grâce de Dieu créateur qui veille sur tout le monde, je veux dire la province d'Ararat, capitale de l'Arménie, illustre et remplie d'abondance ; province qui, selon le texte sacré, offre l'image de la terre d'Égypte et du paradis du Seigneur ; l'ancien et même l'héritage particulier de la maison des Arsacides ; la ville de Vagharschabad, séjour royal des monarques arsacides, et d'autres grands et innombrables édifices royaux ; les délices des champs agréables et comblés de biens; la fondation de la maison de Dieu, temple auguste élevé par un ange ; les chapelles des vierges solitaires, martyres bienheureuses ; tout cela fut aliéné, parce que la maison des Arsacides s'y était rendue indigne par ses iniquités et avait été abandonnée du Seigneur, selon la sentence du saint homme de Dieu, saint Nersès : « On deviendra la proie des souverains perse et grec, qui, briguant tous les deux [la possession] de la célèbre Arménie, la partageront entre eux et la rendront tributaire. » C'est pourquoi le roi des Arméniens, Arsace, abandonna la province d'Ararat et se mit en route comme pour se rendre en captivité. Il crut qu'il était préférable de se retirer sur une terre chrétienne, bien que dans une contrée resserrée, et de vivre sous l'autorité de l'empereur des Grecs, que de se fixer dans cette délicieuse et charmante province; de voir continuellement la profanation de la foi, l'insulte prodiguée à la sainte Église, et les injures auxquelles les ministres de Dieu étaient exposés; la ruine de la nation et du royaume par les orgueilleux princes de Perse; aimant mieux passer chrétiennement en paix le temps court et incertain de cette vie que d'acquérir une fausse gloire et de vivre en ce monde comme un apostat, et, privé de la vie éternelle, d'être consumé par le feu inextinguible. Réfléchissant à tout cela et [le cœur] rempli d'amertume, Arsace vint se placer sous la domination des souverains grecs (1).

7. *Chosroès est détrôné.*

Il ne s'écoula pas longtemps avant que les satrapes arméniens, placés sous la dépendance de la puissance perse, prirent en haine le roi Chosroès, parce que le royaume arsacide tombait en décadence, et que tous persévéraient dans leurs iniquités, selon les prophéties des premiers saints patriarches qui sans cesse leur faisaient des reproches, à cause de leurs crimes et de leur soumission au joug d'une servitude dure et honteuse, et qui les en avertissaient d'avance.

Les satrapes se rendirent chez le roi Sapor, pour lui faire de faux rapports sur Chosroès en lui disant : « Bien qu'il se montre soumis et obéissant envers toi, cependant toute cette soumission apparente est déguisée, parce que secrètement il a traité et fait amitié avec l'empereur des Grecs, et que sans cesse, par des correspondances et des messagers, il traite d'alliance avec lui. Il t'appartient de lui faire porter la peine de sa trahison. » Les dénonciateurs crurent nuire au roi par cette action coupable et se procurer des avantages, à eux et à la nation. Ils ne considéraient pas qu'abandonnés par le Seigneur, ils s'exposaient à encourir une plus grande tribulation et une servitude plus malheureuse à cause de leurs péchés. Sapor accueillit ces révélations

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. VI, c. 1. — Moïse de Khorène, l. III, c. 42

avec satisfaction, en y prêtant l'oreille avec plaisir. Aussitôt il ordonna par un édit de faire venir à la cour Chosroès qui, ignorant la haine des satrapes, se rendit sans tarder à la résidence royale, comme s'il venait chez ses princes et ses amis. Sapor l'accabla de reproches et le menaça d'une punition sévère. Il ne voulut même pas qu'il vît ses dénonciateurs, afin de hâter sa dégradation. Aussitôt il le condamna, le renversa de son trône et jura que jamais Chosroès ne reverrait l'Arménie. Puis il le garda prisonnier en Perse (1).

8. *Vramschapouh succède [à Chosroès] sur le trône.*

Chosroès ayant été renversé du trône, les Arméniens demandèrent à Sapor un autre roi. Celui-ci, cédant à leurs instances, leur donna pour roi Vramschapouh, frère de Chosroès, de la race des Arsacides. Aussitôt qu'il fut appelé à la royauté, Vramschapouh partit pour l'Arménie (2).

9. *Saint Maschthotz vartabed.*

Pendant son règne, un certain Maschthotz brilla par la grâce de la divine Providence. C'était un homme juste, originaire de Hatzégatz, village du canton de Daron, et qui était fils d'un homme appelé Vartan. Dans sa jeunesse, ayant appris le grec, il fut employé à la cour de Chosroès, roi d'Arménie, et admis parmi les historiographes royaux; car, en ce temps-là, les écrivains de la cour transcrivaient en caractères syriaques et grecs les décrets du roi d'Arménie, c'est-à-dire les édits et les ordonnances. Il y resta employé pendant plusieurs années, ayant mené une conduite exemplaire et conservé toute sa dignité. Ensuite, voulant embrasser l'état religieux, il se retira dans un couvent occupé par un grand nombre de moines, où il revêtit l'habit monastique, et, en toutes choses, il se rendit célèbre et digne de servir d'exemple. Il s'abstint de tout plaisir mondain, et ensuite, s'étant imposé la retraite solitaire, il devint plus illustre et plus renommé. Il vivait soit dans les ermitages, soit dans des grottes de certaines localités, [témoignant] d'une vertu sublime et d'une vie austère, avec d'autres saints religieux et pieux frères, jusqu'à la cinquième année du règne de Vramschapouh, frère de Chosroès. Si quelqu'un désire avoir des renseignements plus précis, il pourra obtenir des informations dans l'histoire du célèbre Gorioun, disciple du bienheureux Maschthotz, en lisant sa Biographie, où il raconte à quelle époque, en quel endroit et par le moyen de qui les lettres furent retrouvées (1). Cette histoire a été écrite véridiquement par le célèbre Gorioun, qui en avait été chargé sur les instantes prières du roi d'Arménie Vramschapouh. Nous aussi, l'ayant parcourue à plusieurs reprises, nous la connaissons en détail.

Or Dieu, notre protecteur bienfaisant, voulant réaliser le vœu de Maschthotz, qui, depuis longtemps, aspirait à ce désir, il l'instruisit par l'esprit de sa divine grâce. En effet, le bienheureux Maschthotz s'inquiétait et s'attristait sans cesse, en voyant des sommes considérables s'épuiser pour les enfants de l'Arménie qui faisaient de grosses dépenses, des voyages lointains, de longues études, et passaient leur vie dans les écoles littéraires syriennes. Les fonctions de l'Église et les études religieuses se faisaient en langue syriaque, soit dans les monastères, soit dans les églises arméniennes, de sorte que le peuple d'un pays si étendu ne pouvait rien comprendre, ni retirer aucun profit (de ces études), puisqu'il ignorait la langue syriaque.

Réfléchissant à cet inconvénient, Maschthotz fondit en larmes, d'autant plus qu'il existait des caractères de la langue arménienne, et il était facile d'exciter les âmes de l'un et de l'autre sexe dans le langage qui leur était propre. Animé par l'inspiration du Saint-Esprit, il se rendit chez le saint patriarche des Arméniens, Sahag; il lui fit part de ses réflexions déjà anciennes, et il fut encouragé et invité par lui à poursuivre son dessein: « Tu prendras, lui dit-il, d'autres personnes parmi les prêtres que je t'indiquerai pour t'aider à assembler les syllabes; et, quand tu ne parviendras pas à un résultat, soumets-moi les difficultés; je les examinerai, puisque ce que tu désires est chose facile à obtenir. Cependant il faut qu'auparavant nous informions le roi de l'importance d'une affaire si grande et si considérable; car, il y a peu de jours, dans une conférence, tandis que l'on parlait de la nécessité d'un tel travail, quelqu'un a rapporté au roi qu'il avait vu dans un village, chez un évêque, certaines lettres arméniennes. Le roi s'en souviendra, puisque c'est lui-même qui me l'a raconté. »

Le saint patriarche Sahag le bienheureux Maschthotz se présentèrent alors devant le

(1) Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 50. — Chosroès, qui avait été fait roi de l'Arménie soumise aux Perses en 390, fut détrôné vers l'an 394.

(2) Cf. Moïse de Khorène, l. III. c. 51.

(1) Nous renvoyons le lecteur à la *Biographie de Mesrob* par Gorioun ubliée en tête de ce volume.

roi Vramschapouh, en lui démontrant l'importance de l'affaire. Le roi lui-même raconta ce que le moine lui avait dit de cette affaire, ce qui lui avait causé de la joie. En entendant cela de la bouche du roi, ils l'encouragèrent, en lui disant : « Tâchez que de vos jours cette découverte si précieuse pour la nation arménienne s'accomplisse, ce qui sera pour vous, dans l'avenir, une gloire bien supérieure à la puissance de votre empire et à celle de vos prédécesseurs, qui étaient comme vous de la race arsacide. Elle rendra immortelle votre mémoire et vous procurera une récompense dans le royaume céleste. » En entendant ces paroles, le roi, au comble de la joie, rendit grâces à Dieu, puisque de son temps l'Arménie obtint cette faveur de la vie spirituelle. Aussitôt il expédia comme messager, avec une lettre, un homme appelé Vahridj, vers un prêtre du nom d'Abel, qui auparavant avait parlé au roi et s'était lié avec l'évêque Daniel, homme d'une grande piété et chez lequel se trouvaient les caractères arméniens. Lorsque le bienheureux Abel eut reçu de Vahridj la lettre et compris le contenu, il se rendit aussitôt chez le célèbre évêque Daniel, et là il s'informa auprès de lui de l'ordre des lettres. Ensuite, il les obtint de lui et vint trouver le roi, le saint patriarche des Arméniens, Sahag, et le bienheureux Maschthotz. Le roi des Arméniens, d'accord avec le patriarche Sahag et le bienheureux Maschthotz, en recevant ces lettres, furent dans l'allégresse. Cependant l'étude qu'on en fit leur démontra qu'elles étaient insuffisantes pour épeler exactement les syllabes de la langue arménienne, parce qu'elles contenaient des caractères empruntés [à d'autres alphabets].

10. *Découverte des caractères arméniens.*

Ensuite Mesrob (Maschthotz) lui-même se rendit avec ses disciples en Mésopotamie, auprès du même Daniel, et, ne découvrant rien de plus qu'auparavant, il passa à Édesse chez un rhéteur païen, nommé Platon, chargé de la garde des archives. Celui-ci l'accueillit avec empressement, et, d'après ce qu'il connaissait de la langue arménienne, après avoir tenté plusieurs épreuves infructueuses, il avoua son insuffisance. Il lui parla d'un autre homme très-savant qui auparavant avait été son maître et qui depuis s'en était allé, en emportant avec lui les ouvrages des lettrés de la bibliothèque d'Édesse, et avait embrassé la foi chrétienne; il s'appelait Épiphane : « Allez le trouver, dit-il, et il satisfera votre désir. » Alors Mesrob, aidé de l'évêque Babylas (Papélos) et passant par la Phénicie, arriva à Samos[ate]. Mais alors Épiphane était mort, laissant un disciple du nom de Rufin (Hrouphanos) fort habile dans l'art de la calligraphie grecque, qui s'était fait religieux à Samos[ate]. Mesrob se rendit chez lui, et, là aussi, ses espérances étant déçues, il eut recours à la prière. Il vit, non pas en songe dans le sommeil, ni dans une vision pendant une veille, mais dans le secret de son cœur, apparaître aux yeux de l'esprit une main qui écrivait sur une pierre où se traçaient, comme sur la neige, les traits les plus fins. Et non-seulement cela lui apparut, mais encore tous les détails se recueillirent dans l'esprit de Mesrob comme dans un vase. Se levant après sa prière, il inventa nos lettres, assisté par Rufin qui dessina aussitôt la forme des caractères de Mesrob, en disposant les lettres arméniennes précisément à la façon des syllabes grecques.

Les lettres étant découvertes de cette manière, le bienheureux Maschthotz se mit à disposer les caractères avec leur prononciation sous la direction du patriarche saint Sahag, qui lui indiqua une méthode facile, en lui adjoignant pour collaborateurs d'autres personnes intelligentes et savantes, connaissant aussi bien que Maschthotz les lettres grecques. Le premier d'entre eux se nommait Jean (Ohan) du canton d'Égéghiatz, le second Joseph, de la maison de Baghin (Baghanagan), le troisième Der de Khortzèn, et le quatrième, Mousché de Daron, avec le concours desquels le bienheureux Maschthotz put ramener les lettres dans l'ordre des syllabes grecques, consultant sans cesse et étudiant auprès du saint patriarche Sahag la forme des caractères, pour imiter exactement l'ordre des lettres grecques. En effet, ils n'étaient pas à même d'exécuter leur tâche avec précision sans les conseils du saint patriarche Sahag qui était fort instruit, et qui l'emportait en savoir sur plusieurs érudits grecs, puisqu'il connaissait admirablement la rhétorique et l'éloquence oratoire et montrait encore qu'il était aussi très-versé dans les sciences philosophiques.

Après avoir fixé l'alphabet avec l'assistance du Seigneur, ils prirent la résolution de fonder des écoles et d'instruire la jeunesse, car chacun désirait ardemment s'appliquer à l'étude de la langue arménienne, se consolant, pour ainsi dire, d'avoir été délivré des entraves syriennes et des ténèbres et d'être arrivé à la lumière. Cependant ils se trouvèrent au dépourvu par l'absence des livres et ils s'arrêtèrent dans leur tra-

vail, puisqu'on n'avait pas encore, en arménien, les livres saints de l'Église. En effet le bienheureux Maschthotz ainsi que ses vénérables prêtres craignaient d'entreprendre une œuvre de tant d'importance et de valeur, c'est-à-dire la traduction des textes grecs en langue arménienne, car ils n'avaient pas une entière connaissance de la langue grecque (1).

11. *Traduction des Saintes Écritures.*

Alors tous les vénérables prêtres d'Arménie, le bienheureux Maschthotz, tous les satrapes arméniens et les grands du pays se rassemblèrent auprès de Vramschapouh, roi d'Arménie; là ils prièrent le roi et le patriarche Sahag d'entreprendre cette œuvre spirituelle et de traduire la Sainte Écriture du grec en arménien. Les vénérables prêtres parlèrent ainsi au saint patriarche : « Nous voici devant toi, nous et le bienheureux Maschthotz auquel la grâce divine inspira de mettre en ordre les caractères anciens, dont personne, avant lui, n'avait eu la pensée de faire usage, et vainement on s'appliquait à l'étude laborieuse et inutile de la langue syriaque. Le peuple n'en retirait aucun profit et il quittait l'Église sans aucun fruit. Les maîtres découragés regrettaient l'inutilité de leurs efforts. Pas un des auditeurs intelligents ne profitait de l'enseignement de l'instruction morale qui est l'aliment et la jouissance des âmes pieuses, jusqu'à ce que l'on eût retrouvé les lettres qui, par la grâce du Seigneur, se répandent et se développent de plus en plus. Mais c'est cependant sous ta direction et par ta science que l'œuvre doit recevoir son entier accomplissement. Or, comme Grégoire, le saint martyr du Christ, a été, par la main du Tout-Puissant, maintenu dans les tortures pour amener l'Arménie à la lumière de la vérité; ainsi à toi, qui es son descendant, il a été réservé d'entreprendre cette tâche si glorieuse, de commencer une œuvre si profitable et de marcher sur les traces de ton saint aïeul qui, extirpant l'ignorance de l'Arménie, la guida vers la véritable connaissance de Dieu. Toi aussi, en délivrant des lettres étrangères et inutiles la population considérable d'une si vaste contrée, prépare-la à la véritable connaissance des doctrines salutaires de l'Église; comble les lacunes que tes saints aïeux ont laissées. Dieu t'a réservé pour l'accomplissement de cette œuvre si grande qu'aucun de tous ceux qui se trouvent en Arménie est incapable d'entreprendre; parce qu'il ne nous a pas été possible d'acquérir cette science merveilleuse, ni de posséder cette intelligence puissante qui t'ont été accordées par l'assistance céleste, en récompense de tes vertus et de la bonté de ton âme ; car tu as parfaitement donné l'exemple de la vie de saint Nersès, ton père bienheureux. »

Lorsque le pieux patriarche des Arméniens, saint Sahag, entendit tout cela de la bouche de Vramschapouh, roi d'Arménie, du bienheureux Maschthotz, du clergé entier et surtout des grands et de tous les satrapes arméniens, il se réjouit en son cœur, glorifia Jésus-Christ, le maître et le sauveur de tout le monde, et se mit à l'œuvre, se confiant dans l'assistance de Dieu qui lui donna cette grande science; et, en travaillant sans cesse, et le jour et la nuit, il traduisit les Livres Saints, écrits par les vrais prophètes, inspirés par l'Esprit-Saint, et aussi le Nouveau-Testament, dont les bienheureux apôtres, également sous l'inspiration du Saint-Esprit, nous ont transmis les enseignements simples et salutaires (1).

Dès que Sahag, le saint patriarche des Arméniens, eut terminé le travail de cette œuvre considérable, on fonda aussitôt des écoles pour le peuple. Des copistes empressés se multiplièrent; les cérémonies religieuses acquirent un nouvel éclat; une foule d'hommes et de femmes se pressait dans les églises pendant les jours de fête du Sauveur et des solennités des martyrs. Des hommes âgés et des enfants, ayant profité des biens spirituels et assisté aux saints mystères, retournaient pleins de joie dans leurs demeures, en psalmodiant et en chantant des hymmes en tous lieux, sur les places, dans les rues et dans les maisons. Les temples resplendissaient et les chapelles des saints martyrs étaient glorifiées par la fréquentation des fidèles [qui y adressaient] leurs vœux. Les torrents coulaient toujours de la bouche des commentateurs qui, en développant les mystères des prophètes, préparaient pour le peuple un très-riche festin d'aliments spirituels que les sages goûtaient et dont ils sentaient la saveur imprimée à leur goût, suivant la parole du psalmiste qui dit : « Les préceptes de la doctrine sont plus doux que le rayon de miel; » ou en un mot d'après les paroles du saint prophète Esaïe, la science du Seigneur remplit l'Arménie avec les sources spirituelles du saint patriarche Sahag, comme les eaux remplissent la mer.

Tout cela, comme nous l'avons rapporté, fut

(1) Cf. plus haut Gorioun, *Biographie de Mesrob.* — Moïse de Khorène, l. III, c. 47, 49, 52, 53, 54.

(1) Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 53.

accompli par la grâce miséricordieuse de Jésus Christ, à l'époque de Vramschapouh, et l'Arménie acquit un développement remarquable. Depuis ce moment, Vramschapouh vécut vingt et un ans, et, atteignant une vieillesse avancée, il mourut tranquillement sur sa couche, en Arménie (1). Sapor, roi de Perse, mourut ensuite, et son fils Vram, appelé Kirman-Schah (German Arkha), lui succéda.

12. *Chosroès règne seul.*

Les Arméniens lui demandèrent pour roi le même Chosroès, frère de Vramschapouh, qu'auparavant eux-mêmes, par leurs intrigues, avaient fait détrôner par Sapor, roi de Perse. Vram céda à leurs instances et mit une seconde fois sur le trône Chosroès qui était avancé en âge. Après son retour en Arménie, Chosroès vécut huit mois, puis il mourut et descendit dans le tombeau de ses pères (2). Après la mort de Vram, roi de Perse, Iezdedjerd (Azguerd), frère de Vram et fils de Sapor, obtint la couronne de Perse. Comme il ne voulait pas qu'aucun membre de la famille arsacide régnât en Arménie, il leur donna pour roi son fils Sapor qui portait le même nom que son père (3) et il conçut de perfides projets : « Le premier, c'est que, l'Arménie étant vaste et très-productive et confinant avec l'empire grec, auquel plusieurs membres de la famille arsacide sont soumis, les familles, pensait-il en lui-même, qui se trouvent sous notre domination et sous celle des Grecs, se portant peut-être réciproquement de l'affection, contracteront une alliance, concluront un traité avec l'empereur des Grecs, et, préférant leur être soumis, elles se révolteront contre nous. Si plusieurs fois les Arméniens nous ont inquiétés, ils renouvelleront leurs entreprises quand il seront nombreux, et ils nous attaqueront avec leurs armes. En second lieu, ils diffèrent de notre religion et la détestent, et, d'un commun accord, ils professent leur culte et leur religion; or, si nous faisons roi quelqu'un de notre nation, nous délivrerons notre empire de toutes ces inquiétudes, et, toujours saisis de crainte et de terreur, les Arméniens nous resteront soumis et ne fomenteront plus de révoltes; en outre, ils embrasseront peu à peu notre religion, par des conversations, par des amitiés qu'on cimente dans les divertissements de la chasse et dans les jeux. Ils se lieront aussi par des mariages réciproques, et par conséquent ils se lasseront de leur attachement à leur religion. »

Il combinait toutes ces [machinations]; mais il ne savait pas ce que dit le Saint-Esprit, que Dieu n'ignore pas que les projets des hommes sont vains. Les événements le prouvèrent bientôt, puisque Iezdedjerd mourut peu de temps après avoir pris en main le pouvoir. Le même jour aussi, Sapor, son fils, qu'il avait couronné roi d'Arménie au lieu d'un Arsacide, fut tué par trahison dans le palais.

13. *Règne d'Ardaschès, [prince] arsacide.*

Après la mort d'Iezdedjerd, roi des Perses, son fils Vram lui succéda sur le trône. Les princes arméniens, étant venus le trouver, lui demandèrent de leur donner un roi de la race arsacide. Il créa roi Ardaschès, fils de Vramschapouh, de la famille royale d'Arménie (1). Ardaschès, qui était un jeune homme de mœurs déréglées et plongé dans les voluptés, gouverna le pays. Les satrapes, ne voulant plus supporter les habitudes dissolues et vicieuses du roi Ardaschès, se réunirent tous ensemble auprès de saint Sahag le Grand, qui était de race parthe et fils de saint Nersès, et ils lui tinrent ce langage : « Nous ne pouvons plus tolérer les iniquités et la dépravation du roi. Nous préférons mourir que d'entendre continuellement et de voir [de nos yeux] de pareils débordements. D'ailleurs nous ne pouvons participer aux célestes mystères, après avoir tout le jour écouté et assisté à toutes ces débauches. Car c'est ta doctrine et celle de tous tes ancêtres, que non-seulement ceux qui commettent le péché sont coupables, mais aussi ceux qui y participent. Il te reste donc à remédier à cette calamité et à chasser un monarque aussi impie, qui ouvertement, comme un infidèle, foule aux pieds le sanctuaire et commet impudemment

(1) Vramschapouh mourut en 414 ou 415. — Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 55.

(2) Chosroès III aurait régné pendant un an, au dire de Moïse de Khorène (l. III, c. 55), lors de sa restauration, en 414 ou 415.

(3) Sapor, fils d'Iezdedjerd I[er], monta sur le trône en 415, à la mort de Chosroès III. — Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 55. — Ce prince régna quatre ans, et après lui il y eut un interrègne de trois années, durant lesquelles saint Sahag et Vartan le Mamigonien, prince de Daron, administrèrent l'Arménie. — Cf. Moïse de Khorène l. III, c. 56.

(1) Vers la fin de l'année 423 ou au commencement de l'an 424, le roi de Perse, Bahram V, cédant aux instances des Arméniens venus en députation pour lui demander un roi appartenant au sang des Arsacides, leur donna Ardaschès IV, fils de Vramschapouh, qui était alors âgé de dix-huit ans. En montant sur le trône, ce prince prit le nom d'Ardaschir. (Moïse de Khorène, l. III, c. 58.)

d'ignobles obscénités. » Lorsque les satrapes eurent parlé de la sorte au patriarche saint Sahag, celui-ci répondit : « Ce que vous me dites de ce roi n'est pas une nouveauté pour moi; je sais aussi que c'est avec un cœur affligé que vous me faites ce discours, et d'ailleurs je ne pourrais vous dire que tout ceci est un tissu de faussetés. Or il convient à tous d'y réfléchir et de chercher des moyens acceptables par des gens généreux, afin de pouvoir trouver un procédé pour nous tirer de là. » Ceux-ci répondirent unanimement au patriarche saint Sahag : « Nous ne pouvons trouver ni moyen ni procédé que celui de demander au roi de Perse de dépouiller le roi de sa puissance, puisque lui-même s'est rendu indigne de l'exercer. Nous ne voulons rien entendre de plus; mais nous te supplions de te ranger de notre avis, car il n'est pas juste de tolérer les turpitudes et les sacriléges du roi. »

Lorsque le patriarche eut entendu tout cela [de la bouche] des satrapes arméniens, et sachant bien que tous les grands de la nation étaient du même avis et de la même opinion, il s'abandonna à une douleur amère. Il versait des torrents de larmes en présence des satrapes arméniens et refusa de répondre pendant plusieurs jours à leur sommation. Il se retira dans sa demeure où l'on n'entendait que des plaintes et des gémissements, parce que l'homme de Dieu prévoyait d'un œil prophétique, et par la vertu du Saint-Esprit, la ruine totale de l'Arménie.

Plusieurs jours après, quelques-uns des évêques qui fréquentaient souvent le saint, ne pouvant plus se priver de son inépuisable et admirable doctrine, — qui est douce au goût de l'esprit des auditeurs sages et pieux, selon les paroles du prophète, plus que le rayon de meil, — et plusieurs personnes honorables parmi les prêtres et les diacres qui appartenaient au même clergé du saint patriarche, enfin quelques membres de la noblesse arménienne, prenant courage, s'introduisirent chez lui et lui firent entendre des paroles suppliantes. Le saint patriarche, éprouvant un peu de soulagement [en se trouvant] au milieu d'eux, selon sa doctrine sainte et sa sagesse, qui s'étaient unies en lui dès sa plus tendre jeunesse, se calma pour quelque temps.

Quelques jours s'étant écoulés, toute la noblesse d'Arménie se présenta encore une fois chez saint Sahag et, lui réitérant les mêmes instances, elle voulait le contraindre par la force à se mettre d'accord avec elle. Comprenant qu'ils persistaient dans leur première résolution, puisque le roi renouvelait chaque jour ses infâmes turpitudes, et provoquait de plus en plus les princes à se désunir et à courir à leur perte, le saint éleva la voix et, avec de grands gémissements, il dit à tous [ceux qui étaient présents] : « Nous parlons, moi et vous, animés par le zèle de la doctrine du Seigneur; cependant supportez un peu les vices du roi, et suppliez avec des larmes et des instances notre Sauveur Jésus-Christ pour la conversion de l'égaré. Car, par le saint baptême, il est, quoique pécheur, notre frère et notre proche. Souvenez-vous de la doctrine de l'apôtre saint Paul, rapportée ensuite et prêchée par votre père spirituel, le patriarche saint Grégoire, [qui dit] que si un membre souffre, tous les membres souffrent ensemble, et si un membre se réjouit, tous les membres se réjouissent ensemble. Il faut considérer et se rappeler les douleurs et les angoisses, la prison et les chaînes de saint Grégoire, ses prières et ses supplications adressées au Seigneur pour le salut de la nation. Ce fut lui qui, par la vertu du Saint-Esprit, fit de nous, [qui étions] des infidèles, des croyants; qui éloigna de nous les erreurs de Satan et qui a fait fleurir en vous le germe de la foi véritable qu'il a semé. Or vous aussi vous devez avoir de la compassion pour un membre coupable, ne pas le livrer aux impies, et exposer ainsi à la risée et au mépris le saint mystère de notre foi. Souvenez-vous de mon [maître], de votre père et docteur qui a rendu la forme humaine à celui-là même qui était transformé en bête brute, par des gémissements continuels et des prières, invoquant jour et nuit Jésus-Christ, notre créateur. Vous encore qui suivez ses traces, avec vos docteurs spirituels; réunis ensemble, hommes et femmes, veillards et jeunes gens, priez et apaisez le Dieu tout-puissant qui peut tout, pour qui tout est possible, et qui accomplit dans sa bonté tout ce qu'il nous est impossible [de faire]. Le vrai Dieu prononça cette parole pour ceux qui le prient avec confiance et avec candeur : « Car là où il y a deux ou trois personnes rassemblées en mon nom, tout ce qu'elles demanderont à mon Père leur sera concédé. » Or, si deux ou trois personnes prient Dieu avec une foi ferme, s'il exauce une prière quelconque, il cédera d'autant plus aux supplications d'une multitude aussi considérable, surtout si les prières sont assidues, ferventes et d'une foi pure; assurément il concédera des choses plus grandes que celles qu'on lui demandera. Quant à ce que vous sollicitez de moi, de m'unir avec vous, Dieu me garde de profaner la véritable foi, d'abandonner la brebis égarée de mon troupeau à la risée et aux moqueries des païens. Car, bien que pécheur, il a

été scellé du sceau du baptême ; il connaît le chemin de la vie et il a été initié à la doctrine de l'Évangile. Si je devais conduire à un médecin savant la brebis malade de mon église, j'irais sans retard ; mais, apporter devant un tribunal animé de toutes les passions l'âme ulcérée de mon fils, je n'y consens point. S'il s'agissait de le réprimander devant un roi professant la vraie foi, peut-être l'aurais-je fait, en espérant ramener l'égaré ; mais, accuser un fidèle en présense des païens pour avoir commis un péché, je ne le ferai jamais, moi qui ai toujours prêché la doctrine de saint Paul qui dit : « Quand quelqu'un d'entre vous a un différend avec un autre, osera-t-il l'appeler en jugement devant les infidèles plutôt que devant les saints ? Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? et si vous jugez le monde, êtes-vous indignes de juger les moindres choses ? Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? Comment donc pourrions-nous juger les choses de cette vie ? et prenez plutôt pour juges ceux qui sont les moins considérés dans l'Église. Je le dis pour vous faire honte : n'y a-t-il donc point de sages parmi vous, pas même un seul qui puisse se porter juge entre ses frères ? mais un frère a des procès avec son frère et cela devant des infidèles ? Or, ce que j'ai prêché à plusieurs, ne dois-je pas le prêcher à moi-même ? Je préfère la mort plutôt que d'abandonner un fidèle à des impies à cause de ses débauches ; car, bien qu'il soit un fornicateur, il porte le sceau du troupeau du Christ. Son corps est impur, mais il n'est pas privé de foi et païen ; il est dissolu, mais non pas adorateur du feu ; il est faible vis-à-vis des femmes, mais il n'est pas le serviteur des éléments ; il est corrompu par le péché, mais il n'est pas souillé de tous les crimes comme un scélérat. Et quel cœur pourra, pour perdre celui qui a commis peu de fautes, le livrer à eux qui sont tout à fait souillés de crimes ? Loin de vous cette pensée, mes enfants ! ne cherchez pas à anéantir [l'existence] de vos propres monarques, comme l'ont fait vos ancêtres. »

Le saint patriarche Sahag donna tous ces conseils et d'autres encore à la noblesse arménienne, en la conjurant par de vives instances et en versant d'abondantes larmes ; mais il lui fut impossible de ramener les grands à son avis et de faire changer leur résolution bien arrêtée. Alors ils attirèrent sur eux l'anathème du saint homme de Dieu, Nersès le Grand, qui les condamnait à être assujettis au joug de la servitude païenne. Cependant saint Sahag ne cessait de leur en parler, espérant toujours obtenir un heureux succès. Alors tous ensemble répondirent au saint patriarche et lui dirent : « Puisque tu n'as pas voulu nous entendre et que tu t'es séparé de nous, sache donc bien que, comme nous ne voulons pas que le roi gouverne davantage, nous te déclarons que ton pontificat ne durera pas longtemps. » En répondant ainsi au saint patriarche, tous les nobles et les grands de l'Arménie s'en allèrent fort irrités des paroles du saint, et ne voulurent plus retourner chez lui ; car le bienheureux patriarche Nersès le Grand les avait liés et enveloppés dans son anathème, ce qui ne leur inspira que des pensées de perdition.

14. *Ardaschès est accusé devant Vram.*

Étant dès lors tous réunis ensemble, les satrapes se rendirent à la cour et se présentèrent au roi des Perses, Vram. Il y avait parmi eux un certain Sourmag, du canton de Peznouni, du village d'Ardzgué (1), appartenant à une famille sacerdotale. Celui-ci, uni avec les satrapes arméniens, irrité des remontrances de saint Sahag, débitait sur Ardaschès des propos plus absurdes et plus obscènes que n'en disaient les satrapes eux-mêmes, devant les grands de la Perse, et cela pour leur être agréable, parce que quelques-uns d'entre eux lui avaient promis le siége pontifical de l'Arménie. Cependant ils avaient fait connaître d'avance les motifs de leurs plaintes à Sourèn et aux autres grands de la Perse. En effet, à cette époque, Sourèn Bahlav était l'intendant de la Porte royale. Par le moyen de ce personnage et d'autres grands de la cour, ils firent parvenir leurs accusations à Vram, roi de Perse.

Le roi, en entendant cette plainte des nobles, ne leur permit point d'en parler, jusqu'à ce que le roi accusé fût arrivé à la Porte. Aussitôt il envoya un messager à Ardaschès, roi d'Arménie, en lui ordonnant de se rendre promptement à la cour ; il écrivit aussi à Sahag le Grand, patriarche d'Arménie, de venir également se trouver. Lorsqu'ils furent arrivés à la Porte, le roi de Perse interrogea d'abord Ardaschès, roi d'Arménie, en lui disant : « De quoi t'accusent les satrapes d'Arménie ? » — « J'ignore, répondit-il, tout ce dont parlent les satrapes en m'accusant ; mais, comme c'est leur habitude d'outrager leurs maîtres, main-

(1) L'anonyme arménien publié par Combefis (*Auct. Bibl. patr.*, t. II, p. 274 et 290) est parfaitement d'accord avec Lazare sur le nom de ce personnage et sur sa patrie, car il l'appelle Σορμὰχ ἀπὸ τοῦ Ἀρζακέ. Ardzgué se trouvait dans le canton de Peznouni, province de Douroupéran, sur les bords du lac de Van.

tenant encore ils veulent réaliser leurs mauvaises pensées, car ils ont toujours changé leurs princes et constamment haï leurs maîtres. »

Le roi des Perses ordonna d'appeler chez lui, tout seul, saint Sahag, le saint patriarche des Arméniens, car il l'estimait, d'abord à cause de sa parenté, ensuite parce que Dieu voulait que ses saints serviteurs fussent respectés et honorés par les infidèles. Il interrogea le bienheureux patriarche, et il voulut savoir par lui la vérité sur les accusateurs du roi d'Arménie. Il lui répondit en ces termes : « Je ne sais rien de ce qu'ils disent de lui; qu'ils le racontent eux-mêmes et tu l'apprendras d'eux; selon qu'ils parleront devant toi, ils en recueilleront le fruit. Ne me fais plus de questions, car tu n'apprendras rien de moi touchant cette accusation, ni en bien ni en mal. »

Le roi Vram fit venir alors chez lui Sourèn Bahlav, son ministre, qui était parent du grand pontife Sahag (1). Il le chargea du soin de persuader au patriarche de s'unir avec les autres satrapes arméniens pour appuyer leur accusation, afin qu'il pût retourner dans son pays et sur son siége pontifical, honoré de beaucoup de présents et d'une pompe magnifique. Sourèn, apportant l'ordre du roi au bienheureux Sahag, lui promettait, comme Vram avait dit, de grands honneurs et de grands avantages de la part du roi. « Si en faisant la volonté du roi, lui dit-il, tu appuies le témoignage des satrapes arméniens, alors, comblé de grands honneurs, tu rentreras en possession de tes dignités; mais si, en t'obstinant, tu penses autrement, tu perdras ton rang patriarcal, et tu seras dépossédé de l'autorité que tu exerces. Ce n'est pas légèrement que je te donne ce conseil du cœur, mais parce que je suis ton parent et que je veux ton bien. » Il tâchait ainsi, par de belles paroles, de persuader le saint patriarche Sahag, parce qu'ils voulaient anéantir le royaume d'Arménie. Cependant le saint ne consentit pas à appuyer le témoignage des accusations des princes arméniens, et, ferme dans sa première résolution, il disait : « Je ne sache pas qu'Ardaschès ait commis un crime si odieux qu'il soit reconnu coupable d'être jugé et déshonoré par vous ; car, bien que, selon nos saintes lois, il mérite le mépris, cependant, selon les doctrines de vos lois impures, il est digne de louanges et d'honneurs. »

Sourèn, en entendant cette réponse du grand pontife arménien Sahag, et la rapportant au roi des Perses, le fit entrer dans une grande colère. Alors, furieux de dépit, le roi ordonna de questionner, en assemblée générale, les satrapes arméniens et Ardaschès. Là, les princes arméniens accumulèrent contre leur roi plusieurs accusations obscènes et des dénonciations indignes; car ils racontaient, non pas des faits réels, mais ils ajoutaient beaucoup de calomnies, et, comme des ennemis, ils accumulaient sur sa tête une foule de crimes. Cependant, bien qu'Ardaschès les démentît et les réfutât, les juges ne tinrent aucun compte de sa défense, résolus qu'ils étaient d'enlever le pouvoir à la famille des Arsacides, d'autant plus que le roi des Perses avec tous les nobles de la Porte entendirent les accusateurs d'Ardaschès dire : « Qu'avons-nous besoin d'un roi ? Qu'un prince perse vienne nous gouverner pendant un certain temps; qu'il s'informe de la soumission ou de la désobéissance de chacun de nous et qu'il en fasse des rapports au roi. »

15. *Chute de la dynastie arsacide* [*d'Arménie*].

En entendant ces paroles, Vram et les grands de la cour furent transportés d'une grande joie. Le roi ordonna aussitôt d'enlever le pouvoir à Ardaschès, et en outre de s'emparer de la résidence patriarcale de saint Sahag, puisqu'il ne voulait pas consentir à se ranger de l'avis des satrapes arméniens. Aussitôt l'ordre du roi fut exécuté. Depuis ce moment, la couronne fut enlevée à la famille arsacide, dans la sixième année du règne] d'Ardaschès, comme l'avait prédit le bienheureux serviteur de Dieu, le patriarche saint Nersès le Grand, et la nation tomba sous le joug de la servitude de la domination cruelle des Perses. Les princes arméniens obtinrent du roi des Perses des honneurs et des richesses pour les récompenser d'avoir trahi Ardaschès, semblables en cela aux frères de Joseph qui reçurent de l'argent en le vendant à des marchands ismaéliens. Les princes, prenant ensuite congé de la Porte, revinrent dans leur patrie; puis, comme ils avaient promis le pontificat à Sourmag d'Ardzgué, ils le placèrent sur le siége patriarcal (1). Cependant il ne se passa pas longtemps avant que quelques-uns des princes et des

(1) Sourèn Bahlav était issu de la branche des Arsacides, appelée Sourénian, qui avait conservé sous les Sassanides le haut rang qu'elle occupait sous les Arsacides. Sa parenté avec saint Sahag remontait assez haut, car le surnom de Bahlav ou Parthe, que portait le patriarche, indiquait seulement son origine bahlavienne; mais rien ne prouve que Sahag et ses ancêtres étaient de la branche de Sourèn.

(1) L'intrus Sourmag occupa le trône pontifical en 428 et fut bientôt renversé par les satrapes.

généraux arméniens, irrités contre lui, le déposassent du trône pontifical. Ce fut alors que, pour la première fois, Vram, roi de Perse, envoya en Arménie un marzban perse (1), et ainsi les Arméniens tombèrent tout à fait sous le joug de l'indigne nation perse, en accomplissement de l'anathème du pontife Nersès le Grand. En effet, de jour en jour, les iniquités avaient augmenté dans la famille royale arsacide, et on les commettait avec une impudence et une licence effrénées. Lorsque saint Nersès vit surtout la mort injuste dont Arsace frappa traîtreusement son neveu Knel, il ne put supporter un tel acte de scélératesse, et, comme il est raconté dans le treizième chapitre de l'Histoire (2), le cœur indigné, il dit au roi : « Puisque tu as persévéré dans tes énormes iniquités, plus encore que ton père Diran et vos pareils, les princes cruels et pervers de la famille arsacide; que tu n'as pas suivi avec constance l'exemple des bons et vertueux monarques de ta maison, qui, en héritant de la dignité royale de leurs ancêtres, ont cherché plutôt à se rendre les héritiers des bonnes œuvres que ceux du pouvoir; qu'au contraire, de jour en jour, tu t'es plongé davantage dans les voluptés et que, par-dessus tout, tu as été la cause de l'effusion du sang innocent de ton neveu Knel, tu seras à ton tour renversé par terre comme de l'eau corrompue, et, quand Dieu bandera son arc, tu seras terrassé. Telle sera la ruine que je viens de prédire par la bouche du prophète! Votre race arsacide boira le calice jusqu'à la lie; vous vous abreuverez à cette coupe, vous serez abattus et vous ne vous relèverez plus. » C'est en ces termes et en d'autres encore plus sévères et plus terribles que le saint pontife frappa d'anathème la famille des Arsacides (1).

Les satrapes arméniens demandèrent ensuite à la cour un autre patriarche, et Vram leur donna un certain Perkischo, Syrien de nation (2), qui se rendit en Arménie avec ses compatriotes. Ils menaient une vie déréglée, et selon leur coutume, en venant de Syrie, ils étaient accompagnés de femmes de leur pays. Ils ne vivaient point suivant les saintes et pures constitutions établies dans toutes les églises et prescrites par le saint martyr Grégoire, de façon que les satrapes, les grands et tout le peuple avaient en horreur la conduite de ceux qui étaient venus avec le patriarche Perkischo, parce qu'ils ne se comportaient pas conformément aux règles et selon la doctrine de la constitution angélique du saint martyr Grégoire, d'après laquelle il avait instruit et exercé tous [les fidèles] pour la vie qui conduit au ciel. Les saints prêtres surtout, qui avaient reçu l'ordination sacrée de la main apostolique du patriarche Sahag, étaient amèrement affligés ; et, ne pouvant tolérer plus longtemps des mœurs aussi dissolues, ils déposèrent ignominieusement Perkischo du pontificat arménien (3), et en donnèrent ensuite avis au roi Vram : « La conduite de cet homme et sa vie sont en opposition avec notre religion; or, donne-nous un autre pontife selon nos anciens usages, qui, occupant le siége, conserve sans y rien changer, les règles de la sainte Église. » Vram, se rendant de bon gré à leurs instances, nomma au siége pontifical un autre Syrien, appelé Samuel, qui, en arrivant en Arménie, adopta, lui aussi, les mœurs de Perkischo. Mais il vécut peu de temps et mourut en Arménie (4).

(1) Après le renversement d'Ardaschès ou Ardaschir en 428, Bahram V, roi de Perse, ne consentit plus à mettre de roi sur le trône d'Arménie; il désigna pour gouverner le pays un seigneur de sa cour, Veh-Mihr-Schapour, qui fut investi du titre de marzban. Celui-ci administra le pays de l'an 428 à l'an 442. En même temps, Vahan Amadouni était chargé de l'administration intérieure du pays, et Vartan Mamigonien, qui fut dans la suite surnommé Vartan le Grand, occupait la charge de général en chef des armées arméniennes. — Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 64.

(2) Lazare, en parlant du livre de Faustus de Byzance (Cf. l'Exorde; 3) suppose, avec beaucoup de pénétration, que cet ouvrage a subi des remaniements. Voici une preuve que cette histoire fut non-seulement altérée par les copistes des premiers siècles, mais encore plus tard, puisque Lazare, en rappelant le meurtre de Knel et l'indignation de saint Nersès, dit que cet événement est raconté « dans le treizième chapitre de l'Histoire ». Or, dans les manuscrits de l'histoire de Faustus et dans les éditions qui ont été publiées d'après les manuscrits, la mort de Knel est donnée dans le chapitre quinzième du livre IV (Cf. notre Collection, t. I, p. 250 et suiv.) du livre de Faustus. Il paraît donc évident, comme l'a si judicieusement fait observer Lazare de Pharbe, que le livre de Faustus a été altéré en différents endroits, et que les extravagances qui se rencontrent dans cet ouvrage sont l'œuvre d'écrivains ignorants ou de copistes malavisés.

(1) Cf. Moïse de Khorène, l. III, ch. 64.

(2) Perkischo, — ce nom signifie en langue syriaque « la bénédiction de Jésus », — était un Syrien sujet du roi de Perse, à ce que nous apprend l'anonyme arménien publié par Combefis, qui dit que les satrapes arméniens avaient demandé au roi de Perse un patriarche qui ne fût pas arménien. Δὸς ἡμῖν ἐκ τῆς χώρας σου, καὶ μὴ ἔστω ἡμῖν Ἀρμενίος. (Combefis, *Auct. Bibl. patr.*, t. II, p. 290.) Cette assertion de l'anonyme est, selon nous, dénuée de fondement, car Lazare la contredit de la façon la plus formelle quelques lignes plus bas.

(3) Perkischo fut déposé après trois ans de pontificat. — Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 64. — L'anonyme, dans Combefis, *op. cit.*, t. II, p. 290.

(4) Samuel prit possession du siége patriarcal de l'Arménie en 432 et fut investi du gouvernement de l'Église,

Alors la haute noblesse, tout le clergé, les hommes et les femmes du peuple, réunis ensemble, se mirent à pleurer sur la sainte et pure doctrine apostolique que saint Grégoire avait semée et fait croître parmi eux, et que ses fils avaient enseignée à tous les fidèles, de la même manière qu'ils l'avaient reçue des Apôtres ; non pas de l'homme, ni par le moyen de l'homme, mais par l'inspiration de la grâce du Saint-Esprit. Une seconde fois, réunis tous ensemble, ils allèrent chez le serviteur de Dieu, saint Sahag ; ils se jetèrent à ses pieds et, en versant des torrents de larmes devant le véritable pontife, ils lui dirent en suppliant : « Nous avons péché contre le ciel et contre toi ; pardonne-nous, à nous, pécheurs, et imite l'exemple de ton pieux prédécesseur qui oublia les innombrables tortures et les tourments cruels que nos ancêtres lui firent éprouver, et qui, imitant notre Créateur, fit le bien en échange des maux si nombreux qu'on lui avait fait souffrir. Par toutes ses paroles, il fit preuve d'une vie toute céleste et il enseigna les voies qui conduisent au ciel. Il enseigna à tous pour toujours de répondre : Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à nos débiteurs. Or, comme tu as toujours été notre docteur, fais briller en toi la dignité [de saint Grégoire] et l'image de sa constance, en nous remettant nos dettes, et nous nous efforcerons, en adressant une supplique à la Porte, de te replacer sur le siége pontifical de la sainte Église, par laquelle, ayant été illuminés, nous avons vu [briller] l'inaccessible Soleil de Justice (Jésus-Christ). Que la secte de confusion ne se confonde pas avec la doctrine claire et pure du saint patriarche et apôtre Grégoire, car déjà le sceau de la tradition de la sainte prédication se relâche et s'affaiblit, à cause des prélats vivant dans l'indolence, et ainsi nous allons nous perdre éternellement, nous et ceux qui naîtront de nous. »

En disant ces paroles, tous supplièrent unanimement le saint pendant plusieurs jours et ils le sollicitaient jour et nuit, mais ils ne purent ramener son cœur à leurs instances touchantes et réitérées (1). D'un air calme, il répondit à tous les assistants : « Je n'ai point appris du divin créateur et du docteur Jésus-Christ à m'irriter contre personne, car lui, attaché sur la croix, priait son Père pour ceux qui le crucifiaient, de vouloir leur pardonner. C'est lui aussi qui nous avertit toujours en disant : Bénissez ceux qui vous persécutent et faites du bien à ceux qui vous haïssent. Toutefois, exercer les fonctions de patriarche sur un peuple qui tend des embûches à son maître, qui le tue et le trahit, je ne saurais m'y résoudre. Car le Saint-Esprit lui-même qui nous régénéra avec le saint baptême, pour que nous puissions devenir les héritiers du Christ, a dit par la bouche de saint Paul, habitant des célestes demeures : Ne jugez pas pour ne pas être condamnés ; et vous qui êtes forts, soutenez l'impuissance des faibles ; et ailleurs : A moi la vengeance, je prendrai ma revanche. Or vous reconnaissez vous-mêmes que vous vous êtes vengés des actes de votre roi, et qu'irrités contre lui, vous avez livré la foi de notre sainte religion à la dérision des méchants. Comment cherchez-vous maintenant à me consoler ? ou bien en faveur de qui me suppliez-vous de remplir les fonctions de patriarche, tandis que je vois la brebis du Christ blessée, privée de secours, sa plaie non adoucie avec de l'huile et du vin, n'ayant pas de litière et n'étant pas menée à l'hôtellerie, mais cruellement déchirée et jetée à des bêtes féroces dévorantes, pour être mise en pièces ? Retirez-vous donc de devant moi, et laissez-moi pleurer les malheurs universels de l'Arménie que j'entrevois avec les yeux de mon esprit, par la force de la divine révélation. Ne vous donnez pas de la peine pour me consoler des calamités de mon peuple, parce que l'avenir de ces malheurs m'a été déjà révélé en songe par une prédiction divine, avant que je fusse consacré évêque, — prédiction semblable à la vision prophétique qui est apparue à saint Grégoire, — et que je suis obligé, dans l'amertume de mon cœur, de vous raconter. Ainsi je vais passer pour un imprudent, comme aussi saint Paul écrivant aux Corinthiens, au sujet des faux apôtres et des ministres impies, et se glorifiant de ses souffrances. Écoutez-moi donc avec attention, vous qui êtes rassemblés en foule ici, et je vais vous raconter cette révélation :

« Il y a plusieurs années, des pensées douloureuses m'affligeaient ; j'avais sans cesse l'esprit agité et je priais le Très-Haut de vouloir bien m'accorder un enfant mâle, comme à mes aïeux qui, avant moi, avaient contracté mariage en

tandis que Sahag se trouvait placé en quelque sorte sous la dépendance de Samuel. Ce dernier est mentionné par l'anonyme (Combefis, *op. cit.*, t. II, p. 290) qui le nomme Μουσούλιον τὸν Σύρον, sans doute par une erreur de copiste. Toutefois il est facile de restituer l'orthographe véritable du nom de ce patriarche intrus, qui devait être écrit Σαμούλιον ou même Σουμούλιον, à l'accusatif de Σαμούλιος. Samuel mourut en 437 après avoir opprimé durant cinq ans l'Église d'Arménie, bien que l'anonyme ne lui accorde que deux ans de pontificat, ce qui du reste est assez d'accord avec l'opinion de Lazare, qui dit que « Samuel vécut peu de temps ».

(1) Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 66.

vue de laisser des héritiers. La répartition des biens du Tout-Puissant envers chacun est juste, car il sait et comprend beaucoup mieux que nous. C'était le jeudi saint, le jour du carême où l'on veille pour se préparer à célébrer la fête de Pâques. Pendant l'office de la nuit, jai reçu le sacrement de la divine et expiatoire Eucharistie, et ensuite je n'ai pas pris d'autre nourriture que du pain, de l'eau et du sel, suivant la règle prescrite par le saint concile des trois cent dix-huit évêques qui, rassemblés dans la ville de Nicée, l'établirent ainsi et dont les décisions furent scellées et confirmées par l'Esprit-Saint. Le chœur des clercs, ayant longtemps récité un canon entier des psaumes, et s'étant abandonné à un profond sommeil, pour avoir longtemps veillé, paraissait comme à demi mort. Ils avaient passé le carême, en priant sans cesse et le jour et la nuit, et en observant un jeûne rigoureux. La semaine sainte surtout, ils s'appliquèrent à redoubler de prières, se proposant d'en obtenir le prix par leur zèle empressé. Les cierges et les lampes brillaient avec éclat, et le lecteur prolongeait exprès sa lecture pour reprendre un peu de forces et pour que les clercs pussent continuer les canons. On attendait aussi que le peuple se rassemblât comme à l'ordinaire dans l'église pour assister aux offices de la nuit; puisque tous, hommes et femmes, désiraient ardemment parvenir le plus tôt possible au salut éternel. Et moi, j'étais assis près de l'autel du Seigneur, dans la ville de Vagharschabad.

16. *Vision que saint Sahag le Parthe eut à Vagharschabad, pendant qu'il s'était assis dans la grande chapelle de l'église cathédrale, près de l'autel du Seigneur. Nous allons décrire les détails de cette vision qui sont les paroles du Père, de Jésus-Christ Dieu et du Saint-Esprit.*

« 1. Voici que tout à coup le ciel s'est entr'ouvert, et il en jaillit une éclatante lumière qui illumina toute la terre. — 2. Un autel de nuages me parut s'élever de la terre, ayant une forme carrée, et sa hauteur, en grandissant, couvrait toute la terre. — 3. Sur l'autel, il y avait un vase sacré d'or pur, tel qu'il convient au service du Seigneur, et couvert d'un voile fin de couleur blanche. — 4. Sur la coupole voûtée, on voyait distinctement le signe de la sainte croix, dont l'aspect n'était pas matériel, mais entièrement lumineux. — 5. Et voilà qu'il s'éleva tout à coup un vent très-faible, et une partie du voile se souleva. — 6. J'ai jeté les yeux sur cet objet, et j'ai vu qu'il y avait sur l'autel une table carrée, ornée de pierres précieuses et enrichie de diamants de diverses couleurs. — 7. Sur l'autel était placé un pain de purification et une grappe de raisin, à l'imitation de l'admirable mystère de la Rédemption céleste. — 8. Près de l'Eucharistie, on voyait un olivier, chargé de fruits et de feuillage, dont je ne pouvais mesurer la hauteur et la largeur, et dont les fruits étaient mûrs et en grand nombre; il brillait d'une beauté ineffable et merveilleuse. — 9. Quatre rameaux séparés et d'une hauteur égale à celle de l'olivier s'étaient penchés vers la terre; trois d'entre eux semblaient être d'une égale grandeur et d'une égale fécondité, mais le quatrième différait des autres par sa petite dimension et par sa stérilité. — 10. Les fruits de ces quatre rameaux n'étaient pas semblables, ni d'une égale fécondité, ni en nombre aussi considérable que les autres fruits de l'olivier; mais ils étaient en moins grande quantité, chétifs et presque desséchés. — 11. A gauche de l'autel, j'ai vu un trône élevé, de forme carrée, de couleur céleste et [transparent comme le] cristal. — 12. Il était couvert d'une étoffe épaisse et foncée. — 13. Au souffle de ce vent agréable et un peu agité, l'étoffe se souleva, et j'ai vu un grand plateau d'argent sur le trône. — 14. Il y avait sur le plateau un voile d'étoffe très-fine et pliée; — 15, et tout auprès un globe rond en or, un parchemin ayant la forme d'un livre carré, au commencement duquel plusieurs lignes étaient tracées en caractères d'or, d'une manière si merveilleuse qu'elles semblaient formées par une main habile. A l'intérieur du parchemin, on apercevait d'autres lignes avec des lettres effacées, séparées de celles des caractère tracés en or, et dont on ne distinguait ni la forme ni la figure. — 16. A l'extrémité du parchemin, je remarquai, à distance des lignes effacées, une ligne et demie tracée en lettres d'or, encore plus admirables que les premières écrites au commencement du parchemin. — 17. La moitié de la ligne était jusqu'à la moitié des lettres beaucoup plus dorée; le reste jusqu'à la fin paraissait être en encre de pourpre. — 18. Le bord du plateau était entouré d'une foule d'enfants mâles et de quelques jeunes filles, — 19, tous d'une beauté remarquable et enveloppés de lumière. — 20. Les rayons qui s'échappaient de leurs vêtements répandaient les uns, une lumière rouge, — 21, les autres éclataient des couleurs les plus vives et les plus variées. — 22. Tous avaient le visage tourné vers l'autel, ne détournant point leurs yeux du mystère de la Rédemption. — 23. Tout à coup le trône commença à s'ébranler violemment. —

24. Les enfants que j'avais vus pleins de jeunesse se transformèrent aussitôt en hommes dans toute la force de l'âge, et, prenant des ailes, ils s'envolèrent vers l'autel sacré qui était enrichi de diamants de diverses couleurs, et, s'étant rangés en cet endroit, ils chantèrent le *Trisagion*. — 25. L'autel sacré disparut avec eux au-delà du ciel. Et voici que tout à coup m'apparut une forme humaine, un homme resplendissant de lumière, dont la splendeur éclatante affaiblissait la lumière du soleil. En prenant son essor, il s'élança là où je me trouvais, et moi, au comble de l'étonnement à l'aspect éclatant de cet homme, aussitôt, en tremblant, je me prosternai à terre. Alors, me prenant par la main, il me releva, me mit debout, en me disant : « Courage! sois fort et sans crainte; que ton cœur mette sa confiance dans le nom du Tout-Puissant qui a fait tout cela et qui t'a révélé le grand mystère de son œuvre divine déjà annoncée. » A ces paroles, je repris mes sens et mes forces ; il me dit : « Pourquoi es-tu triste et pourquoi des pensées affligeantes agitent-elles ton âme? Pourquoi te troubles-tu en roulant des projets incertains dans ton esprit, parce qu'il ne t'est pas né un fils? tandis que tu connaissais parfaitement la volonté du Seigneur qui a sagement réparti à chacun ses avantages, sans refuser injustement à qui que se soit ce qui est raisonnable. Or le Très-Haut, plein de compassion envers toi, car il t'aime, a voulu que ces pensées inutiles fussent chassées de ton cœur, en te consolant par cette vision; puisqu'une grande révélation t'a été manifestée, non-seulement pour le présent, mais surtout pour l'avenir, en t'informant de tout ce qui doit arriver jusqu'à la fin du monde. Tout cela a été révélé à toi et à tous ceux qui ont foi à sa parole, comme il l'a fait pour ton véritable aïeul saint Grégoire. Cependant ce fut à toi en particulier qu'a été révélé tout ce qui doit se passer jusqu'à la fin du monde. Or, écoute que je t'explique cette révélation, comme il m'a été ordonné; et toi, en me prêtant une oreille attentive, grave mes paroles sur les tablettes de ton cœur, en souvenir éternel, sans y rien changer, et tu le laisseras par écrit au peuple fidèle, jusqu'à la fin du monde. »

17. *Explication de la vision de saint Sahag, donnée par l'ange du Seigneur, qui lui commenta en détail tout ce qui concerne la vie de l'homme et la fin du monde.*

« 1. — Le ciel entr'ouvert et la lumière que tu as vue se répandre sur toute la terre indiquent que, par la bienvenue de l'immortel Fils de Dieu, la porte de la grâce de miséricorde sera ouverte pour tous ceux qui l'aiment et qui observent ses commandements, sur lesquels brillent les rayons de la lumière triomphante de sa doctrine, et ils les illuminent. — 2. L'autel carré qui t'apparut s'élevant de la terre au ciel, c'est la foi de la vérité, par laquelle les justes montent de cette vie pénible au repos du céleste séjour. — 3. Comme l'autel t'apparut de la couleur d'un nuage, celui qui monta au ciel, porté sur les nues, doit lui-même venir pour transporter avec lui les justes dans le séjour du royaume du Père, où il y a plusieurs demeures, comme tu en as été instruit par le Saint-Esprit qui a parlé par la bouche de l'illustre saint Paul qui dit : « Nous serons avec eux transportés sur les nuages de l'air à la rencontre du Seigneur. » — 4. Par le vase d'or qui était sur l'autel, recouvert d'une étoffe fine et blanche et qui cachait la table sacrée et le saint mystère qui y est renfermé, tu dois savoir que les mystères de la science divine sont profonds et incompréhensibles par leur sublimité et leur sainteté, comme la pureté de l'or passé au creuset et la blancheur d'un voile de lin. — 5. Tu as vu le signe de la croix vivifiante, puisque c'est avec elle que toutes les créatures, abattues par le péché, ont repris la vie et se sont relevées, et qu'à la venue du Christ apparaîtra d'abord la croix, puis se dévoilera le mystère du jugement et de la récompense, selon le mérite des œuvres de chacun. — 6. Le vent paisible qui a soufflé et soulevé une partie du voile signifie que tu dois comprendre que le Saint-Esprit t'a démontré la douce effusion des grâces, par laquelle il révèle à ses saints les mystères cachés de sa divinité. — 7. L'autel d'or, enrichi de pierres précieuses, signifie la consubstantialité de la Très-Sainte Trinité, qui, imprimant en elle les épreuves et les vertus des justes, à la façon des pierres précieuses de diverses variétés, réjouit ceux qui, s'approchant avec elle de la table sacrée, goûtent pieusement le corps et le sang de Jésus-Christ. — 8. Le pain et la grappe de raisin, qui t'apparurent sur la table, représentent l'image du corps et du sang de la passion salutaire de Jésus-Christ. — 9. L'apparition de l'olivier merveilleux qui s'élevait auprès de l'autel sacré, chargé de feuillage et de fruits, te démontre la bonté, la charité et l'amour réciproque des hommes, puisque, de toutes les vertus, la plus proche et la plus agréable à la divinité, c'est la charité par laquelle se sont distingués les anciens patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, et dont l'absence a fait réprouver même

la vertu irréprochable de ces vierges qui ont été chassées des noces. C'est par la charité que l'on fait sur les hommes l'épreuve de la prédication du Christ qui a dit : « A ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Ceux qui observent surtout avec un empressement manifeste ce commandement, non-seulement avec les pauvres, mais encore envers leurs amis, leurs frères, et envers tous ceux qui font régner la paix sur la terre, auront avec eux le Seigneur et la gloire; il leur distribuera la prospérité de la fertilité du sol, semblable en cela à l'olivier que tu as vu chargé de fruits et orné de feuillage. — 10. Les quatre rameaux de l'olivier qui paraissaient penchés vers la terre, dont trois étaient d'égale longueur et le quatrième que tu as vu plus petit de moitié en comparaison des autres rameaux et moins fertile que les autres, — car les fruits de ce rameau étaient maigres et flétris, et leurs produits inférieurs et médiocres, comparativement aux autres fruits mûrs de l'olivier, — [ont une explication]. Or, sois attentif, et je te dirai tout ce que le Très-Haut a décidé. Depuis ce moment jusqu'à la fin du monde, trois dizaines et une demi-dizaine diminueront dans tout l'univers, jusqu'à la venue de l'abomination de la désolation, que le Saint-Esprit a prédite par la bouche du prophète Daniel, ce qui forme exactement trois cent cinquante ans, conformément au nombre égal des fruits des trois rameaux et à celui de la moitié. — 11. Et comme tu as vu les fruits du rameau desséchés et flétris et tout à fait différents des autres fruits suspendus aux branches de l'olivier, observe bien et considère que la charité et la justice ont été arrachées du cœur de tous les hommes, et cela est enregistré exactement et scellé dans le livre de Dieu qui sait tout, qui tolère avec longanimité, mais qui juge avec sévérité. — 12. Le trône carré, de couleur bleu-céleste et transparente comme le cristal, qui t'a été montré à gauche de l'autel, représente le siége du pontificat et du royaume; c'est ce qui est véritablement confirmé par la parole divine. — 13. Quant au plateau d'argent qui y était placé, [il représente] la parole divine qui s'est répandue, comme l'argent précieux éprouvé et brillant chez toutes les nations qui l'ont accueillie. Le psalmiste lui-même, inspiré par le Saint-Esprit, nous l'apprend en disant : « Les paroles du Seigneur sont comme l'argent passé au feu et éprouvé dans le creuset de terre; et sache qu'en disant : de terre, le prophète annonce la naissance du Fils de Dieu, par le moyen de la sainte Vierge. — 14. Le trône qui t'apparut d'un aspect bleuâtre et semblable au cristal désigne le trouble orageux de la nation arménienne. — 15. Car le voile en étoffe grossière et foncée indique aussi le grand deuil qui sera répandu sur tout le pays, puisque la vision tire à sa fin. — 16. Le voile de fine étoffe que tu voyais replié et mis sur le plateau, avec le globe d'or sur le voile; l'un veut dire le pontificat, et l'autre le royaume. Et comme personne ne se revêtit de ce voile et qu'il n'y avait non plus personne qui tînt le globe en main, — 17, sache cependant que le royaume cessera certainement dans la race arsacide, ainsi que le pontificat dans la famille du digne pontife Grégoire. — 18. Quant au parchemin qui t'a été montré sous la forme d'un livre et qui portait au commencement quelques lignes tracées en caractères d'or, la grâce du Saint-Esprit t'a fait voir le sacre des hommes saints, issus des fils du bienheureux Grégoire, qui succéderont dignement au siége pontifical; ce sont les élus, inscrits en caractères d'or dans le livre céleste. — 19. Et comme il t'apparut dans le milieu du parchemin, loin des lignes en or, quelques lignes mal tracées et effacées, sache qu'au siége de saint Grégoire succéderont des pontifes qui seront élevés à la dignité suprême, non pas suivant l'ordre des apôtres, ni suivant les règles du concile des trois cent dix-huit évêques, mais ils s'y porteront audacieusement pour la vaine gloire de ce monde et ils aimeront mieux les richesses que Dieu. Et comme un pontificat aussi méprisable n'est pas conforme à la volonté du Très-Haut, ils sont effacés du livre céleste de félicité; ils porteront dans le feu éternel la peine de leur perdition et de celle du peuple. Quant à l'autre ligne et demie qui te parut merveilleusement écrite en caractères d'or, à l'extrémité inférieure du parchemin, tiens pour certain que, lorsque l'abomination de la désolation apparaîtra de nouveau, un roi s'élèvera de la famille des Arsacides, et le siége pontifical se rétablira par les descendants de saint Grégoire. Et comme le globe et le voile n'étaient pas tout à fait déshonorés, jetés par terre et foulés aux pieds, mais que le globe paraissait brillant et le voile splendidement replié; par cela, comme aussi par l'admirable ligne en or et par l'autre demi-ligne, l'inspiration divine t'a révélé d'une manière très-claire qu'à l'époque de l'orgueilleux ennemi de la vérité, un saint homme de la famille de saint Grégoire, montera sur le trône pontifical. Il terminera son patriarcat, en endurant beaucoup de souffrances, à cause des faux prophètes du prince de perdition; il expirera en paix et non pas sous le coup du glaive.

Son autre fils, succédant au siége pontifical, après avoir longtemps enduré plusieurs tourments à différentes reprises, comme la flagellation, la faim, des persécutions et d'amers chagrins, subira la mort du martyre sous le glaive de bourreaux impitoyables. — 20. Une partie des lignes écrites, qui te fut montrée en encre de pourpre, démontre clairement le martyre que les saints devront endurer. — 21. Quant à cette foule d'enfants qui t'est apparue, entourant le plateau d'argent, sois au comble de la joie, car du sein de ta race se propageront plusieurs rejetons, des hommes pleins de courage, auxquels s'uniront beaucoup d'autres gens de bien parmi les satrapes arméniens. Tous, fortifiés par la parole divine, comptant pour rien la puissance des rois et les menaces des princes, s'uniront dans l'espérance du désirable appel céleste, en s'éloignant des vaines grandeurs et des honneurs passagers, pour lesquels quelques-uns, en échangeant la gloire du Dieu incorruptible pour une vie frivole et corruptible dans ce monde, abjurent la foi. En effet, la ruine est proche des faibles, tandis que l'assistance [divine] est toute prête pour sauver les forts. — 22. Parmi les enfants que tu as vus exécuter des chœurs autour du saint autel, ne détournant jamais les yeux du côté des erreurs du faux culte païen, quelques-uns, parvenus à l'âge mûr, mériteront de remporter la palme du martyre. — 23. Beaucoup d'autres, non-seulement parmi les hommes, mais aussi parmi les femmes, finiront leurs jours, non pas avec le fer, mais ornés de plusieurs vertus et animés par la grâce du Saint-Esprit. — 24. Les rayons resplendissants que tu as vus sortir des vêtements des enfants, dont quelques-uns lançaient une lumière rougeâtre et de diverses nuances, signifient le martyre de ceux qui endureront la mort en versant leur sang. — 25. Les autres rayons de diverses couleurs désignent le brillant éclat de la splendeur de l'homme vertueux, puisque les peines et les mérites des hommes justes sont nombreux et ne peuvent se compter. — 26. Et comme tu as vu le trône s'ébranler violemment et que ceux qui autrefois te paraissaient des enfants, maintenant parvenus à l'âge mûr, montaient de la terre au ciel, le dispensateur des biens t'a révélé toute la vie des justes sur la terre, et leur ascension au ciel comme des anges. Car les justes ont vécu en ce monde dans l'innocence comme des enfants, ne tournant jamais le regard de leur âme sur de vaines distractions, mais ils attendaient avec impatience d'être appelés à la félicité céleste. En effet, plusieurs souverains violents jetteront désormais le monde dans le désordre ; on verra les rois se soulever contre les rois ; il y aura des tremblements de terre, des famines et beaucoup d'autres tribulations qui annonceront l'avénement du fils de la perdition. Il viendra se placer dans le lieu saint, comme il est écrit, et se fera passer pour Dieu. Il sera épuisé et consumé par la puissance céleste. Le Seigneur Jésus le terrassera du souffle de sa bouche. Alors les justes, ornés de vertus et parvenus à la perfection, s'envoleront dans les demeures éternelles, et ainsi, ils resteront sans cesse avec le Seigneur, et sa parole s'accomplira pour eux, lorsqu'il dit : « Là où je suis, là sera aussi mon serviteur. » Quant à toi, mets le sceau à la vision qui t'a été révélée d'en haut, car rien ne restera sans effet jusqu'à ce que tout soit accompli.

« Et moi, réveillé comme d'un sommeil après la vision que le Très-Haut m'avait révélée d'une manière aussi visible que si elle avait eu lieu pendant l'éclat du jour, je fus saisi d'un grand étonnement, et j'ai glorifié le Dieu bienfaisant qui daigna me montrer à moi, qui en suis indigne, une vision si terrible. Jusqu'à ce jour, j'ai gardé mon secret sans en faire part à personne ; mais maintenant je vous l'ai fait connaître, non-seulement parce que mon cœur est tourmenté, mais aussi parce que j'ai craint de le cacher afin de n'être pas jugé et puni, comme un homme désobéissant, par celui qui m'a révélé cette vision et m'a ordonné de laisser au pays ce dépôt par écrit. »

La noblesse arménienne, les chefs, les princes et la multitude des personnes qui étaient rassemblées en cet endroit, ayant entendu toutes ces choses de la bouche du saint patriarchees Sahag, frappés de terreur, fondirent en larmes, et depuis lors, personne n'osait plus lui parler de cette affaire.

18. *Mort de Sahag et de Mesrob.*

Depuis cette époque, [Sahag,] cet homme vertueux, renonçant à toute occupation mondaine, s'adonna seulement à la prière et à l'enseignement ; car plusieurs des évêques et des prêtres vénérables ne pouvaient plus se détacher, ni s'éloigner de la source intarissable de la doctrine du saint, partout où ils le rencontraient, soit dans la ville, soit dans les campagnes. Après avoir vécu un grand nombre d'années, et parvenu à une vieillesse avancée, Sahag mourut en paix dans le canton de Pakrévant, dans le village appelé Plour, au commencement de la seconde année d'Iezdedjerd

(Azguerd), fils de Vram, roi des Perses, le trentième jour de navassart, à la troisième heure du jour. Ce même jour était l'anniversaire de sa naissance, ainsi que nous l'avons appris par des personnes bien renseignées et par l'histoire du bienheureux Gorioun (1). Il n'avait aucun enfant mâle, mais seulement une fille qu'il avait donnée en mariage à Hamazasp, seigneur des Mamigoniens et général en chef des Arméniens, qui eut trois fils : saint Vartan, saint Hemaïag et le bienheureux Hamazasbian, auxquels saint Sahag donna en héritage ses biens, consistant en villages, fermes, et tout ce qu'il avait en sa possession. Alors, étendant ses mains, il leur donna sa sainte bénédiction et il leur recommanda de conserver les préceptes de la doctrine de saint Grégoire qu'il enseigna à toute l'Arménie, en leur ordonnant de servir et d'adorer le seul et vrai Dieu, Jésus-Christ, Notre Seigneur et Rédempteur. Une grande foule de prêtres et de nobles recueillirent les restes précieux du saint et les portèrent dans son village d'Aschdischad, au canton de Daron ; et là, ayant disposé le tombeau du saint, ils y placèrent solennellement la pieuse dépouille mortelle du juste, repos digne de ce saint homme (2). Ensuite on y construisit une église magnifique et une chapelle des saints, en les embellissant d'ornements riches et splendides. On y fonda également un monastère pour de nombreux religieux, qu'on pourvut de grands revenus et de biens pour subvenir aux besoins de cette importante communauté. On y établit des réunions annuelles et universelles, où, à une époque fixe, une grande affluence de peuple, de nobles et de prêtres du pays, accouraient avec empressement, même des lieux les plus éloignés, pour célébrer l'anniversaire de la commémoration du saint. Les pèlerins obtenaient, des reliques du saint, des grâces nombreuses et la guérison de tous leurs maux ; enfin, la joie au cœur, ils retournaient chez eux.

Dans la même année, six mois après la mort de saint Sahag, mourut aussi le bienheureux Mesrob, dans la ville de Vagharschabad, nommée également nouvelle ville (Nor Khaghakh), le 13 du mois de méhégan (3). Vahan Amadouni, ayant recueilli ses dépouilles, les transporta dans son village d'Oschagan, où on les déposa en pompe

(1) Cf. plus haut, p. 14.

(2) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, ch. 67. — Gorioun, *Biogr. de Mesrob*, plus haut, p. 14.

(3) Le 13 de méhégan correspond au 19 février de l'an 441.

dans une sépulture (1). Tout le peuple d'Ar célèbre solennellement la fête de sa comméma tion. [A Sahag] succéda sur le siége ponti arménien, par ordre du bienheureux Maschti (Mesrob), saint Joseph, du canton de Vaïots-D du village de Khoghotzim (2). Par l'interces de ces saints enlevés par la mort, l'Arménie c serva la foi orthodoxe jusqu'à la douzième an d'Iezdedjerd, fils de Vram, roi des Perses.

19. *Desseins perfides de Mihr Nersèh contre Arméniens.*

Iezdedjerd, roi des Perses, avait un ministre ap Mihr Nersèh (3), homme perfide et cruel, depuis plusieurs années, nourrissait dans son des projets pervers, pour la perte et la dam tion des esprits pusillanimes. Il trouva dans membre de la famille de Siounie, nommé Va vagan, un coopérateur méchant et un conse criminel pour le seconder dans ses funestes p sées, méditées depuis longtemps. Ainsi, de m que dans le paradis le démon trompa à l'aide serpent la femme du premier homme, de m Mihr Nersèh se servit de Varazvagan pour ex ter ses perfides projets. Varazvagan était dev le gendre de Vasag, prince de Siounie, et, au de quelques-uns, lui et la fille du prince de Si nie avaient une haine violente l'un contre l'au le beau-père ressentait une indignation profo contre son gendre et chercha à se venger de en faisant mourir les ennemis de sa fille. A la il le chassa de l'Arménie.

Le perfide Varazvagan, s'étant aperçu de la c sidération parfaite dont Vasag [jouissait] et pouvant souffrir la dure oppression de son be père qui exerçait une autorité absolue pend son administration, s'enfuit en Perse et se réfu chez Mihr Nersèh, intendant-général des Ar Aussitôt, roulant dans son esprit des pensées fernales, il devint la cause de la ruine de la tion, sachant bien que de son côté Mihr Ner

(1) Cf. Moïse de Khorène, *op. cit.*, l. III, c. 67. — rioun, *op. et loc. cit.*

(2) Cf. plus haut, p. 14, note 2, col. 1.

(3) Si l'on s'en rapporte au témoignage des aut persans, et notamment à celui de Mirkhond, Mihr N sèh (Mihir-Nersy) était d'origine arsacide. Sous le rè de Bahram V, il remplissait déjà des fonctions fort vées dans le gouvernement, et, quoiqu'il, se fût volon rement démis de ses charges pour se consacrer à la pri Iezdedjerd II le tira de sa solitude pour l'élever à la gnité d'*hazarabed* qui répond à celle de premier nistre. — Cf. St-Martin, notes de la page 264 du VI[e] de son édit. de l'*Hist. du Bas-Empire* de Lebeau.

dans son âme, était porté à seconder ses perfides projets. Faisant alliance avec Satan, il conçut l'infâme pensée de renier la vérité; il commença à adorer le Soleil et la Lune, astres établis par le Créateur pour le besoin des hommes; et, de son propre mouvement, se détachant de la sainte et véritable doctrine de la vie, — que le martyr et l'apôtre de l'Arménie, Grégoire, enseignant jour et nuit, propagea dans l'âme de tous par des prières constantes, par des supplications continuelles, en endurant de grandes et nombreuses souffrances, — il entra dans le temple du Feu et en confessa la divinité. Il renia la sainte Trinité indivisible et consubstantielle; il devint un empoisonneur fatal, un ministre de la perdition des âmes, en se servant de l'inique et perfide Mihr Nersèh qui devint dès lors son précepteur, puisqu'il instruisait avec soin, jour et nuit, le misérable prince de Siounie, Varazvagan, en lui parlant en ces termes : « Vois avec les yeux de l'âme et admire cet empire qui est si formidable et si supérieur à tous les empires; la force de sa cavalerie, la discipline, l'éclat de ses armes qui font frémir et trembler tous ceux qui les aperçoivent ou qui en entendent parler, soit qu'ils soient soumis, soit qu'ils soient insoumis. Vois aussi l'excellence de nos lois infaillibles et légitimes, en rapport avec la dignité de cet empire. En effet, qui ne contemple pas dans tout l'univers la splendeur du soleil qui, par ses rayons, illumine toutes les créatures, les hommes et les animaux; qui ne remarque l'utilité du feu, réchauffant et fécondant tous les êtres raisonnables, tous les éléments; et le souffle des brises tempérées qui, en faisant mûrir les plantes et les semences, offrent aux hommes le bien-être et la jouissance? Mais ceux-là (les Arméniens), parce qu'ils se révoltent contre nous, ils voient tout cela et ne le comprennent pas, car ils n'ont pas comme nous l'intelligence et de sages instructions. Et comme ils ne peuvent pas connaître les dieux, ni même les avantages que chacun d'eux accorde aux hommes, il est certain et positif que les dieux indignés n'ont pas voulu faire connaître aux insensés les faveurs qu'ils accordent spécialement au monde. Ainsi celles des nations qui obéissent à notre autorité suprême et qui sont sujettes d'un empire si redoutable, périront éternellement, et nous, nous serons blâmés et punis par Dieu. »

Varazvagan, disciple enthousiaste de Mihr Nersèh, ayant entendu cette doctrine de son maître perfide, ne put revenir de l'étourdissement satanique de son esprit troublé et ne put répondre à son maître insensé : « Comment un dieu qui par lui-même est imparfait et incomplet peut-il accorder à un autre la perfection qu'il demande? Car quelqu'un peut donner à un suppliant ce qu'il possède; et celui qui n'a rien en propre et qui a reçu une chose d'un autre qui en possède plusieurs, peut donner une partie de la chose qu'il possède; mais ce qu'il n'a pas, il est évident qu'il ne peut pas même le donner à un autre. Car si quelqu'un, brûlé par la chaleur et ayant besoin de fraîcheur, se met à rechercher encore de la chaleur, non-seulement il n'atteint pas son désir, mais encore on le considère comme un homme étourdi et ridicule. En effet, le suppliant lui-même sait bien ce qu'il désire obtenir de lui, mais il ne le possède pas, ni même il ne peut rien donner; or donc, s'il insiste à le solliciter par des instances réitérées et par de longues prières, c'est un insensé et un homme misérable. Il en serait de même si quelqu'un demandait de la sécheresse à l'eau et de l'humidité au feu, ou si quelqu'un suppliait le soleil de le rafraîchir, ou qu'un autre exigeât que la nuit lui procurât de la lumière. Chaque chose reste dans les limites que Dieu lui a imposées, et, suivant ces limites déterminées, elles sont obligées de satisfaire continuellement aux besoins du monde; et cela, non pas de leur plein gré, mais par l'ordre de leur Créateur qui est le vrai Dieu créateur de tous les êtres, de tous les temps, des éléments, de la chaleur et du froid, de la sécheresse et de l'humidité, de la lumière et des ténèbres. Il contient toute chose en lui-même; il satisfait complétement aux besoins de chacun de ceux qui l'implorent dignement, et il satisfait amplement à tous leurs désirs. » Le perfide Varazvagan savait bien tout cela, puisqu'il était déjà instruit de ces choses, dès son enfance; mais, ayant conçu une haine perfide contre son beau-père, l'apostat réfléchissait dans son cœur et, excité par le démon qui s'était glissé et avait pénétré dans son âme, il disait ceci : « Ce projet, cet effort et cette entreprise me feront obtenir deux choses avantageuses : ou la nation arménienne consentira à renier sa foi, et alors j'obtiendrai des Perses de grands présents et des honneurs éclatants, comme un fidèle initiateur qui a été la cause d'une si importante et si grave affaire; ou bien elle ne voudra pas l'accepter et s'y opposera; alors, n'étant pas capable de tenir tête contre une force si puissante, tous périront avec leurs biens et leurs maisons, et dans ce désastre mon ennemi périra peut-être aussi. Et quand même je ne pourrais atteindre aucune autre chance, pourtant je serai satisfait à la nouvelle et à la contemplation de la mort de mon ennemi qui me suffiront au-delà de tous les biens

et de toutes les richesses de ce monde (1). »

Tels sont les perfides projets que le prince pervers de Siounie et son fils formèrent dans leur cœur et qu'ils mirent à exécution. Mais la Providence divine ne reste point inactive. Il reçut ici-bas de l'impartial jugement de Dieu la sentence de sa punition, à cause de ses œuvres, car il fut exposé aux outrages de toute sa maison et des hommes de son pays. Pendant plusieurs années, il fut tourmenté par le démon son conseiller et sans cesse couvert d'opprobre devant tout le monde; il écumait en se roulant à terre, et, privé de sentiment, il n'était pas capable de se repentir. Ainsi le démon, l'ayant trouvé privé des soins miséricordieux de Dieu, le terrassa, le suffoqua [dans ses étreintes], après lui avoir longtemps fait endurer de cruelles tortures et des tourments excessifs. Il légua à son fils les restes de son repas fétide et amer, selon qu'il est écrit dans le XVI° psaume : « Ils se sont rassassiés de mets, » [paroles] qu'un autre traducteur a rendues par « de la chair de porc », et « ils laissèrent le reste à leurs enfants (2). » Ainsi, ayant reçu en ce monde le châtiment de ses péchés, il était également réservé pour le feu infernal de la géhenne, pour être livré aux flammes éternelles et inextinguibles. De cette manière, se manifesta peu à peu à la lumière la vision antique et l'apparition prophétique que le Seigneur révéla à saint Grégoire. Il vit la source de vie, où le troupeau des chèvres noires s'était baigné et prit la couleur des brebis couvertes d'une blanche toison, en paraissant resplendir comme le soleil. Quelques-unes de celles qui s'étaient baignées, revenant encore sur leurs pas, franchissaient l'eau et, changeant de couleur, leur aspect d'agneaux blancs se transformait en celui de loups [au poil] fauve. Ceux-ci se précipitaient sur les agneaux et en faisaient un sanglant carnage. Et voici que, selon la prophétie du saint, Varazvagan, de la race de Siounie, se transformant, le premier parmi eux, d'agneau en loup, fut cause de la ruine de beaucoup de gens et de la désolation de l'Arménie.

Le perfide Mihr Nersèh, ayant entendu tout cela, fut au comble de la joie d'avoir rencontré Varazvagan, l'homme satanique, comme auxiliaire terrible et propagateur de ses projets iniques et criminels. Il entra joyeusement chez le roi Iezdedjerd, se mit à parler à part avec lui et lui dit : « Les maîtres doivent penser non-seulement à l'intérêt et à l'avantage qu'ils peuvent tirer de leurs sujets, mais ils doivent aussi avoir souci du salut de leurs âmes pour qu'elles ne périssent point. Car, comme tu t'intéresses pour les impôts afin d'en tirer profit, de même et encore davantage les dieux procurent et désirent voir le salut des âmes. Et si l'on ne peut pas énumérer les récompenses et les honneurs que les dieux réservent à ceux qui leur rendent une personne chère, [ces récompenses seront] d'autant plus grandes si quelqu'un arrive à conduire plusieurs âmes égarées dans le chemin droit, et à détourner les justes de la malédiction. La gloire et les honneurs que celui-ci obtient des dieux, nul ne pourrait les dire, les expliquer ni les décrire. Or tu sais combien sont [nombreuses] les nations sur lesquelles tu domines comme un Dieu, et que tu es le maître d'anéantir ou de sauver. La première, la plus productive et la plus riche, c'est la Grande-Arménie, puis l'Ibérie et le pays d'Aghouank; tu ne considères que les avantages que tu retires de ces nations, mais ce qui est le plus important et le plus nécessaire, tu n'y songes même pas et tu le négliges. Ne savais-tu pas que tu dois rendre compte aux dieux de toutes les âmes [de ces contrées?]; et si tu prends à cœur le salut de tant d'âmes, sache que le bien et les richesses de ces âmes te procureront plus de richesses et de profit que tous les trésors que tu possèdes dans ton royaume. En outre, je vois encore à ce propos d'autres avantages plus grands et plus importants pour le pays des Arik. Tu sais très-bien, toi et tous les Perses, combien l'Arménie est vaste et productive; elle est limitrophe des domaines de l'empereur; elle professe le même culte et elle est soumise aux mêmes lois, puisque l'empereur la tient sous sa domination. Si tu les accoutumes à [suivre] nos lois, ils s'y attacheront, et, de cette manière, ils pourront reconnaître que, jusqu'à ce jour, ils étaient plongés dans l'erreur. Ainsi, en rentrant dans la bonne voie, ils commenceront à t'aimer et à aimer le pays des Arik; ils s'éloigneront et se sépareront de l'empereur, de sa religion et même de son domaine. C'est alors que la nation s'unira intimement avec nous, et, lorsque les Arméniens nous seront sincèrement attachés, les Ibères et les Aghouank nous seront également acquis. Il y a longtemps que je méditais sur cette importante affaire, et je pensais de te la confier. Je suis encore plus ferme dans cette croyance, depuis que le prince de la mai-

(1) Vasag, beau-père de Varazvagan, fut nommé marzban d'Arménie en 442 et fut destitué vers l'an 452. Son gouvernement avait duré dix ans environ. Il sera question plus loin de l'administration de Vasag et de sa conduite. — Cf. aussi Élisée, ch. 1 et 7.

(2) Psaume XVI, 14, 15.

son de Sionnie a abandonné la religion erronée qu'il avait jusqu'à ce jour professée, qu'il a embrassé de son plein gré et volontairement notre culte basé sur la vérité et dont les fondements sont inébranlables. Par lui, j'ai appris davantage et j'ai approuvé le bien spirituel et temporel que cet acte procurera à votre royaume et à tout le pays des Arik. Car, puisque ce prince s'est dévoué avec un amour sincère, en choisissant le meilleur parti, il mérite d'être élevé à des dignités éminentes et à de grands honneurs, beaucoup plus que tous ses compagnons et ses parents, afin que sa famille et toute la noblesse arménienne, en voyant les grands biens et les richesses dont tu le combles, et pour rivaliser à l'égaler aussi en honneurs et en dignités, acceptent de bon gré ton édit et se disputent avec empressement [l'honneur] d'exécuter tes volontés. Si cela arrive, alors le royaume des Arik jouira toujours de la paix et de la tranquillité; si le contraire a lieu, je doute de l'avenir, parce que je crains qu'ils ne veuillent devenir les sujets du prince dont ils professent la foi; c'est alors que le pays des Arik aura tout à redouter. »

Le roi de Perse Iezdedjerd, ayant entendu ces paroles emphatiques [de la bouche] de son ministre perfide et astucieux, applaudit à cette pensée, la communiqua aux mages et aux autres seigneurs des Arik. Ceux-ci louèrent et approuvèrent ce conseil. Aussitôt le roi convoqua les mages, leur fit écrire les lois du magisme et les envoya en Arménie. Il rédigea aussi un édit adressé à toute la nation arménienne et qui était ainsi conçu :

20. *Édit adressé à la noblesse arménienne.*

« J'ignore si les premiers rois, mes ancêtres, qui ont occupé ce trône, ont négligé [leur empire] à cause de graves préoccupations ou bien parce qu'ils ne songeaient pas [à veiller] sur un bien aussi grand et aussi considérable. Mais moi, j'y ai réfléchi, j'ai été renseigné par les mages et par d'autres savants et nobles du pays des Arik, et [j'ai appris] que si nous cherchons à jouir des avantages et des services de tous ceux qui se trouvent sous l'autorité de notre empire, nous devons d'autant plus favoriser et chercher le salut de toutes les âmes. Et si, par malheur, nous manquons à ce soin capital, nous serons sévèrement punis par les dieux, comme nous l'avons appris par nos lois. Or, si nous étions châtiés pour n'avoir point averti quelqu'un de vous, vous-mêmes devez craindre bien davantage si vous négligez le salut de vos âmes, puisque vous serez punis par nous et par les dieux. C'est pourquoi nous avons fait écrire [les dogmes de] notre religion qui est basée sur la vérité et assise sur des bases solides et nous vous les avons envoyés. Nous désirons que vous, qui êtes si utiles au pays et qui nous êtes chers, acceptiez et embrassiez notre saint et véritable culte et que vous ne professiez plus cette religion que nous savons tous parfaitement être fausse et stérile. Or, en prenant connaissance de notre édit, acceptez-le volontiers et de bon gré, sans détourner votre esprit vers d'autres pensées. De plus, nous avons condescendu jusqu'à vous ordonner de nous écrire votre prétendue religion, qui jusqu'à ce jour a été la cause de votre perdition. Quand vous connaîtrez comme nous notre religion, les Ibères, les Aghouank, n'oseront plus s'opposer à notre volonté (1). »

Lorsque toute la noblesse arménienne eut pris connaissance de la teneur de l'édit qu'elle avait reçu et qu'elle eut lu tout ce qu'il contenait, en apprenant qu'on leur imposait une religion si détestable, sous laquelle on cachait les flèches que l'ennemi lançait traîtreusement en secret contre le troupeau sans tache du Christ, elle en fut affligée et outragée, en pensant comment on avait conçu et publié des desseins aussi funestes et aussi pernicieux. Les satrapes craignaient qu'une nouvelle erreur s'emparant des esprits insensés et ambitieux des gens incrédules et y jetant de profondes racines, beaucoup de gens ne perdissent la vie [spirituelle], en s'écartant de la véritable et sainte foi du Christ.

21. *Assemblée en Arménie à propos de l'édit.*

Alors, d'après l'ordre des satrapes arméniens, les saints évêques de toutes les provinces de l'Arménie, les vénérables prêtres et les religieux se rassemblèrent. Voici leurs noms :

22. *Noms des membres de l'assemblée.*

Joseph qui, bien que simple prêtre, occupait alors le siége patriarcal de l'Arménie ; le seigneur Anania, évêque de Siounie; le seigneur Mousché, évêque des Ardzrouni ; le seigneur Sahag, évêque de Da-

(1) Cf. aussi Élisée, ch. 2. — Cet édit fut rédigé en même temps que la lettre adressée par Mihr Nersèh aux Arméniens, pour les engager à embrasser le mazdéisme et à se conformer aux ordres du roi.

ron; saint Sahag, évêque des Reschdouni; le seigneur Mélidé (Méliton), évêque de Manazguerd; le seigneur Eznig, évêque de Pakrévant; le seigneur Sourmag, évêque des Peznouni; le seigneur Thathig, évêque de Pasèn; le seigneur Jérémie, évêque de Martasdan; le seigneur Kath, évêque de Vanant; le seigneur Basile, évêque de Mog; le seigneur Éghpaïr (frère), évêque des Antzévatzi; le seigneur Dadjad, évêque de Daïk; le seigneur Khasoun, évêque de Darpérouni; le seigneur Zavèn, évêque de Mananaghi; le seigneur Élisée, évêque des Amadouni; le seigneur Jérémie, évêque des Abahouni. Telle est la liste des évêques. Parmi les vénérables prêtres, il y avait saint Léon et Khorène de Merèn, David et d'autres prêtres vénérables, plusieurs chefs de religieux avec l'excellent et angélique Aghan de la race des Ardzrouni. Les satrapes rassemblés étaient: Vasag, seigneur de Siounie; Nerschapouh, seigneur des Ardzrouni; Vriv Maghkhaz; Vartan, seigneur des Mamigoniens et général des Arméniens; Kiud, seigneur des Vahévouni; Ardag, seigneur de Mog; Siméon (Schmavon), seigneur des Antzévatzi; Manedj, seigneur des Abahouni; Aravan, seigneur de Vanant; Arschavir, seigneur des Arscharouni; Vahan, seigneur des Amadouni; Adom, seigneur des Kénouni; Varazschapouh, seigneur des Balouni; Hrahad, seigneur d'Achotz; Hemaïag, seigneur des Timakhsian; Kazrig, seigneur des Apéghian; Phabak, seigneur des Aravéghian; Vrèn Tzunagan. Tous ces grands, avec les nobles et les vénérables évêques, avec les prêtres et les honorables religieux, écrivirent une réponse à l'édit du roi Iezdedjerd et à toute la noblesse de la Porte. Elle était ainsi conçue :

23. *Réponse à l'Édit.*

« Dans nos vraies et saintes lois qui vous semblent des frivolités et des rêveries, il est écrit : Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels comme à Dieu. Aussi nous, étant soumis d'abord aux préceptes de notre religion, et ensuite à votre puissante autorité, nous sommes disposés, autant qu'il est en nous, à vous servir, non point par contrainte, par crainte des hommes, comme le font ordinairement les gens pervers, mais à exécuter volontiers et avec empressement tous vos ordres et toutes vos volontés, à vous être soumis, non-seulement en acquittant nos tributs, mais aussi en versant pour vous notre sang et celui de nos fils. Toutefois, en ce qui regarde le salut ou la damnation de nos âmes, que cela ne soit point un souci pour vous, et en ce qui concerne les récompenses et les punitio[ns] que vous attendez de la part des dieux touchan[t] le soin à donner aux âmes, comme vous le dite[s] [nous acceptons] les faveurs ou les châtimen[ts] pour nous et pour nos âmes. Sur ce point seule[-] ment, cessez de discuter avec nous et dispense[z-] nous [de répondre]. Car, comme la nature hu[-] maine ne peut donner à la forme du ciel u[n] autre aspect, de même il nous est impossible, nous, qui, dès l'enfance, avons été instruits et per[-] fectionnés dans cette religion, d'obéir et de con[-] sentir à un tel ordre. Nous refusons d'en en[-] tendre parler, puisque nous ne pouvons pa[s] même [discuter]. En ce qui concerce [les doc[-] trines de] votre religion que vous avez écrites e[t] que vous nous avez envoyées, nous ne pouvon[s] vous écouter. En effet, si, lorsque nous étions [à] la Porte, en présence des mages, qu'on appell[e] vos législateurs, nous les tournions en dérisio[n] et nous les méprisions, bien plus aujourd'hui [nous agirons de même], si vous nous engagez [à] lire et à écouter des écrits qui ne nous intére[s-] sent point et qui ne peuvent pas devenir l'obj[et] de nos méditations. En outre, afin d'honorer en[-] core plus votre autorité, nous n'avons mêm[e] pas voulu ouvrir et voir votre écrit. Car une re[-] ligion que nous savons être fausse et [le résultat des rêveries d'hommes insensés, et dont les dé[-] tails nous ont été transmis par vos prétendu[s] docteurs de l'imposture; une semblable religio[n] dont nous sommes instruits aussi bien que vous ne mérite pas d'être lue, ni écoutée. En effet en lisant vos lois, nous sommes forcés de le[s] railler; et ainsi, les lois, les législateurs et ceu[x] qui professent de telles erreurs seront tourné[s] ensemble en ridicule. C'est pourquoi nous n'a[-] vons pas même jugé opportun d'écrire, d'aprè[s] votre ordre, [les doctrines de] notre religio[n] et de vous les envoyer. Car si nous n'avons pa[s] cru votre fausse et abominable religion dign[e] d'être lue et de nous être présentée, pour n[e] pas vous offenser en la ridiculisant, vous deviez d'après votre haute sagesse, songer à cela en nous l'écrivant et en nous l'envoyant. Comment pourrons-nous donc exposer devant votre igno[-] rance notre sainte et divine religion et la livre[r] à vos risées et à vos insultes? Mais, en ce qu[i] touche notre foi, tenez cela pour certain qu[e] nous n'adorons point, comme vous, les Éléments, le Soleil, la Lune, les Vents et le Feu; nous n[e] rendons point de culte à tous ces dieux que vou[s] nommez sur la terre et au ciel. Cependant, ains[i] que nous l'avons appris, nous adorons ferme[-] ment un seul et vrai Dieu qui a créé le ciel et l[a]

terre et tout ce qu'ils contiennent; lui seul, de tous vos prétendus dieux, est Dieu et Créateur, Roi des rois, Seigneur des seigneurs; et c'est à lui seul que tous les hommes doivent adresser des hommages et rendre un culte. »

Les saints prêtres et les satrapes arméniens qui étaient dans cette assemblée, ayant consigné toutes ces choses dans une lettre, l'envoyèrent au roi Iezdedjerd. Celui-ci assembla les mages et tous les grands parmi les Arik. Il fit ouvrir la lettre qui lui était envoyée par les Arméniens et la fit lire en présence de tous. Lorsque le roi, les mages et tous les nobles de la Porte eurent pris connaissance de ce qui était contenu dans cette lettre, ils furent enflammés de colère et d'indignation. Le roi, au comble de l'exaspération, interrogeait les mages et les grands : « Que vous semble-t-il, que les serviteurs puissent, avec tant de hardiesse et d'audace, écrire ainsi à leurs maîtres? » Les mages et tous les grands de la Porte se levèrent et répondirent au roi : « Ils vous ont écrit leur propre ruine et celle de leur nation; mais c'est à vous de leur faire connaître votre puissance et leur ignominie. » Ils excitèrent encore davantage le roi et toute la noblesse en ajoutant : « S'ils n'avaient pas quelque espérance de secours de quelque part, ils n'auraient pas imaginé de telles choses et surtout de les faire parvenir dans une lettre à votre majesté. » C'était surtout le perfide Mihr Nersèh qui inspirait toutes ces réponses.

24. *Les princes arméniens sont mandés à la cour de Perse.*

Le roi Iezdedjerd ayant entendu tous ces discours [de la bouche] des mages et de tous les nobles de la Porte, enflammé de colère, fit sur-le-champ expédier des édits en Arménie, en Ibérie et dans l'Aghouank, et ordonna d'écrire dans ces trois édits que tous les chefs et les principaux nobles de ces trois nations se rendissent promptement et sans délai à la Porte, en ajoutant que quiconque hésiterait et tarderait à se présenter subirait sans rémission la peine de mort. Lorsque ces édits parvinrent aux trois nations arménienne, ibérienne et des Aghouank, et qu'après lecture en présence [des chefs], elles entendirent cet appel si urgent, elles comprirent que les choses ne tournaient point à la paix, mais que cette brusque convocation tendait à perdre les âmes. Les chefs se troublèrent, s'attristèrent et eurent recours à l'assistance divine. Puis les trois nations s'envoyèrent des messagers pour conclure entre elles des alliances qu'elles confirmèrent en prêtant serment sur l'Évangile. Les chefs pensaient que s'ils ne se rendaient pas [à la Porte], ils feraient naître des soupçons de rébellion, et d'autre part la pensée de s'y rendre les jetait dans l'incertitude et la perplexité. Enfin, ils pensèrent que le mieux était de venir à la Porte, en invoquant l'assistance de Dieu en vue du résultat de l'affaire. Ensuite [les trois nations], inspirées unanimement par les mêmes sentiments et les mêmes pensées, conclurent par la vertu du saint Évangile [cette alliance] : « Certes, nous irons à la Porte; mais, pour renier le Créateur du ciel et de la terre, nous ne le ferons jamais. Et nous obtiendrons de Dieu cette faveur quand nous nous montrerons comme un seul corps et une seule âme en Jésus-Christ, en nous rappelant les saints apôtres, les confesseurs de la sainte Église qui formaient un seul cœur et un seul esprit, et par l'intercession desquels Jésus-Christ, notre Rédempteur, règle nos réponses devant le roi impie et nous protége contre les attaques de cette bête féroce qui vient s'élancer sur nous. Dieu n'a jamais abandonné ceux qui rivalisent d'efforts pour une sainte cause; mais si quelqu'un se sépare de cette union, le Fils de l'Homme, comme il le dit lui-même, le reniera et le chassera de sa présence devant le Père et devant les anges du ciel. » De cette manière, les trois nations des Arméniens, des Ibères et des Aghouank, liées ensemble par des engagements et des serments, se rendirent à la Porte (1). Voici les noms des nobles arméniens qui partirent alors pour la Perse.

25. *Noms des satrapes qui se rendirent à la cour de Perse.*

De la famille de Siounie, Vasag, seigneur de Siounie, qui alors était marzban d'Arménie; de la famille des Ardzrouni, Nerschapouh; de la famille des Reschdouni, Ardag; de la famille des Khorkhorouni, Katischo; de la famille des Mamigoniens, Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens; de la famille de Mog, Ardag; de la famille des Abahouni, Manedj; de la famille des Amadouni, Vahan; de la famille des Vahévouni, Kiud; de la famille des Antzévatzi, Schmavon (Siméon). Du pays des Ibères, le pteschkh Aschouscha, avec d'autres nobles du pays. Tous ces seigneurs, étant arrivés à la Porte, se présentèrent d'abord aux grands de la cour et ensuite au roi Iezdedjerd. Le roi ordonna que tous les grands de la Porte, avec les principaux d'entre les mages, se

(1) Cf. plus haut, Élisée, ch. 2.

réunissent chez lui, dans sa tente. Le lendemain, on fit ainsi que le roi avait ordonné. Il fit alors amener devant lui les Arméniens, les Ibères et les Aghouank, et, interrogeant d'abord les chefs et les princes arméniens, il leur dit : « Avant tout je veux entendre de vous ce que vous pensez de moi et comment prétendez-vous ne former tous ensemble qu'un seul corps. » Ils répondirent unanimement : « La raison et la pensée de ce que tu nous imposes sont si claires pour tous les Arik et les Anarik qu'il n'est pas nécessaire d'attendre de nous une explication. » Le roi reprit aussitôt la parole et dit : « Elles sont évidentes et claires pour ceux qui sont sous mon autorité et qui n'osent point s'opposer à mes ordres. Mais je veux entendre de vous et je désire connaître votre opinion à mon égard; or dites-moi ce que vous croyez que je suis. » Ils lui répondirent ainsi : « Nous te regardons comme roi de tous, mais surtout comme notre roi. Tu as, autant qu'un Dieu, l'autorité sur nous et sur tous ceux qui vivent sous ta domination; tu peux ôter la vie et la donner. » Le roi Iezdedjerd et tous les nobles de la Porte entendirent cette réponse. « Ce discours, dit le roi, est bien différent et bien éloigné [du sens] de la lettre que vous m'avez envoyée; puisque dans cette lettre vous m'aviez exposé qu'il y a des choses pour lesquelles vous m'obéissez, vous faites promptement ma volonté et vous exécutez mes ordres; et qu'il y en a d'autres qu'il ne m'est pas permis de vous imposer, ni à vous de vous y soumettre et d'y consentir. Or donc ce que notre royauté et tous les Arik exigent de vous, c'est que vous embrassiez notre religion. C'est alors que se manifesteront notre puissance et notre bienveillance envers vous, et votre soumission et votre obéissance sincère envers nous. Car nous sommes satisfaits de vos mérites et des services que vous avez rendus à nos rois et à tout le pays des Arik. Je veux vous renvoyer dans votre pays avec des honneurs et des faveurs insignes, à la condition que vous obtempériez à ce désir, car j'ai en vue votre salut, en vous éloignant du chemin de la perdition où vous errez jusqu'à présent, comme un aveugle dans les ténèbres. Mais si vous pensez autrement, et si réellement vous vous obstinez à garder la religion et la fausse doctrine dans lesquelles vous êtes restés jusqu'à ce jour, je le déclare à vous, Arméniens, Ibères et Aghouank, je ne compterai pour rien vos services et vos mérites, mais je vous exterminerai avec vos femmes, vos enfants et toute votre nation. » Les princes des trois nations, ayant entendu ce discours d'Iezdedjerd, roi des Perses, qui promettait des honneurs et les menaçait en même temps de la mort, prirent le parti de garder le silence pour le moment.

26. *Réponse de Vartan* [*faite*] *en présence d'Iezdedjerd.*

Cependant Vartan, seigneur des Mamigoniens et général des Arméniens, se présenta avec un cœur courageux et intrépide, et, devant toute la multitude, il répondit au roi Iezdedjerd en ces termes : «Il y a plusieurs seigneurs dans ces trois nations, qui, par leur dignité et par leur âge, me sont supérieurs, et il y en a aussi plusieurs qui me sont inférieurs. Toi, qui es le Seigneur de tous, et tous les grands du pays des Arik, vous savez que moi et chacun de nous, avons jusqu'à ce jour rendu l'hommage et accepté la soumission que les sujets doivent prêter à leurs maîtres et à leur roi, de telle sorte qu'il n'est pas nécessaire que moi ou quelqu'un d'entre eux, nous vous exposions et nos services et nos mérites. J'ai décidé dans mon cœur de me sacrifier désormais, s'il est possible, et de consacrer au seigneur des Arik et à son pays toute ma force et mon énergie, même ma vie et mes biens et tout ce que je possède dans ma maison. Mais abandonner une religion que j'ai reçue de Dieu dès mon enfance, et la changer par crainte des hommes, cela n'est pas possible! Quant bien même j'aurais reçu des hommes cette sainte doctrine que je garde dans mon âme, et qu'en la croyant être vraie, je l'eusse trahie, je me serais considéré comme un misérable; bien plus, si je reniais par crainte des hommes et pour une vaine gloire, cette religion que j'ai reçue et que j'ai apprise de la bouche de Dieu, cela ne sera jamais! Voilà ma réponse, car j'aime mieux mourir, plutôt que de vivre comme un apostat et un athée. Quant à ceux qui sont présents ici devant vous, ils peuvent répondre chacun comme ils voudront. »

Les autres princes des trois nations, Arméniens, Ibères et Aghouank, ayant entendu cette réponse franche de Vartan, général des Arméniens, et voyant l'ardente colère qui empourprait le visage du roi, répondirent également, en ces termes : « Que ta majesté nous accorde quelques jours pour conférer ensemble et vous faire un aveu complet et une réponse positive. Puisque l'on exige de nous une réponse sur la destinée de l'âme, d'où dépend le salut ou la

damnation éternels, il ne faut pas vous faire une réponse hâtive, irréfléchie, sur une question si importante qui consiste à abandonner une doctrine ancienne, pratiquée par nos pères, et à nous obliger à embrasser une religion que ni nous, ni nos maîtres, n'avons jamais acceptée ni aimée. » Le roi et tous les grands consentirent à leur accorder leur demande et l'approuvèrent, et, après leur avoir donné le temps nécessaire, ils sortirent du conseil.

27. *Conseil tenu par les satrapes, pour conjurer un malheur imminent.*

Alors les satrapes des trois nations arménienne, ibérienne et aghouank, plongés dans l'incertitude, se réunirent ensemble pour discuter les moyens qu'ils pourraient trouver pour conjurer les événements. Après avoir été pendant quelques jours indécis dans leurs résolutions, ils finirent par se mettre d'accord et par adopter ce parti : « Nous ne pouvons en aucune façon, disaient-ils, échapper au piége que le rusé chasseur, le démon, vient de nous tendre pour nous envelopper, si ce n'est en acceptant en apparence, pour le moment du moins, ce que l'on nous ordonne. Nous pourrons ainsi retourner dans notre patrie, et alors, ou nous vivrons en professant la vraie foi de Jésus-Christ, par laquelle nous avons été régénérés par le baptême, et en vertu de la sainte doctrine de saint Grégoire et de ses fils; ou bien, abandonnant notre patrie, nous irons tous dans des pays étrangers en mettant notre confiance dans la parole du divin Sauveur qui dit : Lorsqu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. Mais si, ne songeant qu'à notre salut, nous nous opposons aux ordres impies du prince, nous serons la cause de l'éternelle damnation d'une foule innombrable d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants qu'on transportera ici, en les forçant à commettre des impiétés, de génération en génération (1) ».

Or, bien que chacun en particulier eût pensé de la même manière et que tous réunis ensemble, et après avoir conféré jour et nuit, eussent adopté le même plan, cependant ils n'osaient pas révéler à Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, le résultat de leur résolution; car ils savaient bien, au fond du cœur, qu'il ne voudrait pas accepter ce parti et consentir à l'adopter, d'autant plus qu'il avait fondé la foi de son esprit sur la ferme et inébranlable pierre du Christ. D'autre part, il leur était impossible de ne pas lui dire et lui communiquer leurs résolutions, sachant bien que, sans lui, tout ce qu'ils avaient pensé, leurs raisonnements et leurs actes, n'auraient aucune valeur et seraient sans nul effet.

Tout en croyant pouvoir se délivrer au moyen d'une supercherie et de prétextes supposés, et gagner ainsi le cœur du roi et de tous les Perses de la Porte, afin de retourner chacun dans sa patrie, ils comprenaient pourtant leur faiblesse et ils voyaient que leurs desseins et leurs projets n'amèneraient point un bon résultat, puisque tous avaient fait l'expérience et connaissaient sûrement par les récits historiques que, dès les premiers temps, des affaires de ce genre étaient toujours mises à exécution par la famille des Mamigoniens et avec son consentement. Les satrapes et les princes qui se trouvaient dans le conseil à la Porte, ayant réfléchi à tout cela, vinrent tous ensemble trouver Vartan, seigneur des Mamigoniens et général des Arméniens; et, en lui faisant connaître leur pensée, ils lui expliquèrent leurs sentiments et les projets qu'ils avaient conçus, en appuyant leur démarche d'instances et de supplications et en disant : « Considère-nous avec le calme de ton esprit, vois les circonstances présentes; des milliers d'hommes plongés dans une extrême calamité; rappelle-toi les gémissements des mères, les pleurs des enfants, le brutal exil des vieillards, tant hommes que femmes, et les malheurs de tous ceux qui sont plongés dans de si pénibles souffrances. Quand même on aurait dû souffrir toutes ces infortunes par des tribulations et par la mort, pourtant c'eût été une chose grave et qui eût été pleine d'amertume; un tel sort aurait été lamentable. Aussi, lorsqu'il s'agit d'un péril commun et de la damnation de l'âme et du corps, ce péril est d'autant plus imminent qu'il ne sera pas chose passagère; mais de profondes ténèbres envelopperont pour toujours nos saintes églises, nos compatriotes, nos femmes et nos enfants. Donc, si, partageant notre avis pour quelque temps, tu laisses adoucir ton esprit, certes nous obtiendrons la grâce, et les églises des trois nations ne seront plus anéanties, les habitants de nos pays ne seront point emmenés en captivité, puisque la sainte foi ne s'ébranlera point dans ses fondements. Et si par hasard elle essuie quelque

(1) Élisée, ch. 2 (cf. plus haut, p. 198) raconte, au sujet de l'apostasie simulée des satrapes arméniens, que ce fut un personnage attaché au service de la cour et qui professait en secret le christianisme, qui leur conseilla de se conformer aux ordres d'Iezdedjerd en feignant d'adopter le mazdéisme.

secousse, le bras du Tout-Puissant la maintiendra de nouveau solidement, et il la soutiendra. Tout cela se passera ainsi très-certainement si tu consens à devenir pour nous malade pour un temps, afin que le Verbe divin, médecin très-miséricordieux, nous guérisse avec toi. »

Lorsque Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, eut entendu toutes ces paroles de la bouche des satrapes arméniens, ibériens et des Aghouank, il ne voulut en aucune façon consentir à de pareilles propositions ni même s'associer à de semblables desseins, et, au comble de l'exaspération, il criait à tous à haute voix : « Loin de moi cette pensée de mentir jamais à mon Créateur, soit en apparence, soit réellement; de renier, devant une créature mortelle et infâme, celui qui méconnaîtra devant le Père et les anges ceux qui le désavoueront. Dieu me garde, qu'en songeant aux malheurs et aux souffrances de la femme, des enfants et de la famille, j'oublie ce qui a été dit : Quiconque aime sa femme et ses enfants plus que moi n'est pas digne de moi. Mais vous, chefs et princes, qui êtes venus ici des trois pays, vous êtes pleins de valeur. et de bonté; puisque vous excellez dans l'art libéral avec une parfaite harmonie, et que, par votre bravoure dans les guerres et dans les batailles, vous vous êtes acquis un renom illustre dans l'armée et parmi toutes les nations. De même vous avez appris de Dieu la sainte et véritable foi, par le moyen du pasteur apostolique saint Grégoire et de son fils; par conséquent chacun de vous peut répondre pour soi-même; et vous pouvez agir d'après vos sentiments. Cependant que personne de vous ne me parle d'une chose que je ne saurais entendre, et encore moins exécuter. »

Tous les satrapes des trois nations et les prêtres, ayant entendu ces paroles de la bouche de Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, et bien qu'ils fussent pénétrés d'une tristesse profonde et qu'ils en fussent troublés, cependant ils ne revinrent pas sur leurs propositions, et, soutenus par l'urgence du péril, ils tentèrent un autre moyen de supplication. Étant réunis tous ensemble, ils appelèrent Ardag, prince de Mog, et ils l'engagèrent vivement, par des instances réitérées, à parler seul à leur général et seigneur de la famille des Mamigoniens. C'était un homme vertueux, intelligent et brave, pour qui Vartan, seigneur des Mamigoniens, avait une grande estime et une affection toute particulière. Il consentit à cette proposition des satrapes arméniens, et se chargea avec un grand zèle de le supplier avec persévérance. Fidèle à son engagement, il suppliait Vartan tantôt seul, et tantôt avec les princes arméniens, qui ne cessèrent point, jour et nuit, de lui adresser, pendant plusieurs jours, les mêmes discours et les mêmes supplications. Le prince des Ibères, Aschouscha, pressait tous les satrapes à cet effet, avec un grand empressement. C'était un homme sage et prudent, qui avait épousé la belle-sœur de Vartan, grand prince des Mamigoniens (1), et c'est pour cela qu'il engageait encore plus tous les satrapes arméniens, ainsi que le prince de Mog, Ardag, de parler avec Vartan, général des Arméniens. En outre, il ne cessait, lui aussi, de s'adresser constamment à Vartan, en lui démontrant le dommage qu'il causerait aux trois nations, en ne se rangeant pas de leur avis; et qu'il assurerait le salut de plusieurs en l'acceptant et en y consentant. Il lui faisait entrevoir l'espérance de l'expiation pour lui-même. Les satrapes et les princes des trois nations voyaient que Vartan, général des Arméniens, était ferme dans ses résolutions et insensible à leurs exhortations et à leurs prières. Alors ceux d'entre eux qui étaient le plus versés dans les saintes Écritures de l'Église furent obligés de lui citer des paraboles de la sainte Écriture, adaptées à la circonstance. En effet Vartan était très-versé dans les livres de la doctrine, parce qu'il avait été instruit par le saint patriarche Sahag, son aïeul, qui lui avait enseigné ce que saint Paul a écrit du Créateur, en disant : Pour l'amour de nous, il a traité celui qui ne connaissait point le péché, comme s'il eût été le péché même. De plus, il lui rappelait le dévouement de saint Paul lui-même, qui désirait être anathématisé pour le salut de ses parents, comme il l'écrit dans sa lettre aux Romains : Je souhaiterais que Jésus-Christ m'anathématisât moi-même pour mes frères, qui sont de même race que moi selon la chair, les Israélites, à qui appartiennent l'adoption des enfants, et la gloire, et l'alliance, et la loi, et le culte, et les promesses. Toi aussi, ajoutaient-ils, consens à être anathématisé pour nous en apparence; tu n'es pas plus grand que Paul, le saint apôtre du Christ; d'ailleurs, les peuples de l'Arménie, les Ibères et les Aghouank, sont bien plus nombreux que le peuple qui a cru-

(1) Vartan avait donné sa fille aînée, Vartanouhi, à Vazden, prince ou pteschkh des Ibères, et Vartanouisch, la plus jeune, avait épousé Arschavir de la race des Gamsaragan. Hemaïag, frère de Vartan, s'était marié avec Dzovik, fille de Bahram ou Vram Ardzrouni, et Anouisch-Vram, sœur de Dzovik, était femme d'Aschouscha, dont il est ici question.

cifié Notre-Seigneur. » Après que les grands et les princes des trois nations eurent dit à Vartan, général des Arméniens, bien d'autres choses semblables, et qu'ils lui eurent adressé des supplications et des prières réitérées, ils apportèrent le saint Évangile, et tous, en étendant la main sur lui, jurèrent, en disant : « Si tu acceptes seulement pour un temps, et en apparence, ce que le roi a dit; si tu nous délivres des menaces de l'ennemi qui nous tend des piéges, nous t'obéirons, et nous ferons tout ce que tu nous diras, en nous sacrifiant pour la sainte Église, et en versant notre sang pour la délivrance de notre pays. Et s'il nous arrive d'abandonner notre pays et tous nos biens et de nous rendre en exil, nous accepterons ce sort avec nos femmes et nos enfants, et nous souffrirons volontairement la pauvreté et l'indigence, pourvu que nous échappions à ce danger imminent. Quiconque en manquant à sa foi mentira à cette promesse, violera lâchement le serment fait sur le saint Évangile, et se détachera de notre union, sera, lui aussi, séparé, comme Judas, qui se détacha des saints apôtres; il partagera son sort, sera privé de pardon et de rémission, et il sera livré aux flammes inextinguibles, que Dieu a destinées au démon et à ses satellites. Et pour tous les malheurs, les calamités et les alarmes qui arriveront aux trois nations, le Vengeur le punira éternellement ainsi que ceux qui s'uniront à lui. Mais si tu te mets pour un temps d'accord avec nous, la protection puissante et bienveillante que le Sauveur Jésus-Christ accorda à tant de personnes parmi les trois nations, sera comme un gage éternel du salut de ton âme et de celui de la nation. » Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, ayant entendu toutes ces choses de la bouche des nobles des trois nations, et voyant aussi que tous s'engageaient par un terrible serment sur l'Évangile devant lequel ils firent leurs promesses et les déposèrent avec le sceau, fondit en larmes, et consentit à succomber pour un temps, en apparence, pour sauver les trois nations, et la multitude des hommes et des femmes. Alors ils se décidèrent tous unanimement à se soumettre en apparence à l'ordre du roi. Ils se rendirent ensuite dans l'*adrouschan* (temple du feu), et là, quelques-uns d'entre eux, mais non tous, eurent l'air d'incliner la tête devant leurs fausses divinités; quant aux autres, bien qu'ils connussent leur chute irréparable, cependant, en aspirant à la gloire du monde, ils changèrent la gloire incorruptible de Dieu pour la vie corruptible et passagère de cette vie.

Le roi des Perses, tous les princes de la cour et les mages, en voyant cela, furent transportés de joie, et ils offrirent plusieurs sacrifices à leurs dieux. Ils firent, le même jour, un festin solennel, en se flattant qu'en ce jour ils avaient obtenu l'affermissement solide de leur royaume, et l'assurance de vivre dès lors en paix, sans nulle crainte des ennemis. Ils revêtirent ensuite de magnifiques vêtements royaux les chefs et les princes des trois nations arménienne, ibérienne et des Aghouank; et en les comblant tous, selon les besoins de chacun, de divers présents, de faveurs, de villages et de fermes, ils les congédièrent pour qu'ils retournassent dans leur pays. Ils leur donnèrent aussi un grand nombre de faux docteurs, qu'ils appellent des mages; en exhortant les princes à apprendre la science des sifflements ridicules, les hurlements mimiques, comme le font les enchanteurs des serpents et les ventriloques; ils leur ordonnèrent de fonder dans les trois pays des écoles de leur secte et d'enseigner à tous sans distinction, aux hommes et aux femmes, la science des mages. Ils leur obéirent, et consentirent à emmener les mages avec eux. Ensuite ils prirent congé du roi Iedezdjerd et des princes de la Porte, en leur donnant, surtout au perfide Mihr Nersèh, de faux éloges, en leur rendant des actions de grâces simulées, autant que l'état de l'intelligence de chacun le lui permettait. Voici comment ils adressèrent au roi leurs remercîments : « Tous les rois tes ancêtres, qui avant toi furent élevés sur ce trône, avaient de l'attachement pour nous, et prenaient soin de notre bonheur et de notre bien-être temporel. Mais tu nous as montré une affection encore plus grande, puisque tu t'es intéressé à notre salut éternel, en nous le déclarant, et même en nous l'accordant. Si donc, ô roi, nous avons obéi volontairement et de bon gré à tes ancêtres, en tout ce qu'ils nous ordonnaient, c'est envers toi principalement que chacun de nous s'impose l'obligation de te servir, non pas comme une seule personne, mais comme plusieurs unies en une seule, et de veiller sans cesse, jour et nuit, pour ta bienveillante majesté, puisque tu as songé au salut de nos âmes égarées. » Après que chacun des satrapes eût prodigué au roi plus ou moins de louanges, ils se turent. Alors Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, en exposant sans déguisement et comme une louange adressée au roi et à tous les nobles perses, ses sentiments sincères pour l'avenir, parla ainsi : « Vous tous connaissez bien l'obéissance et les services que mes

ancêtres ont rendus à cette cour et à votre royaume, depuis l'époque où nous sommes devenus vos sujets; et il n'est pas besoin que je vous expose en détail toutes ces choses que vous connaissez plus que moi. Pour moi, bien que je sois fort inférieur à mes ancêtres, pourtant je me suis décidé à vous satisfaire autant que je le pouvais, en me dévouant à vous loyalement. Ainsi, lorsque, par votre ordre, j'exerçais quelque charge, vos généraux et mes compagnons voyaient bien que j'agissais et que je travaillais avec sincérité autant qu'il était en mon pouvoir. Mais, jusqu'à présent, je n'ai pas fait des actes dignes de gloire et de louanges; mon désir est de faire dorénavant, avec l'assistance du Seigneur et avec toutes mes forces et mes ressources, une action dont la renommée retentira éternellement, non-seulement auprès de vous, Arik, mais jusqu'à la cour de l'empereur; et cette action sera racontée également chez d'autres nations. »

Telles furent les paroles de Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, qui fut presque inspiré par la grâce de Dieu. Le roi des Perses et tous les nobles de sa cour, ayant entendu ces paroles, furent saisis d'étonnement, et ils lui en témoignèrent leur gratitude et leur satisfaction. Mais Dieu leur déroba la promesse que Vartan, général des Arméniens, avait donnée de rendre son nom célèbre, puisque Dieu lui accorda le titre de martyr, qui devait durer éternellement parmi toutes les nations.

28. *Retour des satrapes en Arménie.*

Les princes des trois nations, arménienne, ibérienne et des Aghouank, en faisant à tous leurs adieux, et en emmenant avec eux une foule de mages, s'en retournèrent chacun dans leur pays. Pendant qu'ils étaient en route, ils confirmèrent plus d'une fois le serment fait sur le saint Évangile; ensuite, prenant congé les uns des autres, ils se rendirent dans leurs domaines, pour se réunir de nouveau, en temps opportun, si Dieu le permettait, afin d'exécuter scrupuleusement leurs projets. Cependant Iezdedjerd, roi des Perses, réfléchissant à l'incertitude de l'avenir, et concevant de la défiance, voulut s'assurer [de leur fidélité], et, dans cette vue, il retint chez lui le prince des Ibères, Aschouscha, les deux fils de Vasag, prince de Siounie, Babig, et Amir Nersèh (1), avec d'autres satrapes arméniens.

Or les chefs arméniens, les princes et leur suite arrivèrent en Arménie. Ils étaient plus malades que sains, mourants plutôt que vivants; ils ne paraissaient pas aussi joyeux que lors de leur premier retour quand ils eurent heureusement accompli leur long voyage. Les ministres du Christ étaient allés au-devant d'eux, apportant la sainte croix et les reliques de saint Grégoire, martyr apostolique; ils entonnaient les psaumes, chantés jadis par le prophète David, par la grâce du Saint-Esprit, psaumes que les satrapes répétaient autrefois, en surpassant même les ministres, et en chantant joyeusement ces hymmes célestes. On entendait alors des sanglots et des pleurs, des cris lamentables, des gémissements et des clameurs. Les enfants affectueux, saisis d'épouvante, fuyaient des bras de leurs pères, en les croyant transformés; ils s'effrayaient, ne reconnaissant plus leurs traits; ils regardaient souvent en face leurs mères, et en les voyant tristes et baignées de larmes, ils se mettaient eux aussi à pleurer; et ni leurs nourrices, ni leurs gouverneurs, ne pouvaient calmer leur chagrin. En voyant cela, ceux qui avaient en apparence, et non point en réalité, abjuré la foi, voulaient se lever à l'instant même et plonger leur épée dans leur sein; car ils préféraient ne pas vivre même un seul instant, que de voir et de supporter de tels malheurs. Les mets du repas qu'ils mangeaient [leur semblaient] comme la cendre, selon la parole du psalmiste, et ils mêlaient leurs larmes à leur boisson; car personne ne voulait s'asseoir à la même table qu'eux, ni leurs femmes, ni leurs enfants, ni les nobles, ni les gens du peuple, ni les serviteurs. Alors on voyait se diviser et se séparer tous ceux à qui était douce et agréable la parole de Jésus-Christ, qui disait : Il y a encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie : il faut les amener, elles aussi, pour qu'ils ne forment qu'un troupeau. Dieu les avait réunis, et il avait accompli sa promesse, lorsque l'ennemi se jeta tout à coup sur eux; il les dispersa çà et là et en fit un troupeau sans pasteur. C'est pour cela que les femmes des princes et les veuves, les jeunes femmes et les épouses versaient des torrents de larmes. Les jeunes filles renfermées dans les appartements, les épouses dans leurs chambres, les saints évêques, les prêtres vénérables, le clergé tout entier, les vieillards et les enfants, tout le peuple, pleuraient à haute voix dans la maison de Dieu; et l'on voyait le visage des fidèles comme couvert

(1) St-Martin (H. du B.-E. de Lebeau, t. VI, p. 280, note 1) suppose, avec beaucoup de vraisemblance, que le nom d'Amir Nersèh est une transcription vicieuse due aux copistes, et qu'il faut lire Ader Nersèh, nom qui était fréquemment porté par les princes de Siounie.

de sang. Cependant la foule des mages les contraignait avec force de porter le feu dans le temple sacré du Seigneur, d'élever des adrouschan (temples de feu) (1) dans les localités les plus importantes et les plus agréables, d'y établir des portefaix, des porteurs de bois, pour entretenir le feu devant l'insatiable divinité qui dévore sans en avoir conscience, et n'accorde aucune récompense à ses ministres lesquels, couverts de cendre et accablés de fatigue, portent soigneusement au dehors les restes inutiles de la cendre.

Or, en voyant tous ces malheurs, Vartan, seigneur des Mamigoniens et général des Arméniens, convoqua tous les gens de sa maison, et se mit à leur parler en ces termes : « Ce n'est pas de ma propre volonté ou par un sentiment de crainte que j'ai renié mon Créateur et Seigneur Jésus-Christ; je n'ai point abandonné la doctrine et la foi du saint Évangile que saint Sahag, mon aïeul, m'a enseignées et qu'il a inculquées dans mon âme; mais c'est seulement pour un temps, jusqu'à ce moment et pour votre salut que je me suis perdu en apparence, afin de pouvoir vous sauver avec moi, pour me repentir ensuite et obtenir le salut. Car j'ai appris et je me rappelle la parole des saints prophètes qui disent que Dieu ne veut pas la mort de l'impie, mais qu'il désire sa conversion et son salut; et ce que le Saint-Esprit a dit ailleurs : Celui qui se repent et gémit sera sauvé. Or donc, si j'ai abandonné Dieu pour vous, en apparence et pour un temps, je veux abandonner réellement, et pour toujours, toutes les choses de ce monde. Et si quelqu'un de vous veut me suivre, en méprisant toutes les vanités de ce monde, je consens à partir avec lui en pays étranger pour l'amour du Christ. » Lorsque Vartan eut dit cela à ses familiers, Hemaïag, son frère bienheureux, lui répondit, en disant: « Hâte-toi de mettre à exécution ce que tu penses; il ne faut pas retarder, puisque nul ne peut se rendre garant de sa personne, pas même pour une heure. C'est une grâce de Dieu si nous parvenons exempts des remords de la conscience, à la fin de nos jours; tôt ou tard, nous ne pourrons pas échapper à la mort, soit dans la misère, soit dans un pays étranger; vivons seulement avec Dieu et glorifions-nous toujours en son nom. Rejetons loin de nous le nom d'apostat, unissons-nous au troupeau du Christ, et supportons toutes les souffrances qui nous atteindront, la faim ou le fer, la misère dans l'exil ou la mort. »

C'est ainsi qu'en méprisant unanimement toutes les vaines grandeurs de ce monde, ils les considéraient pour rien; aussi, réunis tous ensemble avec leurs familles et leur suite, ils se mirent en route. Étant parvenus sur le territoire des Grecs, ils cherchaient à se retirer tous dans un endroit, ou à se disperser çà et là. Arrivés à un village, nommé Aramana, dans la province de Pakrévant, confinant avec la Pasène et le Dovaradzadaph (1), ils s'y arrêtèrent pour quelques jours; ensuite ils se disposèrent à prendre la route qu'ils avaient l'intention de suivre.

Vasag, prince de Siounie, alors marzban des Arméniens, et tous les autres chefs et princes arméniens, ayant été tout à coup informés du dessein de Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, et de son départ de l'Arménie, avec ses frères, sa cour et toute sa suite, en eurent le cœur brisé et furent saisis de terreur, en considérant que, tandis qu'ils songeaient à se sauver, ils seraient tout à fait perdus, et qu'il n'y aurait aucun moyen de pouvoir échapper à cette calamité. Car ils avaient tous éprouvé et ils savaient que, sans la direction de cette famille, nulle entreprise et nulle affaire n'avaient pu être achevées en Arménie. Alors Vasag, prince de Siounie, tint conseil avec tous les chefs et les princes arméniens, dont il se concilia les cœurs, en leur disant : « Il faut expédier promptement auprès de Vartan, prince mamigonien et général des Arméniens, quelques prêtres distingués et d'illustres princes choisis parmi les chefs; et ceux-ci par des prières suppliantes l'obligeront à revenir sur ses pas, car sans lui nos projets et nos desseins ne pourront pas s'accomplir. » Vasag, prince de Siounie, écrivit une lettre de sa propre main; il ordonna d'écrire aussi à tous les autres grands chefs arméniens. Après que chacun eut scellé sa lettre de son sceau, il fit apporter l'Évangile du serment, et le fit aussi sceller par tous les assistants. Ensuite il choisit parmi les vénérables prêtres le bienheureux prêtre Léon, le bienheureux prêtre Jérémie, de Nor-khaghakh (Vagharschabad), et le bienheureux prêtre Khorène, de Morèn (2). Parmi les

(1) Les écrivains arméniens donnent généralement aux temples du feu le nom d'adrouschan, que nous avons rencontré souvent dans l'Histoire d'Élisée; mais Lazare leur applique de préférence l'épithète de « maison où l'on recueille la cendre », ce qui revient parfaitement au même. Nous avons conservé dans notre traduction les expressions d'adrouschan ou de temple du feu, avec lesquelles le lecteur est déjà familiarisé.

(1) Le village d'Aramana n'est mentionné que par notre auteur; les autres écrivains arméniens n'en parlent pas.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 528-529.

grands chefs arméniens, le prince des Ardzrouni, Arschavir; le prince des Timaksian, Hemaïag et le prince des Apéliantz, Kazrig. Vasag, prince de Siounie, leur confiant l'Évangile du serment et les lettres, les expédia comme messagers auprès de Vartan. Arrivés dans le village d'Aramana, ils le trouvèrent là avec sa suite. L'ayant averti de leur venue, ils se présentèrent devant lui, lui exposèrent, en présence de ses frères, Hemaïag et Hamazasp, le motif qui les avait amenés ainsi à la hâte auprès de lui, leurs projets, leurs entretiens, avec le serment fait unanimement par tous les nobles arméniens, ainsi que par Vasag, prince de Siounie. Ensuite, ils apportèrent l'Évangile et le présentèrent au bienheureux Vartan et à ses frères; et après avoir déposé entre ses mains la lettre de Vasag, seigneur de Siounie, et celles des autres nobles arméniens, des évêques et des princes, ils lui parlèrent ainsi : « Voici que toi, tes frères et tes parents qui cherchiez à vous sauver tous ensemble, vous échappez au péril, tandis que nous tous, nous périrons éternellement. Car il n'est pas possible, ni à nous, ni à nos enfants, d'obtenir sans vous le salut et la vie. Or donc, comme vous avez pris soin de veiller sur vous-mêmes, ne laissez pas non plus périr un si grand nombre d'âmes, puisque plusieurs d'entre nous appartiennent à votre famille et à votre sang. Veuillez que, nous aussi, nous soyons avec vous couronnés par Jésus-Christ, tandis que vous avez tenté d'être couronnés seuls. » Vartan, le saint général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, ayant, en présence de ses bienheureux frères, entendu ces paroles de la bouche des prêtres et des satrapes expédiés comme messagers, puis voyant le saint Évangile du serment, et ayant lu la lettre de Vasag, prince de Siounie et marzban des Arméniens, et celle de chacun de ses autres compagnons, répondit à tous, en ces termes : « Moi, mes frères et toute ma famille, nous avons considéré que la chose la plus précieuse et la plus importante de tout ce qu'il y a dans le monde, c'est d'aller chercher et de posséder le salut de l'âme. Nous avons appris cette sentence inaltérable, à laquelle nous croyons fermement : Que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il perd sa vie? Quel échange l'homme peut-il faire pour recouvrer sa vie? Ce n'est pas seulement le bien de nos âmes que nous cherchons, mais surtout celui des autres, dont nous désirons le salut. Personne ne croira que nous avons fui par crainte du fer, qu'aucun membre de notre race n'a jamais redouté; et que cette famille qui s'est toujours dévouée pour le bien du prochain plus que pour elle-même, — vous le connaissez tous parfaitement, soit par les histoires, soit par la tradition des princes, — veuille vous abandonner. Mais c'est en nous rappelant les intrigues insidieuses dont vous vous êtes toujours servi envers nos ancêtres, que nous avons fui pour nous sauver; car vous nous avez souvent réduit à l'étroit; et notre famille, délaissée par vous, s'est trouvée seule en face de graves calamités et de la mort. Cependant personne de notre famille ne s'est opposé à l'Évangile, ce saint et céleste messager; nous aussi, nous ne nous opposerons jamais à lui : mais si vous vous comportez sincèrement ou de mauvaise foi, c'est à vous de le savoir, et au saint Évangile qui connaît tout, et juge chacun selon ses œuvres. » Ayant dit cela, Vartan, seigneur des Mamigoniens et général des Arméniens, accompagné de ses frères et de ses parents, s'en retourna chez les siens, dans le camp arménien. Lorsqu'ils se furent réunis tous ensemble, la première pensée de Vartan fut qu'on célébrât les offices divins avec les prêtres et d'autres ministres sacrés de sa maison, non-seulement dans sa demeure, où l'on récitait les prières jour et nuit avec une grande sollicitude; mais il désirait surtout qu'on se rendît publiquement à l'église. Et bien qu'il éprouvât du chagrin de ne pouvoir point s'y rendre, pourtant il souffrait volontairement un retard de quelque temps, en songeant aussi au bien de ses compagnons, plus qu'à celui de sa famille. Il avait surtout beaucoup de souci pour Aschouscha, prince des Ibères, et pour les fils de Vasag, prince de Siounie, que Iezdedjerd, roi des Perses, avait retenus et gardés auprès de lui à sa cour. Vartan considérait cela, non pas qu'il eût besoin de quelque secours pour accomplir son projet bien arrêté, puisqu'il ne recherchait point le nom de conquérant, et même il désirait ardemment verser son sang pour la paix de la sainte Église. D'ailleurs, avec sa bienveillance, il était préoccupé de la pensée que les princes ne souffrissent aucune vexation de la part du roi.

Cependant Vahan, prince des Amadouni, ne donnait pas de repos à Vartan, général des Arméniens; il le pressait, tantôt en personne, tantôt par le moyen des autres, à lever l'étendard de la révolte, sans attendre davantage, en lui insinuant de procurer par ce moyen le salut des âmes. Il l'excitait à la rébellion, non qu'il s'intéressât au bien des âmes, mais à cause de la haine invétérée qui existait entre Vasag, prince de Siounie, et Vahan, prince des Amadouni. Il comprenait avec son habileté et sa finesse que Vasag, prince de Siounie, ne voulant pas prendre par

à la révolte, serait ignominieusement mis à mort par ses compagnons; ou bien qu'il consentirait à se soulever, à cause du danger, et alors que ses deux fils, retenus à la cour, seraient en péril de mort, et même qu'ils la trouveraient; ou bien encore que, chargés de chaînes, ils seraient jetés en prison et, tourmentés cruellement pendant longtemps. Mais le saint serviteur de Dieu, Vartan, seigneur des Mamigoniens et général des Arméniens, ne prêtait l'oreille aux paroles de personne; et, ne recherchant que le bien des siens, il se laissait entraîner au-devant du martyre désiré. A cause du printemps, il fut obligé de prolonger son séjour jusqu'à l'approche des jours de l'été; et, le mois de la chaleur étant arrivé, il marcha avec toute l'armée arménienne vers des localités plus fraîches. Ils arrivèrent dans le canton de Dzaghkodn, près de la forteresse appelée Ankgh (1), et c'est dans cette région qu'ils établirent leur campement pour y passer les jours les plus chauds de l'été.

Les mages que les satrapes arméniens avaient amenés avec eux de la Porte pour convertir le pays, s'aperçurent qu'on les détestait, eux et la religion qu'ils enseignaient. Car les femmes même qu'ils espéraient instruire, les avaient en horreur, et elles recommandaient souvent à ces mages de ne point faire passer près d'eux leurs fils et leurs filles. Ceux qui en apparence feignaient d'être apostats, ne permettaient même pas à ces faux docteurs de manger en leur présence. Les mages voyageaient ainsi misérablement et mourant de faim : ils n'osaient ni partir, ni fuir; et en restant auprès des Arméniens, c'était s'attirer la mort et la perdition; aussi cherchaient-ils à avertir en secret la Porte du fait de la rébellion.

Vartan, général des Arméniens, ayant vu que la révolte allait se propager, et qu'une lenteur prolongée pourrait causer de grands malheurs, tint conseil pendant plusieurs jours, et convoquant à part les vénérables évêques, les prêtres distingués, les grands chefs et les princes arméniens, — car ils ne voulaient pas encore communiquer leurs desseins à Vasag, marzban de l'Arménie, ayant su que son retard à se convertir n'avait pas seulement pour motif ses enfants, mais qu'il nourrissait dans son âme des intentions ambitieuses et détestées de Dieu, — il parla alors ouvertement à tous en disant : « Jusques à quand consentirons-nous à dissimuler la vérité et à causer ainsi notre perte? Le bruit de la révolte s'est déjà répandu partout, et il a rempli tout le monde. Marchons donc dans la lumière, comme pendant le jour, et nous serons appelés des enfants de lumière. » Un homme de la famille royale, qui se nommait Antaghan, de race perverse, fruit d'iniquité, qui avait commis d'énormes crimes pendant sa vie, ayant appris de quelques personnes la résolution des Arméniens, se rendit aussitôt auprès de Vasag, son pareil, pour lui faire connaître le fait. Les satrapes arméniens, ayant appris la conduite de ce misérable traître, s'emparèrent de lui dans le village d'Ardzag, le conduisirent dans un autre village, nommé Pertgounk (1), dans le canton de Pakrévant, et ils se saisirent de lui. Quelques jours après il fut lapidé et massacré en punition de ses iniquités (2). Ensuite, tous les chefs et les princes arméniens, accompagnés des évêques, des prêtres et d'une grande quantité de gens, se rendirent publiquement auprès de Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, et de là ils s'en allèrent avec lui chez Vasag, prince de Siounie et marzban de l'Arménie, pour lui déclarer unanimement leur résolution. Vasag montra de l'hésitation, non pas tant pour ses fils qui se trouvaient à la Porte, mais parce qu'il fomentait dans son cœur de coupables projets. En voyant qu'on ne lui donnait pas le temps de réfléchir, il fut forcé, malgré lui, de faire cause commune avec les rebelles. Alors les satrapes arméniens ayant ordonné aux évêques et aux prêtres d'apporter encore une fois l'Évangile, ils firent jurer tous les soldats, les nobles et le peuple, ainsi que Vasag, prince de Siounie, et tous les chefs et les princes, et ainsi ils confirmèrent leur serment. Ceux qui n'avaient point encore scellé l'Évangile de leur propre sceau, l'y appliquèrent. Après cela, toute la multitude, les hommes et les femmes, pleins de joie, élevant les mains au ciel, disaient d'une voix unanime : « Nous croyons en toi, ô Père, Créateur du ciel et de la terre, en ton Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, au Saint-Esprit vivifiant, et à l'indivisible et inséparable unité de la Trinité. Tu es le Créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles : toi seul es Dieu, et il n'y en a pas d'autre en dehors de toi. Toi, une des personnes de la sainte Trinité, plein de bonté envers le monde et désireux de sa rédemption, tu es né, à la fin des temps établis, de la sainte Vierge, mère de Dieu; et en supportant toutes les souffrances en ton corps que tu as reçu de sainte Marie, tu les as attachées à la croix, sur laquelle, en versant ton

(1) Cf. plus haut, p. 202 et la note.

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 412.
(2) Cf. plus haut, p. 204.

sang, tu as arraché le monde à la servitude de la malédiction et du péché; tu es mort, tu as été enseveli et tu es ressuscité; et, montant au ciel, tu nous as donné l'annonce de la promesse d'appeler auprès de toi tous ceux qui te professent le vrai Dieu, Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Et nous, nous te reconnaissons et nous te professons Dieu des dieux, Seigneur des seigneurs, Dieu propice et expiateur de nos péchés. Nous t'avons renié, mais nous nous en repentons; nous avons péché, mais nous recourons à ta miséricorde; nous nous sommes abattus, mais nous nous relevons. Reçois-nous comme l'enfant prodigue, nous qui avons consumé et souillé l'habit du saint baptême, dont tu nous as revêtus, après nous avoir lavés dans les fonts sacrés : nous nous sommes, par d'infâmes iniquités, plongés dans la boue de l'apostasie, comme un troupeau de pourceaux. Or, en retournant à toi, vrai Père céleste, nous nous écrions en disant : Nous avons péché contre le ciel et contre toi. Accorde-nous le pardon de nos péchés par l'intercession des saints illuminateurs et apôtres et par les mérites du saint martyr Grégoire, leur imitateur et leur coopérateur. Revêts-nous de la première robe, et délivre nos pieds des entraves de l'iniquité, car l'ennemi nous a criblés de blessures et il nous a renversés. Mets-nous des sandales, pour que nous soyons fermes dans l'observation de la doctrine du saint Évangile. Passe l'anneau décoré de ta croix au doigt de notre main droite; et ayant ainsi scellé tout notre corps, le démon en sera épouvanté, et il nous fuira. Et comme tu as versé ton sang sacré pour les pécheurs et pour le salut des coupables, accorde-nous aussi de verser notre sang pour cette foi et pour l'expiation de tous nos péchés. Si quelqu'un s'écarte de cet engagement, et, en violant son serment, se sépare de cette union, il sera rejeté comme Judas, qui fut exclu du nombre des saints apôtres, et, privé de tout pardon, il sera placé à la gauche, et entendra de toi cette terrible sentence que tu prononceras le jour du jugement: Retirez-vous de moi, maudits, et allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le démon et ses satellites. »

Cette protestation de bénédiction ou de malédiction fut, à haute voix et unanimement, prononcée par les hommes et par les femmes, si bien que toute la terre tremblait aux cris de la multitude. Alors on rédigea par écrit toutes les conditions de la sainte union, qui fut scellée d'abord de l'anneau de prince de Vasag, Siounie, et ensuite de ceux de tous les chefs et des nobles princes arméniens; puis on plaça cet acte sur l'Évangile du serment, que l'on remit aux vénérables évêques et aux illustres prêtres qui étaient présents. Ayant terminé ainsi toute chose, ils se rendirent avec une grande joie, et avec des chants pieux, dans la maison du Seigneur, et là, ayant fait de longues génuflexions, et remplis d'ardeur, ils adorèrent le seul vrai Dieu, et lui adressèrent leur prière.

Lorsqu'on eut fini de prier, les simples soldats, sans attendre l'ordre des supérieurs, se précipitèrent en foule dans l'adrouschan (temple du feu), et, saisissant le brasier, ils jetèrent le feu dans l'eau comme dans le sein de son frère, d'après le dire des faux docteurs perses. L'eau s'empara du feu en ennemi et non pas fraternellement, et elle l'éteignit. Ils ordonnèrent que la foule des mages fût gardée ce jour-là avec soin; et, le lendemain, au lever du soleil, on en passa un grand nombre au fil de l'épée dans le village nommé Zaréhavan (1). Après qu'ils eurent accompli tous ces faits, dans l'ordre que je viens d'exposer, ils y demeurèrent pendant tous les jours de l'été. Ensuite ils se hâtèrent d'aller dans la province d'Ararat, parce qu'ils avaient su que Mihr Nersèh, intendant général des Arik, était arrivé dans la ville de Phaïdagaran, organisait des troupes, et les expédiait, par le pays des Aghouank, en Arménie (2). Les Aghouank eux-mêmes, qui étaient alliés des Arméniens, les sollicitaient de venir auprès d'eux, afin de pouvoir affronter l'ennemi dans l'Aghouank et le combattre.

Lorsque l'armée fut arrivée dans la province d'Ararat, et qu'on eut appris cette nouvelle dans les contrées de l'Aghouank, Vasag, prince de Siounie, pressait Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, d'aller attaquer l'ennemi avec ses troupes; pour lui, il demeurait immobile, en cherchant des prétextes, et disait : « Je reste ici pour faire des préparatifs, de crainte que le fourbe Mihr Nersèh, ayant une autre intention, ne nous cause quelque dommage. » Mais Vasag traçait la voie de la trahison qu'il avait tramée dans son cœur, ayant pour complices de ses desseins d'autres apostats parmi les nobles arméniens. Le bienheureux Vartan, général des Arméniens et prince des Mamigoniens, disait ainsi à Vasag, prince de Siounie : « Comme nous l'avons déjà résolu, il faut que nous expédiions d'abord des messagers à l'empereur, et ensuite je ferai infailliblement tout ce que tu m'ordonneras. » Et lui, pour hâter le terme de ses projets, consentit à faire tout ce que lui avait dit le bienheureux général Vartan.

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 410.
(2) Cf. plus haut, p. 212.

29. *Les Arméniens envoient des lettres à l'empereur pour implorer du secours.*

Aussitôt ils écrivirent des lettres à l'empereur (1), à tous les grands de la cour des Grecs, et à d'autres princes et gouverneurs; au ꝑtieschkh d'Aghdznik, au prince d'Ankegh-doun, aux princes de Dzoph, de Haschdian, d'Éghéghié, aux autres princes de chaque canton, et au général en chef d'Antioche (2). Toutes ces lettres furent scellées d'abord avec l'anneau de Vasag, prince de Siounie, et ensuite avec ceux des autres chefs arméniens. On envoya comme messagers en Grèce : Vahan, prince de la famille des Amadouni, homme sage et prudent; le bienheureux prince Hemaïag, frère du bienheureux Vartan, général des Arméniens, de la famille des Mamigoniens, et le bienheureux Merhoujan, frère de saint Aghan, de la famille des Ardzrouni (3). C'est à eux que Vasag et tous les princes arméniens confièrent les lettres, et les expédièrent à l'empereur, ainsi qu'à tous les autres nobles arméniens.

30. *Vartan se rend dans le pays des Aghouank où il fait des exploits.*

Alors Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, rassembla tous ceux d'entre les chefs arméniens, qui avec une sainte ardeur se hâtaient d'obtenir le martyre et qui étaient : Khorène Khorkhorouni, Arschavir Gamsaragan, Thathoul Timaksian, Ardag Balouni, Kiud Vahévouni, et Hemaïag Timaksian, avec d'autres chefs et princes, et plusieurs d'entre les soldats arméniens, qui, de leur propre volonté, aspiraient à devenir les défenseurs de la sainte Église, et à mourir pour la foi véritable et sacrée du Christ; et avec eux d'autres troupes de cavalerie du Martbed, courageux à la guerre. Le perfide Vasag, prince de Siounie, organisait et envoyait chez Vartan ceux qu'il connaissait être contraires à ses mauvais desseins, et il retenait chez lui ceux d'entre les chefs et les princes arméniens les plus illustres et d'entre les gens du peuple, qu'il savait incliner vers le parti contraire, et peu attachés à l'union jurée. Vartan, le bienheureux général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, avec ses compagnons, et les soldats qui étaient avec lui, prirent congé de Vasag, prince de Siounie, et des autres nobles qui restèrent avec lui. Ils se disposèrent de bonne foi à aller à la guerre. Avant qu'ils fussent partis, ils se rendirent dans la maison du Seigneur pour adorer le Dieu tout-puissant; là, Vartan prenant le saint Évangile et la croix vivifiante, la baisait et la pressait avidement sur les paupières de ses yeux et sur son front; la même chose fut faite avec ferveur par tous ceux qui étaient avec lui. Puis ils s'en allèrent en paix et pleins d'ardeur. A peine s'étaient-ils mis en route, et que Vartan, le bienheureux général des Arméniens, se trouvait à quelques journées de l'Ararat, qu'aussitôt Vasag, prince de Siounie, envoya secrètement des messagers à Mihr Nersèh, intendant général des Perses, en lui communiquant par une lettre ses perfides desseins; il écrivit également à Sépoukhd Nikhoragan (1) et aux autres princes, que Mihr Nersèh avait institués gouverneurs en Arménie, ainsi qu'à Veh Schapouh, son confident, qui était alors chambellan de la cour, et qui ensuite fût aussi chancelier de la Perse. Or, dans ces lettres, Vasag, le perfide prince de Siounie, exposait ainsi ses odieux desseins: « Ne vous inquiétez pas, dit-il, de ceux qui viennent avec Vartan pour vous combattre; ne craignez rien d'eux : car je les retiens la plupart auprès de moi, et j'en ai dispersé plusieurs autres çà et là; ses gens sont en petit nombre et non pas en troupe considérable. » Cet impie ne se rappelait guère que les cœurs des princes sont entre les mains de Dieu; et tandis que ce pervers croyait leur faire par là une faveur, la puissance de Dieu la changeait en dépit violent, et les excitait contre lui, ce qui fut la cause qui attira plus tard le malheur sur sa tête.

Lorsque Vartan, le bienheureux général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, fut arrivé dans le pays des Aghouank, les généraux perses furent avertis de la venue des Arméniens. A cette nouvelle, ils se hâtèrent de passer la grande rivière qu'on appelle le fleuve Cyrus (Gour), et s'avancèrent jusqu'au village, nommé Khaghkhagh (2) sur le territoire des Aghouank. Le saint général Vartan, voyant l'immense armée des Perses comparée au petit nombre des siens, se mit à haranguer l'armée arménienne, en lui rappelant ce qu'Anne, mère de Samuel, inspirée par l'Esprit Saint, et se confiant joyeusement dans le Christ,

(1) C'était alors Théodose le Jeune qui occupait le trône de Byzance. — Cf. plus haut, p. 206 et les notes.

(2) Lazare veut parler ici du comte d'Orient, appelé Florentius, qui résidait à Antioche. — Cf. plus haut, p. 206 et notes.

(3) Élisée (ch. 3) nomme encore d'autres personnages qui furent envoyés en ambassade chez les princes arméniens. —Cf. plus haut, p. 206.

(1) Sépoukhd était le commandant de la forteresse de Derbend et du défilé fortifié qui défendait le passage contre les invasions des Huns.

(2) Cf. plus haut, pg. 207, note 3. — Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 343.

chantait, en disant : « Que le fort ne se glorifie point de sa force, non plus que le grand de sa grandeur; mais que celui qui veut se glorifier se glorifie en Dieu, car ce n'est pas du petit ou du grand nombre que dépend la défaite ou la victoire, mais bien de l'ordre de la volonté de Dieu. » Ayant dit cela, Vartan, le bienheureux général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, voyant aussi la bonne disposition de ses compagnons et de toute son armée, qui étaient animés et enflammés d'un zèle ardent et d'une grande espérance; glorifiait le Sauveur de tous, le Seigneur Jésus-Christ.

Arrivés sur le champ de bataille, ils virent les troupes perses prêtes pour le combat. Vartan, le bienheureux général des Arméniens, disposa, lui aussi, son armée en face d'eux, avec toute la cavalerie dont il disposait. Il la divisa en trois corps et il confia chaque corps à un général. Il établit commandant de l'aile droite le prince des Ardzrouni, Arschavir Gamsaragan, gendre de saint Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, car il avait épousé sa fille; il lui donna pour lieutenant le prince Mousché, de la famille des Timaksian. Il confia l'aile gauche à Khorène Khorkhorouni, et lui donna Hemaïag Timaksian comme lieutenant; pour lui, il se plaça au milieu de l'armée. Ainsi s'étant rangés en ordre de bataille, et en mettant leur confiance dans la providence de Dieu, ils attaquèrent l'ennemi. Arschavir Gamsaragan et Mousché, prince des Timaksian, s'étant avancés les premiers sur le champ de bataille, et n'ayant pas pris connaissance des lieux, rencontrèrent de profonds bourbiers, et entraînés par l'élan rapide de leurs coursiers, ils se précipitèrent avec eux dans la fange où ils s'enfoncèrent. C'est là que fut couronné le bienheureux Mousché, prince des Timaksian, tué par Khoragan. Quant à Arschavir Gamsaragan, il descendit de son cheval et combattant à pied, il mit à mort Vourg, frère du roi des Lephin. Ensuite il tira son cheval du bourbier profond; mais, à ce moment, une de ses chaussures sortie de son pied, resta enfoncée dans le bourbier. Cependant Arschavir Gamsaragan, avec une seule chaussure, et tout couvert de boue ramena son cheval à terre, avec toute son armure; et d'un courage intrépide il s'élança à cheval comme un aigle, puis frappant de terreur l'aile des ennemis qui lui faisait face, il la mit en fuite. En tournant ses regards, il vit Vartan, le bienheureux général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, qui avec ses compagnons et avec toutes les troupes arméniennes, faisait tourner le dos à la masse des soldats perses, et les poursuivait. Ils étendirent les uns morts sur place avec leurs épées; ils jetèrent les autres dans le fleuve, où ils furent noyes, et le reste fut dispersé dans les campagnes et dans les forêts impénétrables. Quelques-uns des nobles perses, embarqués sur des bateaux, se hâtèrent de gagner l'autre rive du grand fleuve. Alors Vartan le bienheureux général des Arméniens, commanda à Arschavir Gamsaragan, prince des Ardzrouni, de lancer des traits sur les bateaux qui s'éloignaient, se fiant à son tir vigoureux et à son coup infaillible. Arschavir Gamsaragan toujours prêt à exécuter tout ce que le saint général lui ordonnait, obéissant aussitôt à son ordre, lança des traits sur les bateaux qui prenaient le large. Un grand nombre de ceux qui les montaient furent blessés grièvement, leurs bateaux furent submergés, et plusieurs autres mariniers avec les chefs se noyèrent dans le fleuve. Ayant ainsi remporté la victoire avec l'aide de l'assistance divine, ils s'en retournèrent dans leur camp, en remerciant Dieu et en le glorifiant (1).

Étant restés pendant ce jour là sur le champ de bataille, ils se mirent en marche le lendemain pour passer le grand fleuve Cyrus (Gour); ils arrivèrent aux portes du défilé qui confine avec le royaume des Aghouank et des Huns. Là ayant trouvé les gardes des portes et un grand nombre d'autres soldats perses, ils les massacrèrent en les passant au fil de l'épée. Il confièrent les portes à un aghouan de la famille royale, nommé Vahan; ils l'expédièrent aussi comme messager chez les Huns et auprès [des chefs] des autres forteresses des environs, pour les persuader de s'unir à eux avec leurs troupes; ceux-ci consentirent volontairement à leur prêter leur assistance et s'y engagèrent par serment.

31. *Vasag renie sa foi et viole son serment.*

Toute cette [campagne] se terminait ainsi au gré de leurs désirs, grâce à la protection du Seigneur, lorsque tout à coup un messager vint trouver Vartan, le bienheureux général des Arméniens; il apportait une nouvelle fâcheuse et funeste, en disant : « L'impie Vasag a renié sa foi et violé traitreusement son serment; car en se séparant de l'union sacrée, il s'est soulevé contre elle. Les nobles arméniens qui étaient restés auprès de lui, s'en sont également détachés et se révoltent contre elle; ils se sont détournés du droit

(1) Le récit de Lazare est complétement d'accord avec celui que nous a laissé Élisée (ch. 3 et 4), sauf quelques détails. Ces deux historiens se complètent l'un par l'autre, comme on pourra le voir en comparant ensemble les deux textes.

chemin, et suivent les traces du démon. Ils ont expédié des messagers en Perse pour traiter par lettres avec les Perses ; ils ont éloigné les gardes arméniens des forteresses et y ont placé des garnisons à eux pour les défendre. Vasag a fait enlever à leurs gouverneurs les enfants des familles des Mamigoniens, des Gamsaragan et ceux des autres princes, et les a fait renfermer dans les châteaux-forts de la principauté de Siounie. Il a donné ordre de les garder avec vigilance ; puis le perfide prince les a fait conduire auprès du roi des Perses. Voici les noms de ceux, qui avec le misérable Vasag ont suivi les traces du démon : Dirotz, prince des Pakradouni ; Katisch, prince des Khorkhorouni ; Manedj, prince des Abahouni ; Kiud, prince des Vahévouni ; Varazschapouh, prince des Balouni ; Ardèn, prince des Apéghian ; Nersèh, prince d'Ourdza, et d'autres illustres princes de diverses familles. »

Lorsque Vartan, le bienheureux général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, les satrapes et l'armée qui étaient avec lui, eurent appris tous les crimes commis par Vasag, prince de Siounie, et par les satrapes qui étaient avec lui, ils éprouvèrent un vif chagrin. Ils se confièrent, ainsi que leurs enfants qui avaient été emmenés en captivité, à la protection de la main toute-puissante, en disant : « Voilà Jésus-Christ, notre Sauveur ; son van à la main, il purifiera son aire ; il choisira le froment, le rassemblera dans les greniers du ciel et il brûlera la paille dans le feu inextinguible. Soyons donc des grains de blé purifiés ; attendons ardemment le jour de notre martyre ; si nous en sommes dignes, nous partagerons le sort des saints, et une heureuse fin sera le couronnement [de notre existence]. Dieu conservera et élèvera les enfants ; il fera parvenir chacun d'eux dans sa patrie, et rentrer dans sa dignité ; il fera repentir et couvrira de honte et d'ignominie les complices du démon, tant dans ce monde que dans l'autre. » Le bienheureux ayant dit cela, il se dirigèrent tous ensemble du pays des Aghouank vers l'Arménie, dans la province d'Ararat, et là, ayant passé, suivant leur usage, les jours rigoureux de l'hiver, tous désiraient ardemment voir arriver les jours du mois [qui ouvre le] printemps et parvenir au terme de leur martyre : car aucun ne songeait plus ni à la victoire, ni à la défaite ; ils aspiraient à la fin de la vie, dévorés par une soif ardente, afin [de vider] le calice du salut.

32. *Trahison de Vasag.*

Cependant le perfide Vasag, prince de Siounie, ne cessait d'adresser des lettres aux princes, au peuple et aux prêtres de l'Arménie. Il leur faisait croire par des témoignages trompeurs qu'il avait apporté de nouveaux ordres de la Porte. « Le roi des rois disait-il, tolérera le christianisme en Arménie ; il ne tirera point vengeance du massacre des mages ; il ne gardera aucun souvenir de votre soulèvement, pourvu que vous vous éloigniez des conseils et du parti de Vartan, et pour ne pas vous perdre avec lui. » Le perfide Vasag écrivait en outre en son propre nom : « Je serai le médiateur de toute cette affaire, et je préserverai l'Arménie de tout dommage ». Le traître Vasag déposa ces lettres entre les mains de quelques faux prêtres, dont les noms sont : Zankag, un certain Sahag Tzainog et Pierre Ergathi. Sahag et Pierre étaient de la province de Siounie. Le perfide Vasag leur confiait les lettres à l'insu du bienheureux général Vartan pour les faire circuler dans toute l'Arménie. En voyant cela, ceux qui étaient désespérés ou refroidis dans la foi, croyaient aux paroles du traître, et s'égaraient dans la voie de la perdition. Mais les gens courageux et vertueux et ceux qui désiraient le martyre, en entendant toutes ces absurdités, se ranimaient et se fortifiaient davantage, en attendant avec espoir le jour désiré de leur salut. Les jours froids de la saison d'hiver s'étant passés, la fête de Pâques arriva pour les fidèles. Ce jour-là apporta de la joie aux anges et aux hommes, puisque c'est par la résurrection solennelle du Rédempteur que tous se réconcilièrent ensemble. On célébra cette fête avec allégresse, et quelques jours s'étant écoulés, on apprit qu'une nombreuse armée avait fait invasion dans les provinces de Her et Zarévant.

33. *Combat des Vartaniens.*

Alors Vartan, le bienheureux général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, donna avis aux alliés qui s'étaient rendus dans leurs familles, pour célébrer les jours solennels de Pâques, que de nombreuses troupes s'avancent, en apportant des couronnes célestes, pour ceux qui aiment Dieu. « Or, disait-il, celui qui désire les conquérir, doit se hâter, de crainte d'en être privé et de s'en repentir. Si quelqu'un pense autrement, c'est-à-dire de la même manière que ceux qui se sont laissés aller sur les traces du démon, qu'il s'arrête et demeure là où il lui plaira, car nul ne sera couronné avec ses compagnons, s'il n'a pas souffert avec eux. Que chacun prépare donc pour lui-même les biens terrestres et les biens éternels. » En entendant cela, les amis de la vérité et ceux qui aspirent à la vie éternelle accoururent en foule

l'un l'autre a l'envi, comme des troupeaux qui, au son de la flûte, s'empressent de suivre le berger. Il me semble qu'Abraham mit moins de précipitation, en apportant le veau aux anges, que les soldats arméniens qui accoururent auprès du bienheureux Vartan, général des Arméniens, pour prendre part au repas du Christ et manger le pain des anges. Ils devinrent tous, comme les saints apôtres, un cœur et un esprit. Alors Vartan, le bienheureux général des Arméniens, du consentement de toute la noblesse qu'il avait avec lui, expédia un noble de la famille des Amadouni, appelé Arantzar (1), avec trois cents hommes environ de cavalerie, pour aller épier l'armée des Perses et les provoquer au combat, s'il était possible, afin d'obtenir bientôt, par leur moyen, les couronnes célestes, que devait leur accorder le Christ Sauveur et dispensateur des biens éternels.

34. *Victoire du prince Arantzar.*

Arantzar et la troupe qui était avec lui s'étant mis en marche, le Seigneur leur accorda de rencontrer l'armée des Perses. S'étant précipités sur un corps considérable qui formait l'arrière-garde, ils firent tomber un grand nombre de combattants avec leurs glaives, et ils rejetèrent les autres jusque dans leur camp. Ensuite ils s'en retournèrent avec joie, sains et saufs, dans le camp arménien, où ils racontèrent comment la puissance de Dieu les avait favorisés. Ayant entendu ce récit, le bienheureux général Vartan et l'armée entière rendirent grâces à Dieu tout-puissant et ils le glorifièrent. Les soldats d'Arantzar rapportèrent que les généraux des Perses étaient Mouschgan Niousalavourd et Toghevdj. Ils dirent aussi que les ennemis s'avançaient rapidement vers l'intérieur du pays. En entendant ce rapport, le bienheureux général des Arméniens et ceux qui étaient avec lui, se hâtèrent encore davantage de marcher contre l'ennemi, premièrement, pour atteindre bientôt l'heure du martyre, puisqu'ils priaient assidûment jour et nuit, afin d'être dignes de ce bonheur céleste; et ensuite ils disaient que peut-être la guerre arriverait sans doute à son terme dans les provinces de Her et Zarévant. D'ailleurs il n'y avait personne qui put empêcher l'armée perse de pénétrer en Arménie, d'y commettre des massacres, d'enlever des captifs et de ravager le pays. Bien qu'en songeant à tout cela, ils se hâtassent d'avancer, les troupes perses, précipitant leur marche, arrivèrent dans la province d'Ardaz, près du village appelé Avaraïr, au centre de la plaine de Deghmoud. Tel fut l'endroit que les Perses choisirent, par crainte des troupes arméniennes, et par ce qu'ils le regardaient comme un asile sûr pour eux. Ils élevèrent des retranchements au centre et y campèrent. Le vendredi de la fête solennelle de la Pentecôte, les troupes arméniennes arrivèrent dans les environs et elles trouvèrent les soldats perses qui n'avaient fait aucun préparatif de défense. Bien que cette armée eût pu causer de grands dommages à ces Perses surpris à l'improviste, cependant elle les épargna et fit trève pour un jour. En effet ceux qui étaient animés par le désir du martyre, ne songeaient plus à remporter la victoire, en jouissant du spectacle de la désolation des âmes qui se livraient à la perdition : ils cherchaient sans cesse à atteindre l'heure de l'appel et le martyre tant désiré. Les Arméniens campèrent donc près de l'armée perse, jusqu'à la fin de la journée. Vers le soir, en récitant, comme d'habitude, les offices, ils se contentèrent d'un modeste repas. Ensuite les saints prêtres ordonnèrent de passer la nuit en prières ferventes; et pendant toute la nuit, tantôt en récitant les canons des psaumes et tantôt par de pieux entretiens, ils exhortaient les soldats à persévérer encore une fois pour mériter les biens éternels. Le saint prêtre Joseph, qui occupait aussi le siége pontifical, ordonna au bienheureux serviteur de Dieu, Léon, d'instruire le peuple et de l'encourager. Le saint prêtre Léon, pendant la nuit tout entière instruisait les assistants et les stimulait, par sa sagesse consommée et par ses enseignements inspirés par le Saint-Esprit, en expliquant des paraboles. Les paroles qui sortaient de la bouche du juste, comme le miel de l'abeille, causaient de la joie à ceux qui l'entendaient; il se rendait affable par l'inspiration divine qui produisait un éclat brillant dans le fond de son cœur, et par l'air angélique de son visage. Il arriva un jour que, lorsque le saint se reposait, le serviteur de Dieu, Maschthotz, son maître, et ses deux disciples, les bienheureux Gorioun et Artzan, le virent resplendissant d'une lumière éclatante. Ils comprirent aussitôt que la fin du saint [approchait], et qu'il devait terminer son existence par le martyre. Bien qu'ils ne lui aient point révélé cette vision merveilleuse, cependant le bruit s'en répandit partout de bouche en bouche. Dans ses instructions spirituelles, il rappelait à tous la vie et la vertu des anciens; d'abord les souffrances ineffables de

(1) Élisée, *op. cit.*, ch. 5.

saint Grégoire et ensuite de tous les autres qui « en connaissant, disait-il, que cette vie doit finir tôt ou tard, ont préféré embrasser la vie éternelle. Les uns ont souffert des tourments et subi la mort; les autres se sont mortifiés en jeûnant et en couchant sur la terre; d'autres encore, par leur charité, furent dignes de recevoir les anges, à leur insu; d'autres, enfin, en gouvernant leur pays avec sagesse et en rendant la justice avec équité, devinrent les élus de Dieu. Car le don de la sagesse divine ne s'accorde pas à tout le monde [de la même manière], mais la Providence d'en haut le répartit selon le temps et les circonstances. Ceux qui le possèdent doivent acheter à un juste prix la vie éternelle par le moyen de la vie passagère, de même qu'ils acquièrent les biens perpétuels avec les biens corruptibles. Or vous, qui êtes destinés à boire le calice sacré et précieux, hâtez-vous de mériter et de posséder dans le ciel l'héritage des saints, dont le psalmiste célèbre les louanges en disant : C'est une chose précieuse aux yeux du Seigneur que la mort de ses saints. Et voilà qu'aussi Grégoire, votre vertueux docteur, vous appelle dans la cité céleste de Jérusalem, [pour participer] au doux et ineffable banquet du Christ, d'où sont bannies les douleurs, les tristesses et les plaintes. » C'est par ces paroles pieuses et par d'autres discours sacrés que chacun des nobles princes arméniens était encouragé par Léon et le bienheureux Joseph qui, quoique simple prêtre, avait cependant été élevé à la dignité du siége pontifical. Ils instruisaient la foule pendant toute la nuit et ils l'encourageaient par des paroles spirituelles. Ceux qui les écoutaient sincèrement reprenaient tout leur courage, comme s'ils étaient revêtus des armes du Saint-Esprit. Les heures ordinaires de la nuit leur paraissaient bien plus longues que celles des autres nuits; ils aspiraient à voir l'aurore tant désirée, afin de boire le calice du règne céleste. Vartan, le bienheureux seigneur mamigonien, en écoutant avec amour les paroles divines et les discours propres à exhorter au martyre, qu'adressaient les angéliques docteurs, Joseph et Léon, répondit ainsi : « De même que la dignité sacerdotale des ministres de la sainte Église est accordée par le Saint-Esprit et non par les hommes; de même les paroles de ces docteurs élèvent au ciel toutes les nobles pensées des auditeurs; de même aussi en ce moment, c'étaient eux qui, pendant toute la nuit et par des exhortations incessantes, nous appelaient tous au banquet céleste, en nous rappelant les tourments de saint Grégoire. Plusieurs d'entre nous, réunis maintenant ici, sont non-seulement ses disciples, mais ils sont encore unis par les liens de la parenté avec lui. Hâtons-nous donc d'arriver aux noces du Christ, où nous appellent les apôtres et le Christ lui-même, qui, tenant ouverte la porte du paradis, s'apprête à accueillir tous les élus et à les consoler; car la joie qu'il y fait éprouver est perpétuelle, éternelle et infinie. Empressons-nous donc sans tarder : que personne ne suive Judas qui se sépara du reste des apôtres, comme vous avez vu cette nuit quelques-uns de nous qui, ayant été corrompus, ont marché sur les traces du démon. Pour moi, je reçois ardemment le calice que je désirais depuis longtemps, et je m'écrie selon qu'il est écrit : Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur. » C'est ainsi que parla le saint général. Au chant du coq, saint Joseph et saint Léon ordonnèrent aux prêtres de réciter les oraisons. Chacun, ranimé par cette prière, et comme muni des armes du Saint-Esprit, se disposait à prendre le chemin qui conduit au paradis délicieux planté par Dieu. Après que les soldats arméniens eurent reçu le précieux corps et le sang de Jésus-Christ, ils se hâtèrent de commencer l'entreprise; car l'heure du lever du soleil approchait, et les troupes perses se mettaient en ordre de bataille et prenaient les armes. Saint Vartan, seigneur des Mamigoniens, divisa son armée en trois corps : il établit comme chef du corps d'armée qui formait le centre le seigneur des Ardzrouni, le chef des eunuques Mihr-Schapouh avec Arschavir, prince des Arscharouni, et le bienheureux Ardag, prince de Mog, avec d'autres satrapes. A l'aile droite, il plaça pour chef le bienheureux Khorène Makhaz avec le bienheureux Thathoul, prince de Vanant, saint Nersèh Kadchpérouni, avec d'autres nobles satrapes. Il prit lui-même, avec sa troupe, le commandement de l'aile gauche avec le prince des Aravéghian, Papak, et avec d'autres princes et satrapes arméniens : car c'était de ce côté que s'apercevaient en plus grand nombre les étendards de l'armée des Gadisch (1) [et] de Siounie, et d'autres vaillants guerriers. Il laissa comme arrière-garde Hamazasb, son frère, en lui ordonnant de ne contraindre personne, mais seulement d'exhorter chacun au salut par des paroles en-

(1) Les Gadisch, qu'Élisée appelle Gadasch ou Gadesch (ch. 6, pg. 221), sont un peuple nomade de la Médie que les anciens désignaient sous le nom de Cadusiens. Ces nomades furent, avec les Gèles et les Huns Hephthalites, les auxiliaires actifs des rois de Perse dans les guerres que ceux-ci soutinrent contre les Arméniens.

courageantes. Après que saint Vartan eut ainsi distribué l'armée arménienne en trois corps, et que les soldats eurent reçu la bénédiction de la bouche des saints prêtres, en bénissant le Seigneur; les Arméniens et les Perses s'attaquèrent de part et d'autre; chacun s'avançait à l'envi, en désirant obtenir la couronne du martyre. Tout d'abord, les soldats perses furent mis en déroute (1).

35. *Martyre des Vartaniens.*

Cependant un parti nombreux de soldats arméniens, qui s'était engagé par force et non pas de bon gré, travaillait à décourager et à détourner ceux [de leurs compagnons] qui aspiraient aux biens célestes. Cette troupe prit la fuite, et attira sur elle la damnation éternelle. Les soldats perses, en voyant l'armée arménienne ainsi affaiblie et exténuée, — car elle n'avait plus la force de les mettre en déroute, — en voyant aussi que les soldats arméniens prenaient la fuite, ils les environnèrent et se répandirent sur toute la plaine. Ceux qui étaient là succombèrent et arrivèrent ainsi au but de leurs désirs. Ensuite les soldats perses se mirent à la poursuite des Arméniens fugitifs, et, en les atteignant, ils massacrèrent les uns, et se saisirent des autres qu'ils renfermèrent dans un fort. Mais ceux-là ayant rompu les rangs des soldats armés de lances qui montaient la garde pendant la nuit, ils en tuèrent un bon nombre et s'en allèrent librement. Au point du jour, les Perses, ayant fait prisonniers les fugitifs arméniens, les conduisirent dans leur camp, et là ils les égorgèrent; ils en tuèrent plusieurs autres, en lançant sur eux des éléphants; le reste des fugitifs se dispersa dans différents endroits de l'Arménie (2).

36. *Noms des martyrs avec leur nombre.*

Voici les noms de ceux qui, en ce jour, méritèrent, avec saint Vartan, d'être appelés [au séjour] fortuné et céleste, et subirent le martyre : de la famille Khorkhorouni, le bienheureux Khorène; de la famille des Balouni, le bienheureux prince Ardag; de la famille des Kentouni, le bienheureux Dadjad; de la famille des Timaksian, le bienheureux Hemaïag; de la famille des Kadchpérouni, le bienheureux Nersèh; de la famille des Kenouni, le bienheureux Vahan; de la famille des Endzaïn, le bienheureux Arsène; de la famille des Serouantzid, le bienheureux Karékin : et ainsi que nous l'avons appris, à la suite de différentes recherches et de divers examens, ceux qui, dans le champ de bataille, ont été couronnés avec les illustres satrapes, forment un chiffre de deux cent soixante-seize hommes ; quant à ceux qui, descendus des forts, furent tués par le fer, ou foulés aux pieds par les éléphants, ils sont au nombre de sept cent cinquante hommes, qui tous ensemble font mille trente-six hommes : le nom de chacun est conservé dans le livre de vie par le Christ rémunérateur. Du côté des Perses, il y eut en ce jour, dans le combat, trois mille cinq cent quarante-quatre hommes frappés de mort, ainsi qu'on nous l'a exactement raconté ; ce qui est confirmé par les rapports des généraux perses. C'est ainsi que se termina cette guerre, dans laquelle le Seigneur miséricordieux appela auprès de lui tous ceux qu'il chérissait. Alors Mouschgan Niousalavourd écrivit une lettre à Iezdedjerd, roi de Perse, dans laquelle il lui faisait savoir l'issue du combat, et lui annonçait la victoire remportée, en désignant par leurs noms ceux qui des deux côtés avaient succombé dans la bataille. Le roi Iezdedjerd, en apprenant la perte des hommes distingués dans l'armée perse, et la mort du brave Vartan, éprouva un très-vif chagrin, en considérant les exploits du héros, et la magnanimité dont il avait plus d'une fois fait preuve envers la nation perse, son ennemie. Il ordonna de répondre à cette lettre, et il rappela à la Porte Mouschgan Niousalavourd avec son armée. Il lui donna l'ordre de laisser comme marzban, à sa place, un certain Adrormizt (1), à qui il recommanda par un édit de ne pas irriter les Arméniens, mais de les apaiser avec douceur, et de permettre à chacun d'exercer librement le culte chrétien. Mouschgan, aussitôt qu'il vit l'édit du roi et qu'il lut les ordres qu'il contenait, établit comme marzban de l'Arménie Adrormizt Arschagan; et lui ayant remis toute l'administration, comme il était ordonné dans l'édit du roi, il s'en retourna en Perse, avec la noblesse et avec toute son armée. Devenu marzban de l'Arménie, Adrormizt envoya différentes lettres de réconciliation dans les diverses parties de l'Arménie : « Venez, disait-il, vous établir avec confiance, et ne craignez rien. » Dans ces lettres, il écrivait et confirmait aussi la nouvelle consolante de tolérer partout

(1) Cf. Élisée, ch. 6.

(2) Le récit de cette bataille se lit également avec des détails circonstanciés dans l'Histoire d'Élisée (ch. 6). Elle fut livrée le samedi 26 du mois de maréri (2 juin) 451 ; les Arméniens éprouvèrent une défaite complète.

(1) Adrormizt Arschagan, Perse de nation, fut nommé par Iezdedjerd II, marzban de l'Arménie en 452 et administra le pays jusqu'à l'an 464

le culte chrétien, en le laissant pratiquer selon la volonté et le désir de chacun. A cette nouvelle, tous ceux de la Perse et de Siounie accoururent avec joie. Alors Vasag résolut de marcher contre ceux qui s'étaient réunis auprès de Hemaïak. Il rassembla des troupes dans la forteresse de Daïk, en recrutant un grand nombre de braves guerriers parmi les Perses et les habitants de la Siounie. Il divisa son armée en deux corps, et il mit à la tête de ses troupes Ardèn Kapéghian et Varaz Schapouh Balouni. Un grand nombre de fugitifs arméniens, de satrapes, de princes, de citadins et de gens du peuple s'étaient rendus dans la terre de Daïk, et réunis autour de Hemaïag, frère du saint général Vartan, qui se trouvait alors en Grèce, pour demander des troupes à l'empereur (roi), comme nous l'avons déjà raconté. Il se présenta avec ses compagnons à l'empereur Théodose, qui, ayant su le motif de leur venue, les écouta avec bonté, et s'engagea à les secourir avec des troupes. Le saint empereur se disposait à exécuter sa promesse lorsqu'il toucha au terme de son existence et cessa de vivre. Marcien lui succéda; ce prince, s'étant informé de la situation des affaires des Arméniens, interrogea en ces termes les grands de sa cour : « Quelle réponse vous semble-t-il qu'on doive faire à ceux qui sont venus de l'Arménie ici? » Anatole, qui était alors général d'Antioche, et un certain Florentius, Syrien de nation, qui était un grand de la Porte royale, répondirent à l'empereur, en disant : « Il ne nous paraît pas utile de rompre l'alliance et les traités que nos anciens souverains ont depuis longtemps conclus et contractés de renouveler avec la guerre une querelle déjà apaisée, ni d'arracher un pays à la domination de son souverain. En outre, il faut encore considérer l'issue d'une entreprise si incertaine, puisque nul ne peut savoir si cette guerre aura une fin favorable ou funeste. » En parlant ainsi, ils détournèrent l'empereur de sa résolution; et les Arméniens échouèrent ainsi dans l'espérance qu'ils avaient conçue inutilement. Tandis qu'on différait de leur donner une réponse, la guerre éclata entre les Arméniens et les Perses. Les chefs et les satrapes arméniens qui s'étaient rendus en Grèce, voyant que malgré tous leurs efforts ils n'avaient rien obtenu, se hâtèrent de revenir, afin de n'être point privés de l'espérance de leur salut, et de se rendre dignes de vider avec leurs compagnons le calice du martyre (1).

37. *Martyre de Hemaïag, frère de Vartan.*

Cependant, comme ils n'étaient pas arrivés au moment où on livrait le combat, ils s'arrêtèrent pour quelque temps près de la montagne appelée Barkhar, sur les frontières de la Chaldie (1). La position qu'ils y avaient prise était assez forte. Tandis qu'ils conféraient ensemble sur la manière dont ils devaient agir en vue des éventualités du moment, les ennemis arrivèrent pendant la nuit, avec des guides sûrs, et, au point du jour, ils se jetèrent, les armes à la main, sur les compagnons de Hemaïag le Mamigonien, dans le village nommé Ordchenhagh, dans la province de Daïk (2). Alors ceux qui étaient descendus du mont Barkhar se mirent à marcher avec précipitation et à monter sur leurs chevaux; et, les uns sans armes, les autres armés, battirent les soldats perses; puis, les faisant reculer, ils les mirent en fuite. Un grand nombre de combattants furent renversés par terre dans le village même et d'autres dans la campagne. Ce fut dans cet engagement que le bienheureux prince Hemaïag obtint la couronne du martyre, car il désirait ardemment de s'unir à son saint frère; aussi il ne tarda pas à être exaucé, puisque Dieu, en accueillant son désir, le couronna pour satisfaire à son vœu. Les soldats fidèles, qui s'étaient réunis auprès de saint Hemaïag, témoins de cet événement, furent plongés dans une grande affliction, et ils tombèrent dans le découragement n'ayant plus aucune espérance de consolation. Chacun semblait déjà entendre la sentence d'une mort infâme et d'une fin terrible; et, frappés d'épouvante, ils s'en retournèrent sur le mont Barkhar, pour réparer les pertes qu'ils avaient essuyées dans ce désastre, et pour trouver quelque remède au malheur et à la désolation qui les accablaient.

Adrormizt, marzban des Arméniens, ayant appris la mort de tant de personnages distingués de l'armée de Perse et de Siounie, en fut d'abord profondément attristé et troublé; mais ensuite, ayant connu celle des saints Vartan et Hemaïag,

(1) La mort de l'empereur Théodose le Jeune, arrivée le 28 juillet 450, et l'avénement au trône de Marcien, le 24 août de la même année, eurent pour résultat de modifier complétement la politique de la cour de Byzance touchant les affaires de l'Arménie. Ses conseillers, Anatole, maître de la milice en Orient, et le comte d'Orient, Florentius, dont le premier avait conclu le dernier traité de paix avec les Perses, insistèrent pour une politique de neutralité qui prévalut dans le conseil de Marcien et amena la ruine de l'Arménie. — Cf. aussi Élisée, ch. 3.

(1) Le mont Barkhar appartient à la chaîne qui, chez les anciens, portait le nom de « monts Paryadres » et séparait au sud le Daïk de la Haute-Arménie.

(2) Selon Saint-Martin (*Mém. sur l'Arménie*, t. I, pg. 77-78), le village d'Ordchenhagh serait la même localité que celle appelée *Ardanoutzé* par les Byzantins et qui porte aujourd'hui le nom d'*Ardanoudj*, dans le pachalik d'Akhal-tzikhé.

il fut soulagé et transporté de joie, surtout lorsqu'il eut l'assurance positive que ces braves généraux n'existaient plus. Il convoqua un conseil pour trouver un moyen de s'emparer des fugitifs arméniens, sans en venir aux mains avec eux, de les soumettre à l'autorité [du roi de Perse] et de rendre l'Arménie tributaire. Finalement il fut résolu qu'on séduirait la noblesse par de faux serments et par de vaines promesses, sans employer la force des armes.

38. *Départ des satrapes et des prêtres pour la cour de Perse.*

Le marzban Adrormizt écrivit donc [aux satrapes] selon l'édit du roi Iezdedjerd, en leur jurant traîtreusement qu'il ne condamnerait personne à mort et qu'il ne priverait aucun seigneur de sa dignité ou de ses honneurs. En les séduisant ainsi par des promesses insidieuses, il s'empara de leurs personnes et les expédia à la cour de Perse. Voici les noms de ceux qu'il fit conduire à la Porte du roi Iezdedjerd : le grand prince des Ardzrouni, Nerschapouh; le prince de la famille des Amadouni; le prince de la famille de Vanant; le prince de la famille des Arscharouni, Arschavir; le prince de la famille des Antzévatzi, Siméon; le prince des Amadouni, Vahan; le prince des Kentouni; le prince d'Achotz; le prince des Aravélian, Papakh; le prince de Daschir, Vrèn; le prince des Ardzrouni, Abersam, avec d'autres chefs et nobles princes. L'impie Vasag, prince de Siounie, voulait, lui aussi, se mettre en route pour aller à la cour, mais il s'avisa d'envoyer en avant les saints prêtres arméniens, qu'il avait d'avance pris et enfermés dans diverses forteresses de Siounie. Ces prêtres sont : le prêtre Joseph, qui était alors à la tête du siége pontifical; le vénérable Léon, et les prêtres d'Aradza, Samuel et Abraham. On conduisit aussi avec eux l'évêque des Reschdouni, Sahag; le vénérable Mousché, prêtre de la cour de Nerschapouh, prince des Adzérouni; le saint prêtre Arsène; le saint diacre Katchatch. Cependant Tatigh, saint évêque de Pasène, dénoncé par le prince Vasag, avait été auparavant conduit par les généraux perses dans le Kouzistan et retenu, dans ce pays, chargé de chaînes cruelles. Vasag fit transporter aussi les enfants qu'il avait enlevés à la famille des Mamigoniens et des Gamsaragan, ainsi qu'à d'autres familles des princes arméniens, croyant rendre par cette action un grand service au roi Iezdedjerd et à toute la Perse, et obtenir ainsi la dignité royale [en Arménie] avec d'autres honneurs. Mais Dieu augmenta encore davantage sa honte par la main de ses ennemis, lorsque Iezdedjerd, avec toute sa cour, le couvrit d'opprobre et le déshonora, selon l'invisible inspiration du Dieu de justice. Or, l'an treizième de Iezdedjerd, roi de Perse, l'impie Vasag, ayant fait partir avant lui tous ces personnages, se mit en route, avec un grand appareil et un cortége nombreux, pour se rendre auprès du roi des Perses. Il essaya de justifier auprès du roi et des nobles perses sa feinte et trompeuse loyauté, et d'obtenir en récompense, selon ses rêves insensés, la royauté de l'Arménie. « Si par hasard, disait-il, cela ne me réussit pas, sans aucun doute et sans contredit j'obtiendrai d'autres dignités et des honneurs, qui me sont dus. » Toutefois il ne tenait pas compte de la volonté du Seigneur Dieu, qui dit, par la bouche du prophète, que les hommes ont régné, mais non pas avec lui; ils ont conclu des contrats, mais sans sa volonté. Aussi, au moment où cet impie croyait, selon ses désirs, s'élever à de si hautes dignités, tout à coup la justice de Dieu fit tomber le masque de ses pensées perfides, et détruisit tous ses funestes desseins, comme les conseils trompeurs d'Achitophel (1). Or il se trouva que sur le même chemin par où l'on conduisait les saints prêtres, attachés et montés sur des mulets; le nombreux cortége, qui accompagnait l'impie Vasag, rencontra les martyrs du Christ. Ils demandèrent quelle était cette multitude; et on leur répondit : « C'est l'escorte du seigneur de Siounie; le voici lui-même qui vient vers nous. » Ayant entendu ces paroles, les saints poursuivirent leur chemin. Saint Joseph dit à Léon, serviteur de Dieu : « Je sais bien que Vasag aura l'insolence et la témérité de venir nous saluer; or réfléchis à ce qu'il nous conviendra de faire, et nous nous comporterons selon que tu nous l'ordonneras. » Saint Léon lui répondit, en disant : « Ne cherche point à apprendre des hommes la doctrine du Christ qui dit : En quelque ville ou quelque village que vous entriez, saluez-le, et si quelqu'un en est digne, votre paix ira reposer sur lui; s'il n'en est pas digne, votre paix retournera vers vous. » A peine eurent-ils fini de parler, que le perfide Vasag, seigneur de Siounie, s'étant informé qui ils étaient, descendit aussitôt de son cheval et salua les saints. Ceux-ci, sans lui faire voir aucun soupçon d'inimitié, le regardèrent affectueusement. Saint Léon surtout, qui était naturellement gai et avait un air toujours souriant, avec des paroles enjouées et avec gaieté, conversa longuement avec Vasag, prince de Siounie. En entendant le langage amical

(1) II *Reg.*, 15 et suiv.

et les paroles pleines d'aménité du bienheureux, Vasag, aveuglé par le démon, crut qu'ils ignoraient les piéges qu'il avait tramés contre eux; c'est pourquoi, rassuré encore davantage par les paroles de Léon, serviteur de Dieu, il les accompagna durant un long espace de chemin. Lorsqu'on eut cessé de parler, le seigneur de Siounie voulut les inviter; il les pria de dîner ce jour-là avec lui à l'hôtellerie. Quand l'impie Vasag s'éloigna un peu d'eux, saint Léon criant derrière lui, l'appela par le titre de sa dignité : « Seigneur de Siounie, seigneur de Siounie. » Vasag lui répondit avec empressement : « Mes seigneurs, que voulez-vous? » Le saint ajouta : « Ayant parlé de toute chose avec toi, nous avons oublié l'affaire la plus urgente et la plus importante, c'est de te demander où tu vas. » Ayant entendu cela, le traître Vasag fut saisi d'une grande tristesse, et dit avec étonnement : « Je vais auprès de mon seigneur, pour en obtenir une grande récompense, selon le mérite de mes grands services. » Saint Léon lui répondit, en disant : « Le démon, qui t'a séduit et qui t'a réduit à rompre la promesse faite à l'Évangile, te fait maintenant croire que c'est seulement par la dignité du royaume d'Arménie que les Perses pourront justement récompenser tes mérites. Tu attends vainement une récompense; car, si en effet tu portes en Arménie ta tête vivante sur tes épaules, alors le Seigneur Dieu ne m'aura point inspiré. » Ayant entendu cela, le perfide prince Vasag fut vivement attristé; toutes ses vaines espérances échouèrent, et il reconnut à l'instant que sa ruine était prochaine; car nulle des paroles du saint ne manqua son but, jusqu'à ce que tout fût accompli. Or le perfide prince de Siounie, étant arrivé à la cour, rendit visite d'abord aux nobles de la Porte royale; ensuite il se présenta au roi Iezdedjerd. Il fut, pour un moment, reçu avec égard et avec honneur par le roi et par tous les grands de la cour. Car, bien qu'ils connaissaient son iniquité, son serment et l'accord qu'il avait traîtreusement conclu avec saint Vartan et avec tous les princes de l'Arménie, pour les faire périr, et paraître lui seul fidèle; toutefois ils paraissaient tout ignorer, et l'honoraient avec affabilité comme un homme fidèle et bienfaisant. [Ceci dura] jusqu'à l'arrivée à la Porte des saints prêtres de Dieu, et des personnes les plus illustres parmi les chefs et les princes arméniens qui s'étaient révoltés, y compris les jeunes enfants des familles des Mamigoniens, des Gamsaragan et d'autres familles rebelles. Alors ils furent conduits et présentés par le traître Vasag devant le ministre Mihr Nersèh et devant les autres grands de la cour.

39. *Les Léontiens sont interrogés par le ministre.*

Le ministre impie des Perses, ayant d'abord fait venir devant lui les saints prêtres, interrogea le saint prêtre Samuel d'Aratz et son fils spirituel, le saint diacre Abraham, qui avait éteint le feu à Ardaschad. « Par quelle hardiesse, disait-il, et par l'ordre de qui avez-vous osé commettre un crime aussi épouvantable; et, sans redouter l'indignation du roi et l'autorité des princes, avez-vous eu la témérité de mettre la main sur un si grand feu? Si un pareil outrage eût été fait à un homme, cet acte eût mérité la mort, mais le crime est d'autant plus grand qu'on offense les dieux! » En entendant cela les deux saints hommes, Samuel et Abraham, répondirent ensemble, tantôt avec sincérité, tantôt avec dérision, en lui démontrant leur courage intrépide; et ils parlèrent ainsi en se moquant de leurs questions insensées : « Avoir la crainte juste et légitime des rois et des princes, c'est ce que nous impose notre religion même; mais éprouver la crainte des hommes au lieu de celle de Dieu, cela nous est impossible. Quant à ce feu que vous dites avoir été tué, nous n'avons point offensé le feu, ni en le battant, ni en le tourmentant cruellement. Car, en voyant la multitude de la foule et la lâcheté des ministres qui, ne comptant pour rien la crainte de leurs dieux, les ont abandonnés avec mépris et s'en sont allés; en voyant aussi le feu délaissé, réduit en cendres, et resté ainsi pendant plusieurs jours, sans que personne l'entretînt, nous avons recueilli la cendre et l'avons jetée au vent; car nous voyions souvent les ministres eux-mêmes porter continuellement la cendre et la répandre sur la terre. Quant à ce que nos détracteurs nous ont reproché auprès de vous, d'avoir pris et jeté le feu dans l'eau; votre justice ne doit pas pour cela s'indigner contre nous et nous juger dignes de subir la mort, mais au contraire elle doit nous estimer dignes de louange et d'honneurs. Car, si en effet, suivant vos paroles, tout ce que vous nous dites, et que vous avez entendu dire à vos précepteurs, sont choses vraies; si le feu est le frère de l'eau, alors non-seulement nous n'avons pas éteint ou offensé le feu, mais encore nous l'avons honoré et nous lui avons fait du bien. Or, s'il y en a qui méritent la mort, ce sont ceux qui, abandonnant et outrageant le feu, s'en allèrent, et non pas nous qui, l'ayant pris, l'avons confié à son frère, pour qu'il le conservât avec soin et avec honneur, et le restituât en temps utile. »

C'est ainsi que l'on accusait et que l'on interrogeait les autres ministres de Dieu : Saint Joseph,

digne pontife des Arméniens; le saint évêque des Reschdouni, Sahag; le saint prêtre Léon, avec d'autres vertueux prêtres qui subissaient avec lui l'interrogatoire; saint Mousché d'Aghpag, prêtre de la cour du prince des Ardzrouni; le saint prêtre Arsène du village d'Eghékiag, dans la province de Pakrévant, le saint diacre Katchatch, de la province des Reschdouni, disciple du saint évêque Sahag. « Par quelle hardiesse téméraire, leur disait-on, avez-vous accumulé vous-mêmes sur vos têtes infortunées tant d'iniquités qui méritent la mort? C'est vous qui avez détruit les temples, qui avez éteint ces feux si imposants, accordés à la Perse par les Dieux, pour nous préserver des événements funestes et terribles qui pourraient nous survenir par le fait des ennemis ou de toute autre manière; ce sont ces feux qui nous ont jusqu'à présent exemptés de tous les maux, et qui doivent nous protéger de même à l'avenir. C'est vous qui avez tué les mages, et qui, par vos machinations, avez fait périr Vartan, cet homme vaillant qui était si dévoué au seigneur des Arik. Plusieurs d'entre les généraux et d'autres Perses, avec lesquels il combattit, gardent le souvenir de ses glorieux exploits; et le roi lui-même, qui est semblable aux dieux, a été témoin oculaire de sa vaillance à Marvirod (1). Il en est peu parmi les Perses qui puissent faire dignement l'éloge de cet homme et de ses actions : et c'est par votre doctrine infâme et pernicieuse que vous avez fait périr un tel homme; des torrents de sang des Perses et d'autres nations ont été versés dans votre pays. Ne pourriez-vous pas vous-mêmes trouver une mort quelconque, pour vous priver de cette lumière bienfaisante dont vous jouissez aujourd'hui indignement et sans aucun droit, au lieu de plusieurs tourments et d'une mort cruelle, selon le mérite de vos œuvres? » En entendant toutes ces paroles de menaces et de reproches du rusé ministre des Perses, Mihr Nersèh, et de tous les nobles de la cour, le saint homme de Dieu, Léon, se leva et répondit en ces termes : « Tous ceux qui peuvent être interrogés en présence de votre autorité et avec lesquels vous tenez de si longs discours, sont honorés de la dignité sacerdotale, selon notre religion et suivant la divine constitution de l'Église. » En disant cela, il désignait un à un les saints pour leur faire connaître qui ils étaient, quels noms ils portaient et à quelle dignité ils étaient élevés, suivant la loi chrétienne.

(1) Lazare est le seul historien qui fasse mention du lieu où fut livrée la bataille dans laquelle Vartan perdit la vie, et qui prétende qu'Iezdedjerd assista en personne au combat.

Car, bien qu'ils eussent entendu parler des saints et des fonctions que chacun d'eux avait exercées en Arménie, toutefois ils ignoraient leurs noms et ne connaissaient pas les dignités dont ils étaient revêtus selon la consécration chrétienne. Il parlait ainsi de saint Joseph : « Celui-ci, que vous voyez, bien qu'il vous paraisse moins âgé que moi, est à juste titre par sa dignité plus grand que moi; car il est le chef de tous les prêtres d'Arménie. » Ensuite, en montrant saint Sahag, il disait : « Celui-ci est revêtu de tous les ordres sacrés, suivant la véritable et sainte consécration qui nous a été donnée par le Christ. Les autres et moi, nous sommes égaux selon l'ordre sacerdotal; et si quelqu'un est inférieur en rang, comme il partage en ce moment notre sort et surtout comme il peut être digne d'obtenir le martyre désiré, il est bien plus grand dans le règne de Dieu, où tout est accordé libéralement. Ces paroles ne sont pas les miennes, mais celui qui est notre Créateur et notre maître a dit que quiconque servira volontairement tous les autres, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux. Or, en arrivant aux réponses que vous nous avez imposées de faire à vos injonctions menaçantes, ce n'est point par manque de considération ou par ignorance que nous avons accompli une si grande et si terrible action; et loin de nous la pensée de nous en repentir, ou de paraître à quelques-uns avoir de la crainte et de ne pas avoir confiance dans ta terrible présence. Nous sommes heureux d'avoir agi ainsi, et nous nous en consolons. Nous aurons à souffrir divers tourments et la mort, et nous attendons avec anxiété le moment de les mériter. Quant aux temples du feu que vous nous dites avoir été détruits, ou quant à avoir tué le feu, il est écrit dans nos livres : « Que les Dieux qui n'ont point fait le ciel et la terre périssent sous le ciel! » Car le feu se forme de diverses matières : tantôt il s'éteint par l'action des mêmes matières dont il tire son essence, et tantôt il augmente et s'enflamme par le moyen de la cause qui le fait naître. Or le feu jaillit du fer et de la pierre, de l'eau et du bois. Il y a aussi la perle blanche dont il sort du feu; de même il naît du feu de l'argile argentine, si on l'expose à la chaleur du soleil. Le feu qui naît du fer s'éteint si tu places d'autres fers sur lui; le feu qui sort de la pierre s'éteint si tu le couvres avec d'autres pierres; il en est de même pour l'eau et pour toutes les autres matières. Le feu qui sort du bois, c'est par le bois même qu'il s'enflamme; ce n'est donc pas le feu, mais le bois lui-même qui mérite d'être nommé dieu, puisque c'est lui qui produit et vivifie. Or, n'est-ce pas

une folie extrême d'appeler frères deux ennemis, et dieu, ce qui n'est que l'œuvre des hommes? Celui qui dévore son père et son frère comme des ennemis, comment saurait-il honorer ou punir ceux qui l'adorent ou ceux qui l'offensent? Ces Dieux consument sans égard celui dont ils sont nés. Dans toutes les matières il existe du feu; en conséquence, toute matière qui existe sur la terre est un dieu. Si vous raisonnez ainsi, pourquoi nommez-vous aveuglément une partie de la matière dieu, et que de l'autre partie vous vous servez pour des choses impures? Ainsi vous l'outragez. Par exemple, avec une partie de briques et de pierres vous bâtissez des palais, et avec l'autre vous fabriquez des latrines et des endroits [pour y déposer] des immondices; avec une partie de l'argent vous formez des coupes, et avec l'autre des vases pour mettre les choses impures. Avec le feu du dieu, vous rôtissez et vous faites cuire les bœufs et les moutons; vous nettoyez avec l'eau les impuretés, les humeurs et les ordures; vous en buvez une partie pure ou bien mêlée de vin, vous n'en avez pas de l'horreur et vous n'en frémissez pas! Et pourquoi nous efforcerions-nous de dire ou d'énumérer une à une vos absurdités? Vartan, ce héros sage et vaillant, et ses compagnons ne voulurent pas rendre hommage à de telles erreurs, et protestaient sans cesse en disant que votre culte est faux et que vos doctrines sont celles de gens insensés. Mais vous ne les écoutiez point, car la violence ne permet pas de reconnaître la raison, comme on le voit actuellement. C'est pourquoi, ne pouvant supporter [ces erreurs] plus longtemps, ils affrontèrent la mort et ils furent couronnés. Nous aussi, nous avons ranimé leur courage et nous avons été leurs véritables précepteurs. »

Lorsque le saint homme de Dieu, Léon, eut dit toutes ces choses, les saints prêtres l'approuvèrent tous ensemble à haute voix, et ils en furent transportés de joie. Le perfide Mihr Nersèh et les autres nobles de la Perse qui s'étaient assis devant lui, en entendant l'approbation formelle que les saints [donnaient à ces paroles], et voyant la joie qui brillait sur leurs visages, se mirent en colère. « Nos lois, leur dit le ministre, nous interdisent de s'indigner contre quelqu'un avant de l'avoir entendu. Or nous vous avons vus joyeux à cause des paroles de cet homme pernicieux, dont nous avons entendu et apprécié les actes et la doctrine magique, en vertu de laquelle il a fait mourir l'homme excellent, le brave Vartan et ses compagnons. C'est pourquoi il attirera justement sur lui des peines sévères et même la mort. Mais vous, faites-nous savoir si vous partagez le même sentiment que ce criminel a eu la témérité et l'audace d'exprimer devant vous. » Saint Joseph et saint Sahag lui répondirent en ces termes : « Toutes les paroles que le vénérable Léon, inspiré par la grâce du Seigneur, vous a adressées, et la réponse qu'il vous a faite, comme l'exigeait sa sainteté, nous les avons déjà depuis longtemps et bien des fois méditées tous ensemble. Aujourd'hui il les a admirablement exposées devant vous avec la sagesse que Dieu lui a accordée. Nous y avons réfléchi et nous avons conclu que nous sommes tous du même sentiment, et, unis dans la même volonté, nous désirons mourir de la même manière. Mais toi, plein d'aigreur et de dépit, tu l'as insulté. Heureux ceux qui ont les yeux de l'esprit clairvoyants et équitables! Mais les grands et quelquefois aussi les inférieurs s'avilissent, parce qu'ils sont infectés des passions de la chair. Or, vous pliant sous le poids de telles passions, ne nous insultez pas avec indignation; car c'est vous qui méritez tous les blâmes. »

Le prince impie, irrité contre les saints qui lui adressaient ces reproches, comme s'ils eussent lancé contre le roi ces injures, ordonna aux bourreaux de bâillonner étroitement avec des chaînes les bouches des bienheureux, jusqu'à ce qu'elles furent remplies de leur sang qui s'écoulait dehors. Cela fait, il congédia l'assemblée; et les saints, semblables aux saints apôtres, quittèrent pleins de joie le conseil parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des outrages, des flagellations et des condamnations pour le nom de Jésus. A l'égard des autres prisonniers, des chefs et des nobles princes qui avaient été traduits devant le même tribunal, Mihr Nersèh ordonna aux bourreaux de les ramener et de les garder, chargés de leurs chaînes, « jusqu'à ce que, ajouta-t-il, le roi lui-même les interrogeât et entendit ce qu'ils auraient à dire. » Le lendemain, l'impie Mihr Nersèh, étant entré auprès du roi Iezdedjerd, lui rapporta toutes les questions adressées par lui et les réponses des saints prêtres. Le roi indigné ordonna qu'un grand conseil fût tenu le lendemain en sa présence, que tout Perse et tout étranger et quiconque portait quelque insigne royal, eût à comparaître devant lui, et que tous les prisonniers fussent amenés en sa présence. Quant aux enfants de la famille des Mamigoniens et des Gamsaragan et à ceux des autres familles, il ordonna au perfide Mihr Nersèh de les confier à qui il voudrait. En entendant cet ordre, tous les chefs militaires et ceux qui portaient quelque insigne royal se hâtèrent d'arriver au conseil. Le perfide Vasag, prince de Siounie,

revêtu de toutes les distinctions qu'il avait obtenues du roi, entra avec une grande pompe dans la chambre royale : car, excepté les honneurs des rois qui seuls lui manquaient, il n'y avait aucune distinction qu'il n'eût pas obtenue. C'est pour cela qu'il croyait s'asseoir sur le trône du grand royaume de l'Arménie. Il ne savait pas, le malheureux, que le Seigneur l'avait abandonné, que l'esprit malin l'étouffait, et que la parole du saint homme de Dieu, Léon, s'accomplissait alors sur ce misérable. Toute la salle étant remplie de Perses, le roi ordonna de faire venir en sa présence les Arméniens révoltés, chargés de chaînes.

40. *Les satrapes comparaissent devant le conseil du roi.*

Les grands d'Arménie furent conduits devant le roi, qui les interrogea en disant : « Par quelle témérité ou dans quel dessein, par quelle séduction ou par quel espoir insensé, vous êtes-vous engagés dans une si terrible entreprise dans laquelle vous voyiez votre ruine et celle de votre pays, comme cela est arrivé réellement, ainsi que vous en avez fait l'expérience? » Ayant entendu ces paroles du roi, les satrapes arméniens gardèrent pour le moment le silence, sans lui donner de réponse. Le roi, en réitérant la même question, exigeait d'eux une prompte réponse. Ils lui répondirent en disant : « Que votre bénignité nous permette de choisir quelqu'un d'entre nous qui vous exposera les motifs qui nous engagèrent, dès l'origine, à procéder ainsi, à décider et à agir : car il ne nous convient pas de parler tous confusément devant vous. » Le roi et les nobles y ayant consenti, on leur ordonna de s'expliquer. Alors ils présentèrent Arschavir Gamsaragan, disant qu'ils devaient tout entendre de lui. Arschavir Gamsaragan, inspiré par le Saint-Esprit, s'avança courageusement, et se mit à parler devant le roi et devant tous les nobles en disant :

41. *Discours d'Arschavir Gamsaragan dans le conseil présidé par Iezdedjerd.*

« Déjà, dès le principe, toutes les causes de vos démarches nous étaient connues, alors même qu'elles s'éveillaient dans le cœur de vos rois. Ensuite vous avez mis la main à l'œuvre; vous nous avez ordonné de vous obéir et vous nous avez forcés à embrasser une religion que ni nous, ni nos ancêtres, n'ont point connue et à laquelle ils n'ont point ajouté foi. Bien des fois nous vous avons déclaré qu'il nous était impossible d'accepter et de professer une religion que nos ancêtres n'ont jamais professée, qui répugne à nos cœurs et ne nous inspire que du mépris. Nous avons protesté ainsi, comme peut l'attester cette respectable assemblée. Comme nous n'avons point voulu consentir à vos exigences, vous nous avez, par la violence et par la force, réduits à pratiquer votre culte que nous avons suivi par crainte, en apparence; nous avons voulu échapper un moment à votre tyrannie, mais, dans notre cœur, nous avons détesté et abhorré cet acte; nous nous étions décidés à nous en délivrer par quelque moyen, et à retourner dans notre patrie, pour l'abandonner ensuite avec nos femmes et nos enfants et nous réfugier sur une terre étrangère. Celui qui le premier exécuta cette résolution, ce fut le plus illustre parmi les princes arméniens et votre serviteur Vartan. Mes paroles sont connues et attestées par d'illustres personnages parmi les Perses, qui vivent encore et qui se trouvent ici auprès de vous. Ayant pris seulement sa femme et ses familiers, Vartan se dirigea, en fuyant votre tyrannie, sur le territoire des Grecs. Ayant appris sa fuite, Vasag, prince de Siounie, se hâta d'expédier auprès de lui en qualité de messagers les grands chefs, les princes et les saints prêtres. Il lui fit porter le saint livre de nos lois, scellé de son sceau, sur lequel on avait prêté serment. Il m'envoya aussi avec eux, et dans la lettre que Vasag adressa à Vartan, il écrivait ainsi : « Pourquoi as-tu fui? ou bien qu'elle est cette crainte qui t'inspire de la peur, et que tu ne m'as pas déclarée? Ne fuis pas et ne crains personne. Si tu redoutes le seigneur de la Perse et sa force, ne t'en effraye point. Reviens donc, et nous enverrons une lettre à l'empereur, nous nous soumettrons à son autorité, et lui, en croyant que, par notre propre volonté, nous plaçons sous son autorité un si vaste pays, il acceptera volontairement et avec joie notre proposition, et nous fournira des troupes. Alors, unis avec eux, nous fatiguerons sans cesse le seigneur de la Perse et les Perses eux-mêmes. Cependant, si l'empereur pense autrement, il ne connaît pas son intérêt, mais peu importe. Pendant que j'étais marzban des Ibères, et que la porte des Aghouank était sous ma main, plusieurs généraux grecs se sont liés d'amitié avec moi, par des engagements et par serment; et, fidèles à ce pacte, ils me fréquentent jusqu'à ce jour. C'est moi qui tiens les tributs de toute l'Arménie; tous les commissaires sont sous ma direction. Je garde encore de l'argent en quantité considérable, que j'ai retiré des ministres perses qui se trouvaient ici, en Arménie. Cet argent se conserve dans mon trésor. Si j'en expédie une partie en Grèce, je rassemble-

rai de ce pays tant de Grecs, que la terre perse ne leur suffira pas pour butin. Ayant écrit tout cela, et confirmant ses lettres par serment, Vasag, seigneur de Siounie, fit revenir par force Vartan qui était déjà sur le point de passer chez des princes étrangers qui ne sont pas soumis à votre domination. La lettre que le seigneur de Siounie écrivit à Vartan existe encore; nous en avons le sceau auprès de nous; nous pouvons vous le montrer, si vous voulez le voir. » En ce qui concerne ses enfants, il parlait de la sorte : « S'il y a des Perses en Arménie, je les renfermerai tous, chargés de fers, dans les forteresses, jusqu'à ce que le roi mette mes fils en liberté. Il fit arrêter quelques Perses, il les mit pour quelque temps en prison, et, lorsqu'il eut accompli l'œuvre de notre destruction, alors il les laissa aller. Il envoya des lettres à l'empereur, aux autres nobles de la Porte, et au général d'Antioche; il expédia en Grèce Vahan Amadouni et d'autres satrapes de chaque famille. Il envoya Vartan avec nous et avec les troupes en Aghouank, pour y combattre; il nous poussa, à notre insu et par trahison à cette calamité, en faisant mourir un si excellent serviteur. Il fut cause de la ruine de beaucoup de Perses et d'Arméniens du pays même; et maintenant le voilà qui vient avec insolence s'asseoir parmi vous comme un homme qui a bien mérité. Mais vous! veuillez voir toutes les lettres qu'il a écrites et scellées pour l'empereur, pour toute la Grèce et pour plusieurs autres personnages, et alors ordonnez et disposez-en, comme il vous plaira; car là où il existe des lettres et des sceaux, votre équité n'a pas besoin de discours superflus et de paroles inutiles. » En entendant tout ce récit d'Arschavir Gamsaragan, et voyant aussi les lettres que Vasag, seigneur de Siounie, avait écrites, le roi Iezdedjerd et tous les princes de la cour connurent la vérité et furent frappés d'étonnement.

42. *Vasag est déclaré coupable devant le conseil.*

Alors le roi, appelant devant lui Vasag, prince de Siounie, se mit à lui parler d'un cœur fortement irrité et rempli d'indignation, et il lui dit : « Il est vrai que nous avions déjà entendu parler de tous ces desseins et de toutes ces trahisons. Mais cependant, dis-moi, quelle pensée as-tu conçue, ou bien quelle intrigue as-tu ourdie pour oser t'engager dans une entreprise si périlleuse et l'exécuter alors que tu étais prince et chef de l'Arménie? D'abord, tu as poussé les autres à la rébellion, comme nous l'avons exactement constaté par des lettres écrites par toi, qui ont été lues. En excitant à la révolte le brave Vartan, notre zélé et dévoué serviteur, et ses compagnons, tu les as trompés, en feignant d'écrire des lettres à l'empereur et à son général. De plus, tu l'as conduit avec l'armée en Aghouank, tu l'as poussé à attaquer les troupes perses, et ainsi tu as artificieusement trahi et dévasté le pays; ensuite tu as été cause de la mort de beaucoup de mes sujets perses et étrangers. Car, si même l'empereur et le roi des Huns m'eussent enlevé par force un serviteur, comme l'était Vartan, j'aurais combattu avec toutes les armées de la Perse, et je ne leur aurais point accordé de paix jusqu'à ce que je l'eusse possédé. Or tu as, avec tes mains, donné la mort à un tel sujet; tu as désolé un pays très-vaste et très-fertile, et tu as osé encore avec insolence venir nous visiter, comme si nous ignorions tes actes perfides. Sache donc que tu n'es plus dorénavant seigneur de Siounie, et tous les maux que tu as médités et exécutés retomberont sur ta tête perfide. Le tribut de mon Arménie et de ces Perses que tu as tués, et tous les biens que tu as ramassés, nous avons ordonné de les reprendre sur tes domaines et sur ceux de tes fils, jusqu'à ce que tout soit acquitté. » Bien que le misérable et perfide Vasag voulût parler et répondre, personne ne prêta l'oreille à ses paroles, et personne ne les approuva; en effet, Vasag, ayant violé le serment fait sur le saint Évangile, s'attira la malédiction du bienheureux homme de Dieu Léon, qui le réduisit au silence et le couvrit de confusion. Quoiqu'il eût toutefois quelques mérites auprès des Perses, et qu'il tâchât de s'en prévaloir en ce moment, pourtant cela ne lui servit de rien; et même ils augmentaient encore plus ses crimes, en le rendant coupable. Alors se vérifia sur lui la parole du psalmiste, qui dit : « Lorsqu'on le jugera, qu'il soit condamné; et que sa prière même lui devienne comme un péché. » Le roi ordonna de lui enlever en sa présence et ignominieusement tous les insignes qu'il portait. Les gardes mêmes l'insultèrent et le dépouillèrent de ses ornements. Puis, après lui avoir ôté toutes ses marques d'honneur, ils le chassèrent honteusement hors de la cour royale.

Le même jour, son ennemi Varazvaghan, le prince apostat de Siounie, fut établi seigneur de Siounie. Celui-ci, durant tout le temps qu'il fut placé à la tête du gouvernement de Siounie, commit beaucoup d'injustices; il éleva plusieurs temples du Feu dans la Siounie, pour consommer la ruine de sa maison, et, longtemps tourmenté par le démon, ainsi qu'il a été écrit plus haut, il succomba misérablement d'une mort cruelle. Le perfide Vasag

vécut quelques années à la Porte, très-affligé et accablé de beaucoup de souffrances. Il consumait ses jours en soupirant et en gémissant tous les jours et à toutes les heures, de sorte qu'en étendant lui-même la paume de ses mains, il frappait son visage d'une manière outrageante, en disant : « Reçois ces outrages que te valurent la violation du serment prêté sur le saint Évangile, le sang du saint martyr Vartan le Mamigonien, et de ses chers compagnons, martyrisés avec lui, qui ont hérité de la vie éternelle et qui ont laissé leur noble mémoire éternellement sur la terre et à toutes les générations de sa maison. Et toi, misérable, tu végètes au contraire pendant le peu de jours de cette vie, tourmenté par les remords et la douleur dans l'âme, et tu es réservé au feu éternel et inextinguible. » Ce furent les serviteurs eux-mêmes du prince Vasag qui nous rapportèrent fidèlement toutes les paroles pénibles qu'il prononça, en versant des larmes, jusqu'au moment de sa mort. Il termina ses jours, dans la Perse, comme l'avait dit le saint homme de Dieu, Léon.

43. *Noms des prisonniers.*

Les saints prêtres retenus prisonniers étaient : Joseph, patriarche; Sahag, évêque des Reschdouni; le bienheureux prêtre Léon; Mousché, prêtre de la cour de Nerschapouh, seigneur des Ardzrouni; Samuel, prêtre d'Aradza; Abraham, diacre; Arsène, prêtre d'Éghékiag; Khadchadch, diacre (1). Avec eux étaient aussi des satrapes fidèles, retenus prisonniers, dont voici les noms : De la famille de Siounie, les deux frères Papgèn et Pagour; de la famille des Ardzrouni, Nerschapouh, Schavasb, Schenkin (Schentin), Barkev et Dadjad; de la famille des Mamigoniens, Hamazasbian, Hamazasb, Ardavazt et Mouschegh; de de la famille des Gamsaragan, Arschavir, Thath[oul] et Vartz (2); de la famille des Amadouni, Vahan, Arantzar et Sernag (Arnag); de la famille des Kenouni, Adom; de la famille des Timaksian, Thathoul et Sad, avec deux autres membres de la même famille; de la famille des Antzévatzi, Siméon (Schmavon) et Aravan (3); de la famille des premiers Aravélian, Papagh, Varaztèn et Tagh; de la famille des Ardzérouni, Abersam; de la famille des Mantagouni, Sahag et Pharsman; de la famille des Daschiratzi, Vrèn; de la famille des Raphsonian, Papig et Ohan (1). Le roi Iezdedjerd ordonna que tous ces personnages et avec eux trente et un autres satrapes, chargés de lourdes chaînes, fussent retenus dans la province de Vergan, jusqu'à la seizième année de son règne. La seizième année de son règne, Iezdedjerd, se dirigeant avec toute sa nombreuse armée pour faire la guerre aux Kouschans, ordonna que les prisonniers arméniens, les prêtres et les satrapes, fussent aussi amenés du Vergan auprès de lui. Arrivé dans le pays d'Abar, il passa dans la ville royale appelée Nischapour (Niouschapouh) (2); il donna ordre que les prisonniers arméniens, les prêtres et les satrapes, fussent gardés là, dans le château de Nischapour. Mais, pour les deux bienheureux prêtres, Samuel et Abraham, il commanda de les conduire avec lui; il leur faisait sans cesse souffrir de cruels tourments et des flagellations, en les chargeant de lourdes chaînes, pour inspirer de la crainte et pour jeter l'épouvante parmi les chrétiens qui se trouvaient avec lui dans l'armée. Lorsqu'il arriva aux frontières de l'ennemi, ses projets ne furent en aucune manière réalisés; car, ayant été complétement défait, il s'en retourna couvert de honte, ayant perdu les plus illustres et les plus distingués de ses soldats, ainsi que d'autres hommes de la cavalerie. Ce ne fut pas en attaquant de front que les ennemis combattirent les soldats perses; mais, se précipitant soudain sur chacune des ailes, ils firent tomber un grand nombre de combattants sous leurs glaives; ensuite ils s'en retournèrent sans dommage et ils disparurent. En guerroyant ainsi pendant plusieurs jours, ils dispersèrent les soldats perses, en leur infligeant une sanglante déroute (3). Le roi Iezdedjerd, se voyant si honteusement déshonoré et avili, fut plongé dans une profonde tristesse et se consumait de désespoir. Il avait l'esprit agité; il cherchait à savoir pour quel motif il avait été exposé à une si grave ignominie. Le cœur rempli de doute, il en attribuait la cause tantôt à la discorde de ses troupes et tantôt à la négligence des mages, en disant qu'ils n'avaient pas apaisé les Dieux avec des offrandes et avec des sacrifices. « Les Dieux indignés n'ont pas voulu

(1) Cf. plus haut, pg. 242, la liste des mêmes martyrs.

(2) Élisée (p. 247) ajoute Nersèh et Aschod Gamsaragan qui sont omis par Lazare.

(3) Élisée (*loc. cit.*) nomme aussi Zovarèn Antzévatzi qui n'est pas cité par notre auteur.

(1) Élisée donne pour le nom d'Ohan, qui paraît la lecture la plus certaine, la variante Ioukhnan. (Élisée, *loc. cit.*)

(2) Cf. plus haut, p. 186, note 1, col. 1.

(3) Il s'agit ici de la campagne qu'Iezdedjerd II entreprit contre les Kouschans et qui fut si funeste à ses armes, à ce que rapporte Élisée, ch. 8. Il paraît qu'il faut entendre à cette époque par les Kouschans, les Huns, Hephthalites. (Cf. Saint Martin, *H. du B.-Emp.*, t. VI, pg. 312, note 1.)

nous secourir; ils nous ont abandonnés, et, l'armée ennemie ayant triomphé de nous, nous sommes retournés vaincus et couverts de honte. » Ayant appris la colère du roi, les mages s'assemblèrent par le conseil de l'inique ministre Mihr-Nersèh, et ils se mirent à parler au roi, en lui disant : « Vaillant roi des Arik, que ton âme ne cherche pas d'autres raisons touchant les revers qui nous ont été infligés par les ennemis : ce sont les Dieux qui sont grandement irrités contre nous à cause des prêtres arméniens déicides, qui depuis longtemps ont mérité la mort. En négligeant de nous occuper de leur sort, ils ont continué à vivre encore jusqu'à ce jour. Car, si même ils avaient été de simples sicaires, et que vous les eussiez gardés vivants pendant si longtemps, c'eût toujours été un acte grave et digne de blâme ; d'autant plus qu'ils ont osé lever les mains contre les Dieux pour les tuer. Cependant ils vivent encore et voient le soleil! voilà pourquoi nous avons été sévèrement punis par les Dieux. »

44. *Martyre du prêtre Samuel et du diacre Abraham.*

Ayant entendu ces paroles des mages, et croyant à la véracité de leurs faux discours, le roi s'emporta violemment contre les prêtres prisonniers, en déclarant qu'en effet ce furent eux la cause de la défaite signalée qu'essuyèrent ses troupes. Il ordonna aussitôt que les saints prêtres qui étaient avec lui, le saint prêtre Samuel et le saint diacre Abraham, fussent conduits dans un lieu solitaire, assez loin de l'armée, et que là ils fussent décapités, afin qu'aucun des chrétiens ne pût les trouver et vénérer leurs ossements. Mais, avant de les exécuter, il ordonna de couper la main droite de Samuel et de la poser dans la main du vénérable Abraham. Il commanda de couper aussi la main droite de saint Abraham et de la placer dans celle du vénérable Samuel : « puisque, dit-il, ils ont osé porter leurs mains sur le feu sacré et le tuer. » Ensuite il leur fit trancher la tête par le glaive (1). Ainsi furent martyrisés les saints, dans le mois de hroditz le septième jour du mois, dans la province nommée Vartkès (2).

45. *Martyre de Thathig, évêque de Passèn.*

Après cela, le roi ordonna d'expédier le plus promptement possible un messager auprès du bienheureux évêque de Passèn, Thathig, qui depuis longtemps déjà était prisonnier en Assyrie, et tourmenté par de cruelles tortures. Il commanda de l'exécuter sur les lieux mêmes et de faire disparaître le corps du saint, pour que personne parmi les chrétiens ne le trouvât et n'exposât ses reliques à la vénération des fidèles. Le messager étant arrivé, les mages, pleins de joie, exécutèrent cet ordre; mais, avant de mettre le saint à mort, ils le torturèrent pendant plusieurs jours; ils lui écorchèrent la peau jusqu'aux os ; puis, d'après l'ordre du roi, ils lui tranchèrent la tête. Le même ordre fut donné aussi pour les autres saints prêtres qu'on avait laissés prisonniers dans la forteresse de Nischapour (1).

46. *Martyre des Léontiens.*

Le roi ordonna à Veh-Ten-Schapouh, l'intendant, de prendre avec lui deux nobles pour assesseurs, Dchenigan, chef des eunuques de la cour royale, et Movan, grand maître de la garde-robe, avec le chef des mages (2), et d'aller sans plus tarder tirer les saints prêtres et les satrapes arméniens de la prison où ils étaient enfermés ; enfin de les conduire bien loin de la ville, dans un lieu impraticable et désert, et là, après d'horribles tortures, de leur ôter la vie de la manière qu'il jugerait convenable. Mais il imposa sévèrement à Veh-Ten-Schapouh l'obligation de ne faire savoir à personne leur départ de la ville, ni la route par où ils devaient les conduire, ni le lieu où ils devaient les exécuter. « Car, dit-il, nous avons entendu dire avec certitude que ceux qui appartiennent à la secte chrétienne se réjouissent grandement de leur mort. Ils disent en effet que, par la vertu des os de ceux qui meurent pour le nom de leur Dieu, si quelqu'un en conserve dans sa maison une partie ou quelque petit morceau, aucun mal ou infortune n'arrive, ni à lui, ni à sa maison, ni à ses familiers. De plus, ils disent qu'ils en obtiennent de la bonté, de la sagesse, de la valeur et de la protection. Ils cherchent, aux dépens de leur vie, à se procurer de ces reliques, en personne ou par de l'argent, soit une dent ou un ongle, et à l'emporter dans leur maison. En outre, nous nous sommes informés auprès de personnes fidèles qui professaient leur fausse secte et qui à présent ont embrassé notre sainte et vraie religion, que si quelqu'un offre à leurs femmes, à leurs fils ou à leurs filles, des ornements d'or,

(1) Cf. Élisée, ch. 8, et plus haut, p. 230.
(2) Élisée orthographie différemment le nom de cette province, qu'il écrit *Vadkédès*. — Cf. plus haut, p. 242.

(1) Cf. Élisée, ch. 8, et plus haut, p. 242.
(2) Cf. Élisée, ch. 8, et plus haut, p. 236.

d'argent et de perles, en y ajoutant un petit morceau des reliques de ces morts, ils l'estiment plus important et plus précieux que tous les autres objets. Que dirai-je de plus? les ornements mêmes que les pères et les mères leur ont donnés pour souvenir, des colliers et des bracelets de perles précieuses, les femmes des chrétiens ne font aucune difficulté de s'en défaire et de les donner, pour acheter les os de ces hommes. Mais vous, tâchez d'agir de manière que leur exécution ait lieu dans un endroit désert et hors de l'atteinte de ceux qui meurent avec cette espérance d'honneurs et de ceux qui espèrent posséder les reliques de ces hommes. »

L'intendant Veh-Ten-Schapouh, ayant entendu cet ordre du roi, dans le pays d'Abar, se rendit dans la forteresse de Nischapour, et là il se mit à dire des mensonges, en annonçant perfidement que le roi des rois lui avait ordonné de renvoyer dans leur pays les prêtres arméniens qui étaient enchaînés, et qu'à l'égard des autres nobles arméniens, il avait promis de leur rendre la liberté, à son arrivée. En entendant cela, les habitants de la ville royale croyaient à la véracité des paroles que Veh-Ten-Schapouh leur avait adressées. Mais les saints prêtres, l'ayant entendu, reconnurent à l'instant, par la vertu du Saint-Esprit, que l'heure de leur martyre était proche; ils se mirent à parler aux satrapes arméniens, avec qui ils étaient enchaînés, et ils leur dirent : « Bien que Veh-Ten-Schapouh ait voulu cacher la vérité, il ne l'a pas pu, puisque nous aurons le sort que nous savons. Vous serez, par la miséricorde du Christ, déchargés de vos liens, et nous, par la grâce du Saint-Esprit, terminant les jours pénibles de cette vie, de notre pèlerinage, nous nous rendrons dans notre véritable patrie, chez nos proches; c'est là que nous trouverons les chœurs des apôtres, les demeures des saints, l'armée du Seigneur et du Créateur de tous, du Christ, qui dit : Où je suis, là sera aussi mon serviteur. » Tandis qu'ils parlaient ainsi, un des bourreaux, qui était en intime relation avec les satrapes arméniens prisonniers, et qui s'était exactement renseigné de toute l'affaire auprès du bienheureux Khoudjig (1), vint leur découvrir leurs secrets desseins; il leur fit connaître la vérité, et ce que le roi avait ordonné concernant l'exécution des prêtres. Les satrapes, en apprenant ces nouvelles, pleuraient amèrement, non qu'ils ne désirassent pas le martyre des saints, car eux-mêmes souhaitaient de le mériter, mais parce qu'ils en étaient privés et qu'ils restaient comme des orphelins inconsolables. Cependant les saints, ayant entendu de la bouche du bourreau cette heureuse nouvelle, se ranimèrent et ils en éprouvèrent une grande joie; et, rendant gloire à Dieu, ils se préparèrent aussitôt à réciter les offices de la nuit, car l'heure des offices était déjà passée, en comparaison des autres jours. L'arrivée de l'intendant à la ville royale fut également retardée, et il fut obligé de s'y arrêter la nuit. Les saints, ayant récité l'office du soir, prirent le peu de nourriture simple qu'ils avaient à leur disposition, comme si c'eût été un mets délicat. Ce repas devenait agréable pour eux, car ils étaient pleins de satisfaction et consolés par la grâce du Saint-Esprit. Ayant fini le repas, ils glorifièrent et bénirent Dieu, et ils récitèrent les prières. Les saints prêtres du Seigneur ordonnèrent aux satrapes prisonniers de veiller cette nuit et de faire tour à tour des prières, en leur disant : « Si quelqu'un de vous est aujourd'hui renvoyé en Arménie, n'est-il pas vrai que vous adresseriez avec joie à tous vos amis des lettres affectueuses et des nouvelles consolantes? De plus, vous prierez Dieu aussi pour celui qui devrait voyager, afin qu'il puisse arriver heureusement chez vos parents et exécuter ce dont vous l'auriez chargé. Or voilà que nous allons être envoyés par vous auprès de Dieu. Nous avons tous prié le Christ, notre Sauveur, et son Esprit-Saint, afin que nous puissions tous, avec un courage intrépide, être dignes de marcher dans la voie désirée qui conduit au ciel, de porter vos hommages et vos recommandations au Christ miséricordieux et aux saintes cohortes des apôtres, des prophètes et de tous les saints, par l'incessante intercession desquels le cœur miséricordieux du Christ créateur sera touché de compassion; il sera votre consolateur et votre libérateur; il vous déchargera des liens visibles qui vous enchaînent, et il confondra vos ennemis et vos rivaux. Il vous fera voir le pays de l'Arménie et vos familles; il y recueillera les ossements de chacun de vous et il les unira aux cendres de vos pères; et, en délivrant vos âmes des liens invisibles du démon, il les conservera inviolables jusqu'au jour de Jésus-Christ. » Lorsque les satrapes eurent entendu ces vœux des saints prêtres du Christ, ils leur répondirent, en disant : « Qui peut être jamais vaincu par le sommeil dans le ciel, où il n'y a ni veille, ni souffrance ; ou bien, qui donc souffrira et aura du chagrin dans l'éternelle félicité, d'où sont bannis les douleurs, les tristesses et les sanglots? Ce jour-ci est comme un précurseur et comme un gage de ce jour-là. Et tandis qu'on

(1) Cf. Élisée, ch. 8, et plus haut, p. 236.

prêche et qu'on fait sans cesse entendre parmi nous la doctrine des saints prêtres de Dieu, pourquoi la tristesse doit-elle résider dans nos cœurs? Car nous avons été dignes de voir, pendant notre existence, nos pères et nos docteurs qui ont été, de leur vivant, comme autant d'anges, et, à leur mort, comme autant d'esprits célestes. Mais nous pleurons, comme le Christ notre Sauveur, en voyant Jérusalem, ou bien Lazare qu'il a ressucité de la mort, en réfléchissant pourquoi une créature immortelle et sainte du Seigneur, séduite par la tromperie du démon, a été de nouveau remise sur la terre, sujette aux maux et à la mort. »

En entendant toutes ces paroles consolantes des satrapes, les saints prêtres du Seigneur éprouvèrent une très-grande joie; et, en étendant les mains vers le ciel, ils se mirent à rendre grâces à Dieu, en disant: Nous te rendrons grâces, « Seigneur, toi qui, par les mérites de la prédication des saints apôtres, as régénéré plusieurs autres apôtres, et, par la vertu des martyrs vertueux, as engendré d'innombrables héros, comme aussi l'apôtre et le confesseur saint Grégoire, par ses bonnes œuvres et par l'enseignement de sa sainte et désirable doctrine, transportant tous les cœurs d'un zèle sacré, a produit des docteurs et d'innombrables héros, plusieurs religieux et de nombreux chœurs de vierges, en formant de chacun un temple de la sainte Trinité. Nous te remercions, notre Sauveur, car tu as rendu dans le troupeau de saint Grégoire les brebis plus intelligentes que les pasteurs; et tu as accordé la science au peuple, aux disciples plutôt qu'aux précepteurs. Voilà que, nous aussi, nous sommes maintenant encouragés et ranimés par la doctrine de nos fils spirituels, inspirés par la grâce divine : ce sont les enfants qui enseignent les pères; les disciples, les maîtres, et le peuple, les prêtres. Or nous sommes dirigés avec joie par ceux-ci, qui nous mettent en route et nous envoient auprès de toi; et eux, en demeurant dans le corps, sont avec toi et en toi, et ils se fortifient par toi. Conserve-les avec ta main toute-puissante; défends-les par la force de ton Esprit-Saint, en les consolant avec la joie de ta parole, en leur concédant ta paix, et en faisant croître la grâce en eux. » En bénissant ainsi les bienheureux prisonniers et en les recommandant au Tout-Puissant, ils ajoutèrent : « Il vous conservera saufs et vous consolera pour toujours avec son Saint-Esprit : cependant ne vous attristez point, mais réjouissez-vous en Celui qui dit : « Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous. » Il est déjà venu, il se trouve parmi vous; il vous délivrera des liens où vous vous trouvez, vous gardera dans l'espérance de son secours, et vous fera vivre avec une libre franchise, puisque nous sommes tous les jours livrés à la mort à cause de vous, et que nous sommes regardés comme des brebis destinées à la boucherie. Le Seigneur tout-puissant écrasera le démon sous vos pieds, vous rendra illustres et célèbres au milieu de cette nation impie, et vous fera retourner dans votre patrie. Il gardera vos maisons, élèvera vos enfants, et fera vos fils héritiers des biens de leurs pères. Gloire à lui maintenant et dans tous les siècles! Amen. »

Lorsque saint Léon eut achevé d'adresser toutes ces paroles de doctrine et de consolation, par l'ordre de saint Joseph et de saint Sahag; eux aussi, en bénissant les bienheureux satrapes et les autres qui s'étaient réunis auprès d'eux, les recommandèrent tous à la sainte Trinité et se mirent à prier. Alors chacun des bienheureux satrapes prisonniers devint comme ceux qui s'étaient rassemblés dans le cénacle, et qui s'entretenaient avec les saints apôtres, remplis de la grâce du Saint-Esprit, ranimés et confirmés dans l'espérance céleste. Et tandis que tous les esprits des auditeurs tressaillaient de joie, en jouissant de la divine doctrine des docteurs apostoliques, comme de divers mets délicieux et exquis; voilà que tout à coup arrivèrent les nombreux bourreaux de l'intendant avec plusieurs torches allumées; puisque, selon le divin ordre de l'arrêt perpétuel et inaltérable, c'était déjà l'heure où le coq chante. Ils étaient accompagnés d'une foule de forgerons, munis des instruments de leur métier, enclumes, marteaux, masses et limes, pour limer, couper et détacher les fers des mains, des pieds et du cou des saints; ou bien pour rompre et briser ce qu'ils ne pourraient pas couper avec des limes, en le posant sur l'enclume, et en rompant avec des marteaux l'écrou de fer. Car leurs fers étaient plus durs et plus pesants que tous les fers ordinaires, avec lesquels on enchaînait les autres condamnés; et les mages les avaient fait faire expressément pour eux, comme pour des hommes infâmes, ennemis de la patrie et déicides. Les chaînes du saint patriarche étaient, à ce qu'on disait, plus fortes, plus grosses et plus lourdes que les autres. Les saints prêtres du Seigneur, en voyant arriver les bourreaux avec Veh-Ten-Schapouh, et en apercevant la multitude des forgerons, s'en attristèrent tous et se troublèrent, puisqu'ils désiraient se rendre au céleste appel, avec les mêmes ornements, qu'ils méritèrent de porter pendant si longtemps sur leur corps pour le nom de Dieu. C'était un plaisir et une joie pour eux d'aller avec leurs chaînes sur le lieu du martyre, pour y mériter la gloire éternelle. Ils souhaitaient ardemment y laisser ensuite les

chaînes et les liens des charges de ce monde. Il en est parmi les hommes et parmi les femmes qui, cherchant la gloire, et pleins d'avidité, se parent d'or, de perles et de pierres précieuses, dont ils se ceignent orgueilleusement les mains, les pieds et le cou. Si quelque ennemi ou quelque prince tyran les eussent ornés, pour punition, avec ces chaînes, et leur eût commandé de les garder sans les ôter, ils commenceraient à fondre en larmes, et ne pourraient les souffrir un seul instant. Cependant les saints s'enveloppaient eux-mêmes de leurs chaînes, et cela ne leur paraissait rien; ils n'en sentaient point le poids; et même, en voyant sur les autres différents objets, l'envie les ronge parce qu'ils ne les possèdent pas. « S'ils en possèdent, disent-ils, comment pourrons-nous paraître plus riches qu'eux? » Et quand même on les chargerait de tous les objets précieux de ce monde, jusqu'à en être oppressés et étouffés, ils n'en seraient pas encore satisfaits. Pourtant ceux qui se parent de ces ornements passagers ne paraissent point si beaux, si splendides et si chers à tous ceux qui les observent, que les bienheureux et angéliques fils du martyr Grégoire, héritiers de ses vertus paternelles, avec leurs chaînes désirées qu'ils portaient glorieusement et avec joie sur leurs mains sacrées et sur le cou.

Les forgerons s'approchèrent d'eux, et s'efforçant pendant plusieurs heures de rompre avec des limes et avec d'autres instruments les écrous énormes, et ne le pouvant pas, ils les appuyèrent sur les enclumes, et, en les rompant avec des marteaux, à peine purent-ils détacher les fers et les enlever des corps des saints, déchirant cruellement et ulcérant leurs chairs. Mais ils ne comptaient pour rien toutes ces souffrances horribles; et, tandis que les bourreaux prolongeaient cette torture jusqu'à la troisième heure du jour, ils bénissaient, avec les satrapes prisonniers, le Christ, réparateur de tous les maux, en lui adressant des prières et en le glorifiant. Alors Veh-Ten-Schapouh ordonna à ses compagnons de faire venir en secret et pendant la nuit les personnages influents de la capitale, comme aussi les principaux parmi les mages; il leur parla ainsi d'après l'ordre royal, en leur disant : « Que chacun de vous réfléchisse pour sa vie et pour sa famille, et qu'il redoute la sévérité des rois qui peuvent, comme les dieux, ôter la vie et la donner, élever à des dignités et dégrader. Dès aujourd'hui, jusqu'à ce que toute l'armée royale soit réunie et rassemblée dans le Vergan, qu'il soit défendu de sortir hors des portes de la capitale à tous les Arméniens, quels qu'ils soient, ou à quelqu'un des gens des satrapes arméniens ou à ceux des prêtres enchaînés, que nous devons emmener aujourd'hui, ou à tout autre Arménien, arrivé de quelque endroit que ce soit pour y habiter; autrement, vous serez, sans aucune indulgence, punis avec toutes vos familles et soumis par le roi à une mort cruelle, et nous serons impardonnables, alors que tous ces maux vous arriveront. Tenez-vous donc en garde avec crainte, et ayez soin de faire ainsi que nous. Alors tous nous obtiendrons de glorieuses récompenses. » En songeant en effet à l'ordre du roi, ils craignaient que quelqu'un des gens des satrapes prisonniers, étant déguisé, ne cherchât furtivement la trace du chemin par où ils passeraient. Mais Jésus, le Sauveur, avait déjà envoyé avec eux celui qui devait montrer et révéler au monde ce grand trésor. Cependant ils agissaient comme les Juifs qui commandaient aux soldats de Pilate de garder le sépulcre, lorsque la sagesse divine l'ouvrit par le moyen des anges et le montra aux fidèles, au nom de Celui qui prouve toujours que ses paroles sont infaillibles, et qui dit : « Celui qui croit en moi. fera lui-même les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore. » Lorsque les bourreaux eurent exécuté l'ordre de Veh-Ten-Schapouh, ils se hâtèrent ensuite de faire sortir les saints de la capitale. En voyant cela, les satrapes arméniens, qui devaient rester enchaînés dans la forteresse de la capitale, furent ranimés et mirent leur confiance dans l'espérance céleste; et, en présence de toute la multitude du peuple perse et de ceux de la ville, ils se jetèrent sans crainte et pleins de joie aux pieds des saints prêtres; ils les baisèrent longtemps, les suppliant et leur disant de se souvenir d'eux dans la félicité et dans le règne céleste. De même, les saints prêtres du Seigneur, les embrassant tous avec tendresse et d'un visage serein, disaient ainsi : « Que le Dieu des armées vous bénisse et vous accorde la grâce de persévérer pour la gloire de son nom; qu'il vous donne de la force devant ces nations païennes, et qu'il délivre vos corps des liens visibles dans lesquels vous vous trouvez; qu'il vous guide vers la terre où vous êtes nés, et qu'il fasse reposer vos os dans le sépulcre de vos pères; et, dégageant vos âmes des liens invisibles du démon, qu'il vous transporte dans la patrie où vous nous envoyez; qu'il nous établisse avec vous dans les demeures éternelles où est assis le Christ à la droite du Père. » Les impies, en voyant que les saints prêtres se séparaient si joyeusement des satrapes arméniens, se moquaient d'eux intérieurement et les raillaient, croyant qu'ils ignoraient l'ordre du roi; ils disaient secrètement entre eux: « Si les prêtres savaient la

mort qui les menace, il s'en trouverait plusieurs pour les pleurer, et ils ne pourraient point rire ainsi et se réjouir. » Mais les impies ne savaient pas que cela même était le motif de leur joie, et que pour cela ils se consolaient extrêmement, autant ceux qui s'en allaient que ceux qui les abandonnaient. Les saints prêtres et les satrapes arméniens s'embrassèrent les uns les autres, et, se faisant leurs adieux, ils partirent pour être couronnés par le martyre auquel ils étaient invités. Les saints prêtres étant partis, d'autres jeunes serviteurs des bienheureux se joignirent à eux. Ils étaient spontanément venus avec eux de l'Arménie pour les accompagner et pour leur prêter assistance dans leur captivité, et ils désiraient devenir dignes d'obtenir la participation d'un sort meilleur. Surtout le prêtre Khorène, qui était de la province d'Ararat, du village appelé Orgovi (1); et le bienheureux prêtre Abraham, qui était de la province de Daïk, du village nommé Zénags (2).

Veh-Ten-Schapouh, qui conduisait les martyrs avec leurs compagnons, leur demanda à qui ils appartenaient, et, ayant entendu d'eux qu'ils étaient prêts à aller où l'on conduisait leurs pères et docteurs spirituels, soit à la vie, soit à la mort, il s'indigna et ordonna à ses soldats de les saisir par force et de les garder là dans la capitale; il leur imposa, en réitérant le premier ordre, de veiller sur eux avec un grand soin, jusqu'à ce que toute l'armée royale fût entrée dans la ville. Ensuite il dit : « Qu'aucun des serviteurs des satrapes prisonniers ne puisse sortir de la capitale pour des affaires particulières, partout où ils seront envoyés par leurs maîtres. » Les bienheureux prêtres Khorène et Abraham, voyant que les bourreaux les retenaient forcément dans la capitale, furent fort troublés et attristés, se croyant indignes de cette couronne céleste que devaient obtenir leurs saints docteurs, fils de saint Grégoire. A la sixième heure du jour, l'intendant Veh-Ten-Schapouh quitta Nischapour, avec les prêtres, par le chemin qui conduit dans le Vergan.

(1) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 500. — Cette localité n'est connue que par le seul témoignage de Lazare de Pharbe.

(2) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 373. — Lazare est le seul auteur qui mentionne ce village, sur lequel les géographes et les historiens arméniens ne nous ont laissé aucun renseignement.

Ch. 47. *De Koudjig, qui fut témoin oculaire du martyre des Léontiens.*

En entendant ces paroles, un marchand [nommé Khoudjig] originaire du Khouzistan (Khoujasdan) qui avait, pour des affaires de commerce, voyagé différentes fois dans l'Arménie; qui dès son enfance avait vécu vertueusement; fils de parents fidèles et pieux chrétiens, et qui connaissait intimement les bienheureux prêtres et les satrapes arméniens prisonniers, pour lesquels il avait dépensé ses biens, et qui les avait servis alors qu'ils se trouvaient dans le Vergan, attendait tous les jours et espérait être digne d'obtenir quelques reliques des saints après qu'ils seraient martyrisés. Ce marchand, en entendant l'ordre du roi, sans tarder un seul instant et sans que personne n'en sût rien, remit ses chevaux et ses biens à ses fils et à ses compagnons, et lui, choisissant ses plus forts et ses plus robustes chevaux, et se faisant passer pour un des gens de l'armée, se mit en voyage par le chemin qui conduit dans le pays d'Abar. Il accompagnait Veh-Ten-Schapouh en lui indiquant pendant le voyage, avec beaucoup d'intelligence, les stations où ils devaient loger. Cette attention de Khoudjig avait plu à Veh-Ten-Schapouh; il l'aima tendrement et conçut de l'affection pour lui, car c'était Dieu qui favorisait l'entreprise. Khoudjig étant admis dans la familiarité du prince, celui-ci lui demanda, en manière de passe-temps, de quel village il était, quels étaient ses parents et d'où ils étaient originaires. Alors Khoudjig lui donna des raisons et des réponses équivoques, en alléguant de faux prétextes pour la circonstance. « Je suis, disait-il, fils de parents honnêtes qui, depuis leurs aïeux, ont été fidèles adorateurs du Feu et du Soleil auquel ils m'ont consacré dès mon enfance, et c'est par leur protection que j'ai vécu jusqu'à ce jour et que je vivrai, en voyant clairement sur moi la protection des Dieux. » En parlant ainsi, le bienheureux Khoudjig se rappelait les prétextes du docteur des nations, saint Paul, qui prétendait être tantôt pharisien et tantôt romain, tandis qu'il n'était ni l'un ni l'autre, mais au fond du cœur il était prêcheur et docteur de l'Évangile. Bien que citoyen de Tarse, capitale de la Cilicie, il appartenait surtout à l'armée sainte, spirituelle et céleste; mais pour le moment il entraînait çà et là l'esprit des auditeurs pour pouvoir propager la vérité et la confirmer. Aussi le bienheureux Khoudjig, par des discours mensongers, gagnait en ce moment le cœur de Ven-Ten-Schapouh, afin qu'en atteignant le but désiré de son voyage, il pût ensuite exécuter

à son gré ses projets. L'intendant Veh-Ten-Schapouh considérait comme un don particulier des dieux d'avoir rencontré Khoudjig, voyant en lui une grande intelligence en toute chose. Il le regardait surtout comme un auxiliaire fidèle et habile pour l'affaire à laquelle il s'appliquait. Pour cela, il ne permettait pas qu'il s'éloignât de lui, même pour un instant, il le gardait jour et nuit auprès de lui, et, avec une grande tendresse et une estime particulière, il lui communiquait l'ordre du roi et l'urgence de l'affaire pour laquelle il voyageait. Puisque, comme nous l'avons dit plus haut, c'était Dieu qui disposait toutes les choses à son gré, à la destruction et à la confusion des impies, à l'avantage et à la gloire de sa sainte Église. Ainsi la parole du Saint-Esprit se vérifia; elle disait « qu'ils ont formé des desseins, mais sans mon approbation; ils ont conclu des traités, mais sans mon inspiration. » Et le psalmiste ajoute : « Leurs desseins ont avorté. »

Ensuite le bienheureux Khoudjig allégua le prétexte d'aller ailleurs pour ses affaires et demanda son congé à Veh-Ten-Schapouh, de sorte qu'il éloigna la pensée de l'intendant de tout soupçon d'intérêt, et il lui paraissait encore plus fidèle, en sachant certainement par l'inspiration de l'Esprit-Saint que Dieu permettait de le laisser aller. Mais Veh-Ten-Schapouh ne voulait pas absolument prêter l'oreille aux paroles de Khoudjig, et il lui disait secrètement : « Toi, qui es élevé dans cette religion et qui vis pour l'honneur des Feux, ne désires-tu pas rester auprès de moi pour voir l'exécution de ces iniques meurtriers du Feu, condamnés à mort, et pour t'en réjouir ? » Le bienheureux Khoudjig, ayant entendu ces paroles de l'intendant, le remercia par une profonde salutation pour l'affection qu'il lui portait; et, au fond de son cœur, il glorifiait et bénissait Dieu tout-puissant qui dispose de tout et qui faisait parler l'intendant et prier celui qui devait découvrir les reliques des saints, de se porter avec lui à l'endroit des martyrs du Seigneur, lui qui devait anéantir et flétrir l'ordre du roi et qui devait propager et distribuer le grand et céleste trésor des saints. Le bienheureux Khoudjig adressait au Seigneur les vœux de son cœur, priait le Très-Haut de lui donner l'intelligence et l'étendue de l'esprit, pour pouvoir imprimer exactement sur les tables de son âme, comme sur un livre, toutes les demandes des tyrans, les réponses et les prières que chacun des saints adresserait au Seigneur, au moment de leur mort, afin de pouvoir les raconter exactement et que tous les auditeurs fidèles en gardassent le souvenir dans tous les siècles. Il obtint de Celui qui est clément et dispensateur de tous les biens l'effet de sa prière, de promulguer ce fait à tous les peuples catholiques et dans tous les lieux pour l'étonnement de tous et pour la gloire du nom du Christ. Mais Veh-Ten-Schapouh ne jugea pas d'abord qu'il était utile de raconter à Khoudjig ce qu'il devait faire à l'égard des saints prêtres, et il lui disait de les conduire dans le Vergan, et de là les mettre en liberté. Ils allèrent ce jour-là dans un village nommé Rêvan (1), à six lieues environ ou un peu plus de Nischapour, selon la mesure de Perse, et ils y demeurèrent jusqu'au matin. Dès le point du jour, ils se levèrent en toute hâte et furtivement, sans rien faire savoir à personne du village, ni à aucun de ceux qui étaient avec eux; mais ils partirent sans bruit, suivis seulement du bienheureux Khoudjig et des bourreaux cruels qui devaient exécuter les saints. Les bourreaux, ayant emmené les saints, marchèrent durant tout le reste de la nuit à travers un désert solitaire situé à environ une lieue de Perse, du village. Au point du jour, ils parvinrent dans un lieu pierreux et sablonneux, resserré entre des vallons escarpés; c'était un endroit où aucun bétail ne venait paître et par où ne passait aucun voyageur, car on n'y trouvait point de sentier battu. Là, les trois princes s'assirent sur des siéges; c'étaient Veh-Ten-Schapouh, l'intendant; Dchenigan, le chef des eunuques, et Movan, le grand maître de la garde-robe. Quant au bienheureux Khoudjig, son esprit était dirigé vers le Créateur de l'univers. Les saints ayant été amenés devant le conseil, Veh-Ten-Schapouh leur parla ainsi : « Les fautes que vous avez commises sont innombrables et infinies, et vous êtes responsables d'avoir causé le massacre d'un grand nombre de Perses. Car, si même vous eussiez été seulement la cause de la mort de deux ou trois personnes, ce serait néanmoins une chose grave, et vous ne seriez plus dignes de vivre. Mais vous êtes d'autant plus coupables que vous avez causé la ruine d'une grande nation, celle des Arméniens, et vous avez fait verser beaucoup de sang. Tous ces malheurs ne sont arrivés que par votre instigation et par vos conseils. Cependant, malgré tous ces crimes et ces meurtres, le roi des rois s'est comporté avec vous avec une grande générosité, en nous ordonnant de vous dire que si vous consentez à adorer le Soleil et le Feu, si vous embrassez notre religion, il vous pardonne vos mortelles offenses, il permet à la noblesse qui est

(1) Je suppose qu'il s'agit ici du bourg de Rawanser situé dans le canton d'Arghiân, province de Nischapour, et qui est mentionné par Yakout. — Cf. Barbier de Meynard, *Dict. géogr. de la Perse*, p. 256.

en prison, de retourner en Arménie, et il remet à chacun des nobles ses domaines de famille, ses dignités et ses honneurs. Mais si vous ne voulez pas accepter ces propositions, et si vous continuez à rester obstinés dans votre aveuglement, vous mourrez ; le roi veut que les nobles soient, eux aussi, mis à mort, et que tout le sang qui a été versé et qui doit être encore répandu soit réclamé à vos âmes par les Dieux. » Telles sont toutes les paroles que Veh-Ten-Schapouh et ses assesseurs adressèrent aux saints.

On ordonna ensuite au bienheureux évêque Sahag de servir d'interprète à saint Léon et à ses autres compagnons, puisque le saint évêque seul savait la langue des Perses, et qu'aucun autre parmi les saints ne la possédait. Le saint évêque répondit à Veh-Ten-Schapouh et aux autres qui siégeaient avec lui et parla en ces termes : « Ne prétendez pas me faire répéter à mes compagnons des choses qui ne méritent point d'être entendues par eux, car à quoi bon leur dire des paroles qui me paraissent odieuses et dérisoires, puisque je suis certain qu'en les entendant, ils ne pourront que vous mépriser, vous et tout ce que vous voulez dire ? Faites comme vous voudrez, et ne nous parlez plus désormais de choses futiles et de superstitions grossières. » Veh-Ten-Schapouh et ses assesseurs indignés dirent au saint : « Tu dois absolument parler à tes compagnons, car nous voulons savoir ce qu'ils disent et ce qu'ils veulent. » Alors le saint évêque répéta brièvement à ses saints compagnons la communication et l'ordre du roi. Les saints, ayant entendu ces paroles, rirent aux éclats et méprisèrent les paroles [des juges]. Les princes iniques, s'étant aperçus de cela, s'indignèrent encore davantage. Cependant le saint patriarche Joseph leur répondit, en disant : « Cette question nous a été faite en public à la Porte, en présence de Mihr-Nersèh, ministre des Perses ; il a obtenu nos réponses, connu nos sentiments, et il les a même rapportés au roi. Notre volonté et nos réponses sont toujours les mêmes ; nous ne modifions point nos dires, comme cela a eu lieu autrefois, lorsque nous avons agi follement et sans réflexion. Maintenant nous nous en repentons et nous regrettons d'avoir péché. La seule pensée et le seul désir qui s'accroît de jour en jour dans notre cœur, c'est que nos œuvres de piété et nos actes de foi brillent en nous aujourd'hui plus qu'hier et qu'avant-hier, et nous ne voulons songer qu'à notre salut, travailler pour lui et mourir pour lui. Mais, quant au Soleil, que vous dites que le roi nous a ordonné d'adorer, en nous proposant, si nous acceptons et si nous approuvons ce culte, que nous vivrons, nous et la noblesse qui est en prison, et qu'au contraire, si, en nous obstinant, nous ne voulons pas l'accepter, nous serons mis à mort et qu'il fera tuer aussi les autres ; il nous est impossible de renier la vérité et d'adorer des dieux faux et imaginaires qui ne sont pas des divinités. Nous ne consentirons jamais que quelqu'un des prisonniers fidèles soit délivré par notre apostasie, et qu'ensuite il mérite les liens indissolubles et éternels, en abjurant la foi, tandis qu'ils prient Dieu pour notre mort accomplie en son honneur, plus que pour notre vie. Mais, s'il vous était possible de deviner, touchant ces croyances superstitieuses que vous nous annoncez par l'ordre du roi, combien vous nous paraissez insensés et ridicules, vous et le roi qui vous a envoyés, vous vous estimeriez les plus misérables de tous les hommes malheureux. Or, ce que vous avez résolu de faire, faites-le bientôt ou quand il vous plaira. » Lorsque le saint patriarche Joseph eut dit ces paroles, Veh-Ten-Schapouh et ses assesseurs entrèrent dans une grande colère. Il ordonna à saint Sahag de parler ainsi : « Bien que, par les injures que tu profères en nous insultant, tu nous aies traités d'hommes insensés et stupides, cependant, considérant l'audacieuse témérité qui t'a porté à prononcer des paroles injurieuses contre la personne du roi, semblable à Dieu, les insultes et les insolences que tu nous as adressées ne paraissent rien. D'ailleurs, tu le sais, toi-même tu as cherché et voulu ta mort, et il n'est pas possible que tu puisses vivre davantage. Pourtant il faut que nous connaissions le désir et la pensée de tous les autres, car nos lois nous l'ordonnent ainsi. » Alors il ordonna à saint Sahag de leur parler en ces termes : « N'écoutez point les paroles insensées de cet homme ; détachez-vous d'un aussi absurde conseiller, et préférez sagement la vie à la mort. Quant à celui qui a osé maintenant proférer de telles paroles qui méritent la mort, c'est un grand coupable, indigne de vivre davantage ; ses iniquités elles-mêmes ne lui permettent point d'exister plus longtemps. Cependant, vous qui êtes aussi en quelque sorte coupables, si vous exécutez la volonté souveraine, si vous adorez le Soleil, le roi a ordonné de vous remettre vos offenses et de vous renvoyer sains et saufs et avec honneur dans vos demeures. » Veh-Ten-Schapouh et ses assesseurs ordonnèrent aussi à saint Sahag de parler au bienheureux serviteur de Dieu Léon : « Nous avons entendu dire qu'il n'y a personne qui connaisse mieux que toi la religion chrétienne, et ce fut surtout par tes conseils que l'Arménie a été amenée à une ruine complète. Or un esprit

si sage et si instruit doit connaître la magnanimité du roi des rois qui vous pardonne tant d'offenses et vous fait connaître le vrai Dieu. Donc, comme tu as été le conseiller, et que c'est à cause de toi que beaucoup de gens sont morts, maintenant sois le conseiller de la vie, et fais que ceux-ci vivent et avec eux d'autres en grand nombre. Dis-leur qu'ils adorent le Soleil, et ils vivront; et toi, tu obtiendras du roi des honneurs qui te rendront glorieux, autant devant ta nation que devant toutes les autres. » Le saint évêque Sahag, avec constance et en plaisantant, expliquait aux saints toutes les paroles de l'intendant et de ses iniques assesseurs, pour faire connaître aux impies, par les réponses des saints, la volonté, le désir et la constante fermeté dans la foi de chacun des bienheureux.

Alors le saint serviteur de Dieu se mit à parler seul avec saint Sahag, et lui dit : « Il nous convient de répondre à ces hommes de la même manière que le Sauveur répondit à Pilate devant le tribunal. Mais, pour leur manifester franchement notre désir, dis-leur : « Vous avez compris tout ce que vous avez entendu de moi, que j'ai pleine connaissance de notre religion et que j'ai été le précepteur d'une nombreuse population; cela vous indique que la fin de mes jours approche. Or, en ce qui me concerne, il n'arrivera jamais que je change et que j'oublie aujourd'hui, par crainte d'un homme mortel, la connaissance de ma saine doctrine, que vous-mêmes avez déclaré que j'ai reçue de Dieu et non des hommes, et que j'attire ainsi sur moi ma condamnation. Car j'entendrai la sentence qui me blâmera en disant : Tu as instruit différentes personnes sans t'instruire toi-même. Quant aux honneurs et à la gloire que vous promettez de nous donner, nous ne recevrons jamais de la main d'un homme terrestre et mortel des honneurs que la rouille et les vers rongent et que le voleur cherche et dérobe. A nous, qui sommes revêtus de la gloire et de l'honneur par la main céleste et immortelle du Très-Haut, que ne peuvent égaler ni le ciel ni la terre avec toutes leurs merveilles, il ne nous manque qu'une seule chose pour accomplir notre heureuse fin, c'est le calice de la mort que nous nous hâtons de boire comme des gens dévorés par la soif. Donnez-le-nous aussitôt à vider et laissez-nous nous délivrer avec joie des passions agitées de cette vie. Ne nous réitérez plus en de longs discours les paroles insensées et pernicieuses de votre roi. » Lorsque le saint serviteur de Dieu Léon eut fini de parler, le bienheureux prêtre Mousché, le bienheureux prêtre Arsène et le bienheureux diacre Khadchadch prièrent le saint évêque Sahag de transmettre au prince inique les paroles suivantes : « Tout ce que vous ont dit nos saints docteurs et nos pères spirituels, Joseph et Léon, nous l'approuvons et nous le confirmons aussi; terminez le plus vite possible l'affaire pour laquelle vous êtes venus, et n'en retardez point l'exécution. Nous prions Dieu de vouloir bien nous accorder sa grâce et de nous rendre dignes de l'éternelle gloire et du royaume céleste. » En entendant cela, Veh-Ten-Schapouh et ses iniques assesseurs, au comble du dépit, voulurent adresser aux saints martyrs d'autres paroles trompeuses et futiles, en croyant pouvoir détacher peut-être quelqu'un du nombre de leur union indissoluble, ce qui était absolument impossible. C'est pourquoi ils se mirent une autre fois à presser le saint évêque Sahag d'expliquer tout ce qu'ils voulaient dire de nouveau aux saints. Le saint évêque Sahag répondit ainsi à Veh-Ten-Schapouh et à ses assesseurs : « Jusqu'à présent je me suis montré prêt à satisfaire tous vos ordres et j'ai expliqué aux saints tout ce que vous leur avez dit; mais je n'ai point voulu par là condescendre à vos avis ni accepter les paroles absurdes de votre roi. Car il n'est point nécessaire qu'un homme qui a l'esprit sain et qui est dans son bon sens veuille, même pour lui, écouter de telles chimères, et, qui plus est, qu'il les rapporte à l'oreille de personnes aussi sages et aussi intelligentes [que mes compagnons], si ce n'est toutefois pour que votre folie malheureuse soit connue davantage, et que la constance de notre vraie et divine prédication augmente et se raffermisse. » [Dès ce moment] les trois princes impies, fort irrités, ne purent supporter davantage [les paroles] des saints.

48. *Martyre des saints Léontiens.*

Alors Veh-Ten-Schapouh lui-même se leva, et, comme pour montrer [son attachement] au service du roi qui avait été tellement insulté, en présence de ses assesseurs, il frappa avec l'épée l'épaule du saint évêque Sahag, de telle sorte que la blessure s'étendit jusqu'à sa ceinture. Le saint évêque, ébranlé par ce coup violent, ne tomba point par terre, mais, s'appuyant sur une pierre, il s'y soutint; et, au nom de tous les saints, il commença à parler en ces termes : « Nous te rendons grâce, ô Christ, Agneau vivifiant qui as été tant de fois offert dans le sacrifice immortel et distribué par nos mains, sans être consommé; reçois-nous aussi avec miséricorde comme des victimes, et sois favorable à notre sacrifice. » Tandis

que le saint évêque parlait de la sorte, et, bien que le sang eût coulé à flots de sa blessure, il conservait encore sa vigueur, ranimé par la grâce du Tout-Puissant, et il semblait n'être point blessé. Ensuite, on ordonna de trancher avec l'épée la tête du saint patriarche Joseph, qui, ayant été dépouillé par les bourreaux, dit trois fois : « Retourne, ô mon corps, à la terre, à ton repos; puisque le Seigneur t'a exaucé. » Il reçut ainsi la mort avec l'épée. Quant à saint Léon, les princes impies ordonnèrent aux bourreaux de le dépouiller et de le traîner cruellement à travers les rochers abruptes et escarpés.

Alors on traîna le saint pendant si longtemps que tout son corps, sa poitrine et son dos furent écorchés et déchirés, et que ses os furent dépouillés de leur peau. En effet, tous les Perses disaient du bienheureux serviteur de Dieu, Léon, qu'il avait été, plus que tous les autres, le conseiller et la cause de tous les actes de Vartan et des événements qui à cette époque se passèrent en Arménie. Tandis que quelques-uns des bourreaux traînaient le bienheureux Léon, les autres tranchèrent avec l'épée les têtes du saint prêtre Mousché, du saint prêtre Arsène et du saint diacre Kadchadch. Ceux-ci, à l'heure de leur mort, parlèrent ainsi : « Jésus, Seigneur, reçois nos âmes! » Ensuite les bourreaux qui traînaient saint Léon, étant épuisés de fatigue, le conduisirent, lorsqu'il était mourant, sur le même lieu où ils avaient exécuté les autres saints; et là ils tranchèrent avec l'épée la tête du saint, qui, au moment de sa mort, parla ainsi d'une voix joyeuse : « Je te rends grâces, ô Christ, car, depuis mon enfance jusqu'à ce jour, tu m'as assisté et sauvé par ta clémence infinie; tu m'as fait arriver à cette heure et rendu digne de la communion de vos saints; c'est dans tes mains, ô Sauveur, que je remets mon âme. » Après la mort de tous ces martyrs, on trancha aussi avec l'épée la tête du saint évêque Sahag qui était mourant, et qui, en récitant une prière d'une voix languissante, et ayant dit *amen*, rendit l'âme. Ainsi, la seizième année du règne d'Iezdedjerd, le vingt-cinquième jour du mois de *hrodits*, six saints ont été couronnés : le saint patriarche Joseph, de Vaïodzor; saint Sahag, évêque des Reschdouni; le saint prêtre Arsène de Pakrévant; le saint serviteur de Dieu, Léon, prêtre de Vanant; saint Mousché, prêtre d'Aghpag; le saint diacre Kadchadch, du canton des Reschdouni, [tous exécutés] dans la province d'Abar, près du village des Moks, nommé Révan. Nous avons rapporté fidèlement les paroles et la mort de chacun des saints, selon ce que nous a raconté Arschavir Gamsaragan, qui avait ardemment supplié le bienheureux Khoudjig [de l'instruire de ces faits] et avait su par lui la vérité.

Ensuite Veh-Ten-Schapouh et les autres princes qui l'accompagnaient quittèrent ce lieu, et choisirent neuf hommes, qu'ils laissèrent tout armés en observation. Veh-Ten-Schapouh choisit le premier parmi ces hommes, par l'inspiration de Dieu, Khoudjig, en le priant de rester dans cet endroit, parce qu'il était un homme très-fidèle et nécessaire pour l'exécution de ses ordres. Alors on ordonna aux gardes de surveiller les cadavres avec vigilance pendant dix jours au moins; afin que, dévorés par les oiseaux, leurs ossements fussent dispersés sur le haut des montagnes, ou bien dans les profondeurs des cavernes, jusqu'à ce que l'armée royale eût décampé de cet endroit. « Peut-être, disait Veh-Ten-Schapouh, des chrétiens, informés par quelqu'un, viendront pour chercher leurs ossements, et, les recueillant, ils les distribueront à tous les chrétiens; et alors nous mériterons la mort, [lorsque nous serons revenus] auprès du roi. »

Les gardes demeurèrent donc en cet endroit par l'ordre de Veh-Ten-Schapouh, du chef des eunuques Movan et du grand-maître de la garde-robe Tchénigan. Pendant ce temps-là, le bienheureux Khoudjig réfléchissait aux moyens que Dieu lui indiquerait, et quelle ruse il emploierait pour parvenir à dérober aux autres gardiens les reliques des saints. Tandis que le bienheureux s'abandonnait à ces vagues pensées, tout à coup, le même jour et au milieu de la nuit, il y eut un grand tremblement de terre dans cet endroit : d'horribles craquements et des bruits épouvantables se firent entendre du fond des abîmes; des nuages amoncelés couvrirent la terre : des grondements de tonnerre accompagnés d'éclairs firent trembler les montagnes, et une colonne de feu, semblable à un arc-en-ciel, descendit des cieux en entourant les corps des martyrs qu'elle enveloppa de lumière. Les gardes, renversés par terre, restaient comme à demi morts, de sorte que chacun d'eux ignorait où se trouvait son compagnon; et ceux qui étaient étendus sur le sol ne pouvaient plus se relever, puisque les secousses de ce grand tremblement de terre les soulevaient, puis les faisaient ensuite retomber. Tous étaient meurtris, avec les pieds foulés, et avaient perdu l'usage de la parole. Mais la main du Tout-Puissant préservait de tout danger le bienheureux Khoudjig, qui, le cœur joyeux, rendait gloire à Dieu, en songeant alors que ses vœux, depuis longtemps formulés, allaient s'accomplir. Ce désastre épouvantable dura pendant toute la

nuit, le jour suivant, et même pendant la seconde nuit, jusqu'à l'heure du lever du soleil. Ensuite les bruits qui retentissaient dans les abîmes cessèrent; les grondements du tonnerre s'apaisèrent; les nuages se dissipèrent; la terre cessa de trembler, et les feux des éclairs disparurent. Ces phénomènes se passèrent seulement autour du lieu [du martyre des saints], sur une étendue de deux stades de tour. Les gardes, remis de leur horrible frayeur, cherchaient des yeux comment ils pourraient fuir de ce lieu; mais, ayant le cœur fortement agité et saisis de peur, ils ne pouvaient point se relever; ils se regardaient étonnés les uns les autres sans pouvoir parler. Vers la neuvième heure du troisième jour, Khoudjig se leva, et, feignant de boiter, il tourna les yeux autour de lui et se mit à fuir de cet endroit, pour encourager les autres à se relever et à s'éloigner de la place avec lui. Voyant le bienheureux Khoudjig s'en aller ainsi en boitant, et ranimés par le péril, ils s'enfuirent à sa suite, n'ayant point, par crainte, le courage de se retourner en arrière pour regarder les lieux qu'ils quittaient. Ils se pressaient, afin de rejoindre Veh-Ten-Schapouh et ses compagnons, tandis que le bienheureux Khoudjig s'éloignait d'eux et prenait un autre chemin. Les gardes, étant arrivés le sixième jour auprès des princes, leur racontèrent tous les désastres qui leur étaient arrivés pendant un jour et deux nuits. En voyant la pâleur empreinte sur leurs visages et en entendant le récit des terribles aventures qui leur étaient arrivées, Veh-Ten-Schapouh et ses compagnons furent saisis de terreur, et ils demeurèrent longtemps frappés d'étonnement et de surprise. Ayant tenu ensuite conseil, ils ne purent trouver d'autre expédient que de faire taire les gardiens, en les engageant à ne point révéler à personne leurs aventures et à ne point parler à qui que ce fût de la mort des prêtres, ni des prodiges qu'ils avaient vus. Ils y réfléchissaient en secret, et ils étaient frappés d'étonnement. Veh-Ten-Schapouh et Tchenigan dirent ainsi entre eux : « L'affaire des chrétiens n'est pas chose légère et insignifiante; mais positivement la force de leur religion et de leur foi est grande; quant à nous, corrompus par l'ignorance, nous nous perdons, et nous ne nous en apercevons point. »

49. *Khoudjig s'empare des reliques des saints.*

Lorsque le bienheureux Khoudjig eut été certain que Dieu avait dissipé toute crainte de tous côtés, et ayant même entendu les réponses que les princes avaient faites aux gardiens; voyant aussi que personne ne s'occupait des reliques des saints, il emmena avec lui dix autres compagnons, dont il connaissait bien la fermeté dans la foi chrétienne. Il prit aussi des chevaux et des corbeilles carrées pour chacun des saints; puis il s'en alla secrètement, la nuit, pour exécuter le plan qu'il avait formé. A l'approche du lieu du martyre, ils perdirent la trace de l'endroit où se trouvaient les reliques des saints; car la nuit était sombre. Comme ils étaient déjà fatigués, ils s'attristaient, se croyant indignes de retrouver ce trésor céleste. Tandis que, troublés de la sorte, ils erraient dans cet endroit, voici que tout à coup un aigle lumineux prit son essor rapide du haut du ciel et vint se poser sur le corps du saint homme de Dieu, Léon. La place fut éclairée plus que le jour, et les corps de chacun des saints apparurent très-distinctement. Alors, contents et joyeux, ils adorèrent le Seigneur Dieu, et se mirent à recueillir séparément [les corps de] chacun des martyrs dans des corbeilles, selon les signes qui apparaissaient au bienheureux Khoudjig, en forme de lettres. L'odeur suave, qu'exhalaient les corps des saints, les remplissait de joie. Ayant placé sans tarder les corps sur les chevaux, ils les transportèrent dans un autre endroit du désert, à environ trois lieues de Perse du lieu du martyre; et là ils demeurèrent pendant sept jours, jusqu'à ce que tout soupçon de crainte eût cessé. Ensuite ils détachèrent les os des saints de leurs chairs odorantes, qu'ils enveloppèrent avec vénération dans des toiles, et ils les inhumèrent avec honneur dans le désert. Après cela, ils recueillirent les os et les portèrent à la ville, où, après les avoir pendant longtemps tenus cachés chez eux, ils commencèrent à les distribuer secrètement à quelques pieux chrétiens qui se trouvaient dans l'armée, et qui les reçurent comme une marque du salut de leurs âmes et de leurs corps. On envoya bientôt des reliques dans tous les pays, pour le bonheur et le salut céleste des familles et de la province. Mais les premiers fruits du trésor glorieux et divin furent premièrement offerts par le bienheureux Khoudjig aux satrapes prisonniers, qui avaient mérité de recevoir un présent si salutaire. Car ils reconnurent aussitôt que Dieu veillait sur eux et qu'ils seraient, dans un temps donné, délivrés de leurs entraves, par l'intercession des os des saints, selon la parole du serviteur de Dieu, Léon, qui leur annonça cette nuit, dans une révélation, ce qui devait leur arriver par la grâce du Seigneur. [Cette révélation leur fit connaître] qu'ils devaient revoir leur patrie, et, en effet, ce que le saint avait prédit s'accomplit avec le temps.

Le bienheureux Khoudjig commença ensuite à raconter tous ces événements aux satrapes prisonniers. Il m'est pénible désormais de ne plus nommer Khoudjig; et personne n'a pris soin de nous rappeler le nom de cet homme admirable : mais le Tout-Puissant le conservera par écrit jusqu'au jour de sa majestueuse apparition, où il récompensera largement les mérites de ses labeurs, en même temps qu'il couronnera ceux qui ont aimé son nom. Il racontait et exaltait l'intervention et le secours que lui avait prêtés le Tout-Puissant; il disait comment, étant dans le pays de Vartkès, le Christ lui révéla les desseins du roi, et le guida, en comblant ses vœux. « Il me fit paraître, disait-il, comme un homme dévoué et fidèle auprès de Veh-Ten-Schapouh, l'intendant, si bien que cet impie me supplia de l'accompagner et me conduisit par force à l'endroit tant désiré du martyre des saints, par la main de Dieu Tout-Puissant, dont la volonté rend toutes choses possibles. Je fus digne de tout voir, tandis que je me croyais indigne d'entendre les interrogatoires des oppresseurs, les réponses de chacun des saints et leurs prières. J'ai assisté successivement au supplice de chacun d'eux et j'ai tout entendu. Ainsi donc, par vos prières assidues, la très-sainte Trinité m'a secondé, moi indigne, de manière que j'ai été digne de vous apporter le trésor céleste des reliques des saints. » Khoudjig mit honteusement en fuite les gardes épouvantés, il effraya les cœurs des ministres infidèles; il déjoua les desseins du roi insensé, et il glorifia le nom de sa sainte Église. Tels sont les faits de consolation et de gloire que racontait sans cesse aux fidèles en Christ ce bienheureux marchand, qui, pendant un temps, ayant été marchand du trésor terrestre, devint tout à coup, par ses œuvres pieuses, un marchand du précieux, sublime et céleste trésor des reliques des martyrs. C'était la seule conversation et l'unique consolation des satrapes arméniens prisonniers, soit en sortant, soit en rentrant, soit en s'asseyant dans la maison, soit en se levant, soit pendant les fêtes, soit le premier jour du mois. En racontant tous ces faits avec une joie intarissable, ils renouvelaient et consolaient les esprits accablés des auditeurs, en les confirmant dans la foi de la vérité. Le prince des Arscharouni, Arschavir Gamsaragan [méditait surtout ces récits]. Pour lui, à toute heure, le jour et la nuit, il trouvait un aliment pour son esprit et une douce méditation dans la doctrine des saints, et surtout dans les paroles et les instructions spirituelles de saint Léon, dans les réponses de chaque martyr aux interrogations des bourreaux, et dans les prières faites par chacun des saints au moment de leur mort. Il les récitait, en les unissant aux canons des psaumes; il les répétait sans cesse et avec assiduité. Nous aussi, en entendant souvent ces récits de la bouche de l'illustre Gamsaragan, nous les avons écrits avec empressement et avec soin, et, bien que notre faiblesse fût incapable de rapporter chaque chose avec ordre, cependant nous n'avons rien oublié ou omis par négligence (1).

Or, lorsque le roi Iezdedjerd fut entré dans sa capitale, dans le pays de Vergan, avec tous les grands et les soldats qui l'accompagnaient, les habitants de la capitale, qui se trouvaient à Nischapour, permirent, sur l'ordre de Veh-Ten-Schapouh, aux satrapes arméniens qui étaient prisonniers dans la forteresse, de pouvoir envoyer où ils voudraient leurs serviteurs et les autres qu'ils avaient auprès d'eux, pour leurs affaires particulières. En entendant cet ordre, les bienheureux prêtres, Khorène et Abraham, se hâtèrent d'arriver dans le Vergan, et là, se prosternant publiquement devant l'intendant Veh-Ten-Schapouh, ils le sollicitèrent, en lui disant : « Lorsqu'en emmenant nos pères spirituels et nos docteurs, tu les as conduits hors de Nischapour, nous aussi, nous voulions les accompagner dans leur voyage; mais tu as sévèrement ordonné de nous retenir ici jusqu'à ce moment sous une surveillance rigoureuse. Or, si vous les avez conduits dans quelque pays étranger; si vous les y avez transportés sans nulle espérance de retour; faites-nous la grâce de nous le dire, afin que nous y allions, nous aussi, pour y demeurer toujours avec eux. Nous sommes disposés à vivre là et à mourir; nous désirons seulement être dignes de les voir. Si cependant vous les avez mis à mort, veuillez faire exécuter aussi le même ordre en ce qui nous concerne, puisque nous regardons cette mort comme plus précieuse et plus glorieuse que toutes les richesses et toute la gloire de ce monde. » Veh-Ten-Schapouh, ayant entendu toutes ces paroles, et étonné de leur courage intrépide, répondit avec toute la multitude aux bienheureux, en leur disant : « Personne ne vous montrera le chemin qu'ont pris vos docteurs; mais nous interrogerons à votre égard le roi des rois, qui a seul le pouvoir de donner des ordres. » Veh-Ten-Schapouh se présenta alors devant le roi Iezdedjerd pour lui transmettre les paroles et les instances des prêtres bienheureux.

(1) Cf. plus haut (pg. 229 et suiv.) le détail des mêmes événements, qui sont relatés dans le ch. 8 de l'Histoire d'Élisée.

50. *Profession de foi des prêtres Khorène et Abraham.*

Le roi ordonna et il dit : « Personne ne leur reproche de fautes, et personne ne porte plainte contre eux. Qu'ils adorent le Soleil, qu'ils apprennent à respecter le Feu; ils recevront alors de nous de grands présents, et ils seront renvoyés dans leur pays. Toutefois, s'ils ne veulent pas obéir à notre ordre, ils seront punis et torturés; ils seront transportés en Assyrie, condamnés aux travaux publics avec les esclaves royaux, et ils resteront ainsi en esclavage pendant toute leur vie. » Veh-Ten-Schapouh vint pour communiquer aux bienheureux prêtres Khorène et Abraham l'ordre du roi. En entendant cela, les vénérables prêtres répondirent unanimement en ces termes : « Non-seulement nous sommes prêts à souffrir des tortures pour le nom du Christ, mais aussi les supplices et la mort. Quant à l'adoration du Soleil que vous nous imposez, c'est plutôt nous qui sommes douloureusement affligés à cause de l'aveuglement de votre erreur. Nous prions Dieu de vous montrer votre ignorance, et non pas de faire de nous vos imitateurs. Nous n'abandonnerons jamais le Créateur, pour adorer des créatures. » Ayant entendu cette réponse courageuse de la bouche des bienheureux prêtres, les princes exécutèrent l'ordre du roi. Ils coupèrent les oreilles à tous les deux; ils les firent conduire en Assyrie, dans la province nommée Schapoul (1), pour y rester comme esclaves et être employés aux travaux publics. Les fidèles de la province qui habitaient en Assyrie, ayant appris la venue des bienheureux, allèrent avec joie à leur rencontre, en les honorant comme les reliques des saints martyrs, puisqu'ils méritaient dignement de tels honneurs. Chacun apportait aux pieds des bienheureux ce qu'il avait de biens, afin qu'ils les prissent et les distribuassent pour les besoins et l'usage de leurs personnes et de leurs familles. Les bienheureux prenaient une partie convenable des dons des fidèles, et ils l'acceptaient pour l'apporter aux satrapes prisonniers dans la province d'Abar. Chacun, plein de joie et d'empressement, priait les bienheureux de les rendre dignes d'un voyage si louable. Quelquefois le bienheureux prêtre Abraham recueillait des dons dans les contrées méridionales de l'Assyrie, et il les envoyait pour les distribuer aux satrapes arméniens prisonniers, selon les besoins de chacun. C'est ainsi qu'agirent à plusieurs reprises les chrétiens du pays. Ensuite le bienheureux prêtre Abraham, pendant plusieurs années, apportait avec un grand zèle aux satrapes de l'Arménie les dons que lui offraient les fidèles de la nation, jusqu'à ce que ceux-là fussent mis en liberté. Le bienheureux prêtre Khorène, après avoir vécu encore quelques années, mourut en Assyrie. Alors le bienheureux prêtre Abraham revint en Arménie, ayant pour répondants les fidèles de la nation, qui mirent en gage à la cour, pour sa caution, leurs maisons et leurs biens, pendant tout le temps de sa vie, ayant aussi pourvu à tous ses besoins. Partout son aspect angélique inspirait à tous l'admiration. Il fut consacré évêque du pays des Peznouni, et, après y avoir introduit plusieurs sages réformes, il mourut dans l'ordre sacré après une heureuse vieillesse (1). Puissions-nous mériter nous aussi son sort, par la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur. A lui gloire dans tous les siècles, Amen.

(1) L'ethnique *Schapoul* est altéré. Nous avons vu dans l'Histoire d'Élisée (cf. plus haut, pg. 245) que ce nom est écrit sous la forme *Schahoug*. Or il n'existe à notre connaissance, dans aucun texte arménien, une province ou un district de la Babylonie qui porte ce nom. Nous avons essayé de restituer la véritable forme de cet ethnique d'après la Géographie de Moïse de Khorène (Œuvres compl., en arm.; Venise, 1843, 8°, § 32, p. 612) qui mentionne, dans la nomenclature des quatre divisions de la Babylonie, un district du nom d'*Agogha* ou *Agola*, que nous croyons être l'orthographe exacte des mots *Schapoul* et *Schahoug* que nous lisons dans Lazare de Pharbe et dans Élisée, *Agoghon* ou Agouri (*Itinér. de Tovin jusqu'à plusieurs autres villes de l'Arménie*, dans S-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, 396) et qui sont très-certainement des altérations dues aux copistes.

(1) Cf. plus haut (pg. 243 et suiv.) ce que raconte également Élisée, dans l'appendice du ch. 8 de son Histoire (*Des disciples des martyrs qui devinrent confesseurs*), touchant Khorène et Abraham. Les récits des deux auteurs sont complétement d'accord sur les détails relatifs à la vie de ces personnages.

51. *Vahan le Mamigonien est rendu à la liberté, à la demande d'Aschouscha.*

Or, en faisant un retour sur le passé, reprenons l'ordre historique. En la dix-septième année du roi Iezdedjerd, Aschouscha, prince des Ibères, fit des démarches auprès des nobles de la Porte royale, en offrant à chacun de grandes sommes d'argent, et notamment à l'inique ministre Mihr-Nersèh, qu'il parvint, à la suite de grands efforts et de pénibles fatigues, à persuader de dire au roi Iezdedjerd qu'on lui accordât les fils du bienheureux héros Hemaïag de la famille des Mamigoniens. Le perfide Vasag, prince de Siounie, avait traîtreusement enlevé ces enfants à leurs gouvernantes, comme les fils des condamnés, et

les avait transportés à la Porte, afin qu'ils fussent mis à mort. C'étaient encore des enfants en bas âge. Dieu miséricordieux toucha, par l'intercession du sang sacré de leurs pères, le cœur du roi, qui accorda à Aschouscha, comme à un homme aimé et estimé, cette demande qui paraissait incroyable à tous. Après cela, Aschouscha, ayant reçu du roi cette faveur insigne, se leva au milieu de la salle, et là, en présence de tous, il se prosterna par terre, de côté et d'autre, et ensuite il se frappa la tête contre terre. C'est de cette façon qu'il témoigna sa reconnaissance au roi. En voyant cela, le roi et tous ceux qui étaient réunis dans la salle furent très-étonnés de ce procédé. Le roi lui dit alors : « Prince des Ibères, quelle est donc cette nouvelle manière de rendre grâce que tu nous as montrée aujourd'hui? » Aschouscha répondit, en disant : « O roi magnanime! tu m'as accordé une nouvelle grâce, qu'aucun autre de mes compagnons, tes sujets, n'a jamais obtenue; c'est donc pour moi aussi un devoir de t'en remercier d'une manière toute nouvelle et que tu n'as jamais vu employer par aucun de tes sujets. » En entendant ces paroles d'Aschouscha, le roi et tous les nobles le louèrent beaucoup et furent fort étonnés.

52. *Mort de Iezdedjerd et avénement de Bérose.*

Iezdedjerd, roi des Perses, étant arrivé au terme de son existence, mourut sans gloire. Ses deux fils occupèrent le trône, mais il s'éleva parmi eux une querelle, et ils se déclarèrent mutuellement la guerre. Le plus jeune fut vainqueur. Ayant tué son aîné, il monta sur le trône; il se nommait Bérose (1).

53. *Délivrance des satrapes prisonniers.*

La première année de son règne, Bérose expédia Ezad-Veschuasb, son frère de lait, qu'il aimait tendrement, et lui ordonna de délivrer les satrapes arméniens de leurs chaînes, et de leur assigner un apanage à Hrev (1). « Qu'ils séjournent là, dit-il, avec la cavalerie, et qu'ils exécutent tout ce qui leur sera imposé par Aschdad, père de Ezad-Veschnasb. » Dès son arrivée, Ezad-Veschnasb fit part de cette nouvelle aux satrapes en leur disant : « Le roi des rois vous a fait grâce de la vie; il a même ordonné de vous délivrer de vos chaînes, et il vous a assigné un apanage à Hrev, ainsi qu'à vos femmes, dans leur pays. Il vous a ordonné également de garder les charges que vous tenez de la royauté, d'obéir, et d'exécuter tout ce que mon père Aschdad vous commandera. » En entendant cette communication de Ezad-Veschnasb, les satrapes arméniens rendirent gloire à Dieu, leur protecteur et leur bienfaiteur, dont ils attendaient fermement et avec persévérance d'autres faveurs encore, par l'intercession des reliques des saints. Comme Ezad-Veschnasb voyait fréquemment les satrapes arméniens, il entra peu à peu dans leur confiance, et il arriva, comme par une grâce de la Providence divine, qu'il prit soin d'eux. Il aimait Arschavir Gamsaragan, comme Jonathas aimait David. Il veillait aussi sur le sort des autres satrapes arméniens, en intercédant souvent en leur faveur. Les satrapes furent après cela conduits à Hrev, où l'on fixa à chacun son apanage. Aschdad leva chez eux des combattants pour s'en servir pendant la guerre. Il honora et releva leur mérite, en louant leur valeur devant le général de l'armée, comme aussi devant tous les habitants de Hrev et de la province. La main du Tout-Puissant accorda la guérison à une foule d'infirmes par le moyen des reliques des saints, que les prêtres, qui étaient allés avec eux, gardaient en secret auprès d'eux. C'est pourquoi ils méritèrent les louanges du général, et, dans toute la province, ils furent regardés comme des hommes vaillants et distingués. Le prince de Hrev, appelé Hrev Schnom Schapouh (2), aimait beaucoup les prisonniers arméniens, et il fit plusieurs fois connaître par écrit, aux grands de la Porte et à ses amis à la cour, leur valeur, leurs bonnes qualités et leur habileté. Il y avait cependant des gens qui cherchaient, dans la vie des bienheureux prisonniers, des

(1) Cf. plus haut, Elisée, p. 248. — Les historiens orientaux et occidentaux ne sont pas d'accord sur la durée du règne d'Iezdedjerd II; les uns disent qu'il occupa le trône 17 ans, les autres 19 ans. (Agathias, l. 4, p. 137. — Élisée, ch. 8. — Samuel d'Ani, *Chron.*, dans *Euseb. chron.*; éd. Maï et Zohrab, pg. 47.) Cette différence explique pourquoi les critiques modernes fixent la mort de ce prince entre les années 457 et 460. Saint-Martin suppose que ce fut en 458 que le roi Iezdedjerd laissa le trône à Hormisdas son second fils au détriment de l'aîné Bérose (Firouz), qui parvint après une lutte assez longue à détrôner son frère cadet, à s'emparer de la couronne et à le faire mourir. Les auteurs orientaux sont aussi en désaccord touchant les fils d'Iezdedjerd II; les uns veulent que Bérose soit le plus jeune des fils du roi de Perse et Hormisdas l'aîné. Les Arméniens, et notamment Élisée et Lazare de Pharbe, partagent cette dernière opinion.

(1) Cf. plus haut, pg. 248, note 1, col. 1.

(2) Élisée nomme également ce personnage et l'appelle Harevschghom Schapouh, avec une légère différence dans l'orthographe. — Cf. plus haut, pg. 248, note 1.

traces de quelque faiblesse, et ils ne craignaient même pas de les questionner à ce sujet. C'étaient des hommes qui, selon la parole du Sauveur, oubliant la poutre de leur œil, se permettent avec une audacieuse présomption d'observer la paille dans l'œil du voisin. Quant à moi, en entendant ces paroles, j'en frémis d'étonnement. Car, en considérant les divers tourments qu'ils ont volontairement soufferts dans l'espérance de la charité, en voyant la constance avec laquelle ils méprisèrent les richesses, considérant comme rien les dignités, s'éloignant des biens, affrontant courageusement la mort, souffrant patiemment les chaînes, supportant les prisons et les insultes, préférant l'ignominie à la gloire, tourmentés par la faim, se consumant de soif, détestant l'abondance des richesses et chérissant la pauvreté, méprisant la mollesse et aimant l'austérité et beaucoup de souffrances corporelles supportées avec joie, je n'ose pas même penser qu'il pût se trouver quelque faiblesse chez de telles gens. De même, en contemplant la somme des vertus des bienheureux prophètes et des saints apôtres, nous ne nous considérons pas même comme capables de trouver en eux la moindre trace des faiblesses humaines. Quant à moi, qui suis coupable de mille fautes, je les tairai, car, en y songeant, le repentir me gagne. Celui-là seul est saint et juste, qui a dit : « Moi seul, j'ai vaincu le monde. »

Cependant quelques-uns des satrapes prisonniers, c'est-à-dire de ceux que j'ai vus de mes propres yeux, étaient en effet comme des êtres célestes sur la terre, et ils paraissaient des anges avec une enveloppe corporelle; ils avaient établi des écoles à leur propre usage, où ils apprenaient la doctrine de l'Église; et, avec une existence toute spirituelle, imprimant en eux-mêmes la vie pure des gens vertueux, ils récitaient avec zèle les canons des psaumes; ils lisaient jour et nuit les leçons des prophètes, ils suivaient les exercices spirituels même dans le camp, comme dans une maison, quelquefois publiquement, et d'autres fois en secret, selon les circonstances. Ils tâchaient toujours d'exciter leur zèle de plus en plus. En prenant les armes, ils récitaient mentalement des psaumes, et, en attaquant l'ennemi, ils priaient intérieurement dans leur cœur. Aussi, avec le secours du Tout-Puissant, ils revenaient de tous les combats sains et saufs, vainqueurs et glorieux. Quant à ceux qui, à cause de leur grand âge ou bien par faiblesse d'esprit, selon les lois de la nature, n'étaient pas capables d'apprendre, ils veillaient et ne se reposaient point, se livrant avec le plus vif plaisir à de longues prières, et restant debout sans jamais se lasser. A les voir, on aurait dit qu'ils étaient tous des enfants de lumière et [des habitants] du royaume des cieux.

Les femmes dont les époux avaient été martyrisés en héros, et d'autres aussi dont les maris étaient prisonniers à Hrev, tâchaient de se surpasser les unes les autres par leurs vertus, en mortifiant chaque jour leurs penchants. Elles étaient des martyres vivantes, selon la parole du prophète. La parole est impuissante à rendre la sévérité de leur vie, car elles surpassèrent en vertu plusieurs hommes, en fortifiant la faiblesse naturelle de leur corps, plus que celle des hommes; ainsi elles se rendirent glorieuses et victorieuses. Les femmes délicates, les filles des satrapes et les princesses mangeaient du millet au lieu de la fleur de farine; elles buvaient de l'eau avec mesure, au lieu de vin pur; elles s'habillaient avec des laines grossières au lieu des vêtements d'étoffe brodés en or; elles s'étendaient par terre sur des broussailles sèches, au lieu de lits moelleux, et celles qui autrefois prolongeaient leur sommeil veillaient alors, semblables aux âmes célestes. Elles ne se parfumaient plus, elles n'ajustaient point avec le peigne la chevelure de leur tête. Elles surent même résister à ce qui est le plus difficile à vaincre pour les femmes : à l'intempérance de langage et à ce désir de porter souvent çà et là leurs yeux couverts d'un voile pour observer. Elles réprimèrent leurs langues, renonçant à prononcer d'inutiles paroles (1). Aussi le Dieu miséricordieux, regardant les prières et les mérites des femmes et des hommes, se rappela enfin le martyre de saint Vartan et de tous ses compagnons, l'intercession des prêtres qui avaient subi le martyre, et il fit retourner en Arménie les prisonniers, qui, étant rentrés dans leurs maisons, la sixième année du règne de Bérose, et ayant vécu chacun, selon que le Seigneur l'avait ordonné, finirent leurs jours, selon la volonté de Dieu, et furent enterrés en paix dans les tombeaux de leurs pères, après avoir été bénis tous par la bouche du saint patriarche Kiud. En effet, le saint patriarche Joseph étant mort, Mélidé, originaire de Manazguerd, lui succéda dans le pontificat de l'Arménie; et après lui Moïse, qui était aussi de la même localité, monta sur le siége patriarcal (2).

(1) Cf. Élisée, ch. 8, à la fin de l'ouvrage.

(2) A la mort de Joseph I, en 452, Mélidé de Manazguerd lui succéda. Ce fut lui qui transporta de Vagharschabad à Tovin la résidence patriarcale En 457, Moïse lui succéda et laissa, en 465, le trône pontifical à Kiud.

54. *Le patriarche Kiud.*

Ensuite Kiud succéda à Moïse par la Providence divine, dans le pontificat de l'Arménie. Il était de la province de Daïk, du village d'Arahez (1). C'était un homme très-érudit dans les lettres arméniennes, plus habile encore dans le grec; éloquent et ingénieux dans l'enseignement de la doctrine. On ne remarquait jamais en lui l'absence de connaissances; au contraire, inspiré par la grâce du Saint-Esprit, il révélait les secrets du même Esprit divin, en enseignant tout le peuple avec une clarté lumineuse. Ses paroles, semblables à une pluie abondante, produisaient la fertilité et portaient des fruits dans les âmes des auditeurs (2).

Les femmes des martyrs et des prisonniers qui étaient à la Porte, bien qu'accablées de souffrances, élevaient et instruisaient, avec une grande sollicitude, les fils encore jeunes de ceux qui avaient été martyrisés avec saint Vartan, et qui étaient de la même famille des Mamigoniens, ainsi que les fils de ceux qui appartenaient à la famille des Gamsaragan et à d'autres familles. Elles s'empressaient d'instruire ces enfants par les enseignements utiles, non pas comme des femmes incapables et négligentes, mais comme les hommes courageux. Surtout la femme du martyr mamigonien Hemaïag, qui fut célèbre parmi toutes les femmes de l'Arménie, tant elle était douée de toutes les vertus et des dons intellectuels. Elle éleva et instruisit, dans le pays des Ibères et chez Aschouscha, pteschkh des Ibères, ses fils, que ce prince avait réclamés à Iezdedjerd, roi des Perses, comme cela a été dit précédemment. Ensuite Aschouscha les avait conduits et rendus à leur mère, qui se nommait Tzouig; car ce prince avait pris en mariage la sœur de Tzouig, qui s'appelait Anouisch-Vram. Ces enfants, élevés et instruits à la cour d'Aschouscha, faisaient de grands progrès, et devenaient célèbres; dès l'enfance ils paraissaient habiles et admirables à quiconque les observait avec les yeux de l'intelligence. Le premier d'entre eux se nommait Vahan, le second, Vasag, et le troisième, Ardaschès. Ils avaient aussi un autre frère cadet, nommé Vart, qui dès son enfance était resté chez ses gouvernantes, en Daïk (3).

En ce temps-là, on voyait des hommes qui, retirés chacun dans leur maison, vivaient seuls et isolés comme des lâches; ils avaient indignement acheté des Perses l'autorité, en abjurant la foi, au lieu de la posséder par la piété et par la vertu. C'étaient des hommes insensés et pernicieux, infâmes et faibles, ignobles et lâches, dont quelques-uns, unis à des brigands errants dans les montagnes, se prévalaient de leur apostasie; d'autres achetaient des dieux, pour en plaisanter, insultant à la fois ces dieux et les marchands insensés, indignes d'être réputés des hommes et exclus du nombre des nobles. Dès lors, on voyait en Arménie la vertu délaissée, la sagesse abandonnée, la valeur éteinte et disparue, et la foi chrétienne oubliée. Ces soldats arméniens, qui jadis se distinguaient parmi tous les autres guerriers, et qui étaient considérés comme d'illustres généraux et des triomphateurs, devinrent alors la risée et l'opprobre de tous. Le roi Bérose luimême les insulta une fois publiquement, en présence de toute l'assemblée, et leur parla ainsi : « L'homme le plus vil et la troupe la plus méprisable qui se trouve sous ma domination, ce sont les Syriens; mais l'Arménien est plus vil et plus méprisable encore que le Syrien. » Un tel jugement provoquait en effet des larmes et des gémissements.

Tandis que les indignes princes de ce temps-là agissaient de la sorte, on voyait prospérer de jour en jour les fils de la famille des martyrs mamigoniens, qui se vantaient de posséder cette prospérité, non pas par des moyens humains, mais par le secours de la Providence divine, et par l'intercession du sang sacré de leurs aïeux, qu'ils versèrent volontairement pour la sainte Église arménienne. Ils se comportaient courageusement parmi ces indignes princes arméniens comme au milieu des ennemis, et, bien que par jalousie ils en fussent détestés, cependant ils étaient meilleurs qu'eux et ils les surpassaient en tout. Ils étaient habiles dans les conseils, intelligents et ingénieux, adroits et vaillants à tirer de l'arc, agiles à la chasse et les premiers à atteindre le but; ils se servaient avec la même adresse de la main droite et de la main gauche; ils étaient habiles en tout et pleins de grâce. Des personnes qui avaient une grande suite de serviteurs importunaient ceux qui étaient sans serviteurs, en

(1) Kiud occupa le siége patriarcal de l'Arménie de l'an 465 à l'an 475.

(2) Cf. Karékin, *Hist. de la litt. arm.*, pg. 214 et suiv., et le *Discours préliminaire* placé en tête de ce volume.

(3) Les liens de parenté qui unissaient les princes d'Ibérie aux satrapes arméniens étaient très-étroits. Vartan avait donné sa fille aînée Vartanouhi à l'Ibère Vazden, et Vartanouisch la cadette à Arschavir Gamsaragan. Hemaïag, frère de Vartan, avait épousé Tzouig, fille de Vram Ardzrouni, et Aschouscha, pteschkh des Ibères, avait pris pour femme Anouisch-Vram, sœur de Tzouig.

frappant souvent à leurs portes pour leur demander les produits de leurs chasses, et d'autres choses précieuses et de grand prix, selon chaque pays. C'était avec toutes ces choses qu'étaient ornées les tables des festins des chefs arméniens, ainsi que toutes les maisons. Les étrangers et les familiers s'efforçaient de les imiter. Ils avaient soin aussi d'élever et d'exercer dans leur science et dans leur art les fils du bienheureux Arschavir Gamsaragan, seigneur des Ardzrouni, qui étaient leurs parents, puisqu'ils étaient nés de la fille du martyr Vartan.

Mais celui qui montrait le plus d'ardeur et le plus de soin à s'instruire dans ces bons principes était le plus âgé des fils de saint Hemaïag, qui se nommait Vahan. C'était un homme sage, intelligent et bienveillant. Lorsqu'il entreprenait quelque chose, Dieu le faisait réussir par son assistance, et lui donnait de la force. Les gouverneurs perses eux-mêmes, qui arrivaient de la Porte, l'aimaient et l'honoraient malgré eux, parce qu'ils y étaient contraints par l'influence de Dieu. Ils louaient aussi sa vertu devant le roi des Perses, et souvent ils en parlaient à ce monarque, si bien que le roi Bérose lui-même, connaissant l'habileté de Vahan, le regardait comme un homme excellent. Il faisait son éloge devant tout le monde et l'estimait digne d'honneurs. Mais, bien qu'il eût la pensée de l'honorer selon les mérites de son talent et de sa valeur, cependant, se rappelant les actes et les entreprises de ses pères et de ses ancêtres, et comment, par des résistances et des guerres continuelles, ils avaient fatigué les Perses, il recula devant l'idée de le récompenser et y renonça. Ainsi, il ne consentit pas à lui accorder les honneurs qu'il méritait, surtout en entendant continuellement les délations des envieux qui, dans ces temps malheureux, avaient été nommés les chefs de la nation arménienne, et qui étaient jaloux de la prospérité et de l'avancement de Vahan le Mamigonien dont ils redoutaient l'influence. Cette crainte de l'avenir pervertissait le cœur de ces hommes indignes et orgueilleux; et si, par hasard, il se trouvait à cette époque un homme de mérite et vertueux, comme l'excellent Papig de Siounie, ou l'admirable Arnag Amadouni, ou quelqu'un de leurs semblables, tous s'éloignaient de la perversité du roi insensé, et se dérobaient aux atteintes des princes iniques de ce temps; semblables aux lièvres qui, échappés des griffes des aigles voraces, se cachent dans les cavernes des rochers ou dans les lieux boisés des forêts. Ils jugeaient plus avantageux de mourir avec persévérance dans la religion chrétienne, qu'en recherchant des honneurs, de tomber dans l'apostasie et de mériter la damnation. Ils aimaient mieux, selon la parole de l'Écriture sainte, supporter des injures pour le Christ, que de se laisser pour un moment séduire par les vains honneurs de ce monde et mériter ensuite les peines éternelles. Ils voyaient monter le feu de l'iniquité, comme celui de la fournaise de Babylone, et il n'y avait personne pour l'éteindre. Ils s'assemblaient tous et s'asseyaient auprès du saint patriarche des Arméniens, Kiud, qui ne cessait jamais de pleurer l'erreur des adorateurs du Feu, et qui cherchait en secret avec eux quelque moyen de fuir en des pays étrangers, ou de trouver quelque secours afin de pouvoir se révolter. On expédia souvent et secrètement des messagers à l'empereur des Grecs, Léon; bien que ce prince eût consenti à les secourir, le temps s'écoula, et ainsi leurs projets échouèrent.

55. *Le patriarche Kiud est accusé devant Bérose.*

Depuis lors le saint patriarche Kiud, ne pouvant plus supporter les vexations, se mit à attaquer hautement et avec indignation les apostats impies, et à favoriser et honorer le parti des fidèles que l'on tourmentait. Il regardait et méprisait surtout comme un homme vil l'infâme Makhaz Katischo, qui était le chef et l'âme du parti des impies. Celui-ci, ne pouvant supporter les blâmes du saint patriarche des Arméniens, Kiud, et inventant mille propos injurieux, il alla le calomnier auprès de Bérose, roi des Perses, en lui disant: « Ceux qui veulent exécuter tes ordres et qui consentent à embrasser ta religion qu'ils aiment, il les appelle auprès de lui, il les corrompt, les uns par des présents, et les autres par des paroles flatteuses, et ainsi il les détourne de leur pensée. En effet, [je connais] plusieurs personnes qui sont venues chez moi et qui ont embrassé ta religion; mais Kiud les a appelées par séduction auprès de lui, il les a fait renoncer à leur religion, et leur a appris à la haïr; et nous qui t'aimons et qui adorons le Soleil et le Feu, il nous déteste et nous insulte. Il traite avec l'empereur; il se soumet à lui et aux grands de sa cour, dont il reçoit des présents. » Telles étaient les dénonciations de tout genre qu'il débitait comme un ennemi.

56. *Le patriarche Kiud se rend à la Porte des Perses.*

Lorsque Bérose, roi des Perses, eut appris ces révélations de l'infâme Katischo, il entra dans une grande colère, et ordonna au saint patriarche

des Arméniens de venir à la Porte, pour se défendre des accusations de son dénonciateur. Aussitôt Kiud, le bienheureux patriarche arménien, se rendit volontiers et de son plein gré à la Porte et se présenta devant les princes de la cour. Là, ce saint et respectable personnage fut honoré par tout le monde. Chacun regardait son visage comme celui d'un ange; et les païens eux-mêmes le respectaient, en lui témoignant les plus grands égards. De même, les chrétiens et l'évêque de Ctésiphon (Dizpon), de Kouzistan (Khoujasdan) et de Hrev, avec tous les prêtres et les diacres de ces contrées, craignaient le saint comme un prophète du Seigneur Dieu. En apprenant l'arrivée de saint Kiud, le roi Bérose lui envoya en détail toutes les accusations du dénonciateur par Ezad-Veschnasb, fils d'Aschdad, de la famille de Mihran. Le saint patriarche Kiud, répondant aux interrogations du roi, s'exprima ainsi : « Les accusations de Makhaz [Katischo] ne sont pas entièrement vraies; il y en a qui sont justes, et d'autres qui ne le sont pas. En effet, ce n'est pas aujourd'hui seulement, mais depuis mon enfance, que je nourris dans mon cœur un sentiment d'amour pour la religion chrétienne et pour quiconque est chrétien; quant à tous ceux qui se sont éloignés de la vérité, je les déteste. Je désire ramener dans la bonne voie tous ceux qui veulent s'écarter de la vérité et prendre une autre route qui n'est pas le chemin droit; et s'il y avait quelque moyen de convaincre une personne, ou par force, ou par des supplications, ou même avec de l'argent, je le ferais sincèrement et je ne le laisserais point se damner éternellement. Quant à ce qu'il avance, que j'ai de fréquentes relations avec les Grecs, cela n'est pas ainsi qu'il le dit et le croit; c'est donc un mensonge. Cependant, comme c'est dans la Grèce que j'ai appris notre science littéraire et que j'ai fait mes études, j'y ai conservé plusieurs connaissances et des compagnons. Le drap même des habits que nous portons, c'est de la Grèce que nous le tirons, puisqu'il ne s'en trouve pas dans aucun autre pays, hormis celui-là. Nous sommes donc obligés d'acheter des habits en Grèce selon nos besoins. En ce qui concerne l'obéissance juste et légitime que nous devons aux maîtres, et aux devoirs qui nous sont imposés envers eux, nos lois mêmes nous l'imposent. » Le messager rapporta toutes ces paroles au roi, qui comprit aussitôt que Makhaz [Katischo] avait dénoncé le patriarche par mensonge et par ruse. Car Dieu lui-même, selon le désir de son saint serviteur, faisait comprendre au roi ses paroles. Cependant ce prince, pour ne pas faire croire aux chrétiens qu'il avait adouci les ordres [relatifs à l'exécution] de ses lois, garda le silence; et, laissant de côté les accusations du dénonciateur, il ne fit plus d'autre enquête sérieuse. Cependant le roi envoya dire au saint patriarche Kiud : « Tu as jusqu'à présent exercé ton autorité sans mon ordre, et ceux qui t'ont accordé une charge si importante ne sont que de simples sujets. Tu n'as pas reçu non plus aucune autorisation de ma part. Cependant, si tu exécutes ma volonté, en embrassant ma religion et en adorant le Soleil, je conférerai perpétuellement, par un édit, cette charge à toi, à ta nation et à quiconque tu me désigneras. Je te ferai retourner en Arménie avec de tels honneurs qu'aucun autre Arménien n'en aura jamais reçu de semblables de la Porte. Mais si, en t'obstinant [dans ta résolution], tu ne veux pas exécuter ma volonté, je t'enlèverai l'épiscopat, je te retirerai ta charge, et tu retourneras dans ta maison et dans ton pays, déshonoré et outragé. » Le bienheureux serviteur de Dieu, le patriarche des Arméniens, Kiud, plein de la grâce du Saint-Esprit, répondit au messager du roi : « Je désirerais répondre moi-même en personne certaines choses au roi; car tu ne pourras pas, et tu n'oseras pas rapporter franchement et en détail à ton souverain tout ce que tu entendras de ma bouche. » Le messager répondit au saint : « Les rois ont accordé aux messagers de rapporter fidèlement tout ce qu'ils entendent entre les deux partis, et ils ne peuvent point ne pas dire la vérité. « Alors le saint serviteur de Dieu répondit ainsi : « Dis au roi qu'en ce qui concerne la charge que tu dis que j'ai jusqu'à présent obtenue avec l'autorisation de tes sujets et non pas la tienne; si toi, ou si quelqu'un des sujets qui me l'ont conférée, voulaient me l'enlever, je m'en consolerais, et je le désire même; car, ainsi délivré d'inquiétudes fâcheuses et de tribulations, je ne m'occuperais que de moi-même et de la prière. Quant à l'ordre épiscopal que tu me menaces de m'enlever, c'est un ordre de dignité céleste; et ni les rois, ni quelqu'un des princes, ne peuvent me l'ôter; la mort même est impuissante à me l'arracher, puisqu'elle ne peut pas le faire. Ainsi je ne crains rien d'un homme mortel qui ne peut ni me donner, ni m'enlever cette dignité. A l'égard de tes lois que tu m'ordonnes d'embrasser, et pour lesquelles tu me promets aussi des honneurs et des présents, il n'y a point sur la terre une dignité plus grande, ni une autorité plus puissante que celle que tu tiens. Mais, en ce qui concerne tes lois impies et détestables que tu chéris, toi-même qui es roi, et tous ceux qui professent ces lois, vous êtes morts, et

non pas vivants à mes yeux. Tes honneurs et ta gloire, je les regarde comme un déshonneur, comme des futilités et comme une dérision puérile. » Le messager, ayant entendu le saint patriarche des Arméniens Kiud parler de la sorte, lui dit : « Si vraiment tu persistes dans tes résolutions, alors, tu le disais justement, je n'aurai pas le courage de rapporter ta réponse au roi. Tu disais vrai sans doute, puisque personne n'a jamais adressé à un roi une réponse aussi dure. Mais penses-y bien; tâche, s'il est possible, de modifier ton discours; et sois prudent. » Le saint lui répondit, en disant : « Vois-tu que c'est toi qui t'opposes au commandement de Dieu, et que tu ne le crains pas? car vous dites que quiconque désobéit à l'ordre du roi, méprise Dieu. Toi-même tu l'as dit, que c'est une loi des rois qu'un messager ne peut ni supprimer, ni ajouter un seul mot dans la réponse de celui qui l'envoie. Or, va donc, et dis au roi ce que tu as entendu de moi; puisque je ne puis pas penser ou parler autrement. » Le messager se rendit auprès du roi et lui dit : « Je n'oserai pas répéter témérairement en ta présence tout ce que cet homme a dit, sans avoir obtenu de toi la permission [de rapporter ses paroles]. » Le roi lui ayant ordonné de dire sans aucune crainte tout ce qu'il avait entendu, il lui rapporta alors une à une toutes les paroles du saint serviteur de Dieu, Kiud. Le roi, en entendant tout ce que Kiud avait dit si librement, se mit en fureur et voulut donner un ordre sévère. Mais tout à coup il s'apaisa et garda pour un moment le silence. Ensuite il reprit la parole et dit : « Il est impossible que sa volonté soit accomplie; je ne permettrai point aux chrétiens de baiser ses chaînes, ni de vénérer ses os, comme ils ont l'habitude de le faire. J'ai entendu parler de leur culte, à savoir qu'ils ne rendent pas aux vivants les mêmes honneurs qu'ils font aux morts. Or, dis-lui que je ne le laisserai point parvenir à l'honneur qu'il croit obtenir, en me faisant irriter. Qu'il demeure où il lui plaira; mais [qu'il sache qu'] il est déchu du siége pontifical, qui ne lui appartient plus dès ce moment. » En entendant cet arrêt, le saint patriarche des Arméniens, Kiud, d'une part s'en consola, mais d'autre part, il en fut affligé mortellement; car, en entendant qu'on l'avait exclu de sa charge, il en éprouva de la joie, en se reposant des occupations de ce monde; mais en apprenant que le roi n'avait donné aucun ordre pour le charger de chaînes, ni pour le mettre à mort, ce qu'il désirait depuis longtemps, et qu'il souhaitait de mériter, il en fut troublé et attristé, sans pouvoir se consoler de n'avoir pu atteindre ce vif et ardent désir qu'il ambitionnait. Depuis lors, Kiud, le saint patriarche des Arméniens, séjourna à la Porte tant qu'il voulut, honoré publiquement, non-seulement par les chrétiens, mais bien davantage encore par les païens dont les maladies étaient guéries par ses prières. Des chrétiens de ces contrées désiraient recevoir les ordres sacrés de la main du saint serviteur de Dieu : il consacra les uns évêques, et à plusieurs autres il conféra la dignité sacerdotale. Ainsi honoré de tous, il partit glorieusement, pour revenir en Arménie. Il bénit tout le monde, et recommanda chacun à Dieu en particulier; ensuite il se mit en route, et il se rendit en Arménie. Là, il vécut plus vénéré encore qu'auparavant; il se reposa en paix dans une extrême vieillesse, et il fut déposé dans le tombeau de ses pères, au village nommé Otmesou-Kiogh, dans le canton de Vanant (1). Il donna sa bénédiction à tout le peuple de l'église arménienne.

57. *Vahan est calomnié auprès de Bérose.*

Lorsque l'infâme Makhaz Katischo fut revenu aussi de la Porte, tous les apostats se réunirent auprès de lui. Cependant, quoiqu'ils goûtassent les plaisirs amers et bornés de monde, en voyant Vahan le Mamigonien progresser rapidement dans le bien, ils se prirent de haine contre lui et se consumèrent de jalousie. Ils cherchèrent à l'accuser, en le calomniant faussement, afin de pouvoir perdre à la fois lui et ses frères. Ils firent connaître aux grands de la Porte, et au roi lui-même, qu'il était impossible qu'il pût rester en Arménie sans fomenter quelque révolte. Ils rappelaient aux Perses chacun des ancêtres de Vahan, et ils ajoutaient : « Qui donc parmi eux n'a pas troublé la Perse? Qui donc fut cause des grandes calamités et des massacres? Celui-ci excitera de même tôt ou tard de semblables séditions contre vous. » En entendant sans cesse toutes ces calomnies des dénonciateurs, les Perses commencèrent à douter de la réputation de Vahan; et, considérant son habileté et son talent, ils s'en affligèrent, car ils l'aimaient.

58. *Vahan faiblit dans la foi; il se justifie dans l'assemblée en présence de Bérose.*

Vahan, voyant alors toutes les attaques dirigées

(1) Cette localité, qui faisait partie de la province d'Ararat, est également citée par Assoghig (II, 2) et Guiragos (éd. de Venise, p. 39), qui orthographient ce nom sous la forme *Outhmesou-Kious*.

contre lui par ses envieux, qui ne cessaient de l'offenser par leurs discours malveillants; et ne pouvant plus supporter des calomnies continuelles, se rendit à la Porte, et là il faiblit dans sa foi. A son retour en Arménie, il ne put encore fermer la bouche aux médisants; car, si quelqu'un dans les assemblées parle en mal d'un prince, il le hait; et si quelqu'un était inhabile à lancer des flèches à la chasse ou au tir, c'est à Vahan qu'il s'en prenait. « Il s'assied, disaient-ils, et il regarde tout le monde avec mépris. » Toute personne qui, par son incapacité, ne pouvait exercer une charge royale, en attribuait la cause à Vahan. « Il avance, disaient-ils, dans tous les emplois, et il ne laisse personne agir et faire son profit. » Il avait pour collègue un homme nommé Vriv, sorti d'une basse origine et fort incapable. C'était le fils d'un Syrien, et il était remarquable surtout par son verbiage et par ses discours frivoles, qui dénotaient chez lui le caractère syrien. Vriv, incapable d'exercer la charge qu'il tenait du roi (1), se rendit auprès du roi Bérose pour accuser Vahan. Il dit au roi : « Il ne m'a point laissé aller aux mines d'or; et lui, ramassant tout l'or du pays, a formé le dessein de le porter chez l'empereur ou chez les Huns; car, en leur offrant cet or, il veut lever des troupes et se révolter. » L'habile Vahan, ayant appris toutes les accusations de révolte qu'on lui prêtait, prit aussitôt d'immenses charges d'or, et arriva à la cour. Informé de la prompte arrivée de Vahan, Bérose en fut étonné et dit : « La venue si empressée de Vahan ne s'accorde nullement avec les paroles de Vriv, surtout s'il a apporté quelque chose. » Lorsque Vahan se présenta devant le roi Bérose, celui-ci s'informa auprès de lui si réellement il avait apporté quelque chose; et, ayant appris de Vahan la quantité considérable d'or qu'il avait apportée, il en éprouva une grande joie. Il fit ensuite appeler Vriv, et lui ordonna de répéter, en présence de Vahan, les accusations qu'il avait auparavant formulées contre lui. Vahan, après avoir entendu toutes les accusations de Vriv, répondit en présence du roi, et dit : « Je reconnais que je suis fort ignorant de ce qui regarde ma personne telle que Vriv en a fait ici le portrait; cependant je ne suis pas si aveugle que je ne puisse apprécier la force des Perses; cette force qui a causé une terrible épouvante à plusieurs nations rebelles, qui, ayant été réduites à l'obéissance, sont encore soumises à l'autorité des Perses. Quant à moi, qui suis diposé à me révolter, selon les paroles de Vriv, lui-même sait que je ne possède pas même un serviteur pour préparer mes repas, que je ne commande pas même en maître à deux ou trois jeunes gens qui me servent avec respect. Telle est la force de mon armée. Si j'étais exposé à des vexations de votre part, et que j'eusse voulu me transporter dans quelque pays étranger pour y mourir, pourquoi alors vous aurais-je apporté tout cet or, qui aurait été pour moi une fortune suffisante jusqu'à ma mort, quand bien même j'eusse vécu assez longtemps, moi et dix autres comme moi? Et d'ailleurs vous n'aviez pas nommé un commissaire pour m'obliger à vous apporter une si grande quantité d'or. Or, si je sais comment il faut vous être utile, je n'ai qu'à me confier à vous, vous qui pouvez par votre volonté m'accorder la vie, et à l'instant même m'élever en dignité selon qu'il vous plait. » Le roi Bérose et tous les autres grands, ayant entendu les paroles pleines de sagesse de Vahan, les approuvèrent bien plus que celles de Vriv. Alors Vahan, déclaré innocent, sortit de l'assemblée, tandis que Vriv, le fils du Syrien, fut couvert de honte et d'opprobre. Vahan, comblé d'honneurs et de gloire, partit de la cour et revint en Arménie. Mais, comme son âme n'était point en paix à cause du nom d'apostat, qu'à l'exemple de ses aïeux il portait en apparence et non en réalité, il craignait, surtout après son retour de la Porte, où il avait été si bien accueilli, d'oublier la gloire de l'autre monde, séduit par la gloire de celui-ci, et de causer ainsi sa propre perte. Ayant sans cesse l'esprit agité, il révéla son inquiétude à ses amis intimes. Il cherchait des moyens, il priait toujours le Christ Sauveur de lui accorder le moment favorable, en disant ainsi dans son cœur : « Pour toi, ô Seigneur, tout est toujours possible, et il n'y a rien d'impossible pour toi. Toi, ô Seigneur, sois mon refuge, et accorde-moi le temps de me convertir et de me repentir. Apprends-moi à observer ta volonté, parce que tu es mon Dieu. »

Tandis que, l'esprit troublé, Vahan demeurait indécis, soudain une révolte terrible éclata dans le pays des Ibères. Vakhthank (1) assassina le

(1) Vriv était l'intendant des mines d'or d'Arménie situées dans la partie occidentale de la Persarménie, sur les frontières de l'empire grec. — Il est souvent question des mines d'or de l'Arménie dans les anciens; celles de Spir (*Hyspiratide*, *Syspiratide* ou *Syspiritide*) étaient riches en métal aurifère (Strabon, l. XI, ch. 14, § 9). Memnon, général d'Alexandre le Grand, fut chargé de s'en emparer; mais il périt assassiné pendant cette expédition.

(1) Vakhthank, ou plutôt Wakhtang, surnommé Gourgaslan, était fils de Mirdat V, et régna sur les Ibères de l'an 446 à l'an 499, à ce que disent les *Annales de*

perfide prince Vazken, la vingt-cinquième année du roi Bérose. Cette nouvelle se répandit parmi les habitants de l'Arménie, dont plusieurs se trouvaient cette même année dans le pays des Aghouank, pendant l'attaque dirigée contre la garnison révoltée. A la tête de toute cette armée était Zarmihr Hazaravoukhd (1), et Ader Veschnasb Ozmantian (2) était marzban de l'Arménie. Les Arméniens demeurés chrétiens, qui à ce moment faisaient partie de l'armée, souffraient bien plus des outrages et de la jalousie de ces lâches princes arméniens, fiers de leur apostasie, que des actes de violence des généraux perses. En apprenant la révolte du roi des Ibères, leur cœur fut rempli de joie; car la nouvelle était arrivée que le roi des Ibères s'exprimait ainsi : « Je ne livrerai point de combat à d'autres nations, mais je ferai une si nombreuse levée parmi les Huns que les soldats perses ne pourront point leur tenir tête. » Encouragés en apprenant cette nouvelle, les chrétiens espéraient en tirer quelque avantage pour eux, et obtenir du Très-Haut quelque grâce. Cependant ils craignaient que les généraux perses ne les emmenassent et ne les conduisissent avec eux à la Porte. Le Christ les délivra de leurs craintes, car ils se dirigèrent en Arménie, et arrivèrent au pays de Schirag (3), dans la plaine où habitait le marzban des Arméniens Ader Veschnasb Ozmantian, qui avait près de lui Veh-Vehnam, général des Arméniens (4).

Là, quelques-uns des satrapes se consultèrent ensemble, car déjà depuis longtemps ils connaissaient la tristesse et les chagrins qui agitaient l'âme de Vahan Mamigonien, à cause du nom de mage qu'il portait. Ils disaient : « Ce moment est favorable pour la délivrance, autant pour nous que pour lui; car lui se délivrera de ses remords de conscience, et nous, victimes de l'envie, nous nous débarrasserons de ces inquiétudes continuelles et de ces tourments incessants auxquels nous sommes livrés. Le roi des Ibères Vakhthank est un homme puissant; et qui sait si Dieu, qui est miséricordieux, considérant la grandeur de nos périls, ne nous aidera pas? car, en nous joignant aux Ibères, nous pourrons peut-être résister aux Perses. » Quelques-uns des satrapes arméniens, après avoir ainsi conféré ensemble, virent leur avis également approuvé par quelques autres; et, grâce à l'inspiration divine, tous ceux qui connurent cette résolution s'unirent promptement et volontairement. Encouragés de la sorte, ils firent part une nuit, de leur projet, à Vahan Mamigonien; celui-ci, l'ayant entendu, leur parla ainsi : « Presque tous ceux qui se trouvent dans ce conseil, ou du moins quelques-uns, savent combien je me sens à toute heure tourmenté et affligé à cause du faux nom que je porte en moi avec horreur; tellement que, parvenu au soir, j'appréhende le matin, et, arrivé au matin, je redoute le soir. Aussi, considérant la fin subite et incertaine de cette vie, qui arrive soudainement, sans qu'on l'attende, je redoute de quitter ce monde avec le nom [d'apostat]. En ce cas, j'aurais voulu, et il vaudrait mieux en effet, que ma mère ne m'eût jamais mis au monde. Je prie sans cesse Dieu de me suggérer un moyen pour me délivrer des remords qui me rongent. Toutefois, je ne puis prendre part au projet que vous venez de former, et dire que votre pensée est bonne et

Géorgie. (Ed. Brosset. *Hist. de la Géorgie*., t. I, p. 148 et suiv.)

(1) Le mot *Hazaravoukhd* est le même titre que celui de *Hazarabed* que nous avons déjà rencontré.

(2) Ce marzban, qui était Perse, fut nommé par Firouz en 464 et gouverna l'Arménie jusqu'en 481.

(3) Cf. notre *Collection des hist. arm.*, t. I, p. 21, col. 1, note 1.

(4) Les faits relatifs à la mort de Vazken ou Vazden, pteschkh d'une partie de l'Ibérie et qui était gendre de Vartan (cf. plus haut, pg. 286, note 1), sont seulement racontés par Lazare de Pharbe. Ce prince, qui professait la religion de Zoroastre, devint odieux à ses sujets qui se révoltèrent et placèrent à leur tête Wakhtang, connu dans les Annales de la Géorgie sous le surnom de Gourgaslan. Wakhtang, qui était parent de Vazken, le fit mourir, et se fit déclarer roi. Aussitôt maître de la situation), Wakhtang appela les Huns, pour résister aux Perses dont il redoutait la vengeance. Tels sont les événements rappelés par Lazare. Les Annales de la Géorgie, publiées par le savant M. Brosset, ne disent rien de ces événements; elles représentent Wakhtang comme un des plus illustres monarques de l'Ibérie, et nous apprennent que ce prince, étant parvenu au trône, triompha des Osses, conquit la Mingrélie, le pays des Aphkhaz, soumit les Patzinaces, fonda Tiflis, et entreprit même une expédition dans les Indes (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 148-200, et Addit. III, p. 67-80). Il résulte de ces deux témoignages bien différents que l'histoire de Wakhtang paraît avoir été fort amplifiée par l'annaliste géorgien, tandis que l'historien arménien, qui vivait à une époque assez rapprochée des événements qu'il raconte, semble mériter plus de confiance. On sait du reste que l'histoire ancienne de la Géorgie est fort obscure, et qu'il ne faut pas ajouter trop de foi au dire de l'annaliste national, qui est en désaccord formel avec les autres sources anciennes qui nous sont parvenues. La découverte toute récente de l'inscription grecque de Nakhal-Bakévi, publiée par le général Bartholomæi (Tiflis, 1868, en russe) et qui mentionne deux rois de l'Ibérie, contemporains de Vespasien, montre que les annales de la Géorgie, dans le premier siècle de notre ère, sont inconciliables avec les textes des auteurs anciens et les monuments épigraphiques, dont l'authenticité ne saurait être suspectée. (Cf. *Journal asiatique*, 1868, *Notice sur l'Inscription de Nakhal-Bakévi*.)

praticable, car je ne puis pas parler de cela, et même je ne l'oserai pas. Je connais trop la force et la fierté des Perses, ainsi que l'indolence et la tromperie des Grecs; je vous connais, vous aussi, par expérience, et je sais comment vous vous êtes alliés à nos pères par un serment, qu'ensuite vous avez violé; à l'égard du roi des Ibères et des Huns dont vous parlez, les Ibères à eux seuls ne forment qu'une nation sans importance, ayant une cavalerie peu considérable (1); quant aux Huns, qui sait s'ils voudront venir ou non, puisqu'ils ne sont pas encore au milieu de nous et qu'on ne les aperçoit pas? Mais, par-dessus tout, défiez-vous de vous-mêmes, puisque vous êtes des hommes faux et méfiants. Si vous me consultez, si vous faites ce que je vous dis, et si vous m'écoutez, laissez de côté tout cela, et priez seulement Dieu, à qui il est facile de faire tout ce qu'il veut, de vous procurer quelque moyen, et surtout ne m'obsédez pas avec vos avis vains et inutiles. » Ayant entendu de Vahan Mamigonien tous ces conseils, les satrapes arméniens lui répondirent unanimement en disant : « Tu as bien et justement exprimé toute ta pensée, comme il convient à ta sagesse; cependant, ce n'est ni dans l'alliance des Romains, ni dans le concours des Huns, que nous plaçons notre confiance; c'est tout d'abord dans la miséricorde de Dieu, dans l'intercession de saint Grégoire et dans la mort de nos ancêtres qui, par leur martyre, plurent au Christ Sauveur, et enfin dans notre propre mort; car nous préférons tous périr à la même heure que d'être tous les jours témoins des humiliations de l'Église et de la séparation des fidèles. »

59. *Vahan s'unit avec les satrapes, contre les Perses.*

En entendant parler de la mort, Vahan Mamigonien et Vart, son vaillant frère, s'enflammèrent de courage; et, remplis de la grâce du Saint-Esprit, ils furent transportés d'enthousiasme. Vahan prit la parole et dit : « Vous savez que Vart, mon frère, réside en ce moment à la Porte; je suis certain que si les Perses viennent à connaître nos desseins, ils l'enchaîneront et le tourmenteront. Cependant j'aime mieux mourir que de vivre ainsi dans l'apostasie. Je me range donc de votre côté, et j'accepte le projet que vous voulez exécuter; car j'espère que Dieu tout-puissant, voyant ma conversion, et que c'est de tout mon cœur que je la désire, daignera opérer un miracle en ma faveur; qu'il fera revenir auprès de moi Vart, mon frère bien-aimé, et qu'il m'accordera le bonheur de le voir de mes propres yeux et d'être consolé. Ensuite Dieu disposera de moi selon sa volonté,. comme bon lui semblera. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, les chrétiens et les apostats se levèrent tous ensemble et se mirent à prier, ensuite ils demandèrent le saint évangile. Alors le saint prêtre Athig s'avança; il était avec eux dans l'armée; c'était un homme sage et fidèle, originaire du célèbre village appelé Pedjni (1). Il leur présenta le saint évangile que tous baisèrent, et chacun, en étendant la main sur le livre sacré, disait : « Quiconque confessera cette foi que Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur a enseignée et écrite dans ce livre, le fils de l'homme le confessera aussi et le conduira devant son père, pour lui faire posséder les biens du ciel; et quiconque violera frauduleusement le serment prêté sur cet évangile, le fils de l'homme le reniera aussi et le jettera dans les ténèbres extérieures, où il n'y a que pleurs et grincements de dents. » Ayant ainsi prêté serment cette même nuit, et étant confirmés dans la foi du Christ, les satrapes se quittèrent et se rendirent chacun dans sa demeure, pour s'y reposer.

Cependant, l'un des satrapes arméniens, qui se nommait Varaz Schapouh, de la famille des Amadouni, aussitôt sorti du conseil des princes assemblés, à l'exemple de Judas qui fut rejeté du nombre des saints apôtres, s'empressa de se rendre pendant cette même nuit auprès du marzban; il l'instruisit, ainsi que tous les autres, des discours, de la résolution et des serments des princes. A cette nouvelle, le marzban Ader Veschnasb, avec les autres Perses et les princes arméniens apostats, furent saisis d'une sorte de terreur panique, et ils veillèrent par peur tout le reste de la nuit. Dès que l'heure du matin fut venue, ils s'éloignèrent de ce lieu, et ils allèrent camper près de la muraille du château appelé Ani (2). Les apostats infidèles et le marzban restèrent là durant tout le jour, pleins d'anxiété, en laissant croire aux autres qu'ils viendraient certainement

(1) Ce passage de Lazare prouve bien que Wakhtang était un souverain fort peu redoutable, et qu'il y a de l'exagération dans les Annales de Géorgie qui prétendent que ce prince, en dehors des conquêtes qu'elles lui attribuent, aurait pu entreprendre une expédition dans les Indes. Au surplus, tout le récit de l'annaliste géorgien semble emprunté à une légende plutôt qu'à une tradition nationale.

(1) Ce village, aussi appelé *Pedchni*, était situé dans le canton de Nig et faisait partie de la province d'Ararat. — Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 452 et suiv. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 101 et 456.

(2) Cet endroit était fort peu important à l'époque qui

les trouver le lendemain. Cependant cette même nuit, le marzban, le général et ceux qui étaient d'accord avec eux, montèrent à cheval et s'enfuirent. Les satrapes arméniens, ayant eu connaissance de ce fait, se mirent à la poursuite des fuyards; mais, comme le marzban et le général gagnaient du terrain avec des guides expérimentés, en s'écartant des routes ordinaires et en prenant différents chemins, ils arrivèrent à la ville forte d'Ardaschad. Aussi les satrapes arméniens ne purent pas les rejoindre; mais, sur le chemin, ils se saisirent de tous les chevaux des Perses; ils firent aussi prisonnier l'infâme Makhaz Katischo, qu'ils amenèrent avec eux.

Arrivés à Tevin (1), ils allèrent mettre le siége devant Ardaschad; mais le marzban et le général, sortant secrètement de la forteresse, s'enfuirent à la faveur de la nuit du côté de la province d'Adherbeidjan (Adherbadagan). Un prince d'Ourdz (2), qui se nommait Varaz Nersèh, fils de Goghthig, prince d'Ourdz, qui avait prêté serment avec les satrapes arméniens, violant le pacte sacré, alla dévaster la ville royale (Schahasdan) de Pernavij (3), et, ayant enlevé toutes les richesses de cette ville, il alla se réfugier dans la forteresse appelée fort de Sakrpert (4); c'était le château fort de leur domaine (5).

Quelques-uns des satrapes arméniens qui avaient apostasié donnèrent ce conseil au marzban des Arméniens Ader Veschnasb : « Le roi des Ibères s'est révolté et veut réunir une armée de Huns qu'il n'a pas encore levée; de plus les Arméniens ont envoyé demander des troupes à l'empereur; mais elles ne paraissent pas encore; ils ne sont pas eux-mêmes bien organisés. Or, si tu vas promptement les attaquer, tu triompheras facilement et sans peine; tu acquerras un grand renom, et nous obtiendrons, toi et nous, des honneurs et beaucoup de présents du roi des rois. Mais, si tu tardes, nous craignons que leur force ne s'augmente et qu'ils ne trouvent de l'appui quelque part, comme nous le pensons. Alors nous serons à la merci des événements et nous nous en repentirons. » Ce conseil plut au marzban et à tous ceux qui étaient avec lui. Ils se mirent aussitôt à la tête des troupes d'Adherbeidjan, du marzban des Gobr (?) et des milices des Gadisch (1) qui étaient dans les environs, et arrivèrent en Arménie, près du fleuve Araxe. Ensuite ils résolurent de passer dans le village de Nakhitchévan (Nakhdjavan) (2) aux confins de la Siounie.

On avertit le seigneur des Pakradouni, Sahag, que les Arméniens, et Vahan, général des Arméniens, venaient de le nommer en ce temps-là marzban d'Arménie. Le général de la cavalerie Sahag avait la charge de marzban (3), et Vahan possédait la principauté des Mamigoniens et le commandement en chef de l'armée arménienne. Ce fut d'abord très-certainement par l'ordre d'en haut et ensuite par celui des Arméniens qu'ils reçu-

nous occupe, et il n'acquit de grands développements qu'à la fin du neuvième siècle, sous le gouvernement des rois Pakradouni (Bagratides), qui agrandirent considérablement Ani et y élevèrent de nombreux monuments civils et religieux. Ani fut dévastée au XIII[e] siècle par les Mongols. Les ruines qui se voient encore aujourd'hui dans le pachalik de Kars, au confluent de l'Akhourian et de l'Arpa-Tschaï, sont magnifiques. Plusieurs voyageurs, notamment Ker-Porter, MM. Texier et de Khanikoff, ont décrit les ruines de cette ville. M. Brosset a récemment publié, à Saint-Pétersbourg, un *Album d'Ani* qui renferme des vues de tous les monuments de cette antique cité. Un texte savant accompagne les vues d'Ani et jette un jour tout à fait neuf sur cette ville fameuse qui fut aussi célèbre par ses monuments que par les catastrophes qui amenèrent sa ruine. — Cf. Brosset, *Album d'Ani;* Saint-Pétersbourg, 1861, 1 vol. in-4°, avec atlas oblong. — L. Alischan, *Géogr. de l'Arm.*, en arm.

(1) Tevin était, à l'époque qui nous occupe, la résidence des marzbans d'Arménie. Les Grecs appelaient cette ville Δούβιος (Procope, *Bell. pers.*, l. II, c. 25).

(2) La principauté d'Ourdz n'est mentionnée que par Élisée (ch. IV, pg. 213 de notre Collection) et par Lazare. On ignore sa position.

(3) Cette localité, dont la position est inconnue, faisait probablement partie, comme son nom semble l'indiquer, du domaine royal. Lazare est le seul auteur qui mentionne cette ville.

(4) Aucun auteur arménien, si ce n'est Lazare, ne parle de ce fort, qui était la résidence des princes d'Ourdz.

(5) Varaz-Nersèh paraît avoir été plutôt un homme jaloux qu'un traître. Il est probable que l'influence de Sahag Bagratide et de Vahan Mamigonien lui portait ombrage et qu'il résolut de se séparer des révoltés pour faire la guerre à son profit. C'était donc, selon toute apparence, un partisan qui faisait des incursions sur le pays ennemi ou sur les domaines appartenant au roi de Perse, afin de s'enrichir personnellement.

(1) Cf. plus haut, pag. 297 et la note.

(2) Nakhitchevan, l'ancienne Ναξούανα de Ptolémée (l. 5, ch. 13), faisait partie de la province de Vasbouragan. C'est une ville encore très-importante aujourd'hui. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 131, et t. II, p. 126 et *passim.* — Barbier de Meynard, *Dict. géogr. de la Perse* de Yakout, pg. 561 et 565.

(3) Sahag, *asbed* « général de la cavalerie », charge héréditaire dans la famille des Bagratides, à ce que nous apprend Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, I, 22; II, 3), fut élevé, par ses compatriotes révoltés, à la dignité de marzban, en 481. Il mourut après un an et sept mois, en 487, en combattant contre les Perses. — Ce fut à Sahag Bagratide que Moïse de Khorène dédia son *Histoire de l'Arménie*, dans laquelle il parle de ce personnage dans les termes les plus élogieux, en disant qu'il était distingué par ses belles qualités, son savoir et son amour pour les lettres. — Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. I, ch. 1.

rent ces dignités. Ayant appris l'arrivée des troupes perses, et voyant que leur armée n'était pas encore bien organisée, ils songèrent à se réfugier pour quelque temps dans les lieux fortifiés de la province de Daïk. Mais ensuite, se rappelant l'assistance invincible du Seigneur, ils disaient : « Ce n'est point du petit ou du grand nombre de soldats que dépend la victoire, mais elle est dans les mains de Dieu, ainsi que notre entreprise qui a complétement besoin de sa faveur. Or il n'y a pas autre chose à faire que de marcher promptement contre l'ennemi, en implorant l'appui glorieux du Sauveur de tous. » Ils décidèrent aussi, par l'inspiration de Dieu, que le marzban Sahag et le général des Arméniens Vahan Mamigonien, avec quelques autres satrapes, resteraient dans la ville pour encourager ceux qui marchaient et leur donner de l'espoir, et pour jeter la consternation et le découragement dans le cœur de ceux qui étaient du parti des impies. Ceux qui alors s'apprêtèrent à prendre les armes pour marcher au combat furent : Papkèn de Siounie, qui à cette époque avait été nommé prince de la seigneurie de Siounie (1); le vertueux et vaillant prince des Mamigoniens, frère du général Vahan (2); Kardchouil Maghkhaz (3); les deux fils du bienheureux Arschavir Gamsaragan, Nersèh, prince de Schirag, et Hrahad, son frère, avec deux autres membres de la famille des Kenouni, Adom, prince des Kenouni, et Arasdom, son frère, et d'autres combattants qui en tout étaient au nombre de quatre cents. Ceux-ci se rendirent dans l'église, pour adorer le Seigneur Dieu, qui a créé tout et qui donne la force à tous. Ils le prièrent de les secourir, en invoquant les vertus du saint martyr Grégoire, de tous les autres saints, et des pieux Arméniens récemment martyrisés, ainsi que la puissance de la sainte croix. Alors Jésus-Christ Sauveur, touché de compassion pour eux et accueillant leurs ferventes prières, leur accorda le secours qu'ils lui demandèrent et les renvoya en paix. Ensuite les satrapes, et tous les hommes de l'armée qui étaient avec eux, offrirent leurs hommages au saint et angélique patriarche Jean (4), qui, les comblant de la bénédiction de son âme pieuse et juste, les envoya au combat. Après cela, ils dirent adieu au commandant de la cavelerie, le marzban Sahag, au général des Arméniens Vahan Mamigonien, et à leurs autres compagnons, qui devaient rester dans la ville; puis ils s'en allèrent sans plus tarder, remplis d'ardeur et de joie. Ils réfléchissaient en eux-mêmes et disaient : « Qui sait si nous ne pourrons arriver à l'endroit où les troupes perses veulent tenter le passage du fleuve? Nous les attendrons dans un lieu retiré, et, lorsque nous aurons l'assurance que la moitié de l'armée a franchi le fleuve, nous fondrons sur ceux qui l'auront passé, et nous pourrons peut-être aussi les battre. Ensuite nous résisterons au reste de l'armée des Perses. » Lorsqu'ils furent arrivés dans le village nommé Varazguerd (1), ils apprirent que l'armée perse, forte de sept mille hommes, avait déjà passé le fleuve. Alors le vaillant prince des Mamigoniens Vasag, qui ce jour là avait le commandement de l'avant-garde, s'avança vers le village nommé Grovag (2) : « Peut-être, disait-il, pourrais-je trouver quelque stratagème; je chercherai à connaître la situation de l'armée perse, et à savoir si elle vaut quelque chose ou non. » Il s'était rendu à Grovag pour y passer la nuit, lorsque tout-à-coup au point du jour le marzban perse Ader Veschnasb, arrivant aussi au même village, apprit que Vasag Mamigonien y était également. Le brave prince des Mamigoniens, Vasag, ayant su qu'Ader Veschnasb et les siens étaient là, usa habilement d'un stratagème en vue de sauver en ce moment sa troupe; il ordonna à ses soldats de sortir du village par deux, par trois et même en plus grand nombre, en suivant les rues et les passages les moins fréquentés, et de se hâter d'arriver, par petits détachements isolés, au village de Varazguerd, où se trouvaient les satrapes et la cavalerie des Arméniens, afin de les informer de l'affaire. De son côté, le vaillant prince des Mamigoniens, Vasag, trompait Ader Veschnasb par des paroles séduisantes, en lui envoyant des messagers et en lui disant : « J'ai une communication à te faire; mais, en attendant, que toi et les tiens la considèrent comme bonne et utile au sei-

(1) Ce prince était au nombre des captifs emmenés en Perse après la mort de Vartan. Il avait succédé à Gédéhon, prince de Siounie, qui avait pris du service chez les Perses, après avoir embrassé la doctrine de Zoroastre.

(2) Ce personnage s'appelait Vasag.

(3) Kardchouil était de la race des Khorkhorouni. Nous retrouverons son nom dans la suite de cette histoire.

(4) Jean Mantagouni avait succédé en 480 à Christaphor. Il était disciple de S. Sahag et de Mesrob. Il mourut en 487. Il a laissé des ouvrages que nous possédons encore à présent. — Cf. Karékin, *Hist. de la litt. arm.*, p. 218 et suiv., et notre *Discours préliminaire* (t. II), où nous avons donné des détails particuliers sur la vie du patriarche Jean et sur ses travaux littéraires.

(1) Cette localité, qui était située dans le voisinage de Nakhitchévan, n'est mentionnée que par notre auteur. Le P. Indjidji (*Arm., anc.*, 547) n'a pu recueillir aucun renseignement sur ce lieu.

(2) Lazare est le seul auteur qui parle de ce village, situé comme le précédent, dans le voisinage de Nakhitchévan. — Cf. Indjidji, *op. cit.*, pg. 524.

ır de la Perse et a l'Arménie. » En entendant ., Ader Veschnasb, bien que secrètement il s'en ›ult au fond du cœur, en croyant qu'ils se sou- .ttaient réellement, cependant il lui envoya dire ɾèrement : « Quelle communication une nation belle a-t-elle à me faire? » Le brave prince des .amigoniens Vasag, ayant appris que sa cavalerie vait échappé au danger sans aucune perte, et que lès lors il n'y avait plus rien à craindre, répondit aux envoyés d'Ader Veschnasb, en disant: « Nous n'avons jusqu'à présent commis aucune mauvaise action, nous n'avons causé aucun dommage aux intérêts de la cour; mais si vous le voulez, je vous exposerai ma communication après avoir eu votre assentiment; réfléchissez et réglez ce qu'il faut faire.» Il renvoya les messagers, monta à cheval et dit aux autres Perses qui se trouvaient présents : « C'est pour plaisanter que j'ai ainsi parlé à ces envoyés, car personne ne m'a chargé d'aucun message. Je suis venu simplement pour savoir ce que vous êtes. Or vous êtes des hommes vils et infâmes; vous êtes venus ici pour accomplir de mauvais desseins; aussi vous marchez à votre perte sans crainte et sans peur. Ayant rejoint les troupes arméniennes, il leur dit: « Les Perses sont nombreux, mais plusieurs d'entre eux sont des hommes faibles et pusillanimes. »

60. *Exploits de Vasag, frère de Vahan, et de ses compagnons.*

Ayant entendu ce que venait de dire le vaillant prince de Mamigoniens, les soldats de l'armée arménienne tinrent conseil, et le prince s'exprima en ces termes : « Il faut que nous nous transportions de cette plaine dans des endroits montagneux. Réfléchissez bien à ceci; car si après avoir été attaqués de front, nous pouvions, avec le secours du Seigneur, résister à l'ennemi, la chose serait dès lors bien plus facile pour nous et bien plus utile. Si au contraire la chose tourne autrement, la forte position des montagnes deviendra pour nous plus avantageuse, et elle nous servira d'asile. » Ils partirent aussitôt, et vinrent camper dans un village du Massis, qui s'appelait Agori (1). Ayant appris que le lendemain les troupes perses devaient s'avancer contre eux pour livrer combat, ils s'empressèrent de dire, selon leur coutume, l'office de la nuit, et après avoir récité les prières du matin, tous ceux qui étaient présents s'apprêtèrent à aller combattre l'ennemi. Ils formèrent quatre corps de cent hommes chacun. Papkèn, prince de Siounie, et Vasag, vaillant prince des Mamigoniens, furent investis du commandement du centre; Kardchouïl Maghkhaz fut placé à la tête de l'aile gauche; à l'aile droite, se trouvaient les deux Kenouni, Adom, prince des Kenouni, et Arasdom, son frère; au centre et derrière ces deux corps, ils placèrent le brave et illustre prince de Schirag, Nersèh Gamsaragan, et Hrahad son frère, afin que si l'une des ailes venait à faiblir, ils pussent arriver promptement pour lui prêter secours, et soutenir partout les forces des combattants. En effet, chacun avait confiance en ces guerriers, qu'ils regardaient comme des hommes vertueux, justes et fidèles à leurs engagements. Ayant ainsi organisé ces quatre cents hommes, et rendu gloire au Seigneur, ils s'écrièrent tous ensemble : « Secours-nous, Dieu, notre Sauveur, pour la gloire de ton nom, de peur que les infidèles ne disent un jour : Où est leur Dieu? » Ensuite ils gravirent le sommet d'une montagne élevée (?) (Aïdnavor) (1), et là ils se retranchèrent. Les soldats Perses, voyant les Arméniens en si petit nombre, ne les regardèrent que comme des gens insensés qui couraient à la mort. Les soldats d'élite de l'armée perse s'avancèrent d'assez loin vers la troupe arménienne. Plusieurs d'entre eux, dont les chevaux étaient fatigués, restèrent en arrière, et ceux qui avaient des coursiers fringants s'avancèrent sur le lieu du combat. En ce moment, Maghkhaz Kardchouïl, à la tête de ses cent hommes, violant le serment prêté sur l'Évangile, passa du côté des Perses, et les Arméniens furent réduits au nombre de trois cents, selon les vues de Dieu, et semblables en cela aux trois cents choisis par Gédéon. Ils s'élancèrent sur les soldats perses, et avec le secours du Très-Haut, ils étendirent morts sur la place les plus vaillants d'entre les guerriers. Ils

(1) Agori était un village dépendant du canton de Masiatz-odn dans la province d'Ararat. Ghévont, historien postérieur à Lazare, donne à ce village le surnom de *Medj-avan* « grand bourg. » (ch. 90). — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 445.

(1) *Aïdnavor* peut s'expliquer de deux manières différentes. Si on prend ce mot pour un ethnique, il devrait signifier la montagne d'*Aïdnavor*; si au contraire, on suppose que ce mot est altéré, on peut croire que c'est un qualificatif dont la signification n'est pas donnée très-clairement dans les dictionnaires arméniens. Du reste les lexicographes, notamment les auteurs du grand Dictionnaire de l'Académie de Venise et Dchakdchak hésitent à se prononcer sur la question de savoir si le mot *Aïdnavor* est un ethnique ou un nom commun. Ce mot ne se rencontre qu'une seule fois dans Lazare de Pharbe; il est aussi employé dans un recueil de *Kantz*; mais il est fort difficile de fixer le sens bien précis de ce mot, dont le radical semble être l'adjectif *aïdni* « clair, évident, connu. »

mirent en désordre le reste de l'armée perse, en la dispersant dans les vallées et les lieux escarpés. La troupe du vaillant Vasag, prince des Mamigoniens, et de Papkèn prince de Siounie, frappa mortellement le marzban Ader Veschnasb, d'autres princes et satrapes arméniens apostats, ainsi que plusieurs autres perses. La troupe commandée par Adom et Arasdom perdit plusieurs hommes valeureux. Papkèn put avec peine arracher des mains d'Adom et d'Arasdom le seigneur de Siounie, Gédéon (Ketihon), cet ennemi de la vérité, le réservant ainsi pour un autre moment plus terrible. Hrahad, fils du bienheureux Arschavir Gamsaragan tua d'un coup de lance un guerrier perse qui s'avançait sur lui. Tandis que, ranimés par la main du Tout-Puissant, ils triomphaient ainsi de l'ennemi, Maghkhaz Kardchouïl, ayant entraîné la troupe des Gadisch, et d'autres Arméniens transfuges, ainsi que les hommes qu'il avait avec lui, passa du côté opposé, et suivant les passages les plus cachés des vallées, il surprit par derrière les soldats arméniens de l'armée alliée, croyant qu'ils ne s'en apercevraient pas, tant ils étaient entraînés par l'impétuosité avec laquelle ils massacraient les ennemis de Dieu. Il voulait attaquer par derrière ceux qui s'étaient confiés dans le Christ, remporter ainsi une victoire par trahison et acquérir de cette manière un grand renom. Mais tout à coup un des combattants, ayant entendu la voix d'un Arménien égorgé par les Gadisch, poussa des cris pour avertir les gens de Gamsaragan. Ceux-ci, irrités contre lui, voulaient tuer cet homme en disant : « Cette troupe est la nôtre, et tu veux, au moyen d'une surprise, nous faire perdre une occasion si favorable. Cependant Nersèh ayant vérifié le fait qu'avait constaté son frère Hrahad, et ayant su que c'était un parti d'ennemis, les deux frères coururent et s'élancèrent avec un petit nombre d'hommes sur cette masse de combattants. Là Nersèh Gamsaragan, héritier des vertus de son père, frappa d'un coup de lance et tua sur place le chef des Gadisch, homme vaillant et brave. Aussitôt le reste des ennemis ainsi refoulés, chercha son salut dans la fuite. Dans cette affaire, bien plus que dans d'autres batailles, de nombreux cadavres étaient étendus par terre. Ce fut un jour glorieux et rempli d'allégresse pour ceux qui croyaient dans le Christ, et un jour de confusion et de défaite pour tous ceux qui avait renié la foi du Christ; et ainsi s'accomplit la parole du prophète qui dit : « Un seul de ceux que Dieu assiste, en chasse mille, et deux en ébranlent dix mille. »

En présence d'une si glorieuse victoire, l'ennemi de la vérité, le démon, fut rempli de confusion. Il réfléchissait en lui-même et disait : « Tout ceci a été accompli contre ma volonté. Or, si je n'ai pu rien obtenir, si j'ai été vaincu, je veux au moins attrister pour quelque temps les cœurs de ces hommes vaillants, qui ne connaissent encore ni mes malheurs, ni ma ruine. » Il trouva donc pour complices deux hommes, dont l'un était de la famille des Kenouni et se nommait Varkosch; l'autre était de la famille Saharouni et son nom était Vasag. Le lendemain au point du jour, ces deux hommes arrivèrent précipitamment, et, en poussant des cris, ils annoncèrent de tristes nouvelles au saint patriarche Jean, et aux deux nobles princes arméniens, le marzban Sahag et Vahan le Mamigonien. « Des deux côtés, disaient-ils, la mêlée a été sanglante ; bien que nous n'ayons pas assisté au combat, cependant l'armée perse l'a emporté, et les troupes arméniennes ont eu le dessous. Elles ont pris la fuite, et les gens valeureux sont tombés sous le glaive de l'ennemi; là sont morts le brave Vasag Mamigonien, le valeureux Papkèn de Siounie, et les deux hommes illustres, Nersèh, seigneur de Schirag et son bien-aimé frère Hrahad; c'est là aussi qu'ont succombé, sur le coteau d'Agori, les Kenouni Adom et Arasdom, ainsi que tous les autres soldats de l'armée arménienne. Nous nous sommes échappés seuls, comme les messagers de Job, pour vous annoncer cette nouvelle. » Le bruit [de ce désastre ne s'était pas encore répandu dans la ville de Tevin, et le démon ne put pas s'en réjouir au point de troubler la cité, lorsque presque aussitôt arriva un porteur de bonnes nouvelles qui se nommait Arasdom [et qui appartenait] à la famille des Kenouni. Il cria à haute voix, et dit : « La puissance de la croix a vaincu, et elle vaincra toujours. » Il annonçait les prodiges que Dieu avait opérés en faveur de ses serviteurs bien-aimés, par l'intercession des saints, l'épouvantable défaite et la confusion éprouvées par le parti des apostats. En écoutant le récit de cette heureuse nouvelle, Jean, patriarche des Arméniens, les nobles princes, le marzban Sahag et Vahan, général des Arméniens, les satrapes et les peuples accoururent tous ensemble à la maison de Dieu, dont la puissance est efficace; là ils rendirent grâces au seul et vrai Dieu, et adorèrent l'irrévocable résolution de sa volonté. Ensuite le bienheureux patriarche arménien Jean fit réciter le psaume vingt-neuvième : « Le Seigneur m'a entendu, et il a eu pitié de moi; le Seigneur est mon secours. Il a changé mes gémissements en

allégresse, il a déchiré le sac dont je m'étais enveloppé, et il m'a revêtu d'allégresse, afin que ma gloire te chante, et ne se taise jamais. Seigneur, mon Dieu! je te louerai dans l'éternité. » Ayant fini de réciter l'office, ils célébrèrent des fêtes; mais d'abord ils s'occupèrent des pauvres, en leur donnant à manger; et ensuite ils firent de grandes réjouissances. Les soldats revenaient aussi du combat; ils annonçaient la nouvelle victoire remportée par la puissance de la main de Dieu, qui leur avait fait acquérir la gloire du triomphe, en écrasant l'ennemi et en le couvrant de honte. Ils rendirent gloire au Christ en s'embrassant les uns les autres avec effusion. Ayant ainsi assuré la paix, ils rentrèrent chez eux pour prendre du repos pendant l'hiver, et en même temps ils se préparèrent à renouveler la guerre au printemps.

Bientôt on dépêcha un messager à Vakhthank, roi des Ibères, pour lui demander l'assistance des Huns, qu'il avait promise. Celui-ci fut longtemps a remplir son engagement; enfin, il rassembla trois cents soldats Huns et les envoya en Arménie. Ensuite avant qu'un mois de l'hiver se fût écoulé, il rappela ces auxiliaires sous un prétexte futile. Dès lors il ne restait aux Arméniens d'autre ressource et d'autre appui que dans le Christ, en qui ils avaient mis leur confiance et leur espérance, puisqu'il n'y avait personne qui vînt à leur secours.

Vahan le Mamigonien, général des Arméniens, envoya des messagers à la célèbre et noble famille des Ardzrouni, à celle des Antzévatzi et des Mog, et aux nobles des Reschdouni. Il leur fit rappeler comment Dieu avait autrefois prêté son assistance à ceux qui s'étaient confiés en lui. « Chacun de vous, disait-il, sait bien, et vous n'avez point besoin d'apprendre de qui que ce soit, la foi et la doctrine de notre véritable et sainte religion. Voyez donc comment le fanatisme ardent de la secte des mages a embrasé, comme une fournaise, l'esprit de tous, à l'exception de quelques-uns. Or, elle est venue l'heure du vrai cultivateur, du Christ, qui, son van à la main, purifiera son aire; il rassemblera dans les célestes greniers le froment purifié, et il brûlera la paille dans le feu qui ne s'éteint point. Or, celui qui veut devenir un de ces grains de froment doit s'offrir à Dieu, et il sera sauvé; et quiconque reculera sera changé en paille; il deviendra la proie des flammes inextinguibles de l'enfer, où il brûlera, sans jamais s'éteindre. Cependant je n'oblige personne par violence à songer à son propre bien; mais par la voie de l'exhortation, je rappelle à tous le salut ou la damnation qui leur sera accordée au jour du jugement. En effet, celui qui professera la vérité sera sauvé de l'enfer; et celui qui s'égarera du chemin droit périra éternellement. Or, quiconque de vous cherche et prend soin de son salut, et désire obtenir la vie éternelle, doit venir pour venger les opprobres dont l'Église a été depuis si longtemps et pendant tant d'années abreuvée par le fait des apostats indignes. Celui qui craint pour son corps, et qui prétend suivre les erreurs de la secte, demeurera dans les ténèbres; il sera indigne de regarder le Soleil de la vérité, le Christ. Quant à moi, le Christ rémunérateur me récompensera de mes pressantes sollicitations. »

Dès que les satrapes des quatre provinces eurent entendu cet appel, quelques uns d'entre eux, désirant suivre la droite voie, accoururent rejoindre le troupeau des brebis; les autres, s'unissant aux boucs de la gauche, s'enfoncèrent pour toujours dans les ténèbres extérieures. Un des satrapes des Antzévatzi, dont le nom était Ohan, et un autre, nommé Nersèh Erouanthouni, entrèrent dans la sainte ligue; d'autres aussi, qui s'étaient dévoués pour défendre la vérité, allèrent rejoindre les troupes du général des Arméniens Vahan le Mamigonien. Dès qu'ils furent réunis ensemble, ils se mirent en chemin. C'était à la fin du carême, le jour du samedi saint qui précède celui de Pâques. Lorsqu'ils se furent approchés du bourg d'Aresd (1), tout à coup le prince des Antzévatzi, appelé Sévoug, et le prince des Mog, Ohan, se jetèrent sur eux à l'improviste au point du jour, avec un corps de cavalerie considérable. Ils en furent cependant avertis; et bien que les uns fussent armés, et que les autres étaient sans armes, cependant, ranimés par l'assistance du Très-Haut, ils affrontèrent courageusement l'ennemi. D'abord Nersèh Erouanthouni, soutenu par Ohan prince des Mog, le frappa de sa lance et le renversa par terre. Un jour, celui-ci s'était orgueilleusement vanté, en parlant de Ohan prince des Antzévatzi, qu'il faudrait lui mettre un collier au cou, comme à un bœuf, puisqu'il n'était capable de rien, ni de faire le mal, ni de faire le bien, Sévoug, prince des Antzévatzi, son parent, lui avait fait répondre : « Moi, j'apporterai le collier, et tu le lui mettras au cou. » Pour tirer vengeance de ces paroles insolentes, ce bœuf le heurta violemment avec ses cornes, le renversa par terre de son cheval et le foula aux pieds. En voyant cela, la multi-

(1) Aresd, bourg du pays des Peznouni, possédait une pêcherie royale (Faustus de Byzance, l. IV, ch. 22.)

tude des soldats prit la fuite; ils les poursuivirent et en tuèrent quelques-uns, et, mettant le reste en fuite, ils les dispersèrent çà et là. Alors la protection de Dieu fut reconnue visiblement et glorifiée, car avec un si petit nombre d'hommes isolés, il mit en déroute un grand nombre de soldats (1). On raconta partout cette action, et la nouvelle de ce fait incroyable répandit dans toute l'Arménie la terreur du Dieu tout-puissant. Ohan, prince des Antzévatzi, Nersèh Erouanthouni, les hommes qui étaient avec eux, et par le moyen desquels Dieu avait opéré ces prodiges et ces exploits, rejoignirent ensuite les troupes arméniennes. En les voyant, le saint patriarche Jean célébra des fêtes solennelles, et offrit le sacrifice agréable au Seigneur Dieu qui avait accordé la victoire et relevé la gloire de sa sainte Église. Ils s'embrassèrent les uns les autres, en se réjouissant dans le Christ.

61. *Combat de Vahan contre les Perses.*

Dès que les jours rigoureux de l'hiver furent passés, et que l'on eut atteint la saison tempérée du printemps, on apprit que de nombreuses troupes s'avançaient des contrées de la Perse, et qu'elles étaient déjà parvenues aux frontières des provinces de Her et de Zarévant. [Ces troupes] étaient commandées par plusieurs généraux, dont voici les noms : Sourèn Bahlav et Ader-Nersèh commandant en chef des gardes du corps (Pouschdiban salar) (2); Vini Khorian, Ader Veschnasb Idabian (3), Gédéon, seigneur de Siounie. Toute fois, bien que quelques-uns d'entre ces généraux fussent investis d'un rang plus élevé, cependant le commandement en chef de l'armée était dévolu au chef des gardes du corps.

Vahan Mamigonien, général des Arméniens, hâta les préparatifs du départ; il était accompagné par le saint patriarche des Arméniens Jean; car il avait confiance dans ses prières, et il était persuadé que Dieu lui accorderait tout ce qu'il lui demanderait. Vahan rassembla les troupes arméniennes, et se hâta de marcher à la rencontre des ennemis. « Peut-être, se disait-il, la multitude des Perses ne pourra traverser ces localités pour se rendre dans le centre de l'Arménie. » Il emmena avec lui les satrapes, les nobles et tous les autres guerriers qui marchèrent au combat, pleins d'ardeur et de joie. Les soldats arméniens partirent de Tevin, et après quelques journées de marche ils arrivèrent dans la province d'Ardaz. S'étant rapprochés de l'armée perse, ils campèrent dans un village, nommé Nerséhabad (1). Le saint patriarche Jean ordonna à toute l'armée arménienne de passer toute la nuit à réciter de ferventes prières, de supplier le Sauveur de tous d'illustrer son grand nom parmi la multitude des païens assemblés, d'accorder à ses serviteurs une fin glorieuse et de confondre les bandes des apostats. C'est alors que Vahan, général des Arméniens, ayant avec lui l'admirable chef, le marzban Sahag et toute l'armée arménienne, tous transportés d'ardeur, demandèrent à Dieu son assistance, en priant pendant les heures de la nuit. Dès que le jour eut paru, le saint patriarche des Arméniens, Jean, donna à tous sa bénédiction; il les encouragea, en disant : « Ceux qui se sont confiés en Dieu n'ont été jamais confondus. Et le vase élu du Saint-Esprit s'écrie hautement, en disant : L'espérance n'est jamais vaine pour ceux dans les cœurs desquels l'amour de Dieu est répandu. Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la vertu de son bras, afin de pouvoir éteindre tous les traits enflammés, visibles et invisibles de l'esprit malin. Que personne ne s'effraye, en voyant la multitude des soldats impies; car Dieu étant avec vous, il vous fera paraître bien plus nombreux, et il les entraînera complétement, en les dispersant dans les campagnes et sur les collines, comme une paille qu'emporte un vent impétueux. Or, que la main du Tout-Puissant vous bénisse, vous serve de guide et vous donne la victoire. Gloire à Lui, à son Fils et au Saint-Esprit dans tous les siècles, *amen.* » En disant tous *amen*, ils se préparèrent au combat. Tandisque les soldats arméniens apprêtaient leurs armes [pour marcher] contre les ennemis, le bienheureux Jean se mit à prier. Alors Vahan Mamigonien, général des Arméniens, commença à disposer en ordre chaque corps d'armée. Il confia le corps du centre au brave général, le marzban Sahag, avec une nombreuse cavalerie; à l'aile droite, il établit Paschegh Vahévouni, Papkèn de Siounie,

(1) La bataille d'Aresd fut livrée le 24 avril 482, le samedi saint, comme Lazare l'a dit quelques lignes plus haut.

(2) Le *Pouschtiban salar* était le chef des gardes du corps, l'ἀρχισωματοφύλαξ. Ce titre est formé des mots *pouscht* « dos » et par extension « le corps, la personne, » et *ban*, « gardien », et de *salar*, « chef ou général ». — Cf. l'*Hist. du Bas-Emp.* de Le Beau; Ed. Saint-Martin, t. VIII, p. 281, note 2.

(3) Ce personnage est différent d'un autre Ader Veschnasb, tué peu de temps auparavant.

(1) La position de cette localité n'est pas connue; elle n'est du reste citée que dans ce seul passage de l'Histoire de Lazare de Pharbe.

Adom Kenouni et Phabagh Balouni, chacun avec sa cavalerie et avec beaucoup d'autres encore; à l'aile gauche, il se plaça lui-même avec les Gamsaragan alliés, et avec ses frères bien aimés Vahan, Nersèh et Hrahad, chacun à la tête de sa cavalerie. Il donna également leur rang de bataille à d'autres personnages nobles et distingués, avec leur cavalerie. Ceux-ci avaient à leur tête Vrèn de Vanant. Il expédia Bab Ardagouni, prince de la garde royale (osdanig), fils de Papotz, pour porter cet ordre à chacun des princes : « Je vois s'avancer vers nous les enseignes des hommes vaillants, des Perses, des Gadisch et de la troupe de Siounie, dont nous connaissons déjà la force. Marchez donc lentement, en nous observant alternativement; d'abord laissez-nous commencer l'attaque, et si par la grâce du Christ, nous réussissons à repousser et à mettre en fuite le corps qui nous fait face, alors les autres ne pourront point tenir tête devant nous et devant vous. » Bab apporta ce message de Vahan, général des Arméniens, à chacun des chefs de corps; et bien qu'ils eussent voulu se conformer à l'ordre du général, cependant l'armée perse, s'étant avancée promptement devant le front des troupes réunies, ne laissa pas le temps aux Arméniens de prendre leurs mesures. Elle ébranla l'aile droite, où était Paschegh (1) Vahévouni, et la mit en fuite. Le seigneur et chef de la cavalerie, Sahag, s'élança alors avec sa lance sur le commandant des gardes du corps [du roi de Perse]; mais leurs lances portèrent à faux. Alors, ils se rapprochèrent avec leurs chevaux, et se saisissant par les cheveux, ils combattirent corps à corps. Vahan Mamigonien, général des Arméniens, voyant ses soldats se mettre en désordre et perdre du terrain devant les ennemis, cria à Vrèn de Vanant, et lui dit : « Marche sur les ennemis, et engage le combat. » Mais celui-ci, effrayé, répondit : « Je ne le puis pas, ne compte pas sur moi en ce moment. » Alors Vahan Mamigonien, général des Arméniens, le cœur rempli de courage et faisant le signe de la croix, s'élança avec les deux Gamsaragan sur les ennemis qui les avaient surpris, mais qui furent impuissants à leur résister. Les Arméniens, ayant ébranlé fortement le corps d'armée qui leur faisait face, le mirent en fuite. Cette troupe ayant été défaite, ils se tournèrent contre le corps du centre, qu'ils mirent en déroute avec les troupes des deux ailes; et là, sur le penchant resserré de la colline, ils firent tomber morts sur place une grande multitude d'hommes vaillants, et ils répandirent des torrents de sang. Cependant Vini Khorian, avec deux autres compagnons pleins de courage, soutenaient encore le choc de la bataille. Aussitôt le brave général des Arméniens Vahan, le tua avec une valeur intrépide, et Nersèh Gamsaragan, seigneur de Schirag, mit à mort Ader Veschnasb Dabian (1). D'autre part, chaque combattant renversa par terre un grand nombre de vaillants guerriers. La troupe de Parschegh et les autres Arméniens fugitifs s'en étant aperçus, et voyant que les forces des Perses diminuaient et qu'ils fuyaient devant l'armée de Vahan, général des Arméniens, se ranimèrent et reprirent courage. Ils revinrent sur leurs pas, et poursuivant ceux qui les avaient repoussés, ils en tuèrent un grand nombre et ils en poursuivirent plusieurs. Le nombre des morts de l'armée perse était bien supérieur à celui des fuyards qui se sauvèrent, puisque le chiffre des morts et des blessés tombés çà et là surpassait celui des soldats de l'armée perse massacrés sur le champ de bataille. L'armée arménienne couverte de gloire et victorieuse, et chargée d'un butin considérable et de grandes richesses, retourna dans le camp, auprès du vénérable patriarche des Arméniens Jean, en glorifiant et en bénissant le Christ, qui lui avait accordé une si éclatante victoire. Le patriarche alla au devant de l'armée, et le cœur plein de joie il répandit sur elle ses bénédictions; puis, l'âme remplie d'allégresse, il dit à tous : « Je suis au comble du bonheur; il m'est impossible d'exprimer avec des paroles la joie de mon cœur. Mais ce qui me donne une plus grande félicité, c'est de voir que Dieu vous est favorable; car si votre victoire me réjouit, cependant je suis encore plus heureux de voir le Christ vous prêter son assistance, en nous accordant la victoire et en confondant les ennemis de la vérité. Que ce même Dieu qui maintenant vous a rendus puissants vous donne toujours la force; qu'il soit avec nous et ne nous abandonne jamais! »

Ayant remporté la victoire, les Arméniens revinrent joyeusement du combat remporté par la force du Très-Haut, comme le désirait le saint patriarche Jean, et l'armée entière. Une autre nouvelle inattendue de consolation et de joie se répandit dans tout le camp arménien. Elle disait que Vart, frère de Vahan général des Arméniens, arrivait plein de vie et délivré de ses chaines par la puis-

(1) Le nom de ce personnage a été mal transcrit par les copistes; il est orthographié plus exactement quelques lignes plus bas. Il faut lire Parschegh ou Barschegh, qui est la forme arménienne du nom de Basile.

(1) Ce nom est écrit plus haut *Idabian*. Nous ignorons quelle est la véritable leçon. Tchamitch et Saint-Martin ont adopté la forme *Idabian*.

sance de Dieu. Cette nouvelle consolante s'étant répandue dans toute l'Arménie, chacun accourait pour voir cette grande faveur que la Providence de Dieu avait accordée à l'Arménie. Plusieurs même, en voyant cet incroyable prodige, le révoquaient en doute, dans l'exaltation de leur joie, et croyaient voir une trompeuse apparition, et non pas un fait réel. Mais en se rappelant l'efficacité irrésistible de la volonté divine, ils glorifiaient et adoraient le Tout-Puissant, devant la parole et l'ordre duquel toute chose impossible devient possible et facile. Ils considéraient aussi la fournaise de Babylone, dont le feu fut converti en rosée; la mer Rouge en Égypte, dont les flots se durcirent comme des remparts de glace; le Jourdain, dont les eaux reculèrent, et les murailles de Jéricho, qui tombèrent au bruit des clameurs. Tout ces souvenirs d'incontestables prodiges forcèrent tout le monde à célébrer par d'humbles prières les louanges du Tout-Puissant, qui fit un miracle encore plus grand que celui qu'il avait opéré en faveur de l'apôtre saint Pierre, puisque l'ange le délivra seul de ses chaines et l'envoya pour multiplier la prédication de la vie. Tandis que Dieu posait comme un aigle sur ses ailes, non pas seulement le brave Mamigonien Vart, mais encore tous les siens et sa suite, il les fit passer à travers les endroits fortifiés de la ville, les hautes murailles, et la multitude des gardes armés de boucliers. Ensuite, traversant beaucoup d'endroits différents, il les fit tranquillement arriver en Arménie. Alors les alliés, de Vahan, hommes remplis de piété, se rappelèrent le serment de Vahan Mamigonien, et ils reconnurent que Dieu avait agréé sa conversion, son désir du martyre et sa foi. En effet le jour de la réunion devant le saint Évangile, Vahan parla ainsi : « Si Dieu a vraiment exaucé les prières de mon cœur et les souhaits que depuis longtemps je lui ai adressés, en gémissant sur mon égarement; s'il a accueilli favorablement l'aveu de ma bouche; si Celui qui sait tout a approuvé mes pensées et exaucé mes vœux, qu'il opère en moi, selon sa toute-puissance, un miracle éclatant; qu'il me fasse voir bientôt mon frère Vart et éprouver ainsi de la consolation. » Dès lors, dans toutes les églises de l'Arménie, dans toutes les chapelles des martyrs, dans les festins et les réunions solennelles, on entendait ces paroles sortir de la bouche des prêtres, et de tout le peuple, des hommes et des femmes en général : « Qu'il est bon, qu'il est doux, que les frères habitent ensemble! » Et touchant la défaite signalée des ennemis, et le triomphe de la sainte Église, ils disaient en chantant : « Ils ont été courbés, et ils sont tombés; nous nous sommes relevés, et nous sommes restés debout! La force des impies a été brisée, et la force du juste a été exaltée. » Ensuite ils rendaient grâces, et chantaient des louanges, en disant : « Mais nous sommes ton peuple et les brebis de ton pâturage. Nous te louerons, Seigneur, dans la suite des siècles, et notre postérité publiera tes bienfaits. » Plusieurs jours s'étant écoulés, des hommes sages et sensés, voyant le triomphe de saint Vasag, le vaillant prince des Mamigoniens et frère de Vahan général des Arméniens, comprirent aussitôt que la fin du saint était proche. Il avait demandé à Dieu de voir en cette vie le retour de son frère chéri Vart, et de mourir ensuite avec joie le jour même de l'accomplissement de son vœu. En effet, Dieu tout-puissant combla bientôt les désirs du saint; il ne tarda pas à satisfaire à son vœu, et, exauçant aussitôt sa prière, il lui amena son frère Vart, le lui montra ainsi qu'à tous les autres, le laissa sain et sauf auprès de ses serviteurs vivants, et rappelant auprès de lui le saint martyr Vasag, il le couronna et l'établit dans les demeures du Paradis, avec les anges du ciel.

62. *Trahison de Vakhthang, roi des Ibères.*

Ils arrivèrent ensuite en Dzaghguéod (1), et ils voulurent prendre un peu de repos, dans un lieu nommé Varschag (2), lorsque arriva un messager de Vakhthang, roi des Ibères, qui leur dit : « De nombreuses troupes ont fait invasion en Ibérie, et comme je vois que je ne pourrai pas leur résister seul, je me suis enfui dans les montagnes d'Arménie, près des confins de l'Ibérie, où je vous attends. » Il apportait une lettre du roi Vakhthang, écrite en termes ambigus, où il était dit : « J'ai ordonné à l'armée des Huns d'arriver, et et ils ne sont pas encore venus, mais ils seront ici lorsque vous viendrez, et alors vous et nous unis avec les Huns, nous mettrons en déroute l'ennemi. Cependant il me semble que quand les Huns arriveront, il ne sera plus nécessaire que nous combattions, puisqu'eux-mêmes termineront l'affaire, car j'ai ordonné à un grand nombre d'entre eux de venir. »

(1) L'orthographe du nom de ce canton paraît ici sous une forme différente de celle qui est adoptée par d'autres écrivains. Moïse de Khorène a écrit ce nom *Dzaghgaodn* dans sa Géographie; Assoghig, *Dzaghgoiodn*. Ce canton était situé dans la province d'Ararat. — Cf Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 413 et suiv.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 416.

Comme Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et tous les nobles chefs et les princes arméniens avaient prêté serment de fidélité à Vakhthang, roi des Ibères, sur l'Évangile et sur la Croix, les soldats arméniens se rendirent aussitôt et sans plus tarder auprès du roi des Ibères; ils firent halte, et campèrent durant quelque temps dans le canton de Gankark (1). Là Vakhthang, roi des Ibères trompait le général Vahan Mamigonien et les autres nobles chefs arméniens avec des paroles mensongères et des détours perfides. Tantôt il disait: « En apprenant votre arrivée, Mihran s'est enfui des confins de l'Ibérie, et, saisi de crainte, il s'est réfugié dans le pays des Aghouank. » Et tantôt : « Encore deux jours, et les troupes des Huns vont arriver. » Les deux jours de temps fixés par lui d'une manière mensongère s'étant écoulés, il expliquait ce retard en invoquant des prétextes, le troisième jour, puis le quatrième, et enfin le sixième et le septième jour. Quelquefois il lançait des soldats de l'armée des Ibères et des Arméniens comme des espions, en leur ordonnant de descendre dans la plaine, de faire voir les lumières de plusieurs feux et d'habiller des troncs d'arbre armés comme des hommes, ainsi que l'avait fait par ruse Alexandre de Macédoine (2). D'autres fois il disait : « L'armée des Huns ne viendra plus sur les montagnes. Ils me disent: Amène ici dans la plaine et montre-nous les Arméniens; alors nous croirons à toutes les paroles que tu nous as dites en les confirmant par serment, et dès lors nous exécuterons tout ce que tu nous ordonneras de faire. Dans le cas contraire, nous ne voyons pas que les Arméniens soient d'accord avec toi. Si en effet nous voyons que tu as exécuté ce désir, alors laisse-nous aux prises avec les Perses, et ne te mets pas en peine. Ainsi donc, si vous ne descendez pas dans la plaine, les Huns, ne croyant point à mes paroles, ne quitteront pas leur position, et Mihran s'en retournera et dévastera l'Ibérie. A quoi bon me servira alors votre assistance? » L'armée arménienne ayant contracté avec le roi d'Ibérie une alliance, tâchait de satisfaire à toutes ses demandes, soit vraies, soit fausses, dans la crainte de commettre un crime contre l'Évangile. Bien que la saison fût brûlante, ils furent obligés de descendre dans la plaine de Djarmanaïn. Quelques-uns des princes arméniens ne jugèrent pas prudent pour les troupes arméniennes de se rendre dans l'Ibérie, et ils en parlèrent plus d'une fois; mais n'ayant point été écoutés, ils se turent. Cependant l'armée arménienne descendit dans la plaine, et campa dans l'endroit cité plus haut. Trois ou quatre jours ne s'étaient pas encore écoulés, que Mihran arriva, et campa en face et près du camp des Arméniens, de l'autre côté du fleuve Cyrus (Gour). Alors l'armée arménienne se porta sur un autre endroit, assez éloigné du camp des Perses, et là elle établit son camp. Pendant la nuit, plusieurs soldats du camp arménien, oubliant la crainte de Dieu et méprisant le terrible serment prêté sur l'Évangile, envoyèrent secrètement des émissaires à ceux de leurs amis qui servaient dans l'armée perse, en leur disant : « Ce n'est point de notre propre volonté, mais c'est par la violence de Vahan, général des Arméniens, que nous nous trouvons engagés dans cette affaire. Nos cœurs et nos pensées sont d'accord avec les vôtres; nous savons que nous ne nous détacherons point de la sujétion que nous vous devons; car jusqu'à présent nous avons vu grandir la somme de nos malheurs, en cherchant notre propre ruine. Or, si vous oubliez notre conduite, et si vous nous pardonnez, disposez de nous à votre gré. Demain, lorsque nous viendrons sur le lieu du combat, nous déserterons l'armée, nous et beaucoup d'autres avec nous. » Les Perses accueillirent cette proposition, et confirmèrent par serment leur promesse. Le lendemain, lorsqu'on fut arrivé sur le lieu du combat, le roi des Ibères conféra avec Vahan, général des Arméniens, avec les chefs et avec les princes arméniens, et leur dit : « C'est une bonne occasion pour nous de combattre l'armée perse; car nous seuls sommes en état de leur tenir tête, et ils ne pourront nous opposer aucune résistance. Si nous avions retardé encore un jour, les Huns seraient arrivés, ils auraient revendiqué l'honneur de la victoire, et réclamé la meilleure part du butin. » Ainsi, jusqu'au dernier moment, il les abusait avec des paroles trompeuses. Le général des Arméniens Vahan Mamigonien s'indigna enfin de l'impudence et des mensonges du roi des Ibères; il s'aperçut aussi du découragement des soldats arméniens qu'il voyait abattus et bien différents de ce qu'ils étaient jadis [lorsqu'ils déployaient] leur ardeur et leur zèle. Néanmoins il disposa son armée en ordre de bataille. Il confia l'aile droite à Parschegh Vahévouni et à Sadon Kapélian, et l'aile gauche au roi des Ibères. Quant à

(1) Ce canton, qui faisait partie de la Gogarène, était couvert de montagnes. Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, l. II, ch. 7-8) dit que la principale chaîne se nommait *Methin* « ténébreux ». — Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 365. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 241, et t. II, p. 176.

(2) Cf. Frontin, *Stratagèmes*, l. II, ch. 5, § 17.

lui, il se plaça au centre avec trois vaillants guerriers, fils du bienheureux Arschavir, et avec le bienheureux seigneur des Kenouni. Il plaça entre lui et Parschegh le bienheureux commandant de la cavalerie Sahag et Papkèn de Siounie. Les combattants n'avaient pas encore engagé le combat, et les deux armées, arménienne et perse, restaient en ordre de bataille en face l'une de l'autre, lorsque la puissance d'en haut fit entrevoir aux esprits claivoyants ceux qui dans ce jour devaient obtenir la couronne du martyre, et dont les traits, ayant quitté leur aspect naturel et mortel, étaient devenus, par un changement merveilleux, brillants de splendeur et prenant l'apparence des esprits célestes. Le visage du vaillant Mamigonien Vasag, frère de Vahan, général des Arméniens, brillait tellement de l'éclat de la majesté divine, que plusieurs de ses compagnons d'armes ne purent regarder sa face resplendissante, semblable au visage glorieux du saint prophète Moïse. Son frère Vahan lui-même, en le voyant, fut saisi d'une si grande terreur qu'aussitôt il comprit que Vasag lui serait ravi et qu'il serait arraché à cette misérable vie, qu'il serait transporté enfin au milieu à cette armée céleste, dont les guerriers ont l'apparence et la forme divines.

63. *Combat contre les Perses; martyre de Vasag, frère de Vahan, et de Sahag, commandant de la cavalerie.*

Les Arméniens et les Perses se précipitèrent donc les uns contre les autres. Vahan général des Arméniens, avec les trois frères Gamsaragan, soutint le choc de l'ennemi en tête des combattants. Ils le dispersèrent et le mirent en fuite, de sorte qu'il rejetèrent au delà du fleuve Cyrus un grand nombre de soldats perses, et ils massacrèrent vaillamment plusieurs chefs distingués de l'armée de la Perse. Là, l'intrépide prince des Mamigoniens Vasag frappa vigoureusement de sa lance un vaillant guerrier de l'armée perse, et le renversa par terre. Mais tout à coup sa lance s'étant brisée, le brave Mamigonien se mit à en chercher une autre, et l'ayant trouvée il retourna sur le champ au combat et le cœur rempli de joie. Il rencontra Nersèh Gamsaragan, seigneur de Schirag, dont la lance s'était aussi brisée et qui en cherchait une autre. L'intrépide Mamigonien poussa un cri, et lui dit : « Hâte-toi, Nersèh, de trouver une lance, et reviens rapidement, car nous ne pourrons jamais rencontrer un moment plus favorable pour échanger l'immortalité contre la mort, les biens éternels contre les biens passagers et la vie incorruptible contre celle qui est corruptible; hâte-toi, puisque nous ne sommes pas immortels; prends garde que, privés d'une fin aussi illustre et aussi glorieuse, nous sortions de cette vie par une mort obscure et déshonorée. » Le seigneur de Schirag, Nersèh Gamsaragan lui-même, nous raconta plusieurs fois et confirma par serment avoir entendu dire ces paroles au saint homme Vasag Mamigonien. Tandisque Vahan, général des Arméniens, combattait ainsi avec son bienheureux frère Vasag, et avec les deux fils d'Arschavir Gamsaragan, tout à coup, toutes les troupes des Arméniens et des Ibères prirent la fuite au galop, et plusieurs de ces traîtres criaient sans cesse : « Les Arméniens se sont enfuis; sauvez-vous ! » Et puisque la main céleste de Celui qui règle toutes choses, et qui sait tout, ne voulut pas accorder en ce moment, selon sa puissance impénétrable et malgré leurs instances vives et pressantes, le martyre au brave Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et à ses autres compagnons fidèles, qui aspiraient au calice du martyre, mais qui n'en furent pas dignes, ils lâchèrent, eux aussi, la bride à leurs coursiers, et suivirent les Arméniens fugitifs. Le général des Arméniens Vahan Mamigonien rencontra Papkèn de Siounie blessé et couché parmi les soldats perses; il le fit monter sur son propre coursier, et, l'emportant loin du champ de bataille, il lui sauva la vie. Dans cette journée succombèrent plusieurs personnages qui désiraient être au nombre des élus, et qui méritèrent leur sort avec le saint chef Sahag, et saint Vasag Mamigonien. Dès lors toute l'armée arménienne et les lâches soldats d'Ibérie avec leur roi Vakhthang furent mis en fuite et dispersés. Les soldats perses les poursuivirent; ils massacrèrent beaucoup d'entre eux, et un grand nombre se réfugia en divers endroits pour échapper à la mort. Le cheval de Hrahad Gamsaragan ayant renversé son cavalier dans sa course précipitée, les Perses arrivèrent, et s'étant saisis de Hrahad, tandis qu'il était à pied, ils le conduisirent à Mihran, qui le voyant en éprouva une grande joie. Il lui prodigua des paroles injurieuses, violentes, et après l'avoir chargé de chaînes il le fit garder avec vigilance; partout où il allait en Arménie, il le conduisait avec lui. Les Perses prirent aussi un prince Siounien, qui se nommait Azt et quelques autres Ibères. Le général des Arméniens Vahan Mamigonien se retira pour quelque temps dans la forteresse de Daïk, où se rassemblèrent auprès de lui les restes des fugitifs arméniens, avec d'autres princes et les deux Gamsa-

ragan, qui étaient toujours avec lui; ils ne le quittaient jamais, tant ils avaient uni leur sort au sien. Mihran les poursuivit avec sa troupe; il essaya de les tuer dans quelque combat, ou de s'emparer de leur personne par quelque moyen, ou enfin de les contraindre à se soumettre. Le corps le plus considérable de l'armée perse se trouvait dans le village de Tou, situé aux confins de l'Ibérie et sur l'extrême frontière de l'empire grec (romain) (1). Vahan Mamigonien, général des Arméniens, se trouvait à environ deux farsangs de lui, dans un village nommé Meghnarindj (2), avec une centaine d'hommes à peu près, et peut-être plus ou moins. Mihran, avec des milliers de combattants était campé non loin de lui. Le lieu où se trouvait Vahan Mamigonien, général des Arméniens, appartenait au roi des Perses. Mais Dieu avait si efficacement répandu la grâce de sa vertu sur le brave Vahan Mamigonien, que Mihran, entouré d'un si grand nombre de soldats et de vaillants guerriers, tremblait de frayeur avec sa troupe, frappé de la crainte effroyable que le Très-Haut lui faisait éprouver. Il n'osait ni attaquer ni tuer celui qu'il cherchait, ni repousser ni abattre le reste des fuyards.

64. *Mihran et Vahan entrent en négociations.*

Depuis ce moment, Mihran ne cessait de parlementer, en donnant à Vahan des assurances flatteuses de paix. « Prends garde, lui disait-il, de te perdre et de t'affranchir de la domination du roi des rois, et surtout d'exposer l'Arménie à être dévastée. Rentre sous l'obéissance du roi et je servirai de médiateur entre lui et toi, car le roi a de l'affection pour moi et il écoute mes paroles. De plus je m'emploierai à implorer le roi pour qu'il t'accorde le pardon, et je m'efforcerai d'obtenir qu'il te donne tout ce qu'il convient de te donner. » Vahan Mamigonien, général des Arméniens, répondit à Mihran, et lui dit : « Celui qui est seigneur de la Perse doit regarder d'un œil équitable et en roi tous les hommes, considérer avec impartialité et juger avec équité comme il convient à un roi. Mais lorsqu'un prince ne regarde pas d'un œil équitable ses sujets, et qu'il n'écoute pas les plaignants d'une oreille impartiale, mais qu'il se comporte toujours suivant son caprice sans consulter les lois de la justice, et, ce qui est plus pénible et cause la ruine d'un pays, quand il persiste à agir ainsi, et à ne voir que par les yeux d'un autre, à n'entendre que par les oreilles d'autrui, alors la sujétion devient dure, insupportable et dangereuse, et personne ne peut la supporter. Car un maître qui ne peut discerner ses bons serviteurs d'avec les mauvais, et qui ne veut point pourvoir aux besoins de chacun selon ses mérites, ne peut être le maître d'un bon serviteur. Le pays d'Arménie est vaste et productif; or nomme-moi quelqu'un de ce pays qui se soit élevé à des grandeurs et à des dignités! On n'y voit que des infâmes, des voleurs, des parasites et des hommes indignes, qui viennent abuser d'un grand pouvoir, échanger même le royaume pour l'honneur du feu, se retirer à l'écart pour uriner sur le feu, et jeter leurs ordures sur la cendre; au contraire la vertu, la valeur, le talent et la science, ces qualités qui font la force des royaumes et les rendent florissants, ne sont comptés pour rien, et on n'en a nul souci. Les impostures des hommes vils et infâmes sont louées, et vous vous imaginez avoir du discernement! Tu as entendu, toi, Mihran, et tous les Perses, le discours que Bérose, seigneur des Arik, tint en pleine assemblée des grands du royaume. Les Syriens, dit-il, sont des soldats lâches et efféminés; mais les Arméniens sont encore plus vils que tous les autres. Ne vaudrait-il pas mieux mourir que d'entendre un pareil langage [sorti de la bouche] du roi. Cependant, j'ai livré deux batailles aux Perses; et dans un troisième combat, nous nous sommes trouvés aux prises, toi et moi. Dans les deux premiers engagements, nous avons combattu des hommes braves et illustres, dont le seigneur des Ariks lui-même et tous les Perses connaissaient la valeur. Aucun étranger ne nous est venu en aide, ni les Huns, ni les Romains, ni aucun autre allié, et cependant, seuls les Arméniens que vous connaissez sont venus à bout d'une entreprise si importante. Or, vous tous Ariks, vous avez entendu parler de cela et vous en avez été témoins. Cependant ce n'est point avec le secours d'une nombreuse cavalerie, mais c'est avec cent hommes et moins encore que nous avons mis en fuite mille et même deux mille combattants. Dans cette dernière bataille, croyez-vous et ne vous vantez-vous pas de nous avoir vaincus grâce à votre valeur supérieure; et cependant ce fut à cause de nos querelles et de la trahison que nous avons éprouvé ce désastre. Si l'armée arménienne avait compris

(1) Le village de Tou faisait partie du canton de Pasèn dans l'Ararat, dans une plaine appelée Aghpéragan. — Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 384.

(2) Cette localité, qui n'est connue que par Lazare de Pharbe, était située dans le voisinage du village de Tou, dont il vient d'être question.

que la crainte et la terreur devaient avoir quelque prise sur elle, comme il arriva au seigneur des Ariks d'agir par son influence sur vos sujets; si vos soldats avaient été dans mes mains de la même manière qu'ils étaient aux mains de mes ancêtres, j'aurais pu alors librement commander, juger les lâches dans le combat, en menaçant leurs biens et leur vie, et même en les punissant de mort; si j'eusse été en état de récompenser les braves guerriers, de leur conférer des honneurs, j'aurais fait connaître au seigneur des Ariks, et à vous tous, quelle était la troupe la plus glorieuse et la plus puissante, et quelque forts et valeureux que fussent les Perses, je n'aurais jamais montré la faiblesse des miens par rapport aux votres, ni leur infériorité vis à vis de vous. Mais depuis que vous avez nommé gouverneurs de l'Arménie des hommes vils et infâmes, ceux-ci ont, par leur lâcheté, banni de notre pays la valeur, l'honneur et la vertu. Car une armée qui a pour chef un lâche ne peut jamais être victorieuse; et un pays dont les princes sont des misérables ne peut progresser et devenir célèbre.

« Pour moi, vous le savez tous, dès mon enfance j'ai été privé de mes parents; j'ignore les services qu'ils ont rendus au pays des Ariks et je n'ai eu aucune part dans leur faute. Dès que je me sentis grandir et que je fus digne d'offrir mes services à vous et au seigneur des Ariks, je me suis résolu, devant Dieu et les hommes, à servir avec loyauté le seigneur des Ariks et vous, et à vous prêter mon concours fidèle. Tandis que je me consacrais à l'intérêt du pays et que je redoublais d'efforts pour faire le bien, ces lâches et indignes princes arméniens adressaient de faux rapports selon leurs caprices, et vous-mêmes leur prêtiez l'oreille et me regardiez d'un mauvais œil. Je réfléchissais donc au moyen de faire changer l'opinion du seigneur des Ariks et de ses nobles à mon égard; et si j'étais parvenu, non pas à obtenir des présents, mais du moins à être regardé d'un œil équitable, cela m'aurait suffi. D'après mon sentiment, je ne pouvais me faire de reproche touchant la charge que j'exerçais; et je n'ai trouvé aucune modification à introduire dans mon administration, ni aucune innovation à y ajouter. Malgré cela, je ne pouvais fermer la bouche aux délateurs; les oreilles du seigneur des Ariks et les vôtres étaient prêtes à écouter des mensonges, et vous pensiez mal de moi. Ne trouvant plus d'autre moyen pour dissiper le profond chagrin que j'éprouvais dans mon âme, et ne pouvant quitter le pays, j'ai conçu une triste pensée; je me suis tué moi-même; et plût à Dieu que j'eusse tué seulement mon corps! mais j'ai perdu mon âme et mon corps tout à la fois, puisque j'ai renié la vérité et abandonné le vrai Dieu, créateur et maître de tout, et que j'ai adoré le mensonge et l'erreur. Cependant aujourd'hui je déclare, devant vous et devant tout le monde, que tout cela n'est que mensonge et infâme tromperie. Depuis la chute qui m'a fait renoncer à ma foi, j'ai été chaque jour sous l'empire d'une grande terreur, [j'ai vécu] dans la crainte de mourir dans le péché et de mériter l'éternelle damnation. Me jetant au milieu de tous les périls, j'ai bravé la menace des rois, j'ai rejeté loin de moi le remords de l'apostasie, et je me suis éclairé. Désormais je suis satisfait, et prêt à souffrir la persécution, l'indigence, les supplices et la mort; car, quoi qu'il m'arrive, étant chrétien, je suis tranquille et exempt de crainte. Or, je sais qu'en effet tu peux faire ce que tu dis, et que le roi veut nous tenir sous le joug de la servitude. Mais, avant tout, il faut qu'il s'engage à laisser l'Arménie libre de professer sans obstacle le culte chrétien, et à extirper de notre pays cette infâme marchandise que des hommes impies et lâches vous achètent par tromperie; puis lorsqu'ils l'ont obtenue, ils se rient de vous et de la cendre. Sachez distinguer les hommes de bien des méchants, exigez des actes de chacun, et non pas des bouffonneries, considérez les œuvres, pour récompenser chacune selon ses mérites, et n'écoutez pas les propos infâmes et mensongers; faites un édit, et scellez-le, en déclarant que si nous avons été coupables, ce fut à cause de votre violence, et non point à cause de notre obstination et de notre témérité; dites enfin que vous nous accordez le pardon, que vous prenez les nobles pour des nobles, et les gens du peuple pour des gens du peuple. Si vous voulez nous gouverner à ces conditions, vous serez nos maîtres légitimes comme vous l'étiez de nos pères et de nos ancêtres; nous vous prêterons notre assistance, et nous, rentrerons sous votre obéissance. Mais si, au contraire, vous continuez à regarder les hommes abjects comme des hommes de bien, à abandonner les honnêtes gens, à vendre le gouvernement du pays pour des actes infâmes d'impiété, à ne point considérer avec justice les gens utiles et de mérite, nous, qui sommes portés à la révolte, — non pas en nous imaginant que nous puissions tenir tête aux Ariks, car nous connaissons la faiblesse de notre force et la puissance de la grande et considérable armée des Perses; — nous sommes résolus à mourir, et nous serons encore plus heureux de recevoir une mort glorieuse et sainte

dans la religion chrétienne, que d'acheter une vie périssable par l'apostasie et de mériter la damnation éternelle. »

65. *Hrahad, prisonnier, s'enfuit, et Azt de Siounie subit le martyre.*

Mihran et Vahan Mamigonien, général des Arméniens parlementaient de la sorte, lorsque tout à coup un messager arriva de la Porte. On rappelait Mihran avec empressement à la cour. Il partit sans plus tarder pour la Porte, avec toute la multitude de ses hommes, en emmenant avec lui le prisonnier Hrahad et le bienheureux Azt, ainsi que les autres captifs. Nersèh, frère chéri de Hrahad, et seigneur de Schirag, les suivait avec tristesse et anxiété, accompagné de gens d'élite. Ceux-ci, témoins des douloureuses et incessantes plaintes de Nersèh, en furent touchés de compassion, et se rappelant le bien que ces deux frères avaient fait, ils s'en allèrent avec lui. Depuis le jour où Hrahad fut pris par les Perses, Nersèh, son frère, seigneur de Schirag, n'avait point cessé de pleurer; il ne s'était jamais reposé sur un lit; il n'avait point mangé de pain sans verser de larmes, et même ses aliments étaient rendus amers dans sa bouche à cause de la douleur. Il suivait les troupes perses, en songeant que peut-être, s'il voyait Hrahad au milieu de quelque corps détaché de l'armée, il pourrait se précipiter à son secours et parvenir à délivrer son frère : « Sinon, disait-il, je rencontrerai au moins la mort en combattant, et ainsi je cesserai d'être accablé de cette tristesse inconsolable. » Il les suivit donc ainsi durant plusieurs jours sans aucun résultat. Mais lorsqu'on se fut approché presque à une journée de l'endroit sacré de l'église du martyr saint Grégoire, se rappelant la compassion que les saints ont pour ceux qui souffrent, et la confiance dont saint Grégoire jouissait auprès de Dieu, Nersèh cria à haute voix, en versant des larmes; il invoqua le saint homme de Dieu, en disant : « O saint Grégoire, toi, qui as chassé et dissipé de l'Arménie le brouillard épais de l'impiété et du péché, dissipe aussi de mon cœur ce sombre nuage de tristesse et accorde-moi de recevoir mon frère chéri, en vie auprès de moi; car tout est possible à Dieu, qui se plait à écouter tes instances, et à les exaucer. » C'est ainsi que Nersèh Gamsaragan, priant de toute sa force et pleurant, invoqua le saint homme de Dieu, Grégoire. Cependant il priait encore davantage mentalement qu'en paroles. Le saint, écoutant sa prière, s'adressa aussitôt au Christ, et le Dieu libérateur, dérobant tout à coup le prisonnier Hrahad à la surveillance rigoureuse des gardes, le renvoya en paix dans sa patrie, auprès de son frère chéri. Mihran, général des Perses, et les autres grands qui étaient avec lui, voyant que Hrahad Gamsaragan avait été délivré d'une manière si merveilleuse et si glorieuse, ordonnèrent à l'instant même d'amener devant eux le bienheureux prince de Siounie, Azt. Ils commencèrent à lui parler, en lui adressant des reproches : « Il est impossible, disaient-ils, que celui qui a fait le mal puisse vivre et être cause des malheurs de ses semblables; puisque le seigneur de la Perse qui est semblable aux Dieux et qui a l'autorité sur tous les hommes, a seul le droit de leur ôter la vie ou de la leur accorder. Hrahad est un grand criminel et a mérité plusieurs morts. Pour le punir de ses crimes comme il le méritait, la majesté du roi des rois a ordonné de l'enchaîner et de le confier à votre garde. Bien que nous eussions voulu l'épargner et lui laisser la vie, cependant, par ses actes qui méritent la mort, il s'est rendu coupable et il est indigne du pardon; tôt ou tard il périra. Car celui qui quitte furtivement un si grand et si puissant prince peut à peine cacher sa personne; et celui qui tente de s'écarter des Dieux ne peut se dérober aux poursuites ni se sauver? Or, toi, qui es son compagnon, par tes actes coupables, tu mérites la mort, et tu ne peux trouver d'autre moyen pour te délivrer et pour sauver ta vie, que d'avoir recours au Feu et d'adorer le Soleil. C'est donc par leur médiation seule que tu obtiendras le pardon du roi et que tu vivras. Si nous te donnons ce conseil, c'est parce que nous voulons t'épargner; car nous désirons te voir plutôt vivre que mourir. » Le perfide prince Gédéon (Kétihon), comme un frère envieux et haineux, chercha, par le moyen de messagers et de lettres, à engager plusieurs fois Mihran pour qu'il persuadât le bienheureux Azt, prince de Siounie, non pas qu'il vécût en reniant sa foi, mais qu'il subît une mort honteuse en apostasiant. Le bienheureux Azt, en entendant ces conseils de Mihran et de tous les autres nobles perses, ayant su aussi le désir et la pensée du perfide Gédéon, répondit, en disant : « Si quelqu'un me rendait l'existence temporelle, et si je pouvais l'obtenir et en profiter pour vivre, entraîné par les passions et par l'amour de cette vie, j'aurais peut-être tout donné malgré mon indigence, et j'aurais ainsi sauvé mon existence. Mais c'est une grande folie que de s'attirer les peines éternelles et les menaces du feu inextinguible pour posséder des richesses,

d'autant plus que la durée de toutes ces choses est incertaine, puisque personne ne peut savoir si le terme de sa vie est prochain ou éloigné. Il peut même arriver qu'on jouisse pour quelques moments de ces richesses, et qu'en mourant le lendemain, on soit jeté dans les ténèbres extérieures. Et pourquoi donc renierais-je maintenant ma foi pour acquérir des biens odieux et méprisables, tandis que j'aurais pu le faire depuis longtemps, et obtenir de la gloire et de grands honneurs? Mais moi, j'ai choisi la condition où je me trouve, et j'estime que cela est bon et précieux. Je suis plus content et plus heureux de mourir en chrétien, que de vivre des milliers d'années dans l'apostasie et de mériter les peines éternelles et perpétuelles. » En entendant ces paroles de saint Azt, les juges perfides ordonnèrent de lui trancher la tête avec le glaive, près de l'endroit de la chapelle consacrée à saint Grégoire, martyr apostolique, dans le village de Pakavan (1), situé dans la province de Pakrévant, sur le penchant de la montagne appelée Nebad, à environ deux jets de pierre de la sainte chapelle. Ainsi, le saint prince siounien Azt acheva sa vie par le martyre dans le mois de *hori*, le seizième jour de ce mois (2). Ses restes furent recueillis et déposés dans la chapelle de saint Grégoire [dont il vient d'être question.]

Le général des Arméniens, Vahan Mamigonien, s'avança et pénétra avec ses fidèles satrapes et les soldats arméniens dans la province d'Ararat; ensuite il visita la maison de Dieu, dans la ville de Vagharschabad, et les chapelles des saintes vierges martyrisées (3). Ils offrirent, comme c'est l'usage, des présents et des cadeaux; et, après avoir pourvu aux besoins des pauvres, ils célébrèrent de grandes réjouissances, en rendant gloire à Dieu. Ils partirent ensuite de ce lieu, et allèrent hiverner à Tovin, ville principale de l'Arménie, pour y passer les jours rigoureux et froids de l'hiver. Tandis qu'ils voulaient y prendre quelque repos et se délasser de leurs fatigues, tout à coup il arriva des contrées d'Ibérie des hommes pervers et insensés, qui faisaient des récits mensongers et racontaient des visions trompeuses, qu'ils n'avaient point eues, afin de séduire et de semer la discorde parmi les soldats qui se trouvaient dans la ville, avec Vahan, général des Arméniens. Ils faisaient à tout le monde ce récit : « Sahag, l'admirable chef, et Vasag, le vaillant prince des Mamigoniens sont encore vivants et se portent tous bien; ils nous ont envoyés pour vous dire que lorsque vous avez deserté le champ de bataille des Ibères, ils sont restés sur le lieu du combat, grièvement blessés; et que malgré les blessures graves et presque mortelles qu'ils ont reçues sur tout le corps, cependant grâce à l'assistance de la puissance divine, ils sont arrivés l'un auprès de l'autre, tantôt en rampant, tantôt en se traînant par terre, et en se roulant sur la poussière; qu'enfin ils sont tombés au milieu d'un buisson épais et épineux. Guidé par la miséricorde divine, un bienheureux prêtre de ces lieux déserts se transporta en cet endroit, et les chargeant un à un sur ses épaules, il les a emportés au loin, à une distance d'environ une lieue de Perse. Ce prêtre, disaient-ils encore, ne savait point qui nous étions et de quel pays nous venions; mais, touché de compassion, il résolut de nous sauver comme des hommes blessés pour la cause de Dieu; ou bien, si nous venions à mourir, il voulait enterrer nos dépouilles, pour le bien de son âme. Après qu'il nous eut emmenés de ce lieu, et transportés dans un endroit plus sûr, voyant qu'il n'y avait plus de danger pour nous, il se rendit dans son ermitage, d'où il nous rapporta quelques aliments et de l'eau. Il avait amené un autre jeune homme avec lui; il nous présenta les aliments, et nous pria d'en manger. Quant à nous, nous acceptâmes, des mains du saint, cette nourriture; nous mangeâmes autant que nous le pûmes, et nous nous sommes ainsi ranimés. Dès qu'il eut vu que nous avions un peu repris nos forces et ouvert les yeux, il nous questionna en ces termes : Qui êtes-vous, et de quel pays venez-vous? car votre visage et vos traits révèlent la présence de nobles personnes. Voyant la vertu de cet homme, nous lui avons sincèrement dit notre nom et notre condition. Quand le prêtre eut appris qui nous étions, il rendit gloire à Dieu, et, laissant le jeune homme auprès de nous, il retourna à son ermitage. La nuit suivante, il amena des chevaux et conduisit un autre jeune homme avec lui; ils nous firent monter sur ces chevaux, et, tous trois nous aidant, ils nous menèrent dans la solitude qu'ils habitaient; et là ils nous cachèrent pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que, par le secours de Dieu, nous nous soyons guéris, et que nous ayons rétabli notre santé. Mais le démon, notre adversaire, a soufflé, selon

(1) Pakavan « bourg des idoles » dont il est souvent question dans l'Histoire d'Arménie et notamment dans Moïse de Khorène. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 326; et Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 128.

(2) Le martyre de Azt de Siounie eut lieu en 482, le 25 septembre.

(3) Cf. l'Histoire d'Agathange, pg. 159 et suiv. du t. I de notre Collection.

son habitude, aux oreilles des ennemis de Dieu, qui cherchent sans cesse à s'emparer de nous. Ils veulent nous tuer, et acquérir par ce moyen des honneurs et des dignités. Ce saint religieux nous conduisit donc secretement à travers différents endroits déserts et diverses vallées profondes, mais il craint de nous ramener au milieu de vous; redoutant, dit-il, que quelqu'un cherchant les traces de nos pas ne nous trouve et ne nous mette à mort. Hâtez-vous donc de nous envoyer une troupe nombreuse et un chef fidèle qui nous ramène auprès de vous, afin qu'étant arrivés, nous vengions ensemble la vérité de la foi. »

En entendant ces discours inspirés par le démon, les hommes insensés y crurent aussitôt. « Il faut qu'on se hâte, disaient-ils; car s'ils reviennent heureusement en Arménie, et si les Perses apprennent qu'ils sont vivants, toutes leurs forces seront écrasées, et ils seront abattus. » Cependant, lorsque cette nouvelle parvint à l'oreille des veuves, et lorsqu'elles eurent appris que leurs époux vivaient encore, — car ces hommes pervers parlaient même la nuit aux femmes, en imitant avec artifice la voix de leurs maris, et en se faisant même passer pour eux, — ces femmes n'eurent plus de repos, ni le jour ni la nuit, comme il convient au caractère léger et inconstant des femmes. Elles engageaient leurs amis, leurs parents, leurs protecteurs, leurs serviteurs à courir sans retard et à se hâter de ramener leurs époux. Le général des Arméniens, Vahan Mamigonien, cet homme doué d'une grande intelligence et d'un esprit pénétrant, ayant su les récits de ces hommes pervers, venus d'Ibérie, ainsi que les intentions et l'adhésion de plusieurs Arméniens, et surtout l'inquiétude, l'empressement et l'impatience des femmes, dont l'imagination était embrasée comme une flamme flamboyante que personne ne pouvait éteindre, parla en ces termes : « Ces bruits et ces discours sont ceux d'hommes malintentionnés et pervers, qui, étant informés de l'arrivée de l'armée perse, viennent en Arménie, dans l'intention de tromper, de désunir et de disperser de tous les côtés les soldats arméniens qui se trouvent dans la ville, afin que les troupes perses, bien que peu nombreuses, puissent s'emparer d'eux et les exterminer. Cependant, si mes paroles n'avaient point paru suspectes à quelques-uns de vous, je n'aurais pas laissé ces hommes dangereux sortir vivants de l'Arménie. Car moi-même, j'ai vu la mort de mon bienheureux frère, le jour même de son martyre; j'ai vu aussi sa couronne, avant qu'il en eût été ceint; et, avant sa mort, j'ai été témoin de l'éclat et de l'aspect de cette armée et de ces guerriers, parmi lesquels il devait s'envoler, afin de prendre place au milieu d'eux. Nous ne nous étions pas encore élancés sur l'ennemi, ni avancés les uns contre les autres, quand le visage [de mon frère] tout à coup s'illumina d'une splendeur si vive, qu'il m'est impossible de dire en paroles combien cette lumière était resplendissante. Étonné de l'éclat de son aspect, j'ai voulu le regarder encore une fois, mais les rayons éclatants de son visage m'éblouirent encore plus et je n'ai pu le considérer d'avantage. Je pense que d'autres également ont été témoins en cet instant, de l'apparition de cette lumière ravissante [qui inondait] son visage. A partir de ce moment, j'ai compris qu'il devait m'être enlevé et qu'il allait se réunir à ces guerriers dont le visage brille d'une si vive splendeur. C'est pourquoi je vous le dis, ne le cherchez point; et quant à l'autre prince, ne vous en mettez point en peine. Cependant, vous voulez faire des recherches inutiles, à l'exemple des fils des prophètes, qui, trompés par de vaines chimères, cherchaient Élie, tandis qu'Élisée les exhortait sans résultat à ne pas s'en occuper. Alors [il vous arrivera] aussi de vous en retourner honteusement, comme les autres s'en retournèrent couverts de honte, et ayant échoué dans leur entreprise. Cependant, pour ne porter ombrage à personne, voici les soldats de l'armée arménienne et les satrapes qui sont devant vous; je ne retiens aucun de ceux qui voudront s'en aller. Toutefois, sachez bien et n'oubliez pas combien de désastres il résultera pour l'Arménie, de ce départ inutile. » Quoi qu'il en soit, des gens insensés et frivoles, surtout les femmes des martyrs, leurs familles et leurs protecteurs, déterminèrent Mouschegh à partir. Ils l'envoyèrent avec une nombreuse troupe de gens d'élite et en compagnie de ces hommes perfides et trompeurs qui le poussèrent à entreprendre cette expédition fâcheuse, par des routes qu'ils ne connaissaient point. Arrivés aux confins de l'Ibérie, ils les conduisirent à l'aventure vers le démon, dont ils étaient les complices. Ils alléguaient plusieurs prétextes fallacieux et disaient que les princes, échappés des mains des assassins, s'étaient cachés, qu'ils traversaient sans cesse des vallées profondes à travers des rochers, et qu'ils franchissaient les cimes de hautes montagnes couvertes de forêts. Ils conduisirent au hasard pendant plusieurs jours, Mouschegh, prince des Mamigoniens et la troupe qui était avec lui, jusqu'au moment où les vents glacés de l'hiver rigoureux cessèrent de souffler.

66. *Le général des Perses, Zarmihr Hazaravoukhd, pénètre en Arménie avec une armée considérable.*

Lorsque fut venue la saison des fleurs et du souffle léger des zéphyrs du printemps, favorable par sa douceur aux hommes pauvres et nus, tout à coup Zarmihr Hazaravoukhd arriva en Arménie (1) avec un corps considérable de troupes d'élite. Il franchit en toute hâte le pont du fleuve Araxe, et campa le même jour dans le village appelé Ardaschad. Des traîtres l'avaient instruit en effet d'une manière certaine du départ de la moitié de l'armée arménienne pour l'Ibérie, et de la présence dans la ville de Vahan Mamigonien, général des Arméniens, avec quelques satrapes et une cavalerie peu considérable. « En te précipitant sur eux, lui disaient ces traîtres, avec tes nombreuses troupes d'élite, et bien que les Arméniens soient décidés à affronter la mort, et que tu ne puisses t'en emparer même avec un si grand nombre de cavalerie, toutefois en les cernant et les entourant par trois et même par quatre rangs de soldats, tu pourras les faire passer tous au fil de l'épée. De cette manière, en menant à bonne fin une si difficile entreprise, tu seras honoré et félicité par le roi, et nous autres nous serons délivrés d'un terrible danger. » Ayant entendu ces discours, Hazaravoukhd et les autres grands qui étaient avec lui s'en réjouirent beaucoup. Le lendemain, le général perse marcha en toute hâte pour se mesurer avec Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et avec les soldats qui étaient avec lui. Arrivé près de la ville de Tovin, il disposa son armée en ordre de bataille, en la faisant déployer à partir du milieu de la forêt de Khosrovaguerd, (2) jusqu'à la ville [de ce nom] et à la montagne qu'on nomme Dchervèj (3).

67. *Exploits de Vahan avec un petit nombre d'hommes.*

Vahan, général des Arméniens, les autres satrapes et la cavalerie arménienne, voyant la multitude des soldats perses, comprirent qu'ils étaient incapables de résister à leurs ennemis, parceque toute la plaine était couverte de leurs bataillons. Toutefois, ils n'en furent pas très-effrayés et ne songèrent pas à la fuite. Ils partagèrent les soldats dont ils disposaient en plusieurs détachements [qu'ils placèrent] sous le commandement d'un ou de deux satrapes. Puis ils s'élancèrent sur les Perses, et en attaquant vigoureusement une partie de leur armée, ils étendirent morts sur la place un grand nombre de guerriers d'élite, qui tournant les brides de leurs coursiers, prirent la fuite immédiatement. En effet, la défection d'un homme courageux jette la terreur au milieu des ennemis, en leur faisant craindre un nouvel engagement. C'est précisément ce qui eut lieu ensuite, car la valeur de Vahan fut signalée à plusieurs guerriers qui en furent surpris et étonnés en le voyant surpasser tous les autres en bravoure. Le fier prince de Siounie, Gédéon, en fit lui-même l'expérience.

68. *Deux des satrapes arméniens, les bienheureux Orti et Khadchadch, succombent dans le combat.*

Deux des satrapes arméniens, s'exposant volontairement à la mort, perdirent la vie sur le champ de la bataille, après avoir combattu avec bravoure et déployé un grand courage ; ce sont le bienheureux Orti, de la famille des Timaksian, et le bienheureux Khadchadch, de la famille des Saharouni. Ils se dévouèrent à la mort pour le triomphe de la sainte religion, et ils furent couronnés [par le martyre]. Les soldats perses éprouvèrent une défaite signalée, et prirent la fuite. Le saint patriarche des Arméniens, tombé de son cheval, fut laissé pour mort. Les guides criminels avaient fait si rapidement marcher Hazaravoukhd pour surprendre les Arméniens, que ceux-ci ne purent quitter la ville un jour d'avance, et pourvoir à leur sûreté. Il en fut de même pour le patriarche Jean. Mais la miséricorde toute-puissante du Christ Sauveur fut touchée de compassion. Il regarda avec pitié son troupeau fidèle ; il ramena vivant son saint pasteur, et le montrant heureusement à son peuple, il lui procura cette consolation.

Le même jour, et après la fin du combat, Mouschegh, prince des Mamigoniens, accourut avec la cavalerie qui était avec lui. Mais comme ils ne purent arriver à temps pour prendre part au combat, ils s'en allèrent avec les autres fugitifs,

(1) Zarmihr Hazaravoukhd était fils de Soufaray, marzban du Séistan (Sedjestan), qui fut investi ensuite du gouvernement de toute la Perse.

(2) Khosrovaguerd, c'est-à-dire « la ville de Chosroès », avait été fondée au commencement du quatrième siècle par Chosroès II, qui y avait élevé un palais, servant de rendez-vous de chasse. Cette localité était traversée par le fleuve Azad. (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, c. 8.)

(3) Le mont Dchervèj n'est mentionné que par notre auteur seulement. C'était, à ce qu'il paraît, une montagne boisée, très-fertile, et qui donnait naissance à une foule de torrents et de cascades « dchervèj ».

et de cette façon les soldats arméniens se débandèrent et se dispersèrent de tous côtés. Alors, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, se mit en route, lui et les satrapes arméniens qui l'accompagnaient, emmenant chacun ses familles et ses serviteurs, afin de se réfugier pour le moment dans des lieux inaccessibles, sur les frontières de la Chaldie, y prendre quelque repos et se remettre de leurs fatigues, en attendant avec espérance le secours du Seigneur. Hazaravoukhd, toujours inquiet, les poursuivit vivement, pour les attaquer avec toute son armée. Dans sa marche, il occupa plusieurs forteresses des Arméniens; il les saccagea, les démolit, et pénétrant plus avant, il massacrait partout un grand nombre d'hommes et en faisait un carnage sanglant. Plein d'orgueil, il cherchait le moyen de s'emparer de la personne du brave Vahan Mamigonien, ou bien de le tuer dans une bataille, et ensuite de se reposer. Il se rendit donc dans [le canton] de Okhagh (1), et campa auprès des villages appellés Kevghig et Vartaschen (2). C'est en cet endroit qu'il dressa son camp ce jour-là. Le lendemain, il apprit que Vahan Mamigonien se trouvait à peu de distance de lui, dans la maison d'un grec de Varaïrvaro; au canton appelé Schaghakom (3). Il croyait que l'habile Mamigonien était là sans défiance, puisqu'il demeurait dans la maison d'un sujet grec. Il se mit donc secrètement en marche pendant la nuit, et, guidé par de bons conducteurs, il parvint en cet endroit au moment où le jour commençait à paraître. Il y trouva un grand nombre de personnes, parmi les quelles étaient aussi les femmes de deux Gamsaragan, seigneurs de Schirag, Nersèh et Hrahad. Les soldats perses se précipitèrent sur elles à l'improviste; ils tuèrent un grand nombre de gens du peuple arménien, et, s'étant emparés des femmes des deux princes Gamsaragan, ils les amenèrent dans leur camp. Le général perse, n'ayant pas réussi à se saisir de Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et des autres satrapes qui étaient avec lui, s'en retourna confus d'avoir échoué dans les projets qu'il voulait exécuter et de ce qu'il n'avait pu atteindre son but. Cependant, ayant appris que les femmes prisonnières étaient réellement les épouses des Gamsaragan il s'en consola et s'en réjouit dans son cœur. Il réfléchissait et disait en lui-même : « Je pourrai assurément par leur moyen faire tomber Vahan dans le piége et le saisir, car ces deux princes sont comme une partie de son cœur, et une vive affection les attache l'un à l'autre. Dès qu'ils se seront détachés de lui, et qu'il restera seul, abandonné par les siens, il sera réduit à se soumettre à nous, comme nous le voulons; ou bien, en fuyant dans quelque pays étranger, il y périra seul, délaissé de tous. » Il ordonna alors que les femmes des deux Gamsaragan fussent respectées et gardées avec les plus grands égards, selon les lois des chrétiens, comme il en était instruit. Ensuite il partit d'Okhagh, et pénétrant dans la province de Pasèn, il campa près du village de Tou (1), dans la plaine des sources qu'on appelle Ardzathaghpour (2). Il y séjourna un jour, quand un messager arriva de la cour, avec une lettre dans laquelle le roi Bérose écrivait et faisait connaître qu'il allait lui-même partir avec toutes les forces de la Perse pour commencer une nouvelle campagne contre les [Huns] Hephthalites. Il lui enjoignait aussi de se transporter en Ibérie, afin de s'emparer, de tuer ou de chasser le roi Vakhdang, de remettre le gouvernement de l'Arménie et la dignité de marzban à Schapouh, de la famille de Mihran, et de laisser à sa disposition un corps de troupes.

69. *Hazaravoukhd, laissant Schapouh en Arménie, se transporte en Ibérie, pour tuer Vakhdang.*

Hazaravoukhd, ayant reçu cette lettre et ayant connu l'ordre du roi, laissa Schapouh dans le pays avec un corps de cavalerie perse et de troupes d'élite, ainsi que Gédéon, prince de Siounie, avec l'armée entière de la province de Siounie, et il se hâta de se transporter en Ibérie. Arrivé

(1) Le canton d'Okhagh ou Okhalé faisait partie de la province de Daïk. — Cf. Moïse de Khorène, *Géogr.*, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, pg. 366-367.

(2) Ces deux villages étaient voisins de la Pasèn, dans la province d'Ararat.

(3) Le canton de Schaghakom ou Schaghkomkh, faisait partie de la province de la Haute-Arménie (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, c. 60). C'est dans ce canton que Mesrob évangélisa et enseigna la science divine à ses disciples et au peuple de ce pays, lorsqu'il y eut fixé sa résidence.

(1) Cf. plus haut, pg. 338 et notes.

(2) Dans les notes que Saint-Martin a données sur l'*Hist. du B. Emp.* de Le Beau (t. VII, p. 294, note 2), il est dit que pour entrer dans le canton de Pasèn en venant de Daïk, qui est au nord, il faut traverser une haute chaîne qui se détache des montagnes qui dominent Erzeroum, en donnant naissance à des fleuves qui coulent vers les quatre points cardinaux, l'Euphrate, l'Araxe, le Cyrus et le Tchorokh (Acampsis des anciens). Cette chaîne se prolonge au nord-est, de manière à former la partie septentrionale du bassin arrosé par l'Araxe.

dans ce pays, il rassembla auprès de lui tous les traîtres qui, ayant abandonné le roi Vakhdank et ayant violé leur serment prêté sur l'Évangile, étaient entrés dans son parti, ainsi que ceux qui étaient d'accord avec le roi des rois et s'étaient joints également à lui. Il promettait à celui-ci le royaume, à celui-là des dignités et des honneurs, et aux autres de pourvoir à tous leurs besoins. Ayant ainsi réuni un grand nombre de personnes en Ibérie, il en forma une troupe. Le roi Vakhdank, voyant que les siens le trahissaient, l'abandonnaient et avaient passé du côté de Hazaravoukhd, et que les Arméniens de leur côté n'étaient point en état de le secourir, puisqu'eux-mêmes s'étaient exposés au danger, quitta l'Ibérie, et se réfugia pour le moment dans les contrées d'Eker (1). Cependant Schapouh, ayant conduit les femmes des Gamsaragan dans la forteresse de Pasen qu'on appelle Poghpert (2), les y laissa et en confia la garde à Iezdan Veschnasb (Ezdaveschnasb), commandant de la forteresse, en lui recommandant de les traiter avec beaucoup d'égards, et de ne porter nulle atteinte à leur honneur, selon les lois des chrétiens. Car les femmes des Gamsaragan elles-mêmes répétèrent plusieurs fois la même chose, et déclarèrent tout haut que si les Perses voulaient en effet réduire leurs époux à leur joug, ils n'avaient qu'à leur faire savoir que leurs femmes étaient en sûreté. « Alors, leur disaient-elles, ils feront tout ce que vous leur ordonnerez. Nous pouvons vous dire, car tous les Arméniens le savent, même ceux d'entre eux qui sont auprès de vous peuvent l'attester, que nos époux ne connaissent point d'autre femme que nous. Or, s'ils viennent à apprendre que nous sommes maltraitées et déshonorées, ce qui serait un péché et une infamie selon nos lois, ils affronteront la mort et se feront tuer. » Schapouh lui-même connaissait leur fermeté dans la foi chrétienne, non-seulement parce qu'il en avait entendu parler, mais encore parce qu'il était instruit de toutes leurs actions, de leur constance dans la foi du Christ, de leurs principes et de leurs sentiments, comme s'il eût été élevé parmi eux. C'est pourquoi il recommanda à plusieurs reprises au commandant de la forteresse de préserver de tout outrage les princesses. Il informa même souvent les Gamsaragan de cet ordre, et il envoya sans cesse des messagers leur dire : « Pourquoi voulez-vous vous perdre, en vous affranchissant de la domination du roi des rois? Venez vous ranger sous sa puissance, et reprenez vos femmes. Je serai votre intercesseur auprès du roi, que je déterminerai à vous accorder le pardon, et à vous rendre ce qui est convenable. Quant à la religion chrétienne que vous avez jusqu'à présent fermement professée, vous pourrez la pratiquer toujours dans l'avenir, sans rien craindre. En ce qui me concerne, car je vous aime comme mes propres fils, je vous conseille en père, d'agir de manière à vivre et à prospérer. Toutefois, si vous voulez songer à votre intérêt, et rendre quelque utile service au roi des rois, en trouvant un moyen de faire périr Vahan, vous obtiendrez de lui de si grands présents et de si grands honneurs, que personne parmi vos ancêtres n'en aura jamais obtenu de semblables de nos rois; vous en jouirez paisiblement, vous et vos enfants, à perpétuité. »

En entendant toutes ces paroles de Schapouh, général des Perses, les deux Gamsaragan le flattèrent d'abord pendant plusieurs jours avec des réponses vagues; mais à la fin, les deux seigneurs de Schirag, Nersèh et Hrahad, fermes et constants dans leur foi, envoyèrent à Schapouh cette réponse décisive : « Nos peines et nos fatigues ne sont point pour des plaisirs terrestres, ni pour la femme, ni pour les enfants, que vous estimez si nécessaires et si indispensables. Mais le mystère de notre foi est grand et sublime; et le monde, la femme, les biens, les richesses, et tous les plaisirs de cette vie nous paraissent peu de chose et même rien auprès de l'amour d'un si grand mystère. Si nous n'avions pas appris avec certitude que le ciel et la terre, et tout ce qu'ils contiennent ne peuvent être comparés à ce trésor précieux, auquel nous aspirons, nous ne serions pas si insensés de vouloir vous tromper, comme le font ces traîtres qui sont auprès de vous. Nous aurions pu nous aussi prendre un vase de cendre, et le donner à une de nos suivantes pour qu'elle en fît usage à son gré, même pour les choses les plus impures; et nous aurions obtenu de vous de vains honneurs, pour en jouir quelque temps et paraître glorieux; mais ensuite nous aurions été misérablement condamnés à une mort éternelle. Quant à nos femmes, voici un signe que nous vous indiquerons, et que vous-mêmes vérifierez par les faits. Si, en effet, nous souffrons toutes ces peines pour la foi que nous aimons et que nous professons fermement, et pour cette douce espérance de la gloire; si notre action est chère et agréable au

(1) Eker ou Eger est le nom que les Arméniens donnent à la Colchide. Ce pays est appelé Egros par les Géorgiens. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 180 et 184. — Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I., *Intr.*, *et passim*.

(2) Le château de Pogh (Poghpert) est le même que celui appelé Βόλον par les historiens grecs.

vrai Dieu, il nous délivrera de cet embarras, il conservera à nos femmes leur honneur et il nous les rendra. Si le contraire arrive, c'est notre incrédulité que nous devons blâmer, et non pas votre violence et vos menaces. » Ayant envoyé cette réponse à Hazaravoukhd, les deux frères Gamsaragan se disposèrent avec plus d'empressement qu'auparavant, et engagèrent aussi les autres à seconder Vahan Mamigonien, général des Arméniens, en tout ce qu'il leur ordonnerait. Après le départ de Hazaravoukhd pour l'Ibérie, Schapouh, resté à Okhagh, se préparait à exécuter l'ordre de Hazaravoukhd, et il cherchait à se saisir par ruse de Vahan pour le tuer. Toutefois il ne put y réussir, car la main céleste le protégeait et le conservait. Quant à Vahan Mamigonien avec ses guerriers, il ne laissait pas reposer les Perses un seul jour dans leurs retranchements. Pendant toute la nuit il lançait des flèches dans l'intérieur du camp, et de cette manière beaucoup de Perses tombèrent morts, percés de coups par les Arméniens, tandis que d'autres étaient écrasés, en tombant les uns sur les autres. Vahan Mamigonien, général des Arméniens, se retira ensuite avec les siens et alla camper dans un village voisin, qui relevait de la satrapie des Mamigoniens, et qui s'appelait Dzaghig (1). De là il gagna le territoire des Haschdiank, afin de se procurer des renforts.

70. *Schapouh, général des Perses, se met à la poursuite de Vahan.*

Schapouh, général des Perses, ayant appris que Vahan Mamigonien campait dans un village, et que les gens de sa suite, étaient en petit nombre, se mit en marche au point du jour avec toute sa troupe, et se précipita sur l'armée arménienne. Mais Vahan Mamigonien, général des Arméniens, tenait toujours ses soldats en haleine. Ceux-ci, se trouvant prêts, quittèrent leur campement sans éprouver de pertes. Cependant les soldats perses, qui se préoccupaient peu des autres [ennemis qu'ils avaient à combattre] s'attachaient constamment à la poursuite de Vahan, général des Arméniens. « Si nous parvenons, disaient-ils, à nous emparer de sa personne, toutes nos affaires seront terminées, et nous parviendrons ainsi au but de nos désirs. » Vahan Mamigonien, général des Arméniens, franchit la frontière sur les bords orientaux du lac de Garin (1). Les vaillantes troupes perses le poursuivirent, mais sans pouvoir l'atteindre. Cependant Mouschegh, de la famille des Mamigoniens, et Nersèh Gamsaragan, seigneur de Schirag, ayant pris les devants, s'écartèrent de Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et, s'étant trompés de route, ils se dirigèrent avec un petit nombre de gens, vers les rives septentrionales du lac de Garin. Ils s'approchèrent d'un village voisin de Garin, qui s'appelait Ardzathi (2), et, parvenus au bord d'une rivière [qui coulait] à peu de distance d'un autre village, ils voulurent prendre quelque repos au bord de cette rivière. Des cultivateurs labouraient dans le voisinage. Les Perses n'étant pas parvenus à surprendre la petite troupe [des Arméniens], résolurent de se venger sur ces laboureurs, en leur disant : « Pourquoi laissez-vous les sujets du roi des rois traverser votre pays? » En ce moment [un personnage nommé] Khours, du canton d'Arscharouni (Arschamouni), du village de Schirmatz (3), frère de lait de [Nersèh] Gamsaragan, seigneur de Schirag, aperçut un des soldats perses qui allait tuer l'un de ces laboureurs. Celui-ci, tournait autour d'une meule de blé, cherchant à échapper aux poursuites du meurtrier. En le voyant, Khours, frère de lait de Nersèh Gamsaragan, fut au comble de l'indignation, ainsi que Mouschegh, prince des Mamigoniens et Nersèh Gamsaragan. « N'est-il pas vrai, dit-il, que si cet homme vient à être tué par un Perse, le Dieu vengeur le réclamera de nous. » En disant cela, Khours courut contre le Perse avec sa lance, le tua sur place, et arracha ainsi le laboureur de Garin aux mains du meurtrier. Excités par les paroles de Khours, Mouschegh, prince des Mamigoniens et Nersèh Gamsaragan, seigneur de Schirag, qui avaient été témoins de l'action si vaillamment accomplie par leur compagnon, s'aperçurent aussi que ceux qui les poursuivaient n'étaient pas en nombre considérable; ils se précipitèrent sur les Perses avec le petit nombre de gens qui étaient avec eux, et fortifiés par le secours de Dieu, ils répandirent des torrents de sang en cet endroit. Puis ils mi-

(1) Ce village faisait partie de la province de Douroupéran, canton de Daron. (Indjidji, *Arm. anc.*), p. 104.

(1) Le lac de Garin devait son nom au voisinage de la ville de Garin ou Théodosiopolis, l'Erzeroum des modernes. (Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 28. — *Arm. mod.*, p. 60-61.)

(2) Cette localité, située à environ trois lieues au N. E. d'Erzeroum, porte actuellement le nom d'*Ardzeth* ou *Ardzéthi*. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 35. — *Arm. mod.*, p. 77.)

(3) Le village de Schirmatz était situé dans le canton d'Arscharouni ou d'Eraskhadzor, province d'Ararat. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 402.)

rent le reste des Perses en fuite, en les faisant honteusement reculer. Le nombre des morts qui jonchaient le sol fut de soixante-douze. En apprenant le succès de cette entreprise, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, rendit gloire à Dieu, qui, sans son concours, avait abattu et écrasé la force de l'ennemi. Il se rendit ensuite aux frontières de Haschdiank, comme il l'avait auparavant projeté; et étant arrivé dans la province d'Arschamouni, il campa dans le village d'Eredch (1), où il résolut de se reposer deux jours.

Sur ces entrefaites, Gédéon, commandant des Siouniens, excitait Schapouh, général de l'armée perse, en ces termes : « Toi et tous les Perses, vous avez été témoins de la valeur de Vahan. Pour moi, je ne puis comprendre ni les actes ni les démarches de cet homme. Car s'il avait réuni toutes ses troupes auprès de lui à Tevin, là il nous aurait montré la puissance de sa force. Cependant la couronne du roi des rois et l'honneur des Perses ont été sauvegardés de telle sorte que ses entreprises ont abouti à ce résultat dont nous avons été témoins, et nous avons heureusement réussi dans notre entreprise. Cependant nous avons vu ce que cet homme a pu accomplir avec un si petit nombre de gens; il extermine chaque jour nos troupes, et il en diminue le nombre. S'il parvient encore à se procurer du secours quelque part, tu verras qu'il nous fera retourner honteusement et fort affaiblis; et encore je ne suis pas sûr que nous puissions même nous en retourner. Hâte-toi donc, et ne donne point de repos à cet homme, de peur que, si nous agissons mollement, il nous mette dans l'embarras et ne nous ménage quelque désastre. Si tu abandonnes à moi seul sa poursuite, avec ma propre troupe, tu apprendras, en cinq jours, quels terribles revers je lui aurai fait éprouver, et comment je le ferai périr lui et les siens. » Cependant, comme la conduite de Gédéon causait à toutes les âmes pures de l'indignation, l'esprit immonde dont il était possédé lui révéla à lui-même qu'après cinq jours il périrait d'une mort cruelle de la main des gens qui étaient avec Vahan Mamigonien. En effet, le démon ayant rencontré cet homme entièrement privé de la grâce de Dieu, le sacrifia comme Saül, pour le tuer à son gré. Ayant entendu les propositions de Gédéon, Schapouh, général des Perses, sans prendre un moment de repos ni pour lui-même ni pour les soldats perses, et, rempli d'indignation, se mit à la poursuite de Vahan. Étant arrivé près de son camp, il s'y arrêta, et résolut de se cacher dans un endroit peu fréquenté et proche de la rivière.

71. *Autre exploit de Vahan contre les Perses. — Mort de Kapagh, noble de la maison des Kapéghian.*

Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et les soldats qui l'accompagnaient, goûtèrent pendant cette seule nuit un sommeil paisible. Ensuite Vahan rassembla tous les gens du village d'Eredch. Tous écoutaient avec attention et respect ses ordres, comme s'ils étaient dictés par un roi établi par Dieu sur la terre; car Dieu lui-même était avec lui dans toutes les entreprises que lui inspirait sa volonté. Il compléta sa troupe avec les habitants d'Eredch, et arriva de nuit devant le camp des ennemis. Là il rangea en ordre de bataille les gens d'Eredch, armés de boucliers. Les autres soldats lançaient constamment des flèches, qui, tombant comme une pluie d'orage, jetèrent l'épouvante parmi les troupes perses. Cette attaque sema la terreur au milieu des soldats, et les Perses eux-mêmes, se foulant mutuellement aux pieds, s'entretuaient. Tout le camp des impies retentissait de cris, de plaintes et de gémissements. Dans l'armée arménienne il n'y eut seulement que Kapagh, prince des Kapéghian (1) qui fut blessé, en combattant courageusement, et en déployant une grande vaillance. Cette blessure le rendit peu de jours après digne d'obtenir de Dieu la couronne du martyre.

Après la défaite qu'il avait fait éprouver aux ennemis, Vahan Mamigonien, se rendit dans le village d'Oghin, que les habitants de ces contrées appellent Schedia (2), pour s'y reposer le reste de la nuit, jusqu'au lever du soleil. Aussitôt que le jour parut, il alla camper dans le bourg même de Schedia. A peine les soldats de Vahan prenaient-ils quelques instants de repos après les fatigues de la nuit, qu'en levant les yeux ils virent Schapouh, général des Perses, qui marchait contre eux, la haine au cœur, et frémissant comme une bête féroce. En effet, les pertes de cette nuit lui paraissaient encore plus grandes et plus terribles que celles de tous les autres jours, comme cela était réellement; et cependant elles devaient être inférieures à la défaite signalée qu'il

(1) Ce bourg d'Eredch, que les géographes écrivent plus ordinairement Erez, faisait partie du canton d'Arschamouni ou Aschmouni, l'une des seize subdivisions de la province de Douroupéran. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 114.)

(1) Cf. sur l'origine de cette famille, Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. II, c. 7.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 534

devait bientôt essuyer en se faisant battre complétement. Vahan Mamigonien, général des Arméniens, s'apercevant que Schapouh, général des Perses, marchait contre eux si rapidement avec toute la multitude de ses guerriers, et voyant ses troupes prises au dépourvu en ce moment, et si peu nombreuses en comparaison de la masse imposante des soldats ennemis, n'en fut pas effrayé. Aussitôt il donna des ordres, et arma tous les hommes dont il disposait. Puis il éleva la la voix, rugit comme un lion, et leur dit : « Il y a deux destinées pour un fidèle croyant; et il est impossible qu'il ne subisse pas l'une ou l'autre. Bien que toutes les deux soient précieuses et glorieuses, cependant l'une, étant plus éclatante et plus sublime, est plus désirable que l'autre. Quelle que soit celle de ces deux destinées que nous aurons à subir, nous devons la regarder comme une chose désirable et pleine d'attraits pour nous. Quant à vous, qui avez voulu vivre vertueusement et mourir avec une ferme espérance, la vie et la mort sont un présage de gloire; tandis que mourir pour la sainte Église, c'est le sort d'un martyr. Quant aux victoires, Dieu nous a plusieurs fois rendus illustres; et nous nous en trouvons fort heureux. Or, le Tout-Puissant nous couronnera aussi, en nous accordant ce qui est encore plus haut et plus élevé que toutes les autres grandeurs. Que personne d'entre vous ne soit effrayé à cause de son incrédulité ; car le saint Esprit a dit qu'un seul en poursuit mille, et que deux vaincront dix mille de ceux que Dieu punit et livre entre les mains de ceux qu'il aime. Or, nous sommes à Dieu, et Dieu nous regardera et nous secourra. Nous sommes en petit nombre, cent hommes au plus, peut-être un peu plus ou un peu moins. Mais si le Tout-Puissant veut faire éclater pour nous ses paroles et ses promesses, les ennemis nous sembleront peu nombreux, bien qu'ils soient au nombre de trois cent mille hommes. Or, à en juger par les yeux, ils ne sont pas plus de quatre mille hommes. Cependant, ce sera toujours en Dieu que nous mettrons notre gloire; et nous donnerons éternellement des louanges à son saint nom. » En disant ces paroles, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, partagea la troupe dont il disposait [en plusieurs corps], et il confia le commandement de chaque corps aux généraux qu'il jugea dignes et capables. Il était déjà préparé à marcher à l'ennemi, et les soldats perses, rangés en ordre de bataille, s'avançaient avec impétuosité pour engager le combat, lorsqu'il vit et aperçut que presque tous les soldats de l'armée arménienne, oubliant les serments qu'ils avaient prêtés sur l'Évangile et ses conseils, prenaient la fuite. Il ne resta plus que lui et quelques-uns de ses fidèles compagnons, Mouschegh, de la famille des Mamigoniens, les trois Gamsaragan, fils du bienheureux Arschavir, avec deux ou trois de leurs serviteurs, et quelques autres nobles, avec ceux de la famille des Mamigoniens, en tout quarante hommes ou moins encore, qui voyant, eux aussi, la fuite de toute l'armée arménienne, furent saisis d'épouvante. Quelqu'un cria à Vahan Mamigonien, général des Arméniens : « Prends garde, seigneur, prends garde à l'ennemi, retire-toi sur le champ s'il est possible, et prends tes mesures. »

72. *Vahan, avec trente hommes traverse toute l'armée des Perses.*

Alors, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, faisant le signe de la croix, dit à haute voix : « Que personne ne me conseille maintenant de prendre mes précautions; car, à Dieu ne plaise que j'espère quelque chose des hommes ou que je me glorifie d'autre chose que de la croix de Notre Seigneur Jésus Christ. » En disant cela, il se jeta courageusement au milieu des soldats perses, avec un petit nombre de braves et de fidèles guerriers qui étaient restés auprès de lui. Étonné de ce courage intrépide et menaçant de Vah[an], général des Arméniens, et du petit nombre de gens qui le suivaient, Schapouh, général des Perses, se hâta d'envoyer prévenir Gédéon en ces termes : « Viens au secours de mon corps d'armée; car une scène étrange s'offre à mes regards. Il y a peut-être une puissance invisible qui combat avec ces hommes et qui ne se montre pas à nous; quant à moi, je l'ignore. Si au contraire ils désirent follement se faire tuer, nous les ferons prisonniers. » Gédéon, prince de Siounie, fut très-joyeux en apprenant que Schapouh le faisait appeler. Il accourut aussitôt auprès de lui. Alors, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, avec un petit nombre de ses fidèles compagnons, et protégé par la main du Tout-Puissant, se jeta en avant, et se fraya un passage à travers les troupes perses, semblable à ces impétueux torrents d'eau qui inondent la campagne et passent outre. Il traversa courageusement comme un lion, avec ses braves compagnons, toutes les troupes ennemies et courut d'un côté à l'autre, ayant tué, lui et les gens qui étaient avec lui, un grand nombre de braves guerriers perses. Ils blessèrent aussi mortellement l'orgueilleux Gédéon, prince de Siounie, en le frappant d'un coup de lance sous l'aisselle; ils fendirent de part en part la

cuirasse épaisse et solide, dont cet impie se glorifiait et sur laquelle il comptait, et ils lui enfoncèrent dans le foie la pointe de la lance. Il expira au bout de quelques jours, sans repentir, en poussant des gémissements amers et douloureux. Lui qui se vantait avec orgueil et disait : « Ce n'est pas avec la flèche que je me battrai contre Vahan et contre les autres Arméniens; mais je les exterminerai tous avec mon carquois, ou bien je les disperserai dans les vallées et dans les campagnes. » Ce furent ces paroles orgueilleuses qui causèrent sa propre perte. Car Dieu l'avait livré une et deux fois entre les mains des gens de Vahan Mamigonien; mais il fut toujours indulgent pour lui, à cause de sa bonté, et il l'épargna, pour que peut-être, étant touché de repentir, il trouvât le temps de se convertir et de faire pénitence, afin de sauver son âme. Cependant, comme il ne revint point de ses égarements, et qu'il méprisa même complétement la vérité, alors il se rendit inexcusable en présence du tribunal de Dieu, et il périt d'une mort misérable, à sa confusion, et dans ce monde et dans l'autre. Les soldats perses se mirent à la poursuite des Arméniens fugitifs, et ils tuèrent un grand nombre d'hommes lâches et pusillanimes. Cependant, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et ses compagnons, après s'être couverts de gloire, et ayant été secourus par la puissance de Dieu, se dirigèrent sans crainte assez près du corps de l'armée perse. Les soldats perses n'osaient pas même les regarder; car Dieu avait tellement répandu sur eux la terreur du nom de Vahan Mamigonien, qu'ils croyaient ne pouvoir se dérober même au regard du général et des gens qui étaient avec lui sans s'exposer à quelque danger. Ceux d'entre les vaillants compagnons de Vahan qui, se jetant au milieu des ennemis avec le général des Arméniens, succombèrent dans cette lutte, furent le bienheureux Khonth Aravénian; le bienheureux Ners Ovsébian; le bienheureux Adken, noble de Vanant; le bienheureux Hipparque (Gherbarkos), grec de nation.

Les soldats siouniens jetèrent par terre les entrailles de leur prince, car elles exhalaient une odeur fétide; et enveloppant son corps dans des herbes aromatiques, ils l'amenèrent dans le pays de Siounie, accompagnés de ses parents et de ses serviteurs. En voyant cela, tous les gens de la cavalerie de Siounie, découragés et abattus, se dispersèrent par divers chemins, et ils rentrèrent chacun chez eux. Schapouh, général de l'armée perse, voyant la désertion de la troupe des Siouniens, et la terrible force de son adversaire, Vahan Mamigonien, se rappelant aussi de cette irrésistible puissance, il tremblait de colère, et il ne savait que faire. « Si, disait-il, un homme tel que Gédéon fut vaincu de son vivant, lui et la troupe d'élite qui l'accompagnait, réunie aux guerriers qui sont ici auprès de moi; et si Vahan, ne les comptant pour rien, se jeta avec trente personnes seulement sur trois et même quatre mille hommes, et découragea les cœurs de tous; s'il a mis en déroute tant de soldats, en nous faisant éprouver de si grandes pertes, avec quelle confiance pourrons-nous maintenant, nous qui sommes très-amoindris, résister à des gens si valeureux? Je songe encore à ceci, et je crains que cet homme habile et rusé n'envoie des émissaires dans les contrées voisines, chez les Arméniens des provinces d'Andzith, de Dzoph et de Haschdiank, ne lève des troupes et n'en forme une armée nationale. Alors nous, qui sommes restés en ces lieux, nous ne pourrons pas même chercher notre salut dans la fuite. Hâtons-nous donc d'aller dans des endroits plus sûrs; et dépêchons des messagers au roi des rois, pour l'avertir de l'état des choses. Si avec l'aide des Dieux, il a terminé son entreprise, il est temps qu'il retourne dans sa capitale; il pourra alors, ou avec une forte armée, ou lui-même en personne, terminer cette affaire des Arméniens. Pour moi, quand je me rappelle le spectacle de cet acte de valeur accompli hier, je deviens incapable de réflexion et de raisonnement. Et, bien que je ne sois pas avancé en âge, je n'ai jamais entendu dire à aucun des généraux des Arik, qu'un guerrier, soit aujourd'hui, soit dans les siècles passés, se soit, avec trente personnes, précipité sur trois mille hommes d'élite, qu'il ait accompli un tel exploit, et qu'il se soit tiré sain et sauf d'une semblable entreprise. » En réfléchissant à tout cela, il se dirigea dès le lendemain, du côté de la province de Pasèn, et il se rendit dans le village appelé Alvar (1).

73. *Mort de Bérose et défaite de son armée par les Hephthalites.*

Tandis que Schapouh, l'esprit inquiet et tourmenté, refléchissait aux craintes que Vahan Mamigonien, général des Arméniens, lui causait, il arriva tout à coup un messager de la part des Perses, qui apportait des nouvelles fâcheuses et plusieurs lettres que lui écrivaient les grands de la Perse, ainsi que les missives que les Armé-

(1) Cette localité, sur laquelle les géographes ne nous ont transmis aucun renseignement, n'a même pas été citée par le P. Indjidji dans son *Arménie ancienne*.

niens, échappés à la complète et sanglante défaite que l'armée [royale] avait essuyée dans la campagne contre les Hephthalites, écrivaient à leurs parents et à leurs amis. En recevant ces lettres, et en apprenant tous les malheurs immenses et irréparables causés par cette terrible défaite des Perses, Schapouh fut plongé dans une grande affliction et frappé d'épouvante. Il demeura quelque temps sans dire un seul mot; il semblait anéanti, et il ne put ni questionner l'homme qui avait apporté les lettres, ni même reprendre ses esprits. Au bout de plusieurs heures, il revint de son évanouissement et de sa surprise, et fit venir à part le messager. Il lui demanda comment et par quelle cause le pays des Arik avait subi cette défaite et d'où provenait cet immense désastre. Il s'informa aussi de ceux qui, ayant échappé [à la mort], apportèrent la nouvelle de la destruction entière d'une si grande multitude de soldats; comment avait péri Bérose, le Seigneur semblable aux Dieux. Le messager lui donna cette réponse, en disant : « Ta demande est juste et raisonnable, comme il convient à tout homme de s'informer par des messagers des faits et des nouvelles importantes. Cependant, il m'est pénible de parler de choses lamentables et de raconter les terribles calamités que nous avons apprises par les fuyards qui ont échappé [à la mort], d'autant plus que la cause de si grands malheurs et d'une si éclatante défaite est Bérose lui-même, le Seigneur semblable aux Dieux. Et comme il n'y a ni peine de mort ni aucune autre punition pour un serviteur qui blâme les Dieux; puisqu'en ce jour-là ce fut par la colère des Dieux qu'arriva ce funeste malheur au seigneur des Arik et à toute la nation, et que, d'ailleurs, la cause de tous ces malheurs est due au seigneur des Arik lui-même, il faut donc raconter tout ce qu'on a vu et tout ce qu'on a entendu, car on ne gagne rien à le cacher. D'abord, lorsque Bérose était encore dans le Vergan (Hyrcanie) (1), il enrôla des soldats de toutes les nations, et il voulut marcher contre les Hephthalites. Il prit sur lui seul de mener l'affaire sans demander les conseils de personne, afin de s'assurer si son entreprise était bonne ou mauvaise. Si tous les gens de l'armée avaient su qu'il voulait faire la guerre aux Hephthalites, ils auraient été abattus et découragés; ils n'auraient même pas voulu entendre parler des Hephthalites et encore

(1) Le Vergan, l'Hyrcanie des anciens, était une des subdivisions de l'Arie ou *Khousdi-Khorassan* (*Géogr.* de Moïse de Khorène dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 372-373.) Il a été précédemment question de ce pays dans les auteurs que nous avons publiés.

moins leur faire la guerre et combattre ouvertement contre eux, en se rappelant la terreur et l'effroi qu'ils avaient causé jadis aux Perses et au seigneur des Arik. Dès lors toutes les bouches protestaient hautement en disant : « Si en effet nous méritons la mort et si le roi des rois veut nous faire périr, qu'il ordonne lui-même de nous faire passer ici au fil de l'épée, au lieu de nous condamner à mourir par l'épée des Hephthalites, car par cet acte il se déshonorera éternellement, lui et toute la nation des Arik. » Les grands de la Porte tenaient souvent aussi les mêmes discours. Bahram (Vahram), général des Perses, fit à plusieurs reprises parvenir franchement cet avis à l'oreille de Bérose, et même il protesta publiquement contre ses mesures arbitraires. Mais le roi n'écouta personne, il ne voulut point reconnaître sa faute, et il ne se rappela en aucune façon ses outrages et la honte que lui et tous les Arik avaient essuyés de la part des Hephthalites. Il marcha donc avec une multitude d'Arik et d'Anarik, qui allaient à la mort comme des condamnés, plutôt que comme des combattants marchant à la guerre. Ceux qui purent échapper à cette défaite rapportent encore que lorsqu'on approcha du champ de la bataille, les Hephthalites (1) envoyèrent dire à Bérose : « Il y a un traité écrit entre toi et moi, scellé et confirmé par serment, par lequel tu t'es obligé à ne point combattre contre moi. Nous avons fixé des limites, qui ne doivent être ni franchies ni violées par aucun acte d'hostilité. Or, souviens-toi de ce traité, du péril que tu as couru et dont je t'ai délivré. J'ai eu compassion de toi, et je ne t'ai pas mis à mort. Retourne donc en paix sur tes pas et ne t'expose pas à être tué. Si tu n'écoutes point mes paroles, sache que je t'anéantirai, toi et toute la multitude misérable de tes soldats, en qui tu as mis ton espérance. Tant que nous combattrons l'un contre l'autre, je m'appuierai sur la justice de l'observation des traités, et tu n'auras pour toi que l'infamie d'avoir violé ces traités; comment donc alors pourrais-tu me vaincre? » En entendant ces paroles des Hephthalites, les Arik dirent à Bérose : « Le raisonnement des Hephthalites est juste, et c'est nous qui combattons injustement. » Bérose, indigné contre les nobles Arik, fit une réponse orgueilleuse aux Hephthalites, en leur disant : « Avec la moitié de cette multitude de troupes que vous voyez, je vais vous combattre et vous anéantir; avec l'autre je ferai transporter la terre de l'en-

(1) Les écrivains orientaux nous apprennent que le roi des Huns Hephthalites s'appelait alors Kouschnawaz (De Guignes, *Hist. des Huns*, t. II; 1, 4; § 2.)

droit où vous vous trouvez, et je comblerai la mer et les fossés des frontières qu'on a creusées entre nous (1). » Son cœur était devenu si insensible qu'il ne pouvait comprendre qu'il devait remplir avec les cadavres de ses soldats ce fossé qu'il avait fait creuser pour sa perte et pour celle de toute sa nation.

Les deux armées se rangèrent en bataille, et le combat s'engagea. Bérose périt lui-même avec ses fils et avec tous les siens. Un petit nombre d'hommes échappés à ce désastre arrivèrent dans le Vergan, et racontèrent à tout le monde ces tristes événements (2). Tous les nobles et tout le peuple qui se trouvaient dans le Vergan se réfugièrent en Assyrie. On expédia des messagers à [Zarmihr] Hazaravoukhd en Ibérie (3)............ et « moi [dit le messager], on m'a envoyé ici auprès de vous afin de vous presser de vous réunir ensemble, et de trouver le moyen de vous sauver, vous et toute la contrée des Arik. » En entendant toutes ces paroles du messager, Schapouh répondit en disant : « Avant que cette triste nouvelle nous fut parvenue, nous cherchions déjà, moi et la troupe que tu vois avec moi, le moyen de sortir de l'embarras où nous nous trouvions. Car Vahan, ce rebelle, nous a étrangement surpris et effrayés, et il nous a cruellement fatigués et tourmentés. Ses actions et ses exploits ne ressemblent en rien à ceux des hommes du temps présent, que nous avons connus et même vus, mais ils égalent ceux de ces héros anciens dont on rapporte les prouesses dans les histoires et dont nous entendons sans cesse parler. Outre les exploits et l'intrépidité déployée en d'autres temps par lui et par les gens qui l'accompagnent, faits dont nous avons été témoins, moi et d'autres nobles, et que j'omets de rappeler, il s'est élancé et il a combattu non-seulement contre cette multitude armée qui est maintenant ici et que je vois, mais encore contre Gédéon, prince de Siounie, qui était ici avec le corps de la cavalerie d'élite de sa province. Vahan, avec ses trente hommes, se jeta impétueusement sur eux; et là, comme un aigle qui se précipite sur une bande de perdrix, massacre les unes, disperse les autres dans les ravins et les cavernes des lieux escarpés, de même Vahan et ses gens dispersèrent çà et là une grande multitude de soldats; ils tuèrent Gédéon, cet homme semblable à un géant; et après avoir taillé en pièces plusieurs autres guerriers de l'armée, ils s'en allèrent sans éprouver de pertes et ne craignant personne. Or, n'est-ce point le fol orgueil et le dédain superbe de Bérose qui ont fait perdre aux Arik la domination qu'ils exerçaient sur de tels gens et enlevé à notre empire un pays si grand et si productif? Si j'eusse pu vaincre et faire prisonnier ce Vahan, que je connaissais de réputation et que maintenant j'ai pu apprécier encore davantage; [si j'eusse pu] également vaincre et faire prisonniers ses compagnons et surtout les trois frères de la famille

(1) Cf. Procope, *Bell. pers.*, l. I, c. 4.

(2) La guerre contre les Huns Hephthalites dont il est question ici fut la dernière de celles que Bérose avait entreprises en vue de se venger de tous les échecs que ce peuple lui avait fait éprouver. Dans l'origine de ses démêlés avec les Hephthalites, Bérose, plusieurs fois vaincu, avait été fait prisonnier, et n'avait dû sa délivrance qu'à la médiation de l'empereur grec. Cependant son esprit turbulent lui fit de nouveau déclarer la guerre aux Huns, et un premier succès l'ayant enhardi, il résolut de les attaquer sur leur propre territoire. C'est cette campagne qui est racontée ici par Lazare de Pharbe et que Procope a également rapportée dans son Histoire de la guerre de Perse (l. I, ch. 3, 4). Les Huns, injustement attaqués par Bérose, marchèrent résolument au-devant de l'ennemi. Leur roi Kouschnawaz usa d'un stratagème fort habile, qui amena la ruine de l'armée perse et causa la mort de Bérose. Il fit creuser un fossé sur la route que les Perses devaient suivre, et le fit recouvrir de branches et d'une légère couche de terre. Les Perses, qui ne se doutaient pas de la ruse, ayant aperçu les Huns rangés en bataille en face d'eux, s'y précipitèrent sous la conduite de leur roi contre les ennemis; mais en arrivant sur le fossé, ils y tombèrent jusqu'au dernier. Le roi lui-même, ses fils et une partie de l'armée périrent dans ce fossé, où une grêle de pierres et de javelots tuait tous ceux qui n'avaient point été brisés dans leur chute. Ceux que la mort épargna furent faits prisonniers, et cette défaite, si fatale aux armes de la Perse et au roi Bérose, mit fin aux querelles qui pendant tout le règne de ce prince avaient ensanglanté l'empire de Perse et celui de Huns Hephthalites, en même temps qu'elle permit aux Arméniens de se révolter contre l'oppression des marzbans et de s'insurger contre les dominateurs.

(3) Il y a évidemment ici une lacune de quelques lignes. Je l'ai indiquée par des points, bien que le texte de l'Histoire de Lazare ne la signale pas. Il semble que les lignes qui manquent devaient parler également de l'envoi de messagers à Sapor, qui commandait l'armée des Perses en Arménie, puisque dans les lignes qui suivent il est question de Sapor, sans qu'il ait été fait mention plus haut de ce général. Voici, au surplus, comment les faits relatifs à la défaite de Bérose et aux conséquences qu'elle amena doivent être compris. Bérose, vaincu et tué dans sa campagne contre les Hephthalites, laissa la Perse dans la plus grande perplexité. Les grands de la cour, pour parer aux éventualités du moment, se rassemblèrent en conseil à Ctésiphon, et expédièrent des courriers à Sapor en Arménie et à Zarmihr en Ibérie, pour les presser de rentrer en Perse avec leurs armées. Ces deux généraux se hâtèrent de se rendre à l'appel des grands de la Perse, et, n'ayant laissé que de faibles garnisons dans les pays qu'ils abandonnaient, ils donnèrent ainsi aux Arméniens l'occasion de se révolter.

des Gamsaragan, j'aurais considéré cela comme une grande consolation, après la terrible défaite que la Perse vient d'éprouver. » Ayant parlé de la sorte, Schapouh Mihranian et le messager ordonnèrent à l'armée de faire ses préparatifs, et ils se dirigèrent à marche forcée vers la Perse. Schapouh, ayant laissé dans la forteresse de Pogh les femmes des Gamsaragan, les confia aux soins du commandant, en lui recommandant à plusieurs reprises d'avoir pour elles beaucoup d'égards et surtout de sauvegarder leur honneur, conformément aux lois des chrétiens. En apprenant toutes ces nouvelles, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, confia le résultat de ces nouvelles, les besoins et la garde de l'Arménie aux mains de la providence de Dieu, qui sait tout ce qui convient et tout ce qui est utile à chacun, et qui, par sa miséricorde, accorde les biens selon la sincérité de ceux qui l'implorent. Il se rendit dans la ville de Vagharschabad avec les Arméniens, ses alliés fidèles et dévoués; il fit les offrandes et les vœux accoutumés à la sainte métropole; il fit reconstruire avec une magnificence splendide cet édifice, que ses ancêtres avaient bâti, mais qui tombait en vétusté. Après avoir visité les chapelles des martyrs, et pourvu aux besoins des pauvres, les princes arméniens se livrèrent à la joie, et firent de grandes réjouissances. Ayant quitté cet endroit, ils entrèrent dans la ville de Tevin, où ils s'arrêtèrent quelques jours en attendant l'ordre et volonté de la providence du Christ. Hazaravoukhd, qui se trouvait en Ibérie, en apprenant la mort de Bérose et la défaite signalée des Perses, fut saisi d'épouvante et de terreur; il se hâta de se mettre en route et de gagner la Perse.

74. *Vagharsch, frère de Bérose, est appelé à la royauté.*

Aussitôt que Hazaravoukhd arriva à la cour, ceux qui avaient échappé [à la mort], les nobles perses, les fils et les frères se rassemblèrent auprès de lui. Ils conférèrent ensemble pour nommer à la dignité royale celui qui en serait le plus digne : et après s'être consultés pendant plusieurs jours, ils se décidèrent enfin unanimement pour Vagharsch, frère du roi Bérose (1), qui était un homme doué d'un caractère doux, pacifique et conciliant. Alors tous les grands se rassemblèrent auprès de Vagharsch, et Hazaravoukhd prit la parole, en lui déclarant ce que chacun d'eux avait pensé, et en lui rappelant la présomption et l'obstination du roi Bérose, dont les paroles étaient empreintes de colère et d'audace, et qui ne faisait aucun cas de personne, ne prenait conseil d'aucun de ses familiers, faisait tout ce qui lui plaisait, et agissait en toute occasion arbitrairement et par force. [Il ajouta que] ce fut à la suite de ses actes irréfléchis qu'il se perdit lui-même et causa la désolation du pays des Arik. « En conséquence, nous tous, dit-il encore, nous t'avons spontanément élu comme un homme doux et voulant la prospérité du pays, afin de relever et de rétablir le trône du royaume des Arik, de faire fleurir sous ton règne l'empire de la Perse, et les pays qui sont soumis à ta domination. Tu dois réduire avec douceur et avec magnanimité les nations rebelles et ennemies; connaître individuellement chacun des Perses et des étrangers, et les apprécier selon leur mérite; distinguer les bons des mauvais; prendre conseil des sages, aimer ceux qui aiment leur prochain, haïr et même anéantir les envieux et les intrigants; examiner chaque chose attentivement; connaître ceux qui font le bien et distribuer des récompenses égales au mérite de ceux qui rendent des services. » Lorsque Hazaravoukhd eut donné au roi beaucoup de conseils, les nobles lui prêtèrent serment de fidélité, et le placèrent sur le trône du royaume des Perses. Le lendemain de l'avénement de Vagharsch, Hazaravoukhd convoqua une assemblée, d'accord avec les nobles, et là il parla devant le roi en ces termes : « Comme tu le sais, Bérose, le roi des rois, ton frère, était un homme violent, présomptueux et irréfléchi; ce fut à cause de son obstination dédaigneuse que beaucoup de gens émigrèrent hors du royaume des Arik et ont nui à la Perse sous plusieurs rapports. Et d'abord, considère ce grand pays d'Arménie affranchi de ta sujétion et cet homme qui l'en a délivré. Eh bien, ce fut Bérose qui, méconnaissant sa valeur ainsi que ses services, éloigna de la Perse un homme excellent et nous fit perdre un si beau pays. Considère aussi combien de dommages et de défaites essuya la Perse à cause de cet homme, comme chacun le sait. Je suppose que tu as eu connaissance de tous ces faits et que tu en as été instruit; mais ce fut surtout Schapouh Mihran, qui alors était chargé du pouvoir, qui a le mieux connu la vérité et a pu apprécier les événements avec exactitude. Donc si tu veux l'interroger et l'entendre, lui-même te fera le récit [de toutes ces affaires].

(1) Vagharsch occupa le trône de 486 à 490. C'est le même qui est appelé Βλάσης et Οὐάλλας par les écrivains grecs.

75. *On raconte à Vagharsch les exploits de Vahan.*

Le roi Vagharsch interrogea Mihran Schapouh sur les affaires de l'Arménie. « Qu'as-tu fait, lui dit-il, dans le pays des Arméniens; quels sont les desseins de Vahan; quelle est sa force, et comment a-t-il pu résister pendant tant d'années aux forces des Arik? » Alors Mihran répondit : « Illustre prince, si dans la bataille qu'Hazaravoukhd a livrée conjointement avec nous, toutes les troupes de Vahan eussent été réunies, il aurait remporté la victoire; et si même nous eussions vaincu, je sais qu'ils auraient massacré une grande multitude de nos soldats. Mais ta majesté a agi de telle sorte que la moitié des hommes d'élite de l'armée arménienne s'est trouvée occupée ailleurs. Cependant Vahan a causé beaucoup de dommages même avec un petit nombre de personnes. Hazaravoukhd lui-même le sait, ainsi que les autres nobles Perses qui commandaient dans le pays. Lorsque Hazaravoukhd se porta en Ibérie, en me laissant en Arménie comme général de l'armée, que fit alors Vahan? Il nous a harcelés avec si peu de troupes que je ne mentirai pas si je dis qu'ils étaient quelquefois seulement au nombre de cent. Je prends à témoin les chefs de notre armée qui se trouvaient alors avec moi et qui maintenant sont ici. Il est bien pénible en effet de rapporter des faits incroyables et de dire que cet homme, avec un si petit nombre de gens, tint tête à nos soldats, et nous attaquait tous les jours dans nos retranchements en nous causant de grandes pertes. Moi-même je me rappelle une journée dans laquelle j'étais présent; c'est un fait étrange et au-dessus des choses humaines, de sorte que ceux qui l'entendront ne pourront y croire. Car, avec trente hommes, il osa affronter une armée de trois mille hommes, et il fit cet exploit, dont se souviennent aujourd'hui tous ceux qui en furent témoins; il me semble même que nous sommes encore sous le coup de la terreur qu'il nous causa; car ce fait extraordinaire n'a rien d'analogue au monde. Comme des moissonneurs infatigables qui, armés de la faux tranchante et de la faucille, coupent l'herbe et laissent tomber les gerbes entassées les unes sur les autres, et s'en vont pleins de joie et sans souci chacun dans sa maison; de même ces gens-là, lancés sur Mihran, s'ouvrirent un passage et traversèrent tout le camp, ayant massacré un grand nombre de personnages distingués. Ils tuèrent aussi le terrible Gédéon, seigneur de Siounie, dont je disais que lui seul avec dix hommes de sa troupe vaincrait, s'il voulait affronter ces gens-là. Ainsi donc ils passèrent au fil de l'épée cet homme et d'autres illustres et vaillants guerriers perses; et au lieu de prendre la fuite et de faire galoper leurs coursiers, pendant plusieurs heures, ils marchèrent sans crainte tout près de nos troupes. Aucun de nos soldats n'osait les regarder, car ils nous paraissaient des dieux, et non des hommes. C'est pourquoi bien que mes paroles semblent hasardées devant toi, cependant, eu égard aux circonstances actuelles, j'ose dire que toi-même tu connais la grandeur et la force de l'Arménie, et que si aujourd'hui Vahan et ses compagnons vivaient en paix sous ton obéissance, j'aurais regardé cette circonstance comme un grand bien et une consolation après les désastres que nous avons essuyés. En effet, si les Arméniens avec des gens de cette trempe eussent été à nous, ni les Ibériens ni les Aghouank n'auraient jamais osé se révolter et penser différemment. » En entendant dire à Mihran et à Hazaravoukhd ces paroles mesurées, le roi Vagharsch et tous les nobles Arik applaudirent unanimement aux paroles de Mihran : « Tu as parlé le langage de la vérité, lui dirent-ils, et tu as dit avec sagesse et droiture ce qui est juste. »

Ensuite ils s'empressèrent d'envoyer en Arménie, avec un grand nombre de gens d'élite, Nikhor Veschnasbtad, qui joignait à beaucoup de douceur et d'aménité un grand esprit de justice. Le roi lui-même et surtout Hazaravoukhd, ainsi que les autres grands de la cour, lui donnèrent des ordres précis, et lui dirent : « Va en Arménie, et de quelque manière que ce soit, agissant avec la douceur et la tolérance, selon les instances de Vahan et de ses compagnons, réduis ces gens-là à l'obéissance et fais-les rentrer sous la domination de la Perse. Mais tâche d'abord de réunir auprès de toi la cavalerie d'Adherbéïdjan, ainsi que celles des provinces de Her et de Zaravant, pour quelles se tiennent près de l'Arménie. Prends garde qu'en envoyant à Vahan des messagers, il prétexte de s'entretenir amicalement avec toi et qu'il ne te trompe et ne te cause quelque préjudice; car c'est un homme vaillant et très-artificieux; et c'est par la valeur seule que lui et ceux qui sont avec lui accomplissent de si grands exploits. Fais donc les plus grands préparatifs. Cependant il paraît que Vahan n'a plus de pareils desseins; car, si lui et ceux qui l'accompagnaient osèrent se révolter, c'est à cause de la cruauté de Bérose, et à cause de son caractère orgueilleux et capricieux. Ainsi Vahan et les gens qui s'étaient unis à lui, ne pouvant plus souffrir les injures, s'exposèrent à la mort et résolurent par nécessité de commettre de telles actions. » Ayant dit ces choses

à Nikhor Veschnasbtad, Vagharsch, seigneur des Arik et tous les nobles le congédièrent et l'envoyèrent en Arménie.

76. *Nikhor se rend en Arménie, pour traiter de la paix avec Vahan.*

Nikhor se mit en marche; mais il n'essaya pas d'entrer trop avant en Arménie. Il s'arrêta dans la province de Her, dans le village appelé Nevarsag (1). Il expédia à Vahan Mamigonien, comme messagers, Schapouh, secrétaire du conseil, et Mihr Veschnasb Djavarschian pour l'informer de son arrivée en Arménie. « Je suis porteur, dit-il, d'une lettre du roi Vagharsch et des messages de tous les nobles Arik. Dans ces lettres ils t'invitent à rentrer sous l'obéissance des Perses. Viens donc m'écouter, et choisis selon tes désirs et tes pensées ce qui doit te paraître le plus avantageux. » En voyant les messagers de Nikhor et en entendant parler des messages qu'ils portaient, Vahan Mamigonien rassembla auprès de lui toute la troupe des alliés fidèles, les satrapes, les nobles et les chefs de sa cavalerie; il ordonna aux envoyés de Nikhor de répéter devant tout le monde les paroles du roi Vagharsch et des nobles de la Perse. Lorsqu'il eut fait parvenir à tous les Arméniens, le message deNikhor, il dit aux messagers qu'il ferait répondre le lendemain. Le jour suivant, tous les Arméniens s'étant rassemblés auprès de Vahan, conférèrent ensemble sur les événements anciens et sur les affaires présentes; ensuite, lorsque les messagers de Nikhor vinrent à l'assemblée, Vahan Mamigonien parla, et répondit aux propositions de Nikhor en ces termes : « A l'égard de notre soulèvement et des motifs qui nous déterminèrent à faire cette rude et terrible entreprise, il y a beaucoup de choses importantes à dire; et ce n'est point par le moyen de lettres et de messages qu'on pourrait arriver à conclure un traité. Il faut conférer personnellement avec celui qui est le seigneur des Arik, et avec vous qui êtes les nobles de la cour. Cependant je dirai trois choses; et s'il répond à ces trois choses comme je le veux, moi et tous ceux qui sont ici présents, s'il peut nous accorder ces trois conditions, garanties par la signature et le sceau du souverain, alors nous ferons tout ce que vous nous dites de juste et de raisonnable, et nous vous obéirons comme le firent nos ancêtres. D'ailleurs, ces paroles que je vous dis maintenant, ce ne sont pas les miennes, mais celles de tous les grands et même de tous ceux qui sont présents devant vous; et ce n'est point aujourd'hui que nous avons conçu et décidé ce projet, mais le jour même où nous nous sommes exposés à la mort. Nous nous sommes donc depuis longtemps proposé de demander ces trois conditions en nous disant que si les Perses consentent à nous les accorder, nous les servirons comme de loyaux et fidèles sujets; mais s'ils n'y consentent pas, s'ils persistent à ne pas nous les accorder, nous nous exilerons, nous périrons et nous mourrons avec joie; mais nous ne nous humilierons jamais devant un Perse.

« Or, la première, la plus essentielle et la plus importante de ces trois conditions, c'est de nous garantir les lois de notre pays et de nos pères; de ne faire mage aucun Arménien; de n'accorder à personne des charges et des honneurs parce qu'il exercera les fonctions de mage; d'enlever les adrouschans (temples du feu) de l'Arménie; de ne faire endurer jamais des outrages à l'Église comme cela a eu lieu jusqu'à présent par le moyen d'hommes infâmes et méprisables; de laisser les chrétiens et les prêtres pratiquer librement et sans crainte le culte et les lois de la religion chrétienne, où ils voudront et comme il leur semblera bon. Voilà notre première condition. La seconde, c'est de ne point juger arbitrairement les personnes, mais de distinguer les bons et les mauvais, de savoir apprécier les gens utiles et de ne pas les confondre avec les inutiles, de distinguer les nobles de ceux qui ne le sont pas; de considérer comme des gens honnêtes les personnes distinguées, braves et capables; de détester et de ne compter pour rien les gens pervers et méchants; d'aimer les hommes laborieux, et de haïr ceux qui sont désœuvrés; de vous entourer de personnes sages; et quant aux insensés, non-seulement de ne pas les attirer auprès de vous, mais même de les chasser de la cour. Quand tout cela sera observé, toutes les affaires de la Perse seront prospères et en bon état; mais si vous préférez le contraire, c'est-à-dire agir d'une façon nuisible aux intérêts de tous, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, vous éprouverez des revers, comme cela est arrivé et comme vous-même l'avez vu. Voici notre troisième condition : Nous voulons que celui qui est le seigneur des Arik et le roi de la nation voie tout de ses propres yeux et entende tout de ses propres oreilles; qu'il connaisse lui-même les bons et les mauvais; qu'il n'emploie pas la bouche d'autrui pour décider les affaires importantes; autrement on ne voit pas juste, et l'on n'entend pas

(1) Notre auteur est le seul écrivain qui mentionne cette localité. — Cf. Indjidji. *Arm. anc.*, pg. 155.

bien. C'est alors qu'on croit à des mensonges, qu'on donne des ordres inexécutables et qu'on défigure entièrement la vérité. Dès que tout marche de la sorte, tous les mérites tombent et périssent avec les sujets; le pays ne peut plus se maintenir, et les habitants perdent de leur fermeté et de leur solidité. Mais quand un roi regarde d'un œil juste et entend d'une oreille impartiale; quand il parle loyalement avec ses sujets; alors ceux-ci, encouragés, ne se lassent point de travailler; ils redoublent de jour en jour leurs efforts et cherchent à faire augmenter la prospérité; le pays devient florissant et le maître se rend illustre et glorieux. Or, si vous pouvez nous accorder ces conditions, et déposer entre nos mains ces promesses, en les confirmant par le sceau et par la signature du roi, alors appelez-nous, et nous viendrons, nous nous soumettrons et nous obéirons à l'ordre du roi, et nous exécuterons tout ce qu'il dira. Mais si vous ne pouvez nous accorder ces trois conditions, et si vous reconnaissez que cela est impossible, alors nous sommes prêts à mourir, puisque nous nous sommes déjà exposés à la mort; mais nous ne pourrons jamais servir le seigneur des Arik. S'il y a encore quelque autre chose à dire, lorsqu'il me sera permis de venir chez vous, moi-même je parlerai en personne avec lui; mais s'il ne n'est pas loisible de m'y rendre, alors toute l'affaire et les projets en resteront là. »

Vahan Mamigonien, ayant dit tout cela à Schapouh, secrétaire du conseil, et à Mihr Veschnasb Djavarschian, les congédia, en faisant partir avec eux cinq de ses compagnons : Aschgour Ardzérouni, Sahag Gamsaragan, fils du bienheureux Arschavir; Vasavourd Garkhaïn, Aravan Aghpiourghian, et Badjog, chef des eunuques. Vahan ayant congédié tous ces personnages, les fit partir avec sécurité [et les adressa] à Nikhor. Ils se rendirent dans la province de Her, auprès de Nikhor, qui, en voyant les Arméniens venus de la part de Vahan le Mamigonien, en éprouva un vif plaisir et fut au comble de la joie; il ordonna d'apprêter un festin, et il les reçut avec de grands témoignages d'affection et de tendresse. Toutes les fois qu'il vidait sa coupe, il prononçait le nom du brave Vahan Mamigonien. Ce joyeux festin étant terminé, chacun retourna chez lui. Vers le matin, tous les membres du conseil des Perses se rassemblèrent auprès de Nikhor; les apostats s'y étaient rendus également avec les messagers qui étaient envoyés par Nikhor à Vahan Mamigonien, ainsi que les satrapes arméniens et les autres personnes qui étaient venues avec eux de la part de Vahan. Là, en présence de toute l'assemblée, Schapouh et Mihr Veschnasb exposèrent publiquement le message de Vahan Mamigonien. Nikhor, en entendant les paroles et les propositions de Vahan, fut au comble de la joie, et dit en présence de tout le monde : « Toutes ces paroles et ce message envoyés par Vahan sont en effet dignes des Dieux; car, ces hommes, que Bérose conduisit et fit massacrer par les Hephthalites sont innocents; et tout le sang répandu sera réclamé à Bérose par les Dieux. Vahan n'est point coupable à cause de l'entreprise qu'il médita et exécuta; mais ce fut à cause de la violence et de la malice de Bérose qu'il a agi de la sorte, et non point de sa propre volonté. Jusqu'à ce jour je ne m'étais pas consolé de la grande défaite qu'essuya le seigneur des Arik; mais aujourd'hui cette nouvelle me réjouit et me console. Puissent les Dieux me faire voir le jour où Vahan, grâce à moi, rentrera sous l'obéissance des Arik. » C'est ainsi que parla Nikhor en présence de toute l'assemblée; les princes arméniens fidèles et les autres gens qui étaient venus de la part de Vahan Mamigonien, entendant ces paroles, rendirent gloire à Dieu, qui tient dans ses mains les cœurs des princes, et les fait parler comme il veut.

77. *Lettre de Nikhor à Vahan Mamigonien.*

Alors Nikhor convoqua les mêmes messagers, Schapouh, secrétaire du conseil, et Mihr Veschnasb Djavarschian; et il écrivit à Vahan Mamigonien une lettre ainsi conçue : « J'ai appris des messagers que je t'avais envoyés tout ce que tu as dit; et j'ai consigné dans cette lettre toutes tes paroles, pour te faire connaître que les envoyés m'ont en effet rapporté fidèlement toutes choses, et que j'ai tout entendu. Viens donc me trouver en toute confiance; car le seigneur des Arik et tous les nobles sont décidés à t'accorder pleinement et à exécuter toutes les demandes que tu m'as fait parvenir par le moyen de ces messagers, et tout ce que tu diras. En outre le seigneur des Arik te comblera de dignités, autant que tu le voudras, toi et ceux qui sont avec toi, et puis il vous renverra en Arménie. » Nikhor, après avoir fait un magnifique accueil aux satrapes venus de la part de Vahan le Mamigonien, les honora et les renvoya avec ses messagers auprès de lui, en leur recommandant instamment et en leur confiant le soin d'amener promptement et sans retard auprès de lui Vahan Mamigonien. Enfin, il les congédia et les laissa partir avec affabilité. Les perfides apostats qui s'étaient unis aux Perses, voyant combien ces Arméniens rebelles avaient

été honorés et bien accueillis par les Perses, tandis qu'on les détestait comme des gens méprisables, courbaient la tête et se cachaient honteusement. En voyant cela, les fidèles satrapes arméniens et les autres, qui étaient avec eux, se faisaient signe des yeux et se montraient les uns aux autres leur humiliation. L'un de ces fidèles satrapes leur parla ainsi : « Par cela seul que Nikhor nous a adressé des paroles conciliantes, un épais nuage de tristesse s'est étendu sur vos fronts, et vous marchez ainsi la tête baissée; mais lorsque le Christ nous sera propice, et que vous verrez Vahan le Mamigonien et les autres fidèles qui sont avec lui couverts de la gloire que le Christ leur accordera, alors vous serez abattus et écrasés. Que ferez-vous donc alors, gens misérables et infortunés que vous êtes, au grand jour de l'Enfer, dont le feu ne s'éteindra jamais? » Il dit cela et les satrapes arméniens s'en allèrent avec les messagers de Nikhor vers Vahan Mamigonien. Arrivés auprès de lui, ils lui remirent la lettre de Nikhor. Il sut d'après le contenu de cette lettre que Nikhor était instruit de tout ce qu'il lui avait envoyé dire, et qu'il n'y avait rien pas même une seule de toutes ses paroles que Nikhor n'eût pas entendue. Il s'informa aussi auprès des messagers avec quelle joie et quelle affabilité Nikhor avait reçu et honoré les satrapes. Ils lui racontèrent l'extrême confusion des apostats, et avec quel empressement Nikhor attendait et désirait sa venue. Les messagers de Nikhor sollicitaient aussi instamment Vahan de partir.

78. *Vahan se rend en personne auprès de Nikhor. Leur entretien.*

Vahan le Mamigonien, général des Arméniens, partit alors avec les satrapes ses compagnons, et avec une troupe nombreuse et bien armée, qui, en apprenant que les propositions de Vahan avaient été sincèrement acceptées par Nikhor, marchaient avec plaisir et le cœur plein de joie afin de se rendre auprès de lui. Arrivé dans la province d'Ardaz, Vahan s'arrêta dans le village appelé Eghint (1), avec toutes les troupes qui étaient avec lui; et il dépêcha un exprès au général perse pour l'informer de son arrivée, en lui disant : « Si tu juges à propos que je vienne et que je te voie, envoie-moi de nobles Arik appartenant à des familles illustres, pour qu'ils restent ici avec mes gens, jusqu'à ce que je vienne te trouver. Ensuite nous conférerons ensemble, et nous nous entendrons l'un et l'autre sur ce qu'il nous paraîtra convenable de faire. » Nikhor, apprenant la venue et la demande de Vahan le Mamigonien, envoya bientôt Nerseh Gamsaragan, seigneur de Schirag, Schabab, grand fauconnier de l'Adherbéidjan (1), Veh Vehnam, gouverneur d'Arménie, et Ner Schapouh, frère de Mihran, avec cinq autres nobles perses. Vahan le Mamigonien, voyant les personnages envoyés par Nikhor, les reçut avec joie, et, s'étant ce jour-là livrés ensemble à la joie, il laissa le lendemain ces huit personnages auprès de ses fidèles compagnons en leur donnant ordre de les traiter avec honneur, et d'avoir pour eux les plus grands égards; puis il partit avec sa troupe et en grande pompe pour se rendre auprès de Nikhor. Arrivé au village où se trouvait Nikhor, il ordonna aux soldats, qui étaient avec lui, de se ranger en bataille; et à peine eurent-ils entendu l'ordre de Vahan le Mamigonien, qu'ils se présentèrent à lui tout équipés et tout armés. Vahan donna ordre de sonner les trompettes guerrières, et la terre retentit du bruit de ces trompettes; les gens de Nikhor, frappés de terreur, crurent que Vahan était venu traîtreusement pour les attaquer et non point pour faire pacifiquement sa soumission. Nikhor envoya aussitôt au-devant de lui quelques personnes de distinction, et lui fit dire : « Ce que tu fais là est contraire aux coutumes des Arik, et tu agis d'une façon inaccoutumée, tandis que tu dois désormais observer les usages des Perses et les pratiquer. Seul, le général en chef des Perses peut entrer au milieu de l'armée perse ou en partir au son des trompettes; et aucun autre Perse ne peut avoir ce privilége. » Vahan Mamigonien répondit à Nikhor en disant : « Commence par me faire sujet de la Perse, et je saurai bien suivre alors les règles du cérémonial perse, sans avoir besoin de toi pour m'en instruire. Ne me compte pas pour un homme si oublieux; puisqu'il n'y a pas beaucoup d'années que je suis éloigné de vous. » Vahan Mamigonien, ayant parlé ainsi à Nikhor par la voix des messagers, vint lui-même le trouver à l'heure du conseil; puisque c'était à l'heure du lever du soleil qu'il arriva chez lui. Nikhor, voyant Vahan le Mamigonien et les au-

(1) Cette localité n'est mentionnée que par notre auteur; on ne la trouve citée dans aucun géographe arménien.

(1) Le texte porte, *pazé zaderbatagan Schabab.* — Saint-Martin suppose que le mot *pazé* vient du persan *baz*, « faucon » et qu'il indiquait la dignité dont Schabab était revêtu.

tres fidèles satrapes qui étaient avec lui, fut transporté de joie; il le serra durant plusieurs heures dans ses bras, et le salua. Ils lui présenta aussi les salutations de Vagharsch, seigneur des Arik, et celles de tous les nobles. Ensuite il salua affectueusement un à un les satrapes venus avec Vahan le Mamigonien, [en les appelant] chacun par son nom, ainsi que tous les gens de la troupe, les grands aussi bien que les petits. Vahan, en recevant les salutations du seigneur des Arik, et celles de tous les grands de la cour, remercia gracieusement et en se prosternant, et il les accepta avec de grands témoignages de joie. Nikhor ordonna de laisser entrer tous les gens de la troupe de Vahan le Mamigonien; il ordonna aussi aux nobles Perses de demeurer dans la salle du conseil. Lorsque tous les ordres de Nikhor furent exécutés, et que toute la salle du conseil fut remplie des gens qui avaient accompagné Vahan, et de Perses, Nikhor parla ainsi à Vahan le Mamigonien : « Bien que tu n'aies pas vécu avec moi comme sujet, cependant je t'ai vu bien des fois à la cour, et j'ai entendu parler de toi par des Arméniens et par des Perses; non point par des personnes sans valeur et sans crédit, mais par des hommes vertueux, sages et intelligents. Or nous savons tous et nous comprenons maintenant, par une expérience évidente, que c'est par la valeur que les batailles se gagnent; et plus encore, par la sagesse et par l'intelligence qu'on remporte des victoires. Ces deux choses-là, tu en as donné des preuves éclatantes en personne, et tu l'as fait savoir à toute la Perse, puisque tu as signalé ta valeur avec un petit nombre de gens, et que tu as voulu combattre contre des masses considérables avec un petit nombre d'hommes, en leur faisant éprouver de grandes pertes, et en les décimant. Tu as donné des preuves de ta sagesse, en sachant choisir l'heure du combat, le moment de se replier, et d'appuyer ta troupe, sans éprouver aucune perte, en la tenant à toute heure prête pour le combat. Si ces deux qualités te faisaient défaut, comment aurais-tu jamais pu, avec un si petit nombre de combattants, faire face à cette nombreuse multitude d'hommes belliqueux, remporter quelquefois de grands avantages, et quelquefois même les frapper de terreur et d'effroi? C'est pourquoi, considérant ta valeur et ton intelligence, je connais d'avance toutes les réponses que tu nous feras pour chaque question que nous t'adresserons. En effet, à l'égard de ta rébellion, nous te demandons comment as-tu osé la méditer, et surtout la mettre à exécution? Tu vas nous répondre, en disant : Ce furent et les insolences et les paroles de mépris dont nous accabla Bérose qui me forcèrent à affronter la mort. Il exigeait de tout le monde le service et des peines sans nombre, comme un Dieu, mais il ne songeait point à récompenser les gens pour leurs services, et il les traitait comme des insensés. Car, pour un homme vaillant, il vaut mieux faire connaître en un seul jour sa valeur et mourir ensuite, que de vivre longtemps en supportant des calamités. Aussi personne parmi les Perses ne peut te blâmer d'avoir conçu un tel dessein et de l'avoir exécuté, ni celui qui est maintenant seigneur des Arik, ni les grands de la cour qui sont au milieu de nous, et que tu connais [ne sauraient t'en faire un reproche]. Car si Bérose, le roi des rois, n'a point pris soin de sa personne et de celle de ses enfants, comment pouvait-il songer à faire du bien à un sujet fidèle? Cette action que tu as accomplie, qui pouvait oser alors la faire? Tous les sujets, voyant sa rigueur excessive, pensaient tous les jours à faire quelque entreprise, et, ne le pouvant pas, ils mouraient; ainsi leurs desseins prenaient fin avec eux. Mais toi, et les gens qui furent d'accord avec toi, ne comptant pour rien la mort, vous avez courageusement pris la résolution de tenter cette entreprise. Les Dieux réclameront de Bérose le sang de ceux d'entre vous qui sont morts à cause de son orgueil; et vous, qui avez pu vous sauver et vivre, vous êtes innocents et la faute n'est pas à vous. En effet, celui qui est maintenant seigneur de la Perse, et tous les nobles, ne parlent toujours que de cette conduite [insensée de Bérose], ils pleurent et sont inconsolables; ils s'affligent, en se rappelant le caractère indocile et orgueilleux de Bérose, qui ne ressemblait point à celui d'un homme, mais à celui d'une bête féroce et sauvage, puisqu'il anéantit la force et la puissance de toute la Perse; il livra à la domination des Hephthalites un royaume si grand et si indépendant, de sorte que, tant qu'elle existera, le pays des Perses ne pourra être délivré de cette cruelle servitude. Mais toi, si tu consens à te soumettre et à rendre des services à tes anciens maîtres; si tu oublies et si tu laisses de côté tout ce qui s'est passé de fâcheux entre nous et vous, alors je te servirai d'intermédiaire, et toi, tu resteras en Arménie, jusqu'à ce que le roi scelle l'édit et te le fasse parvenir. Ensuite, en te rendant auprès du seigneur des Perses, il exaucera tes demandes, il t'accordera volontairement et avec bienveillance tout ce qui est bon et convenable, à toi et à celui que tu voudras. » Lorsque

Nikhor eut dit toutes ces choses dans le conseil à Vahan Mamigonien et aux fidèles satrapes arméniens qui étaient avec lui, Vahan, après les avoir entendues, répondit aux paroles de Nikhor, en ces termes : « Pour un esprit clairvoyant et intelligent, il est facile de savoir quand la paix de Dieu règne sur la terre. Lorsqu'il nous donne des princes qui aiment la justice, qui discernent le bien et prennent soin du bonheur du pays, un esprit ordinaire doit aussitôt reconnaitre que les bienfaits de la providence divine se manifestent sur la terre et se renouvellent ; comme nous le voyons actuellement, moi et les autres. Je n'ai pas encore vu le seigneur des Perses ; mais je veux le voir, si Dieu me le permet, par ton entremise, et le voir comme tout chrétien le désire et le souhaite. Cependant, je t'ai vu, toi qu'il a envoyé comme un nouveau pacificateur et comme le dispensateur des biens de la noble nation arménienne, et du pays dont nous sommes les habitants, en admirant d'un œil intelligent le bien et les soins qu'on doit prodiguer au pays et aux gens qui l'habitent. En effet, nous voyons que tu désires et que tu aimes le bien d'autrui, et que tu regardes comme tiens le bonheur et la prospérité de la nation. Quant au caractère et à la présomption de Bérose, roi des rois, qui, ainsi que tu l'as dit, ne faisait aucune distinction entre ses sujets, ne discernait point les bons d'avec les mauvais, les vaillants d'avec les lâches, les sages d'avec les ignorants et les laborieux d'avec les paresseux, que les paroles de ton seigneur et tout ce qu'il a dit te suffisent. En ce qui me concerne, je remercie Dieu de ce qu'on m'a dispensé de la tâche de répondre à ta demande. Cependant, je m'étais plaint déjà à Bérose de tout cela, voyant comment lui et tous les Arik étaient trompés continuellement, par des hommes pervers, haïs des honnêtes gens, sortis du pays pour leurs actes infâmes, errants dans les montagnes, chefs de brigands, sanguinaires, parasites, délateurs, traîtres, perfides, séditieux et lâches. Ceux-ci reconnaissant qu'ils ne sont rien et qu'ils ne peuvent plus vivre, étant dépourvus de tout et lassés d'attendre leur proie, ont eu recours à la cendre ; et en satisfaisant à leurs demandes, vous les laissiez partir avec joie, en accordant aux uns des charges et des honneurs, et aux autres des maisons, des biens et des richesses. Dès qu'ils étaient éloignés de vous, ils riaient du Feu, en y jetant leurs ordures ; je passerai sous silence les autres insultes grossières qu'ils faisaient au Feu chacun en particulier. D'ailleurs, toute personne le sait, et il est connu que chaque artisan qui sait son métier, et qui en tire un profit, veut l'apprendre aussi à ses fils pour qu'ils puissent exister ; c'est ainsi que ces gens trompeurs, reconnaissant que ce n'était point par la sagesse ni par la valeur qu'ils avaient vécu et qu'ils étaient devenus glorieux, mais par un faux trafic de la cendre, se hâtaient de l'enseigner aussi à leurs fils. C'est pourquoi, le travail, le talent, la valeur, la noblesse et la justice étaient perdus et anéantis dans le pays d'Arménie, et l'on faisait parade de l'apparence de toutes ces vertus. Et vous, Perses, en voyant tout cela, vous ne pouviez comprendre qu'ils agissaient contre les enseignements qu'ils avaient reçus de nous ; et qu'ils n'auraient été blâmables que s'ils n'avaient rien su et rien appris. Dans le conseil, vous insultiez les Arméniens, en les comparant à des gens vils et lâches dans le combat, et à des Syriens, en les traitant d'insolents et d'insouciants. Cependant, ces hommes, qui étaient semblables à eux, qui étaient du nombre de vos parasites, au lieu de baisser la tête honteusement, semblaient se réjouir, en entendant prononcer de telles paroles. Cependant celui qui se sentait un homme et qui avait dans son cœur le sentiment de sa dignité, en entendant le seigneur des Perses prononcer de telles paroles, devrait mourir, non pas seulement une ou deux fois, mais encore s'il revivait dix fois, et qu'il entendît les mêmes reproches, il devrait mourir dix fois. C'est pourquoi, ayant réfléchi à tout cela et en pesant aussi les paroles outrageantes que le seigneur des Perses avait proférées contre notre pays, avec insistance, nous nous sommes d'abord proposé de quitter le pays et de disparaître du monde, sachant combien sont grandes la force et la multitude des Perses. En effet, nous n'étions ni assez insensés et assez fous pour ignorer que nous sommes peu nombreux et très-faibles en comparaison des Perses, que nous ne pourrions pas résister à un si grand nombre de soldats, et que nous péririons. Ensuite nous avons songé que si, saisis de crainte, nous partions furtivement et à l'insu de tout le monde, nous aurions mérité bien davantage le nom de lâche, que déjà nous portions, et l'on aurait dit de nous, que des gens si vils et si infâmes ont péri justement ; qu'ils ont disparu, et n'existent plus nulle part, car il est indifférent qu'ils vivent ou qu'ils ne vivent pas. Nous avons donc préféré faire connaître d'abord ce que nous sommes, et ensuite nous nous sommes résolus à mourir ou à disparaître. Si nous étions tous d'accord et non point divisés et déchirés par les factions, nous

aurions montré à ceux qui marchaient contre nous si nous sommes en effet des gens braves ou si nous ressemblons aux Syriens. Je vous propose donc une épreuve, faites-en l'essai : Ordonnez à ces gens-là que Bérose, durant son règne, a faits princes pour avoir embrassé la religion des mages, et qui maintenant sont investis de charges et d'honneurs, qui sont gouverneurs des provinces, et possèdent des chevaux, des armes et des troupes, se réunissent ensemble, avec toute leur cavalerie; nous nous rassemblerons, nous aussi, et bien que vous sachiez que nous sommes en petit nombre, et que nous ne possédions ni maisons, ni serviteurs, ni troupes, ni pouvoir, cessez pour quelque temps de les secourir, laissez l'Arménie entre leurs mains et les nôtres, et donnez-la à celui des deux partis qui pourra l'enlever à l'autre, pour vous servir ensuite. Je ne veux point fatiguer votre intelligence par de longs discours; cependant il est impossible de taire et de ne pas dire ce qui concerne l'intérêt de tout le monde; et puisqu'il s'agit du salut ou de la perte d'un grand pays, il faut développer le sujet. Or, nous, qui nous sommes exposés à la mort et qui nous sommes affranchis de la domination du seigneur de la Perse, nous t'avons écrit, par nos messagers, ces trois conditions, que tu as présentées, par écrit, au roi. Ces seules conditions nous sont nécessaires; accordez-les nous, avec la signature et le sceau du roi. Quant aux autres faveurs, regardez les œuvres de ceux qui travaillent, et accordez-les à chacun selon son mérite. Alors vous serez nos maîtres légitimes, et nous serons vos sujets fidèles. Recevez-nous honorablement, en nous traitant avec ménagement, et en nous accordant le pardon d'une faute que vous nous avez fait commettre par force. »

Lorsque Nikhor eut entendu ce discours éloquent de Vahan Mamigonien, il en éprouva intérieurement une grande joie, et il dit en présence de l'assemblée : « Cette tristesse, causée par le grand désastre qui accabla la nation perse, et ces ténèbres épaisses qui avaient enveloppé si longtemps mon cœur, ont été dissipées par les paroles franches et loyales de Vahan; de plus, elles m'ont consolé et réjoui. » Nikhor congédia l'assemblée en disant : « S'il y a encore quelque autre affaire à traiter entre Vahan et moi, nous en conférerons dans la suite, et nous nous réjouirons ensemble pendant quelques jours. » Nikhor invita donc ce jour-là Vahan, avec tous ses fidèles satrapes et avec toute la troupe qui était avec lui, à se réjouir auprès de lui. Alors on fit honteusement sortir du banquet les Arméniens infidèles et apostats. S'étant divertis ce jour-là, selon les usages, ils prirent congé de Nikhor et allèrent se reposer tous dans leur demeure. Le lendemain, beaucoup de gens s'étant rassemblés dans la salle, Nikhor, tandis qu'il était seul, ordonna de faire venir Vahan dans sa chambre; et après avoir traité tout seul avec lui, durant plusieurs heures, les affaires importantes du pays avec la sollicitude que les princes doivent avoir, ils se rendirent tous deux à la salle du conseil. Nikhor ordonna à tous ceux qui étaient venus avec Vahan, aux satrapes et aux simples soldats, d'entrer dans le conseil; il invita aussi les grands d'entre les Perses à se rendre au conseil. Quant à ceux qui faisaient croire qu'ils étaient fidèles aux Perses, les gardes, conformément à l'ordre qu'ils avaient reçu, ne les laissaient pas même approcher de la Porte, en leur disant : « Vous n'avez aucune connaissance des affaires, et vous n'y entendez absolument rien; or, pourquoi voulez-vous empêcher des personnes dignes d'occuper une place dans le conseil, où doivent siéger des hommes savants qui comprennent les paroles des nobles et des sages et qui sauront en profiter. » Ce fut alors qu'éclata aux yeux de tous la justice de Dieu, qui accorda la gloire et la confiance à ses fidèles chéris, et couvrit de honte et de mépris la foule des perfides apostats. Ainsi s'accomplit en vérité la parole de l'Écriture : Dieu est la lumière même. C'est pourquoi le visage de ses pieux serviteurs brillait et resplendissait de la clarté de cette lumière, et ils en furent illuminés; tandis que les visages des adorateurs du feu étaient empreints de la couleur de cendre qui couvrait ces impies. Lorsque leurs visages furent démasqués, on découvrit les apparences trompeuses de ces parasites, comme marquées du sceau de la honte et de l'opprobre. En effet, selon les paroles du prophète sacré : Leurs visages étaient languissants, épuisés et desséchés, et semblables à des images. La croix du Christ les avait jadis couverts publiquement de honte et donnés en spectacle, en présence de ceux qui les emmenaient en captivité; la parole du psalmiste se vérifiait complétement sur eux : Il n'en est point ainsi des impies. Ces malheureux, ces infortunés auxquels le Temple du Feu n'avait accordé aucune faveur, et qui s'étaient exclus eux-mêmes et séparés de la sainte Église, s'asseyaient les uns auprès des autres, frappés de stupeur, abattus, et comme réveillés par les fantômes d'un songe de la nuit. Frappés de terreur, et étonnés de l'effet de la

puissance du Seigneur, qui les avait si subitement et si inopinément rendus tristes et ridicules, devant leurs protecteurs, ils désiraient obtenir à grand prix, s'il était possible, le nom de rebelles; mais personne ne le leur accordait. Car si quelqu'un de ces hommes inconnus voulait entrer dans le conseil, il disait aux gardes, en présence de la multitude, qu'il était du nombre des rebelles, et aussitôt on le laissait entrer; autrement, personne ne les laissait même approcher de la porte de la salle, ni écouter les discours des princes, et tout ce qu'on y disait. Alors tous les yeux clairvoyants de l'intelligence de ceux qui aiment la vérité voyaient ouvertement les faveurs signalées que saint Grégoire et tous ses compagnons bienheureux venaient d'accorder à ceux qui sont persévérants et fidèles dans leur foi. Tous les regards des Perses et des autres hommes contemplaient avec crainte et avec joie Vahan Mamigonien, à qui le Christ avait concédé une éloquence pleine de grâce, de la présence d'esprit, de la facilité pour trouver des pensées ingénieuses, et une voix sonore, douée de tous les charmes de la parole. Ainsi s'accomplissait parfaitement la parole du Christ Sauveur, écrite dans l'Évangile : Ce n'est point vous qui parlez, dit-il, c'est l'esprit de votre père qui parlera en vous.

Vahan Mamigonien, répétant dans le conseil le même discours, commença à parler de nouveau à Nikhor, et il lui dit : « En ce qui regarde l'intérêt et les demandes de chacun de ceux qui maintenant sont ici devant vous, des satrapes, des nobles, des autres gens de la cour et des chefs de la cavalerie, vous êtes capables d'apprécier leurs mérites, et vous saurez leur donner de justes récompenses. Mais moi, et les fidèles satrapes qui sont avec moi, nous ne désirons obtenir que ce que nous t'avons déjà demandé par nos messagers et par écrit, c'est-à-dire les choses dont moi-même je t'ai parlé hier et aujourd'hui, et que tu as promis de nous accorder par l'ordre du seigneur des Perses et du consentement de tous les grands de la cour, avec leur signature et leur sceau. Sans cela il nous est impossible de vivre, ni de rentrer sous votre obéissance. [Ces conditions, les voici :] Raffermissement de la foi chrétienne, abolition du magisme et des Temples du Feu en Arménie, plein et entier exercice du culte chrétien, comme nous le voulons; voilà ce qui nous est nécessaire. Ce dont nous avons un besoin urgent, et que tu dois confirmer par le sceau du roi, les autres choses qui sont écrites dans la lettre, tu les connais, et il n'est pas nécessaire d'en parler longuement devant toi. Mais en ce qui concerne les charges, les honneurs et les dignités, servant à récompenser les œuvres de chacun, accordez-les sans distinction et sans faire d'injustice à personne. »

Lorsque Vahan Mamigonien parlait de la sorte, Nikhor l'écoutait avec plaisir et acceptait sans discuter ses conditions. Ensuite il lui demanda la cavalerie arménienne, en disant : « Arme-la sans retard et envoie-la à la Porte; car Zareh, fils de Bérose (1) s'est soulevé contre le pouvoir des Perses; il organise une armée pour causer sa propre perte et celle de ses adhérents. Hâte-toi donc de faire partir la cavalerie arménienne, avant d'aller toi-même à la Porte, car cette démarche sera regardée comme un grand service rendu au roi et à tous les Perses. Le roi m'a ordonné aussi d'arriver en hâte à la cour. Sans doute les Dieux termineront cette affaire heureusement et à notre avantage; cependant il est convenable et opportun que je parte le plus tôt possible. Nikhor et Vahan Mamigonien, après s'être réjouis ensemble quelques jours, se mirent aussitôt à prendre les mesures nécessaires pour mener à bonne fin leur entreprise. Ils se quittèrent et partirent; Nikhor se rendit à la cour, auprès du roi, et Vahan Mamigonien, général des Arméniens, rentra à Tevin.

79. *Exploits des soldats arméniens en Perse, contre Zareh, fils de Bérose.*

Vahan Mamigonien, ayant organisé la cavalerie arménienne, l'envoya à la cour; il en donna le commandement à Vrèn de Vanant; il envoya aussi avec cette troupe un de ses neveux, Grégoire, fils du martyr Vasag Ceux-ci, étant arrivés à la Porte, se mirent en marche, pour être prêts à engager le combat [avec Zareh]. Les deux armées s'attaquèrent avec courage; celle de Zareh fut vaincue, et prit la fuite. Un grand nombre de blessés resta sur le champ de bataille. Là, Grégoire, prince des Mamigoniens, digne fils de son père, déploya un grand courage et se couvrit de gloire; sa valeur fut connue du général et de tous les soldats, et la renommée de sa bravoure s'étant divulguée, elle parvint jusqu'aux oreilles du roi Vagharsch. Vrèn, prince de Vanant, se signala aussi par ses exploits et par son intrépidité. Zareh prit la fuite, et alla se

(1) Lazare est le seul historien qui fasse mention de ce fils de Bérose, révolté contre Vagharsch et qui voulait s'emparer de la royauté.

réfugier dans des montagnes escarpées; on se saisit de sa personne, et on l'amena sur la place du palais, où il fut égorgé cruellement comme un animal féroce (1).

Les soldats de Vahan, arrivés au bord de la rivière, qui, à cause de la saison, était fort agitée, trouvèrent le pont d'Ardaschad rompu en partie par les habitants de ces lieux, en partie par la course rapide des eaux. Ils furent fort embarrassés, et cherchèrent un endroit pour passer, mais ils ne purent le trouver. Quelques-uns ayant tenté de traverser la rivière sur divers points s'enfoncèrent dans l'eau, et parvinrent à peine à en sortir et à se sauver. Alors le brave général des Arméniens, Vahan Mamigonien, s'approchant d'un endroit, au bord de la rivière, et faisant le signe de la croix sainte et vivifiante, descendit dans la rivière, et passa l'eau sans encombre comme si c'eût été un lieu tout à fait guéable. Cet endroit devint pour la troupe un chemin sûr de passage. Ce fut évidemment un grand prodige, car les gens qui étaient montés sur des coursiers fougueux et toute la cavalerie purent passer facilement et à l'aise, en se confiant dans la vraie foi du brave général des Arméniens, Vahan. Ce fut un prodige semblable à celui qui s'opéra pendant que le peuple israélite traversa le Jourdain. Les Arméniens entrèrent dans la ville de Tevin, où ils offrirent à Dieu leurs actions de grâce; et, après avoir, selon l'usage, distribué charitablement des aumônes aux pauvres, ils se réjouirent, eux aussi, et comblés d'une joie agréable à Dieu.

80. *Vahan Mamigonien se rend à la cour, auprès du roi Vagharsch.*

Peu de jours après, Vahan Mamigonien rassembla promptement la cavalerie arménienne, et, prenant avec lui tous les satrapes ses alliés, il partit pour se rendre auprès du roi Vagharsch. Après quelques journées de marche, il arriva à la cour. Le roi et les nobles Perses, en apprenant l'arrivée de Vahan à la cour, fixèrent aussitôt l'heure où il devait se présenter au roi et à tous les nobles Perses. Le roi, eu égard aux fatigues du voyage de Vahan, lui demanda affectueusement, et à plusieurs reprises, s'il se portait bien; et il l'écouta parler avec joie. Cependant, ce jour-là il ne lui demanda rien autre chose. Le lendemain, tous les grands de la cour royale et plusieurs autres Perses s'assemblèrent, et le vaste pavillon fut rempli d'une grande multitude de gens.

(1) Cf. Patcanian, *Hist. des Sassanides*, pg. 75-76 de la trad. franç.

81. *Discours du roi à Vahan.*

Le roi Vagharsch, adressant la parole à Vahan Mamigonien, lui dit : « Nous nous sommes déjà complétement renseigné sur les conférences que tu as eues avec Nikhor : il nous a rapporté tout ce que tu avais dit, soit par les messagers, soit par les correspondances, et ce dont vous avez traité ensemble. Tu n'as point menti dans tout ce que tu as dit, car si la folle présomption de Bérose, mon frère, si son incrédulité opiniâtre, son obstination et son orgueil n'avaient privé les Perses que de ta personne, le dommage aurait été peu considérable; nous aurions perdu en toi un simple sujet, et il aurait peut-être pu en trouver un autre qui t'aurait remplacé. Mais lui, au contraire, par sa fierté, a causé la perte d'une innombrable multitude de gens distingués dont aujourd'hui personne ne peut tenir lieu; et, à la fin, il a causé sa propre perte et celle de ses fils et de ses femmes. Or, si tu avais été la cause de ta perte et de celle de la multitude qui a péri par ta main, tu aurais été, ce jour-là, digne d'être jugé, puni et condamné à subir une mort cruelle. Mais puisque c'est un autre qui fut cause de tous ces malheurs et de la ruine que tu as causée, ce serait très-grave de te punir à cause de la faute et de la tyrannie d'un autre, et au surplus nos lois ne nous le permettent point, car cet acte que tu as exécuté a été déterminé par le caractère dédaigneux et opiniâtre de Bérose. D'autre part, plusieurs d'entre les Perses songèrent à l'exécuter également, mais ils ne furent pas à même de l'entreprendre, n'ayant pas le courage de s'exposer à la mort intrépidement, comme tu l'as fait, puisqu'ils estimèrent que les plaisirs de cette vie sont préférables à la mort. Mais vous, Arméniens, vous avez compté ce monde pour rien; et ceux qui moururent sont tombés courageusement : vous qui vous êtes sauvés et qui êtes de ce monde, vous avez vécu bien plus vaillamment. Plût à Dieu qu'aussi les autres guerriers que Bérose conduisit inutilement au combat, et qu'il fit périr, eussent fait preuve d'une telle vaillance; car peut-être aujourd'hui ils vivraient comme vous, et ils seraient en ce moment auprès de nous. »

82. *Réponse de Vahan au roi Vagharsch.*

Vahan Mamigonien répondant au roi Vagharsch, en présence de toute la multitude, lui dit : « Il ne convient pas de faire de longs discours devant Dieu et devant les rois. Et comme je t'ai déjà fait con-

maître, à toi et à tous les grands de la cour, par Nikhor et par un écrit scellé, nos vœux et nos propositions, ainsi que les motifs de la conduite que nous avons tenue, en nous exposant à la mort, dire les mêmes choses plusieurs fois serait allonger le discours et causer de l'ennui. Ainsi que tu l'as dit, le caractère violent et le cœur inflexible de ton frère Bérose étaient insupportables et ne convenaient pas à un roi. Cependant, quand il exerçait sa tyrannie sur les autres, il ne faisait que les priver de leurs maisons, ou de leur vie, ou il leur faisait subir quelque autre punition. Quant à nous, on blessait nos âmes; c'était un malheur et un supplice que ni nos ancêtres ni nous-mêmes n'avons pu tolérer. Nous avons toujours déclaré et nous déclarons que vos lois nous paraissent des mensonges, et qu'elles sont des bavardages d'hommes insensés. Ne nous force pas à insulter des choses que nous ne pouvons ni honorer ni aimer spontanément et avec réflexion, car elles nous semblent ridicules, et nous n'y croyons point. Quant à vous, vous prévalant de votre autorité et de votre force, et, n'écoutant point notre protestation, vous vouliez nous anéantir; et cependant nous avons déjà éprouvé bien des pertes. Nos lois demandent de la sainteté; elles ne permettent et ne veulent aucune de ces impuretés par lesquelles les âmes des hommes périssent; elles ordonnent de servir les maîtres et leur obéir comme à Dieu. Or, parmi ceux qui furent honorés par Bérose pour avoir embrassé vos lois, montrez-nous, je vous prie, un homme qui se soit distingué par quelque service, par ses prouesses à la guerre, et qui ait fait preuve de quelque courage. Que vos nombreux généraux perses, qui ont été en diverses contrées, nous parlent de quelque action mémorable faite par quelqu'un d'entre eux, d'un fait d'armes que vos généraux aient vu, et que vous ayez récompensé. Quant à leurs actes infâmes et à leurs crimes, leurs compatriotes et les autres habitants de l'Arménie les connaissent bien. Ils savent ce que sont ces gens, couverts de toutes sortes d'infamies, ces imposteurs, ces lâches, ces impudiques, ces voleurs et ces traîtres, qui s'en vont secrètement, qui errent dans les montagnes, et qui violent les tombeaux pour les dépouiller. Les hommes les plus pauvres du pays d'Arménie avaient de la répugnance à manger du pain avec eux, et même à aller auprès d'eux, de crainte d'en être souillés, selon les préceptes de nos lois. Ceux-là sont venus embrasser vos doctrines par supercherie, et en même temps ils souillaient le Feu, en vous regardant comme des insensés. C'est pourquoi je vous dis hautement aujourd'hui : Supprimez en Arménie ce trafic frauduleux que nous ne prenons point pour une chose juste, et que personne n'honore comme un Dieu. Quand des inférieurs, des lâches, des infâmes, des fils rebelles et des serviteurs infidèles se décident à offenser ou à perdre leurs supérieurs, les hommes de bien, les honnêtes gens, leurs pères ou leurs maîtres, se servent de vos fausses lois pour commettre toutes sortes de crimes. Mais vous, comme des maîtres, exigez de nous, vos serviteurs, le respect, le service, le travail, la soumission, l'intérêt et la loyauté; et, d'une manière digne des Dieux, donnez avec un esprit impartial une juste récompense à chacun selon son mérite. Telles sont nos raisons et nos conditions que nous vous exposons : et si vous nous accordez et confirmez ces conditions, si vous ne voulez pas nous éloigner de la sujétion que nous vous devons, alors, suivant l'usage des rois, donnez-nous-en pleine garantie par un écrit scellé; ensuite, exigez de nous, ainsi que de vos serviteurs, des services et la soumission, et regardant de l'œil de l'intelligence, qui voit tout, les hommes et leurs mérites, accordez-leur une juste récompense. »

Lorsque Vahan Mamigonien eut dit ces paroles en présence du roi Vagharsch et de tous les grands de la cour, tous approuvèrent hautement ses paroles, et ils le trouvèrent digne d'estime. Tous étaient étonnés de la sagesse de Vahan, et du charme des paroles éloquentes qui sortaient de sa bouche. Non-seulement les fidèles, mais aussi les infidèles s'apercevaient des grâces que Dieu avait versées sur les paroles qui se faisaient agréer de tous avec un grand plaisir. Le roi Vagharsch, répondant, dit à Vahan Mamigonien et à tous les satrapes arméniens ses alliés : « Vahan a exposé devant nous tout ce que vous avez pensé et résolu. Qu'aujourd'hui toutes vos demandes vous soient accordées éternellement, confirmées par notre écrit et par notre sceau; que cet acte de révolte que vous avez fait, quand vous y avez été forcés par la violence de Bérose, et non pas par votre volonté, vous soit pardonné en ce jour; que dorénavant et jusqu'à la fin des siècles aucun des rois qui occuperont ce trône et qu'aucun des Perses n'osent s'opposer à cette décision, soit dans leurs discours privés, soit devant quelque Arménien. Quant à vous, soumettez-vous fidèlement et rendez les services qu'il convient aux serviteurs de rendre à leurs maîtres. » Ayant dit cela, le roi congédia l'assemblée.

83. *Vahan, seigneur des Mamigoniens, est nommé général en chef de l'Arménie.*

Le lendemain, les grands de la cour s'assemblèrent en conseil en présence du roi Vagharsch, pour lui proposer de conférer à Vahan Mamigonien le titre de seigneur des Mamigoniens et de général en chef de l'Arménie, sachant que le roi désirait et voulait les écouter avec plaisir et avec bienveillance. Le roi accepta spontanément et volontairement cette proposition ; on fit connaître à Vahan Mamigonien la volonté du roi Vagharsch et des grands de la cour. Alors Vahan Mamigonien répondit, en disant : « Je n'ai pas la puissance de m'opposer à votre volonté et à votre commandement. Votre délibération et votre démarche à mon égard sont trop flatteuses et dépassent mon attente. Cependant, je voudrais vous rendre d'abord quelque service ou faire quelque action d'éclat, pour que vous me considériez favorablement, et qu'alors vous fissiez ce qu'il vous semblerait bon de faire. Je désirerais donc que vous ne m'honoriez pas ainsi cette fois. » Le roi et tous les grands Perses, interrompant Vahan Mamigonien, dans son discours, le firent asseoir sur le siége de la seigneurie des Mamigoniens, et lui conférèrent le titre de général en chef de l'Arménie avec les mêmes droits qu'avaient exercés ses ancêtres. Ils accordèrent aussi aux autres satrapes arméniens, restés fidèles et unis à Vahan, seigneur des Mamigoniens et général en chef d'Arménie, ce qui alors était nécessaire et convenable à chacun selon son mérite. Le roi Vagharsch et tous les grands, après les avoir tous accueillis avec beaucoup d'empressement et avec honneur, les congédièrent et les laissèrent partir en paix pour le pays d'Arménie.

Lorsque Vahan, seigneur des Mamigoniens et général en chef de l'Arménie, alla prendre congé de Vagharsch, roi des Perses, et de tous les grands de la cour, le roi lui demanda : « Vahan, général d'Arménie, es-tu content de nous? t'avons-nous bien traité? s'il te faut encore quelque autre chose, dis-le-nous? » Alors, Vahan, seigneur des Mamigoniens et général d'Arménie, répondit au roi Vagharsch : « Ce que ta bienveillance vient de nous accorder, à nous, indignes serviteurs, pouvait être accordé par Dieu seul, qui est le créateur de tous et qui désire le bien et l'utilité de tous les hommes; mais cela était impossible pour un mortel. Or, c'est toi qui nous as pardonné nos offenses; c'est toi qui nous as pris en considération, en nous accordant des charges et des honneurs; qui nous as comme ressuscités de la mort, et qui as relevé une nation abattue et perdue. Mais, puisque tu m'as interrogé et que tu m'as donné la liberté de dire la vérité, je voudrais que, de même que tu m'as, comme un Dieu, rappelé de la mort à la vie, et que, m'ayant ainsi ressuscité, tu as tenu compte de moi, tu aies pu ressusciter ma personne tout entière et non une partie; car je vois encore la moitié de moi-même frappée de mort. » Alors le roi Vagharsch lui demanda : « Fais-nous donc connaître clairement le sens de tes paroles, pour que nous le sachions. » Vahan, seigneur des Mamigoniens et général d'Arménie, dit : « S'il t'était possible d'accorder aussi la seigneurie au prince Gamsaragan (1), alors j'aurais regardé comme entièrement ressucités mes membres morts. » Le roi Vagharsch répondit au seigneur des Mamigoniens et général d'Arménie : « Pour ne pas t'attrister en ce moment, et pour que la première faveur que tu nous as demandée te soit accordée, je te rends la seigneurie du prince Gamsaragan. Quant à la seigneurie du prince Ardzrouni (2), laisse quelque temps que ceux qui sont de cette famille sachent nous rendre quelque service efficace, qu'ils fassent quelque chose utile à la Perse; alors nous verrons ce qu'il convient de faire. Mais toi, contente-toi de la faveur présente que nous t'avons accordée; tâche désormais de faire tous tes efforts pour aimer tes maîtres, pour être équitable, et pour bien gouverner ton pays. Vas donc en paix en ton pays et auprès de ta famille, et sois prêt à recevoir nos ordres. »

84. *Le général Vahan retourne en Arménie.*

Le roi Vagharsch congédia Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, et tous les satrapes arméniens, et les laissa partir en paix. Quand Vahan, accompagné de tous les satrapes arméniens ses alliés, arriva en Arménie, le saint homme de Dieu, Jean, patriarche d'Arménie, alla au-devant d'eux, avec le signe précieux de la croix et avec les reliques sacrées du saint martyr Grégoire, qui déjà avaient servi à les conduire au moment où ils se rendaient à la cour. Quand le saint patriarche rencontra Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, accompagné des autres satrapes arméniens, et de toute la multitude des soldats, il les salua, les embrassa

(1) Ce prince s'appelait Nersèh.

(2) Ce prince, appelé Sahag, fut remis plus tard en possession de ses domaines héréditaires.

en les bénissant; et puis d'un cœur plein de joie, il dit : Mon âme tressaillera dans le Seigneur, qui a essuyé la sueur des fils de son Église, qui ont sué et combattu pour le nom du Christ; qui les a fait reposer de leurs fatigues, a essuyé la souillure de leurs armes, et lavé les âmes des fidèles avec l'eau de la loyauté. Il les a ornés tous avec des vêtements du salut et avec la robe de l'allégresse; il vous a embellis, comme un époux, avec une couronne, et il vous a ornés d'une parure, comme une épouse de son royaume. Qu'il fasse la grâce de vous orner aussi de cette parure dont s'embellissent les apôtres et les prophètes au jour du Christ. L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais compris la splendeur de cette parure que Dieu a préparée à ceux qui l'aiment. » Le saint patriarche ayant parlé de la sorte et donné à tous sa bénédiction, ils entrèrent dans la ville de Vagharschabad, qui maintenant s'appelle la Ville-Nouvelle. Vahan, général d'Arménie et les satrapes arméniens ses alliés y demeurèrent quelques jours, selon leur habitude; et après avoir fait leurs vœux et leurs offrandes dans la sainte métropole, et ensuite dans les chapelles des vierges martyres, ils songèrent à venir au secours des pauvres. Tous les satrapes arméniens et une grande foule d'autres personnes venaient tous les jours, avec une grande joie, auprès de Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, et ils se réjouissaient ensemble, en psalmodiant et entendant les discours des pieux docteurs de la sainte église. Ils y demeurèrent quelques jours, et puis Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, se mit en route, et rentra, avec toute la multitude des Arméniens, à Tevin, ville capitale d'Arménie, en bénissant et glorifiant la puissance de la sainte Trinité.

En ce temps-là vint en Arménie un marzban, dont le nom était Antégan (1). C'était un homme d'un caractère doux, prudent et juste, qui savait distinguer avec discernement le sage de l'ignorant et le bon du mauvais. Il voyait tous les jours la sagesse prévoyante de Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, sa rectitude de jugement, les soins qu'il prenait pour le bien du pays, son courage, son habileté en toute chose, et le progrès qu'il faisait en tout. Il voyait aussi que chaque chose que Vahan s'était engagé à entreprendre, bien qu'elle fût très-difficile, Dieu la faisait réussir par son moyen, et qu'il achevait sans peine et facilement toutes ses entreprises. Étant toujours témoin de ces actes utiles, et considérant ces qualités ingénieuses, données par Dieu, qui brillaient dans Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, Antégan s'en étonnait secrètement dans son cœur, et il s'en réjouissait à cause de son caractère bienveillant. Il avait de l'affection pour lui, et il faisait souvent connaître aux grands de la cour, et à ses amis, l'esprit plein d'intelligence de Vahan. Il faisait aussi tout savoir au roi Vagharsch. Lorsqu'il partit d'Arménie pour se rendre à la cour, il parla avec une grande admiration au roi Vagharsch, en présence de tous les grands de la cour, de toutes les hautes qualités de Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, et il ajouta : « On le voyait faire de jour en jour de grands progrès et développer sans cesse ces qualités ingénieuses dont bien des fois je vous ai fait part, et dont maintenant je vous entretiens de vive voix. C'est pourquoi, considérant ces progrès, j'ose dire devant vous qu'il est superflu et inopportun de nommer un autre marzban. Car si un autre marzban va en Arménie, d'abord il n'a pas l'expérience que cet homme possède. En effet dans quelle autre personne brillent autant de talents et une intelligence si fine, si ce n'est en toi seul qui es semblable aux Dieux, et au-dessus de la nature humaine? Je dis donc en toute liberté qu'il n'y a aucun autre homme, ou bien il y en a peu qu'on puisse comparer à lui. Ensuite, un marzban étranger, qui ira en Arménie, pourra à peine en deux ou trois ans, à cause de l'étendue de la contrée, connaître d'abord l'état du pays, et tout ce qu'il offre de commodités ou de difficultés, distinguer les hommes de ce pays, les bons et les mauvais, les gens utiles et les méchants. Si bien que si l'on gouverne sans avoir aucune connaissance de toutes ces choses, on se trouvera dans une situation pénible et embarrassante. Vahan au contraire, étant du pays, connaît chacun par son nom; il regarde comme bons ceux qui sont bons, et comme mauvais ceux qui sont mauvais. Outre les conséquences que cela pourra avoir, et dont je viens de vous parler, le marzban perse qui se rendra dans ce pays, ira avec sa femme, ses enfants, sa cour, ses amis, ses serviteurs et ses suivantes. Or, si tous ces gens-là sont entretenus aux dépens du seigneur de la Perse, les dépenses seront peu importantes, et s'ils vivent aux frais du pays, il en résultera un dommage considérable pour les gens de ce pays. Si Vahan est nommé marzban, il vivra avec les revenus de sa propre maison; tout l'argent restera dans le trésor royal, et il y aura même de l'avantage pour le gouvernement. Or, considérant la probité et l'habileté de Vahan, ayant réfléchi à cela pendant

(1) Ce marzban, Perse de nation, resta sept mois dans le pays, en 484.

longtemps, et ayant égard à l'intérêt du gouvernement et du pays, j'ai pris la liberté de dire ce qu'il faut penser et faire; d'ailleurs, mes frères, jugez l'affaire comme vous le voudrez.» En entendant toutes ces paroles d'Antégan, le roi Vagharsch et tous les grands de la cour furent satisfaits : tous ceux qui l'entendirent furent saisis d'admiration; ils lui donnèrent des éloges éclatants, le trouvèrent digne d'estime, comme un homme qui aime ses maîtres et qui désire l'intérêt du pays.

85. *Vahan, général d'Arménie, est nommé marzban d'Arménie.*

Aussitôt le roi Vagharsch, de concert avec tous les grands de la cour et des Arik, ordonna d'envoyer un décret en Arménie, et de conférer à Vahan, seigneur des Mamigoniens et général d'Arménie, la charge de marzban (1). On apporta le décret, et quand on l'eut remis à Vahan, on lui conféra par la grâce de Dieu tout-puissant la dignité de marzban d'Arménie. Vahan reçut des mains du messager le décret d'investiture de sa charge; et, bien qu'il fît difficulté de l'accepter, parce qu'il connaissait la jalousie de quelques-uns des Arméniens, cependant il n'osa pas s'opposer à l'ordre du roi et lui désobéir. Aussitôt qu'il fut en possession du décret, il demanda un cheval pour se rendre à la maison de Dieu. Les habitants de la ville, en l'entendant venir, s'y portèrent tous en foule, les satrapes, les nobles, les courtisans, le peuple, les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants; les nouvelles mariées elles-mêmes, quittant leur chambre nuptiale et de félicité, oubliant en ce moment la pudeur virginale, accoururent toutes à l'église. La maison de Dieu n'était pas suffisante pour contenir toute cette foule, les vestibules extérieurs de l'église, les rues et les places d'alentour étaient remplies. C'était un jour de joie ineffable pour les gens honnêtes et pieux et pour les esprits sages et bienveillants, et un jour de deuil douloureux et d'inconsolable tristesse pour les gens méchants et perfides. Alors, le saint patriarche d'Arménie, Jean, voyant cette faveur signalée et inattendue accordée par Dieu pendant son pontificat, le cœur plein de joie, fit réciter ce psaume : « Bénissez le Seigneur dans vos assemblées; bénissez le Seigneur, vous qui descendez des sources d'Israël. » Il ordonna ensuite de lire le passage de la délivrance d'Israël du joug de Pharaon; et puis le passage du livre des Rois où il est rapporté que David sacra roi son fils Salomon. Il monta ensuite les degrés de la chaire, et, donnant le salut de paix, il parla ainsi :

(1) Vahan, surnommé *le Grand*, fut nommé marzban d'Arménie en 486 par Vagharsch et confirmé dans ses charges par Cabad, frère de Vagharsch et fils de Firouz. Il resta marzban d'Arménie jusqu'en 511, époque à laquelle Vart, son frère, lui succéda dans sa charge.

86. *Sermon de Jean Mantagouni.*

« Dès le commencement, Jésus-Christ, notre Sauveur et Seigneur, nous traça et nous révéla par plusieurs allégories et par diverses paraboles le symbole de sa venue et de son incarnation dans le sein de la sainte Vierge, mère de Dieu. Par le buisson ardent, il désigna la vierge bienheureuse; par les prodiges en Égypte, la forme insensée des lois hébraïques; par l'immolation de l'agneau, l'affranchissement d'Israël, puisque c'est par l'immolation du véritable agneau que toutes les créatures devaient êtres sauvées; par le passage à travers la mer, la régénération dans les fonds du baptême; par l'engloutissement des Égyptiens, la mort du vieillard. Le passage du peuple à travers le Jourdain, comme il est écrit, les douze sources d'eau qui ont jailli, et les soixante-dix palmiers, figurent les disciples de Jésus-Christ, comme il est dit: Le Seigneur choisit encore soixante et dix autres disciples et les envoya pour guérir les malades. Leurs fruits qui avaient déjà en eux une saveur si douce, étant mis en terre, se changèrent en sources. Quant aux sources abondantes des douze fontaines, qui, s'étendant au loin et se dispersant dans plusieurs campagnes, les garnirent de fleurs, de fruits fertiles, ce sont les figures des douze apôtres bienheureux, que le psalmiste a indiqués aujourd'hui même d'une manière évidente, en disant : Bénissez le Seigneur dans vos assemblées, bénissez le Seigneur, vous qui sortez des sources d'Israël. Elles furent comme des sources abondantes de grâce, semblables à celle du jardin d'Éden, dont l'Écriture dit: Il s'élevait de la terre une source qui en arrosait la surface. Aussi les saints apôtres, puisant à la source du Verbe né de la sainte Vierge, inondèrent et fécondèrent toute la surface de la terre. C'est dans la mer de leur prédication que meurent les péchés, que revivent les créatures; Pharaon est englouti, Israël est sauvée, la servitude finit, la délivrance s'établit, l'agneau se distribue, les nations se rendent immortelles; ceux qui goûtent l'agneau s'approchent des cieux, et ceux qui ne le goûtent pas périssent engloutis dans la mer; les païens deviennent des Israélites, Satan disparaît englouti comme Pharaon dans le torrent du Jourdain. O prodige ineffable et étonnant! Les trois jeunes hommes innocents changèrent en rosée les flammes de la

fournaise; et les ruisseaux de ces douze sources de prédication enflammèrent les eaux des fonts du baptême. La même fournaise de Babylone brûlait les Babyloniens impies; tandis que les eaux des fonts du baptême, en lavant les impuretés des âmes des baptisés, les transforment et les rendent lumineux; converties en un feu ardent, elles brûlent l'ennemi de la justice, avec les œuvres du vieillard. O vous, qui aimez l'Église; vous, fils des apôtres, rachetés au prix du sang du Christ, ne vous faites pas les esclaves de la crainte des hommes; rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Bénissez le Seigneur dans vos assemblées; bénissez le Seigneur, vous qui sortez des sources d'Israël! Vous avez aimé l'Église, et vous avez été aimés par l'Église. C'est elle qui a adouci les rois, apprivoisé les bêtes féroces, et changé les loups en agneaux; qui vous a rendus glorieux et qui a couvert de honte les ennemis de la vérité.

« Mais moi, ému aujourd'hui par la joie de mon cœur et par l'allégresse de mon âme, levant mes mains vers le ciel, je crie à Dieu avec l'antique David, qui rendit au Tout-Puissant des actions de grâce et des louanges à propos de son fils Salomon, en disant : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui m'a donné de voir aujourd'hui de mes propres yeux mon fils assis sur mon trône : unissant donc ma voix à celle du prophète, je dis, moi aussi : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui m'a donné de voir les fils de l'Église, qui m'ont été confiés, brillants de gloire et de splendeur, par la faveur du Christ! Que les Hébreux restent muets, que les apostats soient couverts de honte! Adonias s'enfuit, lui qui croyait régner sans Dieu. Ses compagnons, couverts de honte, se cachent sous l'autel. Ils ont régné par eux, dit l'Écriture, et non par moi; ils ont eu des princes, et je ne les ai pas connus. Où sont ceux qui s'enorgueillissaient sans Dieu? où sont ceux qui dominaient sans Dieu? où sont les hommes sanguinaires? où sont ceux qui aimaient les prostituées! Adonias a dit : Donne-moi Abisag de Sanam. Ils n'ont point recherché Dieu, et ils n'ont point reconnu le Seigneur des armées. Où sont ceux qui insultaient l'Église, qui foulaient aux pieds les lois, qui profanaient le sanctuaire, qui bâtissaient des Temples du Feu, qui mettaient dans l'oubli la vérité, et qui blasphémaient contre la justice? Ils s'enfuirent, ils se retirèrent, et ils furent couverts de honte.

« Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une source de larmes? et je pleurerai la perte des infortunés! Voyez : voilà que l'homme efféminé meurt : mais vous ne le laissez pas mourir. L'homme sanguinaire va être massacré devant l'autel; hâtez-vous donc de le secourir! Séméï va être exécuté : ayez-en pitié, et prêtez-lui secours! disant à Salomon : Il n'est pas ici; et que la sévérité des lois n'est point tracée sur des tables de pierre. Le Christ est ici : peuples, applaudissez. Il dit : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui avez des fardeaux pesants, et je vous soulagerai. Il dit encore : Je ne suis point venu pour appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs. Mais il vous donna à vous aussi des ordres, à vous qui êtes plus puissants et plus capables, en disant : Vous devez, vous qui êtes plus forts, supporter les faiblesses des infirmes. Invités par le Christ, assis auprès de sa table, et prêts à manger le pain céleste, appelez-y les boiteux, les aveugles et les infirmes. Ne les laissez point se tenir attachés, comme Adonias et Joab, à la corne de l'autel, qui, selon le grec, est une partie du corps, et encore une plante non fertile dont le fruit est sans saveur. Disposez les ignorants à sucer le lait nourrissant, et apprenez leur à boire au calice de l'allégresse pour sentir la douce joie du salut de l'âme; qu'ils goûtent ce même lait et ce même vin dont le sage Salomon a parlé jadis, par la grâce du Saint-Esprit, dans le Cantique des cantiques, en disant : Que ton sein est délicieux, ma sœur, mon épouse! que ton sein est doux! Il est plus doux que le vin. Mais préservez les plus jeunes et les infirmes en esprit de ce vin assoupissant que le peuple hébreux a bu d'une manière insensée, et dont parle le livre de la Genèse du grand prophète, pour réprimander ce peuple, maintenant et jusqu'à la fin du monde, en disant : Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et tous se levèrent pour danser. Préservez-les encore de ce vin que Loth et Noé ont bu. Ne les laissez pas sortir comme Séméï, hors de Jérusalem, et surtout se mettre à la recherche des fils d'Agar. Faites qu'on aime les fils d'Isaac, et qu'on cherche parmi ses fils le Dieu devenu homme. Car celui qui naquit de l'esclave et ce qui est écrit sur des tables de pierre désignent l'endurcissement de ceux qui ont le cœur dur comme la pierre et qui sont méchants; et dont Paul lui-même, en parlant allégoriquement, a dit : Agar est la montagne de Sinaï en Arabie, qui tient à la Jérusalem d'ici-bas, qui est esclave avec ses enfants; au lieu que la Jérusalem d'en-haut est libre. La doctrine du Christ, prêchant le pardon, est écrite en caractères ineffaçables, non pas sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair qui sont les cœurs des élus.

« Il y a plusieurs médecins dans l'Église. Venez ici, vous tous qui êtes fatigués, et qui, comme il a été dit, avez des fardeaux pesants; déposez-les ici et reposez-vous! Et vous, qui vous trouvez maintenant au dedans, invitez les pécheurs qui sont au dehors, et soyez leurs hôtes. Allez dans les places publiques et dans les rues de la ville, et, rassemblant les faibles d'esprit et ceux qui sont accablés de péchés, amenez-les ici. Ils seront tous guéris, en apportant avec eux le repentir et les larmes qu'on leur demande. Les médecins de chaque infirmité sont connus et prêts. Conduisez le publicain à Matthieu l'évangéliste et à Zachée; les adultères, à cette femme adultère qui est aujourd'hui fille du Christ; les voleurs, à ce voleur qui a ouvert le paradis; les apostats, à Pierre, qui garde les portes et qui tient les clefs du royaume des cieux. On ne demande d'eux d'autre rétribution que la prière et les larmes; c'est des opulents seuls que l'on exige la miséricorde, car elle s'élève au-dessus du jugement. Or, qui est plus misérable et plus malheureux que celui qui pour quelques larmes reste privé du royaume céleste; ou bien, qui est plus heureux et plus admirable que celui qui, pour quelques larmes versées jour par jour, possède les biens éternels? Si tu voyais mourir ta femme adorée, ton fils, ou bien quelqu'un autre de tes amis intimes, n'aurais-tu pleuré amèrement, n'aurais-tu voulu ni reposer, ni même reprendre haleine! Or, tu vois tous les jours devant toi ta propre âme qui est morte; et la crainte du feu inextinguible et le souvenir des menaces de l'enfer tourmentant toujours tes pensées; tu restes les bras croisés, et tu ne t'en soucies point! Comment peux-tu donc être tranquille, reposer un moment ou respirer! Croyez-moi, je tremble et je frémis en entendant ces paroles. Je vous prie donc, vous qui êtes encore fermes et inébranlables, de ne point rendre vos prières semblables à celle du Pharisien, bien que vous possédiez mille biens; dites seulement: Nous sommes des serviteurs inutiles. N'allez pas aux noces sans emporter de l'huile, ainsi que le firent les vierges folles, de peur que la porte ne soit fermée et que vous ne restiez au dehors, couverts de honte. Tâchez, vous surtout qui avez supporté le poids du jour, de la chaleur et de la sueur, en travaillant avec persévérance dans la vigne de Dieu, plantée dans les âmes, de ne point rester privés de tout, et de tout perdre. Je désire qu'au lieu de ces ornements dont vous vous êtes parés, vous soyez revêtus des ornements désirables des cieux; qu'au lieu de cette couronne réjouissante qui ne rend illustres ceux qui la possèdent que pendant peu de jours, vous receviez de la main de notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ la couronne céleste, lumineuse, incorruptible et éternelle; que vous entendiez cette voix glorieuse et heureuse, en disant : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Puissions-nous le mériter tous, par la grâce et la bienveillance de notre Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ, à qui, ainsi qu'à toi, ô Père, et à ton Saint-Esprit appartiennent la gloire, la puissance et l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen ! »

NOTE ADDITIONNELLE.

L'histoire de Vahan le Mamigonien, qui occupe toute la fin du récit de Lazare de Pharbe, a été traduite librement en français par le P. Garabed Kabaradji, à la suite de celle d'Élisée (1). C'est un résumé d'une partie du livre de Lazare qui complète le récit de la guerre des *Vartaniens* et des *Vahaniens*. Il existe un tirage à part de ce résumé, qui est intitulé : « Abrégé de la vie politique et guerrière du prince Vahan le Mamigonien..... par Lazare de Pharbe (2). »

Je crois devoir faire observer qu'à la page 151 du texte de Lazare, et p. 307 de notre traduction (Ch. 46), le titre *maïbed*, que nous avons rendu par « chef des eunuques de la cour royale » peut être traduit aussi par « chef des vins (1) », (*mey*, vin; et *bed*, chef). Comme ce mot n'existe pas dans les dictionnaires, le doute est possible. Quant au titre de *amparabed* ou *ambaragabed*, « intendant », il peut aussi être traduit par « chef des magasins ». C'est l'acception qu'a adoptée M. Patcanian, dans son *Histoire des Sassanides* (2).

(1) Continuation de l'Histoire d'Élisée, par Lazare de Pharbe, pg. 251-296.
(2) Paris, 1843, in-8° de 48 pages.

(1) Patcanian, *Hist. des Sassan.*, pg. 15.
(2) *Op. cit.*, pg. 15.

Le texte d'Élisée renferme dans le chapitre II une expression que nous avons mal rendue et que nous avons hâte de corriger; ce sont les mots *ergir Idaghagan,* que nous avons traduits, bien qu'avec le signe de doute, par « terre italienne » (Cf. plus haut, p. 188, 2e col.). Ces deux mots ne sont pas incorrects comme nous l'avions supposé; c'est la transcription de l'ethnique perse *Haïthelaïan,* qui s'applique à la *Thétalie,* ou « terre occupée par les Hephthalites. » Ce nom se retrouve dans celui de la ville de *Thalekân,* située dans le Khorassan, entre Balkh et Merw-er-Roud. Au dire d'Yakout (*Géogr. de la Perse,* Ed. Barbier de Meynard, page 376-377), Thalékan est la plus grande ville du Thokharistan. Nous devons cette rectification importante à la sagacité de notre savant confrère, M. G. Garrez, qui a bien voulu appeler notre attention sur cet ethnique, qu'on ne rencontre qu'une seule fois dans Élisée et que nous n'avons vu employé nulle part ailleurs dans les écrivains arméniens de la même époque.

APPENDICE.

EZNIG DE GOGHP.

RÉFUTATION DES SECTES.

EXTRAIT DU CHAPITRE II.

RÉFUTATION DE LA RELIGION DES PERSES.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE ARMÉNIENNE DE SAINT-LAZARE DE VENISE.

INTRODUCTION.

Un des plus illustres écrivains qu'ait produits l'Arménie au Ve siècle est sans contredit Eznig (1) de Goghp (2), évêque de Pakrévant, et disciple de S. Sahag et de S. Mesrob. Son principal ouvrage, qui est intitulé « Réfutation des sectes », est un livre précieux à plus d'un titre, parce qu'il complète les renseignements que les écrivains arméniens, et notamment Élisée et Lazare de Pharbe, nous ont transmis sur le mazdéïsme.

Eznig, qui appartient à la classe des seconds traducteurs, fut envoyé par ses maîtres dans les écoles de la Syrie pour se perfectionner dans l'étude des lettres syriaques et transcrire, de concert avec son condisciple Joseph de Baghin, les Saintes Écritures (3). Peu de temps après leur arrivée en Syrie, Eznig et Joseph résolurent d'aller à Constantinople, en vue de compléter leur instruction, en se livrant à l'étude de la langue grecque. Après un séjour assez prolongé dans la capitale de l'empire byzantin, Eznig rentra dans sa patrie, et se rendit à Aschdischad de Daron, où il trouva ses maîtres, auxquels il remit les exemplaires authentiques des canons du concile d'Éphèse et deux manuscrits des Saintes Écritures. C'est à l'aide de ces manuscrits que S. Sahag, avec le concours d'Eznig, traduisit de nouveau sur le grec l'Ancien Testament, dont les Arméniens ne possédaient dans leur idiome qu'une version imparfaite, exécutée d'après le texte de la *paschito*.

Eznig, étant parvenu à la dignité épiscopale, fut appelé à administrer le diocèse de Pakrévant, et c'est en sa qualité d'évêque de cette ville qu'il assista au concile d'Aschdischad présidé par le patriarche Joseph (1). Les biographes et les annalistes ne nous ont transmis aucun détail particulier sur la vie d'Eznig, et on ignore même l'époque de sa naissance et la date de sa mort.

Eznig, qui coopéra sans nul doute à la version des Livres saints en arménien, composa aussi plusieurs écrits originaux (2), dont le principal est sa « Réfutation des sectes ». Ce livre fut écrit en vue de prémunir les Arméniens contre les doctrines du magisme, les sectes philosophiques et les hérésies qui prirent naissance et se développèrent dans les premiers siècles de l'Église. La tâche qu'Eznig s'imposait était d'autant plus difficile que, d'une part, il avait à combattre la religion d'un peuple puissant, les Perses, qui venaient de soumettre l'Arménie à leur autorité et voulaient imposer, par la violence, leurs croyances religieuses aux populations chrétiennes de ce pays. D'autre part, Eznig avait à lutter contre le prosélytisme de sectaires hérétiques, qui essayaient de gagner des partisans dans les contrées de l'Arménie où la foi chrétienne n'était plus protégée par le pouvoir royal, anéanti lors du renversement de l'arsacide Ardaschès. Ce qui contribuait surtout à faciliter l'introduction d'un culte étranger et quelquefois même de doctrines erronées parmi les Arméniens, c'était l'usage des langues grecque, syriaque et perse, très-répandu parmi les membres du clergé national; et c'est au moyen de ces différents idiomes que les hérétiques trouvaient par intervalles des auxiliaires souvent puissants pour la réalisation de leurs desseins et la propagation de leurs doctrines. En présence de ces dangers incessants qui menaçaient d'ébranler la foi de l'Évangile en Arménie, Eznig, qui était profondément versé dans la connaissance des lettres grec-

(1) Guiragos (*Hist. d'Arm.*, p. 16, éd. de Venise, 1865, en arm.) lui donne le nom d'Eznag.

(2) Goghp, ville de la province de Daik, fertile en sel. Cette ville et ses salines furent données par Héraclius, empereur de Constantinople, à Esdras, patriarche d'Arménie. — Cf. Moïse de Khorène, III, 60. — Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 372.

(3) Gorioun, *Biographie de Mesrob*, pg. 12. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, c. 60.

(1) Élisée, *Hist. des Vart.*, pg. 192. — Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, pg. 282 de ce volume.

(2) Guiragos, *Hist. d'Arm.*, pg. 16.

ques et orientales, et qui connaissait à fond les doctrines professées par les philosophes et les sectaires de son époque, conçut le projet d'écrire un traité où il exposerait les principes de ces croyances diverses, dont il démontrerait la fausseté.

Le livre d'Eznig est divisé en quatre parties, dont chacune est dirigée contre ceux de ses adversaires religieux qu'il considérait comme les plus redoutables. Dans la première partie, l'auteur s'attaque aux païens, et notamment aux dualistes, dont il réfute les croyances; la seconde est écrite spécialement en vue de combattre les *parsis*, ou adorateurs du feu; dans la troisième il attaque et réfute les doctrines des philosophes grecs; enfin, dans la quatrième l'auteur combat l'hérésie de Marcion et de ses adhérents. Dans ces différents chapitres, Eznig fait preuve d'une connaissance étendue des questions philosophiques et religieuses qui étaient agitées de son temps; mais il tombe dans les mêmes erreurs qu'Élisée et les autres écrivains arméniens de son époque ont commises lorsqu'ils exposent leurs théories touchant les lois de l'astronomie et de la physique.

La « Réfutation des sectes » n'est pas le seul ouvrage d'Eznig; on lui attribue encore un petit « Recueil de Maximes, » qui ont été publiées à la suite de sa Réfutation. Toutefois la critique a démontré que ces Maximes ne sont que la traduction d'un recueil en langue grecque dont l'auteur serait S. Nilus.

On trouve également dans le *Djarrendir* plusieurs petits écrits attribués à Eznig; mais ces compositions sont apocryphes, car on ne saurait y reconnaître le style et les pensées qui ont présidé à la rédaction du livre de la Réfutation.

La « Réfutation des sectes » a été publiée à différentes reprises. La première édition parut à Constantinople, en 1763. Elle est très-fautive, comme le sont généralement toutes les éditions des classiques qui ont été données au dix-huitième siècle, en Orient. La seconde édition, qui parut à Saint-Lazare de Venise, en 1825 (1826), a été suivie en 1863 d'une troisième, sortie également des presses de la Congrégation arménienne Mékhitariste (1). Cette dernière édition est celle sur laquelle la traduction que nous offrons du 2e chapitre de la « Réfutation des sectes », a été entreprise.

Une traduction française du traité de la « Réfutation des sectes » a été publiée à Paris, en 1853, par M. Levaillant de Florival (1). Cette version est malheureusement fort infidèle, et ne peut donner qu'une idée très-imparfaite de la valeur du livre d'Eznig (2). Tout ce qui a trait dans ce livre à la doctrine de Manès et des Perses a été traduit par M. Neumann (3) et M. Windischmann (4). Enfin, on peut encore consulter, sur l'ouvrage d'Eznig, le *Hermès* (5), la dissertation de M. Ezoff, qui a pour titre : « De la doctrine des anciens mages » en russe (6), et enfin une étude sur la « Cosmogonie des Perses » insérée dans la *Revue de l'Orient* (7).

Les « Maximes » attribuées à Eznig ont été imprimées à Constantinople et à Venise, à la suite des éditions de la Réfutation dont nous avons parlé, et la version française en a été donnée par M. Levaillant de Florival à la fin de sa traduction de l'ouvrage d'Eznig (8).

Nous avons donné seulement la traduction de la première partie du chapitre II de la « *Réfutation des sectes* », qui traite spécialement de la Religion des Perses, c'est-à-dire les paragraphes 1 à 11 inclusivement, en laissant de côté les autres paragraphes qui n'ont plus de rapport avec le magisme. Nous ne pouvions en effet reproduire en entier l'ouvrage d'Eznig, puisque ce livre n'est point une œuvre historique, mais bien un traité philosophique, d'une grande valeur sans doute, mais qui a sa place marquée dans une autre collection, avec les écrits de David le

(1) *Eghdz Aghantotz*, 1 vol. in-8°, de 334 pg. — Nous croyons utile de faire observer que le savant M. Petermann a publié à la suite de sa *Grammaire armén.* (Berlin, 1841) un fragment du livre d'Eznig (l. IVe) dans sa Chrestomathie, pg. 14-18.

(1) *Réfutation des différentes sectes des païens, de la religion des Perses, des sages de la Grèce et de la secte de Marcion*, par Eznig. 1 vol. in-8° de 213 pg.

(2) Cf. Armand de Wickering, *Eznig de Goghphe...., et son traducteur français*, dans la *Revue de l'Orient*, t. V, pg. 207-216.

(3) *Zeitschrift für die historische Theologie.*

(4) *Bayerische Annalen*; V. 23 janv. 1834.

(5) T. 23, pg. 201.

(6) St-Pétersbourg, 1858.

(7) T. V, pg. 253-262.

(8) Pg. 203-215 de l'ouvrage cité plus haut.

Philosophe et des autres penseurs arméniens. En donnant les onze premiers paragraphes du second chapitre de la Réfutation de Eznig, nous avons eu seulement en vue de compléter, autant que possible, les renseignements si précieux que les historiens arméniens, et notamment Élisée et Lazare de Pharbe, nous ont transmis sur la religion professée par les anciens Perses. Ces renseignements sont du reste peu considérables, mais ils ont le grand avantage de fournir des données nouvelles sur le magisme et que l'on ne trouve point ailleurs. Au surplus, nous nous faisons un véritable plaisir d'annoncer qu'un de nos savants confrères, M. G. Garrez, se propose de publier bientôt un mémoire étendu sur la Perse ancienne et la religion de Zoroastre, où il a réuni tous les documents orientaux et occidentaux qu'il a pu rassembler sur cette intéressante question, encore si peu étudiée et si peu connue.

V. Langlois.



EZNIG DE GOGHP.

RÉFUTATION DES SECTES.

EXTRAIT DU CHAPITRE II.

RÉFUTATION DE LA RELIGION DES PERSES.

§ 1. — Avant que rien n'existât, disent-ils (les mages), ni cieux, ni terre, ni aucune des autres créations qui sont dans les cieux ou sur la terre, il y avait un certain Zérouan, nom qui se traduit par « sort ou gloire ». Pendant mille ans, il fit des sacrifices pour qu'il lui naquît un fils qui serait appelé Ormizt, qui créerait les cieux et la terre, et tout ce qui s'y trouve. Après avoir fait des sacrifices pendant mille ans, Zérouan commença à réfléchir, et dit : « De quelle utilité sera le sacrifice que je fais? aurai-je un fils Ormizt, ou mes efforts auront-ils été vains? » Et tandis qu'il se livrait à ses réflexions, Ormizt et Arhmèn furent conçus dans le sein : Ormizt à cause des sacrifices [qu'il avait] accomplis, et Arhmèn, parce qu'[il avait] douté. Informé de cela, Zérouan dit : « Deux fils sont dans le sein ; or celui des deux qui se présentera à moi le premier, je le ferai roi ; et Ormizt ayant connu les pensées de son père, les révéla à Arhmèn. Il dit : « Zérouan, notre père, a pensé que celui de nous deux qui se présenterait à lui le premier, il le ferait roi. » Ce qu'ayant entendu, Arhmèn perça le sein et alla se présenter devant son père. Celui-ci l'ayant vu ne savait pas qui il était, et il lui demanda : « Qui es-tu? » Arhmèn répondit : « Je suis ton fils. » Zérouan lui répliqua : « Mon fils est d'une odeur suave, et il est lumineux, et toi tu es ténébreux et puant. » Tandis qu'ils discouraient entre eux, Ormizt, étant né à son heure, lumineux et d'une odeur suave, vint se présenter devant Zérouan. [Dès qu']il l'eut vu, Zérouan connut que c'était son fils Ormizt, pour qui il avait fait des sacrifices, et ayant pris les baguettes qu'il avait en main, avec lesquelles il faisait des sacrifices, il les donna à Ormizt, et dit : « Jusqu'à présent, j'ai fait des sacrifices pour toi ; à partir de maintenant, tu en feras pour moi. » Puis donnant les baguettes à Ormizt, Zérouan le bénit. Alors Arhmèn se présenta devant Zérouan, et lui dit : « N'as-tu pas fait le vœu [suivant] : celui de mes deux fils qui se présentera le premier à moi, je le ferai roi. » Zérouan, pour ne pas violer son vœu, dit à Arhmèn : « Oh ! être faux et malfaisant, il t'est donné un règne de neuf mille ans, et ensuite j'établirai Ormizt roi sur toi. Après neuf mille ans, Ormizt régnera, et tout ce qu'il voudra faire, il le fera. » Alors Ormizt et Arhmèn commencèrent à produire des créatures ; et tout ce qu'Ormizt faisait était bon et droit, et ce qu'Arhmèn faisait était mauvais et tortueux.

§ 2. — A ces discours impies et fantastiques d'esprits ignorants et extravagants, il n'était pas besoin de faire une réponse, car leur ineptie suffisait pour réfuter tout d'abord leurs paroles, qui se contredisent et se démentent mutuellement. Mais par cela même que les chefs de leur secte sont tenus en grande estime par ceux qui leur obéissent, et que leur jetant le lacet autour du cou, ils les entraînent dans l'abîme, il est nécessaire de faire une réponse, et de leur montrer qu'ils ne disent rien de plus que Manès (Mani) qu'ils ont eux-mêmes écorché (1).

(1) L'hérésiarque Manès, qui vécut dans la seconde moitié du III[e] siècle, était disciple de Térébinthe. Il enseignait que le monde est l'œuvre de deux principes opposés, l'un bon, l'autre mauvais, tous deux éternels et indépendants. C'était un habile médecin attaché à la cour des rois de Perse ; mais ayant été accusé d'avoir laissé mourir le fils de Sapor, il fut mis en prison. Pendant sa captivité, il forma le projet d'allier ses principes au christianisme, et il modifia les textes sacrés selon ses doctrines. Étant sorti de prison, il vint en Grèce, où

Car il (Manès) dit deux racines : du bien et du mal, et cela non [par l'effet] de la conception et de la naissance, mais existantes par elles-mêmes et contraires l'une à l'autre; et ceux-là (les Perses) disent la même chose, comme étant produites par le désir de Zérouan, au moyen de la conception et de la naissance. Or, si c'est la même doctrine chez les deux sectes, pourquoi les mages haïssent-ils les Manichéens (Zantig), si ce n'est qu'ils sont séparés entre eux par les mœurs, mais seulement en apparence et non en réalité. Cependant les deux sectes sont semblables entre elles, car ceux-ci admettent deux racines, et ceux-là également; ceux-ci sont adorateurs du soleil et ceux-là en sont les serviteurs; ceux-ci attribuent le souffle [de la vie] à toutes les choses inanimées et ceux-là pensent également de la même manière.

Toutefois, Manès a voulu feindre [de pratiquer] des mœurs plus pures que celles des Perses, comme s'il était tout à fait inaccessible aux passions, non-seulement plus que ceux-ci, mais encore plus que toutes les autres sectes. C'est ce qui fait qu'ayant été accusé d'avoir séduit des jeunes filles, il fut privé de la vie par une mort [terrible] et écorché. De ceci il résulte évidemdemment qu'ils sont séparés les uns des autres par les mœurs seulement, car ceux-ci sont dissimulés et ceux-là sont dissolus et ouvertement débauchés; mais comme doctrine, leurs sectes sont les mêmes et en tout semblables.

§ 3. — Or, laissant ceux-ci (les Manichéens), nous demanderons à ceux-là (les Perses) : « Zérouan, qu'ils disent antérieur à tout, était-il un être parfait ou imparfait? S'ils disent qu'il était parfait, qu'ils écoutent ceci : S'il était parfait, à qui avait-il donc besoin de demander un fils qui vînt et créât les cieux et la terre; et s'il était imparfait, il est évident qu'il y avait quelqu'un audessus de lui qui pouvait suppléer au défaut de son imperfection; et s'il y avait quelqu'un audessus de lui, c'était à ce quelqu'un de créer les cieux et la terre et tout ce qu'ils renferment, pour montrer sa bienfaisance et sa puissance, et non pas d'accorder à Zérouan un fils qui ferait les cieux et la terre et tout ce qu'ils contiennent.

Mais, disent-ils, il faisait des sacrifices à la gloire.

Nous demanderons : Par qui la gloire lui fut-elle accordée? Puisqu'il était éternel, il était glorifié. Si quelqu'un lui avait donné la gloire, il faut supposer qu'il y avait quelqu'un au-dessus de lui, plus puissant et plus glorieux, par qui la gloire lui a été accordée. Mais s'il n'y avait personne au-dessus de lui, ce fut en vain qu'il fit des sacrifices pendant mille ans; car la gloire n'existe pas à l'état de personne, mais d'après le succès d'une personne; on dit : gloire, comme d'après l'infortune d'une autre, on dit : malheur. Ces deux [états] sont produits par le hasard et ne sont pas constitués à l'état d'individualités.

Autre chose encore : Si le soleil et la lune n'étaient pas encore créés, par qui les heures, les jours, les mois et les années ont-ils été réglés; et les mille ans, qui les a calculés? Car ils n'existaient pas encore, ces astres lumineux qui règlent le nombre des jours, des mois et des années. Donc il est évident que ces erreurs ne sont que des folies.

Et de plus, si les cieux et la terre et ce qui y est contenu n'existaient pas, où faisait-il les sacrifices et avec quels éléments? Quand la terre n'existait pas, ni les plantes qu'elle produit; d'où aurait-il pris les baguettes qu'il tenait à la main, ou que sacrifiait-il donc, puisque les animaux n'étaient pas encore créés? Et ce qui est plus absurde que tout le reste : Pendant mille ans, disent-ils, il fit des sacrifices, et après mille ans il douta, et dit : Me naîtra-t-il un fils Ormizt, ou ne naîtra-t-il pas, et sacrifierai-je en vain? Par là il est prouvé que Zérouan était impuissant, imparfait et ignorant. La cause des maux, c'est lui-même, et non pas Arhmèn; car s'il n'avait pas douté, comme ils disent, Arhmèn ne serait pas né, Arhmèn qu'ils proclament créateur des maux; mais il douta, ce qui est incroyable et inexplicable.

Car jamais deux sources ne sortent d'un seul orifice : l'une [d'eau] douce et l'autre [d'eau] amère; jamais d'un même arbre ne proviennent deux fruits, l'un agréable au goût et l'autre amer. Or s'ils reconnaissent que Zérouan est doux, ils ne doivent pas supposer que le fruit amer, Arhmèn, est sorti de lui; et s'ils reconnaissent que Zérouan est amer, il n'y a pas de raison pour admettre [qu'il a produit] un fruit doux, Ormizt. Ainsi le langage divin leur est applicable, en disant : Ou faites l'arbre doux et son fruit également doux, ou faites l'arbre amer et son fruit amer; car à l'arbre on reconnaît le fruit.

Si les créatures restent chacune dans leur or-

il essaya de se faire passer pour le Paraclet annoncé par Jésus-Christ. Archélaüs, évêque de Cascar, le combattit victorieusement, et il dut repasser en Perse, où Vahram le fit écorcher vif. La doctrine de Manès trouva des adeptes, qui sous le nom de Manichéens, ont joué un grand rôle dans les affaires religieuses de l'Orient et de l'Occident, où cette secte se multiplia pendant plusieurs siècles.

ganisation, et ne dépassent point les limites qui leur sont assignées; si Zérouan était un être immortel et cherchait le moyen de faire des créatures, soit par lui-même, soit par autrui, soit par son fils, comme ils disent, il devrait faire preuve d'ordre et non de désordre.

Car jamais nous n'avons vu que des génisses donnassent naissance à des ânes, ni des ânes à des bœufs, ni des loups à des brebis, ni des brebis à des renards, ni des lions à des chevaux, ni des chevaux à des serpents. Mais seulement il est une procréation que les hommes ont inventée en dehors des lois de la nature, c'est de faire naître des mulets par [le moyen] de chevaux et d'ânes; toutefois, ces mulets sont inféconds et ne donnent pas de rejetons, car ils n'ont pas été créés par Dieu, mais par l'invention humaine. Or, si Zérouan était un bœuf, comment eût-il engendré le scorpion Arhmèn? et s'il était loup, comment eût-il procréé l'agneau Ormizt? Ne sont-ce donc pas là des aberrations de l'imagination des hommes?

Zérouan a été fait homme, et c'était un vaillant champion à l'époque des Titans; et comme les Grecs, les Arik (Perses) et toutes les nations païennes ont coutume de désigner les braves, comme fils des Dieux, le fondateur de la secte des Perses ayant réfléchi que les hommes de ce pays le tiennent pour Dieu, se dit à lui-même : En ce qui concerne la création des cieux et de la terre et de tous les êtres, je l'attribuerai à Zérouan.

Et comme cette parole est authentique, il est évident par là que [Zoroastre] a fondé la secte selon la manière [habituelle] aux hommes, et que par conception et par naissance il a établi cette religion. Car, en premier lieu, il déclare que deux créateurs proviennent d'un même père, le créateur du bien et celui du mal; et puis au moyen d'un acte incestueux, avec la mère et les sœurs, il commence la création des astres. Et il fit cela, non pour autre chose, si ce n'est pour satisfaire à la sensualié et à la voluptueuse concupiscence, parce qu'ayant égard [à la nature] des Arik, qui est portée vers les femmes, il a combiné ses lois d'après leurs mœurs dissolues, afin que lorsqu'ils entendront dire de leurs dieux qu'ils imaginèrent d'abominables rapprochements, eux aussi, en les imitant, commettent les mêmes turpitudes. Cependant la Divinité qui réside dans les hautes régions [des cieux] est fort éloignée de ces aberrations, car il ne convient pas à Dieu d'avoir de fils par le mariage, mais de [le posséder de] toute éternité, comme la raison de l'intelligence et l'orifice de la source, la chaleur du feu et la lumière du soleil; mais non point, comme ils l'assurent, parce que [Zérouan] avait besoin qu'un fils lui naquît, dont le nom serait Ormizt.

O folie! Nulle part de fils existant et lui (Zérouan) imposant un nom à qui n'était ni conçu ni né. Après leur naissance seulement, on donne des noms aux enfants; mais lui (Zérouan), avant la naissance (de son fils), il lui donnait le nom d'Ormizt, parce qu'il croyait que nécessairement il lui naîtrait un fils. Or, s'il le croyait, pourquoi douta-t-il et fut-il, en raison de ce doute, la cause de la naissance d'Arhmèn, par qui les maux sont entrés dans ce monde? Chose encore étonnante, c'est que l'un [des fils] après le sacrifice, qui dura mille ans, était à peine né, que naquit aussitôt celui [qui avait été le résultat] de son doute.

Puis Zérouan, qui savait que deux fils étaient dans le sein, comment ignora-t-il que l'un était bon et l'autre mauvais? S'il le savait et s'il ne détruisit pas le [principe] mauvais, il est lui-même la cause du mal; et s'il l'ignorait, comment est-il croyable qu'il connût l'autre? Et si alors il ne comprit pas [la vérité], quand il vit [son fils] ténébreux et puant, ne le sut-il pas alors? Mais il le sut et le vit, et fit roi [son fils] ténébreux; donc il est lui-même cause des maux, par cela même qu'il ne détruisit pas le mauvais, et qu'il lui accorda même un règne de neuf mille ans. Et sur qui le fit-il régner, si ce n'est sur les bonnes créatures engendrées par Ormizt, pour les tourmenter, en mêlant avec elles ses mauvaises créatures?

Mais aussi, disent-ils, [Zérouan] fit régner Ormizt sur Arhmèn.

Si Ormizt était son roi, comment lui permettait-il de tourmenter ses bonnes créatures? Si le père n'a pas épargné les créatures de son fils, par cela même qu'il les a livrées entre les mains du mauvais, pourquoi le fils ne prend-il pas soin des siennes? Est-ce par faiblesse ou par malveillance? Si c'est par faiblesse, il ne peut les sauvegarder; donc à présent, ce n'est pas à lui de régner, et même il ne peut triompher à la fin, comme ils le prétendent. Si c'est par malveillance, il résulte que non-seulement le père, qui a fait régner le mauvais [fils], est l'auteur des maux, mais encore son autre fils (Ormizt) fut le complice et l'incitateur du méchant.

Ensuite, comme Zérouan donna le royaume à ses fils, à l'un pour neuf mille ans et à l'autre pour toujours, dans quelle condition se trouva-t-il? Car tandis qu'il n'y avait rien, il n'était roi d'aucune chose, puisqu'il n'était créateur de rien; puis quand ses fils naquirent, ils furent créateurs,

l'un des biens et l'autre des maux, et ils furent rois, l'un pour un temps et l'autre éternellement, de telle sorte que Zérouan resta privé de création et de royaume. Il n'est pas créateur, car il n'a rien créé; il ne fut pas roi, car de quelles créatures eût-il été roi? Il est évident par conséquent qu'il n'y eut jamais de Zérouan et qu'il n'y en a pas, car si un être quelconque existe, il est ou créateur ou créature. Or, comme Zérouan n'est ni créateur ni créature, [il ne fut] jamais Dieu, il ne l'est pas et il ne le deviendra point.

§ 4. — Mais puisque Zérouan, disent-ils, a conçu cette pensée dans son esprit : si l'un de mes fils vient le premier vers moi, je le ferai roi, Ormizt le sut, et découvrit ce projet à Arhmèn.

Si Ormizt connut la pensée de son père, comment ne sut-il pas le projet de son frère pervers, qui, perçant le sein, sort et s'élance en avant pour s'emparer de la royauté, laquelle par malheur devait lui échoir à lui et à ses créatures. Car d'abord, dès le commencement Arhmèn, ayant repoussé en arrière Ormizt, il le maltraita, et puis durant l'espace de neuf mille ans ce dernier fut affligé et désespéré à cause du mauvais œil lancé sur ses bonnes créatures qu'Arhmèn devait corrompre et rendre dépravées. Ou alors, si Zérouan connaissait la conception de ses deux fils dans le sein, pourquoi lorsqu' Arhmèn se présenta devant lui ne le reconnut-il pas?

Ensuite [Zérouan] qui savait que son fils Ormizt était d'une odeur suave et lumineux lorsqu'il était encore dans le sein, comment ne sut-il pas que son autre fils était puant et ténébreux? Il est donc évident que toutes les choses qu'ils racontent sont mensongères et que ce sont des fables décousues.

Il y a encore une autre chose plus incroyable que tout [ceci, c'est] que l'un [des fils], après un sacrifice de mille ans, était à peine créé, que l'autre, aussitôt après le doute [de Zérouan, fut enfanté]. Et si après ce doute Arhmèn devint le fils [de Zérouan], celui-ci ne devait pas l'appeler son fils; car s'il était réellement son fils, il devait être semblable et pareil à son père, c'est-à-dire [qu'il eût été] bon si [Zérouan] était bon, et méchant s'il était méchant. Est-ce que leur père Zérouan était bon ou méchant et que le bon fils lui naquit de la bonne artère et que le mauvais fils sortit de la mauvaise veine? S'il n'en était pas ainsi, Zérouan n'aurait pas appelé le méchant son fils et ne lui aurait pas donné la royauté. Mais si Zérouan était lui-même bon, il eût anéanti le méchant et il eût donné au bon la royauté. De cette manière il devenait lui-même renommé, et il n'eût pas plongé son bon fils Ormizt dans une profonde tristesse. De tout ceci, il est évident qu'il n'y a jamais eu de Zérouan, père des dieux et distributeur de royaumes.

§ 5. — Ils disent encore : Les baguettes qu'il avait en main, Zérouan les donna à son fils Ormizt, et dit : Jusqu'à présent j'ai fait pour toi des sacrifices; dorénavant tu en feras pour moi.

Or, si Zérouan faisait des sacrifices pour Ormizt afin qu'il lui naquit un fils, pourquoi Ormizt faisait-il des sacrifices à Zérouan? Est-ce qu'un soupçon quelconque serait venu à Zérouan, et qu'à cause de cela il aurait ordonné à Ormizt de lui faire des sacrifices? Est-ce que celui de qui il sollicitait un fils, en lui accordant ce fils devait en retirer un profit? Si cette pensée lui était venue dans l'esprit, les baguettes ne pouvaient pas l'aider, et en lui donnant ces baguettes [Zérouan] n'eût pas dit [à Ormizt] : Tu me feras des sacrifices pour montrer qu'il y avait quelqu'un à qui Zérouan faisait des sacrifices pour son fils, et [Zérouan] ordonna à son fils [Ormizt] de faire à cet être des sacrifices pour lui.

S'il y avait un être au-dessus de Zérouan et de son fils, à qui ils faisaient des sacrifices, il fallait donc supposer que cet être était leur auteur et le créateur de tous, et ne pas croire que Zérouan est l'auteur d'Ormizt et d'Arhmèn, et cela à cause des maux et des biens, [plutôt] que de donner à Zérouan un fils créateur; puisque l'être qui était supérieur à Zérouan pouvait par lui-même créer les cieux et la terre et tout ce qui s'y trouve, ainsi qu'il a été dit plus haut, et montrer ainsi sa puissance et sa bonté? Ou alors Zérouan, ayant quelque soupçon de son fils Arhmèn, donna à cause de cela des baguettes à Ormizt, afin que par [la jouissance de] ces baguettes, en faisant des sacrifices à un être supérieur, il fût à l'abri de l'inquiétude. Ainsi donc il fallait qu'il existât un être à qui il fit des sacrifices, et si cet être auquel il était dans l'obligation de faire des sacrifices existait, [il résulte que] Zérouan n'était pas éternel, mais qu'il fût créé par quelqu'un, et il fallait s'enquérir de qui il provenait, quel était cet être à qui il faisait lui-même des sacrifices, et quel était celui en faveur de qui il ordonna à son fils de faire des sacrifices pour lui? Car il n'est pas possible à quelqu'un de prendre commencement d'un être s'il ne prend l'être d'un autre : Dieu seul peut tirer quelque chose du néant, comme il veut. Donc qui a créé Zérouan, si ce n'est Dieu, à qui il faisait des sacrifices, Dieu qui lui donna un fils, afin que celui-ci créât les cieux et la terre et tout

ce qui s'y trouve? Il est étonnant que lui-même n'ait pas fait [tout cela] et qu'il ait donné au fils de Zérouan [le pouvoir] de le faire.

Mais il n'existait aucun être, disent-ils, à qui Zérouan pût faire des sacrifices; s'il en est ainsi, Zérouan même n'existait pas, et il est ridicule [de dire] que celui qui n'existait pas fit des sacrifices à un être qui n'existait pas, pour un être qui n'existait pas [non plus].

§ 6. — Mais, disent-ils, si la Fortune était Zérouan, il devait être la Fortune de quelqu'un, et quel était donc celui dont il était la Fortune? Car la Fortune est impersonnelle, mais une phase de la prospérité, de même que de la Justice on a formé le juste, de la vaillance le vaillant; de même aussi de la prospérité [on a formé] la Fortune. Donc si la Fortune était Zérouan, Zérouan serait impersonnel, d'où il est évident que Zérouan n'existe en aucune manière.

Et si, comme ils disent, Arhmèn fut conçu à cause du doute, dès le commencement il fallait que Zérouan doutât, afin qu'un fils lui naquît aussitôt, qu'il ne se mît point en peine pendant mille ans, et qu'il fit des sacrifices pour qu'il lui arrivât un fils. Cependant il lui en naquit un bon et un méchant. Celui-ci prit de son caractère, et non pas de sa naissance, sa méchanceté, d'autant plus qu'il n'était pas possible à un même sein de concevoir l'auteur des maux et le créateur des biens. En effet si le sein était impur, il devait seulement contenir le méchant, et s'il était pur, [il devait seulement concevoir] le bon, car le bon et le méchant ne pouvaient s'unir dans un même sein, non plus que les loups et les agneaux ne sont point conçus dans un même sein. Le côté du bien, selon eux, fut la part d'Ormizt, [qui créa] les bœufs, les brebis, et les autres animaux utiles; le côté du mal [fut le partage] d'Arhmèn, [qui créa] les loups, les bêtes féroces et la vermine nuisible. Ils ne savent pas que les êtres nuisibles ne peuvent pas habiter avec les êtres inoffensifs, de même qu'il n'est pas possible au bon d'être conçu dans le même sein que le méchant; car, par exemple, il n'est pas possible de combiner le feu avec l'eau sans que l'élément prédominant ne devienne le destructeur de l'autre; de même aussi, il n'était pas possible au bon et au méchant de rester dans le même lieu, car celui-ci corromprait celui-là, et réciproquement.

Or, si les fils [de Zérouan] étaient produits par la source de vie, il n'était pas possible à un seul individu de lancer deux sources contraires l'une à l'autre; ni à un même sein de recevoir deux sources différentes; car, quoique plusieurs hommes puissent s'approcher d'une même femme, les produits vitaux de ces hommes ne se combattent point, d'autant plus que la première source projetée, anéantit les autres comme superflues. Ainsi comment serait-il admissible que ce même sein eût reçu deux sources de vie opposées l'une à l'autre?

Et puis, comment la progéniture issue des sacrifices ne triompha-t-elle pas, tandis que la progéniture issue du doute lui devint opposée? Au contraire, placés là ensemble, ces ennemis reposaient avec un accord parfait dans le même sein. Il y a plus, si le père savait que deux enfants existaient dans le même sein, il ne devait pas légèrement promettre le royaume, et il devait le promettre à celui-là seul pour qui il faisait des sacrifices.

Donc Ormizt avant sa naissance était imparfait, et cependant comment, étant imparfait, comprit-il la parole de son père; car celui qui peut connaître la pensée de quelqu'un est supérieur à l'autre. Au surplus, c'est ce qui est [propre] à Dieu et non à l'homme; d'où [il résulte qu']Ormizt est très-supérieur à son père, qu'il est plus fort et plus sage. En effet, tandis qu'il était encore dans le sein il connut la pensée de son père, et dès qu'il en fut sorti il put créer les cieux et la terre, que son père ne put pas créer.

Or celui qui était plus fort, plus sage que son père se trouve le plus trompé, parce qu'il a été abusé par le perfide à qui il a révélé la pensée de son père; car celui-là devait être en hostilité implacable avec lui, et non pas en amitié.

Puis encore, s'il fallait percer le sein et en sortir, c'était à [Ormizt], qui connut la pensée de son père [à le faire], afin qu'il arrivât le premier et qu'il s'emparât du royaume; et ce n'était pas à Arhmèn, qui ignorait la pensée de son père et n'était point appelé à la royauté. Si Arhmèn eût percé le sein, peut-être même eût-il fait périr sa mère, et il faut s'enquérir si vraiment [Ormizt et Arhmèn] eurent une mère.

D'où serait-il donc possible de dire qu'ils avaient une mère? Est-ce parce qu'ils disent qu'avant que rien n'existât, ni cieux, ni terre, Zérouan était seul. Ce qui est digne de risée, [c'est] qu'il serait à la fois et père et mère, lui-même projetant la semence de vie et lui-même la recevant. Et ce qui est encore plus ignoble, quand Arhmèn, disent-ils, eut percé le sein, et qu'il vint se présenter à son père, celui-ci ne le reconnut point. Comment ne le connut-il pas, puisqu'il n'y avait personne et que lui-même était seul? N'est-il donc pas évident que celui qui vint à lui était

un de ses enfants? Et il y a encore quelque chose de plus ignoble que l'ignoble, c'est qu'Arhmèn connut Zérouan et que celui-ci ne le reconnut pas et renia son fils [en disant] : Mon fils est d'une odeur suave et lumineux, et toi tu es ténébreux et puant. Et comment n'était-il pas son fils, celui qui avait été conçu dans le même sein avec son fils bon? Il le renia [disant :] Tu n'es pas mon fils, et il reconnut l'autre [et dit :] Celui-ci est mon fils.

Or s'il reniait Arhmèn comme étant mauvais, il ne devait pas le trouver digne d'être conçu, mais au contraire [il fallait] le repousser à l'instant comme méchant et l'exterminer, non-seulement lui, mais aussi Ormizt, qui avait révélé les pensées [de son père].

§ 7. — Voici encore une autre chose plus ignoble qu'ils disent, c'est que Zérouan donna les baguettes à Ormizt pour faire des sacrifices en son honneur, comme si [ce n'était] pas dans Ormizt ou dans le sacrifice même qu'était la puissance, mais dans les baguettes. Car si Ormizt avait l'assurance d'être exaucé, il lui était inutile d'avoir en main des baguettes; et s'il n'était pas digne, les baguettes n'étaient pas suffisantes pour rendre digne de faire des sacrifices celui qui en était indigne; car la possession de ces baguettes et [l'action] de faire des sacrifices est l'œuvre de l'homme et non pas de Dieu. Or, si Ormizt était Dieu et avait la puissance de créer les cieux et la terre, quel besoin avait-il d'avoir en main ces baguettes et de faire des sacrifices pour délivrer son père de ses doutes? Celui qui avait la puissance de créer les cieux et la terre sans ces baguettes ne pouvait-il tranquilliser son père sans [faire usage de] ces baguettes? Il est évident que le père était insensé, impuissant, cherchant son appui dans un autre, et que le fils était également impuissant et insensé, car ni Zérouan ne put engendrer son fils sans faire des sacrifices, ni le fils ne put affranchir le père de ses doutes sans prendre en main les baguettes.

§ 8. — En outre, tous les deux furent cause des tribulations du mal, en tourmentant les créatures qui étaient bonnes; car, disent-ils, ce qui était bien, Ormizt le faisait, et [il créait] des hommes justes et bienfaisants, tandis qu'Arhmèn créait les mauvaises créatures et les démons.

Or si les démons étaient créatures du mal et méchants par nature, nul d'entre eux ne pourrait jamais rien concevoir de bon, et Arhmèn principalement. Mais nous voyons qu'une chose qui est même très-agréable parmi les créations fut, disent-ils, créée par Arhmèn. Quand celui-ci vit, disent-ils, qu'Ormizt avait créé de belles créatures et qu'il ne savait pas produire la lumière, il se consulta avec les démons, et dit : Quel avantage y a-t-il pour Ormizt : il a fait ces belles créatures et elles restent dans les ténèbres, car il n'a pas su faire la lumière? Maintenant s'il était sage, il entrerait [en commerce] avec sa mère, et il aurait un fils, le Soleil; il aurait également commerce avec sa sœur, et la Lune naîtrait, et il ordonnerait que personne ne révélât sa pensée. Ayant entendu cela, le démon Mahmi se rendit en toute hâte auprès d'Ormizt et lui fit part de ce projet. O démence! ô folie ridicule! [Ormizt], qui put trouver le moyen de créer les cieux, la terre et tout ce qui s'y trouve, ne pouvait pas pressentir ces ruses vulgaires. Aussi, en raison de cela, non-seulement ils font d'Ormizt un insensé, mais encore [ils disent qu']Arhmèn est le créateur des bonnes œuvres.

Ils disent également une autre chose, qu'Arhmèn aurait exprimée : « Ce n'est pas que je n'aie point le pouvoir de faire quelque chose de bien, mais je ne le veux pas »; et pour justifier son dire, il créa le paon. Vois-tu! c'est par sa volonté qu'il est méchant, et non pas à cause de son origine.

Or qu'y a-t-il de plus éclatant que la lumière, dont Arhmèn fut le créateur? ou bien quoi de plus magnifique que le paon, qu'il créa pour montrer sa puissance à faire ce qui est beau? Par là il est évident que si par nature Arhmèn était mauvais, il ne serait ni le créateur de la lumière ni celui de la beauté. De plus, si par nature les démons étaient mauvais, il ne serait pas possible à Mahmi de prévoir les effets de la création de la lumière, à laquelle jusqu'à présent les ministres de cette secte offrent des sacrifices trois fois par an; d'où il résulte qu'ils sont bien coupables eux aussi d'adorer les démons. Les démons ne sont pas méchants par nature, mais par volonté; et si [ces ministres] offrent des sacrifices aux démons, pourquoi donc persécutent-ils les adorateurs des démons? Vois-tu : tout ce qu'ils disent est un tissu de fables et d'histoires sans valeur.

§ 9. — Ceux qui attribuent à ces causes la création des [corps] lumineux expliquent cette assertion en admettant une autre raison pour la création du soleil. Ils disent qu'Arhmèn invita Ormizt à un festin; celui-ci s'y rendit, et ne consentit à manger qu'à la condition que leurs fils se fussent préalablement attaqués. Le fils d'Arhmèn ayant terrassé le fils d'Ormizt, [les deux dieux] se mirent à la recherche d'un juge, et comme ils

n'en trouvèrent point, ils créèrent le soleil pour qu'il fût leur arbitre.

Ainsi, ils disent d'une part qu'Arhmèn fut le créateur de l'existence du soleil, et d'autre part il est évident [qu'il ne fut que] le co-créateur de la lumière. Mais s'il n'y avait pas quelque autre être pour les juger, [les deux dieux] ne pouvaient-ils point trouver leur père, ou l'être auquel le père [Zérouan] et le fils [Ormizt] faisaient des sacrifices, à ce que dit la fable?

Et maintenant, comment [Ormizt et Arhmèn] étaient-ils ennemis l'un de l'autre, eux qui prirent l'être dans un même sein, se rendaient au festin l'un de l'autre et par une mutuelle opération créèrent le soleil, en l'établissant pour leur juge? Or en premier lieu, un certain Zoroastre (Zrataschd) attribue le fait au libertinage, [en disant] que le soleil et la lune furent produits par un commerce incestueux avec la mère et la sœur, afin qu'en voyant cet acte la nation [de Zoroastre] se livrât sans réserve aux mêmes turpitudes. En second lieu, pour cacher cette honteuse action, [Zoroastre] publie que pour le besoin des jugements [Ormizt et Arhmèn] ont créé [le soleil]. Aussi comme les dogmes religieux ne sont pas écrits, tantôt ils disent une chose, et se trompent, tantôt ils en disent une autre, et ils trompent les ignorants. Cependant si Ormizt était Dieu, il pouvait tirer les autres du néant, comme il avait créé les cieux et la terre, et non pas au moyen d'un commerce infâme, ou bien en raison de l'absence d'un juge.

§ 10. — Ils disent encore une autre chose, qui est incroyable, [à savoir qu']au moment de la mort d'Ormizt celui-ci lança son sperme dans une source, et que dans la suite une vierge doit naître de cette source. De cette vierge doivent naître un enfant qui vaincra les troupes innombrables d'Arhmèn, et deux autres [enfants] qui seront produits de la même manière, battront les armées et les extermineront.

Tout d'abord, il y a confusion dans tout ceci; car l'eau n'est pas conservatrice du sperme, mais au contraire, elle le détruit. Ensuite sur un autre point, ils sont aussi battus, car plutôt que de donner à un fontaine son sperme à conserver, pourquoi [Ormizt] ne put-il pas lui-même se conserver en vie, et qu'il fut tué par le mauvais fils [Arhmèn], lui [Ormizt] qui était fils du Dieu bon? Il est évident que ceux qui, plongés dans l'abjection, ont vaincu le bon [Ormizt] et son fils, doivent dominer à la fin sur ceux qui comptent des troupes si innombrables.

Ensuite, si les dieux sont eux-mêmes mortels, comment pouvaient-ils espérer une résurrection et même une triple résurrection qui n'est point une résurrection, mais une non-résurrection? Mais si vraiment, comme ils le disent, le fils [d'Ormizt] mourut, il n'est pas permis de douter qu'Ormizt et son autre fils Kourschid (Khorasched) (1) ne moururent pas également, puisque la race de leurs dieux appartient à une catégorie d'[êtres] mariés et mortels.

Il faut tenir de pareils dieux non pour de véritables divinités, mais pour de faux-dieux, car celui qui est le vrai Dieu possède sa toute-puissance de toute éternité, de même qu'il existe par le fait même qu'il possède l'éternelle existence, conjointement avec son fils, qui existe constamment avec lui, sans cause [première] et sans intermédiaire. La création [n'est pas due] à quelque invention, mais à sa puissante volonté. Il n'a personne [qui lui soit] opposé et qui, tandis qu'il existerait en tant que créateur des biens, créât de son côté les maux, de la même manière qu'ils attribuent à Ormizt les bonnes créatures et à Arhmèn les mauvaises. Ils ne peuvent pas montrer, s'ils y réfléchissent attentivement, une mauvaise créature qui soit mauvaise par nature, ni Arhmèn, ni même les démons qu'ils supposent ses créatures, comme déjà à plusieurs reprises, et par de fréquents exemples, nous n'avons pas omis, dans notre premier livre, de le démontrer.

Cependant si Arhmèn leur paraît mauvais, c'est parce qu'il prive de la vie ceux qui aiment la vie (*m.* à *m.* les adorateurs du Soleil), [circonstance] qui lui a fait prendre le nom d'Haraman. De même aussi le nom de Satan n'est pas un nom [tiré] de la nature, mais il provient des mœurs, comme quelqu'un est appelé bon à cause de la bonté, et un autre est appelé méchant à cause de la méchanceté; cela ne veut pas dire que ce soient des mœurs innées, mais bien que ce sont des habitudes acquises. De là il résulte évidemment que bien des fois nous voyons des [gens] insensés recouvrer la raison et des [gens] doués de raison devenir insensés; de même des [gens] malhonnêtes devenir honnêtes et des gens honnêtes devenir malhonnêtes. Tel est le sort des êtres doués de raison.

§ 11. — En outre, il ne faut pas admettre deux créateurs pour les êtres privés de raison, à cause de leurs instincts différents, comme ces gens-là qui, par ignorance, ont pensé qu'Ormizt créa les bêtes brutes, les quadrupèdes, les oiseaux, les

(1) Le Soleil.

poissons et tout ce qui est bon et beau, et qu'Arhmèn créa les animaux féroces, les oiseaux de proie, les reptiles, les serpents, les scorpions, et tous les animaux nuisibles. Si les cieux et la terre, les airs et les eaux d'Ormizt étaient des créatures, comment les êtres nuisibles créés par Arhmèn habiteraient-ils sur la terre d'Ormizt, respireraient-ils le même air, se nourriraient-ils des mêmes aliments qui sont [produits] par la terre ; comment dans les mêmes eaux pourrait-il exister des animaux impurs avec des poissons non impurs, et dans le même air les oiseaux de proie voleraient-ils avec les oiseaux les plus doux? Tous ces animaux malfaisants devraient être exterminés par les bonnes créatures d'Ormizt, et non pas leur servir de pâture; car c'est par lui qu'ont été créés la terre, les eaux et les airs.

Si les bêtes féroces, à cause de leur instinct nuisible, sont réputées [provenir] de quelque mauvais créateur, il est plus raisonnable de croire que les hommes, et non pas les bêtes féroces, ont été engendrés par un mauvais créateur. En effet les hommes sont plus nuisibles aux bêtes féroces que les bêtes féroces elles-mêmes ne sont nuisibles aux hommes; car ceux-ci, sortis des villes et des villages, se mettent à poursuivre pour les exterminer les bêtes féroces, qui, de leur côté, s'élancent dans les montagnes et les lieux abruptes, et se hâtent de les fuir. Les repaires mêmes de la plupart [de ces animaux] sont garantis contre les poursuites des hommes.

De même aussi, les reptiles lorsqu'ils entendent l'approche de l'homme pénètrent et se blottissent dans des trous, des cavités et dans les crevasses de la terre. Mais si en poursuivant avec acharnement les animaux les hommes éprouvent quelque peine, le tort en est à eux et non pas aux animaux. Aussi il ne faut pas croire que les bêtes féroces et les animaux nuisibles furent produits par quelque mauvais créateur, mais bien par un créateur bon et unique, partie pour nos besoins et partie pour l'ornement [de la terre], d'autres enfin [comme] un épouvantail destiné à rabaisser le vain orgueil de l'homme. Mais si l'on considère leur instinct nuisible, [on voit qu']ils ne se nuisent pas les uns les autres; et s'il faut haïr leur instinct nuisible, qui n'est pas le fait de leur volonté, on doit détester d'autant plus les mauvais instincts des hommes qui s'exercent par la réflexion et la ruse!

En outre, [Dieu] nous fait tourmenter par les [êtres] les plus infimes, comme par la puce et par la mouche, par le moustique et par la guêpe, par le cousin, par la souris et d'autres animaux du même genre, qui sont des [créatures] infimes et peuvent nous fatiguer. Car parmi ces animaux, il y en a qui peuvent nous tourmenter et d'autres qui nous sont nuisibles, comme la souris, la vermine, le ver et d'autres qui leur ressemblent. [Dieu] par leur moyen abaisse et humilie l'orgueil de nos pensées, car quand nous saurons que de si petits animaux peuvent nous être nuisibles, nous descendrons [du faite] d'un vain orgueil, [pour] ne pas avoir de notre personne une si haute estime. Ensuite, [il nous faut] aussi considérer la Providence de Dieu; car si de petits animaux peuvent nous nuire, comment pourrions-nous vivre si [Dieu] nous avait fait habiter au milieu des reptiles et des bêtes féroces? Aussi nous devons faire attention que [Dieu], en raison de nos besoins, nous a soumis les chevaux, les chameaux, les éléphants, les troupeaux de bœufs et de brebis; dans les montagnes et dans les plaines, les daims et les cerfs, les chamois et les sangliers, tous animaux dont les uns sont bêtes de somme et les autres sont bons pour la nourriture.

[Dieu] nous a donné aussi de connaitre les animaux qu'il veut [que nous asservissions], et que nous puissions dominer, et ceux qu'il ne veut pas que nous assujettissions et dont nous ne pouvons triompher, aussi bien les plus grands que les plus petits. Quoi de plus misérable que la puce et la souris? Et cependant nous ne pouvons pas les détruire, ni les faire disparaître de la terre. Il existe aussi dans les eaux de grands animaux qui ne sont pas créés en vue de satisfaire nos besoins, mais seulement pour nous tourmenter. Quand nous verrons que nous ne sommes pas capables de les exterminer, nous reconnaitrons notre impuissance, nous rabattrons notre vain orgueil, et nous donnerons la victoire à celui-là seul qui nous fait tourmenter par des êtres infimes, et qui cependant soumet à notre autorité les plus grands animaux, tels que les éléphants et les chameaux, les lions, les tigres et les panthères. Une moitié de ces animaux est dressée et apprivoisée par [la volonté de] Dieu, et l'autre moitié sert aux amusements [de l'homme].

. . . .

TABLES CHRONOLOGIQUES

DES ROIS, GOUVERNEURS, MARZBANS ET CATHOLICOS

DE L'ARMÉNIE

DEPUIS LES TEMPS ANCIENS JUSQU'A LA FIN DU Ve SIÈCLE.

TABLES CHRONOLOGIQUES

DES ROIS, GOUVERNEURS, MARZBANS ET DES CATHOLICOS

DE L'ARMÉNIE,

DEPUIS LES TEMPS ANCIENS JUSQU'A LA FIN DU CINQUIÈME SIÈCLE DE NOTRE ÈRE,

D'APRÈS LE P. TCHAMITCH ET SAINT-MARTIN.

av. J. C.

DYNASTIE DES HAÏCIENS.

Japhet, fils de Noé.
2312. *Gomer, fils de Japhet* (Kamer).
2305. *Thorgom, fils de Gomer* (Thorkom).
2107. Haïg, fils de Thorgom.
2026. Arménag, fils de Haïg.
1980. Aramaïs, fils d'Arménag.
1940. Amasia, fils d'Aramaïs.
1908. Kégham, fils d'Amasia.
1858. Harma, fils de Kégham.
1827. Aram, fils de Harma.
1769. Ara le beau, fils d'Aram.
1743. Gartos, *aussi appelé* Ara, fils d'Ara.
1725. Anouschavan, fils de Gartos, *soumis aux rois d'Assyrie, ainsi que ses successeurs.*
1662. Bared.
1612. Arpag.
1568. Zavan.
1531. Pharhnag.
1478. Sour.
1433. Havanag, *aussi appelé* Honag.
1403. Vaschdag.
1381. Haïgag I.
1363. Ampag I.
1349. Arhnag.
1332. Schavarsch I.
1326. Noraïr.
1302. Vesdam.
1289. Gar.
1285. Korhag.
1267. Hrand I.
1242. Endzag.
1227. Kéghag.
1197. Horoï.

av. J. C.

1194. Zarmaïr.
1182. *Interrègne.*
1180. Schavarsch II.
1137. Berdj I.
1102. Arpoun.
1075. Berdj II.
1035. Pazoug.
985. Hoï.
941. Housag.
910. Ampag II.
883. Gaïbag.
838. Pharhnavaz I.
805. Pharhnag II.
765 Sgaïorti.
768. Baroïr, fils de Sgaïorti, *se rend indépendant du royaume d'Assyrie à la mort de Sardanapale.*
700. Hratchéa.
678. Pharhnavaz II.
665. Badjoïdj.
630. Gorhnag.
622. Phavos.
605. Haïgag II.
569. Erouant I.
565. Tigrane I (Dikran).
520. Vahaken.
495. Arhavan.
475. Nersèh.
440. Zareh.
394. Armok.
385. Païkam.
371. Van.
351. Vahé, *tué en* 328 *en combattant contre Alexandre de Macédoine.*

GOUVERNEURS ÉTABLIS PAR ALEXANDRE ET ENSUITE PAR LES SÉLEUCIDES.

av. J. C.
325. Mihram (Mithrinès).
319. Néoptolème.
317. Artovart (Ardoatès).
284. Hrand (Orontes).

av. J. C.
239. Ardavaz (Ardavazt).
189. Ardaschas (Artaxias).
159. Ardavazt *est détrôné en* 149 *par les Arsacides.*

DYNASTIE DES ARSACIDES (PREMIÈRE BRANCHE).

av. J. C.
149. Vagharschag I (Valarsace), frère de Mithridate (Arsace le Grand) roi arsacide de Parthie.
127. Arschag I (Arsace).
114. Ardaschès I (Artaxès).
89. Tigrane (Dikran).
55. Tigrane et Ardavazt, son fils.
36. Ardavazt seul.
34. Artaxès, fils d'Ardavazt.
Alexandre, fils d'Antoine et de Cléopâtre.
30. Artaxès II.
20. Tigrane II.
Tigrane III.
6. Ardavazt II.
5. Tigrane III, de nouveau.
2. Erato, sœur de Tigrane III.

ap. J. C.
2. Ariobarzane.
4. Artabaze (Ardavazt III).
5. Erato, de nouveau.
Interrègne.
16. Vononès, roi des Parthes, dépossédé.
17. *Interrègne.*
18. Zénon fils de Polémon, roi de Pont, appelé aussi Artaxias.
Tigrane IV, fils d'Alexandre, fils d'Hérode, roi des Juifs.
35. Arsace II, fils d'Artaban III, roi des Parthes.
35. Mithridate, frère de Pharasmane, roi d'Ibérie.
51. Rhadamiste, fils de Pharasmane.
52. Tiridate I, frère de Vologèse I, roi des Parthes.
60. Tigrane V, règne environ 11 ans.

(DEUXIÈME BRANCHE.)

A Edesse.

av. J. C.
38. Arscham, frère de Tigrane (Monobaze-Maanou).
10. Maanou, fils du précédent.
5. Abgar Ouchama (Monobaze?)

ap. J. C.
32. Ananoun (Anané).
36. Sanadroug (Isate).
Les descendants d'Abgar continuent à régner à Édesse.

En Arménie et en Adiabène.

ap. J. C.
36. Sanadroug.
58. Erouant.
78. Ardaschès III (Axidarès). — Parthamasiris, compétiteur.
120. Ardavazt IV.

En Arménie.

ap. J. C.
121. Diran I.
142. Tigrane VI.
178. Vagharsch (Vologèse).
198. Chosroès le Grand (Khosrov I).
232. Ardaschir, roi sassanide de Perse, soumet l'Arménie.
259. Dertad (Tiridate II le Grand).
314. *Anarchie.* — Sanadroug et Pagour.
316. Chosroès II le Petit.
325. Diran II.

ap. J. C.
341. Arschag III (Arsace).
370. Pap ou Bab, aussi appelé Para.
377. Varaztad.
382. Arsace IV et Vagharschag II.
383. Arsace IV seul.

Partage du royaume d'Arménie.

387. Arsace IV. — Chosroès III (Schahpour).

ap. J. C.
392. Vramschapouh.
414. Chosroès III rétabli.
415. Schahpour (Schapouh), fils d'Iezdedjerd I, roi de Perse.
419. *Interrègne.*
422. Ardaschir (Ardaschès IV) est détrôné en 428, et le royaume d'Arménie est réuni aux possessions de l'empire perse.

MARZBANS NOMMÉS PAR LES PERSES.

ap. J. C.
428. Veh-Mihr-Schahpour.
442. Vasag, prince de Siounie.
452. Adrormizt-Arschagan.
464. Adher Veschnasb-Ozmantian.
481. Sahag le Bagratide.

ap. J. C.
483. Schahpour Mihranian.
483. Nikhor-Veschnasb-Tad.
484. Antégan.
485. Vahan le grand, prince mamigonien.

CATHOLICOS OU PATRIARCHES DE L'ARMÉNIE.

ap. J. C.
Saint Barthélemy, apôtre.
Saint Thaddée, id.
276. Saint Grégoire l'Illuminateur (*Lousavoritch*).

A Vagharschabad.

306. Rhesdaguès ou Arisdaguès.
314. Verthanès.
330. Iousig.
336. Pharhnersèh ou Pharèn (Pharin).
340. Saint Nersès le Grand.
374. Schahag de Manazguerd.
378. Zavèn.
382. Asbouraguès.
390. Saint Sahag le Grand.
428. * *Sourmag* d'Ardzghé, *intrus.*

ap. J. C.
429. * *Perkischo ou Abdischo, intrus.*
432. * *Samuel, intrus.*
439. Saint Sahag *rétabli.*
440. Mesrob (Maschdotz), *coadjuteur, puis administrateur du siége vacant.*
441. Joseph de Hoghotzim.

A Tevin.

452. Mélidé, de Manazguerd.
457. Moïse Ier, de Manazguerd.
465. Kiud, d'Arahez.
475. Khrisdaphor (Christophe I) Ardzrouni.
480. Jean Mantagouni.
487. Papgen de Othmous.
492. Samuel d'Ardzghé.

CONCILES TENUS EN ARMÉNIE

depuis le IVe jusqu'à la fin du Ve siècle.

325. — 1er Concile de Vagharschabad. — Saint Grégoire l'Illuminateur.
365. — 1er Concile d'Aschdischad. — Saint Nersès le Grand.
366. — 2e Concile de Vagharschabad ou d'Aschdischad. — Saint Nersès le Grand.
402. — 3e Concile de Vagharschabad. — Saint Sahag le Grand.
426. — 4e Concile de Vagharschabad. — Saint Sahag le Grand.
432. — 2e Concile d'Aschdischad. — Saint Sahag le Grand.
435. — 3e Concile d'Aschdischad. — Saint Sahag le Grand.
447. — 1er Concile de Schahabivan. — Joseph de Hoghotzim.
450. — Concile d'Ardaschad. — Joseph de Hoghotzim.
450. — 2e Concile de Schahabivan. — Joseph de Hoghotzim.
452. — 1er Concile de Tevin. — Joseph de Hoghotzim.
491. — 5e de Vagharschabad. — Papgen de Othmous.

INDEX.

A.

B

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.

X.

Z.



TABLE DES MATIÈRES.

34



